Pierre Grenand Christian Moretti
Henri Jacquemin Marie-Françoise Prévost

Créoles

Wayãpi

Palikur

Pharmacopées traditionnelles en Guyane

IRD Éditions

Pharmacopées traditionnelles en Guyane

Créoles, Wayãpi, Palikur

Pierre Grenand
Christian Moretti
Henri Jacquemin
Marie-Françoise Prévost

IRD Éditions
Institut de recherche
pour le développement

Paris, 2004

Édition entièrement revue et complétée.
La première édition de cet ouvrage est parue en 1987 avec le concours du Conseil régional de la Guyane.

Crédits photos : toutes les photos sont de Marie-Françoise Prévost
sauf p. 248 : Henri Puig, p. 472 : Jean Lescure,
pp. 505, 516, 527, 532, 546, 547, 644 : Pierre et Françoise Grenand.
Toutes les planches ont été dessinées par Mireille Charles-Dominique
à l'exception des planches pp. 151, 469, 623 dessinées par Nicolas Witkowski
et p. 489 dessinée par Daniel Sabatier.

Corrections, maquette de l'ouvrage et mise en page
Montpar, Gris Souris

Relecture
Marie-Odile Charvet Richter

Coordination
Élisabeth Lorne, Marie-Odile Charvet Richter

Maquette de couverture
Michelle Saint-Léger

ISBN : 2-7099-1545-6

Achevé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie Fournié, Toulouse
Photogravure : Atelier Six, Saint-Clément-de-Rivière
Dépôt légal n°3224, 4e Trimestre 2004

Pharmacopées traditionnelles en Guyane

Créoles, Wayãpi, Palikur

Sommaire

Préface

de la première édition

Dès ses origines, c'est-à-dire à l'ère des découvertes et des explorations européennes des pays chauds, la botanique des plantes utiles tropicales a accordé une attention toute particulière aux végétaux utilisés à des fins médicinales par les populations autochtones. Qu'on se souvienne, pour seul exemple de ces démarches pionnières en herboristerie coloniale, de l'usage que fit de la phytopharmacopée aztèque au XVI[e] siècle le médecin espagnol Francisco Martinez. De telles démarches permirent à l'occasion l'addition de drogues[1] majeures à l'arsenal thérapeutique de la médecine des Blancs ; tels furent les cas du gaïac, des ipécas et des quinquinas après la découverte du Nouveau Monde.

Longtemps toutefois, les inventaires de phytopharmacopées locales des pays tropicaux se sont bornés, à quelques rares exceptions près, à n'être que des catalogues de binômes botaniques accompagnés de noms vernaculaires plus ou moins bien recueillis et transcrits et d'indications d'usages faisant référence à nos catégories de maladies ou encore à des interprétations très ethnocentriques des savoirs nosologiques locaux. Aujourd'hui encore on peut lire des études relevant de ce modèle défectueux.

Aussi ne peut-on qu'applaudir la parution de *Pharmacopées traditionnelles en Guyane*. C'est là le beau résultat d'une recherche pluridisciplinaire pilotée par des chercheurs de l'Orstom ayant su faire appel au concours de spécialistes et d'institutions diverses pour construire cet ouvrage qui, tout en étant une contribution pharmacognosique majeure, est un exemple de recherche intégrée se situant à l'interface des sciences de la Nature et de la Vie et des sciences de l'Homme et de la Société.

L'un des principaux mérites de *Pharmacopées traditionnelles en Guyane* est d'avoir su montrer la place des végétaux étudiés au sein des savoirs médicaux créole, wayãpi et palikur dont les principes sont décrits de façon claire et concise.

1. Dans tout l'ouvrage, le mot drogue est utilisé dans ses sens premiers, « produit pharmaceutique » et « remède traditionnel », et non dans son sens le plus récent (il ne date que de 1913), celui de « stupéfiant » (DELAVEAU, 1992 ; REY, 1998).

Cet ouvrage est aussi un précieux outil méthodologique pour qui s'intéresse à l'ethnomédecine. Il montre surtout combien peut être féconde une véritable coopération entre ethnologues, linguistes et ethnolinguistes, botanistes, pharmacologues et médecins quand il s'agit de comprendre des savoirs thérapeutiques traditionnels ou « populaires ».

Les auteurs ont su en outre bien situer les systèmes médicaux créole, wayãpi et palikur dans le contexte plus large de la connaissance qu'ont ces sociétés de leur environnement et des représentations et interprétations qu'ils s'en font.

Au risque de me répéter, j'insisterai encore et enfin sur le fait que nous disposons avec *Pharmacopées traditionnelles en Guyane* d'un modèle d'étude collective dans les champs de l'ethnomédecine et de l'ethnobotanique. À trop parler de pluri-, inter- et transdisciplinarités sans jamais arriver à les mettre vraiment en pratique, on finissait par n'y plus croire.

Pharmacopées traditionnelles en Guyane fournit la preuve que ce ne sont pas là de vains mots et qu'il y a des gens de sciences que n'arrêtent pas les barrières conventionnelles s'opposant encore si lourdement chez nous à de telles entreprises intersciences.

Jacques Barrau †
Professeur
au Muséum national
d'histoire naturelle de Paris

Remerciements

Nous tenons à remercier très vivement tous ceux qui nous ont aidés dans la réalisation de cet ouvrage, et plus particulièrement : Françoise Grenand, pour la relecture critique et l'aide linguistique, les étymologies étant essentiellement alignées sur son dictionnaire de la langue wayãpi et son travail en cours sur la langue palikur. Mireille Charles-Dominique, pour ses dessins alliant le regard botanique au talent artistique ; sans son travail, de nombreuses espèces peu communes n'auraient pu être illustrées. Nous remercions Odile Renault-Lescure, pour la révision linguistique du vocabulaire kali'na (galibi) et Marguerite Fauquenoy pour sa révision de la nomenclature botanique créole. Jean-Paul Lescure, pour les nombreux numéros d'herbiers et l'apport conceptuel à l'époque où ce livre était dans les limbes mais aussi pour d'autres débats fructueux sur ce qui est commodément appelé ethnosciences. Georges Cremers et Jean-Jacques de Granville, pour le support botanique indispensable : identification et diffusion aux spécialistes, sans compter les compléments d'herbiers.
Nous assurons de notre gratitude toute spéciale, ceux qui nous ont secondés dans le domaine chimique : Saint-Just Bergrave et Ginette Azor pour la réalisation des tests préliminaires et Alain Fournet pour les extractions et les isolements de substances.
Nous remercions également l'ensemble du corps médical de Guyane (tant médecins de Cayenne que médecins des secteurs ruraux et médecins-chercheurs de l'Institut Pasteur) pour son soutien diffus mais constant tout au long de nos recherches. Nous ne manquerons pas de mentionner ici l'œuvre du regretté Dr Franck Joly, ami cher qui participa à l'épanouissement des communautés de la forêt guyanaise à un moment où elles semblaient oubliées du monde. Respectueux des savoirs traditionnels, il avait coutume d'appeler Samson Makalapi « Mon cher confrère », conscient qu'il était de s'adresser au plus grand chamane vivant de l'est des Guyanes. Au cours de nos tournées à travers la Guyane, nous avons bénéficié de l'appui technique de nos canotiers et de nos prospecteurs, dont Saint-Just Burgot et Étienne Tingo, ainsi que de l'assistance de Tiburce Henry ; ces techniciens — le terme est bien réducteur — nous ont généreusement dispensé leurs connaissances sur la flore guyanaise. Parmi tous ces compagnons, Georges Elfort incarne de façon prémonitoire, ce que pourrait être dans le futur cette fusion subtile entre le savoir dont on hérite et le savoir venu de l'enseignement scientifique.
Pour les recherches documentaires, nous remercions grandement Mme L. Allorge, J. Mouton, N. Halle et le laboratoire Roger-Bellon. Depuis 1997, d'autres ont pris la relève, tel feu Alwyn Gentry, Scott Mori ou Odile Poncy, dont la générosité dans la diffusion du savoir font honneur à la recherche scientifique.
Ces chercheurs sont si nombreux que nous en fournissons *infra* un tableau le plus

complet possible. Nous ne voulons pas terminer sans remercier tous ceux qui ont bien voulu nous livrer leur savoir, ample ou modeste, en médecine traditionnelle.
Médecine créole : nous tenons à rendre hommage tout particulièrement à Mmes Zaza Lamonge, Liliane Louison, Modestine Francis, Thérèse Mathurin ; MM. G. Chauvier, G. Cippe, Boco Elfort, Horth, T. Hugues, Sincère Mandé, Georges Prudent, Turpin et Joseph de Saül.
Nos informateurs créoles se sont montrés d'une modestie sans faille quant à leur savoir, toujours dispensé avec générosité. Le savoir créole se distille, se lâche à petits mots entre deux plaisanteries ou à voix basse, comme s'il allait être confisqué à des fins malfaisantes.
Il est aussi avant tout parole de femmes.
Médecine wayãpi : nous pourrions rendre hommage à chaque habitant du haut Oyapock. Certaines figures prééminentes s'en détachent, dont certaines nous ont malheureusement quittés :
À Trois-Sauts, MM. Raymond Alasuka, Paul Alasuka (Ilipe), Gaétan Alasuka, Charles Miso (Kwataka), Robert Yawalou, Paul Zidock, Jean-Pierre Zidock, Tatou, Gabin Nathalie (Tãmu Kãsi), Raymond Yapock (Yemiwa), les capitaines Antoine Tamali, Adrien Maipouri et Osman Toãtoã, Mmes Toua Miso, Irmise Apele, sans oublier feu Rosalia Saipiye ; à Camopi, feu le capitaine Norbert Suitman, MM. Sakeu, Giraud et Roger Jean-Baptiste, Mmes Salã et Uwapilã. Nous devons particulièrement rendre hommage à la mémoire du regretté Arthur Miso, authentique savant wayãpi qui guida patiemment notre apprentissage de la flore guyanaise ainsi qu'à feu Paul Suitman, Maire de Camopi, dont la tentative de fusion de la tradition et de la modernité fut brisée par la maladie.
Ce que nous leur devons ne saurait être résumé en quelques mots.
Médecine palikur : à l'Oyapock, MM. Louis Norino, Victor Michel, Emmanuel Baptiste, André Labonte et Mme Cécilia Yoyo. Plus récemment, nos étudiants et nous-mêmes avons pu travailler avec de nouveaux grands connaisseurs de la flore palikur tels que António Narcíssio, Minervina Baptiste, Suzanna Labonté, Georgette Norino, et à Macouria Emmanuel Yoyo et Emmanuel Baptiste.
Nous insisterons tout particulièrement sur l'aide précieuse apportée par Sylviane Norino dans la révision et l'analyse du vocabulaire floristique et médical palikur. Formée au savoir naturaliste par son père Louis Norino, elle est devenue, au cours de ces dernières années, une spécialiste de sa propre langue.

Collaborations techniques et scientifiques

Laboratoires ayant partipé à l'étude de nos plantes

- Faculté de pharmacie de Paris (professeurs Paris, Delaveau et Koch).
- Faculté de pharmacie de Châtenay-Malabry (professeurs Cavé et Poisson).
- Faculté de pharmacie de Toulouse (professeur Stanislas).
- Faculté de pharmacie de Reims, UMR-CNRS n° 6013 (professeurs Lemen et Zeche, docteurs Massiot et Nuzillard).
- Faculté de pharmacie d'Angers (professeur Bruneton).
- Institut de chimie des substances naturelles du CNRS à Gif-sur-Yvette (M. Potier et Mme Polonsky).
- Laboratoire Roger-Bellon à Alfortville et à Monts.
- Laboratoire Fournier à Chenôve.
- Institut Pasteur de Cayenne, Laboratoire de Parasitologie (docteurs Dedet et Jamet).

Récolteurs de plantes

Les collectes s'échelonnent désormais sur 40 ans : les plus anciennes références dans notre ouvrage proviennent d'herbiers collectés dans les années 1960, les plus récentes en 2001. Les collecteurs, cités ici par ordre alphabétique, sont des prospecteurs de l'IRD, des doctorants et des chercheurs de divers instituts, l'IRD et le MNHN en fournissant l'essentiel.
Saint-Just Burgot, Georges Cremers, Jean-Jacques de Granville, Pierre Grenand, Tiburce Henry, Henri Jacquemin, Jean-Paul Lescure, Christian Moretti, Roelof Oldeman, Marie-Françoise Prévost, Daniel Sabatier, Michel Sauvain : tous ces techniciens et chercheurs ont travaillé à un moment ou à un autre au centre IRD de Cayenne.
Marie-Eve Berton, étudiante de l'Université d'Orléans ; Marie Fleury, MNHN ; Jean-Louis Guillaumet, IRD, Paris ; Claudie Haxaire, Françoise Capus, Anne Gély alors de l'Université de Montpellier ; Yann-Olivier Hay, étudiant de l'Université Paris-XII ; François Ouhoud-Renoux, alors contractuel à l'IRD, Claude Sastre, MNHN.

Spécialistes ayant contribué à l'identification des collections des plantes citées

Dans la liste suivante, vient d'abord le nom de la famille, parfois suivi d'un ou plusieurs noms de genre en italiques. Puis est indiqué le nom (suivi entre parenthèses de la ou des initiales du prénom) des spécialistes qui ont identifié nos herbiers. Les lettres qui viennent ensuite désignent, conformément à la codification internationale, l'herbier où travaille le spécialiste cité. Cette indication est complétée par les noms de la ville et du pays où ils sont localisés.
Cette liste a crû considérablement au cours des quinze dernières années. Nous nous sommes limités à ceux qui ont personnellement identifié nos herbiers, la liste des taxonomistes participant à la *Flora Neotropica* et à la *Flora of the Guianas* étant infiniment plus longue.

Acanthaceae, Wasshausen (D. C.) - US - Washington, USA.

Amaranthaceae, De Filipps (R.) - US - Washington, USA.

Amaranthaceae, Stoffers (A. L.) - U - Utrecht, Nederland.
Anacardiaceae, Mitchell (J. D.) - NY- Bronx, New York, USA.

Annonaceae, (*Duguetia, Crematosperma, Guatteria, Unonopsis*), Maas (P. J. M.) - U - Utrecht, Nederland.

Annonaceae, *Annona*, Rainer (H.) - WU - Université de Vienne, Vienne, Autriche.

Annonaceae, *Annona*, Morawetz (W.) - WU - Université de Vienne, Autriche.

Apocynaceae, Allorge (L.) - P - Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France.

Apocynaceae, Leeuwenberg (A.J.M.) - WAG - Wageningen, Nederland.

Apocynaceae, *Himatanthus*, Plumel (M.) - P - Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France.

Apocynaceae, *Lacmellea*, Zarucchi (J.) - MO – Saint-Louis, Missouri, USA.

Araceae, Croat (T. B.) - MO - Saint-Louis, Missouri, USA.

Araceae, Mayo (S. J.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.

Araceae, *Dracontium*, Zhu (G.) - MO – Saint-Louis, Missouri, USA.

Araliaceae, Frodin (D.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.

Arecaceae, Granville (J. J. de) - CAY - Cayenne, Guyane française.

Arecaceae, Read (R.W.) - US - Washington, USA.

Aristolochiaceae, Poncy (O.) - P - Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France.

Aristolochiaceae, Feuillet (C.) - US - Washington, USA.

Asclepiadaceae, Morillo (G.) – MERF - Université de Merida, Venezuela.

Asteraceae, Robinson (H. E.) - US - Washington, USA.

Asteraceae, Pruski (J.) - US - Washington, USA.

Begoniaceae, Smith (L.B.) - US - Washington,USA.

Bignoniaceae, Gentry (A. H.) - MO – Saint-Louis, Missouri, USA.

Bignoniaceae, *Jacaranda*, Vattimo (I.) - RB - Jardim Botânico, Rio de Janeiro, Brasil.

Bombacaceae, *Quararibea*, Dorr (L.) - US - Washington, USA.
Boraginaceae, Feuillet (C.) - US - Washington, USA.
Burseraceae, Daly (D.) - NY - Bronx, New York, USA.
Caesalpiniaceae, Cowan (R.S.) - US - Washington, USA.
Caesalpiniaceae, *Cassia*, *Senna*, Barneby (R.C.) - NY - Bronx, New York, USA.
Caryocaraceae, Prance (G.T.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.
Caryocaraceae, Da Silva (M.) - MGA-INPA - Manaus, Amazonas, Brasil.
Cecropiaceae, Berg (C. C.) - BG - Bergen, Norvège.
Chrysobalanaceae, Prance (G. T.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.
Clusiaceae, *Vismia*, Robson (N.) - BM - British Museum, London, England.
Clusiaceae, Maguire (B.) - NY - Bronx, New York, USA.
Combretaceae, Stace (C. A.) - LTR - Leicester, England.
Commelinaceae, Faden (R. B.) - US - Washington, USA.
Connaraceae, Forero (E.) - COL - Herbario Nacional Colombiano, Bogota, Colombie.
Convolvulaceae, Austin (D. G.) - FAU - Boca Raton, Florida, USA.
Costaceae, Maas (P. J. M.) - U - Utrecht, Nederland.
Cucurbitaceae, Jeffrey (C.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.
Cucurbitaceae, Nee (M.) - NY - Bronx, New York, USA.
Cyperaceae, Koyama (T.) - NY - Bronx, New York, USA.
Cyperaceae, Merlier (H.) - CAY - Cayenne, Guyane française.
Ebenaceae, Wallnoefer (B.) - W - Vienne, Autriche.
Eriocaulaceae, Moldenke (H. N.) - NY - Bronx, New York, USA.
Erythroxylaceae, Plowman (T. C.) - F - Chicago, Illinois, USA.
Euphorbiaceae, Punt (W.) - U - Utrecht, Nederland.
Euphorbiaceae, *Euphorbia*, Christenhusz (M. J. M.) - U - Utrecht, Nederland.
Euphorbiaceae, *Phyllanthus*, Gillespie (L.) - US - Washington, USA.
Flacourtiaceae, Sleumer (H.) - U - Utrecht, Nederland.
Gentianaceae, Maas (P. J. M.) - U - Utrecht, Nederland.
Gesneriaceae, Feuillet (C.) - US - Washington, USA.
Gesneriaceae, Leeuwenberg (A. J. M.) - WAG - Wageningen, Nederland.
Gesneriaceae, Skog (L.) - US - Washington, USA.
Heliconiaceae, Maas (P. J. M.) - U - Utrecht, Nederland.
Hernandiaceae, Proosdij (A. van) - U - Utrecht, Nederland.
Humiriaceae, Sabatier (D.) - CAY - Cayenne, Guyane française.
Lamiaceae, Harley (R. M.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.
Lauraceae, Jansen-Jacobs (J.) - U - Utrecht, Nederland.
Lauraceae, Werff (H. van der) - MO – Saint-Louis, Missouri, USA.
Lecythidaceae, Mori, (S. A.) - NY - Bronx, New York, USA.
Lecythidaceae, Prance (G. T.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.
Loganiaceae, Krukoff (B. A.) - NY, Bronx - New York, USA.
Loganiaceae, Leeuwenberg (A. J. M.) - WAG - Wageningen, Nederland.
Loranthaceae, Kuijt (J.) - UVIC - University of Victoria, British Columbia, Canada.
Lythraceae, Lourteig (A.) - P - Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France.
Malpighiaceae, Anderson (C.) et Anderson (W. R.) - MICH - Michigan, USA.
Malvaceae, Dorr (L.) - US - Washington, USA.

Malvaceae, Jansen-Jacobs (M. J.) - U - Utrecht, Nederland.

Malvaceae, Krapovickas (A.) - CTES- Instituto de Botánica del Nordeste, Corrientes, Argentina

Marantaceae, Andersson (L.) - GB - Göteborg, Sweden.

Marantaceae, *Calathea, Maranta*, Kennedy (H.) - UBC - University of British Columbia, Vancouver, Canada.

Marcgraviaceae, Roon (A. C. de) - U - Utrecht, Nederland.

Mayacaceae, Lourteig (A.) - P - Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France.

Melastomataceae, *Miconia, Loreya*, Renner (S.) - MO – Saint-Louis, Missouri, USA.

Melastomataceae, Wurdack (J. J.) - US - Washington, USA.

Meliaceae, Pennington (T. D.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.

Meliaceae, Styles (B.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.

Menispermaceae, Barneby (R.) - NY - Bronx, New York, USA.

Menispermaceae, Krukoff (B. A.) - NY - Bronx, New York, USA.

Mimosaceae, Grimes (J.) - NY - Bronx, New York, USA.

Mimosaceae, *Parkia*, Mouton (J.) - P - Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France.

Mimosaceae, *Inga*, Pennington (T. D.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.

Mimosaceae, *Inga*, Poncy (O.) - P - Muséum national d'histoire Naturelle, Paris, France.

Monimiaceae, Jangoux (J.) - MG - Belém, Brasil.

Monimiaceae, Pignal (M.) - P - Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France

Moraceae, Berg (C. C.) - BG - Bergen, Norvège.

Myristicaceae, Rodrigues (W.) - MGA - INPA, Manaus, Amazonas, Brasil.

Myrtaceae, Mc Vaugh (R.) - MICH - Michigan, USA.

Myrtaceae, Holst (B.) - SEL - Sarasota, Florida, USA.

Ochnaceae, Sastre (C.) - P - Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France.

Olacaceae, Sleumer (H.) - U - Utrecht, Nederland.

Onagraceae, Raven (P. H.) - MO - Saint-Louis - Missouri, USA.

Orchidaceae, Christenson (E.) - SEL - Sarasota, Florida, USA.

Orchidaceae, Hagsater (E.) - AMO - Herbario de Mexico City, Mexico.

Orchidaceae, Pabst (G.) - RB - Jardim Botânico, Rio de Janeiro, Brasil.

Orchidaceae, Veyret (Y.) - P - Muséum national d'histoire naturelle, Paris, France

Papilionaceae (Fabaceae), Cowan (R. S.) - US - Washington, USA.

Passifloraceae, Feuillet (C.) - US - Washington, USA.

Phytolaccaceae, *Seguieria*, Kallunki (J.) - NY - Bronx, New York, USA.

Piperaceae, Gorts Van Rijn (A. R. A.) - U - Utrecht, Nederland.

Poaceae, Davidse (G.) - MO - Saint-Louis, Missouri, USA.

Poaceae, *Guadua*, Judziewicz (E.) - WIS - University of Wisconsin, Madison, USA.

Polygalaceae, Jacobs-Brouwer (A.) - U - Utrecht, Nederland.

Polygalaceae, Wurdack (J.) - US - Washington, USA.

Polygonaceae, Brandbyge (J.) - AAU - University of Aarhus, Danemark.

Polygonaceae, Howard (R. A.) - A - Cambridge, Massochussetts, USA.

Pontederiaceae, Horn (C. N.), - NBYC - Newberry College, Newberry, South Carolina, USA.

Portulacaceae, De Filipps (R.) - US - Washington, USA.
Pteridophytes, Cremers (G.) - CAY- Cayenne, Guyane française.
Pteridophytes, Kramer (K.) - Z - Université de Zurich, Suisse.
Rubiaceae, Delprete (P.) - NY - Bronx, New York, USA.
Rubiaceae, Kirkbride (J. H. Jr) - BARC - U.S. National Seed Herbarium, Beltsville, Maryland, USA.
Rubiaceae, Steyermark (J. A.) - VEN - Caracas, Venezuela.
Rubiaceae, Taylor (C.M.) - MO - Saint-Louis, Missouri, USA.
Rutaceae, Kallunki (J.) - NY - Bronx - New York, USA.
Rutaceae, Reynel (C.) - MO - Saint-Louis, Missouri, USA.
Sapindaceae, Acevedo (P.) - NY - Bronx, New York, USA.
Sapotaceae, Pennington (T. D.) - K - Royal Botanic Gardens, Kew, England.
Sapotaceae, Sabatier (D.) - CAY - Cayenne, Guyane française.
Scrophulariaceae, Holmgren (N.) - NY - Bronx, New York, USA.
Simaroubaceae, Feuillet (C.) - US - Washington, USA.
Simaroubaceae, *Simaba*, Thomas (W. W) - NY - Bronx, New York, USA.
Solanaceae, *Cyphomandra*, Bohs (L.) - UT - University of Utah, Salt Lake City, Utah, USA.
Solanaceae, d 'Arcy (W. G.) - MO - Saint-Louis, Missouri, USA.
Solanaceae, Nee (M.) - NY - Bronx, New York, USA.
Sterculiaceae, Taylor (E.) - GH - Harvard University, Cambridge, Massachusetts, USA
Theophrastaceae, Stahl (B.) - GB - Göteborg, Sweden.
Tiliaceae, Jansen-Jacobs (M. J.) - U - Utrecht, Nederland.
Ulmaceae, Berg (C. C.) - BG - Bergen, Norvège.
Urticaceae, Berg (C. C.) - BG - Bergen, Norvège.
Verbenaceae, Jansen-Jacobs (M. J.) - U - Utrecht, Nederland.
Verbenaceae, Moldenke (H. N.) - NY - Bronx, New York, USA.
Violaceae, Hekking (W. H. A.) - U - Utrecht, Nederland.
Vochysiaceae, Marcano-Berti (L.) - U - Utrecht, Nederland.
Vochysiaceae, Sabatier (D.) - CAY - Cayenne, Guyane française.
Zingiberaceae, Maas (P. J. M.) - U - Utrecht, Nederland.

Les « défrichages » d'herbier, opération qui consiste à identifier les plantes au niveau des familles puis des genres avant de les envoyer aux différents spécialistes, ont été assurés à des moments et des degrés divers par les chercheurs dont les noms suivent par ordre alphabétique : G. Cremers, F. Crozier, A. Gentry, J.-J. de Granville, P. Grenand, J.-L. Guillaumet, J.-P. Lescure, J.-C. Lindeman, C. Moretti, S. A. Mori, M.-F. Prévost et D. Sabatier.

Présentation
de la première édition

Le présent travail est l'aboutissement de recherches individuelles puis collectives menées durant neuf ans (de 1974 à 1983) tant sur le rapport Homme-Nature que dans le domaine particulier des pharmacopées dites traditionnelles.
À ces recherches, ont participé non seulement les trois auteurs mais aussi l'équipe des botanistes du Centre Orstom de Cayenne, deux ethnolinguistiques, ainsi que les très nombreux spécialistes chimistes et botanistes auxquels furent envoyés les collections d'herbiers et des échantillons de drogues.[1]
L'étude porte sur les savoirs thérapeutiques de trois ethnies de la Guyane : les Créoles et les Amérindiens Wayãpi et Palikur.
Chez ces trois groupes, l'usage des plantes médicinales est très important, quoique associé à des conceptions du corps et de sa pathologie nettement différentes.
Leur implantation dans des milieux naturels quelque peu dissemblables est à la base d'une assez nette diversification des espèces utilisées. Enfin et surtout, l'origine géographique et l'évolution historique très différentes des trois ethnies font que les pharmacopées et leur usage n'y ont pas les mêmes fonctions sociales.
Après un exposé des systèmes de santé contemporains des Créoles, Wayãpi et Palikur et de leur signification dans un cadre diachronique et synchronique plus large, l'ouvrage est organisé sous forme de fiches qui confrontent le savoir traditionnel dans sa forme contemporaine et la recherche en chimie et pharmacologie.
Cet ouvrage n'est pas une flore médicinale, l'état des connaissances sur la flore de la Guyane ne permettant pas une telle ambition.
Trop d'espèces sont encore mal connues. Nous avons en revanche veillé à vérifier minutieusement les binômes botaniques cités.
Notre travail se veut avant tout un témoignage sur la complexité du savoir des trois populations étudiées dans la perspective d'une ré-appropriation par les communautés guyanaises de ce qui représente une partie essentielle de leur patrimoine culturel.
Les sections chimiques et pharmacologiques des fiches sont conçues comme une introduction et un encouragement à une recherche future qui se donnerait comme objectif, outre la découverte de nouveaux médicaments, la diminution du coût de la thérapeutique médicamenteuse, par une utilisation rationnelle des plantes médicinales.
Un progrès dans ce sens consisterait selon nous à réaliser de véritables Codex régionaux dans lesquels le personnel de santé trouverait les informations pratiques utiles à une meilleure couverture médicale des affections les plus courantes.

1. Ne seront pas abordés dans cet ouvrage les légumes et les condiments, sauf lorsqu'ils présentent un usage médicinal spécifique.

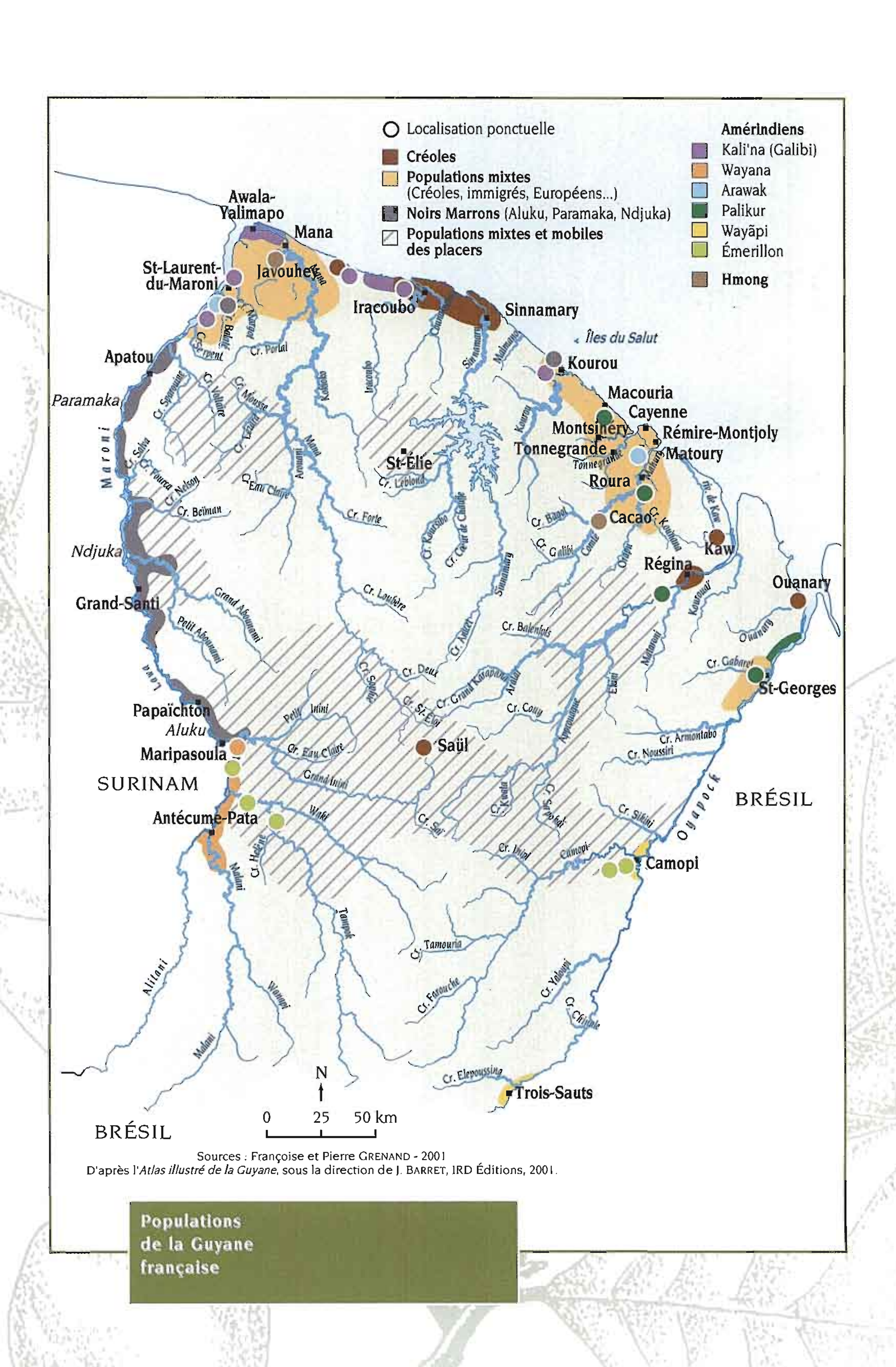
Présentation
de la seconde édition

La première édition de cet ouvrage rassemblait les informations sur les plantes médicinales recueillies au cours de travaux de terrain menés de façon intensive jusqu'en 1983.
Cette nouvelle édition a été enrichie de nombreuses espèces médicinales recueillies jusqu'en 2001, dans le cadre de programmes pluridisciplinaires menés sur les mêmes terrains, tels le Programme européen *Avenir des Peuples des Forêts Tropicales* et le programme de coopération régionale Guyane-Brésil, Tramaz. Plus particulièrement, à partir de 1997, un effort accru a été consacré à l'ethnobotanique des Palikur, avec les participations de chercheurs seniors (Grenand, Guillaumet, Moretti, Prévost) et d'étudiants en DEA (Berton en 1997 ; Hay en 1998).
Le statut taxonomique de toutes les plantes citées a été revu et vérifié par les spécialistes des différentes familles. Les échantillons d'herbier demeurent la base de référence de notre travail. Ce sont eux qui ont permis la réactualisation de l'ouvrage, prenant en compte les révisions des collections par les spécialistes.
Depuis la première édition, plus de 20 % des taxons cités ont changé, soit en raison des révisions taxonomiques publiées, soit parce que l'identification proposée alors a été corrigée à la suite des révisions de nos herbiers par les spécialistes.
Enfin, le texte a été enrichi par des données issues de la littérature scientifique chimique, pharmacologique et ethnobotanique récente. La littérature ethnobotanique concernant le bassin amazonien et les Guyanes est désormais abondante et répond dans son ensemble aux exigences de la recherche contemporaine, telles que nous les définissons plus avant.
À l'heure des débats sur la valorisation des produits forestiers, les droits de propriété intellectuelle et les modalités d'application de l'article 8 J de la Convention sur la diversité biologique concernant la promotion d'un partage équitable, les interrogations que nous formulions dès 1987 trouvent une acuité tout à fait nouvelle.
Nous devons d'ailleurs rappeler que nos recherches ont été entreprises à une époque où l'émergence des peuples indigènes sur la scène internationale était toute récente. Les enjeux économiques tournant autour de la biodiversité n'étaient pas encore à l'ordre du jour. Nos résultats avaient alors valeur de témoignage de la richesse des savoirs des peuples amazoniens et constituaient un élément important dans la reconnaissance de leurs droits.
Aujourd'hui, les associations culturelles fleurissent en Guyane, tant chez les Créoles que chez les Amérindiens et les Noirs Marrons. Dans ce contexte nouveau, nous fondons l'espoir que notre ouvrage contribue à une ré-appropriation des savoirs sur les médecines traditionnelles et les pharmacopées, telle qu'elle se fait jour actuellement à travers les initiatives du tissu associatif guyanais.

Principes

et

méthodes



Sources : Françoise et Pierre GRENAND - 2001
D'après l'*Atlas illustré de la Guyane*, sous la direction de J. BARRET, IRD Éditions, 2001.

Populations de la Guyane française

Le pays et les hommes

Nous essaierons ici de rappeler brièvement les éléments naturels et humains les plus saillants de « l'univers guyanais », surtout ceux qui peuvent être directement corrélés au domaine qui nous concerne. Pour le reste, nous renvoyons le lecteur à la fiche ethnogéographique.

La Guyane est un fragment de l'immense ensemble amazonien et plus particulièrement du massif ancien des Guyanes. Seule la plaine côtière formée d'alluvions quaternaires n'appartient pas à cet ensemble, ce qui crée un premier niveau de diversification faunistique et floristique (BLANCANEAUX, 1981).

En revanche, les variations climatiques se font d'est en ouest avec une diminution progressive des précipitations.

La combinaison de ces facteurs est à la base de la diversité des formations végétales (DE GRANVILLE, 2001), accentuée par une micro-diversité des peuplements végétaux dont les mécanismes sont étudiés depuis deux décennies par les instituts scientifiques regroupés dans le Groupement d'intérêt scientifique Silvolab.

Cette complexité de l'environnement forestier influence à son tour la diversité des pharmacopées des différentes populations, induisant par exemple la rareté de certaines espèces utilisées, et amenant les hommes à bien en connaître les peuplements, qui pourront être le monopole d'un individu, d'une famille, d'un groupe ethnique.

Quant au panorama humain contemporain de la Guyane, il est le produit d'une histoire coloniale qui devient un facteur dominant au XVIIe siècle et d'une histoire indigène plus ancienne (cf. carte).

La société créole est le résultat direct d'une histoire coloniale dominée par l'esclavage. Se définissant aujourd'hui comme guyanaise, elle est l'un des multiples visages d'une culture créole plus ample, recouvrant, quelle que soit la langue de colonisation, l'ensemble du bassin caribéen et des Guyanes. La culture créole est issue d'une fusion entre, pour une part essentielle, de très importants éléments culturels africains et, pour une part secondaire, des éléments français à forte coloration rurale, sans négliger pour autant l'influence amérindienne, présente par exemple dans la transformation du manioc et surtout la connaissance de la flore et de la faune.

Dans le cas des départements français d'outre-mer, la société créole a été profondément marquée par le déracinement, la destruction des origines culturelles africaines et la liberté octroyée de 1848 ; elle est fondamentalement tournée vers une quête irrépressible d'une liberté qu'elle a d'abord cherchée dans un individualisme social marqué (JOLIVET, 1982), puis aujourd'hui au travers de la recherche d'un modèle culturellement et socialement autonome (GRENAND et GRENAND, 2001).

Cet individualisme a amené la société créole à se ressourcer, au XIXe siècle et pendant la première partie du XXe, dans le milieu forestier, où elle a façonné ses traits dominants : unités familiales

isolées, pratique de l'entraide nommée *mahury* tempérant l'individualisme, polygamie successive. À cela s'ajoutent d'autres éléments, en particulier alimentaires ou magico-religieux, apportés par les migrations venues des Antilles anglaises et françaises, voire d'Inde, du Moyen-Orient ou de Chine.

La pharmacopée et la médecine créoles représentent un bon exemple de synthèse culturelle réussie, mais qui s'enrichit et se refond en permanence. Des conceptions issues de la vieille médecine européenne cohabitent avec des conceptions magiques plus proprement africaines des origines du mal. Quant à la pharmacopée, elle est véritablement une somme de connaissances, soit empruntées aux populations de Guyane d'hier et d'aujourd'hui, soit, pour une part plus modeste, de découvertes faites au fond des bois et des savanes. Ce savoir créole se conjugue d'ailleurs de plus en plus avec celui des Noirs Marrons, plus particulièrement des Aluku et des Saramaka, cette autre composante originale issue, elle, de la résistance armée à l'esclavage (Bilby, 1990 ; Fleury, 1991 ; Price et Price, 2003).

L'autre pôle, plus ancien cette fois, du panorama humain guyanais est représenté par les sociétés amérindiennes. Sociétés dans leur immense majorité bien insérées dans leur milieu, relativement indépendantes les unes des autres, bien qu'en contact par des réseaux commerciaux (P. Grenand, 1982, Grenand et Grenand, 1987), elles ont dû depuis le XVIIe siècle se réadapter sans cesse face à l'expansionnisme territorial, culturel et économique de l'Occident.

Les deux sociétés amérindiennes dont il est question ici illustrent bien, à travers l'exemple de leur ethnomédecine, deux facettes de cette situation.

Les Palikur (famille linguistique Arawak), population ballottée entre la France et le Portugal (puis le Brésil) depuis le XVIe siècle, ont dû leur survie à la fois à l'absorption d'éléments humains et culturels disparates, et à un recentrage permanent prenant appui sur un puissant système clanique (Arnaud, 1984). L'ethnomédecine actuelle des Palikur est reliée à un système de représentation du monde strictement amérindien, bien que la conception de la pathologie mette sur un même plan une bonne partie des maladies « traditionnelles » et des maladies importées (cf. *infra*). Leur pharmacopée est composée de remèdes venant de tous les milieux naturels et, dans une assez forte proportion, empruntés aux populations voisines créole et brésilienne.

Les Wayãpi (famille linguistique Tupi-Guarani), quant à eux, sont une population émigrée du bassin de l'Amazone au XVIIIe siècle qui, choisissant un isolement relatif, a dû se réadapter à une région quelque peu différente. Son système de valeurs métaphysiques et ses conceptions de la pathologie du corps sont largement celles des autres Tupi restés plus au sud (F. Grenand, 1982 ; Viveiros de Castro, 1986 ; Campbell, 1989 ; Gallois, 1988, 2002), tandis que sa pharmacopée, en dépit de quelques emprunts, est à la fois le prolongement de connaissances anciennes et la transposition du savoir antérieur sur des espèces proprement guyanaises (Grenand et Grenand, 1988).

Pour l'essentiel, opportunisme à court terme et permanence culturelle à long terme sont les deux expressions clés qui s'appliquent le mieux aux trois sociétés qui se cotoient dans cet ouvrage.

Fiche ethnogéographique

Guyane française

Superficie : 90 520 km^2

La forêt dense représente 88 200 km^2 (dont 1 500 km^2 sont exploités) ; on compte 800 km^2 de mangrove, 770 km^2 de savanes diverses, 690 km^2 de forêts secondaires et seulement 60 km^2 de cultures, la plus grande partie des forêts secondaires et des cultures se situant sur la côte (sources DDA, FAO, 1981).

Population totale

Recensement Insee de 1999, complété par les recensements des populations tribales issus de diverses sources : 152 213 habitants à dominante urbaine (dont Cayenne, 50 594 hab.). Il s'agit d'une population jeune à croissance forte, puisqu'elle n'était que de 73 026 personnes en 1982. Dans l'intérieur, 15 % de la population vit sur 75 % du territoire.

Répartition ethnique

(chiffres arrondis à partir de sources diverses), par ordre décroissant :

Créoles guyanais .... 58 000, **38,1 %**

Émigrés haïtiens, brésiliens, surinamiens .... 39 000, **25,6 %**

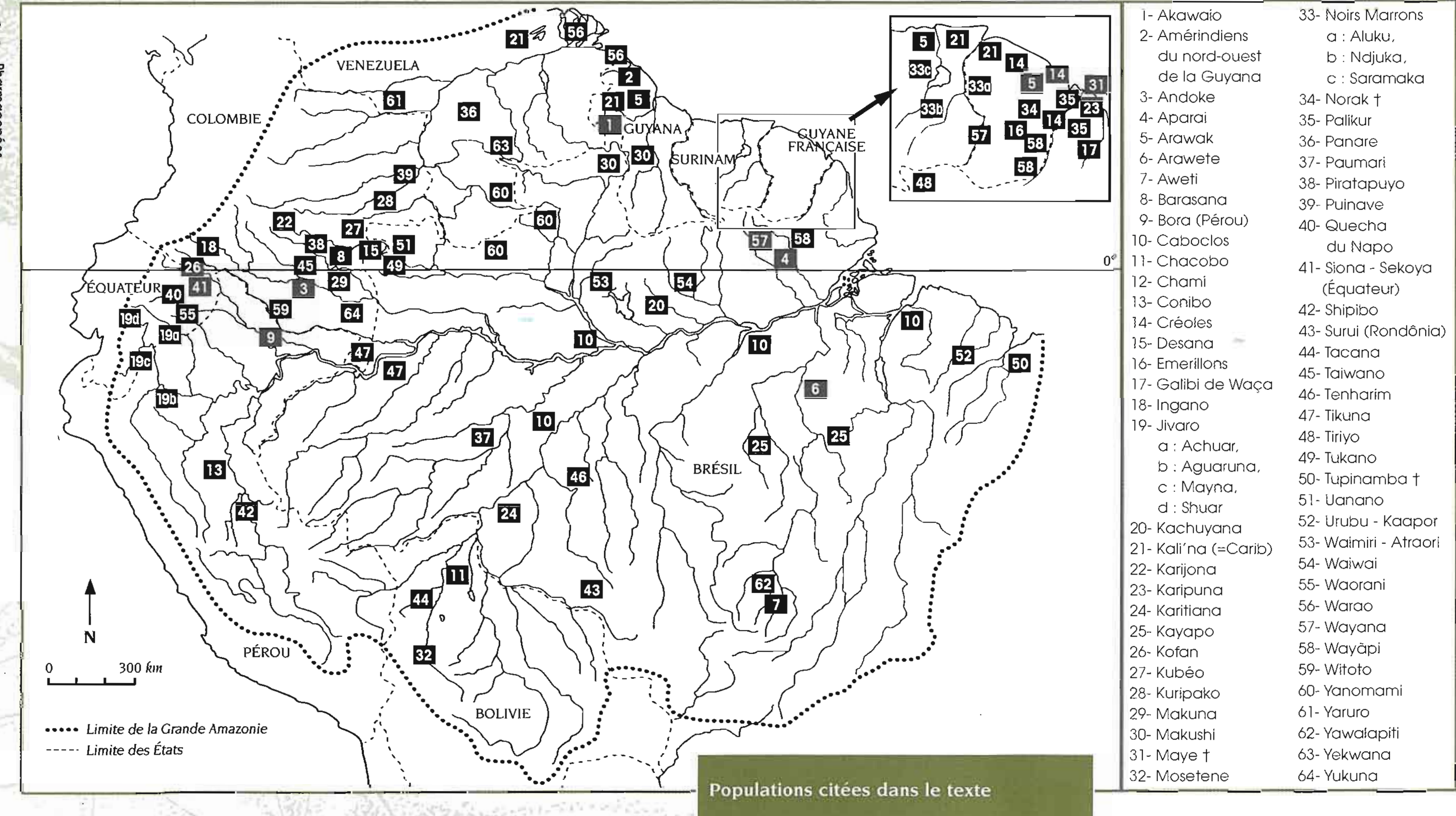
Noirs Marrons .... 17 000, **11,1 %**

Métropolitains .... 12 000, **7,8 %**

Créoles nés aux Antilles .... 8 500, **5,5 %**

Amérindiens .... 6 500, **4,2 %**

Autres (Hmongs, Chinois, Guyanans, Syro-Libanais...) ..... 11 400, **7,5 %.**



Populations citées dans le texte

Ethnies étudiées

Créoles

Plutôt que d'ethnie créole, il vaut mieux parler de culture créole. Au sens large, elle est vécue par plus de 100 000 personnes dans le département : outre les Créoles guyanais, il faut en effet compter les Créoles antillais, de nombreux Sainte-Luciens de deuxième génération et plus, quelques centaines de Sainte-Luciens qui conservent leur ancienne nationalité, ainsi que des Chinois et des Libanais assimilés. Parmi les émigrés, les Haïtiens, dont le poids culturel et économique est désormais bien réel dans le département, sont aussi de culture créole, même si la divergence de leur langue et leur statut social encore souvent inférieur leur confèrent une place à part dans la société guyanaise.
La population créole, localisée majoritairement dans le nord du département, vit dans seize bourgs principaux érigés administrativement en communes.

Wayãpi

(Sources : GRENAND, 1982 ; GRENAND éd., 2000 ; *Povos Indigenas no Brasil*, 1983).

Population totale
707 personnes en 1983 ;
1 227 en 1999.
en Guyane : 710 personnes
au Brésil : 517 personnes

Nombre de communautés :
en Guyane : 6
au Brésil : 6

Moyenne par communauté :
102 personnes
La croissance démographique est extrêmement rapide et la dispersion des communautés reste forte.

Palikur

(Sources : *idem*)

Population totale
1 016 personnes en 1982 ;
1 480 en 1998.
en Guyane : 700 environ
au Brésil : 780 personnes

Nombre de communautés :
en Guyane : 7
au Brésil : 5 (16 communautés en 1982)

Moyenne par communauté :
123 personnes aujourd'hui pour 59 en 1983 ; l'ensemble des paramètres démographiques indique une nette tendance à la sédentarisation des villages et une croissance démographique réelle mais maîtrisée.

Méthodologie

Des études de terrain

Elles ont suivi dans leurs grandes lignes les normes principales de l'ethnobotanique moderne (PEETERS, 1982 ; MARTIN, 1997) :

- Une étude ethnolinguistique préalable a permis de mettre à jour le savoir naturaliste des populations, avec un intérêt particulier pour la nomination et la taxonomie des espèces végétales, ainsi que pour l'identification et la description des maladies.
- Des spécimens d'herbier ont été systématiquement collectés, voire répétés pour chaque enquête en compagnie des tradipraticiens, les espèces stériles non identifiables ayant été marquées *in situ*, afin d'être ultérieurement revisitées.
- Nous avons procédé par enquête libre, parfois participante, mais sans jamais utiliser de grilles d'enquête qui ont le grave défaut d'induire, voire d'imposer les réponses. En revanche, il nous parut important de revenir sans cesse et sous des angles chaque fois différents au cours des entretiens, sur certains points demeurés obscurs.
- Dans la mesure du possible, nous avons observé la préparation des remèdes par les tradipraticiens et leurs modes d'administration. Si nous n'avons pu tous les observer, loin s'en faut, nous en avons vu assez pour pouvoir énoncer les principales constantes.
- Enfin, nous avons confronté nos observations de terrain à la littérature, ce qui nous permit d'élucider de nombreux points d'enquête.

Du choix des informateurs

Il est une difficulté inhérente à ce genre de recherche qui revient comme un leitmotiv dès qu'on en parle : quel est le talent des tradipraticiens qui furent nos informateurs ? Quelle est leur représentativité culturelle ? Quelle est la philosophie de ceux qui, au cours de ces longues années de recueil du matériau, ont livré une part de leur savoir, une part du génie de leur peuple ? Avouons que le choix de nos informateurs fut toujours extrêmement subjectif et intuitif, déterminé avant tout par des relations de sympathie ; que certains de nos informateurs soient devenus des amis n'a d'ailleurs pas simplifié la tâche, même si cela l'a rendue autrement plus agréable.
Les seuls critères culturellement opérants quant à la valeur d'un informateur sont, soit le poids relatif de son savoir face à celui des autres membres de la communauté, soit la réputation dont il jouit.
Face à cette réalité, nous avons essayé de tempérer le risque d'erreur, voire plus simplement, celui de variante personnelle, en multipliant le nombre

des informateurs : chez les Wayãpi, les données représentent le savoir de plus de vingt informateurs privilégiés, même si la majorité de la population adulte a contribué à un moment ou un autre à enrichir notre connaissance, tandis que chez les Palikur, nous avons travaillé principalement avec une douzaine de personnes. Pour ce qui est de la population créole, la médecine populaire est l'affaire de tous et le savoir largement partagé, quoique de façon inégale. Ainsi nos informateurs furent très nombreux ; nous les avons rencontrés aussi bien dans l'Île de Cayenne que dans les différentes communes de Guyane où nous avons travaillé.

Notre objectif était d'atteindre le recensement le plus exhaustif possible des savoirs thérapeutiques traditionnels des trois communautés.

Une autre approche développée parallèlement en Guyane s'est donnée pour objectif une évaluation des pratiques d'automédication pour les affections les plus courantes. Elle fait appel à d'autres méthodes d'enquête semi-quantitative développées dans le cadre des programmes Tramil pour l'arc caraïbe et Tramaz pour la région guyano-amazonienne.

Ces méthodes privilégient l'approche par le problème de santé et non par le recensement des plantes médicinales ; elles font appel à des fiches d'enquête destinées à un grand nombre d'enquêteurs et d'enquêtés. Le programme Tramil a permis l'édition d'une Pharmacopée caribéenne (ROBINEAU *et al*, 1999).

De l'identification botanique

Nous avons déjà insisté sur la grande rigueur qui, en ethnobotanique, doit être apportée au travail botanique de base, surtout lorsque les études portent sur des flores tropicales riches et encore partiellement méconnues. Qu'ils soient liés à l'IRD, au CNRS ou au MNHN, les collecteurs ont, dans leur totalité, participé à des programmes pluridisciplinaires communs et ont partagé leurs acquis sur le temps long. Soulignons également que plusieurs informateurs, désormais rompus à la démarche botanique, ont largement partagé cette aventure et ont souvent contribué à éclaircir des énigmes botaniques voire permis la découverte (ou la redécouverte) de plantes rares.

Hormis les familles qui n'ont pas encore été révisées, les binômes scientifiques sont ceux attribués à nos herbiers par les spécialistes des familles (cf. *supra*, la liste des spécialistes et de leurs institutions de rattachement).

Les exceptions, devenues rares, sont représentées par les binômes non encore publiés dont le statut botanique est discuté dans les notes.

Les échantillons d'herbier sont donc la base de référence de notre travail. Ce sont eux qui ont permis d'établir la chaîne allant du tradipraticien au spécialiste international de la famille botanique. Prenant en compte la révision des collections par les spécialistes, ils ont aussi permis la réactualisation de l'ouvrage. Dans l'avenir, ils permettront la réalisation de flores médicinales électroniques, intégrant de façon dynamique l'évolution des connaissances sur la taxonomie des plantes et le recueil des données.

Les études taxonomiques sur les flores tropicales connaissent un essor considérable et chaque révision publiée ou en cours de réalisation propose de nouvelles combinaisons qui remettent en cause les priorités admises antérieurement.

Pour autant, cet ouvrage n'est pas, répétons-le, une flore médicinale, dans la mesure où, pour chaque espèce, la partie réservée à la systématique a été extrêmement réduite ; en effet, bien qu'en progrès rapide, les connaissances sur la flore des Guyanes ne permettent pas une telle ambition. Les propriétés de trop d'espèces citées sont encore fort mal connues. Aussi notre option a-t-elle surtout été dictée par la réserve indispensable que les non-botanistes doivent observer face à des révisions en cours et à l'existence de flores spécialisées auxquelles nous renvoyons le lecteur.

Les sources botaniques principales sur lesquelles nous nous appuyons sont :

- *Histoire des plantes de la Guyane Françoise*, de Christophe FUSÉE-AUBLET (1775) ;
- *Flora Brasiliensis*, de K. von MARTIUS et collaborateurs (1840-1906) ;
- *Flora of Suriname*, publiée par A. PULLE, puis par J. LANJOUW, enfin par A STOFFERS (1932-1977) ;
- *Flore de la Guyane Française*, d'Albert LEMÉE (1954-1956) ;
- *Flora Neotropica*, éditée famille par famille sous la responsabilité du New York Botanical Garden et commencée depuis 1972 ;
- *Flore illustrée des Phanérogames de Guadeloupe et de Martinique*, de J. FOURNET (1978) ;
- *Flora of the Guianas*, commencée sous la responsabilité de l'Université d'Utrecht depuis 1983.

De l'importance des noms vernaculaires

Nous avons accordé dans cet ouvrage une grande importance aux noms vernaculaires, dont la précision d'emploi est, dans l'esprit des populations étudiées, indissolublement liée à l'utilisation de la plante. Les noms cités ici pour les Créoles, les Wayãpi et les Palikur sont ceux qui sont employés actuellement, c'est-à-dire tels qu'ils ont été recueillis par notre équipe puis suffisamment recoupés pour être considérés comme valides.
Certains noms vernaculaires désignent parfois deux, voire plusieurs espèces différentes : le plus souvent, la raison en est que ces espèces ne sont pas distinguées par la population concernée. A *contrario*, il arrive que les populations distinguent plusieurs espèces là où la botanique occidentale n'en reconnaît qu'une. En cas de flottement, une note fournit au lecteur les explications indispensables.
Dans le cas particulier du créole, nous avons fourni la variante sainte-lucienne ou antillaise (Guadeloupe et (ou) Martinique), lorsqu'on en a trouvé l'emploi sur le territoire de la Guyane française ; nous avons parfois indiqué la région ou la commune où le nom est employé, lorsqu'il s'agissait soit d'une variante géographique, soit d'une limite géographique dans l'emploi de ce nom. Enfin, nous avons cité quelques noms créoles aujourd'hui considérés comme désuets, les faisant alors suivre de références bibliographiques.

De l'utilisation des données issues de la littérature antérieure à 1980

Le lecteur ne trouvera pas ici comme dans nombre d'ouvrages existants une compilation des ouvrages anciens (quoique les notes y renvoient utilement lorsqu'un rappel historique s'avère indispensable).
Les données de cette littérature ne sont pas dépourvues d'intérêt mais leur utilisation méthodique soulève de sérieuses difficultés. Les plus anciennes sources sont les ouvrages de Pierre BARRÈRE (1741, 1743), de BRÛLETOUT DE PRÉFONTAINE (1763) et de FUSÉE-AUBLET (1775), qui nous font connaître les plantes utiles et plus particulièrement les remèdes, les poisons de guerre et de chasse utilisés en Guyane à leur époque. L'ouvrage d'AUBLET, décrivant fréquemment pour la première fois l'espèce citée, fait de son auteur un précurseur en botanique et en ethnobotanique, et mérite donc une mention particulière ; le traitement des espèces constitue bien souvent encore la diagnose de référence, ce qui garantit la validité des noms scientifiques, même s'ils ont été depuis mis en synonymie ; les noms vernaculaires cités, bien que trop peu nombreux, sont attribués à un groupe ethnique précis. Il s'agit là sans nul doute des données anciennes les plus sûres.
Hormis quelques observations dispersées dans les récits d'exploration de la période révolutionnaire et du XIXe siècle (POULIQUEN, 2001), il faut attendre HECKEL en 1897 pour

avoir des données nouvelles sur les plantes médicinales de Guyane. Ce pharmacien, correspondant de divers médecins du bagne, a pu élaborer le seul ouvrage réellement consacré aux plantes médicinales de cette région. Si les données originales peuvent être clairement séparées des citations, nous ne savons pas, sauf exception, quelles sont les ethnies utilisatrices, cependant que la terminologie médicale de l'époque concernant les affections masque presque totalement les systèmes indigènes.

Les trois ouvrages publiés au XXe siècle, ceux de DEVEZ (1932) et LEMÉE (1956, IV) consacrés aux plantes utiles de Guyane et celui de POINTET (1952) aux pharmacopées des Antilles et de la Guyane, sont de loin les moins utilisables, soit qu'ils contiennent des usages extérieurs à la Guyane et mal précisés (LEMÉE, POINTET) soit qu'ils compilent sans citer (DEVEZ). Si l'ouvrage de LEMÉE est botaniquement utilisable, ceux de DEVEZ et de POINTET fourmillent d'erreurs d'identification. Quant aux noms vernaculaires, le spécialiste les reconnaît péniblement au milieu de noms anglais, brésiliens et créoles, mêlés sans distinction aucune.

Il faut citer aussi quelques courts bilans, souvent peu connus et tous consacrés à la pharmacopée créole ; ainsi celui du docteur RICHARD (1937) pour les chercheurs d'or de la région de Saint-Élie, celui de Claudine LUU (1975) sur l'ensemble des Créoles de Guyane et celui d'Anne GÉLY au sein de son étude générale sur les agriculteurs de la commune de Saül (1983). Ces travaux ont le mérite de nous exposer, quoique de façon partielle, l'utilisation réelle des plantes médicinales en diverses localités créoles de Guyane.

Il serait abusif de croire que les défauts évoqués ci-dessus ne se rencontrent que dans les ouvrages consacrés aux plantes utiles de Guyane. Il s'agit en fait d'une tendance historique à relier directement à l'expansionnisme colonial. Le savoir indigène n'était alors digne d'intérêt qu'à partir du moment où il présentait une quelconque utilité pour enrichir le potentiel agricole des empires coloniaux. De là vient, en partie, un certain nombre de traits communs à ces ouvrages, quelle que soit la langue dans laquelle ils furent écrits : la plupart couvrent un État ou une province (Brésil, Colombie, etc.) et rarement une ethnie, une aire culturelle ou une région naturelle. Ce type de travaux, qui correspond à l'essentiel des pharmacopées décrites avant 1940, est donc basé sur une fiction, celle qui consiste à appliquer à la totalité d'une entité politique ou géographique, l'usage d'une plante médicinale, restreint en réalité à une ethnie ou une région, et donc trop souvent artificiellement enflé.

Dans le même ordre d'idée, la simple énumération, jamais ordonnée, des divers usages d'une même plante, ne permet pas d'apprécier leur place et leur rôle à l'intérieur du système de santé auquel ils appartiennent. Ces catalogues ne rendent pas compte des diversités régionales et culturelles et ne permettent ni de reconstituer l'histoire des remèdes ni de suivre l'itinéraire de certaines influences culturelles.

Enfin la plupart de ces pharmacopées sont des compilations dont le but est clairement d'optimiser, sans analyse critique, la richesse potentielle des tropiques. C'est ainsi que l'on trouvera rassemblés dans un ouvrage consacré au Brésil des usages faits dans divers pays et à des époques fort éloignées, sans que cela soit toujours clairement exprimé.

Quant au choix des noms vernaculaires, il présente les mêmes déficiences : les auteurs, soucieux de compléter les binômes latins, se sont évertués à les doubler de noms vulgaires. Mais leur choix, fait selon des critères non exposés, aboutit, comme dans les ouvrages déjà cités de DEVEZ et POINTET, à des emplois souvent abusifs.

Ces distorsions font qu'un nom vernaculaire se retrouve avec une étiquette « Brésil » ou « Colombie », alors qu'en réalité il est employé dans une zone relativement restreinte et par une ethnie ou une communauté précises. En sens inverse, la présence dans deux régions ou deux ethnies différentes d'un même nom vernaculaire aboutit, par un zèle comparatif hâtif, à le prendre comme base d'identification identique de deux espèces clairement distinctes.

Enfin, les connaissances insuffisantes que l'on avait alors des flores tropicales, méconnaissance qui persiste en partie aujourd'hui, amenaient les auteurs à réutiliser les correspondances nom vernaculaire-nom scientifique publiées avant eux, sans en vérifier l'exactitude. Ainsi ont été reproduites à l'envi des erreurs que l'on rencontre encore parfois dans la littérature contemporaine, en particulier dans les ouvrages de vulgarisation : erreur d'identification, transfert de l'usage associé au nom vernaculaire d'une espèce à une autre, etc. Nous en donnons plusieurs exemples dans cet ouvrage, en essayant de mettre un terme à plusieurs imbroglios ethnobotaniques.
Les recherches effectuées depuis la Seconde Guerre mondiale sur les pharmacopées dites « traditionnelles », ont, dans la mesure où les commanditaires leur laissaient une liberté suffisante, corrigé progressivement ces défauts caractéristiques d'une autre époque.
Ce n'est cependant que depuis la fin des années 1970 que les recherches contemporaines obéissent aux impératifs de l'ethnobotanique moderne :

- relevé systématique des savoirs traditionnels d'une population donnée en partant de ses catégories, de ses regroupements, de ses valeurs ;
- confrontation, dans la mesure du possible, de ce relevé avec l'observation *in situ* des préparations ;
- collection, avec la population, de plusieurs échantillons d'herbier pour un même nom vernaculaire, afin d'aboutir à l'identification botanique, ou au champ botanique couvert par ce nom ;
- relevé des noms de plante sous une forme réutilisable. Dans la grande majorité des cas, la notation phonétique s'avère être la plus simple ;
- enfin, autant que faire se peut, découpage sémantique des noms de plante.

Voilà en tout cas les impératifs que nous nous sommes attachés à respecter dans nos recherches et dont nous ne nous sommes pas départis dans cette seconde édition.

Description des fiches

Les fiches observent toutes la même succession de rubriques que nous allons maintenant détailler.

Nom scientifique et famille

Les espèces sont classées dans l'ordre alphabétique des familles et, à l'intérieur des familles, dans l'ordre alphabétique des genres. Les plantes « inférieures » (fougères et champignons) ont été regroupées à la fin. Il s'agit là d'un choix arbitraire, mais l'expérience montre qu'un public élargi s'y meut plus aisément que dans l'ordonnancement linnéen des familles.
La mention *sp.*, très rarement employée dans cet ouvrage après un nom de genre, signifie que l'espèce n'a pu être identifiée ; *sp. nov.* signifie que l'espèce a été reconnue comme nouvelle pour la Science par le spécialiste de la famille, mais n'est pas encore décrite. Enfin *spp.* après un nom de genre signifie qu'il existe plusieurs espèces très proches qui, soit n'ont pu être départagées avec certitude, soit ont été traitées en bloc car elles relèvent d'un même usage pour les populations étudiées. Dans ce dernier cas, une note indique les espèces que nous avons collectées.
Pour l'abréviation du nom des botanistes suivant, comme le veut l'usage, le nom latin des plantes, nous nous sommes conformés aux indications du *Draft Index of Author Abbreviations compiled at The Herbarium, Royal Botanic Gardens*, Kew, le plus souvent reprises par la *Checklist of the Plants of the Guianas (Guyana, Surinam, French Guiana)* de BOGGAN *et al.* (1997).

Synonymies

En l'absence d'une récente flore générale de Guyane, nous avons veillé à utiliser le binôme scientifique considéré comme valide et vérifié les synonymies en consultant, là encore, la *Checklist of the Plants of the Guianas (Guyana, Surinam, French Guiana)* de BOGGAN *et al.* (1997) suivie de la *Preliminary Checklist of the Plants*

of the Guiana Shield de HOLLOWELL *et al.* (2001) qui se fondent sur les bases de données spécialisées actuelles : *Aublet* (Herbier de la Guyane), W[3], *Tropicos* (*Missouri Botanical Garden*) et IPNI (*International Plant Names Index*).
Par manque d'espace, nous ne pouvions citer toutes les synonymies, fort nombreuses pour beaucoup d'espèces. Arbitrairement, nous nous sommes limités à citer les noms les plus couramment rencontrés dans la littérature consultée.

Noms vernaculaires

Les noms vernaculaires sont toujours présentés dans le même ordre, soit créole, wayãpi, palikur puis, selon nécessité, on y a ajouté ceux utilisés par d'autres populations. Dans le cas particulier de la diversité du créole, voir nos remarques *infra*.
La présence du tiret (—) derrière le nom d'une des trois ethnies concernées par notre ouvrage, revêt deux significations. Elle peut signifier soit que la plante n'existe pas dans le territoire de la population donnée, soit que la plante n'est pas nommée, ce qui, dans 90 % des cas, induit qu'elle n'est pas connue de cette même population. Cette affirmation ne doit pas occulter que nous sommes face à des savoirs dynamiques et que plusieurs plantes inconnues il y a quinze ans, en particulier des Palikur et des Wayãpi, sont aujourd'hui nommées.
Lorsque l'une des trois ethnies concernées nomme une plante sans en avoir un usage médicinal, son nom dans la langue a été mentionné afin d'éviter toute déperdition de savoir.
La même rubrique comporte d'autres noms vernaculaires : il s'agit principalement de noms portugais employés au Brésil, indiqués en raison de la proximité de ce grand pays et de l'importance qu'y occupent les plantes médicinales. Sauf une minorité collectée dans le bas Oyapock et lors de nos travaux en Amazonie brésilienne entre 1983 et 1989, ils sont issus de la littérature traitant de l'Amazonie (CORRÉA, 1926 (1984) ; LE COINTE, 1934 ; SILVA *et al.*, 1977 ; FURTADO *et al.*, 1978 ; PABLO CID, 1978 ; Van Den BERG, 1982 ; CAVALCANTE, 1988...) et du *Novo Dicionário Aurélio*, (BUAROUE DE HOLANDA FERREIRA, 1975).
Les autres noms cités appartiennent aux langues aluku (boni), saramaka, wayana, arawak (lokono) et kali'na (galibi), toutes parlées en Guyane et au Surinam. Leur présence dans cette rubrique est liée à la nécessité, soit de montrer la grande diffusion d'un nom, soit parce que, dans la rubrique « Emplois » ou dans les « Notes », est discuté l'emprunt d'un remède à l'une de ces populations ou un usage similaire ou proche.

Écologie, morphologie

La partie réservée à la bio-écologie de chaque espèce a été volontairement réduite, car les recherches en cours concernant la flore de la région sont loin d'être achevées ; ainsi, plutôt que d'utiliser des informations peu sûres sur l'habitat ou le type biologique, nous avons préféré reproduire les notes issues de nos carnets de terrain, qui permettent de situer sans ambiguïté la plante médicinale dans son milieu, en précisant, chaque fois que nous le pouvions, son abondance relative. Ces précisions figurent rarement dans les flores. Les indications présentées ici ne sont donc valables que pour l'est du Massif des Guyanes.
La brièveté de ce paragraphe est compensée par une abondante iconographie : grâce aux photographies presque toutes dues à Marie-Françoise Prévost et aux dessins de Mireille Charles-Dominique, ce sont plus de 60 % des espèces citées qui sont illustrées. Les planches d'herbier reproduites au trait sont en général des espèces peu connues pour leurs propriétés médicinales.

Collections de référence

Les échantillons d'herbier sont, nous l'avons dit, la base de référence de notre travail.
Ces collections sont déposées et consultables soit à l'herbier de Guyane à Cayenne, soit à l'herbier du Muséum national d'histoire naturelle de Paris et leur référence complète peut être obtenue via Internet sur la banque de données

Aublet (http://www.cayenne.ird.fr/aublet). La plupart de nos échantillons ont été examinés par les spécialistes taxonomistes internationaux à qui sont confiées les révisions botaniques en cours concernant les flores tropicales.
Pour des raisons d'espace, nous avons essayé de limiter le nombre de numéros cités à cinq. Enfin, les rares plantes qui ne sont pas accompagnées de référence d'herbier (moins de 1 % du total), sont soit des plantes banales (ornementales ou non), soit des plantes difficiles à mettre en collection, comme certains grands palmiers, identifiées à partir d'autres critères.

Emplois

Les données ethnobotaniques contenues dans cette rubrique concernent l'énoncé du savoir contemporain que nous avons collecté chez les Créoles, les Wayãpi et les Palikur. D'autres sources plus anciennes concernant surtout les Créoles sont parfois évoquées, principalement si elles traitent d'usages en voie de désuétude ou que nous n'avons pas pu retrouver.
Nous n'avons pas cherché ici à traduire à toute force certains concepts originaux ; les chapitres introductifs consacrés aux trois ethnomédecines tentent de les éclaircir. Dans le texte, ces concepts sont indiqués en italique dans leur langue d'origine. Partout où, en revanche, l'expression employée par les informateurs était traduisible sans distorsion de sens, nous avons utilisé le terme spécifique le plus proche de la pharmacopée française : ainsi « remède contre la fièvre » a été traduit par « fébrifuge », « remède contre le sang » par « hémostatique »...
Nous nous sommes également efforcés de livrer toutes les variantes recueillies pour un même remède, dans la mesure où, la plupart du temps, il ne nous était pas possible d'opérer un choix sur la validité de ces variantes.
D'autres éléments de nos descriptions, telles la quantité de produit utilisé ou la posologie recommandée, pourront paraître insuffisamment précis à certains lecteurs. La multiplicité des enquêtes montre que l'imprécision est de règle chez les Wayãpi – pour qui la quantification est globalement peu importante – et variable d'une drogue à l'autre chez les Palikur et les Créoles.
Enfin, quelques plantes ont été traitées de façon plus ample que les autres : il s'agit soit de plantes dont l'usage, classique et généralisé en Amérique tropicale, méritait une discussion comparative, soit de plantes sur lesquelles il persistait, là encore à l'échelle continentale, des zones d'ombre.

Étymologie

Elle fournit un matériau ethnolinguistique de première importance quant à la perception et à l'ordonnancement du milieu par les sociétés étudiées, livrant de surcroît une foule d'indices utilisables à des fins comparatives par les spécialistes des contacts interculturels. Certains de ces indices ont d'ailleurs été exploités dans le présent ouvrage. Pour ces trois populations aux origines pourtant si diverses, le lecteur remarquera l'imbrication symbolique des mondes végétal et animal et la transcendance, parfois non dénuée d'humour, qu'y apporte l'homme.
La rédaction de ces éléments d'étymologie, optant pour une présentation simple, est largement redevable à la lecture des travaux de Françoise GRENAND (*comm. pers.*, 1989) sur la langue wayãpi et à ses recherches en cours sur la sémantique palikur.
Les étymologies du créole sont principalement extraites de l'excellent travail lexical, jusqu'à ce jour non publié, de Marguerite Fauquenoy (Université Simon Fraser, Vancouver, Canada).

Chimie et pharmacologie

La confrontation des usages traditionnels avec les analyses chimiques préliminaires permet une première appréciation de la valeur curative des drogues.
Dans cette seconde édition, nous nous limitons à indiquer en annexe les tests concernant les espèces peu ou non documentées. Présentés sous forme de tableaux, ces tests chimiques fournissent de précieuses indications pour de futures recherches, surtout lorsqu'ils portent sur des espèces très peu connues, tant sur les plans chimique que pharmacologique.

Les études chimiques et biologiques des plantes se sont intensifiées ces dernières décennies et sont diffusées dans des revues spécialisées. Une revue scientifique comme *Phytochemistry* publie annuellement plus de 3 000 pages dans lesquelles s'accumulent les descriptions de nouvelles substances isolées des plantes. Notre intention n'est donc pas de fournir une information exhaustive sur la composition chimique des plantes, mais de préciser certaines propriétés chimiques et biologiques susceptibles d'éclairer les usages, en réservant une plus large place aux travaux réalisés sur les plantes de Guyane auxquels nous avons participé. Les informations ainsi recueillies sont autant de pistes possibles pour des recherches ultérieures.

Pour les plantes les plus connues, le lecteur particulièrement concerné par les propriétés chimiques de la matière végétale pourra se reporter aux ouvrages classiques ou généraux : Paris et Moyse, 1967, 1971 et 1976 ; Hegnauer, 1-1962, 2-1963, 3-1964, 4-1966, 5-1969 et 6-1973, Bruneton, 1999. Enfin un certain nombre de plantes traitées dans le présent ouvrage figurent dans la *Pharmacopée caribéenne* (Robineau *et al.*, 1999) où elles font l'objet de monographies détaillées. Nous mentionnerons les recommandations qu'elle formule pour les plantes et les usages les plus significatifs.

Notes comparatives

Dans cette section sont rassemblées des informations complémentaires : autres espèces auxquelles s'applique le même nom vernaculaire, détails sur l'écologie ou la répartition de l'espèce, etc.

Enfin et surtout, elles se sont avérées indispensables partout où un complément, voire une discussion était nécessaire à des fins comparatives. C'est donc là que le lecteur trouvera des références (sans qu'il s'agisse d'une revue complète) aux usages dans les pays voisins du bassin amazonien ou des remarques historiques.

Ces références sont devenues d'autant plus essentielles que d'excellents travaux ethnobotaniques concernant les populations amérindiennes et régionales ont vu le jour au cours des quinze dernières années. Ils témoignent tout à la fois d'une grande diversité de savoirs et d'une profonde unité culturelle à l'échelle de l'Amazonie et des Guyanes. Le lecteur découvrira ces travaux au fur et à mesure de la lecture de notre ouvrage.

Essais chimiques préliminaires

Préparation des extraits

Pour chaque espèce récoltée, les divers organes de la plante sont isolés les uns des autres, desséchés séparément à une température ne dépassant pas 45 °C et finement broyés.

À partir de chacun des échantillons de poudre obtenus, on effectue les quatre extraits suivants :

- **Pour la recherche des alcaloïdes :**

1re méthode : on recueille la solution résultant du broyage de 1 g de poudre avec 10 ml d'acide chlorhydrique ou d'acide phosphorique à 5 % en présence d'un peu de sable.

2e méthode : on laisse macérer 1 g de poudre préalablement humectée avec quelques gouttes d'ammoniaque dans 10 ml du mélange éther-chloroforme.

- **Pour les autres essais chimiques :**

extrait b1 : infusion de 2 g de poudre dans 40 ml d'eau.

extrait b2 : macération de 1 g de poudre dans 10 ml d'éther éthylique.

extrait b3 : macération identique, mais avec de l'alcool à 50 %.

Réalisation des tests

Alcaloïdes

- *1re méthode* : on effectue les réactions de Mayer et de Dragendorff sur le filtrat résultant du broyage de la prise avec l'une des solutions acides.

Il arrive que certains chlorhydrates d'alcaloïdes soient insolubles dans l'eau et ne soient pas détectés par cette technique.

Il vaut mieux dans ce cas utiliser l'acide phosphorique.

• 2e *méthode* : les réactions de Mayer et de Dragendorff sont effectuées sur l'extrait éthérochloroformique évaporé à sec et repris par l'un des deux acides précédents.

Contrairement à la seconde, la première méthode détecte bien les ammoniums quaternaires, mais elle risque aussi de donner des réactions positives avec certains protides. Pour éliminer cette cause d'erreur, il convient de vérifier que le précipité est bien soluble dans l'alcool.

Dans certains tests très positifs, ont été évalués la teneur, le nombre et la nature des alcaloïdes par une extraction préliminaire des « alcaloïdes totaux » sur un échantillon de 20 g de poudre végétale.

Nous avons suivi un procédé classique en laboratoire : alcalinisation de la poudre végétale par de l'ammoniaque dilué au 1/2 ; extraction par le chlorure de méthylène, passage en phase acide puis basique, alcalinisation de la phase aqueuse par de l'ammoniaque, extraction de la phase aqueuse alcalinisée par du chlorure de méthylène, évaporation de la phase organique après séchage sur sulfate de sodium.

Le résidu alcaloïdique obtenu (alcaloïdes totaux désignés AT dans l'Annexe) est examiné en chromatographie sur couche mince dans différents systèmes de solvants.

Quinones

Ces substances donnent une coloration rouge lorsqu'on ajoute de la soude à la macération éthérée (extrait b2).

Cette réaction n'est pas spécifique ; d'autres substances comme les aurones donnent un résultat semblable. On confirme donc ces indications par la réaction de Brissemoret et Combes qui, selon la coloration obtenue, permet de distinguer les trois groupes de quinones : benzoquinones, naphtoquinones, anthraquinones. Précisons que certains de ces composés réagissent mal ou ne donnent la réaction que s'ils sont hydrolysés.

Saponosides

La présence de ces composés est évaluée en mesurant la hauteur de mousse qui subsiste 10 min après une vigoureuse agitation.

Stérols et triterpènes

Ces deux groupes de corps sont décelés par la réaction de Liebermann-Burchard sur la macération éthérée (extrait b2).

Cardénolides

On recherche ces hétérosides en effectuant la réaction de Kedde sur la macération alcoolique (extrait b3).

Iridoïdes

La plupart de ces substances donnent une coloration suivie d'un précipité vert foncé ou bleu foncé, quand on chauffe l'infusion (extrait b1) qui les renferme en présence d'acide chlorhydrique.

Cependant, les iridoïdes appartenant au groupe des sécoiridoïdes ne sont pas décelés par cette réaction.

Composés phénoliques

◦ Tanins : tous les tanins forment un précipité blanc quand on ajoute à leur solution aqueuse (extrait b1) le réactif à la gélatine salée. Si on fait agir le chlorure ferrique sur cette infusion, les tanins hydrolysables (galliques et ellagiques) donnent un précipité bleu. Les tanins condensés (catéchiques ou flavanols-3 condensés et leucoanthocyanes ou flavanediols-3, 4), ainsi que leurs constituants monomères, donnent avec ce réactif un précipité vert.

La présence des deux catégories de flavanols, qu'ils soient libres ou condensés, est confirmée par la réaction de la vanilline chlorhydrique qui les colore en rouge.

Lorsque cette coloration apparaît au cours de l'hydrolyse chlorhydrique de l'infusion, on a la confirmation de la présence des leucoanthocyanes.

◦ Pigments flavoniques : la coloration de la fluorescence en lumière ultra-violette permet de déceler ces pigments. Quelques gouttes de la macération alcoolique (extrait b3) sont déposées sur du papier à chromatographie ; après dessiccation, on note la fluorescence primaire puis les fluorescences secondaires, d'abord dans les vapeurs d'ammoniac puis après addition d'une goutte d'une solution alcoolique de chlorure d'aluminium. L'exaltation de ces fluorescences secondaires est une indication positive. Nous pratiquons également la réaction dite de la cyanidine (action du magnésium en milieu chlorhydrique) sur l'hydrolysat de l'infusé

extrait ensuite par l'éther. La nature de la coloration obtenue donne des renseignements sur les types de pigments flavoniques en présence, mais tous ne réagissent pas.
Quand les tests précédents sont positifs, on pratique deux séries de chromatographie sur papier : d'une part sur la macération alcoolique pour repérer les hétérosides, avec pour solvants le butanol-acétique et la solution d'acide acétique à 15 % et d'autre part sur l'extrait hydrolysé repris par l'éther pour comparer les génines à des témoins, en prenant pour solvants le Forestal et le butanol-acétique.

Expression des résultats

Nous avons regroupé en annexe les résultats de nos tests chimiques famille par famille et dans l'ordre alphabétique des noms de plantes. Sont traitées seulement les espèces dont la chimie n'est pas explicitée dans le texte ou dont les tests apportaient une information complémentaire.
La première colonne des tableaux renferme les numéros de références des herbiers prélevés en même temps que les échantillons destinés aux tests chimiques.
La colonne qui suit celle des noms scientifiques désigne les organes des plantes qui ont été testés. Le code des abréviations est le suivant :

Arille	arille
BR	bois de racine
BT	bois de tronc
Bu	bulbe
ER	écorce de racine
ET	écorce de tronc
F	feuille
Fl	fleur
Frt	fruit
Gr	graine
Latex	latex
Lyoph	lyophilisat
Més	mésocarpe
PA	partie aérienne
PE	plante entière
Pér	péricarpe
Pul	pulpe
R	racine
Résine	résine
Sève	sève
T	tige
TF	tige feuillée
Tuber	tubercule

Les indications mentionnées dans les colonnes qui suivent indiquent l'importance des réactions obtenues pour chacun des groupes de substances figurant en tête de tableau. La notation est la suivante :
- 0,5 réaction très faible ou douteuse, peu perceptible
- 1 réaction nette mais faible
- 2 réaction très franche
- 3 réaction intense

Alcaloïdes (Réactifs de Mayer et Dragendorff)
0,5 : léger trouble
1 à 3 : importance du précipité obtenu.

Saponines (indice mousse)
L'indice mousse est noté de 1 à 7.
La présence de saponines correspond à un indice mousse > 4.

Quinones
Les chiffres indiquant la présence de quinones (de 1 à 3) sont parfois accompagnés des lettres BC. Il s'agit du résultat obtenu avec la réaction de Brissemoret et Combes.

Stéroïdes et triterpènes
La présence de stéroïdes et (ou) triterpènes est indiquée par des valeurs de 1 à 3. L'indication « violet » dans la colonne correspondante (obtention d'une couleur violette virant au vert avec le réactif de Liebermann-Burchard) suggère l'abondance de triterpènes.

Tanins
La présence de tanins est indiquée par des valeurs de 1 à 3. La nature des tanins est précisée dans la colonne « observation ».

Flavonoïdes
La présence de flavonoïdes est indiquée par des valeurs de 1 à 3.
Dans la colonne « génine » des pigments flavoniques, les lettres inscrites sont les initiales des génines identifiées par chromatographie : kaempférol, myricétol ou quercétol.

Autres substances : cardénolides, iridoïdes...
Très peu de plantes, parmi celles que nous citons dans cet ouvrage, ont donné des tests positifs concernant les cardénolides et les iridoïdes. En conséquence, leur présence éventuelle est indiquée dans la colonne « observations ».
De même figureront dans la colonne « observations » les rendements en alcaloïdes totaux (AT) qui ont été extraits.

Écriture des noms vernaculaires, conventions orthographiques

L'écriture des noms de plantes dans les différentes langues citées ne pouvait pas faire l'objet d'un règlement unique. Voici les différents cas de figure que le lecteur rencontrera.

1. Les noms français et brésiliens apparaissent dans leur orthographe habituelle, respectivement consignée dans les dictionnaires français et portugais contemporains.

exemple :
français,rose de Chine
portugais,araça-de-anta.

2. Les noms de plantes des langues des populations tribales de Guyane, lesquelles sont toutes orales, ont été écrits selon les normes de l'*Alphabet phonétique international*, adaptées au contexte linguistique environnant. Tel est le cas du palikur, du wayãpi, du kali'na, du wayana, de l'aluku et du saramaka. D'une manière générale, tous les noms ont été recueillis par les auteurs ou leurs collaborateurs au cours de leurs enquêtes, avec une mention particulière pour Marie Fleury concernant les noms aluku, saramaka et wayana. Les noms kali'na, relevés par nous dans le travail d'AHLBRINCK 1956 (1931), ont tous été revus et annotés sur le terrain par Jean-Paul Lescure et Odile Renault-Lescure entre 1980 et 1985.

exemple :

palikur,	tahuma
wayãpi,	muleisĩ
kali'na,	taki:ni
wayana,	ekolonohunu
aluku,	baakatiki
saramaka,	dobuldwa

Les conventions phonétiques sont les suivantes :

- **Consonnes**

b, d, f, k, l, m, n, p, t	se prononcent comme en français ;
s	se prononce toujours comme dans le français *souris* ;
g	se prononce toujours comme dans le français *gardien* ;
ñ	se prononce toujours comme dans le français *gnangnan* ;
w	se prononce comme dans l'anglais *warm* ;
ng	se prononce comme dans l'anglais *camping* ;
h	se prononce, en **wayana**, comme dans l'anglais *high* ;
h	se prononce, en **palikur**, comme dans l'espagnol *navaja* ;
v et ß	sont, en palikur, deux réalisations d'un même phonème ; ß se prononce entre le *b* et le *f* du français ;
ʃ	se prononce comme dans le français *chat.*
'	est une occlusion glottale, marquant une césure entre deux voyelles.

- **Voyelles**

Les voyelles orales a et i se prononcent comme en français ;

e	se prononce comme dans le français *dé* ou *dais* ;
o	se prononce comme dans le français *beau* ou *botte* ;
u	se prononce toujours comme dans le français *bout* ;
ɨ	est une voyelle centrale entre le i et le u du français.
:	indique en kali'na que la voyelle précédente est longue.

La nasalisation des voyelles est marquée, comme en portugais ou en espagnol, par le tilde (~) placé sur la lettre :

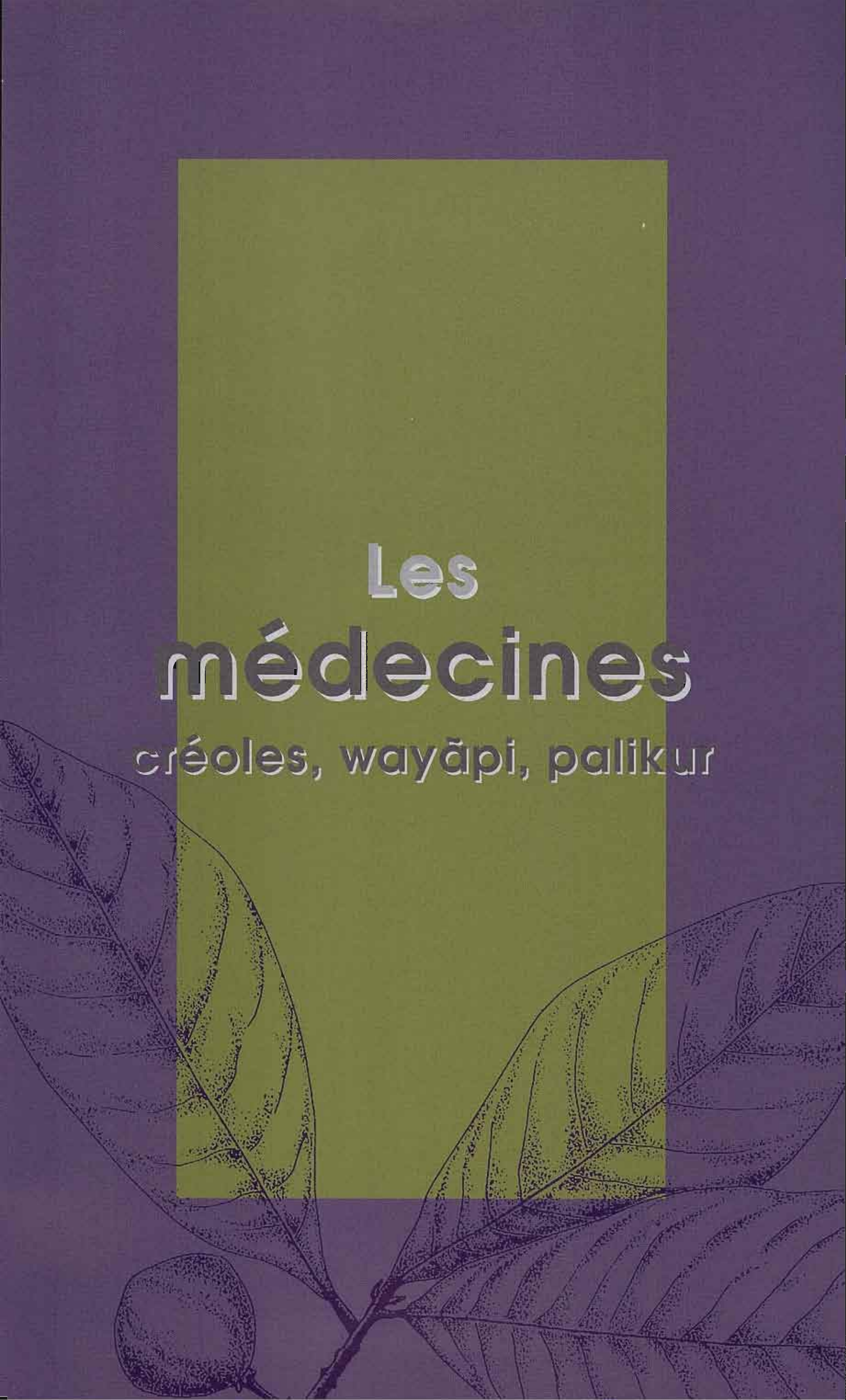
ẽ	se prononce comme dans le français *main* ;
ã	se prononce comme dans le français *banc* ;
õ	se prononce comme dans le français *mont* ;
ĩ	se prononce comme dans le portugais du Brésil *mirim* ;
ũ	se prononce comme dans le portugais du Brésil *urucum* ;
ɨ̃	est la voyelle centrale ɨ nasalisée.

3. Les quelques noms de plantes tirés de la littérature à des fins de comparaison ont été maintenus dans l'orthographe de leurs auteurs avec la référence :

exemple :
créole antillais, titeigne
(FOURNET, 1978).

4. Reste l'épineux problème de l'écriture du créole, et principalement du créole guyanais dénommé *patois* par ses locuteurs. Autant avouer tout de suite que nous n'en sommes pas satisfaits, car, contrairement à toutes les autres langues citées dans cet ouvrage, son écriture manque de cohésion. Il y a à cet état de fait plusieurs raisons :

- Le recueil des données est très hétérogène. Les quatre auteurs (mais surtout C. Moretti et H. Jacquemin) ont collecté les plantes médicinales créoles et leurs noms pendant dix ans (1974-1983), enquêtant dans toutes les communautés créoles de Guyane, de Saint-Laurent à Saint-Georges et de Rémire à Saül, interrogeant au total plus de cinquante informateurs.
- Il existe dans le pays non pas un, mais des créoles guyanais, qui diffèrent parfois fort peu. Or, moins sont apparentes ces différences, plus grande est la difficulté à les noter pour une oreille non exercée.
- Face à un interlocuteur métropolitain, il est fréquent qu'un locuteur du créole, lettré ou non, « francise » son parler. Cela est valable pour les noms de plantes médicinales relevés au cours des enquêtes de terrain :
Ainsi, [zɛbzeguiy] aura pu être énoncé de cette façon, aussi bien que [zɛrbeghiy] ou encore [ɛrb eghiy], que les enquêteurs, peu rompus pour deux d'entre eux à l'usage de l'arsenal phonétique, auront transcrit ainsi : « zerb zaiguille » ou « herbe aiguille ».
Cette tendance à la francisation dans le contexte particulier de l'échange tant bilingue que biculturel métropolitain/créole laisse percer de la part de l'enquêteur un souci inconscient de filiation linguistique, qu'il traduit par une écriture étymologique, et de la part de l'enquêté, « la situation de diglossie qui prévaut en Guyane et le processus de décréolisation » comme l'analyse, si bien F. PEYRAUD (1981).
À la suite de la réflexion de J. BERNABÉ (1976) sur l'écriture des créoles à base lexicale française, et de l'élaboration d'un dictionnaire des créoles guyanais par M. FAUQUENOY - malheureusement non publié - nous avons décidé, dans cette seconde édition, de faire suivre entre crochets le nom noté par notre équipe de sa ou ses transcriptions dans une forme phonétique adaptée.


Les
médecines
créoles, wayãpi, palikur

Le remède créole

Une approche de la médecine créole guyanaise

La pharmacopée et la médecine créoles guyanaises sont à l'image des rapports qu'entretiennent les Créoles guyanais avec la nature qui les entoure, rapport qui est lui-même le produit d'une histoire naturelle et sociale. Elles sont l'expression vivante d'une culture et non un objet affadi que l'on pourrait disséquer pour en étudier les différentes composantes.
La compréhension du système médical créole est donc indissociable de l'étude de la genèse de cette communauté créole, tâche difficile pour une société souvent qualifiée de « société carrefour », née d'apports multiples, africains, européens, et dans une moindre mesure, amérindiens et asiatiques, qui se sont mêlés et sans cesse renouvelés (CHALIFOUX, 1997 ; MAM-LAM-FOUK, 1997). Nous nous contenterons dans les pages qui suivent d'exposer les principaux éléments qui permettent selon nous de comprendre le système médical populaire créole. Nous espérons poser ainsi les jalons d'une recherche dont les prolongements historiques et sociologiques restent à faire. Si nous sommes conscients des limites de cette approche, nous espérons en revanche montrer combien l'ethnobotanique peut être riche d'enseignement pour de telles études.
Comme pour toutes les sociétés créoles d'Amérique tropicale et des Antilles, il nous semble possible de dresser les grands traits d'un processus historique dans lequel on peut distinguer trois facteurs principaux : une influence amérindienne qui se fait sentir dès les premiers contacts, une influence européenne à l'époque coloniale, une influence africaine qui trouve sa pleine expression dans les communautés de Noirs Marrons ou *Bushi Nenge*.
Ces influences se sont mêlées, conjuguées pour donner naissance à la société créole et à sa médecine.
Ces différents facteurs s'exprimèrent dans le cadre socio-économique imposé par l'esclavage et le colonialisme. Le modèle métropolitain fortement valorisé au détriment des valeurs locales, ainsi que les différentes formes que prit l'esclavage dans ces colonies, modelèrent des sous-ensembles culturels différents.
Les sociétés créoles des Antilles et de la Guyane française sont très similaires, mais des liens culturels les unissent aux autres communautés créoles mésoaméricaines, construites sur les mêmes rapports : maître-esclave et métropole-colonie. De cette histoire commune, il est résulté une médecine créole pan-caraïbe et nous tenterons de montrer dans les lignes qui suivent qu'elle constitue un ensemble cohérent tant sur le plan des principes qui la régissent que sur celui de la composition de

sa pharmacopée. Cette médecine recouvre l'aire créolophone de l'Amérique tropicale avec les particularités propres à chacune des sociétés créoles anglaises, espagnoles, portugaises ou françaises.
En Guyane, le développement d'*une médecine populaire créole antillo-guyanaise* s'est trouvé renforcé et singularisé par une série de mouvements d'immigration :

- arrivée massive de Sainte-Luciens participant à la ruée vers l'or à partir de la fin du XIXe siècle puis qui se dispersent dans l'intérieur où leur influence est souvent aujourd'hui encore prépondérante comme à Saül et Saint-Élie ;
- immigration de très nombreux Martiniquais au début du XXe siècle, lors de l'éruption de la Montagne Pelée ;
- immigration d'Haïtiens à partir de 1970. Ces derniers, bien que souvent encore dénigrés, n'en passent pas moins aux yeux de nombreux Créoles comme les détenteurs d'une tradition plus authentique et certains d'entre eux ont rapidement acquis une solide réputation de guérisseur (TAVERNE, 1996). En revanche, leur influence sur la pharmacopée semble relativement réduite ;
- plus récemment encore de nouvelles influences se font jour en provenance de Guyana, du Surinam et du Brésil ; les pharmacopées de ces trois pays présentent de réelles affinités avec celles de la Guyane (WESSELS BOER *et al.*, 1976 ; VAN DEN BERG, 1982 ; VERNON, 1990 ; VAN ANDEL, 2000) et leur influence mériterait certainement une investigation particulière commune par commune.

Cependant l'isolement dans lequel se trouvaient, depuis leur formation au XIXe siècle jusqu'aux années 1970, la plupart des communes, a favorisé la permanence de traditions plus spécifiquement guyanaises, préservées des influences antillaises et occidentales. Dans ces villages, les traditions orales remontent souvent à l'époque des plantations (JOLIVET, 1979).
La marque des communautés de Noirs Marrons et d'Amérindiens voisins y est souvent plus sensible que dans la région de Cayenne.
Du fait de l'élimination rapide des populations amérindiennes aux Antilles, l'apport de ces dernières à la culture et à la médecine créoles antillaises fut assez limité.
En Guyane, l'influence amérindienne est plus manifeste ; elle se poursuit de nos jours – mais cette fois sous forme d'échanges – en particulier dans les régions où Créoles et Amérindiens se côtoient : Maripasoula, Saint-Georges de l'Oyapock, Iracoubo, Ouanary...
La médecine créole guyanaise présente donc des variantes locales plus ou moins marquées, dues à des différences de situation géographique et historique.
Quelques exemples illustreront ces différences locales :
Nous avions choisi comme premier terrain d'enquête, le village de Saül, isolé en plein cœur de la forêt guyanaise. Nous espérions, auprès des habitants, alors orpailleurs, qui côtoient tous les jours la forêt sur leurs abattis ou leurs placers, renouer avec une tradition médicale guyanaise qui devait ici, selon nous, se perpétuer. En fait, 70 % des remèdes recueillis sont des remèdes antillais préparés à partir de plantes souvent introduites de l'île de Sainte-Lucie dont beaucoup d'habitants de Saül sont originaires. C'est ainsi que nous avons retrouvé là d'anciennes croyances antillaises parfaitement conservées, comme celle qui veut que l'on se protège des hémorroïdes en portant dans la poche de son pantalon certaines grosses graines de légumineuses du genre *Mucuna* ou *Parkia* (DESCOURTILZ, 1827).
Un autre exemple des variations locales de la pharmacopée créole est fourni par la *liane amère* ; suivant les régions de Guyane, ce nom désigne deux espèces différentes. Dans la région de Saint-Georges comme aux Antilles, on regroupe sous ce nom plusieurs espèces du genre *Aristolochia*, auxquelles on attribue des propriétés antidiabétiques et stimulantes.
Dans les régions de Cayenne et de Sinnamary, il est appliqué à une liane cultivée fort semblable à la précédente mais botaniquement différente. Cette liane fleurit rarement et son identification a soulevé de sérieuses difficultés.

Cependant, nous avons, grâce aux collections d'herbier, pu l'identifier ; il s'agit de *Tinospora crispa* (Ménispermacées), introduite d'Extrême-Orient[3].

Les plantes médicinales et leurs noms créoles

Nous avons relevé 257 plantes médicinales utilisées par les populations créoles de Guyane. La majorité d'entre elles sont des plantes rudérales ou cultivées (58 %) ; encore ce chiffre ne reflète-t-il pas totalement leur importance réelle dans la pharmacopée. En effet, nous n'avons pas mentionné les légumes tels tomate, cive, oignon, etc., pour lesquels nous avons noté quelques usages médicinaux ; ces usages relèvent à notre sens davantage d'une phytothérapie ou d'une diététique individuelle sans lien avec un fond culturel, que d'un savoir traditionnel. Les plantes rudérales se rencontrent aussi bien en Guyane qu'aux Antilles et dans d'autres pays tropicaux et sont souvent cultivées autour de la case, dans les jardins.
Les Créoles sont profondément liés à leur commune ou leur habitation isolée d'origine ; les drogues les plus usitées seront donc les plus accessibles et les plus familières, appartenant essentiellement à des milieux ouverts ou secondarisés (*yanmans*), et c'est avec les herbes des chemins ou les plantes spontanées des *abattis*, les *radiés* comme on les appelle, que l'on prépare les tisanes habituelles. *Radié* qui peut parfois se prononcer *razié*, dérive du vieux français « halliers », mot d'origine germanique, désignant les lieux anciennement défrichés et qui sont recouverts de broussailles (LITTRÉ, 1964). On rencontre dans la littérature des formes intermédiaires, telles que *azier* ou *raguet* (HECKEL, 1897).
La plupart de ces plantes sont utilisées comme remède par les Créoles des autres pays de la Caraïbe. Elles figurent dans les différents relevés ethnobotaniques publiés sur ces pays. Sur 163 plantes médicinales relevées par BOUGEROL (1978) dans une localité de Guadeloupe, 143 sont aussi utilisées comme remède en Guyane ; 102 plantes sur les 186 citées par WONG (1976) pour Trinidad ont le même nom créole et le même usage que ceux que nous avons relevés en Guyane.
En contrepartie, les plantes de forêt citées dans le présent ouvrage sont d'un usage généralement limité. Elles sont récoltées à l'occasion d'une partie de chasse, ou sur le chemin de l'abattis.
Il est aussi possible de distinguer, dans la composition floristique de cette pharmacopée, la part due à chacune des trois influences historiques envisagées plus haut.
Les premiers voyageurs et les premiers colons, pour lutter contre les nombreuses maladies qui les assaillaient, faisaient largement appel aux simples. Ils tentèrent en premier lieu de naturaliser les plantes médicinales européennes ou d'autres régions tropicales, les plus utiles à leurs yeux. Ainsi s'expliquent peut-être la large diffusion et la renommée du *caca poule* (*Catharanthus roseus*, Apocynacées) originaire de Madagascar, connu des navigateurs pour ses vertus anorexiantes. Cette propriété rendait de grands services aux diabétiques qui en mâchaient la racine (BOITEAU, 1972) ; cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours dans la médecine créole antillo-guyanaise.
Les colons des XVII[e] et XVIII[e] siècles furent aussi conduits à comparer les plantes européennes, médicinales ou non, avec celles qu'ils découvraient, attribuant aux secondes le nom et les usages des premières (LE ROUX, 1994) ; c'est le cas par exemple de la *mélisse* (*Hyptis lanceolata*, Lamiacées) ou encore du *coquelicot* (*Rhynchanthera grandiflora*, Mélastomatacées) : cette dernière espèce, sous-arbrisseau à fleur violette étant employée comme béchique et pectorale, on lui attribua, pour ses usages identiques, le même nom que l'espèce européenne,

3. Il s'est agi des premières collections de cette espèce pour l'ensemble des Caraïbes ; elle a sans doute été introduite relativement récemment en Guyane, d'où elle diffuse (voir cette plante à Ménispermacées).

belle fleur rouge estivale des champs.
Plus tard, les esclaves noirs agirent d'autant plus facilement selon le même principe, qu'ils retrouvaient une flore tropicale qui leur était familière. Ils rencontrèrent soit les mêmes plantes – le « fromager sacré » ou le *Senna alata* connu partout dans le monde tropical pour ses propriétés en dermatologie –, soit des plantes différentes de celles d'Afrique mais occupant une place homologue dans l'écosystème néotropical, ce qui favorisa des transpositions de nom et d'usage des unes sur les autres : c'est le cas du *kyo-kyo* (prononcé aussi *tyo-tyo*) qui désigne en Guyane l'huile que l'on tire du palmier *Astrocaryum vulgare*, mot yorouba appliqué dans cette langue à l'huile de *Elaeis guineensis*. L'étude des racines africaines dans les créoles et les langues *bushi nenge* de la zone francophone – à la différence des pays anglophones (ALLSOPP, 1996) – reste largement à aborder et en particulier celle du vocabulaire désignant la flore et la faune.
Plusieurs indices nous inclinent à penser que les langues bantoues ont pesé d'un poids tout aussi important que les langues akan, ewe et yorouba dans cette génèse.
La contribution amérindienne à la pharmacopée créole est plus importante qu'il n'y paraît. Des noms de plante peu ou pas modifiés, témoignent souvent de cette origine : carapa, génipa, simarouba...
Parfois l'origine amérindienne est plus difficile à déceler (cf. l'étymologie de *madlomé*, nom créole de *Euphorbia hirta*, Euphorbiacées). Ces emprunts proviennent de trois familles linguistiques, karib, arawak et tupi-guarani avec une dominante très nette pour la première.
Enfin, l'accroissement des échanges interculturels entre les Créoles et les communautés de Noirs Marrons favorise l'enrichissement de la pharmacopée créole guyanaise. Ces derniers souvent perçus aux yeux des Créoles comme de grands guérisseurs, les drogues d'introduction récente leur sont le plus souvent empruntées ; le nom de la plante est alors issu, de façon plus ou moins altérée, de l'une des trois langues des Noirs Marrons parlées en Guyane (aluku, ndjuka-paramaka et saramaka) ou encore de la langue véhiculaire du Surinam, le sranan tongo (appelée localement *taki-taki*) : c'est le cas de *django*, *Vataireopsis surinamensis* ou encore de *dobouldoi*, *Strychnos erichsonii*...
La pharmacopée créole s'est donc constituée par intégration successive d'apports dus aux autres communautés de Guyane. Cependant, certaines phases du processus historique qui mène à la formation de la culture créole ont été propices à l'acquisition des connaissances sur le milieu guyanais : la société créole, si elle est née dans le creuset de l'esclavage, ne s'épanouit qu'à partir de l'émancipation (JOLIVET, 1982). En Guyane, contrairement à ce qui se passa dans les colonies antillaises, les grandes plantations ne survécurent pas à l'émancipation. L'esclave libéré se tourna alors résolument vers la réalisation du contraire de l'esclavage vécu : fuir la coercition et l'ancienne plantation esclavagiste. Ces « nouveaux paysans » se dispersèrent alors en petites unités familiales, basées sur la culture sur brûlis (*abattis*), le manioc représentant pour eux, à l'instar des Amérindiens, la plante nourricière. C'est dans leur isolement au sein de la forêt guyanaise que les communautés rurales façonnèrent les traits les plus originaux de la culture créole et découvrirent celles des drogues qui semblent spécifiques à leur pharmacopée. Ainsi l'emploi d'espèces des genres *Quararibea* (Bombacacées) et *Sterculia* (Sterculiacées) dans la préparation de jus de tabac à « renifler » est limité aux populations afro-américaines, Créoles et Noirs Marrons.
Directement liée au thème général de l'emprunt successif, la nomenclature créole des noms de plantes soulève plusieurs difficultés.
Lorsqu'il n'emprunte pas, le créole associe à un terme de base généralement morphologique un déterminant décrivant un caractère particulier propre à la plante : *radié la fièvre*, *bois pian*, *graine en bas feuille*, etc.
Ces noms donnent lieu à de nombreuses variantes que le locuteur adoptera suivant son inspiration ou la personne à qui il s'adresse. Ainsi s'adressant à un Européen, tel Créole préfèrera employer le nom d'*herbe sang* à celui de *radié sang*,

l'emploi d'un terme plus « patoisant » passant à ses yeux comme dévalorisant. Cette même plante sera désignée : *herbe sang*, *radié sang*, *herbe di vin* ou *radié di vin*.
À noter que le terme de base *herbe* ou *zerb* est surtout employé par les Créoles antillais. Le déterminant peut aussi varier : une même plante peut être nommée *radié sang* ou *radié di vin* (ou *du vin*), par association des couleurs, avec le risque de multiplier à l'envi les espèces reconnues localement. Cette variabilité des noms de plante renvoie à une caractéristique plus générale de la langue créole, langue en perpétuelle formation, qui s'enrichit de l'invention individuelle. Comme tous les autres peuples, mais peut-être davantage, le Créole « bricole » sans cesse sa langue, non sans humour, et ses trouvailles, qu'il puise dans l'imaginaire collectif, sont aussitôt répétées par d'autres ; ainsi se fixent dans la mémoire créole autant de noms imagés, tels *têt nèg*, *caca chien*, *zieu bourrique*... Les problèmes que soulève l'écriture des noms créoles de plantes et les solutions que nous avons adoptées dans ce travail sont détaillés dans le sous-chapitre consacré à l'écriture des noms vernaculaires.

Pratiques médicales et conceptions de la maladie

Les pratiques médicales et les conceptions qui régissent la médecine créole forment un ensemble cohérent qui permet aussi de la distinguer des autres médecines populaires de Guyane relevant de systèmes sociaux différents.
Nous traiterons ici essentiellement de la médecine par les plantes qui est le domaine de connaisseurs, femmes d'abord, hommes ensuite, qui dispensent leurs soins avec désintéressement. La vente d'un remède peut d'ailleurs porter malheur. En revanche nous n'aborderons que très succinctement (cf. *infra*) les activités de magie ou de sorcellerie pratiquées par les *quimboiseurs* ou les *gados*.

De prime abord, la médecine créole semble relever de principes assez simples. On cherchera à *laver le sang* et, par un large usage des purgatifs, à débarrasser le corps des humeurs malignes. Mais il faut se garder de vouloir poursuivre une approche de la médecine empirique en nous en tenant à des concepts inspirés par notre médecine occidentale. Il convient de s'interroger sur le sens réel du symptôme et de la thérapeutique décrite, d'autant plus que l'enquêteur peut aussi se laisser abuser par l'emploi d'un vocabulaire français dont le sens en créole est différent. Un glossaire des principaux termes médicaux créoles est présenté dans le tableau I.

Le syndrome du « chaud et froid »

De l'examen plus attentif du discours médical populaire créole, se dégagent un certain nombre d'idées fortes : l'idée de base est que le corps humain présente un état d'équilibre thermique qu'il faut préserver ; chacun sait en Guyane qu'il est imprudent d'ouvrir un réfrigérateur après avoir repassé du linge ! Cette notion de *précaution*, qui a autant une valeur éthique qu'hygiénique est essentielle pour la compréhension de la médecine créole (VILAYLECK, 2002). En passant d'un état chaud à un état froid ou inversement, on altère l'équilibre thermique du corps et, suivant l'ampleur de ce déséquilibre, il en résultera un état pathologique plus ou moins grave. On pourrait citer bien d'autres exemples de l'opposition chaud-froid appliquée à de nombreuses situations de la vie courante. On craint beaucoup en Guyane les refroidissements, cause notamment de nombreuses *grippes* qui sévissent pendant la saison des pluies. De même, il est déconseillé de se dépenser en pleine chaleur, on risque alors une *inflammation* ou un *échauffement*.
Le dérèglement de cet équilibre peut être dû à des facteurs externes et résulte alors de l'exposition aux éléments physiques ; mais il peut être dû aussi à des facteurs internes, comme la consommation d'aliments considérés comme chauds

Tableau I

Glossaire médical créole : quelques définitions

Abréviations : Ant. : Antilles ; Cr. : Créole ; Guy. : Guyane ; Ht. : Haïti ; Seych. : Seychelles ; Maur. : Maurice.

Abcès, fironcl	Furoncle. Voir aux notions de *point* et de *dépôt*.
Adelgon	Filariose (Guy.).
Ballonnements	Voir les notions de *gaz* et de *vent*.
Bile	Excès de bile ; résulte d'une mauvaise alimentation.
Bisquet tombé	Déplacement douloureux d'un organe à l'intérieur de la cage thoracique (Ht.) ; les symptômes décrits ressemblent à ceux de la *blesse*.
Blesse	Difficilement traduisible en termes médicaux ; traumatisme que l'on situe généralement dans la cage thoracique, dû à une chute ou un coup violent ; les signes cliniques sont décrits en termes étonnamment graves : estomac déchiré, côtes enfoncées... La médecine moderne est jugée impuissante pour soigner cette maladie, et il est fait appel à des spécialistes appelés *frotteurs* dans les Caraïbes et en Guyane. Les enfants sont particulièrement sujets aux *blesses*. La théorie des humeurs n'est pas étrangère à cette maladie : au niveau du coup, de l'*abcès*, se forme un *dépôt* ; le sang coagule, et la prise de *thés* pour faire *fondre le sang* est recommandée.
Chanklet	Candidose buccale (Ht.), liée à la notion d'excès de *chaud*.
Démissure	Foulure (Ant., Guy.).
Dépôt	Altération de la fluidité du sang ; voir aussi la notion de *point* (Ant., Guy.).
Doulé ké	Douleur gastro-intestinale (Ht.). Voir *gaz*.
Échauffement	Affections diverses (cutanée, abcès, accompagnée ou non de fièvre) (Seych., Maur.) ; les symptômes décrits ressemblent à ceux de l'*inflammation*.
Echaufi	Mycoses (Guy.).
Fé sang vini **(Ant., Ht.)** ***Fé coulé*** **(Guy.)**	Aménorrhée ; fait revenir les règles ; peut être confondu avec la notion de contraceptif.
Fièvre, la fiev	Première manifestation du déséquilibre entre le *chaud* et le *froid*.
Foulay	Foulure (Ht.) ; voir aussi *démissure*.
Frotteur	Spécialiste du traitement de la *blesse* (Guy., Ant.).
Gado	Sorcier des pays du sud de la Caraïbe, Sainte-Lucie, Guyane... Il a un pouvoir magique ou maléfique de divination.
Gaz, gaz nen vant, vent	Se manifeste par des douleurs abdominales (Ant., Guy., Ht.) ; ces douleurs se déplacent dans tout le corps (océan Indien). Voir *doulé ké*.
Gou	Mycoses (Guy.).
Grate, gratèle	Démangeaisons cutanées d'origines diverses (Guy., Seych.) ; affections cutanées prurigineuses (Ht.).
Grippe	Regroupe diverses affections des voies respiratoires.
Imprudence	Conséquence du passage brutal d'un état *chaud* à un état *froid*, rompant ainsi l'équilibre des humeurs, base de la médecine créole, avec impression de froid général dans le corps. Le terme désigne aussi la maladie qui en résulte. Cette affection se soigne aux moyens de *thés*. Une *imprudence* mal soignée peut conduire à une *pleurésie* (Ant.) ; dans les autres pays créoles, on emploie le terme de *refroidissement*. Elle peut aussi conduire à une *inflammation*.

Suite du tableau page 46.

Tableau I (suite)

Inflammation	Affection provoquée par un excès de *chaud*, qui se produit par exemple quand on se dépense en pleine chaleur. Toutes les parties du corps sont *chaudes*. Cette chaleur peut s'extérioriser à travers des excrétions diverses : éruptions cutanées, conjonctivites, et peut provoquer des troubles intestinaux. Le sang devient *comme de l'eau* (Ant. et Guy.). Se soigne au moyen de *tisanes* et bains *rafraîchissants*.
Kokobé	*Griffe* de la lèpre (Guy.).
Malkadi	Épilepsie (Ht.).
Peur, pé	État nerveux avec vertiges, céphalées (Ht.). Cette notion pourrait être rapprochée du choc émotionnel ou *mal de susto*, concept propre aux sociétés métisses latino-américaines.
Pian bois	Leishmaniose (Guy.).
Pleurésie, plérésie	Affection respiratoire, avec fièvre mais sans sudation, conséquence d'une *imprudence* (Ant.).
Point	Coagulation du sang en un point précis du corps, due à la présence d'un *dépôt* ; notion liée à la théorie des humeurs.
Quimboiseur, tyimboizé	Sorcier des Antilles, il possède le *quimbois* ou *tyimbois*, pouvoir magique lui permettant d'agir à distance.
Rafraîchissant	Tisane à base de plantes, très prisée par tous les Créoles.
Refroidissement	Signes cliniques proches de la *grippe* ; voir aussi la notion d'*imprudence*.
Sang gaté	Maladie du sang se manifestant par des symptômes variés : dermatose, céphalée (Caraïbes et Guyane).
Sang vini	Voir à *fé sang vini*.
Tambave	Maladie des enfants en bas-âge ; se manifeste par des éruptions cutanées, le plus souvent faciales, accompagnées de désordre d'ordre digestif. La cause est fréquemment attribuée à la consommation excessive d'aliments épicés, considérés comme *chauds*. Terme d'origine malgache (océan Indien).
Tension	Associé en Haïti à la dyspnée. Avoir *trop de sang*.
Thé	Décoction que l'on absorbe en petite quantité, contrairement à la *tisane*, pour soigner en particulier les *pleurésies* (Ant., Guy.) ; il *réchauffe le corps*.
Tisane	En médecine créole, on oppose la *tisane rafraîchissante* au *thé qui réchauffe*.
Vé la terre	Parasite cutané, *Larvae migrans* (Guy.).
Vé rouge	Schistosome de la bilharziose (Ant.).
Vé, ver	Notion plus large que celle de la médecine occidentale. Les parasitoses intestinales sont considérées comme une chose somme toute normale ; la thérapeutique consiste à réduire leurs effets, à revenir à l'état d'équilibre précédant *la crise de vers*, durant laquelle les vers *veulent monter dans l'estomac* (Ant., Guy.). On prend alors une purge, ça les *fé desend*.
Vent	Voir à *gaz*.

ou froids ; cette classification des aliments n'est en aucune façon liée à une notion de température, mais correspond à des critères classificatoires culturels originaux. Une relation étroite semble donc unir la thérapeutique créole à une certaine conception de la diététique qui mériterait d'être approfondie ; elle renforce le caractère essentiellement préventif et d'entretien de la médecine créole, que nous

évoquerons plus loin. Cette opposition est manifestement inspirée par d'anciennes conceptions hippocratiques de la médecine : on sait qu'aux XVIe et XVIIe siècles, ressurgit en Europe un courant médical néo-hippocratique centré sur l'opposition entre le froid et le chaud, altération de la théorie des quatre humeurs d'Hippocrate (LICHTENTHAELER, 1978).

Véhiculée par les missionnaires et les premiers voyageurs qui en étaient imprégnés, cette conception néo-hippocratique se retrouve de nos jours parfaitement conservée dans les anciennes colonies espagnoles d'Amérique tropicale. L'opposition entre le chaud et le froid acquiert dans ces pays la dimension d'un principe naturel, les choses étant classées comme éléments chauds ou éléments froids (CURRIER, 1966).

Plusieurs études ont également montré le fonctionnement de ce système d'opposition chaud-froid dans la médecine antillaise (BOUGEROL, 1978 ; PEETERS, 1979). Suivant les pays, il prend des formes variées : en Guyane, il est bien présent dans la représentation de la maladie. Il y est directement décelable au niveau des préparations qui opposent les *tisanes* rafraîchissantes, aux *thés* qui réchauffent. L'opposition entre le chaud et le froid est perçue ici à travers ses effets sur l'état et le flux du sang qui tiennent lieu, dans la médecine créole guyanaise, de véritable principe explicatif.

Les refroidissements

Les Guyanais craignent beaucoup les refroidissements brutaux ; le sang se change alors en *eau*. Une activité *échauffante* – travail au soleil ou dans une cuisine par exemple – ne doit pas être suivie d'une exposition rapide au froid telle que courant d'air, pluie, ombre des arbres, etc. Le souvenir d'une sensation de froid, d'un frisson quelque temps avant la maladie, permettra de la diagnostiquer comme étant un *refroidissement* ; les Créoles d'origine antillaise la nomme *pleurésie*. Pour se soigner, il convient de prendre des *thés* qui désignent spécifiquement en créole les boissons réchauffantes ; en faisant transpirer le malade au moyen de bains de plantes, on cherchera aussi à éliminer l'eau en excès dans le sang.

L'inflammation

Travailler au soleil donne le *sang chaud*, ce qui provoquera une *inflammation*, état d'échauffement intense qui ne s'accompagne pas nécessairement de fièvre. Ce peuvent être aussi bien de simples irritations localisées : brûlures d'estomac, irritation des gencives, que des douleurs abdominales ou encore des éruptions cutanées. C'est l'excès de chaleur qui est à craindre. Après le repas dont la nourriture échauffe, il convient de ne pas s'exposer au soleil et de s'abstenir de toute activité échauffante.

L'inflammation se traite par des *rafraîchis*. Ces *tisanes*, souvent bues de façon soutenue, ont pour effet de rétablir l'équilibre du corps. En créole, le mot *tisane* s'applique essentiellement aux potions *rafraîchissantes*, qu'elles soient préparées en décoction ou en infusion.

Avoir *trop de sang* donne de la tension ; ce terme médical est d'ailleurs entré dans le langage courant et de nombreux Créoles guyanais parleront aussi bien de *rafraîchis* que de remèdes contre la tension.

Le flux du sang vicié est à l'origine de douleurs qui se déplacent dans tout le corps du malade et finissent par se fixer, provoquant une fluxion ou *point*. L'*humeur* viciée s'accumule et peut provoquer une inflammation. Nous retrouvons là, mot pour mot, l'*apostisis* hippocratique.

L'opposition chaud-froid est donc au centre de la pensée médicale créole et constitue le cadre conceptuel où viennent s'insérer les différentes catégories médicales : *inflammation*, *refroidissement* que nous venons de voir, ainsi que celles que nous examinerons plus loin.

Il convient dès lors de s'interroger sur les raisons d'une telle survivance des conceptions européennes, souvent disparues du vieux continent. Une réponse à une telle question exige une recherche ethnohistorique qui sort du cadre de

cet ouvrage. L'étude de la représentation de la maladie chez les Créoles guyanais reste à entreprendre – même si elle est très proche des conceptions antillaises, mieux connues – et nous nous contenterons de livrer ici quelques éléments de réflexion.
Soulignons, en premier lieu, le rôle important qu'ont joué les chroniqueurs et les premiers voyageurs lors de la colonisation des Antilles et de la Guyane dans la formation de la pensée médicale créole. Les œuvres de ces observateurs, dont plusieurs étaient de vrais naturalistes (R. P. LABAT (1742) pour les Antilles, BARRÈRE (1743) pour la Guyane par exemple), fort curieux des choses qu'ils découvraient, ont facilité l'acquisition des connaissances sur la nature de ces pays et sur les mœurs des indigènes.
Ces ouvrages représentaient pour les colons de véritables guides pratiques. Ainsi le savoir populaire en gestation se nourrit du discours savant de l'époque. Nous en donnons pour preuve parmi d'autres l'origine du nom créole *madlomé* donné à *Euphorbia hirta* (Euphorbiacées), que nous expliquons plus loin.
Cependant, il faut admettre que l'opposition entre le chaud et le froid ne relève pas seulement du discours médical savant, mais est présente dans la pensée populaire. En Europe aussi, la médecine populaire a repris à son compte bon nombre de notions hippocratiques.
Ajoutons que ce système d'opposition est d'autant plus aisément admis qu'il illustre une forme de pensée dualiste qui semble universellement répandue.
Le système colonial imposa les conceptions médicales européennes du colon. L'esclavage représenta une rupture profonde avec l'Afrique et le guérisseur africain constitua un danger pour l'édifice, dans la mesure où il prétendait détenir un pouvoir sur le corps de l'esclave, propriété du maître. On l'empêcha donc d'exercer son talent : « Il est défendu à tous gens de couleur et nègres des deux sexes, libres ou esclaves, de composer, vendre, distribuer ou administrer aucun remède en poudre ou sous quelque autre forme que ce puisse être, ou d'entreprendre la guérison d'aucun malade [...] » (Article 29 du décret de Victor Hugues réorganisant l'esclavage en Guyane, 1804).
L'influence africaine se réfugia dans le magique et le surnaturel, domaines qu'elle put d'ailleurs confronter avec les pratiques amérindiennes. Elle est manifeste dans les pratiques médico-magiques encore en vigueur de nos jours – *quimbois*, *piayes*, etc. –, que nous évoquerons plus loin.

Théorie de la « signature » et autres conceptions médicales

Pour les Créoles, la nature est porteuse de signes permettant aux êtres humains d'ajuster leur conduite, et la compréhension du monde végétal en constitue une bonne illustration.
Ainsi, lorsque l'on « a trop de sang », les aliments et les remèdes « qui donnent du sang » sont à proscrire, comme le jus des palmiers *comou* (cf. *Oenocarpus bacaba* Arécacées) et *wasay* (cf. *Euterpe oleracea* Arécacées), dont la couleur et la consistance rappellent ce liquide.
En revanche, la tisane de *St John* (*Justicia secunda*, Acanthacées), qui prend une couleur rouge sang, est recommandée dans les cas d'aménorrhée.
Ici intervient un autre concept que l'on rencontre fréquemment dans les médecines populaires et qui est désigné en pharmacie sous le nom de « théorie de la signature ». Cette théorie, qui expliquerait le processus de découverte des remèdes, n'est bien sûr qu'une traduction occidentale positiviste d'un aspect explicite d'une pensée symbolique, dont les ressorts sont essentiellement psychologiques.
Nous allons examiner d'autres domaines de la médecine traditionnelle parmi ceux qui jouissent d'un certain crédit populaire, où la théorie de la signature intervient de façon plus ou moins explicite, faisant référence à des concepts renvoyant au moins pour partie à des éléments africains ou amérindiens.

Morsures de serpent : *radiés grage* et *radiés serpent*

Plusieurs drogues ont la réputation de guérir et même de prévenir les morsures de serpent. L'idée de prévention est en effet intimement liée à celle de remède et renvoie ainsi à un autre concept essentiel de la pensée créole, celle de la *force* de certaines plantes.
De nombreux témoignages ne laissent aucun doute quant à l'efficacité de certaines d'entre elles. Deux plantes ont retenu notre attention : *Psychotria ulviformis* (Rubiacées) et *Mikania guaco* (Astéracées) dont l'aspect des feuilles pour les deux, et le port lianescent pour la seconde, évoquent la silhouette et la tête d'un serpent. Le guérisseur qui nous a montré ces drogues explique leurs vertus immunitaires de la manière suivante : une fois absorbé le breuvage constitué par une macération de ces plantes dans du tafia, le serpent (ou du moins son émanation) est en vous et ne pourra plus vous mordre. La théorie de la signature est ici manifeste. Il en va de même pour *Dracontium polyphyllum* (Aracées), appelé quelquefois *serpentère*, dont la partie aérienne évoque parfaitement la peau d'un serpent et est employée aussi comme alexitère.

Aphrodisiaques de Guyane

Toute personne séjournant en Guyane a entendu parler des effets que l'on prête à ces plantes, somme toute assez peu nombreuses. Le nom de *bois bandé* désigne en fait plusieurs espèces, la plus employée et appréciée étant *Ptychopetalum olacoides* (Olacacées). Sa réputation s'étend jusqu'au sud du Brésil et elle a suscité de nombreuses recherches pharmacologiques, dont les résultats s'avèrent... assez contradictoires. Il nous semble que la théorie de la signature n'est peut-être pas étrangère, là non plus, à cette réputation. En effet, nous avons observé que la partie employée de la drogue est la racine pivotante, particulièrement bien développée, des jeunes pieds qui se reconnaissent aisément à leur tige droite, raide, au bois dur, non ramifiée et exempte ou presque de feuilles. Les plantes foisonnent en symboles sexuels se transformant sans coup férir en fantasmes et, comme le remarque J.-M. PELT (1971), « c'est dans le domaine sexuel que la théorie de la signature a été la plus malmenée ». Cependant une drogue « marquée par la signature n'est pas pour autant à dédaigner » et, comme le souligne ce même auteur, « si la théorie est évidemment contestable dans son principe, les signatures ne sont pas toutes nécessairement erronées ». Mais dans un tel domaine, le rationalisme n'est pas de mise et au-delà des propriétés thérapeutiques de la drogue, c'est surtout son rôle de médiateur entre le sujet et sa psychose qui est à prendre en compte.

Pians bois et maladies de la peau

La pharmacopée créole guyanaise est riche en drogues réputées efficaces contre les maladies de la peau, que ce soit un simple *échauffi* (mycose) ou les *pians bois* (leishmaniose). L'obligation vestimentaire imposée par l'Occident n'y est peut-être pas étrangère, car nous avons pu remarquer que le nombre de médicaments consacrés aux dermatoses est tout aussi important chez les Créoles que chez les Palikur, ces derniers ayant eu à subir très tôt, eux aussi, les tabous occidentaux sur la nudité du corps. En revanche les Wayãpi, qui n'ont découvert les vêtements qu'au cours des vingt dernières années et presque uniquement pour leurs séjours sur la côte, sont très peu préoccupés par les dermatoses en dehors de la leishmaniose. Nous avons relevé qu'un *sang sale* pouvait provoquer des *dartres*, maladies de la peau qui recouvrent en langage populaire un ensemble de dermatoses assez diverses,

généralement sèches. Le nom de *bois dartre*, bien que formé à partir d'un terme de base au champ sémantique large (*bois* = arbre) désigne un petit nombre d'espèces précises ; les habitants de Cayenne et de ses environs, comme ceux des Antilles, donnent ce nom au *Senna alata*, un arbre pantropical dont l'action sur certaines dermatoses est bien connue et mise un peu partout à profit. Dans les communes rurales, on appelle également ainsi diverses espèces du genre *Vismia* (Clusiacées), fréquentes en lisière des chemins forestiers ou en forêt secondaire.
Le genre *Vismia* est très représenté en Amérique tropicale et l'origine de cette drogue est très certainement amérindienne. Les populations tribales en font le même usage et on retrouve dans leur langue l'équivalent sémantique du mot *bois dartre* (wayana : *osi epit* ; aluku : *pindia udu*).
Mais les *bois dartres* nous fournissent aussi un autre exemple de variation, non plus géographique mais historique, de la pharmacopée autour d'un même concept nosologique : les enquêtes exhaustives que notre équipe a menées en Guyane ne nous ont pas permis de retrouver chez les Créoles guyanais l'usage de *Vatairea guianensis*, le « premier » *bois dartre*, décrit par AUBLET (1775) et signalé ensuite par divers auteurs postérieurs (HECKEL 1897 ; LEMÉE, 1954). En revanche, les Palikur (et quelques autres habitants du bas Oyapock) en font toujours le même usage que celui décrit par AUBLET. Cette drogue a donc disparu de la mémoire collective créole.

Les *blesses*

Cette affection s'est avérée impossible à traduire, même approximativement, en termes médicaux occidentaux. Le malade se plaint d'avoir reçu un *coup* généralement au thorax – mais l'estomac, le foie ou le dos peuvent aussi être concernés – qui provoque un *abcès* interne. Le mot *abcès* semble devoir être pris ici au sens de point de fixation du mal. À partir de ce véritable « enkystage », le corps se trouve plus ou moins « désarticulé » selon l'expression de VILAYLECK (2002). Quant à la causalité, elle semble tout autant naturelle (effort ou *imprudence* en créole) qu'induite magiquement. Cette maladie est autrement plus sérieuse qu'une *démissure*, qui est une simple foulure. Les traumatismes qui l'accompagnent sont d'ailleurs décrits de façon étonnamment grave : côte déplacée, estomac déchiré, etc.
La médecine moderne est considérée comme impuissante devant cette maladie et il est jugé préférable de faire appel à des tradipraticiens. Le spécialiste qui officie *peigne* le corps malade, puis enveloppe le thorax de cataplasmes ou le frictionne avec des loochs. Il est intéressant de noter que le sang, une fois de plus, n'est pas étranger à cette maladie : au niveau de l'abcès, il ne circule plus, il coagule et se forment alors des *dépôts* ; dans ce cas, la prise de *thés* pour faire *fondre le sang* est recommandée.

Les préparations

La médecine créole est le domaine des *thés* et des *tisanes*, dont on a vu qu'ils ont un sens bien particulier. On distingue les *tisanes* rafraîchissantes des *thés* qui réchauffent. Les deux sont des infusions ou des décoctions légères, dans lesquelles on ajoute fréquemment du sel et (ou) du sucre. La tisane se prépare en grande quantité, de telle sorte que le breuvage puisse être pris plusieurs fois quotidiennement, pendant plusieurs jours, de préférence selon un rythme impair.
Une *tisane* rafraîchissante se prend avant une *purge*, pour préparer le malade à un traitement plus violent. C'est la première étape d'une séquence thérapeutique identique pour la plupart des maladies : *tisane* → *purge* → thérapeutique spécialisée. Nous avons déjà indiqué que ces *rafraîchis* calment l'*inflammation* ; il est d'ailleurs d'usage d'en prendre régulièrement, même lorsque l'on n'est pas malade, dès lors que l'on se sent menacé par

une affection quelconque, ce qui nous renvoie, là encore, à la notion de *précaution*. Comme nous le dit une informatrice, « tous les *rafraîchis* sont bons pour la santé ».
Les plantes servant à la préparation de *rafraîchis* sont fort nombreuses et figurent en bonne place dans cet ouvrage. Plusieurs d'entre elles sont prises en association – elles sont alors *composées* – selon des recettes qui varient d'un informateur à l'autre. Le tradipraticien choisira parmi les nombreux *radiés* qu'il connaît les drogues intervenant dans sa recette. Elles seront fréquemment choisies pour leur effet laxatif ou diurétique et parmi celles que l'on qualifiait autrefois de dépuratives.
Les *thés*, bien différents des tisanes, sont absorbés à raison d'une tasse de café et ont la propriété de *réchauffer* le corps. Les *thés* sont salutaires contre les *refroidissements*. Ils doivent être pris avec plus de parcimonie que les *tisanes*.
Les purges sont très employées contre les déficiences intestinales, bien entendu, mais aussi, comme il vient d'être dit, pour préparer le corps à une intervention thérapeutique plus spécialisée.
Il est conseillé de se purger régulièrement pour *laver l'intérieur*. Cette pratique, inscrite dans la tradition néo-hippocratique de la médecine traditionnelle, porte le témoignage d'une époque où les conditions de stockage des aliments et l'irrégularité de l'approvisionnement en aliments frais – sur les plantations, puis sur les placers – étaient telles qu'il était certainement très salutaire de se purger régulièrement.
Les loochs sont encore très employés, notamment dans le traitement de la *blesse* ; ce sont des extraits, décoctions ou sucs, à base d'une ou plusieurs plantes.
Ils ont la consistance d'un liquide épais, sirupeux, formé d'une émulsion ou d'un mucilage (*Dictionnaire des termes de médecine*, Maloine éd., 1998). Le looch est un témoignage de la survivance des conceptions européennes anciennes évoquées plus haut. Certaines préparations utilisées en dermatologie populaire créole se retrouvent dans la médecine des Noirs Marrons, particulièrement riche en ce domaine. Ainsi il n'est pas rare de rencontrer, le long du Maroni, un malade présentant des ulcères sur lesquels on a appliqué de la poudre de feuilles calcinées de *douvan douvan* (*Petiveria alliacea*, Phytolaccacées) qui donne à la peau du malade un aspect cendré. Il s'agit sans ambiguïté d'un héritage de l'Afrique, l'usage des cendres végétales y étant répandu (BOUQUET, 1972).
On fait aussi un large usage des macérations, utilisant comme véhicule des breuvages alcoolisés (cognac, tafia, vermouth). Ces macérations sont plus particulièrement réservées aux organes durs (tiges, racines), préalablement pilés ou râpés ou simplement coupés en morceaux.
Les Créoles, mais plus encore les populations tribales, qu'elles soient amérindiennes ou d'origine africaine, font aussi souvent appel aux sucs des plantes que l'on obtient par expression de l'organe intéressé. Ce suc ou jus obtenu sera en général utilisé en applications locales (dans le cas de dermatoses, d'otites...).
Les bains sont très prisés. La plante est mise en macération et laissée tiédir au soleil. On asperge ou l'on *tamponne* alors le corps ou la partie malade avec la solution préparée. Cette pratique est certainement d'origine amérindienne, car elle est extrêmement fréquente chez les Amérindiens de Guyane.
Nous avons relevé quelques préparations particulières, comme le passage rapide des feuilles à la flamme, ce qui permet l'extraction de la sève. Ce procédé est employé en Afrique (BOUQUET, 1972), mais on le retrouve aussi chez les Amérindiens de Guyane. Cependant il s'intègre naturellement aux principes fondamentaux de la médecine créole qui visent à rétablir les équilibres thermiques rompus.
Il faut noter enfin quelques lavements rectaux et vaginaux, des ablutions, des massages, l'utilisation de cataplasmes souvent préparés avec de la *chandelle molle* (suif) notamment dans le traitement

des *blesses*. La *chandelle molle*, qui a joui historiquement d'un grand prestige dans les soins des affections des phanères, semble sensiblement moins présente dans les traitements contemporains.

La pratique médicale créole

Il ne semble pas que le lieu et le moment de la récolte des plantes médicinales courantes jouent un rôle important. En revanche, les plantes ne peuvent être préparées pendant les heures les plus chaudes du jour, pour les raisons dites plus haut. Seules les plantes utilisées à des fins magiques font l'objet d'un rituel de récolte.
Les plantes les plus usuelles sont cultivées autour de la case, dans les jardins. Plusieurs plantes associent à leur fonction ornementale un rôle magique ; leur place dans le jardin par rapport à la maison n'est pas indifférente, car ces plantes protègent la maison : *médicinier* (cf. *Jatropha* spp., Euphorbiacées), *calajourou* (cf. *Arrabidea chica*, Bignoniacées) ; nous en signalerons d'autres dans notre catalogue.
Les préparations font assez souvent intervenir un grand nombre de plantes. Si les recettes sont individuellement bien stables, elles varient d'une personne à l'autre. Les nombres impairs sont de règle : on prendra neuf, sept puis cinq feuilles pendant un nombre impair de jours. Nous avons signalé plus haut que les quantités dépendent du type de breuvage absorbé : *tisane* ou *thé*.
La médecine créole intervient essentiellement au niveau du quotidien familial et des réseaux d'amitié ou de solidarité. Dans les cas les plus graves et lorsque la médecine moderne est impuissante, on s'adresse à un guérisseur : *quimboiseur* antillais, *gado* guyanais.
En Guyane, le *gado* possède un don de divination, alors que le *quimboiseur* ou *tyimboizé* est essentiellement un sorcier.
Le *tyimboizé* et le *gado* peuvent guérir les malades ; les *gado* peuvent savoir aussi qui les a *pris* ; on les consulte pour *s'assurer* : le *gado* appelle le nom des coupables possibles, par exemple par l'intermédiaire d'une bouteille. Celle-ci doit arrêter de bouger sur le bon nom.
Les *tyimboizé* contrôlent le *tyimboi*, la « magie ». Leur action n'est bien évidemment positive qu'aux yeux de ceux qui les consultent... Ils agissent en envoyant des *diab*, mauvais sorts, esprits non matérialisés, ou des *piaye*, mauvais sorts matérialisés sous forme d'objets déposés devant la porte. Dans ce dernier cas, nous sommes en présence d'un calque strict du travail des chamanes amérindiens.
Les spécialistes que sont les *gados* et les *tyimboizés* sont payés en nature ou en espèces, soit pour soigner, soit pour envoyer un *piaye*.
La réputation des guérisseurs créoles, qu'ils soient antillais, haïtiens ou guyanais, n'est plus à faire. Elle ne repose pas, selon nous, sur une connaissance approfondie de la flore guyanaise ; ils emploient quelques plantes qu'ils connaissent bien et avec lesquelles ils préparent des mélanges complexes. La force de la parole se substitue ici à celle du végétal. Plusieurs guérisseurs créoles étaient liés à des sectes : Rose Croix, secte Spirite, etc. Nous ne sommes pas allés au-delà de cette simple observation qui mériterait une étude plus détaillée. La culture créole n'en a certainement pas fini avec l'aventure syncrétique...
Ainsi, certains Haïtiens ont vite acquis une solide réputation de guérisseurs. Les Noirs Marrons comme les Haïtiens, passent aux yeux des Créoles, surtout citadins, comme les détenteurs d'un savoir plus authentiquement lié aux racines africaines et sont ainsi de plus en plus consultés.

Quel statut pour une médecine créole bien vivante ?

La plupart des plantes utilisées en Guyane le sont également par les Créoles des autres pays de la Caraïbe, et représentent les « classiques » d'une pharmacopée créole pan-caraïbe,

traitées sous forme de monographies dans la *Pharmacopée caribéenne* (ROBINEAU *et al.*, 1999), dont seulement un tout petit nombre figure sur la liste de la *Pharmacopée française* et peut donc être distribué par les pharmaciens. Des organisations de professionnels de la pharmacie œuvrent actuellement pour l'inscription d'un certain nombre de plantes créoles dans la *Pharmacopée française.* Ces plantes, une fois inscrites, pourraient ainsi être délivrées en pharmacie, ce qui susciterait probablement une demande et une production locales.

L'initiative, toute légitime qu'elle soit, est à double tranchant : ces mêmes plantes nécessiteront alors une autorisation de vente sur le marché, qu'elle soit lourde ou allégée et tomberont dans le monopole pharmaceutique. Elles ne seront plus en vente libre, excepté si « on les libère » comme un certain nombre de plantes en France, le tilleul, la verveine, la menthe (FLEURY *et al.*, 2003).

Nous avons évoqué la variabilité du nom créole des plantes et des préparations ; nous avons souligné le fait que si les préparations et les posologies sont bien précises au niveau individuel, il n'en va pas de même d'un interlocuteur à l'autre, et l'on observe souvent de grandes différences dans les recettes.

Par ailleurs, la transmission du savoir se fait de bouche à oreille avec plus ou moins de fidélité.

Ajoutons à cela que la fourniture des simples passe par des voies incontrôlables, sans garantie sur l'identité botanique ni même sur l'état de conservation.

Autant de difficultés qui incitent à la plus grande prudence vis-à-vis de toute tentative hâtive de codification de cette thérapeutique.

Dès lors se pose le problème du statut de cette médecine : il nous semble juste de qualifier la médecine créole de *médecine populaire*, par opposition à d'autres médecines « traditionnelles » de grande diffusion, comme celles d'Extrême-Orient, codifiées dans des livres depuis des millénaires : médecine chinoise, médecine ayurvédique, etc.

Elle s'oppose aussi sur ce point aux médecines des populations tribales de Guyane, wayãpi notamment ; cette dernière s'est en effet transformée, mais en évoluant par rapport à ses propres références internes et selon un processus endogène qui est étudié ailleurs dans cet ouvrage.

La médecine créole se nourrit autant des traditions que des apports récents, plus ou moins bien assimilés, de la médecine occidentale. La *tension*, par exemple, est devenue un élément majeur du diagnostic populaire.

Elle fonctionne en grande partie comme un ensemble de mesures d'hygiène préventive. Ce caractère préventif, d'entretien, de la médecine créole apparaît nettement au moment où l'individu est le plus menacé, le plus fragile, à savoir pendant la grossesse.

Le futur enfant et sa mère sont alors considérés comme particulièrement sensibles aux affections que nous avons énumérées plus haut.

Il nous a été rapporté que l'*inflammation* est dangereuse pour la femme enceinte ; l'enfant naîtra avec la *peau fèné.*

De même, la future maman prendra garde de ne pas avoir de *coup*, qui représentent un risque de *blesse* pour l'enfant à naître. Un grand nombre de règles et de préceptes sont là pour la prémunir contre les risques qu'elle encourt.

Des enquêtes menées dans le cadre du programme Tramaz sur l'utilisation domestique des plantes médicinales, suivant la méthodologie TRAMIL (1995) mettent en évidence une forte automédication par les plantes médicinales (FLEURY *et al.*, *ibid.*).

Chaque Créole connaît un certain nombre de remèdes, qu'on s'échange volontiers, sans grande réticence, généralement au cours d'une conversation.

Menacée, comme toutes les autres, par l'entrée en force de la pharmacopée moderne, la pharmacopée traditionnelle créole n'en demeure pas moins très vivante. Cette vitalité, elle la doit selon nous au fait qu'elle n'est pas réservée à un petit groupe de spécialistes.

La médecine créole trouve naturellement sa place dans la mentalité collective où elle côtoie sans grand heurt la médecine officielle.

Les Wayãpi

Une ethnomédecine bien intégrée dans un univers limité

En dépit d'un contact déjà vieux de trente-cinq années avec la médecine occidentale et avec l'école de la République française, sans compter sa réadaptation au milieu forestier guyanais à la suite de migrations anciennes, la société wayãpi se présente aujourd'hui comme un bloc cohérent pour tout ce qui concerne ses conceptions philosophiques l'unissant à la Nature et la situant dans le Cosmos. La persistance de cette situation est à notre sens largement liée au fait que la place de la plus grande partie des communautés wayãpi dans l'écosystème duquel elles participent est restée très stable jusqu'au début des années 1990.

Le but de nos propos est de montrer ici les divers niveaux idéologiques cohérents auxquels se rattachent la notion de maladie et les traitements qui sont entrepris pour la contrer. Il s'agit donc de dépasser le pragmatisme de la « plante bonne pour soigner » pour renouer avec le système social et la pensé philosophique auxquels son utilisation renvoie.

Afin de fournir une image analytique du sujet, nous examinerons successivement :

- la place de l'être wayãpi dans son univers ;
- les causalités profondes de la maladie entendue comme un déséquilibre ;
- l'esquisse des différents aspects de la maladie ;
- la place du végétal : intervention primaire sur la maladie ; la pharmacopée wayãpi.
- la place du chamane : intervention profonde sur la causalité de la maladie ;
- Les interactions erratiques entre ethnomédecine wayãpi et médecine occidentale.

La place de l'être wayãpi dans son univers

L'étude écologique que nous avons menée dans le haut Oyapock (P. GRENAND, 1980, GRENAND et GRENAND, 1996), montre indubitablement que la vie des Wayãpi, au-delà des rythmes saisonniers, est peu contraignante, marquée par une abondance alimentaire réelle et un considérable surplus de loisirs. A *contrario*, l'organisation sociale et le système philosophique sont imprégnés, comme nous allons le voir, d'une véritable angoisse métaphysique, visant, à travers un réseau de pratiques quotidiennes, à maintenir un équilibre existentiel entre chaque communauté et ce qui l'environne. Pour mieux comprendre la suite, voici à grands traits les éléments visualisables qui constituent l'univers wayãpi :

- une terre plate, conçue comme une platine circulaire servant à cuire le manioc ;
- sur cette terre, s'agencent des ensembles de cercles concentriques allant du village à la grande forêt jusqu'aux marges extrêmes du monde, conçues comme l'accès à la félicité ou le basculement dans le néant ;
- les hommes se situent au centre de ces cercles, tandis que les anneaux sont dominés par des entités surnaturelles collectivement nommées *ayã* ;
- vu verticalement, l'univers est un empilement de mondes circulaires, l'étage où nous habitons se situant au milieu. À l'étage inférieur, un monde d'en dessous, où la vie est dominée par des paresseux géants humanisés, les *wo'o*, qui y dupliquent toutes les qualités et les faiblesses des êtres humains ; au-dessus, deux ciels, d'abord celui des vautours, maîtres de la décomposition et de la pourriture (TILKIN-GALLOIS, 1982), et enfin celui qui sert de résidence au créateur du monde, *Yaneya* – ce dieu qui fut chassé de la terre par les vivants – et aux âmes purifiées des morts (*taɨwe*).

Dans toutes les dimensions, l'homme et la société wayãpi sont pratiquement centrés, bien, trop bien mis en lumière... et donc menacés.
La vie d'un ou d'une Wayãpi va consister à s'épanouir en ce centre, c'est-à-dire à fortifier l'épanouissement de la communauté, mesuré à l'abondance des enfants, des aliments et des loisirs... en exploitant les ressources des cercles concentriques avec mesure.
Cette conception entraîne des risques en série, la disette, le mal-être, la faiblesse et, *in fine* la maladie et la mort. Nous verrons d'ailleurs que ces notions sont liées, puisque le simple fait de rentrer bredouille de la chasse, par exemple, relève d'un état pathologique.

Les causalités profondes de la maladie

La connaissance très fine que les Wayãpi ont de leur milieu n'est pas seulement indispensable pour nourrir une famille ou un village ; elle leur permet aussi de détecter les présages (*molãwã*), de reconnaître les gibiers interdits en période de restriction (*manɨwo naykoy*) et de savoir limiter leurs captures. Enfreindre ces observances fait tomber tout individu dans la catégorie de « ceux qui en font trop » (*eite pɨaso*).
Ce comportement déclenche une suite de déséquilibres, concrétisés par la rencontre conflictuelle avec les *ayã*, qui sont les esprits maîtres des animaux (*ya*), avec les monstres anthropophages de la forêt (*ayã polosu'u*), avec les ombres des morts (*teãnge*), ainsi qu'avec les autres ensembles de cercles concentriques que forment les communautés voisines ; suite à la disparition de la guerre ouverte, les heurts intervillageois et interethniques sont aujourd'hui sublimés à travers la geste de leurs chamanes (*paye*).
Pour équilibrer cette situation, on cherche à avoir un comportement pondéré, menant à une harmonie normative (*wote ekoy*), afin que la culture puisse profiter éternellement de la nature, jouir de sa générosité.
Cette responsabilité est surtout le fait

des hommes, qui vont quotidiennement à l'extérieur, le seul combat valorisant et risqué incombant à la femme étant l'enfantement.

Dominer la cartographie des éléments surnaturels du monde du dehors est sans aucun doute aussi vital pour un Wayãpi que connaître les mécanismes du système de parenté et, aujourd'hui, les règles de l'Occident. D. Tilkin Gallois (1982, 2002), qui a exploré les systèmes de classification visant à comprendre l'univers wayãpi de façon intégrative, le montre de façon tout à fait pertinente. Parallèlement, l'analyse par F. Grenand (1985) du réseau d'interdits qui entoure la naissance d'un enfant pour le protéger des influences extérieures, « suggère une volonté farouche de couverture maximale de l'enfant et de la communauté ». Néanmoins, en l'état actuel de nos connaissances, il n'est pas possible d'avancer pour les Wayãpi, comme le fait Viveiros de Castro (1982) pour les Arawete, que le champ du métaphysique soit infiniment plus complexe et mieux vécu que le champ du social.

Comme nous le verrons, la maladie est un phénomène totalement inclus dans le schéma que nous venons de décrire. Éviter la rupture sociale, mentale et physique qu'elle représente signifie pour l'homme ordinaire un dosage prudent de ses actions et pour le chamane, la manipulation avec une dextérité de stratège des forces externes à la société.

À défaut de nous lancer dans un exposé sur la tératologie wayãpi qui constitue un bornage cohérent au monde humanisé et qui appartient d'ailleurs au grand fonds culturel amazonien, il nous paraît plus pertinent d'insister sur les circonstances possibles de rencontre entre les forces surnaturelles et l'homme et les risques qu'elles font encourir à ce dernier.

Elles sont essentiellement de trois ordres :

- les agressions (*yapisi*) ;
- les alliances (*yekway*) ;
- les métamorphoses (*inũ*).

Les agressions

Qu'elles émanent des hommes, des chamanes ou des entités surnaturelles, elles provoquent toutes des réactions de défense, voire des contre-attaques de la partie adverse et impliquent en conséquence des interactions entre nature et culture.

Les activités (essentiellement) masculines de subsistance, lorsqu'elles sont pratiquées en forêt, constituent l'agression la plus fréquente à laquelle se livre, le plus souvent de façon involontaire, le chasseur. Elle atteint indirectement les maîtres des animaux (*ya*), dans la mesure où ceux-ci possédant de grands troupeaux d'animaux domestiqués errant dans la forêt, tout acte de chasse ordinaire peut frapper leur cheptel de manière non provocatrice et cependant déclencher leur colère.

Cette colère sera démultipliée en cas d'agression caractérisée, par exemple en cas d'excès de chasse ou de pêche[4].

Les autres types de conflit ont pour origine soit les attaques des ombres des morts (*teãnge*) qui, en mal d'affection, cherchent à entraîner des vivants dans la mort, soit les agressions gratuites des monstres des eaux (*ɨɨpo*) ou de la forêt (*ayãpolosu'u*) ne visant qu'à nuire et tuer.

Dans ces cas-là, l'action curative du chamane se place sur le terrain de la légitime défense.

Précisons que dans tous ces types de conflit, les victimes désignées des forces surnaturelles sont avant tout les enfants, maillon fragile de la société humaine.

Les alliances

La principale est celle du chamane avec des esprits *ya* et, plus rarement, avec des *ayãpolosu'u*. Il n'est cependant pas question pour lui de domestiquer les ombres des morts, partie abjecte de la personnalité humaine. Cette alliance est bénéfique pour la culture, par la cure dont le chamane et ses alliés gratifient les hommes malades d'une part,

4. Notons que ce type d'attaque ne nous a jamais été signalé concernant les maîtres des grands produits de cueillette, alors qu'elles sont fréquentes en Amazonie et particulièrement chez les Caboclos s'adonnant à la cueillette commerciale du latex d'hévéa, de la noix de Pará, etc. (Smith, 1983).

et bénéfique pour la nature, par les nombreux interdits, principalement de chasse et de pêche, que les associés imposent aux hommes d'autre part. Cependant, les relations entre les humains et les *ayã* sont fréquemment marquées par la tromperie mutuelle, comme en attestent de nombreux mythes.
La seconde alliance, beaucoup moins contraignante et cependant non négligeable car elle permet de tisser des liens renouvelés avec l'autre monde, s'opère par la domestication d'animaux sauvages (*eima*), prélevés sur le cheptel des *ya*, certes, mais traités de la manière la plus respectueuse qui soit. Maltraiter un animal domestique est d'ailleurs aussi périlleux socialement que de maltraiter un gendre ou un beau-frère !

Les métamorphoses

F. GRENAND (1982) a montré qu'il s'agit d'un des thèmes centraux de la pensée wayãpi : « ces transmutations d'état ou de fonction font partie de l'univers quotidien du Wayãpi, pas seulement à ses moments oniriques ou dans ses jours de réflexion philosophique, mais dans ses gestes les plus simples... ».
Ces métamorphoses sont surtout de trois ordres :

- des esprits *ya* prenant la forme de leurs animaux domestiques pour berner ou attaquer les hommes ;
- des esprits ou des animaux se transformant en êtres humains pour le meilleur et pour le pire ;
- enfin des hommes déréglés se transformant en sens inverse en animal ou en *ayãpolosu'u*.

L'important est ici l'établissement d'une communication subtile entre deux mondes, pensés comme antagonistes.
L'examen des diverses zones de friction ou d'alliance entre les hommes, les chamanes et le monde surnaturel nous a permis, pour une part, de discerner les causes profondes de la maladie.
Voyons-en avec plus de clarté la définition.

5. Cette constatation a été faite par de nombreux observateurs un peu partout en Amérique tropicale. Roth (1924) en donne déjà une revue saisissante pour les ethnies du plateau des Guyanes.

Esquisse des différents aspects de la maladie

L'organisation des concepts que nous proposons ici et qui constitue pour ainsi dire la nosologie wayãpi, diffère sensiblement de celle proposée dans GRENAND et GRENAND (1983).
De tout ce qui précède, nous pouvons déduire que la maladie n'est jamais naturelle, même dans ces atteintes les plus bénignes[5]. Ce schéma de pensée n'exclut en aucun cas un agnosticisme de bon aloi qui imprègne au quotidien le comportement d'un grand nombre de Wayãpi.
La maladie est toujours provoquée par une intervention volontaire, cette intervention étant à rechercher le plus souvent dans le dérèglement initial du comportement du futur malade.
D'un point de vue plus dynamique, les actions qui conduisent à l'état de maladie sont de quatre types :

- la maladie due à l'action vengeresse des esprits (incluant la malchance à la chasse) ;
- la maladie due à l'action purement malveillante des esprits *ayã* et des ombres des morts *teãnge* ;
- la maladie due à la manipulation d'esprits *ayã* par les chamanes ;
- la maladie due à la manipulation de plantes magiques par des humains malfaisants (*malama ku'a*).

À priori, le pronostic de mort (*manõ*) est toujours plus ou moins escompté, étant donné son champ très vaste pour les Wayãpi qui désignent les dérèglements mentaux par le terme de « petite mort » (*manõmanõ*).
Le niveau perceptible de la maladie se traduit quotidiennement par *e-tekolã*, « je suis malade » signifiant étymologiquement « je ne suis plus un être humain », et insistant par là-même autant sur l'affaiblissement de l'être physique que sur un état qui, si l'on n'y prend pas garde, sera vite irréversible. Derrière l'état traduit

par *tekolã*, se cache la cause profonde *kaluwa*, « le mal », celui qui est envoyé par les *kaluwakũ*, « les maîtres du mal », qui ne sont autres... que les *ayã*, ainsi dénommés lorsqu'ils frappent l'espèce humaine.
Tous les *kaluwakũ* n'ont certes pas la même capacité de nuisance, et c'est au chamane qu'il revient de la déterminer. Le plus souvent, c'est lorsque la maladie ordinaire *tekolã*, ne parvient pas à être surmontée par les phytoremèdes, que le chamane tentera d'identifier le mal profond, dont la cause n'est décelable qu'au cours de la cure.
La douleur banale ou plus simplement le mal-être indiquant un état pathologique, sont aisément perçus de tous ; ils sont désignés par le mot *aɨ*, ne traduisant que l'aspect symptomatique des atteintes morbides. C'est ce mot qui entre en composition pour désigner les symptômes spécifiques sur lesquels agiront la masse des plantes médicinales (*ãkãngaɨ*, « mal de tête », *tewikaɨ*, « diarrhée », etc.).
Cette dichotomie apparente de la maladie ne semble pas unique aux Wayãpi pour ce qui est des Basses Terres de l'Amérique tropicale ; elle a en particulier été fort bien analysée chez les Yaruro (MITRANI, 1979) et chez les Goajiro (PERRIN, 1979) où on la voit inscrite dans deux modèles différents : chez les premiers, comme dans le cas des Wayãpi, les niveaux de maladie se rapportent à « deux modes d'appréhension de la même réalité » ; les seconds distinguent entre des maladies naturelles et des maladies envoyées par un esprit. L'étude de l'importance relative de ces deux conceptions parmi les sociétés amérindiennes reste à faire.
Pour en revenir aux Wayãpi, ils savent pertinemment que toute apparition de symptômes est liée à une cause profonde, et comme le dit avec justesse ALASUKA : « si une diarrhée ne guérit pas avec [le remède] *ulu'ay*, on ne va pas voir le chamane pour cela, mais pour qu'il détermine et traite le mal envoyé ».
Fort de cette conviction, un Wayãpi tentera d'abord d'enrayer la manifestation du mal, ici la diarrhée, à l'aide de la pharmacopée, puis si nécessaire (on considère parfois que la guérison d'un « symptôme » correspond à l'éloignement de l'esprit), il s'attaquera aux racines du mal, soit en usant de plantes surpuissantes, soit le plus souvent en consultant un chamane.
Toutes ces interventions sont couvertes par le même mot, *poãnu*, « soigner » littéralement « dresser, mettre debout », c'est-à-dire redonner au malade le statut d'être humain qu'il avait perdu à l'apparition des premiers symptômes, insistant par là-même sur l'unicité de la maladie.
Si le lien entre manifestations extérieures et causes profondes de la maladie est admis par tous les Wayãpi, il n'est pas suffisant pour permettre de traiter les symptômes au jour le jour et un classement nosologique est alors indispensable. Au stade actuel de nos connaissances, ce classement nous a paru se présenter en deux grands ensembles : le premier regroupe les atteintes essentielles, celles censées toujours déboucher sur la mort sans traitement énergique du chamane ; le second, plus touffu, rend compte de toutes les manifestations extérieures de l'atteinte morbide.

Les atteintes essentielles

• La principale est l'atteinte du *ã*, « le principe vital », qui contient en puissance deux éléments opposés qui seront libérés à la mort : le premier, élément positif, est le *taɨwe*, « l'âme qui va au ciel », qui a son siège, du vivant de l'homme, dans le cœur, les pupilles, les tempes, les poignets, les plis des membres inférieurs et supérieurs, bref, partout où on la sent battre.
Le second, élément négatif, est le *teãnge*, qui prend quotidiennement la forme de « l'ombre » et qui, après la mort, errera éternellement. L'une des atteintes majeures du principe vital se traduira par exemple par la folie, qui n'est autre que l'évasion de l'âme hors du corps avant l'heure, c'est-à-dire avant la mort. Voilà pourquoi la folie porte le nom de *manõmanõ*, « petite mort », car elle en a l'apparence.
• La seconde atteinte est celle du souffle, ũ, dont l'altération, quel que soit le symptôme observé, est signe de la fuite

de la vie dans ce qu'elle a de fort. Le souffle est essentiel pour les Wayãpi : c'est par lui que sont nés la plupart des groupes de filiation, c'est par lui que le chamane reçoit son pouvoir et c'est grâce à lui qu'il guérit.

- La troisième atteinte porte sur le sang (*tuwɨ*), dont la fuite et plus encore l'altération entraînent une dislocation de l'enveloppe charnelle (*kowẽ*). Au quotidien, les Wayãpi ont une véritable répulsion pour le sang et les aliments carnés doivent n'en comporter plus aucune trace.
- Enfin nous rattachons à ces trois atteintes, une quatrième qui est l'envahissement du corps, le remplacement de notre substance par un corps étranger (arums magiques, *taya*, vers géants, *wamulu*).

Dans l'ensemble ces grandes atteintes sont diagnostiquées par le chamane ; cependant il existe une vingtaine de remèdes qui peuvent être utilisés par tous, non sans risque, pour les corriger.

Les manifestations extérieures ou « symptômes » (aɨ)

Telles qu'elles sont définies par les Wayãpi, elles ont été regroupées dans le tableau II (cf. *infra*) qui fournit leur nom avec sa traduction ainsi qu'une tentative de définition.
Nous indiquons également l'importance relative des maladies, le nombre de remèdes (et non de plantes médicinales), végétaux et animaux utilisés (*poã*) ainsi que le crédit relatif qui leur était accordé, il y a une quinzaine d'années, en comparaison des remèdes occidentaux.
À chaque symptôme correspond un terme générique regroupant les remèdes *ad hoc* : ainsi à *nami aɨ*, « mal d'oreille », correspondra, *namiaɨ poã*, « remède contre le mal d'oreille », etc.
Les symptômes ont été regroupés en fonction des grandes divisions anatomiques, suivant le classement adopté par D. Bourret (1983).
À la lecture du tableau, le lecteur pourra constater que bien évidemment les « symptômes » wayãpi sont, selon la terminologie occidentale, soit des symptômes vrais, soit des maladies ou accidents plus ou moins clairement définis.

6. Le mot désigne par extension la forêt, « l'étant là primordial » (F. Grenand, 1982) puis de façon restrictive les herbes et arbustes.

La place du végétal : intervention primaire sur la maladie

L'utilisation du monde végétal en tant que premier niveau d'intervention sur la maladie ne peut être compris qu'en fonction de la place que les Wayãpi lui donnent dans leur univers. Dans le discours qu'ils tiennent, la flore sauvage (*ka'a*)[6] est éminemment moins évoquée que la faune. Plus, son positionnement même est soumis à un certain flottement conceptuel : dans la hiérarchie du monde vivant, certains informateurs placent les plantes en dessous des animaux, et leur attribuent un état de neutralité, bien qu'elles hébergent les *ya*, les maîtres des animaux. D'autres les placent à côté des animaux mais chacun possédé par des *ya* de nature différente : les *ya* des animaux sont dangereux, ceux des plantes sont inoffensifs. Dans la pratique, nous verrons qu'il en va un peu différemment.
Quoi qu'il en soit, les deux définitions s'accordent sur deux points fondamentaux : Les plantes – à quelques exceptions notoires près, sur lesquelles nous reviendrons – ne sont pas dangereuses mais, qu'elles soient habitées ou possédées, elles participent du domaine des esprits. Que dire alors du végétal croissant dans le domaine des hommes ?
Il est soit composé de plantes cultivées (*lemiũ*) issues du corps calciné d'une grand-mère volontaire (donc profondément humanisées), soit de plantes dérobées aux esprits.
À ce groupe doivent être ajoutées quelques rares plantes introduites, non encore situées culturellement. Restent les plantes croissant spontanément autour du village et dans les vieilles plantations dont le lieu

métaphysique n'a pu être déterminé avec certitude, bien qu'il semble le plus souvent être ressenti comme un appendice du monde extérieur.

Les niveaux d'intervention des plantes

C'est en puisant, quoique dans des proportions très variables, dans l'ensemble du monde végétal que les Wayãpi ont développé leur pharmacopée. En effet, sur les 272 plantes médicinales[7] qu'ils utilisent, 70 % proviennent de la nature sauvage et 26 % du cercle humanisé ; encore faut-il nuancer, puisque 16 d'entre elles sont des plantes rudérales ou provenant des premières années de la régénération forestière, et ne sont donc pas liées directement à l'homme. Le reste (4 %) représente pour l'essentiel les *taya* dont le statut, nous le verrons, est particulier.

La phytothérapie se présente donc qualitativement et quantitativement comme une *récupération* par l'homme d'éléments du monde des esprits qui, de neutres, vont devenir non seulement *protecteurs*, mais aussi générateurs de force vitale, puisque, rappelons-le, le terme *poã*, signifie étymologiquement « ce qui nous dresse, nous met debout ». Force certes, mais faiblesse relative aussi, puisque l'homme récupère sur le monde des esprits son maillon le moins dangereux.

À l'intérieur de cette masse de plantes bénéfiques, les Wayãpi distinguent cependant diverses catégories à la fois en fonction de leur rôle, de leur puissance, mais aussi des particularités culturelles liées à leur utilisation.

Le plus grand nombre se trouve regroupé sous l'appellation ***poã*** qui recouvre :

- des plantes agissant sur l'aspect manifeste que nous avons qualifié de symptôme ; elles constituent l'immense majorité de la pharmacopée wayãpi (148 remèdes correspondant à 206 espèces) ;
- des plantes agissant directement sur les esprits (*ayã*) et qui peuvent être utilisées individuellement ou collectivement en l'absence d'un chamane. Elles regroupent 21 remèdes correspondant à 28 espèces végétales auxquelles s'ajoutent quelques *taya*, dont nous parlerons plus loin.

Un second groupe est constitué par les plantes destinées à corriger spécifiquement les erreurs commises par les hommes : ce sont les ***polã***.

Bien que minoritaires, elles sont très importantes culturellement.

Elles couvrent deux domaines :

- la rupture d'un interdit de chasse ou de pêche par le père pendant la première année de vie de son enfant ; 19 remèdes différents correspondant au même nombre d'espèces végétales peuvent alors être utilisés sous forme de « bain » pour créer autour de l'enfant un écran protecteur contre le maître de l'espèce animale qui a été tuée. Certains informateurs nomment également ce groupe *poã*.
- la perte de chance à la chasse ou à la pêche par suite de tueries ou de captures excessives : c'est le *pane*, notion que l'on retrouve dans toute l'Amazonie indigène ou métisse sous le nom pour cette dernière, de *panema*. Des *polã*, littéralement « chance », au nombre de 17, sont utilisés pour tenter de rétablir la situation. Cependant la manipulation de certains d'entre eux (*taya*) est si délicate qu'il est préférable de consulter un chamane.

Cette classification en *polã* et *poã* est partiellement recoupée par une autre, elle-même bipolarisée :

Les ***taya***, « ce qui est magie », sont pour la quasi-totalité d'entre elles des Aracées, plantes très fortes dont douze nous sont connues, issues de cadavres d'humains ou d'animaux, donc situées aussi bien dans la Nature que dans la Culture. Elles peuvent être utilisées comme *poã* et comme *polã* (cf. *supra*) mais elles peuvent aussi être manipulées par les *malamaku'a*, « ceux qui savent les maléfices », qui utilisent également d'autres plantes dont nous n'avons pu connaître qu'un nombre très restreint. À la différence des chamanes, ces *malamaku'a* (hommes ou femmes) n'ont pas de lien avec les esprits et sont donc

7. Ce chiffre correspond aux noms scientifiques concernés. Pour les Wayãpi, l'ouvrage rassemble un total de 304 espèces, si l'on inclut plus d'une trentaine de plantes toxiques, utilisées ou non.

situés dans la Culture. Leur talent, si l'on peut dire, est de transformer l'action bénéfique des végétaux en action maléfique. Il a été récemment observé (Renoux, *comm. pers.*) que l'utilisation des *taya* comme *polã* déborde largement le monde végétal, donnant lieu à des préparations complexes en incorporant au fard nommé *sipɨ* (cf. Burséracées) le suc de la plante (extrait des feuilles ou du rhizome) et un petit fragment desséché et réduit en poudre de la proie convoitée.

Les ***payemoma'e***, « les choses du chamane ». L'affaire se complique quelque peu avec cette catégorie peu saisissable et qui forme, autour de la causalité de la maladie, une transition entre l'intervention phytothérapique et le traitement par le chamane. En voici leurs caractéristiques principales :

- il s'agit pour l'essentiel de plantes (mais on y trouve aussi le cristal de roche par exemple) ;
- il s'agit de plantes pouvant se situer dans le monde humanisé mais surtout localisées dans le monde des esprits ;
- il s'agit, soit de plantes possédant un *maître* particulièrement puissant et donc manipulables par un chamane, soit de n'importe quelle plante, le plus souvent cependant médicinale, investie de la force magique du chamane.

Si l'on exclut les *taya* qui peuvent être également utilisés par les *paye* et les plantes hallucinogènes et narcotiques, les *payemoma'e* regroupent 13 remèdes correspondant à 12 espèces végétales (la liste n'est sans doute pas complète), essentiellement des grands arbres, hôtes d'esprits puissants.

Nous verrons dans les pages qui suivent que les *payemoma'e* ne sont en définitive qu'un des aspects techniques de la pratique chamanique.

Utilisation pratique de la pharmacopée

Origine

Si nous avons vu que la majorité (70 %) des plantes médicinales des Wayãpi provient de la nature sauvage, il n'en reste pas moins qu'une bonne partie est récoltée dans des zones pratiques d'accès (zones ripicoles, sauts, vieilles forêts secondaires) puisque 33 % de ce groupe y sont le plus fréquemment récoltées.

Ajoutés aux 26 % provenant du cercle humanisé et aux *taya* (4 %), ce sont donc 63 % des plantes dont la récolte ne présente pas de difficulté majeure. Cela permet aux femmes, lors de leurs déplacements à pied ou en canot vers les plantations, d'assumer la récolte et évite le stockage et la conservation. Les autres plantes, dont certaines fort rares, seront récoltées par les hommes lors des sorties en forêt ou lors d'expéditions plus lointaines. Quoi qu'il en soit, le produit de ces récoltes est le plus souvent remis aux femmes qui apparaissent comme les maîtresses des *poã*, sans qu'il s'agisse d'une exclusivité.

Parties utilisées et importance relative des remèdes

La récolte, la préparation et l'utilisation se font le plus souvent dans la journée, au plus tard sur 2 jours si le lieu de récolte est éloigné. Aucune conservation du remède au-delà de 48 heures n'a été observée. Les parties utilisées portent sur la totalité des organes des plantes, bien que dans des proportions extrêmement variables. Ainsi nous trouvons les écorces ou les tiges utilisées 84 fois et, associées aux feuilles, 24 fois ; les feuilles seules sont utilisées 54 fois ; la plante entière (plantes épiphytes et herbes), 41 fois ; les racines, rhizomes ou bulbes, 22 fois ; les résines, latex ou sèves, 30 fois ; les fleurs ou boutons de fleurs 10 fois ; les bourgeons ou jeunes pousses, 3 fois ; enfin les champignons, 2 fois. Ces chiffres semblent aller dans le sens de l'aisance et de la rapidité de la récolte, ce qui est évident pour les feuilles, l'écorce et les plantes de modeste dimension qui représentent ensemble 70 % du total.

Les remèdes correspondent majoritairement à l'utilisation solitaire d'une espèce, puisque, pour un total de 272 plantes médicinales, nous avons recensé 231 remèdes simples contre 16 où plusieurs plantes entrent en composition. Liée directement à cette caractéristique, nous constatons la dominante de l'utilisation d'une plante unique pour

l'élaboration d'un remède spécifique : c'est le cas pour 215 plantes, alors que 46 peuvent servir à préparer deux remèdes, 9 trois remèdes et 1 seulement quatre. En contrepartie, de nombreuses plantes médicinales sont considérées comme identiques et ne constituent aux yeux des Wayãpi qu'une seule et même plante médicinale : ainsi 59 plantes médicinales botaniquement différentes ne représentent que 22 types indigènes.
Notons que dans la langue wayãpi, la plante médicinale et le remède qu'on en extrait sont désignés du même terme *poã*, ce qui ne facilite pas la distinction entre les deux catégories.

Préparation

Il est logique que dans un tel climat de pragmatisme, les préparations thérapeutiques soient peu complexes et relativement peu nombreuses, conforme en cela au traitement accordé par les autres populations amazoniennes à leur pharmacopée.
Les préparations majoritaires sont la décoction (*motaku*) et la macération essentiellement dans l'eau fraîche (*moɨ*), l'infusion étant inconnue. La durée de préparation des décoctions est courte (15 min en moyenne), mais elles sont souvent remises à tiédir, parfois simplement au soleil, si le traitement nécessite plusieurs prises. Quelquefois aussi le liquide, par souci de conservation à court terme, est mis à épaissir (*moɨ̃a*). Cependant, on recommence généralement la préparation le lendemain, la prise quotidienne unique étant la posologie la plus couramment recommandée.
Les macérations sont longues, en général quelques heures. Les Wayãpi pallient empiriquement la faible concentration de produit actif par une grande quantité de produit brut, l'unité étant la demi-casserolée remplie de feuilles, d'écorces, etc. Le dosage, sauf cas particulier, n'est donc pas pratiqué au sens où nous l'entendons.
D'autres méthodes de préparation, moins importantes mais intéressantes quant à l'extraction des principes actifs, ont été observées :

- combustion de feuilles fraîches qui sont ensuite réduites en poudre (*kaye*) ;
- combustion lente de plantes odoriférantes sur des charbons incandescents ; dans ce cas, c'est la fumée qui agit (*putupɨ*) ;
- feuilles, bourgeons, écorces, amollis à feu doux par passage rapide (*opeope*) ou prolongé (*miimii*) au-dessus d'une flamme, ces procédés faisant exsuder le suc ;
- plantes utilisées de façon brute : fruits ou fleurs à consommer tels quels, écorces grattées finement et amassées en petits tampons (*eɨy*), fleurs pressées (*potɨami*), graines écrasées (*u'ũ*), feuilles froissées (*pokutu*), latex appliqué directement.

Enfin quelques plantes connaissent un processus de préparation plus élaboré dont nous reparlerons en leur lieu et place, tels le jus de tabac vert, l'huile de *carapa* et la pâte de roucou.

Administration des traitements

Elle se répartit classiquement, selon nos critères, en voie externe et voie interne.
La voie interne est réservée à l'absorption buccale de bon nombre de décoctions et macérations, de cendres, de sucs de fleur, de pulpes de fruit et de quelques latex.
La voie externe inclut des administrations plus variées :

- La pratique la plus commune, le lavage externe, correspond à ce que les Créoles, et nous à leur suite, appelons « bain ». Il relève en grande partie de ce que D. Bourret (1983) nomme ondoiement. Il consiste à verser avec une calebasse sur la tête, le dos et la poitrine du malade assis ou debout une macération ou une décoction, préalablement refroidie avec de l'eau fraîche expulsée par la bouche (*moluã'a*). Les Wayãpi nomment cette pratique *moaɨ̃akɨ̃*, la distinguant sans ambiguïté de *moyau*, le bain de rivière quotidien.
- Le bain de bouche (*yulukusu*) est pratiqué pour diverses affections buccales et dentaires.
- L'onction est réservée pratiquement à l'huile de *carapa* (*Carapa guianensis*) seule ou associée au roucou. Dans le premier cas, on dit *molo*, dans le second *piyu*.

• Les frictions de feuilles et d'écorces (*pokutu*) localisées ou non, sont fréquentes, de même que les applications en tampon ou emplâtre (*tuami*).

• Enfin les bains de vapeurs (*mosĩ*) ou le passage à la fumée (*putup ɨ*), déjà évoqué, sont plus rares et relèvent avant tout de la geste du chamane qui l'ordonne à la suite d'une cure.

Brèves remarques sur les composants animaux et minéraux de la pharmacopée wayãpi

Nous signalerons ici, afin d'être complet, les diverses pratiques curatives faisant appel aux mondes animal et minéral et n'entrant pas dans la geste du chamane. Bien que certaines d'entre elles soient symboliquement très évocatrices, nous pouvons résolument affirmer qu'elles représentent une part peu importante de l'ethnomédecine wayãpi.
Le trait le plus saillant de ces pratiques est qu'un certain nombre d'entre elles fait appel au vieux concept, fréquent dans les médecines populaires, d'opposition à la douleur par la douleur.
C'est le cas de l'utilisation de la piqûre des fourmis *tasi* pour atténuer la douleur d'une contusion ou de l'application énergique d'une demi-mâchoire de caïman à front lisse (*Paleosuchus palpebrosus*) dans le bas du dos en cas de « mal de rein ».
L'utilisation de la morsure des fourmis *sãlãwẽ* et *taotɨãy* (Attinés) pour suturer les bords d'une plaie relève, quant à elle, de la simple mécanique d'un outil animal.
D'autres remèdes, comme l'utilisation en emplâtre d'os grattés de paresseux à trois doigts (*Bradypus tridactylus*) pour réduire fractures et luxations, ou, en massage contre les crampes, de la boue dans laquelle le tapir a marqué son empreinte, relèvent de façon explicite du symbole de force qui s'attache à ces animaux. Notons à ce propos que les Wayãpi restent cohérents avec leur système de hiérarchisation de la Nature, puisqu'ils utilisent, soit les os d'un animal innocent qui ne fait pratiquement jamais l'objet d'interdits, soit, pour le tapir, prennent bien garde de ne pas utiliser directement le corps de l'animal.
Quant aux autres remèdes non végétaux, ils doivent probablement leur existence à des observations empiriques : c'est le cas de la graisse d'iguane (*Iguana iguana*) pour tuer les poux de tête, de la graisse de divers poissons pour détruire une atteinte fongique de la chevelure (cf. tableau des manifestations extérieures de la maladie), du duvet d'aigle-harpie (*Harpia harpyja*) *malitɨ*, utilisé en tampons hémostatiques, d'un petit poisson Loricariidé, *kɨnãoka*, à peau rêche, pour abraser les verrues, de la cervelle d'un autre poisson, *mani'i* (*Pimelodella cristata*) enduite sur l'envenimation provoquée par ses aiguillons pectoraux ou enfin de la cendre frottée sur les démangeaisons provoquées par diverses plantes urticantes.
En définitive, tous ces remèdes font partie de la pratique ordinaire des soins et constituent pour ainsi dire un appendice de la phytothérapie. Enfin d'autres parcelles du corps de certains poissons ou gibiers entrent souvent, mais pas obligatoirement, en composition symbolique avec la plante *ad hoc*, dans la confection de charmes de chasse ou de pêche.

La place du chamane : intervention profonde sur la maladie

Le chamanisme wayãpi ne nous est pas apparu différer profondément des normes « guyano-amazoniennes » indiquées par A. METRAUX dans son célèbre article (1967). Pour cette raison en particulier, nous nous contenterons ici de présenter les aspects essentiels (formation et cure) à la compréhension de l'ethnomédecine wayãpi. Pour une vision plus ample, nous renvoyons au travail de D. TILKIN-GALLOIS (1982) et au chapitre que nous avons consacré au rôle politique du chamane dans notre étude ethnohistorique des Wayãpi (P. GRENAND, 1982).
Le chamane wayãpi, *paye*[8], répond aux caractéristiques principales de son image

sur le continent sud-américain : c'est un spécialiste dans une société non spécialisée ; il détient des pouvoirs hors du commun à la suite d'une révélation qu'il a eue du monde surnaturel ; il opère grâce à des esprits auxiliaires qu'il a domestiqués ; sa fonction principale est de guérir, mais elle se double d'une capacité de tuer.
P. Clastres (1974) a bien montré la fascination que les chamanes ont exercée sur les Européens depuis le XVIe siècle et l'acharnement avec lequel ils se sont appliqués à les détruire. Ces Européens ethnocidaires, pourtant souvent peu perspicaces, ne se trompaient pour une fois pas de cible, car c'est en effet bien dans les mains du chamane que se catalysait et se catalyse encore l'essentiel du religieux des sociétés amérindiennes, lui seul possèdant une perception complète de l'Univers.

Caractéristiques principales du chamanisme

Si le chamanisme s'incarne bien dans la personne du chamane, son art s'inscrit dans une pensée et dans une gestuelle commune à l'ensemble de la culture dans laquelle il vit. Nous avons vu dans les paragraphes précédents que tout un chacun utilise, certes avec précaution, certaines plantes puissantes ; quotidiennement, on peut voir des mères *ramasser l'âme* de leur bébé (*ãmowɨ*) lorsqu'elles quittent un endroit, de peur qu'elle ne s'y attarde seule ; de même observera-t-on un chasseur soufflant sur les nuages lorsque l'averse menace ; enfin et surtout combien de récits de rêves (*moau*) et de leur interprétation à valeur prémonitoire n'avons-nous pas entendus ! Tout ces rituels domestiques relèvent de la geste chamanique, sans pour autant permettre au commun d'être chamane[9].
Le chamane wayãpi se distingue radicalement des autres membres du groupe par le fait qu'il a pénétré dans l'autre monde, celui de la Nature, celui des *ayã* et qu'il possède un savoir particulier (*mayu*) lui permettant de passer, non sans risques, d'un monde à l'autre.
Parallèlement il peut – et se doit de – contrôler la pénétration des *ayã* dans le cercle humanisé. La geste du chamane n'est pas perçue uniquement comme un don, mais plutôt comme un combat pénible (*yapisi*) qui doit déboucher sur un apprivoisement, puisque les esprits sont qualifiés de *leima*, « animal domestique ». Les esprits domestiqués sont aussi appelés *upiwã*, « ceux qui sont sur [le chamane] », traduisant une relation de dépendance inverse du terme *leima*, et assurant « sémantiquement » l'équilibre tant recherché. De plus, à travers l'initiation qu'il a subie, son corps s'est transformé, ce qui le rend différent des humains ordinaires et l'oblige à une conduite particulière.
La position du chamane est donc extrêmement ambiguë : il concentre dans sa personnalité les caractéristiques de la Nature et de la Culture et son sacerdoce est essentiellement tourné vers le maintien de l'équilibre entre les deux. Néanmoins, le lien qui l'unit aux *ayã* fait de lui un être dangereux et la biographie des chamanes wayãpi opérant dans l'Oyapock depuis un siècle montre que plusieurs d'entre eux ont choisi le camp du désordre.
De tels chamanes sont nommés *payeai*, « chamanes mauvais » ; certains informateurs ont cependant tenu à traduire l'expression par « chamanes forts », ce qui renvoie à l'idée que pour être un chamane de valeur, il faut de toute façon être capable de tuer.

8. L'origine du mot *paye* pose un problème de diffusion culturelle, car on le trouve aussi bien dans les langues karib du nord du continent (kali'na, *pi:yei* ; wayana, *piyay* ; akawaio, *piai'chang*) que dans les langues tupi-guarani (guarani, *ava paje*, *paje katu* ; kagwahiv, *i-paye* ; lingua geral, *paye*, etc.). Le mot est ensuite passé dans les langues créoles des Guyanes (*piaye*, *piaiman*) et dans le parler des Caboclos amazoniens (*pajé*) pour désigner le chamane, par opposition à d'autres spécialistes de la magie.

9. Dans un article sur le rêve comme source du pouvoir chamanique chez les Kagwahiv, Kracke (1983) a bien montré que le chamane, à la différence des autres personnes, contrôle son rêve.

Pour autant, nous ne sommes pas ici en présence d'un chamanisme véhicule de violence, comme cela a pu être observé chez les peuples de langue jivaro (HARNER, 1973).

Formation du chamane wayãpi

De nos jours, les chamanes wayãpi conservent toute leur force antique, et rien n'indique que les modifications culturelles survenues depuis la fin des années 1970 n'entament le crédit que leur accorde la totalité de l'ethnie : en 1982, non comptés leurs élèves, treize chamanes de réputations variées opéraient chez les Wayãpi de l'Oyapock, soit un chamane pour trente et un habitants ; ce nombre est probablement le même aujourd'hui en dépit du décès de quelques fortes personnalités. Tous sont des hommes, bien que la tradition orale fasse explicitement référence à quelques femmes, dont une au moins est restée fort célèbre.

Quoique nous tentions dans les lignes qui suivent de résumer les normes régissant la formation et la pratique du chamane wayãpi, il est indispensable de garder deux points essentiels à l'esprit :

- le chamanisme est une affaire profondément individuelle et chaque trajectoire de chamane est unique, ainsi que l'a montré A. BUTT-COLSON pour les Akawaio de Guyana (1977) ;
- le chamanisme, fonction sociale bien vivante, n'en a pas moins évolué, soit au contact de réalités nouvelles (christianisme, technologie occidentale), soit par la perte de certains de ses rôles clés (guerre). Il lui a par ailleurs fallu intégrer les pathologies nouvelles dans son approche étiologique.

Nous n'avons pas analysé de façon très approfondie les circonstances qui poussent un Wayãpi à devenir chamane : les raisons invoquées sont souvent l'absence de personne de l'art dans une communauté ou, purement et simplement, la rencontre fortuite avec un esprit dans la forêt ; la pression du groupe est parfois invoquée ; l'héritage paternel semble assez rare. Écartons par ailleurs, à la suite de A. BUTT-COLSON (*ibid.*) pour les Akawaio et de P. KLOOS (1968) pour les Kali'na, l'hypothèse souvent avancée que les chamanes sont des malades mentaux ou des épileptiques. Notons cependant chez plusieurs d'entre eux un goût parfois marqué pour l'introspection, qui peut contribuer à les faire passer pour des marginaux.

L'accession à la fonction se fait selon deux voies différentes :

- soit par enseignement (*y-moe*), si l'on en est jugé apte par un maître. Cette formation semble la plus liée à la prise du jus de tabac vert. Cet apprentissage guidé culmine cependant par une phase d'isolement de l'élève en forêt, indispensable pour qu'il y rencontre et y domestique son esprit ;
- soit par quête toute personnelle (*piya*), le plus souvent à la suite d'un rêve (*moau*) ; cette quête peut être inconsciente, au moins dans ses prémices. Elle est surtout liée à la prise de latex de *takweni* ou de *yapukuliwa* (cf. *infra*).

À ces deux formes d'apprentissage ne s'attache aucune espèce de hiérarchisation ; cependant, force est de constater qu'actuellement les chamanes les plus réputés ont eu leur révélation à la suite d'une quête personnelle.

L'obtention du pouvoir du chamane wayãpi comporte trois phases :

- le don de vision (*esa*) qui permet au futur chamane d'observer le monde des esprits, donc de détecter éventuellement la cause d'une maladie. De nombreux chamanes (*payesau*, *payemiti*) ne dépassent pas ce stade ;
- l'apprivoisement d'un (ou de plusieurs) esprits (*mowɨ'a*), incluant l'apprentissage de chants spécifiques (*yeenga*). Les chants peuvent être enseignés par les maîtres ou par les esprits eux-mêmes ;
- la remise des hochets (*malaka* et *malali*) qui contiennent le double des esprits domestiqués par le chamane. Chacun des « corps » contenu représente un don particulier de l'esprit. Ces doubles sont appelé *taya*, (litt. « substance magique »), comme les plantes déjà évoquées *supra*. L'utilisation correcte de la *malaka* est essentielle pour établir le contact vecles esprits.

Les Wayãpi de l'Oyapock qualifient les hochets de « lunettes » et les Wayãpi du Brésil de « miroirs » (D. TILKIN-GALLOIS, 1982), renvoyant nettement ainsi à une fonction auxiliaire de vision.

Les deux derniers stades sont normalement simultanés et, à leur issue, on devient un authentique chamane (*paye e'e*).

Toute quête ou tout enseignement nécessite en principe pour les Wayãpi l'utilisation de véhicules magiques qui sont au nombre de quatre :

- les longues cigarettes *petɨ̃* faites de feuilles de tabac sec enveloppées dans l'écorce de *tawali* (cf. *Couratari multiflora*, Lécythidacées) ;
- le jus de tabac vert (*makulelɨ*) ; les feuilles vertes sont pilées puis mises à macérer. Le jus est ensuite tamisé juste avant consommation. Il est indiqué comme enivrant et vomitif ;
- le latex de *yapukuliwa* (cf. *Bonafousia angulata*, Apocynacées) ;
- le latex de *takweni* (cf. *Brosimum acutifolium*, Moracées). Si l'utilisation du cigare est dans tous les cas indispensable, il appartient à chaque futur chamane de choisir l'un des trois autres véhicules et non les trois à la fois, leur puissance (c'est-à-dire celle de leur maître) étant décrite comme véritablement terrifiante.

Afin de mieux tempérer ces indications normatives, voici résumées, à partir des témoignages de leurs élèves, la quête des deux chamanes les plus puissants des Wayãpi du nord, tous deux aujourd'hui décédés.

Cas de Tameli

Tameli était parti à la chasse avec un cigare allumé[10]. Passant au pied d'un fromager géant, il glissa et s'évanouit. Il entendit l'esprit *ka'isisi* (litt. « petit sajou fauve ») chanter, puis celui-ci apparut. L'esprit lui ordonna de monter dans l'intérieur de l'arbre géant (ou par une liane le long de l'arbre, selon une autre version). L'écureuil *kusipulu* fut son guide pour l'empêcher de tomber. Alors il entra dans la demeure des esprits *ka'isisi*, qui lui enseignèrent les chants pour les appeler et pour soigner. Quand Tameli se réveilla, il était au pied du fromager, grelottant de fièvre, avec devant lui un autre esprit d'aspect humain le *kumakaya* (litt. « le maître du fromager ») qui lui soufflait dessus (*peyu*) pour lui donner sa force. L'esprit raccompagna ensuite Tameli à son village. Là, un autre chamane, très puissant, Tayau, comprit que « le miroir était à l'envers » (comprendre le don de vision n'était pas parfait).
Tayau « retourna le miroir » et Tameli put alors se soigner avec ses propres esprits. Plus tard, il retourna auprès du fromager et obtint sa *malaka* des esprits *ka'isisi*.

Cas de Tayau

Au cas particulier de Tameli, s'oppose un cas classique de quête volontaire, celle de Tayau.
Il y a longtemps, Tayau, en quête d'un esprit, se rendit à un affluent du fleuve Jari nommé Yãwĩwa, en un lieu où croissaient les petits arbres *yapukuliwa*, habités par les puissants esprits du même nom qui ont apparence humaine. Tayau alluma quatre cigares et les disposa dans une encoche sur quatre pieds d'arbre différents. Deux s'éteignirent et deux restèrent allumés, preuve que les esprits de ces deux pieds étaient puissants. Tayau recueillit et but du latex de ces deux arbres et s'assit dans une grande spathe de palmier *comou* disposé dans une fourche de l'un des deux. Alors les esprits envoyèrent successivement dans son dos le sapajou fauve, le jaguar puis le monstre *ka'iyawa* (litt. « jaguar-sapajou fauve »), qui est un jaguar mais crie comme un sapajou. Tayau ne se retourna pas. À chaque fois qu'ils le questionnaient :
« Que fais-tu là ? », il répondait :
« Je viens vous voir pour devenir *paye* ».
Les esprits *yapukuliwa* prirent forme humaine, lui apprirent à chanter et lui soufflèrent dessus pour qu'il devienne fort ; enfin ils lui donnèrent sa *malaka*. Plus tard grâce à eux, Tayau put domestiquer toutes sortes d'esprits (*ayã*), dont les esprits de la mer (*pɨlakanã*) et du soleil (*kwala'ɨya*).

Ces deux témoignages renforcent pleinement le caractère individuel dominant de l'apprentissage du chamane. Celui-ci se trouve d'ailleurs accru par le fait

10. Il n'était donc pas *a priori* en quête d'un esprit ; mais se déplacer seul en forêt avec un *petɨ̃* allumé n'est pas, pour les Wayãpi, un acte innocent.

que la prise de fonction d'un chamane ne se concrétise – du moins actuellement – par aucune fête comme chez les Kali'na (P. KLOOS, 1968), ni même par une séance publique exceptionnelle comme chez les Akawaio (A. BUTT-COLSON, 1977).
Le chamane wayãpi s'installe dans son sacerdoce avec la même discrétion ayant présidé à sa formation. Simplement, avec le temps, à mesure que sa réputation de guérisseur grandit, les séances de cure qu'il conduira auront une intensité dramatique de plus en plus forte et attireront une assistance nombreuse. Être un chamane pleinement doté de ses pouvoirs implique une pratique régulière, sinon intense, et l'on nous a cité le cas d'un chamane indolent dont les esprits tutélaires lui avaient fait enfler les pieds avec des larves (*tune*) qui parasitent les arbres *Cecropia*, parce qu'il ne s'occupait plus d'eux.

La cure chamanique

D'après ce que nous avons pu observer dans le haut Oyapock, la cure chamanique possède une amplitude variable, allant de la consultation à domicile à la séance publique tenue sous la case de réunion du village. Ainsi, entre 1970 et 1982, une seule cure collective a revêtu l'aspect d'une danse (*molay*).
Nous nous contenterons ici de résumer de façon normative une séance publique, telle qu'elle est menée par un chamane confirmé. Il peut s'agir de séances diurnes ou nocturnes. Dans le premier cas, le chamane utilise le gros hochet *malaka*, percé d'un trou par lequel la fumée de tabac est insufflée. Ce hochet renferme des doubles de grosse taille ; on en joue en le secouant verticalement de bas en haut et inversement. Le son produit est l'une des formes que peut prendre la voix de l'esprit tutélaire[11].
Dans le second cas, on utilise le hochet *malali*, plus petit, totalement clos, et renfermant des doubles également plus petits. Ce hochet est tenu horizontalement entre les cuisses et animé d'un mouvement circulaire du poignet. En cours de cure, le même mouvement mais cette fois vertical, est reproduit autour de la tête du malade.
Les séances nocturnes, les plus prisées en raison de leur intensité dramatique, nécessitent la construction à l'intérieur de la case de réunion d'un abri fermé en palme (*tokay*) qui abritera le chamane, le malade et les esprits. Sont également préparés préalablement une dizaine de gros et longs cigares (*petĩ*), le tabac et l'écorce *tawali* étant fournis par la famille du patient.
À la nuit tombée, le chamane et le patient se retirent sous le *tokay*, tandis que la population du village, assise sur des petits bancs, les encercle. La plupart des assistants fument également des cigares, favorisant ainsi la venue et la présence des esprits.
Le chamane va dès lors exercer son pouvoir magique (*ymoay*) afin de détecter quel *kaluwakũ* (nom attribué, rappelons-le, aux esprits lorsqu'ils donnent une maladie) est cause de la maladie et surtout s'il est téléguidé par un autre chamane (*ayãoika*), ou encore s'il s'agit d'un sort (*molãwã*) envoyé par l'âme d'un mort. L'opération est souvent précédée d'un interrogatoire du malade qui vise à savoir quelle est la partie vitale atteinte et quelle rupture d'interdit il a pu commettre.
Puis le chamane chante, en agitant son *malali*, et en fumant bruyamment. Les doubles des esprits enfermés dans le hochet dont le son est la voix, le chant du chamane et la fumée du tabac, vont alors faire venir l'esprit tutélaire dont l'arrivée est marquée par une violente agitation des palmes de l'abri.
Deux scénarios sont alors possibles : soit le chamane entreprend un dialogue avec son esprit tutélaire, soit celui-ci va prendre en main la séance. Dans les deux cas, ils sont assis à califourchon sur le même banc et se font face.
En cas de dialogue (*wayawaya*), ce qui semble le plus commun, les deux alliés, qui se qualifient mutuellement de *paye*, vont tenter de localiser, grâce au hochet *malali*, le mal, sa nature et surtout, comme nous l'avons déjà dit, vont tenter d'identifier l'expéditeur. Parfois d'autres esprits seront appelés à la rescousse, grâce à leur chant spécifique.

11. Tant chez les Arawete (VIVEIROS DE CASTRO, 1982) que chez les Asurini (JANGOUX, 1978) *maraka* désigne non le hochet, mais le chant du chamane, ce qui nous renvoie directement à l'idée de voix des esprits.

Pour les personnes extérieures au *tokay*, rien d'autre n'est audible que grognements, chants déformés, voix dénaturées et agitations de palmes. Le public accompagne la séance en émettant à intervalles réguliers un cri plaintif *ĩĩ*..., *ĩĩ*..., censé prévenir l'égarement de l'âme du chamane.
La localisation de l'esprit fautif implique un combat qui se déroule soit dans le *tokay*, soit sur le lieu de résidence du *kaluwakũ*.
À cette phase de l'activité chamanique, correspond un vocabulaire habituellement réservé à la guerre (*yapisi*, « combattre » ; *lepɨ*, « revanche »...). Si le chamane se rend chez l'esprit fautif, il se métamorphose lui-même en esprit, tandis que son esprit apprivoisé prend sa place dans l'abri de palme.
Après son retour, intervient la séance de soins proprement dite qui comporte quatre actes :

- *o-ãmowɨ*, « il aspire » (bruits de succion) la maladie aux endroits où se manifeste le *ã*, "le principe vital". C'est celui-ci qui doit être restauré ;
- *o-peyu*, « il souffle » la fumée de tabac d'un cigare spécial, *tamɨlɨ*, pour redonner sa force au malade ;
- *o-pɨsoso*, « il extrait » la matérialisation de la maladie. Le plus souvent, nous avons observé des pierres, des aiguilles ou des plombs de chasse, qui ont, pour tous, valeur de symbole ;
- *o-putupɨ*, « il enfume » le malade avec de la fumée de tabac, afin de chasser le *kaluwãkũ* et éventuellement le renvoyer à son expéditeur. Ce dernier acte est très important, car il permet à bas bruit de régler les comptes entre communautés et entre groupes ethniques.

Durant ces quinze dernières années, les chamanes des communautés wayãpi, à l'exception de la petite communauté qui s'est déplacée du Kouc vers le Jari, n'ont été que peu souvent impliqués dans le processus d'envoi de maladies. En revanche, et dans l'ordre croissant, les chamanes palikur, tirio, émerillon et wayana-aparai furent régulièrement accusés. Aujourd'hui, les contacts inter-ethniques se multipliant, les Palikur sont souvent concernés et même les lointains Kali'na.

La séance se termine généralement par des chants, l'éloignement progressif du *leima* dont la voix s'estompe peu à peu et l'édit de diverses prescriptions du chamane au malade, incluant des interdits alimentaires (souvent liés symboliquement à l'esprit qui a frappé), des prescriptions de bains de plantes puissantes dont le chamane contrôle les maîtres ou de bains de vapeur dans lesquels on jettera un cristal de roche (*takulusĩ*).
La stricte observance des interdits, alimentaires ou autres, est réclamée. D'ailleurs, une transgression sera presque toujours invoquée par le chamane, et presque toujours avouée par le patient, en cas de rechute.
Enfin, lorsque tout le rituel qui vient d'être décrit a été effectué correctement, alors seulement le malade est guéri (*o-ymomoela*).

Interactions entre médecine wayãpi et médecine occidentale

La société wayãpi, comme la plupart des ethnies de l'Amérique tropicale forestière, a connu du XVIIe siècle à la première moitié du XXe siècle une décadence démographique tragique, qui aurait pu l'amener à douter tout à la fois de son système de représentation du monde et de son système curatif.
Or, il n'en a rien été, et comme nous venons de le voir, le système curatif à deux niveaux persiste actuellement et tout particulièrement le second.
L'introduction de la médecine européenne n'a pas modifié, du moins dans son aspect curatif, la situation, puisque la geste du médecin a été située d'entrée de jeu dans le premier niveau, celui de la médecine symptomatique. En ce lieu, ainsi que nous l'avons vu avec plus de détail dans un article précédent (GRENAND et GRENAND, 1983), existe une réelle compétition, oscillant au gré des guérisons, entre phytothérapie traditionnelle et

remèdes importés. Il n'en reste pas moins que toute guérison définitive n'est obtenue qu'après la cure chamanique. L'équilibre est donc sauf, puisque le médecin ne fait pas concurrence au chamane.
Le système médical wayãpi se trouve en revanche menacé à long terme par certains aspects sociologiques de l'intervention médicale extérieure. En effet, depuis quelques années, l'application inconsidérée, par certains médecins mal informés, de règles médicales importées de métropole sur des patients wayãpi, entraîne des tensions et des perturbations dont la portée ne peut encore être pleinement mesurée.
C'est le cas, par exemple, de l'évacuation préventive systématique des primipares, ou de vieillards s'en allant mourir à l'hôpital de Cayenne. L'absence du rituel entourant la naissance (la célèbre et pourtant incomprise couvade) ou l'errance des esprits d'un chamane jeté à la fosse commune sont ce que l'on peut qualifier d'atteinte grave à l'idéologie wayãpi.
Une nouvelle adaptation du rituel se produira-t-elle en vue de préserver l'essentiel de la pensée référentielle ?
Le système volera-t-il en éclats pour céder la place à des valeurs nouvelles ?
La question reste ouverte.
La fréquentation du dispensaire par les jeunes générations est devenue si courante depuis une dizaine d'années que l'on doit s'interroger sur l'importance actuelle des plantes médicinales.
Une enquête, menée dans le haut Oyapock par Marie Fleury en collaboration avec le corps enseignant (programme Tramaz), devrait permettre de cerner l'usage réel de la pharmacopée chez les Wayãpi contemporains.

Tableau II

Les manifestations extérieures de la maladie reconnues par les Wayãpi.

Manifestation extérieure, « symptôme »	Traduction	Correspondance et explication	Fréquence du symptôme	Nombre de remèdes	Importance de l'emploi des remèdes
		Tête			
eaaɨ	« Mal d'œil »	Conjonctivites variées	Épisodique	2	Presque disparu
tãyaɨ tãĩ mãlã	« Mal de dent » « Dents cariées »	Algies dentaires (névralgies, abcès) Caries dentaires	Fréquent	7	Emploi fréquent
ãkãngaɨ	« Mal de tête »	Céphalées	Fréquent	10	Emploi occasionnel
namiaɨ apɨakwalaɨ	« Mal d'oreille », « Mal du conduit auditif »	Affections auriculaires variées	Épisodique	3	Emploi occasionnel
yuluaɨ	« Mal de bouche »	Muguet des enfants	Épisodique	5	Emploi fréquent
kulukaaɨ uu	« Mal de gorge » « Toux »	Associés à aɨmã 'ẽ (cf. tronc et viscères)	Épisodique	6	Emploi occasionnel
mõngɨ ãsã	« Rhume », « Éternuement »	Associés à aɨmã 'ẽ (cf. tronc et viscères)	Épisodique	3	Emploi occasionnel
apitaɨ	« Mal de cheveux »	Champignons (petites boules noires rendant les cheveux cassants)	Fréquent	1	Emploi occasionnel
		Tronc et viscères			
aɨmã 'ẽ	« Le mal »	Affections broncho-pulmonaires	Épisodique	6	Presque disparu
posi 'a aku posi 'aɨ	« Brûlure de poitrine », « Mal de poitrine »	Brûlures d'estomac, coliques, mal de coeur	Épisodique	4	Emploi occasionnel
kala 'ɨ	« Fièvre »	Toute forme d'accès fébrile	Très fréquent	63	Emploi fréquent pour certains remèdes seulement
taɨpa	« Mal total »	Courbatures surtout liées à la fièvre	Très fréquent		

Manifestation extérieure, « symptôme »	Traduction	Correspondance et explication	Fréquence du symptôme	Nombre de remèdes	Importance de l'emploi des remèdes
		Tronc et viscères			
nikasi yaɨlala	« Faiblesse », « Dépérissement des enfants »	Lié parfois à d'autres symptômes	Rare	11	Emploi occasionnel
kane'ũ	« Essoufflement »	Recouvre toute respiration haletante, de la bronchite au râle	Épisodique	4	Emploi fréquent
apeaɨ uwɨ̃ aɨ	« Mal de dos », « Mal dû au fait que le sang se retire »	Rhumatismes, maux de reins	Rare	5	Emploi rare
a'a	« Chute »	Hémorragies internes dues aux chutes	Rare	1	Emploi rare
wẽ'ẽ	« Vomissement »	Nausées de toute origine	Épisodique	3	Emploi occasionnel
tuwɨ	« Sang »	Hémorragies	Rare	6	Presque disparu, sauf l'emploi mécanique du coton et du duvet d'aigle
tewika'ɨ	« Diarrhée », « Coliques »	Parasitoses, diarrhées bactériennes et alimentaires, coliques	Très fréquent	14	Emploi fréquent, en recul depuis peu
teposiwɨ	« Sang dans les excréments »	Dysenteries sanglantes	Épisodique	7	Emploi occasionnel
lulu	« Enflure »	Rates hypertrophiées liées au paludisme	Fréquent	2	Emploi occasionnel
pulu'a pulu'anunu	« Nombril enflé »	Hernies ombilicales	Peu fréquent	4	Emploi occasionnel
ewo'i	« Vers »	Vers intestinaux et *Larvae migrans*	Très fréquent	4	Emploi fréquent, en recul depuis peu
moma'eaɨ	« Mal donné par une chose : poison »	Envenimations (serpents et surtout insectes)	Très fréquent	12	Emploi occasionnel
wamulu	« Ver géant mangeant les viscères »		Rare	1	Emploi occasionnel

Tableau II (suite)
Les manifestations extérieures de la maladie reconnues par les Wayãpi.

Manifestation extérieure, « symptôme »	Traduction	Correspondance et explication	Fréquence du symptôme	Nombre de remèdes	Importance de l'emploi des remèdes
Membres					
yea	« Fracture »		Très rare	3	Presque disparu
siliminãpitoy pɨkolo, pokolo	« Glissement de coude », « Main tordue », « Pied tordu »	Luxations, foulures	Épisodique	2	Presque disparu
aikapa	« Tué complètement »	Crampes, contractions de l'accouchement	Peu fréquent	2	Presque disparu
Appareil uro-génital					
uwɨu	« Gros sang »	Règles trop abondantes	Semble rare	1	Emploi occasionnel
tekalukaai	« Urine mauvaise »	Caractérise des urines colorées ; absence de douleur	Épisodique	1	Emploi fréquent
tekaluaɨ	« Urine douloureuse »	Urétrites, cystites, mycoses vaginales	Épisodique	6	Emploi fréquent
kalukeapemã'ẽ	« Celui qui pisse au hamac »	Incontinence d'urine	Rare	1	Emploi occasionnel
ya'ɨnoa'ãy	« Enfant qui ne peut pas naître »	Problèmes obstétriques divers	Épisodique	1	Emploi fréquent
pita itɨ memɨ'alay	« Perdre l'avorton », « Lâcher le bébé »	Fausses couches, contraceptifs, avortements	Peu fréquent	3	Emploi occasionnel
ya'ɨ̃	« Sans bébé »	Stérilité	Rare	1	Presque disparu
Phanères					
ewo'i	« Vers »	cf. Tronc et viscères			
pupu yowa	« Faire des cloques » « Urticant »	Dû à des plantes	Semble peu fréquent	1	Emploi occasionnel
yũ	« Épine »	Blessures liées aux épines et aux échardes	Épisodique	1	Emploi occasionnel
piya kɨsɨ̃	« Coupure » « Blessure »	Accidentel	Épisodique	6	Presque disparu
kayta, kayae	« Brûlure »	Accidentel	Rare	3	Emploi occasionnel

Manifestation extérieure, « symptôme »	Traduction	Correspondance et explication	Fréquence du symptôme	Nombre de remèdes	Importance de l'emploi des remèdes
		Phanères			
lulu	« Enflure » (avec ou sans pus, *pe*)	Contusions, inflammations, infections de la peau	Plutôt rare	4	Presque disparu
sõwɨma	« Très bleu »	Hématomes	Épisodique	2	Presque disparu
ĩsĩsĩ	« Mycose »	Mycoses interdigitales	Épisodique	1	Emploi fréquent
pɨyea	« Cassure du pied »	Crevasses	Rare	2	Emploi fréquent
yãsĩ 'ĩ kalasapa	« Petite libellule » « Abcès, furoncle »	Orgelets, abcès non fistulisés de petite taille Abcès ouverts mais aussi plaies ouvertes infectées	Épisodique	8	Emploi occasionnel
kalasapau	« Gros abcès »	Leishmaniose	Épisodique	4	Emploi se raréfiant depuis peu
kulu	« Boutons »	Éruptions cutanées diverses	Épisodique	7	Presque disparu
kɨnã	« Verrue »	L'origine en serait les écailles de petits poissons qui restent collées sur la peau	Rare	1	Presque disparu
		« Âme » (ã, taɨwe)			
malama	« Maléfice »	Manifestation de l'atteinte par les taya	Épisodique	3	Emploi occasionnel
yalimã	« Se tortiller »	Convulsions	Rare	2	Emploi occasionnel
apetumɨ cawilɨ	« Assombri », « Œil tourbillonnant »	Évanouissements (fuite du taɨwe)	Épisodique	1	Emploi fréquent
polengeta manõmanõ	« Parole folle »	Bégaiement	Rare	—	Pas de remède symptômatique
manõmanõ	« Petite mort »	Folie marquée par un comportement déréglé, évanouissement inclus	Rare	1	Emploi occasionnel ; relève surtout du chamane
molãwãte	« Être ensorcellé »	Être possédé par un esprit (ayã) sans pouvoir le contrôler	Rare	—	Relève strictement du chamane
iyai	« Foutu »	État de démoralisation, accompagné d'hébétude ; propension au suicide	Rare	—	Relève strictement du chamane
teãngaya	« Maître des pleurs »	Pleurs constants chez les enfants	Épisodique	3	Emploi occasionnel
pane	« Malchance à la chasse et/ou à la pêche »	Le fait d'être peu chanceux dans les activités vitales	Épisodique	17	Emploi occasionnel (accompagné d'interdits donnés par le chamane)

Les Palikur

Une ethnomédecine dans un contexte de réadaptation permanente

Les Palikur (*Parikwene*) constituent l'une des rares populations indigènes survivantes des Basses Terres d'Amérique tropicale ayant eu contact avec les Européens dès le début du XVIe siècle[12].

Si l'on admet que leur survie ne peut être le fruit d'un hasard, nous devons alors considérer qu'elle est celui d'adaptations successives extrêmement lourdes ayant affecté pratiquement tous les aspects de la culture originelle.

Quelques brefs éléments historiques sont indispensables pour comprendre la suite de notre propos :

- Au XVIe et pendant la première moitié du XVIIe siècle, les voyageurs signalent dans la bande de savane marécageuse coincée entre mer et forêt dense, qui court de l'Oyapock à l'Amazone, une nébuleuse de populations indigènes relativement sédentaires, tour à tour alliées et antagonistes. Les contacts commerciaux établis avec les Européens, contés aujourd'hui sur un mode mythique par les Palikur, introduisent des modifications technologiques, en même temps qu'ils sont aussi à l'origine d'épidémies catastrophiques.
- Du XVIIe au début du XIXe siècle, les populations indigènes de la zone sont ballottées entre la France et le Portugal qui veulent s'assurer la possession de la côte d'Amapá. Épidémies, fuites du sud vers le nord, déportations au Pará et surtout tentatives d'évangélisation se succèdent (1687, 1735, 1786). Ces divers facteurs entraînent un brassage de populations déjà très réduites, ne laissant dans la première moitié du XIXe siècle que les Palikur, seul groupe d'une réelle importance dans la région. Durant cette période, les contacts commerciaux s'intensifient, d'autant plus que la région est riche en poissons et lamantins et que les Amérindiens, très tôt, revendent leurs surplus agricoles aux navires.

La richesse de l'écosystème a d'ailleurs dû être un facteur essentiel pour le maintien des Amérindiens dans les marais, alors que la forêt voisine leur eût offert un refuge plus sûr.

- Au XIXe siècle, la situation contemporaine se met en place, les Palikur se centrant définitivement sur l'Urucaua (*Aukwa*) au Brésil, tandis que les divers groupes d'Amérindiens réfugiés, connus à partir de cette époque sous les noms de Karipuna et de Galibi[13].

12. En Guyane, les Kali'na sont aussi dans ce cas de figure.

13. Ce groupe n'a que peu de choses en commun avec les Kali'na (anciennement dénommés Galibi), qui s'étendent de la frontière brésilienne au Venezuela à travers les Guyanes. Sa langue actuelle est une forme ancienne du créole de Guyane française.

s'installent respectivement sur leur est (Rio Curipi) et leur ouest (Rio Uaça). Si l'évangélisation se relâche alors, l'influence des populations créoles, avec lesquelles se crée une situation de clientélisme, devient prépondérante.

• En 1900, l'arbitrage de Berne accorde définitivement l'Amapá à la République du Brésil, entraînant l'exode des Palikur sur la rive française du bas Oyapock où ils seront durement frappés par des épidémies.
La plupart d'entre eux reviendront à l'Urucaua avant 1914, mais l'aventure laissera cependant des séquelles durables, amenant les Palikur à se scinder en deux groupes plus ou moins complémentaires, ballottés au gré des politiques de la France et du Brésil. Enfin, depuis 1965, l'ensemble du pays palikur a vu fondre à nouveau sur lui des missionnaires de diverses sectes évangélistes (*Summer Institute of Linguistics*, Pentecôtistes, Adventistes), provoquant des crises à l'intérieur des villages, des scissions et surtout une remise en question des valeurs traditionnelles qui avaient survécu aux adaptations précédentes. À cela s'est ajoutée pour les Palikur de Guyane une menace réelle sur les terres qu'ils occupent.
Dans un tel contexte historique et politique, il n'y a donc rien de surprenant à ce que la civilisation des Palikur, forte aujourd'hui de 1500 personnes, soit faite d'éléments composites s'articulant parfois avec difficulté, de variations individuelles de genre de vie et d'operculation de certains rituels survivant dans la mémoire, comme si l'on voulait les mettre en réserve pour des jours meilleurs. Cependant l'impression qui se dégage de l'ensemble est si morose – en dépit d'une montée réelle d'un militantisme amérindien – que l'on peut se demander à la suite de S. DREYFUS-GAMELON (1981) « de quoi sera fait demain l'espace géographique, économique, social des Palikur ? »
L'étude de l'ethnomédecine palikur et des valeurs qui s'y rattachent illustre pleinement ce qui précède ; à une phytothérapie riche, répondent, comme nous le verrons, des conceptions mouvantes, rendant compte des influences extérieures.

Brèves remarques méthodologiques

Les Palikur ont été visités plusieurs fois au XXe siècle par des anthropologues et l'on pourrait s'attendre à une connaissance très fine de leur culture. Or il n'en est rien, en raison, pour une part des séjours relativement courts effectués par la plupart d'entre nous, mais surtout parce que les fils conducteurs qui menaient de la société ancienne à la société actuelle n'ont pu être suivis avec précision.
Les travaux de nos prédécesseurs [NIMUENDAJU, 1926 ; FERNANDÈS (1950) vers les années 1940 ; ARNAUD (1984) dans les années 1960] se sont révélés fort utiles, surtout parce qu'ils nous permettent de toucher du doigt les transformations les plus récentes. Les travaux que nous avons menés concernent la parenté, l'ethnohistoire, l'économie de subsistance, la civilisation matérielle, les traditions orales, la langue, l'ethnobiologie et l'ethnomédecine, mais ils ne nous permettent pas de fournir une vision complète de la société palikur dont des pans entiers restent à étudier.

L'univers palikur

DREYFUS-GAMELON a montré (1981) que les Palikur se ressentaient actuellement bien centrés, puisque le nom même de la rivière Urucaua est la déformation de *Aukwa*, « milieu », l'une des deux autodénominations de l'ethnie étant *Aukwayene*, « les gens du milieu », par rapport aux deux rivières et aux deux autres peuples qui y vivent, situés à l'est et à l'ouest.
L'espace palikur est constitué de rivières, de lacs, de savanes marécageuses, d'îles (collines boisées s'élevant au-dessus des savanes), de forêts-galeries, et se trouve limité à l'est par la grande forêt, à l'ouest par la mangrove puis l'océan.
L'écosystème palikur est basé sur l'exploitation de ces divers milieux,

l'organisation spatiale ancienne des divers groupes ethniques voisins et des clans palikur semblant même avoir été liée à l'exploitation de zones précises correspondant à un milieu donné.
Cette division territoriale ne négligeait (et ne néglige toujours pas) les entités surnaturelles[14] qui étaient liées à des lieux géographiques remarquables à l'accès prohibé ou pour le moins dangereux (par exemple le lac des Maye, les monts Wakayuri et Msibiuβnao, etc.). Seule la grande forêt était vraiment réputée comme dangereuse dans son ensemble. Cette vision du monde permettait aux hommes d'éviter avec une relative aisance les entités surnaturelles, le danger étant conjuré par les chamanes et autres spécialistes de la magie.

Les causes de la maladie : quelques notions contradictoires

Le rôle du chamane chez les Palikur a été interprété par les divers auteurs cités de façon assez divergente pour tout ce qui touche à la maladie (*kagait*) ; cependant il semble possible de dégager quelques points forts[15].
Le chamane, *ihamui* (sing.), *ihamben* (plur.), est le manipulateur essentiel des forces surnaturelles qui, sans lui, resteraient relativement circonscrites. La caractéristique la plus saillante du chamane est le don de vision (*yevuenẽ*), que ne possède aucun des autres manipulateurs de la magie ; il est héréditaire mais ne peut être mis en pratique qu'à travers une initiation. L'aire d'action des chamanes est bien centrée, puisque outre les Palikur eux-mêmes, elle s'étend aux deux ethnies évoquées plus haut (Karipuna et Galibi) et dans une plus faible mesure aux Créoles et Brésiliens voisins. L'activité chamanique est foncièrement ressentie comme une guerre entre praticiens, la condition de base pour envoyer des esprits étant, selon nos informateurs, que les personnes doivent se connaître préalablement. Ces querelles entre chamanes, qui nous ont été évoquées à plusieurs reprises, ainsi qu'à nos prédécesseurs (Nimuendaju, 1926 ; Arnaud, 1970), engendrent parfois des conflits graves aboutissant au meurtre, comme cela est arrivé en 1961.
Il est en particulier très symptomatique que les chamanes les plus puissants (*wep kune*) soient ressentis comme des fauteurs de trouble. Doit-on voir là une résultante d'une longue influence du christianisme ou plus simplement une séquelle des remous occasionnés par la fusion des nombreuses ethnies et sous-groupes de la région ?
En pratique, l'action des chamanes, grâce à leurs esprits, atteint d'abord et avant tout des personnes innocentes des groupes familiaux ou villageois du chamane visé, sous forme de maladies envoyées (*ihikek ten*), de pertes de chance à la chasse (*mawihapye*), affectant aussi bien les hommes que leurs chiens, ou encore sous forme de plaies s'abattant sur les abattis.
Face à de telles atteintes, les Palikur soit utilisent un certain nombre de plantes préventives (*aβetuña kagait*), protectrices (*kiβegti*), ou curatives (*iβeiti*)[16], soit font

14. Les Palikur d'aujourd'hui désignent collectivement ces entités par le terme *wañitye*, alors que ce mot désignerait, selon Nimuendaju (1926), le diable des chrétiens. Selon lui les esprits seraient les *yumawali*.
En vérité, les entités surnaturelles possèdent diverses appellations.

15. Nous ne traiterons pas ici de l'initiation et de la cure qui mériteraient un développement comparatif spécial. Quelques éléments sont exposés à *Brosimum acutifolium* (Moracées) et à *Bonafousia angulata* (Apocynacées). De même ne sera pas abordé le rôle du chamane lors des fêtes *wawapna*, « danse des hochets » et *aramtem*, « danse des clarinettes », qui ont un rôle d'apaisement des forces naturelles et surnaturelles.

16. Le nom de la plante currative, *iβeiti*, dérive directement de *aβeya*, « petite plante herbacée », marquant bien l'aspect phytothérapeutique de la médecine palikur.

appel à un autre chamane. Sous l'influence de différentes sectes évangélistes, le chamanisme avait indubitablement régressé dans les décennies 1970 et 1980, renforçant du même coup l'usage du remède « ordinaire ». Si la place du chamanisme semble aujourd'hui stabilisée, son existence se manifeste surtout à travers un ensemble de pratiques domestiques discrètes, telle que l'utilisation de plantes à forte valeur magico-religieuse.
Une deuxième grande cause de maladie est celle liée à l'activité des sorciers. NIMUENDAJU (1926) ne fait pas allusion à ces personnages, tandis que FERNANDÈS (1950) les nomme *urucrú* et explique que leur esprit peut voyager, qu'ils peuvent envoyer des maladies et surtout qu'ils ne domestiquent pas d'esprit. ARNAUD (1970) quant à lui, distingue non pas une, mais deux catégories de sorciers : les « féticheurs » (*aviri*) et les « loups-garous » (*urukru*) ; les premiers sont des jeteurs de sorts, les seconds se transforment en feux-follets, volant à grande hauteur et ayant commerce avec les morts. Quant à nous, nous n'avons trouvé qu'une seule catégorie, *urukgu*, traduite dans la région par le terme créolo-français de « loup-garou », mais réunissant les attributions des deux catégories précédentes : ils se transforment en feux-follets (*tiket weknẽ*, litt. « feu qui marche ») et pénètrent dans le corps des humains ; ils possèdent un souffle puissant incluant l'usage du tabac ; ils manipulent les arums magiques (*masas*) et connaissent les incantations (*avihi*) qui confèrent la force nécessaire aux plantes qu'ils utilisent. Les maladies qu'ils envoient peuvent être similaires à celles envoyées par le chamane ; cependant certaines autres leur sont attribuées, comme le *kunaßui*, assimilé au *vent* des Créoles, et qui entre dans le corps lorsque l'on voit, sur l'eau, une petite risée en forme de pointe, poussée par le vent. Leur geste est recouverte par le verbe *piuyepten*, « empoisonner »[17].
ARNAUD (1970) suggère, en particulier pour le « loup-garou », une influence occidentale. La réalité est sans doute plus complexe. D'un côté, FIGUEIREDO (1980) a montré pour la ville de Belém qu'aux traditions européennes, africaines et amérindiennes correspondaient des spécialités qui se côtoyaient sans se fondre, ce qui confirmerait l'hypothèse de Arnaud. En sens inverse, nous rappellerons qu'ont été trouvés des jeteurs de sorts chez les Wayãpi et les Akawaio (BUTT-COLSON, 1977), sociétés ayant été tardivement en contact avec l'Occident. L'utilisation par les *urugku* palikur d'arums pour nuire, technique typiquement amérindienne, va dans le même sens. Cependant l'existence de thèmes comme le feu-follet, le commerce avec les morts ou le pouvoir de donner des maladies par mauvais œil, que l'on retrouve trait pour trait chez les Créoles, tendrait à suggérer que nous sommes en définitive devant un phénomène syncrétique.
Dans les écrits de nos prédécesseurs, les causes des maladies sont liées strictement aux activités des chamanes et des sorciers que nous venons d'évoquer. Pourtant, lors aussi bien de nos enquêtes sur les plantes médicinales que sur le concept de maladie, nos informateurs ont fréquemment insisté sur le fait qu'il existait des maladies « normales » selon leur propre expression, dont la filiation peut être tracée soit du côté d'une erreur de comportement, soit du côté des causes accidentelles. Cela est en totale contradiction avec ce qu'écrit en particulier FERNANDÈS (1950), qui affirme que l'usage de l'ensemble des remèdes d'origine végétale est contrôlé et ordonné par les chamanes à la suite de séances chamaniques.
L'affirmation nous semble douteuse pour plusieurs raisons : la principale est l'importance numérique des remèdes traitant des maladies non envoyées, qui représentent 78 % des remèdes palikur présentés dans cet ouvrage ; or, il est peu

17. Il est très probable que les féticheurs *aviri*, évoqués par ARNAUD (1970), ne soient en fait que l'un des *urugku* dans l'incantation *avihi*. Ce type d'extension de terme existe aussi chez les Galibi de Uaça, voisins des Palikur, où certains chamanes nommés ordinairement *piai* sont qualifiés de *pota* (« acte de sorcellerie »), dès lors qu'ils pratiquent la magie noire (*Povos Indígenas no Brasil*, 3, 1983).

probable que les Palikur aient « découvert » cette pharmacopée depuis 1940, date du séjour de FERNANDÈS.
Une autre raison réside dans la personnalité des spécialistes des plantes médicinales. Ceux-ci ne sont pas forcément des chamanes, loin s'en faut : il s'agit surtout d'hommes et de femmes âgés, tels Victor ou la regrettée Cécilia du village de la Savane (Espérance) et l'ancienneté de leur savoir ainsi que le respect qui s'y attache militent dans le sens d'une phytothérapie dont la valeur est reconnue depuis fort longtemps par les Palikur.
Il n'en reste pas moins que l'examen de la nosologie et de la pharmacopée elle-même est indispensable pour tenter de définir quelles sont les composantes actuelles de la phytothérapie palikur.

La nosologie et la pharmacopée palikur : leurs adaptations

Les désastres sanitaires qui se sont abattus sur les Palikur se situent en gros à la première époque du contact permanent avec les Européens (XVII[e] siècle), puis lors de l'exode en Guyane française en 1900. À ces catastrophes, vient s'ajouter le resserrement des liens économiques avec les Européens puis les Créoles et enfin les Brésiliens.
Ces situations ont entraîné inévitablement un réajustement, aussi bien au niveau des concepts s'attachant à la maladie, qu'au niveau de l'adaptation des remèdes utilisés. En particulier, le concept clairement énoncé de *maladie importée* a été introduit. Pour ce qui est de la pharmacopée, si elle a beaucoup emprunté, il est également certain qu'elle a innové. Nous essaierons d'analyser la pertinence de ces hypothèses en examinant successivement ce que sont les maladies envoyées, les maladies « normales » et les maladies importées.

Les maladies envoyées

Quoiqu'elles appartiennent à un substrat indigène, elles ne sont pas totalement dépourvues d'influences étrangères.
On compte :

• Les maladies de l'âme (*pamnap*) : elles englobent diverses altérations de la personnalité et se traduisent en particulier par des évanouissements ou des étourdissements (*mtiukemum*) ou par un affaiblissement (*mabimni*) ; 42 remèdes typiquement indigènes sont utilisés aux côtés d'un seul remède introduit.
Il existe par ailleurs diverses préparations utilisant des plantes dont le rôle consiste à réguler ou à modifier les relations entres les individus. Séduire (*anin*), pacifier, calmer (*kabayotka*), rendre obéissant (*batekutβey*, « obéissance/remède »), favoriser l'isolement, etc.

• La maladie nommée *kunaβui* et traduite en créole soit par « vent », soit par « mal de cœur » ; son concept est peut-être un emprunt, bien qu'elle ne soit pas reconnue comme tel. Il existe trois remèdes typiquement indigènes pour la soigner. Cependant le fait qu'elle soit considérée comme une maladie *chaude* traitée par des décoctions *froides*, renvoie à l'opposition chaud/froid de la médecine créole.

• Les vers intestinaux (*kawi*), les asticots qui « sortent » de la peau (*yuyen*), les microfilaires (*wiuwi*) et les larves *Dermatobia*, *vers macaques* en créole (*wakukwateya*, litt. « macaque/chenille », sont liés mythologiquement à l'action des esprits *maiβoko*. Il existe dix-sept remèdes dont quatorze sont strictement palikur, deux communs aux Palikur et aux Créoles mais concernant des plantes indigènes et un nettement introduit.

• La maladie *sikgep*, qui signifie « déchiré » et est traduite par le créole *blesse* ou *coup*, a été interprétée selon nos informateurs, soit comme une maladie envoyée à travers une incantation, soit comme une maladie « normale », par exemple lorsque l'on fait un effort excessif. La *blesse* est une maladie essentielle pour les Créoles.
Les Palikur la définissent comme une douleur mobile située sous les côtes sur lesquelles elle appuie. Les remèdes

Tableau III

Maladies de l'âme (*pamnap*), domaine psychosomatique.

Nom palikur	Correspondance	Traduction et commentaires	Remède
maʃniwe	« Anoréxie »	Considérée comme un mauvais sort ; peut être guérie par des plantes apéritives (*paudetni*).	3
mabimni	« Faiblesse »	Il s'agit d'une maladie « soufflée », atteignant autant les adultes que les enfants en bas-âge. Elle est soignée par des « fortifiants » (*idatnivey*) litt. « force/remède » qui procurent du souffle, rendent vif et actif et redonnent le sens de l'équilibre, jusqu'à recouvrement d'un état de plénitude (*akimniki*) litt. « jour/éveillé ».	13
awehẽ kieset	« Convulsions »	Les causes peuvent être envoyées (démence). Marqué par une agitation et un excès de chaleur ; mais lié parfois aux fortes fièvres ou à l'alcoolisme.	2
nuwiska	« Épilepsie »	S'attrape en forêt quand on est malade, par exemple paludéen. La protection est le piment.	1
waiwamnep	« État de choc »	Litt. « vagabonder/âme » ; recouvre les états de stress et de dépression.	1
wakukwakan	« Étourderie »	Litt. « singe capucin/comme » ; caractérisé par une mauvaise mémoire (*yakemiki*).	2
mawihapye	« Malchance »	Il s'agit de la « *panema* » brésilienne. Les plantes utilisées ont valeur de protection (*kißegti*).	11
mitiukemniki awaye	« Étourdissement » « Évanouissement »	Implique que la tête tourne avec perte d'équilibre, pouvant aller jusqu'à l'évanouissement.	4
dagaumna	« Nymphomanie »	Rendu par l'idée de nervosité féminine excessive.	3
kamaksaki	« Insomnie »	Sortilège envoyé ; des cheveux de la victime sont mélangés à de l'écorce pilée de *aßuki* ; la boule est placée dans le tronc de cette espèce.	1
kiaßuika	« Sénilité »	Litt. « vieux/superlatif ». Anormale quand elle est précoce ; marquée par des tremblements et des pertes de mémoire.	1

visent à immobiliser ces côtes ; ils sont au nombre de onze, dont deux seulement en commun avec les Créoles.
S'il y a eu emprunt du concept, il faut dans ce cas conclure à une innovation de la pharmacopée.

• Les maladies de peau *kũnk* et *igka* se rattachent, l'une à des taches blanches couvrant le corps, l'autre à une dermatose faciale qui provoque des démangeaisons. Elles sont envoyées par les esprits de la tribu éteinte des Maye.
Elles sont soignées par huit remèdes indigènes dont un en commun avec les Créoles pour une maladie proche.

• Les maladies du sexe, la stérilité (*tino manbiven*, litt. « femme qui ne produit pas » ; *tino kenõ bakimni*, litt. « femme qui fait un bébé » quand l'anomalie est corrigée), les métrorragies (*tino miratwinßi*), la descente de matrice (*mese*) et l'impuissance masculine (*kadet teußi*) sont liées à l'action des sorciers et des chamanes. Sur douze remèdes, deux sont indubitablement empruntés aux Créoles.

• Enfin *pitun wageuge*, « enflure du ventre » est attribuée à un bain froid trop précoce après l'accouchement ; elle est pourtant considérée comme une maladie envoyée et soignée par un seul remède.

Tableau IV
Autres maladies envoyées

Nom palikur	Correspondance	Traduction et commentaires	Remède
		Tête	
detui	« Paralysie faciale »	Litt. « qui reste dur ». Cette paralysie est envoyée, alors que les autres ont des causes naturelles.	1
beutiu	« Calvitie »	C'est une fragilité liée à la rupture d'interdit par une femme enceinte sur le singe capucin et le paresseux à trois doigts. Les chauves sont souvent des *urugku*.	4
		Tronc et viscères	
kunaβui	« *Vent* » (cr.)	Litt. « tourbillon ».	3
mahik	« Mal de cœur »	C'est un vent soufflé qui tourbillonne dans la poitrine et le ventre et « saisit » les organes.	
pũngwe	« Ballonnement »	Enflure soudaine du ventre.	1
duke giduknap	« Inflammation »	Atteint le ventre et l'estomac ; se traduit par des ulcères internes.	1
sikgep	« *Blesse* » (cr.)	Déchirure, dislocation d'organes.	11
kawi	« Vers intestinaux »	Diverses espèces concernées (ascaris, ankylostomes...).	10
kabukwene ikãy	« Mal propre à un type de chamane[18]»	Douleur envoyée ; différent de courbature.	1
		Phanères	
yuyen	« Myases »	Petites larves pondues par des mouches.	3
wiuwi	« Microfilaires »	Apparaissent surtout sur les pieds.	2
wakukwateya	« *Ver macaque* » (cr.)	Larves de *Dermatobia hominis.*	3
kũnk	« Pytiriasis »	Taches blanches sèches.	4
igka	« Taches blanches »	Uniquement sur le visage ; dues à une mauvaise digestion.	4
		Appareil uro-génital	
tino manbiven	« Stérilité féminine »	litt. « femme qui ne produit pas » ; on dit *tino kenõ bakimni* litt. « femme qui fait un bébé », quand l'anomalie est corrigée	3
tino miratwinβi	« Métrorragie »	Écoulements sanguins répétés hors des menstruations.	3
kadet teuvi	« Impuissance masculine »	Litt. « qui ne tient pas debout ».	5
pitun wageuge	« Enflure du ventre »	Lié à des bains froids après l'accouchement.	1

18. *kabukwene* est une catégorie particulière de chamane pratiquant la magie noire ; il se transforme en un personne difforme ou pénètre dans les demeures sous forme de lumignon.

Les maladies dites « normales »

Certaines de ces maladies ont des causes accidentelles et n'ont pour les Palikur aucune origine magique ; telles sont les fractures ou les piqûres de raie ; les morsures de serpent peuvent être « normales » ou envoyées.

D'autres, comme la fièvre, et particulièrement la fièvre palustre, sont attribuées à des variations climatiques, l'assèchement de la savane en été étant clairement connoté à l'arrivée des anophèles (*anii*), reconnus pour donner le paludisme. Il peut s'agir là d'une évolution récente liée à l'importance de la lutte antipaludique en Guyane et au Brésil et à l'information qu'elle véhicule.

Dans le tableau qui suit, on peut constater que si les maladies qui y sont rassemblées ne sont pas considérées comme importées, la diagnose de plusieurs d'entre elles a subi une influence extérieure. C'est le cas par exemple du thème de l'opposition chaud/froid, appliquée soit à la cause de certaines maladies (on a mal à la tête – elle est *chaude* – parce qu'on s'est brusquement refroidi ; la femme *échauffée* par l'accouchement enfle après un bain *froid*), soit à la manière de les traiter (on *rafraîchit* le ventre lorsqu'on a mal, il est donc *chaud*). Ces affirmations traduisent pour le moins une réinterprétation de certaines maladies sous l'influence soit des petits colons du bas Oyapock au XVIIIe siècle, soit plus récemment des Créoles de la région de Saint-Georges. (*Voir tableau* V *pages suivantes*.)

Les maladies importées

Les Palikur considèrent comme telles, diverses maladies liées au contact historique avec les Blancs et en particulier celles qui, dans le passé, ont causé des épidémies meurtrières. D'autres, comme nous allons le voir, sont rattachées directement à des changements culturels déjà anciens. L'existence de remèdes souvent originaux pour les soigner prouve en tout cas qu'elles font désormais partie de l'horizon quotidien de la population.

- *muukti* « grippe », appelée autrefois, « *la rhume* » par les colons ; son importance historique dans la décroissance démographique des Amérindiens n'est plus à démontrer. Le terme recouvre toutes les affections bronchopulmonaires, et même si elles sont reliées à des phénomènes banals comme la toux (*duhudu*), la rhinite (*muhukata*) ou le mal de gorge (*katiuka ikuvit*), leur aggravation en fait un mal spécifique. Sur les 18 remèdes existants comportant 24 plantes, cinq sont nettement empruntés aux Créoles ;
- *saram*, *kibegβitka*, « rougeole ». Le premier nom est un emprunt au portugais (*sarampo*). Deux remèdes sont connus, dont l'un est indigène, l'autre un emprunt aux Brésiliens ;
- *maoksikan*, « coqueluche » ; cette maladie appelée « cri du singe hurleur » semble parfaitement identifiée. L'existence de six remèdes, dont cinq sont indigènes et un en commun avec les Créoles, semble indiquer une adaptation ancienne de la pharmacopée à cette maladie ;
- *kabutaptip*, litt. « bouton/caillou » ; bien que ce mot nous ait été traduit par « varicelle », nous maintenons quelques réserves quant à la correspondance exacte. Un remède indigène est utilisé ;
- *skuwi*, *kayehẽ-mban*, « bile », « foie malade » ; ces mots recouvrent les maladies de foie liées à la surconsommation de graisse. Il est certain que la récente introduction de l'huile de table du commerce est une cause aggravante de cette pathologie. Cependant, l'existence de dix remèdes indigènes utilisés sous forme de purge salée (*avakabiut*) suggère une présence déjà ancienne de ces affections.
- *ptiveuni*, « calculs » ; cette maladie, qui signifie « cailloux des humains », est considérée comme liée à la consommation des haricots noirs et des lentilles qui sont des aliments importés. Un seul remède nous a été indiqué ;
- *kadahan sukgu*, « présence de sucre », l'expression ayant été d'abord traduite par « vorace de sucre ». Cette expression recouvre le diabète ; le nom palikur est suggestif et nos informateurs accusent

formellement l'abus de sucre, d'alcool... et de crèmes glacées. L'existence de dix-huit remèdes employant une vingtaine d'espèces, et dont deux seulement sont empruntées aux Créoles, va dans le sens d'une existence ancienne de la maladie[19]. Cependant le nombre de ces remèdes, en rapide augmentation, trahit la très forte inventivité des Palikur face à une maladie devenue préoccupante ;

- *pawahni*, « tension ». Il existe pour la soigner cinq remèdes dont un d'origine créole. La tension serait due au fait que le piment est désormais cuit avec les aliments, alors qu'il était anciennement écrasé cru dans le plat de service ;
- *wisnõ*, « érysipèle ». Cette maladie fort bien identifiée par les Palikur est liée à la souillure par l'eau boueuse en saison sèche, aggravée par la transpiration sous des vêtements sales. Il existe neuf remèdes indigènes contre cette maladie ;
- *aʃeimie*, traduit par « cancer ». Le mot palikur signifie littéralement « celui qui mange », et indique une influence extérieure. Le changement contemporain d'alimentation (viandes importées) serait pour les Palikur une cause déterminante de l'introduction de cette maladie ;
- *skaskaptiki*, « eczéma », créole *grattèle* ; entraîne une démangeaison ; elle est liée à la consommation de certains aliments (café, chocolat...).

Signalons enfin la connaissance « passive » que les Palikur ont de la lèpre (*piibusip*, litt. « très pourri ») dont ils sont indemnes, à la différence des populations métisses du voisinage.

La pharmacopée palikur : remarques sur son utilisation

L'utilisation de la pharmacopée ne reflète que partiellement ce qui vient d'être exposé. Nous ne nous appesantirons pas sur les modes de préparation, le milieu d'origine des plantes ou les parties utilisées, car cela nous amènerait à des répétitions. Nous nous contenterons d'évoquer les différences les plus notables au regard de ce qui a été dit pour les Wayãpi et les Créoles.

Nous présentons dans le présent ouvrage 340 espèces botaniquement différentes connues des Palikur, dont 95 % sont utilisées à des fins médicinales ; elles servent à confectionner 485 remèdes.

L'origine des espèces se répartit de façon relativement équilibrée, puisque 27 % viennent de la forêt primaire et des forêts secondaires anciennes, 21 % des forêts inondées et ripicoles, de la forêt secondaire et des marécages, 16 % des zones rudérales et des savanes sèches et 17 % des cultures ou des pourtours de maison ; les 16 % restants sont des plantes communes à deux milieux au moins. Cela est conforme à la fois à l'écosystème palikur, qui exploite des milieux très divers, et à une certaine sédentarisation des communautés. Dans la pratique, ce sont plus de 60 % de cette pharmacopée qui sont faciles d'accès.

Les remèdes sont préparés peu ou prou sur les grandes bases de la macération (*ißeiti ksevie*) et de la décoction (*ʃa, awehnẽ*).

Les macérations s'effectuent le plus souvent pendant la nuit, car la fraîcheur nocturne puis la rosée de l'aube sont dites leur conférer une plus grande efficacité.

Les préparations sont sensiblement plus soignées que chez les Wayãpi, en particulier grâce à l'usage du filtrage. La préparation des remèdes est relativement quantifiée, avec par exemple des indications sur le nombre de feuilles à utiliser ; l'état de la matière utilisée, tel que écorce fraîche ou écorce sèche, feuilles vertes ou feuilles fanées, est aussi souvent précisé.

Le mélange de plusieurs plantes (*eg-betene ißeiti*, « elle compose les remèdes ») a été fréquemment observé (112 préparations, soit 23 % des remèdes) ; l'influence créole peut être écartée, puisqu'il s'agit, dans la plupart des cas, de remèdes spécifiquement indigènes. En revanche, l'adjonction de sel, de lait, de miel, de jus de canne (ou de sucre) et de jus de citron, ainsi que la macération dans le rhum, observées pour quelques préparations,

19. Selon le regretté Dr Franck Joly, des facteurs génétiques pourraient être en cause pour expliquer l'importance du diabète chez les Palikur (*comm. pers.*).

dénotent une longue influence créole. Quant aux modes d'administration des remèdes, le lecteur pourra constater tout au long des fiches qu'ils sont très proches de ceux des Wayãpi. On notera cependant l'usage de purges salées (*avakabiut*), la fabrication de pommades avec la *chandelle molle* et des bains de siège (*tubuksa*), également très présents dans la médecine créole.
Enfin, on notera, pour les remèdes les plus puissants, une tendance plus marquée à une posologie assez précise, avec des indications sur le nombre de cuillerées (*paha*) à absorber ou surtout la durée des traitements, le plus souvent comptée en jours ou en semaines.

Conclusion

Les Palikur, s'ils ont pour le moins subi avec dureté l'impact de notre civilisation, en particulier pour tout ce qui concerne leurs valeurs philosophiques, ont conservé une médecine basée sur la phytothérapie, riche, variée et innovante, en particulier en empruntant au monde extérieur.
Cela est probablement dû à deux facteurs principaux :

- la phase la plus rude de leur contact avec l'Occident s'est produite à une époque où la médecine occidentale moderne n'existait pas et où les différences entre les deux systèmes étaient de ce fait moindres ;
- ils côtoient chaque jour la population créole, dont la phytothérapie est riche et culturellement valorisée.

La fusion entre le substrat indigène et les apports extérieurs s'est probablement effectuée sans à-coup, dans la mesure où elle concernait un domaine qui n'interférait aucunement avec les objectifs religieux et économiques des colonisateurs.
Enfin, et de façon très subtile, c'est à travers l'usage des plantes médicinales que les Palikur ont pu maintenir une foule de rituels domestiques les reliant malgré tout à la civilisation de leurs ancêtres.

Tableau v

Les manifestations extérieures des maladies « normales » reconnues par les Palikur.

Manifestation extérieure, « symptôme »	Correspondance	Traduction et explication	Nombre de remèdes
		Tête	
ibugot	« Cataracte »	De *ibugl*, « boue » ; l'eau sale et la poussière en sont rendues responsables.	2
kaya - tiak	« Mal d'œil »	Litt. « mal/œil » ; conjonctivite blépharite et *clous* ; le soleil est souvent incriminé.	12
tigiatiye pakihrot	« Loucher »	Le second mot signifie « regard du pécari à lèvre blanche ». Accident de naissance.	—
kayanka/itaibi	« Mal d'oreille »	Litt. « mal/oreille » ; douleurs auriculaires diverses incluant les otites ; un remède contre la surdité.	6
paibu kagehẽ paibu psip	« Carie débutante » « Carie avancée »	Dans le premier cas, la dent est « ébréchée » ; dans le second elle est « pourrie » .	6
wageuge gaibu	« Abcès dentaire »	Litt. « enflure/dent ». Lié aux caries.	1
bisubika	« Aphte »	Aphtes, mais aussi gengivites et gerçures des lèvres.	4
amabi	« Muguet »	Affection buccale strictement infantile.	4
piuk	« Acné »	Recouvre diverses éruptions cutanées faciales.	3
maye	« Masque de grossesse »	Taches rouges sur le visage, fréquentes après la grossesse.	5
kamikig	« Saignement de nez »	Litt. « saigner/nez ». Soit lié à la faiblesse ; soit lié à la consommation du poisson *duway* (*Polycentrus schomburgkii*).	2
kiman ukig	« Ronfler »	Litt. « bruit/nez ». Survient si, après l'accouchement, on n'a pas bien fait sortir l'eau du nez du nouveau-né.	1
akokonvie	« Bégaiement »	Maladie « normale » , parfois de naissance ; pas de cause particulière.	1
akatwa ateu	« Céphalée »	Litt. « douleur/tête » Les maux de tête ont des origines très variées.	18
		Tronc et viscères	
keke	« Vomissement »	Recouvre les états nauséeux. Les causes en sont très diverses ; le vomissement peut aussi être induit magiquement.	3
katiuvi	« Courbatures »	Des rhumatismes aux douleurs articulaires, en passant par les crampes.	10

Manifestation extérieure, « symptôme »	Correspondance	Traduction et explication	Nombre de remèdes
		Tronc et viscères	
digitki imaukwi	« Diarrhée » « Dysenterie »	La dysenterie est définie par la présence de sang dans les selles. Elle est liée à l'eau souillée.	22
kau avitinẽ	« Appendicite »	Litt. « vers/déchets ». Serait liée à l'accumulation des déjections des vers intestinaux.	—
wagugup	« Constipation » « Coliques »	Traitée par des remèdes carminatifs.	3
kaya-ktin	« Mal d'estomac »	Renvoie à des acidités liées à une mauvaise digestion.	4
nawaki, sagege imin	« Fièvre » « Tremblement »	Origines diverses ; accompagne diverses maladies, tant « normales « qu'importées.	17
mait padni wageuge	« Paludisme » « Rate enflée »	Désigne l'état fébrile particulier au paludisme ; le mot *nawaki* est aussi souvent employé.	16
mirat	« Hémorragie »	Litt. « sang » . Concerne l'ensemble des hémorragies internes et externes.	4
mabihetni	« Asthme »	Litt. « fatigue/sa possession « ; renvoie à l'idée d'être toujours essoufflé.	5
mabip	« Fatigue »	État normal lié au travail ; doit être distingué de *mabimni*, qui est la faiblesse envoyée.	4
sikakumwe	« Claquage des muscles ventraux »	Rupture de la ceinture abdominale ; proche de la *blesse* mais avec des causes accidentelles.	1
patuk dunya	« Scoliose »	Litt « courbé/colonne vertébrale » ; *patukdunya ßey* « remède contre la scoliose » .	1
katiu-adaka	« Mal de rein »	Litt. « mal/rein » ; lié à l'effort.	1
idiwat	« Hernie »	Après un accouchement, on ne doit pas marcher sur du *tacaca* (soupe d'amidon de manioc) renversé ni souffler sur le feu.	2
		Membres	
ẽbika	« Claquage musculaire »	Lié à tout effort à la chasse ou à l'abattis.	3
ugage	« Contusion »	Douleurs dues à un coup, souvent avec hématome.	4
tigisuep	« Décharge »	Décharge électrique, le long des jambes, de la gymnote électrique (*Electrophorus electricus*).	1 (protection)
skuhe	« Foulure »	S'applique aux foulures et entorses des bras et des jambes.	3
dunihẽ	« Fracture »	Les remèdes servent le plus souvent à soigner les animaux domestiques.	4

Tableau v (suite)

Les manifestations extérieures des maladies « normales » reconnues par les Palikur.

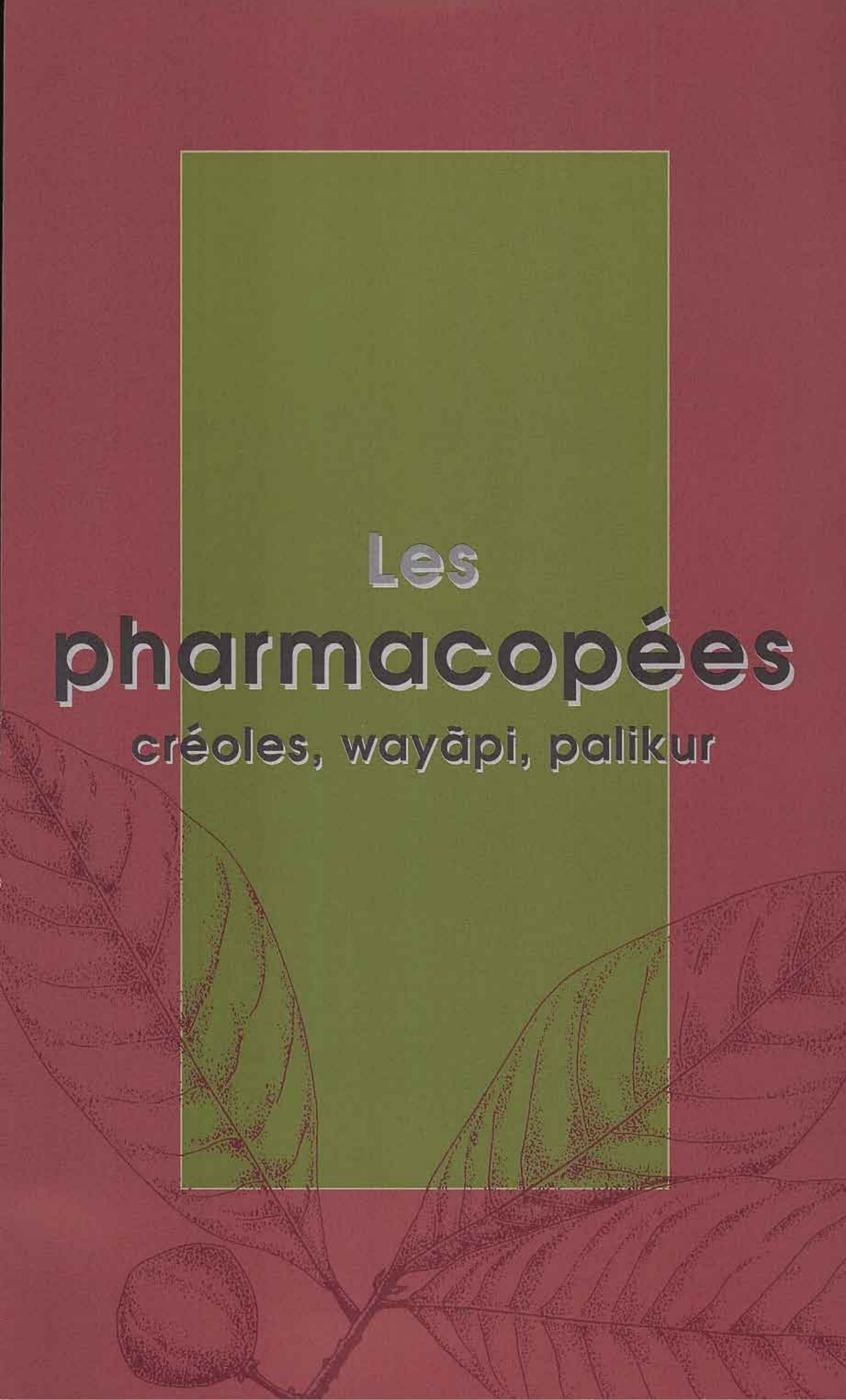
Manifestation extérieure, « symptôme »	Correspondance	Traduction et explication	Nombre de remèdes
Membres			
datvuvie	« Paralysie des jambes »	Litt. « dur/atteint ». Lié à l'excès de consommation de crustacés.	1
Reproduction et appareil uro-génital			
pamautekiu	« Accouchement »	On utilise des remèdes pour favoriser l'accouchement (*ahatenka*) en accélérant les contractions (*digis keke*).	9
tino kayãheg	« Douleur de femme »	Correspond aussi aux douleurs et à l'épuisement post-partum. Les remèdes visent à apaiser et revigorer la parturiente.	3
imiwa	« Dilatation du col »	Lorsque le col ne se dilate pas, c'est que, plus jeune, on n'éliminait pas les reliefs de ses repas ou que l'on a joué d'une clarinette en bambou (*ahamtem*) dont l'usage est strictement masculin.	1
mese	« Descente de matrice »	Accident lié à des efforts excessifs.	3
aãy-pese	« Expulsion du placenta »	Litt. « placenta/sortir ». Le remède est utilisé en cas d'expulsion difficile.	1
tugu hambi	« Faire une fausse-couche »	Litt. « tomber/soudainement ». Considéré comme uniquement accidentel.	—
tugu henseu	« Avortement »	Litt. « tomber/volontairement ». Il s'agit ici d'avortement volontaire. Un abortif se dit *iβeiti tugu hanka*.	8
iveiti ka-ke bakimni	« Contraceptif »	Litt. « remède/pas avoir/bébé » ; est utilisé après un accouchement difficile.	4
idugas mihivie idugas memiwimet	« Cicatrisation de l'ombilic »	Litt. « ombilic/sécher » ; Litt. « ombilic/plus de trace ». Il s'agit d'une prévention classique de l'infection.	2
maitese	« Sevrage »	Vient de *maite*, « laisser » .	1
enia guhgakan	« Ménorragie »	Règles trop abondantes ; peut survenir après l'accouchement d'un enfant trop gros.	2
kabat	« Aménorrhée »	Absence de règles.	1
katiuvie, uhaukan	« Dysménorrhée »	Règles longues et douloureuses.	2
kek tonka	« Urine brûlante »	Semble correspondre aux cystites. Survient si l'on s'asseoit sur un banc ou une roche chaude.	2
kek tunbi	« Infection urinaire »	Litt. « chaleur/rentrer ». Même cause que précédemment.	2

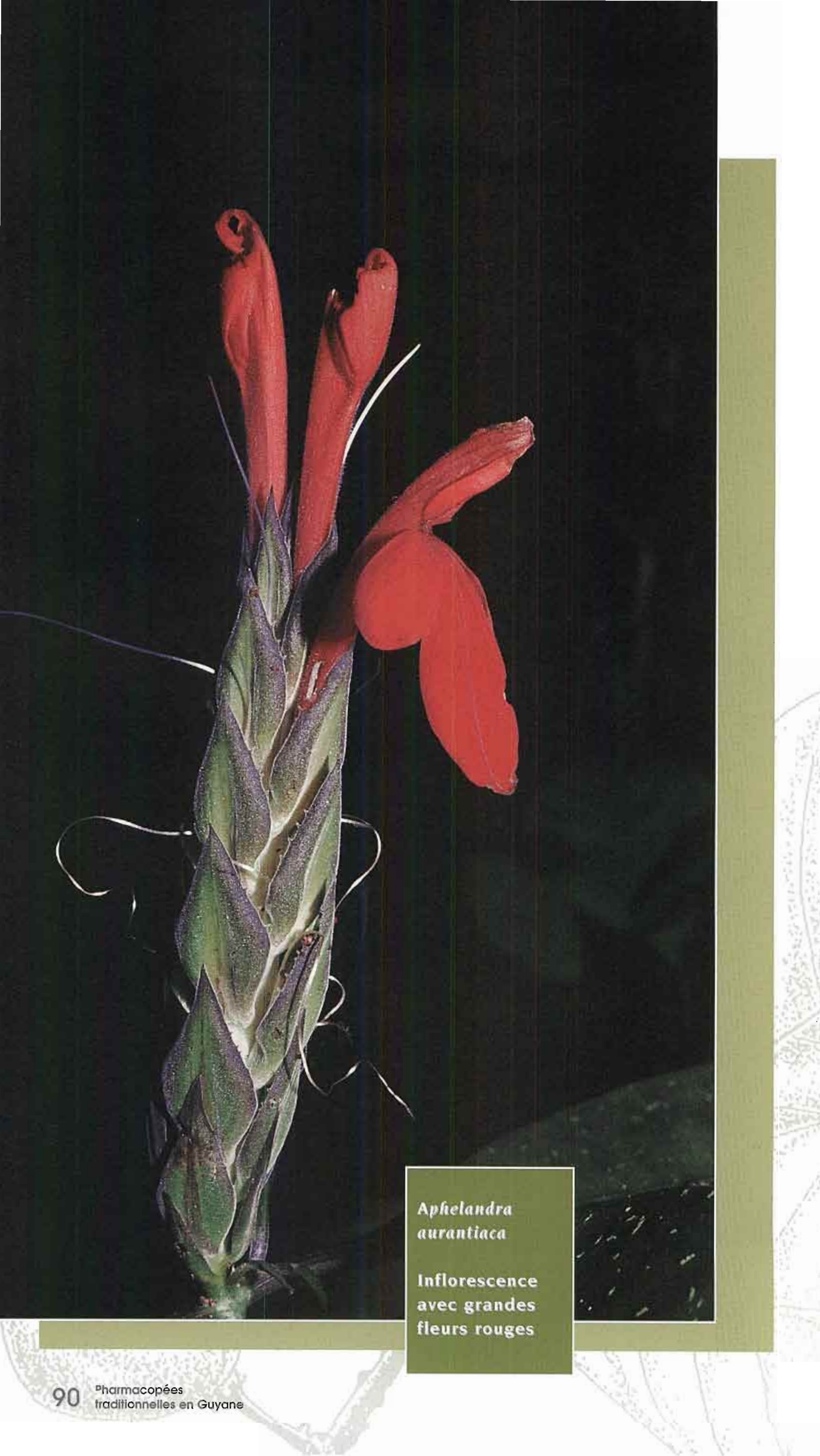
Manifestation extérieure, « symptôme »	Correspondance	Traduction et explication	Nombre de remèdes
		Reproduction et appareil uro-génital	
katine kupie	« Incontinence d'urine »	Litt. *atineku* « qui urine beaucoup » et *kupie* « tout le temps » . Mauvaise conformation de l'organisme.	1
kakay	« Infection vaginale »	Pertes blanches, mais sans doute diverses autres infections.	2
		Phanères	
ahaβui aduk, pulut	« Chicots, plombs »	Strictement accidentel.	3
kakaivie	« Abcès, furoncle »	Causes très variées (alimentation trop salée, eaux stagnantes...)	5
wahau	« Gros abcès non ouvert » , (créole *dépôt*)	Correspond à des abcès et des furoncles non ouverts ou encore des tumeurs ou des enflures très dures, caractérisées par leur grande taille. Peut être une maladie normale ou envoyée.	5
buskana	« Plaie infectée »	Plaies infectées contenant du pus (*akai*).	3
busuknẽ	« Petite plaie infectée, bobo »	Correspond à une blessure légère qui s'infecte.	1
kumẽ	« Clou »	Petit abcès non ouvert croissant rapidement ; souvent sur les paupières.	3
tukuke	« Boule »	Peut être un hématome, un épanchement de sang ou de lymphe ou encore un abcès profond avec du pus.	2
wageuge	« Enflure »	Caractérisé par un œdème, après une contusion par exemple. Il peut aussi apparaître spontanément, surtout à la saison des pluies.	2
imwe	« Blessure »	Origines accidentelles variées. Usage de plantes désinfectantes, vulnéraires et cicatrisantes.	7
peruβa	« Ganglions »	Clairement décrit comme localisé à l'aine ou aux aisselles.	2
puwuski	créole « *Échauffis* »	Recouvre la bourbouille des enfants et les mycoses interdigitales des adultes. S'attrape dans les endroits boueux où urinent chiens et crapauds.	5
waigu, seivitka	créole « *Dartres* »	Taches blanches en plaques qui se desquament puis réapparaissent (psoriasis ?). Pour certains, il s'agit d'une maladie envoyée ; pour d'autres, d'une affection favorisée par des vêtements mouillés et sales.	4
sakãpteu, wohẽ	« Brûlure »	Par eau bouillante ou par le feu. Les traitements ne semblent pas différenciés. Le deuxième nom désigne aussi les coups de soleil.	3
sakeske	« Démangeaison »	Origines très diverses, y compris plantes urticantes et vésicantes.	3

Tableau v (fin)

Les manifestations extérieures des maladies « normales » reconnues par les Palikur.

Manifestation extérieure, « symptôme »	Correspondance	Traduction et explication	Nombre de remèdes
		Phanères	
tuisuit	« Boutons »	Éruptions cutanées diverses caractérisées par de petits boutons qui démangent ; ne correspondent pas à des maladies importées.	4
kibegemvie	« Dermatose en tache »	Petites taches rouges liées à la transpiration ; démangent et envahissent tout le corps.	1
yatuwa	« Sarigue » , équivalent au créole *pian bois*	Leishmaniose : pour les Palikur, la laideur et la puanteur de l'animal sont comparés à l'abcès leishmanien. Peut s'attraper en fabriquant la filasse de *Bromelia* (créole *pite*).	7
kaigis	« Verrue, grain de beauté »	Les deux concepts ne sont pas distingués.	1
wahuvitye	« Herpès »	Le mot renvoie à la couleur sombre que prend la peau du malade. Infection cutanée, surtout autour de la bouche.	1
wẽ	« Gale »	Lié au sarcopte de la gale ; peu fréquent aujourd'hui.	9
kuhku begbit	« Crevasse »	Litt. « pied/fendu » . Le pied enfle et se fend. S'attrape en marchant dans l'eau chaude des petites mares.	1
ihinti tigagunbie	« Gerçure au sein »	Litt. « sein/crevasse » ; survient pendant l'allaitement.	2
kaibune dumpen	« Morsure de serpent »	Concerne surtout le *Lachesis* et les *Bothrops* ; peut avoir une cause magique.	4
waraku dumpen aku udukwen	« Morsure d'araignée » « Piqûre de scorpion »	Concerne en fait peu d'espèces (mygales, *araignée-macaque*...).	3
kasis akagan motye akagan	« Piqûre de fourmi » « Piqûre de guêpe »	De nombreuses espèces sont concernées par des remèdes plus ou moins polyvalents.	2
gub kukwen	« Piqûre de raie »	Une seule espèce est concernée (*Potamotrygon hystrix*).	5
kuβah kagegpen kuβah gagukne	« Morsure de tique » « Suçon de tique »	Les tiques sont clairement associées à certaines fièvres.	3
imanikye, yet, mbat	« Acariens (créole *pou d'agouti*), pou, chique »	Ne sont pas vraiment considérés comme des affections.	3


Les
pharmacopées
créoles, wayãpi, palikur



Aphelandra aurantiaca

Inflorescence avec grandes fleurs rouges

famille

Acanthaceae

Aphelandra aurantiaca (Scheidw.) Lindl.

Acanthaceae

Synonymie

Hemisandra aurantiaca Scheidw.

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : mulumulukwi.
Palikur : —

Écologie, morphologie

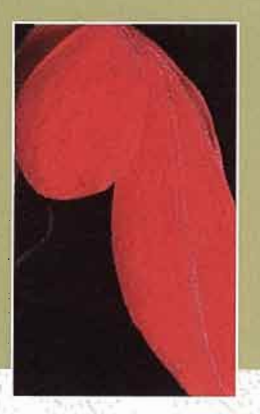
Plante herbacée commune dans les sous-bois de forêt primaire ou les recrus forestiers.

Collections de référence

Grenand 259, 429.

Emplois

L'utilisation de cette plante semble restreinte aux Wayãpi. La macération des feuilles broyées est frottée sur le ventre des parturientes qui peinent à accoucher. Ce remède favorise ou accélère la naissance du bébé[1].



Étymologie

Wayãpi : de *mulu*, « grossesse » et *kwi*, « tomber ». La propriété qu'ont les fleurs de *Aphelandra* de tomber au moindre choc est à l'origine de cette association symbolique entre la facilité de la chute et la difficulté de la naissance.

Chimie et pharmacologie

La présence d'alcaloïdes macrocycliques du type spermidine a été mise en évidence dans les racines de *Aphelandra tetragona* (Vahl) Nees (FIEDLER *et al.*, 1990) ; leur rôle dans la défense chimique de la plante a été évoqué.

Note comparative

1. La racine de cette plante sert à préparer un remède contre la surdité chez les Tikuna du haut Amazone (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

Justicia pectoralis Jacq. Acanthaceae

Synonymies

Dianthera pectoralis (Jacq.) Murr. ;
Rhytiglossa pectoralis (Jacq.) Nees ;
Stethoma pectoralis (Jacq.) Raf.

Noms vernaculaires

Créole : radié charpentier [radjé-charpantjé], zerb charpentier [zerb-charpantjé], carmentin, cramentin [kranmanten].
Wayãpi : pili, pili e'e.
Palikur : suepan.
Portugais : trevo-cumaru.

Écologie, morphologie

Cette herbe rudérale est souvent cultivée ; on la trouve également dans l'intérieur de la Guyane sur des plaques rocheuses humides.

Collections de référence

Grenand 416, 1360 ; Jacquemin 1891 ; Moretti 476 ; Prévost 1370.

Emplois

La macération des feuilles ou des parties aériennes est employée par les Créoles comme vulnéraire, en usage externe contre les hématomes. L'infusion des feuilles aurait des propriétés béchiques et pectorales[1]. La décoction des feuilles est aussi employée pour guérir les *blesses*.
Pour plus de détails, cf. *Curcuma longa* (Zingibéracées).
Chez les Wayãpi, la plante entière est préparée en décoction et bue contre les maux d'estomac. La même préparation est utilisée en lavages externes comme fébrifuge. Les feuilles séchées sont roulées en cigarette dans l'écorce de *Couratari multiflora*, (Lécythidacées) et, considérées comme enivrantes, fumées occasionnellement lors des fêtes[2].
Chez les Palikur, *Justicia pectoralis*, préparée en décoction, est utilisée en association soit avec *Heliotropium indicum*, Boraginacées, soit avec *Drymonia coccinea*, Gesnériacées, ou encore *Lonchocarpus chrysophyllus*, Papilionacées (cf. ces noms). En outre la plante seule utilisée en bain sert à soigner le paludisme. Selon Berton (1997), la décoction bue sert aussi à traiter le diabète et les maux d'estomac.

Étymologie

Wayãpi : *pili*, terme de base désignant les plantes parfumées et *e'e*, « véritable, typique ». Créole : *herbe [du] charpentier*, car elle lui est utile pour soigner les blessures auxquelles son métier l'expose. On notera qu'en France le mot *herbe au charpentier* s'applique à *Ajuga reptans* L. et *Prunella vulgaris* L. (Lamiacées), avec un même usage vulnéraire.

Chimie et pharmacologie

Justicia pectoralis fut inscrite au Codex comme sirop pectoral. L'huile essentielle, non toxique, a des propriétés hémostatiques. L'infusion des feuilles est sudorifique et stimulante. La plante apparaît dans la Pharmacopée française pour ces indications.

L'usage de l'une de ses variétés comme hallucinogène[3] a suscité son étude chimique détaillée.
Si l'activité psychotrope reste à démontrer, l'activité sédative des feuilles a été mise en évidence sur le rat (*in* Tramil 7, 1995).
Plusieurs espèces de *Justicia* d'Extrême-Orient ont été étudiées pour leurs lignanes (Ghosal *et al.*, 1979). Ce type de composés présente de remarquables propriétés antidépressives. Ils ont par ailleurs été isolés d'un échantillon de *Justicia pectoralis* récolté en Guyane (Joseph *et al.*, 1988).

Trois types de composés ont été isolés : bétaïne, coumarine et umbelliférone.
C'est au deuxième de ces composés que la plante doit son arôme particulier. Aucun de ces produits ne peut cependant expliquer à lui seul l'emploi de cette espèce comme hallucinogène (Mc Rae et Towers, 1984).
Par contre, les propriétés analgésiques et anti-inflammatoires, liées

Justicia pectoralis

Feuilles odoriférantes de zerb charpentier

aux coumarines et à l'umbelliférone (LINO *et al.*, 1997) et ses propriétés broncho-dilatatoires ont été démontrées (LEAL *et al.*, 2000). Peuvent donc être recommandés les emplois suivants : le sirop comme antitussif, la tisane des feuilles comme antispasmodique dans le cas de difficultés gastro-intestinales et comme sédatif léger, enfin la plante entière en usage externe comme cicatrisante.

Notes comparatives

1. Cette plante est très réputée comme pectorale aux Antilles (STEHLÉ, 1962) et au Brésil (FURTADO *et al.*, 1978). C'est un cicatrisant des plaies au Venezuela (DELASCIO CHITTY, 1985).

2. D'après R. Oldeman (*comm. pers.*, 1974), une plante herbacée nommée *pidi*, qui pourrait être *Justicia pectoralis*, est utilisée, chez les Émerillon, en décoction bue comme abortif.

3. *J. pectoralis* var. *stenophylla*, que l'on trouve sur le haut Orénoque notamment, est signalée comme hallucinogène (SCHULTES et HOFMANN, 1973). Cette propriété serait en fait attribuable à *Virola elongata* (Benth.) Warb., Myristicacées, prise en association (MC RAE et TOWERS, 1984).



Justicia secunda Vahl — Acanthaceae

Synonymies

Rhacodiscus secundus (Vahl) Bremek. ;
Rhytiglossa secunda (Vahl) Nees[1].

Noms vernaculaires

Créole : radié di vin [radjé-diven], zerb vin[2], radié du sang [radjé-disan], Saint John[3].
Wayãpi : yawa lemo.
Palikur : daudau.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale, souvent cultivée, commune.

Collections de référence

Grenand 1877 ; Jacquemin 1508, 1874 ; Kodjoed 62 ; Moretti 1280 ; Prévost 3876.

Emplois

Feuilles et tiges feuillées donnent une tisane de couleur rouge qui aurait, pour les Créoles, une action clarificatrice. Elle est prise en cas d'aménorrhée. Elle est aussi réputée abortive. Le traitement doit durer 5 à 6 jours. Selon Berton (1997), ce remède serait adopté par quelques Palikur.

Étymologie

Créole : cf. *Alternanthera brasiliana* (Amaranthacées). Wayãpi : de *yawa*, « chien » et *lemo*, « pénis », « pénis de chien », en raison de la forme et de la couleur de la fleur. Palikur : *daudau*, « péter », bruit émis par la plante quand on la casse.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

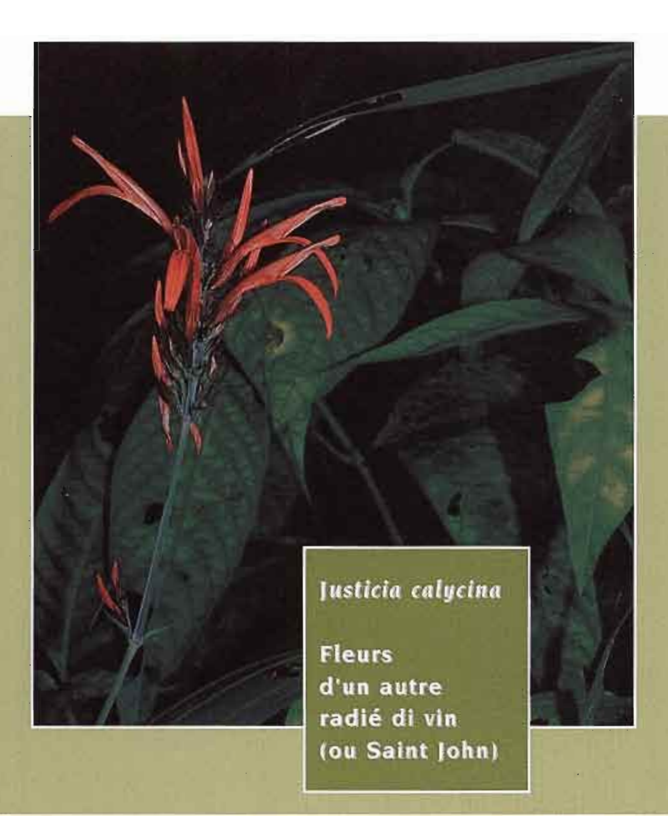
Notes comparatives

1. *Justicia secunda* est difficile à distinguer de *Justicia calycina* (Nees) V.A.W. Graham. Nous suivons ici Wasshausen qui a identifié les herbiers de référence.
2. Pour ce nom, cf. aussi *Alternanthera brasiliana*, Amarantacées.
3. À Trinidad, même nom et même usage qu'en Guyane (Wong, 1976). En Guyana, la tisane est bue contre la grippe, l'anémie, la métrorragie et pour purifier le sang (van Andel, 2000).



Justicia secunda

Fleurs d'un radié di vin (ou Saint John)

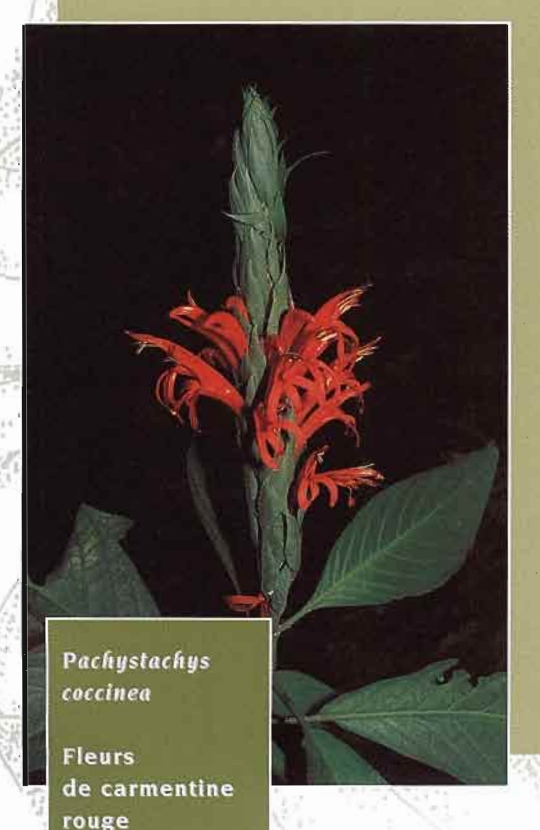


Justicia calycina

Fleurs d'un autre radié di vin (ou Saint John)

Pachystachys coccinea (Aubl.) Nees

Acanthaceae



Pachystachys coccinea

Fleurs de carmentine rouge

Synonymie
Justicia coccinea Aublet.

Noms vernaculaires
Créole : carmentine rouge, cramentine rouge (DEVEZ, 1932).

Écologie, morphologie
Arbuste commun des sous-bois des vieilles forêts secondaires.

Collections de référence
Moretti 866 ; Kodjoed 20.

Emplois
Cette espèce n'a pas été retrouvée en usage de nos jours[1].

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Ce serait, selon HECKEL (1897), un « excellent stomachique amer à étudier ».

famille

Agavaceae

Cordyline fructicosa (L.) A. Chev

Agavaceae

Synonymie

Cordyline terminalis (L.) Kunth.

Noms vernaculaires

Créole : feuille way [féy-way], roseau des Indes, cordyline.
Wayãpi : —
Palikur : kwaʃβan duwõ[1].

Écologie, morphologie

Plante arbustive cultivée et naturalisée, commune dans la région côtière ; il en existe plusieurs variétés.

Collections de référence

Grenand 1620 ; Jacquemin 2075, 2077 ; Prévost et Grenand 4206.

Emplois

Les Créoles utilisent les parties inférieures des feuilles pour soigner les plaies. Macérées dans de l'huile d'olive, elles sont chauffées avant d'être appliquées en tampon ou en cataplasme. L'infusion de trois feuilles de la variété pourpre, écrasées dans de l'eau, donne un breuvage hypotenseur. Chez les Créoles et les Palikur,cette espèce est également plantée près des habitations pour les protéger des esprits malveillants.

Étymologie

Créole : *feuille way*, « feuille de *Geonoma baculifera* », palmier nain qui a des feuilles comparables ; *roseau des Indes*, car la plante, à tige semblable au chaume des roseaux, fut introduite en Guyane en provenance de l'Asie. *Cordyline* : emprunt au nom latin, peut-être dû à l'influence des médecins du bagne. Palikur : de *kwaʃβan*, « *Quassia amara* (Simaroubacées) » et *duwõ*, « rouge ». Les feuilles de *Cordyline fruticosa* et les fleurs de *Quassia amara* ont la même couleur.

Chimie et pharmacologie

Cette espèce, comme la plupart des espèces de ce genre, renferme des saponines stéroïdiques (Blunden *et al.*, 1981). Elle renferme aussi de la tyramine (Smith, 1977b).

Note comparative

1. *Cordyline fruticosa* a probablement été transmis aux Palikur par les Créoles. Il n'a pas été trouvé chez les Amérindiens de l'intérieur de la Guyane.

Furcraea foetida (L.) Haw

Agavaceae

Synonymie

Fourcroya gigantea Vent.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : mula.
Palikur : muramura.
Portugais : piteira.
Français : agave fétide.
Kali'na : mu:la.

Écologie, morphologie

Grande plante herbacée commune par place, croissant sur les inselbergs ou les falaises rocheuses[1].

Collection de référence

De Granville 1346.

Emplois

Pour les Wayãpi, la décoction d'une feuille ou d'une partie de feuille coupée en morceaux est fébrifuge. Cette décoction est soit bue, soit utilisée en aspersion. Cette plante est si rare sur leur territoire que les Wayãpi prennent parfois l'initiative de la domestiquer dans leurs villages.

Chimie et pharmacologie

Les espèces de ce genre renferment des saponines, ce qui explique leur emploi, dans certaines régions, comme ichtyotoxique (MORETTI et GRENAND, 1982 ; DENEVAN et SCHWERIN, 1978), notamment chez les Kali'na du Venezuela.

Note comparative

1. *Furcraea foetida* est surtout commun dans le nord de la Guyane, dans des zones découvertes et rocheuses du littoral. C'est aussi parfois une plante ornementale.

famille

Amaranthaceae

Alternanthera brasiliana (L.) Kuntze

Amaranthaceae

Synonymies

Alternanthera dentata (Mœnch) Scheygr. ; *Alternanthera ramosissima* R.E. Fr. ; *Gomphrena brasiliana* L.

Noms vernaculaires

Créole : radié di vin [radjé-diven], zerb vin, radié Marie Claire.
Wayãpi : —
Palikur : marikle aβan.
Portugais : corrente-roxa.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale souvent cultivée, commune dans la région côtière.

Collections de référence

Grenand 2144 ; Moretti 912 ; Prévost 3869.

Emplois

Pour les Créoles, les feuilles prises en tisane sont *rafraîchissantes* et antidiarrhéiques. Ils emploient aussi, aux mêmes fins, le jus des feuilles exprimé dans du vinaigre.

Chez les Palikur, la plante entière est préparée en macération, laquelle est bue selon l'expression des utilisateurs pour *rafraîchir le fond du ventre* (cf. 1re partie). La même tisane aurait un effet calmant chez les femmes atteintes de nymphomanie.

Étymologie

Créole : de *radié*, « herbe, plante » et *divin*, « vin », en raison de la coloration violette des feuilles et de la tisane que l'on en prépare. Le même nom est donné à *Justicia secunda*, Acanthacées.
Palikur : c'est une traduction de *radié Marie Claire*, « plante de Marie Claire ».
Lié au fait que la plante est utilisée de façon proche dans les deux cultures, cela indique probablement un emprunt à la pharmacopée créole.

Chimie et pharmacologie

Les tests chimiques réalisés sont tous négatifs.

Pfaffia glomerata (Spreng.) Pedersen

Amaranthaceae

Synonymie
Pfaffia glauca (Mart.) Spreng.

Noms vernaculaires
Créole : arbre sensible [bwa-sansib], larme sensible [larm-sansib].
Wayãpi : —
Palikur : —
Créole antillais : plus fort que l'homme, [pli fò ké lom].

Écologie, morphologie
Arbrisseau rudéral, souvent cultivé, assez commun.

Collections de référence
Moretti 105 ; Prévost 3907.

Emplois
La tisane des feuilles est sédative et fébrifuge. Le jus obtenu par expression des feuilles est employé comme collyre par les Créoles.

Chimie et pharmacologie
La famille des Amaranthacées a, dans son ensemble, peu retenu l'attention des chimistes.
L'extrait alcoolique des racines par voie i.p. aurait un effet dépresseur sur le SNC et serait sans effet par voie orale (PARIS *et al.*, 2000).
Les tests chimiques réalisés sont tous négatifs.

Pfaffia glomerata

Fleurs de larme sensible

famille

Anacardiaceae

Anacardium occidentale (L.) Anacardiaceae

Noms vernaculaires

Créole : cajou [kajou], pomme cajou [ponm-kajou], pommier cajou.
Wayãpi : akayu.
Palikur : mihitui.
Portugais : caju, cajueiro.
Aluku : kassu.
Français : noix de cajou.

Écologie, morphologie

Espèce communément cultivée dans toute la Guyane mais croissant aussi spontanément sur les cordons sableux du littoral. Dans de bonnes conditions, devient un arbre de taille moyenne.

Collections de référence

Berton 55 ; Haxaire 771, 1061 ; Moretti 771 ; Prévost et Grenand 4204.

Emplois

Chez les Créoles et les Palikur, la décoction de l'écorce est un antidiarrhéique majeur[1]. Selon HAY (1998), la partie externe de l'écorce fraîche est grattée puis mise à bouillir dans l'eau. La solution filtrée est ensuite laissée au repos avant d'être bue. Elle peut être additionnée de quelques gouttes de vinaigre ou de jus de citron. Pour un litre d'eau, la quantité d'écorce varie selon l'âge du patient ; pour un bébé, on gratte un morceau d'écorce d'environ 5 cm sur 2, tandis que pour l'adulte, on prend le double. La préparation est bue trois fois par jour, à raison de trois cuillères à café pour un enfant et un verre pour un adulte. Le même remède est utilisé pour arrêter les vomissements. Certaines femmes palikur considèrent que l'action des écorces de cajou est plus forte que celles du goyavier (cf. *Psidium guajava*, Myrtacées). Elles n'utiliseront le cajou que si le traitement au goyavier est inefficace.
Une autre recette consiste à laisser macérer les écorces de cajou dans l'eau à température ambiante pendant 7 à 8 heures, mais on nous a précisé qu'il ne fallait pas abuser de ce remède, au risque de devenir constipé.
Toujours chez les Créoles et les Palikur, le suc caustique du fruit est utilisé pour brûler les verrues et les grains de beauté.
Un usage plus spécifiquement palikur consiste à appliquer le suc caustique sur la verrue puis à se faire piquer par une fourmi *tanairi* (*Eciton* sp.). Pour soigner la leishmaniose, les Créoles grillent la noix et en extraient l'huile chaude qu'ils appliquent directement sur la plaie. L'opération est répétée matin et soir pendant trois jours. Le nombre de noix utilisées varie selon la dimension de la plaie. Il convient, selon les femmes interrogées, d'éviter ce remède pour les enfants en bas-âge, son action étant forte et douloureuse. La décoction de l'écorce est aussi utilisée par les Palikur en bain de bouche comme hémostatique à la suite de l'extraction d'une dent.

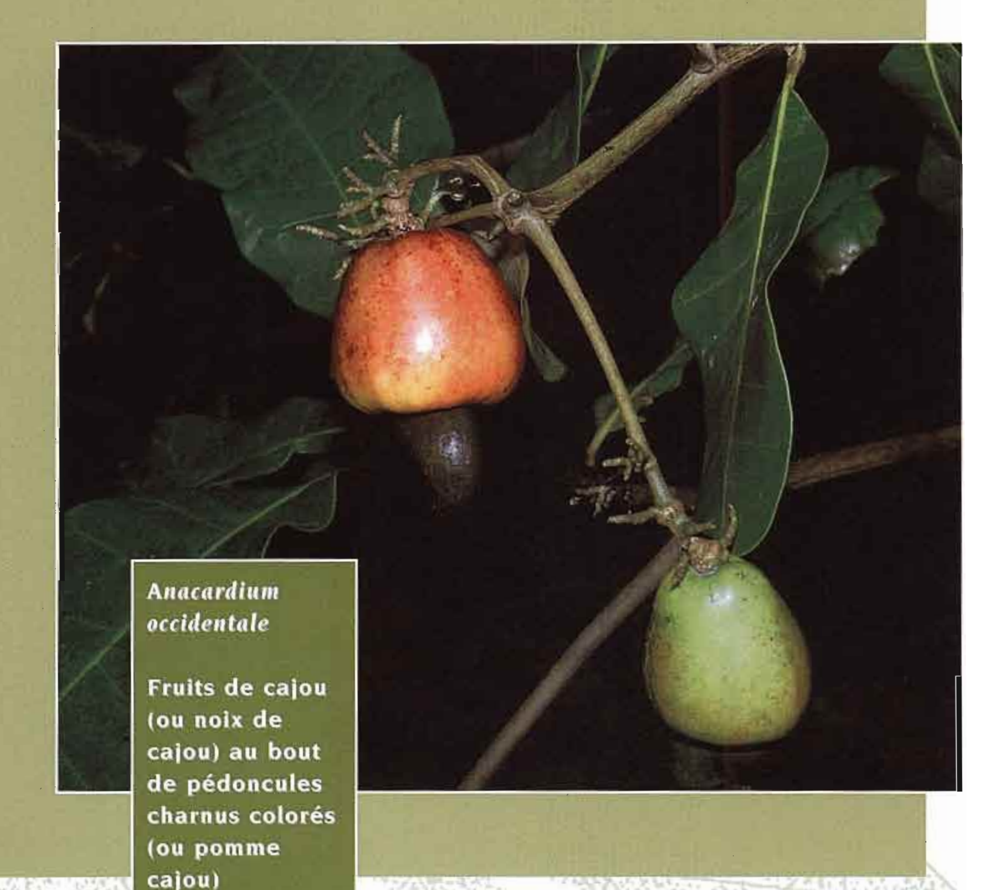
Les femmes l'utilisent aussi en application locale pour arrêter les saignements après l'accouchement[2]. Pour un dernier usage, cf. *Eleutherine bulbosa* (Iridacées).
Chez les Wayãpi, l'écorce est un remède contre le muguet des enfants : la face interne est grattée en copeaux fins dont on exprime la sève dans la bouche des enfants. La coque du fruit est utilisée pour cautériser les crevasses sous les orteils : on la gratte ou on la jette au feu où elle exsude rapidement un jus huileux et caustique qui, recueilli au bout d'un bâtonnet, est appliqué sur la crevasse.
Les Wayãpi associent les crevasses sous les pieds à la consommation des rognons de pécari à lèvre blanche (*Tayassu pecari*) et soulignent la ressemblance du remède (la noix de cajou) avec cet organe.

Étymologie

Créole : du tupi *akayu*, « arbre *Anacardium occidentale* » et non, comme le suggère une étymologie populaire, de *acajou* (*Cedrela odorata*, Méliacées). Wayãpi : de *akaya*, « arbre *Spondias mombin* (Anacardiacées) » et *u*, « grand, gros », « le gros mombin », en raison du volumineux pédoncule qui ressemble à un fruit et possède le même goût acide.

Chimie et pharmacologie

La « noix de cajou » tient une place considérable sur le marché international pour son usage alimentaire. L'amande contenue dans le fruit vrai est entourée d'une coque interne qui est aussi utilisée dans l'industrie du plastique et de la résine pour le phénol qu'elle contient. Une huile épaisse, caustique, appelée cardol, s'accumule entre la coque et la noix.
Cette huile contient des phénols toxiques (BRUNETON, 1996). Avant d'être consommée, la « noix de cajou » doit être lavée et grillée pour la débarrasser de cette huile et éliminer les toxines. La gomme qui exsude du tronc et de la coque des fruits renferme de la bassorine. Les feuilles renferment



Anacardium occidentale

Fruits de cajou (ou noix de cajou) au bout de pédoncules charnus colorés (ou pomme cajou)

des hétérosides, du kaempférol et du quercétol (LAURENS et PARIS, 1977). Les propriétés biologiques d'*Anacardium occidentale* sont les suivantes :

• *Hypoglycémiante et hypotensive* :
Des extraits de feuille et d'écorce de tige se sont montrés hypotensifs et hypoglycémiants (BEZANGER-BEAUQUESNE, 1981). L'effet hypoglycémiant de l'extrait d'écorce administré par voie orale commence 10 à 20 min après l'ingestion, atteint son maximum d'efficacité en 60 à 90 min et se maintient après 3 heures (POUSSET, 1989). Cet extrait présente aussi des propriétés antihypertensives qui ont été vérifiées chez le rat et le singe. L'action se manifeste par une vasodilatation périphérique qui dure plus de 10 heures (POUSSET, 1989).
L'huile essentielle extraite des feuilles a une action dépressive sur le SNC (GARG et KASERA, 1984). POUSSET (*ibid.*) préconise l'emploi de cette plante comme hypotensive et hypoglycémiante, en préparant 10 g de poudre d'écorce dans 200 ml d'eau, à raison de 20 ml de cette solution prises deux fois par jour.

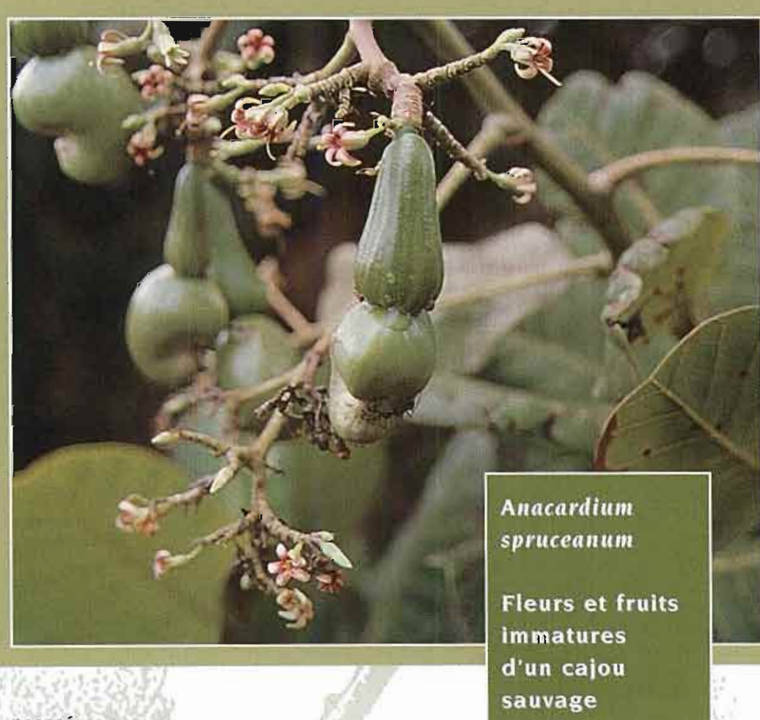
• *Anti-inflammatoire et antidiarréhique* :
Les écorces et les tiges contiennent une grande quantité de tanins. Ceux de l'écorce présentent une activité anti-inflammatoire chez le rat par voie orale et intrapéritonéale (POUSSET, *ibid.*).
Les propriétés des tanins pourraient expliquer l'emploi de cette plante dans le traitement de la diarrhée.

• *Antiparasitaire* :
En 1993, FRANÇA *et al.* ont évalué l'effet thérapeutique de l'extrait hydro-alcoolique de l'écorce contre *Leishmania brasiliensis*. L'extrait a montré une forte activité dans le modèle *in vitro* contre les promastigotes de cette espèce. Par contre, dans le modèle *in vivo*, aucune activité curative n'a été démontrée. En outre, en 1996, une étude a été réalisée sur différentes plantes utilisées dans le traitement d'ulcères leishmaniens dans la région de Bahia (Brésil). Parmi les principales plantes employées, *Anacardium occidentale* était utilisée par 65 % de la population (FRANÇA, 1996).

Notes comparatives

1. Dans la région d'Urucaua (Amapá), les Palikur utilisent aux mêmes fins l'espèce sauvage *mihitui kamwi*, *Anacardium spruceanum* Benth. ex Engl. (Grenand 3114).

2. Au Brésil, un thé préparé avec les écorces est utilisé en lavement pour les sécrétions vaginales et comme astringent



Anacardium spruceanum

Fleurs et fruits immatures d'un cajou sauvage

après l'extraction d'une dent (DUKE et VASQUEZ, 1994). Chez les Aluku, les feuilles écrasées dans l'eau avec de l'argile blanche constituent un remède contre les règles persistentes (FLEURY, 1991). DUKE et VASQUEZ (*ibid.*) ont aussi observé en Amazonie péruvienne que les fruits verts sont utilisés pour traiter l'hémoptysie (crachement de sang).

Dans la médecine traditionnelle africaine, on absorbe une macération d'écorce fraîche dans l'eau pour soigner les maux de ventre (POUSSET, 1989). Enfin des Amérindiens du Surinam utilisent l'huile toxique de la noix pour tuer les larves de mouches qui se sont insérées sous la peau (PLOTKIN, 1993).

Mangifera indica L. — Anacardiaceae

Noms vernaculaires

Créole : mangue [mang], pied mangue [pjé-mang].
Wayãpi : mã.
Palikur : mã.
Portugais : manga, mangueira.
Français : mangue, manguier.

Collection de référence

Berton 73.

Écologie, morphologie

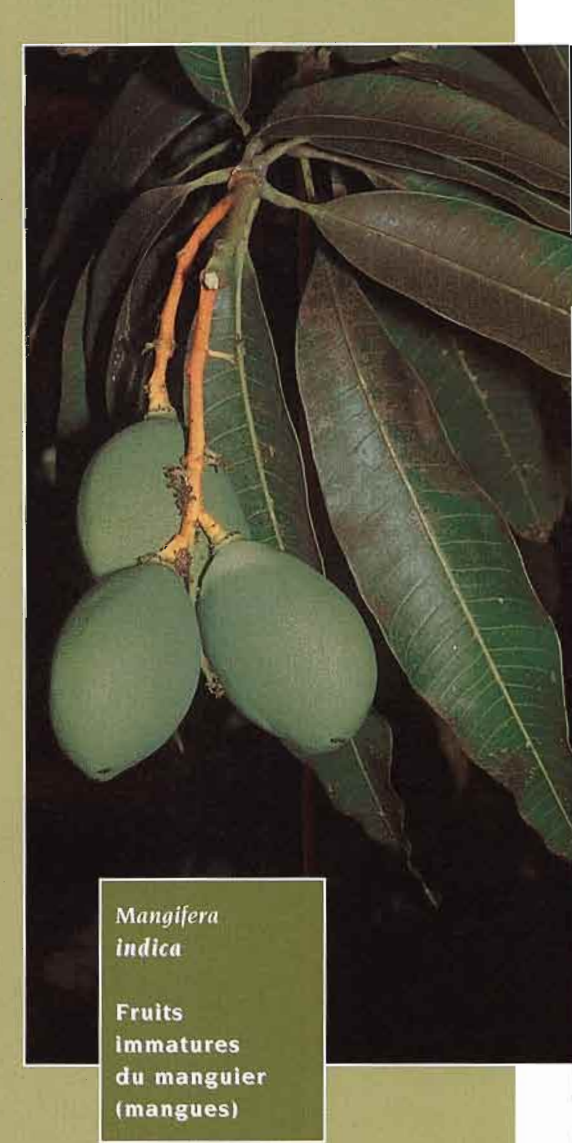
Grand arbre cultivé d'origine asiatique bien acclimaté en Guyane, que l'on peut même rencontrer en forêt sur d'anciens peuplements humains.

Emplois

Même usage que pour *Spondias mombin* (cf. *infra*) pour les Palikur et les Créoles. Les Palikur associent parfois l'écorce à celle d'*Anacardium occidentale* pour préparer une tisane antidiarrhéique. Un bain préparé avec les écorces de tronc sert à purifier le corps des parturientes.

Chimie et pharmacologie

L'usage des feuilles et des écorces de tronc en infusion comme diurétique et antirhumatismal est répandu dans les Caraïbes et peut être relié à la présence, dans tout le genre *Mangifera*, de salycylate de méthyle (LONGUEFOSSE, 1995). En Afrique, feuilles et écorces de tronc, riches en tanins, sont employées comme antidiarrhéique ; cf. aussi *Spondias mombin*.



Mangifera indica

Fruits immatures du manguier (mangues)

Spondias dulcis Parkinson

Anacardiaceae

Synonymie
Spondias cytherea Sonn.

Noms vernaculaires
Créole : pomme cythère [ponm-sitè], prune cythère [prin-sitè].
Wayãpi : —
Palikur : —

Collection de référence
Prévost 3238.

Écologie, morphologie
Arbre introduit de Polynésie, cultivé dans la zone côtière en Guyane.

Emplois
Chez les Créoles, les fruits de cet arbre bien connu sont râpés et mis à macérer dans de l'eau : le breuvage obtenu est considéré comme hypotensif.

Chimie et pharmacologie
Nous n'avons pas confirmé l'action hypotensive sur un extrait lyophilisé par nos soins. Cependant FENG *et al.* (1964) avaient mis en évidence l'action hypotensive d'un extrait aqueux enrichi en polyphénols de feuilles de diverses espèces de cette famille. Les composés volatiles des fruits, largement consommés dans les Caraïbes, ont été étudiés :
les composés majoritaires sont les cis-β-ocimène, caryophyllène, hex-2-énal et α-pinène (FRANCO et SHIBAMOTO, 2000, OGAWA, 1999).

Spondias mombin L.

Anacardiaceae

Synonymie
Spondias lutea L.

Noms vernaculaires
Créole : mombin [monben].
Wayãpi de Camopi : mope.
Wayãpi du haut Oyapock : akaya, tapeliwa.
Palikur : kahambag.
Portugais : taperebá, cajá.
Kali'na : mo:pe.
Wayana : mope.

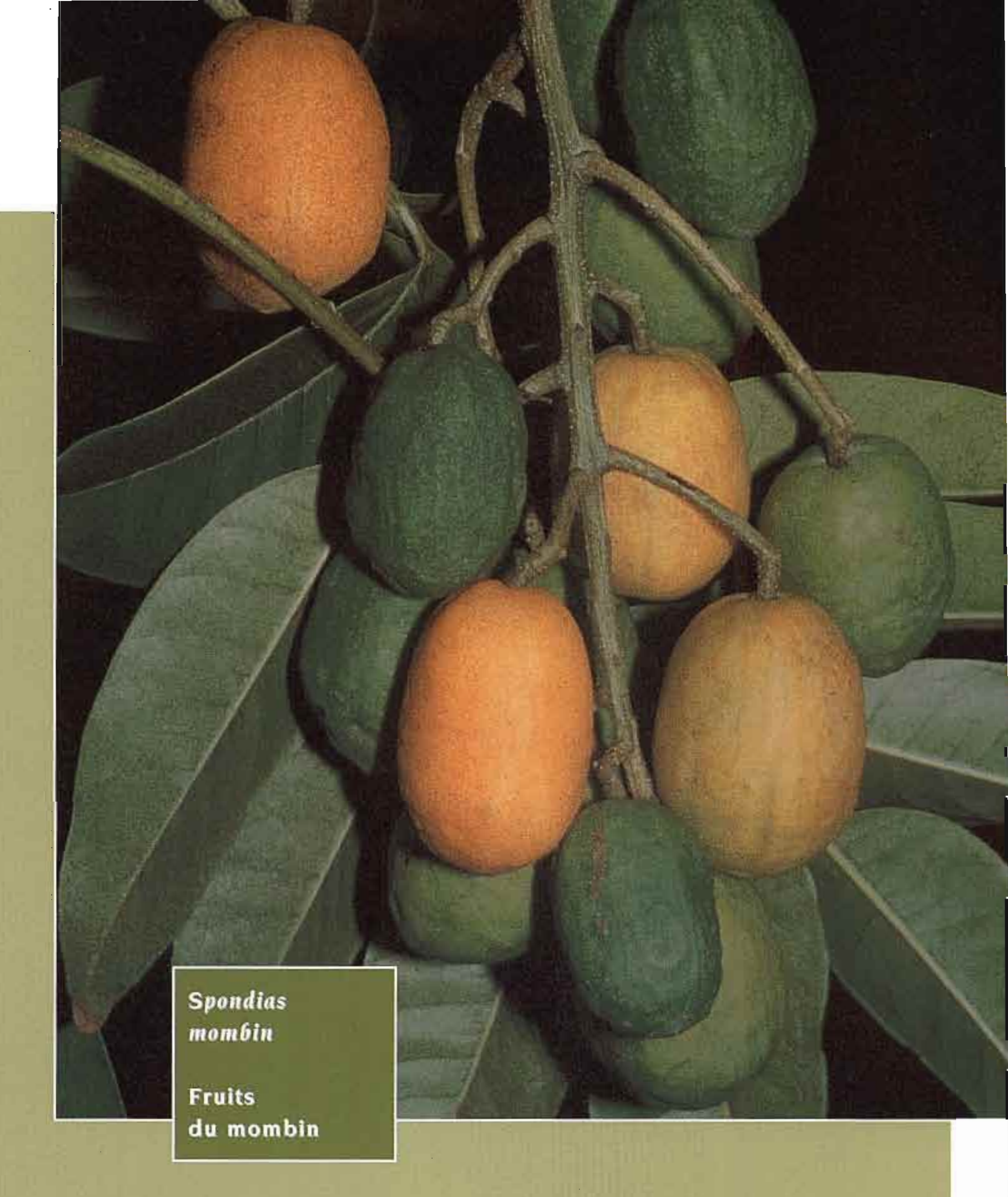
Écologie, morphologie
Grand arbre commun des forêts ripicoles et secondaires[1].

Collections de référence
Grenand 1356 ; Jacquemin 2129 ; Lescure 497, 628 ; Prévost 3421.

Emplois
Chez les Créoles, l'écorce du manguier, associée à celle du mombin, est employée comme antidiarrhéique et contre les maux de ventre. Les bains préparés avec les écorces sont aussi conseillés pendant les couches[2]. Chez les Palikur, les jeunes feuilles pilées sont un remède contre la bourbouille des nourrissons ou d'autres éruptions cutanées. Elles sont appliquées localement en emplâtre[3]. Les bains préparés avec l'écorce sont considérés comme une bonne protection contre les moustiques. Pour d'autres usages, cf. *Symphonia globulifera* (Clusiacées).

Étymologie
Créole : du kali'na *mo:pe*. Wayãpi de Camopi : du wayana *mope*. Wayãpi du haut Oyapock : de *tapele*, « ancien village » et *ɨwa*, « arbre », « arbre des anciens villages ». Ce nom fait référence à la localisation fréquente de cet arbre en forêt secondaire.

Chimie et pharmacologie
Ses propriétés médicinales s'expliquent, en partie, par la présence de tanins assez générale dans la famille. Deux tanins



Spondias mombin

Fruits du mombin

ellagiques ont été isolés des feuilles et écorces de tronc et sont actifs sur le virus de l'herpès (CORTHOUT *et al.*, 1991).
La gomme renferme des polysaccharides. Des dérivés de l'acide anacardique et des acides phénols dérivés de l'acide salicylique ont été isolés des fractions hexaniques et éthanoliques des feuilles et tiges et présentent des activités antimicrobiennes sur de nombreux germes : *Bacillus cereus*, *Streptococcus pyogenes* et *Mycobacterium fortuitum* (COATES *et al.*, 1994 ; CORTHOUT *et al.*, 1994).

Notes comparatives

1. *Spondias mombin* est un arbre possédant une large répartition géographique en Amérique tropicale. Il est surtout connu pour son fruit comestible. L'emploi des écorces de tronc comme antidiarrhéique est aussi largement répandu.

2. Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana préparent un bain de siège avec l'écorce ainsi que les feuilles de *Cucurbita moschata* (Lam.) Poir. (Cucurbitacées) et de *Potomorphe peltata* (Pipéracées) en cas d'hémorragies vaginales survenant après l'accouchement (VAN ANDEL, 2000).
Chez les Tikuna, la décoction de l'écorce est utilisée pour contrôler les régles trop abondantes et comme contraceptif (SCHULTES et RAFFAUF, 1990). Au Venezuela, la décoction de l'écorce, prise en bain, soulage les douleurs musculaires (DELASCIO CHITTY, 1985).

3. Chez les Aluku, la poudre d'écorce sèche est un remède contre la leishmaniose (FLEURY, 1991).

Tapirira guianensis Aublet

Anacardiaceae

Synonymies

Mauria multiflora Mart. ex Benth. ;
Tapirira fanshawei Sandwith ;
Tapirira myriantha Triana et Planch.

Noms vernaculaires

Créole : mombin fou [momben-fou], mombin faux, mombin blanc [momben blan] (arbre) ; loussé [lousé], raisin pays [rézen-péyi] (fruit).
Wayãpi : tata pilili.
Palikur : ara, ara ahavukunõ.
Portugais : tatapirica, pau-pombo.

Écologie, morphologie

Arbre de taille moyenne, commun en forêt secondaire ou en forêt primaire dégradée[1].

Collections de référence

Grenand 912, 3029 ; Moretti 1111 ; Prévost 1092, 3642.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'écorce est utilisée de la même manière et dans le même but qu'*Anacardium occidentale*.

Étymologie

Créole : *mombin faux*, en référence aux fruits insignifiants ; *mombin fou* : altération de *mombin faux* ? ; *loussé*, peut-être du français régional *alouchier* désignant l'alisier blanc (*Sorbus aria* (L.) Crantz), dont les fruits sont assez proches de la présente espèce.

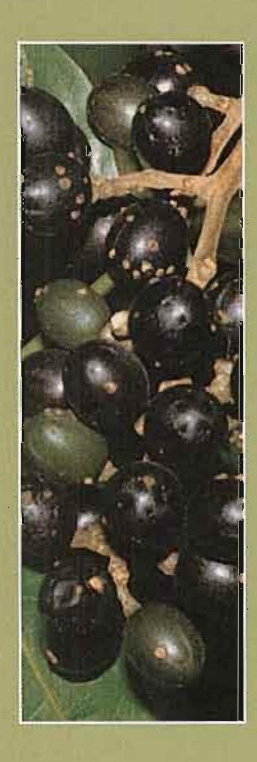
Wayãpi : *tata*, « feu » et *pilili*, « pétiller », « le feu pétille », allusion au bois qui brûle en produisant force étincelles lorsqu'on l'utilise pour le foyer domestique.

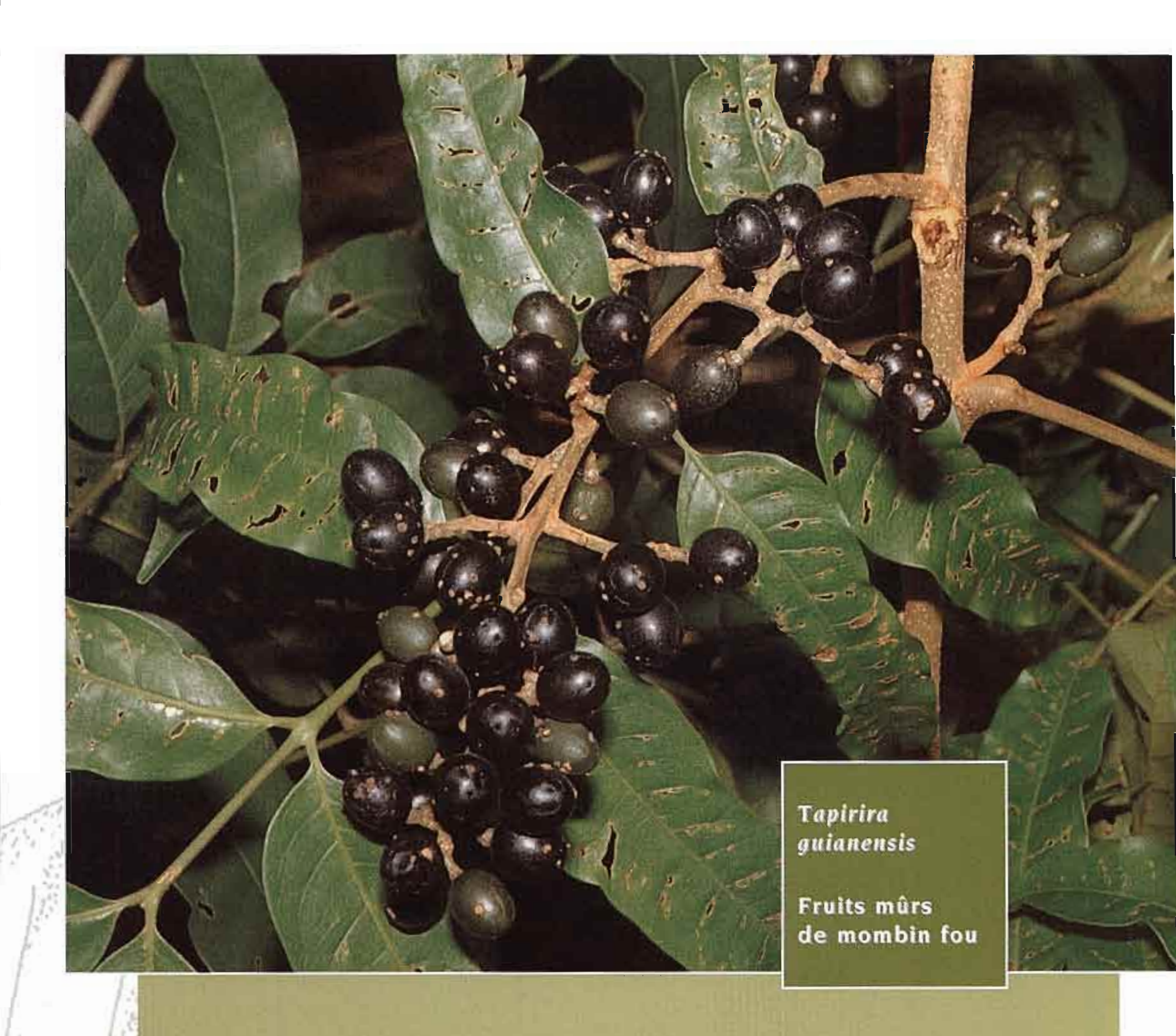
Chimie et pharmacologie

Les fruits renferment des dérivés de l'hydroquinone et des cyclohéxanones cytotoxiques (David *et al.* 1998).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. *Tapirira guianensis* est une espèce à très grande répartition géographique en Amérique tropicale. Elle est connue de toutes les populations de Guyane française.





Tapirira guianensis

Fruits mûrs de mombin fou

Tapirira obtusa (Benth) J.-D. Mitch.

Anacardiaceae

Synonymies

Mauria obtusa Benth. ; *Tapirira peckoltiana* Engl. ; *Tapirira pao-pombo* Marchand var. *major* Marchand.

Noms vernaculaires

Créole : mombin fou [momben-fou], mombin faux, mombin blanc [momben blan], (arbre) ; loussé [lousé], raisin pays [rézen-péyi] (fruit).
Wayãpi : tata pilili.
Palikur : ara.
Portugais : tatapirica, pau-pombo.

Écologie, morphologie

Arbre de taille moyenne, commun en forêt secondaire ou en forêt primaire dégradée.

Collections de référence

Grenand 497, 2124 ; Lescure 329.

Emplois

Même usage que *Tapirira guianensis*. Les deux espèces sont confondues par les populations habitant la Guyane.

Chimie et pharmacologie

Des alkyles-phénols cytotoxiques ont été isolés des écorces de tronc (CORREIA *et al.*, 2001).

famille

Annonaceae

Cette famille de plantes est très importante, non seulement par le nombre des espèces qu'elle renferme, mais aussi pour sa richesse du point de vue chimique. Elle est représentée en Guyane par quelque 82 espèces réparties en 16 genres. Les Créoles guyanais connaissent surtout cette famille pour les fruits qu'elle fournit : corossol, pomme cannelle, cœur de bœuf, etc. Outre leurs qualités gustatives, il est à noter aussi que les graines de certaines espèces sont riches en matières grasses susceptibles de fournir des huiles de table (NGIEFU *et al.*, 1976).

LEBŒUF, CAVÉ et leurs collaborateurs ont publié en 1982 un inventaire de toutes les substances qui ont été découvertes dans cette famille : tanins, pigments flavoniques, terpènes, stérols, composés aromatiques ; mais il faut surtout remarquer la grande abondance d'alcaloïdes.

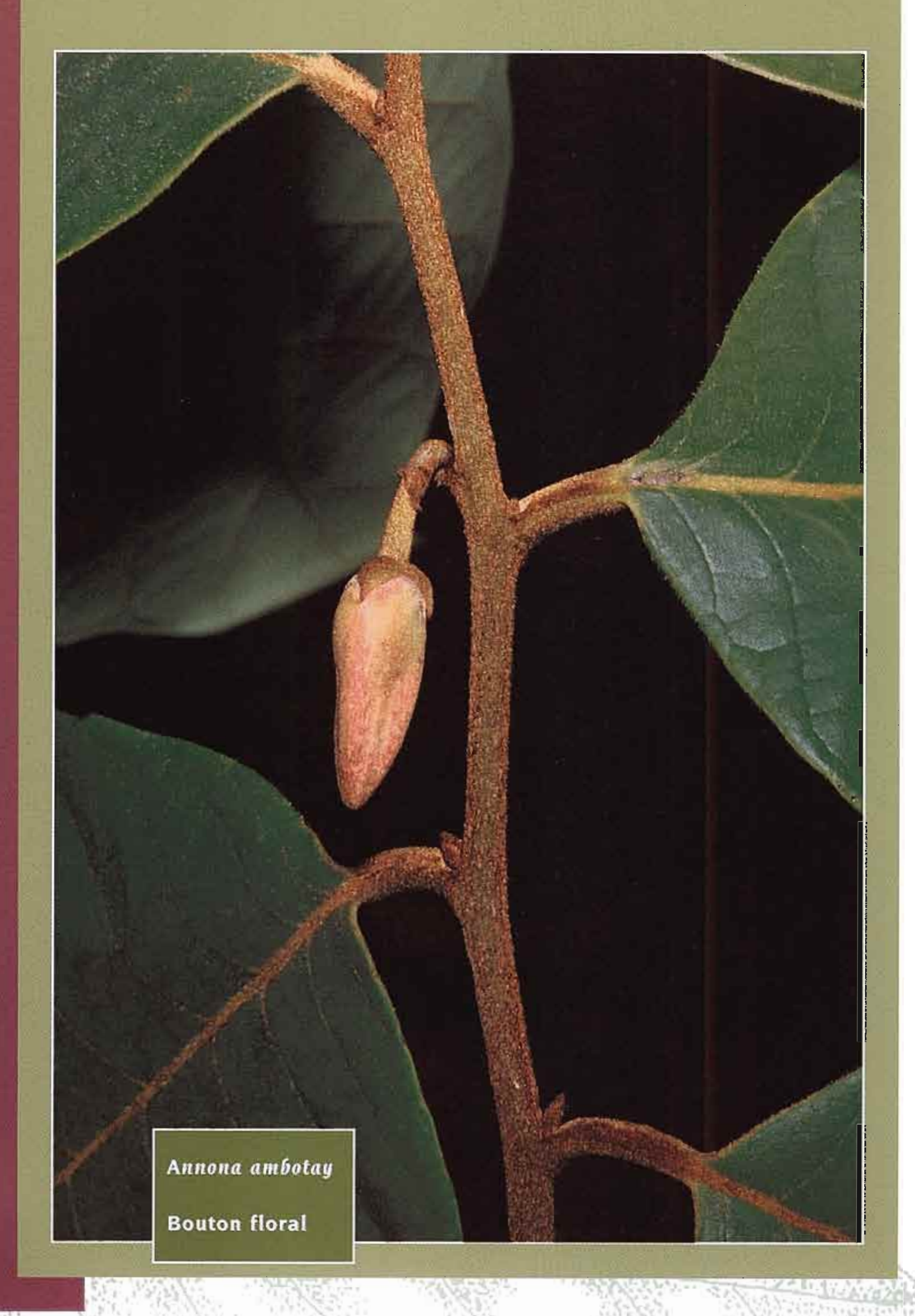
Il s'agit d'alcaloïdes isoquinoléiques, pour la plupart dérivés de la 1-benzylisoquinoléine, d'une très grande diversité structurale. On y trouve aussi bien des benzylisoquinoléines simples, comme l'higénamine isolée de divers *Annona*, que des molécules du type bisbenzylisoquinoléines, des « dimères » associant des structures aporphine et benzylisoquinoléine (BRUNETON, 1999).

Plusieurs de ces molécules sont actives sur la plaque motrice. L'higénamine stimule le muscle cardiaque. D'autres isoquinoléines de la catégorie des aporphines sont fréquemment isolées des Annonacées ; elles présentent des propriétés pharmacologiques variées : dépresseurs du SNC, antifongiques, antagonistes des dopaminergiques.

À cette liste de composés, il faut ajouter aussi une classe de composés chimiques découverte il y a seulement une dizaine d'années : les acétogénines. Ce sont des composés aliphatiques à longue chaîne carbonnée, cyclisée en 1 ou 2 noyaux du type tétrahydrofurane et terminée par un noyau γ lactone. Ce type de composé chimique est caractéristique de cette famille et se rencontre principalement dans les graines des annones (*Annona*, *Rollinia*). Leurs propriétés pharmacologiques sont marquées : antitumorales, insecticides, antiparasitaires et sont probablement à l'origine de certaines propriétés attribuées à ces plantes (BRUNETON, 1999).

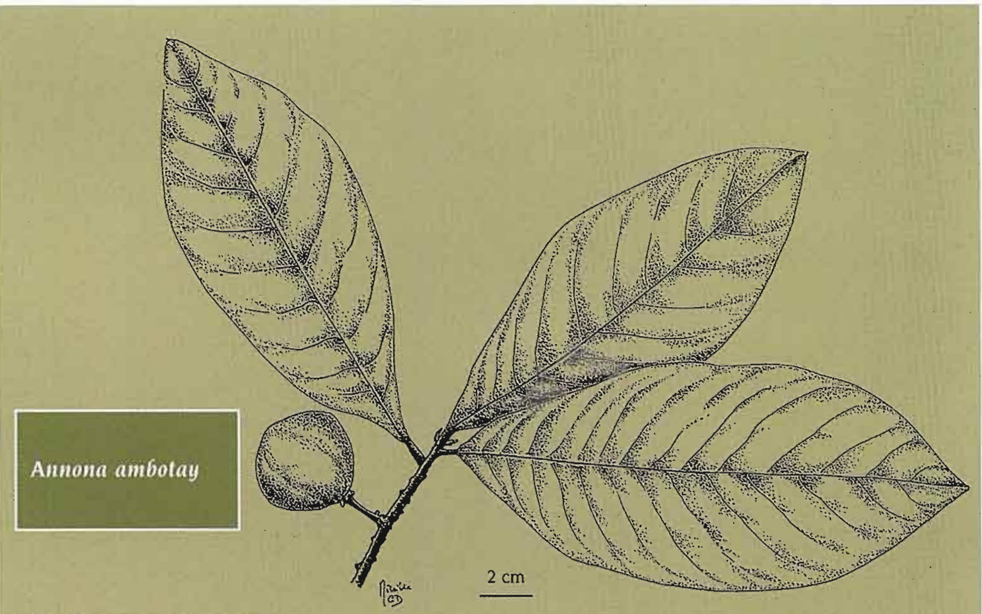
Annona ambotay Aublet

Annonaceae



Annona ambotay

Bouton floral



Noms vernaculaires

Créole : vilataille [viratay].
Wayãpi : ɨwi tay.
Palikur : —
Portugais : envira-taia, envira-cajú.

Écologie, morphologie

Arbre ou arbuste sarmenteux de la forêt primaire[1].

Collections de référence

Grenand 601 ; Jacquemin 1848, 1887 ; Lescure 760.

Emplois

Chez les Wayãpi, les feuilles, ou mieux l'écorce, sont un fébrifuge et un sudorifique d'utilisation majeure. Les feuilles humectées et pressées et l'écorce finement grattée sont frottées sur tout le corps ; les feuilles sont également appliquées en cataplasme sur le front et la poitrine. Enfin l'écorce et les feuilles sont mises à bouillir dans un pot qui est ensuite disposé sous le hamac du patient afin de l'envelopper de vapeurs odoriférantes. D'une façon générale, l'écorce est considérée comme la partie la plus active[2].

Étymologie

Wayãpi : de *ɨwi*, « liber » et *tay*, « pimenté », « liber pimenté » ; les Wayãpi font ici référence à la forte odeur de l'écorce qui possède pour eux une connotation agréable.

Chimie et pharmacologie

Une étude des acides aminés de cette espèce a été effectuée en collaboration avec le laboratoire Roger-Bellon (TOUCHÉ *et al.*, 1981).
Dans les feuilles et les écorces de tronc, on a isolé des alcaloïdes avec les teneurs respectives de 0,11 % et 0,16 %.
Quatre alcaloïdes majoritaires ont été identifiés : l'annonaïne, l'asimilobine, la liriodénine et la (+) - réticuline.
Le triage pharmacologique a montré que les alcaloïdes totaux des feuilles et des écorces présentent des activités analgésiques, spasmolytiques et antibactériennes, cette dernière étant limitée à quelques germes gram- (HOCQUEMILLER *et al.*, 1982).
Des alcaloïdes du type azanthracène ont été identifiés dans le bois (OLIVEIRA *et al.*, 1987).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cet arbre connu surtout par les Wayãpi semble pourtant présent partout en Guyane. Hors des Guyanes, il est fréquent en Amazonie brésilienne.
2. Les Waimiri Atroari utilisent l'écorce pour soigner la « folie » (MILLIKEN *et al.*, 1992) et les Caboclos de la région de Santarem en font une tisane pour soigner les maux d'estomac (BRANCH et SILVA, 1983).

Annona echinata Dunal Annonaceae

Noms vernaculaires
Créole : corossol yanman [korosòl-gnanman].
Wayãpi : —
Palikur : wime etni.

Écologie, morphologie
Arbuste sarmenteux, rare, de la forêt secondaire. Il est parfois entretenu.

Collection de référence
Moretti-Damas 121.

Emplois
Chez les Palikur, l'écorce de tige et les feuilles, préparées en décoction, sont un révulsif utilisé en association avec les feuilles de papayer (*Carica papaya*, Caricacées) contre la vaso-constriction qui apparaît parfois, liée à la technique d'accouchement de cette population[1]. En effet, après l'accouchement, la jeune mère a coutume de prendre un bain froid. S'il est pris trop tôt, on dit que l'accouchée *enfle*. On lui prépare alors le remède décrit ci-dessus qui est bu. Avec le reste du liquide mis à tiédir, on lui lave le ventre.

Étymologie
Créole : *corossol yanman*, de *corossol* et *yanman* « forêt secondaire sale », « corossol de forêt secondaire ». Palikur : *wime*, « animal non identifié », *etni*, « ce qui appartient à », soit ici « nourriture d'une espèce animale ».

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Dr F. Joly, *comm. pers.*



Annona glabra L. — Annonaceae

Synonymie
Annona palustris L.

Noms vernaculaires
Créole : cœur de bœuf[1] [tchobéf], guimanmin [dji-manmen], abriba grand bois [abriba-gran-bwa].
Créole antillais : cachiman cochon, bois flot.
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : araticu-da-lagoa.

Écologie, morphologie
Arbre inféodé aux marécages subcôtiers, assez commun dans la région de Cayenne.

Collections de référence
De Granville 6809 ; Moretti 1122.

Emplois
Certains Créoles attribuent à cette annone les mêmes vertus sédatives qu'au corossol (*Annona muricata*). Cf. *infra*.

Chimie et pharmacologie
Cette espèce sauvage en Guyane est cultivée dans de nombreux pays tropicaux et se trouve être de ce fait l'une des annones les plus étudiées en chimie et pharmacologie. Des acides diterpèniques du type kaurane ont été isolés des fruits de A. *glabra*, dont certains sont des inhibiteurs de la transcriptase inverse du virus HIV (CHANG *et al.*, 1998). Des acides diterpèniques du même type ont aussi été isolés des écorces de tronc, présentant des activités anti-infectieuses et anthelmintiques notables (PADMAJA *et al.*, 1995).
Des acétogénines du type mono-tétra-hydro-furane THS ont été isolées des feuilles et des fruits et graines, dont certains sont toxiques sur différentes souches de tumeurs solides en culture (GALLARDO *et al.*, 1998 ; LI *et al.*, 1995, LIU *et al.*, 2000). Des cyclopeptides ont aussi été isolés des graines (LI *et al.*, 1999). La composition chimique de cet arbre a été largement étudiée et le tableau VI page 116 donne la liste de la répartition des alcaloïdes qu'il renferme.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. On désigne, aux Antilles, sous le nom de *cœur de bœuf*, *Annona reticulata* L., une espèce introduite dont le fruit est plus gros et bien plus savoureux que celui de A. *glabra*, au goût et à la consistance médiocres.

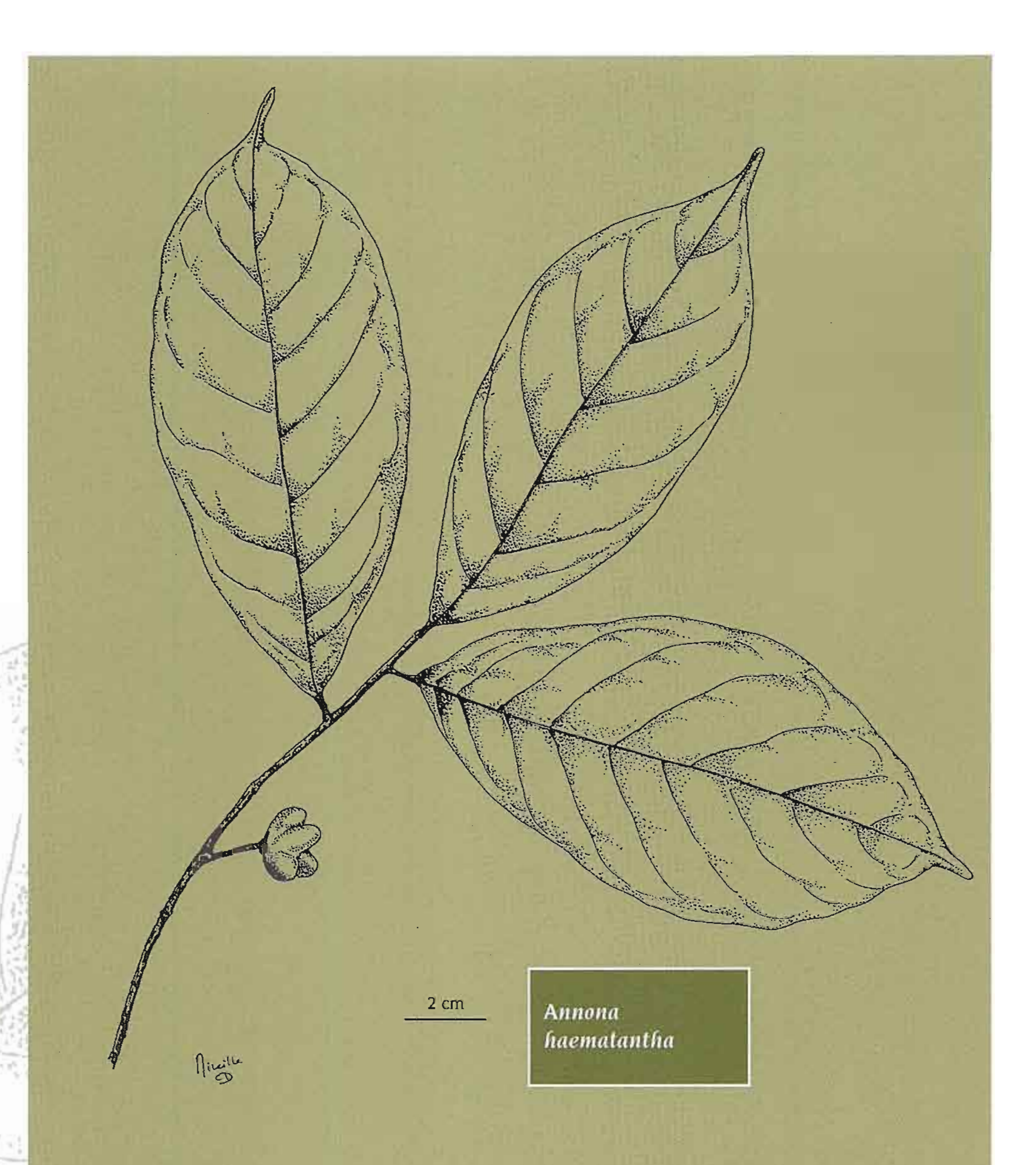
Annona haematantha Miq. — Annonaceae

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : ɨwitay ɨpo.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Grosse liane de la forêt primaire[1] ; odeur d'annone très caractéristique dans l'écorce.

Collections de référence
Grenand 291, 1400, 2845 ; Jacquemin 1785, 2131, 2348 ; Prévost et Grenand 1994.

Emplois
Chez les Wayãpi, l'écorce est un fébrifuge et un sudorifique très recherchés, utilisés et préparés



comme *Annona ambotay* ; à Camopi elle est aussi utilisée pour soigner la rougeole. Une utilisation originale consiste à consumer des écorces sous le hamac du patient.

Étymologie

Wayãpi : de *iwitay*, « arbre *Annona ambotay* » et *ipo*, « liane », « l'*Annona ambotay* lianescent ».

Chimie et pharmacologie

Nous avons mis en évidence la présence d'alcaloïdes dans les feuilles, les fruits et les écorces de cette plante. Les feuilles sont riches en pigments flavoniques. Une α-, β-, δ-lactone insaturatée, l'argentilactone, a été isolée d'un échantillon de Guyane (Trois-Sauts) et s'est montrée active sur la leishmaniose cutanée (WAETCHER *et al.*, 1997). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette espèce ne semble connue que des seuls Wayãpi. Bien qu'existant dans tout l'intérieur de la Guyane, elle y est partout rare.

Annona montana Macfad.

Annonaceae

Noms vernaculaires

Créole : corossol grand bois [korosòl-gran-bwa].
Wayãpi : —
Palikur : manig.
Aluku : bushi atuku.
Portugais : araticú.

Écologie, morphologie

Petit arbre surtout commun dans les forêts secondaires de la zone côtière en bordure de mangrove.

Collections de référence

Grenand 1594 ; Jacquemin 2258, 2500 ; Moretti 955.

Emplois

Les Créoles utilisent ses propriétés sédatives de façon proche de celles d'*Annona muricata*. La décoction des feuilles prise le soir avant le coucher calme les nerfs et favorise le sommeil[1].

Chimie et pharmacologie

La composition chimique de cet arbre a été largement étudiée et le tableau VI page 116 donne la liste de la répartition des alcaloïdes qu'il renferme.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Le fruit est surtout connu comme comestible en Guyane ainsi qu'en Amazonie.

Annona muricata L.

Annonaceae

Synonymies

Annona bonplandiana Kunth. ; *Annona cearensis* Barb. Rodr. ; *Annona macrocarpa* Wercklé ; *Guanabanus muricatus* Gomez.

Noms vernaculaires

Créole : corossolier, corossol [korosòl][1], cachiman épineux (vieilli).
Wayãpi : koloso.
Palikur : korosol.
Portugais : graviola.

Écologie, morphologie

Petit arbre ou arbuste cultivé dans les jardins surtout dans le nord de la Guyane.

Collections de référence

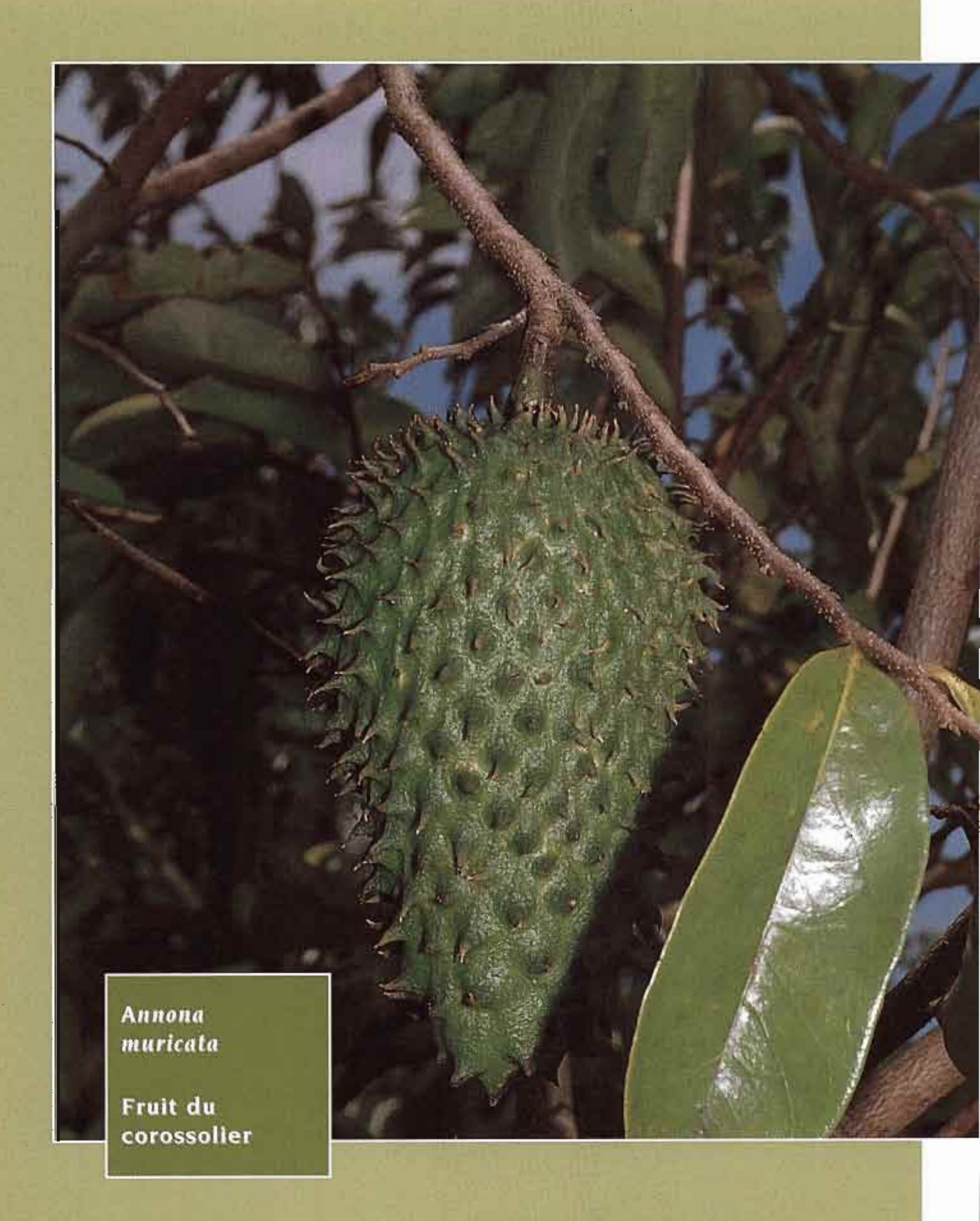
Berton 34 ; Jacquemin 2170 bis, 2238, 2395 ; Prévost 3582.

Emplois

Chez les Créoles, les feuilles et les écorces de tronc du corossol et de la pomme cannelle (*Annona squamosa*) sont utilisées indifféremment en tisane comme sédatif ou tonicardiaque. D'autres annones de Guyane, moins appréciées cependant, sont employées de la même façon : *Annona montana* et *Annona glabra*.
Un usage sédatif très proche a été relevé chez les Palikur : on prépare un bain avec un nombre égal de feuilles fraîches et de feuilles tombées pour calmer les enfants agités.[2]

Chimie et pharmacologie

La composition chimique de cet arbre a été largement étudiée et le tableau VI page 116 donne la liste de la répartition des alcaloïdes qu'il renferme.



Annona muricata

Fruit du corossolier

Notes comparatives

1. En Guyane, on désigne également en créole sous le nom de *corossol sauvage*, divers *Annona* forestiers.

2. Balbach (1973) signale qu'au Brésil, on tire des fruits verts et des feuilles d'*Annona muricata*, une huile utilisée en friction contre les névralgies et les rhumatismes et pour combattre les parasites. On considère également que les fruits d'*Annona glabra* sont vermifuges et émollients et que l'infusion des feuilles est anthelminthique et antirhumatismale.

À Trinidad, d'après Wong (1976), le fruit d'*Annona muricata* est utilisé en cataplasme pour soigner la teigne tandis que l'infusion des feuilles est employée contre l'hypertension, les palpitations, les rougeurs de la peau, la grippe et les insomnies. Enfin, l'inhalation des feuilles écrasées permettrait de surmonter les évanouissements.

Tableau VI

Alcaloïdes isolés à partir de quatre *Annona* de Guyane (d'après Lebœuf *et al.* 1982)[1]

	Annona glabra	*Annona montana*	*Annona muricata*	*Annona squamosa*
Benzyltétrahydroisoquinoléines				
Anomuricine			●	
Anomurine			●	
Coclaurine		●	●	
Higénamine				●
O-méthyl armépavine				●
Réticuline	●	●	●	●
Tétrahydroberbérines				
Coreximine		●		
Proporphines				
Stépharine			●	
Aporphines				
Anolobine	●			●
Anonaïne	●	●		●
Asimilobine	●	●		
Corydine				●
Glaucine				●
Isoboldine	●	●		
Isocorydine				●
N-méthyl actinodaphnine	●			
Norcorydine				●
Norisocorydine				●
Nornuciférine	●			
Roemérine	●			●
Xylopine		●		
Hydroxy-7 aporphines				
Norushinsunine	●			●
Oxoaporphines				
Lanuginosine				●
Liriodénine	●	●		●
Phénanthrènes				
Argentinine		●		
Athérosperminine		●	●	
Alcaloïdes non isoquinoléiques				
Annomontine		●		
Méthoxyannomontine		●		

1. D'après l'inventaire effectué par Lebœuf *et al.* (1981, 1982a, 1982 b), les autres catégories de substances chimiques identifiées se répartissent de la façon suivante :

• *Annona muricata* : les feuilles renferment des huiles essentielles et du scyllitol. Les graines contiennent un galactomannane, du sitostérol, du stigmastérol, du campestérol et du cholestérol. Un hétéroside cyanogénétique a aussi été signalé dans cette plante.

• *Annona squamosa* : on a trouvé des huiles essentielles dans les graines, la peau des fruits et les feuilles. Du camphre, du bornéol et du sitostérol ont été repérés dans les racines et les écorces, ainsi qu'un triterpène, la friedeline, dans les feuilles. Enfin, cette plante renferme une diazépine originale, la squamolone, six diterpènes de type structural kaurane et un hétéroside cyanogénétique.

• *Annona glabra* : un seul diterpène de type kaurane a été trouvé dans cette espèce.

Les études pharmacologiques effectuées peuvent être ainsi résumées :

• *Annona muricata* : Wong (1976) signale que l'extrait alcaloïdique des écorces provoque chez le lapin une dépression cardiaque et une stimulation respiratoire. De plus, le mucilage de la pulpe du fruit est astringent.

• *Annona squamosa* : Les travaux effectués par Lebœuf *et al.* (1981) ont montré que les extraits aqueux de tige et de feuille sont actifs sur le cœur et sur les bronches. Ces propriétés sont attribuées à un alcaloïde, l'higénamine, qui est un puissant stimulant adrénergique. Son action se manifeste particulièrement sur le cœur par un effet inotrope positif et chronotrope positif et sur les bronches par la bronchodilatation. Les extraits de feuille sont spasmolytiques sur le duodénum du lapin, spasmogènes sur l'intestin du cobaye, utéro-toniques chez la rate, β stimulantes, cardio-vasculaires et respiratoires chez le chat.

Les alcaloïdes totaux des feuilles exercent une forte action acétylcholinomimétique. Les extraits de feuille et d'écorce possèdent des propriétés anticancéreuses et une activité antibiotique vis-à-vis de *Staphylococcus aureus* et *Escherichia coli*.

Des propriétés antiovulatoires, anticonceptionnelles ou abortives ont été niées par Vohora *et al.* (1975) et confirmées par Mishra *et al.* (1979).

• *Annona montana* : Lebœuf *et al.* (1982) ont montré que l'*annomontine* est faiblement analgésique et anti-inflammatoire et que la *méthoxyannomontine* est légèrement spasmolytique. Toutes deux présentent une modeste activité antiamibienne. Ces auteurs rappellent les propriétés déjà décrites pour les autres alcaloïdes de cet arbre :

Anonaïne : activité hypotensive, antibactérienne, cytotoxique, inhibitrice de la dopamine-adénylate-cyclase.

Isoboldine : inhibition de la dopamine-adénylate-cyclase.

Liriodénine : activité sédative, analgésique, antibactérienne, antifongique, cytotoxique.

Athérosperminine : activité sédative.

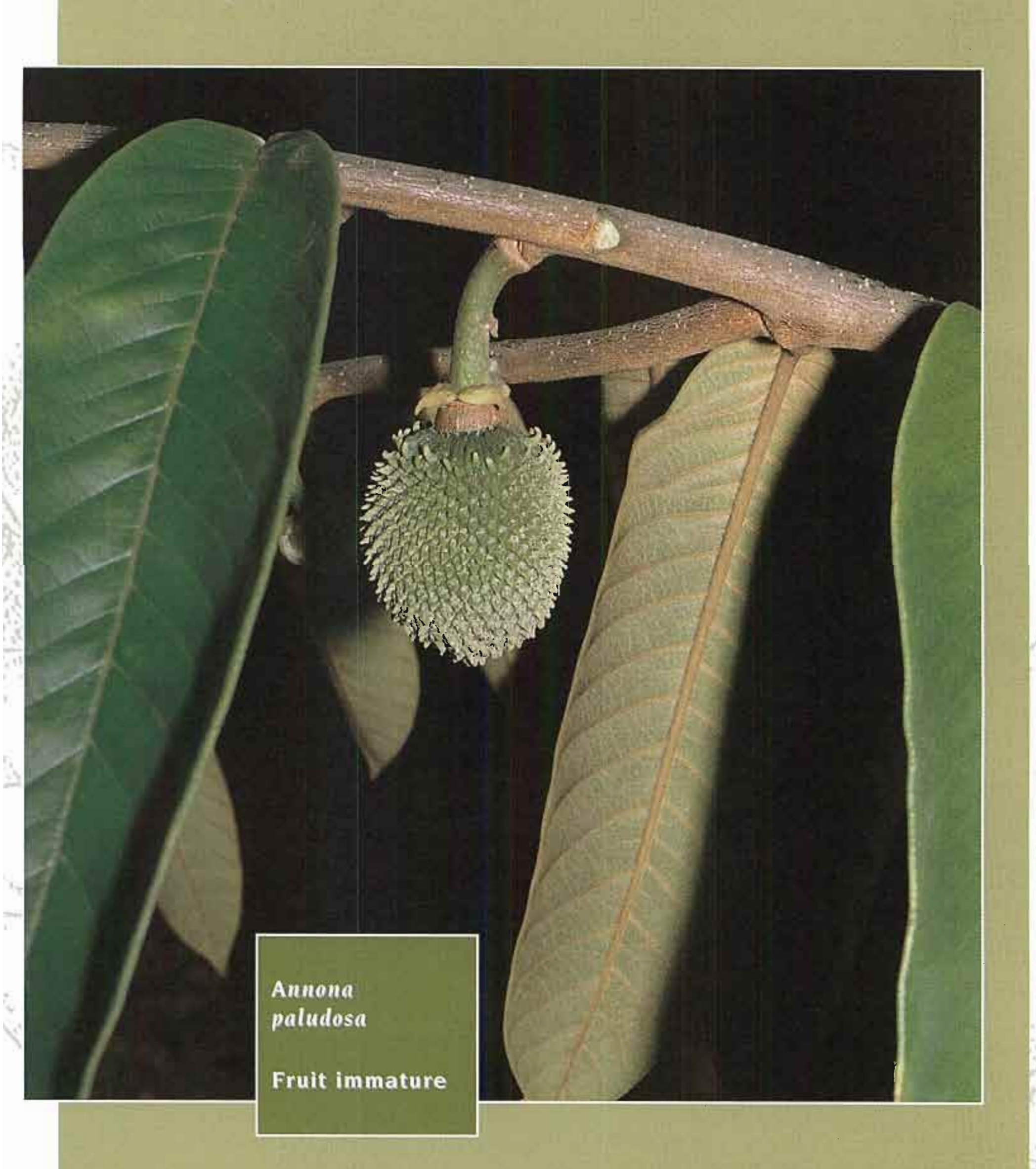
Réticuline : provoque un blocage des récepteurs dopaminergiques ; activités stimulantes du SNC entraînant convulsions et hyperthermie ; analgésique, spasmolytique ; propriétés antibactériennes.

Coreximine : action antihypertensive et stimulant respiratoire.

La convergence des usages des feuilles d'annones, et particulièrement de celles de *Annona muricata*, comme sédatif et dans le traitement des insomnies, a conduit les participants au programme Tramil à rechercher une activité psychotrope ou dépressive ; dans les expériences réalisées, les feuilles séchées ne montrent pas d'activité sédative ni anxyolitique. Le même groupe d'experts émet des doutes sur l'innocuité de tels usages (Tramil 7, 1995). Cependant, selon certains auteurs, les propriétés tranquillisantes des feuilles d'annones (*Annona muricata*, *A. squamosa* surtout, mais aussi, quoique moins employée, *A. glabra*) peuvent être reliées aux alcaloïdes annonaïne, nornuciferine et asimilobine, qui manifestent de grandes affinités avec différents récepteurs du système nerveux central et agissent donc comme des inhibiteurs de ces récepteurs (Hasrat *et al.*, 1997).

Tous les organes des *Annona* mais particulièrement les graines sont insecticides ; cette propriété est maintenant attribuée aux acétogénines (cf. introduction de la famille).

Annona paludosa Aubl. Annonaceae



Annona paludosa

Fruit immature

Noms vernaculaires

Créole : guimanmin [dji-manmen].
Wayãpi : —
Palikur : kasim.
Portugais : araticu-do-brejo.

Écologie, morphologie

Petit arbre des savanes et des forêts secondaires de la basse Guyane.

Collections de référence

Grenand 1806 ; Prévost 3542.

Emplois

Avec l'écorce qui se détache facilement en bande, les Palikur fabriquent des ceintures pour *soulager le mal de rein*.

Annona squamosa L. — Annonaceae

Synonymies
Annona cinerea Dunal ;
Guanabanus squamosus Gomez.

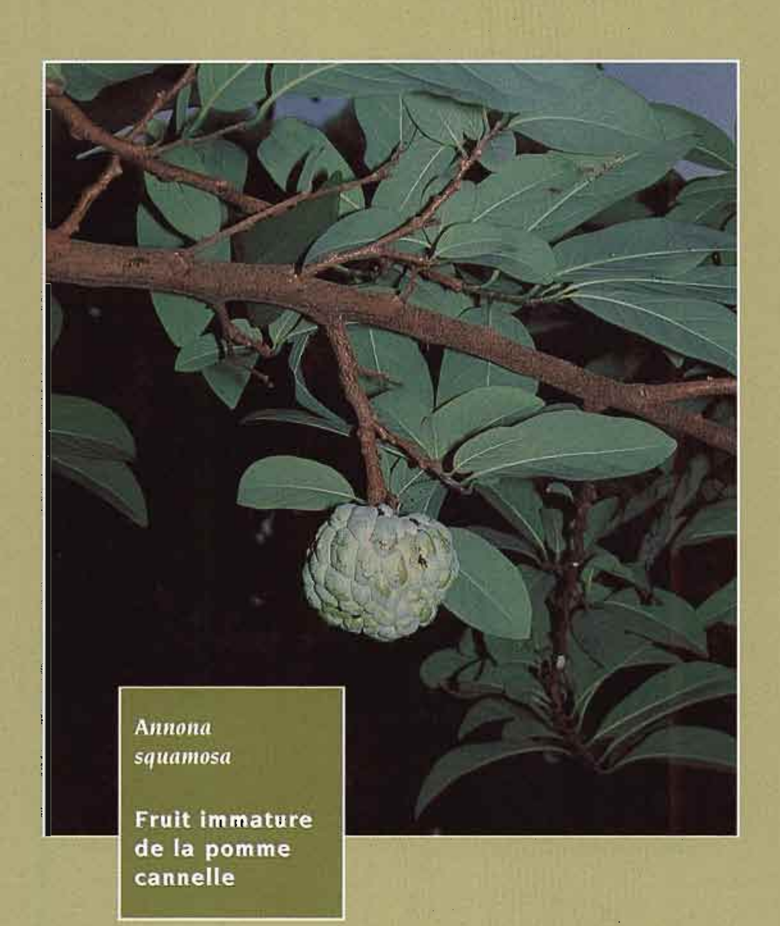
Noms vernaculaires
Créole : pomme cannelle [ponm-kannèl], cachiman cochon [kachiman-cochon].
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : ata, ateira.

Écologie, morphologie
Petit arbre ou arbuste cultivé dans les jardins.

Collections de référence
Oldeman 1895 ; Prévost 1347, 3453.

Emplois
Les Créoles attribuent à la pomme cannelle les mêmes vertus sédatives qu'au corossol, *Annona muricata*. Luu (1975) signale l'usage de l'infusion des feuilles et des fleurs comme digestive et antirhumatismale.

Chimie et pharmacologie
Un alcaloïde pyrollidinique a aussi été isolé de *A. squamosa* (Massiot et Delaude, 1986). La composition chimique de cet arbre a été largement étudiée et le tableau VI page 116 donne la liste de la répartition des alcaloïdes qu'il renferme.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Annona squamosa

Fruit immature de la pomme cannelle

Annona tenuiflora Mart. Annonaceae

Synonymie
Raimondia tenuiflora (Mart.) R. E. Fr.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : manig ihipinẽ, manig kamwi.

Écologie, morphologie
Petit arbre de la forêt primaire et secondaire

Collection de référence
Grenand et Prévost 2040.

Emplois
Chez les Palikur, les feuilles amères sont utilisées pour favoriser l'accouchement. Elles sont préparées en décoction, mises à tiédir dans une spathe de palmier maripa (*Attalea maripa* (Aubl.) Mart., Arécacées). Le liquide est utilisé en lavage externe de la parturiente.

Étymologie
Palikur : de *manig*, « arbre *Annona montana* », *ihipinẽ*, « sarmenteux » et *kamwi*, « qui ressemble », « l'*Annona montana* sarmenteux » ou « ce qui ressemble à *Annona montana* ».

Crematosperma brevipes (DC. ex Dunal) R. E. Fr. Annonaceae

Synonymies
Guatteria brevipes DC. ex Dunal ; *Crematosperma poiteaui* (Diels) R. E. Fr.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : apelemu'ɨ.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Petit arbre, rare, de la forêt primaire. Son écorce est très amère[1].

Collections de référence
De Granville 1509 ; Grenand 1509 ; Jacquemin 2141, 2349 ; Lescure 549.

Emplois
Chez les Wayãpi, l'écorce sert à soigner des affections des organes génitaux atteignant hommes et femmes et se caractérisant par une douleur et un écoulement de pus. Elle est préparée en décoction que l'on boit chaque jour aussi longtemps que persistent les écoulements. La même préparation utilisée en lavage externe est un remède contre la fièvre, la gale et diverses éruptions cutanées.

Étymologie
Wayãpi : *apelemu*, « punaise aquatique géante (*Belostoma grandis*) » et *ɨ*, « arbre », « l'arbre-punaise », ainsi nommé en raison de la forme de ses feuilles qui ressemblent à autant de punaises géantes.

Chimie et pharmacologie
Tous les organes sont riches en alcaloïdes du type bisbenzyliso-quinoléique et biphénylique : leur compostion alcaloïdique est proche de celle des *Guatteria* ; ils renferment aussi des saponines. Les études chimiques réalisées ont été publiées sous le nom



Crematosperma brevipes

de *Guatteria guianensis* (Aubl.) R. E. Fr. (BERTHOU *et al.*, 1989), les herbiers de référence ayant été révisés par la suite par le spécialiste qui les a identifiés comme étant *Crematosperma brevipes*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage

Note comparative

1. Cet arbre présent partout dans l'intérieur de la Guyane, n'y est nulle part fréquent.

Duguetia paraensis R. E. Fr.

Annonaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : apelemu'ɨ.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Arbre de taille moyenne propre à la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 2852.

Emplois

Les Wayãpi de Camopi utilisent cette espèce comme *Crematosperma brevipes* (cf. *supra*), mais plus particulièrement en bain pour soigner la fièvre et les éruptions cutanées qui surviennent sur les bras et les jambes.

Guatteria discolor R. E. Fr.

Annonaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : matau'ɨ.
Palikur : miret.
Portugais : envira-fofa, envira-preta, envira-rolinha.

Écologie, morphologie

Arbre de taille moyenne, rencontré en forêt primaire[1].

Collections de référence

Grenand 554 ; Jacquemin 2306, 2323 ; Prévost et Sabatier 2773.

Emplois

Les Wayãpi utilisent comme fébrifuge, en lavage externe, la décoction des écorces de tronc, légèrement parfumées.

Chimie et pharmacologie

D'après nos tests, tous les organes de cette espèce, y compris les bois de tronc et de racine, sont riches en alcaloïdes et renferment des tanins. Les feuilles contiennent des pigments flavoniques et en particulier des hétérosides, du kaempférol et du quercétol ; on note aussi l'abondance de saponines dans les écorces de tronc.

Avec l'équipe du professeur Cavé, nous avons décrit la présence, dans les écorces de tronc, de dix-huit alcaloïdes de type isoquinoléique dont dix sont nouveaux (HOCQUEMILLER *et al.*, 1984).
Ils appartiennent aux groupes des :
Tétrahydroprotoberbérines : (-)-corypalmine, (-)-discrétamine, (-)-discrétine et (-)-déméthyl-10 discrétine.
Phénanthrènes : argentinine, athérosperminine et N-oxyathérosperminine.
Aporphines : (-)-putérine, (-)-o-méthyl pukatéine, (-)-discoguattine et (-)-isocalycinine.
Oxoaporphines : oxoisocalycinine.
Gem-diméthyl-7 aporphinoïdes : guadiscine, guadiscoline et guadiscidine.
Hydroxy-7 méthyl-7 aporphinoïdes : guacoline et guacolidine.
Diméthylaminoéthylbenzyles : saxoguattine.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cet arbre, propre à l'Amazonie brésilienne, est rare en Guyane ; il n'a été trouvé que dans la région de l'Oyapock.

Guatteria scandens Ducke

Annonaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : wime etni kamwi.
Aluku : ndulu-ndulu.
Portugais : cipó-ira, cipó-iuira.

Écologie, morphologie

Grosse liane de la forêt primaire, à l'écorce très parfumée.

Collections de référence

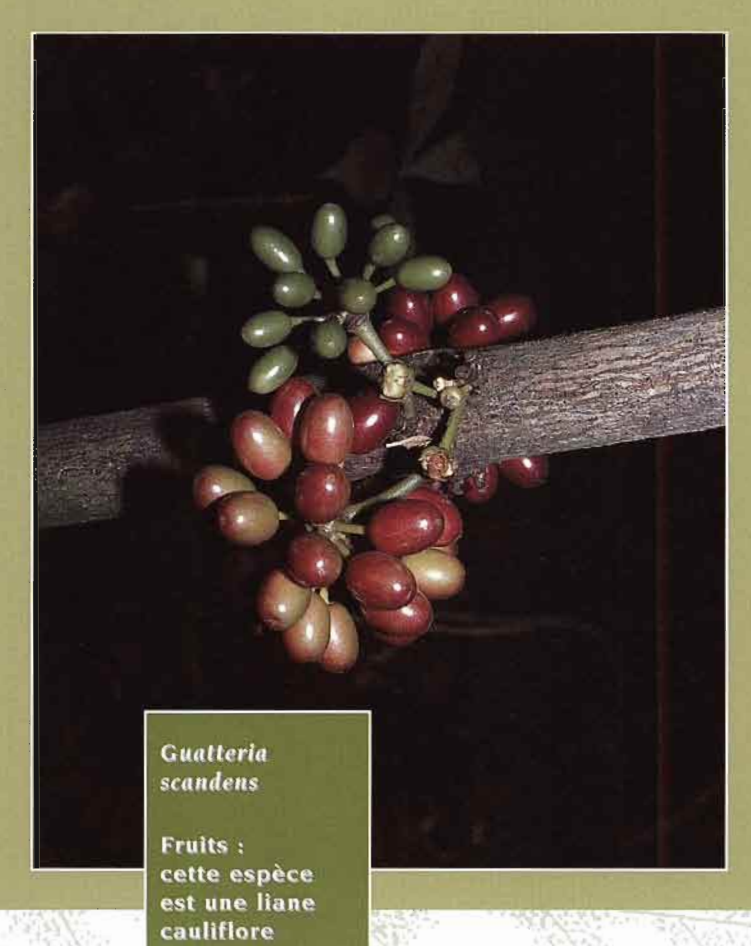
Lescure 828 ; Moretti 844.

Emplois

Les Aluku et les Saramaka préparent, avec l'écorce de cette liane de forêt, une tisane tonique et aromatique. Prise en excès, elle provoquerait des vertiges. Cet usage emprunté n'est connu que de quelques Créoles de l'intérieur de la Guyane. L'écorce dégage un parfum agréable.

Chimie et pharmacologie

Dans le cadre de l'étude systématique des alcaloïdes des Annonacées guyanaises que nous avons entreprise avec le professeur Cavé et son équipe, nous nous sommes intéressés à cette espèce appartenant à un genre bien représenté en Amérique tropicale. Dix-sept alcaloïdes aporphiniques



Guatteria scandens

Fruits : cette espèce est une liane cauliflore

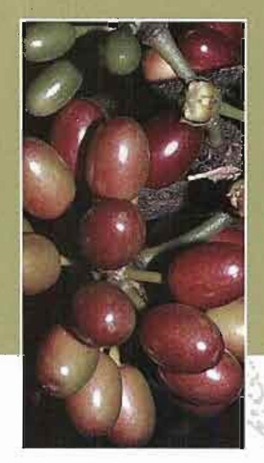
du type tétrahydroprotoberbérine et oxoaporphine ont été isolés et identifiés (HOCQUEMILLER *et al.*, 1983) (cf. tabl. VII). La composition alcaloïdique assez complexe de cette espèce est représentative de celle des Annonacées. À noter aussi la grande différence de composition entre écorces et feuilles. Les propriétés pharmacologiques de plusieurs de ces bases aporphiniques sont précisées dans l'introduction de la présente famille p. 108.

Tableau VII

Alcaloïdes des différents organes de *Guatteria scandens*. Exprimés en pourcentage par rapport aux alcaloïdes totaux.

	E.T.	E.R.	F.	Fr.
1. Discrétine	17	9	2	—
2. Xylopinine	—	—	27	—
3. Anolobine	33	45	—	—
4. Xylopine	10	14	—	—
5. Asimilobine	1,8	2,2	—	—
6. 0-Méthylisopiline	—	—	5	—
7. Nordicentrine	—	—	26	—
8. Actinodaphnine	—	—	2,2	39
9. Laurotétanine	2,6	1,8	—	—
10. N-Méthyllaurotétanine	—	—	—	8
11. Nordprédicentrine	—	—	2	—
12. Liriodénine	—	—	—	5
13. Lanuginosine	1,9	4	—	—
14. Dicentrinone	—	—	6	—
15. Athéroline	0,2	Traces	—	—
16. Guattescine	5	3,5	—	—
17. Guattescidine	2	Traces	—	—

Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Unonopsis guatterioides (A. DC.) R. E. Fr.

Acanthaceae

Synonymie

Uvaria guatterioides R.E. Fr.

Noms vernaculaires

Créole : mamayawé rivière [manmanyawé-rivié] (terme générique), bâton zin [baton-zen].
Wayãpi : pina'ɨ, pina'ɨ tay.
Palikur : miret unikweune.
Portugais : envira-surucucu.

Écologie, morphologie

Arbre petit et moyen, très commun[1].

Collections de référence

Grenand 87, 223, 636, 1772 ; Jacquemin 1781, 1890 ; Sastre 4625.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'écorce de tronc, odoriférante, est un fébrifuge préparé en décoction et utilisé en lavages externes. Ce remède ne peut être préparé que sur prescription des chamanes[2].

Étymologie

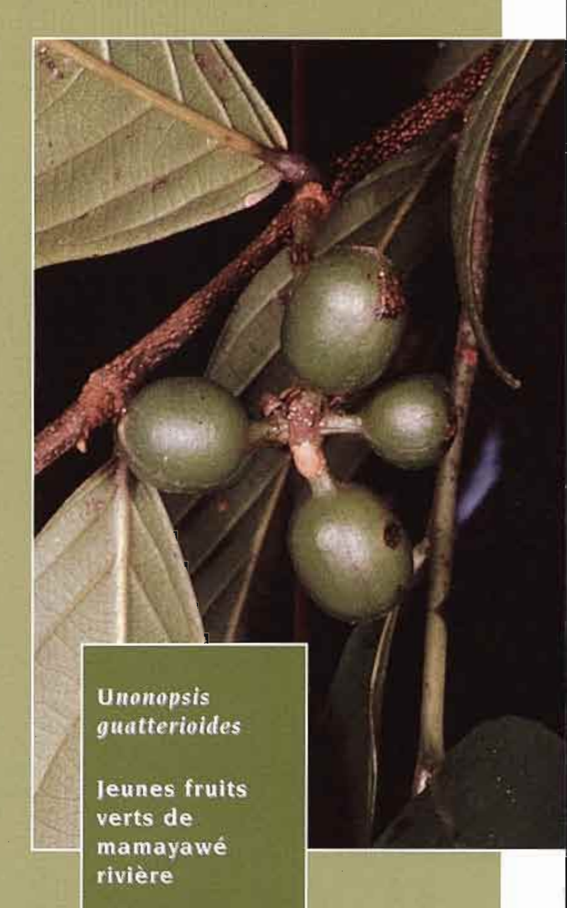
Wayãpi : *pina'ɨ*, « arbre à canne à pêche » et *tay*, « pimenté », en raison du goût piquant de l'écorce. Palikur : *miret*, « charbon de bois », nom donné à diverses Annonacées et Ebénacées en raison de leur usage principal, et *unikweune*, « du bord de l'eau », en raison de son habitat.

Chimie et pharmacologie

Touché *et al.* (1981) ont effectué un inventaire des acides aminés et ont constaté que les écorces de racine renfermaient 0,14 % de polycarpol.
Ce triterpène n'avait été trouvé que chez quelques Annonacées africaines et jamais chez les américaines.
Cette espèce est beaucoup moins riche en alcaloïdes que les précédentes.
Forgacs *et al.* (1983) ont trouvé des teneurs de 0,1 % dans les feuilles et de 0,05 % dans les écorces de tronc. La toxicité des extraits de ces organes sur les souris (DL 0 mg/kg) est respectivement > 100 pour les feuilles et < 10 pour l'écorce par voie intraveineuse et elle est dans les deux cas > 1000 par voie orale.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. C'est une espèce commune des bords des rivières de l'intérieur, là où la forêt n'est pas séparée de l'eau par une végétation broussailleuse.
2. L'écorce d'une espèce proche, *Unonopsis glaucopetala* R.E. Fr., est considérée comme un alexitère majeur chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (van Andel, 2000).



Unonopsis guatterioides

Jeunes fruits verts de mamayawé rivière

Xylopia cayennensis Maas

Annonaceae

Synonymie
Xylopia longifolia (Sagot) R. E. Fr. non A. DC.

Noms vernaculaires
Créole : lamoussé [lanmousé], lamoussé noir [lanmoussé-nwè], conguérécou [kongélékou] (DEVEZ, 1932).
Wayãpi : yãwĩ'ɨ.
Palikur : pukuu.
Aluku : pendjeku.
Portugais : envira-preta.

Écologie, morphologie
Arbre moyen à grand des forêts primaire et secondaire.

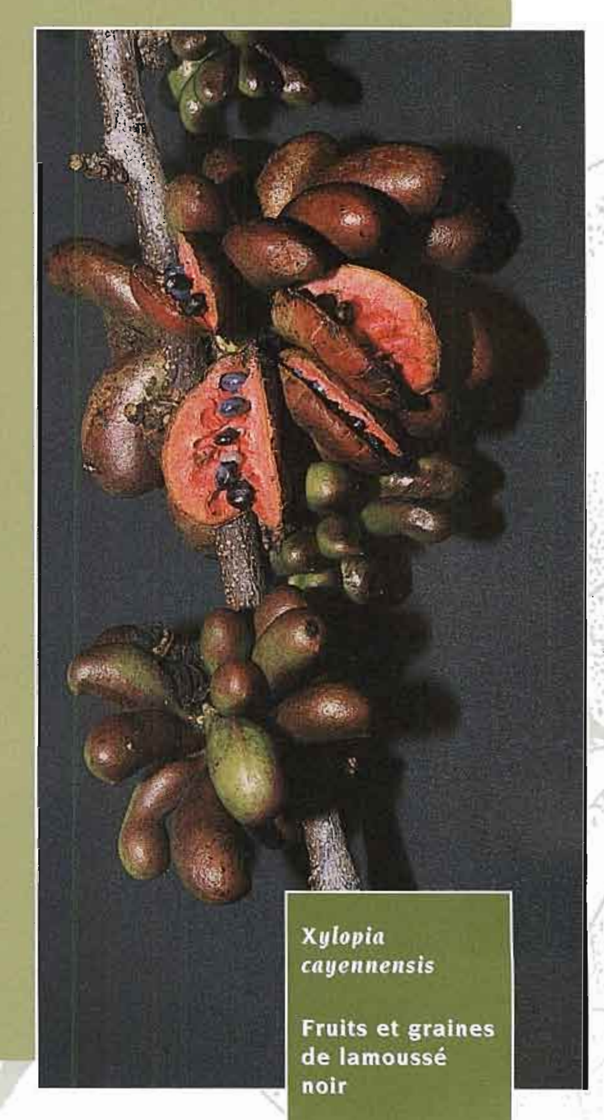
Collections de référence
Grenand 1677 ; Jacquemin 1788, 2334, 2341 ; Moretti 1297.

Emplois
L'usage de l'écorce comme fébrifuge chez les Wayãpi a été signalé par l'un de nos informateurs mais contesté par d'autres[1].

Étymologie
Créole : *lamoussé* vient du kali'na *omo:se* désignant le genre *Xylopia*. Wayãpi : de *yãwĩ*, « tortue terrestre (*Geochelene denticulata*) » et *ɨ*, « arbre ». La tortue en mangerait les fruits. Palikur : *pukuu*, de *pukupku* « chouette à lunette, *Pulsatrix perspicillata* », parce que cet oiseau aime à dormir dans ces arbres.

Chimie et pharmacologie
Tous les organes de cette espèce renferment des alcaloïdes.
TOUCHÉ *et al.* (1981) ont décelé des traces d'un triterpène, le polycarpol, dans les écorces de tronc. Dans les fruits, on a signalé la présence d'un mucilage, des lipides, des tanins et des huiles essentielles (LEBŒUF *et al.*, 1982).
Les feuilles aromatiques renferment des huiles essentielles, le π-cymène et le β-caryophyllène (FOURNIER *et al.*, 1993).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Les *Xylopia* sont signalés dans la littérature concernant la Guyane pour leurs graines utilisées comme condiment et comme aphrodisiaque ; elles auraient aussi des propriétés digestives et stomachiques (DEVEZ, 1932). Les fruits de *Xylopia aromatica* (Lam.) Mart. macérés dans le tafia sont, au Venezuela, un remède contre les maux d'estomac (DELASCIO CHITTY, 1985).
Les Aluku se servent des feuilles pour soigner la fièvre et du fruit pour soulager les douleurs abdominales (FLEURY, 1991).

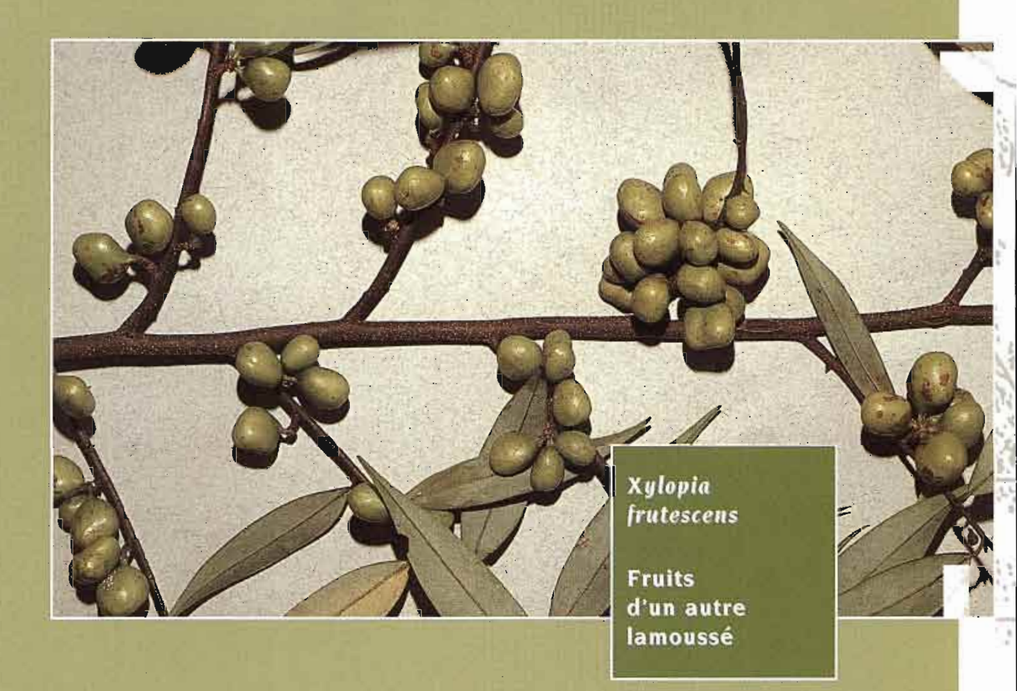


Xylopia cayennensis

Fruits et graines de lamoussé noir

Xylopia frutescens Aublet

Annonaceae



Xylopia frutescens

Fruits d'un autre lamoussé

Noms vernaculaires

Créole : lamoussé [lanmousé].
Wayãpi : yãwĩ'ɨ sili.
Palikur : pukuu.

Écologie, morphologie

Arbre petit à moyen surtout fréquent en forêt secondaire.

Collections de référence

Grenand 1152 ; Jacquemin 1720, 2236.

Noms vernaculaires et emplois

Mêmes noms et mêmes usages chez les Wayãpi que *Xylopia cayennensis*.

Étymologie

Wayãpi : de *yãwĩ'ɨ*, cf. *Xylopia cayennensis* et *sili*, « fin » en raison de l'étroitesse de ses feuilles.

Chimie et pharmacologie

Nous avons mis en évidence la présence d'alcaloïdes, de saponines et de tanins condensés dans tous les organes ; les feuilles renferment en plus des hétérosidesflavoniques dérivés du quercétol et du kaempférol. Une étude plus approfondie nous a permis d'identifier dix alcaloïdes isoquinoléiques dans les écorces : la nornanténine (17 % des alcaloïdes totaux), la laurotétanine (6 %), la N-méthyl laurotétanine (10 %), l'anonaïne (5 %), la xylopine (9 %), l'asimilobine (3 %), la nornucíférine (2 %), la lanuginosine (13 %), la liriodénine (10 %) et la réticuline (2 %). Un onzième alcaloïde, la nanténine (5 % des alcaloïdes totaux) se trouve uniquement dans les feuilles (LEBŒUF *et al.*, 1982).

Un triage pharmacologique réalisé au laboratoire Roger-Bellon a montré que les extraits alcaloïdiques présentent de faibles activités sédative, analgésique et antibactérienne. On note également des actions anti-inflammatoires vis-à-vis de l'œdème à la carragénine, antispasmodiques sur organes isolés et antifongiques. Dans le domaine cardio-vasculaire, on observe des effets inotropes et chronotropes positifs.

Xylopia nitida Dunal

Annonaceae

Noms vernaculaires

Créole : lamoussé blanc [lanmousé-blan].
Wayãpi : yãwĩ'ɨsĩ.
Portugais : envira-branca.

Collection de référence

Jacquemin 2324.

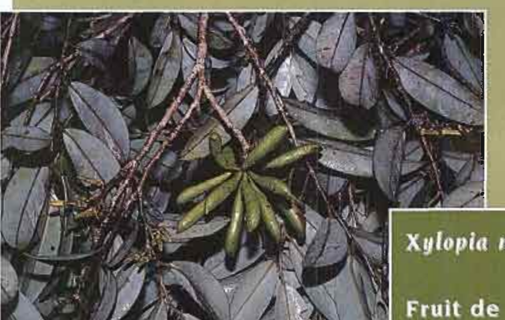
Emplois

Même usage chez les Wayãpi que *Xylopia cayennensis*.



Xylopia nitida

Fleur de lamoussé blanc.



Xylopia nitida

Fruit de lamoussé blanc.

Xylopia surinamensis, R. E. Fr.

Annonaceae

Collection de référence

Jacquemin 2030.

Noms vernaculaires et emplois

Mêmes noms et mêmes usages que *Xylopia cayennensis* chez les Wayãpi.





Xylopia surinamensis

Coupe dans le tronc.

famille

Apiaceae

Eryngium foetidum L. — Apiaceae

Noms vernaculaires

Créole : chardon béni [chardon-béni], radié la fièvre [radjé-lafièv], chardon étoilé (vieilli).
Wayãpi : sepali ka'a.
Palikur : awaruβan, waruβan.
Kali'na : akakasin.
Portugais : chicória, coentro-de-caboclo.

Écologie

Herbe à odeur de coriandre assez commune, protégée, souvent cultivée[1].

Collections de référence

Grenand 1613 ; Jacquemin 2835 ; Moretti 735 ; Prévost 3516.

Emplois

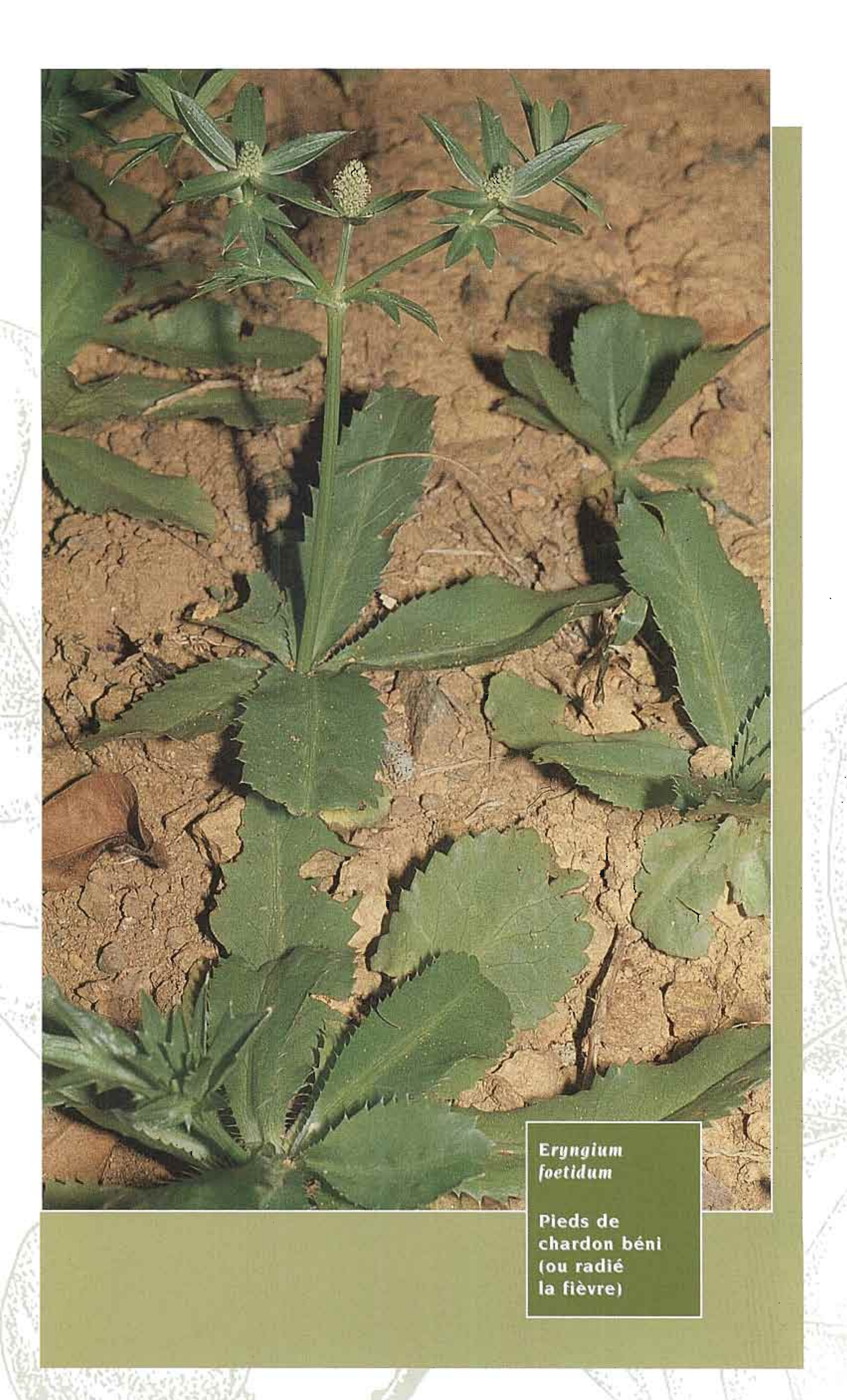
Cette plante classique de la pharmacopée créole est prise en tisane ou en looch contre les refroidissements et la grippe ; les feuilles pilées puis frictionnées sur tout le corps font tomber la fièvre[2].
La tisane est aussi utilisée comme purgatif pour les enfants (Luu, 1975).
Les feuilles se mangent en salade, en soupe ou comme condiment.
Les Palikur préparent les feuilles en décoction : celle-ci est bue ou utilisée en bain fébrifuge. Selon Berton (1997), on peut également y adjoindre des *Phyllanthus* herbacés (cf. Euphorbiacées). Les feuilles ramollies au feu et pressées sont aussi un remède contre les inflammations auriculaires. Pour un autre emploi, cf. *Ayapana triplinervis* (Astéracées).

Étymologie

Créole : *chardon béni*, transposition ancienne du nom d'une espèce d'Europe, *Cnicus benedictus* L., Astéracées, également médicinale et aux feuilles d'aspect similaire. *Radié la fièvre*, de *radié*, « plante » et *fièvre*, en raison de ses propriétés.
Wayãpi : de *sepali*, « raie venimeuse, (*Potamotrygon hystrix*) » et *ka'a*, « plante », parce que la feuille est dentée comme le dard de la raie. Il s'agit d'un néologisme, la plante ayant été introduite il y a une quinzaine d'années seulement. Palikur : de *waru*, « espèce d'arbre (*Vatairea guianensis*, Papilionacées) », et *βan*, « plante ».

Chimie et pharmacologie

L'huile essentielle à odeur forte de cette plante, renferme surtout du 2-dodecen 1-al (Koolhaas, 1932) ; elle renferme aussi de l'acide caprique, aux propriétés fongicides. Les parties aériennes sont riches en calcium, en fer, en riboflavine et en carotène.



Eryngium foetidum

Pieds de chardon béni (ou radié la fièvre)

Les experts de la *Pharmacopée caribéenne* ont mis en évidence une forte activité antipyrétique de l'extrait aqueux statistiquement significative, par rapport au groupe témoin et à un groupe traité par du DIPLOFENAC, ainsi qu'une activité antispasmodique de l'infusion de feuille à 10 % chez le rat par voie orale (ROBINEAU *et al.*, 1999).
L'extrait aqueux exerce une activité antimalarique *in vivo* sur *Plasmodium gallinaceum* (SPENCER *et al.*, 1947). En revanche, SAUVAIN (1989) a montré que l'extrait hydro-alcoolique des parties aériennes est inactif *in vitro* sur *P. falciparum* à la concentration de 100 mg/ml, ce qui hypothèque l'emploi de cette plante dans le traitement du paludisme.
Un premier triage pharmacologique réalisé par le laboratoire Roger-Bellon sur un échantillon que nous avons récolté en Guyane, a montré l'absence de toxicité de la plante par voie orale. DLO mg/kg > 1000 (FORGACS *et al.*, 1983).

Notes comparatives

1. En Guyane, elle semble uniquement cultivée ou du moins strictement anthropique. L'examen des sources en fait plus une plante des Antilles et d'Amérique centrale, où elle se comporte comme une mauvaise herbe (HODGE et TAYLOR, 1957 ; BERLIN *et al.*, 1974), que d'Amazonie où elle paraît moins commune, sauf dans les villes et villages. Dans l'intérieur forestier des Guyanes, nous ne l'avons pas trouvée chez les Amérindiens - bien qu'elle soit apparue récemment chez les Wayãpi du moyen Oyapock - et il en a été de même chez les Tiriyo pour CAVALCANTE et FRIKEL (1973).

2. Les Kali'na l'utilisent peu ou prou de la même façon (AHLBRINCK, [1931] 1956). D'autres usages moins fréquents ont été signalés, soit comme emménagogue, soit comme alexitère (DEVEZ, 1932 ; LEMÉE, IV, 1956). Signalons enfin, que l'usage des feuilles comme condiment en remplacement de la coriandre, rend quelque peu surprenant le qualificatif de *foetidum*.

famille

Apocynaceae

Cette famille a fourni de nombreuses drogues de tout premier plan en matière médicale : réserpine, voacangine, ajmaline, strophantidine, vinblastine, leurocristine, etc. Les Apocynacées sont encore l'objet de nombreuses études botaniques, chimiques et pharmacologiques. À la suite de la découverte, durant les années 1960, de la vinblastine dans la pervenche de Madagascar, partout dans le monde, des équipes se sont mises à la recherche des Apocynacées, surtout celles non encore étudiées et renfermant ces alcaloïdes indoliques oncolytiques.

Cette famille est bien représentée en Amazonie. Ainsi, en liaison étroite avec les équipes de P. Potier, directeur de l'Institut de Chimie des Substances naturelles à Gif-sur-Yvette, et celle du professeur J. Poisson du Centre d'études pharmaceutiques de Châtenay-Malabry, nous avons entrepris l'étude chimique des Apocynacées guyanaises.

Nous avons pu nous appuyer sur les connaissances progressivement acquises sur la chimiotaxonomie de cette famille, parallèlement aux études taxonomiques menées au Muséum national d'histoire naturelle de Paris d'abord par P. Boiteau puis par L. Allorge qui ont identifié nos herbiers de référence. Nous suivons ici leur classification (Boiteau et Allorge, 1978 ; Allorge, 1983, 1985) et celle retenue dans la *Preliminary Checklist of the Plants of the Guiana Shield* (Hollowell *et al.*, 2001). Nous nous sommes particulièrement intéressés aux arbres et aux arbustes de la sous-famille des Tabernaemontanoïdées, fréquents dans les sous-bois de Guyane et riches en alcaloïdes indoliques aux propriétés antinéoplasiques.

Par contre les lianes de cette famille qui, en Guyane, appartiennent presque toutes à la sous-famille des Échitoïdées, sont exemptes d'alcaloïdes. Les analyses chimiques que nous avons effectuées sur ces lianes montrent qu'elles sont toutes, en revanche, riches en flavonols dérivés du kaempférol et du quercétol.

Nous avons aussi porté nos efforts sur les grands arbres des genres *Aspidosperma* et *Geissospermum* qui renferment aussi des alcaloïdes indoliques. Les Apocynacées à alcaloïdes indoliques – à l'exception notoire de deux *Geissospernum* –

sont rarement médicinales en raison probablement de leur toxicité élevée qui les rend difficiles à doser. Plusieurs espèces dont nous avons étudié la composition chimique ne figurent donc pas dans cet ouvrage, bien que les analyses aient permis de découvrir un grand nombre d'alcaloïdes, plusieurs étant nouveaux.

L'emploi de ces espèces renfermant des alcaloïdes indoliques se limite donc, en médecine traditionnelle, aux Tabernaemontanoïdées, dont l'usage, surtout important chez les Palikur, constitue une exception remarquable.

Les alcaloïdes indoliques des Apocynacées ont aussi retenu l'attention des pharmacologues pour leurs propriétés oncolytiques. Cependant ils possèdent encore bien d'autres activités et nous en rappellerons ici quelques-unes en fonction des données bibliographiques disponibles : la voacangine, la voacangirine ont des propriétés cardiotoniques. Elles ne se fixent pas sur le muscle cardiaque, n'ont pas d'action cumulative et sont rapidement éliminées.

La voacangine est aussi hypotensive et accroît l'effet des barbiturates (QUEVAUVILLER et BLANPIN, 1957). Elle a enfin une action stimulante sur le SNC, ainsi que l'isovoacangine, quoique de manière plus légère.

La coronaridine agit quant à elle sur le système nerveux central et sur le système nerveux autonome. Sa toxicité est associée à une dépression respiratoire. Elle aurait des propriétés anticonceptionnelles (MEHROTRA et KAMBOY, 1978).

Enfin, l'aspidospermine, comme d'autres alcaloïdes indoliques, a une activité antimicrobienne à des concentrations sensiblement plus élevées que les antibiotiques courants ; la concentration inhibitrice minimale est de 100 mg/ml au lieu de 10 mg/ml pour la streptomycine (VERPOORTE *et al.*, 1983).

Allamanda cathartica L. Apocynaceae

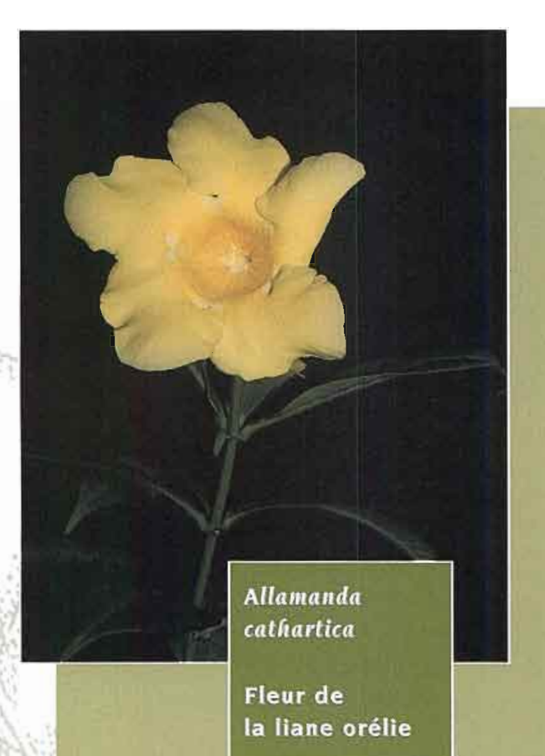
Synonymie
Orelia grandiflora Aublet.

Noms vernaculaires
Créole : orélie, liane fruit dilait.
Wayãpi : ka'i lekwi (plante), tasiasiay (fruit).
Palikur : datka βey.
Portugais : dedal-de-Damas, cipó-de-leite.

Écologie
Liane buissonante très commune en zones ripicole et rudéralisée, par ailleurs cultivée dans tout le monde tropical comme plante ornementale.

Collections de référence
Grenand 520, 736, 1590 ;
Prévost 3662.

Emplois
L'écorce est utilisée par les Wayãpi comme fébrifuge. Elle est préparée en décoction, puis longuement exposée au soleil et enfin frottée sur le corps.
Chez les Palikur, les feuilles sont un remède contre les étourdissements : on en prépare une décoction utilisée en lavement de tête ; le traitement est complété par une décoction de fleur bue. Cette dernière préparation



Allamanda cathartica

Fleur de la liane orélie

est également un antitussif absorbé par voix orale[1].
Les feuilles, tiges et fleurs sont aussi préparées en bain destiné à rendre les enfants vifs et actifs comme l'anaconda (association symbolique).

Étymologie

Wayãpi : de *ka'i*, « singe capucin brun (*Cebus apella*) », *le*, « de », *kwi*, « calebasse », « la calebasse du singe capucin brun », en raison de la forme du fruit ;
tasiasiay : de *ãsĩ ãsĩ*, « épine », soit « l'accrocheur ». Ce mot fait référence aux nombreux piquants mous et crochetés qui retiennent ce qui passe à leur portée.
Palikur : de *datka*, « anaconda » et *βey*, « remède ». Les affections que la plante soigne sont envoyées par cet animal.

Chimie et pharmacologie

Les propriétés cathartiques sont reconnues. La tisane de feuille est purgative et ne provoque pas de vomissements à la dose de 10/1000e. Le latex est aussi un purgatif drastique à dose élevée. KUPCHAN *et al.* (1974), ont isolé un iridoïde lactone présentant des propriétés antinéoplasiques.

Note comparative

1. Un usage antitussif mais aussi anthelmintique a été noté chez les Caboclos du Rio Madeira (DI STASI *et al.*, 1994). La tisane préparée avec les feuilles est un remède contre la malaria chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000).

Ambelania acida Aublet Apocynaceae

Synonymies

Willughbeia acida (Aublet) J. F. Gmel. ;
Ambelania tenuiflora Müll. Arg.

Noms vernaculaires

Créole : papaye biche [papay-bich], graine biche [grenn-bich].
Wayãpi : akusi walapulu, akusi ãkãnge.
Palikur : inuβa.
Kali'na : ambarari.
Portugais : pau-de-leite, pepino-do-mato, pepino-doce.

Écologie, morphologie

Petit arbre commun de la forêt primaire et des vieilles forêts secondaires.

Collections de référence

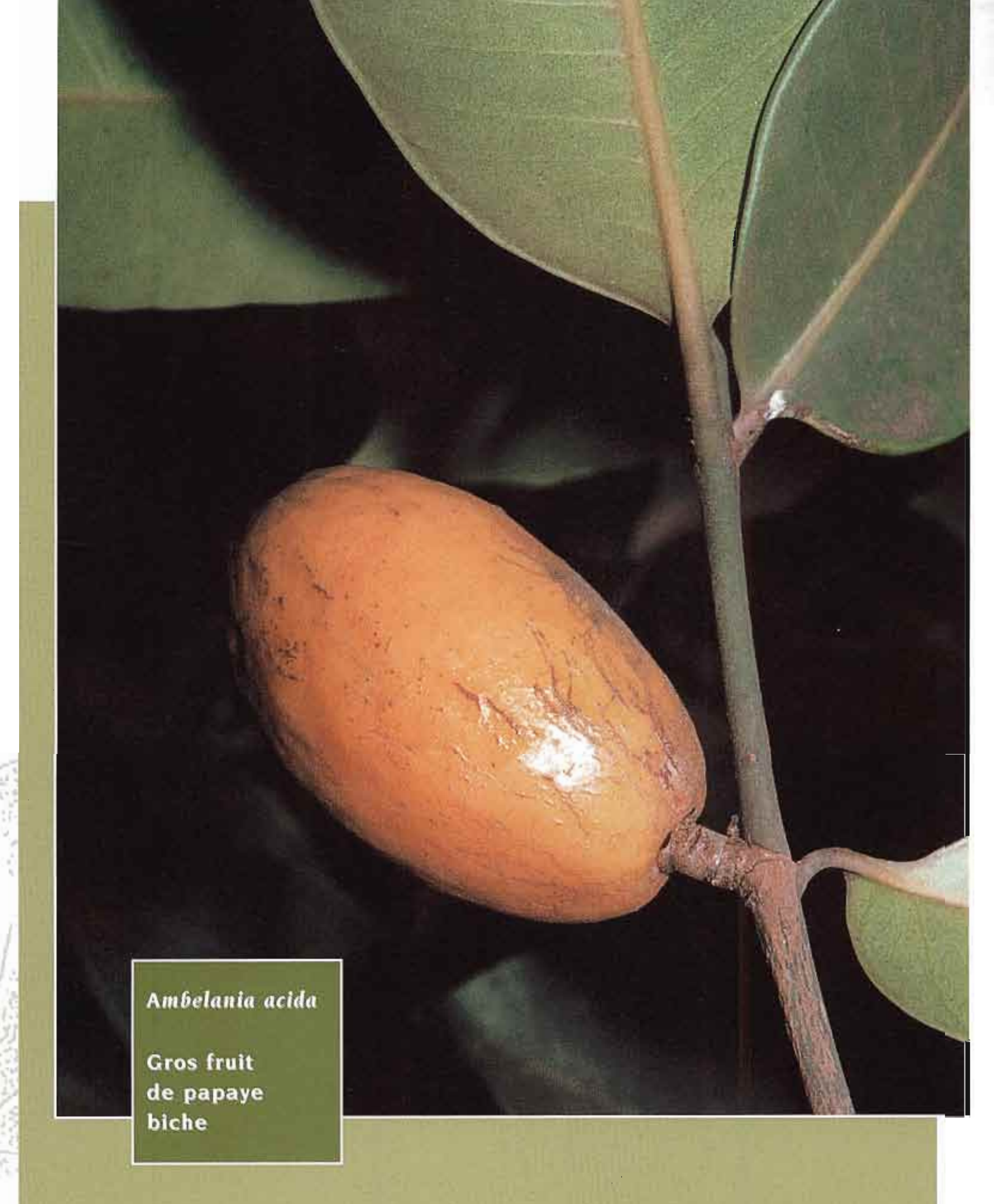
Grenand 358, 750 ; Grenand et Prévost 2053 ; Lescure 365 ; Moretti 217.

Emplois

Les Wayãpi lèchent, plus qu'ils ne boivent, le latex blanc et doux s'écoulant du tronc incisé, pour soigner la diarrhée. Le fruit, contenant lui aussi beaucoup de latex, est battu avant consommation ; sa chair est également considérée comme antidiarrhéique[1, 2].

Étymologie

Créole : *papaye biche*, « papaye du daguet rouge (*Mazama americana*) », parce que



Ambelania acida

Gros fruit de papaye biche

cet animal en consommerait le fruit.
Wayãpi : *akusi*, « agouti », *walapulu*, « cacao » ou *ãkãnge*, « tête », soit « cacao de l'agouti » ou « tête d'agouti ». Les deux appellations se réfèrent à la fois à la forme ovale du fruit et à l'animal qui le consomme le plus lorsqu'il est tombé à terre.

Chimie et pharmacologie

Les analyses chimiques que nous avons effectuées montrent que les graines renferment des alcaloïdes indoliques[3] ; les feuilles et les écorces de tige sont riches en triterpènes (Husson *et al.* 1986). L'intérêt de ce résultat est d'ordre chimiotaxonomique, confortant le rapprochement de cette espèce avec la tribu des Tabernaémontanoïdées.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette espèce est très commune dans toute la Guyane ; la comestibilité du fruit est connue de tous mais son usage comme plante médicinale semble plus limité.
2. L'utilisation de ce latex comme antidiarrhéique semble diffuse chez les Amérindiens des Guyanes puisqu'elle est signalée par Schomburgk chez les ethnies de Guyana au XIXe siècle (Roth, 1924) et a été retrouvée par l'un d'entre nous chez les Kali'na de la rivière Iracoubo.
3. Alcaloïdes révélés en ccm avec le réactif au sulfate sérique.

Anartia meyeri (G. Mey. ex G. Don) Miers

Apocynaceae

Synonymies

Tabaernaemontana meyeri G. Don ; *Tabernaemontana attenuata* (Miers) Urban ; *Anartia attenuata* (Miers) Markgraf[1].

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : pahe aβan puvemna.
Aluku : busuki tiki.

Écologie, morphologie

Arbuste ou petit arbre rare des sous-bois des forêts primaire et secondaire.

Collections de référence

Grenand 1923 ; Jacquemin 2413 ; Moretti 474.

Emplois

Les Palikur considèrent le latex de cette plante comme *très brûlant*. Pour cette raison, ils utilisent diverses parties de la plante en fonction de leur concentration en latex, selon les usages qu'ils veulent en tirer. C'est ainsi que la macération des feuilles est utilisée en collyre pour soigner les conjonctivites (*yeux infectés*) : l'écorce grattée est appliquée en emplâtre résolutif sur les petits abcès (*kumẽ*) ou les petites plaies infectées (*busukne*) ; enfin, le latex extrait du tronc incisé sert, après imbibition d'un tampon de coton, à obstruer les dents cariées douloureuses.

Étymologie

Palikur : *pahe aβan*, « arbre *Bonafousia* », *puvemna*, « petite feuille », « l'arbre *Bonafousia* à petites feuilles ».

Chimie et pharmacologie

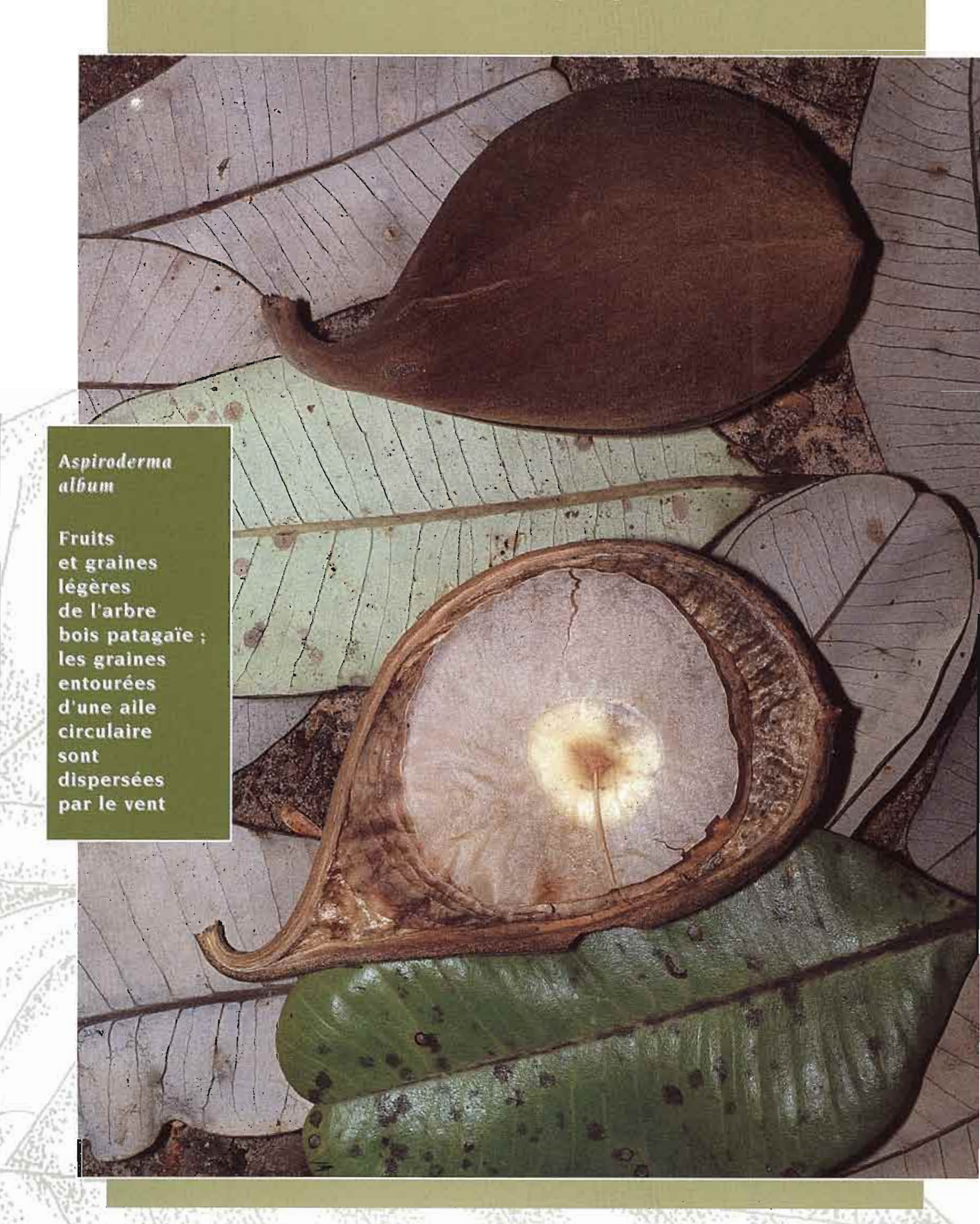
La présence d'alcaloïdes cytotoxiques dans les Tabernaemontanoïdées a motivé notre étude ; à cette recherche de substances antitumorales s'ajoutait un intérêt chimiotaxonomique en raison de la révision botanique alors en cours. L'analyse détaillée des alcaloïdes de cette espèce a pu être faite. Trois parties de la plante ont été traitées : feuilles, écorces de tige et écorces de racine. De ces extraits, vingt alcaloïdes ont été séparés : treize ont été identifiés comme étant des alcaloïdes déjà décrits : angustine, épi-16, pléiocarpamine, tubotaïwine, isolés des feuilles ; conopharyngine, jollyanine, voacangine, isovoacangine, ibophyllidine, coronaridine, hydroxy-7 indolénine, heynéanine, et épi-19 heynéanine, des écorces de tige ; ces trois derniers ont également été trouvés, à côté de l'églandine, dans les écorces de racine. Trois alcaloïdes nouveaux ont été isolés, tous des feuilles. Plusieurs autres alcaloïdes ont été isolés en trop faibles quantités pour qu'il soit possible de proposer une structure, même partielle (Ladhar *et al.*, 1981).
Pour les propriétés pharmacologiques de quelques uns de ces alcaloïdes, se reporter à la note introductrice sur cette famille.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. *Anartia meyeri* (G. Mey. ex G. Don) Miers est mis en synonymie avec *Bonafousia undulata* Vahl par Leeuwenberg (1994), mais considéré comme une espèce distincte par Allorge (1985) ; cf. cette espèce.

Aspidosperma album (Vahl)) Benoist ex Pichon

Apocynaceae



Aspiroderma album

Fruits et graines légères de l'arbre bois patagaïe ; les graines entourées d'une aile circulaire sont dispersées par le vent

Noms vernaculaires

Créole : flambeau rouge [flanbo-rouj], bois patagaïe [bwa-patagay], bois macaque [bwa-makak].
Wayãpi : alalakã'ɨ.
Palikur : —
Paramaka : kumãti udu.
Aluku : tyõtiutiu.
Portugais : araracanga.

Écologie, morphologie

Grand arbre assez commun dans la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1149 ; Haxaire 666 ; Jacquemin 1411, 1713.

Emplois

Chez les Créoles, la décoction des écorces de tronc, rouge et amère, donne un breuvage fébrifuge[1] et antidiarrhéique. Par ailleurs, l'écorce fraîche est simplement appliquée sur les plaies comme antiseptique.

Étymologie

Créole : *bois patagaïe*, « arbre du poisson *Hoplias malabaricus* », en raison de la ressemblance entre l'écorce de l'arbre et la robe du poisson ; *bois macaque*, « arbre du capucin brun », en raison de la consommation des fruits par ce singe. Wayãpi : de *alalakã*, « ara rouge et vert (*Ara chloroptera*) » et ɨ, « arbre », parce que ce perroquet joue avec les fruits sans les consommer et que, à l'air, le bois de l'arbre devient rouge.

Chimie et pharmacologie

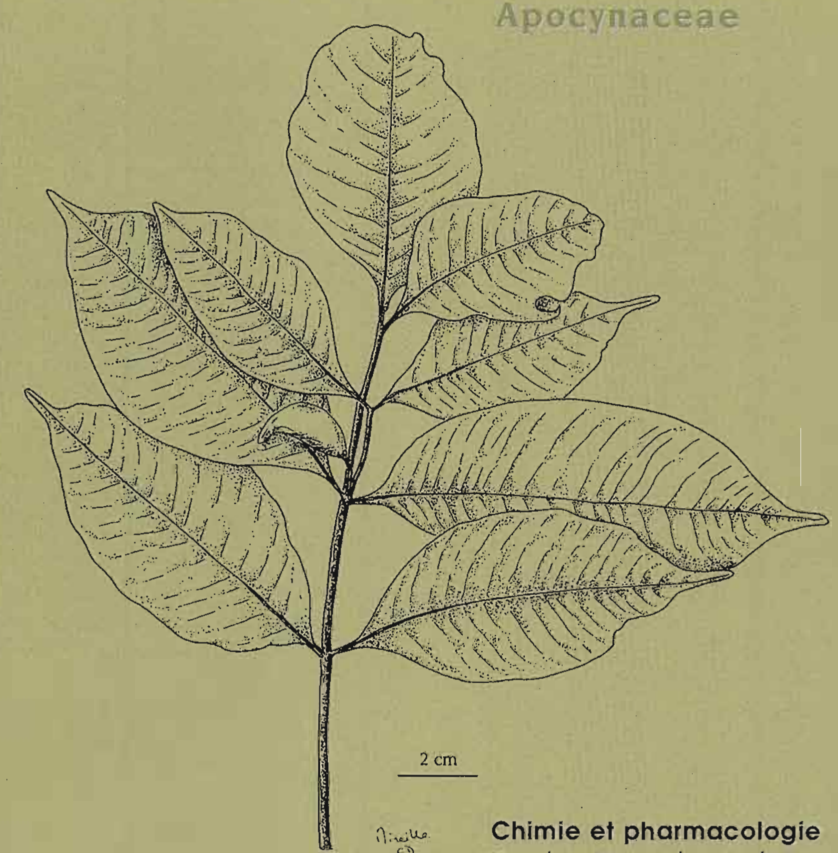
En Amérique, le genre *Aspidosperma* comprend de nombreuses espèces parmi les grands arbres de la forêt. D'après BALBACH (1973), plusieurs de ces espèces sont utilisées au Brésil à des fins médicinales, la principale d'entre elles étant *Aspidosperma quebracho*. Au Brésil, KULKARNI *et al.* (1973) ont réalisé un travail comparatif sur la pharmacognosie des écorces de tronc de *Aspidosperma album* et de six espèces voisines. L'étude chimique des écorces de cette espèce a été effectuée par DJERASSI *et al.* (1962) et par FERRARI et MARION (1964), qui ont identifié dix alcaloïdes.
Nous avons entrepris un travail identique sur les graines de cette même espèce en collaboration avec l'équipe de P. Potier au CNRS : vingt-cinq alcaloïdes ont été isolés ; ce résultat est exceptionnel car, habituellement, le nombre de ces substances est moins élevé dans les graines que dans les écorces. Parmi ces corps, quatorze sont déjà connus : (–) québrachamine, (+) aspidolimidine, (+) fendlérine (tous trois présents dans les écorces), (+) aspidospermidine, (+) limaspermine, (+) méthoxy–11 limaspermine, (–) déméthoxy–12 aspidospermine, (+) oxo-18 0–méthyl aspidoalbine, (+) vincadifformine, (+) condylocarpine, (+) tubotaïwine, (+) vincamine, (+) andranginine et (–) isositsirikine. Les onze autres sont nouveaux, mais nous n'avons pu établir la structure que de trois d'entre eux : (+) sitsirikine, (+) épi–16 sitsirikine et (–) alalakine (URREA *et al.*, 1978) ; (URREA, 1980). VERPOORTE *et al.* (1983) ont signalé que l'on a extrait des écorces de divers *Aspidosperma* des alcaloïdes du type sécamine présentant un fort pouvoir antimicrobien.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. L'écorce d'une espèce voisine, *Aspidosperma marcgravianum* Woodson, également présente en Guyane française, est utilisée en tisane par les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana pour soigner le paludisme (VAN ANDEL, 2000).

Bonafousia albiflora (Miq.) Boiteau et L. Allorge

Apocynaceae



Synonymies

Tabernaemontana albiflora (Miq.) Pulle ;
Taberna albiflorsa (Miq.) Markgraf ;
Peschiera albiflora Miq.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : pahe aβan.
Aluku : busuki tiki.

Écologie, morphologie

Arbuste rare des forêts primaires ou dégradées.

Collections de référence

Grenand 1856 ; Jacquemin 1881, 2112, 2308.

Emplois et étymologie

Cf. l'utilisation et l'étymologie du nom chez les Palikur à *Bonafousia undulata*.

Chimie et pharmacologie

Tous les organes de cet arbuste renferment des alcaloïdes.
Des écorces de la tige, nous avons isolé onze alcaloïdes (Kan *et al.*, 1980a, 1980b, 1981a, 1981b).
Les deux premiers étaient déjà connus, les neuf autres sont nouveaux. Ils appartiennent aux structures suivantes :
(**a**) *Type indolique* : ibophyllidine, coronaridine, épi–20 ibophyllidine, déséthylibophyllidine, hydroxy–19 ibophyllidine, hydroxy–19 R épi–20 ibophyllidine, hydroxy–19 S épi–20 ibophyllidine, hydroxy-18 épi–20 ibophyllidine.
(**b**) *Type ibogane* : albifloranine.
(**c**) *Type ψ-vincadifformine* :
(+) hydroxy–19 épi–20 pandoline ;
(+)(20 R) dihydroxy–18, 19 ψ–vincadifformine.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Bonafousia angulata (Mart. ex Müll. Arg.) Boiteau et L. Allorge Apocynaceae

Synonymies

Tabernaemontana angulata Mart. ex Müll. Arg. ; *Anacampta angulata* (Mart. ex Müll. Arg.) Miers.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : yapukuliwa.
Palikur : aβuki, impukiu[1].
Portugais : pocoró.

Écologie, morphologie

Petit arbre du sous-bois de la forêt primaire, rare en Guyane.

Collections de référence

De Granville 513 ; Moretti 163, 1159[2].

Emplois

Chez les Wayãpi, *Bonafousia angulata* est associé au rituel de formation des chamanes, et plus particulièrement à la phase dite de révélation de l'esprit. L'arbre est considéré comme abritant un esprit tutélaire du nom de *yapukuliwa*. C'est le latex qui est utilisé comme hallucinogène, son absorption étant solitaire. Les Wayãpi disent qu'alors le chamane *voit* (sous-entendu ce qui est ordinairement invisible).
Chez les Palikur, *Bonafousia angulata* joue le même rôle avec quelques variantes d'utilisation. L'esprit tutélaire de l'arbre porte, ici aussi, le même nom que l'arbre lui-même, *aβuki*. L'absorption se fait sous le contrôle d'un assistant, *ahigidi* ; le chamane dit alors que *la tête lui tourne* et qu'*il se met à rêver à un tas de choses*.
Les initiés palikur préparent une macération de l'écorce regorgeant de latex, en boivent une partie et se lavent avec le reste. Le latex peut également être recueilli, mis à sécher puis broyé et fumé.
Pour les deux ethnies, Palikur et Wayãpi, l'utilisation permet aux chamanes d'entrer en contact, de domestiquer et enfin d'utiliser à leur gré les esprits tutélaires de B. *angulata*. Pour un usage curatif de cette espèce, cf. *Capirona decorticans* (Rubiacées). Signalons que l'usage des Apocynacées comme hallucinogènes n'était jusqu'à maintenant pas connu en Amérique tropicale[3].
Enfin chez les Palikur l'écorce de *aβuki*, associée à *Eleusine indica* (Poacées), est un remède magique contre l'insomnie. L'insomnie est une affection « soufflée » par un jeteur de sort sur une préparation à base des cheveux de la victime et d'écorce pilée de *Bonafousia angulata*. Son remède consiste en un petit morceau d'écorce de la même espèce pilée avec des racines de *Eleusine indica* (Poacées). Une part est incorporée à un shampooing ; l'autre part sert à préparer une décoction bue trois fois par jour pendant deux semaines.

Étymologie

Aucune étymologie n'a pu être obtenue ; il ne nous semble pourtant pas incongru d'avancer une parenté linguistique entre les mots *aβuki* (palikur) et *yapukuliwa* (wayãpi).

Chimie et pharmacologie

De cette espèce, nous avons isolé des terpènes et des alcaloïdes indoliques, fréquents dans ce genre (GARNIER *et al.* 1984). Une étude chimique détaillée a, par ailleurs, été menée sur l'espèce voisine *Bonafousia macrocalyx*, considérée aussi par les Palikur comme hallucinogène (cf. cette espèce). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les deux séries de termes palikur désignent en fait deux arbres très proches qui sont la plupart du temps confondus par ceux des Palikur qui ne les utilisent pas, c'est-à-dire la plus grande partie de la population. Cependant, *aβuki* (ou *aβukiu*) serait plutôt *Bonafousia angulata* et *impukiu*, B. *macrocalyx*.
Le problème ne se pose pas de la même manière pour les Wayãpi. D'une part B. *angulata* est lié à une zone géographique précise sur le moyen Oyapock, le mont Alikene, considéré en outre comme l'un des rares sommets émergés pendant le Déluge, d'autre part, B. *macrocalyx* n'a aucun usage hallucinogène pour eux.

2. Les collections Moretti 1159 et de Granville 513 ont été identifiées comme étant *Bonafousia macrocalyx* par LEEUWENBERG (1994). Dans sa monographie, cet auteur ne mentionne pas *Tabernaemontana* (= *Bonafousia*) *angulata* en Guyane française.

3. Les Urubu-Ka'apor utilisent cette espèce pour soigner les furoncles et les éruptions cutanées (BALÉE, 1994), tandis que les Yanomami emploient l'infusion d'écorce de tronc comme vermifuge (MILLIKEN et ALBERT, 1996).

Bonafousia disticha (A. DC.) Boiteau et Allorge

Apocynaceae

Synonymies

Anacampta disticha (A. DC.) Markgr. ; *Tabernaemontana disticha* A. DC.

Noms vernaculaires

Créole : bois lézard.
Wayãpi : —
Palikur : peruβia.

Écologie, morphologie

Petit arbrisseau de la forêt primaire, abondant localement.

Collections de référence

Berton 166 ; Grenand 1910 ; Moretti 309.

Emplois

Chez les Palikur, les racines et l'écorce de tige sont un remède contre les douleurs articulaires. Elles sont préparées en décoction ; celle-ci est frottée sur les endroits douloureux.
On doit faiblement doser ce remède qui s'accompagne d'un interdit de consommation des gibiers à poils : sans cette précaution, on encourt le risque de devenir un *voyant* (don de divination) ou plus simplement d'être atteint de folie[1].
Les feuilles servent à soigner les cataractes des chiens (cf. *Sipanea pratensis*, Rubiacées)[2].

Étymologie

Palikur : de *peru*, « chien » et *βia* de *aβeya*, « petite plante », « la petite plante des chiens », en raison de ses utilisations.

Chimie et pharmacologie

Nous avons analysé le contenu alcaloïdique de divers organes de cette plante. L'extraction des alcaloïdes, selon un protocole classique (extraction par chromatographie, sur colonne et sur couches minces), fournit :

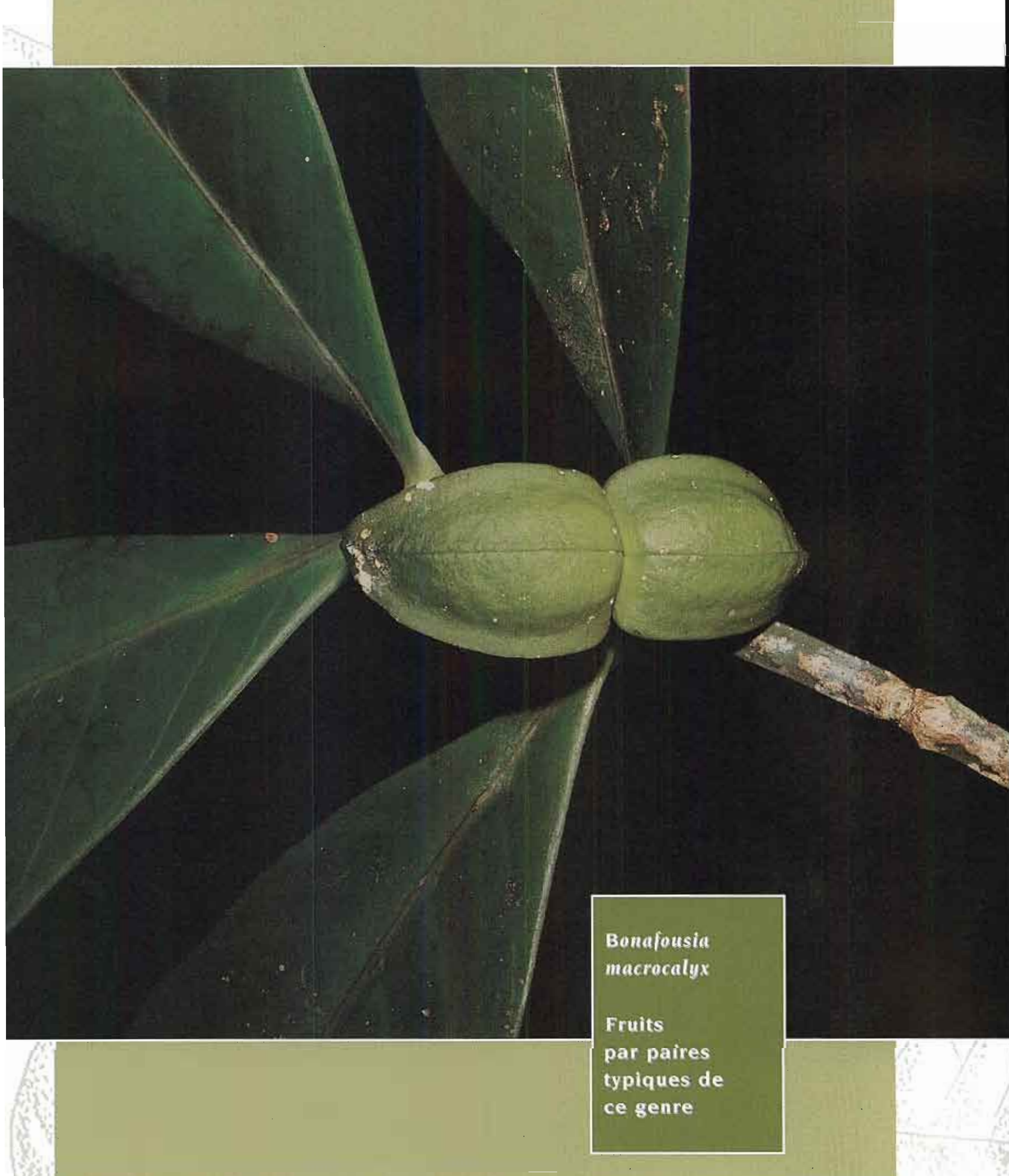
- Pour les écorces de tronc : alcaloïdes totaux, 4,3 g/kg, ibophyllidine, déséthylibophyllidine, hydroxy-19, ibophyllidine.
- Pour les feuilles : alcaloïdes totaux, 4,7 g/kg, deux alcaloïdes indoliques doubles qui sont des bases mineures non isolables.
- Pour les écorces de racine : alcaloïdes totaux, 6,2 g/kg, différents des précédents (MIET *et al.*, 1980).

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Il existe un *peruβia fort*, qui est celui dont nous traitons ici, et un *peruβia faible*, dont l'usage médicinal est différent (cf. *Sipanea pratensis*, Rubiacées). Rare dans sa région d'utilisation, *B. disticha* est fréquent ailleurs dans le nord de la Guyane.
2. Les Amérindiens de Guyana préparent une macération courte avec l'écorce pour soigner les piqûres de scorpion (VAN ANDEL, 2000).

Bonafousia macrocalyx (Müll. Arg.) Boiteau et L. Allorge Apocynaceae



Bonafousia macrocalyx

Fruits par paires typiques de ce genre



Bonafousia macrocalyx

Synonymies

Tabernaemontana macrocalyx Müll. Arg. ;
Anacampta macrocalyx (Müll. Arg.) Markgr.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : a'ɨ kãlãtã'ã.
Palikur : impukiu, aβuki.

Écologie, morphologie

Petit arbre commun du sous-bois de la forêt primaire ou de la forêt secondaire haute, sur sols bien drainés ; latex abondant.

Collections de référence

Grenand 3139 ; Moretti 1143, 1154 ; Prévost et Grenand 939.

Emplois

Les Palikur sont les seuls à utiliser cet arbre aux mêmes fins chamaniques que son proche voisin, *Bonafousia angulata* (cf. *supra*). Cependant, le latex de B. *macrocalyx* étant réputé moins fort, les Palikur préparent la macération avec une plus grande quantité d'écorce[1].
B. *macrocalyx* est en outre utilisé à des fins médicinales. L'écorce de tronc et de racine est préparée en décoction utilisée en lavage froid pour soigner les *dépôts* (*wahau*).
Tiède, elle est administrée en lavage général pour traiter l'érysipèle (*wisnõ*) et en applications locales répétées pour résorber les plaies infectées.
L'écorce grattée, macérée dans l'eau, mise à reposer une nuit, puis tamisée sert à préparer un collyre *pour éclaircir la vue*.
Pour un remède contre l'insomnie cf. *Bonafousia angulata*.

Étymologie

Wayãpi : *a'ɨ*, « paresseux à deux doigts (*Choloepus didactylus*) » et *kãlãtãã*, « œsophage », « œsophage du paresseux » (la graine du fruit de cet arbre est striée de la même manière que l'œsophage du paresseux).
Palikur : de *im*, « poisson » et *aβuki*, « B. *angulata* », « le *Bonafousia* des poissons ».

Chimie et pharmacologie

Une étude chimique des graines a montré qu'elles renferment des alcaloïdes : tabersonine et coronaridine (Bruneton *et al.*, 1979).
Dans le cadre de notre contribution

à l'étude des Tabernaemontanoïdées américaines, une étude a été entreprise sur les écorces de tige et les feuilles de cette espèce.
L'extraction des alcaloïdes à partir des écorces de tronc a fourni les alcaloïdes suivants : coronaridine, heynéanine, voacangine, voacangarine, voacangarine-hydroxy-7-indolénine, épi-19-voacangarine, coronaridine-hydroxy-indolénine, voacangine-hydroxy-7-indolénine et oxo-3-coronaridine-hydroxy-7-indolénine ; le rendement en alcaloïdes totaux est de 11 g/kg ; quant aux feuilles, elles fournissent les alcaloïdes suivants : voacangine et 0-desmethyl-voacangine (= hydroxy-10 coronaridine) avec un rendement en alcaloïdes totaux de 6,69 g/kg.
La fraction non alcaloïdique retirée de la plante renferme un triterpène, l'α–amyrine (GARNIER *et al.*, 1984).

L'emploi comme hallucinogène par les chamanes palikur est à rapprocher de l'usage aux mêmes fins en Afrique équatoriale d'une autre espèce d'Apocynacée, *Tabernanthe iboga* Baill., employée par les magiciens au cours de cérémonies initiatiques (SCHULTES et HOFMANN, 1973). L'effet psychopharmacologique est attribué, pour cette espèce, à l'ibogaïne, autre alcaloïde indolique majoritaire. Mais d'autres hypothèses peuvent être émises, comme la présence dans le latex d'alcaloïdes indoliques simples, du type harmane ou d'autres constituants instables (ROMMELSPACHER, 1981).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Il convient de remarquer qu'à propos de *Bonafousia angulata* et de *Bonafousia macrocalyx*, de nombreux informateurs intervertissent les termes *impukiu* et *aʃuki*.

Bonafousia morettii L. Allorge
Apocynaceae

Synonymie
Tabernaemontana macrocalyx Müll. Arg.[1].

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : wasaku sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Petit arbuste du sous-bois de la forêt primaire, assez rare.

Collections de référence
De Granville et Tiburce 1119 ; Grenand 1001 ; Moretti 711.

Emplois
Pour les Wayãpi, le mot *wasakusili* parfois, associé à celui de *meluka'awu* uniquement pour cette Apocynacée, recouvre deux espèces (cf. *Simaba guianensis*, Simaroubacées).
La sève de ces plantes est réputée dangereuse pour la peau.

Étymologie
Wayãpi : *wasaku*, « arbre *Hura crepitans* (Euphorbiacées) » et *sili*, « fin », « le petit *Hura crepitans* ».
C'est sa petite taille et sa sève brûlante qui ont ainsi fait nommer cet arbre, par référence à l'un des arbres les plus toxiques d'Amazonie.

Chimie et pharmacologie
Cette espèce, comme les autres du même genre que nous avons testées, renferme des alcaloïdes indoliques.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. B. *morettii* décrite par L. ALLORGE, dont nous suivons dans cet ouvrage la classification, est mise en synonymie avec *Tabernaemontana* (= *Bonafousia*) *macrocalyx* Müll. Arg. par LEEUWENBERG (1994).

Bonafousia siphilitica (L.f.) L. Allorge

Apocynaceae

Synonymies

Echites siphilitica L.f. ; *Bonafousia tetrastachya* (Kunth) Markgr. ; *Tabernaemontana tetrastachya* (Kunth) Miers ; *Tabernaemontana siphilitica* (L.f) Leuuwenb.

Noms vernaculaires

Créole : radié capiaïe [radjé-kapiay].
Wayãpi : tamukwãlẽ ka'a.
Palikur : saig.
Portugais : pimenta-de-lontra, barba-de-lontra.

Écologie, morphologie

Arbuste commun formant des peuplements en végétation ripicole. Latex très abondant.

Collections de référence

Berton 234 ; Jacquemin 1525 ; Lescure 372, 827 ; Moretti 70.

Emplois

Chez les Palikur, cette plante est un antirhumatismal utilisé en association avec *Bonafousia undulata*. On prélève l'écorce de B. *siphilitica* que l'on fait bouillir avec une pincée de sel ; en cours d'ébullition, on ajoute les feuilles de B. *undulata*. On utilise soit le liquide laissé à tiédir et appliqué *loco dolenti*, soit un emplâtre des feuilles et de l'écorce ayant servi à préparer la décoction[1].

Étymologie

Créole : de *radié*, « petite plante » et *capiaïe*, « capivara (*Hydrochoerus hydrochaeris*) ». Ce gros rongeur aquatique aime s'embusquer dans les buissons formés par cette plante.
Wayãpi : *tamukwãlẽ* « lézard *Uranoscodon superciliosa* » et *ka'a*, « plante », « la plante du lézard *Uranoscodon* ».
La plante et le lézard vivent tous deux dans le même biotope des zones ripicoles ouvertes.

Chimie et pharmacologie

Le B. *siphilitica* a été étudié par l'équipe de P. Potier, à partir d'échantillons de cette espèce récoltés en Guyane. Plusieurs alcaloïdes indoliques ont été décrits dont 6 sont nouveaux (DAMAK *et al.*, 1981).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. *Bonafousia siphilitica*, quoique très répandue au bord de toutes les rivières de Guyane, ne semble être utilisée que par les Palikur. Les Kuripako de Colombie préparent avec les feuilles écrasées dans le latex un remède pour soigner les articulations douloureuses (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).



Bonafousia siphilitica

Fruits de radié capiaïe

Bonafousia undulata (Vahl) A. DC.

Apocynaceae

Synonymie

Tabernaemontana undulata Vahl.

Noms vernaculaires

Créole : bois di lait [bwa-dilèt].
Wayãpi : sokosoko'i.
Palikur : pahe aβan.

Écologie, morphologie

Petit arbre commun en forêt primaire. Latex abondant.

Collections de référence

Berton 198 ; Grenand 1349, 1578, 2140 ; Moretti 216.

Emplois

Les Palikur utilisent indifféremment sous ce nom deux espèces[1] qui sont l'un de leurs principaux remèdes. Les deux plantes sont réputées pour leur *force*. Outre l'emploi en association, présenté à B. *siphilitica*, il en existe quatre autres pour ces deux plantes. Les feuilles écrasées et mises à macérer longuement dans le rhum sont un remède contre les enflures des pieds. L'écorce finement grattée et appliquée en emplâtre est un antalgique salutaire contre les maux de tête[2]. L'écorce associée à celle d'*Erythrina fusca* (Papilionacées), est un remède contre les rages de dent. Les écorces sont pilées et préparées en décoction ; appliquées en tampon, *elles brûlent comme du piment*. Utilisé trop fréquemment, ce remède puissant peut faire tomber la dent. Enfin selon BERTON (1997), la décoction de l'écorce râpée est appliquée sur les abcès.

Étymologie

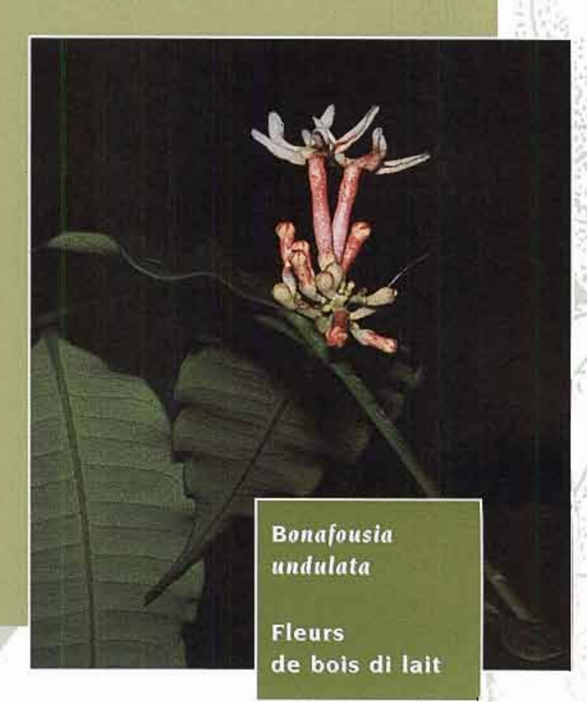
Wayãpi : *sokosoko*, « arbre *Peschiera lagenaria* (Apocynacées) », *i*, « petit », « le petit arbre *Peschiera* ». Palikur : *pahe*, « brûlure irritante », *aβan*, « plante », « la plante qui brûle ».

Chimie et pharmacologie

L'étude du contenu alcaloïdique a montré que les écorces de tige renferment les alcaloïdes suivants : coronaridine, voacangine, épi-19 heynéanine, québrachidine, voaphylline (BRUNETON *et al.*, 1979). Les graines renferment la coronaridine qui représente 80 % des alcaloïdes totaux à côté de la voaphylline (CAVÉ *et al.*, 1972). Les propriétés pharmacologiques des alcaloïdes indoliques sont résumées dans l'introduction de cette famille.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. *Bonafousia undulata* et *Bonafousia albiflora* sont deux espèces bien distinctes. B. *undulata* est un petit arbre aux feuilles de laurier ondulées ; B. *albiflora* est un arbuste de petite taille, beaucoup plus rare que le précédent, aux feuilles elliptiques vert jaune sous le limbe. Les Palikur ne confondent pas ces deux espèces, mais, vu leurs propriétés identiques, les rassemblent sous un seul vocable très évocateur.
2. Les Waimiri Atroari utilisent l'écorce pour soigner des mycoses diverses (MILLIKEN *et al.*, 1992). Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana se servent du latex pour soigner les inflammations oculaires, les maux de tête et les piqûres de fourmis venimeuses (VAN ANDEL, 2000).

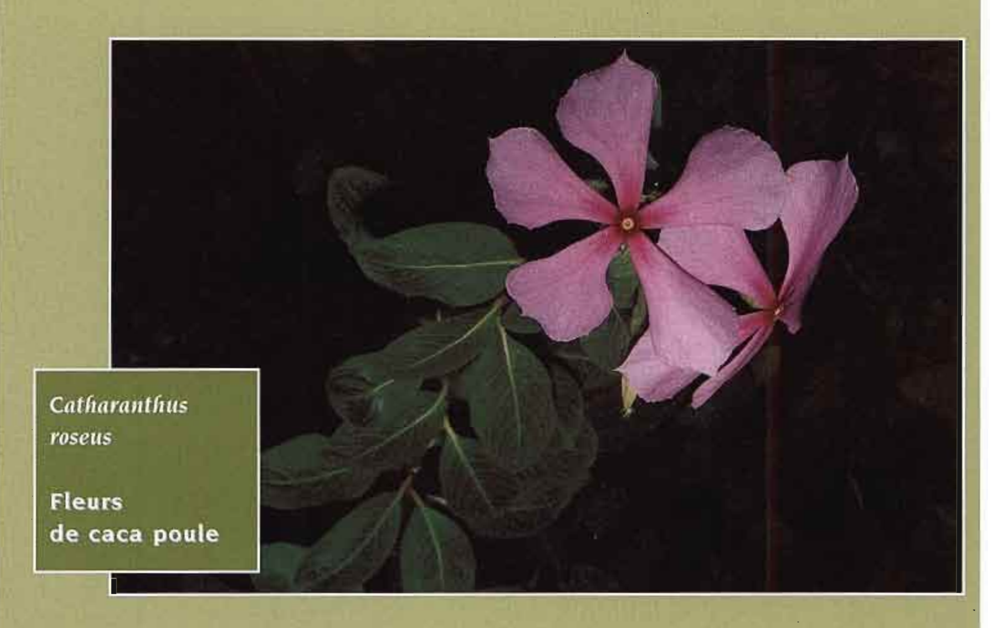


Bonafousia undulata

Fleurs de bois di lait

Catharanthus roseus (L.) G. Don

Apocynaceae



Catharanthus roseus

Fleurs de caca poule

Synonymie

Vinca rosea L.

Noms vernaculaires

Créole : caca poule [kaka-poul].
Wayãpi : —
Palikur : takaak asis.
Portugais : lavandeira.
Français : pervenche de Madagascar.

Écologie, morphologie

Plante ornementale cultivée, introduite de Madagascar.

Collections de référence

Prévost 716, 3605.

Emplois

Au cours des siècles précédents, les navigateurs emportaient souvent cette espèce avec eux, pour les propriétés anorexiantes qu'ils lui attribuaient (BOITEAU, 1972) ; elle rendait ainsi de grands services, notamment aux diabétiques.
L'usage de cette plante comme antidiabétique se perpétue de nos jours dans la médecine créole des Antilles et de la Guyane.

Étymologie

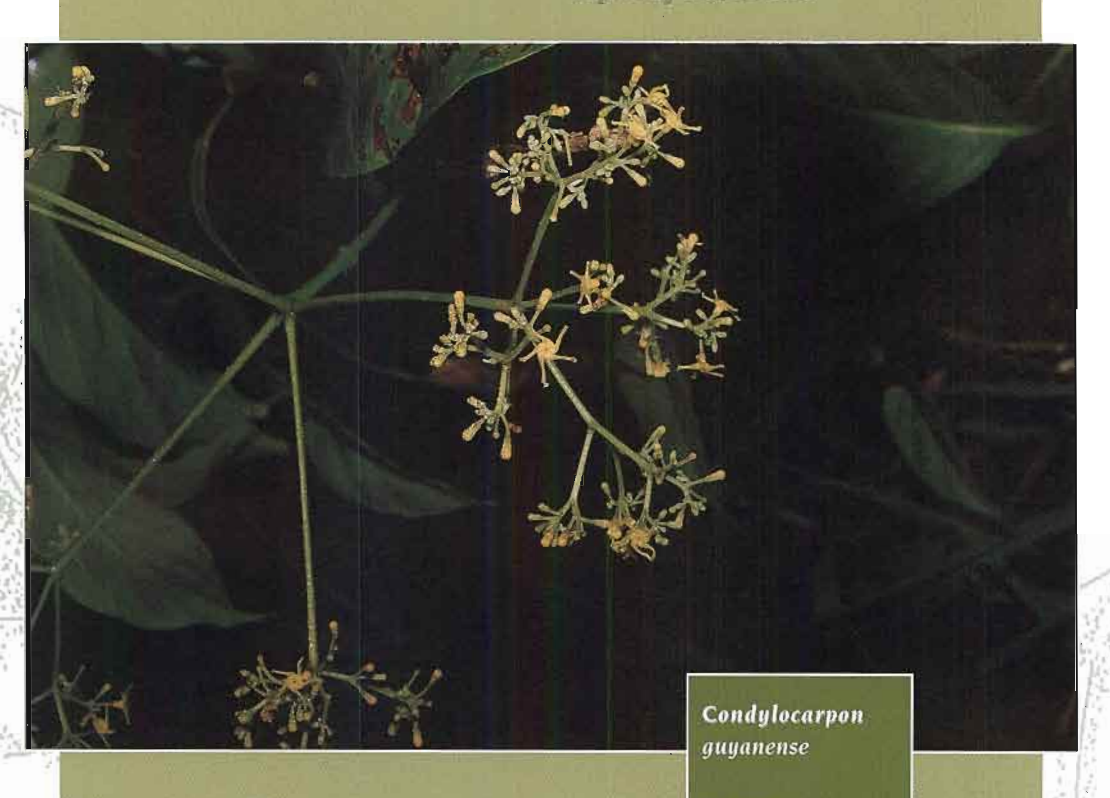
Créole : *caca poule*, terme expressif en soi, vient de l'odeur désagréable qui se dégage de la plante coupée ; le mot palikur a la même signification.

Chimie et pharmacologie

C'est en étudiant ses propriétés antidiabétiques que les chercheurs du laboratoire Lilly ont mis en évidence ses propriétés anticancéreuses. Depuis cette découverte dans les années 1960, d'innombrables travaux ont porté sur cette espèce. Plus de 70 alcaloïdes ont été isolés et identifiés. Parmi eux, la vincristine et la vinblastine sont actuellement employées dans le traitement de la maladie de Hodgkin et de la leucémie aiguë. Les propriétés antidiabétiques de cette espèce n'ont, quant à elles, jusqu'à présent, pas été confirmées, à l'exception de trois des alcaloïdes, leurosine, vindoline et vindolinine, qui sont hypoglycémiants à condition d'être séparés des autres alcaloïdes trop cytotoxiques (OLIVER-BEVER, 1980).

Condylocarpon guyanense Desf.

Apocynaceae



Condylocarpon guyanense

Fleurs

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : ɨpokasili sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane de taille moyenne croissant en forêt primaire.

Collections de référence

Jacquemin 1518 ; Lescure 531 ; Sastre 4701.

Emplois

Les Wayãpi utilisent comme fébrifuge quatre espèces confondues[1], et plus particulièrement *Condylocarpon guyanense*. Les feuilles, ramollies à la flamme, sont frottées sur le corps du patient quand elles deviennent vert foncé.

Étymologie

Wayãpi : *ɨpokasili*, « liane *Odontadenia macrantha* », *sili*, « fine », « la liane *Odontadenia* fine », car sa tige est très fine.

Chimie et pharmacologie

Contrairement à ce que peut laisser supposer la position taxonomique de cette espèce au sein de la famille, la recherche d'alcaloïdes selon les protocoles classiques en laboratoire (extraction en milieu acide, extraction après alcalinisation de la drogue) s'est avérée négative pour les feuilles et les tiges.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les Wayãpi confondent sous le même nom quatre espèces différentes de la même famille, qu'ils utilisent comme fébrifuge : *Condylocarpon guyanense*, *Odontadenia nitida*, *O. puncticulosa*, *Mesechites trifida*.

Couma guianensis Aublet

Apocynaceae

Noms vernaculaires
Créole : bois vache [bwa-vach], mapa [mapa].
Wayãpi : yuwa.
Palikur : ukum.
Portugais : sorva.

Écologie, morphologie
Grand arbre des forêts primaire et secondaire ancienne. Il est commun dans toute la Guyane et bien connu pour son latex abondant.

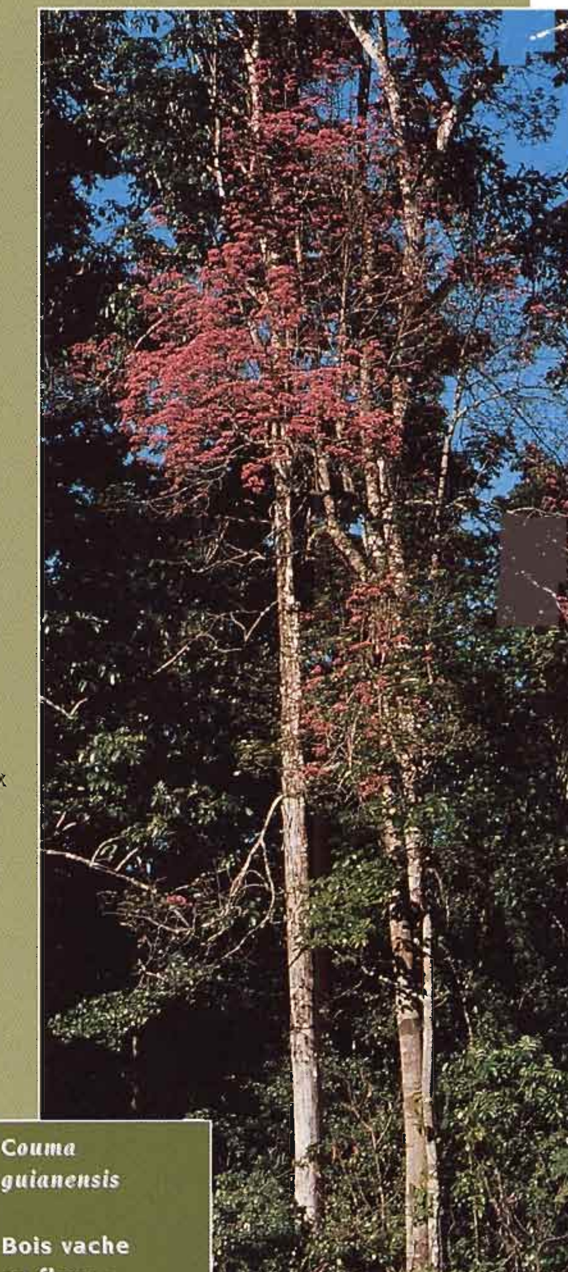
Collections de référence
Grenand 980 ; Lescure 348 ; Moretti 287.

Emplois
Le latex blanc et abondant de ce grand arbre est considéré par les Créoles de la Guyane comme buvable et nourrissant[1]. Chez les Wayãpi, l'usage médicinal du latex est totalement identique à celui de *Ambelania acida* (cf. p.134). L'espèce est par ailleurs surtout réputée pour ses excellents fruits.

Étymologie
Créole : *bois vache*, le nom vient de son latex abondant et comestible, faisant penser au lait. Wayãpi : *yuwa*, « collant », en raison du latex, également utilisé comme gomme et comme calfat.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Diverses espèces du genre *Couma* sont regroupées commercialement sous le nom de *cow tree* et sont à l'origine d'une industrie du chewing-gum (Mors et Rizzini, 1966).



Couma guianensis

Bois vache en fleur ; cette espèce fleurit quand elle a perdu toutes ses feuilles

Ervatamia coronaria (Jacq.) Stapf.

Apocynaceae

Synonymies
Tabernaemontana coronaria (Jacq.) Willd. ; *Tabernaemontana divaricata* (L.) R. Br. ex Roem et Schult.

Noms vernaculaires
Créole : jastrale.
Wayãpi : —
Palikur : kwasi kamwi.
Français : faux tiaré, rose des Indes.

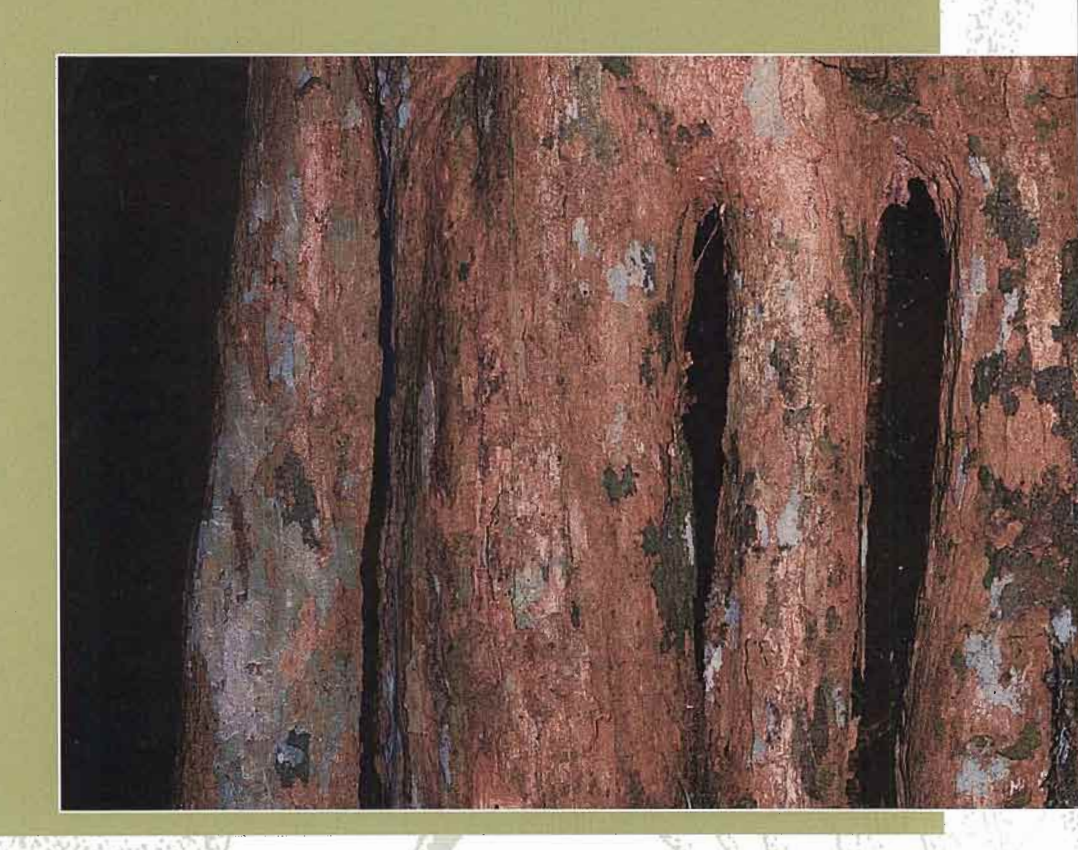
Écologie, morphologie
Cet arbuste ornemental introduit d'Inde est aujourd'hui rudéralisé en basse Guyane.

Collections de référence
Berton 271 ; Luu 18.

Emplois
Luu (1975) indique que les Créoles de Cayenne préparent une infusion des feuilles pour soigner la grippe. Chez les Palikur, les feuilles pilées et mélangées avec de la chandelle chaude sont appliquées avec un morceau de carapace de tortue sur les abcès (Berton, 1997).

Étymologie
Palikur : de *kwaʃβan*, « arbre *Quassia amara* (Simaroubacées) » et *kamwi*, « qui ressemble », en raison de l'aspect du feuillage.

Chimie et pharmacologie
Cette espèce, proche des *Tabernaemontana* et *Bonafousia*, renferme des alcaloïdes indoliques.



Geissospermum argenteum Woodson

Apocynaceae

Noms vernaculaires

Créole : maria congo [maya-kongo]
Wayãpi : pelowɨ.
Palikur : kõngo ama, gõgõ.
Aluku : bita udu.
Wayana : wataki.
Portugais : acariquara-branca, acarirana, quinarana, pau-pereira.

Écologie, morphologie

Grand arbre de la forêt primaire, commun dans l'intérieur de la Guyane. L'aire de répartition de cette espèce est cependant plus limitée que celle de sa congénère G. *laeve*.

Collections de référence

Grenand 293 ; Jacquemin 1791 ; Moretti 11, 891.

Emplois

Mêmes usages que pour G. *laeve*.

Étymologie

Créole et Palikur : *maria congo* et *kõngo ama* nettement apparentés, sont strictement limités à ces deux ethnies et nous n'avons pu élucider l'origine et la signification de ces mots. Wayãpi : *pe*, « ? », *o*, « amer » et *ɨ*, « arbre », « l'arbre amer ».
Cf. commentaire à *Geissospermum laeve*.

Chimie et pharmacologie

De *Geissospermum argenteum*, des alcaloïdes indoliques monomères de type aspidospermane ont été isolés à partir d'un échantillon récolté en Guyane (PACCIONI et HUSSON, 1978).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Geissospermum argenteum

Tronc alvéolé d'un maria congo

Geissospermum laeve (Thunb.) Miers

Apocynaceae

Noms vernaculaires

Mêmes noms vernaculaires que *G. argenteum*.

Écologie, morphologie

Grand arbre de la forêt primaire, assez commun.

Collection de référence

Moretti 887.

Emplois

Chez les Créoles, les écorces de tronc en macération dans le rhum ou le cognac sont réputées antipaludiques. Ces mêmes écorces en décoction sont données aux enfants comme vermifuge. Elles sont aussi utilisées comme antidiarrhéique[1].

Chez les Wayãpi, la décoction de l'écorce est bue contre les infections de la verge ; le traitement est complété par un emplâtre d'écorce râpée appliqué sur le gland. L'utilisation de ce remède est contrôlée par les chamanes. La même décoction est utilisée en shampooing pour détruire les poux de tête.

Chez les Palikur, la même décoction est bue contre la fièvre (paludisme), les mauvaises digestions et les vers intestinaux. Enfin elle est utilisée en lavage contre la gale. Selon BERTON (1997), les Palikur préparent avec l'écorce sèche de la présente espèce, celle de *Quassia amara* (Simaroubacées) et des fragments de tige d'*Aristolochia* (Aristolochiacées), une macération qui est bue matin et soir pour traiter le diabète.

Bien que très connue de toutes les populations de Guyane, l'utilisation des *Geissospermum* n'apparaît que récemment dans les relevés botaniques ou ethnobotaniques. Elle est mentionnée pour la première fois, à notre connaissance, dans le rapport du docteur RICHARD (1937). Les différents flores et relevés botaniques - *Flore de Guyane* (LEMÉE, 1954-56), *Flore du Surinam* (1966) - ne mentionnent qu'une espèce : *Geissospermum sericeum* Benth. et Hook. f. ex Miers. De multiples observations sur le terrain nous ont montré que la drogue dénommée *maria congo* par les Créoles ou *bita udu* par les Bushi Nenge, correspond à *G. argenteum* et *G. laeve*, deux espèces fort semblables qui se distinguent notamment par l'aspect des feuilles et surtout par les fruits de taille très différente.

Il est à noter que de nouvelles collections sur des individus identifés comme *Geissospermum sericeum* se sont avérées être *Geissospermum laeve*. Selon nous, la présence de *G. sericeum* en Guyane française n'est donc pas nettement établie [2, 3].

Chimie et pharmacologie

L'étude chimique de *Geissospermum laeve* a mis en évidence des alcaloïdes indoliques monomères et surtout dimères dont le principal est la geissospermine.

Ces derniers alcaloïdes sont doués de propriétés hypotensives, cardio-dépressives et sympatholytiques. Ce sont également des dépresseurs de l'intestin isolé (PARIS et POINTET, 1954). Les alcaloïdes du type aspidospermine possèdent une action antimicrobienne, inférieure cependant aux antibiotiques courants (VERPOORTE *et al.*, 1983). Se reporter à l'introduction sur cette famille.

L'intérêt pour ces espèces s'est trouvé renouvelé à la suite d'études pharmacologiques, démontrant une activité sur le virus HIV, résultats forts contestés depuis (BELJANSKI, 1994).

Plus récemment encore, une équipe italienne a présenté des résultats non encore publiés d'études cliniques sur la non-toxicité d'un extrait alcaloïdique de *G. leave*, ayant montré une activité sur le virus HIV (BAIOCCHI et GRANDI, 1997).

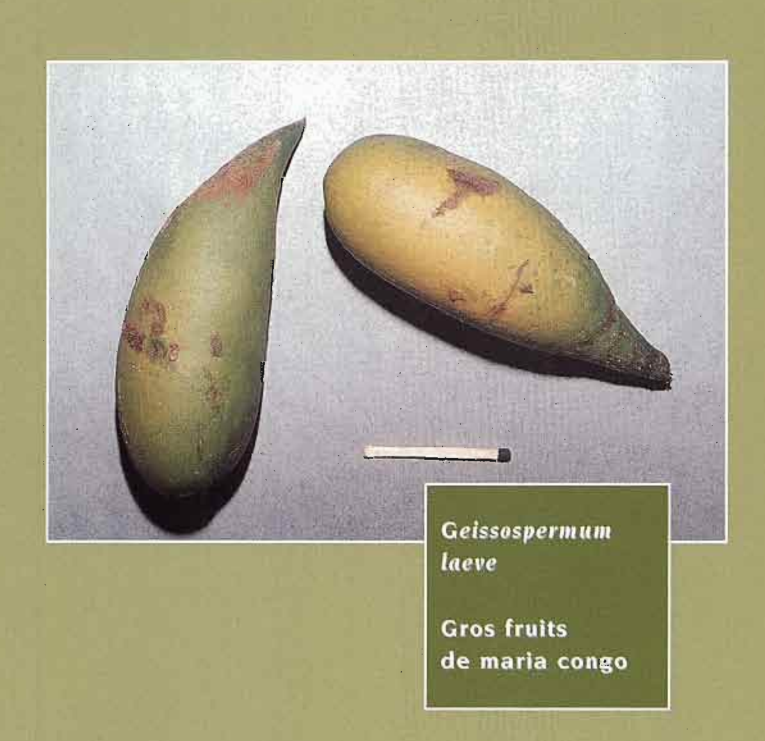
Les résultats publiés jusqu'ici sur l'activité antipaludique des *Geissospermum* sont également contradictoires.

Il est possible que la confusion entre les espèces se retrouve aussi dans les échantillons ayant servi aux études chimiques réalisées jusqu'ici[3].

Elle pourrait être à l'origine des résultats parfois contradictoires obtenus dans les études chimiques et pharmacologiques jusqu'ici publiées.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Nous avons aussi relevé une pratique assez dangereuse qui consiste à conserver 5, 7, voire 9 jours, une décoction de l'écorce, malgré le risque élevé de contamination bactérienne qu'elle présente.
2. Quatre collections de Saül sont cependant considérées par S. Mori (*comm. pers.*) comme appartenant à *Geissospermum sericeum*. Seule une analyse génétique permettrait de trancher le débat.
3. Les espèces du genre *Geissospermum* sont largement employées dans toute l'Amazonie comme antipaludique et antidysentérique. Elles sont caractérisées par un même tronc alvéolé remarquable et des écorces amères. Leur amertume est telle que la chair des singes atèles ou des tortues ayant mangé leurs fruits devient inconsommable par l'homme.
Le genre comprend, selon la révision botanique la plus récente, cinq espèces, dont trois sont largement réparties. Les habitants de la Guyane et de la basse Amazonie regroupent l'ensemble des espèces sous un même nom, tel que *maria congo* en créole guyanais et *pau-pereira* au Brésil. En l'absence d'échantillons botaniques complets, elles sont en effet très difficilement distinguées par un non-spécialiste.



Geissospermum laeve

Gros fruits de maria congo

Himatanthus articulatus (Vahl) Woodson

Apocynaceae

Synonymies
Himatanthus rigida Willd. ex Roem. et Schult. ; *Plumeria articulata* Vahl.

Noms vernaculaires
Créole : bois dilait [bwa-dilèt].
Wayãpi : melekene u.
Palikur : uwaitya aβain, buwaitya aβain[1].
Portugais : molongo, sucuúba-rana.

Écologie, morphologie
Arbre de taille moyenne assez fréquent en forêt primaire et en forêt secondaire ancienne.

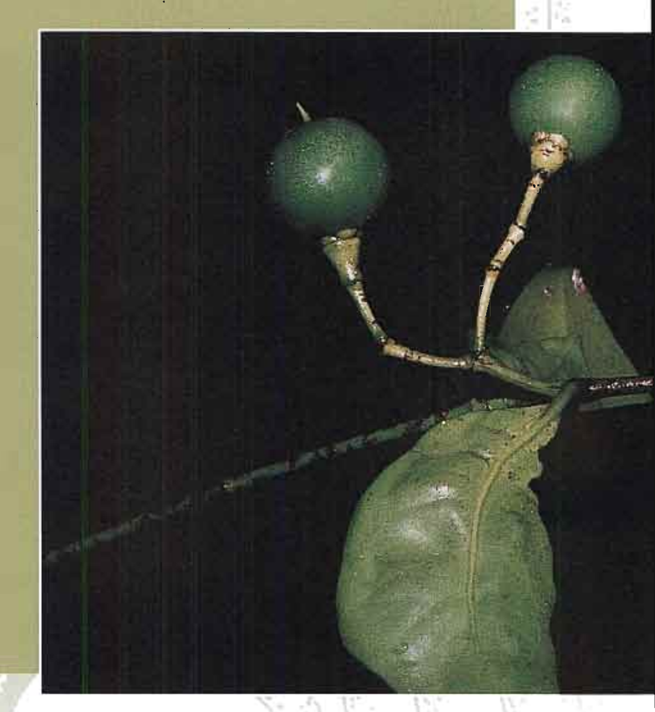
Collections de référence
Grenand 516, 1340 ;
Prévost et Grenand 4272.

Emplois
Les Wayãpi utilisent cette espèce comme *Sapium ciliatum* (Euphorbiacées). Par ailleurs on dit que le jaguar empoisonne ses griffes avec le latex du tronc.
Les Palikur préparent avec l'écorce un bain qui éloigne les êtres humains d'une personne recherchant la solitude (cas de l'apprenti chamane par exemple)[2].

Étymologie
Palikur : de *uwaitya*, « une chenille » et *aβain*, « habitation de » ; cette chenille consomme les feuilles de cet arbre.

Chimie et pharmacologie
De cette espèce ont été isolés des stéroïdes et des triterpènes : stigmastérol, sitostérol, cycloarténol, α-amyrine-3 β-0- cinnamoyle, β-amyrine-3, β-0 -cinnamoyle, des dérivés du lupéol et de l'acide ursolique ainsi que des glucosides d'iridoïdes : acide glucopyranosyl plumérique, pluméricine et isopluméricine (Barreto *et al.*, 1998).

Notes comparatives
1. Les Palikur confondent sous un même nom et font un même usage de *Himatanthus speciosus* (Muell. Arg.) Plumel (Grenand 3107).
2. L'écorce de cette espèce est utilisée chez les Aluku comme vermifuge et pour soigner la diarrhée et les douleurs abdominales (Fleury, 1991). Une espèce voisine, *Himatanthus sucuuba* (Spruce ex Müll. Arg.) Woodson, est un remède important chez les Caboclos du bas Amazone pour soigner l'appareil digestif, les maladies pulmonaires et les infections génitales (Amorozo et Gély, 1988), la diarrhée et les maux d'estomac chez les Urubu-Ka'apor (Balée, 1994) et les blessures chez les Karijona et les Tikuna d'Amazonie colombienne (Schultes et Raffauf, 1990).



Lacmellea aculeata (Ducke) Monach

Apocynaceae

Synonymie
Zschokkea aculeata Ducke.

Noms vernaculaires
Créole : graine biche.
Wayãpi : tapele yuwa, tapele yiwa.
Palikur : ten, ã ten.
Portugais : cumaí, pau-de-chicle.

Écologie, morphologie
Petit arbre commun des vieilles forêts secondaires, au tronc épineux et au latex blanc abondant.

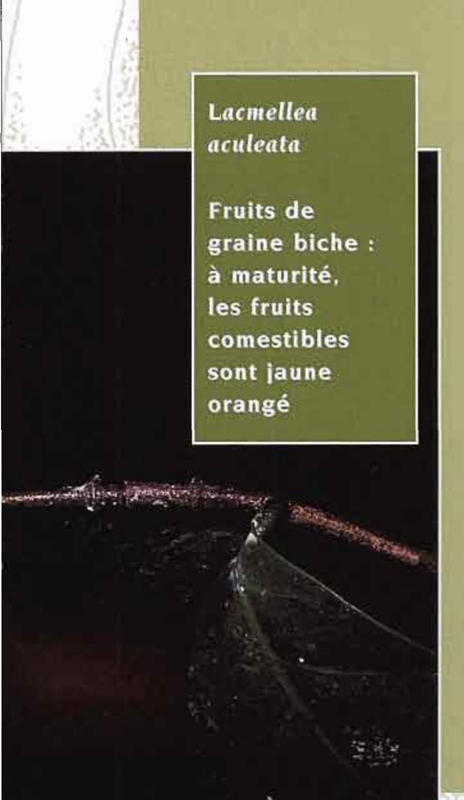
Collections de référence
Grenand 168, 230, 1317 ; Oldeman 3324 ; De Granville 3679.

Emplois
Les Wayãpi, qui en consomment surtout les fruits, utilisent son latex brut comme antidiarrhéique et fébrifuge par voie orale[1].

Étymologie
Wayãpi : de *tapele*, « emplacement d'ancien village » et *yuwa*, « arbre *Couma guianensis*, Apocynacées », « l'arbre *Couma* des anciens villages ». Ce mot fait référence à la fois à l'abondance du latex dans les deux arbres et à l'écologie du second.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Cet arbre est chez les Urubu-Ka'apor un remède contre le mal de gorge et les éruptions cutanées (Balée, 1994).



Lacmellea aculeata

Fruits de graine biche : à maturité, les fruits comestibles sont jaune orangé

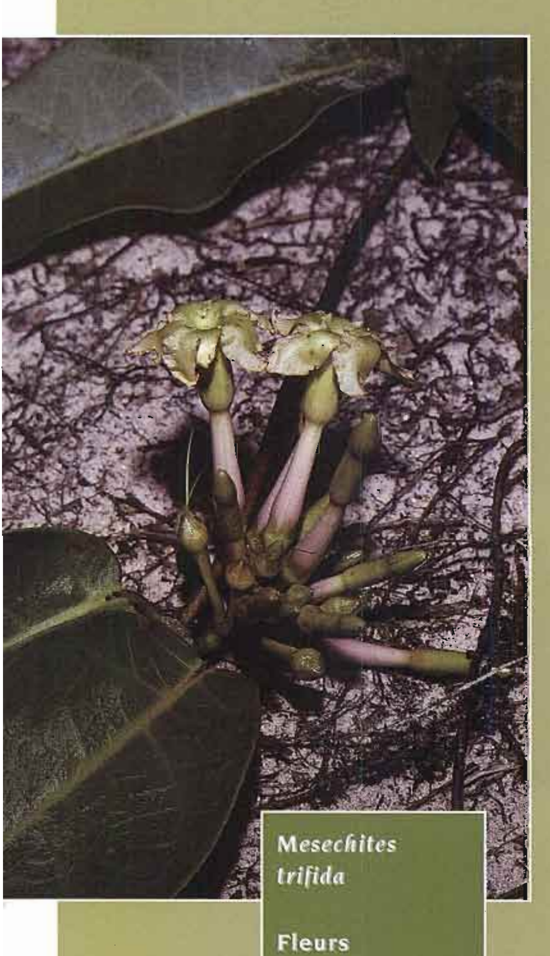


Lacmellea aculeata

Tronc épineux de graine biche

Mesechites trifida (Jacq.) Lindl.

Apocynaceae



Mesechites trifida

Fleurs

Synonymie

Echites trifida Jacq.

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : ɨpokasili sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane fine de la végétation ripicole et rudérale.

Collections de référence

Grenand 1342 ; Jacquemin 1565, 1725 ; Sastre 4687.

Emplois

Identiques à ceux de *Condylocarpon guyanense* (cf. p. 148).

Chimie et pharmacologie

Comme toutes les lianes appartenant à la sous-famille des Echitoïdées que nous avons analysées, celle-ci ne contient pas d'alcaloïde mais par contre est riche en flavonoïdes[1].

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Le latex est utilisé pour cautériser les blessures chez les Makuna d'Amazonie colombienne (Schultes et Raffauf, 1990). Au Venezuela l'infusion du fruit est utilisée par les femmes comme fertilisant (Delaschio Chitty, 1985)

Odontadenia macrantha (Roem. et Schult.) Markgr.

Apocynaceae

Synonymies

Odontadenia grandiflora (G. Mey.) Kuntze. ;
Odontadenia silvestris (A. DC.) Müll. Arg.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : ɨpo kasili.
Palikur : maoksi aβaβia.

Écologie, morphologie

Grosse liane commune de la végétation ripicole et de la forêt primaire[1].

Collections de référence

Grenand 285, 1844 ; Jacquemin 1559, 1722 ; Moretti 619.

Emplois

Les Wayãpi considèrent comme fortifiantes les poches sucrées (ou nectaires) que renferment les fleurs à la base de l'ovaire. Le latex de la tige et des rameaux est réputé irritant pour la peau[2].

Étymologie

Wayãpi : *ɨpo*, « liane » et *kasili*, « bière de manioc, cachiri », « la liane-cachiri », ainsi nommée en raison de l'écoulement abondant du latex de sa tige, cependant que sa toxicité évoque l'ivresse.
Palikur : de *maoksi*, « singe hurleur » et *aβaβia* de *paβay*, « papaye », « papaye du singe hurleur », en raison de la forme du fruit.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette liane très fréquente au bord de toutes les rivières de Guyane est caractérisée par ses grandes fleurs jaunes ou orangées à corolle soudée et ses énormes fruits verts et oblongs.

2. Les Taiwano d'Amazonie colombienne se servent des feuilles écrasées pour étancher le saignement des gencives et soulager les rages de dent (Schultes et Raffauf, 1990).



Odontadenia macrantha

Grandes fleurs de cette liane ripicole

Odontadenia nitida (Vahl) Müll. Arg.

Apocynaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : ɨpokasili sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane de taille moyenne de la forêt primaire.

Collection de référence

Jacquemin 1767.

Emplois

Identiques à ceux de *Condylocarpon guyanense*.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Odontadenia puncticulosa (A. Rich.) Pulle

Apocynaceae

Synonymies
Odontadenia cururu (Mart.) K. Schum. ; *Odontadenia kochii* Pilg.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : ɨpokasili sili, ɨpokasili lã.
Palikur : itey ariβra.

Écologie, morphologie
Liane de taille moyenne de la végétation ripicole.

Collections de référence
Grenand 512, 549.

Emplois
Identiques à ceux de *Condylocarpon guyanense*, de *Mesechites trifida* et de *Odontadenia nitida*[1].

Étymologie
Palikur : *itey ariβra*, de *itey*, « chenille arpenteuse » et *ariβra*, de *ihip*, « liane », parce que ces chenilles en mangent les feuilles.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Cette espèce est connue au Brésil pour son usage ichtyotoxique (Ducke, 1946).

Pacouria guianensis Aublet

Apocynaceae

Synonymies
Landolphia guianensis (Aublet) Pulle, *Willughbeja guianensis* (Aublet) J.-F. Gmel.

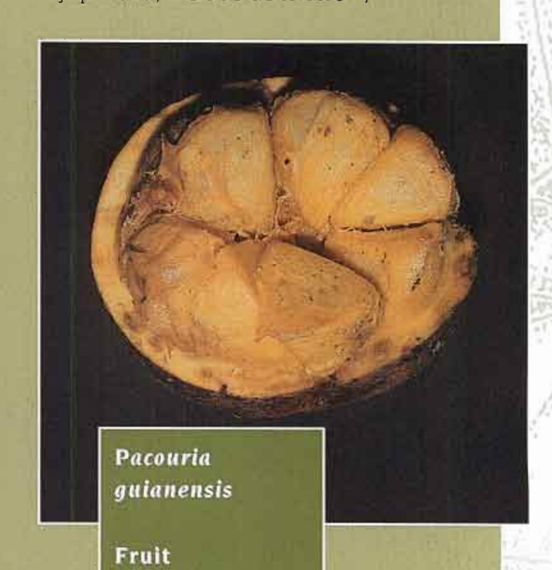
Noms vernaculaires
Créole : liane caoutchouc, liane gomme (yann-gonm).
Wayãpi : uwa kãsĩ.
Palikur : wakukwa arivra, ihip paβay kamwi.

Collections de référence
Grenand 91, 700 ; Jacquemin 1861, 1901.

Écologie, morphologie
Grosse liane commune de la forêt primaire et de la végétation ripicole[1].

Emplois
Chez les Wayãpi, le latex s'écoulant de la tige est un résolutif que l'on applique brut sur les furoncles. Les graines sont un remède contre les maladies envoyées par l'anaconda : pour chasser l'esprit, elles sont brûlées sous le hamac de la victime. Selon les Palikur, les fruits sont toxiques pour l'homme.

Étymologie
Créole : le latex de cette plante est très semblable à celui de l'hévéa.
Wayãpi : *uwa*, « crabe de rivière ».



Pacouria guianensis

Fruit et graines de la liane caoutchouc

kãsĩ « musc », « le musc du crabe ».
Ce mot fait référence à l'habitat ripicole de la plante et à la forte odeur qui se dégage de ses fruits.
Palikur : *wakukwa*, « singe capucin brun, *Cebus apella* » et *arivra* ; *ihip*, « liane », *paβay*, « papaye » et *kamwi*, « qui ressemble ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette grosse liane à latex abondant est bien caractérisée par son gros fruit sphérique (jusqu'à 15 cm de diamètre) à odeur désagréable.

Parahancornia fasciculata (Poir.) Benoist ex. Pichon

Apocynaceae

Synonymies

Tabernaemontana fasciculata Poir. ; *Parahancornia amapa* (Huber) Ducke ; *Hancornia amapa* Huber.

Noms vernaculaires

Créole : mapa [mapa].
Wayãpi : amapa.
Palikur : amap[1], pakih etni.
Portugais : amapá-amargoso.
Saramaka : dokali.

Écologie

Grand arbre assez rare de la forêt primaire, au latex blanc abondant.

Collections de référence

Grenand 1102, 1225 ; Jacquemin 1774 ; Prévost et Grenand 4339.

Emplois

Chez les Palikur, le latex brut est appliqué sur la peau pour soigner l'affection nommée *sikgep* (cf. 2e partie) ; mélangé à du lait concentré du commerce, il est bu contre les ulcères internes.
Le latex mélangé à du *couac* est un fortifiant ; il est aussi consommé comme antidiarrhéique.
Le latex frais sert enfin à soigner les blessures occasionnées par les boutoirs des pécaris[2].

Étymologie

Wayãpi, créole, palikur : Le même mot (*mapa*, *amapa*, *amap*), comme on peut le voir ici, est largement répandu dans le bassin amazonien. Aucune étymologie ne nous a été donnée parmi les populations étudiées.
Palikur : *pakih etni*, de *pakih*, « pécari à lèvre blanche » et *etni*, « sa possession ».

Chimie et pharmacologie

Les tests chimiques nous ont donné une forte réaction de stérols avec les racines. On trouve un peu de tanin et une bonne teneur en saponines dans ces organes et, à un degré moindre, dans les feuilles.
Par contre, les tests d'alcaloïdes se sont révélés négatifs.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Les Palikur utilisent aussi sous le même nom deux autres arbres au latex également abondant : *Brosimum parinarioides* et *Batocarpus amazonicus*, Moracées.
Le mot *amapa* recouvre, selon les groupes ethniques, des espèces très variées mais toutes à latex abondant, allant des *Parahancornia*, *Couma* et *Macoubea* (Apocynacées) à certains *Brosimum* (Moracées), en passant par des *Sapium* (Euphorbiacées).
2. Un usage très proche (cicatrisant des blessures et des ulcères) est déjà signalé par Le Cointe (1922) pour les Caboclos d'Amazonie.

Plumeria rubra L. — Apocynaceae

Noms vernaculaires

Créole et français : frangipanier.
Portugais : jasmim-de-Caïena.

Collection de référence

Prévost 3653.

Écologie, morphologie

Espèce ornementale cultivée, originaire d'Amérique tropicale.

Emplois

Chez les Créoles, les fleurs de cet arbre ornemental entrent dans la composition de sirops antigrippaux complexes où interviennent de nombreuses autres espèces.

Chimie et pharmacologie

Le latex renferme un iridoïde, le plumieride, à qui l'on attribue des vertus purgatives. L'action purgative est moitié moindre que celle du sennoside, mais elle est plus rapide (STRICHER, 1977).



Plumeria rubra

Fleurs du frangipanier

Rhabdenia biflora (Jacq.) Müll. Arg.

Apocynaceae

Synonymie
Echites biflora Jacq.

Noms vernaculaires
Créole : liane mangle (vieilli) (HECKEL, 1897).
Wayãpi : —
Palikur : ihip kwatriyene.

Écologie, morphologie
Liane fine au latex blanc abondant, commune en arrière-forêt de mangrove[1].

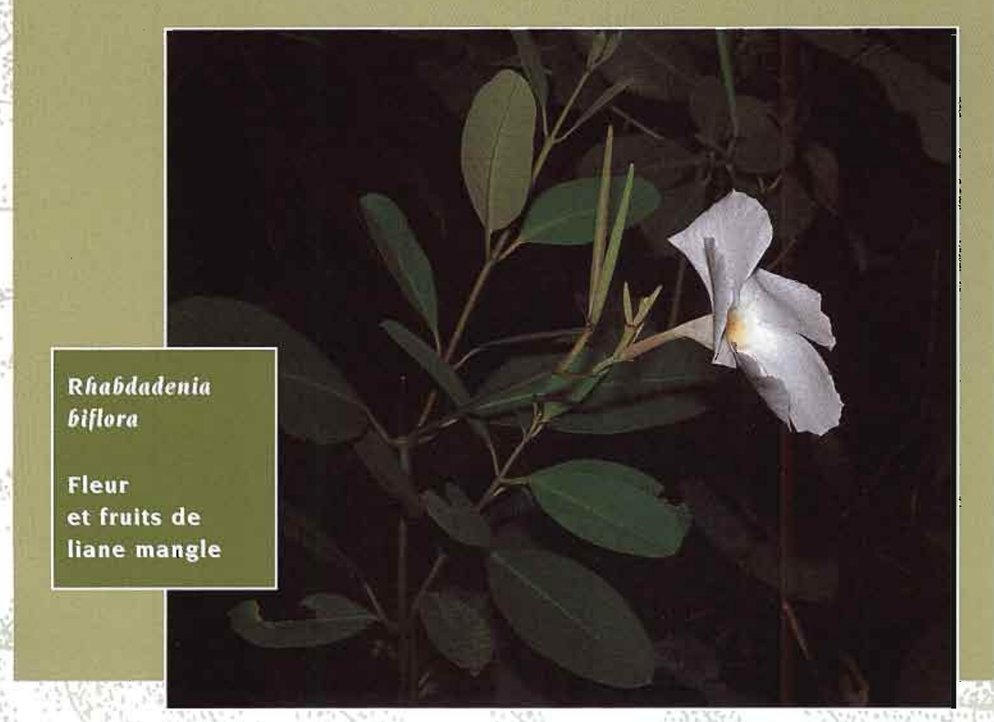
Collections de référence
Grenand 1591 ; Moretti 253 ; Prévost 3288.

Emplois
Chez les Palikur, la plante entière (tiges et feuilles) est associée au palétuvier blanc et au tabac pour soigner les piqûres de raies venimeuses (cf. *Avicennia germinans*, Verbenacées)[2].

Étymologie
Créole : de *mangle*, mot désuet pour « palétuvier ». Le nom fait référence à l'habitat de cette plante. Palikur : de *ihip*, « liane », *kwatri*, « palétuvier rouge (*Rhizophora racemosa*, Rhizophoracées) » et *yene*, « locatif », soit « la liane qui vit avec le palétuvier rouge ». Ici encore, c'est la même référence à l'habitat qui est faite.

Chimie et pharmacologie
Comme toutes les lianes appartenant à la sous-famille des Echitoïdées que nous avons analysées, celle-ci ne contient pas d'alcaloïde mais est riche par contre en flavonoïdes.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. Cette espèce est, en Guyane, fréquente dans la mangrove et son association avec le palétuvier blanc et le tabac en fait un remède facile à préparer sur les lieux mêmes de la piqûre.
2. Au XIXe siècle, chez les Créoles, le latex amer était, selon HECKEL (1897), utilisé comme vomitif et les feuilles et les bourgeons comme purgatif. Les Conibo du Pérou utilisent cette espèce comme cicatrisant (TOURNON *et al.*, 1986a).



Rhabdadenia biflora

Fleur et fruits de liane mangle

Thevetia peruviana (Pers.) K. Schum.

Apocynaceae

Synonymie
Thevetia neriifolia Juss. ex A.DC.

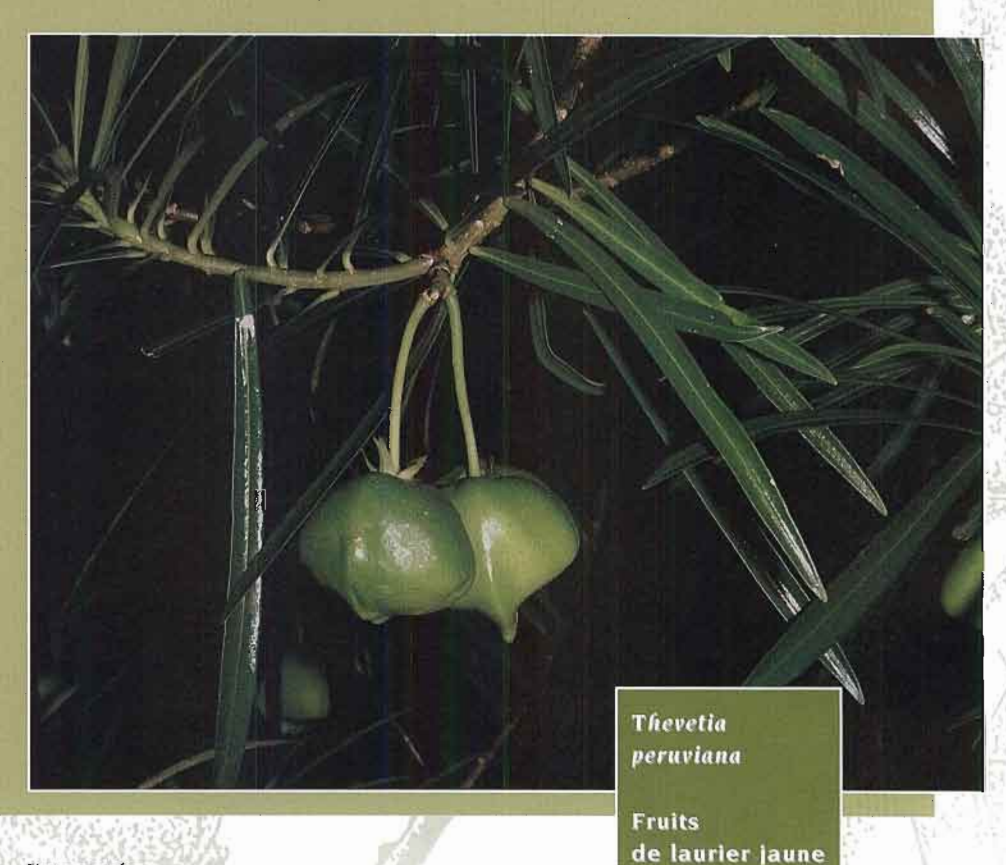
Noms vernaculaires
Créole : laurier jaune.
Wayãpi : away.
Palikur : kiniki βan.
Portugais : jorro-jorro, chapéu-de-Napoleão.
Wayana : kaway.

Écologie, morphologie
Arbuste cultivé, assez commun.

Collections de référence
Prévost 1243, 3613.

Emplois
Cette plante est cultivée comme ornementale en basse Guyane et pour fabriquer, avec ses graines sèches, des sonnailles de danse chez les Amérindiens. Elle est cependant considérée partout comme un toxique violent et donc réputée dangereuse, surtout pour les enfants.

Chimie et pharmacologie
La toxicité des graines de *Thevetia* est connue dans toutes les régions tropicales. Les principes toxiques sont des cardenolides dont le principal est la thévétine. Cet hétéroside stéroïdique possède une action digitalique qui a été mise à profit en thérapeutique comme cardiotonique, moins toxique que la digitaline (BRUNETON, 1996). Le latex, les écorces de tige et de racine sont également toxiques ; les feuilles le sont aussi mais dans une moindre mesure ; elles renferment aussi des hétérosides cardiotoniques.



Thevetia peruviana

Fruits de laurier jaune



Thevetia peruviana

Fleur de laurier jaune

famille

Araceae

Cette famille de plantes n'est pas une famille comme les autres : aux caractères magiques que lui attachent la plupart des ethnies d'Amérique tropicale, font pendant les tracas qu'elle occasionne aux systématiciens. Dans les deux cas, tous ont remarqué la grande hétérochromie des feuilles à l'intérieur d'un genre comme à l'intérieur d'une espèce (c'est le cas, en particulier, de *Caladium bicolor*), et si les Amérindiens en ont tiré le parti qui leur convenait, les botanistes, eux, ne nous aident guère.

Une autre particularité de cette famille est le caractère irritant et toxique de la sève, certes à des degrés très variables. Ces propriétés sont dues à l'abondance de raphides d'oxalates de calcium ainsi que probablement à la présence de toxines protéiques nécrosantes non encore identifiées.

Les plantes rassemblées ici sont donc le plus souvent magiques ou dangereuses ; seules quelques-unes ont un usage médicinal, au sens occidental du terme.

Il nous a cependant semblé intéressant de les présenter toutes, car elles nous font entrer de plain pied dans l'univers philosophique qui préside, chez les Amérindiens, à l'apparition du « mal ». En revanche, pour les raisons déjà indiquées, il ne nous a pas toujours été possible de donner les identifications parfaitement précises et nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

Anaphyllopsis americanum (Engl.) Hay

Araceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : moy kala.
Palikur : —

Écologie, morphologie

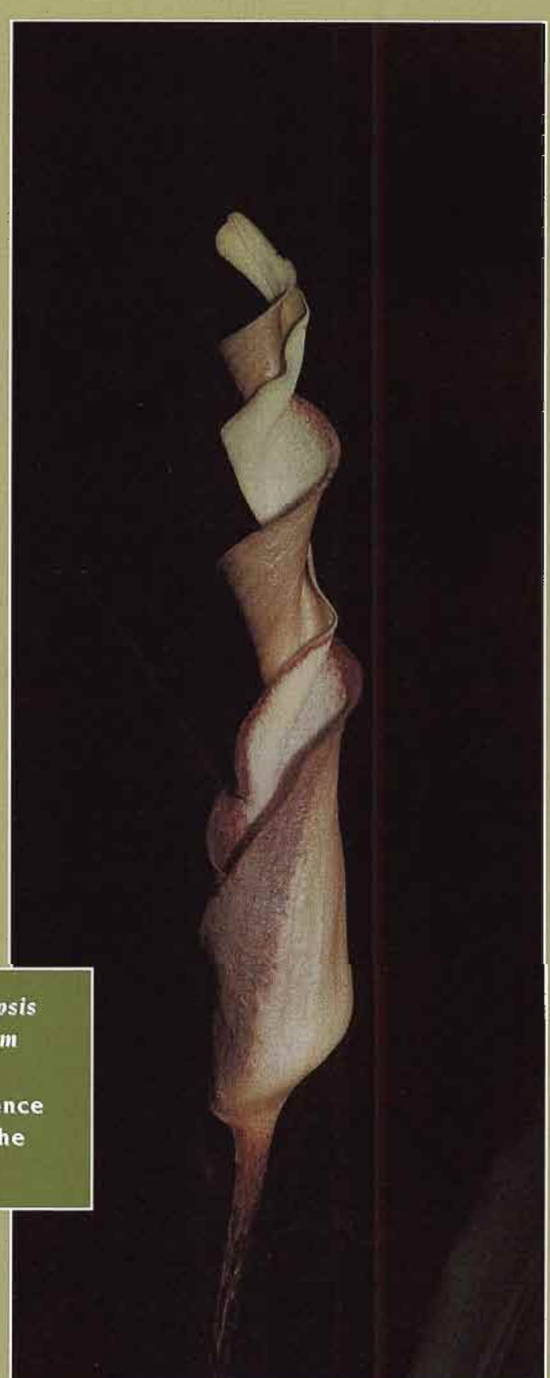
Plante herbacée rare des sous-bois humides de la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 334.

Étymologie et emplois

Cf. noms et usages pour les Wayãpi à *Dracontium polyphyllum* p. 174.



Anaphyllopsis americanum

Inflorescence avec spathe turbinée

Caladium bicolor (Aiton) Vent.

Araceae

Synonymies

Arum bicolor Aiton (incluant d'autres Aracées terrestres rattachées aux genres *Caladium* ou *Xanthosoma*).

Noms vernaculaires

Créole : chou crayove [chou-krayòv], sou crayove [soukrayòv].
Wayãpi : taya.
Palikur : masas.
Français : palette de peintre.
Portugais : tajá.
Kali'na : mo:lan, tula:la.

Écologie, morphologie

Plantes herbacées de petite taille[1].

Collections de référence

Jacquemin 2828, Prévost 3425 et cf. ci-dessous.

Emplois

Ce groupe d'Aracées terrestres (dont plusieurs sont rattachées au genre *Caladium*) constitue, pour ainsi dire à lui seul, le cœur des plantes magiques amérindiennes. Formant un ensemble complexe, bien que clairement délimité à chaque fois par un terme générique, ces plantes sont d'utilisation risquée, quel que soit le but, bénéfique ou maléfique, pour lequel on les emploie. Sur l'utilisation des arums terrestres dans les Guyanes, le lecteur pourra également se reporter à DE GOEJE (1943) et CHAPUIS (2001) pour les Wayana, à AHLBRINCK [1931 (1956)] et KLOOS (1968, 1971) pour les Kali'na et à VAN ANDEL (2000) pour les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana.

Chez les Wayãpi, les *taya*, ainsi que nous aimerions les nommer, se divisent en *poã*, « remèdes » et *polã*, « plantes propitiatoires ». Ils sont principalement manipulés sur indication des chamanes mais en cas d'urgence, ils peuvent être utilisés par n'importe qui. Par ailleurs, il existe chez les Wayãpi des jeteurs de sorts, *malamaku'a*, personnes dont les dons n'ont pas été canalisés au cours d'une initiation chamanique et qui peuvent utiliser maléfiquement ces *taya*. D'une façon générale, qu'il s'agisse de « remèdes » ou de « plantes propitiatoires », ce sont toutes des substances à effet réversible si elles sont mal dominées ou utilisées abusivement. Par exemple, un très bon pêcheur utilisant *yawakaka taya*, le *taya* qui favorise les bonnes pêches, risque de tomber malade car il n'a pas besoin de cela pour prendre du poisson.

Les *taya* utilisés comme « remèdes » sont chez les Wayãpi :

- *ayã poã*, « le remède contre les esprits » ; c'est la forme la plus fréquente du *Caladium bicolor* à feuilles vert foncé avec une zone lie de vin diffusant à partir des nervures. Il peut être utilisé, sur indication du chamane ou non, contre tout signe brutal d'atteinte par un esprit (*ayã*) : douleurs, convulsions, évanouissements...
- *manõmanõ poã*, « remède contre la folie » (cf. 2e partie pour la définition de la *folie* selon les Wayãpi). Il s'agit d'un *Caladium* (Grenand 1253) aux feuilles hastées d'un vert uniforme atteignant 40 cm de long. Comme pour le *taya* précédent, le tubercule est frotté sur le corps du malade, provoquant de fortes démangeaisons et une sensation de chaleur.
- *moy kɨya* (cf. *infra Caladium schomburgkii*).
- *taya pelele*, « arum tremblant » : très petit arum jamais observé, donnant l'impression de se propager magiquement là où on l'a planté. Il serait utilisé comme *ayãpoã*.
- *ya'ɨlala poã*, « remède contre tout ce que peut avoir un enfant » soit « remède contre toutes les maladies infantiles ». Sur le terrain, nous avons observé sous ce nom un petit arum à feuilles hastées étroites maculées de rouge. Sur herbier, un informateur désigna de ce nom *Curculigo scorzonerifolia* (Lam.) Baker (Liliacées).

Ce *taya* n'est pas utilisé par les chamanes mais par les mères. C'est en fait une protection suprême contre toutes les violations

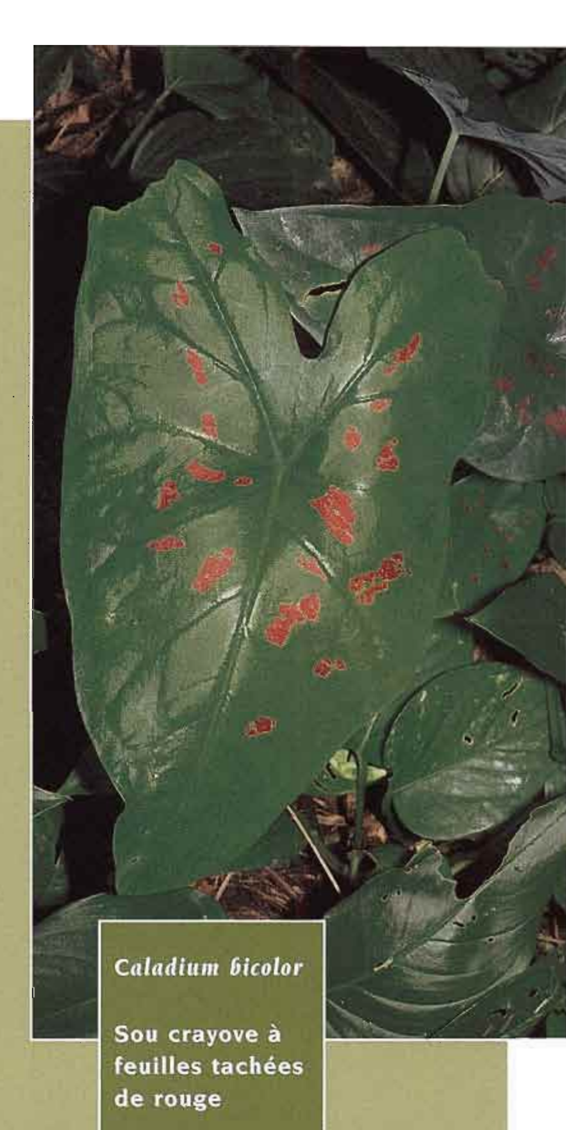
d'interdits de chasse par le père pendant les deux premières années de la vie d'un enfant. Les feuilles et les pétioles sont écrasés dans l'eau fraîche et cette macération courte est employée en lavage externe.
Les principaux *taya*, inclus dans les Aracées terrestres et fréquemment utilisés comme « plantes propitiatoires », sont chez les Wayãpi :

• *kaliaku polã*, « plante propitiatoire pour le daguet gris » (*Mazama gouazoubira*) est une variété de *Caladium* cf. *picturatum* (Ouhoud-Renoux 6), utilisée de la même façon que *so'o polã* et qui rend chanceux à la chasse de ce mammifère.

• *muluwa taya*, « arum de la grenouille *Leptodactylus stenodema* ». C'est un arum (Grenand 593, *Xanthosoma conspurcatum* Schott) à feuilles hastées piquetées de blanc et maculées de rouge aux cornes de la base. Le tubercule écrasé et mélangé avec la peinture faciale *sipɨ* (mélange de roucou et d'encens), sert à préparer un philtre d'amour. L'homme qui le prépare doit se garder de toucher directement au tubercule ; de la même façon, il doit appliquer la préparation par ruse avec un petit bâton pointu sur la femme convoitée. Les Wayãpi lient *muluwataya* à *yawakakataya*, disant que de l'une, peut sortir l'autre et inversement.

• *paku polã*, « plante propitiatoire pour le poisson *pacou* » (*Myleus pacou*). C'est un arum, selon Ouhoud-Renoux (*comm. pers.*), dont le jus des feuilles sert, associé à la chair sèche de la queue du poisson et au fard rouge *sipɨ*, à préparer une ornementation ointe sur le visage et les poignets et favorisant la pêche de ce poisson.

• *so'o polã*, « plante propitiatoire pour le daguet rouge » (*Mazama americana*). C'est un arum (Ouhoud-Renoux 2, variété de *Caladium* cf. *picturatum* K. Koch et Bouché) aux feuilles hastées tachées de rose et de blanc. Le tubercule, soit enveloppé dans une feuille et suspendu au cou ou au poignet en amulette, soit frotté sur le front du chasseur, son arc ou son fusil, rend chanceux à la chasse au daguet rouge.



Caladium bicolor

Sou crayove à feuilles tachées de rouge

• *taitetu polã*, « plante propitiatoire pour le pécari à collier » (*Tayassu tajacu*). C'est une variété de *Caladium bicolor* (Ouhoud-Renoux 5). Même utilisation que *so'opolã*.

• *tapi'i polã*, « plante propitiatoire pour le tapir » (*Tapirus terrestris*). C'est un grand arum importé à l'Oyapock, il y a une trentaine d'années, de chez les Wayãpi de l'Amapari (Brésil). Il atteint 1,50 mètre de hauteur ; les feuilles hastées vert foncé à nervure périphérique très marquée ont la particularité extraordinaire de présenter une excroissance foliaire sous l'apex du limbe. Celle-ci est comparée par les Wayãpi à la hure du tapir.
Ce *tapi'i polã* a été identifié comme *Xanthosoma atrovirens* Kunth et Bouché



Caladium bicolor

Inflorescence, feuilles à nervures blanches d'un sou crayove

var. *appendiculatum* Engler (Grenand 367 ; Prévost et Grenand 1929) ; c'est en quelque sorte le charme suprême. En voici l'utilisation : la feuille est laissée toute une nuit à macérer ; le lendemain, isolé des siens, le chasseur se lave avec la macération, veillant à ne pas se toucher les testicules (association symbolique avec la virilité du tapir). Puis il se repose pendant deux jours avant d'aller à la chasse : il tue alors l'agouti (*Dasyprocta agouti*), puis le paresseux à deux doigts (*Choloepus didactylus*), puis le pécari à collier (*Tayassu tajacu*), enfin le tamanoir (*Myrmecophaga tridactyla*). Alors apparaît, endormi, le tapir ; le chasseur le flèche trois fois dans son sommeil ; l'animal se lève, court un peu mais il est fléché une quatrième fois et meurt.

• *yawakaka taya*, « arum de la loutre géante » (*Pteronura brasiliensis*). Il ressemble beaucoup à *muluwa taya*, s'en différenciant surtout par l'absence de taches rouges. Placé sous la protection de l'esprit tutélaire de la loutre géante, considérée comme bonne pêcheuse, il sert à fabriquer un charme pour être chanceux à la pêche à l'*aïmara* (*Hoplias aimara*) ; si on ne prend pas les mêmes précautions d'emploi que pour *muluwa taya* (cf. *supra*), on risque de voir disparaître sa propre femme. L'hétérochromie est une fois encore importante, puisqu'un informateur a pris soin de préciser que dans un peuplement de *yawakakataya* situé sur la crique Pakoti, affluent du haut Oyapock, on peut reconnaître selon les pieds, les dessins des robes des différents poissons de la rivière.

Les Palikur, qui nomment ce groupe d'arums *masas*, en possèdent un nombre de variétés un peu plus restreint, ce qui étonne de la part de ce peuple à riche pharmacopée. Cela peut être expliqué par la longue influence exercée sur eux par les diverses églises chrétiennes : les *masas* apparaissent d'ailleurs sous un angle beaucoup plus maléfique que bénéfique ; on parle d'eux beaucoup moins comme des remèdes que comme des poisons au pouvoir spécifique (*ipiimpika*). Si nous n'avons pu nous faire montrer les variétés incriminées, on nous a en revanche indiqué les techniques utilisées par certains fauteurs de trouble : ils râpent le tubercule très finement, puis en jettent une pincée dans une calebasse pleine de bière de manioc ou de soupe d'amidon. D'autres, reculant l'instant afin d'éviter un mauvais goût dans le liquide, cachent sous leurs ongles des fragments qu'ils laissent tomber pendant qu'ils servent la boisson (se pratique surtout lors des fêtes). Au bout de trois jours, un *masas* commence à croître dans le ventre de la victime jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Sur sa tombe, surgiront encore d'autres *masas*, signifiant ainsi le crime aux yeux de tous. Les Palikur utilisent plus innocemment d'autres *masas* qui, à une exception près, sont des *Caladium*, à la façon des charmes des Wayãpi. Les rhizomes et parfois les feuilles sont écrasés avec un peu d'eau, le mélange étant frotté sur les bras. On peut aussi faire une boule qui est emportée à la chasse dans la musette (RENOUX et GRENAND, 2003). Les plus connus sont :

- *masas uukβey*, « l'arum-remède contre les serpents *Bothrops* », cf. *infra Dracontium polyphyllum*.
- *masas yitβey*, « l'arum-charme pour le daguet rouge », est utilisé pour donner la chance à la chasse de *Mazama americana* (cf. *Sterculia pruriens*, Sterculiacées).

masas kayakuβie, « l'arum-herbe pour le daguet gris ». Même utilisation pour la chasse de *Mazama gouazoubira*.

- *masas audikaβey*, « l'arum-charme pour le tapir ». Même utilisation pour la chasse de *Tapirus terrestris*.
- *masas uwanβey*, « l'arum-charme pour le paca ». Même utilisation pour la chasse de *Agouti paca*.
- *masas bukutruβey*, « l'arum-charme pour l'agouti ». Même utilisation pour la chasse de *Dasyprocta agouti*.
- *masas kiuriβie*, « l'arum-charme pour le piraroucou ». Il est utilisé pour la chasse au harpon du poisson *piraroucou* (*Arapaima gigas*) qui hante les savanes inondées des Palikur de Urucauá (Brésil).
- *paasiβie* ou *paasivie*, (Grenand 1611) « le remède des Français ». C'est une variété de *Caladium bicolor* à petites feuilles et taches blanches. Le tubercule, frotté sur le front, était utilisé pour pacifier les visiteurs étrangers.



- *masas uwakβey*, « l'arum-charme pour la gymnote électrique (*Electrophorus electricus*) » et *masas pakihβey*, « l'arum-charme pour le pécari à lèvre blanche » cf. *Arrabidaea chica*, Bignoniacées.

Enfin, les *Caladium* peuvent être utilisés de façon beaucoup plus « profane ». C'est le cas de la variété *muluwataya* des Wayãpi et du *soucrayove* des Créoles : le tubercule écrasé est appliqué sur les plaies des animaux domestiques, surtout des chiens, lorsqu'elles sont infestées par les vers**2**. Chez les Wayãpi du Sud, le tubercule râpé de *muluwataya* est appliqué sur les morsures de serpent pour aspirer le venin et restreindre le phénomène de nécrose en favorisant la cicatrisation.
Les Palikur utilisent le tubercule sec et réduit en poudre de *paasivie* pour éliminer les taches du masque de grossesse (*maye*), d'autres taches du visage sans doute d'origine mycosiques (*igka*) et celles dues aux coups de soleil (*wõhe*) : la poudre légèrement humectée est appliquée localement. Le traitement dure huit jours et est accompagné d'un interdit alimentaire sur le piment, le sel et la viande grillée.

Étymologie

Créole : le mot *soucrayove* est une altération de *chou tayove*, *tayove* venant lui-même du tupi *taya*. Wayãpi : *taya*, vient de *ay*, « magie » ; *ya*, « maître de » soit « les maîtres de la magie ».

Notes comparatives

1. Les Aracées terrestres sont, selon nos critères, soit des plantes protégées, soit des plantes sauvages. Elles sont reproduites, y compris les plantes « sauvages » que l'on introduit parfois dans les villages, par voie végétative. Pour les Amérindiens, elles ne sont cependant ni sauvages ni cultivées, puisqu'elles sont soit l'émanation d'un mort, soit *la plantation d'un esprit*. Ajoutons que de nombreuses variétés de ces plantes depuis longtemps considérées comme ornementales sont aujourd'hui innocemment cultivées dans les jardins urbains de Guyane.

2. Une utilisation similaire chez les humains pour tuer les vers, les *vers macaques*, et les chiques a été observée chez les Tiriyo (CAVALCANTE et FRIKEL, 1973) et chez les Carib de la Barama en Guyana (VAN ANDEL, 2000).

Caladium schomburgkii Schott

Araceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : moy kɨya.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Petite plante herbacée aux feuilles cordées se différenciant fortement des autres *Caladium* ; elle est cultivée et reproduite par bulbe.

Collections de référence

Grenand 474, 778.

Emplois

Il s'agit pour les Wayãpi d'une plante ambivalente : soit le tubercule est frotté sur les jambes et les chevilles et il agit comme répulsif contre les serpents venimeux (*son odeur*, disent les Wayãpi, *fait fuir les* Bothrops), soit il est frotté sur la morsure de serpent et il agit comme alexitère. On dit d'ailleurs, dans ce dernier cas, qu'*il chasse l'esprit du reptile*. Une autre manière de se protéger est de toujours transporter sur soi un fragment de tubercule enveloppé dans une feuille de Marantacée.

Étymologie

Wayãpi : *moy*, « serpent », *kɨ*, « avoir peur » et *ya*, « maître de », soit « la plante capable d'inspirer la peur aux serpents ».

Dieffenbachia elegans Jonker et Jonker

Araceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : pulupululi sili, tayau kɨ'ĩy.
Palikur : wakaakig kamwi.

Écologie, morphologie

Plante herbacée rare des sous-bois humides de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1287 ; Prévost et Grenand 2045.

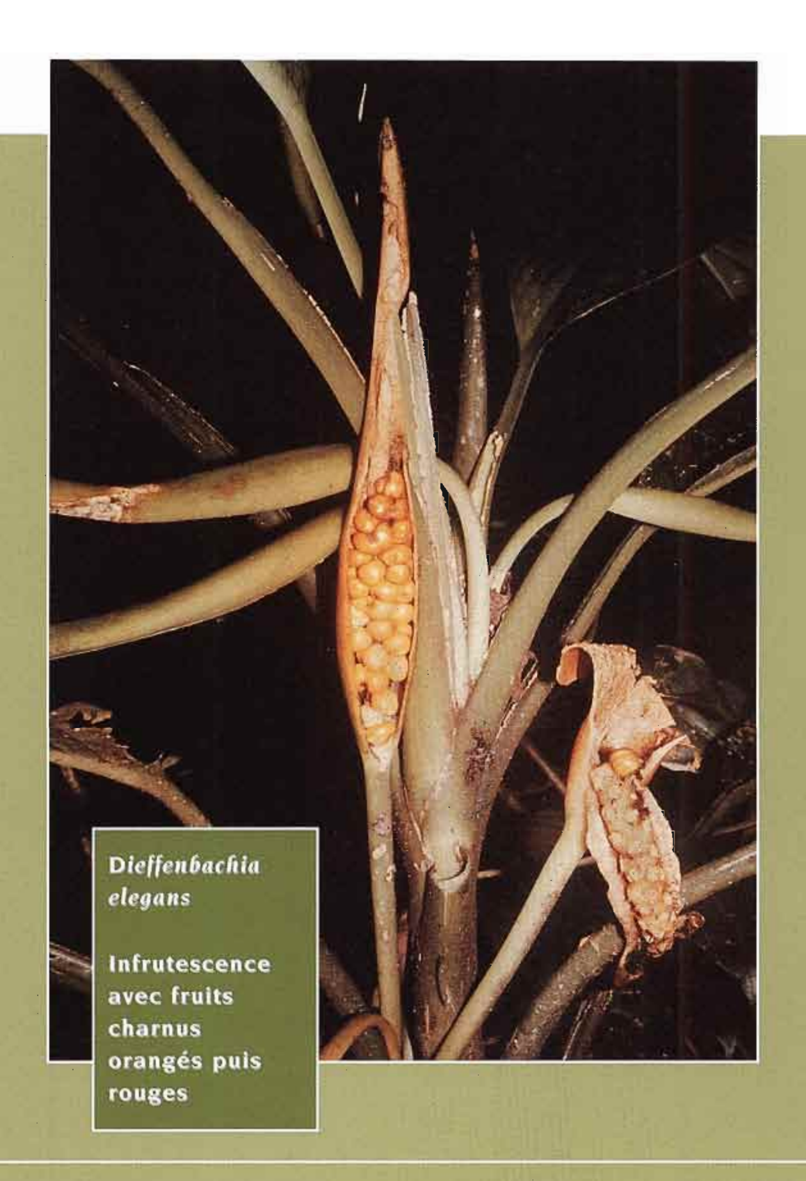
Emplois

Les divers noms wayãpi et le nom palikur désignent de manière interchangeable diverses Aracées des sous-bois (cf. *Diffenbachia* sp. nov. et *Spathiphyllum humboldtii*). Ces plantes à sève irritante sont considérées comme très dangereuses pour la peau ; l'antidote en est de la cendre frottée sur la brûlure ou, à la rigueur, du sable.

Étymologie

Wayãpi : 1. *pulupululisili*, de *pulupululi*, « *Dieffenbachia seguine* », *sili*, « fine, petite ». 2. *tayaukɨ'ĩy*, de *tayau*, « pécari à lèvre blanche », *kɨ'ĩy*, « piment », « le piment du pécari ». Ce terme fait référence à la fois à la sève irritante de la plante et à la consommation qu'en fait le pécari.
Palikur : de *wakaakig*, « bec d'aigrette » (*Heliconia psittacorum*, Héliconiacées) et *kamwi*, « qui ressemble », en raison de la ressemblance des inflorescences.





Dieffenbachia elegans

Infrutescence avec fruits charnus orangés puis rouges

Dieffenbachia paludicola N. E. Brown ex Gleason

Araceae

Synonymie

Maguirea spathicarpoides A. D. Hawkes.

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : pakalawali.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Grande plante herbacée rare et grégaire croissant dans les bas-fonds de la forêt primaire.

Collection de référence

Prévost et Grenand 920.

Emplois

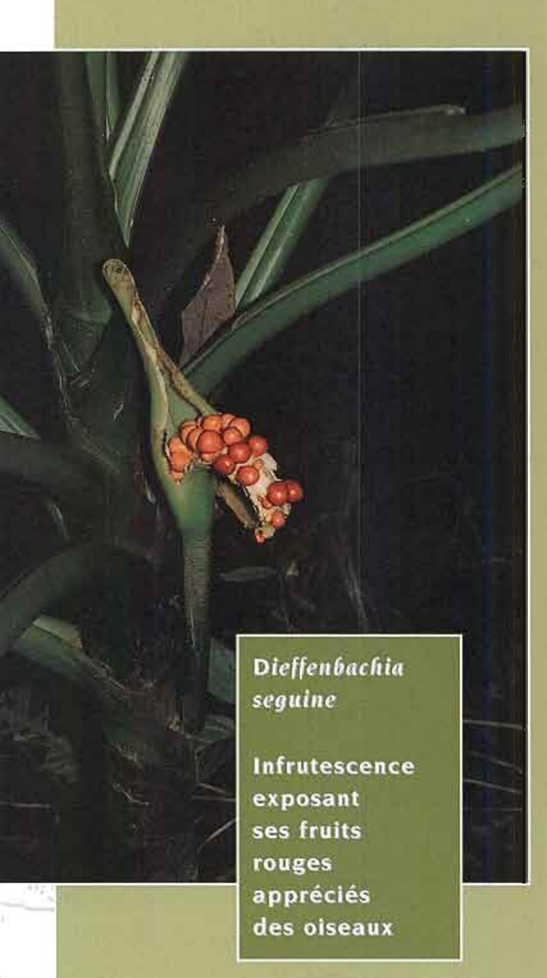
Chez les Wayãpi, les chamanes utilisent les feuilles à sève urticante pour envoyer des mauvais sorts.

Étymologie

Wayãpi : peut-être du kali'na *paga:lawa:li*, « la feuille [qui sert à tapisser les] paniers pagaras », mot qui désigne également une grande Aracée terrestre.

Dieffenbachia seguine (Jacq.) Schott

Araceae



Dieffenbachia seguine

Infrutescence exposant ses fruits rouges appréciés des oiseaux

Synonymies

Arum seguine Jacq. ; *Caladium maculatum* Lodd. ; *Dieffenbachia picta* Schott.

Noms vernaculaires

Créole : donkin, canne-cochon [kann-cochon], canne-séguine (HECKEL, 1897), tayove grand bois [tayov-gran-bwa].
Wayãpi : pulupululi.
Palikur : irup.
Portugais : aningapara, cana-marona.

Écologie, morphologie

Grande plante herbacée commune en basse Guyane, rare dans l'intérieur. Elle croît dans les zones humides, mais est également cultivée comme plante ornementale.

Collections de référence

Moretti 44, 275, 791 ; Oldeman 2738 ; Prévost 3580.

Emplois

Les propriétés irritantes et inflammatoires de ce genre sont connues dans le monde entier et diversement mises à profit.
La mastication de la tige provoque une inflammation considérable de la bouche (KUBALLA et ANTON, 1977) (cf. étym.). Enfin, les propriétés stérilisantes qu'on lui prête furent étudiées pendant la Seconde Guerre mondiale par les médecins nazis[1].
En Guyane, seuls les Créoles et les Palikur semblent utiliser *Dieffenbachia seguine* comme plante médicinale.
Chez les Créoles, c'est, en usage externe, un remède contre le *pian bois* (ulcère de leishmaniose) ; la tige est râpée et appliquée directement, ou bien est mise préalablement à bouillir dans de l'huile, la solution étant ensuite appliquée sous forme d'emplâtre. Chez les Palikur, elle est utilisée en association avec *Bidens cynapiifolia* (Asteracées). En application locale, quelques gouttes de sève soulagent les douleurs et les démangeaisons occasionnées par certaines chenilles, les guêpes et les *fourmis flamants* (Ponéridés) ; l'effet désiré survient au bout de dix minutes.
Les Wayãpi associent sa feuille à d'autres espèces en une préparation utilisée pour renvoyer les mauvais sorts (cf. *Guadua latifolia*, Poacées).

Étymologie

Créole : 1. de *canne*, « canne à sucre » et *cochon*, pour « pécari à lèvre blanche » (*Tayassu pecari*). Ceux-ci mangent les spadices et les rhizomes de la plante... comme d'ailleurs de diverses autres Aracées terrestres. 2. *donkin*, de l'anglais régional (Caraïbes), *dumb cane*, de *dumb*, « muet » et *cane*, « canne à sucre », en raison de son utilisation par les planteurs qui réduisaient au silence les esclaves noirs, rebelles à l'asservissement, en leur faisant mâcher des fragments de la tige.

Chimie et pharmacologie

La plante renferme des saponines, des oxalates de calcium et des glucosides cyanogénétiques. L'action sur la leishmaniose s'explique probablement par l'effet nécrosant de cette plante très caustique. Cependant elle n'a pu être confirmée sur un extrait lyophilisé par nos soins[2]. Les propriétés irritantes et inflammatoires sont connues depuis longtemps et l'on relève chaque année un certain nombre de cas d'intoxications sans que l'on connaisse les principes actifs incriminés. Les travaux les plus récents mettent en cause les raphides d'oxalate de calcium particulièrement abondants dans la plante. Les raphides provoquent des lésions tissulaires qui favorisent par la suite la pénétration d'une enzyme protéolytique (KUBALLA et ANTON, 1977).

Notes comparatives

1. Cette plante est un poison de chasse chez plusieurs groupes amérindiens. Elle est aussi utilisée, dans plusieurs îles des Antilles et en Amérique tropicale, comme moyen anticonceptionnel. Cet usage a retenu l'attention de nombreux chercheurs dont certains criminels nazis qui, avec cette plante désignée comme *Caladium seguinum*, procédèrent à des expériences dans les camps de concentration. Cette question est régulièrement débattue dans les revues médicales. Cependant, les dépositions au procès de Nuremberg ne permettent pas de conclure de façon certaine si cette plante a été employée au cours de la guerre. « Le temps a manqué aux Nazis, plus que la volonté, pour mener jusqu'au bout leur tentative criminelle » (PLICHET, 66, 1958).

2. Poisson et Peters, 1979 : travaux non publiés.

Dieffenbachia sp. nov.[1] — Araceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : pulupululi sili, tayau kɨ̃ĩ y.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante herbacée rare des sous-bois humides de la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 1465.

Emplois et étymologie

Cf. *Dieffenbachia elegans*

Note comparative

1. Cette espèce a été considérée comme nouvelle par S.J. Mayo du Royal Botanic Garden de Kew.

Dracontium guianense G. Zhu — Araceae

Noms vernaculaires

Mêmes noms que *Dracontium polyphyllum*.

Collections de référence

De Granville et Tiburce 1129 ; Grenand 1277.

Emplois

Il s'agit d'une espèce récemment décrite ; elle est confondue avec l'espèce suivante par toutes les populations qui les utilisent indifféremment.

Dracontium polyphyllum L.

Araceae

Noms vernaculaires

Créole : serpentère [serpantè], radié-serpent [radjé-serpan], halbois, rale-bois [ral-bwa], bâton-parapluie [baton-parapli] (Ouanary).
Wayãpi : moy kala.
Palikur : uukβey, masas uukβey.
Aluku : kinotata taya, sineki taya.
Portugais : jararacatajá.

Écologie, morphologie

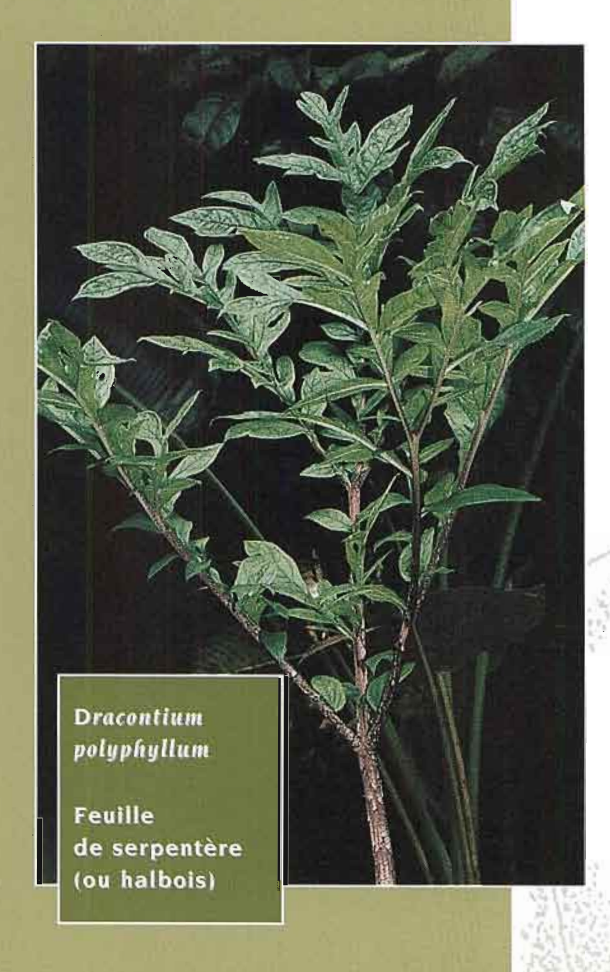
Plante au port élevé, fréquente dans les forêts secondarisées et dans les abattis ; elle est composée d'une seule grande feuille profondément séquée. Le pétiole de teinte foncée et marbré de taches plus claires, rappelle la peau d'un serpent.

Collections de référence

Grenand 1913 ; Jacquemin 2191, 2194 ; Moretti 496.

Emplois

Presque tous les noms locaux renvoient à une conjonction avec le serpent et en particulier *Bothrops atrox* (cf. étym.). Tous désignent des *Dracontium* cependant que les Palikur nomment également du même mot *Urospatha sagittifolia* (cf. p. 182), en raison des pétioles marbrés de violet, très similaires chez les deux plantes. D'une façon générale, ces pétioles marbrés sont, selon la « théorie de la signature » (cf. p. 48), symboliquement associés à la robe des Crotalidés, à laquelle ils ressemblent d'ailleurs à s'y méprendre. Chez les Créoles, le tubercule est pilé et additionné de rhum (*tafia*). Le tout est appliqué fortement en cataplasme sur les piqûres de raie. On pratique le traitement trois fois par jour pendant trois journées consécutives. Le même traitement, préparé avec les feuilles ou les tubercules, avec ou sans alcool, est employé pour soigner les morsures de serpent. Pour faire sortir les échardes, on applique sur la peau un mélange de tubercule râpé et de suif[1].



Dracontium polyphyllum

Feuille de serpentère (ou halbois)

Les Palikur écrasent les longs pétioles de *Dracontium* ou d'*Urospatha* et les mélangent au fiel d'un *Bothrops* avant de les appliquer en emplâtre sur sa morsure. On peut aussi se contenter dans l'urgence de presser la sève sur la morsure pour empêcher le venin de monter, ou d'amarrer un morceau de tige avec une liane fine. Outre leur usage alexitère, ces plantes peuvent être, l'une comme l'autre, écrasées ou frottées pour tuer les *vers macaques* (*Dermatobia hominis*) parasitant les hommes ou les asticots (*yuyen*) envahissant parfois les coussinets des pattes des chiens de chasse[2]. Toujours chez les Palikur, la macération du tubercule écrasé

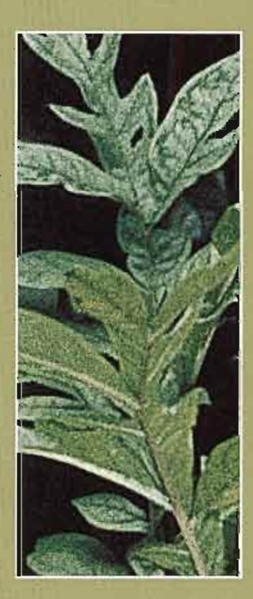
est employée pour soigner les *clous* aux yeux, les *dépôts* (*wahau*) ou pour servir de *préventif* (*awetuña kagait*) contre les infections des yeux. Enfin, selon BERTON (1997), le suc extrait des pétioles est appliqué sur les abcès gonflés de pus. Les Wayãpi se distinguent des autres populations en affirmant pour leur part que le contact avec cette plante, possédée par l'esprit des *Bothrops*, fait courir le risque d'une morsure. Certains jeunes Wayãpi ayant eu contact avec des Créoles disent maintenant le contraire[3].

Étymologie

Créole : *serpentère*, de « serpent » ; *halbois*, *rale-bois*, de *raler*, « haler, tirer », d'où « extraire » ; ce mot renvoie à l'utilisation médicinale pour extraire les échardes ; *bâton-parapluie* : le port général de la plante évoque un parapluie déployé. Wayãpi : *moy kala* : *moy*, « serpent » (terme générique), *kala*, « igname, *Dioscorea trifida* », « l'igname des serpents ». Palikur : *uukwey*, de *uuk*, « serpent *Bothrops atrox* » ; *wey*, de *βey*, « remède », « le remède contre le *Bothrops* » ; *masas uukwey*, de *masas*, « terme générique pour toutes les Aracées magiques », *uukwey*, cf. *supra*.

Notes comparatives

1. Cet usage est également signalé chez les Aluku (FLEURY, 1991).
2. Selon DESCOURTILZ (1827-1833), le suc de cette plante serait toxique.
3. Une autre espèce, absente de la Guyane française, *Dracontium loretense* Krause, appelée « fer de lance » est utilisée pour ses propriétés alexitères, antivirales, toniques et anti-inflammatoires, au Brésil, en Équateur et au Pérou. Le pétiole présente des marbrures analogues à celle de *D. polyphyllum*. En outre, les Péruviens l'utilisent comme antidiarrhéique mais aussi pour soigner le sida, l'herpès et les hernies (DUKE et VASQUEZ, 1994).



Monstera adansonii Schott

Araceae

Synonymies

Monstera milleriana Schott ;
Monstera pertusa (L.) de Vriese.

Noms vernaculaires

Créole : séguine, siguine [ségin, sigin].
Wayãpi : ka'a pupu, a'ɨlo sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante épiphyte assez commune dans les sous-bois de la forêt primaire. Typique des strates inférieures[1].

Collections de référence

Grenand 1501 ; Jacquemin 1590.

Emplois

Les variétés de cette espèce[2], ainsi que d'autres (cf. *infra Rhodospatha latifolia*) caractérisées par leurs feuilles ovales et asymétriques et leur danger pour l'homme, sont en général confondues par les Amérindiens : leurs sèves extrêmement brûlantes peuvent occasionner des lésions nécrosées[3].



Étymologie

Wayãpi : *ka'a pupu*, de *ka'a*, « plante » (terme générique) et *pupu*, « faire des cloques », « la plante qui provoque des cloques » ; *a'ɨlo sili*, de *a'ɨlo*, « plante *Philodendron insigne* » et *sili*, « fine, petite ».

Notes comparatives

1. Ces espèces semblent beaucoup plus fréquentes en haute qu'en basse Guyane.
2. *Monstera adansonii* Schott var. *klotzchiana* (Schott) Madison (Jacquemin 1590) et *M. adansonii* var. *laniata* (Schott) Madison.
3. Au Brésil, le jus obtenu à partir des feuilles d'une espèce voisine est appliqué sur les plaies chroniques et les eczémas (Hegnauer, 2, 1963). La décoction des feuilles écrasées sert à soigner les furoncles chez les Siona d'Équateur et les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (Schultes et Raffauf, 1990 ; van Andel, 2000).

Monstera adansonii

Infrutescences : les chauves souris en disséminent les graines

---

Montrichardia arborescens Schott

Araceae

Synonymie

Arum arborescens L.

Noms vernaculaires

Créole : moucou moucou [moukoumoukou].
Wayãpi : mukumuku.
Palikur : ten tinivui.
Portugais : aninga.

Écologie, morphologie

Grande plante herbacée hydrophyte très commune[1].

Collections de référence

Berton 37 ; Moretti 77 ; Prévost 582.

Emplois

Les Créoles préparent un breuvage donné comme efficace contre le diabète en faisant macérer dans l'eau pendant toute une nuit un morceau de 50 cm de tige préalablement épluché et coupé en morceaux[2].
Chez les Palikur, la sève (connue partout pour être irritante) est, frottée sur les mains et les jambes, une protection contre les décharges des gymnotes électriques (*Electrophorus electricus*). Pour un remède contre les contusions, cf. *Cordia curassavica*, Boraginacées, p. 258.
La plante est utilisée par les Palikur et les Créoles pour soigner les piqûres de raie

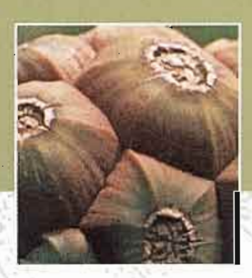
Montrichardia arborescens

Infrutescence du moucou moucou

(HAY, 1998) et traiter les morsures de serpent. Chez les Palikur, le pétiole est ramolli au feu, puis son contenu est appliqué, seul ou mélangé au jus de citron, sur la piqûre. Un usage identique est fait des cendres extraites des feuilles brûlées. Enfin, le décocté de feuilles tombées et de trois bourgeons secs est bu ou appliqué en cataplasme après mélange avec de la chandelle molle et la sève de *Virola surinamensis* (Myristicacées), pour soigner les hernies[3].

Étymologie

Créole : *moucoumoucou* est un emprunt aux langues karib. Palikur : le mot *ten* signifie « flotteur », en raison de la légèreté des tiges poreuses ; *tinivui*, « rassemblé », parce que les tiges droites forment des peuplements denses.



Chimie et pharmacologie

Les feuilles et les tiges séchées renferment 0,69 % d'une saponine stéroïdique. La poudre de racine posséderait des propriétés diurétiques et purgatives (HEGNAUER, 2, 1963).

Notes comparatives

1. Probablement la plante aquatique la plus commune de Guyane et du bassin amazonien. On la rencontre en peuplements monospécifiques au bord de tous les cours d'eau, en eau douce ou saumâtre.

2. Un remède identique préparé avec les feuilles associées à celles de manguier a été observé chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000).

3. Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana utilisent une préparation similaire pour traiter les morsures de serpent et les piqûres de raie et de scorpion (VAN ANDEL, 2000). Les Caboclos de la région de Santarem utilisent également cette plante pour soigner les piqûres de raie et de scorpion (BRANCH et SILVA, 1983).
En Amazonie, la sève caustique est appliquée sur les ulcères. La décoction de feuilles est utilisée en compresse pour soigner la goutte et les feuilles sont utilisées en cataplasme sur les abcès (PLOWMAN, 1969).

Montrichardia linifera (Arruda) schott

Araceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : ten tinivui nopsisa.

Collection de référence

Grenand et Guillaumet 3212.

Emplois

Pour les Palikur, cette espèce a des usages similaires à la précédente.

Philodendron billietiae Croat

Araceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : weg, weg aβan[1].

Écologie, morphologie

Grande plante épiphyte peu fréquente en forêt ripicole ou secondaire.

Collection de référence

Berton 10.

Emplois

Chez les Palikur, selon BERTON (1997), un coton imbibé de la sève extraite des tiges est tamponnée sur les lèvres et l'intérieur de la bouche pour soigner les aphtes et le muguet des enfants[2]. La sève mélangée à l'huile de *carapa* (cf. *Carapa guianensis*, Meliacées) ou l'huile d'*awara* (cf. *Astrocaryum vulgare*, Arecacées) est utilisée en massage pour empêcher la descente de la matrice.

Les Palikur signalent aussi un usage magique pour cette espèce : un fragment de feuille frotté de graisse de loutre (cf. étym. *infra*) est mis dans la bouche afin que la personne à qui vous demandez quelque chose ne vous le refuse pas.

Étymologie

Palikur : *weg* de *iwag*, « loutre de Guyane (*Lutra longicaudis*) », parce la plante vit dans le même habitat que l'animal.

Notes comparatives

1. Il est très probable que ce nom s'applique à d'autres espèces de *Philodendron* et en particulier à *Philodendron ornatum* Schott.
2. Le suc extrait des racines aériennes de *Philodendron undulatum* Engler est utilisé pour éliminer les microfilaires et soigner les dermatoses chez les Tacana de Bolivie (BOURDY *et al.*, 2000).

Philodendron guianense Croat et Grayum

Araceae

Noms vernaculaires

Créole : séguine, siguine [ségin, sigin].
Wayãpi : —
Palikur : yatuwe βey.

Écologie, morphologie

Plante épiphyte commune[1].

Collection de référence

Grenand 1626.

Emplois

Ce remède palikur de la leishmaniose à action cicatrisante, est préparé en emplâtre fait de jeunes feuilles pilées mélangées ou non à des jeunes feuilles, également pilées, de goyavier (cf. *Psidium guajava*, Myrtacées). L'emplâtre est humecté avec du rhum avant application sur la plaie qui est préalablement désinfectée.
Le traitement dure quatre jours et l'emplâtre est renouvelé quotidiennement[2].

Étymologie

Palikur : de *yatuwe*, désignant, en créole, à la fois la sarigue ou *pian* (*Didelphis marsupialis*) et la leishmaniose ou *pian bois* et *βey*, « remède ». L'odeur nauséabonde de l'animal et l'aspect putride des ulcères sont ainsi associés dans les deux cultures.

Notes comparatives

1. Cette espèce semble n'être présente qu'en basse Guyane, particulièrement dans les vieilles forêts secondaires ou sur les arbres laissés en place dans les zones défrichées.
2. L'usage par les Mosetene de Bolivie de la sève de *Philodendron megalophyllum* Schott (= P. *deflexum* Poepp. ex Schott) pour soigner les blessures, les mycoses et la furonculose (Muñoz *et al.*, 2000b) est à rapprocher de celui que font les Palikur de la présente espèce ainsi que de l'espèce précédente. Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana utilisent quant à eux *Philodendron scandens* K. Koch et Sello pour soigner les plaies, la leishmaniose, les morsures de serpent et les piqûres de fourmis venimeuses (van Andel, 2000).

Philodendron linnaei Kunth.

Araceae

Synonymie

Philodendron nobile Bull.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : tapi'i kũ.
Palikur : duudumna.

Écologie, morphologie

Plante épiphyte commune en forêt primaire. Elle croît en hauteur.

Collection de référence

Grenand 123.

Emplois

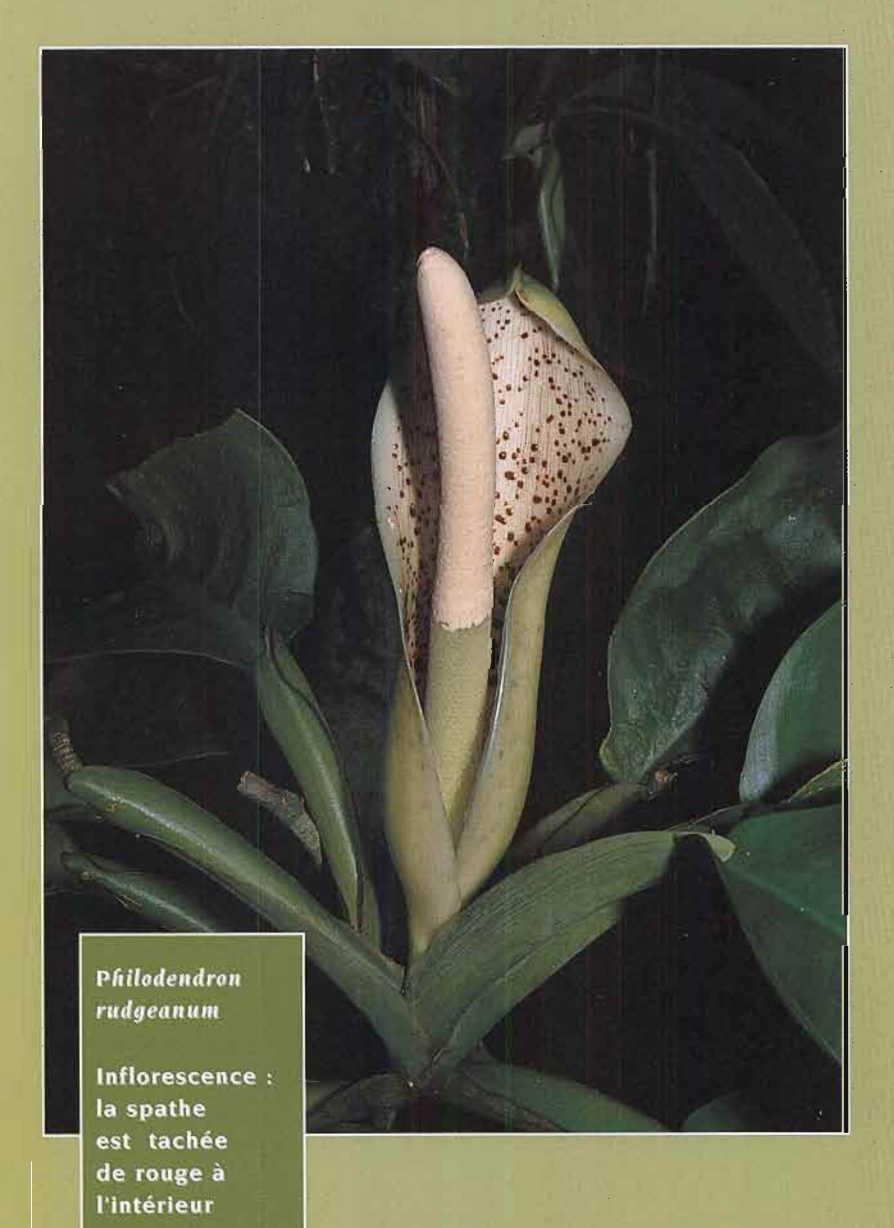
Les Wayãpi utilisent les feuilles préparées en décoction pour exorciser les enfants (risque de fièvre) dont le père a violé un interdit de chasse sur le tapir. La préparation est appliquée en lavage externe.

Étymologie

Wayãpi : de *tapi'i*, « tapir » et *kũ*, « langue », « langue de tapir », en raison de la forme de la feuille.

Philodendron rudgeanum Schott.

Araceae



Philodendron rudgeanum

Inflorescence : la spathe est tachée de rouge à l'intérieur

Synonymies

Philodendron cannifolium (Schott) Engl. ; *Philodendron guttiferum* Kunth var. *rudgeanum* (Schott) Jonker et Jonker.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : ka'apalala, uwa pokwa.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante épiphyte commune en forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 90 ; Lescure 557 ; de Granville 2458.

Emplois
Les feuilles ramollies au feu pour en exprimer la sève sont un remède utilisé par les Wayãpi pour soigner les enflures[1].

Étymologie
Wayãpi : 1. de *ka'a*, « plante » (terme générique) et *palala*, onomatopée du bruit que fait le vent lorsqu'il souffle dans ses feuilles ; 2. de *uwa*, « crabe » et *pokwa*, « pince », « pince de crabe », en raison de l'aspect de la fleur.

Note comparative
1. Chez les Wayana, cette espèce est utilisée comme fertilisant pour les jeunes femmes et favorise la venue des premières règles des filles. Les jeunes pousses rouges écrasées servent à préparer une macération qui est bue.

Philodendron surinamense (Miq.) Engler
Araceae

Synonymies
Philodendron riedelianum Schott ; *Anthurium surinamense* Miq.

Noms vernaculaires
Mêmes noms que le précédent.

Écologie, morphologie
Plante épiphyte commune dans les strates inférieures de la forêt humide.

Collections de référence
Jacquemin 1536 ; Oldeman 2725.

Emplois
Même emploi que *Philodendron rudgeanum*.

Rhodospatha latifolia Poepp.
Araceae

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : ka'a pupu, a'ilo sili[1].
Palikur : —

Écologie, morphologie
Plante épiphyte commune dans le sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 127, 245 ; Jacquemin 1745 ; Haxaire 320.

Emplois
Cf. *supra*, *Monstera adansonii*.

Note comparative
1. Cette espèce est totalement confondue par les Wayãpi avec *Rhodospatha brachypoda* Bunting (Lescure 535) et *Rhodospatha venosa* Gleason (Prévost et Grenand 935) qui sont rencontrées dans le même habitat.

Spathiphyllum humboldii Schott[1]

Araceae

Synonymies

Spathiphyllum glaziovii Engl. ;
Spathiphyllum huberi Engl.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : pulupululi ãtã, pulupululi sili, tayau kɨ'ɨ̃y.
Palikur : wakaakig kamwi.

Écologie, morphologie

Plante herbacée commune des bas-fonds humides de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 742, 810 ; Jacquemin 1938 ; Lescure 784.

Emplois

Cf. *supra* même rubrique que *Dieffenbachia elegans*.

Note comparative

1. Quelques espèces de ce genre sont utilisées à diverses fins médicinales dans plusieurs pays d'Amérique latine (Plowman, 1969).

Urospatha sagittifolia (Rudge) Schott.

Araceae

Synonymies

Pothos sagittifolius Rudge ;
Urospatha caudata (Poepp.) Schott ;
Urospatha savannarum Steyerm.

Noms vernaculaires

Cf. *Dracontium polyphyllum*.

Écologie, morphologie

Plante herbacée peu commune des bas-fonds humides de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1785 ; Prévost 1917.

Emplois

Bien que leur habitat naturel soit un peu différent, cette espèce est souvent confondue avec les *Dracontium* et utilisée de la même manière par les Palikur[1].

Note comparative

1. L'infusion de la tige est également utilisée comme alexitère au Venezuela (Delascio Chitty, 1985).





Urospatha sagittifolia

Inflorescence et pétiole marbré rappelant les écailles d'un serpent

famille

Araliaceae

Schefflera morototoni (Aubl.) Maguire, Steyerm. et Frodin

Araliaceae

Synonymies

Didymopanax morototoni (Aubl.) Decne et Planchon ; *Panax morototoni* Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : bois la Saint Jean [bwa-la-sen-jan][1].
Wayãpi : molototo.
Palikur : ahamban.
Portugais : morototó.

Écologie, morphologie

Arbre moyen à grand des forêts secondaires.

Collections de référence

Grenand 1144, 3270 ; Moretti 1383.

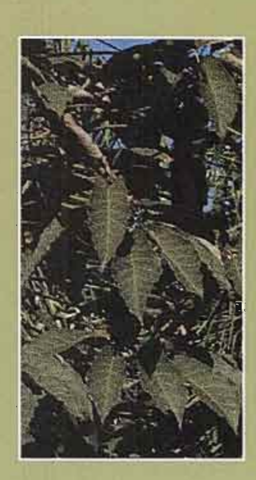
Chimie et pharmacologie

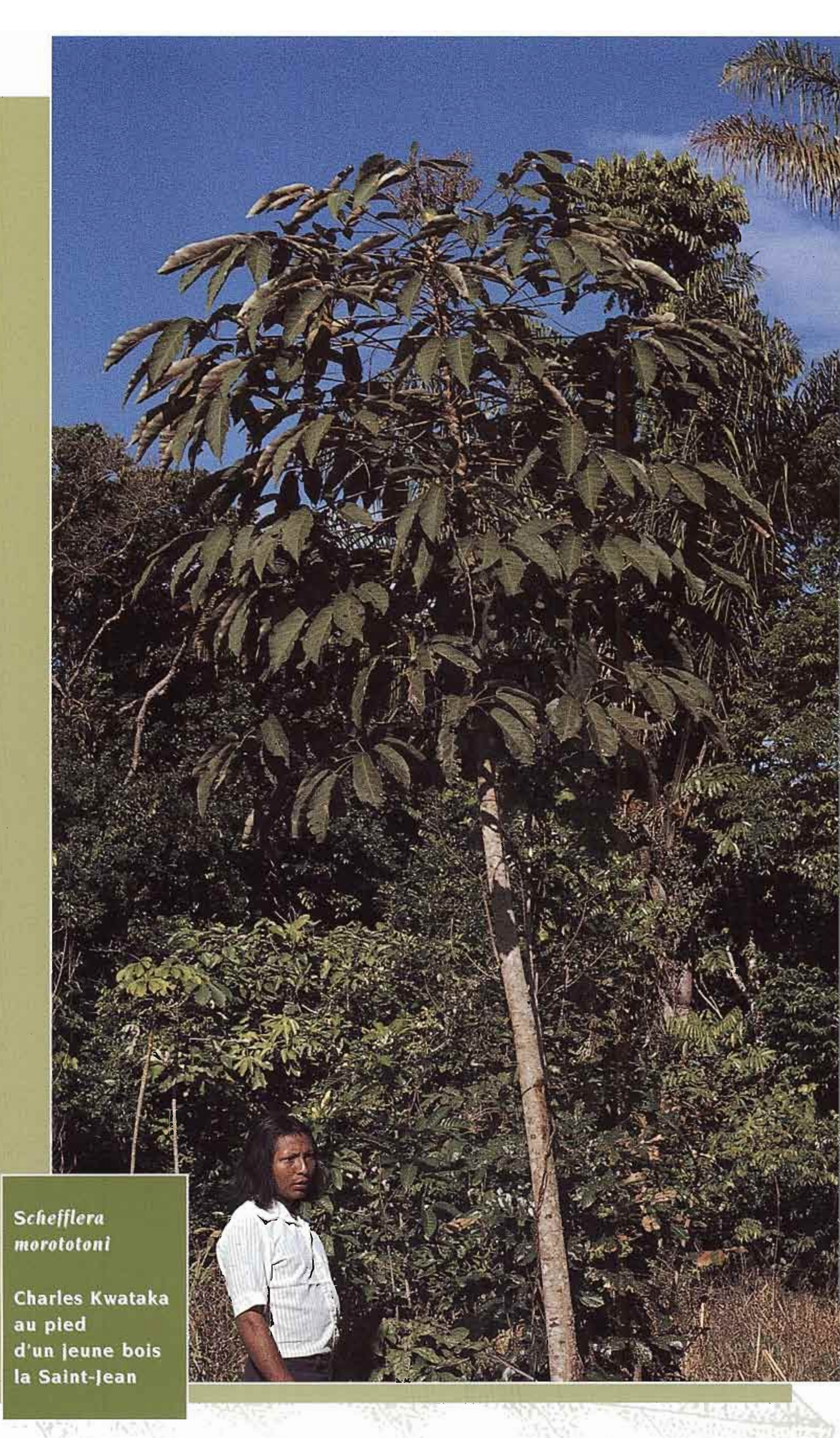
Les tests chimiques que nous avons effectués montrent la présence de saponines, mais en faible quantité semble-t-il.

Note comparative

1. Nous n'avons relevé aucun usage de cette plante par les Créoles ; cependant, il nous paraît intéressant de reproduire ici ce qu'en dit HECKEL (1897) : « Espèce aromatique à étudier. Certains Créoles prétendent que cette plante aurait les propriétés du ginseng chinois et que son nom de " Saint-Jean " ne serait que la corruption du nom chinois, par la transposition des consonnes de ce nom ».

Néanmoins il pourrait y avoir une simple association avec la célébration des fêtes de printemps (Pentecôte, Saint-Jean) par les anciens colons car PRÉFONTAINE (1763) précise que cette espèce au tronc rectiligne, servait comme « bois pour planter le may ». L'écorce et la sève de cet arbre sont utilisées comme fébrifuge et pour soigner les plaies et les piqûres de scorpion chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000).





Schefflera morototoni

Charles Kwataka au pied d'un jeune bois la Saint-Jean

famille

Arecaceae

Les palmiers occupent une place privilégiée dans le paysage guyanais comme ailleurs dans tout le bassin amazonien. Abondants en nombre d'individus aussi bien qu'en nombre d'espèces, ils jouent aussi un rôle important dans l'économie des populations de l'Amazonie et des Guyanes (KAHN, 1997).

Une espèce comme *Mauritia flexuosa* - *palmier bâche* en Guyane -, est une véritable panacée : les fruits sont comestibles et riches en vitamine C ; le cœur est aussi comestible et sert à préparer du sagou ; le mésocarpe fournit une huile riche en vitamine A. On prépare un vin avec les fleurs non encore ouvertes. Les jeunes feuilles servent à la confection de fibres solides (BALICK et GERSHOFF, 1982). En Guyane française, ce palmier, pourtant très abondant, est peu utilisé. L'usage le plus répandu des palmiers consiste, à côté des usages artisanaux, en la préparation, à partir des fruits échaudés de diverses espèces, de breuvages très appréciés, d'un aspect et d'une consistance proche de celle du lait, auxquels on donne le même nom que le palmier qui fournit les fruits : *wassaye* ou *pino* pour *Euterpe oleracea* ; *patawa* pour *Oenocarpus bataua* ; *comou* pour *Oenocarpus bacaba*.

Les propriétés physico-chimiques des huiles de *Euterpe oleracea*, *Oenocarpus bacaba* et *Bactris gasipaes* présentent une grande similarité avec celles relevées pour l'huile de palme extraite de *Elaeis oleifera* (H.B.K.) Bailey. Les indices d'acide et de péroxyde sont signes de la bonne stabilité des huiles (BEREAU, 2001).

Les huiles d'amandes *de Astrocaryum vulgare*, *Oenocarpus bataua* et *Oenocarpus bacaba* sont composées en majorité d'acides gras à chaîne moyenne, principalement acides lauriques et myristiques. Les huiles de pulpe présentent en revanche une teneur en insaponifiable plus élevée que celle des huiles d'amande (*ibid*, 2001).

L'huile des graines et de la pulpe renferme 88 % de triglycérides avec comme acides dominants les acides palmitique et oléique.

La composition est la suivante : 5,9 % de protéines, 5,7 % de fibres, 19,5 % de carbohydrates, 22 % d'huile, et 45 % d'humidité (OBOH et ODERINDE, 1988). À noter aussi une forte proportion de composés volatiles avec le limonène comme composé majoritaire (ANDRADE *et al.*, 1998).

L'huile de pulpe de *Euterpe oleracea*, *Oenocarpus bacaba*, *Elaeis oleifera* et *Bactris gasipaes* renferme aussi des stéroïdes en notables proportions : 36-78 % de δ-5 stérols et α-sitostérol. La même étude montre la présence de tocophérols et tocotriénols avec une nette prédominance de α-tocophérol et l'existence de tocotriénols en proportions variables (LUBRANO et ROBIN, 1997).

Astrocaryum vulgare Mart.

Arecaceae

Synonymies

Astrocaryum guianense Splitg. ex Mart. ; *Astrocaryum segregatum* Drude ; *Astrocaryum tucumoides* Drude.

Noms vernaculaires

Créole : awara [wara].
Wayãpi : awala.
Palikur : wahatwi.
Portugais : tucumã.

Écologie, morphologie

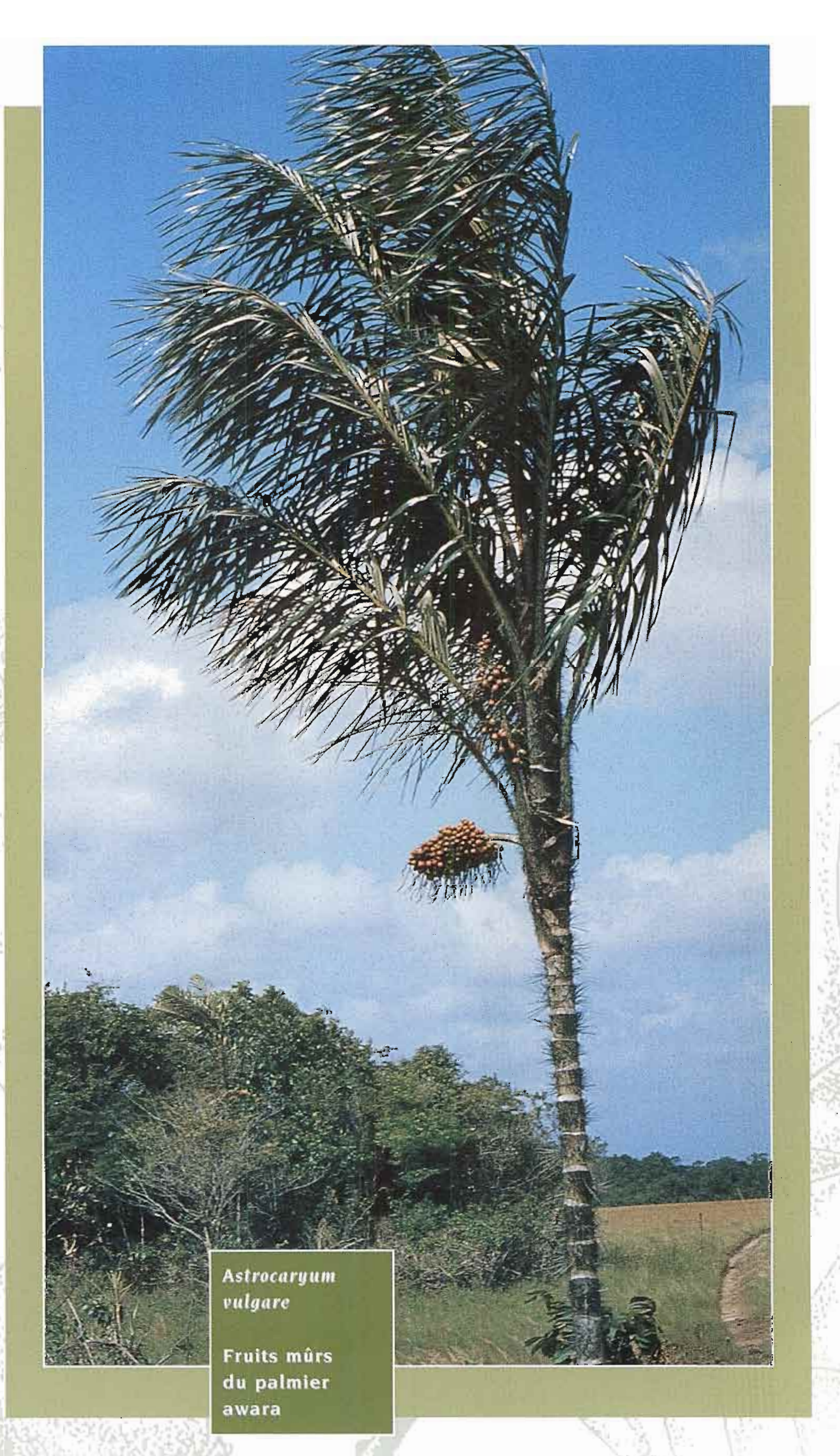
Palmier épineux très commun, fréquent surtout en zone dégradée. Il est absent de la Guyane méridionale.

Collection de référence

Moretti 1171.

Emplois

Les racines de ce palmier bien connu des Créoles guyanais sont prises en décoction plusieurs fois par jour, à raison de quatre à cinq racines par litre ; elles s'avèrent être un remède très efficace contre les crises de furonculose.
Avec l'amande, on prépare une huile épaisse appelée *kio-kio*, *tyo-tyo* ou *tcho-tcho*. L'huile de *tyo-tyo* est fabriquée de la façon suivante : après récolte des fruits tombés, on les laisse sécher pendant deux mois ; puis on casse les noyaux et on récupère les amandes que l'on fait tremper pendant deux à trois jours dans l'eau ; elles dégagent alors une mauvaise odeur.
Les amandes sont ensuite placées à sec dans une marmite chauffée à feu doux. Une épaisse fumée se dégage et l'on arrose régulièrement pour éviter la calcination. Peu à peu l'huile se forme. Seules les personnes âgées peuvent préparer cette huile, car les filles et femmes réglées la feraient tourner. Cette préparation est sans doute un héritage africain, avec transposition sur un palmier américain de la préparation de l'huile de palme (*Elaeis oleifera* (H.B.K.) Bailey.).
Le *tyo-tyo* est utilisé en application locale pour soigner les furoncles et, imbibé sur un coton, pour calmer les maux de dent. Frictionné sur le corps de personnes fiévreuses, il favorise la transpiration. Enfin, il est utilisé chez les enfants pour soigner les *crises de vers* : l'huile est frottée sur le ventre et également bue, additionnée de sel et de sucre, comme « purge pour faire descendre les vers ». On l'emploie, entre autres usages, pour des frictions antirhumatismales et relaxantes[1].
Les fruits de ce palmier servent enfin à la préparation du plat traditionnel guyanais : le *bouillon d'awara*.
Des usages très similaires, sans doute d'origine créole, ont été notés par BERTON (1997) chez les Palikur. Pour des emplois d'accompagnement, chez ces Amérindiens, de l'huile d'*awara*,



Astrocaryum vulgare

Fruits mûrs du palmier awara

cf. aussi, p.178, *Philodendron billietae* (Aracées), *Cyperus articulatus* (Cyperacées), *Gossypium barbadense* (Malvacées) et *Tibouchina multiflora* (Melastomacées)

Étymologie

Les mots créole *awara* et wayãpi *awala* sont empruntés aux langues karib (respectivement wayana et kali'na).

Chimie et pharmacologie

Les tests chimiques n'ont rien révélé de particulier.
La réputation dont jouit cette drogue nous a incité à réaliser un triage pharmacologique sur différents extraits de racine, selon un procédé mis au point par l'équipe de Recherches en chimie végétale du laboratoire Roger-Bellon et celle de l'université de Chatenay-Malabry : l'éluat éthanolique (FORGACS *et al.*, 1983) de la macération aqueuse a montré une légère action antisécrétoire gastrique (test à la gastrine). Aucune inhibition (100 mg/ml) n'a été observée dans la recherche d'activité antibactérienne sur un large spectre : *Staphylocoque* 209 P, S. 914 ; *Bacillus subtilis*, *Escherichia coli*, *Streptocoque* A et D, etc. Cf. aussi l'introduction sur cette famille.

Note comparative

1. Les usages médicinaux des fruits de ce palmier très commun dans le nord-est de l'Amazonie et en Guyane sont déjà mentionnés dans les ouvrages anciens. Selon POMET (1735) « l'aroura croît d'une espèce de palmier des Indes occidentales, l'huile fortifiant les nerfs, atténue les humeurs froides. C'est ce qu'on appelle de l'huile de palme... ». Dans un même ordre d'idées, les Aluku oignent le corps des enfants pour soigner la toux (FLEURY, 1991). Les Puinave de Colombie utilisent l'huile extraite d'*Astrocaryum tucuma* Mart. en onction sur la poitrine pour soigner les problèmes pulmonaires (SCHULTES et RAFFAUF, 1990)

Bactris gasipaes Kunth — Arecaceae

Synonymie

Guilielma speciosa Mart.

Noms vernaculaires

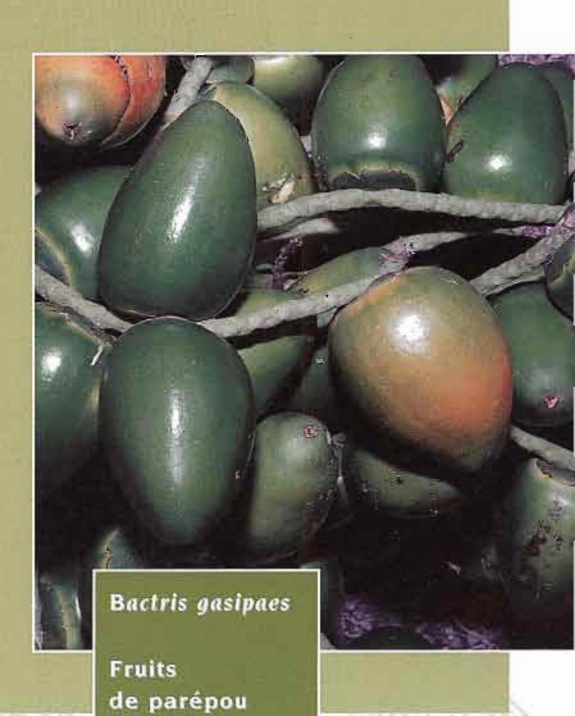
Créole : parépou.
Wayãpi : palepɨ, pɨpɨy.
Palikur : parip.
Portugais : pupunha.

Écologie, morphologie

Palmier cultivé en quantités variables dans toute la Guyane[1].

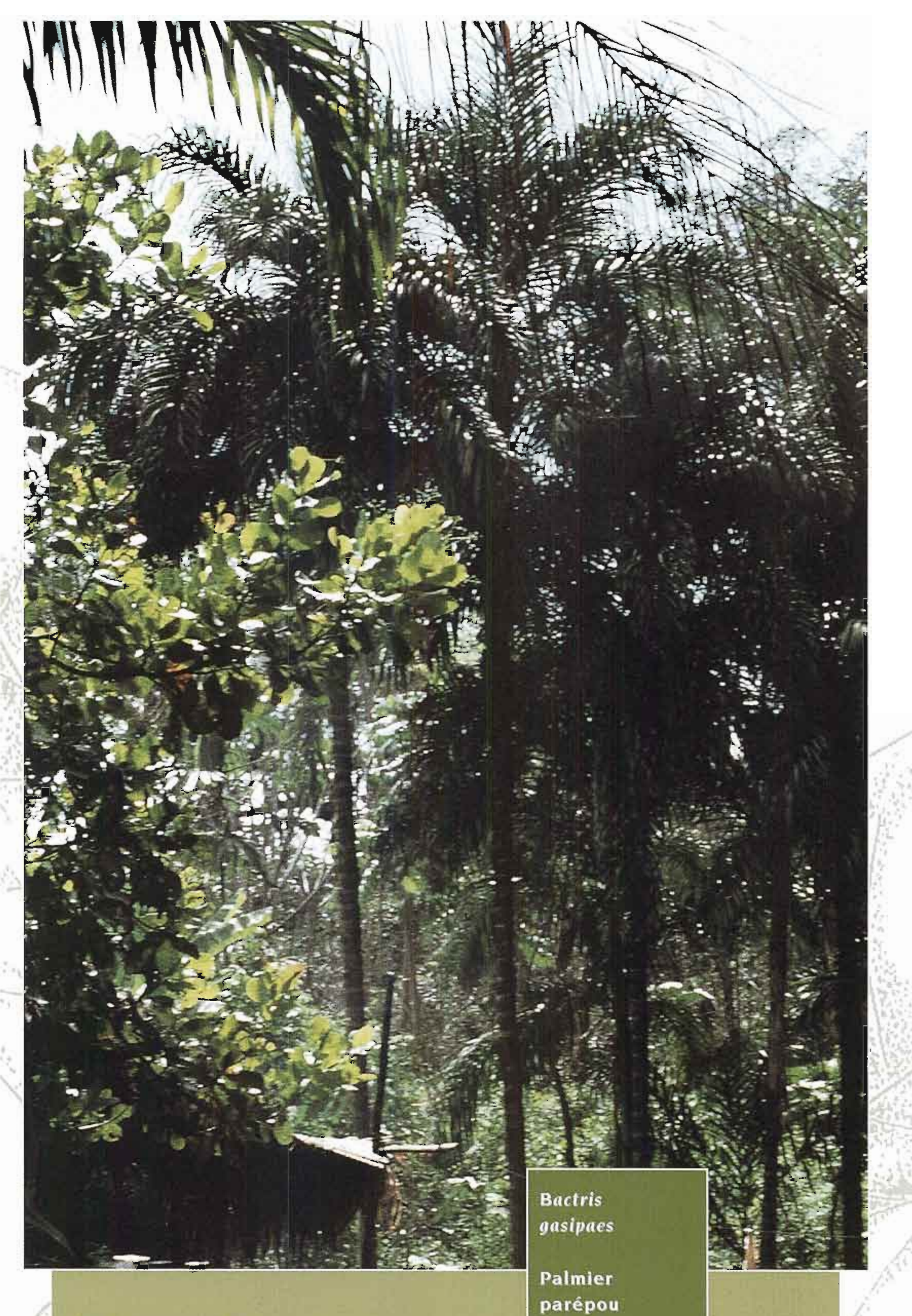
Emplois

Les Palikur préparent les racines grattées et pilées avec le rhizome de *Myrosma cannifolia* (Marantacées) pour redonner la fertilité aux femmes stériles ; la tisane est absorbée pendant huit jours. La sève mucilagineuse extraite des rachis écrasés soulage en application locale les piqûres d'insectes venimeux (guêpes, fourmis) et de scorpion.



Bactris gasipaes

Fruits de parépou



Bactris gasipaes

Palmier parépou cultivé

Note comparative

1. Il s'agit surtout d'une espèce réputée pour ses fruits charnus consommés après cuisson. Introduit anciennement d'Amazonie, ce palmier occupe une place très importante dans la culture créole.

Bactris maraja Mart.

Arecaceae

Synonymies
Bactris chaetochlamys Burret ;
Bactris trichospatha Trail.

Noms vernaculaires
Créole : zagrinette [zagrignèt, zagrinèt] (terme générique).
Wayãpi : alawale.
Palikur : —
Portugais : marajá.

Écologie, morphologie
Palmier assez commun formant des petits peuplements en forêt primaire sur sol sec.

Collections de référence
De Granville 4815 ; Haxaire 953.

Emplois
Les Wayãpi de la région de Camopi, considérant que les fruits de ce palmier, pourtant consommés ailleurs, rendent sourds, ne les mangent pas.
Les épines longues et tranchantes causent des blessures dangereuses qui s'infectent facilement.

Bactris simplicifrons Mart.[1]

Arecaceae

Synonymies
Bactris carolensis Spruce ;
Bactris tenuis Wallace ; *Bactris ulei* Burret ;
Yuyba stahelii L. H. Bailey.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : moy latɨpɨ pili.
Palikur : —
Portugais : marajá.

Écologie, morphologie
Palmier nain peu commun du sous-bois de la forêt primaire.

Collection de référence
Grenand 1297.

Emplois
Les Wayãpi utilisent ce petit palmier aux mêmes fins que *Dichaea* sp. (Orchidacées). Les fruits doivent être consommés crus[2].

Étymologie
Wayãpi : de *moy*, « serpent », *atɨpɨ*, « joue » et *pili*, « saliver », « la plante qui fait saliver les serpents ».

Notes comparatives
1. *Bactris aubletiana* Trail (Grenand 1090) porte le même nom et possède un usage similaire chez les Wayãpi.
2. Selon Denevan et Treacy (1988), les fruits de cette espèce sont considérés comme soporifiques par les Bora du Pérou.

Cocos nucifera L. Arecaceae

Noms vernaculaires

Créole : koko [koko].
Wayãpi : koko.
Palikur : koko.
Français : cocotier, noix de coco.

Emplois

Chez les Créoles, l'huile extraite de la pulpe de noix de coco râpée est préparée de la façon suivante : le râpé est pressé à l'eau froide pendant les périodes de pleine lune, puis tamisé. Après un repos d'une nuit dans un pot, surnage sur le liquide une crème épaisse qui est écumée et disposée dans une marmite à feu doux : la crème « sèche » et on en extrait par pression le produit final, l'huile de coco. Cette huile, de longue conservation, est utilisée pour donner de la douceur et de la vitalité à la peau des bébés, pour faire pousser les cheveux et pour soigner les furoncles.

Chimie et pharmacologie

L'albumen liquide ou *eau de coco*, renferme 93,5 % d'eau, 2,1 % de glucose, 3,9 % de lévulose, 0,15 % d'inuline, 0,18 % de protéines et de faibles quantités de sels minéraux ; il peut être utilisé en cas de besoin pour remplacer le sérum physiologique dans les perfusions intraveineuses car c'est un liquide stérile ; il est à peu près isotonique et sa faible teneur en graisses et en protéines n'a aucun effet nuisible sur le sang.
L'amande fraîche (albumen mûr) renferme 40,8 % d'eau, 3,5 % de protides, 39,9 % de lipides, 14,7 % de glucides, 9,9 % de cellulose et 1,1 % de cendres ; on y trouve aussi de la vitamine C, de la riboflavine et de la niacine (KERHARO et ADAM, 1974).
Dans l'industrie pharmaceutique, l'huile de coco hydrogénée fournit des glycérides utilisés comme excipients pour les suppositoires. La composition chimique de la coque est proche de celle du tronc avec 26,5 % de composés phénoliques auxquels on attribue une action antifongique (VENKATARAMAN *et al.*, 1980).

Desmoncus macroacanthos Mart. Arecaceae

Synonymies

Desmoncus kaieteurensis L. H. Bailey ;
Desmoncus parvulus L. H. Bailey.

Noms vernaculaires[1]

Créole : tiwara [ti-wara], liane awara [yann-wara].
Wayãpi : yũasita.
Palikur : ihip wahatwi, ihip puduku.
Portugais : jacitara.

Écologie, morphologie

Palmier lianescent et épineux, commun dans les clairières de la forêt et en végétation ripicole.

Collections de référence

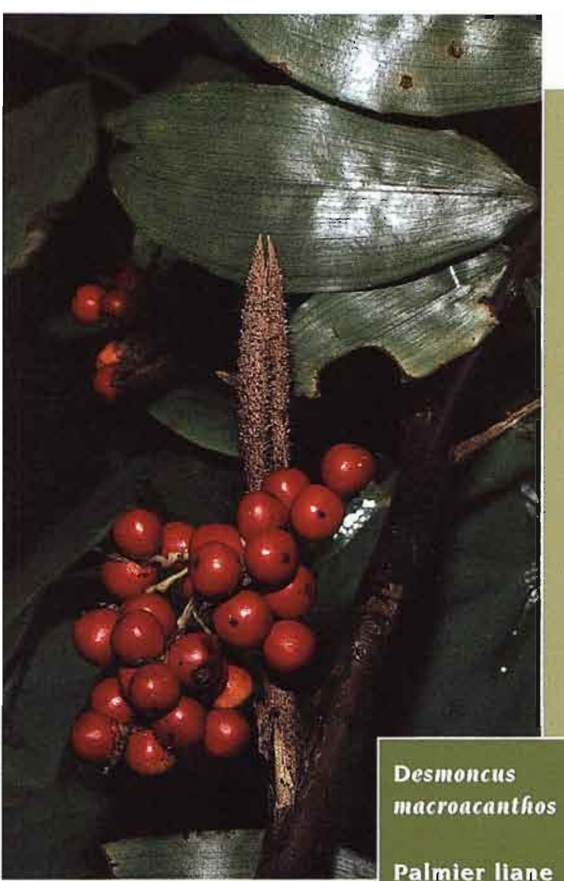
Grenand 186, 3089.

Emplois

Ce palmier, cité par diverses sources pour l'utilisation des tiges dans la confection de diverses vanneries (SILVA *et al.*, 1977), nous a été signalé par les Wayãpi comme légèrement toxique, les fruits provoquant dans la bouche une sensation de *langue pâteuse*[2].

Étymologie

Créole : *tiwara*, c'est-à-dire « petit *awara*, *Astrocaryum vulgare* » et *yann-wara*, « liane *awara* ». Palikur : de *ihip*, « liane », *wahatwi*, « palmier *awara* » ou *puduku*, « épine ».



Desmoncus macroacanthos

Palmier liane en fruits

Notes comparatives

1. D'autres *Desmoncus* sont sans doute confondus sous les mêmes noms vernaculaires.
2. Cette affirmation est peut-être à rapprocher du fait qu'une espèce voisine, *Desmoncus polyacanthos* Mart. est signalée comme purgative en Amazonie brésilienne (CORRÉA, [1926] 1984, II).

Euterpe oleracea Mart. Arecaceae

Synonymie

Euterpe beardii Bailey.

Noms vernaculaires

Créole : pinot [pino] (ouest de Cayenne), wassaye [wasay], ouasseye [waséy] (est de Cayenne).
Wayãpi : wasey.
Palikur : was.
Portugais : açaí, açaizero.

Écologie, morphologie

Palmier très commun, souvent en vastes peuplements monospécifiques dans les bas-fonds humides ou inondables, nommés alors *pinotières*.

Collection de référence

Jacquemin 2466.

Emplois

Ce palmier recherché par toutes les populations d'Amazonie et de l'est des Guyanes[1] pour ses excellents fruits comestibles dont on prépare une boisson savoureuse de couleur violacée, offre aussi quelques usages médicinaux.
Le « cœur » (bourgeon terminal) est utilisé par les Créoles comme cicatrisant des coupures franches : il est préparé par dessiccation, pulvérisé puis saupoudré localement, après avoir été humecté jusqu'à constituer un emplâtre qui provoque une sensation de brûlure mais est réputé très efficace. La moelle de l'extrémité du stipe, carbonisée et pulvérisée, possède des vertus identiques. Une préparation plus rapide du même remède consiste à ramollir

le « cœur » à la flamme et à le tordre pour en extraire un liquide tamponné sur les blessures[2]. Les mêmes médications sont valables pour les chiens.
Les Wayãpi associent cette espèce à *Thurnia sphaerocephala* (Thurniacées) pour en faire un remède magique.
Les Palikur font des graines sèches, torréfiées et pilées une tisane prise en décoction contre l'asthme et le diabète (BERTON, 1997)[3]. Le bourgeon apical écrasé est appliqué sur les morsures de serpent : associé à un garrot confectionné des pinnules du même palmier, il constitue un remède alexitère d'urgence pour les chasseurs.

Chimie et pharmacologie

Cf. l'introduction à la famille des Arécacées pour les usages alimentaires et la composition chimique.

Notes comparatives

1. En Guyana, les fruits de ce palmier ne sont consommés ni par les Créoles, ni par les Amérindiens (VAN ANDEL, 2000).

2. Un remède similaire est signalé chez les Noirs Marrons de Surinam (PLOTKIN et BALICK, 1984) et chez les Arawak et les Warao du nord-ouest de la Guyana où il est aussi considéré comme hémostatique (VAN ANDEL, 2000).

3. Un usage identique des racines de *Euterpe precatoria* Mart. est signalé chez les Tacana (BOURDY *et al.*, 2000).



Euterpe oleracea

Peuplement de palmiers pinots (ou wassaye)

Manicaria saccifera Gaernt.

Arecaceae

Synonymies

Manicaria atricha Burret ;
Manicaria plukenetii Griseb. ex H. Wendl.

Noms vernaculaires

Créole : toulouri [toulouri].
Wayãpi : tululi.
Palikur : tuuβan.
Portugais : buçu.

Écologie, morphologie

Espèce des bas-fonds semi-inondés, limitée en Guyane à la région du bas Oyapock et du bas Approuague.

Collection de référence

Oldeman 1914.

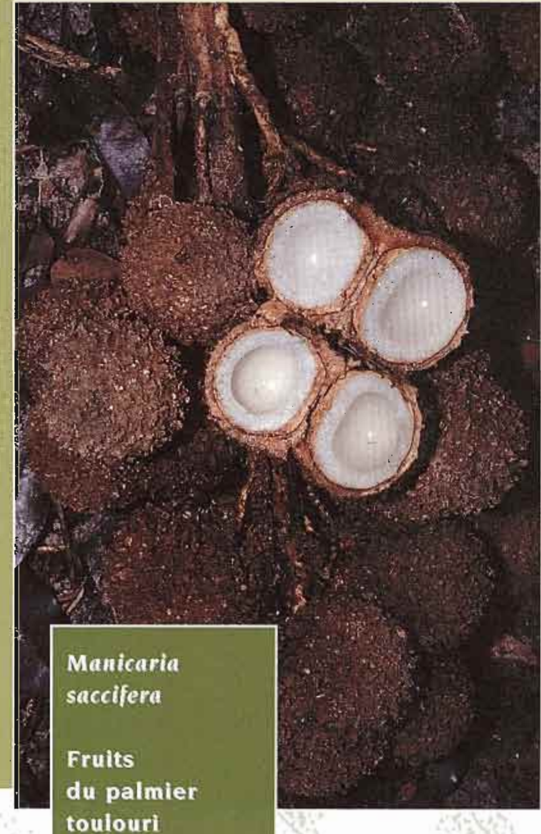
Emplois

Ce magnifique palmier est surtout connu en Guyane comme ailleurs pour ses palmes fournissant un excellent matériau de couverture.

Dans la région du bas Oyapock, la population créole utilise l'eau contenue dans les fruits verts comme diurétique, tandis que la population brésilienne voisine utilise le même liquide comme antidiarrhéique[1].

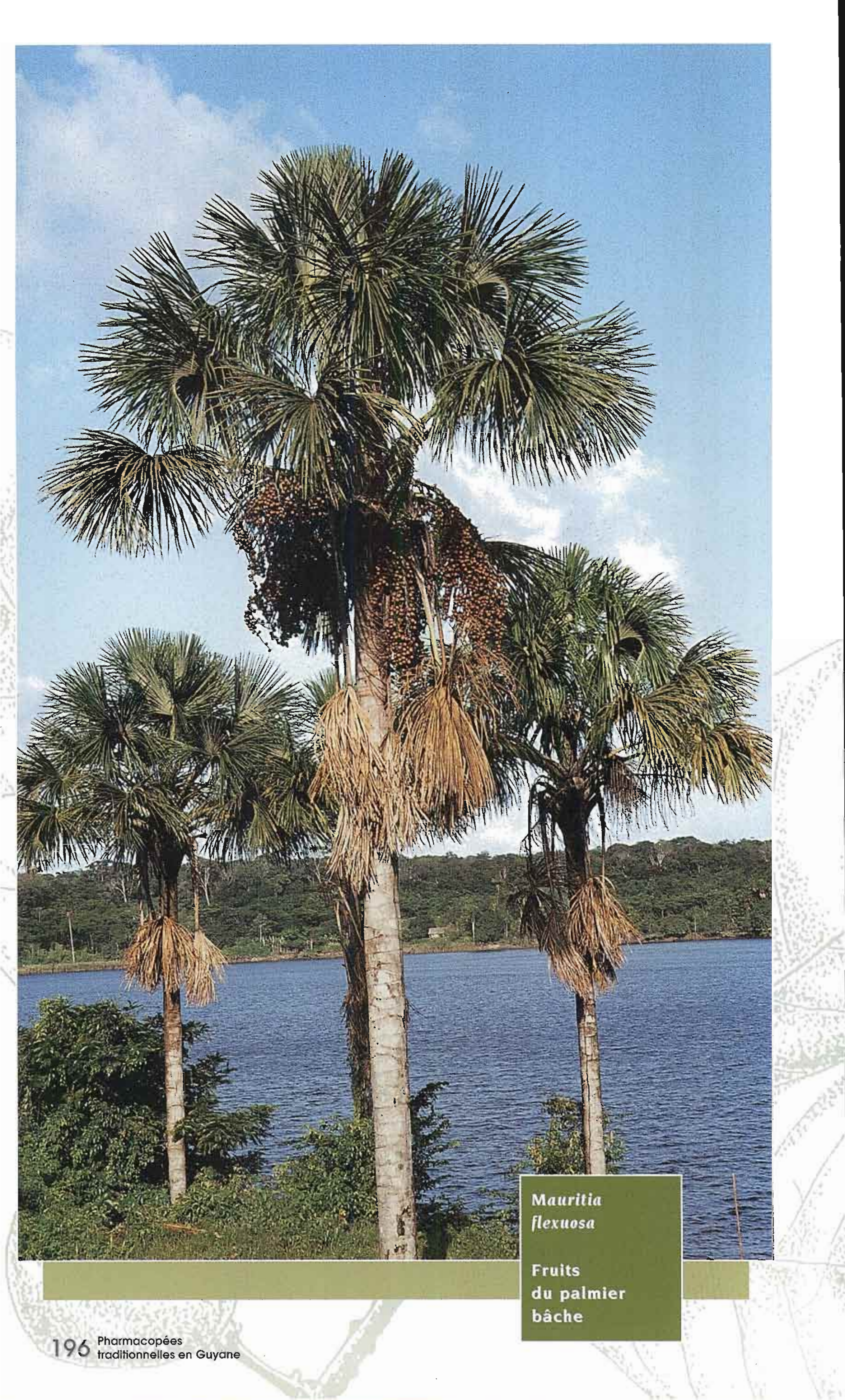
Note comparative

1. Ce dernier usage est aussi connu chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000). D'autres usages médicinaux sont signalés chez les Warao et autres Amérindiens du nord-ouest de la Guyana et du bas Orénoque entre autres pour soigner le muguet des nourrissons ainsi que la toux (PLOTKIN et BALICK, 1984).



Manicaria saccifera

Fruits du palmier toulouri



Mauritia flexuosa

Fruits du palmier bâche

Mauritia flexuosa L.

Arecaceae

Noms vernaculaires

Créole : palmier bâche [bach].
Wayãpi : mɨlɨsi.
Palikur : isao.
Portugais : buriti.

Écologie, morphologie

Grand palmier des savanes et des forêts marécageuses de basse Guyane.

Emplois

Les Palikur considèrent que la pulpe comestible, obtenue par macération des fruits, est salutaire contre la diarrhée. La sève collante extraite des pétioles écrasés, appliquée localement, soulage les douleurs et les démangeaisons occasionnées par les piqûres de guêpes et de scorpion.



Oenocarpus bacaba Mart.

Arecaceae

Synonymie

Oenocarpus grandis Burret.

Noms vernaculaires

Créole : comou [konmou].
Wayãpi : pino.
Palikur : woki.
Portugais : bacaba, bacaba-açú.

Écologie, morphologie

Grand palmier grégaire de la forêt primaire, parfois protégé dans la région littorale.

Collection de référence

De Granville 3444.

Emplois

La pulpe triturée des fruits échaudés et étendue d'eau donne, par filtrage, une boisson très appréciée des Amérindiens et des Créoles de Guyane[1], mais selon les principes de la médecine créole, la consommation de ce liquide, en raison de sa consistance et de sa couleur chocolat, est contre-indiquée en cas d'hypertension car elle donnerait *trop de sang*.
Les Créoles utilisent le « cœur » de ce palmier comme cicatrisant, de la même façon que celui d'*Euterpe oleracea* (cf. *supra*)[2].

Étymologie

Créole : *comou* vient du kali'na, *kumu*, désignant la même espèce.

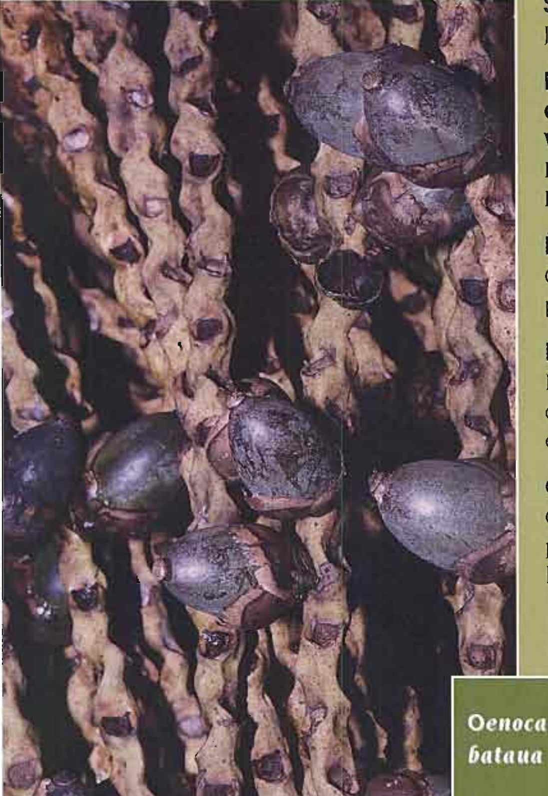
Chimie et pharmacologie

Cf. l'introduction à la famille des Arécacées pour les usages alimentaires et la composition chimique.

Notes comparatives

1. En Amazonie, on prépare un jus très similaire avec les fruits d'une espèce affine, *Oenocarpus bataua* Mart., connue en Guyane sous le nom de *patawa*. Il a été démontré que l'huile extraite de ses fruits est proche de l'huile d'olive. L'analyse chimique des mésocarpes et péricarpes a aussi montré que l'apport protéique est comparable en qualité aux protéines animales. La composition en lipides, protides et glucides du jus ou *lait de patawa* est comparable à celui du lait maternel (Balick et Gershoff, 1982).
2. Un usage similaire a été noté pour les jeunes pieds chez les Waimiri Atroari (Milliken *et al.*, 1992).

Oenocarpus bataua Mart. Arecaceae



Oenocarpus bataua

Fruits du palmier patawa

Synonymie
Jessenia bataua (Mart.) Burret ssp. *bataua*.

Noms vernaculaires
Créole : patawa.
Wayãpi : patawa.
Palikur : patau.
Portugais : patauá.

Écologie, morphologie
Grand palmier des bas-fonds humides, présent à l'est de la Guyane.

Emplois
Les Palikur extraient une huile de la pulpe des fruits. Celle-ci adoucit la peau et empêche la formation des rides.

Chimie et pharmacologie
Cf. l'introduction à la famille des Arécacées pour les usages alimentaires et la composition chimique.

Socratea exorrhiza (Mart.) H. Wendl. Arecaceae

Synonymies
Iriartea exorrhiza Mart. ; *Socratea albolineata* Steyerm. ; *Socratea microchlamys* Burret.

Noms vernaculaires
Créole : awara monpé [wara-monpè] (actuel), parépou diable [parépou-djab] (Aublet, 1775) (vieilli).
Wayãpi : pasi'ɨ.
Palikur : pup.
Portugais : paxiúba.

Écologie, morphologie
Palmier commun en forêt primaire humide et en végétation ripicole.

Collection de référence
Kahn et de Granville 5412.



Socratea exorrhiza

Racines aériennes épineuses de l'awara monpé

Emplois

Ce grand palmier de vaste répartition est surtout connu pour la dureté de son stipe et souvent remarqué pour ses racines aériennes épineuses.

Les Wayãpi soulignent le caractère corrosif de la sève des racines et précisent que leurs anciens ennemis, les *tapiĩy* (ou Namikwan dans les textes anciens) agrandissaient volontairement le lobe perforé de leurs oreilles avec des fragments de racine[1].

Chez les Palikur, les fruits, en vérité bien trop coriaces pour être mangés, sont considérés comme toxiques.

Une intéressante technique de chasse consiste à garnir les terriers de pécaris à collier (*Tayassu tajacu*) avec les fruits de ce palmier ou des fragments de racine aérienne pour les empoisonner[2].

Par ailleurs, et *a contrario* de l'indication donnée par les Wayãpi, ils utilisent des emplâtres du stipe gratté pour cicatriser l'ombilic du nouveau-né.

Étymologie

Créole : *awara monpé*, de *awara*, « palmier, *Astrocaryum vulgare* » et *monpé*, de « mon père », nom donné aux religieux missionnaires en Guyane. La raison nous en est inconnue.
Wayãpi : *pasi'ɨ*, « plancher » en raison de l'utilisation du stipe pour faire des lattes de plancher.

Notes comparatives

1. Curieusement on retrouve chez les Tacana une indication proche, mais pour allonger la taille... du pénis (Bourdy *et al.*, 2000).

2. Selon Plotkin et Balick (1984), la sève exsudant des racines entaillées est indiquée comme irritante et utilisée comme adjuvant du curare chez les Yekwana de l'Auaris (Brésil). Muñoz *et al.* (2000b) indiquent que les racines aériennes écrasées sont utilisées comme poison de pêche par les Mosetene.



Socratea exorrhiza

Awara monpé

Syagrus inajai (Spruce) Beccari

Arecaceae

Noms vernaculaires

Créole : feuille chasseur [féy-chasèr] (forme de jeunesse).
Wayãpi : yata'ɨ (forme adulte), malaliapulo (forme de jeunesse).
Palikur : kwip (forme adulte), mahayapna (forme de jeunesse).
Portugais : pupunha-de-porco, jatá.

Écologie, morphologie

Palmier élancé assez commun de la forêt primaire et des forêts secondaires anciennes[1].

Collections de référence

De Granville et Burgot 5242 ; Moretti 1152.

Emplois

Les Palikur utilisent les pneumatophores des pieds adultes comme remède contre la rougeole. Ils les coupent en petits morceaux et en préparent une décoction qui est bue froide, matin, midi et soir pendant la durée de la maladie.
Le remède « rafraîchit » le corps et agit sur les démangeaisons causées par l'éruption.
Avec les graines, on fabrique une huile ointe sur les boutons dus à la rougeole afin qu'ils ne laissent pas de cicatrices.

Étymologie

Créole « *feuille du chasseur* », car les jeunes palmes servent à protéger le chasseur et surtout son fusil en cas d'averse.

Note comparative

1. Ce palmier présente la particularité de garder assez tardivement dans l'âge adulte les palmes entières de sa jeunesse.

famille

Aristolochiaceae

Les populations de Guyane confondent en général les diverses *Aristolochia*, à l'exception d'*Aristolochia trilobata*, ce qui retentit sur les usages médicinaux propres à chaque ethnie, les espèces étant utilisées indifféremment. Tout au plus l'usage de telle ou telle espèce est-il répandu dans une région donnée en raison de son abondance. Cela est dû au fait que les *Aristolochia* forment un genre très homogène caractérisé par leurs fleurs bizarres, leurs tiges subérisées et une odeur très forte pratiquement identique pour toutes les espèces.

Dans les pays hispanophones d'Amérique du Sud, on donne le nom de guaco à plusieurs espèces de cette famille, à côté d'autres espèces appartenant à la famille des Asteracées notamment du genre *Mikania* ; guaco désigne dans ces pays des plantes réputées alexitères (PLANCHON, 1891).

Sur le plan chimique, cette famille se caractérise par la présence assez générale d'acide aristolochique (MUNAVALLI et VIEL, 1969). Ce phénanthrène nitré a fait l'objet de nombreuses études pour ses propriétés antitumorales (KUPCHAN et MERIANOS, 1968 ; MORETTI *et al.*, 1979). Les recherches menées dans cette voie ont été abandonnées en raison de sa trop forte toxicité. Le composé agit aussi comme anti-inflammatoire, stimulant l'activité phagocytaire et cette propriété lui vaut d'être inscrit depuis peu dans plusieurs pharmacopées. PAKRASI et SHALA (1978) ont montré qu'un dérivé de l'acide aristolochique, isolé de *Aristolochia indica*, possédait une action anti-œstrogénique et « anti-implantation » sur le rat à la dose de 50 mg/kg.

L'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé (Afssaps) a attiré l'attention sur les risques encourus par l'absorption de médicaments contenant de l'acide aristolochique :

• le risque de développer un cancer des voies urinaires a été mis en évidence chez les patients ayant développé une insuffisance rénale sévère après avoir été exposés à *Aristolochia fangchi*.

• des cas d'atteinte rénale ont été rapportés en Allemagne et au Royaume-Uni, suite à la substitution accidentelle d'autres

plantes par *Aristolochia fangchi*. Plusieurs cas ont été rapportés de patients ayant consommé dans les années 1989-1992 des préparations contaminées par cette espèce, de nombreux remèdes à base de plantes pouvant être « falsifiés » par introduction, volontaire ou non, d'acide aristolochique.

Toutes les Aristolochiacées sont plus ou moins aromatiques et toutes les espèces appartenant au genre *Aristolochia* renferment des huiles essentielles. Ces dernières sont composées de dérivés phénylpropanes (asarone, élémicine, safrol, méthyleugénol, eugénol), de monoterpènes, dont les plus fréquents sont le pinène, le bornéol et des sesquiterpènes.

Aristolochia spp. — Aristolochiaceae

Noms vernaculaires

Créole : liane amère [yann-anmè][1].
Wayãpi : ulu'ay, uluwu'ay.
Palikur : bukuti[2].
Portugais : jarrinha, urubu-caá.

Écologie, morphologie

Liane de la forêt primaire et des vieilles forêts secondaires.

Collections de référence

Cf. note [3].

Emplois

Plusieurs espèces d'*Aristolochia* forestières sont utilisées par les populations de Guyane[3]. Ces lianes sont réputées comme fébrifuge et antidiabétique chez les Créoles de la région de Saint-Georges[4]. Ailleurs, à Cayenne et à Sinnamary, elles sont remplacées, sous le même nom vernaculaire de *liane amère*, par une espèce d'une autre famille (cf. *Tinospora crispa*, Ménispermacées).

Chez les Wayãpi, la décoction ou la macération de l'écorce ou de la tige est très fréquemment utilisée comme antidiarrhéique. En une prise par jour, le traitement est poursuivi jusqu'à cessation des symptômes.

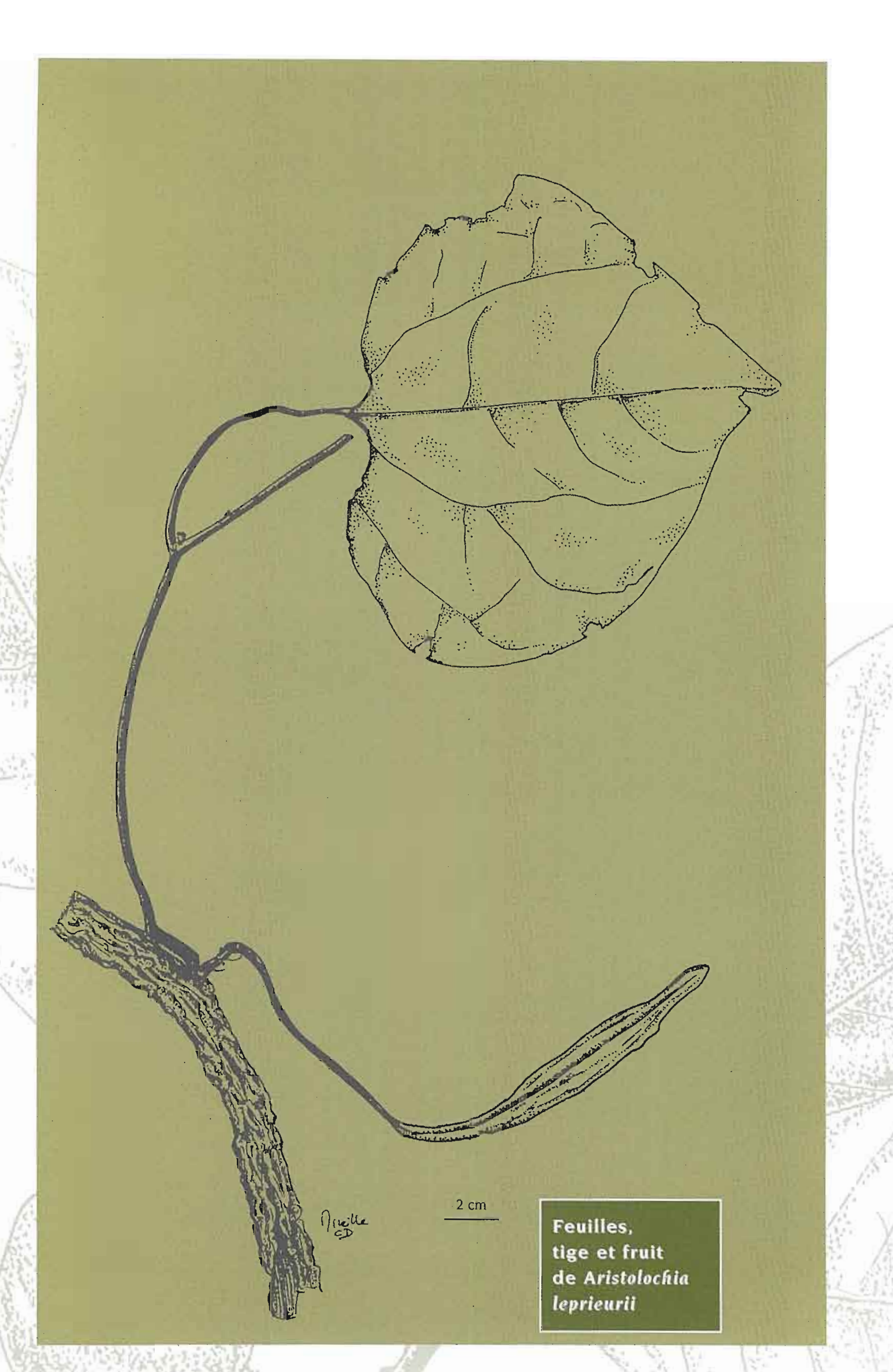
Chez les Palikur, la décoction des tiges est un remède contre le *mal de cœur*, probablement identique au *vent* (cf. 2e partie), contre le *mal de foie* et, selon HAY (1998), pour soulager les effets de la fatigue. Un morceau de liane d'une dizaine de centimètres et une poignée de feuilles de *Ayapana triplinervis* (Asteracées) sont bouillis dans l'eau jusqu'à l'obtention d'une couleur rougeâtre. Le liquide, laissé à reposer, est bu froid (car chaud, il est émétique) trois fois par jour à raison d'un demi-verre pour un adulte et de deux petites cuillères pour un enfant. Ce remède est aussi utilisé dans le cas de fièvres paludéennes en association ou non avec *Ayapana triplinervis*. La même préparation, faite avec la seule liane, est aussi prise comme antidiarrhéique et comme antinauséeux. Pour un dernier usage, cf. aussi *Geissospermum laeve* (Apocynacées)[5].

Étymologie

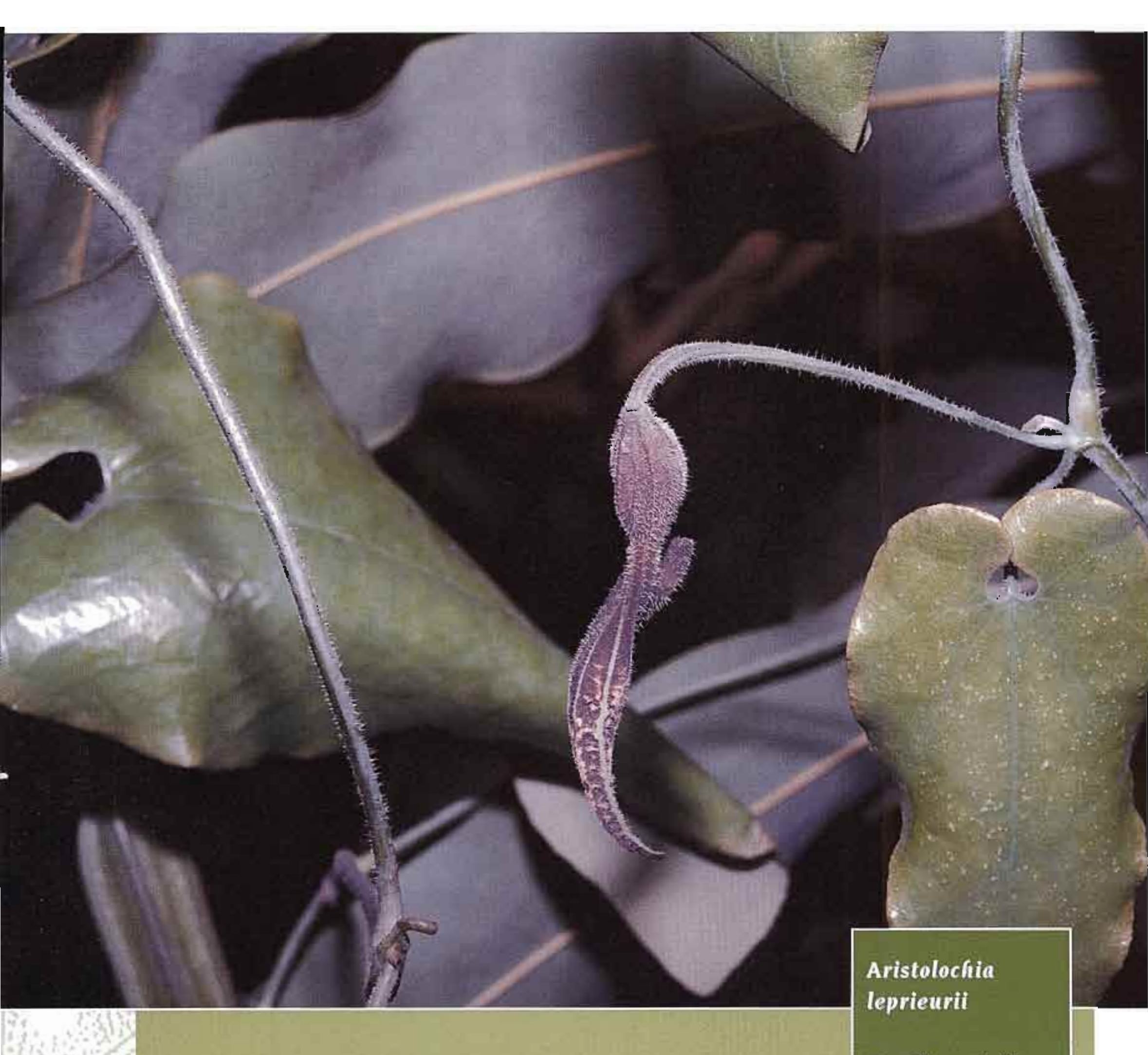
Créole : *liane amère*, se réfère à l'amertume des remèdes préparés avec les tiges. Wayãpi : *uluwu'ay*, de *uluwu*, « vautour pape (*Sarcoramphus papa*) » et *ay*, « jabot du vautour », évoquant la forme baroque de la fleur. Palikur : *bukuti*, signifie également « iule » ; les Palikur comparent l'odeur de la plante à celle de ce myriapode.

Chimie et pharmacologie

Un essai préliminaire sur un échantillon de *Aristolochia stahelii* (MORETTI, 1979, non publié), nous a permis de mettre en évidence la présence d'acide aristolochique dans les écorces de tige, par comparaison avec un échantillon témoin. L'acide



Feuilles, tige et fruit de *Aristolochia leprieurii*



Aristolochia leprieurii

Feuilles et fleur d'une liane amère

aristolochique donne avec la réaction de Liebermann une belle couleur mauve. Pour les propriétés biologiques de l'acide aristolochique, se reporter à l'introduction sur la famille.

Notes comparatives

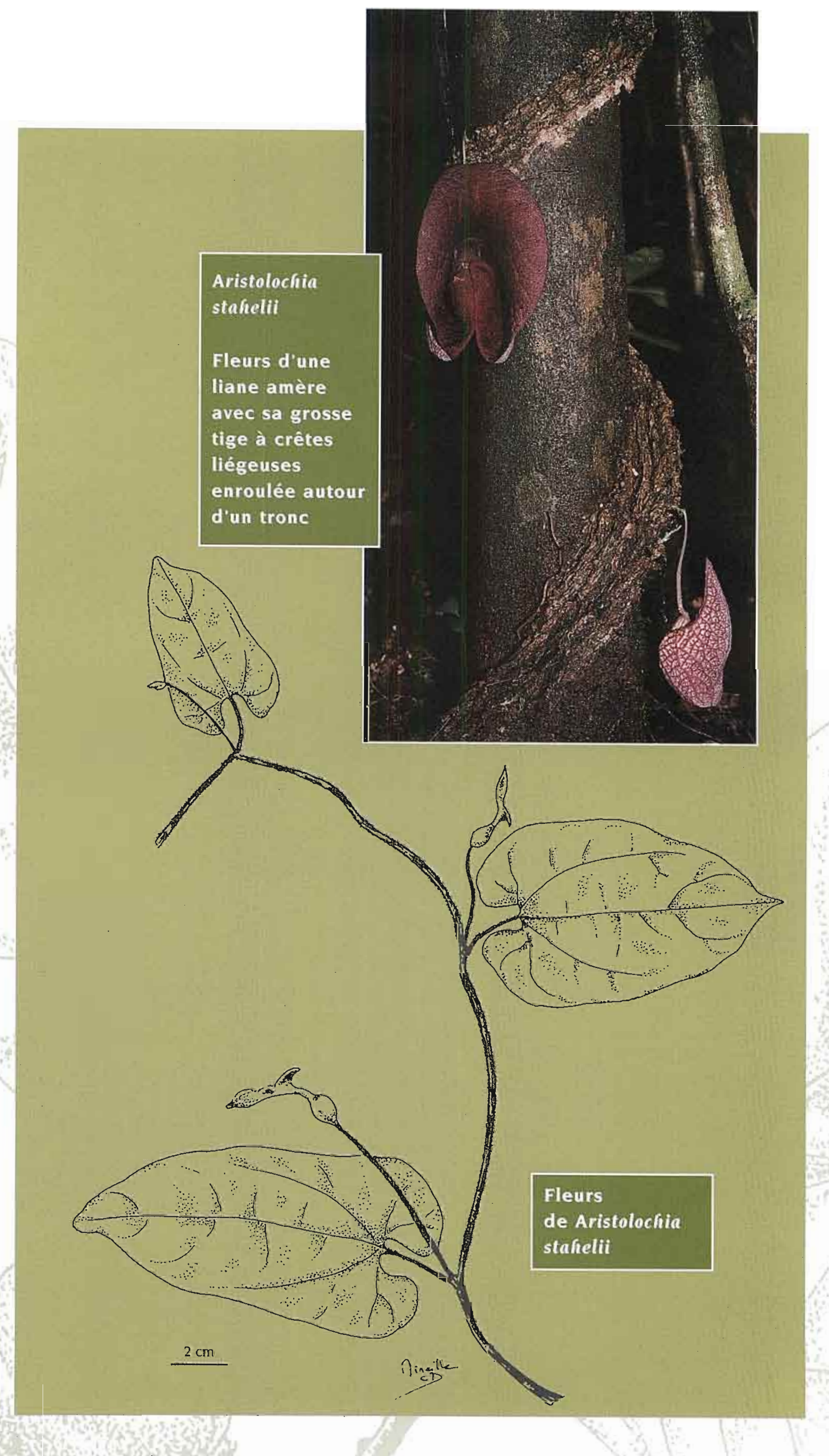
1. Aux Antilles, on appelle aussi *liane amère* une espèce du genre *Aristolochia* : *A. constricta* Griseb. (Fournet, 1978).

2. Les Palikur désignent aussi sous le même nom de *bukuti* une espèce cultivée et introduite chez eux depuis peu et nommée par les Créoles *liane amère* (cf. *Tinospora crispa*, Ménispermacées).

3. Les espèces les plus utilisées sont, pour les Créoles et les Palikur, *Aristolochia leprieurii* Duch. (Grenand 1812 ; Grenand et Prévost 2049 ; Prévost 1353), ainsi que *Aristolochia stahelii* O. C. Schmidt (Berton 47 ; Moretti 1147 ; Prévost 2154) et pour les Wayãpi, *Aristolochia mossii* S. Moore (Grenand 260, 565 ; Jacquemin 1712 ; Lescure 374 ; Prévost et Grenand 1941).

4. Des usages identiques sont signalés au Venezuela pour *Aristolochia maxima* Jacqu. (Delascio Chitty, 1985).

5. L'usage contre la diarrhée, les maux d'estomac et les affections du foie est aussi signalé pour *Aristolochia disticha* Masters chez les Yanomami (Milliken et Albert, 1996) et pour *Aristolochia daemonoxia* Masters chez les Warao. Cette espèce est également un puissant contraceptif (van Andel, 2000).



Aristolochia stahelii

Fleurs d'une liane amère avec sa grosse tige à crêtes liégeuses enroulée autour d'un tronc

Fleurs de *Aristolochia stahelii*

Aristolochia trilobata L. Aristolochiaceae

Noms vernaculaires

Créole : trèfle [trèf], liane trèfle [yann-trèf], feuille trèfle [féy-trèf].
Wayãpi : —
Palikur : —
Créole antillais : trèfle caraïbe.
Portugais : jarrinha, urubu-caá.

Écologie, morphologie

Liane fréquente en milieu ouvert, elle est souvent entretenue dans les jardins de case.

Collections de référence

Berton 190 ; Moretti 104, 993 ; Prévost 3850.

Emplois

En Guyane, cette espèce ne semble connue que de la population créole[1] qui lui reconnaît des propriétés alexitères : le broyat de feuille est appliqué sur les piqûres d'insecte et les morsures de serpent[2]. L'infusion des feuilles se prend pour soigner les troubles hépatiques, le diabète et comme antipaludique. À noter que les Créoles préparent les mêmes remèdes avec la chenille du genre *Parides* qui parasite la fleur de cette espèce ; celle-ci est mise à macérer dans du rhum.

Étymologie

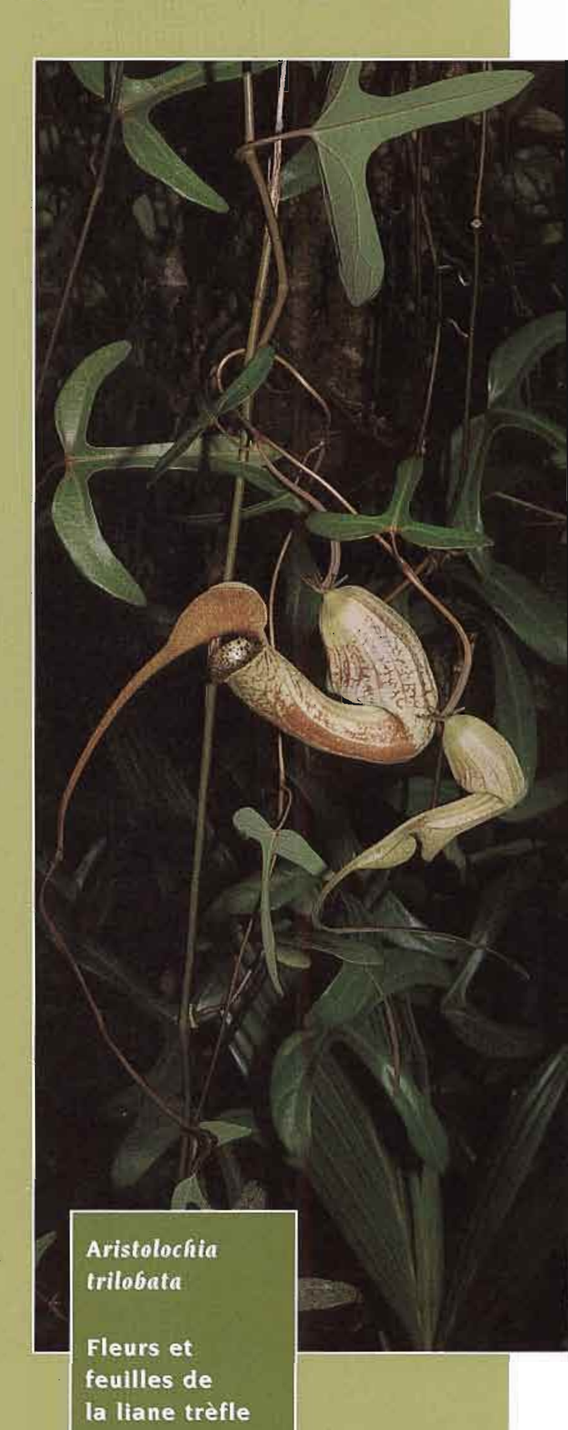
Créole : la comparaison avec le trèfle fait référence à la forme lobée de la feuille.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Berton (1997) a pu constater que ce remède avait été adopté par les Palikur.
2. Pour les propriétés alexitères, se reporter à la note introductive sur cette famille.



Aristolochia trilobata

Fleurs et feuilles de la liane trèfle

famille

Asclepiadaceae

Asclepias curassavica L.

Asclepiadaceae

Noms vernaculaires

Créole : codio [kodjo], crodio [krodjo], cadrio.
Créole antillais : bouquet soldat, ipeca nègre (HECKEL, 1897)[1].
Wayãpi : —
Palikur : iutak βey.
Portugais : oficial-de-sala, suspiro.

Écologie, morphologie

Plante rudérale abondante, reconnaissable à ses fleurs orange vif et au latex qui exsude de toutes ses parties.

Collections de référence

Grenand 1880 ; Moretti 736 ; Prévost 3843.

Emplois

Chez les Créoles, le latex de cette plante considéré comme toxique est employé comme analgésique dentaire.
On l'applique directement sur la dent douloureuse au moyen d'un coton.
Les Palikur préparent, avec les racines en macération, ou encore les parties aériennes en décoction, un collyre contre les infections des yeux[2].

Étymologie

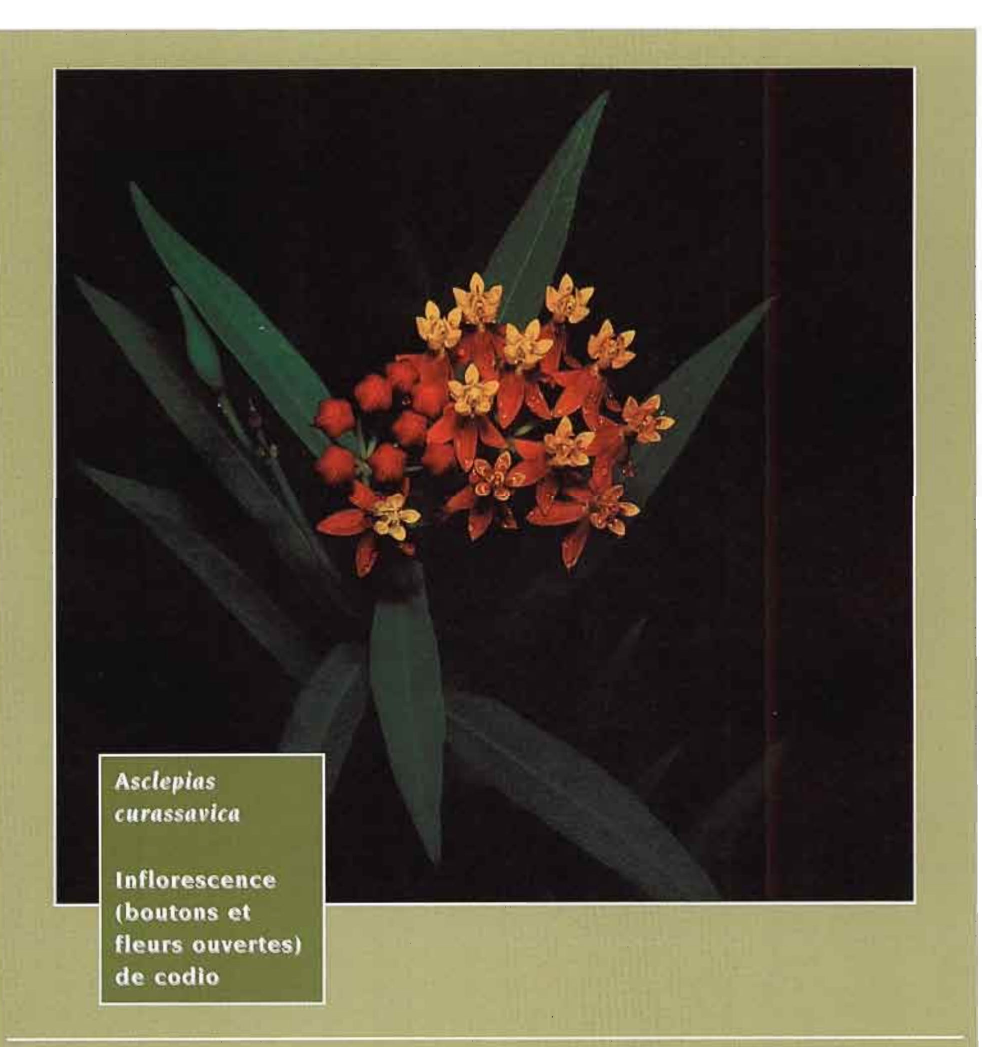
Créole : le mot *codio* semble d'origine africaine. Dans les Caraïbes anglophones, *ko-jo bush* s'applique à *Petiveria alliacea* L. (Phytolaccacées) ; ALLSOPP (1996) indique que *ko-jo* vient de *kodzo*, qui dans plusieurs langues du Ghana, est un prénom masculin donné aux enfants nés un lundi.
Palikur : de *iutak*, « œil » et *βey*, « remède », « remède pour les yeux ». Le nom renvoie à l'utilisation médicinale.

Chimie et pharmacologie

Les feuilles renferment des polyphénols, dérivés de la quercétine et du kaempférol. Les racines renferment des cardénolides dont les aglycones sont : uzarigénine, corotoxigénine, coroglaucigénine, asclépogénine, curassavogénine, ascurogénine. De l'asclépine a été trouvée dans cette espèce récoltée aux Indes ; les racines ont une action digitalique (HOCKING, 1976). Le latex renferme plus de cardénolides que les autres parties de la plante, principalement des dérivés de la calotropogénine (SEIBER *et al.*, 1982).

Notes comparatives

1. Les racines étaient autrefois réputées en Amérique centrale comme expectorantes et émétiques. À ce titre, l'espèce fut considérée comme l'un des nombreux *ipecas*, appelé *ipeca bâtard* et employée au siècle dernier, en remplacement du véritable *ipeca* (*Cephaelis ipecacuanha* (Brot.) Tussac, Rubiacées), comme vomitif et purgatif (DESCOURTILZ, 1827-1833, HECKEL, 1897).
2. Cette plante semble également d'un usage médicinal très commun parmi les populations métissées d'Amérique méridionale, en particulier au Brésil où elle est utilisée, en plus des usages déjà cités, pour soigner les leucorrhées, l'asthme, les diarrhées rebelles et la blennorragie (CID, 1978). Les Quechua et les Siona-Sekoya d'Équateur utilisent le latex extrait des feuilles pour éliminer les parasites intestinaux (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).



Asclepias curassavica

Inflorescence (boutons et fleurs ouvertes) de codio

Matelea grenandii Morillo

Asclepiadaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : wayaus uβey.

Écologie, morphologie

Liane fine propre à la végétation ripicole récemment décrite par G. N. Morillo.

Collections de référence

Grenand 2117 ; Lescure 813.

Emplois

Les Palikur utilisent le latex blanc ou la feuille séchée pour éloigner les importuns, circonvenir leurs ennemis ou favoriser le négoce. Un peu de poudre dans une boisson offerte ou du latex frotté sur la paume de la main constituent l'administration la plus commune.
La cervelle ou la graisse de dauphin sont parfois mélangées à la préparation (cf. étym. *infra*).

Étymologie

Palikur : de *wayaus*, « dauphin, *Sotalia fluviatilis* » et *βey*, « remède », car le dauphin est considéré par les Palikur comme un magicien aux pouvoirs puissants.

famille

Asteraceae

Représentées essentiellement par des lianes fines et des espèces herbacées ou arbustives, les Asteracées, croissant surtout dans les zones ouvertes, occupent une place de premier rang dans la pharmacopée créole.

C'est avec les nombreuses plantes rudérales de cette famille que le Guyanais prépare ses tisanes habituelles, tout comme le paysan antillais ou le Caboclo amazonien (BOUGEROL, 1976, 1978 ; FURTADO *et al.*, 1978).

En revanche, à l'exception des genres *Clibadium*, *Mikania* et *Wulffia*, elles ne semblent guère avoir retenu l'attention des Amérindiens et chez les Palikur, où leur présence dans la pharmacopée n'est pas négligeable, il semble s'agir souvent d'emprunts aux Créoles.

Quoi qu'il en soit, les recettes sont nombreuses et variées et il est difficile de dégager pour chaque plante une action thérapeutique spécifique. Les plantes rudérales, les *radiés* comme on appelle ici les herbes des chemins, ont de vastes aires de répartition géographique et elles ont fait l'objet de nombreuses études, sans qu'il soit possible bien souvent de rattacher leurs propriétés à des groupes chimiques définis. Les plantes de cette famille renferment fréquemment des huiles essentielles, des terpènes et des alcaloïdes. Cependant, les travaux récents mettent en lumière deux types de constituants chimiques qui semblent caractéristiques des Asteracées :

• Des dérivés polyacétyléniques qui présentent des propriétés piscicides, bactériostatiques directes et par induction lumineuse (phototoxicité) ; ces produits seraient aussi allergènes et responsables de nombreuses dermatoses de contact ou de photodermatoses (TOWERS *et al.*, 1977 ; RODRIGUEZ *et al.*, 1975).

• L'autre groupe de constituants, assez fréquents dans cette famille, consiste en terpènes et sesquiterpènes lactoniques du groupe des germanocranolides, guaianolides, pseudoguaianolides et élemanolides. Ces produits très étudiés par BOHLMANN *et al.* (1982) ont retenu l'attention des chercheurs pour leur activité cytotoxique. C'est à ces composés que l'on doit souvent l'amertume des plantes de cette famille ; ces principes amers peuvent aussi provoquer des allergies de contact et sont à l'origine de nombreuses dermatites humaines (WATT *et al.*, 1980).

Ageatum conyzoides L. Asteraceae

Noms vernaculaires
Créole : radié François [radjé-franswa].
Wayãpi : —
Palikur : kahauyupnã.
Créole antillais : herbe à pisser.
Portugais : catinga-de-bode.

Écologie, morphologie
Herbe rudérale très commune. C'est une plante envahissante des cultures dans de nombreux pays tropicaux.

Collections de référence
Kodjoed 97 ; Moretti 914 ; Sauvain 780 ; Prévost 3908.

Emplois
Avec les feuilles riches en mucilage, les Créoles confectionnent des petites boulettes à mâcher ; le jus ainsi obtenu calme les maux de gorge.
Une décoction bien concentrée des feuilles tue les chiques. Enfin, la tisane préparée avec les parties aériennes est fortement diurétique et antidiarrhéique.

Étymologie
Palikur : *kahauyupnã*, de *kahawi*, « mousseux » et *pna*, « feuille », « la feuille qui mousse » ; on peut se servir des feuilles pour nettoyer la vaisselle.

Chimie et pharmacologie
Cette plante a fait l'objet de nombreuses études. L'huile essentielle est riche en esters phénoliques dérivés de la coumarine. Nous n'avons pas confirmé la présence d'acide cyanhydrique. Elle aurait des propriétés anthelmintiques (Bouquet et Debray, 1974). Cette espèce renferme des flavonoïdes méthylés et des dérivés de la friedeline, du sitostérol, du stigmastérol, du dotriacontène et des flavones. Les feuilles seraient cicatrisantes et antibactériennes (Bezanger-Beauquesne, 1981).
Les propriétés anti-inflammatoires dans le traitement de l'arthrite ont été confirmées par des essais cliniques menés avec la plante fraîche (Gupta, 1995).



Ageratum conyzoides

Radié François en fleur

Ayapana triplinervis (Vahl) R. King et H. Robinson Asteraceae

Synonymies

Eupatorium ayapana Vent. ;
Eupatorium triplinerve Vahl.

Noms vernaculaires

Créole : aiapana, diapana [djapana, djapanna], thé de l'Amazone (vieilli).
Wayãpi : —
Palikur : yaβan.
Portugais : japana.

Écologie, morphologie

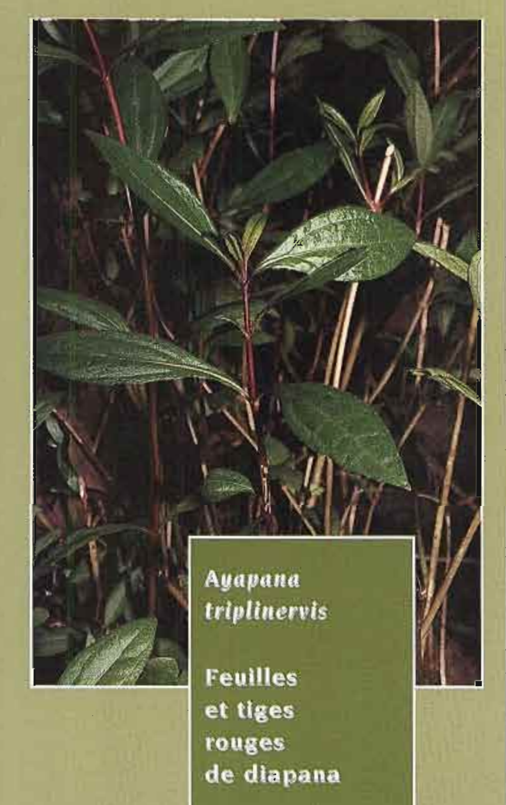
Plante semi-domestiquée de taille moyenne assez commune, reconnaissable à ses nervures longuement étirées de la base au sommet et à sa coloration lie de vin.

Collections de référence

Grenand 1618 ; Jacquemin 1482, 1637 ; Prévost 1368.

Emplois

Il s'agit là d'une espèce très réputée en Amérique tropicale pour les vertus médicinales, parfois contradictoires, qui lui sont attribuées.
Elle est employée en médecine créole à des fins très diverses : la tisane des feuilles est fébrifuge, sudorifique et antigrippale. Visant les mêmes buts, elle peut être associée à des feuilles de *chardon béni* (*Eryngium fœtidum*, Apiacées), un peu de sel et du rhum.
Elle est dite vomitive à forte dose, laxative à dose plus faible.
Cette espèce est aussi un alexitère réputé qui se prend de deux façons : soit les parties aériennes sont mises à macérer dans du rhum, soit on en prépare une décoction concentrée, provoquant une intense transpiration. Des cataplasmes de *tyo-tyo* (*Astrocaryum vulgare*, Arecacées) imprégnés de cette décoction peuvent être par ailleurs appliqués sur la morsure.
Hay (1998) précise que cette espèce peut être parfois préparée avec d'autres plantes alexitères telles que *Dracontium polyphyllum* (Aracées), *Mikania guaco* (Asteracées) et *Psychotria ulviformis* (Rubiacées).



Ayapana triplinervis

Feuilles et tiges rouges de diapana

Ce même remède est aussi utilisé pour soigner les morsures d'araignée.
Chez les Palikur, la plante entière préparée en décoction buvable est un antivomitif, en particulier utilisé dans les cas de nausées liées aux fièvres palustres.
Une décoction préparée avec des fragments de tige et les feuilles de *Petiveria alliacea* (Phytolaccacées) et *Aristolochia stahelii* (Aristolochiacées) est bue pour ses effets carminatifs[1].
Les Créoles comme les Palikur distinguent une variété rouge et une variété blanche.

Étymologie

Créole et portugais : d'une langue de la famille arawak ; cf. arawak proprement dit : *bana*, « feuille » (De Goeje, 1928) ou palikur : *aβan*, « feuille ».
Palikur : de *y*, « ? » et *aβan*, « feuille, plante ».

Bien que DUCKE (1946) suggère pour cette plante une origine péruvienne, de tels noms apparentés à un terme de base aussi général que « feuille » semblent militer pour l'origine amazonienne de sa semi-domestication.

Chimie et pharmacologie

L'huile essentielle des feuilles est riche en bornéol et recèle l'ester méthylique de la thymohydroquinone. Le bornéol est antiseptique et spasmolytique. La plante possède aussi des coumarines (méthylène dioxy 6, 7 coumarine) ayant une action hémostatique prononcée (BOSE et SARKAR, 1937 ; BOSE et SEN, 1941). Le genre renferme des alcaloïdes pyrrolidiniques, des sesquiterpènes lactoniques dont certains présentent une activité anticancéreuse (STRICHER *in* WAGNER et WOLFF, 1977 ; PARIS et MOYSE, III, 1971).
Cette plante médicinale est ou fut inscrite dans plusieurs pharmocopées, en France, en Inde et dans les registres des drogues végétales du Japon et de Suisse.

Note comparative

1. Au Brésil, les feuilles sont utilisées soit seules, en décoction bue contre la grippe, soit en association avec *Tagetes erecta* L. (Astéracées), des feuilles de limon, de *Stachytarpheta cayennensis* (Verbénacées) et d'un *Ocimum* (Lamiacées) comme gouttes auriculaires, après macération au soleil (FURTADO *et al.*, 1978).

Bidens cynapiifolia Kunth

Asteraceae

Synonymie

Bidens bipinnata L. var. *cynapiifolia* (Kunth) M. Gómez.

Noms vernaculaires

Créole : herbe aiguille, zerb zaiguille [zèb-zégwi], persil diable [persi-djab], radié aiguille [radjé-zégwi].
Wayãpi : tasiasiay.
Palikur : anii akig.
Portugais : carrapicho-de-agulha.

Écologie, morphologie

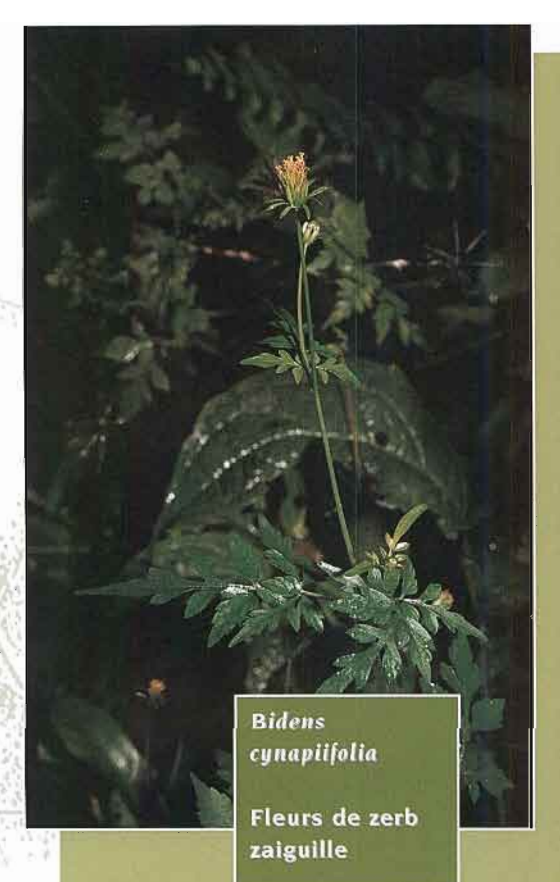
Plante herbacée rudérale, très commune.

Collections de référence

Berton 184 ; Grenand 33, 1607 ; Jacquemin 1642 ; Moretti 483.

Emplois

Les Créoles utilisent abondamment cette espèce, surtout pour ses propriétés hypotensives. La décoction de la plante entière additionnée de sel est recommandée comme préventif de la congestion chez les personnes au tempérament « sanguin ». Cette tisane est contre-indiquée aux femmes enceintes. Cette thérapeutique doit être interprétée en tenant compte des concepts médicaux propres à la médecine créole centrés sur l'opposition entre le chaud et le froid (cf. page 44). La plante entière pilée avec un peu de sel est un antalgique appliqué sur les fronts douloureux. L'infusion serait antidiarrhéique, tandis que le jus exprimé des feuilles écrasées est un antiseptique et un cicatrisant des plaies.
Chez les Palikur, on retrouve l'usage cicatrisant des feuilles sur les blessures bénignes ; en emplâtre, elles servent à ressouder les fractures des oiseaux nouvellement capturés que l'on veut domestiquer. Une autre préparation plus complexe est utilisée contre la maladie nommée *sikgep* (ou *blesse* en créole) : on pile ensemble un pied entier de *Bidens*, une jeune pousse du bambou *iwiβra* (*Bambusa vulgaris*, Poacées), quelques feuilles d'*Apeiba tibourbon* (Tiliacées) et des jeunes pousses de *Dieffenbachia seguine* (Aracées). Le tout est mis à tiédir avec un peu d'eau et appliqué brièvement sur l'emplacement du mal. Cette préparation, considérée comme très efficace, ne peut être supportée longuement car elle provoque une démangeaison[1].



Bidens cynapiifolia

Fleurs de zerb zaiguille

Étymologie

La plupart des noms vernaculaires font référence aux akènes se terminant par un cil en crochet.
Créole : *zerb zaiguille*, « herbe à aiguille ».
Wayãpi : *tasiasiay*, « l'accrocheuse ».
Palikur : *anii akig*, de *anii*, « anophèle » et *akig*, « dard », « dard d'anophèle ».

Chimie et pharmacologie

Dans le genre *Bidens*, les pigments jaunes qui colorent la corolle des fleurs appartiennent au groupe des chalcones et des aurones (HEYWOOD *et al.*, 1977).
D'après NICKELL (1959), les feuilles et les tiges présentent une activité antimicrobienne sur les bactéries gram+ et les levures.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. WONG (1976) signale qu'à Trinidad, la tisane de cette plante est utilisée contre la fièvre et que les feuilles broyées sont appliquées en cataplasme pour soulager les douleurs d'oreille. En Guyana, cette espèce est aussi considérée comme fébrifuge et pour soigner les mycoses interdigitales, les infections oculaires et le diabète (VAN ANDEL, 2000).

Bidens pilosa L. — Asteraceae

Synonymie

Bidens leucantha (L.) Willd.

Noms vernaculaires

Cf. espèce précédente.

Écologie, morphologie

Cette espèce commune partout ailleurs n'a été rencontrée en Guyane que sur les inselbergs et les « savanes roches ».

Collection de référence

De Granville 2539.

Emplois

Cette espèce, plus rare que la précédente, est strictement confondue avec *Bidens cynapiifolia*.

Chimie et pharmacologie

L'espèce *Bidens pilosa* que l'on rencontre dans tout le monde tropical, dont les Antilles françaises, renferme des flavonoïdes, des composés polyacétyléniques (assez fréquents dans cette famille) et manifeste une activité bactériostatique photosensibilisatrice (cf. introduction sur les Astéracées).

Un dérivé polyacétylénique, la phényl-heptatriyne, a été identifié dans cette espèce. Ce composé possède une activité anthelmintique *in vitro* significative. Son action sur les protozoaires *in vitro* et *in vivo* est moins marquée (N'DOUNGA *et al.*, 1983).

Chromolaena odorata (L.) R. King et H. Robinson

Asteraceae



Chromolaena odorata

Inflorescences de radié maringouin

Synonymies

Eupatorium conyzoïdes Vahl. ; *Eupatorium odoratum* L.

Noms vernaculaires

Créole : radié maringouin [radjé-marengwen][1].
Wayãpi : panã kawa.
Palikur : katumat.
Créole antillais : fleurit Noël [fléri-nwèl].
Portugais : cravinho-do-mato.

Écologie, morphologie

Grande herbe commune en végétation rudérale et comme adventice dans les nouvelles plantations. Les feuilles froissées dégagent une forte odeur de tomate.

Collections de référence

Grenand 31, 2116 ; Jacquemin 2825 ; Lescure 290 ; Prévost 3624.

Emplois

Les Créoles font entrer cette espèce dans un remède pour soigner la *blesse*. Ses feuilles ainsi que celles de *safra* (*Cucurma longa*, Zingibéracées), de *venéré* (*Siparuna guianensis*, Monimiacées), de *cramentin* (*Justicia pectoralis*, Acanthacées) et de *diapana* (*Ayapana triplinervis*, Astéracées) sont préparées en une tisane sucrée. Additionnée à chaque prise de trois gouttes d'arnica, elle est consommée en traitement de longue durée. Dans la région de Matoury, la sève extraite de la plante pilée est donnée à boire, additionnée de sel, aux poules malades.
Les Wayãpi affirment que cette espèce aurait des propriétés ichtyotoxiques, cependant plus faibles que celles de *Clibadium sylvestre* (cf. *infra*).
Chez les Palikur, cette plante est utilisée en association comme émollient pour extraire les chicots cassés dans les plaies.
Le bas des tiges et les racines d'un pied sont pilés avec la pulpe d'un jeune bois canon (*Cecropia obtusa*, Cécropiacées) et une graine de cacao (*Theobroma cacao*, Sterculiacées). Le tout est malaxé avec de l'huile de carapa (*Carapa* spp., Méliacées) et appliqué localement en emplâtre.
Le traitement est répété quotidiennement jusqu'à ce que le chicot sorte[2].

Chimie et pharmacologie

D'après JONES et EARLE (1966), les graines de cette espèce sont oléagineuses et renferment des alcaloïdes. BOSE *et al.* (1973) ont trouvé dans les feuilles de l'alcool cérylique, du sitostérol, des acides aromatiques, une flavanone, l'isosakuranetine et une chalcone originale, l'odoratine. TALAPATRA *et al.* (1974) ont complété cet inventaire en signalant la présence d'huile essentielle contenant un alcool sesquiterpénique, l'eupatol et de l'acide anisique. Ces auteurs ont également trouvé dans la plante entière deux alcools triterpéniques : le lupéol et la β-amyrine ainsi qu'une flavone assez rare, la salvigénine.

Des extraits de feuilles ont montré une activité antimicrobienne contre *Escherichia coli*, *Bacillus subtilis* et *Staphylococcus aureus* (LONGUEFOSSE, 1995). Cependant certains travaux tendent aussi à montrer que l'extrait éthanolique de feuilles (80 %) aussi bien que la teinture ne présentent aucune activité *in vitro* sur différents agents pathogènes (ROBINEAU *et al.*, 1999).

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Ce nom créole est aussi donné à *Hyptis verticillata* Jacq. une Lamiacée utilisée en infusion pectorale (DEVEZ, 1932) ainsi qu'à *Wulffia baccata* (cf. *infra*).

2. À Trinidad, d'après WONG (1976), la tisane de feuilles est bue contre le rhume, la grippe et la fièvre. Les feuilles sont aussi appliquées en cataplasme sur les coups ; la décoction des fleurs serait un remède contre la toux et le diabète. Au Brésil la plante est utilisée pour le traitement des ulcères (MORS et RIZZINI, 2000). Les Aluku s'en servent en association avec d'autres simples pour soigner la fièvre et la blennorragie (FLEURY, 1991).



Clibadium surinamense L.

Asteraceae

Synonymie

Baillieria aspera Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : topa blanc [topa-blan], counami bâtard.
Wayãpi : —
Palikur : tupa kamwi.

Écologie, morphologie

Arbrisseau poussant à l'état sauvage dans les zones profondément secondarisées.

Collections de référence

Grenand 1810 ; Kodjoed 13.

Emplois

Même usage que l'espèce suivante.
En Guyane, elle est jugée peu efficace comme poison de pêche.

Chimie et pharmacologie

Pour la composition chimique, cf. *infra*, *Clibadium sylvestre*.

Clibadium sylvestre (Aubl.) Baillon

Asteraceae

Synonymie

Baillieria sylvestris Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : topa [topa], topa noir, [topa-nwé], counami [kounanmi][1].
Wayãpi : kunami.
Palikur : tupa, imayumetni.
Kali'na : kuna:mi.

Écologie, morphologie

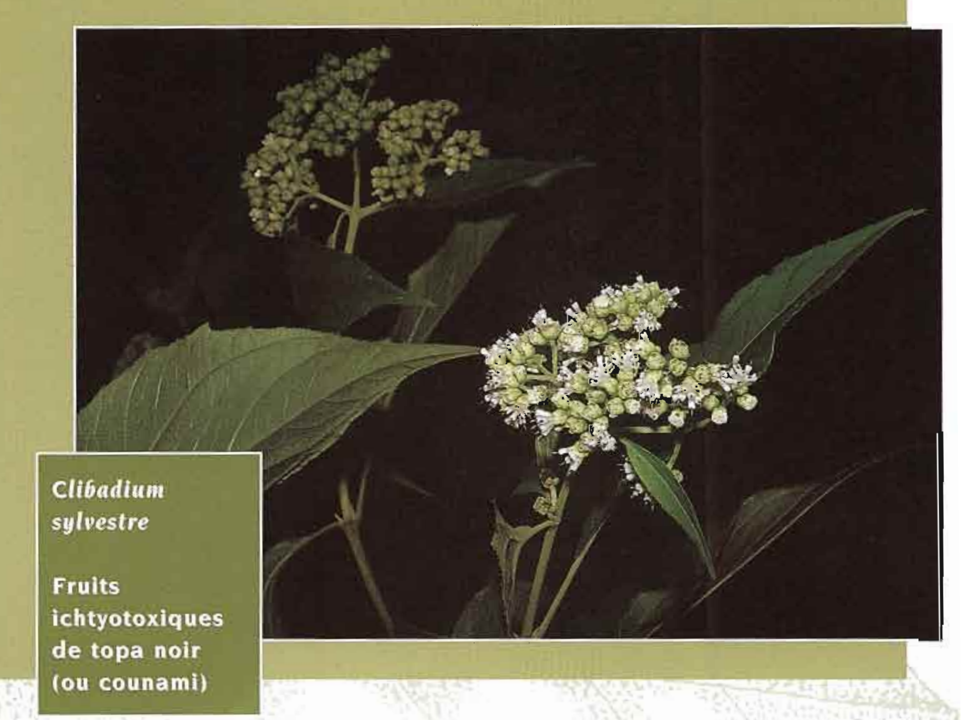
Cet arbuste est rencontré uniquement en culture et exige des sols riches en humus.

Collections de référence

Grenand 23 ; Jacquemin 1421 ; Lescure 103 ; Moretti 896 ; Prévost et Sabatier 4142.

Emplois

Chez les Wayãpi, les *kunami* sont associés à des techniques de pêche variées.
La préparation la plus courante est celle du *topa* qui consiste à pétrir un appât empoisonné, en mélangeant les feuilles et surtout les graines pilées de *Clibadium* avec des cendres de gourde (*Lagenaria siceraria*, Cucurbitacées) ou de roseau à flèche (*Gynerium sagittatum*, Poacées) qui rendent l'appât semi-flottant ; la partie comestible est assurée par de la farine de manioc et (ou) des larves de guêpes. L'appât est jeté dans les remous et vise surtout à la capture des *carpes* (*Leporinus* spp.). L'effet est assez lent et très souvent les premiers poissons consommateurs ne flottent que vingt minutes après le jet des boulettes. Après avoir fait des bonds désordonnés, les poissons se laissent couler. Associé à la pêche à l'arc, le *topa* permet la visite, en une seule journée, de nombreux sites de pêche.
En dehors de ces techniques spéciales, les *kunami*, aussi bien *Clibadium* que *Phyllanthus* (Euphorbiacées), sont utilisés pour empoisonner les petits ruisseaux après avoir été battus ou broyés au pilon, jusqu'à faire une bouillie que l'on mélange à de la glaise. Elles ne permettent en pratique que la capture de quelques kilogrammes de petits poissons.



Clibadium sylvestre

Fruits ichtyotoxiques de topa noir (ou counami)

Étymologie

Palikur : *imayumetni*, de *im*, « poisson » et *etni*, « sa possession », « ce qui appartient au poisson ».

Chimie et pharmacologie

Les principes actifs de ces espèces sont caractéristiques de la famille des Astéracées. Ce sont des dérivés polyacétyléniques du type ichtyotheréol (CZERSON *et al.*, 1979). Ces composés auraient une activité neurotoxique très marquée.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Le terme à la fois tupi et karib de *kunami* (variantes *cunambi*, *konami*...) est usité en Guyane française tant chez les Amérindiens que chez les vieux Créoles pour désigner un groupe de plantes arbustives ou herbacées ichtyotoxiques appartenant aux familles des Astéracées et des Euphorbiacées. Au terme de *kunami* est venu s'ajouter, probablement à la suite de l'occupation de Cayenne par les Portugais au début du XIXe siècle, celui de *topa*, qui signifie dans la *Língua Geral*, langue véhiculaire tupi d'Amazonie, « flotteur », terme qui renvoie à la technique de pêche propre à ces plantes (MORETTI et GRENAND, 1982).

Cyanthillium cinereum (L.) H. Robinson

Asteraceae

Synonymies

Conyza cinerea L. ; *Vernonia cinerea* (L.) Lessing.

Noms vernaculaires

Créole : radié albumine [radjé-albimin], vingt quatre heures [vennkatrèr].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante herbacée rudérale commune dans la région côtière.

Collections de référence

Jacquemin 2478 ; Kodjoed 10 ; Prévost 4105.

Emplois

Les Créoles préparent une infusion avec cette plante en jetant une poignée de feuilles et une égale quantité de bourgeons de *gros verveine* (*Stachytarpheta jamaicensis*, Verbénacées) dans un litre d'eau bouillante. On boit la tisane obtenue tous les jours pendant une semaine pour lutter contre l'albuminurie[1].

Étymologie

Créole : *radié*, « herbe, petite plante » et *albumine*. Le nom de la plante renvoie au traitement de cette affection.

Chimie et pharmacologie

D'après RAO (1962), on note la présence dans la plante entière de quatre triterpènes β-amyrine, acétate de β-amyrine, lupéol, acétate de lupéol, et de trois stérols : α-spinastérol, β-sitostérol et stigmastérol.
D'après HEYWOOD *et al.* (1977), le stigmastérol soulage les contractures.
La plante renferme aussi de la lutéoline 7-glucoside. L'huile contenue dans les graines est à base d'acide vernolique ; les racines renferment un dérivé acétylénique, la pentaynène.
D'après WATT *et al.* (1980), on trouve de l'acide cyanhydrique dans la plante entière.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les Créoles de Saül utilisent également les feuilles pilées additionnées de sel et humectées de tafia, en emplâtre pour soigner les foulures (LUU, 1975).

Eclipta prostata (L.) L. Asteraceae

Synonymies

Eclipta alba (L.) Hassk. ;
Verbesina prostrata L. ;
Verbesina alba L.

Noms vernaculaires

Créole : langue poule [lang-poul].
Wayãpi : —
Palikur : —
Créole antillais : zerb à l'encre, zerb annuelle.

Écologie, morphologie

Mauvaise herbe annuelle, commune dans la plupart des pays tropicaux, en zone rudérale.

Collections de référence

Jacquemin 2225 ; Prévost 3871.

Emplois

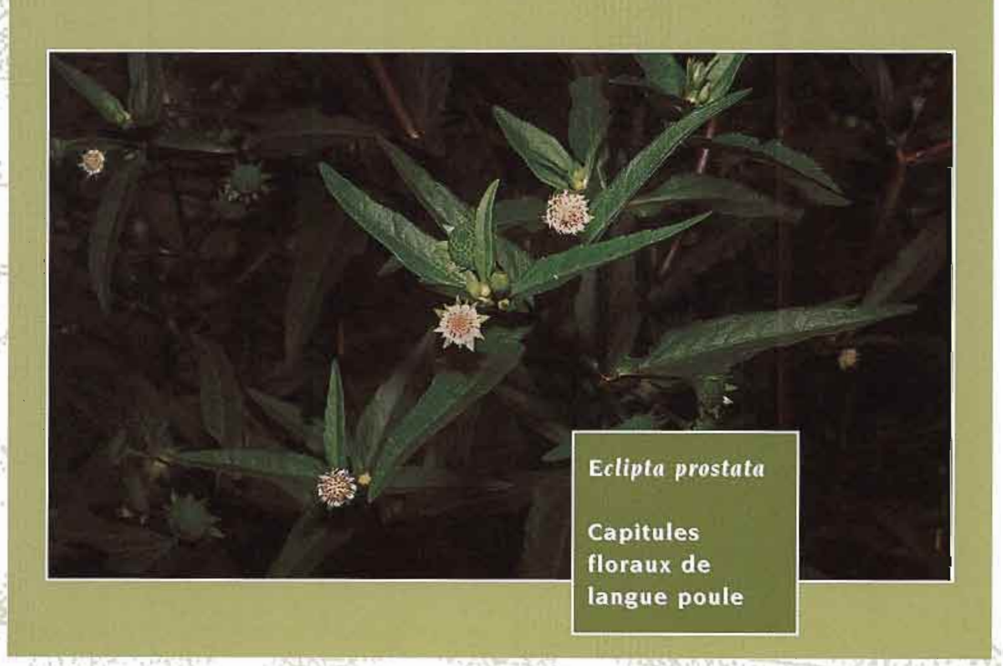
La décoction des parties aériennes de la plante constitue pour les Créoles un breuvage très efficace contre l'albuminurie. Le broyat des feuilles est frictionné sur la peau des enfants pour faire disparaître les taches de pigmentation[1].

Chimie et pharmacologie

D'après HEYWOOD *et al.* (1977), les parties aériennes renferment 0,05 % de nicotine. BHARGAVA *et al.* (1972) ont isolé des feuilles 3 isoflavonoïdes : la wedelolactone, la déméthylwedelolactone et son glucoside. Dans ces organes, on a également trouvé un stérol à la dose de 0,025 %, le stigmastérol qui est actif contre les contractures (KARRER, supplément II, 1981). Les propriétés hépato-protectrices de cette plante ont été vérifiées (WAGNER *et al.*, 1986 ; MELO *et al.*, 1990). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Des usages différents sont signalés au Brésil où la plante est utilisée comme antiasthmatique et dépurative (BALBACH, 1973), en Martinique où les feuilles constituent une purge et un émétique tandis que les racines pilées sont antihémorragiques et étaient utilisées dans le traitement de la lèpre et comme topique de la peau (POINTET, 1952) et, enfin, chez les Aluku pour soigner les maux de tête et les étourdissements (FLEURY, 1991).



Eclipta prostata

Capitules floraux de langue poule

Elephantopus mollis Kunth.

Asteraceae

Synonymies

Elephantopus scaber L. var. *tomentosus* Sch. Bip. ex Baker ; *Elephantopus tomentosus* L.

Noms vernaculaires

Créole : langue de bœuf [lang-béf], verveine blanc [vervenn-blan].
Wayãpi : —
Palikur : pak anen.
Aluku : man kuantu.
Portugais : língua-de-vaca.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale et praticole très commune.

Collections de référence

Berton 202 ; Grenand 1592 ; Prévost 3335.

Emplois

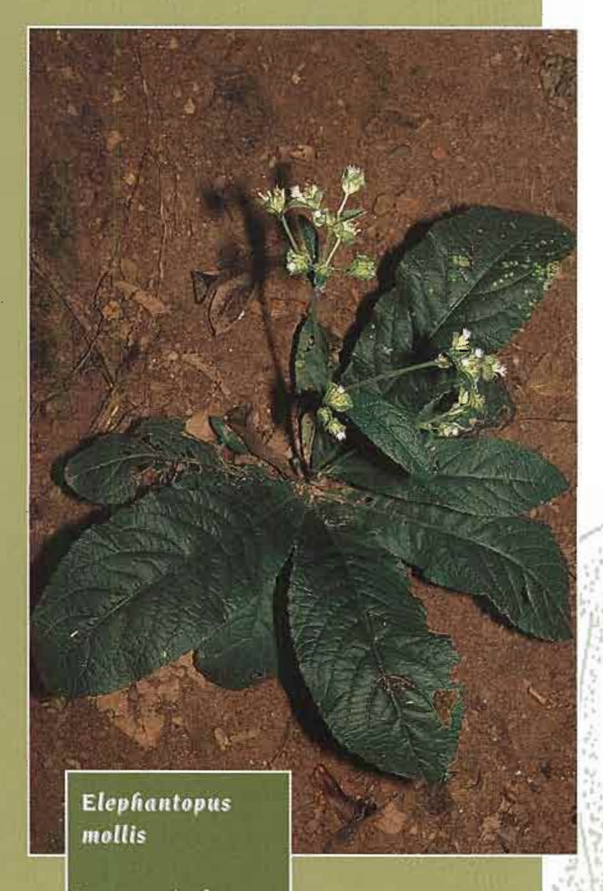
Chez les Créoles et les Palikur, la décoction de cette petite herbe est appliquée sur les *échauffis* (mycoses). Chez les Créoles, la décoction, frottée sur les tétons des seins, sert à sevrer les enfants. Les Palikur l'associent parfois pour le même usage à *Caryocar microcarpum* (Caryocaracées)[1].

Étymologie

En dehors de l'aluku, tous les noms vernaculaires cités ci-dessus signifient « langue de bœuf » et se réfèrent à la forme et à l'aspérité des feuilles.

Chimie et pharmacologie

Cette espèce renferme un sesquiterpène lactone antitumoral, la déoxyéléphantopine (LEE *et al.*, 1975).



Elephantopus mollis

Jeune pied de langue de bœuf en fleur

Note comparative

1. Chez les Brésiliens du Pará, cette plante, en association avec le cumin (*Cuminum cyminum* L.), est un abortif préparé en décoction buvable (FURTADO *et al.*, 1978). Les Aluku préparent un remède alexitère avec les feuilles, en association avec les graines d'*Aframomum melegueta* K. Schum. (Zingibéracée) et de l'argile blanche (FLEURY, 1991).

Emilia sonchifolia (L.) DC. ex Wight

Asteraceae

Synonymie
Cacalia sonchifolia L.

Noms vernaculaires
Créole : salade madame Hector [salad-madanm-ektò], taba taba [tabataba].
Wayãpi : teyu petĩ.
Palikur : katumat.
Portugais : algodão-do-preá.

Écologie, morphologie
Herbe rudérale très commune près des habitations et adventice des nouveaux brûlis.

Collections de référence
Grenand 65 ; Oldeman et Burgot 3489.

Emplois
Chez les Créoles, cette herbe comestible se mange en salade. L'infusion soigne le *gros rhume*. En association avec *radié divin* (*Justicia secunda*, Acanthacées), elle serait hypoglycémiante.
Chez les Wayãpi, la plante entière préparée en décoction est utilisée comme fébrifuge en lavage externe[1].

Étymologie
Créole : *salade madame* Hector, fait référence à la comestibilité des feuilles[2], alors que *taba taba* renvoie au port de la plante très similaire à celui du tabac. Wayãpi : de *teyu*, « lézard » et *petĩ*, « cigarette », « cigarette du lézard », ainsi nommée en raison de la forme des inflorescences et de l'abondance des lézards dans les peuplements d'*Emilia sonchifolia*.

Chimie et pharmacologie
Il a été isolé de cette espèce, de l'acide ursolique, du kaempférol 3β- galactoside, de la quercitrine, du rutoside. Cette plante ne possède pas d'activité antibactérienne marquée (Srinivasan *et al.*, 1981).
Elle renferme des alcaloïdes pyrolizidiniques du type sénécionine (Smith et Culvenor, 1981). Pour les propriétés de ces alcaloïdes, cf. *Heliotropium indicum* (Boraginacées).

Notes comparatives
1. Le même nom et le même usage sont attribués à *Emilia fosbergii* Nicholson (Jacquemin 1823).
2. Ce nom semble d'abord avoir été porté par une Astéracée importée d'Europe, *Lactuca quercina* L., employée en décoction contre la toux (Devez, 1932).

Hebeclinium macrophyllum (L.) DC.

Asteraceae

Synonymie
Eupatorium macrophyllum L.

Noms vernaculaires
Créole : zerba chat, herbe à chat [zerb-a-chat].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie
Arbuste assez fréquent en végétation secondaire.

Collections de référence
De Granville et Burgot 5515 ; Moretti 757, 1087.

Emplois
Cette plante est employée par les Créoles d'origine Sainte-Lucienne pour soigner les fièvres infantiles[1]. Les feuilles ramollies à la flamme sont incorporées à de la *chandelle molle* (suif). Le liniment est appliqué en friction ou sous forme de cataplasme sur tout le corps de l'enfant.

Le même traitement est employé pour soigner les *blesses*.

Chimie et pharmacologie
Cf. introduction sur cette famille.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Cette espèce est utilisée en Guyana pour soigner la coqueluche, l'asthme, la pneumonie et la tuberculose (VAN ANDEL, 2000).

Lepidaploa remotiflora (L. C.Rich.) H.Robinson
Asteraceae

Synonymie
Vernonia remotiflora L. C. Rich.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : yakale ka'a, tale'ɨ piake.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Herbe peu commune de la végétation rudérale.

Collections de référence
Grenand 473, 1025.

Emplois
Cette plante est utilisée par les Wayãpi comme *Hyptis lanceolata* (Lamiacées) et *Lantana camara* (Verbénacées) en décoction fébrifuge.

Étymologie
Wayãpi : de *yakale*, « caïman » et *ka'a*, « plante », « la plante du caïman », en raison de son habitat ripicole qu'affectionne également le reptile ; de *tale'ɨ*, « poisson aïmara » et *piake*, « foie », « foie d'aïmara ».

Mikania congesta DC.
Asteraceae

Synonymie
Mikania sieberiana DC.

Collections de référence
Grenand 60 ; Sastre 4628.

Étymologie et emplois
Mêmes noms et mêmes usages que *Mikania micrantha*. (cf. *infra*).

Mikania cordifolia (L. f.) Wild.
Asteraceae

Synonymies
Mikania gonoclada DC. ; *Cacalia cordifolia* L.f.

Collections de référence
Jacquemin 1430, 2823.

Étymologie et emplois
Mêmes noms et mêmes usages que *Mikania micrantha*.

Chimie et pharmacologie
Des alcaloïdes (HEGNAUER, 3, 1964) et divers types de terpènes (HEYWOOD *et al.*, 1977) ont été signalés dans le genre *Mikania*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Mikania guaco Humb. et Bonpl.[1]

Asteraceae

Synonymie

Mikania aspera Miq.

Noms vernaculaires

Créole : zerb grage, radié grage [radjé-graj], radié serpent [radjé-serpan].
Wayãpi : yamaka kunami.
Palikur : —
Portugais : cipó-catinga.
Aluku : bilo uma e nyan kien.
Wayana : lëwë epit[2].

Écologie, morphologie

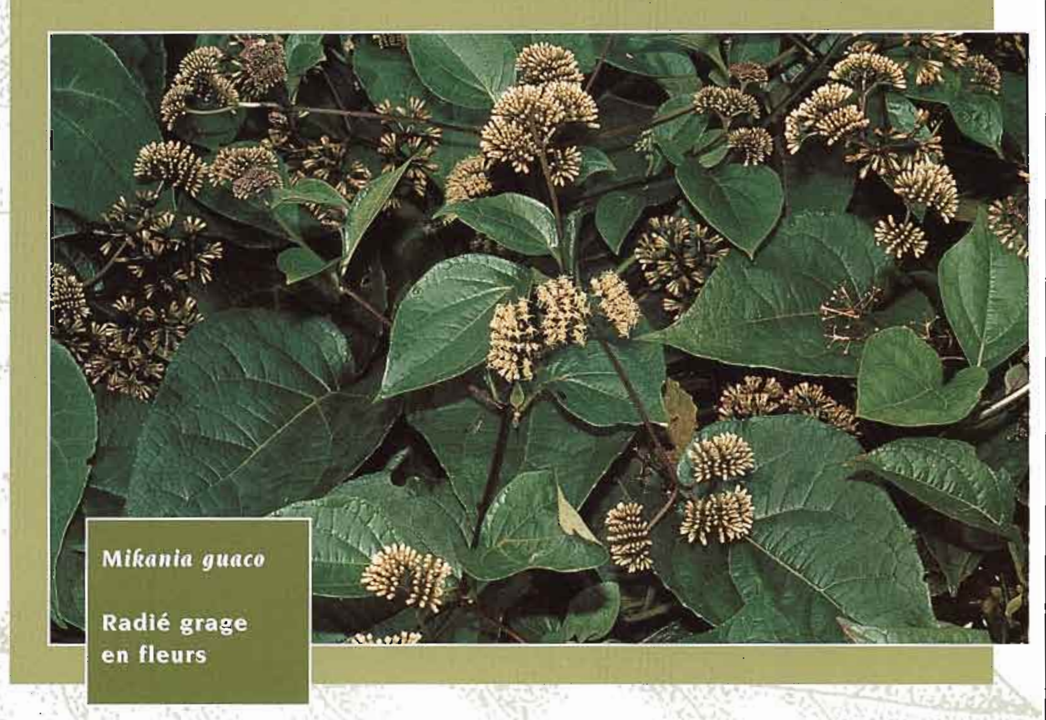
Liane fine et volubile commune en lisière de forêt et en végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 1402 ; Jacquemin 2212, 2404 ; Prévost 1351.

Emplois

Cette plante bien connue en Amérique tropicale est assez clairement séparée des autres *Mikania* par les Créoles guyanais, les Saramaka, les Aluku et les Caboclos d'Amazonie. En revanche, elle semble confondue avec les autres espèces par les Palikur et les Wayãpi.
Chez les Créoles, cette espèce est avant tout utilisée pour soigner les morsures de serpent venimeux. Nous avons obtenu diverses variantes de préparation et d'application : l'une consiste en cas de morsure à broyer neuf feuilles dans l'alcool (principalement du rhum) ; une partie du liquide est bue, le reste est appliqué sur la plaie après incision ; une autre consiste à faire macérer longuement des feuilles dans du rhum ou dans de l'huile d'olive et à boire une petite quantité de ce breuvage pour éviter une éventuelle morsure[3].
Par ailleurs, la décoction des feuilles émincées est utilisée en application locale pour soigner les piqûres de raie.
Les Aluku (cet usage est connu de quelques Créoles) ramollissent les feuilles à la flamme, les broient et les frottent localement pour soigner la démangeaison occasionnée par les éruptions cutanées[4].



Mikania guaco

Radié grage en fleurs

Étymologie
Créole : *zerb grage*, *radié grage*, « la plante du *Bothrops atrox* » renvoie clairement à l'usage médicinal.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. Dans les pays hispanophones d'Amérique, on désigne sous le nom de *guaco* diverses espèces réputées alexitères parmi lesquelles des *Mikania* ainsi que des *Aristolochia* (Aristolochiacées). Un usage aussi répandu mérite que l'on s'y intéresse de plus près.
2. Signalons que chez les Wayana, la même espèce est semble-t-il un remède contre la *folie* provoquée par les esprits. La tête du patient est lavée avec la décoction.
3. Les vertus préventives que l'on attribue à cette plante nous ont été expliquées de la façon suivante : lorsque l'on absorbe le breuvage préparé avec les feuilles dont certaines taches colorées ressemblent beaucoup à celles de la robe du *Bothrops*, on introduit le serpent à l'intérieur du corps qui ainsi se trouve immunisé. La théorie de la signature est ici manifestement présente.
4. Outre l'usage alexitère, ils s'en servent également pour soigner la conjonctivite, la vaginite et combattre la faiblesse due à la malnutrition (FLEURY, 1991). D'après BALBACH (1973), la plante est utilisée au Brésil contre l'albuminurie, les fièvres palustres, la goutte, les rhumatismes, la syphilis, les piqûres d'insecte. Elle serait également diurétique. La sève exercerait une action bénéfique contre la bronchite, la coqueluche et les toux rebelles.



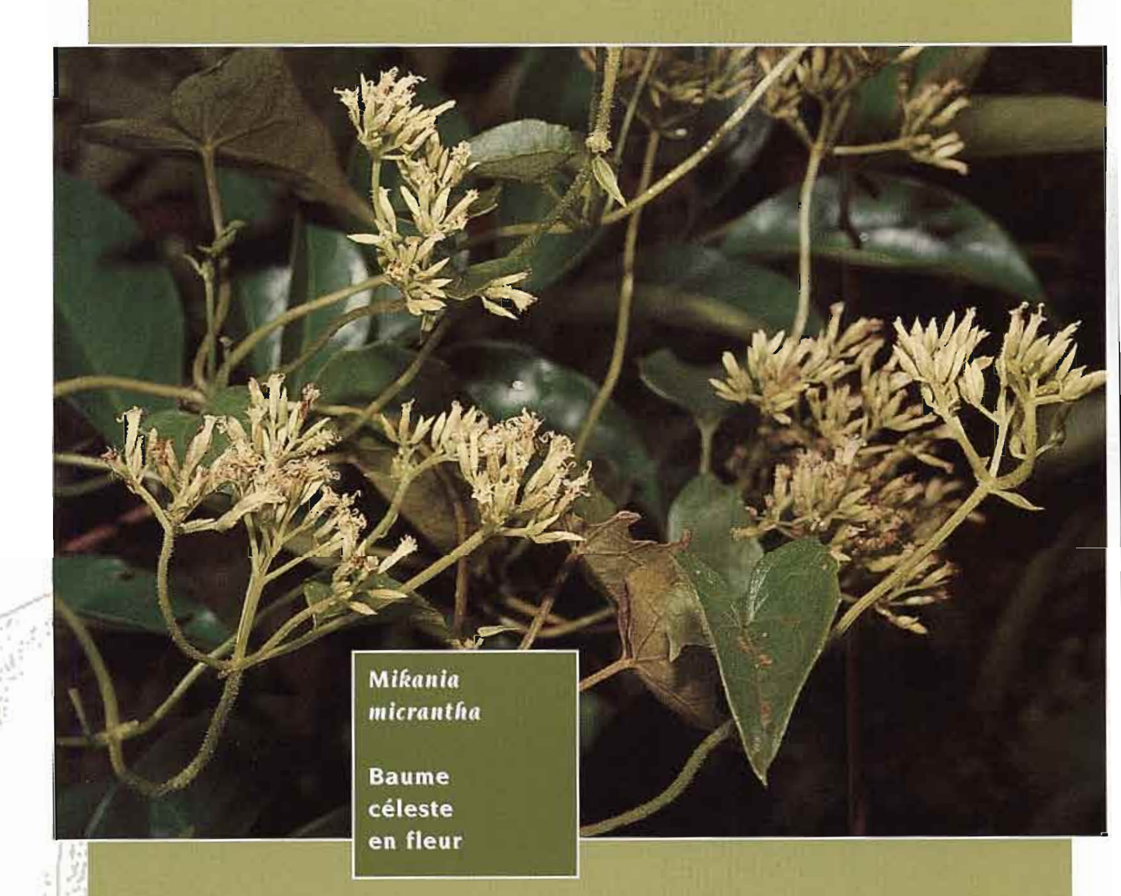
Mikania micrantha Kunth
Asteraceae

Noms vernaculaires
Créole : baume céleste [bonm-sélès].
Wayãpi : yamaka kunami.
Palikur : umeruβan, bom seles.
Portugais : grinalda-da-noiva, folha-de-sucuriju.

Écologie, morphologie
Liane fine et volubile croissant en lisière de forêt, au bord des rivières ou près des villages.

Collections de référence
Grenand 1597 ; Jacquemin 1609 ; Moretti 922 ; Prévost 1338.

Emplois
Les breuvages préparés avec les *Mikania* sont réputés pour leur amertume dans toute l'Amérique tropicale[1].
Chez les Créoles, on utilise abondamment le jus extrait des feuilles après leur ramollissement au feu comme tonique et comme apéritif à raison de trois prises par jour. Une variante consiste à l'additionner d'un égal volume de vin rouge bouillant. Il peut être également utilisé pour soigner la *blesse*.
Une autre préparation apéritive et dépurative (*pour nettoyer le sang*) consiste plus simplement à préparer une infusion de feuilles écrasées ; celle-ci est bue chaque matin pendant cinq jours de suite.
Enfin la décoction de toutes les parties aériennes est bue à raison d'une tasse par jour pour soigner le paludisme... bien qu'elle soit aussi considérée comme laxative.
Les Wayãpi se contentent de préparer avec les feuilles une décoction fébrifuge utilisée en bain.



Mikania micrantha

Baume céleste en fleur

Quant aux Palikur, ils consomment la décoction salée des feuilles comme cholagogue. Elle est aussi utilisée pour préparer un rafraîchissement contre les douleurs abdominales et l'indigestion ou quand on se sent embarrassé après avoir travaillé tout le jour au soleil. On écrase la plante entière dans l'eau fraîche et on boit de suite. Pour un usage vermifuge, cf. *Senna alata* (Caesalpiniacées).

Étymologie

Wayãpi : *yamaka kunami*, de *yamaka*, « iguane » et *kunami*, « plante *Clibadium* », « le *Clibadium* de l'iguane », ainsi nommée parce que les feuilles des deux plantes se ressemblent et que l'iguane consomme la seconde. Palikur : *umeruβan*, de *umeg*, « un arbre » (*Humiria balsamifera*, Humiriacées) et *βan*, « plante herbacée », « l'*Humiria* herbacée », parce que les remèdes préparés avec les deux espèces se ressemblent par leur amertume.

Chimie et pharmacologie

De plusieurs espèces de ce genre, ont été isolés des diterpènes oxygènes amères et des sesquiterpènes lactones (Bohlmann *et al.*, 1982). Pour les propriétés biologiques de ces produits, se reporter à l'introduction sur cette famille. Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Chez les Brésiliens, la décoction bue *soigne le foie* et la sève brute obtenue par compression des feuilles calme les douleurs ovariennes (Furtado *et al.*, 1978). En Guyana, cette plante est utilisée comme cholagogue, comme désinfectant des plaies et de l'utérus et pour soigner le paludisme, la gale et le muguet des nourrissons (van Andel, 2000).

Pectis elongata Kunth — Asteraceae

Noms vernaculaires

Créole : citronnelle Martinique [sitronnèl-Martinik], citronnelle.
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : cominho-de-planta.

Écologie, morphologie

Plante herbacée rudérale plus ou moins commune de la région côtière.

Collections de référence

Jacquemin 1987, 2068.

Emplois

Cette petite herbe est utilisée par les Créoles en infusion pour remplacer la vraie citronnelle (*Cymbopogon citratus*, Poacées) et également comme condiment.

Chimie et pharmacologie

D'après HEYWOOD *et al.* (1977), l'huile essentielle extraite de la plante renferme deux monoterpènes : le citral (60 %) et le limonène.

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Pluchea symphytifolia (Miller) Gillis. Asteraceae

Noms vernaculaires

Créole : guérit tout [djéri-tou], tabac du diable [taba-djab].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante rudérale, souvent entretenue, de la région côtière.

Collection de référence

Jacquemin 2252.

Emplois

Les Créoles préparent avec les feuilles une décoction qui est bue pour soigner rhume, grippe, toux et fièvre.

Étymologie

Créole : *guérit tout*, en référence au large spectre des utilisations. *Tabac du diable*, de *tabac*, qui renvoie à la fois à l'odeur des feuilles et à son aspect, et *diable*, qui parfois dans la pharmacopée créole qualifie une plante médicinale par rapport à la plante « neutre » qui lui ressemble.

Étymologie

D'après HEYWOOD *et al.* (1977), on trouve des dérivés polyacétyléniques dans le genre. Les parties aériennes de cette espèce renferment deux triterpènes : le campestérol et l'acétate de β–amyrine. WONG (1976) indique la présence d'alcaloïdes dans les feuilles et les graines et d'acide chlorogénique et de nitrate de potassium dans toute la plante.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Rolandra fructicosa (L.) Kuntze

Asteraceae

Synonymies
Echinops fruticosus L. ; *Rolandra argentea* Rottb.

Noms vernaculaires
Créole : radié commandeur [radjé koumandèr], tête de nègre [tèt-nèg].
Wayãpi : —
Palikur : atiuwi ateu.



Rolandra fructicosa

Inflorescences en boule de tête de nègre

Écologie, morphologie
Herbe rudérale assez commune mais absente dans le haut Oyapock.

Collections de référence
Grenand 1601 ; Jacquemin 1635 ; Moretti 919 ; Prévost 3241, 3537.

Emplois
Il s'agit d'un remède typiquement créole dont l'usage est peut-être passé aux Palikur (cf. étym.).
Les parties aériennes prises trois fois par semaine en tisane seraient hypotensives et diminueraient les palpitations cardiaques. Les feuilles pilées dans du rhum étant réputées alexitères, on applique la solution sur les morsures. Cette opération est précédée d'un rituel assez pittoresque : le dos tourné à la plante, on arrache les feuilles deux fois avec la même main, une fois avec l'autre. Les feuilles pilées avec du sel sont appliquées en compresse pour calmer les douleurs rhumatismales.
Les Palikur connaissent deux utilisations de cette plante : la décoction de la plante entière en bain fébrifuge et la décoction des racines en bain pour protéger les enfants des maladies avant qu'ils fassent leurs premières sorties en forêt.

Étymologie
Créole : *radié commandeur*, « plante du contremaître » des anciennes plantations esclavagistes. *Tête de nègre*, « tête de Noir » se réfère aux petites inflorescences en forme de boules frisées.
Palikur : *atiuwi ateu*, de *atiuwi*, « Créole, Noir en général » et *ateu*, « tête », « tête de Noir ».
Il s'agit probablement d'un calque du créole.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Sphagneticola trilobata (L.) Pruski

Asteraceae

Synonymie
Wedelia trilobata (L.) Hitch.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : migat βey.
Portugais : pingo-de-ouro.

Écologie, morphologie
Plante herbacée entretenue près des habitations.

Collection de référence
Berton 100.

Emplois
Chez les Palikur, les feuilles appliquées en cataplasme sont utilisées comme hémostatique. La décoction des feuilles bue froide à jeun est abortive (BERTON, 1997).

Pour un autre usage, cf. *Scoparia dulcis*, Scrophulariacées[1].

Étymologie
Palikur : *migat*, « sang » et *βey*, « remède » ; le nom renvoie à l'une des utilisations.

Chimie et pharmacologie
Les principaux constituants de l'huile essentielle sont l'α-pinéne (30,3 %), l'α-phellandréne (17,4 %) et le limonéne (16,3 %) (CRAVEIRO *et al.*, 1993).
Les propriétés antibactériennes, gram+ et gram- peuvent être corrélées à l'huile essentielle de cette plante (TADDEI et ROSAS-ROMERO, 1999).

Note comparative
1. En Guyana, la plante entière est un remède pour soigner le rhume et la toux (VAN ANDEL, 2000).



Sphagneticola trilobata

Fleur

Synedrella nodiflora (L.) Gaertner

Asteraceae

Synonymies
Verbesina nodiflora L. ;
Ucacau nodiflorum (L.) Hitchc.

Noms vernaculaires
Créole : razié pisser, radié pisser |radjé-pisé|.
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie
Herbe rudérale commune dans la région côtière.

Collections de référence
Jacquemin 2145 ; Prévost 781, 3517.

Emplois
La décoction des feuilles préparée par les Créoles donne un breuvage très diurétique.

Étymologie
Créole : *radié* (*razié*) *pisser*, « plante diurétique », le nom renvoie clairement à l'emploi.

Chimie et pharmacologie
Les racines de cette espèce renferment un dérivé polyacétylénique. On note aussi la présence d'huiles essentielles : 0,4 % dans les feuilles et les tiges et 4,3 % dans les racines. Les types de composés détectés dans l'huile des feuilles de S. *nodiflora* sont des alcools aliphatiques, des monoterpènes, des hydrocarbones de sesquiterpènes et des sesquiterpènes oxygénés. Les composants majeurs de cette huile sont : β-caryophyllène, β-farnésène, germacrène-D et β-cubebène (ALBERSBERG *et al.*, 1991).



Synedrella nodiflora

Fleur de radié pisser

Unxia camphorata L. f. Asteraceae

Synonymies

Pronacron ramosissimum Cass. ; *Melampodium camphoratum* (L.f.) Baker

Noms vernaculaires

Créole : radié camphre [radjé-kanf].
Wayãpi : yamakakunami sili.
Palikur : —
Portugais : São-João-caá.

Écologie, morphologie

Petite herbe rudérale annuelle, fréquente en savane et sur les pelouses.

Collections de référence

De Granville 2614 ; Moretti 1139 ; Prévost et Moretti 4200.

Emplois

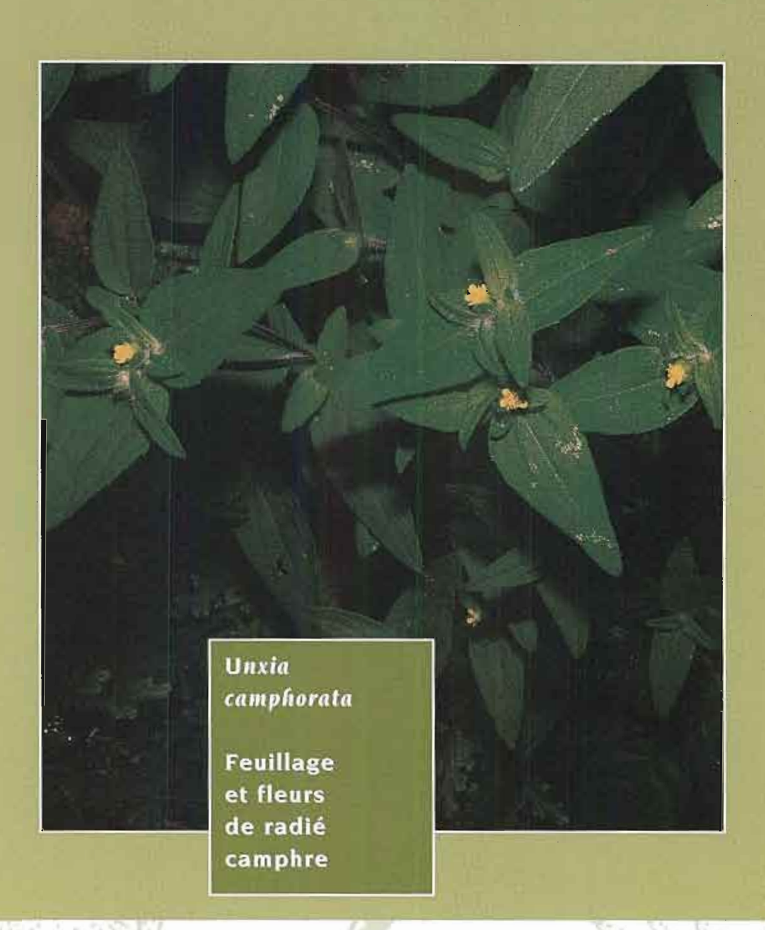
Cette petite herbe annuelle dégage une forte odeur de camphre dont, selon les Créoles, elle aurait les vertus. C'est ainsi que les macérations des feuilles dans l'alcool sont employées en friction sur la poitrine en cas de bronchite.

Étymologie

Créole : de *radié*, « petite plante » et *camphre*, « camphre », en raison de sa forte odeur camphrée.

Chimie et pharmacologie

Des sesquiterpènes du type germacranolides ont été trouvés dans une espèce proche, *Melampodium diffusum* Cass. (QUIJANO et FISCHER, 1981).



Unxia camphorata

Feuillage et fleurs de radié camphre

Wulffia baccata (L.) Kuntze

Asteraceae

Synonymies

Coreopsis baccata L. ;
Wulffia stenoglossa (Cass.) DC.

Noms vernaculaires

Créole : zerb carême, bouton d'or [bouton-dò], mangé lapin [manjé-lapen][1], radié jaune [radjé-jonn].
Wayãpi : kunami sili, kunami ɨpo, moyu pili.
Palikur : bareskut.
Portugais : cambará-amarelo.

Écologie, morphologie

Arbuste lianescent très commun dans les haies et le pourtour des villages, reconnaissable à ses feuilles rêches et odoriférantes et à ses fleurs jaunes ressemblant à de petites marguerites.

Collections de référence

Grenand 84, 776 ; Jacquemin 1860 ; Moretti et Damas 140 ; Prévost 3526, 3616.

Emplois

Les fleurs en tisane sont utilisées par les Créoles comme antigrippal. Les feuilles sont employées en décoction comme antidiabétique. Pour être efficace, la décoction doit être très concentrée. Les Wayãpi utilisent fréquemment cette plante comme rafraîchissant et fébrifuge. Les parties aériennes sont préparées en décoction et utilisées en bain. La décoction bue des feuilles est par ailleurs indiquée contre les vomissements. Selon BERTON (1997), les femmes Palikur absorbent la décoction des feuilles comme hémostatique interne[2].

Étymologie

Créole : *bouton d'or*, renvoie à la couleur de la fleur. *Manger lapin*, « herbe à lapin », parce qu'on peut la donner aux lapins : ce terme est générique pour plusieurs mauvaises herbes. Wayãpi : *kunamisili*, *kunami ɨpo* de *kunami*, « *Clibadium sylvestre* » (cf. *supra*), *sili*, « fin » et *ɨpo*, « liane », « le *Clibadium sylvestre* fin » ou « le *Clibadium* lianescent ». Les feuilles des deux espèces se ressemblent beaucoup.
Wayãpi : *moyu pili*, de *moyu*, « anaconda » et *pili*, « plante parfumée », « la plante parfumée de l'anaconda ». Ce nom est également appliqué à deux *Cyperus* médicinaux (cf. Cypéracées).
Palikur : *bareskut* de *bares*, « cligner des yeux » et *kut*, « vers » car les pétales s'ouvrent comme des paupières.

Chimie et pharmacologie

Pour les propriétés chimiques, se reporter à l'introduction sur cette famille.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette espèce est parfois appelée *maringouin*, mais ce nom est généralement réservé à *Chromolaena odorata*.
2. Les Conibo du Pérou se servent de cette espèce pour soigner les furoncles du cuir chevelu (TOURNON *et al.*, 1986a).



Wulffia baccata

Capitule de bouton d'or

famille

Basellaceae

Anredera vesicaria (Lam.) Gaertn.

Basellaceae

Synonymie

Anredera leptostachys (Moq.) Steenis.

Noms vernaculaires

Créole : glycérine [glisérin].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane vivace à tige grêle originaire des Caraïbes. Sa culture semble tombée en désuétude.

Collections de référence

Jacquemin 2602 ; Prévost 4195.

Emplois

Le liquide obtenu en broyant les feuilles est utilisé en lavage externe par les Créoles pour assouplir la peau et les cheveux. L'action bénéfique est due à une substance visqueuse qu'elles contiennent. On peut remplacer cette plante par les feuilles de l'*Hibiscus rosa-sinensis* (Malvacées) à fleurs rouges, qui présentent les mêmes propriétés. Une autre utilisation médicinale consiste à manger les feuilles de cette liane pour soigner les affections intestinales, la substance visqueuse apportant un *rafraîchissement* et combattant les *inflammations*[1].

Étymologie

Créole : *glycérine*, se rapporte à la substance visqueuse contenue dans les feuilles.

Chimie et pharmacologie

La plante renferme des alcaloïdes et des saponines. Ses propriétés pharmacologiques ont été peu étudiées, mais la forte teneur en polysaccharides lui confère des propriétés émollientes et adoucissantes pour la peau et le cuir chevelu.
L'extrait méthanolique du tubercule a une activité dépressive sur le SNC (TORNOS *et al.*, 1999).
L'activité anti-inflammatoire du tubercule est confirmée et sa toxicité sur la souris est faible (DL 50 : 1043,38 ± 137,14 mg/kg ; 61,07 ± 7,93 g plante/kg) (SAENZ *et al.*, 1998).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette plante est largement employée dans tout le bassin de la Caraïbe pour ses propriétés émollientes. En Haïti, le tubercule écrasé est appliqué sur les fractures et comme anti-inflammatoire (TRAMIL, 1995).

famille

Begoniaceae

Begonia glabra Aublet

Begoniaceae

Synonymie

Begonia scandens Swartz.

Noms vernaculaires

Créole :
loseille bois [lozéy-bwa], salade tortue, salade toti [salad-toti].

Wayãpi :
ewo'i asikalu.

Palikur :
wayam βan.



Écologie, morphologie

Petite plante épiphyte du sous-bois croissant sur les roches et les troncs. Elle est typique des forêts de l'intérieur.

Collections de référence

Grenand 44, 216 ; Jacquemin 1522, 1571, 1716 ; Lescure 347 ; Moretti 653.

Emplois

Selon GÉLY (1983), les feuilles sont consommées par les Sainte-Luciens de Saül contre les infections intestinales et les inflammations de l'estomac.
Les Wayãpi utilisent abondamment cette plante pour soigner les *Larvae migrans* ou ankylostomes du chien au moment où ils pénètrent entre les doigts du pied. Cette pénétration s'accompagne de démangeaisons, donc de grattage et l'on observe rapidement, surtout chez les enfants, des plaies infectées interdigitales. C'est le plus souvent à ce stade que le traitement intervient. Tout d'abord on frotte énergétiquement la plaie et son pourtour avec un piment (*Capsicum* spp., Solanacées).
Puis on prépare une décoction de feuilles de *Begonia glabra*, de citron vert (*Citrus aurantifolia*, Rutacées) et de basilic américain (*Ocimum campechianum*, Lamiacées). Le traitement est appliqué en bain de pied bien chaud.

Étymologie

Créole : les noms *loseille bois*, « oseille des bois » et *salade tortue*, « salade de la tortue », renvoient à l'usage alimentaire qu'en fait cette population. Wayãpi : de *ewo'i*, « vers » et *asikalu*, « canne à sucre », « la canne à sucre des vers », le nom évoquant le milieu où croît cette plante, les souches pourries et humides, où vivent toutes sortes de larves et de vers. Palikur : *wayam*, « tortue terrestre » et *βan*, « plante », « plante de la tortue terrestre », parce que cet animal mange ses feuilles.

Chimie et pharmacologie

ENSEMEYER et LANGHAMMER (1982) ont décrit, dans cette espèce, deux flavonoïdes lipophiles : la quercétine –3,3',7–triméthyléther et la 8-méthoxyquercétine –3,3',7–triméthyléther. Dans cette famille, toutes les espèces accumulent dans leurs tissus des oxalates solubles (HEGNAUER, 3, 1964).

famille

Bignoniaceae

Anemopaegma paraense Bureau et K. Schum.

Bignoniaceae

Noms vernaculaires

Créole : —

Wayãpi : a'ɨ lekwi[1].

Palikur : —

Écologie, morphologie

Grande liane commune de la forêt primaire et de la végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 5, 597 ; Lescure 464 ; Prévost et Grenand 1973.

Emplois

Les Wayãpi associent symboliquement cette liane au paresseux à deux doigts. Les fragments de tige préparés en décoction sont un exorcisme pour l'enfant (risque de fièvre) dont le père a violé un interdit de chasse sur le paresseux. Cette décoction est appliquée en lavage externe. Par ailleurs certains Wayãpi considèrent que cette espèce est également un remède contre la leishmaniose (cf. *infra Callichlamys latifolia*).

Étymologie

Wayãpi : de *a'ɨ*, « paresseux à deux doigts », *le*, « de » et *kwi*, « calebasse », « la calebasse du paresseux », en raison de l'évidence de la forme du fruit.

Note comparative

1. Les deux espèces linnéennes (cf. p. 244 *Mussatia prieurei*) rassemblées sous le nom Wayãpi de *a'ɨlekwi* sont cependant distinguées par ces derniers. Cette distinction botanique n'affecte en rien l'utilisation.

Arrabidaea candicans (L. C. Rich.) DC.

Bignoniaceae

Synonymies

Bignonia candicans L. C. Rich ;
Bignonia colorata Poir.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : kalayulu.
Palikur : kaakat priye.

Écologie, morphologie

Grande liane commune de la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 1241.

Emplois

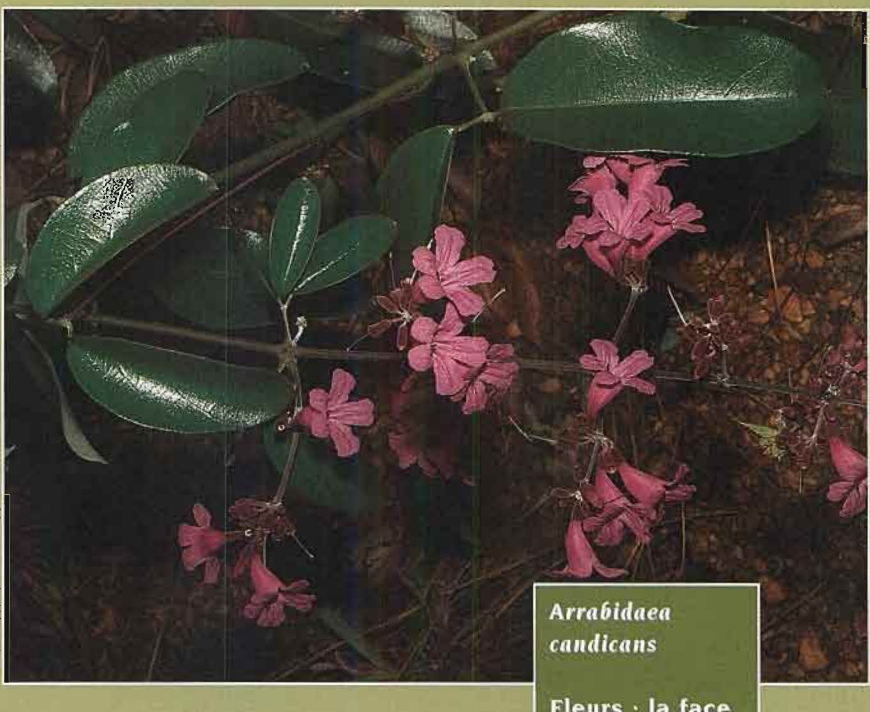
Cf. les emplois à *Schlegelia violacea*[1].

Étymologie

Palikur : *kaakat priye* de *kaakat*, terme générique désignant diverses Bignoniacées lianescentes et *priye*, « noir ».

Note comparative

1. Selon DUKE et VASQUEZ (1994), les Shipibo de la région de Pucallpa utilisent la macération des feuilles de cette liane en bain fébrifuge.



Arrabidaea candicans

Fleurs ; la face inférieure des folioles de cette liane est vert pâle

Arrabidaea chica (Humb. et Bonpl.) Verl.

Bignoniaceae

Synonymie

Bignonia chica Bonpl.

Noms vernaculaires

Créole : calajourou [kalajourou], calajiro [kalajiro], calijouri [kalijouri].
Wayãpi : —
Palikur : karajura.
Kali'na : krawiru, ka:lawi:lu.
Wayana : tari.
Portugais : carajurú, pariri, cipó-cruz, crajirú.

Écologie, morphologie

Arbuste lianescent à racine tubéreuse qui, bien que souvent cultivé, n'est jamais abondant[1].

Collections de référence

Jacquemin 1638, 2481 ;
Prévost et Grenand 3021.

Emplois

Cette plante est avant tout connue en Amazonie pour ses propriétés tinctoriales, les feuilles à peine froissées devenant rouge carmin ; en Guyane, elle est utilisée par les Wayana et les Kali'na[2]. Outre des utilisations comme colorant, qui se raréfient d'ailleurs actuellement, cette espèce est aussi connue régionalement pour ses usages magiques et médicinaux.

Un guérisseur créole nous a donné la recette suivante : la décoction des feuilles et des tiges, sucrée et additionnée d'une cuillerée de Jacobin (Eau des Révérends Pères Jacobins de Rouen) est bue matin, midi et soir à raison d'une tasse, pour faire baisser la tension[3].

Quant aux Palikur, ils préparent avec *Arrabidaea chica* un charme pour la chasse. On fait bouillir une grande quantité de feuilles jusqu'à épaississement. En fin d'opération, on ajoute les tubercules pilés des arums suivants (cf. *Caladium bicolor*) : *masas yitβey*, « arum-charme pour le daguet rouge », *masas uwakβey*, « arum-charme pour la gymnote électrique » et *masas pakihβey*, « arum-charme pour le pécari à lèvre blanche ». Le résultat final est une boule rouge enfermée dans une feuille que l'on transporte dans son *sac-côté* (musette) et qui donne de la chance à la chasse de tous les gibiers[4].

Chimie et pharmacologie

Les propriétés tinctoriales de cette plante sont dues à deux pigments anthocyaniques du type 3-désoxyanthocyanidines (HEGNAUER, 3, 1964) : la carajurine, qui est le pigment principal et la carajurone dont la structure a été révisée par ZORN *et al.* (2001). L'acide oléanolique et un pigment flavonique dérivé de la 5-méthoxyflavone, appelé carajuflavone comprenant l'acacétol et la génine ont aussi été isolés (TAKEMURA *et al.*, 1995) ; ce composé ne serait pas responsable de la couleur, la forme hétérosidique étant souvent incolore ou très peu colorée. La carajurine, outre ses propriétés tinctoriales, semble aussi posséder des propriétés anti-inflammatoires.

Les tests chimiques réalisés ont montré la présence de saponines, de flavanes et de tanins dans les feuilles et les tiges. On observe avec les feuilles une fausse réaction des alcaloïdes, probablement due à une interaction avec des iridoïdes présents dans cette famille.

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette plante indigène au bassin amazonien (DUCKE, 1946) n'a été trouvée que cultivée dans le nord de la Guyane. Elle semble en revanche spontanée dans le haut Maroni. Pour les Palikur, il s'agit d'ailleurs d'une plante introduite anciennement par les « Brésiliens » (comprendre les réfugiés amérindiens venus du bas Amazone au XIXe siècle).
Enfin, les noms employés en Guyane sont des emprunts à la *Língua Geral* (tupi) de l'Amazone.

2. Le colorant fit autrefois l'objet d'un petit commerce au Brésil et fut exporté en Europe sous le nom de « Rouge américain », à une époque où « le fard des Parisiennes

et des Indiens d'Amazonie sur le pied de guerre était dû au même pigment » (GOTTLIEB et MORS, 1978).
3. En Amazonie péruvienne, les feuilles sont utilisées comme anti-inflammatoire. Les Tikuna utilisent également les feuilles pour soigner les conjonctivites (DUKE et VASQUEZ, 1994). Enfin, la plante est vendue sur le marché de Manaus pour traiter l'anémie, le diabète et l'inflammation de l'utérus (FERREIRA, 1992).
4. L'usage magique d'*Arrabidea chica* est aussi très fréquent chez les Caboclos amazoniens, ainsi que nous avons pu le vérifier. Chez les Waimiri Atroari, les feuilles sont l'un des ingrédients principaux d'une infusion à caractère protecteur utilisée lors de l'initiation des adolescents (MILLIKEN *et al.*, 1992).

Arrabidaea oligantha Bureau et K. Schum.

Bignoniaceae



Arrabidaea oligantha

La floraison de cette liane est particulièrement élégante

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : ɨpoyã.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Liane de grosse taille commune en forêt primaire humide et en végétation ripicole.

Collection de référence
Jacquemin 1705.

Emplois
Chez les Wayãpi, les feuilles, l'écorce et la tige préparées en décoction sont frottées sur les genoux douloureux après un choc et les douleurs en général. L'association symbolique entre le comportement biologique de la plante et son utilisation nous paraît nette.

Étymologie
Wayãpi : *ɨpoyã*, de *ɨpo*, « liane » et *yã*, « lien », « la liane qui attache », ainsi nommée parce qu'elle étouffe la végétation et qu'elle sert souvent d'amarre pour les canots.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Callichlamys latifolia (L. C. Rich.) K. Schum.

Bignoniaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : kalasapau poã.
Palikur : kaakat kamwi.

Écologie, morphologie

Liane de la végétation ripicole et de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 345, 2104 ; Jacquemin 1723 ; Lescure 791.

Emplois

Les Wayãpi considèrent que cette espèce est le meilleur des remèdes contre la leishmaniose. L'écorce de la tige et de la région du collet, prélevée sur des jeunes pieds, est grattée et préparée en décoction. Le liquide refroidi est tamponné sur les ulcères. Une autre préparation consiste à appliquer un emplâtre d'écorce fraîche grattée[1].

Étymologie

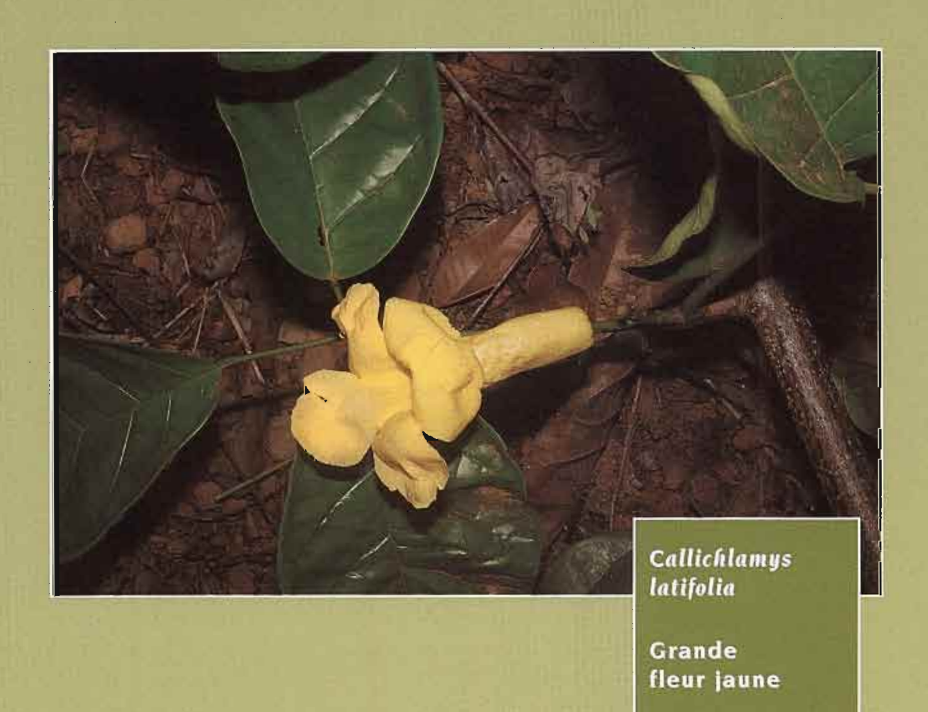
Wayãpi : de *kalasapau*, « ulcère de leishmaniose » et *poã*, « remède ».
Palikur : de *kaakat*, terme générique désignant diverses « Bignoniacées lianescentes et plus particulièrement *Cydista aequinoctialis* » et *kamwi*, « qui ressemble ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

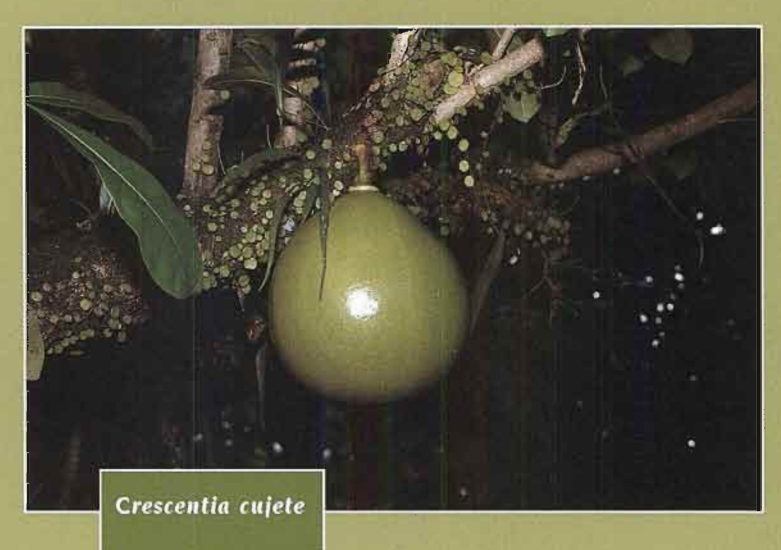
1. L'écorce de cette espèce est également signalée chez les Waimiri Atroari comme remède contre la fièvre et en bain pour favoriser l'accouchement (Milliken *et al.*, 1992).



Callichlamys latifolia

Grande fleur jaune

Crescentia cujete L. Bignoniaceae



Crescentia cujete

Gros fruit du calebassier

Synonymies

Crescentia cuneifolia Gardn. ; *Crescentia acuminata* Kunth.

Noms vernaculaires

Créole : calebasse [kalbas], pied coui [pié-kwi] (arbre), coui [kwi] (fruit).
Wayãpi : kwi.
Palikur : tumauwi.
Français : calebassier (arbre), calebasse (fruit).
Portugais : cuieira (arbre), cuia (fruit).

Écologie, morphologie

Petit arbre cultivé dans tous les villages de Guyane.

Collections de référence

Berton 108 ; Capus 48 ; Haxaire 872, 873.

Emplois

La tisane des feuilles est employée par les Créoles comme cholagogue. Le jus obtenu par expression des jeunes fruits est conseillé contre les diarrhées et les dérèglements intestinaux.
Les Créoles de l'Oyapock recommandent, *a contrario* la décoction des feuilles comme purgatif. Ils préparent également en décoction, avec la pulpe de jeunes calebasses tombées avant maturité, une tisane abortive.
Les Wayãpi considèrent la pulpe fraîche comme toxique (cf. chimie *infra*) et veillent à ce que les enfants ne l'ingèrent pas lorsqu'on évide les fruits pour en faire des récipients.
Les Palikur préparent avec les fleurs de cette espèce, les feuilles de *Sambucus simpsonii* (Caprifoliacées), du jus de citron et du miel un remède contre la toux (Berton, 1997). Les Palikur considèrent comme les Wayãpi que la chair des fruits de *Crescentia cujete* est toxique. La sève extraite des feuilles ou des fleurs, associée à celle du cactus *Cereus hexagonus* (Cactacées), est bue contre l'asthme ou, ointe sur le corps, elle présente des vertus rafraîchissantes en cas de fièvres liées au paludisme[1].

Chimie et pharmacologie

D'après BADAMI et SHANBHAG (1975), les graines de cette plante renferment 20 % d'huile où domine l'acide oléique (51,9 %) ; les fruits ont une activité antimicrobienne sur *Bacillus subtilis* et *Staphylococcus aureus* (VERPOORTE *et al.* 1982).

La pulpe du fruit peut provoquer des diarrhées sévères et possède une action cancérigène. Pour ces raisons, les usages internes de la pulpe ont été classés comme « toxiques », par les experts du programme Tramil et sont donc déconseillés.

Le même groupe a validé les propriétés anti-inflammatoires des extraits de feuilles (TRAMIL 7, 1995).

Note comparative

1. Au Venezuela, la pulpe du fruit mélangée à du sucre est considérée comme purgative (DELASCIO CHITTY, 1985).
Selon CORRÊA ([1926] 1984, II), la pulpe longuement réduite avec du sucre (*sirop de calebasse*), était utilisée au Brésil et dans les Antilles comme fébrifuge, purgatif et expectorant ; la pulpe des jeunes fruits est considérée au Brésil comme abortive pour le bétail.

Cydista aequinoctialis (L.) Miers.

Bignoniaceae

Synonymie

Bignonia aequinoctialis L.

Noms vernaculaires

Créole : liane panier [yann-pangnen][1].
Wayãpi : ɨpoyã.
Palikur : kaakat.
Portugais : cipó-piranga.

Écologie, morphologie

Liane commune de la végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 220, 2088 ; Jacquemin 2344 ; Prévost 3601.

Emplois

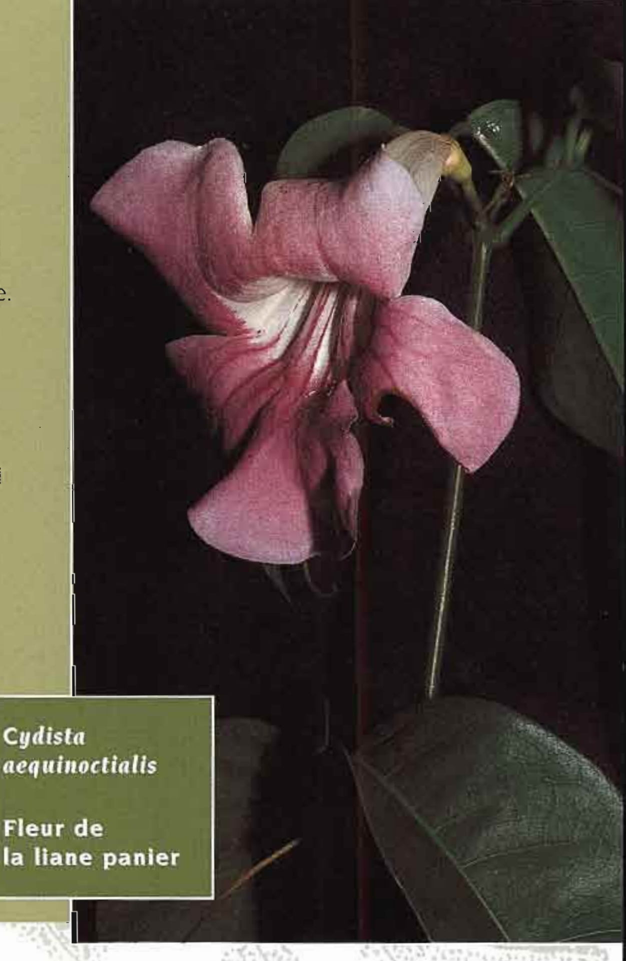
Même emploi médicinal chez les Wayãpi que *Arrabidaea oligantha*, cf. *supra*.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les tiges refendues de cette espèce servent parfois à faire des vanneries ou des amarres.



Cydista aequinoctialis

Fleur de la liane panier

Jacaranda copaia (Aublet) D. Don

Bignoniaceae

Synonymie

Bignonia copaia Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : faux simarouba, coupaya [koupaya], bois pian [bwa-pian][1], bois blanc [bwa-blan].
Wayãpi : pala'ɨ, mapili poã.
Palikur : pada.
Aluku : fii ati.
Portugais : caroba, pará-pará, marupa falso.

Écologie, morphologie

Arbre moyen, parfois grand, commun en forêt secondaire, plus rare en forêt primaire. Magnifique floraison bleue.

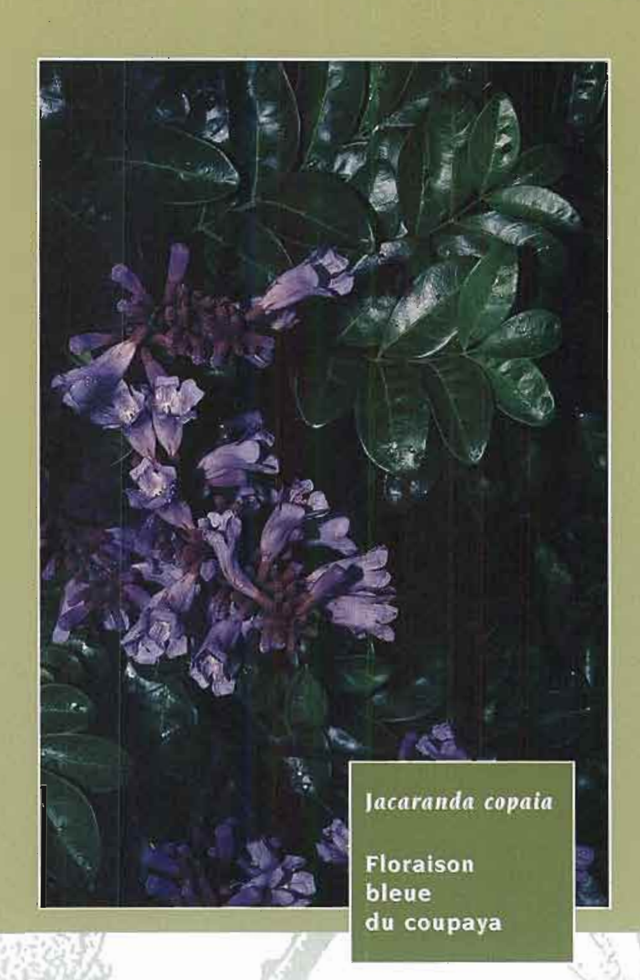
Collections de référence

Grenand 809, 1055, 3265 ;
Jacquemin 1420 bis, 2391 ; Lescure 504.

Emplois

Cette espèce très commune, bien connue pour ses propriétés médicinales[2], semble être assez peu utilisée en Guyane actuellement. Elle a été retrouvée chez les Créoles de Saül avec son usage traditionnel de remède contre la leishmaniose[3]. Les feuilles sont utilisées en emplâtre.

Chez les Wayãpi, les rameaux feuillus sont « brûlés » pendant la saison sèche pour repousser les assauts des simulies



Jacaranda copaia

Floraison bleue du coupaya

(Cératopogonidés) connus sous le nom de *yinyins* en Guyane et de *piums* au Brésil. On dit également que le jaguar empoisonne ses griffes avec la sève, en lacérant l'écorce du tronc.

Étymologie

Créole : *coupaya* est un emprunt au kali'na *kupaiya* ; *faux simarouba* parce que le tronc est blanc comme celui du *simarouba* (Simaroubacées). Le mot wayãpi *pala'i* vient probablement du palikur *pada*, qui signifie « flotter » : les fruits légers ressemblent à des flotteurs de filet.

Chimie et pharmacologie

Le liber de cet arbre renferme 0,43 % d'une saponine stéroïdique (HEGNAUER, 3, 1964). L'équipe de l'Orstom (IRD) a isolé de cette espèce la jacaranone, une benzoquinone qui inhibe la croissance d'une culture depromastigotes de leishmanies, avec une IC 50 égale à 0,02 mM. Cependant, à cette dose, cette molécule est toxique pour les macrophages qui sont les cellules hôtes du parasite chez les mammifères (SAUVAIN *et al.*, 1993). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Le nom de *bois pian*, encore donné pour cette espèce à Saül, est aujourd'hui surtout appliqué ailleurs à *Gustavia augusta* (Lécythidacées).

2. Dans la littérature, *Jacaranda copaia* est signalé comme antisyphilitique et dépuratif (LEMÉE, IV, 1954-1956). Plus récemment, CAVALCANTE et FRIKEL (1973) ont observé son utilisation comme fébrifuge et fortifiant chez les Tiriyo du Nord-Pará. SCHULTES et RAFFAUF (1990) indiquent l'utilisation de l'écorce préparée en tisane pour traiter la grippe et la pneumonie chez les Amérindiens du haut Uaupès (Kubéo, Tukano, Uanano...).

3. AUBLET (1775) rapporte que la tisane de l'écorce est purgative et que l'extrait du suc des feuilles est appliqué sur les *pians*. Ces remèdes semblaient propres aux Kali'na. DEVEZ (1932) signale encore ce remède sous le nom créole de *onguent pian*. Récemment FLEURY (1991) a encore noté l'usage des feuilles pour soigner le *pian* et la leishmaniose chez les Aluku.



Macfadyena uncata (Andrews) Sprague et Sandw. — Bignoniaceae

Synonymie

Bignonia uncata Andrews.

Nom vernaculaire

Créole : griffe chatte [grif-chat].
Wayãpi : —.
Palikur : —.

Écologie, morphologie

Liane reconnaissable à ses vrilles en forme de griffe ; elle se rencontre aussi bien autour des habitations qu'en forêt primaire.

Collections de référence

Kodjoed 113 ; Moretti 267.

Emplois

L'infusion des feuilles est réputée antigrippale chez les Créoles.

Étymologie, chimie et pharmacologie

Pour l'étymologie et la chimie, se reporter à *Macfadyena unguis-cati*.

Macfadyena unguis-cati (L.) A. Gentry

Bignoniaceae



Macfadyena unguis-cati

Fleurs de griffe chatte

Synonymie

Bignonia unguis-cati L.

Noms vernaculaires

Créole : griffe chatte [grif-chat][1].
Wayãpi : anila pãpẽ.
Palikur : msibiu awak, iwan akiwira.
Portugais : andirapoampé.

Écologie, morphologie

Liane fine commune en végétation ripicole, reconnaissable à ses vrilles en forme de griffe.

Collections de référence

Grenand 9 ; Jacquemin 2479 ; Moretti 418 ; Moretti-Damas 136 ; Oldeman 2072.

Emplois

Les Créoles utilisent cette espèce comme *Macfadyena uncata* (cf. aussi *Hibiscus rosa-sinensis*, Malvacées).

Les Wayãpi utilisent la plante entière préparée en décoction fébrifuge appliquée en lavage externe.

Les Palikur utilisent pour soigner la toux soit la plante entière, soit les feuilles et les racines associées à l'écorce de *Tabebuia serratifolia* (Bignoniacées). Le remède est préparé en décoction qui est bue mélangée à du miel[2].

Étymologie

Les divers noms vernaculaires signifient soit « griffe de chauve-souris » (wayãpi, palikur, portugais), soit « griffe de chat » (créole) ou encore « griffe d'iguane » (palikur).
Ils font référence aux vrilles en crochet caractéristiques de cette liane.

Chimie et pharmacologie

Le genre renferme des iridoïdes (ADRIANI *et al.*, 1982) ; des saponines dérivées de l'acide quinovique ont été isolées à partir de racine de *Macfadyena unguis-cati* récoltées au Pérou (FERRARI *et al.*, 1981).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. *Macfadyena uncata* et *Macfadyena unguis-cati* sont pour le non-spécialiste assez difficiles à distinguer.

2. La tige préparée en tisane est utilisée par les Amérindiennes du nord-ouest de la Guyana pour soigner la métrorragie. Abuser de ce remède peut rendre stérile (VAN ANDEL, 2000).

Mansoa alliacea (Lam.) A. Gentry

Bignoniaceae

Synonymies

Bignonia alliacea Lam. ;
Pseudocalymma alliaceum (Lam.) Sandw.

Noms vernaculaires

Créole : liane ail [yann-lay].
Wayãpi : ka'alẽ.
Palikur : ilay kamwi.
Portugais : cipó-d'alho.
Aluku : ayõtetey.

Écologie, morphologie

Grosse liane assez commune de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 2096 ; Jacquemin 1708 ; Prévost 1787, 3842 ; Prévost et Grenand, 1976.

Emplois

Les différentes ethnies qui peuplent la Guyane et les pays voisins attribuent des propriétés médicinales et magiques à diverses lianes de la famille des Bignoniacées dont la particularité est de dégager une forte odeur d'ail[1]. Nous avons fréquemment senti cette odeur en forêt, en particulier après une averse. En Guyane, deux espèces sont réunies sous un même nom vernaculaire. Seuls les Wayãpi font exception en donnant un nom différent à chacune d'entre elles... tout en les confondant très souvent sur le terrain. Les Créoles préparent une décoction des fragments de tige, utilisée en lavage externe contre la fatigue et les courbatures[2]. La *liane ail* a également la réputation de chasser les chauves-souris des habitations. L'espèce a aussi de nombreux usages magiques ; mais les informations recueillies sur ce point sont incomplètes. Chez les Wayãpi, les tiges et les feuilles sont préparées en décoction utilisée en bain contre la fièvre. Les Palikur préparent en macération des bains protecteurs contre les esprits auxquels on ajoute, selon BERTON (1997), des feuilles de tabac et de *Petiveria alliacea* (Phytolaccacée).

Étymologie

Tous les noms vernaculaires font référence à la très forte odeur d'ail, les Wayãpi étant les seuls, pour cause d'isolement, à la nommer plus simplement « plante puante ».

Chimie et pharmacologie

Un essai préliminaire sur les écorces de tige a donné 0,35 % d'alcaloïdes totaux ; l'examen chromatographique montre que ces alcaloïdes sont instables et sont probablement des artefacts. L'odeur d'ail est généralement due à la présence de dérivés soufrés. Des acides soufrés, du type diallyl sulfure, ont été isolés dans le genre voisin *Adenocalymna* comparables à ceux trouvés dans le genre *Allium* (APPARAO *et al.*, 1981). Des naphtoquinones cytotoxiques dérivées du lapachone ont aussi été isolées de *M. alliacea* (DUKE et VASQUEZ, 1994). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Au Brésil, la viande des bovins ayant consommé accidentellement les feuilles de ces lianes, est réputée immangeable (CID, 1978).
2. Au Pérou un usage identique est signalé chez les Conibo (TOURNON *et al.*, 1986a). Les Tacana de Bolivie utilisent également les feuilles pour soigner les douleurs rhumatismales (BOURDY *et al.*, 2000). Les Aluku se servent de cette liane comme les Créoles mais aussi pour soigner la fièvre, les coupures et pour tuer les poux de tête (FLEURY, 1991).



Mansoa alliacea

Fleurs de la liane ail

Mansoa standleyi (Steyerm.) A. Gentry
Bignoniaceae

Synonymie
Pseudocalymma standleyi Steyerm.

Noms vernaculaires
Cf. noms **créole** et **palikur** à *Mansoa alliacea*.
Wayãpi : alapokã.

Écologie, morphologie
Grande liane de la forêt primaire.

Collections de référence
Cremers 6433 ; Moretti 894 ; Sastre 5712.

Emplois
Voir *Mansoa alliacea* pour l'usage chez les Créoles et les Palikur.

Pour les Wayãpi, qui distinguent une deuxième espèce, la liane *alapokã*, est une protection collective en cas d'épidémie. On écrase les lianes sur les sentiers aboutissant au village, puis on en brûle d'autres sur la place. Ce rite permet de chasser ou d'empêcher l'accès de la communauté aux esprits. La tige de *alapokã* préparée en macération longue est un insecticide contre les fourmis manioc (*Atta* spp.).

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Mussatia prieurei (D C.) DC. Bureau et K. Schum.
Bignoniaceae

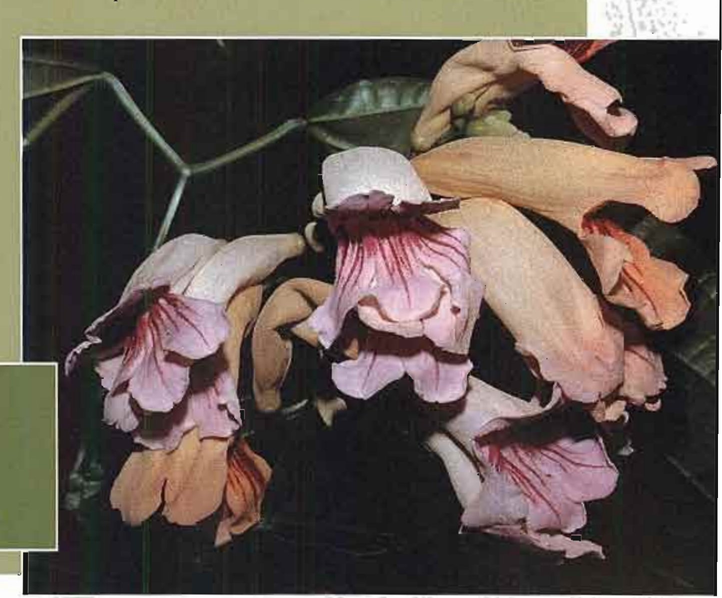
Synonymie
Bignonia prieurei DC.

Noms vernaculaires
Créole : —.
Wayãpi : a'ɨ lekwi, kululu ɨpo.
Palikur : bakukigkamwi seine.

Écologie, morphologie
Grande liane commune de la forêt primaire et de la végétation ripicole.

Collections de référence
Grenand 455, 1030 ; Prévost et Grenand 907.

Emplois
Cf. les emplois à *Anemopaegma paraense* p. 233.

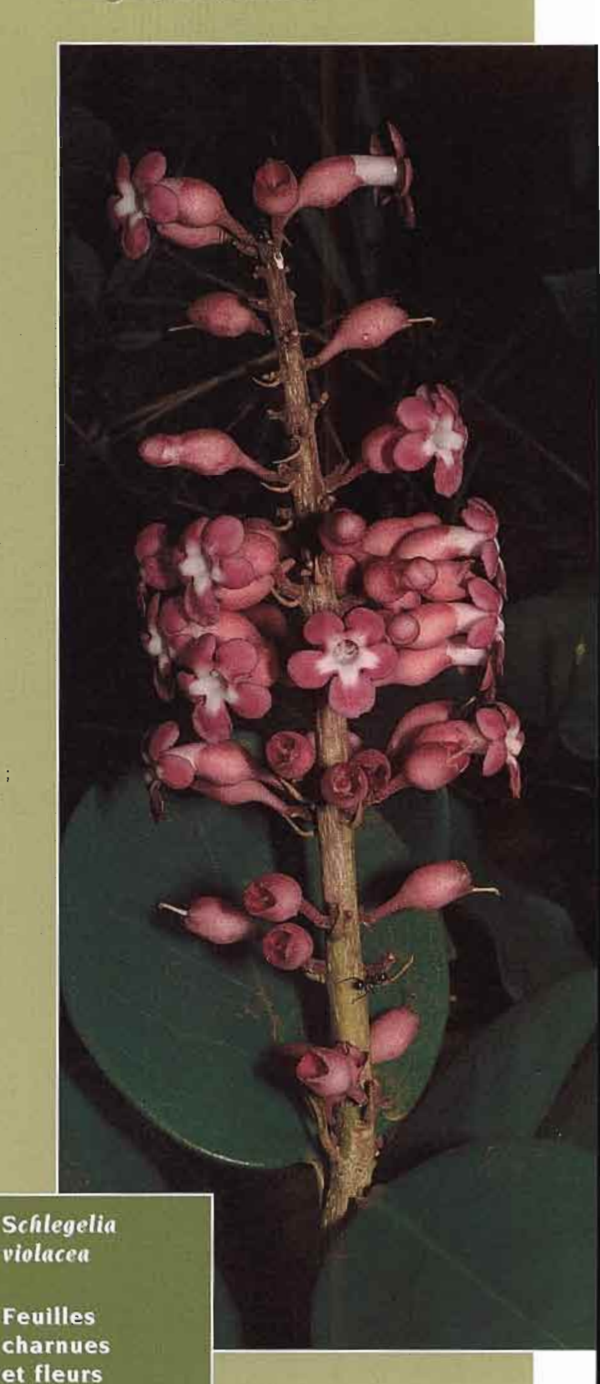


Mussatia prieurei

Fleurs multicolores

Schlegelia violacea (Aublet) Griseb.

Bignoniaceae



Schlegelia violacea

Feuilles charnues et fleurs de beslère

Synonymie

Besleria violacea Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : beslère (LEMÉE, 1956).
Wayãpi : kalayulu[1].
Palikur : makanano kamwi.

Écologie, morphologie

Liane commune de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 558 ; Jacquemin 2575 ; Lescure 814.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'écorce préparée en décoction est utilisée en lavage externe contre la fièvre ou localement contre les maux de tête. La sève brute s'écoulant des tiges coupées sert par ailleurs à *rafraîchir* les brûlures[2].

Étymologie

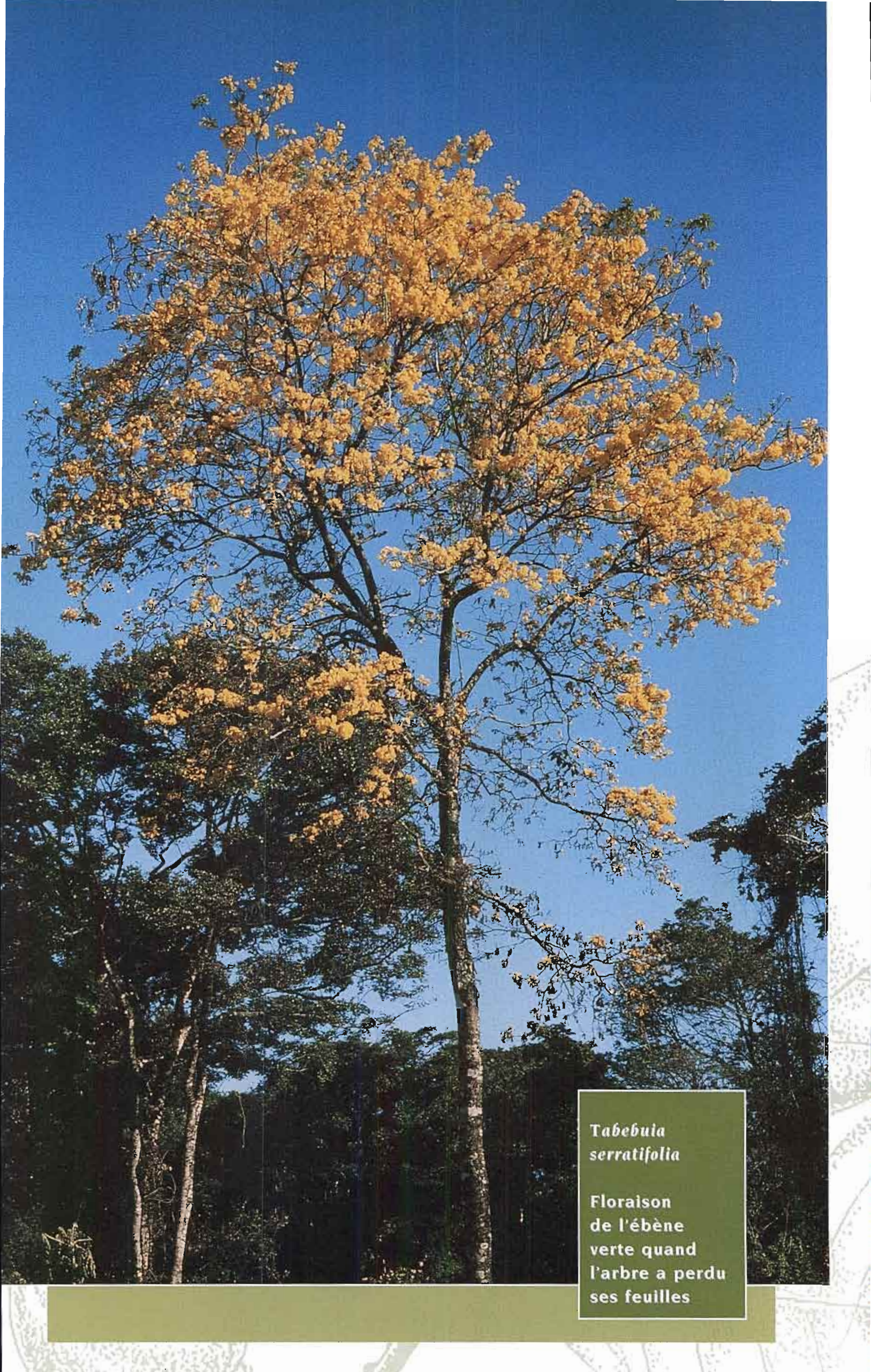
Wayãpi : de *kala*, « igname violet (*Dioscorea trifida* L.f., Dioscoréacées) » et *yulu*, « bouche » (sens figuré pour fleur) ; les fleurs sont violettes comme la chair de l'igname. Palikur : de *makanano*, « liane *Moutabea guianensis* Aubl., Polygalacées » et *kamwi*, « qui ressemble ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Le terme attribué par les Wayãpi à cette liane est le plus souvent attribué ailleurs à *Arrabidaea chica* (cf. *supra*).
2. Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana se servent de la sève pour soigner les inflammations oculaires (VAN ANDEL, 2000).



Tabebuia serratifolia

Floraison de l'ébène verte quand l'arbre a perdu ses feuilles

Tabebuia capitata (Bureau et K. Schum.) Sandw.

Bignoniaceae

Synonymies

Tabebuia hypolepra Sprague et Sandw. ; *Tecoma capitata* Bureau et K. Schum.

Noms vernaculaires

Créole : ébène verte [débenn-vert][1].
Wayãpi : waiwĩ'ɨ.
Palikur : kwik kamwi.

Écologie, morphologie

Grand arbre de forêt primaire et de forêt sèche, assez commun.

Collections de référence

Grenand 1109, 1123 ; Jacquemin 1894.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'écorce est, préparée en décoction, utilisée comme fébrifuge en lavage externe.

Étymologie

Créole : l'arbre est comparé à l'ébène africain (du genre *Diospyros*, Ebénacées) pour la dureté de son bois qui est ici non pas noir mais vert à la coupe.
Wayãpi : de *waiwĩ*, « femme » et ɨ, « arbre ». Ce nom fait référence au mythe de création de la femme (F. GRENAND, 1982).
Palikur : *kwik*, « arbre *Tabebuia serratifolia* », *kamwi*, « qui ressemble ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. *Tabebuia capitata* est difficilement distinguable de l'espèce suivante, *Tabebuia serratifolia*.

Tabebuia serratifolia (Vahl.) Nichols.

Bignoniaceae

Synonymies

Bignonia serratifolia Vahl ; *Tabebuia araliacea* (Cham.) Morong et Britton ; *Tecoma araliacea* (Cham.) DC. ; *Tecoma conspicua* DC. ; *Tecoma patrisiana* DC.

Noms vernaculaires

Créole : ébène verte [débenn-vert], lébène [débenn], lébène soufré [débenn-soufré].
Wayãpi : tayi.
Palikur : kwik.
Français : ébénier de Guyane.
Portugais : pau-d'arco, ipê-amarelo.
Kali'na : arawone.

Écologie, morphologie

Grand arbre très commun de la forêt primaire, mais qui se maintient dans les zones ouvertes.

Collections de référence

Grenand, 3109 ; Jacquemin 1461, 2419 ; Lescure 513 ; Prévost et Sabatier 2772.

Emplois

Les Créoles et les Palikur préparent avec les corolles des fleurs une décoction que l'on additionne de sucre jusqu'à obtention d'un sirop. Ce dernier est un pectoral pour combattre le rhume, la toux et la grippe. Chez les Palikur, l'écorce de tronc sèche (l'écorce fraîche étant considérée comme un remède trop puissant), pilée finement et appliquée en emplâtre, est utilisée pour soigner la leishmaniose. L'emplâtre est renouvelé chaque jour jusqu'à cicatrisation de l'ulcère. Cet usage, peut-être également connu des Créoles de l'Oyapock, a été introduit dans la région par un groupe

de Kali'na, originaire de la basse Mana. Toujours chez les Palikur, la décoction d'une faible quantité d'écorce sert, en tisane, à soigner la dysenterie[1]. Enfin pour un remède contre le diabète, cf. *Pricrolemma sprucei*, Simaroubacée. Chez les Wayãpi, l'écorce de cet arbre est un remède contre la fièvre, strictement contrôlé par les chamanes. La décoction est utilisée en bain et une petite quantité est prise en tisane[2].

Étymologie

Wayãpi : *tayɨ*, de *aeta*, « couper » et *yɨ*, « hache », « qui coupe la hache ». Le bois est si dur qu'il ébrèche le fer de la hache.

Chimie et pharmacologie

HEGNAUER (3, 1964) mentionne la présence de quinones dans le bois et en particulier de lapachol. Cette naphtoquinone, inhibitrice des processus respiratoires, a été trouvée dans le bois de cœur de plusieurs Bignoniacées américaines et asiatiques. RAO (1974) a montré que le lapachol possède une activité antitumorale sur le carcinosarcome Walker 256 du rat ainsi que sur le sarcome de Yoshida. De plus, il présente des activités antischistosomales, antiplasmodiales et antibiotiques. NICKELL (1959) a signalé des propriétés fongicides et antibactériennes sur les germes gram+ et gram– et sur les mycobactéries. D'après les travaux de FORGACS *et al.* (1983), la toxicité sur la souris de l'extrait de bois de cœur est faible : la DLO (mg/kg) est supérieure à 100 par voie intraveineuse et supérieure à 1000 par voie orale. DELAVEAU et ses collaborateurs ont isolé quatre naphtoquinones : le désoxylapachol, la α'–éthyl furano–1,4 naphtoquinone, la déhydro α–lapachone et la α–lapachone (DELAVEAU et VIDAL-TESSIER, 1988). Il faut signaler aussi la présence dans le genre de lignanes (BRAGA DE OLIVEIRA *et al.*, 1993) et d'iridoïdes décarboxylés (LINO VON POSER *et al.*, 2000).

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. L'écorce de *Tabebuia serratifolia* est aussi utilisée par les Panare du Venezuela pour soigner les maux d'estomac (BOOM, 1990).

2. *Tabebuia serratifolia* est un arbre hôte des esprits chez les Wayãpi. Il est en conséquence très rarement abattu. L'usage fébrifuge en tisane est également signalé chez les Chacobo de Bolivie (MUÑOZ *et al.*, 2000a). Au Brésil, selon BALBACH (1973), on attribue au liber de cet arbre des propriétés astringentes et on l'utilise contre les stomatites

---

Tanaecium nocturnum (Barb. Rodr.) Bureau et K. Schum. Bignoniaceae

Synonymie

Osmhydrophora nocturna Barb. Rodr.

Noms vernaculaires

Créole : liane noyo [yann-noyo].
Wayãpi : kulemo.
Palikur : ihip kunau.
Portugais : curimbó.

Écologie, morphologie

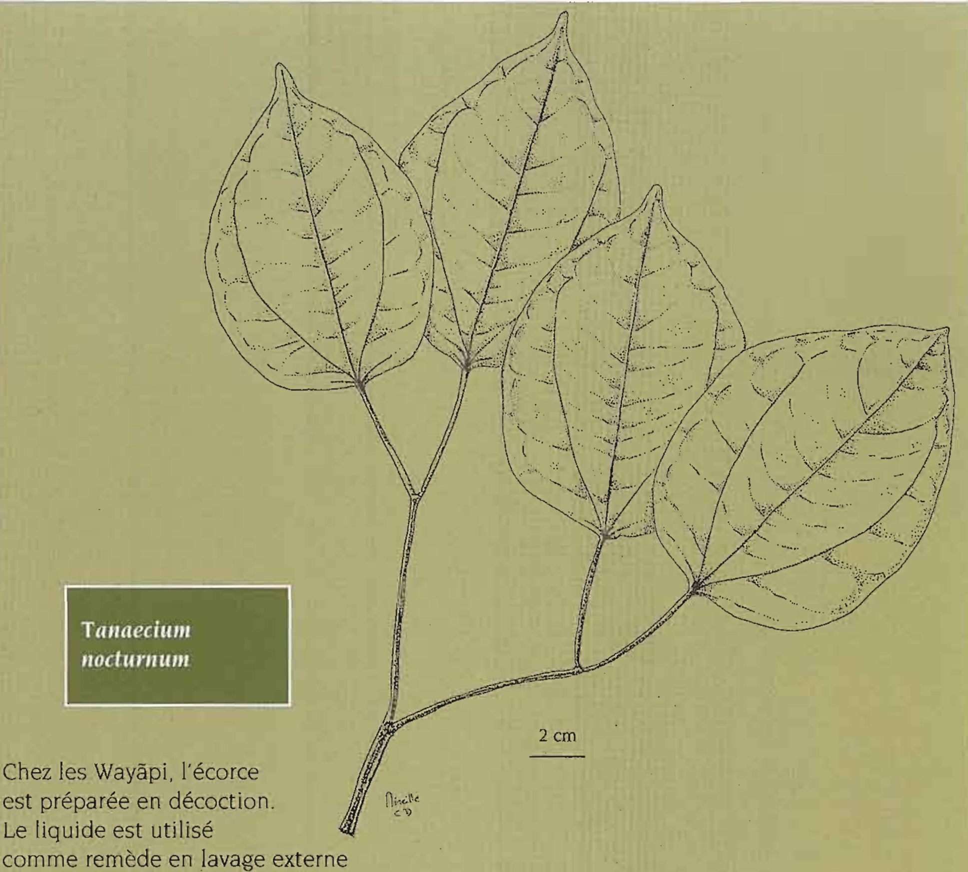
Liane assez fréquente de forêt primaire, à odeur caractéristique d'amande amère.

Collections de référence

Grenand 267 ;
Jacquemin 1567, 2343 ; Moretti 1181 ;
Oldeman et Sastre 109.

Emplois

Cette liane nous a été donnée comme efficace contre les affections pulmonaires par certains Créoles, habitants de Saül d'origine sainte-lucienne. Ces derniers prennent l'écorce de tige en macération dans du lait qu'elle parfume.



Chez les Wayãpi, l'écorce est préparée en décoction. Le liquide est utilisé comme remède en lavage externe contre les éruptions cutanées (*kulu*)[1]. Il est également bu et sert à laver le front contre le rhume (hypotensif ?). Les feuilles froissées et fourrées dans les nids de Mélipones (abeilles mellifères) servent à endormir les insectes dont on convoite le miel[2]. Selon une variante, on râpe l'écorce de tige dans une calebasse. L'odeur qui s'exhale est soufflée en direction de l'entrée du nid et suffit à endormir les abeilles.
Les Palikur, de façon très proche des Wayãpi, utilisent la décoction des feuilles et des tiges en lavage externe contre les céphalées.

Étymologie

Créole : *liane noyo*, du français « noyau », essence à odeur d'amande amère. Wayãpi : *kulemo*, de *kule*, « perroquet *Amazona farinosa* » et *lemo*, « pénis » ainsi nommé en raison de la forme de la fleur. Palikur : *ihip kunau*, de *ihip*, « liane » et *kunau*, « arbre *Prunus myrtifolia* », car les écorces des deux espèces ont la même odeur d'amande amère.

Chimie et pharmacologie

Tous les organes se sont avérés riches en hétérosides cyanogénétiques. L'hydrolyse de ces hétérosides libère de l'acide cyanhydrique. C'est ce qui se passe lorsque l'on froisse des feuilles ou que l'on écorce cette liane et explique l'action de cette plante sur les abeilles. Le constituant principal représentant 96 % de l'essence de noyau est l'aldéhyde benzoïque (Gottlieb *et al.*, 1981).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette utilisation est également connue chez les Aluku (Fleury, 1991). Les Tacana de Bolivie se servent des feuilles pour soigner les blessures et la leishmaniose (Bourdy *et al.*, 2000).

2. L'usage comme insecticide et en particulier pour récolter le miel des Mélipones a aussi été observé chez les Kayapo (Kerr et Posey, 1991). Prance *et al.* (1977) rapportent que les Indiens Paumari utilisent les feuilles de cette espèce comme hallucinogène.

famille

Bixaceae

Bixa orellana L.

Bixaceae

Synonymies
Bixa acuminata Bojer ; *Bixa americana* Poiret ; *Bixa urucurana* Willd.

Noms vernaculaires
Créole : roucou [roukou].
Wayãpi : uluku.
Palikur : ihap.
Français : roucou, rocou (fruit) ; roucouyer, rocouyer (arbre).
Wayana : onot.
Kali'na : kusewe.
Portugais : urucú.

Écologie, morphologie
Petit arbre commun cultivé[1].

Collections de référence
Berton 70 ; Capus 58 ; Grenand 1026 ; Jacquemin 2833.

Emplois
Cette plante d'Amérique tropicale n'est pas à présenter. Pour les populations amérindiennes de Guyane, elle est avant tout la base d'une peinture corporelle qui est à la fois, pour eux, une protection contre les mauvais esprits et une parure. Contrairement à une idée couramment répandue, ce n'est pas au roucou mais à son solvant, l'huile de *carapa* (cf. *Carapa guianensis*, Méliacées), que les Amérindiens attribuent des vertus médicinales.

Ce colorant sert aussi à teindre les vanneries (GRENAND et PRÉVOST, 1994).
Préparation : l'eau de lavage de l'arille des graines, saturée de colorant rouge, est mise sur le feu, additionnée de feuilles de la même espèce et d'écorces mucilagineuses (*Sterculia villifera* Steud., Sterculiacées) jusqu'à réduction en une pâte, laquelle est ensuite façonnée en boule et mise à sécher au soleil. Elle se conserve plusieurs mois. Pour l'application sur le corps, on utilise un solvant gras, très fréquemment l'huile de *carapa*, plus rarement l'huile de *comou* (cf. *Oenocarpus bacaba*, Arécacées) ou des graisses animales. En dehors de cet usage spécifique, d'autres parties de la plante présentent des usages proprement médicinaux.
Les Créoles et les Palikur utilisent la sève qui s'écoule des pétioles pour nettoyer les yeux encrassés par des sécrétions qui pourraient être dues à la blépharite chronique. Le remède consiste à lier trois pétioles et à les plonger brièvement dans de l'eau bouillante additionnée de rhum. Avec cet instrument improvisé, on instille dans les yeux quelques gouttes du liquide visqueux qui s'en écoule.
Le Dr RICHARD (1937) indique que la pulpe fraîche des graines était un vomitif utilisé comme contrepoison par les orpailleurs créoles[2].

Pour soigner les abcès, les Wayãpi utilisent les bourgeons chauffés à feu doux puis exprimés localement[3].

Chimie et pharmacologie

Dans les feuilles, on a signalé la présence de cyanidine et d'acide ellagique. Différents pigments flavonoïdiques ont été isolés des feuilles (HARBORNE, 1975) : 7-bisulfate d'apigénol et lutéolol, 7-glucoside d'apigénol et de lutéolol, 8-bisulfate d'hypolaétol (flavonoïde mineur).
La coque du fruit contient 0,05 % d'huiles essentielles, 1 à 1,65 % de résine et beaucoup de tanins (TAKEMURA *et al*, 1995).
La pulpe entourant les graines qui fournit la matière colorante renferme 4 à 5,5 % de deux pigments caroténoïdes isomères, la bixine (9'z-6,6'-diapocarotène-6,6'-dioate) et la norbixine (9'z-6,6'-diapocarotène-6,6'-acide dioïque). La bixine et la norbixine, sont des matières colorantes utilisées à l'échelle industrielle[4]. D'autres caroténoïdes du type apocaroténoïdes ont été isolés des graines de *Bixa orellana* (MERCADANTE *et al.*, 1996). On y trouve également 0,25 à 0,85 % d'huiles essentielles, 2,2 à 3,5 % de lipides, avec des saponines, des tanins et des traces d'alcaloïdes.
L'embryon renferme une matière toxique et drastique. La coque de la graine possède une substance cireuse qui serait vermifuge. La pulpe et la coque des graines sont en effet utilisées comme vermifuge. L'extrait alcoolique concentré des coques de fruits non mûrs est utilisé en cataplasme à la place de la moutarde dont il posséderait les propriétés (HEGNAUER, 3, 1964).

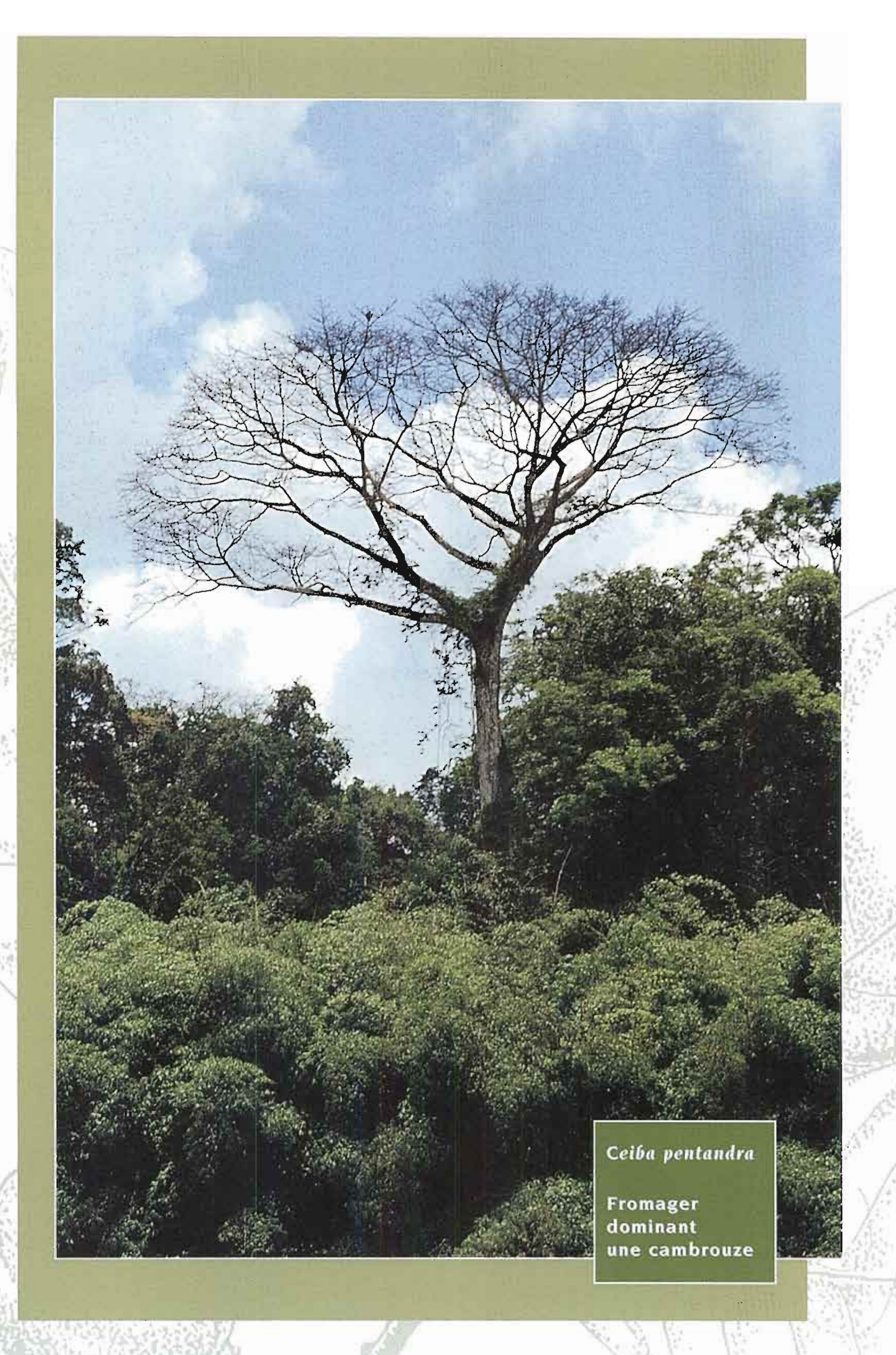
Notes comparatives

1. Cette espèce n'existe qu'à l'état cultivé dans les Guyanes et l'Amazonie septentrionale. Cependant, après l'abandon des villages, des pieds survivent parfois fort longtemps (cas observé à la source de l'Oyapock de pieds vieux de près d'un siècle). Les Wayãpi et les Palikur nous ont par ailleurs affirmé l'existence d'une espèce sauvage, nommée *uluku tawa*, « roucou jaune » pour les premiers et *ihap kamwi*, « qui ressemble au roucou » (Grenand 2137) pour les seconds.
2. Ceci est à mettre en parallèle avec le fait que la teinture de roucou est considérée comme un antidote de la manihotoxine par les Siona-Sekoya d'Amazonie équatorienne (SCHULTES et RAFFAUF, 1990). Il semble important de rapporter ici ce qu'écrivait le père CROSSARD en 1718 : ce Jésuite, missionnaire chez les Amérindiens de Guyane, nous indique que « le suc de rocou est le contre-poison [du manioc] mais il faut le prendre aussitôt, car si on tarde d'une demi-heure, le remède est sans effet » (AIMÉ-MARTIN, 1840).
3. Les Tacana de Bolivie préparent les feuilles en bain pour soigner la varicelle (BOURDY *et al.*, 2000).
4. L'industrie alimentaire emploie parfois le roucou pour teinter le beurre et le fromage. On ajoute également ce colorant dans la nourriture des poules pondeuses afin que le jaune de leurs œufs présente une couleur suffisamment intense.



Bixa orellana

Fruits de roucou : les graines sont entourées d'une pulpe colorante rouge



Ceiba pentandra

Fromager dominant une cambrouze

famille

Bombacaceae

Ceiba pentandra (L.) Gaertn.

Bombacaceae

Synonymies

Bombax pentandrum L. ;
Ceiba occidentalis (Spreng.) Burkhill.

Noms vernaculaires

Créole : fromager [fronmajé], bois diable [bwa-djab].
Wayãpi : kumaka.
Palikur : kumak.
Aluku : kãkãtri.
Français : fromager.
Portugais : sumaúma.

Écologie, morphologie

Arbre géant commun dans les zones ouvertes mais aussi parfois en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 396, 2876 ; Jacquemin 1759 ; Oldeman et Tiburce 931 ; Prévost et Sabatier 4580.

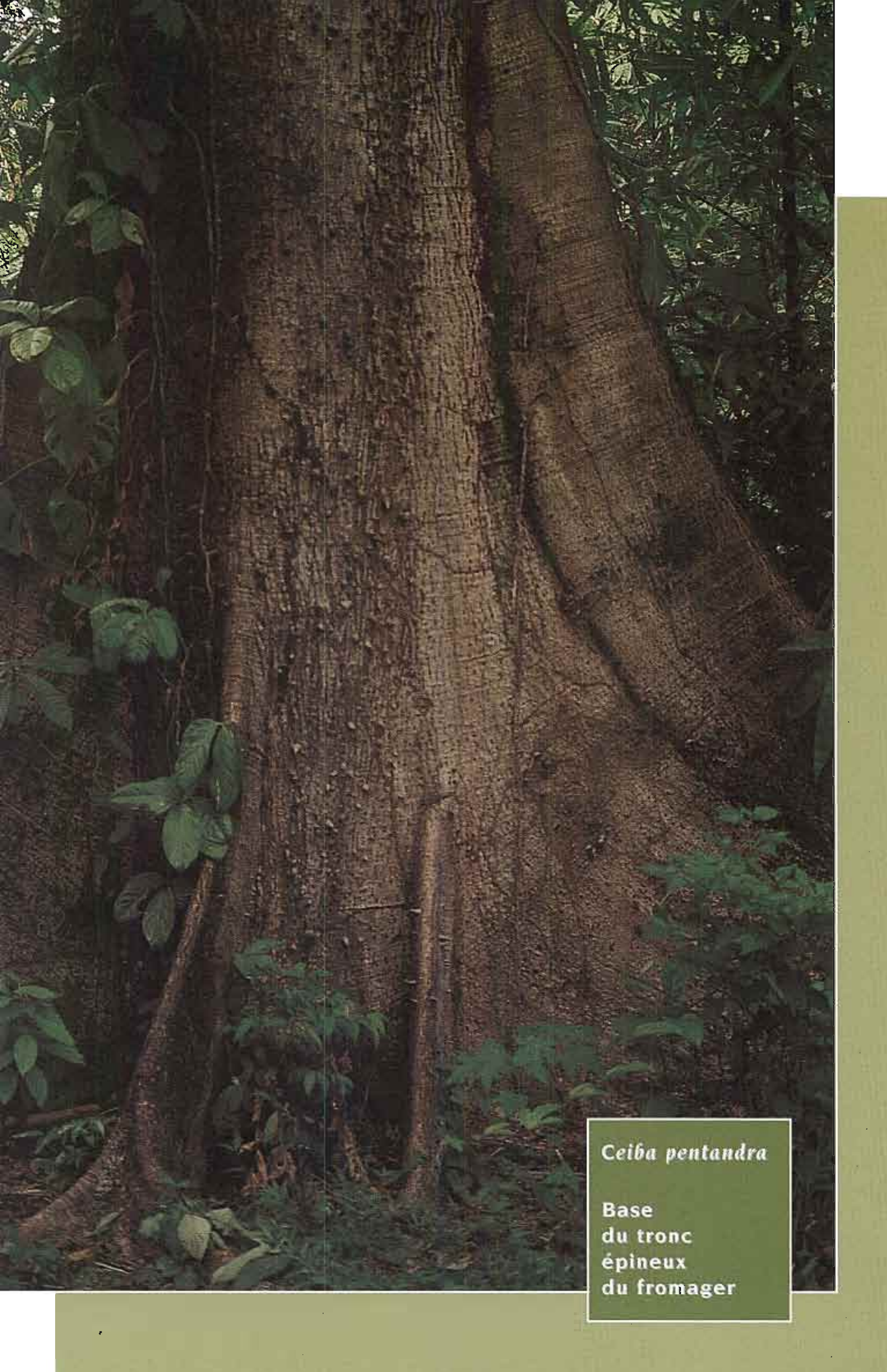
Emplois

Cet arbre, connu dans tous les tropiques humides, est partout considéré comme un arbre sacré ou un arbre de vie et pour cette raison est presque toujours protégé. En Guyane, toutes les populations partagent ce respect. Chez les Wayãpi par exemple, le tronc du fromager symbolise l'échelle qui permet à l'apprenti chamane d'accéder au monde des esprits qu'il veut domestiquer. Les esprits du fromager sont les esprits-jaguars. Il est en revanche beaucoup plus rare que le fromager soit considéré comme une plante médicinale[1]. C'est le cas pourtant chez les Wayãpi encore, où l'écorce préparée en décoction est un fébrifuge en lavage externe[2].

Chez les Palikur, cette plante est un fortifiant magique pour les enfants : l'écorce des jeunes pieds est écrasée et préparée en macération puis administrée en *bain*. Le traitement dure un mois ; l'arbre doit être raccourci au fur et à mesure qu'on le prélève[3].

Chimie et pharmacologie

Les feuilles renferment une substance mucilagineuse, de la résine, des dérivés de la quercétine et du kaempférol, de l'acide caféique et des tanins. L'huile extraite des graines possède un acide gras à longue chaine de carbones, l'acide lignocérique.



Ceiba pentandra

Base du tronc épineux du fromager

Notes comparatives

1. Chez les Caboclos d'Amazonie, la sève est un remède contre la conjonctivite et l'écorce est un antidiarrhéique (SILVA *et al.*, 1977). L'infusion des fleurs est bue pour soulager les maux de tête au Venezuela (DELASCIO CHITTY, 1985).

2. WONG (1976) signale qu'à Trinidad, les feuilles sont utilisées en bain et en cataplasme pour soigner l'érysipèle et les foulures.

3. On retrouve un usage proche chez les Urubu-Ka'apor qui font consommer les feuilles par les personnes malades pour leur redonner du poids (BALÉE, 1994).

Quararibea duckei Huber

Bombacaceae

Synonymie
Quararibea turbinata Poir.

Noms vernaculaires
Créole : bois lélé [bwa-lélé].
Wayãpi : yaputulu'ɨ.
Palikur : —

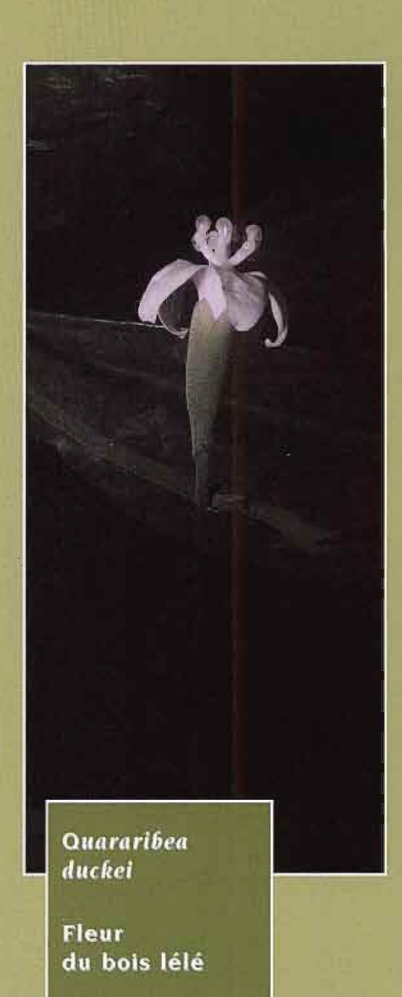
Écologie, morphologie
Arbre de forêt dense humide, assez fréquent.

Collections de référence
De Granville 453 ; Grenand 1213 ; Jacquemin 1425 ; Moretti 103 ; Sastre 4379.

Emplois
La cendre du bois est mélangée avec des feuilles de tabac et mise à macérer dans un peu d'eau, avec éventuellement un peu d'eau de Cologne. Le jus obtenu par expression de la cendre est prisé. L'emploi de cette cendre renforce l'effet narcotique du tabac. Cette pratique est très répandue chez les Noirs Marrons, d'où elle est passée chez les Créoles.

Étymologie
Créole : de *bois*, « arbre » et *lélé*, « petit ustensile en bois se terminant par trois amorces de branche en étoile et servant à mixer les liquides ». Les branches de cet arbre servent à fabriquer les *lélés*.

Chimie et pharmacologie
Il est possible que le mélange du tabac avec les cendres alcalines potentialise les effets narcotiques de la nicotine.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Quararibea duckei

Fleur du bois lélé



famille

Boraginaceae

Cordia curassavica (Jacq.) Roem. et Schult.

Boraginaceae

Synonymie

Cordia macrostachya (Jacq.) Roem. et Schult.

Noms vernaculaires

Créole : montjoly [monjoli].
Wayãpi : —
Palikur : tarub, tahub.

Écologie, morphologie

Arbuste sarmenteux abondant sur le littoral en zone rudérale.

Collections de référence

Grenand et Prévost 1955 ; Moretti 860, 1042 ; Prévost 3422.

Emplois

Chez les Créoles, l'infusion des feuilles, de préférence vieillissantes, est réputée antigrippale, aromatique et pectorale. Les feuilles froissées sont insecticides et, placées autour des poulaillers, elles en éloignent la vermine[1].

Les Palikur, en écrasant les feuilles et des bourgeons de *Montrichardia arborescens* (Aracées) préparent un cataplasme vulnéraire pour soigner les contusions. Les feuilles macérées dans l'eau tiède pendant une journée sont un remède bu contre l'asthme[2].

Étymologie

Créole : le nom *montjoly* n'a rien à voir avec le village du même nom. Celui-ci n'apparaît qu'à la fin du XIX[e] siècle alors que le nom de la plante est déjà appliqué à un *Cordia* au XVIII[e] siècle (AUBLET, 1775). Palikur : *tarub* serait aussi le nom d'un oiseau.

Chimie et pharmacologie

Les tests que nous avons effectués montrent que les feuilles renferment des flavonoïdes dont le profil chromatographique correspond à celui de flavones et (ou) de quinones. Des quinones (cordiaquinones) aux propriétés antifongiques et larvicides ont été isolées des racines (GOMEZ *et al.*, 2001).

On note aussi la présence assez générale dans la famille de mucilage et de tanins qui confèrent à ces drogues des propriétés émollientes, pectorales, astringentes. Plusieurs espèces renferment des alcaloïdes pyrolidiniques (cf. *infra* à *Heliotropium indicum* pour les propriétés et la toxicité de ces alcaloïdes).

Notes comparatives

1. Le terme *montjoly* a été utilisé dans la littérature ancienne pour divers petits *Cordia* médicinaux (antirhumatismaux, relaxants ou utilisés après un accouchement...) comme *Cordia bullata* (L.) Roem. et Schult.,



Cordia curassavica

Fleurs de montjoly : les feuilles froissées sont très odorantes

Cordia schomburgkii DC. et Cordia tomentosa Lam. ex Roem. et Schult. (AUBLET, 1775 ; HECKEL, 1897). Cette dernière espèce est d'ailleurs confondue par les Palikur avec Cordia curassavica (Moretti et Damas 131).
2. En Guyana, les feuilles préparées en tisane sont un remède contre l'hypertension et, en emplâtre, servent à cicatriser les coupures (VAN ANDEL, 2000).

Cordia nodosa Lam. — Boraginaceae

Synonymies
Cordia collococa Aublet ; *Cordia formicarum* Willd. ex Roem et Schult.

Noms vernaculaires
Créole : lamoussé fourmi [lanmousé-fronmi], bois fourmi [bwa-fronmi].
Wayãpi : yawa taɨ.
Palikur : wiwis kasiuβan.
Portugais : grão-de-galo, arua-felpudo.

Écologie, morphologie
Petit arbre assez commun en forêt primaire et en forêt secondaire[1].

Collections de référence
Grenand 344, 884 ; De Granville et Burgot 5216 ; Jacquemin 1563 ; Moretti 807 ; Prévost 1376.



Cordia nodosa

Fruis de lamoussé fourmi, plante myrmécophile

Emplois
Chez les Wayãpi, la partie interne de l'écorce grattée finement (elle se détache facilement) est préparée en décoction pectorale bue contre les *essoufflements* et le rhume[2].
Chez les Palikur, on prépare un bain avec la décoction des feuilles pour rendre tant les enfants que les chiens obéissants.

Étymologie
Les trois noms font allusion à la myrmécophilie de cette plante[1].
Créole : *lamoussé*, « d'autres arbres des genres *Xylopia* et *Unonopsis* » (Annonacées) et *fourmi*, en raison des poches myrmécophiles.
Wayãpi : *yawataɨ*, de *yawa*, « jaguar » et *taɨ*, « fourmi », le nom de l'arbre est aussi le nom de la fourmi-hôte. Palikur : *wiwis*, « terme de base pour les *Cordia* » et *kasiuβan*, de *kasiu*, « nom de la fourmi-hôte » et *βan*, « plante ».

Notes comparatives
1. Ce petit arbre est aisément reconnaissable à la pubescence couvrant toutes les parties de la plante et à des renflements myrmécophiles à l'extrémité des rameaux.
Les fourmis-hôtes, très venimeuses, ont été identifiées comme étant *Allomerus octoarticulatus*.
2. Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana préparent les feuilles sèches en tisane pour soigner l'hypertension et les Warao de la même région pour soigner la coqueluche (VAN ANDEL, 2000).

Heliotropium indicum L. Boraginaceae

Noms vernaculaires

Créole : crête dinde [krèk-denn], crête coq [krèk-kòk].
Wayãpi : —
Palikur : takaak arib, ivuiti duwẽ.
Portugais : rabo-de-galo, crista-de-galo.
Français : héliotrope.

Écologie, morphologie

Plante cosmopolite, cultivée[1].

Collections de référence

Jacquemin 1422 ; Moretti 883.

Emplois

Cette plante est fréquemment utilisée en médecine créole. Les feuilles sont chauffées, froissées et pressées pour en extraire le jus que l'on applique sur les yeux pour soigner les conjonctivites et calmer la douleur[2]. À d'autres fins, le jus obtenu en écrasant les feuilles est mélangé avec de l'huile de coco et additionné d'un peu de sel ; on fait boire le tout aux enfants pour soigner le rhume, la grippe, la toux. L'infusion des feuilles serait efficace contre l'asthme. Elle nous a enfin été indiquée comme antihémorragique.
Chez les Palikur, on retrouve des usages similaires, sans doute empruntés aux Créoles. En outre, ces Amérindiens associent cette espèce à *suepan* (cf. *Justicia pectoralis*, Acanthacées) pour élaborer un remède vulnéraire en cas de blessure ouverte. Les feuilles des deux espèces sont pilées ensemble et appliquées localement en emplâtre humecté de rhum.

Étymologie

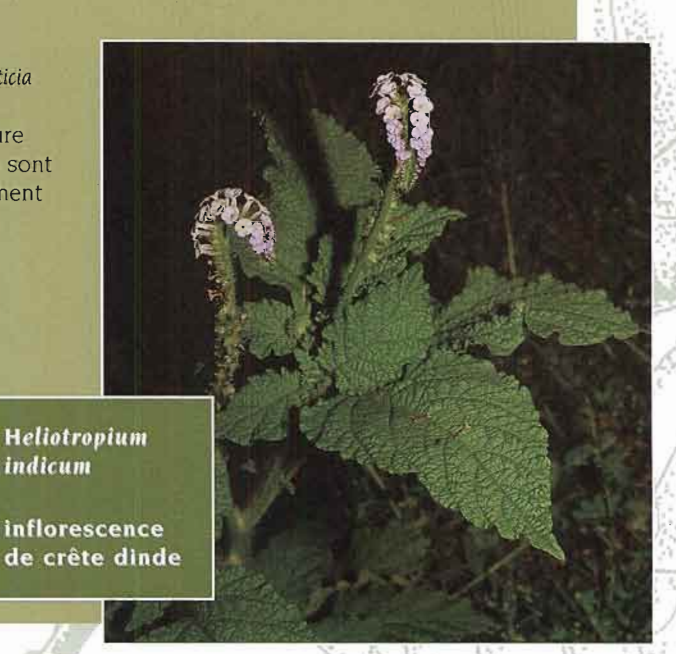
Les noms vernaculaires font allusion à l'inflorescence colorée en forme de crosse et la comparent soit à une crête de coq ou de dindon (*crête d'inde, crista de galo*) soit à la queue arquée du coq (*takaak arib, rabo de galo*).
En Palikur, *ivuiti* désigne les *Hibiscus* ornementaux (Malvacées) et *duwẽ*, « rouge ».

Chimie et pharmacologie

Cette espèce renferme des alcaloïdes esters à noyau pyrrolizidinique : héliotrine, lasiocarpine qui provoquent des troubles hépatiques pouvant aller jusqu'à la nécrose du foie. L'hépato-toxicité de ces alcaloïdes a fait l'objet de nombreuses publications car plusieurs espèces de cette famille sont, dans certaines régions du monde, consommées à une large échelle par les hommes et le bétail. La consommation sur une longue période de plantes renfermant des alcaloïdes pyrrolizidiniques représente un réel danger pour la santé publique (SMITH et CULVENOR, 1981). Les autorités de veille sanitaire de différents pays préconisent actuellement le retrait des médicaments à base de drogues végétales renfermant ces alcaloïdes en raison de leur hépato-toxicité largement démontrée.

Notes comparatives

1. Il s'agit d'une plante introduite au XVIIe ou XVIIIe siècle en Amérique. Son utilisation et sa culture sont inconnues des Amérindiens de l'intérieur de la Guyane.
2. L'emploi du suc des feuilles comme collyre est signalé aussi à Trinidad (WONG, 1976).



Heliotropium indicum

inflorescence de crête dinde

Symphytum officinale L. Boraginaceae

Noms vernaculaires

Créole : grand consoule [gran-konsoul], bibloze [bibloz].
Wayãpi : —
Palikur : —
Français : grande consoude.
Portugais : confrei.

Écologie, morphologie

Plante vivace des lieux humides et lisières de forêt, pourvue d'un volumineux rhizome portant des racines de la grosseur d'un doigt. Commune en Europe, depuis la Sibérie occidentale, elle est curieusement absente de la zone méditerranéenne alors qu'elle est naturalisée en Amérique du Sud.

Collection de référence

Jacquemin 2603.

Emplois

Chez les Créoles, l'infusion de feuilles est assez appréciée en breuvage pour soigner les varices et tous les troubles de la circulation. Elle posséderait en outre, des vertus hypotensives. Le Dr RICHARD (1937) l'indique également en tisane, pour soigner les affections pulmonaires.

Étymologie

Le nom latin de la plante était *consolida*, traduction du grec *symphuô*, « réunir, souder ». On a attribué très anciennement à la plante la propriété de guérir les plaies et même de consolider les fractures, d'où le nom de « grande consoude » qui, par déformation, a donné le nom de *grand consoule* en créole.

Chimie et pharmacologie

Cette plante, comme toutes les espèces de la sous-famille des Boraginoïdées, accumule du nitrate de potassium dans ses tissus (HEGNAUER, 3, 1964). La racine est riche en glucides ; elle possède du bornésitol, un abondant mucilage et des composés phénoliques : tanins, acide chlorogénique et acide caféique et des alcaloïdes : symphyto-cynoglossine (0,0021 %) et consolidine (0,00171 %) qui libèrent en s'hydrolysant la consolicine. Ces alcaloïdes exercent une action toxique sur le système nerveux central. Employée depuis l'Antiquité, elle demeure un remède populaire en France où la racine est administrée sous forme de cataplasme de pulpe râpée ou de décocté.

Cependant, les autorités de veille sanitaire de différents pays préconisent actuellement le retrait des médicaments à base de drogues végétales renfermant des alcaloïdes pyrrolizidiniques en raison de leur hépato-toxicité largement démontrée.

L'espèce renferme aussi des bases puriques : l'allantoïne (1 à 1,5 % des racines), la xanthine et l'hypoxanthine. Les réelles propriétés cicatrisantes semblent dues surtout à l'allantoïne, mais le mucilage intervient comme émollient et adoucissant (PARIS et MOYSE, III, 1971).

famille

Bromeliaceae

Les Bromaliacées sont surtout connues pour l'usage alimentaire de l'une d'entre elles, l'ananas, pour l'utilisation de leurs fibres, mais davantage encore pour leur usage moderne comme plantes ornementales. En revanche, cette famille comprend très peu de remèdes en Amérique tropicale.

Ananas comosus (L.) Merr.

Bromeliaceae

Noms vernaculaires

Créole : nannan.
Wayãpi : nãnã.
Palikur : kawah.
Français : ananas.
Portugais : abacaxi.

Écologie, morphologie

Plante américaine cultivée partout en Guyane pour son fruit très apprécié.

Emplois

Les Palikur considèrent l'ananas comme un abortif efficace. Pour ce faire, on prend quatre ananas verts que l'on coupe en quatre après les avoir épluchés. La moitié des morceaux est mise à bouillir, l'autre moitié est conservée crue. Le jus, extrait des morceaux bouillis, est absorbé le premier jour ; puis on consomme les morceaux crus à jeun, à raison de deux morceaux par jour pendant huit jours[1].

Note comparative

1. Un usage identique du fruit vert a été observé chez les Tikuna du haut Amazone (SCHULTES et RAFFAUF, 1990). La sève extraite des feuilles est, au Venezuela, un déparasitant contre les vers intestinaux (DELASCIO CHITTY, 1985).

famille

Burseraceae

Les espèces de cette famille se caractérisent par leur sève résineuse et balsamique. Ce caractère a été remarqué par les Amérindiens puis par les populations néo-coloniales. Les noms vulgaires employés par les Créoles anglais ou français (*incense wood, bois-encens, baume cochon*) sont de ce point de vue très clairs.

La distinction entre les espèces est en revanche plus délicate, sans doute en raison de la relative similitude des gommes utilisées. Le problème est compliqué par la circulation et l'utilisation, dans des langues amérindiennes pourtant de familles linguistiques différentes, d'un nombre de termes de base très limité. En l'absence d'herbier, il est donc souvent risqué de vouloir appliquer ces noms à des espèces précises... En présence d'herbiers abondants, en revanche, comme c'est le cas chez les Palikur et les Wayãpi, on constate malgré tout un certain flottement dans l'attribution des noms.

En tenant compte de ces difficultés à dégager une image ethnobotanique claire de cette famille, il est tout de même possible d'exposer quelques éléments relativement constants la concernant, ainsi que de présenter les principales espèces.

Les Burséracées sécrètent par les blessures de l'écorce une gomme résine plus ou moins épaisse et plus ou moins parfumée. À l'air, cette résine jaune-orangé se transforme en une matière grise ou blanche, légère, poreuse, friable, qui représente l'encens proprement dit. Ces produits ont, aussi loin que nous possédons des témoignages, trois grandes utilisations :

- La résine fraîche est employée comme remède externe et interne utilisé, entre autres, comme cicatrisant. Cet usage est connu des Créoles, des Palikur et des Kali'na.
- La résine, et plus rarement l'encens, souvent associés à des colorants sont utilisés comme parfum ou comme produit de maquillage. Ce dernier est une sorte de laque odoriférante obtenue en malaxant la résine avec un colorant (fréquemment le roucou) associé à une graisse dissolvante (*Carapa guianensis*, Méliacées par exemple).
- L'encens est un combustible utilisé soit sous forme de flambeau, soit pour allumer le feu, soit comme insectifuge (fumée).

En dehors des espèces présentées *infra*, nous pouvons citer parmi les espèces les plus connues de Guyane pour ces différents usages :

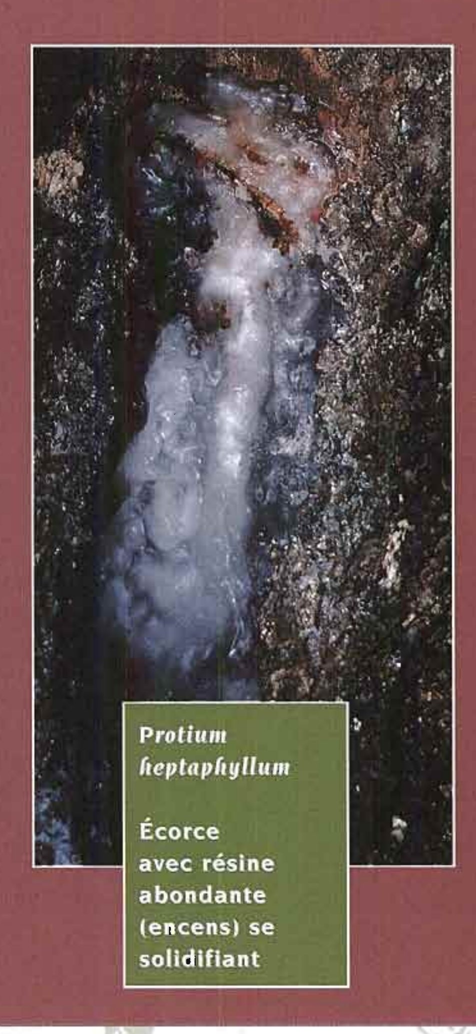
• *Protium aracouchini* (Aubl.) Marchand, *encens tite feuille* [bwa-lansan-ti-féy] (créole) ;

• *Protium heptaphyllum* (Aubl.) Marchand (De Granville 4437 ; Grenand 1372 ; Oldeman 1884), *bois l'encens* [bwa-lansan] (créole) ; *sipi* (wayãpi) ; *si:po* (kali'na) ; *haiawa* (arawak) ;

• *Trattinickia rhoifolia* Willd. (Grenand 1562, 3144) ; *ayawa* (wayãpi) ; *aya:wa* (kali'na) ; *ayau* (palikur).

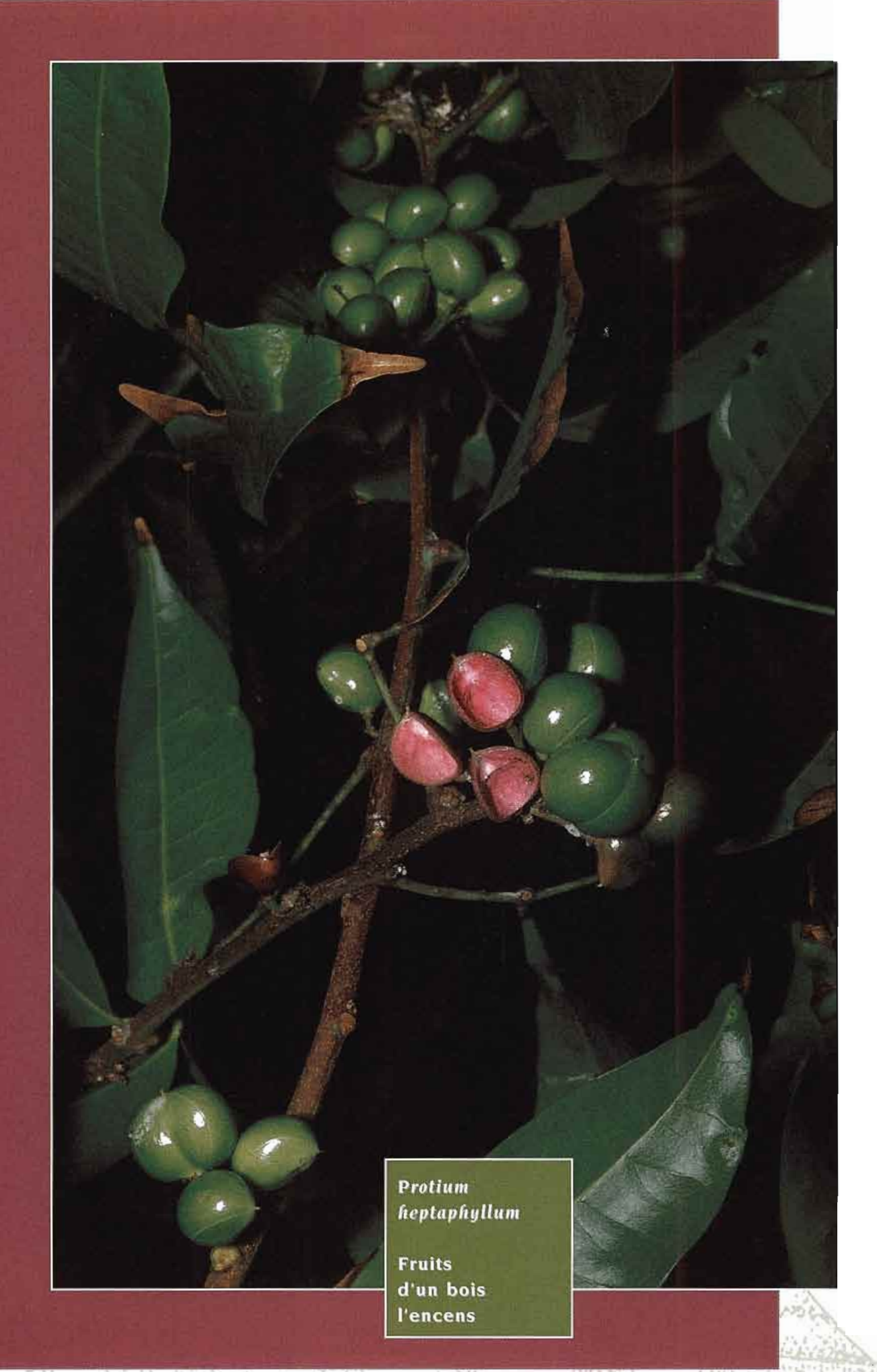
Les tests chimiques effectués sur quelques-unes des espèces collectées n'ont rien révélé de particulier. C'est une famille à oléorésine constituée par des huiles terpéniques volatiles et des alcools et acides triterpéniques. Après incision de l'écorce, les terpènes volatils s'évaporent, la proportion des sesquiterpènes devenant alors prépondérante dans la résine.

Les analyses publiées reflètent une grande diversité de composition des encens, en fonction de l'origine botanique et géographique.



Protium heptaphyllum

Écorce avec résine abondante (encens) se solidifiant

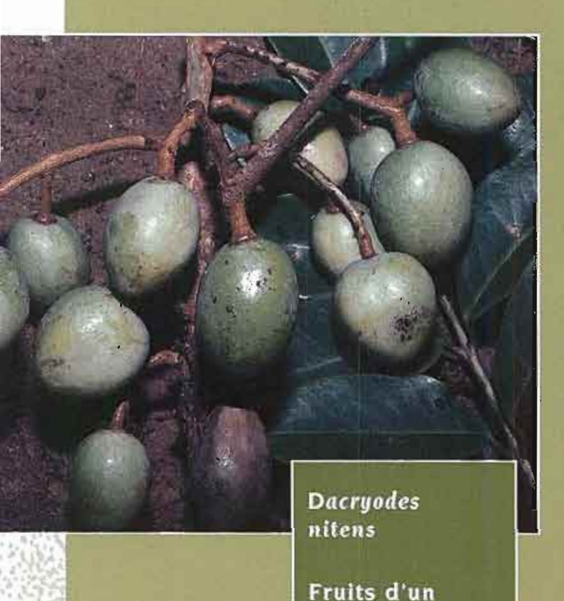


Protium heptaphyllum

Fruits d'un bois l'encens

Dacryodes nitens Cuatrec.

Burseraceae



Dacryodes nitens

Fruits d'un bois l'encens

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : ayawa sili.
Palikur : sedri puvemna, sedri seine.

Écologie, morphologie

Arbre peu commun de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1067 ; Prévost et Grenand 4308.

Emplois

Pour les Palikur, la sève qui s'écoule de l'écorce entaillée est un fortifiant ou un coupe-faim lorsque l'on est privé de nourriture (en cas de perte en forêt par exemple).

Étymologie

Palikur : *sedri*, du créole *cèdre*, désignant *Cedrela odorata* L. (Méliacées) et *puvemna*, « à petite feuille » ou *seine*, « blanc » (couleur du tronc).

Protium gallicum Daly

Burseraceae

Noms vernaculaires

Créole : bois l'encens [bwa-lansan] (terme générique).
Wayãpi : walakuseli, tulii.
Palikur : araksim.

Écologie, morphologie

Arbre moyen au feuillage fin croissant en forêt primaire[1].

Collections de référence

Grenand 2130 ; Lescure 734, 739.

Emplois

Chez les Palikur, cet encens était utilisé pour chasser les esprits :

- lorsqu'une personne avait un étourdissement, on lui répandait dans la chevelure de l'encens pilé ;
- lorsqu'un chasseur revenait de forêt, il utilisait l'encens de la même manière pour que les esprits se détachent de lui ;
- après un enterrement, on brûlait l'encens devant les cases du village et l'on s'en parfumait pour éviter que l'esprit du mort ne vous suive ; ces pratiques étaient accompagnées d'un interdit de consommation sur le piment[2].

Notes comparatives

1. Cette espèce récemment décrite par Daly (*New York Botanical Garden*) est présente dans les forêts côtières mais semble rare dans l'intérieur. Elle est très proche de *Protium aracouchini* (Aubl.) Marchand.

2. L'usage ancien de la résine de *Protium aracouchini* (créole, *encens tite feuille*, kali'na, *ala:kuse:li*), associée ou non à l'huile de *carapa* comme vulnéraire, n'a pas été retrouvé lors de nos enquêtes. Chez les Kali'na, la même résine était utilisée comme laxatif (AHLBRINCK, (1956 [1931]). Récemment VAN ANDEL (2000) a observé, chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana, l'usage de l'écorce réduite en poudre de *Protium decandrum* (Aubl.) March., pour soigner les plaies, les coupures et les brûlures.

Tetragastris altissima (Aubl.)Swart

Burseraceae

Synonymies

Icica altissima Aubl. ; *Tetragastris phanerocephala* Sandw.

Noms vernaculaires

Créole : encens rose [lansan-roz], bois yaya [bwa-yaya] (St-Georges).
Wayãpi : yaya'i.
Palikur : ayay.
Portugais : breu-manga.

Écologie, morphologie

Grand arbre de la forêt primaire et des vieilles forêts secondaires.

Collections de référence

Berton 100 ; Grenand 441, 1801 ; Lescure, 427 ; Prévost et Sabatier 2754.

Emplois

Chez les Palikur, la décoction de l'écorce utilisée en bain soigne l'érysipèle en traitement de longue durée[1]. Selon BERTON (1997), la décoction bue de la même écorce associée à celle de *Parkia pendula* (Mimosacées) est un contraceptif à raison de deux cuillerées chaque matin.
Elle est aussi considérée comme abortive en doses plus fortes.

Note comparative

1. L'écorce râpée de cette espèce est utilisée par les Surui de Rondônia en application locale pour soulager les démangeaisons (COIMBRA Jr., 1985).

*Trattinnickia rhoifolia*Willd.

Burseraceae

Noms vernaculaires

Créole : bois l'encens [bwa-lansan] (terme générique)
Wayãpi : ayawa.
Palikur : ayau.
Arawak : haiawa balli.
Portugais : breu-sucuruba.

Écologie, morphologie

Grand arbre commun en forêt primaire et dans les vieilles forêts secondaires.

Collections de référence

Grenand 241, 1562, 3144 ; Prévost et Sabatier 2800.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'encens provenant de cette espèce est introduit à serre dans des fentes pratiquées au bout de longs bâtons qui constitueront autant de flambeaux (*tuli*) fichés en terre, alignés et espacés tous les mètres. Ce dispositif est utilisé en cas d'épidémie occasionnée par les esprits des morts qui s'attachent à leurs victimes. À la nuit tombée, les flambeaux odoriférants sont allumés et la population du village défile en serpentant entre eux. Les esprits, incommodés, prennent la fuite. L'opération est en général répétée trois soirs de suite.

famille

Cactaceae

Cereus hexagonus (L.) Mill.

Cactaceae

Synonymies

Cactus hexagonus L. ;
Cereus longiflorus Alexander.

Noms vernaculaires

Créole : raquette carrée [rakèt-karé].
Wayãpi : kaukau.
Palikur : maraksiu.
Kali'na : makule:lu.
Portugais : jamacarú.

Écologie, morphologie

Grand cactus peu commun souvent planté ou protégé et dont la tige présente six côtes épineuses.

Collection de référence

Berton 76.

Emplois

Chez les Créoles de Cayenne, les fragments de tige et les feuilles de citrouille (*Cucurbita* sp., Cucurbitacées) sont chauffées sous la cendre ; le jus exprimé mélangé avec du miel et du jus de citron est bu contre la toux (LUU, 1975).

Ce cactus assez fréquent dans le nord-ouest de la Guyane côtière, a été observé cultivé chez les Wayãpi du Kouc (Amapá, Brésil). Les fragments de tige sont préparés en décoction bue comme fébrifuge[1].

Les Palikur utilisent cette espèce comme *Opuntia cochenillifera* (cf. *infra*) ; cf. aussi un autre usage à *Crescentia cujete* (Bignoniacées).

Note comparative

1. Au Venezuela préparées en bain, les tiges de ce cactus sont utilisées pour combattre les effets de l'insolation (DELASCIO CHITTY, 1985). L'espèce voisine, *Cereus jamacaru* DC. du Nordeste brésilien, est considérée comme antiscorbutique et soigne aussi la bronchite (CORRÊA, [1926] IV, 1984).



Cereus hexagonus

Raquette carrée à côtes épineuses

Epiphyllum phyllanthus (L.) Haw.

Cactaceae

Synonymies

Cactus phyllanthus L. ;
Phyllocactus phyllanthus (DC.) Link.

Noms vernaculaires

Créole : latcho caïman [latjo-kayman].
Wayãpi : yakale luway[1].
Palikur : punamna arib.

Écologie, morphologie

Plante épiphyte peu commune de la forêt primaire.

Collections de référence

Feuillet 681 ; Grenand 335 ; Jacquemin 1780 ; Lescure 345.

Emplois

Chez les Wayãpi, cette plante est utilisée pour laver un enfant lorsque son père a violé un interdit de chasse sur le caïman (risques de douleurs). La plante entière (rameaux charnus aplatis) est préparée en décoction[2].
Les Palikur utilisent cette plante magiquement pour éloigner les importuns. On frotte la pulpe écrasée, mélangée à celle d'un *Caladium* (Aracées) nommé *uwakβey*, avant de serrer la main de la personne concernée.

Étymologie

Créole : de *latcho*, « queue » et *caïman*.
Wayãpi : de *yakale*, « caïman à front lisse » et *luway*, « queue », « queue de caïman à front lisse ».
Palikur : de *punamna*, « caïman à lunettes » et *arib*, « queue », « queue de caïman à lunettes ».
Dans les trois cas, le nom vient de la forme suggestive de la feuille.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Les Wayãpi appliquent également le même nom à une fougère épiphyte (*Polybotrya caudata* Kunze, Dryoptéridacées, Grenand 280) et l'utilisent de la même façon, mais les deux plantes ne sont pas confondues.
2. Chez les Amérindiens de Guyana, cette plante préparée en tisane est un remède contre les courbatures, la coqueluche et le rhume (VAN ANDEL, 2000).



Epiphyllum phyllanthus

Fruit de queue caïman porté par un axe plat chlorophyllien : les graines sont disséminées par les oiseaux

Opuntia cochenillifera (L.) Miller

Cactaceae

Synonymie
Nopalea cochenillifera (L.) Salm-Dyck.

Noms vernaculaires
Créole : raquette, raquette plate [rakèt-plat].
Wayãpi : —
Palikur : iwogbot.

Écologie, morphologie
Cactus ornemental et acclimaté, commun sur la côte. Absent dans l'intérieur chez les Amérindiens.

Collections de référence
Berton 75 ; Moretti 1342.

Emplois
Chez les Créoles, l'infusion des parties aériennes est réputée pour soigner les *échauffis* (mycoses) en application locale. Elle est aussi employée comme shampooing pour les cheveux délicats. Ce dernier usage est également connu des Palikur. En outre, ces derniers amollissent les « raquettes » à la flamme et les appliquent sur les fronts douloureux ou sur le corps lors de convulsions ou de fortes fièvres pour les *rafraîchir* (Berton, 1997) ; pour plus de détails, cf. aussi *Lonchocarpus chrysophyllus*, Papilionacées. La même préparation sert enfin à faire disparaître les cicatrices laissées par les éruptions cutanées[1].

Étymologie
Créole : *raquette* fait allusion à la forme des rameaux charnus aplatis ; Palikur : *iwogbot*, de *iwak*, « main » et *bot*, « comme ».

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. À Trinidad, le suc extrait des « raquettes » est bu comme rafraîchissant ; les emplâtres faits avec les raquettes écrasées, servent à soigner les furoncles, l'érysipèle et les plaies (Wong, 1976).

Rhipsalis baccifera (J. Mill.) W. T. Stearn

Cactaceae

Synonymies
Rhipsalis cassutha Gaertn. ;
Rhipsalis minutiflora K. Schum.

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : duudumna hubban.

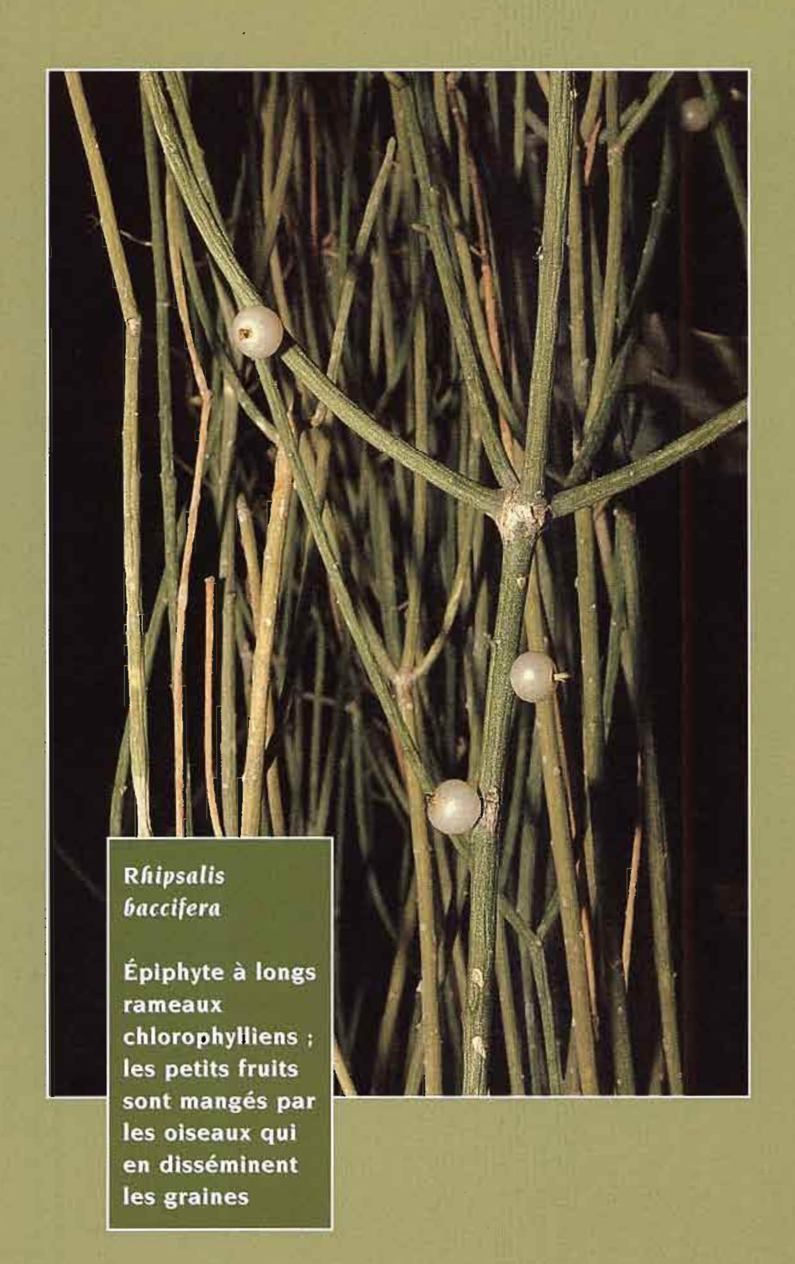
Écologie, morphologie
Plante épiphyte assez commune, typique de la forêt humide et des bords de rivière ombragés[1].

Collections de référence
Moretti 383, 1286 bis.

Emplois
Les Palikur associent *Rhipsalis baccifera* à un *Philodendron* non identifié (*duudumna*)[2] pour soigner les piqûres de raie venimeuse (*Potamotrygon hystrix*). Les deux plantes sont pilées ensemble et appliquées en cataplasme.

Étymologie
Palikur : de *duudumna*, « plante *Philodendron* » et *hubban*, « dard de raie ».
Ce nom fait référence à l'utilisation évoquée ci-dessus.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Rhipsalis baccifera

Épiphyte à longs rameaux chlorophylliens ; les petits fruits sont mangés par les oiseaux qui en disséminent les graines

Notes comparatives

1. Les *Rhipsalis* sont des plantes aphylles réduites à des rameaux chlorophylliens et charnus portant fleurs et fruits. Ils sont présents partout en Guyane.

2. D'après une observation faite en 2002 non loin de Macouria, avec deux de nos informateurs palikur, il pourrait s'agir de *Philodendron linnaei* Kunth.



Bauhinia guianensis

Fleurs de la liane tortue (ou échelle tortue)

famille

Caesalpinaceae

Bauhinia guianensis Aublet

Caesalpiniaceae

Synonymies

Bauhinia chrysophylla Vogel ; *Bauhinia excisa* (Griseb.) Hemsl. ; *Bauhinia platycalyx* Benth. ; *Bauhinia splendens* Kunth.

Noms vernaculaires

Créole : échelle tortue, échelle toti [échèl-toti, léchèl-toti].
Wayãpi : ayã yula.
Palikur : wahitye ariβra, wahitye avudiga[1].
Portugais : escada-de-jabotí, cipó-escada.

Écologie, morphologie

Grande liane commune des forêts primaires et secondaires.

Collections de référence

Grenand 507, 1684 ; Lescure 383.

Emplois

Les Palikur associent les folioles hachées et séchées à l'écorce pilée de *Brosimum acutifolium* (Moracées) pour confectionner des cigarettes enveloppées avec le liber de *Couratari multiflora* (Lécythidacées) qui sont fumées par les apprentis chamanes pour entrer en contact avec les esprits qu'ils souhaitent domestiquer. L'association symbolique (cf. étymologie ci-dessous) est ici évidente[2].

Étymologie

Créole : *léchèl-toti*, « échelle de la tortue terrestre (*Geochelene denticulata*) » ; Wayãpi : *ayã*, « esprit de la forêt », *yula*, « escalier » ; Palikur : *wahitye*, « esprit de la forêt », *ariβra*, « escalier » ou *avudiga*, « hamac ». Tous ces noms renvoient à la forme plate et ondulée de cette grosse liane.

Chimie et pharmacologie

Les écorces de cette liane renferment des naphtoquinones, des flavanes et des stéroïdes glucosidiques (VIANA *et al.*, 1999). L'extrait méthanolique des écorces et, dans une moindre mesure, les extraits dychlorométhane et acétate d'éthyle inhibent de façon significative le processus inflammatoire et ont montré une activité analgésique (CARVALHO *et al.*, 1999).

Notes comparatives

1. Ces noms s'appliquent à divers *Bauhinia* lianescents de grande taille et aux feuillages très similaires.

2. SCHULTES et RAFFAUF (1990) signalent que les graines sont diurétiques chez les Taiwano et les tiges utilisées pour les affections des reins chez les Tikuna. Les Waimiri Atroari utilisent l'infusion de *Bauhinia guianensis* pour soigner la diarrhée et les écoulements menstruels excessifs (MILLIKEN *et al.*, 1992). La sève brune extraite des tiges et des racines est également un important remède contre la diarrhée chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000). Chez les Yanomami et les Chacobo, elle est aussi utilisée pour soigner la diarrhée et les maux d'estomac (MILLIKEN et ALBERT, 1996 ; MUÑOZ *et al.*, 2000a) ; cf. également l'espèce suivante.

Bauhinia kunthiana Vogel

Caesalpiniaceae

Synonymie
Bauhinia rosea Miq.

Noms vernaculaires
Créole : échelle tortue, échelle toti [échèl-toti, léchèl-toti] (terme générique).
Wayãpi : ayãyula sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Liane assez rare croissant en forêt primaire humide et en végétation ripicole[1].

Collection de référence
Jacquemin 1777.

Emplois
Chez les Wayãpi, la tige entière, grattée en fins copeaux, sert à préparer une décoction utilisée contre la dysenterie et la diarrhée. Le traitement doit être appliqué plusieurs fois par jour[2].

Étymologie
Wayãpi : de *ayã yula*, « escalier des esprits », lianes très proches (*Bauhinia* spp.) et *sili*, « fine » carla tige est, pour cette espèce, très étroite.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. Cette plante semble présente un peu partout dans l'intérieur de la Guyane mais n'est abondante que le long de l'Oyapock.
2. Cette liane est employée comme antipaludique par les Amérindiens de Guyana (Johnston et Colquhoun, 1996). Chez les Urubu-Ka'apor c'est *Bauhinia outimouta* Aublet qui est utilisée contre la diarrhée et comme tonique (Balée, 1994) ; cf. également *Bauhinia guianensis*.



Caesalpinia pulcherrima (L.) Sw.

Caesalpiniaceae

Synonymie
Poinciana pulcherrima L.

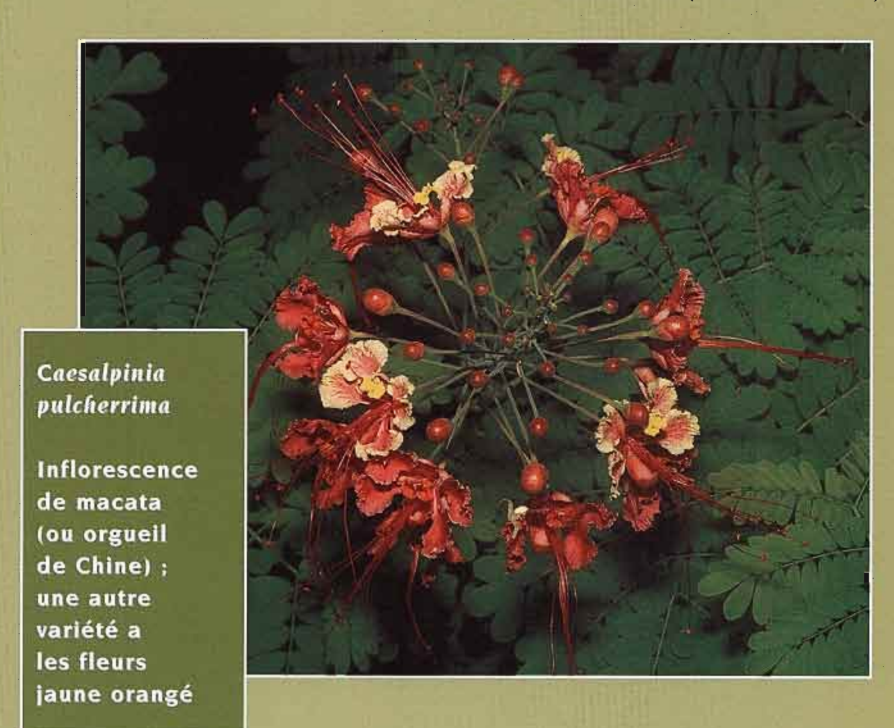
Noms vernaculaires
Créole : macata [makata], baragette [bwa-bwadjèt].
Créole antillais : baragette.
Français : orgueil de Chine.

Écologie, morphologie
Arbuste cultivé ornemental.

Collection de référence
Prévost 3454.

Emplois
L'infusion des feuilles et des fleurs de ce bel arbuste, très fréquent dans les jardins créoles, est diurétique.

Chimie et pharmacologie
Les feuilles renferment un hétéroside flavonique, le myricitroside.
Elles auraient des propriétés abortives (BOUQUET et DEBRAY, 1974).
Des tanins ellagiques ont été identifiés dans les écorces de tronc, ainsi qu'un nouveau diterpène-ester, la pulcherralpine (CHUN TAO *et al.*, 1986).
Les fleurs rouges renferment les composés suivants : α-sitostérol, lupéol, l'acide gallique, la quercetine et de la rutine.
Les fleurs jaunes renferment du α–sitostérol, de l'acétate de lupéol, de l'acide gallique, les flavonoïdes quercétine et myricétine (RAO, 1978).
Les fleurs, particulièrement les roses et les rouges, ont des propriétés antioxydantes et antiradicalaires (PADMA *et al.*, 2001).



Caesalpinia pulcherrima

Inflorescence de macata (ou orgueil de Chine) : une autre variété a les fleurs jaune orangé

Cassia fistula L. — Caesalpiniaceae

Noms vernaculaires
Créole : casse.
Wayãpi : —
Palikur : —
Français : casse des Antilles.
Portugais : canafistula verdadeira, cacho-de-ouro.

Emplois
Cet arbre a été introduit dans de nombreux pays tropicaux pour ses propriétés laxatives. Les Créoles emploient à cette fin la pulpe jaune brun qui entoure les graines.

Chimie et pharmacologie
La pulpe renferme une petite quantité de dérivés anthracéniques (1,5 à 3 %) et des composés analogues aux sennonides A et B qui lui confèrent des propriétés laxatives douces (PARIS et MOYSE, II, 1967). Les propriétés bactéricides et antistaminiques démontrées ont conduit les experts de la *Pharmacopée caribéenne* à classer dans la catégorie « recommandable » les usages externes relatifs aux traitements des dermatoses, usages fréquemment rencontrés dans les pays tropicaux (ROBINEAU *et al.*, 1999).

Copaifera guianensis Desf. — Caesalpiniaceae

Synonymie
Copaiva guianensis (Desf.) Krause.

Noms vernaculaires
Créole : coupawa [koupawa], bois capayou [bwa-kapayou].
Wayãpi : kupaiwa.
Palikur : maraura.
Français : copalier, copahu.
Aluku : pansu miti.
Portugais : copaíba-branca.



Écologie, morphologie
Arbre moyen ou grand de la forêt primaire et des forêts ripicoles propres[1].

Collections de référence
Fleury 215, 476 ; Grenand 2854 ; Prévost et Grenand 1054.

Emplois
Chez les Créoles et les Palikur du bas Oyapock, l'huile extraite du tronc à raison d'un litre par pied est utilisée comme lotion capillaire et en friction contre les rhumatismes et les crampes[2].

Selon BERTON (1997), elle sert aussi chez les Palikur à soigner les otites[3] et l'érysipèle.
Chez les Wayãpi de Camopi, l'écorce de tronc est préparée en décoction bue contre la dysenterie. Ce remède est d'origine émerillon[4]. Par ailleurs l'exsudation huileuse est appliquée sur les éruptions cutanées d'origines diverses.

Chimie et pharmacologie

Au Brésil, on extrait l'huile ou baume de copahu de plusieurs espèces du genre *Copaifera*. Sans une vérification botanique rigoureuse des sources citées, il faut donc être prudent dans l'exploitation de la littérature chimique sur cette espèce, même s'il ne semble pas que l'on ait noté de grandes variations dans la qualité de l'huile. L'espèce la plus étudiée jusqu'ici est *Copaifera langsdorfii* Desf. et il faut, là encore, éviter d'extrapoler sans discernement ses propriétés aux autres espèces.
L'huile de copahu provenant de divers *Copaifera* renferme des diterpènes et des caryophyllènes (MONTI *et al.*, 1999). CASCON et GILBERT (2000) ont montré la présence de sesquiterpènes et les acides diterpèniques suivants : copaène, trans-caryophyllène, trans-bergamotène,-sélinène, -bisabolène, -cadinène, -oxyde de caryophyllène, les acides copalique, polyalthique et 3-acétoxycopalique.
L'huile possède des activités bactéricides, anthelminthiques, analgésiques, anti-inflammatoires, gastro-protectrices et tripanocides (CASCON et GILBERT, *ibid.*). Un diterpène du type clérodane, (-)-kolavénol, isolé de *C. langsdorfii*, a montré une activité assez nette sur des tumeurs murines greffées (OHSAKI *et al.*, 1994). L'oléorésine de la même espèce a montré une activité gastro-protectrice (PAIVA *et al.*, 1998).
Le copahu est employé comme fixateur de parfum par les industries de la cosmétique, qui mettent aussi à profit ses propriétés bactéricides. Mais c'est comme source renouvelable d'hydrocarbures qu'il a connu ces dernières années un regain d'intérêt. Le mélange de sesquiterpènes qui constitue l'huile de copahu peut être utilisé comme pétrole sans grande modification chimique (CALVIN, 1979). Des plantations à grande échelle sont tentées au Brésil notamment, où l'on a fondé de grands espoirs sur « l'arbre à pétrole » (ALENCAR, 1981).

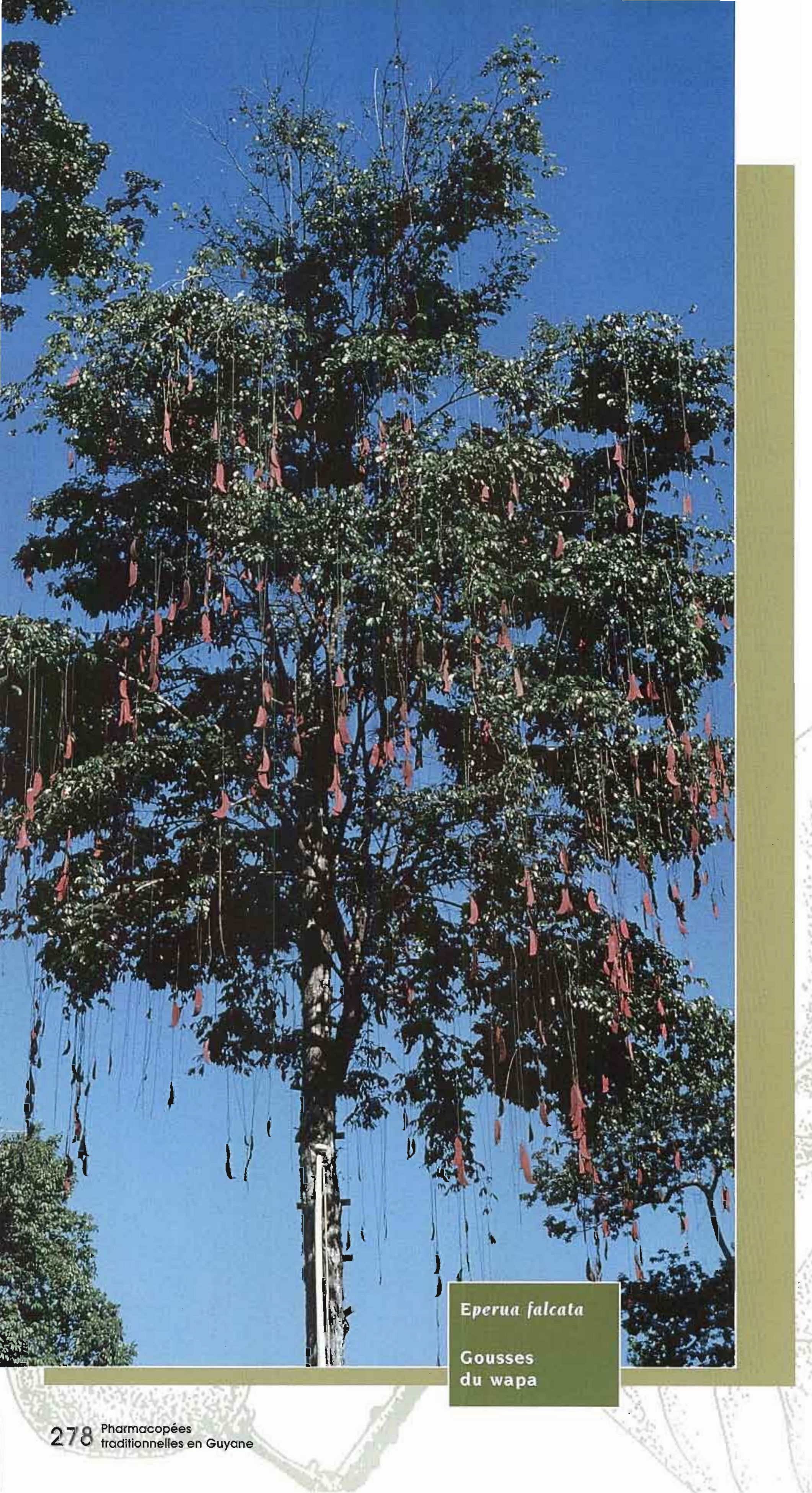
Notes comparatives

1. Cette espèce, vivant en peuplement, est assez fréquente dans l'ouest de la Guyane. En revanche, dans le bassin de l'Oyapock, les populations locales n'en signalent que deux peuplements, l'un sur le moyen Camopi, l'autre sur le moyen Oyapock.

2. En Guyane, seule *Copaifera guianensis* semble présente, contrairement au Brésil où on extrait l'huile de plusieurs espèces de ce genre. L'huile de copahu fut employée très tôt en Europe pour ses propriétés antiseptiques et anti-inflammatoires dans le traitement des catarrhes, gonorrhées, etc. « Le baume de copahu est l'un des plus admirables remèdes qui est apparu à ce jour pour la guérison des plaies » (POMET, 1735). Un usage identique a été retrouvé par BOOM (1990) chez les Panare du Venezuela. Il figurait dans de nombreuses pharmacopées comme antiblennorragique, avant que l'apparition des antibiotiques ne lui fît perdre de son importance. Notons que l'usage antiblennorragique a été retrouvé récemment chez les Aluku (FLEURY, 1991).
L'usage de cette huile comme dissolvant du roucou (*Bixa orellana*, Bixacées) signalé par ROTH (1924) dans l'ouest des Guyanes n'a pas été trouvé en Guyane française.
Elle est aussi utilisée au Brésil comme lotion capillaire et en friction contre les rhumatismes (catalogue de l'IEPA, Macapá, 2000).

3. Les Urubu-Ka'apor se servent également de cette espèce contre les maux d'oreille (BALÉE, 1994).

4. Cet usage de l'écorce est également connu des Aluku du Maroni, proches voisins des Émerillon (FLEURY, 1991).



Eperua falcata

Gousses du wapa

Eperua falcata Aublet — Caesalpiniaceae

Synonymie
Panzera falcata (Aubl.) Willd.

Noms vernaculaires
Créole : wapa [wapa], wapa rouge, pois sabre (vieilli), wapa gras [wapa-gra].
Wayãpi : tapaka.
Palikur : wap, wap duwõ.
Aluku : bìíudu.
Portugais : apá, muirapiranga.

Écologie, morphologie
Grand arbre de forêt primaire et des berges bien drainées.

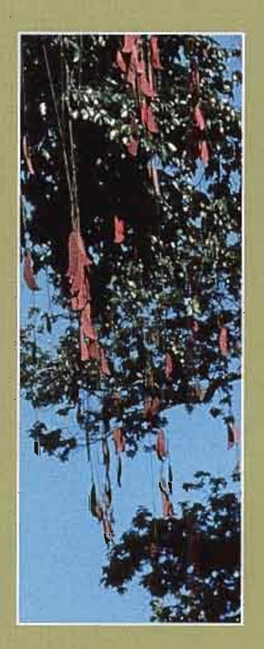
Collections de référence
Grenand 610, 3060 ; Moretti 1363 ; Oldeman et Tiburce 218.

Emplois
Les écorces de cet arbre, reconnaissable à ses gousses plates et larges pendantes au-dessus de l'eau, sont employées par les Aluku en décoction comme analgésique dentaire ; cet usage est connu de certains Créoles. Les Saramaka utilisent comme cicatrisant des plaies la résine qui s'écoule du cœur de l'arbre.

Étymologie
Créole : *wapa* est un emprunt à une langue amérindienne ; cf. arawak, *wallaba* et palikur, *wap*.

Chimie et pharmacologie
Les analyses chimiques que nous avons effectuées montrent que feuilles et écorces de tronc renferment un mélange complexe de polyphénols : flavanes, flavonoïdes, etc. L'équipe de Delaveau a isolé de la résine, des hydrocarbures ainsi que des diterpènes bicycliques neutres et acides.

Les propriétés cicatrisantes n'ont pas été confirmées, mais il a été mis en évidence des propriétés bactéricides et antifongiques expliquant la durabilité naturelle de son bois (DELAVEAU et VIDAL-TESSIER, 1988). Un brevet a été déposé sur les applications en dermo-cosmétique d'un extrait de cette espèce présentant une activité antiradicalaire (PAULY et MORETTI, 1998b). Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Hymenaea courbaril L. Caesalpiniaceae

Noms vernaculaires

Créole : courbaril [koubari], caca chien [kaka-chien] (fruit).
Wayãpi : yɨta'i.
Palikur : simig.
Français : copal, copal du Brésil.
Kali'na : ʃimili.
Portugais : jatobá, jutaí.

Écologie, morphologie

Grand arbre des forêts secondaire et primaire[1].

Collections de référence

Grenand 1078, 3276 ; Jacquemin 2665 ; Moretti 291 ; Prévost et Sabatier 3585.

Emplois

La décoction de l'écorce de tronc de cet arbre très commun est, pour les Créoles, dépurative et antipyrétique. Additionnée de sucre, elle peut remplacer le thé. On utilise aussi la résine (nommée *gelée*) qui s'exsude de l'écorce quelque temps après l'incision pour traiter les plaies récentes.
Chez les Wayãpi, les sécrétions résineuses fraîches ainsi que l'arille des fruits (par ailleurs comestibles) sont un remède contre la dysenterie[2].
Chez les Palikur, la résine fraîche délayée dans l'eau est un remède bu contre les *vents* et les *maux de cœur* (*kunavui*). L'écorce, de son côté, est préparée en décoction comme remède contre les maux d'estomac. En raison de son amertume, elle est mélangée à du sirop de miel ou du lait concentré sucré. Ce remède en traitement de fond est pris quotidiennement de bon matin jusqu'à cessation du mal.
Pour soigner la *blesse*, on frotte sur tout le corps de la *chandelle molle* (suif) mêlée à la résine et on boit très chaude la décoction de l'écorce. Enfin la résine fraîche est appliquée sur les taches de grossesse ou les gercures des seins.

Chimie et pharmacologie

Karrer (1958) signale que dans la résine de cet arbre, on a identifié un diterpène, l'acide copalique. Langenheim *et al.* (1977) ainsi que Stubblebine et Langenheim (1980) ont étudié la composition en sesquiterpènes de la résine extraite des feuilles. Ils ont trouvé que le nombre et les proportions de ces corps étaient très variables en fonction des régions et des biotopes. Cette résine est à la fois fongicide et toxique pour les larves d'insectes phytophages. Elle constitue donc un bon moyen de défense pour la plante.

Notes comparatives

1. En Guyane, l'espèce semble particulièrement répandue sur la côte, sans doute grâce à l'action protectrice de l'homme.
2. *Hymenaea courbaril* est un arbre très connu dans toutes les basses terres d'Amérique tropicale pour son port majestueux, mais surtout pour ses sécrétions (provoquées au niveau du tronc, spontanées au niveau des racines) blanches et molles puis durcissant en prenant une teinte jaune d'or (copal). L'usage de ces sécrétions comme remède et comme vernis est très estimé parmi les sociétés amérindiennes et néocoloniales (Roth, 1924 ; Lemée, 4, 1956 ; Silva *et al.*, 1977). L'écorce préparée en décoction et utilisée en bain est un remède contre la fièvre chez les Tiriyo (Cavalcante et Frikel, 1973). Le thé de courbaril est utilisé en Guyana pour soigner la grippe, le diabète, les courbatures et la dysenterie (van Andel, 2000). Dans ce pays, la résine fraîche est utilisée aussi pour soigner les plaies et la dysenterie, en association avec le latex de balata (*Manilkara bidentata* (A. DC.) Chevalier, Sapotacées) (Polak, 1992).



Hymenaea courbaril

Gousse du courbaril (ou caca chien)



Hymenaea courbaril

Gousse ouverte du courbaril : graines entourées d'une arille farineuse comestible

Senna alata (L.) Roxb. Caesalpiniaceae

Synonymies
Cassia alata L. ; *Cassia bracteata* L.f.

Noms vernaculaires
Créole : bois dartre [bwa-dat], cassialata [kasialata].
Wayãpi : pole.
Palikur : wahamwi vie.
Créole antillais : dartrier (FOURNET, 1978).
Aluku : niefo udu.
Portugais : mata-pasto.

Écologie, morphologie
Petit arbre pantropical très commun dans les zones ouvertes.

Collections de référence
Grenand et Prévost 1982 ; Moretti 1338 ; Oldeman et Burgot 507 ; Prévost et Grenand 3228.

Emplois
Les Cayennais nomment cette espèce *bois dartre*, alors que les habitants créoles des autres communes appliquent ce nom à diverses espèces de *Vismia*. Les feuilles finement broyées sont mélangées à de la graisse ou de l'huile ou simplement appliquées et frottées sur les dartres.
Chez les Wayãpi, les feuilles préparées en décoction sont un fébrifuge utilisé en lavage externe.
Chez les Palikur enfin, les fleurs préparées en décoction amère sont bues comme vermifuge[1]. Selon BERTON (1997), elles sont parfois associées aux feuilles de *Mikania micrantha* (Astéracées). Les feuilles et l'écorce préparées de la même façon sont utilisées en lavage externe contre diverses maladies de peau (*igka*, *kũnk*, *waigu*, cf. tabl. IV page 80 et tabl. V page 85), l'acné juvénile et la gale.

Étymologie
Créole : le premier terme se réfère clairement à la maladie soignée et le second est un emprunt au terme botanique. Palikur : de *wahamwi*, « anaconda géant » et *vie*, de *aßey*, « remède », probablement en raison de son habitat ripicole et



Senna alata

Fleurs de bois dartre (ou cassialata)

aussi des maladies que cette plante soigne : dans tous les cas la peau pèle plus ou moins... comme la peau des serpents.

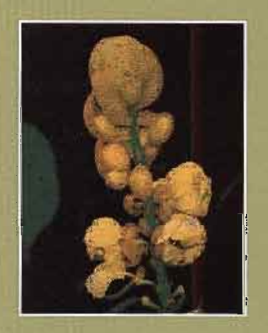
Chimie et pharmacologie

Les feuilles renferment de la rhéine. La teneur en anthraquinone pourrait être supérieure au séné et justifier l'usage de l'infusion des feuilles comme purgatif. L'extrait aqueux de feuilles à 5 % contient 1,55 % de dérivés hydroxy-anthracéniques, sous forme de sennosides B et 100 mg/ml de dérivés anthraquinoniques, sous forme de rhéine et d'aloé-émodol (ROBINEAU *et al*, 1999). La plante est un remède universel contre diverses dermatoses : dartres, ulcères, eczémas et est également réputée antiherpétique. On emploie généralement les feuilles fraîches. On leur attribue aussi une action antiparasitaire contre la gale et antibactérienne (ANTON et DUQUENOIS, 1968).

Les fruits seraient aussi purgatifs et, comme ceux de *Senna occidentalis*, ils peuvent être, après torréfaction, employés comme succédané du café sans caféine (ANTON et DUQUENOIS, *ibid.*).

Note comparative

1. Les Aluku préparent avec les fleurs ou les racines une tisane à usage similaire (FLEURY, 1991). Les Tikuna préparent également avec les fleurs, une tisane purgative (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).



Senna hirsuta (L.) Irwin et Barneby

Caesalpiniaceae

Synonymies

Cassia hirsuta L. ; *Ditremexa hirsuta* (L.) Britton et Rose.

Nom vernaculaire

Créole : café zerb pian [kafé-zerb-pian]

Écologie, morphologie

Arbrisseau pantropical très commun.

Collection de référence

Jacquemin et Burgot 1420.

Emplois

Même usage pour cette espèce que pour *Senna occidentalis*.

Senna obtusifolia (L.) Irwin et Barneby

Caesalpiniaceae

Synonymie

Cassia obtusifolia L.

Noms vernaculaires

Créole : café zerb pian [kafé-zerb-pian].
Créole antillais : soumaké.

Collection de référence

De Granville 4628.

Emplois

Même usage pour cette espèce que pour *Senna occidentalis*.

Senna occidentalis (L.) Link

Caesalpiniaceae

Synonymies
Cassia occidentalis L. ; *Ditremexa occidentalis* Britton et Rose.

Noms vernaculaires
Créole : café zerb pian [kafé-zerb-pian], digo [digo], indigo [endigo][1], anigou [annigou], digo café [digo-kafé].
Wayãpi : —
Palikur : yatuwe βan.
Portugais : pajamarioba, pamarijoba, fedegoso-verdadeiro

Écologie, morphologie
Arbuste pantropical très commun, souvent cultivé.

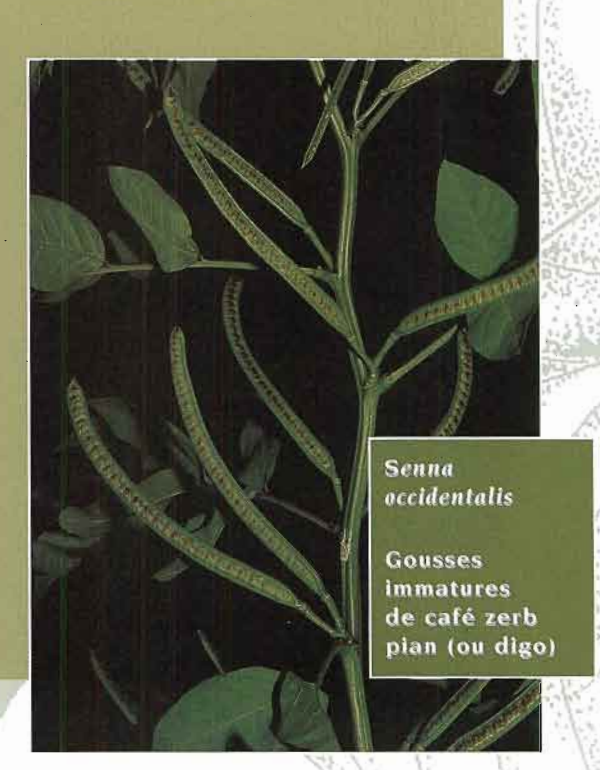
Collections de référence
Berton 13 ; Gély 46 ; Moretti 182 ; Jacquemin et Burgot 1419 ; Prévost 3948.

Emplois
Les graines de ce petit arbuste sont employées par les Créoles comme succédané du café, après torréfaction. Les feuilles prises en tisane seraient efficaces contre les calculs rénaux. L'alcoolature des racines est utilisée en friction dans les crises de rhumatisme. Chez les Palikur, la décoction des feuilles est bue contre la grippe, la fatigue et le diabète en petite quantité. Quatre feuilles en infusion longue donne une tisane verte qui constitue, à raison d'un demi-verre par jour, un traitement amaigrissant.

Étymologie
Créole : de *café* en raison de son usage et *zerb pian*, « herbe de la sarigue », en raison de son odeur aussi forte que celle de l'animal.

Chimie et pharmacologie
La *casse puante*, comme on appelle cette espèce dans d'autres régions tropicales francophones, connaît des usages variés. L'action diurétique des feuilles a été reconnue ainsi que leur faible action purgative. Ces propriétés sont liées à la présence de traces de dérivés anthracéniques purgatifs (hétérosides de physcion) et de c-flavonoïdes en abondance (vitexine). La racine serait également purgative et renferme des dérivés anthroniques du type chrysophanol et, pour les racines âgées, du physcion (ANTON et DUQUENOY, 1968). La torréfaction détruit la toxalbumine présente dans les graines fraîches. Cette dernière substance, myodégénérative, serait toxique pour le bétail (BRUNETON, 1996). La torréfaction détruit aussi en grande partie les dérivés anthracéniques purgatifs (dérivés du physcion).

Notes comparatives
1. Les plantes que l'on nous a montrées sous le nom de *indigo* ne sont ni *Indigofera tinctoria* L., ni *Indigofera suffruticosa* Mill. (Papilionacées). Ces espèces étaient autrefois cultivées en Guyane comme plante tinctoriale (LE ROUX, 1994). On notera que le feuillage de ce *Senna* et des Indigos présentent une ressemblance certaine.



Senna occidentalis

Gousses immatures de café zerb pian (ou digo)

Senna quinquangulata (L. C. Rich.) Irwin et Barneby

Caesalpiniaceae

Synonymie

Cassia quinquangulata Rich.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : mãngãngã lemiũ'ɨ.
Palikur : datka aiβra.
Aluku : maloko pesi.

Collections de référence

Grenand 1049, 2067 ; Sastre 4693.

Écologie, morphologie

Liane des végétations secondaire et ripicole atteignant parfois une grande taille en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1049, 2067 ; Sastre 4693.

Emplois

Les Palikur utilisent cette espèce comme cicatrisant des plaies ouvertes. La sève extraite des tiges écrasées est appliquée localement ; par ailleurs on absorbe chaque jour une décoction faite avec un fragment de tige de 20 cm coupé en quatre. La tisane est consommée jusqu'à ce que l'on puisse vaquer normalement à ses occupations[1].

Étymologie

Wayãpi : de *mãngãngã*, « bourdon » et *lemiũ'ɨ*, « nourriture », car ces insectes aiment en butiner les fleurs.
Palikur : *datka*, « anaconda » et *aiβra*, de *ihip*, « liane », traduit par « escalier de l'anaconda ».

Note comparative

1. Les Aluku utilisent cette espèce en bain contre les éruptions cutanées (Fleury, 1991).

Senna reticulata (Willd.) Irwin et Barneby

Caesalpiniaceae

Synonymie

Cassia reticulata Willd.

Noms vernaculaires

Cf. noms vernaculaires à *Senna alata*[1].

Écologie, morphologie

Petit arbre plutôt ripicole.

Collections de référence

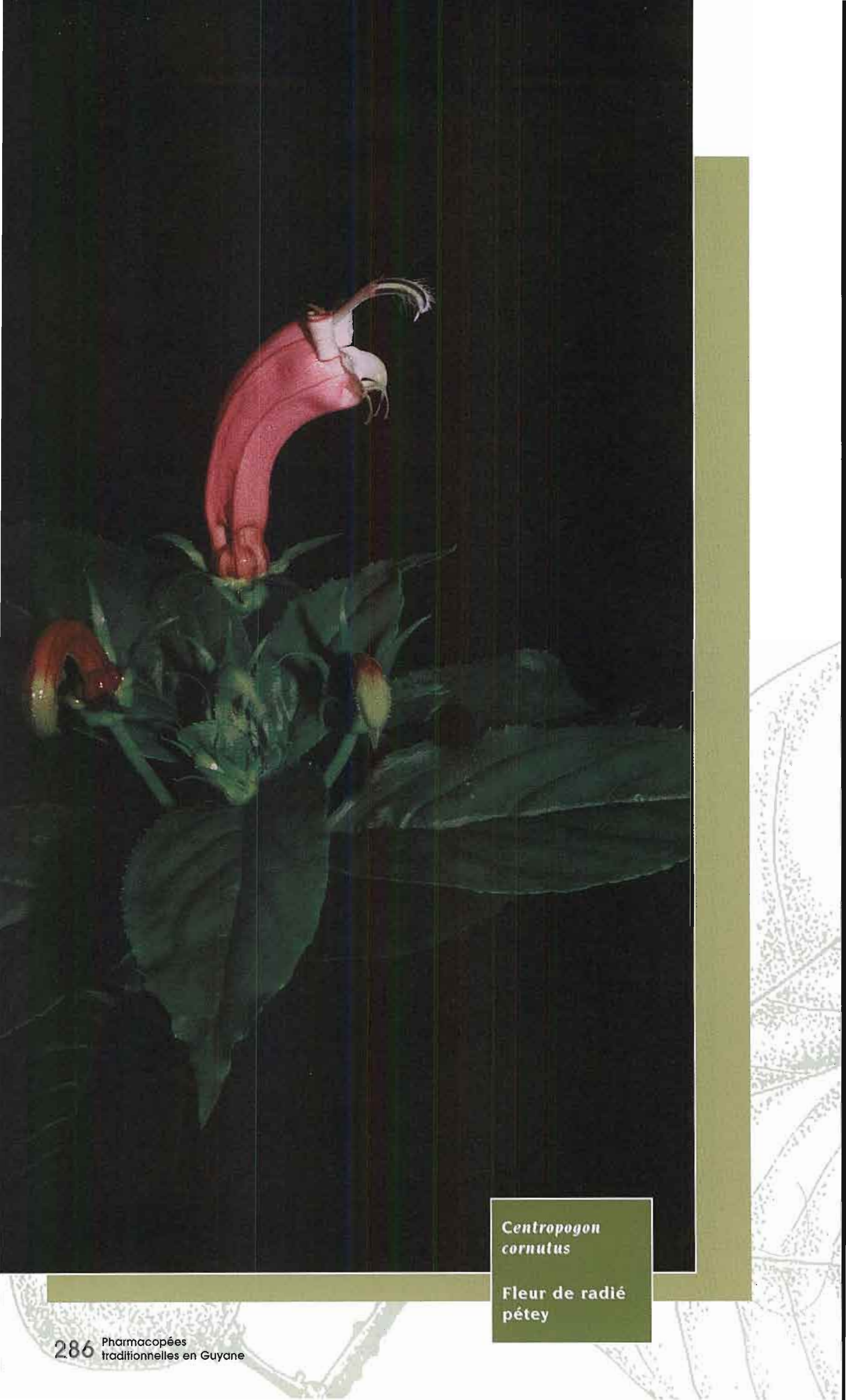
Jacquemin 1582, 1735 ; Lescure 517 ; Oldeman et Burgot 3602.

Emplois

Même usage pour cette espèce que pour *Senna alata*.

Note comparative

1. Cette espèce est confondue avec *Senna alata* par l'ensemble des populations de Guyane.



Centropogon cornutus

Fleur de radié pétey

famille

Campanulaceae

Centropogon cornutus (L.) Druce

Campanulaceae

Synonymies

Centropogon surinamensis (L.) C. Presl. ; *Lobelia cornuta* L.

Nom vernaculaire

Créole : radié pétey [radjé-pété], Saint John[1].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

Arbrisseau parfois sarmenteux commun en végétation rudérale. Il ne croît que dans la région côtière.

Collections de référence

Jacquemin 1401, 1417 ; Moretti 785, 867 ; Prévost 3566.

Emplois

Les Créoles utilisent les feuilles à des fins alimentaires (épinards) mais en préparent également une décoction réputée tonique et abortive.

Étymologie

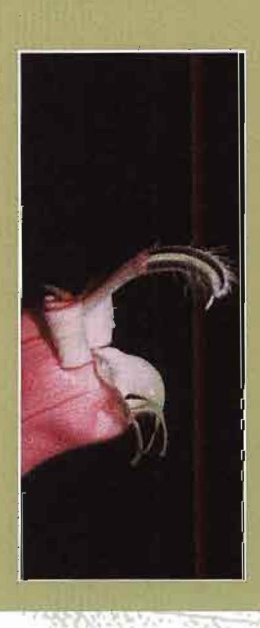
Créole : de *radié*, « petite plante » et *pétey*, du français « péter », « la petite plante qui fait péter », en référence à son usage alimentaire[2].

Chimie et pharmacologie

Le genre renferme de l'acide chélidonique (HEGNAUER, 4, 1966).

Notes comparatives

1. *Saint John* est également attribué en créole à *Justicia secunda* (Acanthacées), fournissant un nouvel exemple de glissement spécifique où le même nom et le même usage sont attribués à deux espèces différentes.
2. En Guyana, cette espèce est fréquemment utilisée pour de nombreux usages médicinaux, mais avant tout comme diurétique (VAN ANDEL, 2000). Chez les Conibo du Pérou, elle sert à soigner les affections de la peau (LOAYZA et TOURNON, 1988).



famille

Caprifoliaceae

Sambucus simpsonii Rehder

Caprifoliaceae

Noms vernaculaires

Créole : sureau [siro], fleur sirio [sirio].
Wayãpi : —
Palikur : saram βey.
Portugais : sabugueiro.

Écologie, morphologie

Arbuste introduit comme plante ornementale ; il est souvent cultivé.

Collections de référence

Berton 125 ; Kodjoed 76 ; Moretti 728 ; Prévost 1324 ; 3931.

Emplois

En médecine créole, la tisane des inflorescences, émétique à forte dose[1], est prise comme antigrippal.

Les Palikur préparent avec les feuilles une décoction fébrifuge qui est appliquée en bain. Si on y ajoute les barbes de maïs vert et les feuilles sèches de *bois canon* (*Cecropia obtusa*, Cécropiacées), elle sert également à soigner la rougeole.

Nous sommes là en présence d'usages solidement attestés dans la littérature (PERROT et PARIS, 2, 1974) et qui trouvent leur origine dans l'utilisation du sureau (*Sambucus nigra* L.) en Europe[2].

Pour un autre usage, cf. *Crescentia cujete*, Bignoniacées, p. 240.

Étymologie

Créole : *fleur sirio* et *siro* sont bien entendu des altérations du français « sureau ».

Palikur : *saram βey*, de *saram*, altération du portugais *sarampo*, « rougeole » et *βey*, « remède », « le remède contre la rougeole ».

Chimie et pharmacologie

Les fleurs des espèces de ce genre sont riches en sels minéraux, surtout en nitrate de potassium. Elles renferment du mucilage et des acides polyphénoliques, acides chlorogéniques et caféine ainsi que des flavonoïdes : le rutoside représente jusqu'à 3 % des fleurs sèches (PARIS et MOYSE, II, 1967). Nous avons confirmé la présence de rutoside dans les fleurs de la présente espèce au moyen de la chromatographie sur papier dans plusieurs systèmes de solvants (solvant de Partridge, acide acétique 15 %, Forestal), par comparaison avec un échantillon témoin de rutoside.

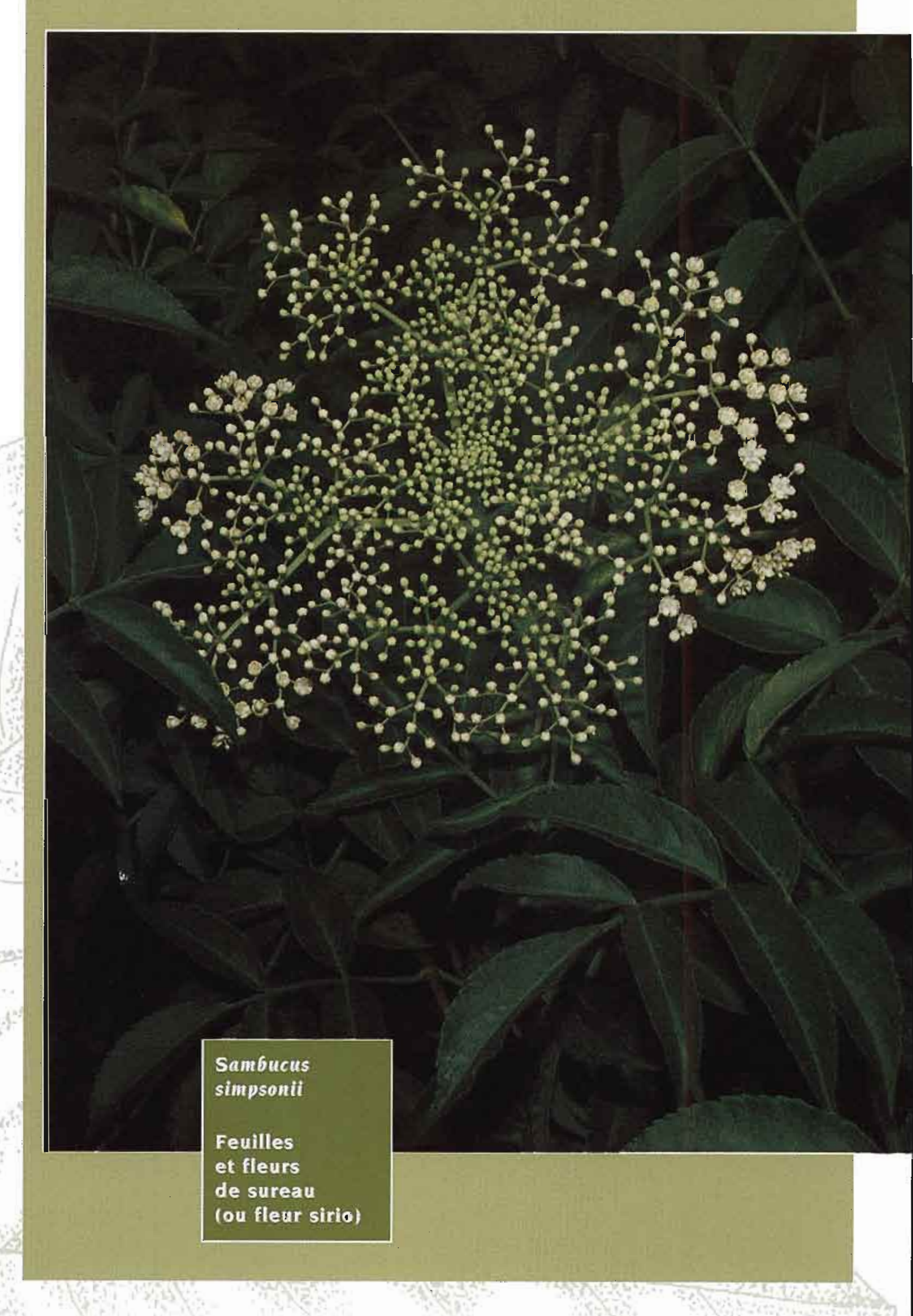
Le rutoside est un flavonoïde employé en pharmacie pour renforcer la résistance capillaire.

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

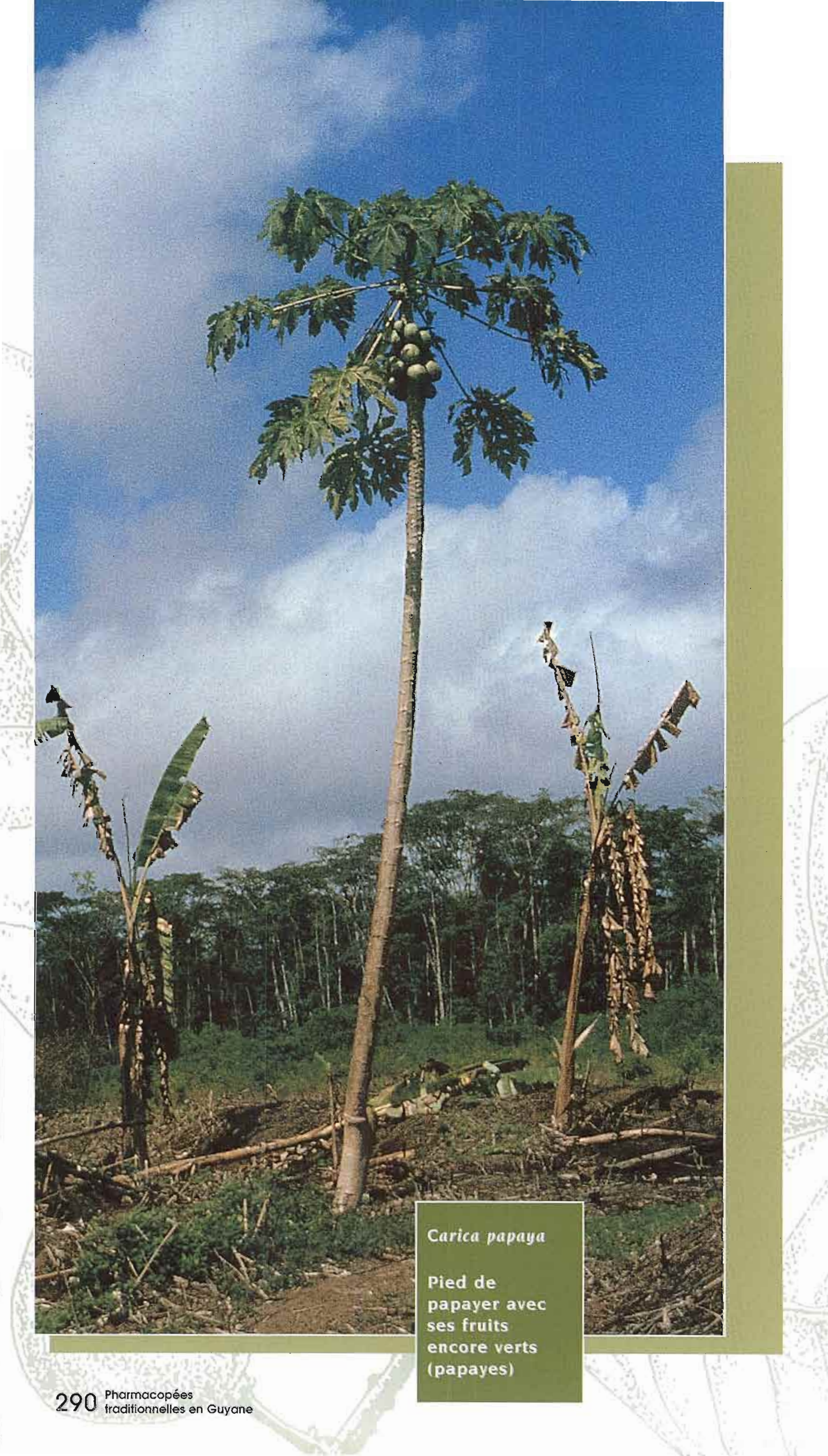
1. Le docteur RICHARD (1937) signale l'usage du suc brut des feuilles écrasées, comme vomitif et purgatif chez les orpailleurs créoles de la région de Saint-Elie.

2. Aux Antilles, c'est la même espèce qui est utilisée comme sudorifique et fébrifuge (FOURNET, 1978) alors qu'en Amazonie brésilienne, on utilise l'espèce européenne pour soigner la rougeole (FURTADO *et al.*, 1978 ; BRANCH et SILVA, 1983).



Sambucus simpsonii

Feuilles et fleurs de sureau (ou fleur sirio)



Carica papaya

Pied de papayer avec ses fruits encore verts (papayes)

famille

Caricaceae

Carica papaya (L.)

Synonymie

Carica sativa Tussac

Noms vernaculaires

Créole : papaye [papay].
Wayãpi : mãũ.
Palikur : paβay.
Portugais : mamão.
Français : papaye.

Écologie, morphologie

Plante arbustive sud-américaine cultivée, très commune partout[1].

Collections de référence

Berton 175 ; Gély 32 ; Haxaire 1063 ; Jacquemin 2193.

Emplois

Cet arbuste aux fruits comestibles consommés par toutes les populations des pays tropicaux est de surcroît abondamment utilisé comme plante médicinale en Guyane comme ailleurs en Amérique tropicale.

Chez les Créoles, le docteur RICHARD (1937), dans un mémoire non publié sur la pharmacopée des orpailleurs de la région de Saint-Elie, signale déjà de nombreuses applications : écorce de racine en tisane *aphrodisiaque*, cœur des racines en tisane *anti-aphrodisiaque* et macération en usage externe contre la blennorragie ; pulpe des fruits associée au saindoux en pommade contre les abcès ; graines vermifuges et capables d'améliorer l'acuité visuelle ; enfin, *lait* en application locale contre les maux de dent. WARBURG, *in* LEMÉE (IV, 1956), signale de surcroît l'infusion des fleurs fraîches contre la bronchite et l'aphonie, sans pour autant en situer géographiquement l'utilisation qui est pourtant connue en Guyane (Saint-Georges de l'Oyapock).

Nous retrouvons dans la région de Belém l'utilisation des fleurs de papayer mâle en décoction, soit contre les maladies de foie ou la mauvaise digestion, soit (en association avec *Artemisia absinthum* L., Astéracées, *Alternanthera tenella* Colla, Amaranthacées et *Sambucus nigra* L., Caprifoliacées) comme lavement intestinal ou bien encore associé à *Portulaca pilosa* L. (Portulacacées) comme abortif (FURTADO *et al.*, 1978).

Ces diverses utilisations de la plante par les populations métisses du nord de l'Amérique tropicale se rattachent en fait à deux grands domaines : les troubles liés à la reproduction et ceux de l'appareil digestif. Il ne fait pas de doute qu'il s'agit là, comme nous allons le voir, d'un héritage amérindien. En effet, la papaye est liée très souvent en Amérique tropicale à la symbolique de la fertilité : son nom guarani *jakarati'a* signifie « fruit ressemblant à un sein plein de lait » (STORNI, 1944)

et la mythologie wayãpi fait venir cette plante du sein d'une grand-mère incinérée (F. GRENAND, 1982). L'utilisation des feuilles de papayer lors de l'accouchement chez les Palikur (seules ou en composition avec *wime etni*, *Annona echinata*, Annonacées) relève d'une association du même type. On prépare en décoction des feuilles vertes et des feuilles fanées en quantité égale. On boit deux ou trois cuillerées du breuvage, puis on lave le ventre avec le reste avant les contractions. Le remède accélère l'accouchement et atténue les douleurs.

Les utilisations inverses, comme aphrodisiaques chez les Créoles (racines) ou abortifs chez les Caboclos (fleurs mâles), sont encore à rattacher au même ensemble culturel.

L'utilisation des graines comme vermifuge puissant est probablement aussi d'origine amérindienne puisque nous avons retrouvé cette utilisation médicinale chez les Wayãpi (graines grillées) supportée par un mythe : « Jadis, des parents firent avaler à leur enfant qui avait un gros ventre plein de parasites des graines grillées de papaye comme autant de comprimés. Puis ils l'installèrent sur une espèce de grille de boucan et il sortit de son anus différentes espèces de parasites : d'abord de vrais vers, puis d'autres aussi poilus que des animaux, tels que le tapir, l'agouti, le daguet rouge, etc. Et c'est comme cela que l'enfant guérit. Toute la vermine, qui était sortie morte, fut jetée dans l'eau » (conté par Raymond ALASUKA, 1982).

Chimie et pharmacologie

Le latex qui s'écoule lorsqu'on incise la peau du fruit encore vert, renferme un mélange enzymatique appelé papaïne qui provoque la dégradation des protéines en peptides puis en aminoacides.

Cette propriété est mise à profit dans la pharmacopée actuelle pour la préparation de vermifuges (digestion des parasites), pour améliorer les insuffisances digestives et pour accélérer la cicatrisation des plaies. En homéopathie, on utilise la papaïne comme fortifiant et équilibrant du système nerveux ; enfin, en cosmétologie, on l'introduit dans des crèmes comme améliorant dermatologique (BEZANGER-BEAUQUESNE *et al.*, 1975). Le mot papaïne désigne en fait un mélange de trois enzymes qui se trouvent dans le latex exsudant du fruit et qui se nomment : papaïne, lysozyme et chymopapaïne.

NICKELL (1959) signale que les feuilles et les racines ont montré une activité antimicrobienne sur les bactéries gram+ et les mycobactéries. L'extrait de graines présente d'excellentes propriétés insecticides, malheureusement, le principe actif, très fragile, se décompose au cours de son extraction (Delaveau, *comm. pers.*, 1983). BOUM (1978) a montré que l'infusé d'écorce de tronc provoque chez le rat une diminution de 30 % du taux de bilirubine dans le sang grâce à une action antihémolytique due au mélange xylitol, glucose, fructose. SMITH a montré dès 1964 que l'on pouvait guérir les névralgies du nerf sciatique résultant d'une hernie discale en injectant, entre deux vertèbres, de la chymopapaïne dans le noyau discal responsable de la douleur. L'enzyme est capable d'hydrolyser les protéoglycans de ce noyau sans léser le collagène de l'anneau fibreux.

Les graines renferment un glucoside : la caricine et les feuilles contiennent des saponosides (HEGNAUER, 3, 1964). Les fruits renferment deux caroténoïdes, la caricaxanthine et la violaxanthine (KARRER, 1958), ainsi qu'une protéine présentant un très grand pouvoir bactéricide (EMURAWA, 1982).

En raison des propriétés antibactériennes et anti-inflammatoires démontrées, les participants au programme Tramil ont classé les usages externes du fruit contre les abcès et les furonculoses dans la catégorie « usage recommandable » ; il en est de même pour l'usage interne contre l'hypertension, en raison notamment, de la teneur élevée en xilitol (TRAMIL 7, 1995).

Note comparative

1. L'arbre comporte de nombreuses variétés ; cultivé dans des zones bien nettoyées, il disparaît rapidement dans la brousse secondaire.

famille

Caryocaraceae

Caryocar glabrum (Aubl.) Pers.

Caryocaraceae

Synonymies

Caryocar coccineum Pilg. ;
Saouari glabra Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : chawari montagne [chawari-montangn].
Wayãpi : peke'a lã.
Palikur : sawa.
Portugais : piquiárana.

Écologie, morphologie

Grand arbre de forêt primaire présent partout en Guyane.

Collections de référence

Grenand 509 ; Prévost et Grenand 4373.

Emplois

Les Palikur utilisent l'écorce de cet arbre pour soigner les tumeurs externes. L'écorce est grillée avec des morceaux de carapace de tortue terrestre (*Geochelene denticulata*) ; le tout est réduit en poudre et mélangé à de la *chandelle molle* (suif) puis étalé sur le fond d'une calebasse ; on fait chauffer à feu doux et on applique sur la tumeur.[1]

Étymologie

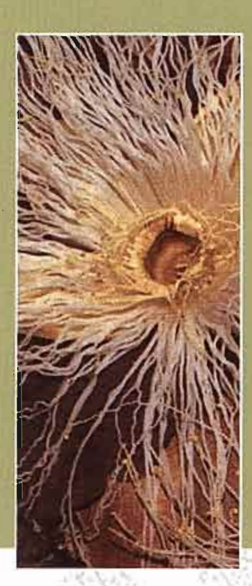
Wayãpi : *peke'a lã* de *peke'a*, « arbre *Caryocar villosum* » et *lã*, « qui ressemble à ».
Palikur : *sawa*, de *sawawitye*, « hérissé », en raison de l'aspect de la graine débarrassée du mésocarpe.

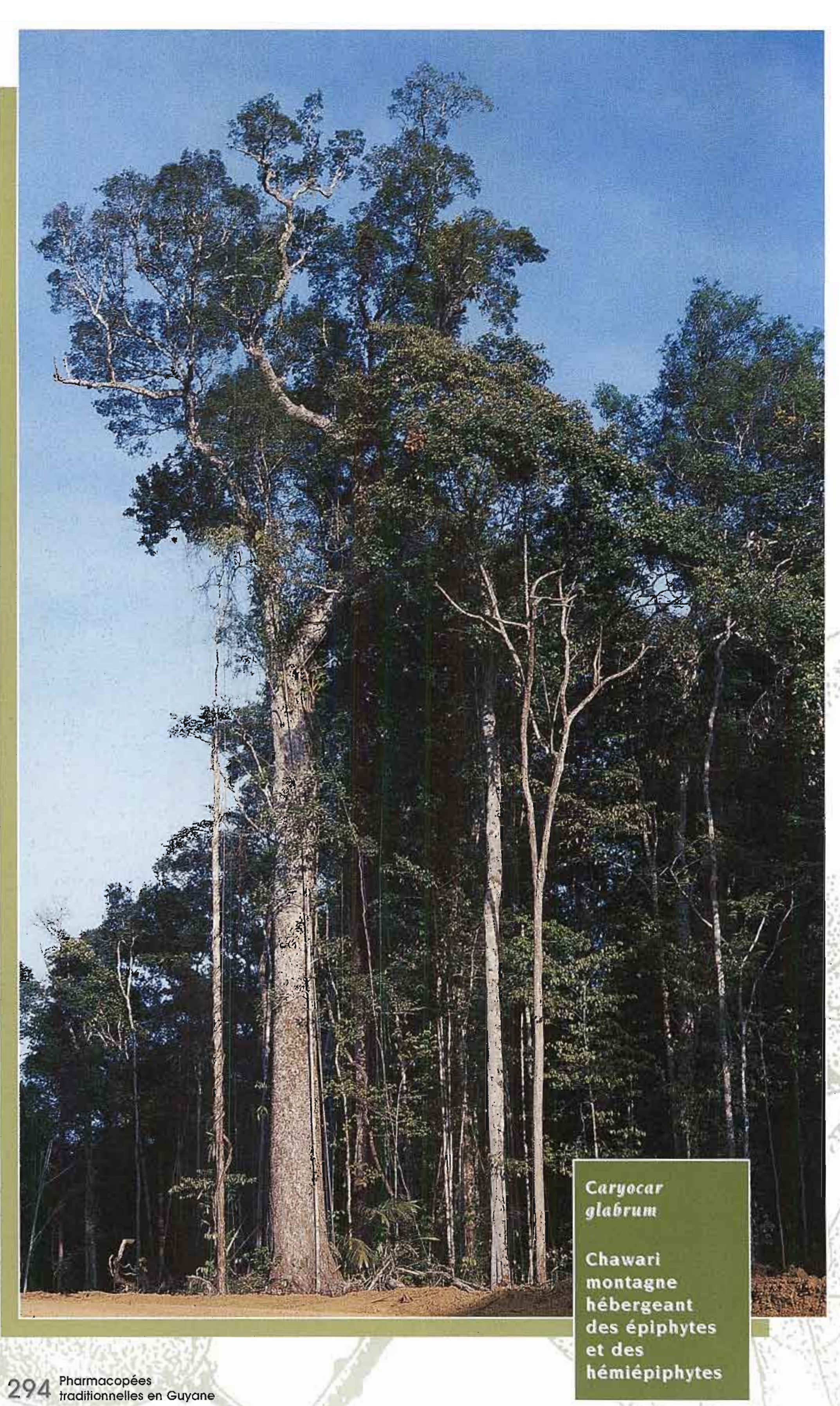
Chimie et pharmacologie

Pour les propriétés chimiques et autres usages, cf. *infra Caryocar microcarpum* et *Caryocar villosum*.

Note comparative

1. Les péricarpes de C. *glabrum* mélangés quelque jours avant l'emploi à de la boue sont utilisés par quelques ethnies amazoniennes comme poison de pêche ; pour un même usage le mésocarpe et l'endocarpe du fruit vert sont aussi mixés avec de l'eau. L'écorce est utilisée pour la construction dans toute l'Amazonie (PRANCE, 1972).





Caryocar glabrum

Chawari montagne hébergeant des épiphytes et des hémiépiphytes

Caryocar glabrum

Fleurs du chawari montagne



Caryocar glabrum

Fruits et graine du chawari montagne

Caryocar microcarpum Ducke

Caryocaraceae

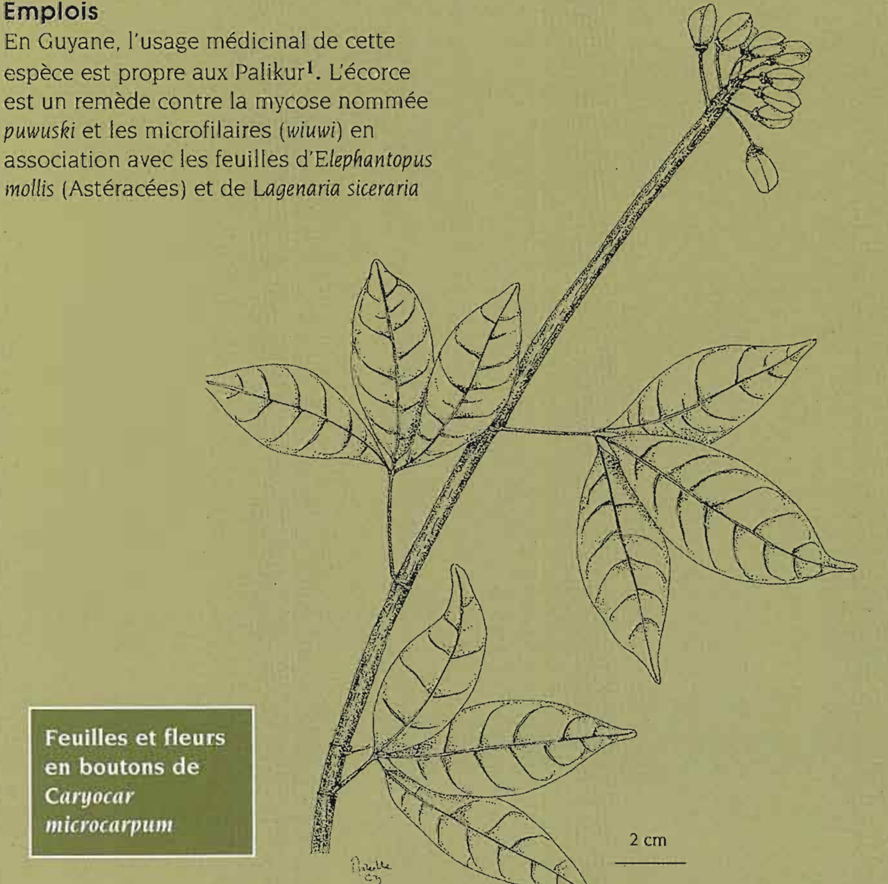
Synonymie
Caryocar riparium A.C. Sm.

Noms vernaculaires
Créole : chawari d'l'eau [chawari-dilo].
Wayãpi : seweli.
Palikur : kwailu.
Portugais : piquiárana-do-igapó.

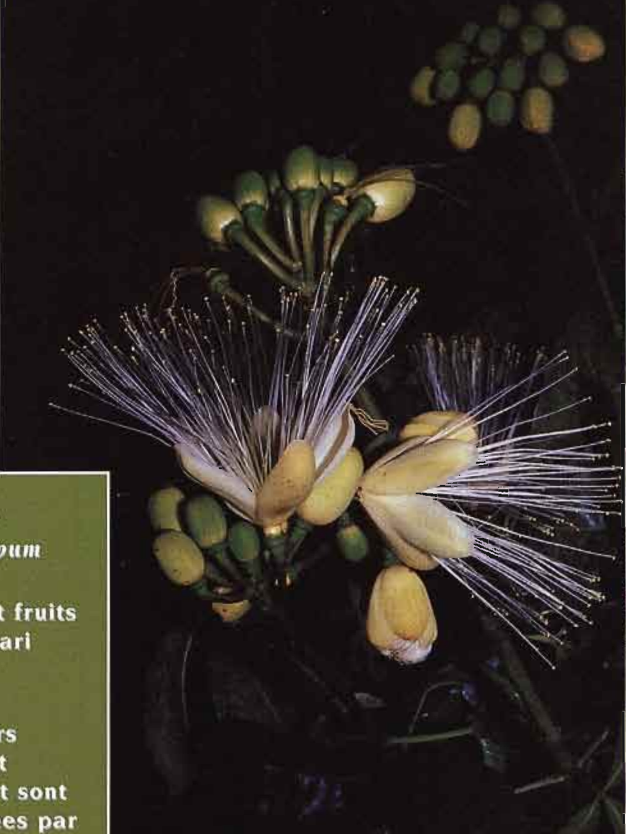
Écologie, morphologie
Grand arbre typique des bords de rivière et des forêts inondables, réputé pour son imputrescibilité.

Collections de référence
Grenand 640, 1657 ; Lescure 822 ; Moretti 447 ; Moretti et Damas 139 ; Prévost 1361.

Emplois
En Guyane, l'usage médicinal de cette espèce est propre aux Palikur[1]. L'écorce est un remède contre la mycose nommée *puwuski* et les microfilaires (*wiuwi*) en association avec les feuilles d'*Elephantopus mollis* (Astéracées) et de *Lagenaria siceraria* (Cucurbitacées). Le tout est mis à bouillir dans de l'eau jusqu'à épaississement du liquide. Les soins sont pratiqués sous forme de bain de pied.
Une deuxième préparation est destinée à rendre les chiens ardents à la chasse : on bat l'écorce de *Caryocar* puis on y ajoute du jus de manioc, une Poacée, *Paspalum conjugatum*, et des feuilles pilées de *Cnidoscolus urens* (Euphorbiacées), plante violemment urticante, voire vésicante.
Le liquide, que l'on a d'abord laissé macérer, sert à baigner le chien, après quoi on lui en verse trois gouttes dans chaque narine. Ce traitement sert à développer chez lui un bon odorat qui lui fera tenir ses proies.



Feuilles et fleurs en boutons de *Caryocar microcarpum*





Caryocar microcarpum

Fleurs et fruits du chawari d'l'eau

Les fleurs s'ouvrent la nuit et sont pollinisées par les chauves-souris

Chimie et pharmacologie

La présence de tanins et de saponines dans les diverses parties de cette espèce n'est probablement pas étrangère à l'action de cette drogue sur les mycoses et les filaires. Les saponines et tanins des feuilles de C. *microcarpum* ont été identifiés comme des dérivés des acides galliques et oléanoliques (KAWANISHI et RAFFAUF, 1986).
Cf. aussi *infra* à *Caryocar villosum*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les feuilles de *Caryocar microcarpum* sont utilisées comme ichtyotoxique par les Witoto et les Kubeo d'Amazonie colombienne (KAWANISHI et RAFFAUF, *ibid.*). Une autre Caryocaracée, *Anthodiscus peruanus* Baill., serait aussi très employée comme ichtyotoxique dans la même région (DUKE et VASQUEZ, 1994). SCHULTES (1969) signale d'autres espèces toxiques : *Caryocar gracile* Wittm., utilisé par les Tukano du nord-ouest amazonien pour tuer en douceur les chiens, et *Anthodiscus obovatus* Benth. ex Wittm., adjuvant d'un curare à base de *Strychnos* (Loganiacées).

Caryocar villosum (Aubl.) Pers.

Caryocaraceae

Synonymies
Pekea butyrosa Aublet ; *Saouari villosa* Aublet.

Noms vernaculaires
Créole : arbre à beurre |bwa-dibè|, pékéya (St-Georges).
Wayãpi : peke'a.
Palikur : pikia.
Portugais : piquiá.

Écologie, morphologie
Très grand arbre de la forêt primaire[1].
En Guyane, présent seulement dans l'est.

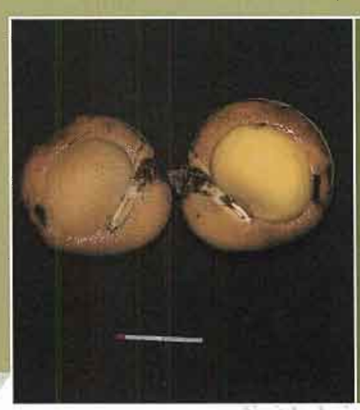
Collections de référence
Grenand 398, 3076.

Emplois
La pulpe grasse de cette espèce est quelquefois utilisée par les Wayãpi pour fabriquer une huile qui, mélangée au roucou, aurait les mêmes propriétés défatigantes que *Carapa guianensis* (Méliacées)[2].

Étymologie
Wayãpi : *peke'a* de *pe*, « chemin », *ke*, « ancien » et *a*, « fruit », « l'arbre fruitier des anciens chemins » ; cette étymologie indique que les Amérindiens l'ont disséminé en jetant les graines après consommation de la pulpe.

Chimie et pharmacologie
Les graines et la pulpe des fruits de *Caryocar villosum* fournissent une huile de table dénommée *piquiá*, vendue sur les marchés amazoniens[3]. La composition de la pulpe du fruit se caractérise par une teneur en eau relativement faible (50,3 %) et une teneur élevée en acides gras (64,5 %). Les principaux acides gras sont les acides palmitique et oléique (MARX *et al.*, 1997).
Nous avons mis en évidence la présence de saponines dans toutes les parties de ces grands arbres - feuilles, écorce de tronc et de racine et péricarpe des fruits - qui est à rapprocher de l'emploi de ces derniers comme ichtyotoxique (cf. note 1 à *Caryocar microcarpum*) ; les graines comestibles en sont exemptes. La présence dans ces espèces de tanins et de saponines peut être aussi reliée à leur action sur les mycoses et les filaires.

Notes comparatives
1. « Un des plus beaux arbres du Brésil ; atteint parfois des dimensions colossales (jusqu'à plus de 5 mètres de diamètre à la base du tronc) » (LE COINTE, 1922).
2. Les *Caryocar* sont connus soit pour leurs amandes délicieuses (*Caryocar glabrum* (Aubl.) Pers. ; *Caryocar nuciferum* L.), soit pour leur pulpe grasse comestible après cuisson (*Caryocar villosum* (Aubl.) Pers.). Ce sont tous des sources potentielles d'huile de table. « Cuite à l'eau salée, la masse butyreuse qui recouvre les noyaux de *Pekea* est fort appréciée quand elle est douce, mais elle est parfois d'une amertume prononcée. Elle fournit, à chaud, par la pression, une huile qui se solidifie par refroidissement et peut être employée dans l'alimentation à la place de beurre. Elle sert encore à la fabrication du savon. De l'amande, on tire une graisse blanche, fine, solide au-dessous de 24 degrés, fondant à la chaleur de la main en une huile incolore, excellente pour la parfumerie parce qu'elle rancit difficilement (huile de noix *souari*). L'écorce des baies est très riche en tanin et peut servir pour préparer de l'encre noire. » (LE COINTE, 1922)
3. Au Brésil central, *pequi* désigne une huile généralement extraite de *Caryocar brasiliense* Cambess., une espèce des savanes arborées (*cerrados*), mais en Amazonie, l'huile de *pequeá* ou *piquiá* provient essentiellement de *Caryocar villosum*.



Caryocar villosum

Fruit de l'arbre à beurre (ou pékéya) : la graine est entourée d'une pulpe jaune très grasse

famille

Caryophyllaceae

Drymaria cordata (L.) Willd.

Caryophyllaceae

Synonymie

Holosteum cordatum L.[1]

Noms vernaculaires

Créole : petite griffe [ti-grif], ti mignonette [ti-miyonnèt].
Wayãpi : —
Palikur : asukatye arib.
Portugais : jaboti-caá.

Écologie, morphologie

Petite herbe prostrée, fréquente sur les aires régulièrement désherbées de la région littorale.

Collections de référence

Grenand 1609 ; Moretti 268 ; Prévost 3658 ; Jacquemin 1497.

Emplois

L'infusion passe, en médecine créole, pour diminuer les fuites albuminuriques. Il nous a été rapporté que cette plante était autrefois employée dans le traitement de la lèpre. Les Palikur préparent une décoction fébrifuge de la plante entière prise en tisane[2].

Étymologie

Créole : *ti mignonette*, « petite mignonne », en raison du port gracile des fleurs et des feuilles. Palikur : de *asukatye*, « oiseau euphone (créole, *ti louis*, *Euphonia spp.*) » et *arib*, « queue », en raison de l'aspect de la plante.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Les collections d'herbier indiquées ci-dessus avaient été identifiées dans la première édition comme *Lindernia crustacea* F. Muell., Scrophulariacées.

2. Les auteurs anciens (Aublet, 1775 ; Heckel, 1897) indiquent « consommé en salades rafraîchissantes » comme usage de la présente espèce.

famille

Cecropiaceae

Cecropia obtusa Trécul

Cecropiaceae

Noms vernaculaires

Créole : bois canon [bwa-kannon].
Wayãpi : ama'ɨ.
Palikur : tukuwi.
Portugais : imbauba.

Écologie, morphologie

Arbre moyen caractéristique des forêts secondaires et des bords de route.

Collections de référence

Grenand 261, 1153 ; Jacquemin 2826 ; Moretti 1377 ; Prévost et Grenand 1009.

Emplois

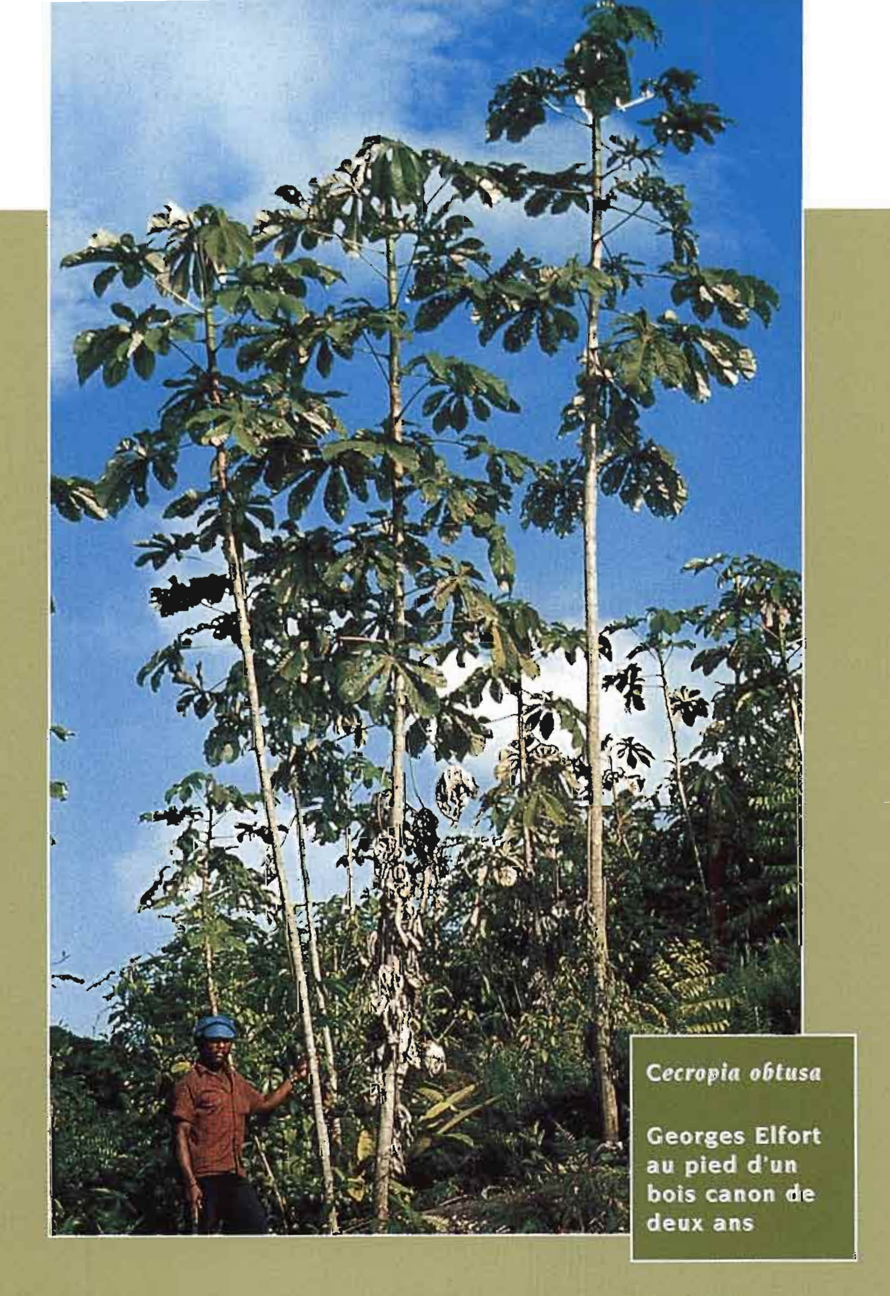
Cette espèce, ainsi que d'autres *Cecropia* d'aspect très similaire[1] semblent, entre autres usages, avoir attiré un peu partout l'attention en Amérique tropicale pour ses propriétés médicinales.
Elle est d'utilisation très commune en médecine créole. La tisane préparée avec les feuilles jaunissantes serait diurétique, tandis que l'infusion des feuilles vertes est employée en lavement comme désinfectant génital après l'accouchement.
Les inflorescences séchées au feu et incorporées sous forme de poudre à de la *chandelle molle* (suif) constituent une pommade appliquée localement sur les leishmanioses[2]. En médecine vétérinaire, on fait manger les feuilles aux animaux herbivores pour les déparasiter.
Chez les Wayãpi, la face interne grattée de l'écorce gorgée de sève sert à préparer des cataplasmes salutaires pour réduire les fractures des membres, résorber les hématomes ou encore cicatriser les plaies[3].
Les Palikur utilisent les plantules pour préparer des cataplasmes appliqués pour tuer les *vers macaques* et diverses larves de diptères (*yuyen*) qui parasitent la peau des humains et des chiens.
La pulpe des jeunes rameaux est également utilisée comme émollient en association avec des Astéracées (*Chromolaena odorata*).
Pour d'autres usages, cf. *Sambucus simpsonii* (Caprifoliacées) et *Costus erythrothyrsus* (Costacées) et *Vismia cayennensis* (Clusiacées).

Étymologie

Créole : de *bois*, « arbre » et *canon*, « canon », parce que le tronc très droit est creux comme le canon d'une arme à feu.
Wayãpi : de *amã*, « pluie » et *a'ɨ*, « fils de ». Les Wayãpi disent que cet arbre est envoyé sur terre par la pluie.

Chimie et pharmacologie

Les tests que nous avons effectués montrent la présence de triterpènes ou de stérols. Des stéroïdes et de l'acide ursolique ont été isolés de *Cecropia peltata* L. (HEGNAUER, 5, 1969).
Les feuilles de *Cecropia* renferment des alcaloïdes (cécropine et ambaïne), du policarpol, sitostérol et les acides fumariques et caféiques (ESTRELLA, 1996).



Cecropia obtusa

Georges Elfort au pied d'un bois canon de deux ans

Un brevet a été déposé sur les applications en dermato-cosmétique, à visée amincissante et assouplissante, d'un extrait de ce *Cecropia*, présentant une activité prononcée sur la lypolise (PAULY et MORETTI, 1998a).

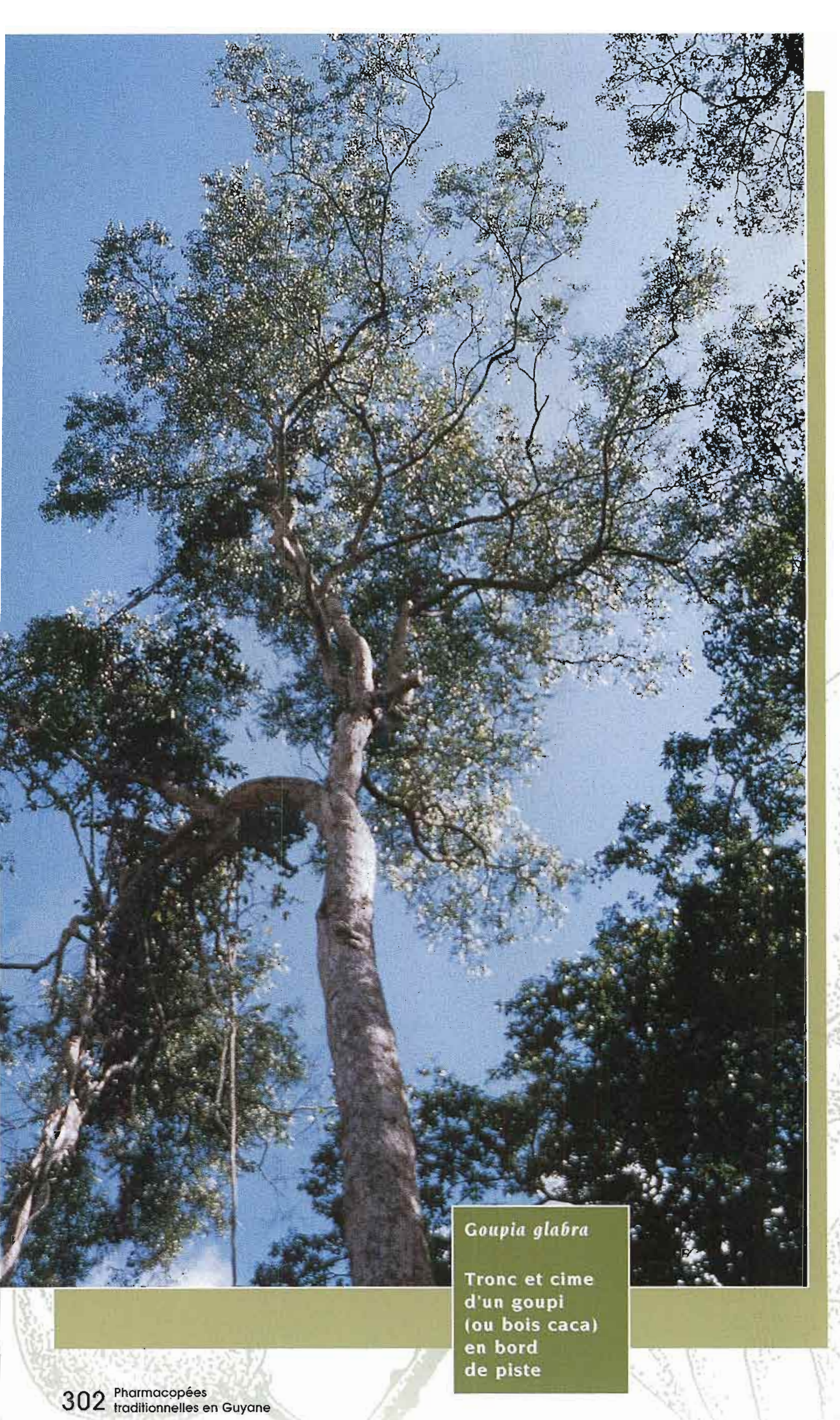
Notes comparatives

1. L'espèce *Cecropia obtusa*, de loin la plus répandue en Guyane française, est confondue par les diverses ethnies de basse Guyane avec *Cecropia palmata* Willd., plus rare et essentiellement présente dans la zone côtière.

2. Dans les pays d'Amérique centrale, les feuilles de *Cecropia* sont employées en voie interne pour les troubles gastriques et intestinaux (CACERES *et al.*, 1990).

DEVEZ (1932) signale également pour la Guyane l'usage de la sève pour dessécher les verrues et les *dartres*.

3. Des usages très proches des gros bourgeons, sont signalés pour *Cecropia peltata* chez les Caraïbes de la Dominique (HODGE et TAYLOR, 1957) et les Arawak de la Moruca en Guyana (VAN ANDEL, 2000) et pour *Cecropia palmata*, chez les Caboclos d'Amazonie (LE COINTE, 1922). Dans le bas Amazone (Amapá, Pará), l'espèce commune semble être plutôt *Cecropia peltata* L., où elle est employée comme hypotensive, fébrifuge, diurétique, cicatrisante de la peau et comme tonique capillaire. La décoction des feuilles serait antimalarique. La sève est aussi appliquée sur les ulcères gangréneux et diverses affections de la peau (CORRÊA, [1926] IV, 1984).



Goupia glabra

Tronc et cime d'un goupi (ou bois caca) en bord de piste

famille

Celastraceae

Goupia glabra Aublet

Celastraceae

Synonymies

Goupia paraensis Huber ;
Goupia tomentosa Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : goupi [goupi], coupi [koupi], goupi blanc [goupi-blan], bois caca.
Wayãpi : pasisi.
Palikur : pasis.
Aluku : kopi.
Portugais : cupiúba.

Écologie, morphologie

Arbre commun des recrus forestiers ; il atteint une très grande taille en forêt primaire.

Collections de référence

Berton 195 ; Fleury, 298 ; Grenand 748, 3033 ; Moretti 9, 1326.

Emplois

Pour les Créoles, la décoction de l'écorce, utilisée en bain de bouche, est un excellent analgésique dentaire[1].
Chez les Palikur, la décoction de l'écorce est prise en bain en cas de dysménorrhée ou après un accouchement (BERTON, 1997).

Étymologie

Créole : emprunt au kali'na (karib) *kupi'i* ; *bois caca* en raison de l'odeur du bois.
Palikur : *pasis*, de *psis*, « excrément », pour la même raison que précédemment.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. L'usage de l'écorce comme analgésique dentaire est signalé chez les Kali'na (AHLBRINCK, ([1931] 1956) et en Amazonie péruvienne (DUKE et VASQUEZ, 1994). AUBLET (1775) signale l'usage du jus des feuilles pour soigner les inflammations oculaires ; un usage proche (traitement des cataractes) a été trouvé chez les Andoke d'Amazonie colombienne (DUKE et VASQUEZ, 1994). Les mêmes auteurs signalent l'emploi des feuilles comme teinture capillaire. Chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana, les bains préparés avec l'écorce sont recommandés pour traiter l'eczéma et la varicelle (VAN ANDEL, 2000).



Goupia glabra

Feuillage et fleurs du goupi (ou bois caca)

famille

Chenopodiaceae

Chenopodium ambrosioides L.

Chenopodiaceae

Noms vernaculaires

Créole : simin contra [simenkontra], poudre aux vers [lapoudovè][1].
Wayãpi : a'a poã.
Palikur : kawi βey[2].
Portugais : erva-de-mastruz, erva-de-Santa-Maria, erva-de-formigueira.
Français : herbe aux vers, thé du Mexique.

Écologie, morphologie

Herbe cultivée, cosmopolite, assez commune.

Collections de référence

Grenand 69 ; Jacquemin 1653 ; Moretti 476, 913.

Emplois

C'est un vermifuge réputé chez les Créoles[3], conseillé surtout pour les enfants. La plante se prend en infusion ou en macération dans le rhum pour les adultes.
L'infusion est aussi réputée antigrippale.
Les Wayãpi utilisent la plante en décoction contre les maux d'estomac liés aux hémorragies internes occasionnées par une chute. La décoction doit être bue très chaude car ainsi *le sang rouge devient blanc*. Ces notions de *coup interne*, de changement de couleur du sang, ne sont pas sans rappeler certaines conceptions médicales créoles : *blesse* et inflammations ; cela n'a rien de surprenant puisqu'il s'agit d'une plante introduite chez les Wayãpi.
Les Palikur enfin, utilisent également cette espèce comme vermifuge mais la préparent en décoction salée. Sans sel, ils boivent aussi cette tisane pour *purifier le sang*.

Étymologie

Créole : *simin contra*, déformation de semencontra, est un mot emprunté à la pharmacopée européenne qui désignait anciennement des armoises (Littré, éd. 1972). *Poudre aux vers* se réfère à la préparation des feuilles réduites en poudre utilisée comme vermifuge.
Wayãpi : de *a'a*, « chute » et *poã*, « remède », « remède contre les chutes ».
Palikur : de *kawi*, « vers » (terme générique) et *βey*, « remède », « remède contre les vers ».

Chimie et pharmacologie

L'huile essentielle des feuilles et des tiges florifères renferme 60 à 80 % d'un péroxyde terpénique, l'ascaridol, actif contre les ascaris et les ankylostomes.
L'usage de cette drogue n'est pas sans danger, car il peut s'accompagner de troubles gastro-intestinaux pouvant aller jusqu'au coma. Les propriétés nématicides ont également été mises à profit en phytopharmacie.
L'huile essentielle figure dans plusieurs pharmacopées pour son activité sur

les parasites intestinaux et son emploi est recommandé par l'OMS dans les soins de santé primaires, à condition cependant de respecter les doses admises – comprises entre 0,03 et 0,1 g de parties aériennes par kilo et par jour chez l'enfant de cinq ans – et de suivre certaines précautions.
Ainsi, le traitement est limité à trois jours et l'huile est contre-indiquée pour les sujets faibles, les femmes enceintes et les enfants de moins de trois ans. Une révision détaillée des propriétés thérapeutiques et des conditions d'emplois de cette drogue figure dans la *Pharmacopée caribéenne* (ROBINEAU *et al.*, 1999).

Notes comparatives

1. Cette plante odoriférante (odeur de moutarde) est originaire d'Amérique centrale mais elle semble être cultivée depuis longtemps par les colons dans les possessions françaises d'Amérique et au Brésil. C'est ce qu'atteste en tout cas le nom créole *simincontra*.
2. Les Palikur désignent également sous ce nom, *Capraria biflora* L. (Scrophulariacées).
3. Si l'usage déparasitant semble généralisé en Amérique tropicale, d'autres applications ont cependant été observées.
En Amazonie brésilienne, la plante entière associée aux feuilles de cotonnier et de *Cordia multispicata* Cham. (Boraginacées) sert à préparer un sirop antitussif ; avec la macération des feuilles, on prépare également un collyre pour « nettoyer la vue » (FURTADO *et al.*, 1978).
Les Aluku utilisent en friction les feuilles pour traiter le *Pityriasis versicolor* (FLEURY, 1991). Enfin les racines préparées en décoction sont contraceptives pour les Tikuna (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

famille

Chrysobalanaceae

Chrysobalanus icaco L.

Chrysobalanaceae

Noms vernaculaires

Créole : prune d'anse [prin-lans], prune zicaque [prin-zikak], prune [prin].
Wayãpi : —
Palikur : warahu.
Portugais : guajuru.

Écologie, morphologie

Arbuste commun des cordons sableux littoraux.

Collections de référence

Moretti 1339 ; Sastre 277 ; Prévost 3827.

Emplois

Selon les Créoles, les fruits, comestibles bien que légèrement astringents, sont antidiarrhéiques[1].

Étymologie

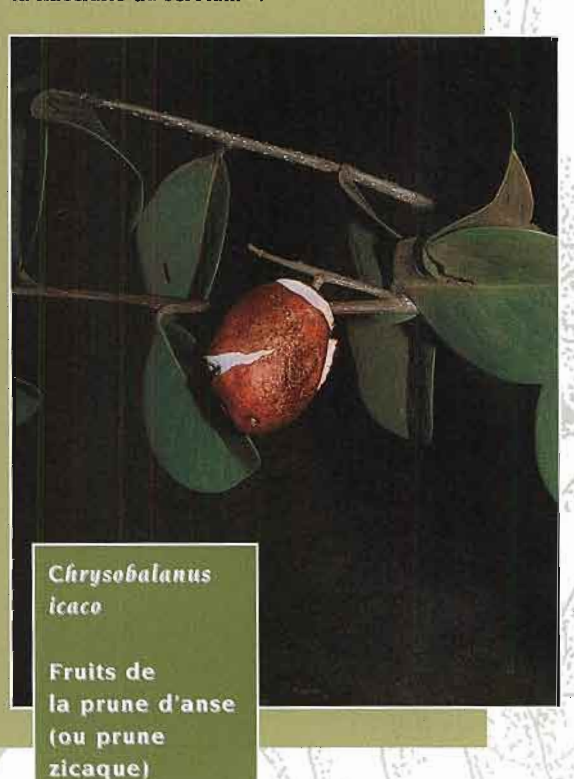
Créole : *prune d'anse*, cette plante aux fruits en forme de prune pousse sur les plages ; *prune zicaque*, mot du créole antillais venant du caraïbe insulaire *ikaku*, désignant la même plante (HODGE et TAYLOR, 1957).

Chimie et pharmacologie

Sur le plan chimique, la plante se caractérise par sa forte teneur en tanins condensés.

Note comparative

1. Les feuilles sont très réputées au Brésil comme antidiabétique (ALMEIDA COSTA, 1977). À notre connaissance, cette propriété n'a pas retenu l'attention des pharmacologues. HECKEL (1897) décrit par ailleurs quelques usages originaux pour la Guyane : « le suc des feuilles et des racines, battu avec de l'huile, resserre les sphincters de la vulve, il est employé par les matrones pour simuler la virginité. On l'emploie également pour combattre la flaccidité du scrotum ».



Chrysobalanus icaco

Fruits de la prune d'anse (ou prune zicaque)

Licania cyathodes Benoist

Chrysobalanaceae

Noms vernaculaires

Créole : bois gaulette [bwa-golèt] (terme générique).
Wayãpi : —
Palikur : bukutru ateu priye.

Écologie, morphologie

Arbre moyen peu commun de la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 1800.

Emplois

Cette espèce nous a été signalée par les Palikur comme remède pour soigner une éruption cutanée qualifiée de *varicelle*. L'écorce fraîche est préparée en décoction et utilisée en bain tiède. Il se peut que cet usage soit étendu à d'autres espèces du genre *Licania*, rassemblées sous le nom de *bukutru ateu*.

Étymologie

Créole : les *gaulettes* sont des lamelles de bois fines et longues que l'on entrelace pour en faire des parois murales entre les poteaux de charpente. Elles donnent son allure caractéristique à la maison créole rurale et sont généralement débitées dans les troncs des arbres du genre *Licania*.
Palikur : *bukutru ateu priye*, de *bukutru*, « agouti » (*Dasyprocta agouti*) et *ateu*, « tête », « tête d'agouti », nom donné à divers *Licania* en raison de la forme des fruits ; *priye*, « noir », se rapporte à la couleur de l'écorce.

Chimie et pharmacologie

Des hétérosides flavoniques dérivés de la myricétine ont été isolés des parties aériennes des espèces de ce genre (BRACA *et al.*, 1999). Les tests chimiques réalisés sur divers *Licania* ont démontré l'absence d'alcaloïdes, mais la présence dans les écorces de tronc de flavanes (leucoanthocyanes monomères) et dans les feuilles de flavonols hétérosides du myricétol.

Licania macrophylla Benth.

Chrysobalanaceae

Noms vernaculaires

Créole : anawa [anawa], grisgris rouge [grigri-rouj].
Wayãpi : anawɨla.
Palikur : inura.
Paramaka : anaola.
Portugais : anauira, pintadinha, macucu-terra.

Écologie, morphologie

Arbre commun par place en végétation ripicole (berges bien drainées).

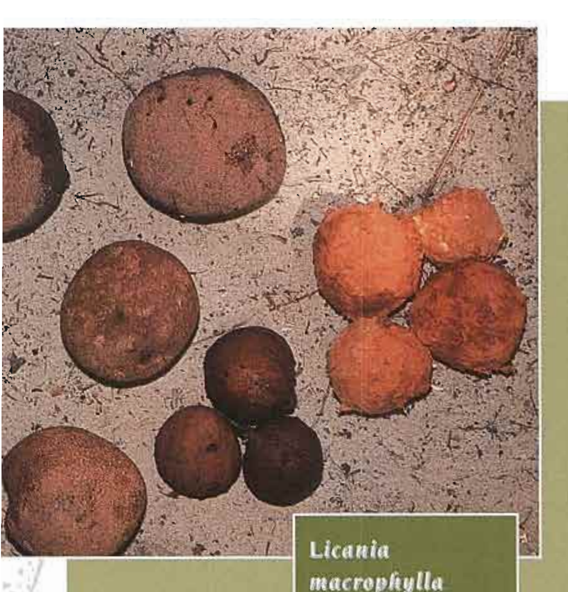
Collections de référence

Grenand 1369, 1854 ; Jacquemin 2300 ; Prévost 1364.

Emplois

Bien qu'étant de large répartition en Amazonie et sur le plateau des Guyanes, cette espèce est peu signalée pour ses usages médicinaux. En revanche, elle est apparue comme un remède courant dans le bassin de l'Oyapock où elle est un puissant antidysentérique.

Chez les Wayãpi, on boit la décoction de l'écorce de tronc, tandis que chez les Palikur et les Créoles, on boit une macération rapide de l'arille des graines grattées. Cette dernière préparation est considérée comme aphrodisiaque par les Caboclos du nord du Pará et de l'Amapá.



Licania macrophylla

Gros fruits et graines

Étymologie

Wayãpi : de *ana*, « liane *Omphalea diandra* (Euphorbiacées) » et *wɨla*, « arbre », « le *ana* arborescent », ainsi nommé en raison de la ressemblance des fruits des deux espèces.
On remarquera par ailleurs la parenté de l'ensemble des noms vernaculaires.

Chimie et pharmacologie

On a trouvé dans le noyau des graines de beaucoup d'espèces de ce genre, des huiles à base d'acide licanique et α-elaeostéarique. Les tests chimiques ont démontré l'absence d'alcaloïdes, mais la présence dans les écorces de tronc de flavanes (leucoanthocyanes monomères) et, dans les feuilles, de flavonols hétérosides du myricétol.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Licania sprucei (J. D. Hook.) Fritsch

Chrysobalanaceae

Synonymie

Moquilea sprucei Hook. f.

Noms vernaculaires

Créole : couépi [kwepi] (terme générique).
Wayãpi : —
Palikur : kwep[1].
Portugais : caripé.

Écologie, morphologie

Grand arbre de la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 3182.

Emplois

Les Palikur utilisent surtout les cendres extraites de divers *Licania* nommés *kwep* pour tempérer l'argile à poterie.
En outre, les inflorescences de la présente espèce, préparées en décoction, servent à soigner les toux chroniques à raison d'une tasse trois fois par jour.

Note comparative

1. Ce nom s'applique aussi à *Licania alba* (Bernoulli) Cuatrec. (Rostain et Piollat 1), dont les usages sont identiques.

famille

Clusiaceae

Calophyllum brasiliense Cambess.

Clusiaceae

Synonymies

Calophyllum antillanum Britton ;
Calophyllum lucidum Benth.

Noms vernaculaires

Créole : manil rouge [manni-rouj], bois caïman [bwa-kayman] (Saint-Georges de l'Oyapock), couaïe [kway].
Wayãpi : yakale'ɨ.
Palikur : pareine ãra.
Portugais : jacareúba.

Écologie, morphologie

Grand arbre commun de la forêt primaire humide et de la forêt inondable (*várzea*).

Collections de référence

Grenand 215, 637, 2142 ;
Oldeman et Tiburce 426.

Emplois

Cette espèce, dont le bois est très recherché pour creuser des canots monoxyles, est connue des populations de Guyane pour son latex blanc jaune irritant pour les muqueuses et les yeux.
Chez les Palikur, l'écorce est associée à celle de *Coutarea hexandra* (cf. Rubiacées) pour un usage médicinal.

Étymologie

À l'exception de *manil rouge*, qui renvoie à *Symphonia globulifera*, tous les autres noms signifient « arbre du caïman », en raison de l'aspect de l'écorce qui rappelle la peau de cet animal.

Chimie et pharmacologie

Cette espèce renferme diverses xanthones dont la guanandine (1,5 dihydroxy -6-3'3' -diméthylallyl-xanthone), de l'isoguanandine, de la jacareubine et d'autres dérivés de la guanandine (GOTTLIEB *et al.*, 1968).
D'une autre espèce du même genre, *Calophyllum lanigerum* Miq., ont été isolées des coumarines du groupe des benzophénones prénylées regroupées sous le nom de camboginol ; parmi ces produits, le calalonide est un puissant inhibiteur de la *Transcriptase Inverse*.
Leur action sur le virus du sida est étudiée par le *National Cancer Institute* aux Etats-Unis (CARDELLINA et BOYD, 1995).
Les tests chimiques montrent la présence de quinones dans les feuilles, l'écorce et le bois de tronc.
Cf. *infra* à *Vismia cayennensis*.

Clusia spp.

Clusiaceae

Noms vernaculaires

Créole : bois roi[1], zognon danbois [zongnon-danbwa].
Wayãpi : pelepele.
Palikur : patakwik.
Portugais : apuí, cebola-grande-do-mato.

Écologie, morphologie

Plantes épiphytes étrangleuses, devenant souvent arborescentes, aux feuilles épaisses, au latex jaune et aux longues racines aériennes.

Collections de référence

Cf.[2].

Emplois

Chez les Créoles, ces plantes sont indiquées à des fins magiques par les *quimboiseurs* afin de dominer d'autres personnes. Elles sont préparées en décoction et utilisées en lavage externe[3].
Chez les Palikur, elle sont considérées comme un des remèdes les plus importants contre la maladie dite *blesse* (*sikgep*). Tout d'abord, on recueille le latex s'écoulant des racines aériennes fraîchement coupées et on applique ensuite cet emplâtre sur la partie douloureuse ; on parachève le traitement en préparant une décoction, buvable à froid, d'une racine aérienne. Parallèlement, on tranche une racine aérienne souple, on retaille immédiatement les deux plans de coupe, de manière à ce que le supérieur s'emboîte dans l'inférieur. La « greffe » est ensuite ligaturée. Au fur et à mesure de la cicatrisation de la liane, le mal se résorbe.
Selon Berton (1997), le latex est plus banalement utilisé comme cicatrisant externe en cas de blessure ou après une opération chirurgicale[4]. Une information récente nous indique également la décoction de l'écorce absorbée plusieurs jours de suite contre les maux d'estomac.

Étymologie

Créole : *zongnon-danbwa*, « oignon de la forêt », fait référence à la forme et à l'odeur du fruit ; Palikur : *patakwik*, littéralement



Clusia grandiflora

Fleur à peine épanouie

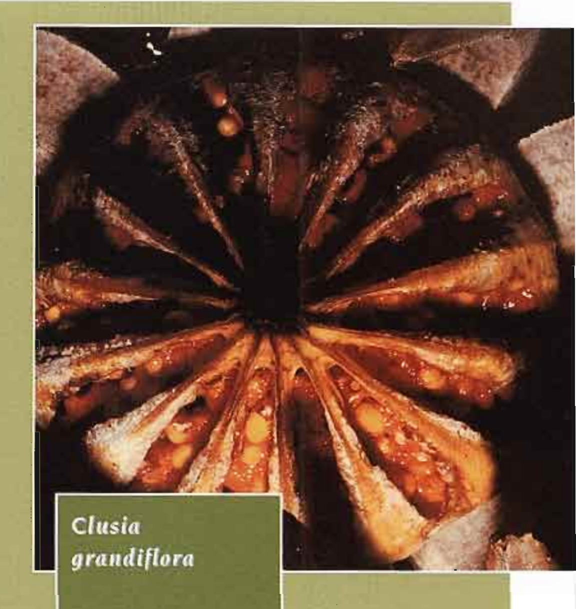
« ce qui est à l'aisselle », en raison du mode de ramification des racines aériennes.

Chimie et pharmacologie

Les différentes espèces que nous avons testées présentent les mêmes profils chimiques, caractérisés par l'abondance des tanins condensés et la richesse des feuilles en flavonoïdes. Les résines florales des *Clusia* renferment des benzophénones prénylées et des xanthones (DE OLIVEIRA *et al.*, 1999). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Le nom, qui fait référence à l'usage magique, est aussi appliqué à quelques espèces du genre *Ficus* (Moracées).
2. Les principales espèces utilisées sont *Clusia grandiflora* Splitg. (Grenand 460, 1010), *Clusia nemorosa* G. Mey. (Moretti 260), *Clusia panapanari* (Aubl.) Choisy (Grenand 1589) et *Clusia scrobiculata* Benoist (Lescure 839).
3. *Clusia venosa* Jacq. (syn. *Clusia mangle* L. C. Rich.), signalé dans plusieurs ouvrages comme plante vénéneuse (HECKEL, 1897 ; LEMÉE, IV, 1956), ne se trouve pas en Guyane mais aux Antilles.



Clusia grandiflora

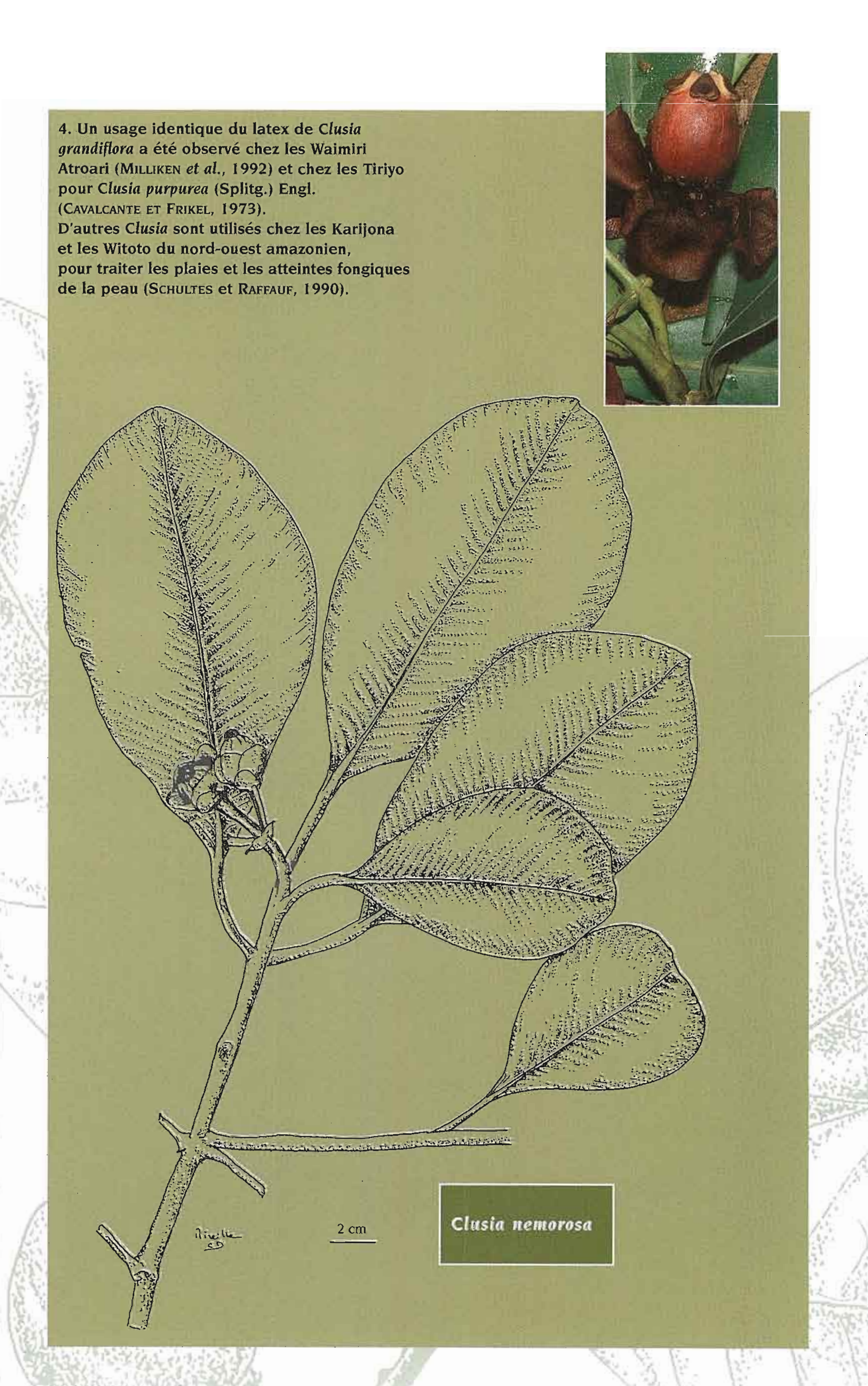
Fruit ouvert : les graines entourées d'une pulpe orangée sont appréciées par de nombreux oiseaux qui les disséminent



Clusia scrobiculata

Fruits immatures

4. Un usage identique du latex de *Clusia grandiflora* a été observé chez les Waimiri Atroari (MILLIKEN *et al.*, 1992) et chez les Tiriyo pour *Clusia purpurea* (Splitg.) Engl. (CAVALCANTE ET FRIKEL, 1973).
D'autres *Clusia* sont utilisés chez les Karijona et les Witoto du nord-ouest amazonien, pour traiter les plaies et les atteintes fongiques de la peau (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).



Clusia nemorosa

Mahurea palustris Aublet Clusiaceae



Mahurea palustris

Fleurs

Mahurea palustris

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : atit kamwi.

Écologie, morphologie

Arbre des forêts humides secondaire et primaire[1].

Collections de référence

Lescure 721 ; Moretti 1006 ; Prévost 1177.

Emplois

Chez les Palikur, cette espèce entrait autrefois dans la fabrication d'un poison de guerre (cf. *Hura crepitans*, Euphorbiacées).

Étymologie

Palikur : de *atit*, « piment » et *kamwi*, « qui ressemble ». Le mot fait référence au goût brûlant de la sève. Ce nom est aussi appliqué à *Solanum americanum* (Solanacées), sans qu'il y ait confusion cependant.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Le genre a parfois été exclu des Clusiacées et placé dans la famille des Théacées. Cette espèce ne semble exister que dans la zone côtière.

Mammea americana L. Clusiaceae

Noms vernaculaires

Créole : abricot pays [zabriko-péyi].
Wayãpi : —
Palikur : —
Français : abricot d'Amérique.
Portugais : abricó-do-Pará.

Écologie, morphologie

Arbre cultivé originaire des Caraïbes et d'Amérique centrale.

Collections de référence

Jacquemin 2737 ; Prévost 1260, 3734 ; Oldeman 3172.

Emplois

Chez les Créoles, le fruit et plus particulièrement la graine sont employés pour chasser et tuer les tiques et chiques de planchers. Ils sont aussi utilisés en friction capillaire contre les poux[1].

Étymologie

Créole : de *abricot*, en raison de la chair jaune et de la saveur du fruit et *pays*, mot fréquemment utilisé en opposition à France, pour désigner une espèce américaine.

Chimie et pharmacologie

Les propriétés insecticides de cet arbre sont bien connues. Tous les organes sont actifs mais surtout les graines, les feuilles et la résine qui exsude des fruits immatures.

Les produits concernés sont des coumarines dont la principale est la mamméine. Les graines pilées constituent un excellent insecticide corporel et l'infusion des feuilles peut être employée comme insecticide vétérinaire.
En phytopharmacie, l'extrait de graines en solution dans le kérosène peut être pulvérisé sur les feuilles de plantes parasitées. On comprend mal pourquoi la standardisation des produits et des préparations que l'on peut obtenir de cet arbre n'a pas été recherchée (JACOBSON et CROSBY, 1971).

Note comparative

1. Le père LABAT (1742) décrivait aux Antilles, dès 1693, les propriétés pectorales et astringentes des fruits. Les feuilles sont considérées comme cicatrisantes et vulnéraires par les Aluku (FLEURY, 1996).



Mammea americana

Fruit comestible de l'abricot pays

Moronobea coccinea Aublet

Clusiaceae

Noms vernaculaires

Créole : mani montagne [manni-montangn], mani chêne [manni-chenn].
Wayãpi : walatɨwã.
Palikur : ti waʃiunu.
Portugais : anani-da-terra-firme, bacuri-falso.

Écologie, morphologie

Grand arbre de forêt primaire humide et de terre ferme[1].

Collections de référence

Grenand 1016 ; Prévost 1389 ; Prévost et Sabatier 4617.

Emplois

Cf. infra usages à *Symphonia globulifera*. Notons cependant que les Wayãpi considèrent que la gomme fournie par cette espèce est de meilleure qualité, bien qu'elle soit aussi dangereuse que *Symphonia globulifera*.

Étymologie

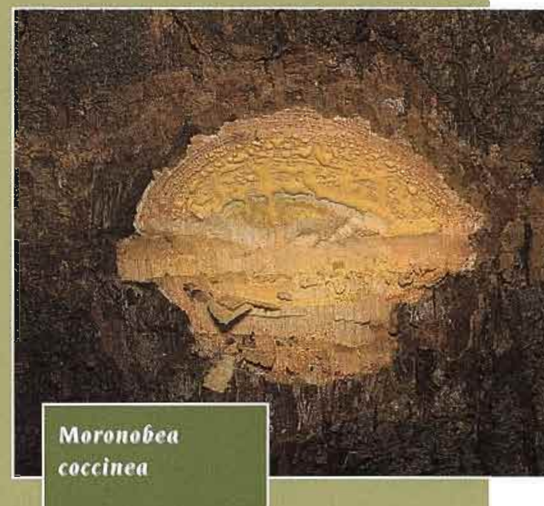
Créole : *mani* qui désigne *Symphonia globulifera* et *montagne*, « colline » ou *chenne*, « chêne », en référence à son écologie et l'aspect de son tronc.
Palikur : *ti*, « mani, *Symphonia globulifera* » et *waʃiunu*, « des collines ».

Chimie et pharmacologie

Les tests chimiques montrent la présence de quinones dans les feuilles, l'écorce et le bois de tronc. Cf. *infra* à *Vismia cayennensis*.

Note comparative

1. Cette espèce, sans contreforts ni racines aériennes, se distingue aisément de *Symphonia globulifera*.



Moronobea coccinea

Tronc et latex du mani montagne

Rheedia spp.

Clusiaceae

Noms vernaculaires

Créole : gros piton, confiture macaque [konfitou-makak] (Oyapock).
Wayãpi : kulupitã, tatu apɨte.
Palikur : wakukwa tiranõ.
Portugais : bacuripari.

Écologie, morphologie

Arbres moyens assez communs croissant en forêt primaire.

Collections de référence

Cf. [1].

Emplois

Ces espèces, surtout connues pour leurs fruits comestibles, sont également utilisées à des fins médicinales par les Palikur. On imbibe un coton de latex jaune et on l'applique en emplâtre sur les claquages ou froissements musculaires.



Rheedia madruno

Fruits immatures de gros piton

Le traitement est complété par la décoction bue des jeunes rameaux.

Étymologie

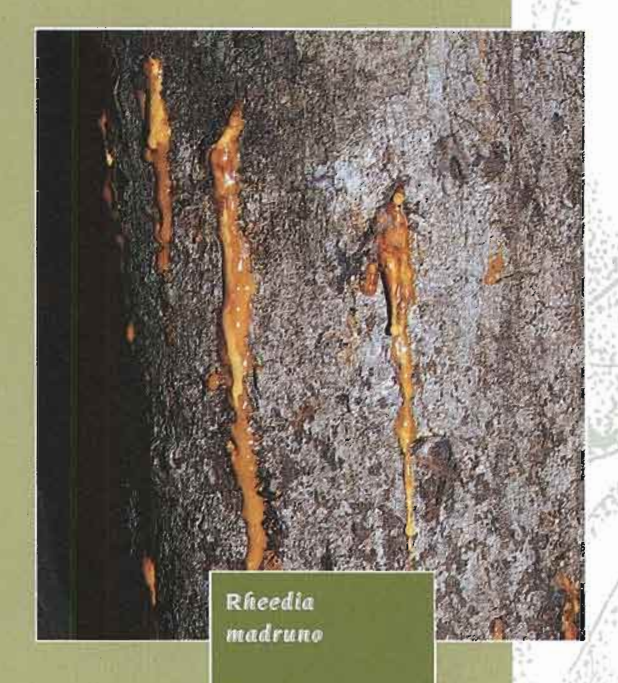
Créole : *gros piton*, du tupi *kulupitã*, probablement doublé d'un phénomène linguistique de capture (*piton*), le fruit se terminant par un téton ; *confiture macaque*, la gelée contenue dans les fruits est mangée par le *macaque* ou singe capucin brun (*Cebus apella*).
Wayãpi : *kulupitã*, de *kulupi*, « esprit la forêt » et *tã*, « demeure », car l'arbre aurait été le domicile de cet esprit.
Palikur : de *wakukwa*, « singe capucin brun », *ti*, « mani » (*Symphonia globulifera*) et *ranõ*, probablement un attributif, « le mani du singe capucin brun ».

Chimie et pharmacologie

Des xanthones du type rheediaxanthones ont été caractérisées dans les écorces de racine de *Rheedia benthamiana* et de *Rheedia gardneriana* Planch. et Triana (DELLE MONACHE *et al.*, 1983b).
Cf. *infra* à *Vismia cayennensis* pour ce type de composés.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Trois espèces au moins semblent utilisées : *Rheedia macrophylla* (Mart.) Planch. et Triana (Grenand 137, 737 ; Prévost et Sabatier 2742), *Rheedia benthamiana* Planch. et Triana (Grenand 1489, 2128 ; Moretti 991) et *Rheedia madruno* (Kunth) Planch. et Triana (Grenand 3119), toutes communes dans le bassin de l'Oyapock.



Rheedia madruno

Tronc et latex jaune orangé de gros piton

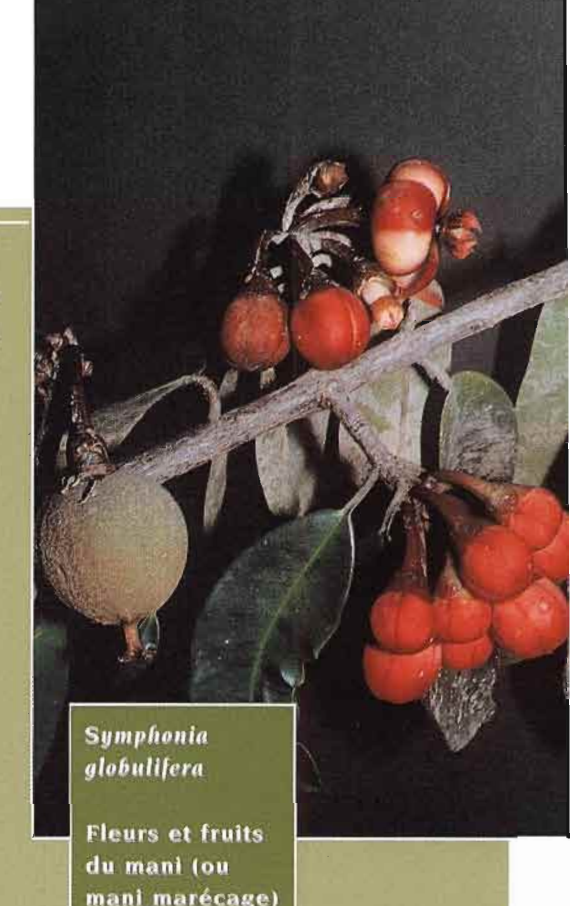
Symphonia globulifera L.
Clusiaceae

Noms vernaculaires
Créole : mani [manni], mani marécage [manni-marécaj].
Wayãpi : wanani.
Palikur : ti.
Portugais : anani.

Écologie, morphologie
Grand arbre ripicole de forêt inondable et de forêt humide. C'est une espèce très commune.

Collections de référence
Berton 134 ; Grenand 997 ; Jacquemin 1746 ; Moretti 1146 ; Prévost 4056.

Emplois
Pour les Créoles, le latex de cet arbre aurait des propriétés cicatrisantes et agirait sur diverses dermatoses de type généralement eczémateux. On en imprègne des bandes de tissu que l'on applique sur les lésions[1]. Le latex de cette espèce, ainsi que celui de *Moronobea coccinea*, est connu des populations amérindiennes pour confectionner des pains de cire utilisés en particulier pour renforcer les ligatures de flèche ou étanchéifier des poteries. Néanmoins, les Wayãpi ont attiré notre attention sur le fait que la gomme de *mani* présentait un danger potentiel : elle se dissout aisément dans le sang et l'empêche de coaguler. Pour cette raison, ils lui préfèrent la gomme de balata (*Manilkara bidentata*, Sapotacées).
Chez les Palikur, les écorces de *Symphonia globulifera*, auxquelles on ajoute celles de *Spondias mombin*, de cajou et de manguier (cf. Anacardiacées) servent à préparer un bain tiède après l'accouchement qui prévient les hémorragies, l'anémie *post-partum* et a même un effet contraceptif de longue durée[2]. Il ne faut pas abuser de ces bains car ils peuvent entraîner la stérilité.
Enfin, la gomme de *mani* associée à la poudre d'encens de diverses Burséracées et frottée dans les cheveux est réputée empêcher la calvitie.



Symphonia globulifera

Fleurs et fruits du mani (ou mani marécage)

Étymologie
Créole : *mani* est un emprunt au kali'na (karib). Palikur : *ti* signifie aussi « pleurer », car le latex s'écoule abondamment.

Chimie et pharmacologie
Dans le bois de cet arbre, on a trouvé de l'euxanthone (HEGNAUER, 4, 1964), des xanthones polyhydroxylées et de la maclurine, un benzophénone précurseur des xanthones. Les espèces de ce genre renferment des benzophénones qui possèdent *in vitro* une activité anti HIV. Cf. *infra* à *Vismia cayennensis*. Des guttiférones (dérivés de benzophénones prénylées) ont été isolés du bois et identifiés comme étant des guttiférones A, B, C, D, E (GUSTAFSON *et al.*, 1992). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. La cendre extraite de l'écorce est utilisée par les Makuna et les Piratapuyo pour soigner les blessures et les ulcères (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

2. L'usage contraceptif de *Symphonia globulifera* est également signalé chez les Urubu-Ka'apor (BALÉE, 1994).

Vismia cayennensis (Jacq.) Pers.

Clusiaceae

Synonymies

Caopia cayennensis (Jacq.) Kuntze ;
Hypericum cayennense Jacq.

Noms vernaculaires

Créole : bois dartre [bwa-dart, bwa-dat][1].
Wayãpi : suwilanɨ.
Palikur : suwimba.
Aluku : pindia udu.
Wayana : ösiepit.
Français : gomme-gutte de la Guyane.
Portugais : pau-lacre, lacre, [lacre-vermelho-do-mato pour V. *sandwithii*].

Écologie, morphologie

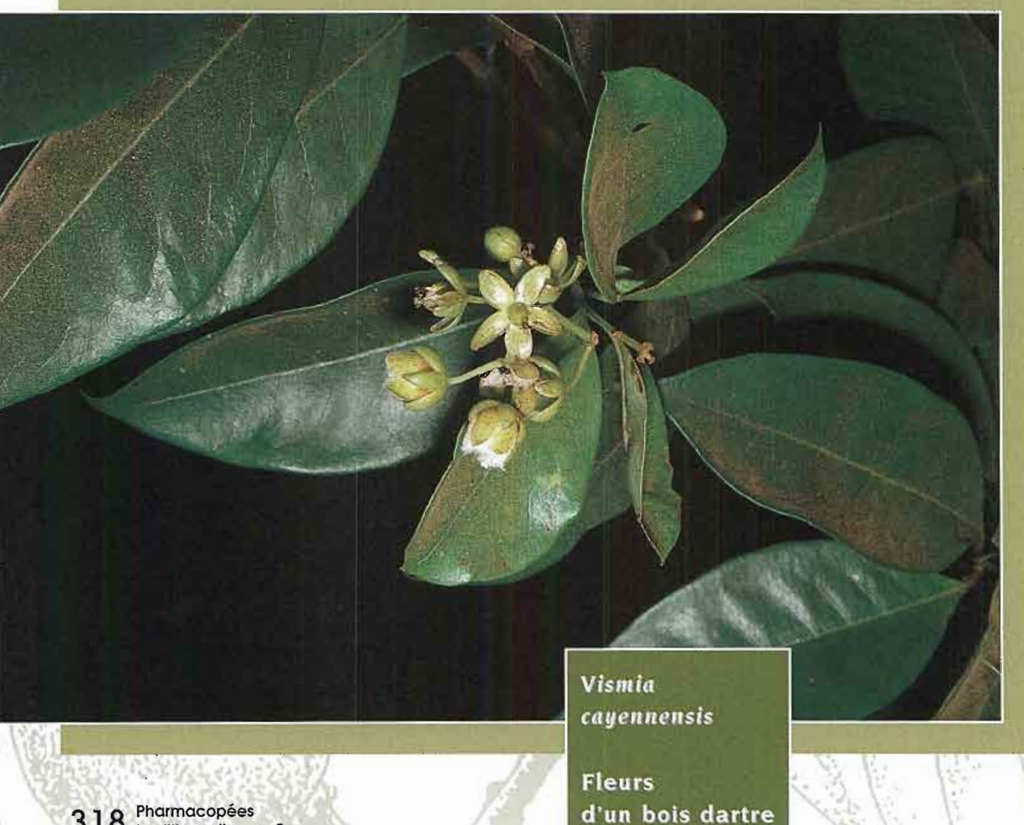
Arbre des recrus forestiers, également fréquent en lisière des chemins.

Collections de référence

Grenand 537 ; Jacquemin 2253 ; Moretti 174, 1078 ; Prévost et Grenand 953.

Emplois

Les différentes espèces du genre *Vismia* sont de longue date connues dans le bassin amazonien et les Guyanes pour leur utilisation médicinale (affections de la peau) et comme laque ou cire à cacheter (latex jaune orangé ou rougeâtre)[2]. Les habitants créoles des communes côtières et de l'intérieur appellent *bois dartres*, diverses espèces du genre *Vismia*, dont les plus fréquentes et les plus communément employées sont mentionnées à la suite de la présente espèce[3]. Le latex qui exsude de la face interne de l'écorce est appliqué directement sur les *dartres* par les Créoles et les Palikur. Le latex du fruit est par ailleurs utilisé pour traiter le *pian bois*, nom local de la leishmaniose.
Les Palikur associent la sève extraite à chaud de l'écorce de *Cecropia obtusa*



Vismia cayennensis

Fleurs d'un bois dartre

(Cécropiacées) au latex de *Vismia* pour soigner, en application locale, une mycose en taches nommée *kiberemvie*.
Chez les Wayãpi, l'écorce interne gorgée de latex est grattée finement et préparée en décoction. Elle est utilisée soit en rinçage de la bouche, soit en badigeonnage local pour soigner les dermatoses que les petits enfants ont autour de la bouche et sur les gencives ; le latex est aussi utilisé en application locale pour soigner diverses éruptions cutanées.

Étymologie

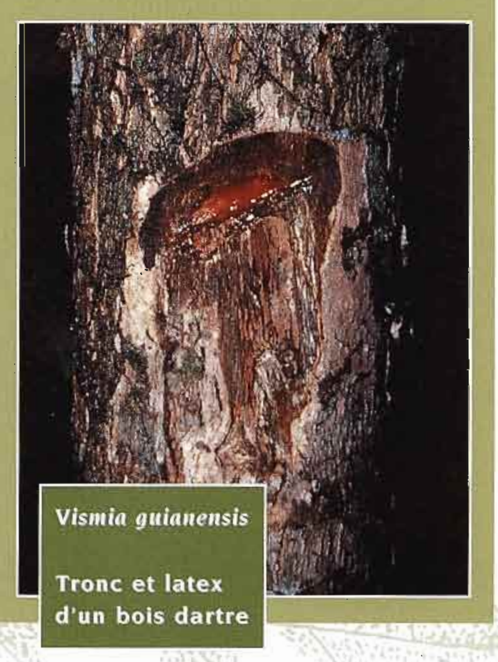
Créole : *bois dartre*, « arbre [pour soigner] les dartres ». Rappelons que ce terme de médecine populaire désigne de façon peu précise diverses dermatoses.
Les noms aluku (*pindia udu*) et wayana (*ösi epit*) signifient la même chose.
Wayãpi et Palikur : *suwilanɨ* et *suwimba*, mots apparentés, n'ont pu être décomposés.

Chimie et pharmacologie

La famille des Clusiacées s'avère être une source de composés actifs sur le virus HIV. Le calanolide, un composé du groupe des benzophénones prénylées désigné sous le nom de camboginol, est un puissant inhibiteur de la *Transcriptase inverse*, spécifique du virus HIV, ayant atteint le stade des essais cliniques aux États-Unis. Des composés de ce type ont été trouvés dans les genres *Garcinia*, *Clusia*, *Symphonia* et *Vismia*, en particulier dans les feuilles de *Vismia cayennensis*, à côté d'autres composés du type anthrone, xanthone, anthraquinone et lignane (GUSTAFSON *et al.*, 1992 ; FULLER *et al.*, 1999).
DELLE MONACHE *et al.* (1980) avaient déjà isolé et décrit les quinones extraites de plusieurs espèces amazoniennes de *Vismia*, du type vismiaquinone et physcion.
Des benzoquinones (vismiaguianones) et des benzocounamines (vismiaguianines) ont été isolés des factions chloroformiques de *Vismia guianensis* (SEO, 2000). Les baies de *Vismia cayennensis* renferment du physcion, de l'acide chrysophanique, des isocaryophyllènes, des α et β-selinènes, un trans –α-farnesène (MOURA PINHEIRO *et al.* 1984), des vismiones et six ferrugines (BOTTA, 1983).
Différents composés de type guttiférones ont été isolés à partir des feuilles : l'isovismiaphénone et des vismiaphénones (FULLER *et al.*, *ibid*). Ce type de composés agit sur diverses dermatoses (cf. *supra* à *Senna alata*, Caesalpiniacées).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Les Cayennais réservent ce nom au *Senna alata* (Caesalpiniacées). Au XVIIIe siècle, le terme *bois dartre* était appliqué aussi bien aux *Vismia* qu'à *Vatairea guianensis* (Papilionacées).
Les autres noms donnés alors aux *Vismia*, *bois baptiste*, *bois de sang* ou *bois d'accossois*, ont totalement disparu (AUBLET, 1775).
2. Le latex des *Vismia* fut exporté au siècle dernier sous le nom de *American gum-gute*, pour soigner diverses dermatoses.
3. Les autres espèces utilisées selon leur abondance par les trois populations étudiées sont :
• *Vismia gracilis* Hieron, (Grenand 1666, 2855 ; Oldeman et Burgot 4120 ; Prévost 1604) ;
• *Vismia guianensis* (Aubl.) Choisy, (Fleury 358 ; Moretti 1069) ;
• *Vismia latifolia* (Aubl.) Choisy, (Moretti 310 ; Prévost et Grenand 1972) ;
• *Vismia macrophylla* Kunth, (Grenand et Prévost 1971 ; Kodjoed 93) ;
• *Vismia sandwithii* Ewan, (Grenand 1746 ; Jacquemin 1787 ; Moretti 323 ; Oldeman 2857) ;
• *Vismia sessilifolia* (Aubl.) Choisy, (Grenand 1685 ; Moretti 1068).
Le port, l'écorce et le latex de ces espèces sont très similaires, mais leurs feuillages sont assez dissemblables.



Vismia guianensis

Tronc et latex d'un bois dartre

famille

Combretaceae

Combretum cacoucia (Baill.) Exell. ex Sandw.

Combretaceae

Synonymies

Cacoucia coccinea Aublet ;
Combretum coccineum (Aubl.) Engler et Diels.

Noms vernaculaires

Créole : liane poison.
Wayãpi : —
Palikur : kaawu arib.
Portugais : rabo-de-arara, yoyoca.

Écologie, morphologie

Liane commune de la végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 1625 ; Moretti 940.

Emplois

Avec les graines sèches, les Palikur font des feux dégageant une odeur forte et une fumée irritante, dans les habitations envahies par les chauves-souris[1].

Étymologie

Palikur : *kaawu arib*, de *kaawu*, « ara rouge » et *arib*, « queue », « queue de ara rouge (*Ara macao*) », en raison de la forme de l'inflorescence.

Chimie et pharmacologie

Les espèces de ce genre renferment des saponines triterpéniques (HEGNAUER, 3, 1964). Plusieurs empoisonnements, heureusement sans gravité, nous ont été signalés par le service hospitalier de l'hôpital de Cayenne, provoqués par l'ingestion accidentelle des fruits de cette liane assez commune le long des rivières ; ils se manifestent surtout par des vomissements abondants. Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana grattent les graines séchées et saupoudrent le plumage de la volaille pour éloigner les vampires (VAN ANDEL, 2000).



Combreta cacoucia

Liane ripicole à grandes fleurs rouges

Combretum rotundifolium L. C. Rich.

Combretaceae

Synonymies

Combretum guianense Miq. ;
Combretum aubletii DC.

Noms vernaculaires

Créole : peigne singe rouge [pengn-senj-rouj].
Wayãpi : moyu akãta.
Palikur : meu abesu.
Aluku : ingi bosso.

Écologie, morphologie

Liane de taille moyenne commune en végétation secondaire et ripicole, plus rare en forêt primaire.

Collections de référence

De Granville et Tiburce 1036 ; Grenand 576 ; Jacquemin 1828 ; Lescure 368 ; Prévost 1359.

Emplois

Chez les Wayãpi, les tiges sont écrasées, préparées en décoction et appliquées en lavage externe comme fébrifuge.
La sève abondante contenue dans la tige est appliquée sur le front contre les maux de tête.
Chez les Palikur, les rameaux très feuillus sont préparés en décoction qui est mélangée avec un œuf cru de coq de roche (*Rupicola rupicola*) ; la mixture est ingérée pour combattre la stérilité féminine[1].

Étymologie

Les étymologies se rapportent toutes à l'aspect de l'inflorescence, mais les comparaisons sont de trois registres différents. Créole : *peigne singe rouge*, soit « peigne du singe hurleur », en raison de la couleur rouge des fleurs et des longues étamines qui confèrent à l'inflorescence un aspect de brosse. Wayãpi : de *moyu*, « anaconda » et *akãnta*, « couronne de fête » : les fleurs à longues étamines rouges et jaunes de cette liane font penser à des couronnes de plumes parsemées le long des berges… comme si elles y avaient été abandonnées par l'anaconda.
Palikur : *meu abesu*, de *meu*, « coq de roche (*Rupicola rupicola*) » et *abesu*, « crête », « crête de coq de roche » en raison de la forme et de la couleur de l'inflorescence.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Chez les Aluku, la sève sert à soigner les blessures oculaires ; les tiges et les feuilles, préparées en macération constituent un remède bu contre les douleurs liées à un refroidissement (Fleury, 1991).
Les Karijona de Colombie mâchent les fleurs pour stopper le saignement des gencives (Schultes et Raffauf, 1990).



Combretum rotundifolium

Fleur de la liane peigne singe rouge

Terminalia dichotoma G. Mey.

Combretaceae

Synonymie

Tanibouca guianensis Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : graine hocco [grenn-oko], angouchi [angouchi, langousi].
Wayãpi : alala munuwi.
Palikur : katumã (terme générique).
Portugais : cinzeiro.

Écologie, morphologie

Grand arbre commun en forêt primaire, parfois protégé par l'homme.

Collection de référence

Prévost et Grenand 977.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'écorce de tronc est préparée en décoction pour laver les enfants (risque d'essoufflement) après violation par leur père d'un interdit de chasse sur le ara rouge (cf. étym.).

Étymologie

Créole : *graine hocco*, « graines du hocco » (*Crax alector*), parce que les fruits sont mangés par cet oiseau.
Wayãpi : de *alala*, « ara rouge » et *munuwi*, « cacahuète », « la cacahuète du ara » parce que cet oiseau en consomme les graines.

Terminalia oblonga (Ruiz et Pav.) Steud.

Combretaceae

Noms vernaculaires

Cf. noms vernaculaires à *Terminalia dichotoma*.

Collection de référence

Grenand 1303.

Emplois

Cf. usage chez les Wayãpi à *Terminalia dichotoma*.

famille

Commelinaceae

Ces plantes herbacées le plus souvent rampantes, au feuillage fréquemment coloré, engainant et aux fleurs délicates, ont retenu depuis longtemps l'attention des groupes humains peuplant la Guyane. Si plusieurs espèces sont utilisées à des usages divers, il nous semble cependant que l'aspect monomorphe de ces plantes gêne considérablement l'attribution d'une espèce scientifique unique à une utilisation populaire précise. Les espèces citées ci-après, liées aux aléas des collectes d'herbiers, sont donc à prendre par défaut.

Les chimistes, quant à eux, se sont jusqu'à présent peu penchés sur cette famille.

Commelina erecta L. Commelinaceae

Noms vernaculaires

Créole : radié crapaud [radjé-krapo], zogra [zo-gra], radié copan [radjé-kopan].
Wayãpi : —
Palikur : tiβu uvia.
Portugais : maria-mole.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale très commune affectionnant les lieux humides.

Collections de référence

Grenand 1892 ; Moretti 270 ; Prévost 3434.

Emplois

Cette espèce[1] est employée par les Créoles comme émollient et vulnéraire.
Elle entre dans le traitement des *blesses*.
La décoction est aussi employée en lavage externe pour soigner les *échauffis* (mycoses).
Chez les Palikur, la plante est utilisée



Commelina erecta

Fleur d'un radié crapaud

contre les morsures d'araignée : on pile la plante entière et on laisse macérer la masse dans le rhum.
Cette lotion est frottée sur les morsures[2].

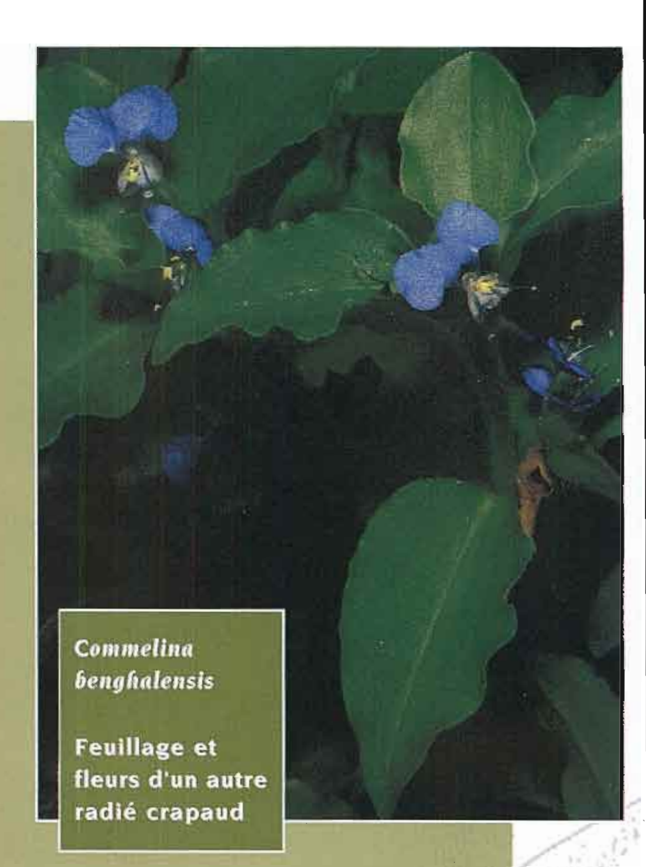
Étymologie

Créole et palikur : *radié* et *-uvia*, (de *aβeya*), « petite plante » d'une part, et *crapaud* et *tiβu*, « crapaud *Bufo marinus* » de l'autre, « la petite plante du crapaud », cet animal aimant gîter dans les tapis humides de Commélinacées. *Zogra* : de *zo*, « œuf » et *gra*, « gras ». Ce nom créole trouve son origine dans une coutume créole et palikur qui veut que les poules nourries avec cette herbe donnent de bons œufs.

Notes comparatives

1. Cette espèce est facilement confondue avec *Commelina benghalensis* L. (Prévost 3431), abondante sur le littoral.

2. Les Aluku utilisent cette plante pour soigner les douleurs abdominales, les convulsions et les coupures (FLEURY, 1991).



Commelina benghalensis

Feuillage et fleurs d'un autre radié crapaud

Commelina rufipes Seub. var. *glabrata* (D. R. Hunt) Faden et D. R. Hunt

Commelinaceae

Noms vernaculaires

Créole : radié crapaud |radjé-krapo| (terme générique).
Wayãpi : awiti.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante rampante rare, des clairières humides et des roches suintantes.

Collection de référence

Prévost et Grenand 874.

Emplois

Chez les Wayãpi, la plante, préparée en décoction et utilisée en lavage externe, donne la chance pour la chasse au hocco (*Crax alector*).

Dichorisandra hexandra (Aubl.) Standl.

Commelinaceae

Synonymies
Commelina hexandra Aublet ;
Dichorisandra aubletiana Schult. et Schult. f.

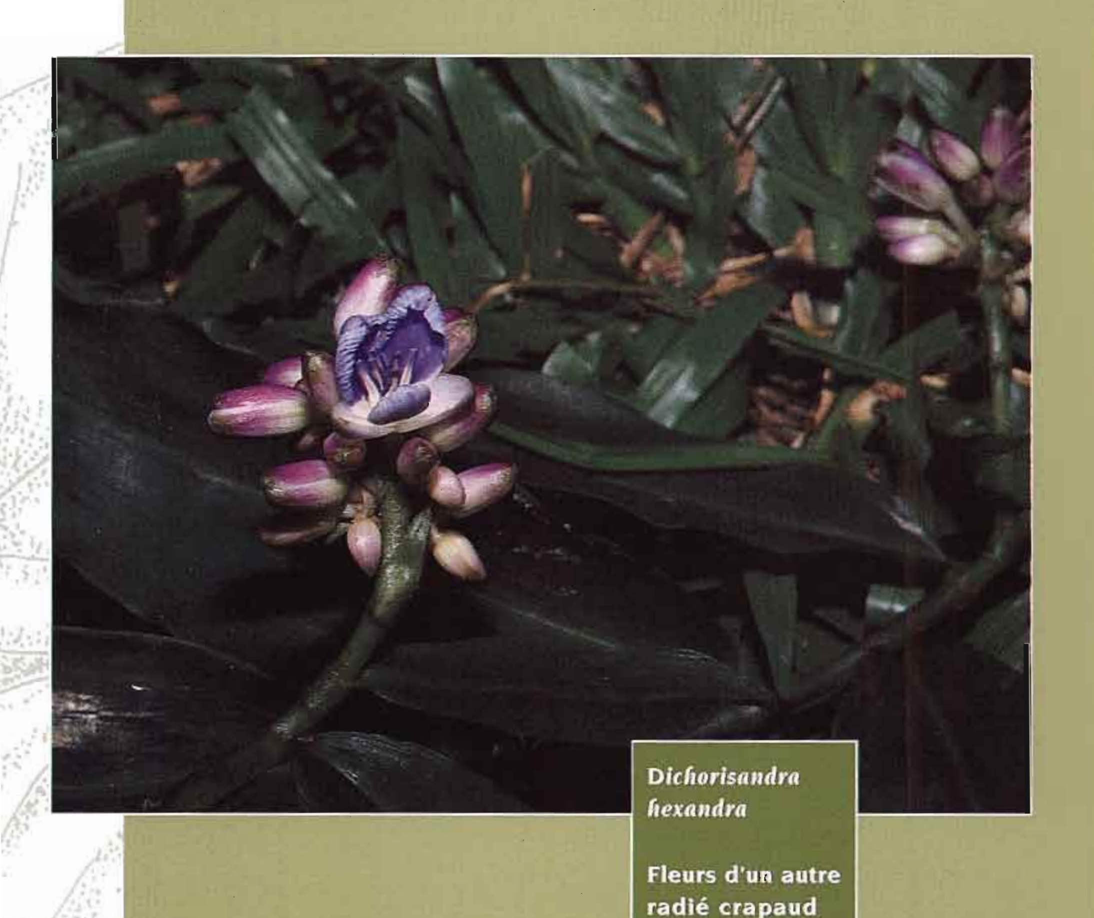
Noms vernaculaires
Cf. noms vernaculaires à *Commelina rufipes*.

Écologie, morphologie
Plante rampante commune des sous-bois humides.

Collections de référence
Cremers 6968 ; Grenand 1239.

Emplois
Chez les Wayãpi, il est identique à *Commelina rufipes*[1].

Note comparative
1. Chez les Tiriyo, des espèces très voisines sont utilisées l'une contre l'anémie (*Commelina virginica* L.), l'autre comme contre-poison des curares à *Strychnos* (*Dichorisandra affinis* Mart.) (CAVALCANTE et FRIKEL, 1973).



Dichorisandra hexandra

Fleurs d'un autre radié crapaud

famille

Connaraceae

Cnestidium guianense (Schellenb.) Schellenb.

Connaraceae

Collection de référence

Sastre 4614.

Emplois

Mêmes noms et mêmes emplois que *Connarus perrottetii*. Elle est rarement employée.

Connarus perrottetii (DC.) Planch.

Connaraceae

Synonymies

Omphalobium perrottetii DC. ; *Connarus floribundus* Planch.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : tala.
Palikur : —
Portugais : mara-sacaca, mata-cachorro, açoita-cavalo.

Écologie, morphologie

Liane de taille moyenne assez commune[1].

Collections de référence

Jacquemin 1744, 1863.

Emplois

En 1969, SCHULTES attirait l'attention sur cette petite famille en résumant les rares données ethnobotaniques connues. Celles-ci indiquent ou font penser à une toxicité assez forte.
Au Brésil, ces plantes sont utilisées comme « poison » par les magiciens, ce qu'indique d'ailleurs l'étymologie de son premier nom brésilien, d'origine tupi (*mara*, « affaiblir, détruire » et *sacaca*, « mauvaise magie »).
SCHULTES signale également *Rourea surinamensis* Miq. (espèce croissant en Guyane) utilisé comme ichtyotoxique par les Indiens Witoto du Caraparana et comme poison tout court au Panama. *Connarus opacus* Schellenberg et *C. sprucei* Baker sont aussi utilisés comme poisons de pêche par les Indiens Kubeo du Rio Cuduyari.
À l'opposé, les Wayãpi du haut Oyapock utilisent divers *Connarus* et *Cnestidium* comme plantes médicinales.

Les écorces de tige et de racine ainsi que les parties ligneuses grattées sont préparées par les femmes en décoction buvable contre les règles abondantes (ménorragie).

Étymologie

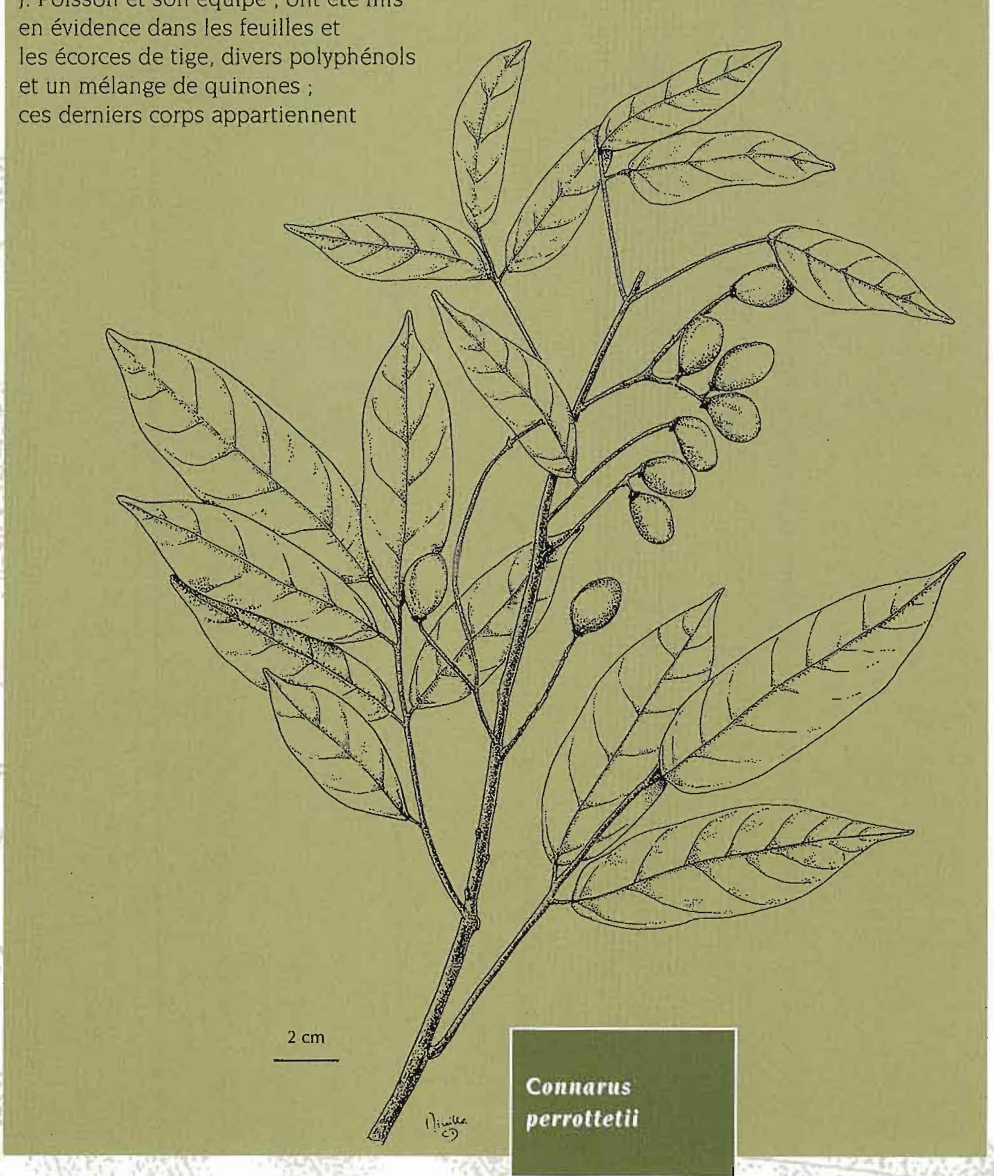
Wayãpi : *tala* est à rattacher sémantiquement à *malama*, « menstruation » (cf. emploi). Il est à ce propos intéressant de signaler que les tiges coupées laissent exsuder une sève rouge sang.

Chimie et pharmacologie

Connarus perrottetii et *Connarus punctatus* ont été étudiées en collaboration avec J. Poisson et son équipe ; ont été mis en évidence dans les feuilles et les écorces de tige, divers polyphénols et un mélange de quinones ; ces derniers corps appartiennent au groupe de la rapanone et seraient responsables de la coloration rouge vif de la sève. Les extraits totaux de feuille et de tige n'ont pas montré de toxicité chez la souris (Poisson et Jacquemin, travaux non publiés).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Quoique peu connues de la plupart des ethnies de Guyane, les Connaracées sont des lianes très monomorphes assez communes, poussant aussi bien dans les zones ripicoles qu'en forêt primaire.



Connarus perrottetii

Connarus punctatus Planch.

Connaraceae



Synonymie
Omphalobium magicum Mart.

Collections de référence
Cremers 5555 ;
Grenand 181, 226, 692 ;
Jacquemin 1906 ;
Prévost et Grenand 948, 1013.

Emplois
Mêmes noms et mêmes emplois que *C. perrottetii*. Cette espèce très fréquente dans le haut Oyapock est également communément employée.

Chimie et pharmacologie
Se reporter à *Connarus perrottetii*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Connarus punctatus

Les graines noires sont entourées d'une arille jaune

famille

Convolvulaceae

Ipomoea subrevoluta Choisy
Convolvulaceae

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : wahatna awak.

Écologie, morphologie
Plante volubile de la forêt-galerie du bas Oyapock et du nord de l'Amapá.

Collection de référence
Grenand 1636.

Emplois
Les Palikur utilisent cette espèce à des fins propitiatoires. Les feuilles et les tiges fanées, auxquelles on ajoute les griffes et les tendons d'un héron, sont desséchées à feu doux dans un vieux pot puis pulvérisées. La poudre est frottée sur les mains des adolescents : les filles deviennent ainsi de bonnes râpeuses de manioc et les garçons de bons grimpeurs.

Étymologie
Palikur : de *wahatna*, « héron, *Ardea cocoi* » et *awak*, « patte », en raison de la forme des feuilles.

Merremia dissecta (Jacq.) Hallier f.
Convolvulaceae

Synonymies
Convolvulus dissectus Jacq. ;
Ipomoea sinuata Ortega.

Nom vernaculaire
Créole : pâte d'amande [pat-zanmann].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie
Liane ornementale acclimatée de la région côtière.

Collections de référence
Moretti 1057 ;
Prévost 3928.



Merremia dissecta

Boutons floraux de la pâte d'amande

Emplois

Chez les Créoles, la décoction de la plante entière serait, en usage externe, très efficace contre la gale.

Étymologie

Créole : *pâte d'amande*, car les feuilles dégagent une forte odeur d'amande amère.

Chimie et pharmacologie

On note la présence d'hétéroside cyanogénétique dans les feuilles et en moindre proportion dans les tiges.
Les essais que nous avons effectués ont montré une toxicité modérée sur les larves du moustique *Aedes aegyptii* 4e stade (40 % de mortalité).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

famille

Costaceae

Le groupe des *cannes congo* rassemble de grandes herbes charnues assez semblables et bien caractérisées du genre *Costus*, appartenant initialement à la famille des Zingibéracées puis élevé au rang de famille par P. J. M. MAAS, sous le nom de Costacées. Les plus utilisées sont les plus communes : *Costus arabicus*, *Costus spiralis* var. *spiralis*, *Costus scaber*, *Costus congestiflorus* et *Costus claviger*. Il est cependant possible que d'autres espèces de *Costus* soient employées de la même façon.

Deux espèces, *Costus spiralis* var. *villosus* et *Costus villosissimus*, présentant une forte pilosité, se distinguent par l'usage qui en est fait par les Wayãpi comme hémostatique.

Les espèces *Costus scaber* et *Costus claviger* sont très proches et difficilement séparables par un non-spécialiste ; à cette incertitude botanique, s'ajoutent les nombreuses synonymies non respectées. Dans ces conditions, la compilation des propriétés chimiques et pharmacologiques de ces espèces, issue de la littérature scientifique, doit être menée avec une grande prudence : les erreurs d'identification ou les confusions d'espèces sont en effet possibles.

Les *Costus* sont des sources de génines stéroïdiques, pouvant servir de matrice à l'hémi-synthèse d'hormones stéroïdiques (GUPTA, 1981 ; SINGH et THAKUR, 1982). Des extraits de *C. spiralis* ont montré des activités antimicrobiennes et antioxydantes qui peuvent expliquer les usages signalés (HABSAH *et al.*, 2000).

Costus arabicus L. — Costaceae

Synonymies

Costus discolor Roscoe ; *Costus niveus* G. Mey. ; *Costus ramosus* Woodson.

Noms vernaculaires

Créole : canne congo [kann-kongo] (terme générique).
Wayãpi : kapiyuwa asikalu.
Palikur : tuiu seinõ.
Aluku : singaạfu.
Portugais : cana-do-brejo, cana-de-macaco.

Écologie, morphologie

Herbe de grande taille formant des peuplements dans les bas-fonds humides et au bord des rivières.

Collections de référence

Grenand 86 ; Grenand et Prévost 2030 ; Moretti 684 ; Oldeman et Burgot 3187.

Emplois

Les Créoles préparent avec le rhizome ou la tige une décoction qui soignerait la leucorrhée, cependant que l'infusion préparée avec les tiges écrasées est utilisée dans les cas de blennorragie[1]. D'autre part, avec les tiges passées à la flamme pour les ramollir puis écrasées dans un peu d'eau additionnée de miel, on obtient un liquide qui soigne toux, grippe et coqueluche[2]. Ce *Costus* est fréquemment utilisé par les Palikur de la même manière que *Costus erythrothyrsus* (cf. *infra*)[3].

Étymologie

Créole : de *canne*, « canne à sucre », en raison de la vague ressemblance des tiges des deux espèces et *congo*, nom donné en Guyane aux travailleurs sous contrat venus au XIXe siècle du bas Congo. On notera que la tige des *Costus* est consommée chez les Aluku (FLEURY, 1986). Palikur : *tuiu*, « terme générique pour les *Costus* » et *seinõ*, « blanc », « le *Costus* blanc » en raison de la couleur de la fleur.
Wayãpi : de *kapiyuwa*, « cabiai » et *asikalu*, « canne à sucre », « la canne à sucre du cabiai (*Hydrochaeris hydrochaeris*)».
Comme les autres *Costus*, il s'agit d'un fourrage recherché par cet animal.

Chimie et pharmacologie

Cf. introduction sur les Costacées.

Notes comparatives

1. Un usage identique de cette espèce a été observé chez les Tiriyo (CAVALCANTE et FRIKEL, 1973).
2. Les jeunes pousses de cette espèce ainsi que de *Costus scaber*, préparées en tisane, sont utilisées pour soigner le rhume chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000).
3. Les Noirs Marrons (Aluku et Ndjuka) utilisent abondamment les *Costus* à des fins tant médicinales que magico-religieuses.

Costus claviger Benoist — Costaceae

Synonymies

Costus bracteatus Gleason ;
Costus guianicus Loes.

Noms vernaculaires

Créole : canne congo [kann-kongo] (terme générique).
Wayãpi : kapiyã'ɨ pilã.
Palikur : tuiu (terme générique).

Écologie, morphologie

Grande herbe assez commune sur sols humides en forêts primaire et secondaire.

Collections de référence

Grenand 1245 ; Sastre 4583.

Emplois

Chez les Wayãpi, les inflorescences préparées en décoction sont utilisées pour soigner les infections de l'appareil uro-génital caractérisées par un écoulement de pus (*tekaluaɨ*).
Une part est bue et l'autre sert à laver le gland ou le vagin.

Étymologie

Wayãpi : de *kapiyã'ɨ*, qui nous a été donné comme une contraction de *kapiyuwa*, « cabiai », *emi'u*, « nourriture », *ɨ*, « tige et plante » et *pilã*, « rouge », en raison de ses fleurs blanches striées de rouge.

Costus congestiflorus L. C. Rich. ex Gagnep.

Costaceae

Noms vernaculaires

Créole : canne congo [kann-kongo] (terme générique), canne l'eau [kann-dilo].
Wayãpi : kapiyã'ɨ sĩ.
Palikur : tuiu waikwiunõ.

Écologie, morphologie

Grande herbe assez commune en formation ripicole ou dans les bas-fonds de la forêt primaire.

Collections de référence

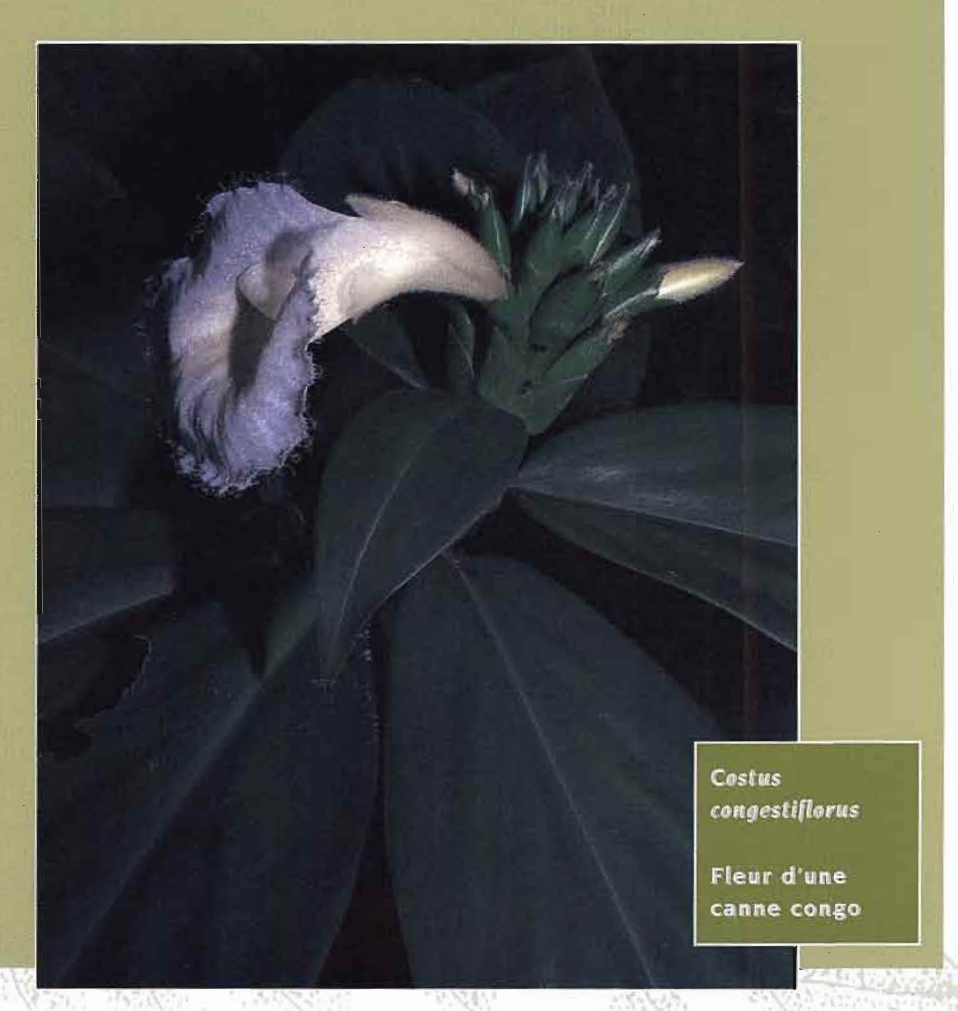
De Granville et Burgot 4430 ; Grenand 64 ; Grenand et Guillaumet 3221 ; Lescure 521 ; Sastre 4607.

Emplois

Les Créoles l'utilisent comme *Costus arabicus*, avec lequel il semble confondu.
Les Wayãpi l'utilisent comme *Costus claviger*, duquel il est cependant distingué.
Les Palikur l'utilisent comme *Costus erythrothyrsus*.

Étymologie

Wayãpi : *kapiyã'ɨ sĩ*, de *kapiyã'ɨ*, cf. *Costus claviger*, et *sĩ*, « blanc », ainsi nommé en raison de ses grandes fleurs blanches.
Palikur : *tuiu*, « terme générique pour les *Costus* » et *waikwiunõ*, « du bord de la rivière ».

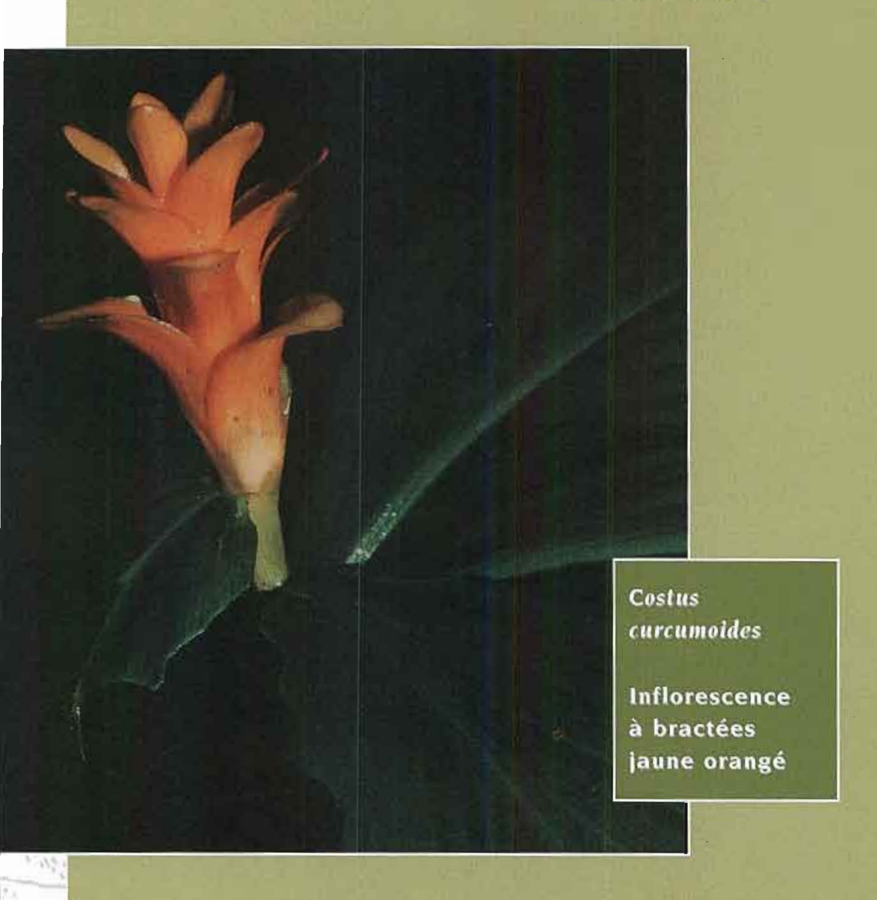


Costus congestiflorus

Fleur d'une canne congo

Costus curcumoides Maas[1]

Costaceae



Costus curcumoides

Inflorescence à bractées jaune orangé

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : yapu sĩ.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Herbe commune par place, rencontrée en forêt secondaire ancienne ou en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1246 ; Jacquemin 1815 ; Lescure 565.

Emplois

Les Wayãpi utilisent cette espèce contre les céphalées et les infections de la verge. Dans les deux cas, la plante entière est broyée et préparée en macération.

Pour les deux affections, le liquide obtenu est frotté localement et, uniquement pour l'infection de la verge, bu en petites quantités.

Étymologie

Wayãpi : *yapusĩ*, de *yapu*, « oiseau cassique à huppe noire (*Psarocolius decumanus*) », *sĩ*, « bec », « bec de cassique à huppe noire » ; les fleurs ressemblent au bec de cet oiseau.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Il s'agit d'une espèce récemment décrite, très aisée à distinguer des autres *Costus* grâce à ses tépales et bractées jaune orangé.

Costus erythrothyrsus Loes.

Costaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : kapiyã'ɨ e'e, kapiyã'ɨ pilã.
Palikur : tuiu marikasmatgene, tuiu ahavukune.

Écologie, morphologie

Grande herbe formant des peuplements denses dans les zones humides.

Collections de référence

Grenand 732, 1747, 1797 ; Lescure 377.

Emplois

Chez les Wayãpi, cette espèce est utilisée comme *Costus claviger*.
Les Palikur utilisent la macération des fragments de tige ou d'inflorescence comme laxatif, digestif et carminatif ; elle est bue à raison d'un litre en trois prises quotidiennes en cas de coliques ou de crise de foie.
La racine associée à la tige et à des fragments de feuille sèche de bananier sert à préparer une décoction bue à raison d'un demi-verre par jour, contre les règles douloureuses (dysménorrhée), les infections vaginales (pertes blanches) et la cystite.
Cette préparation peut être associée aux feuilles sèches de *Cecropia obtusa* (cf. Cécropiacées).
Dans les cas d'infection vaginale, cette préparation est aussi utilisée en bain de siège.

Étymologie

Palikur : *tuiu*, terme générique pour les *Costus*, *marikasmatgene*, « des bas-fonds » et *ahavukune*, « de la grande forêt ».
Wayãpi : *kapiyã'ɨ*, cf. *Costus claviger* ; *e'e* précise qu'elle est l'espèce type, « la vraie plante qui nourrit le cabiai ».

Costus scaber Ruíz et Pav.

Costaceae

Synonymies

Costus ciliatus Miq. ;
Costus scaberulus L. C. Rich. ex Gagnep. ;
Costus spicatus Auct. non Sessé et Miq.

Noms vernaculaires

Créole : canne congo [kann-kongo] (terme générique).
Wayãpi : kapiyã'ɨ pilã.
Palikur : tuiu (terme générique).

Écologie, morphologie

Herbe de taille moyenne en peuplement sur sols humides, en forêts primaire et secondaire, où elle est commune.

Collections de référence

De Granville et Burgot 4987 ;
Grenand 4, 740 ; Prévost 3519 ;
Sastre 4391.

Emplois

Les Wayãpi l'utilisent comme *Costus claviger*, avec lequel ils le confondent, et les Créoles comme *Costus arabicus*[1].

Note comparative

1. De façon proche des Wayãpi, cette espèce est utilisée par les Tacana pour soigner les urines mêlées de sang (Bourdy *et al.*, 2000).

Costus spiralis (Jacq.) Roscoe var. *spiralis*

Costaceae



Costus spiralis

Inflorescence à bractées rouges d'une autre canne congo

Noms vernaculaires

Créole : canne congo [kann-kongo] (terme générique).
Wayãpi : kapiyã'ĩ e'e.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Grande herbe commune des bas-fonds de la forêt primaire.

Collections de référence

Jacquemin 1512, 1739 ; Sastre 4559.

Emplois

Les Créoles préparent la plante entière en décoction qu'ils boivent pour combattre la dysenterie.
Chez les Wayãpi, cette espèce est utilisée comme *Costus claviger*.

Chimie et pharmacologie

Une teinture composée contenant pour partie cette espèce est distribuée par l'IEPA (Macapa, Brésil), comme diurétique et pour le traitement des affections rénales (catalogue de l'IEPA, Macapá, 2000).
Cf. introduction sur les Costacées.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Costus spiralis (Jacq.) Roscoe var. *villosus* Maas

Costaceae

Noms vernaculaires

Créole : canne congo [kann-kongo] (terme générique).
Wayãpi : wɨlapa poã, kapiyã'ĩ yowa.
Palikur : tuiu awaig.

Écologie, morphologie

Grande herbe assez commune des clairières de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1075 ;
Grenand et Guillaumet 3196 ;
Jacquemin 1502 ; Sastre 4738.

Emplois

Pour les Wayãpi, ce *Costus* aux feuilles très poilues est un hémostatique, principalement utilisé lors de blessure par flèche.

Les tiges et les feuilles chauffées à la flamme sont pressées au-dessus de la plaie[1].

Pour l'usage chez les Palikur, se reporter à *Costus erythrothyrsus*. En outre la tige et les feuilles de la présente espèce servent à préparer une décoction bue soit contre le diabète, soit pour faire baisser la tension. Dans les deux cas, on en boit un verre tous les matins.

Étymologie

Wayãpi : *wɨlapapoã*, de *wɨlapa*, « flèche » et *poã*, « remède », « le remède des flèches » ; *kapiyã'ĩ*, cf. *Costus claviger* et *yowa*, « poilu », « le *Costus* poilu » en raison de la pilosité des feuilles. Palikur : *tuiu*, terme générique et *awaig*, « mâle », en raison de son port robuste.

Chimie et pharmacologie

Cf. introduction sur les Costacées.

Note comparative

1. Cet usage est comparable à celui que font de *Costus amazonicus* (Loes.) Macbride les Taiwano du nord-ouest de l'Amazonie : les feuilles séchées et pulvérisées sont prisées pour stopper les saignements de nez (Schultes et Raffauf, 1990).

Costus villosissimus Jacq.

Costaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : wɨlapa poã, kapiyã'ĩ yowa.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Grande herbe rare des bordures des inselbergs et des clairières ensoleillées.

Collection de référence

Grenand 594[1].

Emplois

L'utilisation de cette espèce par les Wayãpi est identique à celle de *Costus spiralis* var. *villosus*, avec laquelle elle est confondue (feuilles poilues).

Note comparative

1. Cet herbier constitue la première collecte de cette espèce pour la Guyane française.

famille

Crassulaceae

Kalanchoe pinnata (Lam.) Pers.

Crassulaceae

Synonymies

Bryophyllum pinnatum (Lam.) Kurz ; *Cotyledon pinnatum* Lam.

Noms vernaculaires

Créole : feuille paisse [féy-pès], caractère des hommes [karaktèr-dé-zonm].
Wayãpi : —
Palikur : kraubimna.
Portugais : folha-de-pirarucu.

Écologie, morphologie

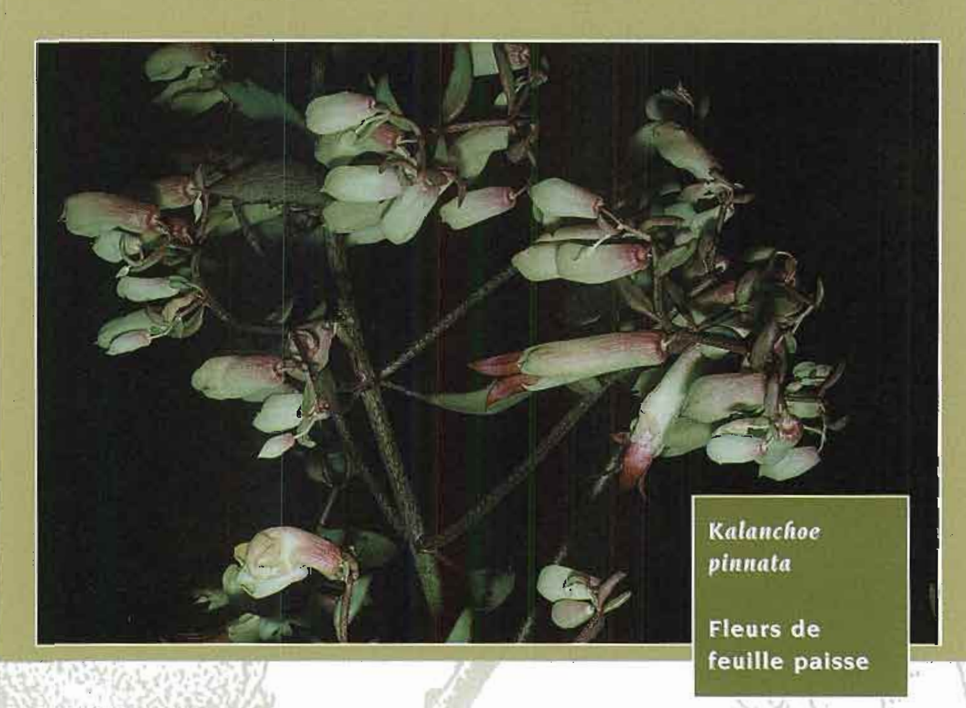
Plante ornementale cultivée, fréquente dans les jardins de la côte.

Collections de référence

Berton 31 ; Moretti 758 ; Prévost 1367, 3437.

Emplois

L'utilisation de cette plante sans doute importée semble propre aux populations



Kalanchoe pinnata

Fleurs de feuille paisse

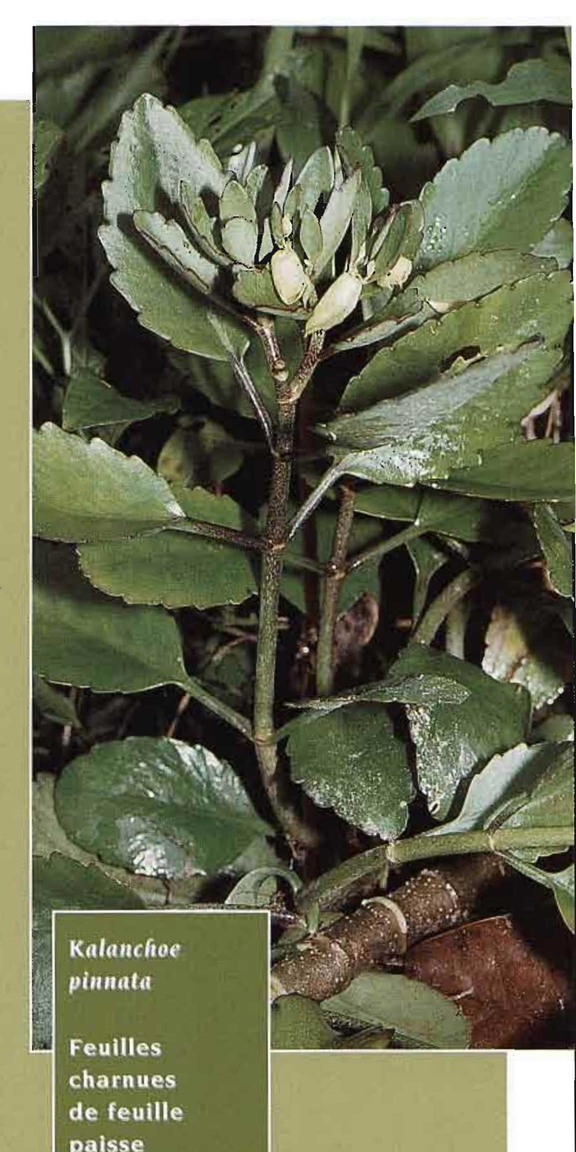
métisses, d'où elle est passée aux Amérindiens, dont les Palikur[1].
Elle est principalement connue des Créoles pour ses propriétés émollientes. La feuille est ramollie à la flamme et appliquée sur les blessures. Elle est employée aussi contre les *échauffis* (mycoses) et les inflammations. L'infusion de la plante fraîche ou séchée est réputée fébrifuge.
Les Palikur écrasent les feuilles et mélangent le suc extrait, soit avec de l'huile de coco, soit avec celle de *carapa* (*Carapa guianensis*, Méliacées). La préparation est frictionnée localement contre les céphalées.
D'autres utilisations palikur consistent à chauffer une feuille et à la frotter sur les démangeaisons ou à presser quelques gouttes de sève dans un tympan douloureux.

Étymologie

Créole : *feuille paisse*, « feuille épaisse » se rapporte à la texture crassulescente des limbes ; *caractère des hommes*, appellation humoristique associée par certains à la mollesse des feuilles.
Palikur : *kraubimna*, de *kraubad*, « épais » et *mna*, « feuille », renvoie à la même notion.

Chimie et pharmacologie

On note la présence, assez générale dans le genre, de saponines.
Les propriétés cicatrisantes ont été confirmées par des chercheurs indiens (*in* BEZANGER-BEAUQUESNE, 1981). Cependant, il faut préciser aussi que des glucososides cardiotoxiques ont été signalés dans le genre (ANDERSON *et al.*, 1983). La plante stimule la cicatrisation, elle est antiseptique, la tolérance locale à son application est excellente et ses effets sont supérieurs à ceux de l'aloès. Le jus exprimé des feuilles serait un puissant anti-inflammatoire et aurait été utilisé avec succès dans le traitement clinique d'ulcères sévères de la peau. Chez la souris, la DL 50, (v.i.p) de l'extrait hydro-alcoolique de la plante entière est supérieure à 1 mg/kg (ROBINEAU *et al.*,1999).



Kalanchoe pinnata

Feuilles charnues de feuille paisse

Note comparative

1. Chez les Caboclos du Pará (FURTADO *et al.*, 1978), les feuilles sont utilisées pour soigner les enflures, l'érysipèle et, préparées en sirop, la toux. Les Aluku utilisent le jus des feuilles pour soigner les maux de tête et la conjonctivite (FLEURY, 1991).
Les Siona se servent des feuilles ramollies à la flamme pour soigner les furoncles (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

famille

Cucurbitaceae

Fevillea cordifolia L. — Cucurbitaceae

Synonymie
Nhandiroba cordifolia (L.) Kuntze

Noms vernaculaires
Créole antillais : ti concombre.
Wayãpi : wɨlapa laɨ.
Palikur : —
Portugais : pacapiá.

Écologie, morphologie
Liane assez rare de la forêt primaire humide.

Collections de référence
Feuillet 652 ; Prévost et Grenand 901.

Emplois
Chez les Wayãpi, les difficultés rencontrées pour identifier et collecter cette plante illustrent bien les problèmes d'enquête des ethnobotanistes[1]. Les graines, enfermées au nombre de six à douze dans un fruit sphérique, sont encore quelquefois utilisées pour préparer un poison de chasse. Deux méthodes ont été notées :
– Les graines desséchées au-dessus d'un boucan sont pulvérisées et la poudre, mélangée à la sève fixatrice de *takalawelu* (*Henriettea succosa* (Aubl.) DC. ; *Miconia cacatin* (Aubl.) Renner, Mélastomatacées), est ensuite badigeonnée sur les pointes de flèche.
– Une variante consiste à frotter une graine grattée finement sur une pointe de flèche préalablement enduite de *mani* (*Moronobea coccinea*, Clusiacées). C'est un poison lent qui *fait vomir* le gibier, selon l'expression wayãpi[2].



Fevillea cordifolia

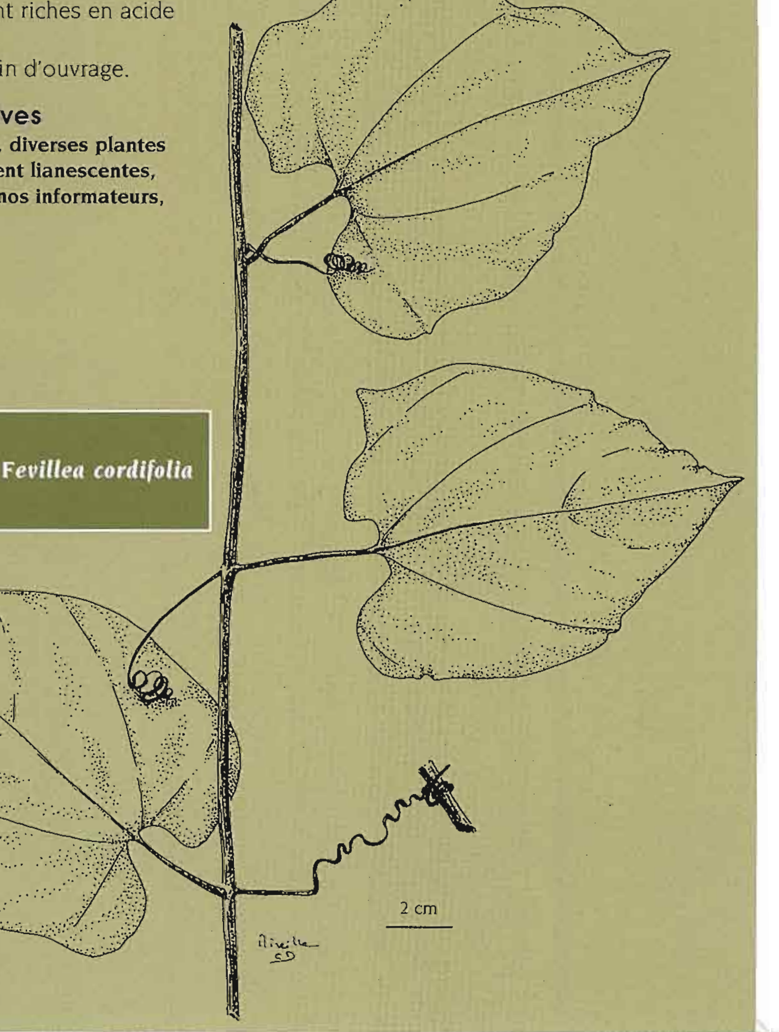
Grosses graines aplaties de ce poison de chasse

Chimie et pharmacologie
Cette plante, bien que signalée à plusieurs reprises pour sa toxicité, ne semble guère avoir attiré l'attention des pharmacologues. L'huile extraite des graines est utilisée comme purgatif au Brésil et pour fabriquer

bougies et savons en Amérique centrale (COGNIAUX, 1878 ; WILLIAMS, 1981).
D'après HEGNAUER (3, 1964), les graines referment 0,25 % d'une substance odorante utilisée comme anthelmintique.
GENTRY et WETTACH (1986) ont trouvé 42 % d'acide stéarique et 21 % d'acide palmitique dans les graines de *Fevillea cordifolia*.
Le criblage préliminaire effectué montre la présence de saponines qui pourraient expliquer la toxicité des graines et leur usage comme poison de chasse. Des saponines du groupe des norcucurbitacines ont été isolées (HOSTETTMANN et MARSTON, 1995).
Cette espèce est « l'une des plus productives sources d'huile végétale découverte dans le monde » (BRÜCHER, 1989).
Les graines sont amères, contiennent une haute teneur en huile dans les cotylédons et sont riches en acide stéarique.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

**1. Entre 1972 et 1980, diverses plantes sur pied, le plus souvent lianescentes, furent associées, par nos informateurs, aux graines utilisées pour élaborer le poison de chasse décrit ci-dessus, jusqu'à ce qu'un chasseur trouvât des germinations avec des graines encore reconnaissables ; cette incertitude donna lieu à des discussions passionnées.
C'est pratiquement le seul cas, chez les Wayãpi, où une partie de plante est utilisée sans que la plante entière ait été préalablement reconnue. Sans doute la difficulté d'observation de cette liane poussant dans la canopée est-elle à la base de cette carence.
2. *Fevillea cordifolia* est souvent signalé comme purgatif, mais il est aussi indiqué, *a contrario* de nos observations, comme antidote pour divers empoisonnements (GENTRY et WETTACH, 1986).**



Fevillea cordifolia

Gurania huberi Cogn. Cucurbitaceae

Synonymie
Gurania diffusa Cogn.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : wẽ'ẽ poã, muluãnge, silipu sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Liane de taille moyenne assez commune en forêts primaire et secondaire.

Collections de référence
Jacquemin 1748, 1908 ; Lescure 312.

Emplois
Chez les Wayãpi, l'utilisation contre les hernies « internes » est liée à une particularité physiologique de la plante : lorsque l'on coupe les tiges creuses le plus près possible du collet, il se produit un phénomène de succion, puis un écoulement de sève. Lorsqu'un bébé est atteint d'une hernie, on lui fait tenir la liane que l'on coupe ensuite : le mal est *sucé, absorbé*. Le traitement est parachevé par l'absorption de la sève brute. Cette même sève brute, ainsi que la décoction des tiges et des feuilles, sont des remèdes absorbés, toujours par les Wayãpi, contre les nausées.

Étymologie
Wayãpi : *wẽ'ẽ poã*, de *wẽ'ẽ*, « vomissement » et *poã*, « remède », « remède contre le vomissement » ; *muluãnge*, « cordon ombilical », à rapprocher de son utilisation dans les cas d'hernies ombilicales.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Gurania lobata (L.) Pruski Cucurbitaceae

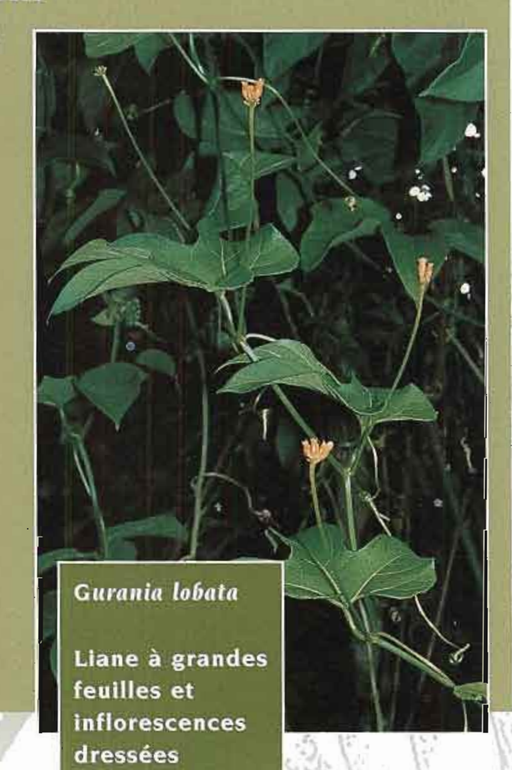
Synonymies
Gurania spinulosa (Poepp. et Endl.) Cogn. ; *Anguria spinulosa* Poepp. et Endl.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : silipu sili.
Palikur : mua mua.

Écologie, morphologie
Liane assez commune de la végétation ripicole et des forêts secondaires.

Collections de référence
Berton 244 ; Grenand 1798 ; Jacquemin 1558, 1952.

Emplois
Cette plante n'a d'usage médicinal en Guyane que chez les Palikur. La tige coupée en morceaux et préparée en décoction est un remède *pour nettoyer la bile*[1].



Gurania lobata

Liane à grandes feuilles et inflorescences dressées

Chimie et pharmacologie

D'après Wong (1976), beaucoup de fruits et de graines dans cette famille renferment des hétérosides amers, comme la colocyenthine qui est un puissant purgatif.

Note comparative

1. Chez les Tiriyo du nord du Brésil, la même espèce est un remède contre la toux, introduit par les Noirs Marrons Ndjuka. Une espèce du même genre, *Gurania ulei* Cogn., est utilisée pour soigner la jaunisse (Cavalcante et Frikel, 1973).

Lagenaria siceraria (Molina) Standl.

Cucurbitaceae

Synonymies

Lagenaria vulgaris Ser. ; *Cucurbita lagenaria* L.

Noms vernaculaires

Créole : calebasse terre [kalbas-tè], calebasse [kalbas].
Wayãpi : mulutuku.
Palikur : tukuu.
Français : gourde.
Portugais : cabaça, cabaça-amargosa.

Écologie, morphologie

Liane herbacée cultivée et parfois sub-spontanée[1].

Collections de référence

Grenand 163, 410.

Emplois

Cette plante bien connue des Amérindiens et des Noirs Marrons pour l'usage de son fruit comme récipient est également associée à *Caryocar microcarpum* (Caryocaracées) chez les Palikur pour un usage médicinal. De l'eau fraîche macérée dans une gourde récemment évidée (association symbolique avec le goître du singe hurleur) est un remède bu contre la coqueluche[2].

Lagenaria siceraria

Fruit de la calebasse terre

Étymologie

Créole : *calebasse terre*, de « calebasse », qui désignait autrefois le fruit de l'arbre *Crescentia cujete*, Bignoniacée (appelé aujourd'hui *coui*) et « terre », parce que les fruits de la plante rampante *Lagenaria siceraria* gisent au sol.

Chimie et pharmacologie

D'après Hegnauer (3, 1964), les feuilles, les fruits et les racines renferment des triterpénoïdes amers, les cucurbitacines B et D. La cucurbitacine B aurait des propriétés enzymatiques. Enslin *et al.* (1967) ont isolé des fruits la 22-déoxocucurbitacine D et la 22-déoxoisocucurbitacine D.
Imperato (1980) a identifié des flavonols dans les fleurs : kaempférol 3-0-rutinoside dans le pollen et rutoside dans les stigmates.
D'après Quisumbing (1951), le fruit serait une bonne source de vitamine B et les graines renferment des lipides et des saponines.
Selon Watt et Breyer-Brandwijk (1962), on trouve de l'acide cyanhydrique dans la plante entière.

Notes comparatives

1. Plante encore assez commune en Guyane dans les zones rurales de la côte et chez les Amérindiens de l'intérieur. Cependant, sa culture en vue d'obtenir des récipients se restreint peu à peu.
2. Les Aluku utilisent les feuilles pour soigner les ganglions et les troubles circulatoires (Fleury, 1991).

Momordica charantia L. Cucurbitaceae

Noms vernaculaires

Créole : sorossi [sorosi], sérossi [sérosi] (Mana).
Créole antillais : pomme coulie.
Portugais : melão-de-São-Caetano.

Écologie, morphologie

Liane souvent cultivée, très fréquente en zone dégradée.

Collections de référence

Moretti 1 ; Prévost 3559.

Emplois

Chez les Créoles, le bain préparé avec cette plante est un antiseptique réservé aux enfants. La tisane des feuilles est réputée fébrifuge[1]. Le suc des feuilles pressées entre dans la composition de *loochs* vermifuges. Le fruit est employé comme antidiabétique. Cet usage se rencontre dans de nombreux pays tropicaux.

Étymologie

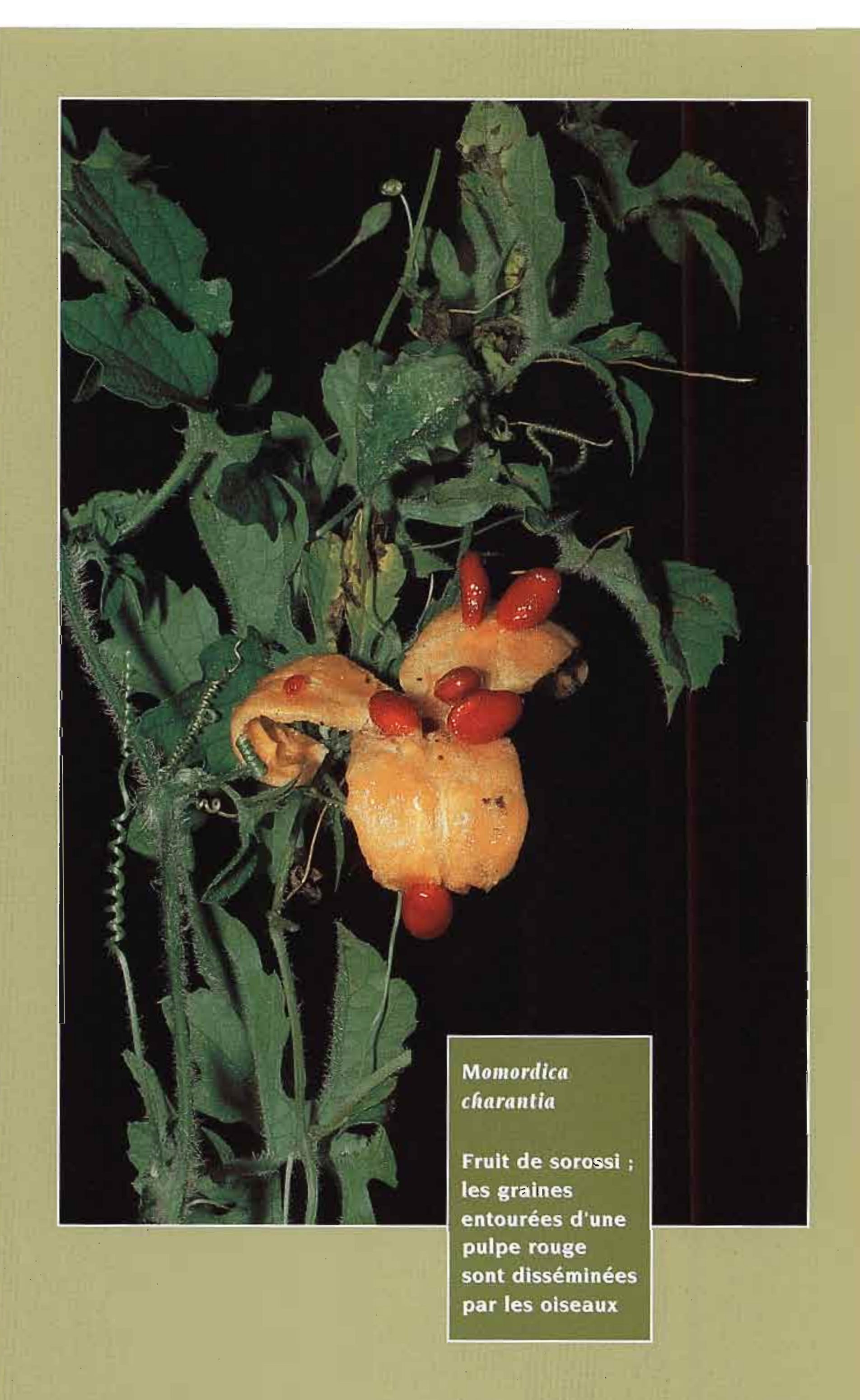
ALLSOPP (1996) pense que *sorossi* (*cerasee* dans les Caraïbes anglophones) est un mot d'origine africaine.

Chimie et pharmacologie

Plusieurs études ont montré la présence de 5-hydroxytryptamines, de diosgénine et de β-sitostérol ayant des propriétés œstrogéniques. L'action hypoglycémiante a été confirmée et serait due, selon certains auteurs, à un stéroïde glucosidique appelé « charantine » (OLIVER-BEVER, 1980).
Le même glucoside aurait des propriétés abortives sur le rat. Des chercheurs ont également isolé un polypeptide possédant un poids moléculaire de 11000 et présentant une forte action hypoglycémiante (KHANNA *et al.*, 1981).
Les études menées par la suite ont permis d'avancer dans la connaissance de cette drogue végétale couramment employée dans de nombreux pays tropicaux.
Les propriétés abortives sont dues à une protéine, la trichosentine, dont la séquence en acides aminés a été établie.
L'action sur la glycémie est encore l'objet de controverses, bien que la majorité des chercheurs reconnaisse maintenant les qualités antihyperglycémiantes des fruits, que de nombreuses expérimentations cliniques sont venues conforter.
En revanche, aucune preuve expérimentale n'a jusqu'ici établi de façon incontestable l'action antipaludique des parties aériennes, alors que cet usage est très répandu en Amazonie. Ainsi, les essais que nous avons réalisés sur un lyophilisat de macération aqueuse des parties aériennes, *in vitro* sur culture de *Plasmodium falciparum* et *in vivo* sur *Plasmodium* de rongeur, n'ont pas montré d'activité aux doses maximales utilisées : 100 µg/ml et 1 g/kg ; (SAUVAIN et MORETTI, travaux non publiés). L'échantillon a été récolté en Bolivie où cette plante, appelée *balsamina*, est souvent employée comme antipaludique par les médecins des services de santé rurale.
Signalons enfin que les feuilles sont particulièrement riches en fer et renferment de la riboflavine ; elles peuvent donc être recommandées pour lutter contre l'anémie.
Une revue assez complète des usages, des études chimiques et pharmacologiques de cette plante figure dans la *Pharmacopée caribéenne* (ROBINEAU *et al.*, 1999).
Les participants au programme TRAMIL ont d'ailleurs classé dans la catégorie « recommandable » les usages externes de la plante pour le traitement des affections cutanées, prurits, pédiculoses et furonculoses (*ibid.*, 1999).

Note comparative

1. Ces usages antiseptiques et fébrifuges sont également signalés au Venezuela (DELASCIO CHITTY, 1985).



Momordica charantia

Fruit de sorossi ; les graines entourées d'une pulpe rouge sont disséminées par les oiseaux

famille

Cyperaceae

L'utilisation des herbes de cette famille semble propre aux populations amérindiennes ou d'origine amérindienne. C'est d'abord à elles que s'applique en Amazonie le terme *pili* ou *pilipili*, qui recouvre des espèces aux racines parfumées (*Cyperus* et *Kyllinga*). Les Cypéracées sont utilisées à des fins magiques et médicinales, particulièrement en Amazonie péruvienne (TOURNON *et al.*, 1986b).

Sur le plan chimique, il faut noter la présence assez fréquente d'huiles essentielles et de quinones (BUREAU *et al.*, 1985).

Cyperus articulatus L. — Cyperaceae

Noms vernaculaires

Créole : savane tremblante.
Wayãpi : —
Palikur : kaihi.
Portugais : junco-bravo.

Écologie, morphologie

Grande herbe grégaire des marécages.

Collections de référence

Fournet 277 ; Grenand 1642.

Emplois

Le cœur de cette plante herbacée est occasionnellement consommé par les enfants palikur.
Chez les mêmes Amérindiens, la tige broyée et frottée sur le nez est un remède donné comme souverain contre les ronflements.
Les tiges grillées et malaxées avec de l'huile de *carapa* (cf. *Carapa guianensis*, Méliacées) ou du *tyo-tyo* (cf. *Astrocaryum vulgare*, Arécacées) donnent un onguent qui, frotté localement, arrête les saignements de nez[1].

Étymologie

Les noms palikur et créole désignent tous deux une formation végétale mono-spécifique.
Le mot palikur vient du nom d'un crabe (*Cardisoma* sp.) : la tige craque comme lorsque l'on casse sa pince.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

**1. Les Yanomami emploient l'infusion des rhizomes en cas de fièvre (MILLIKEN et ALBERT, 1996).
Les Sekoya se servent du rhizome pour soigner la grippe, la fièvre et le *mal de viento* (comparable au *vent* des Créoles, cf. 2e partie, p. 45) (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).
Chez les Carib de Guyana, il est utilisé pour soigner les maux d'estomac (VAN ANDEL, 2000).
Cyperus articulatus et *C. odoratus* L. sont signalés (BENNETT, 1992) comme hallucinogène utilisé par les chamanes dans les ethnies de langue jivaro (Shuar, Achuar, Aguaruna).**

Cyperus haspan L. — Cyperaceae

Noms vernaculaires
Cf. noms vernaculaires à *Cyperus laxus*.

Collection de référence
Grenand 2114.

Emplois
Cette espèce est largement confondue avec *Cyperus laxus*.

Cyperus laxus Lam. s. l. — Cyperaceae

Synonymies
Cyperus diffusus Vahl ;
Cyperus chalaranthus Presl.

Noms vernaculaires
Créole : mangé la terre [manjé-latè] (terme générique).
Wayãpi : moyu pili[1].
Palikur : wasiusi (terme générique).
Portugais : capim-agreste.

Écologie, morphologie
Petite plante herbacée commune de la végétation rudérale.

Collections de référence
De Granville 2547 ; Cremers 6961.

Emplois
La plante entière et particulièrement les racines sont utilisées par les Wayãpi, en association ou non avec d'autres plantes (cf. *Ocimum campechianum*, Lamiacées). Préparée en décoction, elle est appliquée en bain fébrifuge.

Note comparative
1. Le terme *moyu pili*, « la plante parfumée de l'anaconda », désigne également *Wulffia baccata* (Astéracées), sans qu'il y ait confusion aux yeux des Wayãpi.

Kyllinga odorata Vahl — Cyperaceae

Synonymies
Cyperus sesquiflorus (Torrey) Mattf. et Kükenth. ;
Kyllinga sesquiflora Torrey.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : pilipili sili, pilipilimã.
Palikur : mahik.
Portugais : piripirioca, capim-de-cheiro, capim-santo[1].

Écologie, morphologie
Petite herbe rudérale souvent protégée.

Collections de référence
Grenand 960 ; Ouhoud-Renoux 45.

Emplois
Chez les Wayãpi, cette plante préparée entière en décoction est utilisée en bain parfumé contre la fièvre.
Les Palikur utilisent les *Kyllinga* de la même façon que *Cipura paludosa* (cf. Iridacées), sans les confondre cependant.

Note comparative
1. Au Brésil, les racines sont préparées en macération exposée au soleil et utilisée contre les maux de tête, en association avec le patchouli (*Vetiveria zizanoides* (L.) Nash, Poacées), (FURTADO *et al.*, 1978), et seule, en décoction bue pour soigner les maux d'estomac chez les Caboclos de la région de Santarem (BRANCH et SILVA, 1983).

Kyllinga pumilla Michx. Cyperaceae

Synonymie
Cyperus densicaespitosus Mattf. et Kükenth.

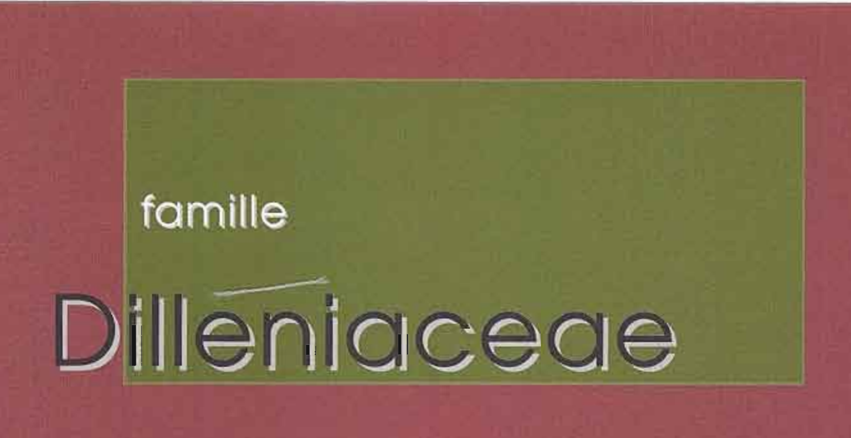
Noms vernaculaires
Cf. noms vernaculaires à *Kyllinga odorata*.

Écologie, morphologie
Petite herbe rudérale souvent protégée.

Collections de référence
Grenand 424 ; Jacquemin 2347.

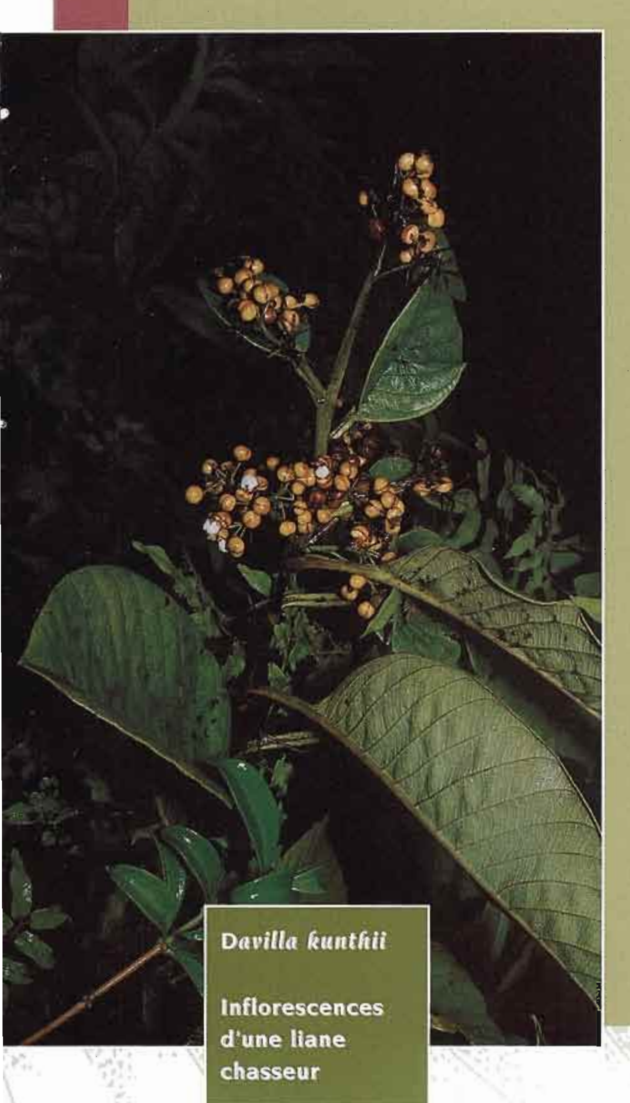
Emplois
Cette espèce est largement confondue avec *Kyllinga odorata*.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Davilla kunthii A. St-Hil.

Dilleniaceae



Davilla kunthii

Inflorescences d'une liane chasseur

Synonymie

Davilla aspera (Aubl.) Benoist.

Noms vernaculaires

Créole : liane chasseur [yann-chasèr].
Wayãpi : tameyu'ɨ sili.
Palikur : sawu anen.
Saramaka : faya tatay.
Portugais : cipó-de-fogo.

Écologie, morphologie

Lianes communes en forêt secondaire, ainsi qu'en bordure de savane.

Collections de référence

Jacquemin 1792 ;
Prévost et Grenand 2046.

Emplois

Les feuilles et les jeunes tiges très rugueuses (elles contiennent de la silice) sont considérées comme assez dangereuses pour la peau.
Certains *Davilla*, lorsqu'ils contiennent une sève abondante, sont utilisés comme les espèces du genre *Doliocarpus*.

Étymologie

Wayãpi : de *tameyu'ɨ* cf. fiche suivante et *sili* « fine ». Palikur : de *sawu*, « loutre géante » (*Pteronura brasiliensis*) et *anen*, « langue », « langue de loutre », en raison des feuilles rêches comme la langue de cet animal.

Chimie et pharmacologie

Kubitzki (1968) a étudié les flavonoïdes au sein de cette famille.
Il conclut que tous les *Davilla* renferment de la rhamnétine et de l'isorhamnétine ; presque tous renferment des leucoanthocyanes et du méthyl-4' kaempférol.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Doliocarpus spp.[1] — Dilleniaceae

Synonymie

Tigarea spp.

Noms vernaculaires

Créole : liane chasseur [yann-chasèr].
Wayãpi : tameyu'ɨ.
Palikur : samugne.
Aluku : dia titey.
Portugais : cipó-d'agua.

Écologie, morphologie

Grosses lianes communes en forêts primaire et secondaire, ainsi qu'en bordure de savane.

Collections de référence

Voir note [1].

Emplois

Diverses lianes des Dilléniacées et en particulier les *Doliocarpus* sont avant tout connues pour leur sève abondante et potable, providence des chasseurs assoiffés. Les Palikur utilisent l'eau contenue dans les tiges comme un remède absorbé brut contre la coqueluche, la diarrhée et, en traitement de longue durée, contre le diabète[2].
On utilise également ces lianes de la même façon que les *Clusia* (Clusiacées) pour soigner la *blesse* ou *sikgep*[3].

Étymologie

Créole : *liane chasseur*, ainsi nommée en raison de la sève potable.
Wayãpi : de *tameyu'a*, « punaise » et *ɨ*, « liquide » ; Palikur : *samugne*, de *sumu* « tenir », car il faut bien tenir verticalement la liane pour la tronçonner et boire sa sève.

Notes comparatives

1. À titre indicatif, les *Doliocarpus* collectés par notre équipe sont :
- ***Doliocarpus brevipedicellatus* Garcke (Grenand 608) ;**
- ***Doliocarpus dentatus* (Aubl.) Standl. (Gr. 1464) ;**
- ***Doliocarpus paraensis* Sleumer (Oldeman 3094) ;**
- ***Doliocarpus* sp. (Grenand 3271 ; Moretti 768).**

2. Aublet signale sous le nom de *liane rouge* des *Tigarea* (actuellement autant *Tetracera* que *Doliocarpus*) dont la sève était alors utilisée comme dépuratif (*in* Devez, 1932).

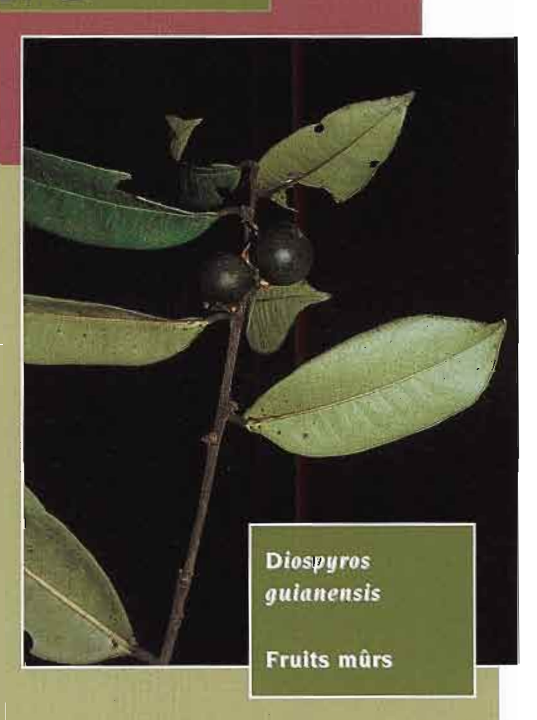
3. La tige ou la sève d'un *Doliocarpus* non identifié sont utilisées par les Aluku, pour soigner les douleurs abdominales, la blennorragie et les morsures de serpent (Fleury, 1991). Les Urubu-Ka'apor utilisent la sève des *Davilla* et des *Doliocarpus* comme tonique (Balée, 1994).
En Guyana, les tiges de plusieurs Dilléniacées (dont *Tetracera volubilis* L.), en association ou non avec d'autres plantes telles que *Strychnos* spp. (Loganiacées) et *Smilax schomburgkiana* (Smilacacée), sont considérées comme un puissant aphrodisiaque (van Andel, 2000).

famille

Ebenaceae

Diospyros guianensis (Aubl.) Gürke

Ebenaceae



Diospyros guianensis

Fruits mûrs

Synonymie

Paralea guianensis Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : mɨkulapi'a u.
Palikur : miret.
Wayana : mekolonohunu.
Kali'na : tarara, parala.
Aluku : baakatiki.

Écologie, morphologie

Arbre ripicole commun dans l'ouest et le nord de la Guyane.

Collections de référence

Moretti 705, 834 ; Prévost et Grenand 4267 ; Prévost et Sabatier 2811.

Emplois

Cette espèce que nous avons rencontrée dans les sauts du Maroni est connue des habitants de ce fleuve – Amérindiens Wayana, Noirs Marrons Aluku – et de quelques Créoles orpailleurs résidant dans cette région. Les feuilles sont pilées dans un peu de pétrole et le jus obtenu est appliqué sur certaines dermatoses eczémateuses[1].

Chimie et pharmacologie

La forte réaction des quinones nous a incité à entreprendre l'étude de ce *Diospyros*. Nous avons effectivement retrouvé les mêmes produits que ceux présents dans les espèces africaines (BRUNETON et MORETTI, 1979).
Des écorces de tige, ont été isolées trois triterpènes : le lupéol, le bétulinol, l'acide bétulinique, et une quinone : méthyl-7-juglone.
Les naphtoquinones ont une action provitaminique K qui peut expliquer l'usage de ces drogues sur certaines lésions dermiques.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Les *Diospyros* sont rarement signalés comme plantes médicinales. Pourtant les espèces *Diospyros guianensis* et *Diospyros ierensis* Britton (= D. *cayennensis* A. DC.) sont citées à plus de deux siècles d'intervalle pour leur utilisation de l'écorce comme fébrifuge par les Kali'na (AUBLET, 1775) et en Guyana (JOHNSTON et COLQUHOUN, 1996 ; VAN ANDEL, 2000).

famille

Elaeocarpaceae

Sloanea sp.[1]

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : wɨla kayulu, wɨla kalayulu.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Arbre moyen, rare, trouvé dans le moyen et le haut Oyapock en forêt primaire[2].

Collections de référence

Grenand 1507, 2861 ; Jacquemin 2520.

Emplois

Chez les Wayãpi, les feuilles et l'écorce dégageant une forte odeur d'amande amère servent à préparer une décoction fébrifuge qui est bue.
Ce remède rare est très réputé.
Dans la région de Camopi, l'écorce et les feuilles préparées en décoction et utilisées en bain sont un remède contre les erruptions cutanées (*kulu*).

Étymologie

Wayãpi : de *wɨla*, « arbre » et *kayulu*, de *akayu'u*, « autre arbre (cf. *Anacardium spruceanum*, Anacardiacées) ».
Ces deux arbres sont rapprochés pour leur amande, bien que celle du *Sloanea* soit amère.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette famille manque d'une révision taxonomique depuis une cinquantaine d'années.
2. S. Mori l'a également collecté à Saül et le désigne comme *Sloanea* sp. B (Mori *et al.* 2002). Il s'agit probablement d'une espèce nouvelle.

famille

Eriocaulaceae

Tonina fluviatilis Aublet

Eriocaulaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : yiβu arib, iig arib.

Écologie, morphologie

Plante commune dans les marais côtiers, constituée d'une tige ondulante sur laquelle s'insèrent de petites feuilles.

Collection de référence

Prévost 1504, 3861.

Emplois

Les Palikur font entrer cette plante dans la préparation d'un fortifiant pour nourrisson. Elle est pilée entière avec l'écorce de *waikwimna* (cf. *Dipteryx punctata*, Papilionacées), préparée en décoction, puis le liquide est mis à reposer à l'extérieur (dans une spathe de palmier *maripa*) pendant une nuit. Le lendemain, un cristal de roche chauffé à blanc est jeté dans la préparation *pour qu'il lâche sa force.* Ensuite seulement, on lave l'enfant avec le liquide.

Étymologie

Palikur : de *yiβu*, « poisson *aïmara*, *Hoplias aimara* » et *iig*, « poisson *patagaïe*, *Hoplias malabaricus* », et *arib*, « queue ».

Les queues puissantes et nerveuses de ces deux poissons, le bois dur et imputrescible du *Dipteryx*, ainsi que l'inaltérable cristal de roche constituent une association symbolique de la puissance que l'on veut faire passer dans le nourrisson.

famille

Erythroxylaceae

Erythroxylum citrifolium St. Hil.

Erythroxylaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : tukãnãkũ sili.
Palikur : agagut.
Portugais : pimenta-de-nambu.

Écologie, morphologie

Petit arbre assez commun en forêt primaire.

Collections de référence

De Granville 2616 ; Sastre et Moretti 4207.

Emplois

Cf. *Ouratea guianensis*, Ochnacées.

Chimie et pharmacologie

Les tests réalisés montrent que cette espèce ne renferme pas d'alcaloïde, résultats conformes à ceux de Holmstedt, qui n'a pas trouvé de cocaïne dans ses feuilles (HOLMSTEDT *et al.*, 1977).

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

famille

Euphorbiaceae

Cnidoscolus urens (L.) J. C. Arthur

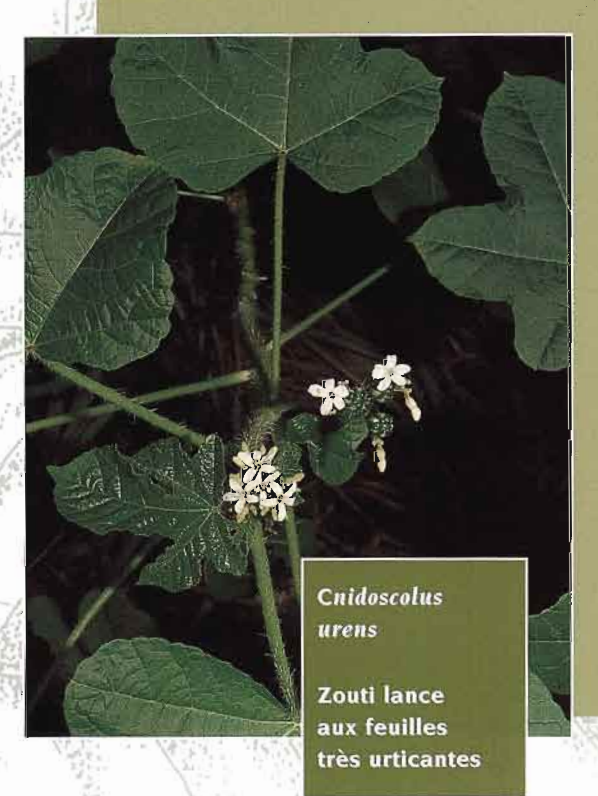
Euphorbiaceae

Synonymie

Jatropha urens L.

Noms vernaculaires

Créole : zouti lance [zouti-lans].
Wayãpi : —
Palikur : manegus[1].
Portugais : urtiga-branca.



Cnidoscolus urens

Zouti lance aux feuilles très urticantes

Écologie, morphologie

Arbuste rudéral commun[2].

Collection de référence

Cremers 7729.

Emplois

Nous signalons cette plante en raison de ses poils et de son latex extrêmement vésicants.
Les Palikur préparent une décoction des feuilles qu'ils mélangent avec le jus toxique du manioc. Ce liquide sert à laver les chiens fainéants à la chasse.

Étymologie

Créole : *zouti lance*, de *zouti*, « ortie » et *lance*, comme on dit d'une douleur, en raison de son effet violent.

Chimie et pharmacologie

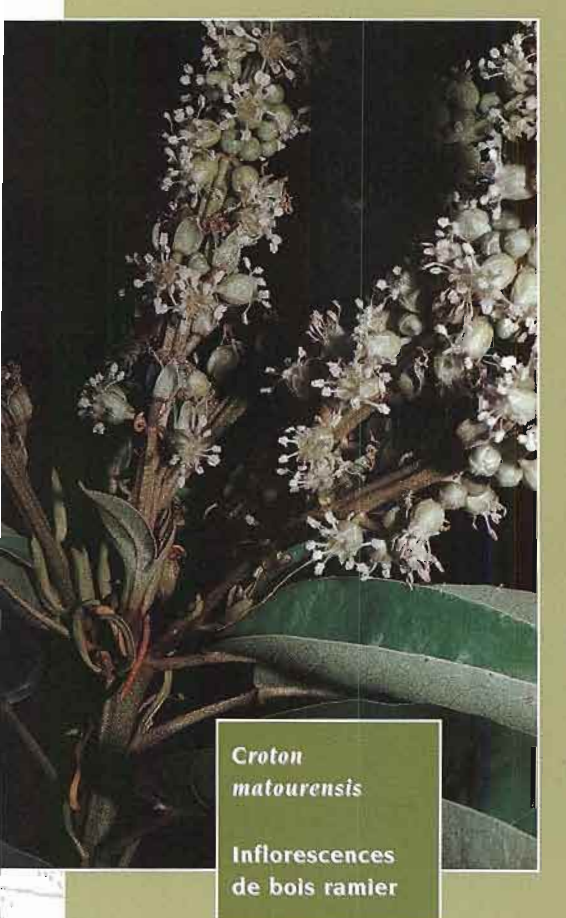
De diverses espèces de *Jatropha* et de ce *Cnidoscolus* ont été isolés des diterpènes macrocycliques antitumoraux du type jatrophone.

Notes comparatives

1. Le même nom est également donné à *Laportea aestuans* (L.) Chew, Urticacées, dont les usages sont pourtant différents.
2. Cet arbrisseau poilu, aux feuilles trilobées et aux fleurs blanches est très caractéristique des zones dégradées entourant les villes et villages de la côte ; nous ne l'avons jamais observé dans l'intérieur du pays.

Croton matourensis Aublet

Euphorbiaceae



Croton matourensis

Inflorescences de bois ramier

Noms vernaculaires

Créole : bois ramier [bwa-ranmié].
Wayãpi : —
Palikur : mariuβra waʃiune, ã seiminio kamwi.
Portugais : marabubuia.

Écologie, morphologie

Arbre moyen à grand de forêt primaire ou de forêt secondaire ancienne, commun en basse Guyane.

Collections de référence

Grenand 2072 ;
Prévost et Grenand 4340.

Emplois

Les Palikur utilisent l'écorce de cette espèce aux mêmes fins que *Byrsonima crassifolia* (Malpighiacées).

Étymologie

Créole : *bwa-ranmié*, « arbre du pigeon (*Columba* spp.) », parce que les fruits sont consommés par ces oiseaux.
Palikur : *mariuβra*, « arbre *Byrsonima* » *waʃiune*, « de la forêt de terre ferme ».

Euphorbia cotonifolia (L.) subsp. cotinoïdes (Miq.) Christenhusz

Euphorbiaceae

Synonymie

Euphorbia cotonoides Miq.

Noms vernaculaires

Créole : nivrée indien [nivré-endjen].
Wayãpi : —
Palikur : —
Kali'na : kunapalu.
Arawak : kunapalu.
Portugais : açacuí (Ducke, 1946).

Écologie, morphologie

Arbre cultivé de petite taille, aujourd'hui assez rare.

Collections de référence

Moretti 1108 ; Prévost 3328.

Emplois

C'était autrefois un poison de pêche amérindien très important, tant dans le plateau des Guyanes que sur la côte

(Kali'na et Arawak) (MORETTI et GRENAND, 1982). Nous ne l'avons plus retrouvé que rarement, planté chez les Kali'na du nord-ouest de la Guyane et dans certains jardins créoles de la région de Saint-Georges de l'Oyapock. Les Amérindiens en ont progressivement abandonné la culture, plus en raison de la très forte causticité du latex qui en exsude et du danger qu'il représente, que pour ses effets meurtriers sur le poisson. Les observations recueillies tant par AHLBRINCK ([1931] 1956) chez les Kali'na, que par PRANCE (1972) chez les Maku du Rio Negro, sont très claires à ce sujet. Cette plante est utilisée différemment par les Créoles du bas Oyapock pour détruire les fourmis du genre *Solenopsis* et les fourmis manioc (*Atta* spp.). La macération des parties aériennes est versée dans les orifices des fourmilières.

Étymologie

Créole : de *nivrée*, « poison de pêche », et *indien*, ainsi nommée en raison de l'usage qu'en faisaient les Amérindiens.
Portugais : mot tupi, de *açacu*, « arbre *Hura crepitans* », et *í*, « petit ».
Le rapprochement avec cette autre Euphorbiacée très toxique marque bien la causticité du latex.

Chimie et pharmacologie

Les extraits hydro-alcooliques de cette espèce se sont avérés cytotoxiques sur culture de cellules KB et leucémie P-388. Ils sont également larvicides sur *Aedes aegypti* (MORETTI, non publié).
Cette plante est aussi toxique pour le bétail (TOKARNIA *et al.*, 1996).

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Euphorbia hirta L.

Euphorbiaceae

Synonymies

Chamaesyce hirta (L.) Millsp. ;
Euphorbia globulifera Kunth.

Noms vernaculaires

Créole : madlomé [madlonmen, mal-nonmen], petite madlomé.
Wayãpi : —
Palikur : duhuduk aβey.
Aluku : gaan filili.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale commune, pantropicale[1].

Collections de référence

Fournet 128 ; Kodjoed 9 ; Moretti 1371 ; Prévost 3654.

Emplois

Cette espèce, ainsi que les espèces voisines, sont pour ainsi dire un classique de la pharmacopée créole – comme de toutes les pharmacopées tropicales – fréquemment signalées dans la littérature (RICHARD, 1937 ; LEMÉE, IV, 1956 ; BOUGEROL, 1978, etc.). Actuellement, elle est utilisée en cataplasme en application locale comme anti-inflammatoire ou en cas d'envenimations consécutives à des piqûres d'insecte ou à des morsures de serpent. Cet usage alexitère est déjà signalé aux Antilles par le père LABAT en 1742. La tisane est prise comme cholalogue, fébrifuge et contre les affections intestinales[2]. Enfin, en bain de bouche, elle est utilisée pour calmer les maux de dent.

Étymologie

Créole : *madlomé* est une altération de « mal nommée ». PETITJEAN-ROGET (1980), dans son étude sur la société d'habitation à la Martinique pendant la période 1635-1685, nous apprend l'origine de ce nom. En effet, dans un manuscrit de la fin du XVIIe siècle, écrit par un moine missionnaire qui avait à cœur de recueillir et traduire, non sans quelque scrupule, les noms et usages amérindiens, l'auteur a retrouvé les noms de *poil de chat* et *herbe poil de con* pour désigner cette espèce.

Chimie et pharmacologie

GUPTA et GARG (1966) ont trouvé du taxérol, de la friedeline, du β-sistérol et de l'acide ellagique. BLANC *et al.* (1972) ont mis en



Euphorbia hirta

Petite madlomé

évidence les acides chlorogénique et caféique, du kaempférol, du quercétol et de la quercitrine. Les flavonoïdes des divers *Chamaesyce* (= *Euphorbia*) sont pour la plupart, du type flavonol (Rizk *et al.*, 1977).
Cette plante présente une action antispasmodique dont le principe actif responsable a été identifié par El Nagger et Beal (1978) à l'acide shickimique.
Enfin, elle est très réputée en Afrique pour soigner la dysenterie amibienne et comme galactogogue. Cette propriété a été confirmée et un extrait a été commercialisé au Sénégal comme antiamibien (Ndir et Pousset, 1981 ; Pousset, 1989).

Notes comparatives

1. Cette petite plante aux feuilles couleur de lie de vin, ainsi que les espèces suivantes, sont caractéristiques des terrains argileux régulièrement désherbés, telles les allées ou les places de village.

2. Chez les Aluku, on note un usage proche pour soigner les douleurs abdominales et la dysenterie amibienne (Fleury, 1991).

Euphorbia thymifolia L. Euphorbiaceae

Synonymie

Chamaesyce thymifolia (L.) Millsp.[1].

Noms vernaculaires

Créole : madlomé [madlonmen, mal-nonmen], madlomé rouge [mal-nonmen-rouj].
Créole antillais : titeigne (Fournet, 1978).
Wayãpi : —
Palikur : duhuduk aβey.
Aluku : filili.
Portugais : acurana, acuralzinho.

Écologie, morphologie

Herbe prostrée rudérale, très commune, pantropicale.

Collections de référence

Grenand 1468 ; Jacquemin 1503, 2843.

Emplois

C'est en médecine créole un diurétique amer. Les parties aériennes de la plante sont par ailleurs écrasées pour en extraire le jus bu par les femmes ayant des pertes de sang.
La plante fraîche sert à préparer un emplâtre pour guérir les entorses[2].
Chez les Palikur, la plante entière, préparée en décoction et bue avec du citron ou du miel, est un remède contre la toux.

Étymologie
Palikur : *duhudukaßey*, de *duhuduk*, « toux » et *aßeya*, « petite plante » ou *ʃey*, « remède ».

Chimie et pharmacologie
D'après KARRER (1, 1958 et supplément 2, 1981), cette plante renferme 0,037 % d'un pigment flavonique, la cosmosiine. Les racines contiennent de l'alcool myricylique et deux triterpènes : le taraxerol et le tirucallol. Selon QUISUMBING (1951), la plante renfermerait un alcaloïde uni à la quercitrine (qui est un flavonol).

JABBAR et KHAN (1965) ont montré que des extraits d'alcaloïdes de cette plante ont révélé un pouvoir bactéricide sur *Escherichia coli* et *Bacillus subtilis*.

Notes comparatives
1. Cette espèce peut être confondue avec *Euphorbia prostrata* Aiton, présente dans les mêmes milieux en Guyane (Fournet 141, Ducatillon et Gély 52) et dont les usages sont probablement identiques.
2. Chez les Aluku, cette espèce est une véritable panacée, FLEURY (1991) relevant onze usages médicinaux différents.

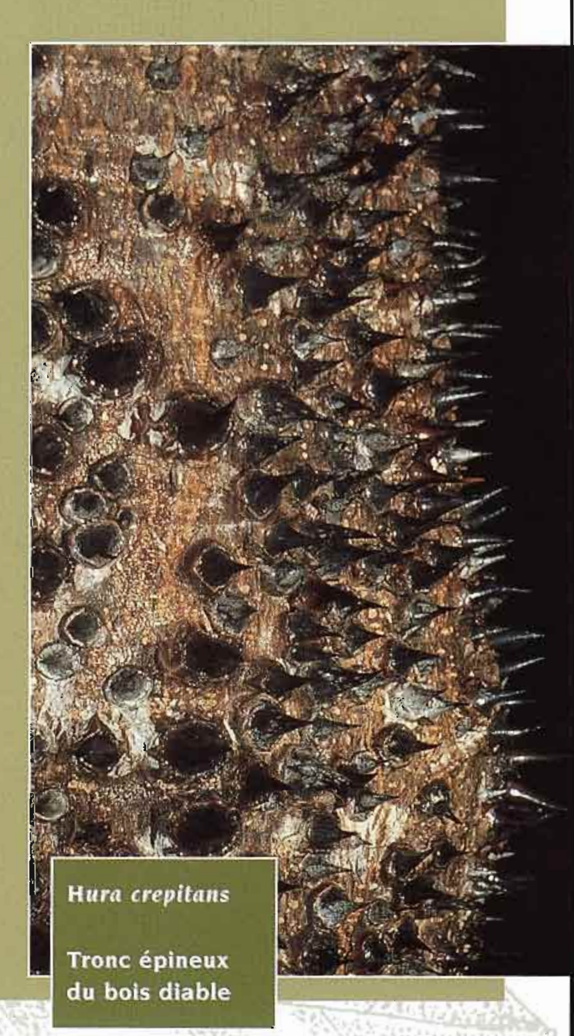
Hura crepitans L. — Euphorbiaceae

Noms vernaculaires
Créole : bois diable [bwa-djab], sablier [sabliyé] (LEMÉE, 1956), pet du diable.
Wayãpi : wasaku.
Palikur : tenway.
Portugais : açacú.
Kali'na : asi:waga:la.

Écologie, morphologie
Grand arbre des forêts primaires humides, assez commun mais grégaire, dont le tronc est épineux.

Collections de référence
Prévost et Grenand 3658 ; Moretti 335.

Emplois
Avec cet arbre connu en Guyane et ailleurs pour son latex caustique et irritant pour les muqueuses, nous touchons à un intéressant problème d'ethnobotanique : celui des poisons de guerre utilisés anciennement par les Amérindiens[1].
En Guyane, la première référence faite à un poison de guerre à latex est celle de BARRÈRE (1743) qui décrit la plante mère sous le nom de *Ficus venenata* et donne *pougouli* comme nom employé à l'époque par les Kali'na.
S'il ne peut être établi avec certitude qu'il s'agissait bien de *Hura crepitans*, nous pensons cependant que l'aspect des feuilles et la présence de latex tant



Hura crepitans

Tronc épineux du bois diable



Hura crepitans

Inflorescences mâle et femelle du bois diable

dans les *Ficus* (Moracées) que dans le genre *Hura*, sont certainement à l'origine d'une confusion botanique.
Enfin de nos jours, tant chez les Palikur que chez les Wayãpi, c'est bien *Hura crepitans* qui nous a été indiqué pour son ancien usage guerrier. Le latex, qui s'écoule abondamment à la moindre incision, était recueilli avec précaution, mélangé à de l'eau de roucou (cf. *Bixa orellana*, Bixacées) et mis à bouillir jusqu'à consistance pâteuse satisfaisante. À ce stade, était ajoutée, chez les Palikur, la sève brute de *atit kamwi* (*Mahurea palustris*, Clusiacées). Des pointes de flèche lancéolée étaient ensuite enduites de cette substance.
Les Wayãpi content comment au XIXe siècle, à la suite d'une querelle entre villages, furent volontairement offertes des flèches dont les ligatures d'empenne avaient été enduites de lait de *Hura crepitans* mêlé à du roucou (alors que le mélange habituel était roucou et *Couma guianensis*, Apocynacées). Ceux qui reçurent ces cadeaux empoisonnés moururent peu après, simplement pour les avoir manipulés.
Ce récit confirme pleinement les dires des chroniqueurs espagnols du XVIe siècle (VELLARD, 1965) rapportant des cas de mort lente en cas de blessures légères[2].

Étymologie

Créole : *bois diable*, de *bois*, « arbre » et *diable*, « mauvais esprit », « arbre maléfique », en raison de sa causticité éminemment dangereuse. Wayãpi : *wasaku*, peut-être de *wɨla* ou *ɨwa*, « arbre » et *aku*, « brûlant », pour les mêmes raisons que précédemment.

Chimie et pharmacologie

Le latex renferme un diterpène toxique à squelette daphnane : l'hura-toxine, des triterpènes du type cycloarténol et des esters gras du phorbol, irritants et promoteurs de tumeurs (HEGNAUER, 4, 1966).

Notes comparatives

1. Il existe une certaine confusion entre la répartition géographique et l'aire d'utilisation de cette espèce et celles du mancenillier (*Hippomane mancenilla* L.), autre Euphorbiacée à latex également employée jadis comme poison de guerre. Cette confusion a été entretenue par l'ouvrage de VELLARD, *Histoire du curare* (1965), où l'on lit que le mancenillier fournissait, aux XVIe et XVIIe siècles, l'essentiel des poisons de guerre amazoniens.
Or l'examen de diverses flores néotropicales révèle que le mancenillier est absent du massif forestier guyano-amazonien. Son habitat est limité à l'aire caraïbe (îles et côtes du golfe du Mexique et d'Amérique centrale), où il croît dans les forêts sèches du littoral (GRISEBACH, 1864 ; RECORD et HESS, 1943 ; ALLEN, 1977). Dans cette zone, il semble n'avoir été utilisé que par les Caraïbes des Petites Antilles (HODGE et TAYLOR, 1957).

2. J. Chanel, maire émerillon de Camopi, nous a même indiqué que la chute d'un arbre de cette espèce dans une *crique* pouvait en empoisonner l'eau. Soulignons que *Hura crepitans* nous a été donné comme ichtyotoxique par des personnes appartenant tant à des communautés amérindiennes que *caboclas* d'Amazonie centrale. Cet usage est aussi généralisé en Amazonie péruvienne et bolivienne (SCHULTES et RAFFAUF, 1990 ; C. MORETTI, *com. pers.*).

Jatropha curcas L. Euphorbiaceae

Noms vernaculaires

Créole : médecinier blanc [meksinié-blan], médecinier [mésigné, mésignen], pignon d'Inde (LEMÉE, 1956).
Wayãpi : tãyaɨ poã.
Palikur : meksin seine, mesiyẽ seine.
Portugais : pião-branco, pinhão.

Écologie, morphologie

Arbuste cultivé et naturalisé, plus fréquent sur la côte que dans l'intérieur.

Collections de référence

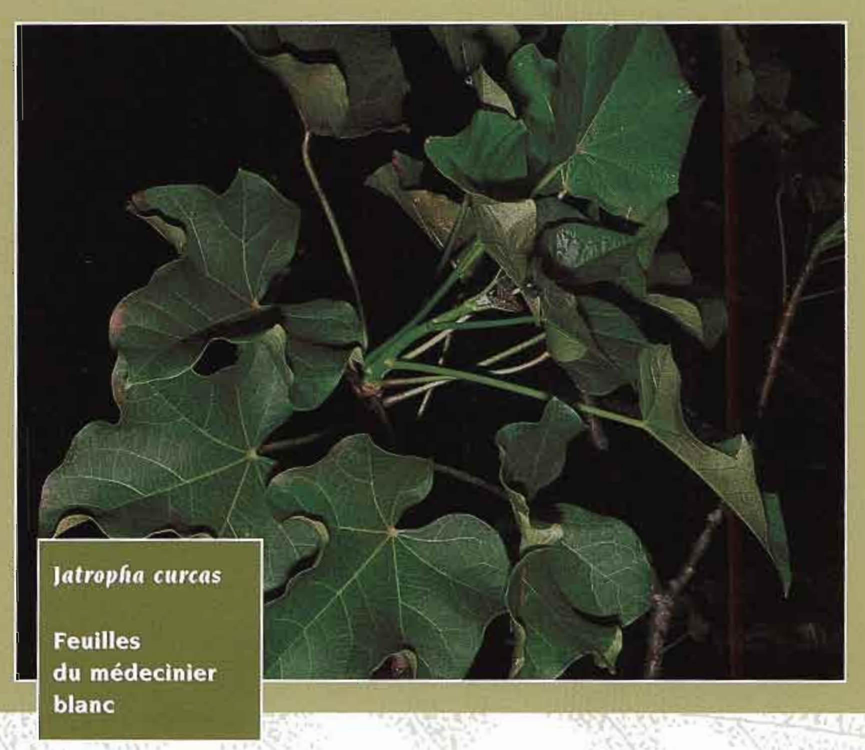
Berton 11 ; Grenand 545 ; Jacquemin 1846 ; Moretti 1375 ; Ouhoud-Renoux 43.

Emplois

Cette espèce et la suivante sont des classiques des pharmacopées d'Amérique tropicale.
Pour les Créoles, l'huile extraite des graines est purgative. Les Créoles d'origine Sainte-Lucienne de Saül utilisent les feuilles trempées dans l'eau chaude en les appliquant sur les blessures ou en cataplasme antinévralgique[1].
Elles sont aussi utilisées mélangées à de la *chandelle molle* (suif) pour traiter les *blesses*.
Les Palikur et les Wayãpi utilisent pour leur part le latex frais comme analgésique dentaire : un coton imbibé de latex est tamponné sur la dent carriée douloureuse.
Enfin, selon BERTON (1997), les Palikur appliquent le latex autour des lèvres avec un coton pour soigner le muguet des nourrissons[2].
Pour l'usage magique, cf. *Jatropha gossypiifolia*.

Étymologie

Créole : de *médecinier*, « arbre médicinal » et *blanc*, tous les organes étant plus clairs que chez l'espèce suivante.
Palikur : de *meksin*, « médecinier » et *seine*, « blanc », par emprunt au créole.
Wayãpi : *tãi*, « dent » ; *aɨ*, « douleur » ; *poã*, « remède », « remède contre le mal de dent ».



Jatropha curcas

Feuilles du médecinier blanc

Chimie et pharmacologie

Les graines renferment une toxalbumine : la curcine. Les feuilles sont riches en hétérosides flavoniques et renferment un dimère triterpénique (HUFFORD et OGUNTIMEIN, 1978). Les écorces de tronc renferment du β-sitostérol sous forme libre et sous forme d'hétérosides.
Feuilles et tiges renferment aussi de l'α-amyrine et d'autres triterpènes.
Les graines ont une action dépressive sur le système nerveux central, ce qui expliquerait leur propriété purgative.
L'huile qu'on en extrait aurait d'ailleurs les mêmes propriétés que l'huile de ricin.
Les graines sont aussi insecticides.
Malgré la toxicité des substances qu'elles renferment, les graines demeurent utilisées par les populations d'Amérique tropicale.
Des cas d'intoxication, notamment chez les jeunes enfants, sont régulièrement traités par les services d'urgence de Guyane[3].

Notes comparatives

1. Des usages similaires ont été trouvés par le Dr RICHARD en 1937 chez les mineurs Sainte-Luciens de la région de Saint-Élie. Les Tikuna du haut Amazone se servent des feuilles, de façon proche, pour soigner les maux de tête (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

2. FLEURY (1991) a aussi trouvé chez les Aluku un premier usage laxatif, un second comme analgésique dentaire et un troisième pour soigner la perlèche. Un usage comme purgatif mais aussi pour soigner les mycoses, la gale et les microfilaires a été observé chez les Tacana (BOURDY *et al.*, 2000).

3. La fréquence élevée des cancers de l'œsophage observée à Curaçao est peut-être liée à son large emploi sous forme de thé (ADOLF-OPFERKUCH et HECKER, 1984).

Jatropha gossypiifolia L.

Euphorbiaceae

Noms vernaculaires

Créole : médecinier rouge [meksinié-rouj], médecinier béni.
Wayãpi : —
Palikur : meksin duwẽ, mesiyẽ duwẽ.
Portugais : pião-roxo.

Écologie, morphologie

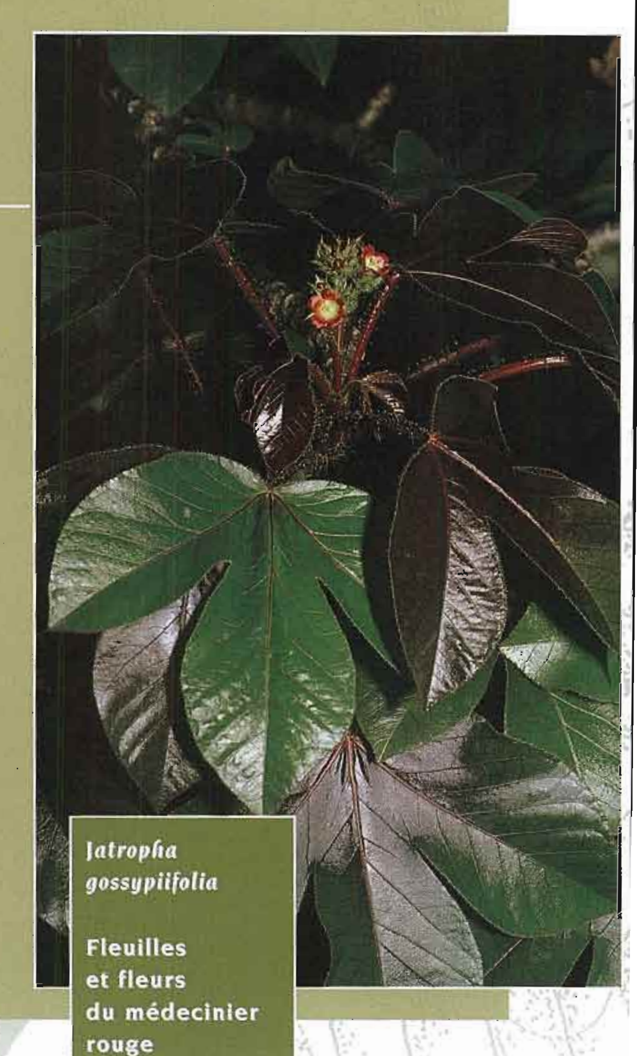
Arbuste cultivé et acclimaté, fréquent dans les jardins.

Collections de référence

Berton 19 ; Burgot 2 ; Prévost 3315.

Emplois

L'huile que les Créoles tirent des graines ainsi que la décoction des feuilles sont purgatives[1] ; la tisane des feuilles se prend en *looch* contre les inflammations.
Par ailleurs, cette espèce beaucoup plus encore que la précédente, est entretenue par les Palikur et les Créoles pour protéger



Jatropha gossypiifolia

Fleuilles et fleurs du médecinier rouge

les habitations contre les maléfices. Dans le même ordre d'idée, les Palikur préparent les feuilles en décoction utilisée comme bain protecteur.

Étymologie

Palikur : de *meksin*, « médecinier » et *duwẽ*, « rouge » en raison de la couleur des feuilles.

Chimie et pharmacologie

Des terpènes aux propriétés antitumorales, les jatropholones A et B, ont été isolés de cette espèce (STRICHER, 1977).

Note comparative

1. Selon le père LABAT (1742), « 4 ou 5 noix suffisent pour purger. Au delà, les vomissements surviennent... »

Mabea pulcherrima Müller Arg.

Euphorbiaceae

Synonymie

Mabea eximia Ducke.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : yaliki luway.
Palikur : wahitye akamnumã.

Écologie, morphologie

Grande liane assez commune en forêt primaire et surtout en végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 641, 1788 ; Jacquemin 1623, 1779 ; Oldeman 3122.

Emplois

Les Wayãpi sucent le nectar contenu dans les fleurs comme fortifiant[1].

Étymologie

Wayãpi : de *yaliki*, « singe *mamanguinan*, *Pithecia phitecia* » et *uway*, « queue », « queue de singe *Pithecia* », en raison de la forme de l'inflorescence.
Palikur : *wahitye*, « mauvais esprit » et *akamnumã* de *kavunma*, « diverses passiflores ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. On doit souligner que les grandes inflorescences de *Mabea pulcherrima* sont très fournies en fleurs.



Mabea pulcherrima

Inflorescences de cette liane commune

Manihot esculenta Crantz

Euphorbiaceae

Synonymies
Manihot utilissima Pohl ; *Jatropha manihot* L. ; *Manihot dulcis* Pax.

Noms vernaculaires
Créole : manioc [mangnòk].
Wayãpi : mani'o (tubercule), mani'ɨ (plante).
Palikur : kaneg (tubercule), kiniki (plante).
Portugais : mandioca.

Collections de référence
Grenand 947 ; Haxaire 347.
Nombreux herbiers des différentes variétés.

Emplois
Au-delà de l'utilisation alimentaire de cette plante cultivée essentielle en Guyane comme dans tout le monde tropical, nous avons relevé quelques applications médicinales.
Les Créoles mêlent l'amidon à du rhum et badigeonnent le mélange sur le corps des enfants contre les éruptions cutanées[1].
Les Wayãpi utilisent les feuilles d'une variété cultivée *wɨlapa poã*, « remède [contre] la flèche » en emplâtre comme hémostatique (à l'origine, essentiellement en cas de blessures par flèche). Par ailleurs, le jus (*tukupi*) extrait par pressage de la pulpe des racines de manioc est utilisé en bain rituel pour combattre la stérilité féminine dans la région de Camopi.
Chez les Palikur, l'amidon, outre une utilisation similaire à celle des Créoles, est appliqué en emplâtre imbibé d'huile de *carapa* (cf. *Carapa guianensis*, Méliacées) sur les claquages musculaires ou en cataplasme pour soulager les maux de tête[2].
Par ailleurs les feuilles fraîches écrasées, appliquées en cataplasme, servent à résorber les cloques occasionnées par les brûlures.

Chimie et pharmacologie
Rappelons la toxicité de la chair crue des tubercules qui contiennent des hétérosides cyanogénétiques – linamarine et lautostraline – et qui libèrent par hydrolyse de l'acide cyanhydrique. Les tubercules renferment également, en plus de l'amidon, de l'acide oxalique, du β-carotène et de l'α-carotène (Karrer, supplément 2, 1981).
La teneur en protéine est faible : 1 % (Lancaster *et al.*, 1982).
Les hétérosides se trouvent dans tous les maniocs, mais la teneur est variable suivant les cultivars. Le *manioc doux* ou *cramanioc* est généralement celui qui en contient le moins ; il semble cependant que ce ne soit pas toujours le cas. Il est à remarquer que si la toxicité de l'acide cyanhydrique est bien connue, celle de l'hétéroside l'est beaucoup moins. Par ailleurs la teneur en hétéroside varie à l'intérieur même du tubercule ; la question de la toxicité de la chair du tubercule de manioc est donc loin d'être élucidée (Lancaster *et al.*, *ibid*).

Notes comparatives
1. Le jus toxique est un traitement contre la gale chez les Makuna d'Amazonie colombienne (Schultes et Raffauf, 1990).
2.Les Urubu-Ka'apor utilisent une variété de manioc amer pour soulager les douleurs rhumatismales (Balée, 1994).

Maprounea guianensis Aublet

Euphorbiaceae

Noms vernaculaires
Créole : radié chancre [radjé-chank].
Wayãpi : ka'akɨ, yalakasilo, yalakasila.
Palikur : idurasβeiti.
Aluku : aye wiwii.
Portugais : vaquinha.

Écologie, morphologie

Arbre petit à moyen, à bois dur, des lisières de savane et des forêts secondaires.
Il est commun sur la côte et plus rare dans l'intérieur.

Collections de référence

Grenand 2062 ; Jacquemin 1834 ; Prévost 3240 ; Prévost et Grenand 936, 4374.

Emplois

Chez les Créoles, l'écorce ou les feuilles préparées en décoction bue et utilisée en lavage, sont un remède contre les chancres vénériens et les boutons qui sortent sur les jambes[1].
Chez les Wayãpi, l'écorce et les feuilles préparées en décoction ou en macération buvables sont un antidiarrhéique.
Les feuilles brûlées, réduites en cendres et consommées telles quelles ont une utilisation similaire.
Les Palikur grattent et pilent l'écorce et la pressent sur l'ombilic des nouveaux-nés pour accélérer la cicatrisation.

Étymologie

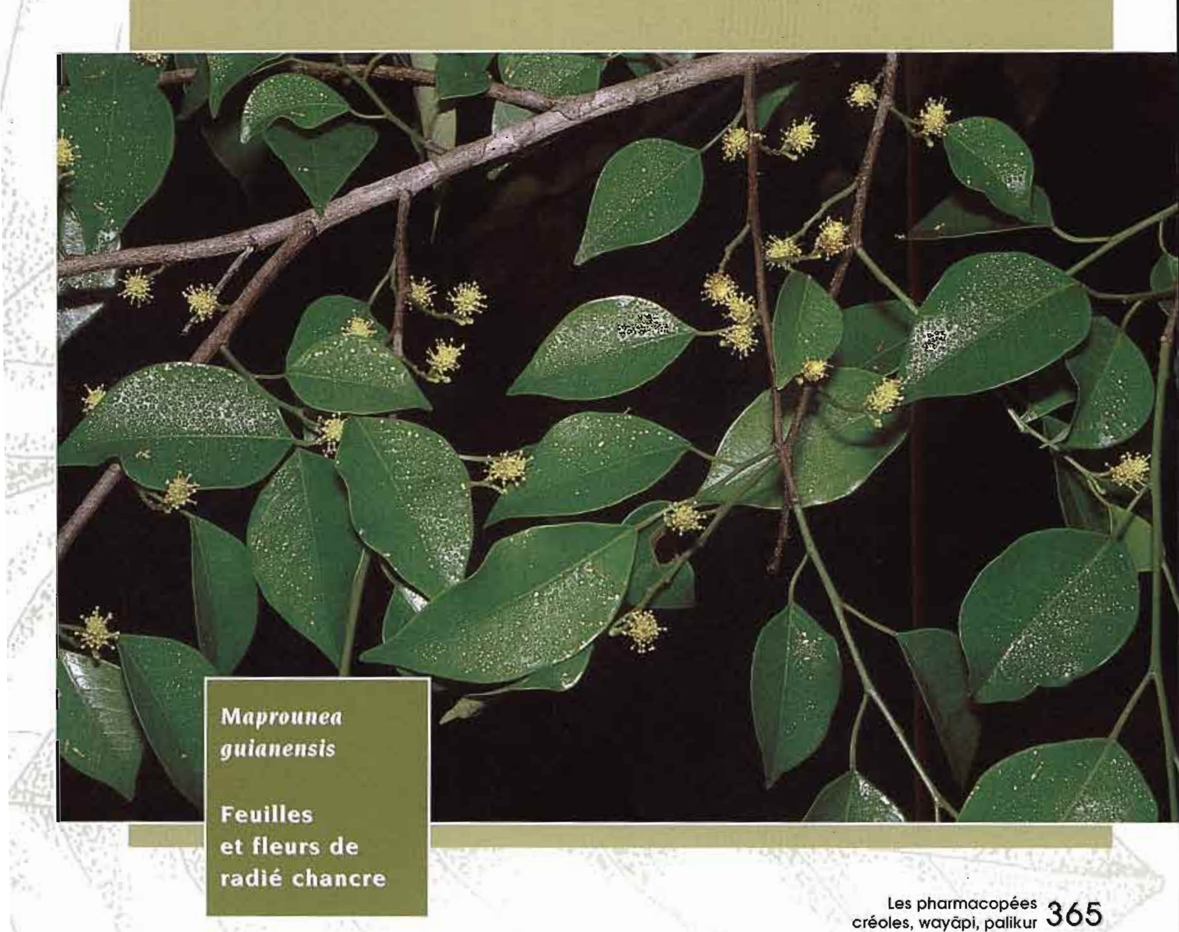
Créole : de *radié* « plante » et *chancre*, « la plante [contre] les chancres ».
Wayãpi : *ka'aki*, de *ka'a*, « plante » et *suki*, « claire » ou *kiki*, « jeune, nouvelle » en raison de la couleur vert tendre du feuillage, semblable à celle de jeunes feuilles.
Palikur : de *iduras*, « ombilic », *βei*, « remède » et *ti* morphème grammatical : « le remède pour l'ombilic ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Il semble que nous soyons ici en présence d'une plante caractéristique de la pharmacopée guyanaise, bien qu'elle n'ait jamais été signalée auparavant dans aucun ouvrage traitant des plantes de cette région. En sus des usages décrits, on ajoutera qu'elle est utilisée par les femmes Aluku de Guyane pour la toilette intime et pour soigner les coupures (FLEURY, 1996). Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana se servent de la décoction des feuilles pour soigner les plaies et les démangeaisons (VAN ANDEL, 2000).



Maprounea guianensis

Feuilles et fleurs de radié chancre

Omphalea diandra L. — Euphorbiaceae

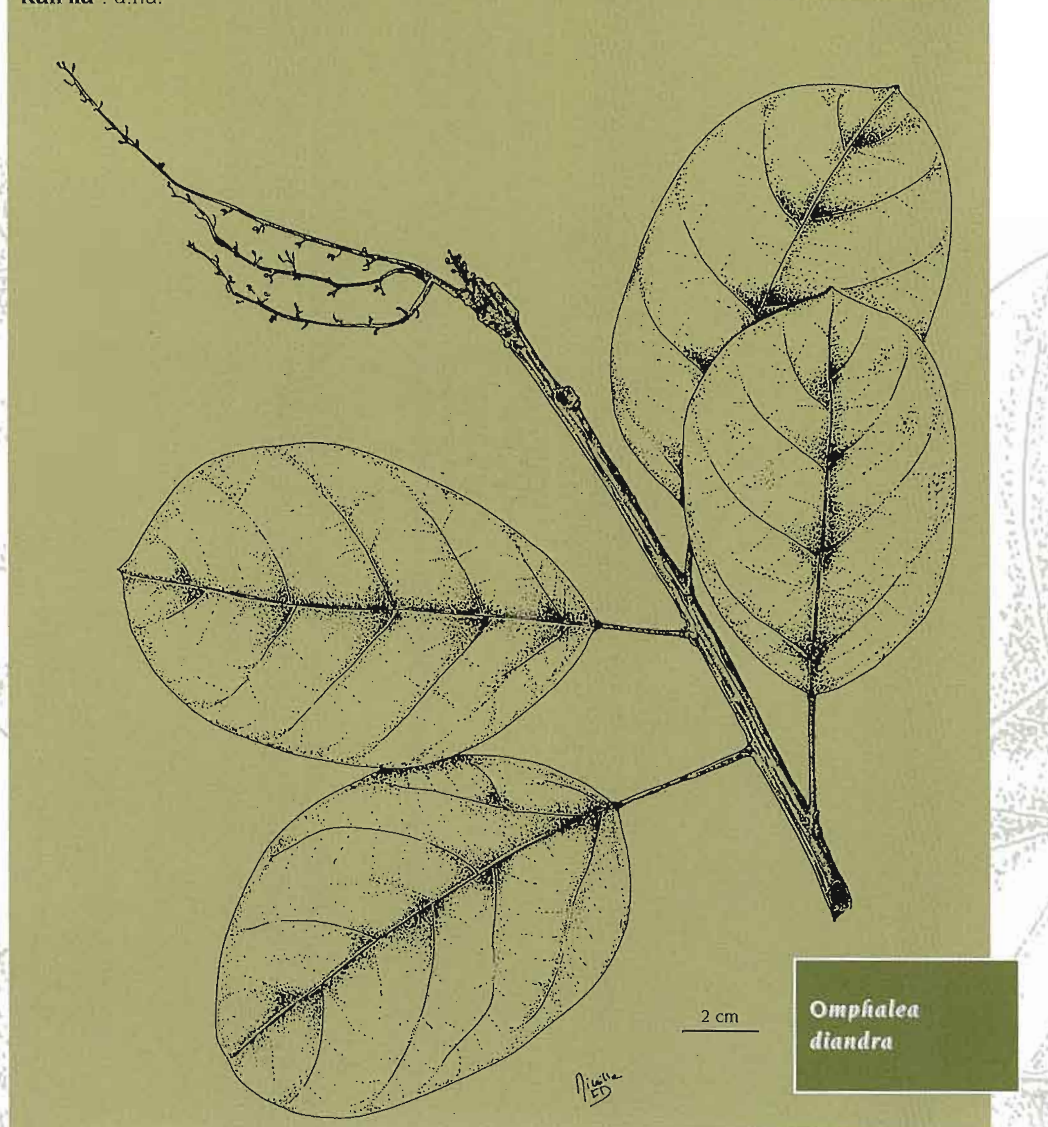
Synonymie
Hebecacca panamensis Beurl.

Noms vernaculaires
Créole : ouabé [wabé],
ouabé ouabé [wabéwabé], liane papaye
(AUBLET, 1775).
Wayãpi : ana.
Palikur : asig.
Portugais : castanha-de-cutia, caiaté.
Kali'na : a:na.

Écologie, morphologie
Grosse liane commune en forêts primaire et secondaire.

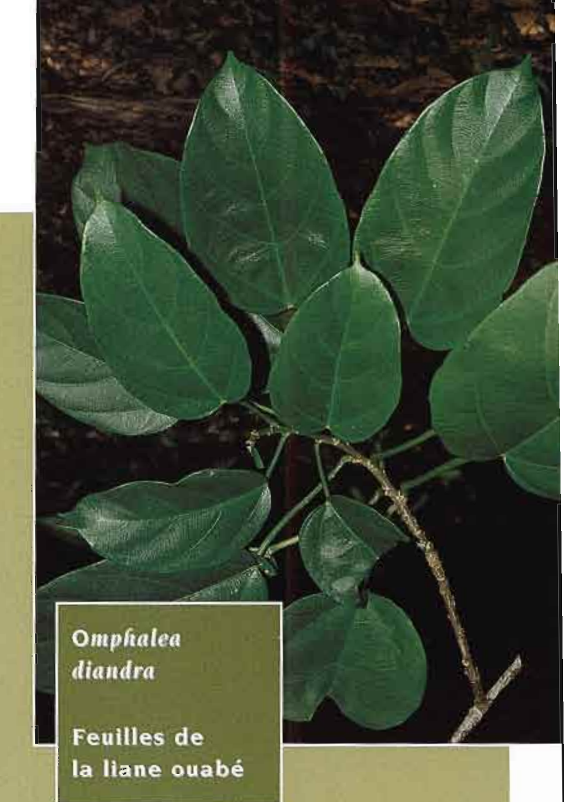
Collections de référence
Grenand 20 ; Jacquemin 1664, 1912 ; Prévost 3243.

Emplois
Les Wayãpi appliquent la sève extraite des tiges sur le front pour calmer les maux



Omphalea diandra

de tête. La feuille chauffée au feu est appliquée sur les plaies infectées ; le même remède est par ailleurs souverain contre les piqûres de guêpe, mais dans ce cas, la feuille doit être jetée immédiatement après l'application car elle est sensée pomper le venin. L'usage des feuilles en décoction contre les plaies et les ulcères a déjà été signalé par AUBLET en 1775[1].



Omphalea diandra

Feuilles de la liane ouabé

Chimie et pharmacologie

Des alcaloïdes auraient été trouvés chez cette espèce (KARRER, 1, 1958). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Nous n'avons pas retrouvé lors de nos enquêtes les autres usages fréquemment signalés aux XVIIIe et XIXe siècles. AUBLET (1775) souligne la comestibilité de la pulpe et la propriété purgative des cotylédons, tandis que CREVAUX (1883) indique l'usage alimentaire de l'huile extraite de la pulpe chez les Aluku et les Créoles.
Ce dernier enfin décrit la fabrication de colliers avec la coque de la graine chez les Wayana, précisant qu'ils étaient également fabriqués chez les « Nègres de Kourou et d'Iracoubo ». Plus près de nous, CAVALCANTE et FRIKEL (1973) ont trouvé chez les Tiriyo un usage médicinal du suc de la feuille ou de la sève de la tige contre les caries dentaires.



Omphalea diandra

Section et latex rouge de la liane ouabé

Phyllanthus amarus Schumach. et Thonn.

Euphorbiaceae

Noms vernaculaires

Créole : graine en bas feuille [grenn-anba-féy].
Wayãpi : yɨwãyɨ̃ sili.
Palikur : mehukaetni puβemna, kaimadgene.
Portugais : quebra-pedras.

Écologie, morphologie

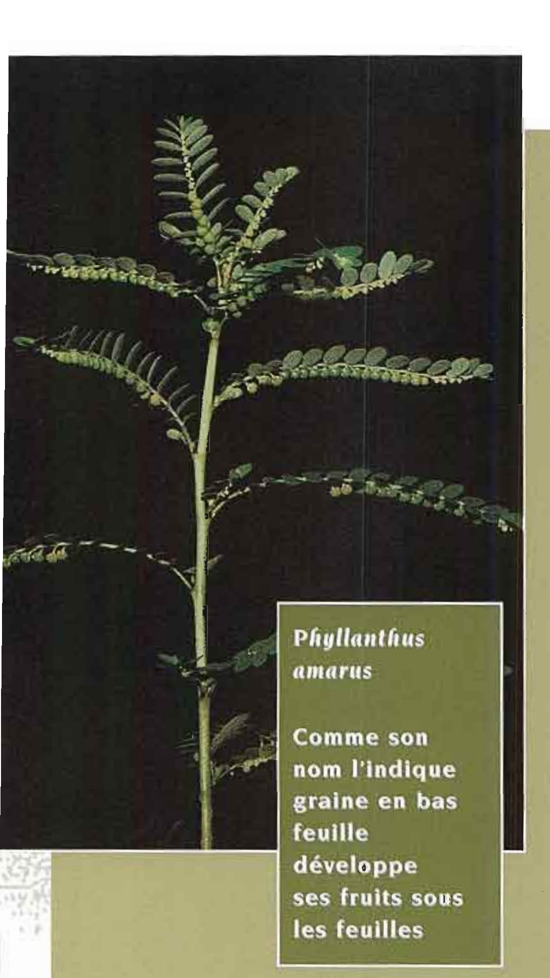
Herbe rudérale très commune.

Collections de référence

Grenand 462 ; Jacquemin 2070 ; Moretti 116 ; Prévost 3885.

Emplois

Cette espèce, ainsi que d'autres petits *Phyllanthus* morphologiquement très proches et difficiles à séparer, même par



Phyllanthus amarus

Comme son nom l'indique graine en bas feuille développe ses fruits sous les feuilles

un spécialiste (cf. fiches suivantes), semblent indifféremment utilisés localement.
Les parties aériennes donnent une tisane amère bue par les Créoles comme fébrifuge, diurétique et cholalogue.
Elle est considérée comme un succédané de la quinine.
Cette tisane rafraîchissante est souvent prise avant une purge pour en favoriser l'action.

Chez les Palikur, la plante entière est préparée en décoction.
Additionnée de miel, c'est aussi un remède contre la toux.

Étymologie

Créole : *graine en bas feuille*, ainsi nommée parce que les fruits sont à l'aisselle des feuilles.
Wayãpi : de *yɨwãyɨ̃*, « sensitive (*Mimosa polydactyla*, Mimosacées) » et *sili*, « petite ».
Un peu comme chez la sensitive, les feuilles de ce *Phyllanthus* se referment le soir ou par temps de pluie.
Palikur : de *mehuka etni*, « la possession de la tortue *Podocnemis unifilis* », désignant diverses Onagracées et *pußemna*, « à petites feuilles ». La tortue *Podocnemis* consomme ces diverses plantes ; *kaimadgene* : de *kaimat*, « savane sèche » et *gene*, « vivant dans » soit « la plante de la savane sèche ».

Chimie et pharmacologie

Les études phytochimiques effectuées sur quelques espèces appartenant au genre *Phyllanthus* ont permis d'isoler et d'identifier des composés s'apparentant aux groupes des alcaloïdes, des lignanes, des flavonoïdes et des triterpènes.
Ces espèces renferment les flavonoïdes suivants : quercétol, astragalène, quercitrine, isoquercitrine, rutine, tous dérivés du quercétol (Nara *et al.*, 1977).
Cf. aussi *P. niruri*.

Phyllanthus caroliniensis Walter ssp. *caroliniensis*

Euphorbiaceae

Collection de référence

Moretti 1361.

Noms vernaculaires et emplois

Cette espèce reçoit les mêmes noms vernaculaires que *Phyllanthus amarus* et est utilisée de la même manière.

Phyllanthus niruri L. Euphorbiaceae

Collection de référence

Sastre 5569.

Noms vernaculaires et emplois

Cette espèce reçoit les mêmes noms vernaculaires que *Phyllanthus amarus* et est utilisée de la même manière.

Chimie et pharmacologie

En 1964, à partir des feuilles de *Phyllanthus niruri*, Row et Strinivasulu ont isolé et identifié deux lignanes, la phyllanthine et l'hypophyllanthine. La structure exacte de l'hypophyllanthine a été établie en 1980. Les mêmes auteurs, en 1973, ont isolé de la même espèce et identifié trois nouveaux lignanes : la niranthine, la nirtétraline et la phyltétraline. En 1969, Rouffiac et Parello ont isolé et identifié de *Phyllanthus niruri* la norsécurinine.

Quatre alcaloïdes du type leucodelphinidène ont été isolés de *P. niruri* (Stanislas *et al.*, 1967).

Phyllanthus urinaria L. Euphorbiaceae

Collections de référence

Grenand 1604 ; Jacquemin 1501.

Noms vernaculaires et emplois

Cette espèce reçoit les mêmes noms vernaculaires que *Phyllanthus amarus* et est utilisée de la même manière ; cette liste n'est probablement pas limitative.

Phyllanthus brasiliensis (Aubl.) Poir. Euphorbiaceae

Synonymies

Conami brasiliensis Aubl. ;
Phyllanthus conami Swartz[1].

Noms vernaculaires

Créole : counami [kounanmi], counami petites feuilles [kounanmi-ti-féy][2].
Wayãpi : —
Palikur : sinapu wibumna.
Portugais : conambi, conami.

Écologie, morphologie

Arbuste cultivé.

Collections de référence

Grenand 1946 ; Moretti 1025, 1046 ; Prévost 3880.

Emplois

Cet arbuste au léger feuillage est encore cultivé et apprécié comme ichtyotoxique par quelques familles créoles, notamment sur les bords de l'Orapu et de la Comté[3].

L'usage de cette plante est déjà signalé par Aublet en 1775. Selon cet auteur, on l'appelait à cette époque *conami Para* ou *amazone*. De nombreuses ethnies amérindiennes de Guyane semblent l'ignorer alors qu'elle est commune ailleurs en Amazonie (Prance, 1972). On peut donc supposer qu'elle fut introduite au cours du xviii[e] siècle et que son usage n'a pas connu un essor très important. Signalons qu'aux Antilles françaises, elle est également connue comme ichtyotoxique et reste employée sous le nom d'*énivrage* (Fournet, 1978)[4].

Les *counami*, aussi bien *Phyllanthus* que *Clibadium* (Astéracées), sont utilisés en Guyane pour empoisonner les petits ruisseaux après avoir été battus ou broyés au pilon jusqu'à

en faire une bouillie (MORETTI et GRENAND 1982). *Phyllanthus brasiliensis* est utilisé en macération par les Palikur pour détruire les fourmis du genre *Solenopsis* et les fourmis-manioc (*Atta* spp.). La macération est versée dans les orifices des fourmilières.

Étymologie

Créole : *counami*, cf. *Clibadium sylvestre* et *petites feuilles* en raison du feuillage fin et délicat. Palikur : *sinapu*, « autre poison de pêche » (cf. *Tephrosia*, Papilionacées) et *wibumna*, « à feuilles rondes » en raison des feuilles petites et orbiculaires.

Chimie et pharmacologie

L'emploi de cette plante comme poison de pêche nous a amenés à tester ses activités ichtyotoxique et insecticide. Tous les organes se sont avérés larvicides sur *Aedes aegypti* (Moretti et Sauvain, com. pers.).
Comme par ailleurs cette espèce n'avait pas fait l'objet, à notre connaissance, d'études chimiques, nous en avons entrepris l'étude des principes actifs, en collaboration avec le professeur Stanislas et son équipe. Les composés ichtyotoxiques qui ont été isolés sont des lignanes, la justicidine B et la diphylline (MENSAH *et al.*, 1983).
Sur le poisson rouge *Carassius auratus*, l'intoxication est mortelle par infusés d'organes, dès la dose de : 0,08 g/l 000 ml pour les racines, 0,21 g/1 ml pour les feuilles, 0,25 g/1 ml pour les tiges.

De ces deux produits ichtyotoxiques, la justicidine B est le composé le plus toxique (DL. : 10^{-6} dans l'eau). L'activité insecticide, par contre est due à d'autres composés.
De *Phyllanthus acuminatus* Vahl, a été isolé un lignane doté de remarquables propriétés antitumorales, le phyllantoside ; les essais cliniques sont menés par le *National Cancer Institute*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. *Phyllanthus subglomeratus* Poir. et *P. piscatorum* Kunth utilisées également comme poison de pêche sont des espèces proches de *P. brasiliensis* et selon L. Gillespie (com. pers.), il se pourrait qu'elles ne forment, ainsi que *Phyllanthus pseudo-conami* Müll. Arg. et *P. acuminatus* Vahl qu'une seule et même espèce. Ces espèces sont signalées pour leur usage ichtyotoxique dans l'ensemble de l'Amérique tropicale humide (UNANDER *et al.*, 1992).
2. Pour l'origine du mot *kunami*, se reporter à *Clibadium sylvestre*, Astéracées.
3. L'espèce aurait également un usage magique qui n'a pu être précisé.
4. L'abandon des pratiques de pêche aux *nivrées* dans le nord de la Guyane conduit à la raréfaction de cette plante dont la reproduction dépend de la main de l'homme. Ses remarquables propriétés biologiques mériteraient que des mesures soient prises pour assurer la préservation de cette ressource intéressante à plus d'un titre.

Plukenetia polyadenia Müller Arg.

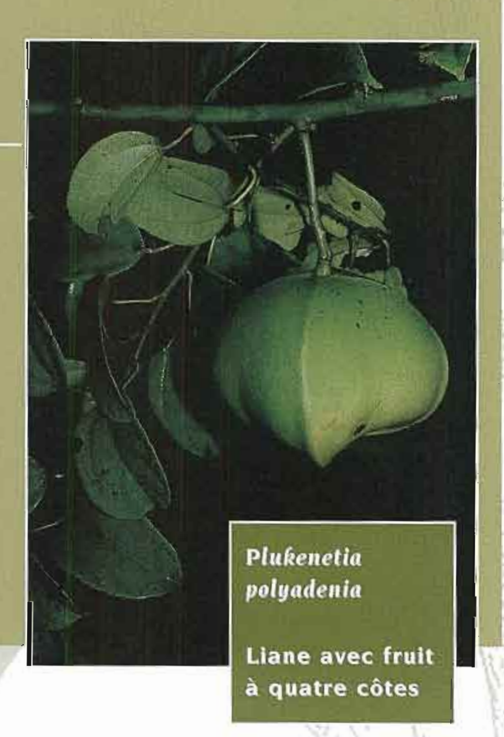
Euphorbiaceae

Synonymies

Elaeophora abutifolia Ducke ;
Plukenetia abutifolia (Ducke) Pax et K. Hoffm.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : pekulu.
Palikur : pweβ kamwi.
Portugais : compadre-do-azeite.



Plukenetia polyadenia

Liane avec fruit à quatre côtes

Écologie, morphologie
Grosse liane rare en forêt primaire.

Collection de référence
Grenand 647.

Emplois
Chez les Palikur, l'écorce de tige est préparée en décoction et bue contre la fièvre.

Étymologie
Palikur : de *pweß*, « poivre » et *kamwi*, « qui ressemble », en raison du goût poivré des diverses parties de la plante.

Chimie et pharmacologie
CORRÊA, ([1926] II, 1984) indique que les graines fournissent une huile jaune, de parfum agréable avec un degré d'acidité de 122,0.

Ricinus communis L. — Euphorbiaceae

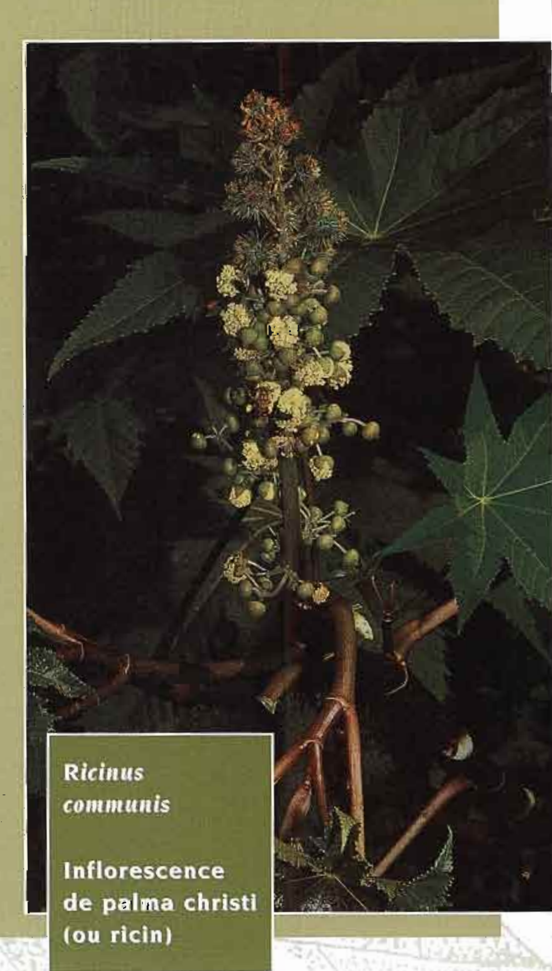
Noms vernaculaires
Créole : palma christi [pamaskriti] (Guyane), carapate (Antilles).
Wayãpi : —
Palikur : mau kamwi.
Français : palma-christi, grand ricin.
Portugais : mamona, carrapateira.

Écologie, morphologie
Plante commune dans la région côtière, absente dans l'intérieur. Elle est cultivée, mais pousse aussi spontanément sur les dépôts d'ordures.

Collections de référence
Berton 58 ; Prévost 1501, 4106.

Emplois
Les Créoles utilisent l'huile extraite des graines comme purgatif et pour fortifier les cheveux. Selon GÉLY (1983), l'huile prise par voie buccale facilite chez les femmes en couches l'expulsion du placenta.
Chez les Palikur, les feuilles préparées en décoction sont utilisées en lavage externe pour *remettre en forme* les malades après une forte fièvre. Selon BERTON (1997), les feuilles chauffées avec de la *chandelle molle* sont appliquées sur le ventre contre les inflammations de l'estomac et sur les côtes pour soigner la *blesse*.
L'huile extraite des graines est un liniment utilisé tant par les Créoles que les Palikur contre les douleurs musculaires. Les graines sont pilées jusqu'à obtention d'une masse homogène. Celle-ci est mise à chauffer doucement puis placée sur un tamis pour que l'huile s'égoutte.

Étymologie
Créole : *palma christi* est un emprunt à l'espagnol. Palikur : de *mau*, « coton » et *kamwi*, « qui ressemble », en raison de la forme des feuilles et des capsules.



Ricinus communis

Inflorescence de palma christi (ou ricin)

Chimie et pharmacologie

Les propriétés purgatives de l'huile de ricin que l'on retire des graines sont bien connues.

Les graines renferment une toxalbumine : la ricine, aux effets allergènes, et qui est parfois à l'origine d'intoxications chez le bétail ou chez les enfants, pour lesquels l'ingestion d'un petit nombre de graines peut être mortelle (PARIS et MOYSE, 1967). Ces graines sont par ailleurs riches en vitamine E.

Les feuilles renferment un alcaloïde : la ricinine, qui peut provoquer également une intoxication du bétail lorsqu'une quantité anormalement élevée de feuilles est ingérée.

Sapium argutum (Müller Arg.) Huber

Euphorbiaceae

Synonymie

Sapium montanum Lanj.

Noms vernaculaires

Créole : —

Wayãpi : —

Palikur : itey aβain.

Portugais : murupita, leiteiro (pour le genre).

Écologie, morphologie

Arbre moyen de forêt sèche.

Collection de référence

Grenand 3017.

Emplois

Chez les Palikur, le latex frais appliqué avec un tissu permet la suture et la cicatrisation des blessures[1].

Étymologie

Palikur : *itey aβain*, de *itey*, « espèce de chenille » et *aβain*, « lieu de ».

Cette chenille mange les feuilles de *Sapium*.

Notes comparatives

1. Le latex de *Sapium laurifolium* (Rich.) Griseb. et de *S. marmierii* Huber est aussi utilisé par les Tacana pour soigner les furoncles et les blessures (BOURDY *et al.*, 2000).

Sapium ciliatum Hemsley

Euphorbiaceae

Noms vernaculaires

Créole : —

Wayãpi : melekene sili.

Palikur : maβu etni (pour le genre).

Portugais : murupita, leiteiro (pour le genre).

Écologie, morphologie

Arbre moyen, plus fréquent en forêt secondaire qu'en forêt primaire[1].

Collections de référence

Grenand 161 ; Jacquemin 1747 ; Prévost et Grenand 1964.

Emplois

Les Wayãpi préparent avec l'écorce de tronc fortement imbibée de latex une décoction utilisée comme fébrifuge en lavage externe.

Étymologie

Wayãpi : de *melekene*, « arbre (*Himatanthus articulatus*, Apocynacées) » et *sili*, « petit ». Ces deux arbres ont un latex également abondant.

Palikur : de *maβu*, « espèce de chenille » et *etni*, « sa possession ». Cette chenille mange les feuilles de *Sapium*.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette espèce localement commune semble confinée aux forêts du sud de la Guyane.

famille

Flacourtiaceae

Banara guianensis Aublet

Flacourtiaceae

Noms vernaculaires

Créole : mavévé sucrier [mavévé-sikriyé].
Wayãpi : mulei sĩ.
Palikur : tahuma.

Écologie, morphologie

Petit arbre commun de forêt secondaire.

Collections de référence

Grenand et Prévost 2038 ; Jacquemin 2837 ; Prévost 4518.

Emplois

Chez les Créoles, la décoction de cinq feuilles dans environ 1/3 de litre d'eau est bue à raison d'une tasse chaque matin pour soigner le foie.

Étymologie

Créole : de *mavévé*, désignant diverses plantes médicinales (cf. par ex. *Potalia amara*, Loganiacées) et *sucrier*, « oiseau sucrier vert » (*Chlorophanes spiza*), ainsi nommée parce que les fleurs sont butinées par cet oiseau.
Wayãpi : de *mulei*, « autre arbre » (*Byrsonima krukoffii* V.R. Anderson, Malpighiacées) et *sĩ*, « blanc » : le feuillage des deux espèces présente quelque ressemblance mais le tronc du second est plus clair.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Banara guianensis

Les fleurs de mavévé sucrier sont très odorantes

Mayna odorata Aublet — Flacourtiaceae

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : ka'akɨ, ka'asili.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Arbuste ou petit arbre peu commun de la forêt primaire.

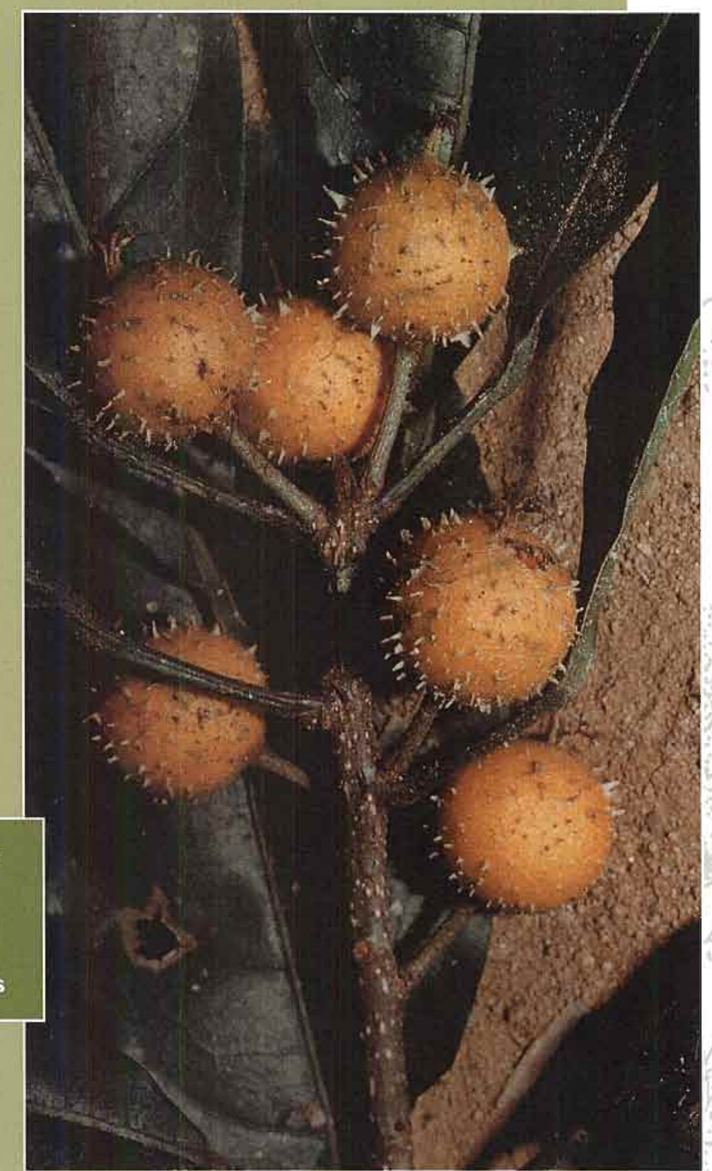
Collections de référence
Grenand 1299 ; Moretti 451 ; Prévost et Grenand 1010.

Emplois
Cette espèce est utilisée chez les Wayãpi comme *Maprounea guianensis* (Euphorbiacées)[1].

Étymologie
Wayãpi : *ka'akɨ*, cf. étym. à *Maprounea guianensis* ; *ka'asili*, de *ka'a*, « plante » et *sili*, « fine », « la plante fine », en raison de son port grêle.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Les Quechua d'Amazonie équatorienne utilisent également la décoction des graines et des racines pour soigner la diarrhée (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).



Mayna odorata

Fruits mûrs avec leurs petites épines

Ryania pyrifera (Rich.) Uittien et Sleumer

Flacourtiaceae

Synonymies

Patrisia pyrifera Rich. ;
Ryania sagotiana Eichler.

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : kuuku ariut.

Écologie, morphologie

Arbre petit à moyen de forêt primaire.

Collection de référence

Lescure 832.

Emplois

Chez les Palikur, l'écorce, mise à macérer dans l'eau froide, est à la base d'un collyre pour *éclaircir la vue*.
La macération est mise à reposer pendant une nuit, filtrée puis, tous les matins, instillée dans les yeux avec un coton.

Étymologie

Palikur : *kuuku ariut*, de *kuuku*, « terme générique pour les petits rongeurs » et *ariut*, « fruit », car le fruit ressemble à l'œil de ces animaux.

Chimie et pharmacologie

D'une autre espèce du même genre, présente en Guyane française, *Ryania speciosa* Vahl, des pyridines carboxylées dénommées ryanodines ont été isolées (JEFERIES *et al.*, 1992) ; celles-ci possèdent des propriétés insecticides et sont employées dans certains pays comme agro-pesticide[1].

Note comparative

1. L'ensemble du genre *Ryania* est considéré comme toxique par les populations d'Amazonie (RIBEIRO *et al.*, 1997). *Ryania speciosa* Vahl est réputée très toxique. Elle est utilisée comme poison de pêche chez les Paumari, comme insecticide au Pérou et pour se suicider ou empoisonner son prochain chez les Maku (DUKE et VASQUEZ, 1994).

famille

Gentianaceae

Coutoubea ramosa Aublet

Gentianaceae

Noms vernaculaires

Créole : centorel [santorèl].
Wayãpi : a' apoã laãnga
Palikur : atit βan.
Portugais : diambarana.

Écologie, morphologie

Arbrisseau abondant en milieu ouvert.

Collections de référence

Jacquemin 2489 ; Moretti 788.

Emplois

Les feuilles de *Coutoubea ramosa* sont prises par les Créoles et les Palikur en décoction comme vermifuge et pour soigner les fièvres liées au paludisme[1].
La décoction des feuilles est aussi appliquée sur les blessures pour les désinfecter.

Étymologie

Créole : *centorel* est une altération du français « centaurée (*Centaurium* spp. Gentianacées) ».
Palikur : de *atit*, « piment » et *βan*, « feuille », en raison de la ressemblance des deux plantes.

Chimie et pharmacologie

Les réactions positives obtenues avec les réactifs des alcaloïdes sont des artéfacts résultant d'interactions avec les iridoïdes fréquents dans cette famille.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Dans ce cas, chez les Palikur, parfois en association avec les feuilles de *Solanum mammosum* ou de *Solanum leucocarpon* (Solanacées). Des usages très similaires sont signalés au Brésil (Cɪᴅ, 1978).

Coutoubea spicata Aublet

Gentianaceae

Écologie, morphologie
Grande herbacée annuelle des savanes ouvertes.

Collections de référence
Berton 122 ; Moretti 784.

Noms vernaculaires et emplois
Mêmes noms et mêmes usages que *Coutoubea ramosa*[1].

Chimie et pharmacologie
Des hétérosides flavoniques ont été isolés de *Coutoubea spicata*, ce qui est inhabituel dans cette famille où l'on rencontre surtout des c-flavonoïdes. L'amertume est due à des sécoiridoïdes glucosidiques (SCHAUFELBERGER *et al.*, 1987).
Par ailleurs, les *Coutoubea* sont toxiques pour le bétail (TOKARNIA et DOBEREINER, 1981).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. C. *spicata* serait, selon AUBLET (1775), un remède excellent pour rétablir le cours des règles.



Coutoubea spicata

Inflorescences de centorel

Irlbachia alata (Aubl.) Maas

Gentianaceae

Synonymies
Chelonanthus alatus (Aubl.) Pulle ;
Lisianthus alatus Aublet.

Noms vernaculaires
Créole : grand centorel [gran-santorèl].
Wayãpi : silikaleɨpo sili.
Palikur : aman etni.
Portugais : tabaco-bravo.

Écologie, morphologie
Plante herbacée assez commune[1].

Collection de référence
Berton 248.

Emplois
Les Palikur préparent une décoction salée de la plante entière pour en faire un remède qui *nettoie la bile*, réputé pour son amertume. Cette purge, ingérée au maximum en trois prises, ne doit pas être utilisée au delà d'une journée. La dose est une petite calebasse[2]. On prépare, également avec

la plante entière, une décoction de couleur verte utilisée en bain contre la gale. Le traitement dure cinq jours à raison de trois bains quotidiens ; on achève le traitement par une onction d'huile de *carapa* (cf. *Carapa guianensis*, Méliacées)[3].

Étymologie

Palikur : de *aman*, « lézard, *Ameiva ameiva* » et *etni*, « sa possession » : il est appelé ainsi en raison de la coloration de la feuille et parce que l'inflorescence jeune ressemble à la peau de ce lézard.
Wayãpi : de *silikaleɨpo*, cf. *Securidaca paniculata* (Polygalacées) et *sili*, « fine » ; elle est ainsi nommée parce que les fleurs des deux espèces se ressemblent quelque peu, la présente espèce étant une herbe de petite taille.

Chimie et pharmacologie

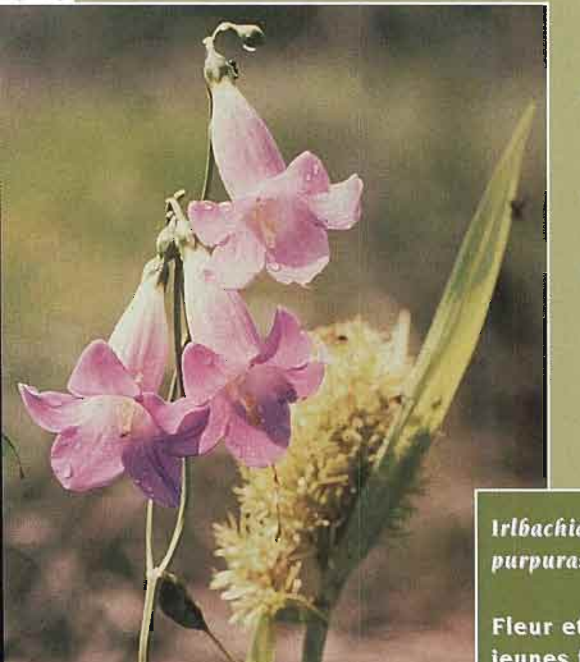
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette plante herbacée aisément reconnaissable à ses fleurs campanuliformes est fréquente en savane, le long des pistes ou, dans l'intérieur, sur les inselbergs (*savanes roches*).
2. Un usage identique de cette espèce était généralisé, selon Schomburgk, au XIXe siècle chez les Amérindiens de l'actuelle Guyana (Roth, 1924). Dans ce pays, elle est aussi employée comme antipaludique (Johnston et Colquhoun, 1996).
Les Kubeo du Uaupès préparent un thé avec les feuilles et les racines pour soigner les problèmes digestifs occasionnés par des aliments avariés (Schultes et Raffauf, 1990).
3. La sève est utilisée chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana pour soigner la leishmaniose, l'eczéma et se débarrasser des acariens (*pous d'agouti*) et des tiques (van Andel, 2000).
Les Tacana de Bolivie s'en servent également pour traiter la leishmaniose (Bourdy *et al.*, 2000).

Irlbachia purpurascens (Aubl.) Maas

Gentianaceae



Irlbachia purpurascens

Fleur et jeunes fruits de grand centorel

Synonymies

Chelonanthus uliginosus Griseb. ; *Lisianthus uliginosus* Griseb.

Collections de référence

De Granville 4298 ; Grenand 1094.

Noms vernaculaires et emplois

Mêmes noms et mêmes usages que *Irlbachia alata*.

famille

Gesneriaceae

Columnea calotricha J. D. Smith

Gesneriaceae



Synonymies

Alloplectus calotrichus (J. D. Smith) Stearn ; *Ortholoma calotrichum* (J. D. Smith) Wiehler ; *Trichantha calotricha* (J. D. Smith) Wiehler.

Écologie, morphologie

Plante sarmenteuse ou herbacée peu commune croissant en forêt humide.

Collections de référence

Jacquemin 1546 ; Prévost et Grenand 2013.

Noms vernaculaires et emplois

Cf. *infra* noms, emplois et discussion à *Nautilocalyx kohlerioides*.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Columnea calotricha

Fleur en bouton émergeant de ses bractées

Drymonia coccinea (Aubl.) Wiehler

Gesneriaceae

Synonymies

Alloplectus coccineus (Aubl.) Mart. ;
Besleria coccinea Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : crête poule [krèk-poul, krèp-poul].
Wayãpi : alala ka'a, masakala kulumenay.
Palikur : takaak abesu, takaak asusukwap.

Écologie, morphologie

Petite plante sarmenteuse du sous-bois des forêts primaire et secondaire, très commune.

Collections de référence

Grenand 51 ; Jacquemin 1533 ; Lescure 304, 552 ; Oldeman 356 ; Prévost 3770.

Emplois

Les Wayãpi originaires du Rio Kouc (Amapá) et les habitants de la région de Camopi, utilisent cette plante comme fébrifuge externe. Les feuilles sont broyées et frottées sur le corps du patient.
Les fleurs préparées en décoction additionnée de miel et de citron constituent chez les Palikur un remède contre la toux. Une autre préparration consiste à écraser des fleurs et des feuilles de cette espèce avec des pieds de *Justicia pectoralis* jusqu'à obtention d'un jus : ce dernier dilué dans l'eau froide est bu pour soigner les urines brûlantes (cystites)[1].

Étymologie

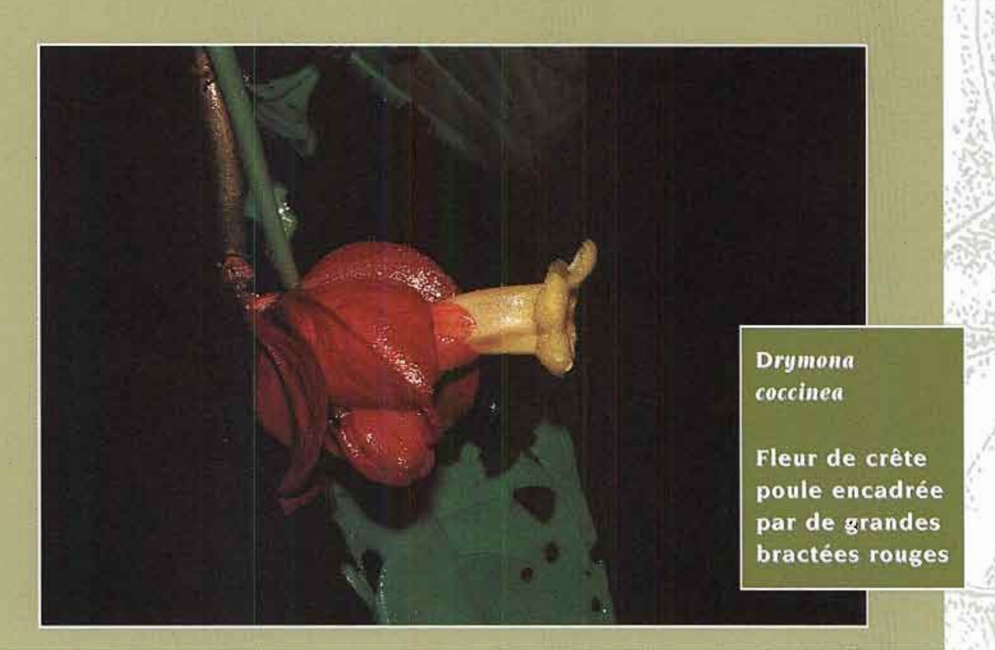
Wayãpi : *alalaka'a* (Kouc, Camopi), de *alala*, « ara rouge » et *ka'a*, « plante » ; *masakala kulumenay* (haut Oyapock), de *masakala*, « poule » et *kulumenay*, « barbillon ».
Palikur : de *takaak*, « poule », *abesu*, « crête » et *asusukwap*, « pénis ».
Tous ces noms se réfèrent aux bractées rouge vif qui protègent la fleur.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les Mayna Jivaro d'Équateur utilisent cette plante pour soulager les douleurs gengivales et dentaires des enfants (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).



Drymona coccinea

Fleur de crête poule encadrée par de grandes bractées rouges

Nautilocalyx kohlerioides (Leeuwenb.) Wiehler

Gesneriaceae

Synonymie

Episcia kohlerioides Leeuwenb.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : ka'iu witoto, yamuleka'a pilã.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante herbacée épiphyte de la forêt primaire humide.

Collections de référence

Grenand 309, 355 ; Jacquemin 1523, 1616.

Emplois

Il semble exister chez les Wayãpi une certaine confusion autour de cette plante. Certains nomment N. *kohlerioides* et *Columnea calotricha*, *yamulaka'a pilã* et utilisent les feuilles froissées et macérées dans l'eau, soit comme fébrifuge en lavage externe, soit en cataplasme frotté sur le front contre les maux de tête[1]. D'autres nomment N. *kohlerioides* seule *ka'iu witoto* et utilisent ses fleurs et ses feuilles en décoction ou en macération en lavage externe pour protéger les bébés dont le père a violé un interdit de chasse (risque de dépérissement) concernant une variété de capucin brun (*Cebus apella*).

Étymologie

Wayãpi : *ka'iuwitoto*, de *ka'i*, « singe capucin brun », *u*, « gros » et *witoto*, « pénis de singe » en raison de la forme de la fleur ; *yamuleka'a pilã*, « *Paradrymonia campostyla* cf. *infra* » et *pilã*, « rouge », en raison de la couleur des fleurs.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les deux espèces ont en commun des fleurs pileuses et très colorées (rouge et orange).

Nautilocalyx pictus (Hook.) Sprague

Gesneriaceae

Noms vernaculaires

Créole : mâle herbe serpent.
Wayãpi : yawayɨ lo.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante herbacée du sous-bois de la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 2851.

Emplois

Chez les Wayãpi de Camopi, les feuilles écrasées de cette espèce sont, en application locale, un remède contre les piqûres de scorpion[1].

Étymologie

Wayãpi : de *yawayɨ*, « scorpion » et *lo*, « feuille », « feuille du scorpion », en raison de son utilisation.

Note comparative

1. Plusieurs Gesnériacées sont indiquées par SCHULTES et RAFFAUF (1990) pour soigner les piqûres de fourmi et les morsures de serpent chez les Amérindiens du nord-ouest amazonien.

Paradrymonia campostyla (Leeuwenb.) Wiehler

Gesneriaceae

Synonymie

Drymonia campostyla Leeuwenb.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : yamuleka'a sili, ewo'i asikaluwu.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante épiphyte rare de la forêt primaire humide.

Collections de référence

De Granville 2449 ; Jacquemin 1552 ; Prévost et Grenand 2000.

Emplois

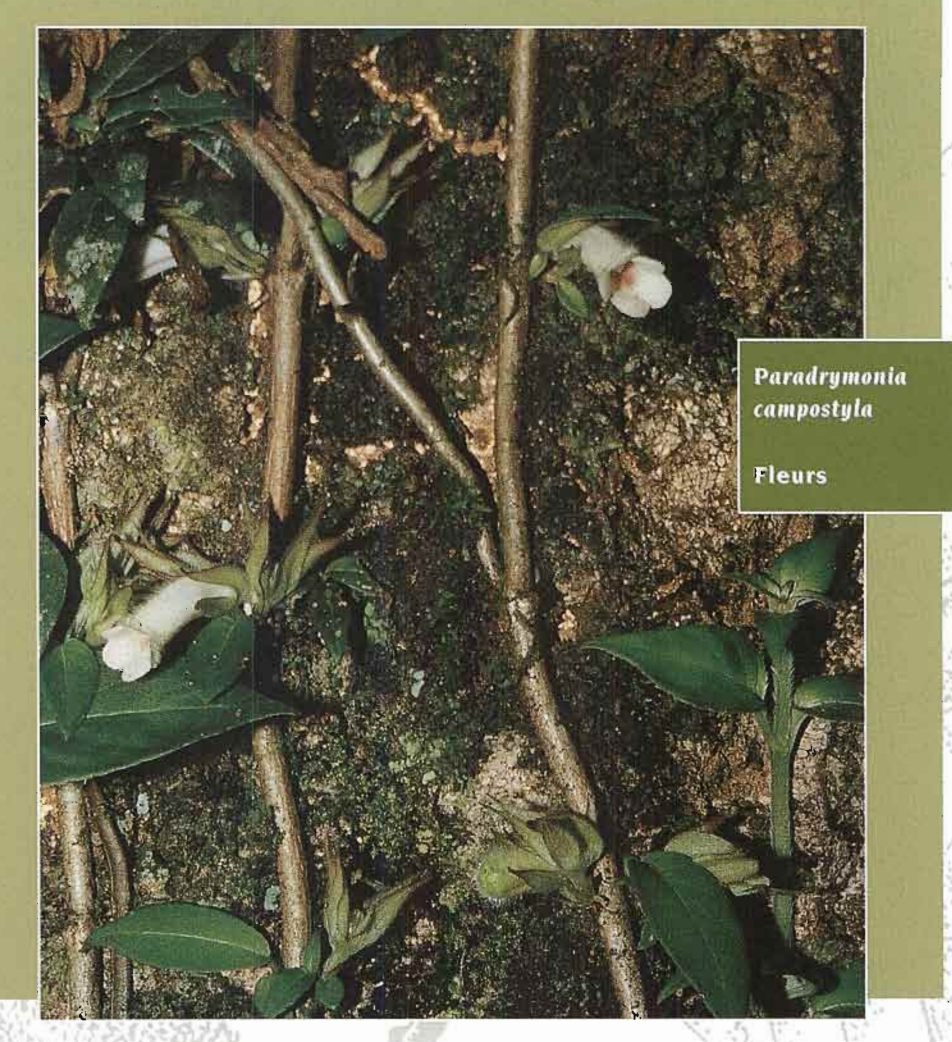
Chez les Wayãpi, la décoction des parties aériennes est utilisée comme fébrifuge en lavage externe.

Étymologie

Wayãpi : de *yamule* ou *yamuleka'a*, terme de base désignant diverses plantes épiphytes à fleurs colorées (dont des Orchidées) et *sili*, « fine », en raison de la petitesse des fleurs.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Paradrymonia campostyla

Fleurs

famille

Gnetaceae

Gnetum paniculatum Spruce ex Benth.

Gnetaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : inãmu kãlãtã'ã, uwakãsĩ ɨpo.
Palikur : tiri.
Portugais : ituá.

Écologie, morphologie

Liane noueuse moyennement fréquente de la forêt primaire.

Collections de référence

De Granville 4320 ; Lescure 752.

Emplois

Les Palikur utilisent cette liane pour combattre la sénilité et les douleurs diverses qui affectent les personnes âgées. On prépare à cet effet une décoction bue trois fois par jour ; elle est faite de trois feuilles vertes et de trois feuilles tombées à laquelle on ajoute, lorsqu'elle est tiède, un fragment de tige fendu en quatre.
Le traitement peut être accompagné de bain fait de feuilles et d'écorce de tige[1].

Étymologie

Wayãpi : de *inãmu*, « oiseau tinamou, *Tinamus major* » et *kãlãtã'ã*, « gésier » en raison de la forme du fruit.
Palikur : *tiri* est aussi le nom que l'on donne aux chamanes dans la langue cérémonielle dite *kiaptunka*.

Note comparative

1. La décoction mucilagineuse de l'écorce frottée localement sert à soigner les tendinites et les claquages musculaires chez les Tukano, Desana et Kubéo du Uaupès (Schultes et Raffauf, 1990).
Les Palikur, à l'instar de diverses populations amérindiennes d'Amazonie, consomment les graines grillées de divers *Gnetum*.

famille

Hemodoraceae

Xiphidium caeruleum Aublet

Haemodoraceae

Noms vernaculaires

Créole : coumarti feuilli [koumati-féyi].
Wayãpi : tupã ɨpɨ.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante herbacée assez commune dans les brûlis récents.

Collections de référence

De Granville 2543 ; Grenand 118 ; Jacquemin 1519 ; Prévost 4068.

Emplois

Chez les Wayãpi, la plante entière préparée en décoction soigne les enfants qui *pleurent tout le temps*. On les lave avec la préparation puis on les flagelle avec un bouquet de feuilles de la même espèce[1].

Étymologie

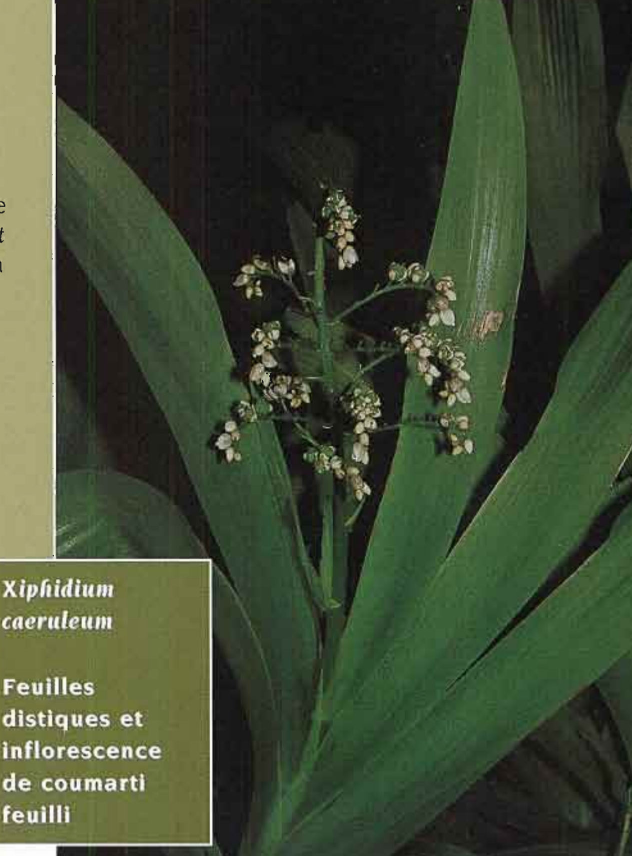
Wayãpi : de *tupã*, « tonnerre » et *ɨpɨ*, « de la famille de ».
Ce nom renvoie à un mythe qui conte le triste destin d'un enfant dont le père avait été tué par le tonnerre.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les Urubu-Kaapor considèrent que cette plante est dangereuse, car elle serait la cause de furoncles (BALÉE, 1993) ; en revanche les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana se servent du rhizome pour soigner les coupures, les mycoses interdigitales et les irritations causées par une chenille (VAN ANDEL, 2000).



Xiphidium caeruleum

Feuilles distiques et inflorescence de coumarti feuilli

famille

Heliconiaceae

Heliconia psittacorum L.f.

Heliconiaceae

Synonymies

Bihai silvestris Gleason ;
Heliconia schomburgkiana Klotzsch ;
Heliconia brasiliensis Hook. var. *concolor* Petersen ; *Musa humilis* Aubl.

Noms vernaculaires

Créole : petit balisier [ti-balizié].
Wayãpi : —
Palikur : wakaa kig.
Portugais : pacova-catinga.

Écologie, morphologie

Plante herbacée aux fleurs vivement colorées, abondante en savane humide.

Collections de référence

Berton 3 ; Grenand 1814.

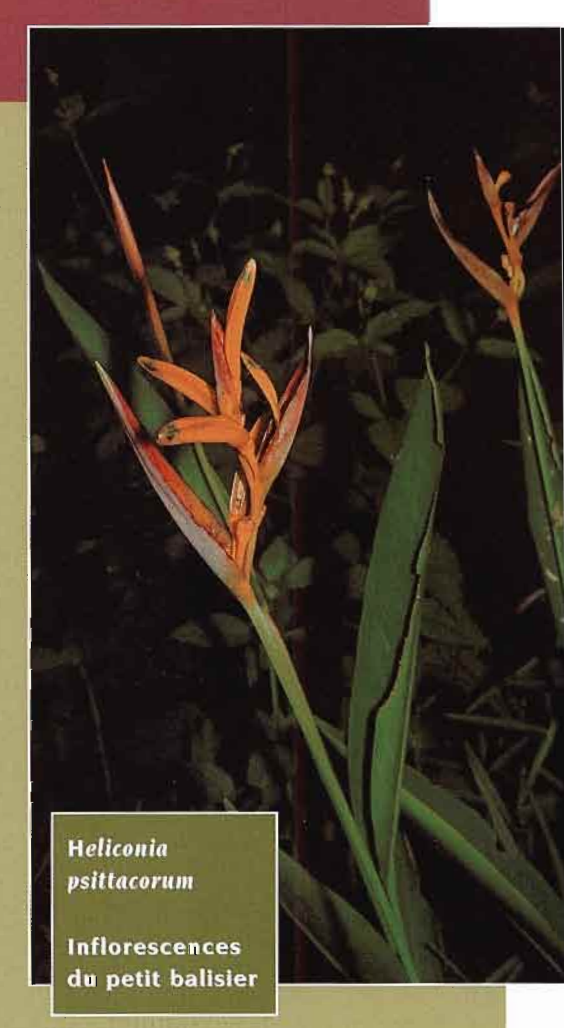
Emplois

Chez les Palikur, la plante entière écrasée avec *Bidens cynapiifolia* (Astéracée) sert à préparer des bains pour soigner les fièvres liées au paludisme.

Selon Berton (1997), la plante entière préparée en décoction est un remède contre les douleurs articulaires, les crampes ou les rhumatismes. La décoction est bue, utilisée en bain de vapeur ou tamponnée localement[1].

Étymologie

Palikur : de *wakaa*, « aigrette blanche (*Ardea alba*) » et *kig*, « bec », en raison de la forme de l'inflorescence.

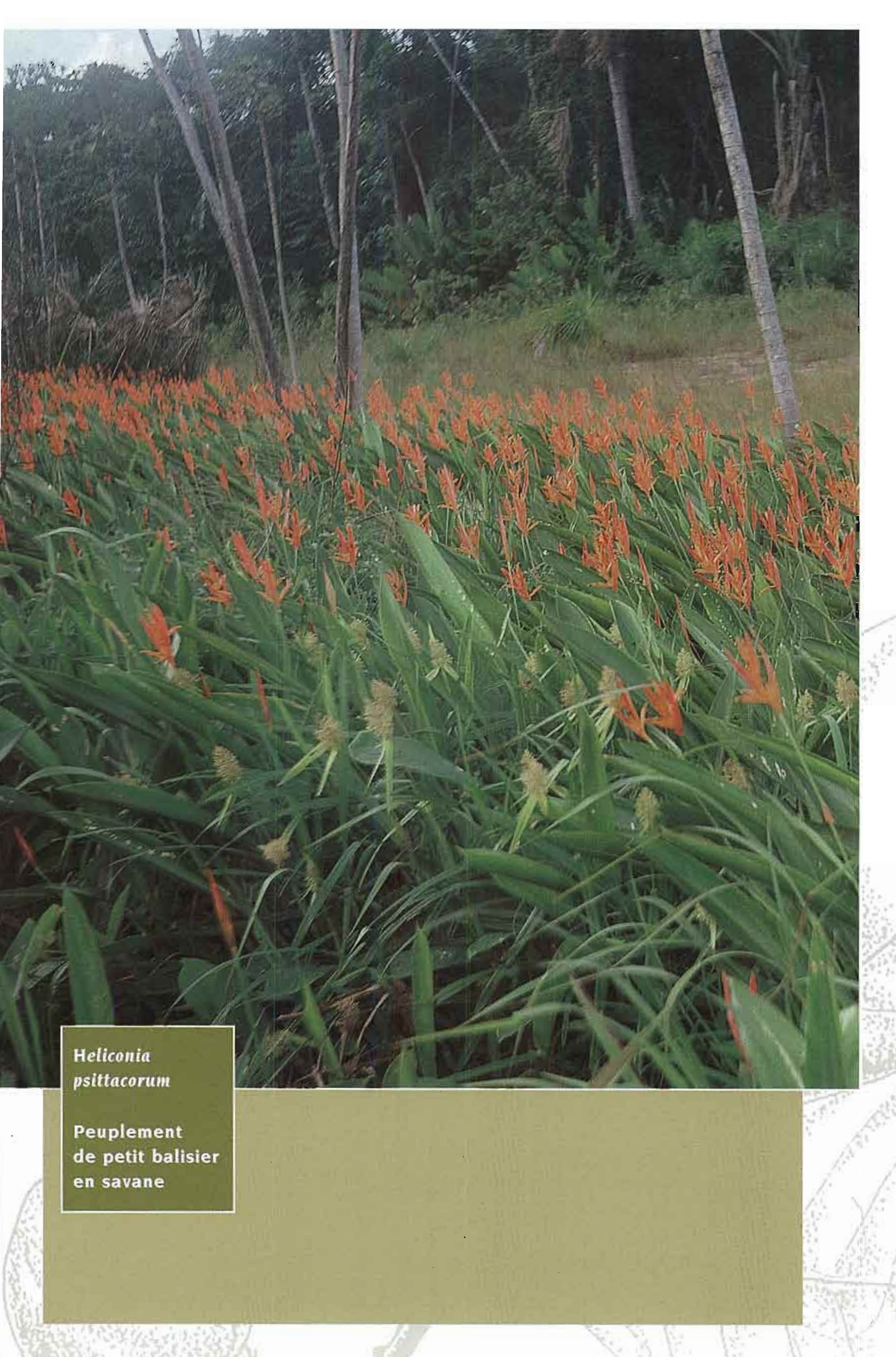


Heliconia psittacorum

Inflorescences du petit balisier

Note comparative

1. Ces usages s'appliquent sans doute également à *Heliconia acuminata* L. C. Rich. ssp. *acuminata* (Grenand et Prévost 1986). Les Tiriyo du Surinam et du Nord-Pará (Brésil), utilisent cette espèce pour un usage très similaire (Cavalcante et Frikel, 1973).



Heliconia psittacorum

Peuplement de petit balisier en savane

famille

Hernandiaceae

Hernandia guianensis Aublet

Hernandiaceae

Noms vernaculaires

Créole : bois banane [bwa-bannann], mirobolan.
Wayãpi : waliwowo.
Palikur : maoksi adudu.
Portugais : ventosa.

Écologie, morphologie

Grand arbre peu commun et grégaire en forêt primaire humide.

Collections de référence

Cremers 7020 ; Grenand 996 ; Jacquemin 2620 ; Moretti et Damas 125 ; Prévost 3500.

Emplois

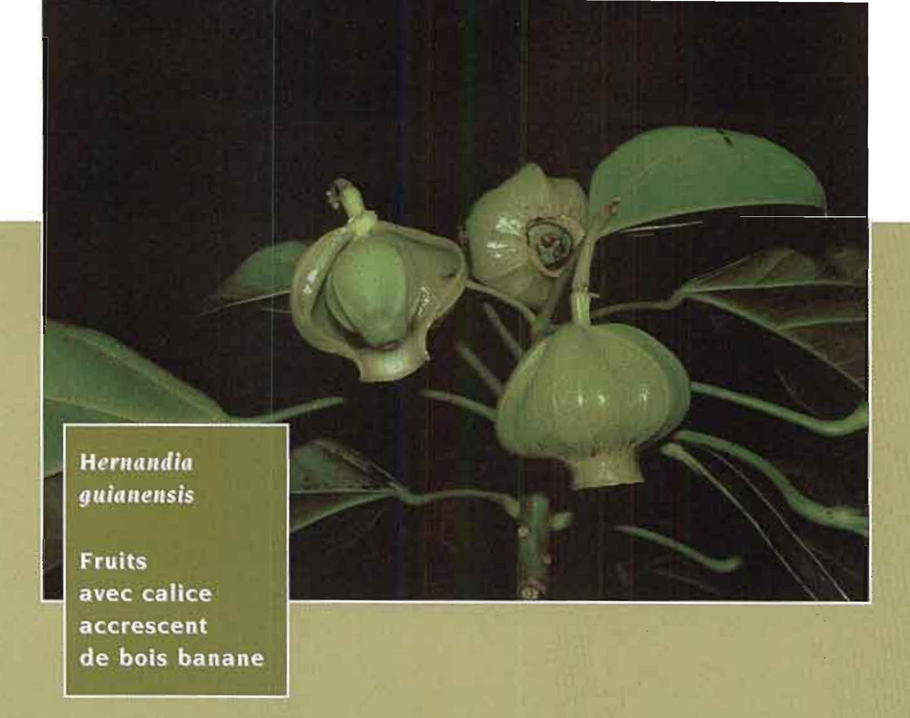
Les Palikur utilisent les inflorescences, les feuilles et les fruits préparés en décoction comme remède contre la coqueluche. Anciennement, la décoction était absorbée dans le calice accrescent enveloppant le fruit. Les fruits et les fleurs sont également mis à macérer dans l'os hyoïde du singe hurleur rempli d'eau ; cette potion absorbée par les enfants *leur donne du souffle*.

Étymologie

Créole : de *bois*, « arbre » et *banane*, « bananier », en raison du bois blanc et poreux comme le faux tronc du bananier ; *mirobolan* est un mot de l'ancien français (XIII[e] siècle) désignant selon REY (1998) « plusieurs espèces de fruits desséchés servant dans les préparations pharmaceutiques ».
Wayãpi : *waliwowo*, onomatopée du bruit du vent passant dans le calice accrescent ressemblant au cri du singe hurleur (*Alouatta seniculus*).
Palikur : de *maoksi*, « singe hurleur » et *adudu*, « goître », en raison de la forme du calice accrescent. La coqueluche porte d'ailleurs le nom de *maoksikan*, « cri du singe hurleur ».

Chimie et pharmacologie

Avec l'équipe de BRUNETON, nous avons publié la présence de huit alcaloïdes dans cette plante (RICHOMME, 1984 ; RICHOMME *et al.*, 1984). Les teneurs atteignent 0,9 % dans les écorces de tronc, 2 % dans les écorces de racine et 0,21 % dans les feuilles. Ces alcaloïdes sont : la nandigérine (F., ET., ER.), l'hervonine (ET., ER.), l'ovigérine (F., ET.), la laurotétanine (F., ET.), la N-méthylnandigérine (F., ET., ER.), l'actinodaphnine (F.), la réticuline (F.) et la N-méthylhernovine (ET.).
D'après PERNET (1971), la laurotétanine est un curarisant.
Nous avons également trouvé quatre lignanes dans la plante : la désoxypodophyllotoxine (F., ET., ER.), l'acétylpodophyllotoxine (ET., ER.), la burséhernine (ET.) et le podorhizol (ER.). RICHOMME *et al.* (*ibid.*) précisent que les podophyllotoxines sont particulièrement



Hernandia guianensis

Fruits avec calice accrescent de bois banane

importantes pour les propriétés cytostatiques de leurs dérivés. La désoxypodophyllotoxine possède un pouvoir inhibiteur sur les cellules leucémiques P 388 et sur le carcinome humain du nasopharynx (cellules KB) ; de plus elle présente une activité antiherpétique.

La burséhernine a également une activité antitumorale. GOTTLIEB *et al.* (1980) signalent la présence dans les écorces de picropodophylline et de deux stérols : le sitostérol et l'estigmastérol.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

2 cm

Inflorescences et feuilles de *Hernandia guianensis*

Sparattanthelium guianensis Sandw.

Hernandiaceae

Noms vernaculaires

Créole : liane basilic.
Wayãpi : wɨla lãkã yewɨ.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane rare des forêts primaire et secondaire.

Collections de référence

Grenand 2101 ; Jacquemin 2807.

Emplois

Cf. emploi à *Sciadotenia cayennensis* (Ménispermacées) avec laquelle cette espèce est confondue sous le même nom par les Wayãpi.

Chimie et pharmacologie

Avec l'équipe de BRUNETON, nous avons identifié sept alcaloïdes isoquinoléiques dans les tiges et les racines de cette plante : la (+)-coclaurine, la (+)-réticuline, la nor-isocorydine, la nor-domesticine, la laurotétanine, la launobine et l'actinodaphnine. Contrairement aux différentes espèces d'*Hernandia*, ce *Sparattanthelium* ne renferme pas de lignane (CHALANDRE *et al.*, 1985)[1]. Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les résultats avaient initialement été publiés sous le nom de *Sparattanthelium uncigerum* (Meissn.) Kubitzki, qui est une espèce très proche.



Sparattanthelium guianense

Liane en fleurs

famille

Humiriaceae

Humiria balsamifera (Aubl.) St. Hil.

Humiriaceae

Synonymie

Houmiri balsamifera Aublet[1].

Noms vernaculaires

Créole : bois rouge [bwa-rouj].
Wayãpi : weli.
Palikur : umeg, psum[2].
Portugais : umiri.

Écologie, morphologie

Grand arbre commun en forêt primaire, présent parfois en forêt secondaire, en savane ou sur les inselbergs.

Collections de référence

Grenand 710, 2145 ; Jacquemin 1842 ; Prévost 3541 ; Prévost et Grenand 4284.

Emplois

Les Palikur utilisent cette espèce, connue ailleurs pour son bois et les propriétés odoriférantes de son écorce, à des fins médicinales[3].

L'écorce, riche en tanin, est préparée en décoction contre les rages de dent. Celle-ci est soit bue, soit appliquée sur la dent douloureuse avec un coton imbibé. L'écorce est encore un remède contre l'érysipèle (*wisnõ*). Elle est préparée en macération dans de l'eau tiède, puis le liquide est appliqué *loco dolenti* toutes les demi-heures. Un thé préparé avec l'écorce fraîche est un bon antispasmodique, surtout pour les enfants atteints d'anorexie. La sève, extraite de la forme nommée *psum*, est badigeonnée avec un coton sur le muguet des nourrissons et des jeunes enfants. Enfin, en traitement d'un mois, la macération de l'écorce fraîche, bue à raison d'un demi-verre en trois prises quotidiennes pendant un mois, est un remède contre le *cancer*.

Étymologie

Créole : de *bois*, « arbre » et *rouge*, ainsi nommé en raison de la coloration du bois et de l'écorce.
Palikur : *umeg*, à rapprocher de *meg*, « écureuil », car cet animal se trouve souvent sur cet arbre ; *psum*, de *psuke*, « qui coule », en raison de la sève abondante.

Chimie et pharmacologie

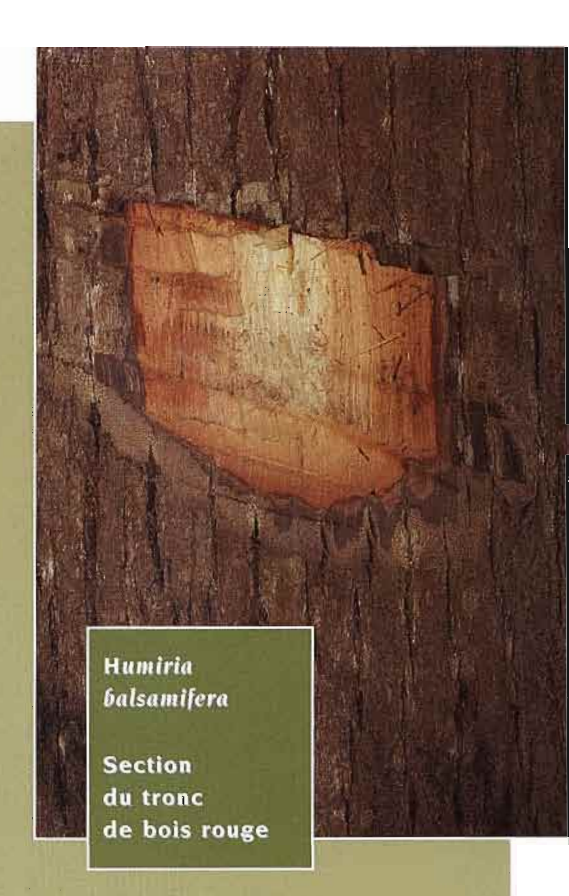
Selon les tests chimiques réalisés, l'écorce de tronc contient des tanins, de l'oléorésine, des stérols et des terpènes, mais pas d'alcaloïdes ni de quinones. L'infusion d'écorce a la réputation en Guyana d'être très efficace contre la dysenterie amibienne. DEAN et WALKER (1958) ont isolé de cet organe un polyphénol, la bergénine, supposé être le principe actif. Leur étude a montré que ce corps, expérimenté à 1 ‰ *in vitro*, n'avait aucune action sur *Entamoeba hystolytica*. Ces auteurs ont conclu que ce sont d'autres substances de la plante qui sont amœbicides. Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette espèce comprend plusieurs sous-espèces atteignant des tailles fort différentes et colonisant des milieux variés (végétation de savane, inselbergs, forêt primaire).

2. Le terme *psum* s'applique à la forme arbustive poussant sur les inselbergs et dont la sève est utilisée surtout comme colorant.

3. Au Brésil, l'écorce, considérée comme un substitut du baume de Pérou, est utilisée comme balsamique et expectorant (CID, 1978). L'écorce est utilisée comme insectifuge dans le nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000) et la poudre d'écorce sert chez les Barasana d'Amazonie colombienne à soigner blessures et coupures (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).



Humiria balsamifera

Section du tronc de bois rouge

famille

Iridaceae

Cipura paludosa Aublet

Iridaceae

Noms vernaculaires

Créole : cf. *Eleutherine bulbosa*.
Wayãpi : —
Palikur : mahik.

Écologie, morphologie

Petite plante herbacée des pelouses humides.

Collections de référence

Moretti 1202 ; Prévost 1352.

Emplois

Pour les Palikur, les bulbes séchés sont un remède contre *le mal de cœur* ; finement pilés, ils sont ensuite mis à réduire à feu lent avec du miel jusqu'à l'obtention d'un sirop.

Étymologie

Palikur : *mahik*, de *maiki*, « maïs », car la plante ressemble à un jeune pied de maïs récemment germé.

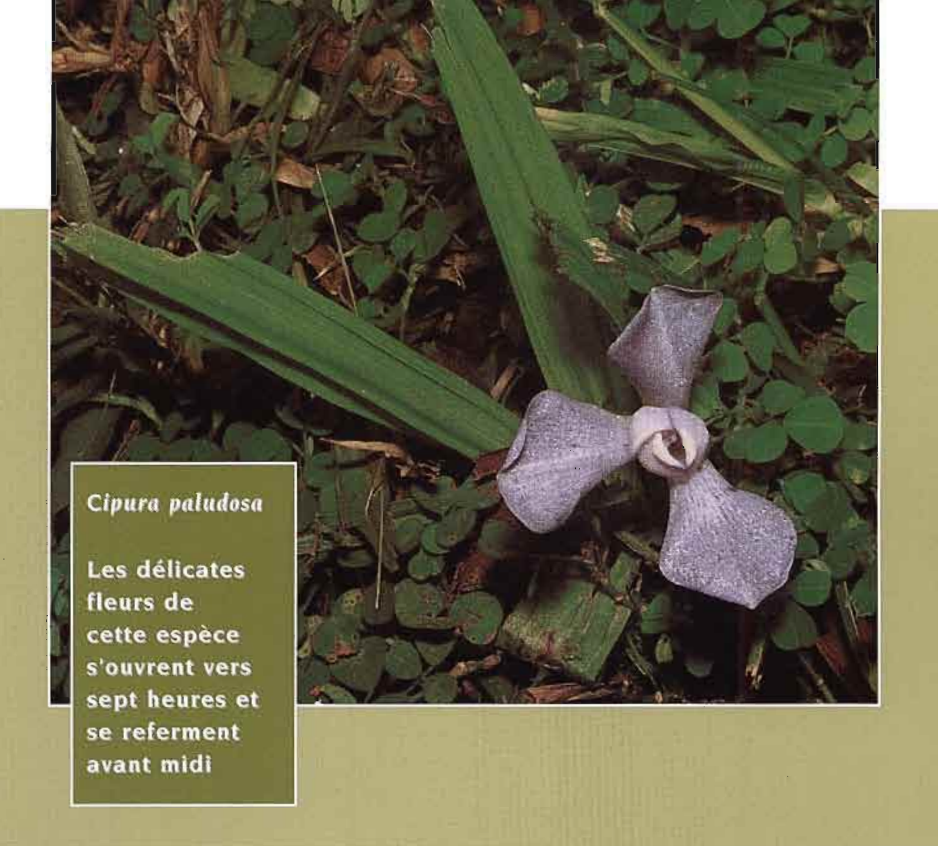
Chimie et pharmacologie

Les tests réalisés montrent la présence dans le bulbe de quinones du type anthraquinone.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

2 cm

Cipura paludosa

Plante entière



Cipura paludosa

Les délicates fleurs de cette espèce s'ouvrent vers sept heures et se referment avant midi

Eleutherine bulbosa (P. Mill.) Urb.

Iridaceae

Synonymie

Sisyrinchium bulbosa Miller

Noms vernaculaires

Créole : envers [anvè][1, 2], envers rouge [radjé-lanvè-rouj], l'envers [lanvè].
Créole antillais : échalotte caraïbe [jéchalot-krayib].
Créole haïtien : échalotte marron.
Wayãpi : wasey.
Palikur : migat βey.
Portugais : inajaí.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale assez commune souvent cultivée.

Collections de référence

Grenand 969 ; Hay 49 ; Moretti 917, 1112.

Emplois

Les Créoles utilisent abondamment cette espèce à des fins médicinales assez variées. Le bulbe rouge sert à préparer des emplâtres que l'on applique sur les entorses.
Il est aussi employé en tisane pour soigner *la faiblesse du sang*. Le jus qu'on en extrait est, additionné de sel, bu contre les crises d'épilepsie. Mélangé à du rhum, il est frictionné sur le corps pour soigner la même affection.
La pulpe du même bulbe, pilée avec un cafard (*ravet* en créole, *Periplaneta americana*) et mise à roussir avec un peu d'huile, constitue, appliquée chaude, un remède pour soigner les blessures infectées occasionnées par des clous rouillés[3].
Enfin, bouillie dans du vin rouge, elle constitue un breuvage abortif.
Chez les Wayãpi, le bulbe écrasé est appliqué en emplâtre sur les plaies et les blessures pour favoriser la cicatrisation.
Chez les Palikur, c'est un remède mineur contre les écoulements sanguins des femmes (cf. *Scoparia dulcis*, Scrophulariacées).
Avec la décoction du bulbe, auquel on ajoute des feuilles de *Psidium guajava* (Myrtacées) et des fragments de racine de bananier (*Musa paradisiaca*, Musacées), on prépare un remède antidiarrhéique.
Enfin, Berton (1997) signale une potion abortive préparée avec les bulbes de la présente espèce et les écorces d'*Anacardium occidentale* et de *Mangifera indica* (Anacardiacées)[4].



Eleutherine bulbosa

Bulbes et feuilles d'envers rouge

4. Cette espèce est aussi employée à Haïti comme drogue antifertilisante. Complétons la longue liste des usages médicinaux de *Eleutherine bulbosa* en signalant qu'elle est utilisée au Brésil (Pará) pour soigner les hémorroïdes et la diarrhée (FURTADO *et al.* 1978).
L'usage curatif des infections cutanées et de la diarrhée est aussi signalé chez les Conibo du Pérou (LOYAZA et TOURNON, 1988).
En Guyana, *a contrario* de ce qu'affirment les Créoles et les Palikur, la décoction du bulbe permet de combattre la stérilité féminine (VAN ANDEL, 2000).

Étymologie

Les Wayãpi et les Brésiliens comparent cette espèce à des plantules de palmier, *Euterpe oleracea* pour les premiers et *Attalea maripa* (Aubl.) Mart. pour les seconds.

Chimie et pharmacologie

Le bulbe renferme des naphtoquinones et anthraquinones du type chrysophanol. Un essai préliminaire sur un extrait alcoolique a montré une action non dénuée de toxicité sur la fécondité des rats (WENIGER *et al.*, 1982). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. AUBLET (1775) mentionne *Cipura paludosa* sous le nom créole d'*anvers*.
Les différents relevés ethnobotaniques parus depuis reprennent, pour la plante dénommée *envers*, le nom scientifique donné par cet auteur (HECKEL, 1897, LEMÉE, IV, 1956 ; DEVEZ, 1932 ; LUU, 1975).
Cependant, les enquêtes que nous avons menées sur le terrain démontrent que le nom d'*envers* est réservé de nos jours à *Eleutherine bulbosa*.
Ce glissement spécifique est à l'origine d'une confusion botanique systématiquement reproduite dans la littérature.
2. Pour ce nom, orthographié parfois *anvers*, cf. aussi *Maranta arundinacea* L., Marantacées.
3. De façon proche, les Aluku utilisent le bulbe écrasé pour empêcher la nécrose des piqûres de raie (FLEURY, 1991).



Eleutherine bulbosa

Plante entière

famille

Lamiaceae

Cette famille extrêmement répandue de par le monde renferme un grand nombre d'herbes médicinales dont la caractéristique la plus évidente est leur parfum puissant (odeurs de menthe, de camphre, etc.).

En Guyane, on rencontre peu d'espèces croissant à l'état sauvage, comme en témoigne le petit nombre de remèdes utilisés par les Amérindiens. En revanche, plusieurs autres espèces ont été introduites et acclimatées dans les jardins créoles depuis le XVIIIe siècle. Elles proviennent soit de l'Ancien Monde, soit d'autres régions d'Amérique tropicale.

Ces plantes aromatiques sont riches en huiles essentielles qui leur confèrent des propriétés antiseptiques, vermifuges, expectorantes et sédatives.

Hyptis atrorubens Poit. Lamiaceae

Synonymies

Hyptis procumbens Schlecht. et Cham. ; *Mesosphaerum atrorubens* (Poit.) Kuntze.

Noms vernaculaires

Créole : ti bombe noir [ti-bonm-nwè], ti bombe rouge [ti-bonm-rouj].
Créole antillais : véronique (FOURNET, 1978).
Wayãpi : yawa luway.
Palikur : bom priye.
Portugais : trevo-roxo, hortelão-bravo, cidreira.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale commune sur la côte, rare dans l'intérieur.

Collections de référence

Grenand 1605 ; Jacquemin 1873, 2836 ; Moretti 786 ; Oldeman et Burgot 2979 ; Prévost 3550.

Emplois

Pour les Créoles, cette plante sert à préparer des boissons *rafraîchissantes*, c'est-à-dire *calmant l'inflammation intérieure* (cf. 2e partie). Les parties aériennes sont soit préparées en infusion, soit mises à macérer dans de l'eau additionnée d'une poignée de *couac* (farine de manioc torréfiée) grillé. Cette utilisation renvoie de toute évidence à des propriétés toniques et antianémiques.

Les Palikur utilisent la plante entière pour préparer une décoction bue pour soigner la toux[1].

Étymologie

Créole : *ti bombe*, altération du français *petit baume*, et *noir* ou *rouge*, en raison de la coloration des feuilles par opposition à *ti bombe blanc*, (cf. *infra* *Marsypianthes chamahedrys*).
Palikur : *bom priye*, de *bom*, emprunt au créole *bombe* et *priye*, « noir », en raison de la couleur vert foncé des feuilles.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Corrêa ([1926] 1984) indique pour le Brésil l'utilisation de cette plante comme antitussif et sudorifique.
À Trinidad, d'après Wong (1976), le jus des feuilles sert à soigner diarrhées, dysenterie et vomissements, tandis que la tisane des feuilles est employée contre rhume, grippe, indigestion et vers intestinaux.

Hyptis lanceolata Poit. Lamiaceae

Noms vernaculaires

Créole : mélisse sauvage, mélisse danbois [mélis-danbwa].
Wayãpi : yakale pili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Herbe assez fréquente en forêt secondaire et en végétation rudérale.

Collections de référence

Grenand 508 ; Moretti 477 ; Prévost 3554.

Emplois

La plante se prend, chez les Créoles, en tisane antigrippale et stomachique ou, pour les mêmes usages, en bain. Les feuilles préparées en décoction constituent un remède fébrifuge utilisé par les Wayãpi de façon identique à celle des Créoles.

Étymologie

Créole : *mélisse* est la transposition du nom français de *Melissa officinalis* L. (Lamiacées).
Wayãpi : de *yakale*, « caïman » et *pili*, « plante parfumée ». Ce nom lui est donné en raison de son parfum et de sa feuille dentée comme la queue du caïman.

Chimie et pharmacologie

Cf. propriétés chimiques *infra* à *Hyptis mutabilis*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Hyptis lanceolata

Fleurs de la mélisse sauvage

Hyptis mutabilis (L. C. Rich.) Briquet
Lamiaceae

Noms vernaculaires
Créole : radié crise [rajé-kriz].
Wayãpi : —
Palikur : uwak βey.

Écologie, morphologie
Plante rudérale, parfois protégée, de la région côtière.

Collections de référence
Berton 45 ; Jacquemin 1633, 2190 ; Prévost 3656.

Emplois
Cette plante est utilisée par les Créoles comme vermifuge pour les enfants. D'une part, on leur fait boire le jus provenant des feuilles écrasées et, d'autre part, on leur frictionne le corps avec ce jus mélangé à du rhum.
Chez les Palikur, la décoction de cette plante est bue pour soulager les maux de tête (cf. aussi *infra Leonotis nepetifolia*)[1].

Étymologie
Créole : *radié*, « petite plante » et *crise*, ici « crise de vers », « petite plante pour les crises de vers ».
Palikur : cf. *Leonotis nepetifolia*.

Chimie et pharmacologie
Les espèces du genre *Hyptis* renferment des huiles essentielles riches en thymol, camphre, citral, qui peuvent expliquer les propriétés antiseptiques, vermifuges, expectorantes et sédatives de ces plantes. Le thymol a une action antiseptique vingt fois supérieure au phénol (STRICHER, 1977).
Les espèces du genre *Hyptis* renferment aussi des flavonoïdes (HEGNAUER, 4, 1966).
Les feuilles sèches de *Hyptis mutabilis* renferment 0,5 % d'huiles essentielles riches en sesquiterpènes (HEGNAUER, 4, 1966).
Le laboratoire Roger-Bellon a montré que la plante n'est pas toxique et qu'elle présente une légère action antisécrétoire gastrique et antiulcéreuse. L'infusion est légèrement analgésique (FORGACS *et al.*, 1983).

Note comparative
1. Le jus des feuilles est utilisé de façon similaire contre le mal de tête et l'évanouissement chez les Aluku (FLEURY, 1991). Au Venezuela, la sève est utilisée pour soigner les ulcérations de la peau (DELASCIO CHITTY, 1985).

Hyptis pectinata (L.) Poit.
Lamiaceae

Nom vernaculaire
Créole : radié arada [radjé-arada].
Palikur : —
Wayãpi : —

Écologie, morphologie
Herbe rudérale, parfois protégée, propre à la région côtière.

Collections de référence
Jacquemin 1634, 2061.

Emplois
Les Créoles boivent chaque matin à jeun la décoction des parties aériennes en cas de maladie du foie[1].

Étymologie
Créole : de *radié*, « petite plante » et *arada*, nom donné anciennement aux esclaves noirs récemment arrivés d'Afrique.

Chimie et pharmacologie
Contrairement aux autres *Hyptis*, cette espèce ne renferme pas d'huile essentielle mais contient 2 % d'une substance amère, l'hyptolide, qui appartient au groupe des lactones (HEGNAUER, 4, 1966).

Note comparative
1. En Guyana, la décoction de la plante entière est un remède contre les maux d'estomac et la fièvre puerpérale (VAN ANDEL, 2000).

Hyptis recurvata Poit. Lamiaceae

Noms vernaculaires
Créole : radié savon [radjé-savon][1].
Wayãpi : —
Palikur : asukwipna.

Écologie, morphologie
Herbe rudérale assez commune.

Collections de référence
Jacquemin 1639 ; Moretti 787.

Emplois
Cette petite plante a la propriété de « mousser » dans l'eau comme du savon. Elle est utilisée comme telle par les Créoles en lavage externe pour soigner diverses éruptions de boutons.
Chez les Palikur, on prépare la plante entière en macération courte : le jus est bu et on lave la matrice avec le reste pour favoriser l'accouchement.

Étymologie
Créole : *radié*, « petite plante » et *savon*, cf. *supra*. Palikur : *asukwi*, « savon » et *pna*, « feuille », « feuille à savon » cf. *supra*.

Chimie et pharmacologie
Nous n'avons pas décelé de quantités notables de saponine. Il est possible que les composés émulsionnants soient détruits au cours du séchage et de la conservation de la drogue.

Note comparative
1. Aux Antilles, on donne ce nom à une autre Lamiacée, *Leonurus sibiricus* L. (FOURNET, 1978).

Leonotis nepetifolia (L.) R. Brown Lamiaceae

Synonymie
Leonotis leonorus R. Brown.

Noms vernaculaires
Créole : pompon [ponpon], gros pompon [gro-ponpon], pompon soda.
Wayãpi : —
Palikur : uwak βey.
Portugais : cordão-de-frade.

Écologie, morphologie
Herbe ou arbrisseau rudéral, très commun, souvent cultivé, reconnaissable à ses inflorescences en capitules sphériques.

Collections de référence
Berton 38 ; Moretti 731, 776 ; Prévost 1344.

Emplois
Pour les Créoles, les feuilles et fleurs sont cholagogues. La tisane est antidysentérique et la décoction, préparée avec du sel ou du sucre, dissout les calculs rénaux.
Chez les Palikur, on retrouve un usage très proche de celui des Créoles : la décoction des feuilles préparée avec celles de *Capraria biflora* (Scrophulariacées), est bue pendant quatre jours contre les troubles hépatiques liés à la consommation en excès de boissons alcoolisées[1]. La décoction des feuilles de cette espèce seule est également prise en tisane contre l'hypertension.
Pour un autre emploi chez les Palikur, cf. *Laportea aestuans* (Urticacées).

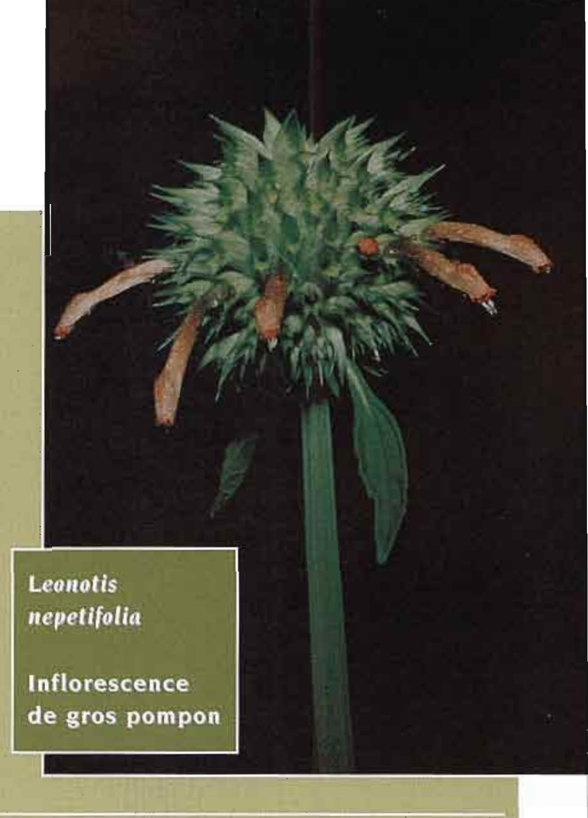
Étymologie
Créole : *pompon*, le nom fait allusion à la forme des inflorescences.
Palikur : *uwak*, « gymnote électrique », *βey*, « remède » : « le remède de la gymnote électrique ».

Chimie et pharmacologie

Cette plante renferme 2 % d'huile essentielle et de l'inositol dans les graines (KERHARO et ADAM, 1974).
Les feuilles présentent *in vitro*, une activité antibactérienne vis-à-vis de *Bacillus subtilis* et de *Staphylococcus aureus* (signalé par LONGUEFOSSE, 1995).

Note comparative

1. HAY (1998) indique que ce remède est parfois associé aux feuilles de *Solanum leucocarpon* (Solanacées).



Leonotis nepetifolia

Inflorescence de gros pompon

Marsypianthes chamaedrys (Vahl) Kuntze

Lamiaceae

Marsypianthes chamaedrys

Feuilles de ti baume blanc cachant un jeune iguane !

Synonymie

Clinopodium chamaedrys Vahl.

Noms vernaculaires

Créole : ti bombe blanc [ti-bonm-blan].
Wayãpi : —
Palikur : yarayapna.
Aluku : uman gadu paepina.
Portugais : sete-sangrias, paracari.

Écologie, morphologie

Petite herbe rudérale commune dans les zones ombragées.

Collections de référence

Grenand 1602 ; Jacquemin 1871 ; Oldeman et Tiburce 816 ; Prévost 3608.

Emplois

Les Créoles utilisent l'infusion des tiges et des feuilles, soit en breuvage rafraîchissant et digestif, soit pour soulager les douleurs intestinales. La même infusion serait également laxative[1].
Cette même espèce est utilisée chez les Palikur comme remède contre les maux de tête. Les parties aériennes sont préparées en décoction qui est bue ou sert à laver le front[2].

Étymologie

Créole : *ti bombe*, « petit baume » (cf. *supra* à *Hyptis atrorubens*) et *blanc*, en raison du feuillage vert clair.
Palikur : de *yaraira*, « fourmi-manioc » et *pna*, « feuille », parce que les feuilles à nervures rouges ressemblent aux individus ailés des fourmis-manioc (*Atta* spp.).

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Chez les Tikuna du haut Amazone, la décoction des feuilles associées à celles de *Lippia alba* (Verbénacées) est bue contre la diarrhée (SCHULTES et RAFFAUF, 1990). Les Caboclos de la région de Santarem utilisent cette espèce pour soigner l'anémie et les piqûres d'insecte (BRANCH et SILVA, 1983). Selon LE COINTE (1922), les Caboclos d'Amazonie brésilienne utilisent l'alcoolature de cette plante comme un alexitère de première importance.
2. Un usage identique a été noté chez les Aluku (FLEURY, 1991).

Ocimum campechianum P. Mill.

Lamiaceae



Ocimum campechianum

Feuilles et fleurs du basilic

Synonymie

Ocimum micranthum Willd.

Noms vernaculaires

Créole : grand basilic [gran-bazili(k)], basilic [bazili(k)], fombazin [fonbazen], framboisien [fronbozié] (St-Georges).
Wayãpi : paasili.
Palikur : basiβan.
Aluku : sume wiwii.
Portugais : alfavaca, remédio-de-vaqueiro.

Écologie, morphologie

Herbe le plus souvent cultivée, commune partout en Guyane[1].

Collections de référence

Berton 163 ; De Granville 277 ; Grenand 68, 415 ; Jacquemin 1528, 1648.

Emplois

Les graines et les feuilles de cette herbe aromatique, bien connue des Créoles, servent à préparer un collyre[2]. Le suc, obtenu par expression de 2 ou 3 feuilles pilées, est appliqué directement dans l'œil irrité. Le même résultat est obtenu en plaçant des graines fines dans le coin de chaque œil.

La décoction des feuilles (en association ou non, selon HAY (1998), avec celles de *Eryngium foetidum*, Apiacées et de *Ayapana triplinervis*, Astéracées) constitue par ailleurs une tisane antigrippale.
Chez les Wayãpi, la macération des feuilles écrasées est utilisée en lavage externe comme fébrifuge ; les feuilles froissées sont frottées sur le ventre pour calmer les coliques[3].
Les feuilles sont également associées à d'autres plantes contre les *Larvae migrans* (cf. *Begonia glabra*, Bégoniacées).
Chez les Palikur, on retrouve l'usage antigrippal tandis qu'associée aux feuilles de *Lantana camara* (Verbénacées), elle sert à préparer des bains tonifiants. Associée à la citronnelle (*Cymbopogon citratus*, Poacées), elle est préparée en tisane bue contre la nausée. Enfin les feuilles ramollies au feu sont pressées dans les oreilles pour soigner les otites.

Étymologie

Créole : *basilic*, cf. note *infra* ; *fombazin* et *framboisien* : altération de « framboisier » ; le port de la plante et l'aspect des inflorescences et des infrutescences rappellent ceux de l'arbuste européen.
Wayãpi : probablement altération de « basilic ».
Palikur : de *basi*, altération de « basilic » et *βan*, « feuille ».

Chimie et pharmacologie

Les espèces de ce genre renferment différents terpènes : camphre, eugénol, méthyleugénol, estragol.
Il a été démontré que l'huile essentielle de *Ocimum basilicum* L. diminue l'activité nerveuse cérébrospinale (PARIS et MOYSE, II, 1971).

Notes comparatives

1. Quoique d'origine américaine, cette plante n'est probablement pas indigène à la Guyane. On remarquera en particulier que les noms vernaculaires viennent principalement du mot français *basilic* désignant l'espèce européenne, *Ocimum basilicum* L., connue pour ses vertus stomachiques et diurétiques (PERROT et PARIS, I, 1974).
2. Un usage similaire a été trouvé par SCHULTES et RAFFAUF (1990) chez les Tikuna du haut Amazone.
3. FLEURY (1991) a trouvé chez les Aluku des usages identiques ou voisins contre la fièvre, la fièvre paludique, le mal de tête et les douleurs.

Orthosiphon aristatus (Blume) Miq.

Lamiaceae

Noms vernaculaires

Créole : radié Oldeman, moustache de chat.
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

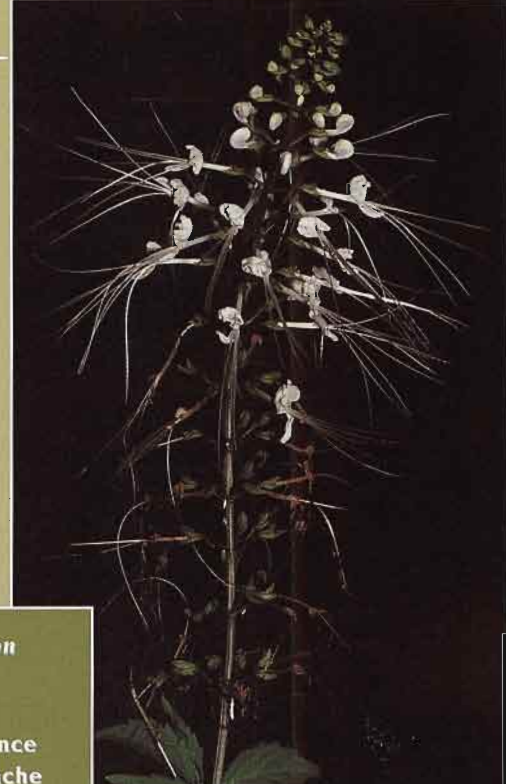
Arbuste ornemental initialement introduit au Surinam par les Indonésiens.

Collections de référence

Kodjoed 133 ; Prévost 3897.

Emplois

La tisane préparée avec les feuilles et les sommités fleuries est employée avec succès pour éliminer les calculs rénaux.



Orthosiphon aristatus

Inflorescence de moustache de chat

Son usage créole est récent et tend à se répandre grâce, en grande partie, au professeur Oldeman, qui fut pendant plusieurs années botaniste à l'Orstom en Guyane et contribua à la notoriété et à la diffusion de cette plante. À Saint-Georges de l'Oyapock, cette espèce a récemment été signalée, tant chez les Créoles que les Palikur, comme traitement contre le diabète (HAY, 1998).

Chimie et pharmacologie

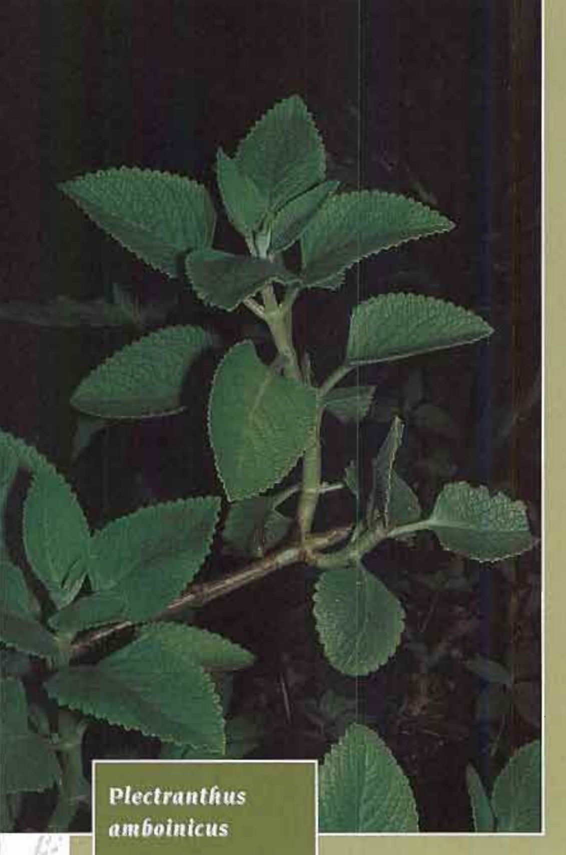
L'*Orthosiphon* est un diurétique énergique, inscrit dans de nombreuses pharmacopées et utilisée dans les cas de maladies des reins et de la vessie (PARIS et MOYSE, III, 1971).

Plectranthus amboinicus (Lour.) Launert

Lamiaceae

Synonymie

Coleus amboinicus Lour.



Plectranthus amboinicus

Feuilles du gros thym

Noms vernaculaires

Créole : grosse menthe [gros-mant], gros thym, thym pays [ten-péyi].
Créole antillais : gros bitin [gro-biten].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante cultivée introduite dont il existe de nombreuses variétés ornementales.

Collections de référence

Jacquemin 2600, Prévost 3435.

Emplois

L'infusion des feuilles constitue, pour les Créoles, une boisson digestive.

Étymologie

Créole : les feuilles sont très semblables à celles de la menthe mais de taille plus importante, d'où le nom de *grosse menthe* ; le terme de *gros thym* renvoie plutôt à l'odeur.

Chimie et pharmacologie

D'après HEGNAUER (4, 1966), cette espèce renferme des huiles essentielles contenant 43 % de carvacol et les feuilles accumulent de l'acide oxalique. Le jus de la plante écrasée serait efficace contre le choléra. Un nouveau diterpène : la forskoline a été isolé des racines de *Coleus forskohlii*, une plante proche cultivée dans certaines régions de l'Inde ; cette substance possède des propriétés cardiotoniques remarquables ; elle a aussi des effets antihypertenseur et antithrombotique, employé en milieu hospitalier dans certains pays (SINGH et TANDON, 1982).

famille

Lauraceae

Aniba parviflora (Meissn.) Mez

Lauraceae

Nom vernaculaire

Créole : bois de rose femelle [bwa-dé-roz-fimèl][1].

Note comparative

1. Cette espèce a été exploitée en Guyane de la même manière que *Aniba rosaeodora*.

Aniba rosaeodora Ducke

Lauraceae

Synonymie

Aniba duckei Kosterm.

Noms vernaculaires

Créole : bois de rose [bwa-dé-roz], bois de rose mâle [bwa-dé-roz-mal].
Wayãpi : pauteloso, pilapuku'ɨ.
Palikur : —
Français : bois de rose.
Portugais : pau-rosa.

Écologie, morphologie

Arbre de taille petite à moyenne de la forêt primaire, devenu rare.

Collections de référence

De Granville et Burgot 4300 ; Prévost 3301 ; Prévost et Grenand 4317.

Emplois

Le bois de rose fournit une huile essentielle riche en linalol, un alcool terpénique très utilisé en cosmétologie.
Le type de cette espèce vient de Guyane française, la variété brésilienne étant *Aniba rosaeodora* var. *amazonica*.
Dans les années 1920, naquit une véritable industrie du bois de rose qui déclina, en Guyane, avec l'épuisement de la ressource et la concurrence du linalol de synthèse. Pourtant, le linalol naturel fait toujours l'objet d'un commerce destiné aux parfumeurs.
De plus, des études menées par les équipes de l'IRD et du Cirad (MORETTI *et al*, 2001) montrent que le bois de rose de Guyane est à plus de 90 % composé de linalol lévogyre, un produit réservé à la parfumerie haut de gamme, ce qui pourrait dans l'avenir susciter une relance de la demande et donc de la production, à condition toutefois que l'on abandonne la récolte en milieu naturel et que l'on maîtrise sa culture.

Étymologie

Créole : *bois de rose*, en raison de l'odeur émanant du tronc coupé ; en créole, *bois de rose mâle*, opposé à *bois de rose femelle*, indique que le premier (*Aniba rosaeodora*) produit davantage d'essence.

Wayãpi : *pauteloso*, altération du portugais *pau-rosa* ; *pilapuku'ɨ*, « arbre du poisson long (*Boulengerella lucia*) », en raison de la feuille grande et allongée.

Kubitzkia mezii (Kosterm.) van der Werff

Lauraceae

Synonymies

Systemodaphne geminiflora Mez ; *Systemodaphne mezii* Kosterm.

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : kwata pili[1].
Palikur : —

Écologie, morphologie

Arbre petit à moyen peu commun en forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 2863.

Emplois

Chez les Wayãpi de Camopi, l'écorce à forte odeur de cannelle est préparée en décoction et bue comme vermifuge (ankylostomiase, ascaridiose...).

Étymologie

Wayãpi : *kwata pili*, de *kwata*, « singe atèle (*Ateles paniscus*) » et *pili*, « plante parfumée ».

Note comparative

1. Dans le haut Oyapock, ce nom s'applique à un grand arbre, *Ocotea schomburgkiana* (Nees) Mez (Lescure 752), utilisé parfois pour faire des coques de canots.

Licaria cannella (Meissn.) Kosterm.

Lauraceae

Synonymies

Acrodiclidium canella (Meissn.) Mez ; *Licaria cayennensis* (Meissn.) Kosterm.

Noms vernaculaires

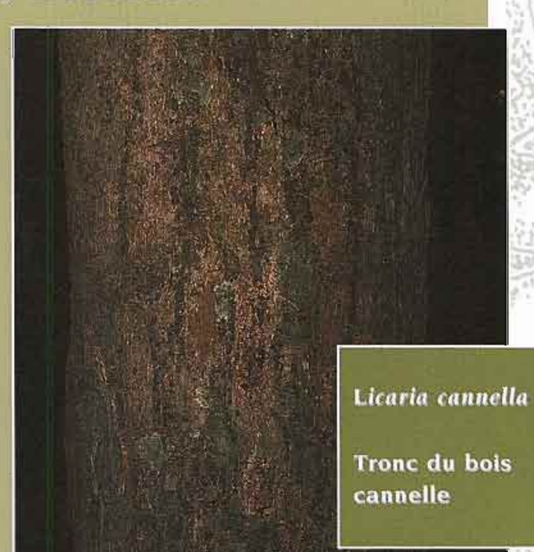
Créole : bois cannelle[1], cèdre jaune [sèd-jonn].
Wayãpi : ãyũ'ɨtawa.
Palikur : —
Portugais : louro-pirarucu

Écologie, morphologie

Grand arbre peu commun de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1440 ; Moretti 1372.



Licaria cannella

Tronc du bois cannelle

Emplois

Il arrive que les Créoles emploient l'écorce comme succédané de la cannelle dont elle a l'odeur et dont elle aurait les vertus[2]. La décoction préparée avec cette écorce serait aphrodisiaque.

Étymologie

Créole : de *bois*, « arbre » et *cannelle* (cf. ci-dessus). Wayãpi : de *ãyũ'ɨ*, « arbre de l'oiseau tangara archevêque » (*Thraupis episcopus*), terme générique s'appliquant à diverses Lauracées et *tawa*, « jaune », en raison de la couleur du bois.

Chimie et pharmacologie

Cette espèce renferme du dillapial ainsi que les cannellines A, B et C (GIESBRECHT *et al.*, 1974).

Notes comparatives

1. On appelle aussi *bois cannelle* ou *cannelle grand bois*, *Abuta grandifolia* (Mart.) Sandw. (Ménispermacées), espèce à laquelle on attribue les mêmes vertus aphrodisiaques.

2. Plusieurs espèces de Lauracées aromatiques des genres *Aniba*, *Ocotea*, *Licaria* et *Dicypellium*, ont été exploitées en Amazonie et dans les Guyanes sous les appellations de *fausse cannelle* ou *pau cravo*, comme substituts de la cannelle.

Ocotea cymbarum Kunth Lauraceae

Synonymies

Ocotea barcellensis (Meissn.) Mez ; *Nectandra cymbarum* Nees.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : tiri kamwi.
Portugais : louro-inhamuí, pau-de-gasolina.

Écologie, morphologie

Arbre moyen de la forêt inondable, très rare en Guyane[1].



Ocotea cymbarum

Collections de référence

Grenand 1859 ; Jacquemin 2311.

Emplois

Cet arbre est surtout connu au Brésil pour ses exsudations utilisées comme substitut du pétrole lampant. Ses fruits sont considérés par les Palikur comme toxiques, produisant chez les humains des effets enivrants[2]. L'écorce préparée par dessication en petites quantités et réduite en poudre est un calmant contre les états de stress, les comportements dépressifs ou les *mauvais rêves*, en particulier après une fièvre due au paludisme ; elle est absorbée à raison d'une demi-cuillerée par jour.

Étymologie

Palikur : de *tiri*, « liane *Gnetum paniculatum* » (Gnétacées) (dont les fruits sont comestibles) et *kamwi*, « qui ressemble à ». Les fruits de *Ocotea cymbarum* ressemblent à ceux de *Gnetum*.

Chimie et pharmacologie

Du bois du tronc, on extrait une huile essentielle de composition semblable à l'essence de térébenthine ; elle renferme de l'α-phellandrène et surtout de l'α et β-pinène. Elle entre parfois dans la fabrication de l'huile dite « huile de sassafras de Santa Catarina », bien que celle-ci provienne habituellement de *Ocotea pretiosa* (Nees) Mez. Le bois renferme des dimères de l'eugénol, du déhydrodieugénol et le déhydrodieugénol (Diaz *et al.* 1980).

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Dans les îles du bas Oyapock, cette espèce brésilienne semble atteindre sa limite septentrio-occidentale extrême ; elle est de ce fait inconnue de la plupart des populations de Guyane.

2. On notera que selon Heckel (1897), cet arbre « entrerait d'après Martin, dans la composition du curare de l'Orénoque ».

Ocotea guianensis Aublet — Lauraceae

Noms vernaculaires

Créole : feuille d'argent [féy-darjan], bois d'argent [bwa-darjan], cèdre d'argent [sèd-darjan] (St-Georges).
Wayãpi : ãyãũ'ɨ sili.
Palikur : wen, wen etni.
Portugais : folha-de-prata, louro-branco, louro-seda.

Wayãpi : *ãyãũ'ɨ*, « arbre de l'oiseau tangara archevêque », terme générique désignant diverses Lauracées, et *sili*, « fin », en raison de la forme oblongue des feuilles.
Palikur : de *wen*, « iguane à queue épineuse » (*Uracentron azureum*) et *etni*, « sa possession » ; ce lézard mange les jeunes feuilles d'*Ocotea guianensis*.

Écologie, morphologie

Arbre des recrus forestiers, reconnaissable à ses belles feuilles argentées.

Collections de référence

Berton 111 ; Grenand 2068 ; Moretti 724 ; Prévost 3857.

Emplois

Les feuilles, de préférence celles des jeunes rameaux, sont employées chez les Créoles et les Palikur par les femmes sur le point d'accoucher. Elles sont préparées en décoction qui leur est administrée en bain de siège[1].

Étymologie

Créole : *feuille d'argent* fait allusion à la coloration de la face inférieure des feuilles.

Chimie et pharmacologie

Le bois renferme des esters de l'acide férulique (Roque *et al.*, 1976), et les écorces de tronc des sesquiterpènes, dont l'ocotealactol. Plusieurs espèces de ce même genre contiennent des alcaloïdes du type aporphine (Guinaudeau *et al.*, 1983).

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette plante médicinale, rarement signalée en tant que telle, a cependant été indiquée à Aublet il y a deux siècles par les Indiens Karipuna du bas Oyapock comme étant un remède (feuilles en cataplasme) « pour supprimer les tumeurs et les bubons » (Aublet, 1775).

famille

Lecythidaceae

Couratari multiflora (J. E. Smith) Eyma

Lecythidaceae

Synonymie

Couratari fagifolia Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : mahot cigare [mao-sigar], mahot cigale [mao-sigal] (Iracoubo).
Wayãpi : tawali pilã, akɨkɨpoa, tawalisĩ, kwatapoa.
Palikur : irimwi.
Portugais : tauarí-amarelo, tauarí-folha-miúda.

Écologie, morphologie

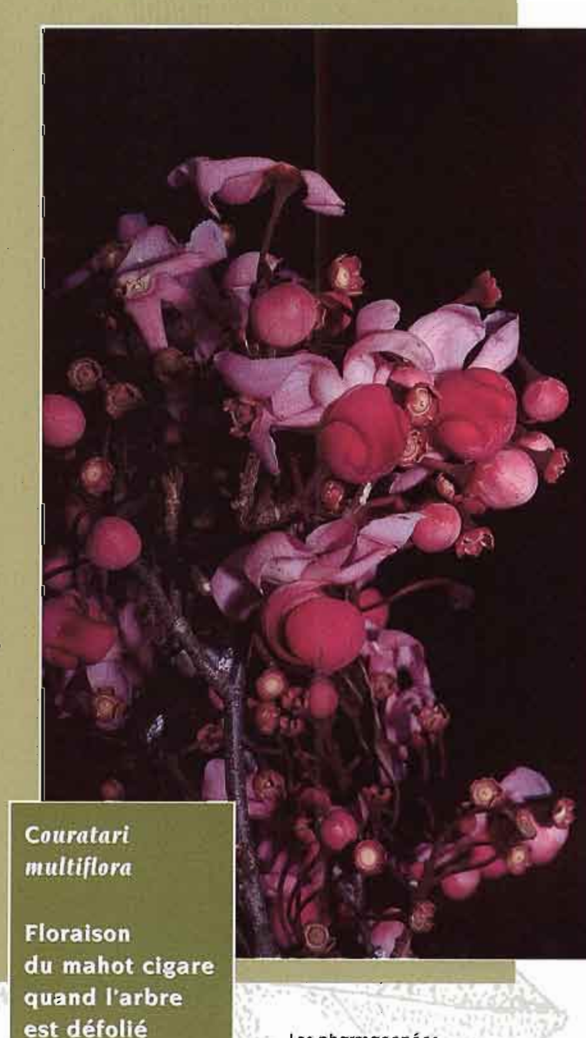
Très grand arbre assez commun en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1008, 3120 ; Moretti 470.

Emplois

Chez les Palikur et les Wayãpi, le liber[1] sert à confectionner une cape à cigare brun clair, qui, en se consumant avec le tabac, donne au cigare amérindien son parfum particulier. Les Wayãpi lui attribuent de surcroît une propriété narcotique. Ces cigares, qui atteignent 30 cm de long, ont, outre leur usage profane, une grande importance lors des séances de cure chamanique, car la fumée est, selon les Amérindiens, le chemin qu'empruntent les esprits pour venir assister le chamane. Ces usages sont identiques chez tous les Amérindiens des Guyanes.



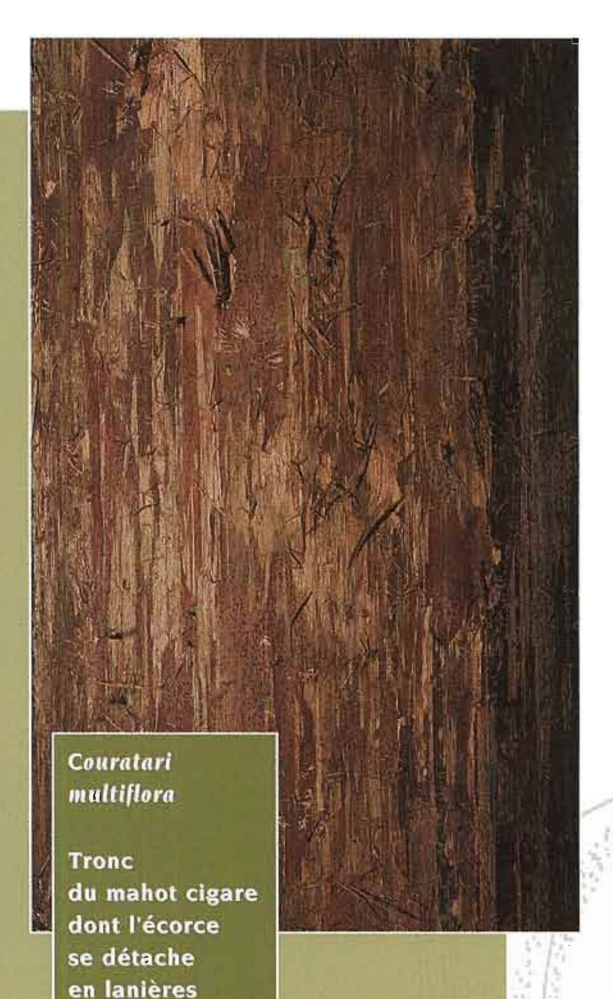
Couratari multiflora

Floraison du mahot cigare quand l'arbre est défolié

Étymologie
Créole : de *mahot*, mot d'origine arawak désignant originellement *Hibiscus tiliaceus* L. (Malvacées) dont l'écorce se détache également facilement, et de *cigare*, en référence à l'utilisation.
Wayãpi : nous n'avons pas d'étymologie pour *tawali*, bien que ce mot soit commun dans les langues tupi-guarani. En revanche, les Wayãpi distinguent deux variétés de qualités différentes. La meilleure, *akɨkɨpoa*, signifie « [l'arbre] sur lequel saute le singe hurleur », la seconde, moins appréciée, *kwatapoa*, signifie « [l'arbre] sur lequel saute le singe atèle ».
Palikur : *irim*, « cigarette » et *mwi*, superlatif, « ce qui donne des cigarettes ».

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. La plupart des Lécythidacées possèdent un liber épais se détachant en feuilles minces après avoir été battu. Bon nombre d'entre elles, trop huileuses pour être fumées, servent à confectionner d'excellentes bretelles de hotte. Cependant çà et là, hors de la Guyane française, d'autres espèces sont utilisées comme papier à cigarette.



Couratari multiflora

Tronc du mahot cigare dont l'écorce se détache en lanières

Gustavia augusta L. — Lecythidaceae

Synonymie
Pirigara tetrapetala Aublet.

Noms vernaculaires
Créole : bois pian [bwa-pian].
Wayãpi : a'ɨ walɨpɨ.
Palikur : wakukwa adava[1].
Portugais : jenipaporana, jeniparana, mucurão.

Écologie, morphologie
Arbre petit à moyen croissant en forêt primaire humide et en forêt secondaire.

Collections de référence
Berton 131 ; Grenand 749 ; Lescure 284 ; Moretti 1364 ; Prévost 1365, 3452.

Emplois
À Saint-Georges, les Créoles utilisent le liber mélangé à du kaolin (*té blan*) dans l'eau froide pour en faire un remède, bu par les enfants, contre les vomissements. Le liber peut être remplacé par les jeunes feuilles.
Chez les Palikur, les fruits (amandes), l'écorce ou les jeunes feuilles sont utilisées en emplâtre contre la leishmaniose[2].
Cette espèce est également un remède contre l'étourderie (*wakukwakan*, litt. « comme le capucin brun ») : le jus extrait de l'écorce et des feuilles est bu dans la coque du fruit de *canari macaque*, *Lecythis zabucajo* Aubl.



Gustavia augusta

Fleur de bois pian

Étymologie

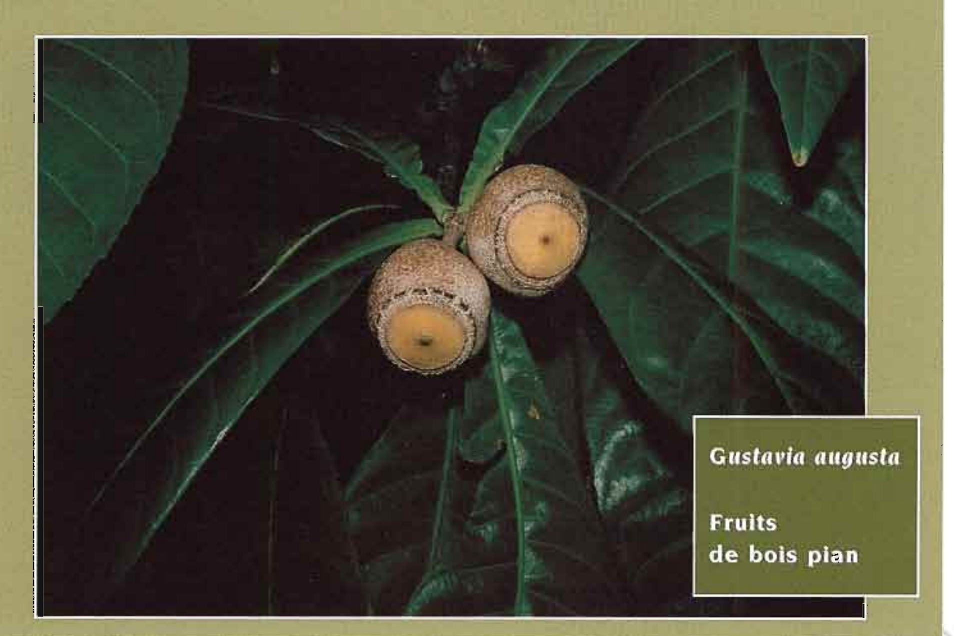
Créole : le mot *pian* signifiant à la fois « puant » et « sarigue » (*Didelphis marsupialis*) dont l'odeur est nauséabonde, le nom créole de l'arbre renvoie à la mauvaise odeur de son bois.
Wayãpi : de *a'ɨ*, « paresseux » et *walɨpɨ*, « jarre à bière de manioc ».
Le paresseux mange les feuilles de *Gustavia* dont le fruit ressemble à un pot.
Palikur : de *wakukwa*, « singe capucin brun (*Cebus apella*) » et *adava*, « jarre à bière de manioc ». Les capucins bruns mangent ces fruits.

Chimie et pharmacologie

Les extraits hydro-alcooliques des amandes, comme les écorces de tronc, n'ont pas montré d'activité antileishmanienne *in vitro* sur cellules de macrophages infectés (travaux de l'équipe IRD, non publiés).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Les Palikur donnent également ce nom à *Lecythis zabucajo* Aublet, mais n'utilisent que *Gustavia augusta* à des fins médicinales.
2. Chez les Urubu-Ka'apor, cette espèce est utilisée comme cicatrisant et pour soigner la leishmaniose (Balée, 1994).



Gustavia augusta

Fruits de bois pian

famille

Liliaceae

Aloe vera (L.) Burm. f.

Liliaceae

Synonymie

Aloe barbadensis Mill.

Noms vernaculaires

Créole : aloé [lalwès, lalowès].
Palikur : punamna arib.
Wayãpi : —
Français : aloès.
Portugais : babosa.

Écologie, morphologie

Plante anciennement introduite des régions méditerranéennes et essentiellement cultivée.

Collections de référence

Berton 267 ; Moretti 113.

Emplois

Les feuilles en macération dans de l'eau produisant une substance gluante, sont pour les Créoles un remède contre les *blesses*. Employée comme émollient, la tisane serait abortive. Pour empêcher les enfants de sucer leur pouce, on enduit celui-ci de la même macération. Le Dr RICHARD (1937) indique de surcroît cette plante pour soigner en usage interne la gonococcie et en usage externe les ulcères de leishmaniose.
Les Palikur préparent avec les feuilles charnues une décoction bue contre le diabète (BERTON, 1997).

Chimie et pharmacologie

Les propriétés purgatives sont connues depuis longtemps. Elles sont dues à des dérivés anthracéniques.
Les feuilles auraient effectivement une action antiovulatoire (KAMBAY et DHAWAN, 1982).
Les propriétés antiradicalaires de l'aloès sont largement mises à profit en dermo-cosmétique.

Crinum erubescens L.f. ex Solander
Liliaceae

Synonymies
Crinum commelyni Jacq. ;
Crinum lindleyanum Schult. f. ex Seub.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : diridiriβie.
Portugais : açucena-d'agua.

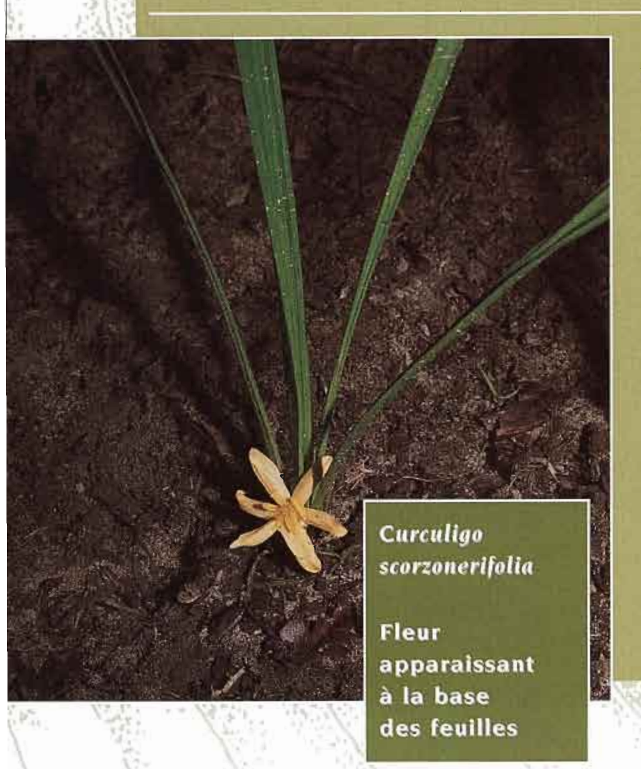
Écologie, morphologie
Plante herbacée commune au bord du cours inférieur des fleuves de Guyane, en peuplement dense sur les berges vaseuses.

Collection de référence
Moretti 1140.

Emplois
Le bulbe gratté est utilisé par les Palikur pour aider à l'extraction de différentes larves qui parasitent l'épiderme de l'homme (et des mammifères en général) et dont la principale est *Dermatobia hominis* (créole : *ver macaque* ; wayãpi : *uu* ; palikur : *wakukwaleya* ; portugais : *bicho-berne*). La pulpe est appliquée sur l'orifice de respiration de la larve ; celle-ci s'asphyxie et desserre les crochets qui la retiennent. Elle peut alors être aisément extraite par pression.

Étymologie
Palikur : de *diridiri*, « orage » et *βie*, de *aβan*, « plante », « plante de l'orage », car les lys fleurissent après l'orage.

Chimie et pharmacologie
Ce genre est connu pour ses alcaloïdes du type acétyllycorine, ambelline, crinine, lycorine présents dans les bulbes (HEGNAUER, 1, 1962). Ils confèrent aux espèces de ce genre une toxicité non négligeable bien qu'apparemment sans gravité selon BRUNETON (1996). La lycorine agit aussi sur les protozoaires, et la dihydrolycorine a été employée dans le traitement de l'amibiase (KERHARO et ADAM, 1974).



Curculigo scorzonerifolia

Fleur apparaissant à la base des feuilles

Curculigo scorzonerifolia (Lam.) Baker
Liliaceae

Synonymie
Hypoxis scorzonerifolia Lam.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : ya'ɨlala poã, ya'ɨlalaɨ̃ poã.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Plante rudérale souvent entretenue près des habitations.

Collection de référence
Sastre 165.

Emplois

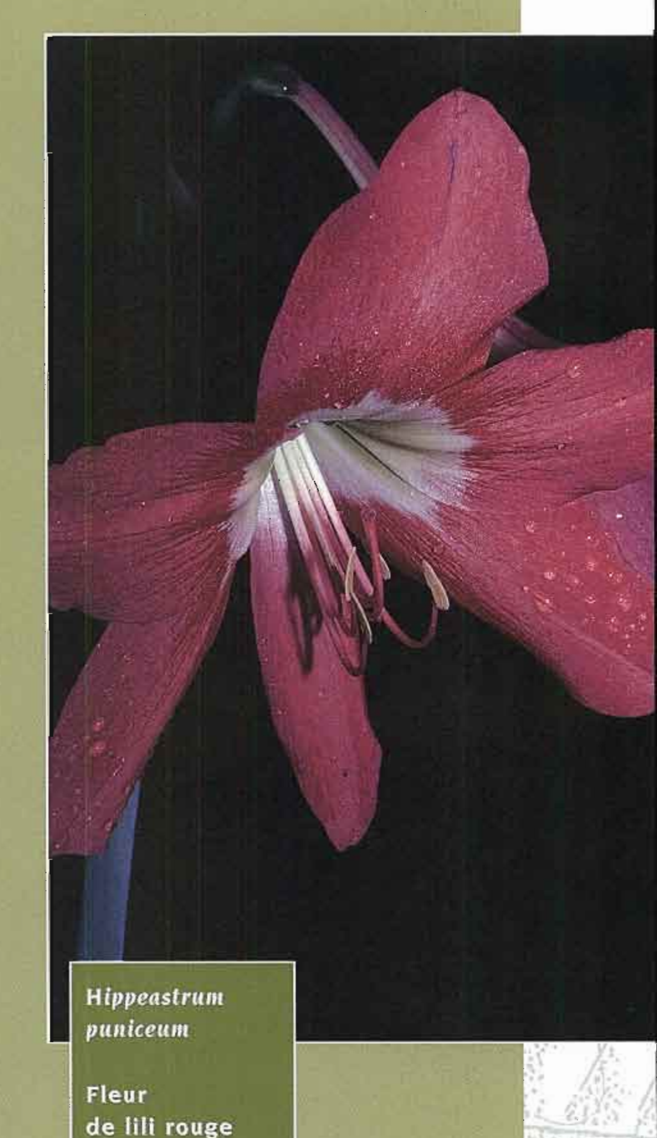
Cf. utilisation à *Caladium bicolor*, Aracées[1].

Notes comparatives

1. Pour les Yawalipiti du haut Xingu (Brésil), le rhizome de cette plante possède des propriétés fertilisantes (Emmerich et Senna Valle, 1991).

Hippeastrum puniceum (Lam.) Kuntze

Liliaceae



Hippeastrum puniceum

Fleur de lili rouge

Synonymies

Hippeastrum equestre (Ait.) Herbert ;
Amaryllis punicea Lam.

Noms vernaculaires

Créole : lili rouge
Wayãpi : yemokay poã.
Palikur : diridiriβie amuta.
Français : amaryllis.
Portugais : lírio, cebola-berrante.

Écologie, morphologie

Plante herbacée des savanes, souvent cultivée comme plante ornementale[1].

Collections de référence

Gély 67 ; Moretti 1359 ;
De Granville et Tiburce 1114 ;
Prévost et Grenand 1995.

Emplois

Les Wayãpi utilisent cette plante comme émétique pour inciter les chiens à chasser. Ils en écrasent le bulbe cru et le mélangent à du foie de mammifère cuit.
Servie aux chiens, la mixture les fait vomir et passe pour les rendre aptes à partir en chasse[2].

Étymologie

Créole : *lili rouge* de l'anglais *lily*, « lys » et *rouge*, en raison de la couleur des fleurs.
Wayãpi : de *yemokay*, « chasser (pour un chien) » et *poã*, « remède », « la potion de chasse des chiens ».

Chimie et pharmacologie

Les espèces de ce genre renferment des alcaloïdes du type lycorine (Hegnauer (2), 1963).
Se reporter à *Crinum erubescens*.

Notes comparatives

1. Spontanée et abondante sur la côte guyanaise, cette plante n'est connue qu'en deux stations en pays wayãpi : au saut Kumalawa sur le moyen Oyapock en peuplement dense considéré comme spontané ; au village Pina, sur le haut Oyapock, rapportée et plantée par des Wayãpi émigrés du Brésil.
2. Diverses espèces du genre *Hippeastrum* auraient servi à préparer des poisons de chasse dans le Brésil méridional (VELLARD, 1942). Les Siona d'Equateur utilisent le bulbe comme purgatif et pour soigner les maux d'estomac (SCHULTES et RAFFAUF, 1990). Les Amérindiens de Guyana s'en servent comme émétique en cas de maladie de foie (VAN ANDEL, 2000).



Hippeastrum puniceum

Bulbe de lili rouge

Hymenocallis tubiflora Salisb.

Liliaceae

Synonymies
Hymenocallis petiolata (Willd. ex Schult.) M. Roem. ; *Pancratium tubiflorum* (Salisb.) Schultes ; *Pancratium guianense* Gawl.

Noms vernaculaires
Créole : oignon gly [zongnon-dli, zongnon-gli].
Créole sainte-lucien : lily sauvage.
Wayãpi : sowo alɨpɨka'i.
Palikur : diridiriβie.

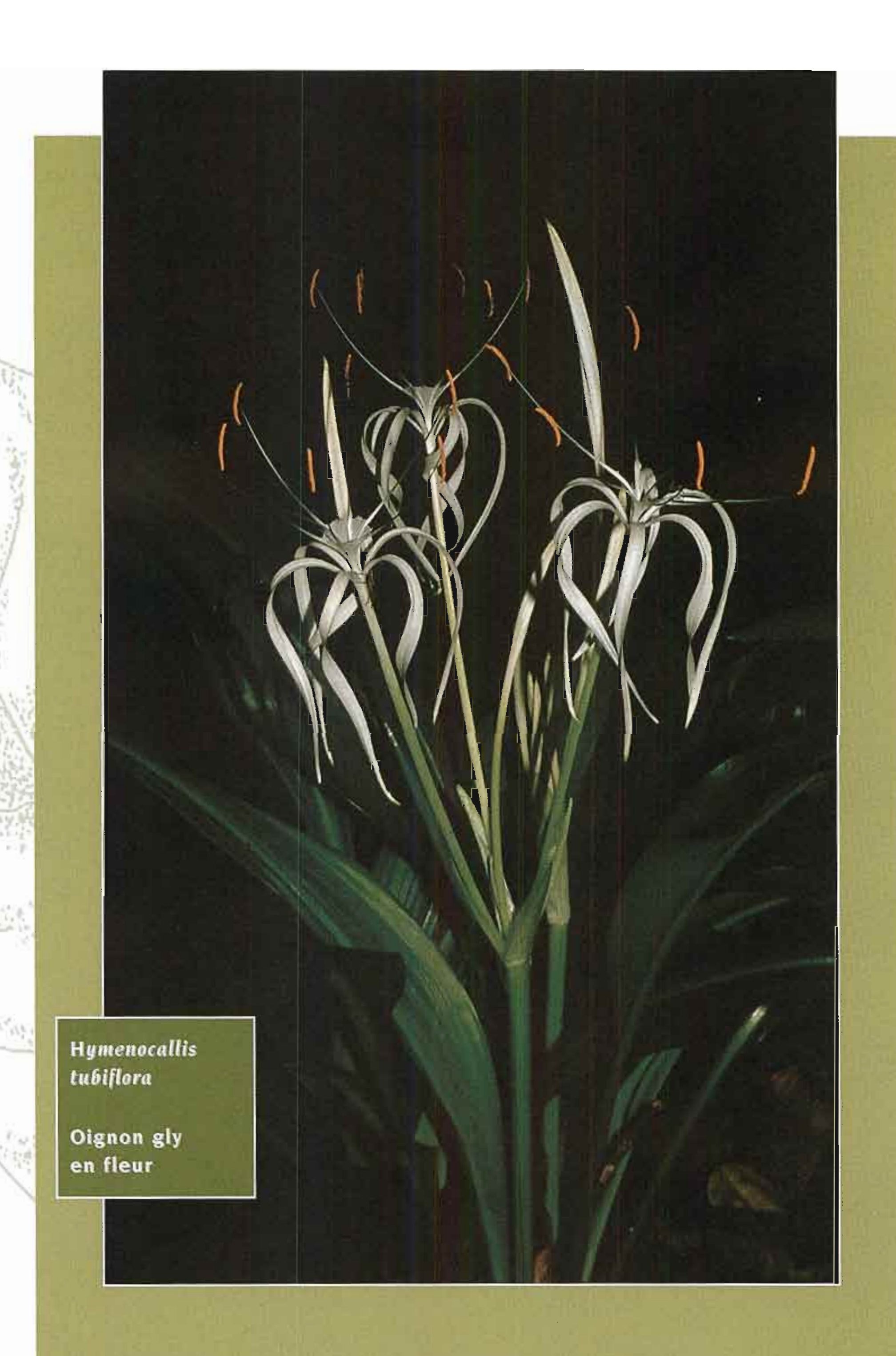
Écologie, morphologie
Plante herbacée commune dans les bas-fonds humides de la forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 459, 630, 1653 bis ; Jacquemin 1596, 1743 ; Prévost 3059

Emplois
Chez les Wayãpi, cette plante est utilisée en remède externe pour réduire les rates hypertrophiées (le plus souvent liées au paludisme). Les feuilles épaisses, ramollies à la flamme afin d'en exprimer la sève, sont appliquées sur l'emplacement de la rate. Préparées de la même manière, elles servent aussi à faire mûrir les abcès cutanés. Les Palikur donnent à cette plante le même nom qu'à *Crinum erubescens* et l'utilisent de la même manière[1].

Étymologie
Créole : *oignon gly* est dérivé de « oignon de lys » (HODGE et TAYLOR, 1957).
Wayãpi : de *sowo*, « herbe *Olyra latifolia* L., Poacées », *alɨpɨ*, « cou » et *ka'i*, de *kwã'i*, « très étroit », « l'herbe *Olyra* au cou très étroit », en raison de son feuillage similaire et surtout de sa longue fleur à la fine corolle tubulaire.

Chimie et pharmacologie
Les espèces du genre *Hymenocallis* renferment deux alcaloïdes : l'hæmanthamine et la lycorine. Cette dernière substance possède des propriétés antimitotiques, antiamariles et bactéricides (WONG, 1976).
Pour les propriétés de la lycorine, se reporter à *Crinum erubescens*.



Hymenocallis tubiflora

Oignon gly en fleur

Notes comparatives

1. À Trinidad, les infusions de bulbe sont absorbées comme vomitif ou pour soigner l'asthme. On utilise également les bulbes sous forme de cataplasme appliqué sur les furoncles (WONG, 1976).

famille

Loganiaceae

Potalia amara Aublet[1] Loganiaceae

Noms vernaculaires

Créole : mavévé grand bois [mavévé-gran-bwa].
Wayãpi : anɨlapoy.
Palikur : aβatni awak nopsisa.
Portugais : anabi, pau-de-cobra.

Écologie, morphologie

Arbuste commun dans le sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 3, 735, 3173 ; Jacquemin 1689 ; Moretti 93, 1391.

Emplois

Nous sommes ici en présence d'une plante typique des pharmacopées amazoniennes[2]. Chez les Créoles et les Wayãpi, les parties aériennes sont préparées en décoction fébrifuge qui est bue chez les premiers et utilisée en bain chez les seconds.
Chez les Palikur, les jeunes feuilles, et parfois les rameaux écrasés sont un remède contre les enflures causées par du pus (*wahau*) et les abcès profonds (*tukuke*). Mis à exsuder à la flamme puis imbibés d'huile de *carapa* (cf. *Carapa guianensis*, Méliacées), ils sont appliqués *locodolenti* en cataplasme.
Ce remède est parfois associé à l'écorce de *mitiku* (cf. *Erythrina fusca*, Papilionacées).
Pour un remède traitant le diabète, cf. à *Picrolemma sprucei*, Simaroubacées.

Potalia amara

Fruit du mavévé grand bois

Étymologie

Créole : *mavévé*, terme générique pour diverses plantes médicinales (cf. Solanacées et Flacourtiacées) et *grand bois*, « forêt primaire », « le *mavévé* de la forêt primaire ».
Wayãpi : de *anɨla*, « chauve-souris » et *poy*, « se disperser », c'est-à-dire : « [l'arbre pour lequel] les chauves-souris se dispersent », parce que le soir elles sillonnent le sous-bois à la recherche des fruits de cet arbuste.
Palikur : de *aβatni*, « spizaète (*Spizaetus ornatus*) », *awak*, « patte » et *nopsisa*, « petite » : « petite patte de l'oiseau spizaète », en raison de la forme de l'inflorescence et parce qu'il s'agit d'un arbuste ; cf. aussi *Siparuna pachyantha*, Monimiacées.

Chimie et pharmacologie

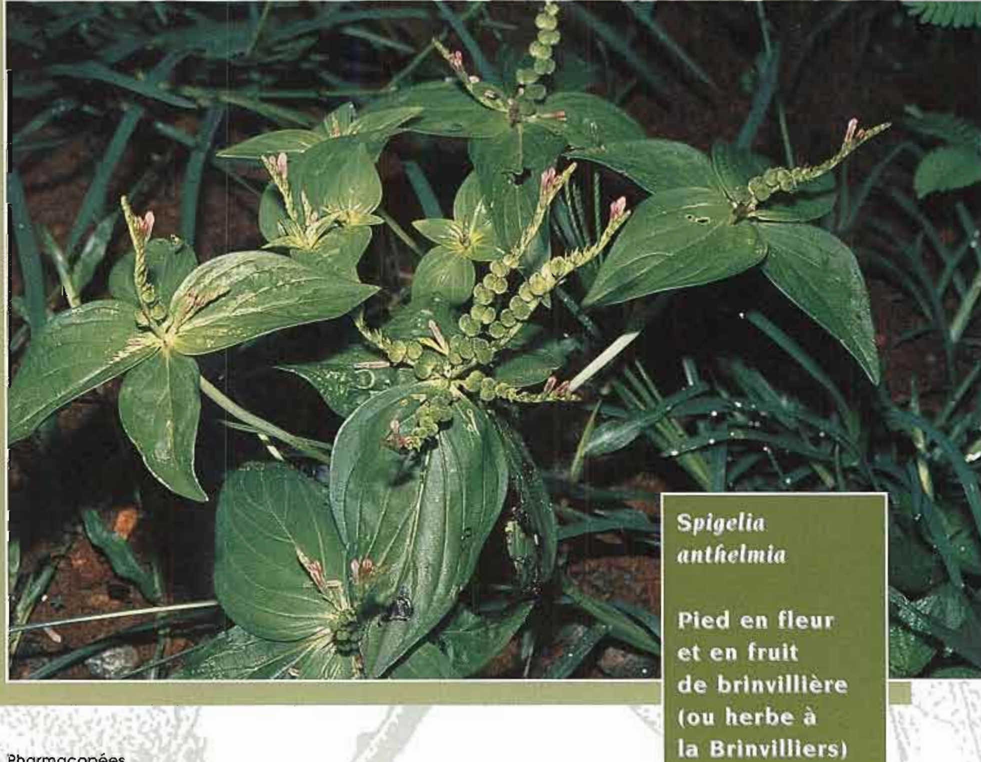
La réaction positive que l'on observe pour les alcaloïdes est probablement due à un artefact résultant de l'action de l'ammoniaque sur des composés du type swertiamarine.
Ces composés appartenant au groupe chimique des iridoïdes sont fréquents dans les espèces de cette famille.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Dans la nouvelle édition de la *Preliminary Checklist of the Plants of the Guiana Shield* (2001), cette espèce est incluse dans les Gentianacées.

2. Cette espèce est citée dans la littérature concernant le Brésil et les Guyanes pour ses usages antisyphilitiques (Corrêa [1926], I, 1984 ; Silva *et al.*, 1977), pour soigner les urétrites (Devez, 1932) et comme antidote de la manihotoxine (Roth, 1924). En Amazonie, les feuilles sont fréquemment utilisées comme alexitère en particulier chez les Tukano, les Maku et les Bora (Schultes et Raffauf, 1990) et, à petite dose, pour soigner les conjonctivites (Cid, 1978).

Spigelia anthelmia L. — Loganiaceae



Spigelia anthelmia

Pied en fleur et en fruit de brinvillière (ou herbe à la Brinvilliers)

Noms vernaculaires

Créole : brinvillière [brenviyèr], herbe à la Brinvilliers (HECKEL, 1897).
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : arapabaca, erva-lombrigueira.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale assez commune.

Collection de référence

Grenand 1539.

Emplois

Pour les Créoles, cette plante vénéneuse a la réputation d'avoir été employée (l'est-elle encore ?) comme poison. Elle est par ailleurs principalement utilisée en petite dose comme vermifuge[1].

Étymologie

Créole : *brinvillière* ou *herbe à la Brinvilliers*, fait allusion à la célèbre empoisonneuse du XVII[e] siècle, dont les crimes firent des remous à la cour de Louis XIV.

Chimie et pharmacologie

Cette plante renferme des alcaloïdes, dont l'isoquinoline et des iridoïdes du type actinidine : ces substances seraient responsables de l'activité cardiotonique de la plante et par là-même de sa toxicité (WAGNER *et al.* 1986). La DL 50 de la plante entière est de 222 mg/kg (voie intra-péritonnéale sur la souris) (ESPOSITO-AVELA *et al.*, 1985).

Notes comparatives

1. Cet usage est connu au Venezuela ; dans ce pays on s'en sert également pour soigner les rhumatismes et comme tranquillisant nerveux (DELASCIO CHITTY, 1985).

2 cm

Spigelia multispica

Spigelia multispica Steud.

Loganiaceae



Spigelia multispica

Feuilles et fleurs de brinvillière de forêt

Noms vernaculaires

Créole : brinvillière [brenviyèr].
Wayãpi : —
Palikur : kanayumna kamwi, kaibune arib.

Écologie, morphologie

Plante herbacée du sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1848 ; Grenand et Prévost 2001 ; Jacquemin 2304 ; Kodjoed 112 ; Moretti 879.

Emplois

Moins connue que l'espèce précédente dont elle se distingue par son port plus élevé et son habitat forestier, cette espèce est utilisée par les Palikur en association avec *Piper oblongifolium* (Pipéracées). Les Créoles la nomment et l'utilisent comme l'espèce précédente.

Étymologie

Palikur : *kanayumna kamwi*, de *kanayumna*, « plante *Petiveria alliacea* » (Phytolaccacées) et *kamwi*, « qui ressemble à », « faux *Petiveria* », en raison de la ressemblance du port des deux espèces ; *kaibune arib*, de *kaibune*, « serpent » et *arib*, « queue », « queue de serpent », en raison de la forme de l'inflorescence.

Chimie et pharmacologie

La réaction positive que l'on observe pour les alcaloïdes est probablement due à un artefact résultant de l'action de l'ammoniaque sur des composés du type iridoïdes, assez fréquent dans cette famille. Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Strychnos erichsonii M.R. Schomb. ex Progel

Loganiaceae

Synonymies

Strychnos bovetiana Pires ;
Strychnos urbanii Barb. Rodr.

Noms vernaculaires

Créole : dobouldoi [dobouldwa], dobouldoi rouge [dobouldwa-rouj], daboudoi [daboudwa].
Wayãpi : wɨlamo'ɨ.
Palikur : ihip iβatye.
Aluku : makuende tetei, dobudwa.
Saramaka : ledi dobuldwa.

Écologie, morphologie

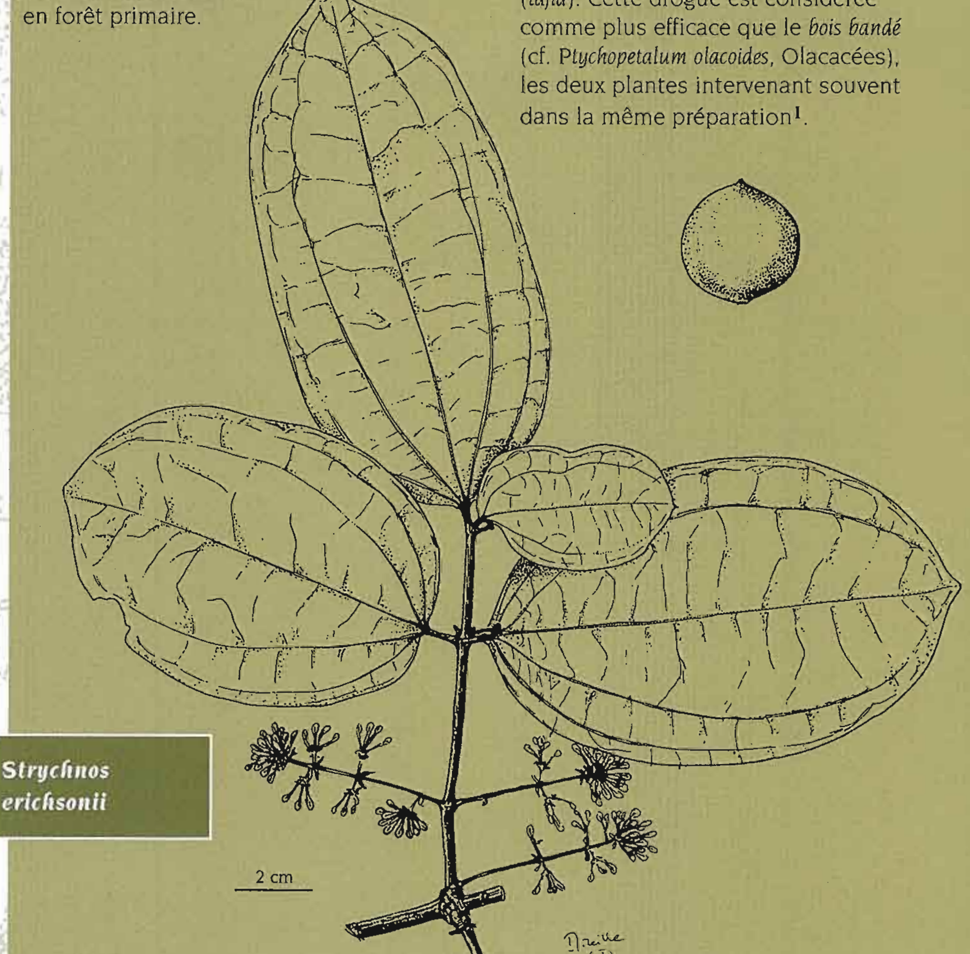
Liane assez fréquente en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1492, 1672 ; Moretti 489, 783, 1079.

Emplois

Cette liane est un aphrodisiaque réputé chez les Saramaka du Surinam et les Aluku du Maroni (FLEURY, 1991), d'où il est passé chez les Créoles de Guyane.
Les guérisseurs distinguent plusieurs variétés : *dobouldoi rouge, dobouldoi blanc*, correspondant peut-être à des variétés de cette espèce ou à d'autres espèces de *Strychnos*.
La plus réputée est le *dobouldoi rouge*. L'écorce est mise à macérer dans le rhum (*tafia*). Cette drogue est considérée comme plus efficace que le *bois bandé* (cf. *Ptychopetalum olacoides*, Olacacées), les deux plantes intervenant souvent dans la même préparation[1].



Strychnos erichsonii

Étymologie

Créole : de l'anglais *devil doer*, « faiseur de diableries », plante utilisée pour les rituels magiques et comme aphrodisiaque en Guyana (DANCE, *in* ROTH, 1924). En Guyana, ce nom est appliqué à la présente espèce ainsi qu'à *Strychnos mitscherlichii* M. R. Schomb. (VAN ANDEL, 2000). Wayãpi : *wɨla*, « arbre » et *mo'ɨ*, « perle », car on monte les graines en collier. Palikur : de *ihip*, « liane » et *ißatye*, « dure », en raison de la dureté de la tige.

Chimie et pharmacologie

Les alcaloïdes de cette espèce sont déjà signalés par KING (1949) comme étant très instables. Nous avons pensé qu'il pouvait être intéressant d'entreprendre leur étude et celle de leurs propriétés pharmacologiques : huit alcaloïdes ont été isolés des écorces de tige. Les alcaloïdes séparés sont : désacétyl diaboline, diaboline, 11-méthoxy diaboline, henningsanine, condensamine, 17-0 éthyl diaboline, 11-0 méthyl 17-0 éthyl diaboline et un alcaloïde original, l'érichsoniine (du type vobasine). L'étude pharmacologique menée par le laboratoire Roger-Bellon a montré que les activités rencontrées sont dues à la présence des dérivés de la diaboline. L'érichsoniine s'est avérée atoxique et inactive. L'extrait des feuilles est analgésique (test de Siegmund), tandis que les écorces de tige augmentent la motilité (S.N.C.) ; elles sont de plus spasmolytiques (FORGACS *et al.*, 1986).

La toxicité de cette espèce est faible pour un *Strychnos* à alcaloïdes : DLO > 1 mg/kg par voie orale et pour les différents extraits préparés[2] ; cependant, compte tenu d'une possible variation saisonnière de la teneur en certains alcaloïdes toxiques, son usage comme aphrodisiaque n'est sans doute pas sans danger.

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. L'usage de cet aphrodisiaque, bien que limité en Guyane française, tend à se répandre et il convient d'informer l'éventuel utilisateur des risques que cette pratique lui fait encourir. La plante peut être confondue avec d'autres espèces du même genre beaucoup plus toxiques, ou avec d'autres espèces présentant les mêmes caractères foliaires et entrant dans la préparation du curare. Un informateur, pourtant grand connaisseur de la flore, nous a montré comme *dobouldoi* une liane de la famille des Ménispermacées, *Abuta rufescens* Aublet, espèce à alcaloïdes toxiques et curarisants, semblable aux *Strychnos* par l'aspect des feuilles.

2. Pourtant SCHULTES et RAFFAUF (1990) indiquent que cette espèce est l'une des sources principales de curare chez les Amérindiens du nord-ouest amazonien (Desana, Karijona, Kofan, Maku, Makuna, Tikuna et Yukuna).

Strychnos glabra Sagot — Loganiaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : wɨlali, lali.
Palikur : —
Portugais : urari.
Français : curare.

Écologie, morphologie

Arbuste sarmenteux présent en forêt primaire et en végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 368, 658.

Emplois

Cf. *infra*, usages de cette plante identiques à *Strychnos guianensis*.

Strychnos guianensis (Aubl.) Mart.

Loganiaceae



Synonymies

Rouhamon guianensis Aublet ;
Strychnos curare (Kunth) Benth. ;
Strychnos rouhamon Benth.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : wɨlali, lali.
Palikur : ihip iβatye.
Wayana : ulalimö.
Portugais : urari.
Français : curare.

Écologie, morphologie

Arbuste sarmenteux assez commun en végétation ripicole et en forêt secondaire.

Collections de référence

Grenand 1284 ; Jacquemin 1793 ; Oldeman et Tiburce 781 ; Moretti 830, 857 ; Prévost 1381.

Emplois

Les *Strychnos* curarisants sont des plantes très connues, étudiées scientifiquement pour l'essentiel au cours des deux derniers siècles, et nous nous contenterons ici de préciser leur position et leur utilisation en Guyane.

Leur usage comme poison de chasse est actuellement totalement ignoré des Palikur qui les confondent parfois avec les *Abuta* (Ménispermacées). Les Kali'na évoquent l'utilisation ancienne de ces poisons à travers la mythologie, montrant qu'ils se procuraient le curare chez les populations de l'intérieur des Guyanes (AHLBRINCK, ([1931] 1956). C'est donc sur le plateau des Guyanes qu'existait, de l'Orénoque à l'Oyapock, un vaste complexe de fabrication des curares à base de *Strychnos*. Précisons que s'il existait un peu partout dans cette région, l'usage des curares a tendance à se restreindre, remplacé par celui des armes à feu.

Si dans l'ouest des Guyanes, l'usage du curare est associé soit à l'arc, soit à la sarbacane, dans l'est, au contraire, il est lié strictement à l'arc. Le type de flèche employé avec le curare possède en général une pointe lancéolée gracile, amovible chez les Tiriyo, ou incisée pour casser dans la plaie, chez les Wayãpi.

Parmi les cinq ethnies habitant actuellement l'est du plateau des Guyanes (Tiriyo, Wayana, Aparai, Emerillon et Wayãpi), toutes ont utilisé le curare au cours des cent dernières années, mais seuls les Tiriyo et les Wayãpi semblent l'avoir couramment fabriqué.

Le cas des Wayana est un peu particulier, puisque la meilleure description de préparation de curare a été faite chez eux par CREVAUX (1883), alors même que le préparateur disait tenir tout récemment son savoir des Tiriyo. Les Wayana contemporains déclarent par ailleurs avoir acheté l'essentiel de leur curare aux Tiriyo.

La préparation que nous avons observée chez les Wayãpi du haut Oyapock, correspond *grosso modo* à celle observée par CREVAUX (*ibid.*) chez les Wayana. Nous présenterons donc nos observations en faisant quelques références comparatives à cet auteur.

Selon l'une des terminologies actuellement en vigueur (VELLARD, 1965 ; BIOCCA, 1968), il s'agit de curare par ébullition.

Quatre *Strychnos* sont utilisés par les Wayãpi, quoique *Strychnos guianensis* soit le plus commun. Il en va de même pour les Tiriyo et les Wayana, bien que GEYSKES (1957) cite pour ces derniers d'autres plantes de base, *Abuta grandifolia* (Ménispermacées), *Smilax schomburgkiana* (Smilacacées) et *Strychnos erichsonii* (Loganiacées), espèces connues chez d'autres ethnies... pour leurs propriétés aphrodisiaques.

Chez les Wayãpi, l'opération est solitaire, de la récolte au produit final. Les racines seules sont prélevées ; chez les Wayana, celles-ci étaient mises à tremper pendant 24 heures, ce qui n'est pas le cas chez les Wayãpi, où elles sont directement raclées. Parallèlement, du piment est mis à sécher. Les raclures de curare et les piments sont alors disposés dans un pot et couverts d'eau. Le tout est porté à ébullition. À ce stade, sont ajoutés des fragments de *Piper oblongifolium* (Pipéracées) et particulièrement les racines au goût brûlant. Piment et *Piper* sont considérés comme rendant le curare plus fort.

La préparation des Wayana observée par CREVAUX était un peu plus complexe. Plusieurs *Piper*, malheureusement non identifiés, furent battus et exprimés dans l'eau froide ; une opération similaire fut répétée avec les palmes de *parasa* (non identifié, mais peut-être *Socratea exorrhiza*, Arécacées), qui donna un liquide moussant. Les raclures de *Strychnos* furent ensuite exprimées dans cette émulsion. Le liquide final et celui des *Piper*, tamisés ensemble puis additionnés de piment sec, furent portés à ébullition pendant dix minutes, mis à sécher au soleil, humectés puis séchés à nouveau. Chez les Wayãpi, l'ébullition est longue et le produit final, noir et pâteux. Pendant la période de fabrication du curare, Wayana et Wayãpi jeûnaient, cependant que ces derniers seuls consommaient le poisson *mani'isĩ* (*Pimelodella cristata*) aux nageoires venimeuses, afin de rendre le poison plus toxique.

Étymologie

Tous les mots vernaculaires sont des variantes d'un même terme propre aux langues Karib ayant diffusé dans toute l'Amazonie septentrionale, y compris dans les langues nationales.

Tableau VIII

Activité curarisante et alcaloïdes de quatre *Strychnos* guyanais d'après KRUKOFF (Lloydia, 1972, 35 : 193-310)

Espèces	*Effet curarisant*	*Alcaloïdes*
S. glabra		Alcaloïdes avec action sur le SNC
S. guianensis	+++	Guiacurarine I-VIII, guianine, guiacurine C-curarine, érythrocurarine I et II
S. tomentosa	++	C-alcaloïdes E, C-toxiférine I C-fluorocurine, C-curarine C-fluorocurinine
S. toxifera	+++	C-toxiférine I-XII C-toxiférine I et II, Ia et Ib C-toxiférine I, caracurine I-VIII nor-dihydrotoxiférine I C-toxiférine I, macusine A, B et C C-mavacurine, fedamazine

Chimie et pharmacologie

Strychnos guianensis est, avec *Strychnos glabra*, *S. oiapocensis*, *S. tomentosa* et *S. toxifera*, l'une des cinq espèces du genre dont nous avons relevé l'emploi dans la préparation du curare. Ces cinq espèces ainsi que d'autres du même genre, ont été étudiées depuis longtemps pour leur action curarisante : elles sont les constituants actifs des « curares à calebasse », dénommés ainsi parce qu'ils sont préparés et conservés dans les fruits du calebassier (*Crescentia cujete* L., Bignoniacées).

Nous indiquons d'après KRUKOFF (1972), dans le tableau VIII, les alcaloïdes isolés de quatre des cinq espèces et qui leur confèrent une grande toxicité : 1 gramme de toxiférine peut paralyser 5 millions de souris.
Ce sont les bases quaternaires qui sont responsables des propriétés curarisantes.

Les tests chimiques que nous avons effectués montrent que la teneur en alcaloïdes est variable suivant les échantillons.
Cette variabilité est déjà signalée par KRUKOFF (*ibid.*).

Nous ne décrirons pas les symptômes observés ; ils sont détaillés dans tous les ouvrages classiques de pharmacologie et de toxicologie. Signalons simplement que les *Strychnos* n'ont connu que très peu d'applications thérapeutiques du fait, probablement, de leur trop grande toxicité.

Strychnos oiapocensis Fróes
Loganiaceae

Noms vernaculaires

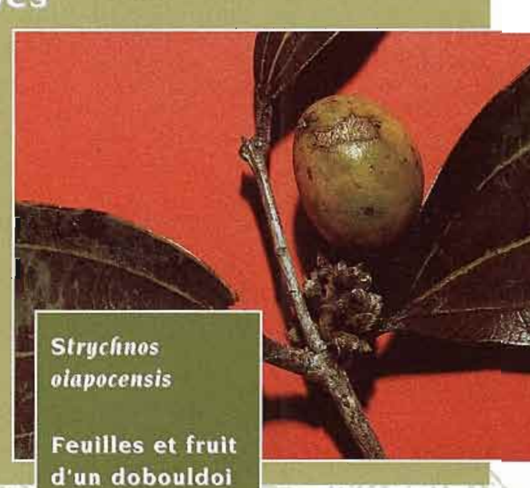
Créole : doboulddoi.
Wayãpi : wɨlali.
Palikur : ihip iβatye[1].
Saramaka : dobuldwa.

Écologie, morphologie

Arbuste sarmenteux peu commun de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 174 ; Grenand et Prévost 1956, 2054 ; Moretti 458.



Strychnos oiapocensis

Feuilles et fruit d'un dobouldoi

Emplois

Les Palikur préparent l'écorce des racines en décoction qu'ils boivent comme aphrodisiaque. Pour les doses quotidiennes, cf. *Smilax* (Smilacacées)[2]. Chez les Wayãpi, il est utilisé comme *Strychnos guianensis*.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Ce nom est également donné par les Palikur à *Abuta grandifolia* (Ménispermacées). L'usage de ce *Strychnos* comme aphrodisiaque n'est sans doute pas sans danger.
2. Concernant l'utilisation similaire de cette espèce à Surinam, cf. *supra* *Strychnos erichsonii*.

Strychnos tomentosa Benth.

Loganiaceae

Noms vernaculaires

Créole : wɨlali, lali.
Portugais : urari.
Français : curare.

Écologie, morphologie

Arbuste sarmenteux observé en forêt secondaire et semblant plutôt rare.

Collection de référence

Grenand 1565.

Emplois

Cf. *supra*, usages de cette plante identiques à *Strychnos guianensis*.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Strychnos toxifera Rob. Schomb. ex Benth.

Loganiaceae

Synonymie

Strychnos syntoxica Sprague et Sandw.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : wɨlali piyũ, wɨlali sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane rare en forêt primaire[1].

Collection de référence

Lescure 351.

Emplois

Cette espèce, distinguée par les Wayãpi des autres *Strychnos* curarisants, est cependant utilisée de la même façon.

Étymologie

Wayãpi : *wɨlali piyũ*, « curare noir », en raison de la couleur de la tige ; *wɨlali sili*, « curare fin », en raison de la petitesse des feuilles.

Chimie et pharmacologie

Cf. *supra*, usages de cette plante identiques à *Strychnos guianensis*.

Note comparative

1. Cette espèce semble particulièrement utilisée dans la fabrication de curare chez les Amérindiens de Guyana et du Venezuela.

famille

Loranthaceae

Oryctantus florulentus (L.C. Rich.) Urb.

Loranthaceae

Noms vernaculaires

Créole : caca zozo [kaka-zozo].
Wayãpi : wɨlatãyɨ̃ leposi.
Palikur : wairusis βey.
Aluku : pikin foo kaka.
Portugais : erva-de-passarinho.
Français : gui (terme générique).

Écologie, morphologie

Plantes épiphytes communes surtout sur les arbres des zones ouvertes.

Collections de référence

Grenand 1624 ;
Jacquemin 2287.

Emplois

Comme le gui européen (*Viscum album* L.), les Loranthacées américaines, en général confondues sous un seul nom, trouvent çà et là diverses utilisations médicinales ou magiques (Le Cointe, 1, 1922 ; Hodge et Taylor, 1957).

Chez les Palikur et les Créoles de St-Georges de l'Oyapock, l'espèce, associée ou non à des *Marcgravia* (Marcgraviacées), est utilisée pour réduire les fractures fermées[1] et les entorses. La plante entière est pilée et appliquée en emplâtre sur le membre fracturé qui est immobilisé avec des attelles en roseau à flèche (*Gynerium sagittatum*, Poacées).

Chez les Palikur encore, la décoction des feuilles et des tiges est un abortif, absorbé à raison de trois prises par jour pendant deux jours.

Étymologie

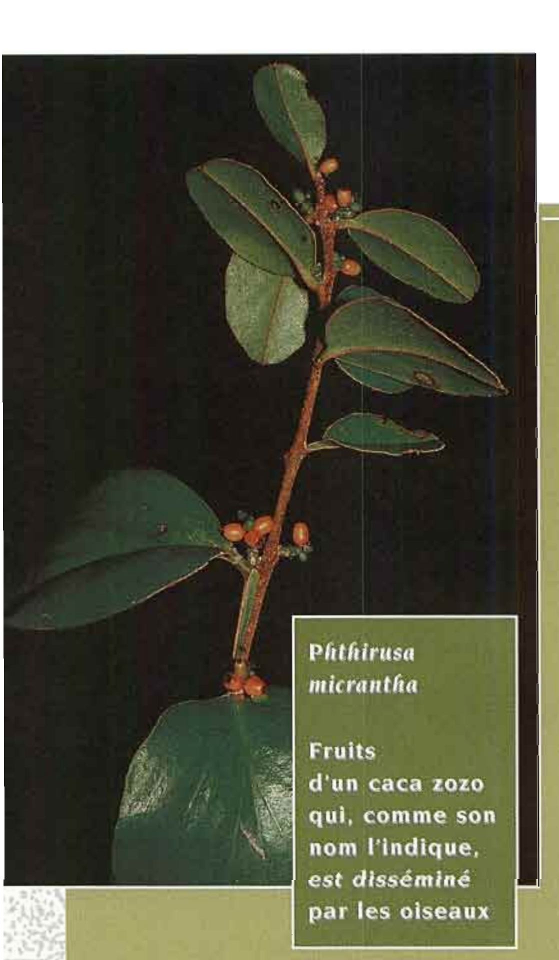
Créole : *caca zozo*, « fiente d'oiseau ».
Wayãpi : *wɨlatãyɨ̃ leposi*, de *wɨlatãyɨ̃*, « oiseau *Euphonia violacea* » et *leposi*, « fiente », « fiente d'oiseau *Euphonia* ».
Palikur : *wairusis vey*, de *wairu*, « oiseau *Myiozetetes cayanensis* », *sis*, « fiente » et *βey*, « remède », « la plante de la fiente de *Myiozetetes cayanensis* ». Ces noms font tout trois référence à la dispersion des graines par les oiseaux.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Il s'agit aussi bien de fracture sur les humains que sur les animaux que l'on capture dans le but de les apprivoiser. Un usage identique a été trouvé chez les Aluku pour *Phthirusa stelis* (L.) Kuijt (Fleury, 1991). Chez les Arawak de Guyana, ce sont les foulures qui sont soignées avec les feuilles de deux Loranthacées, *Phoradendron perrottetii* (DC.) Eichler et *Phthirusa pyrifolia* (Kunth) Eichler (van Andel, 2000). Chez les Panare du Venezuela, les feuilles écrasées de *Phthirusa retroflexa* (R. et P.) Kuijt servent à soulager les douleurs en application locale (Boom, 1990).



Phthirusa micrantha

Fruits d'un caca zozo qui, comme son nom l'indique, est disséminé par les oiseaux

Phthirusa sp.

Loranthaceae

Noms vernaculaires
Cf. *Oryctanthus florulentus*.

Écologie, morphologie
Cf. *Oryctanthus florulentus*.

Collection de référence
Grenand 1635.

Emplois
Cette espèce est utilisée par les Palikur comme *Oryctanthus florulentus*.

Psittacanthus spp.

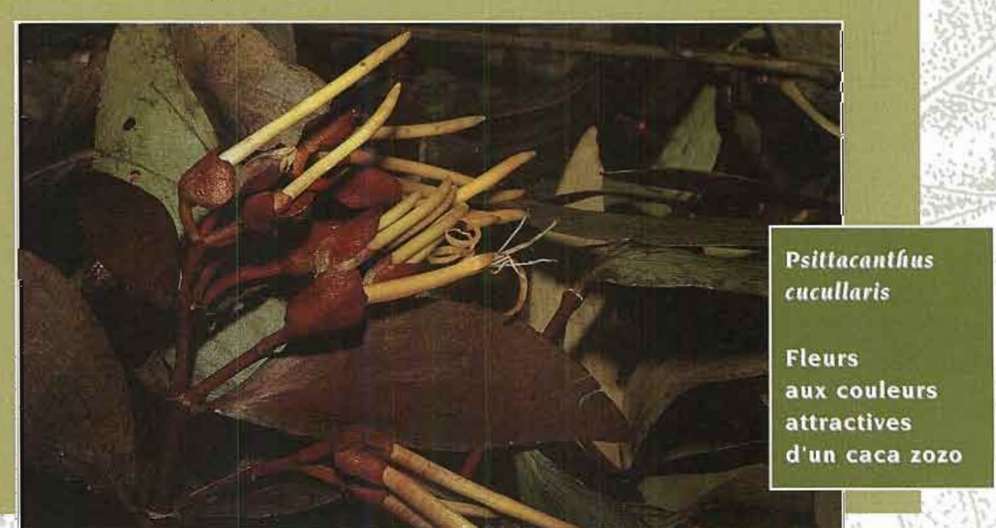
Loranthaceae

Noms vernaculaires
Cf. *Oryctanthus florulentus*.

Écologie, morphologie
Plantes épiphytes communes surtout sur les arbres des zones ouvertes.

Collections de référence
Grenand 1363, 1836 ; Prévost 1360.

Emplois
Ces espèces sont utilisées par les Palikur comme *Oryctanthus florulentus*.



Psittacanthus cucullaris

Fleurs aux couleurs attractives d'un caca zozo

famille

Lythraceae

Cuphea carthagenensis (Jacq.) Macbr.

Lythraceae

Noms vernaculaires

Créole : radié raide [radjé-rèd][1].
Wayãpi : —
Palikur : tip aβeya, datki vie.

Écologie, morphologie

Sous-arbrisseau assez commun croissant soit en savane, soit en végétation rudérale. Il est parfois cultivé.

Collections de référence

Jacquemin 1626 ; Moretti 475 ; Prévost 3878.

Emplois

Les parties aériennes préparées en macération dans le rhum sont utilisées par les Créoles en usage externe pour soigner les foulures. Les feuilles écrasées préparées en macération ou en décoction sont un remède bu contre la toux.
Les Palikur préparent avec cette plante et l'eau qui coule sur les inselbergs une décoction dans laquelle on jette un cristal de roche (*tip ket*). Le liquide utilisé en bain (on y plonge aussi les vêtements de la personne concernée) est sensé conférer une résistance à toute épreuve et protéger contre les accidents.

Étymologie

Créole : de *radié*, « petite plante » et *raide*, « rigide », en référence au port de cette espèce.
Palikur : de *tip*, « roche » et *aβeya*, « petite plante », « la petite plante des roches », parce qu'elle vit dans les savanes rocheuses ; *datki vie*, de *datki*, « puissance [de la roche] » et *vie*, de *aβey*, « remède ».

Chimie et pharmacologie

Toutes les espèces de cette famille sont riches en pigments flavoniques (cf. travaux de R. Paris et de son équipe).
Perrot (1944) signale que deux espèces voisines sont utilisées en Amérique latine comme dépuratif et sudorifique. Gupta et ses collaborateurs ont isolé au Panama un triterpène proche du épi-friedilénol, présent dans toutes les espèces du genre, qu'ils ont appelé le carthaginol.
Cuphea carthagenensis renferme aussi les acides ursolique et myristique (Gupta, 1995).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette espèce est confondue par les populations utilisatrices avec *Cuphea blackii* Lourteig (de Granville 4292).

famille

Malpighiaceae

Byrsonima crassifolia (L.) Kunth.

Malpighiaceae

Noms vernaculaires

Créole : prunier [prim, prin], prunier savane [prin-savann], coumaté [koumaté], morossif [morosif].
Wayãpi : palãlã ka'a.
Palikur : mariuβra.
Portugais : murici, muruci.
Kali'na : mule:i.

Écologie, morphologie

Arbre des savanes et des inselbergs.

Collections de référence

Cremers 6999 ; Grenand 1220, 3116 ; Moretti 1013.

Emplois

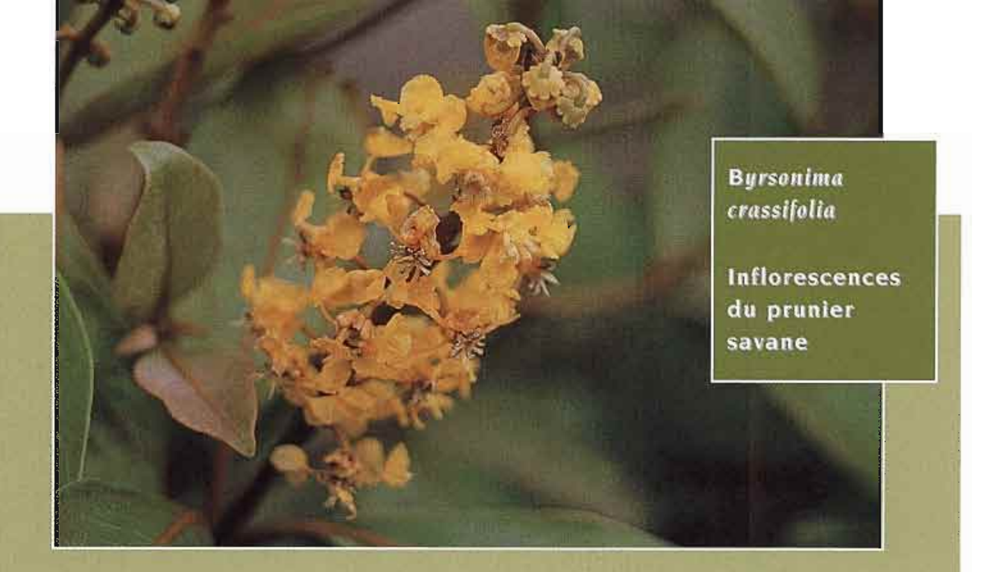
Pour l'utilisation de cette espèce dans la pharmacopée créole, cf. l'espèce suivante[1]. Les propriétés colorantes de l'écorce riche en tanins sont utilisées par les Palikur et les Kali'na (GRENAND et PRÉVOST, 1994). Les Palikur préparent, avec l'écorce mise à macérer dans l'eau fraîche pendant plusieurs heures, un remède bu contre la diarrhée. La décoction de l'écorce de couleur rouge sert à préparer un bain défatigant pour les femmes relevant de couches.

Étymologie

Créole : *prunier*, en raison de la ressemblance avec les pruniers d'Europe, de par l'aspect de l'arbre et, plus vaguement, de ses fruits jaunes et comestibles comme les mirabelles ; *koumaté* désigne en créole plusieurs arbres tinctoriaux servant à teindre les calebasses.
Wayãpi : de *palãlã*, « criquet » (*Tropidacris cardinalis*) et *ka'a*, « plante », « la plante du criquet », parce que cet insecte en mange les feuilles.

Chimie et pharmacologie

Du tronc de *Byrsonima crassifolia* ont été isolés des tanins condensés : deux procyanidols trimères, cinq procyanidols dimères (dont un déjà mis en évidence), trois procyanidols monomères déjà connus. Les feuilles et l'écorce renferment des glycolipides et des sulphonoglycolipides (RASTRELLI *et al.*, 1997 ; AMARQUAYE *et al.*, 1994). Les feuilles de B. *crassifolia* renferment aussi des triterpènes (bétulinaldehyde, bétuline, acide bétulinique, acide oléanolique et ursenaldehyde), des stérols (sitostérol et son glucoside), 4 amino-acides (alanine, acide aspartique, proline et valine), 2 amino-acides non protéiniques (acide pipécolique et acide 5-hydroxypipécolique), des flavonoïdes, catéchol et épicatéchol (flavane-3-ol), guaijavérine, hypérine, quercétol (BEJAR *et al.*, 1995).
Les propriétés médicinales ont fait l'objet de nombreux travaux que nous avons regroupés en quatre catégories.
- Propriété anti-bactérienne et traitement de troubles gastro-intestinaux :



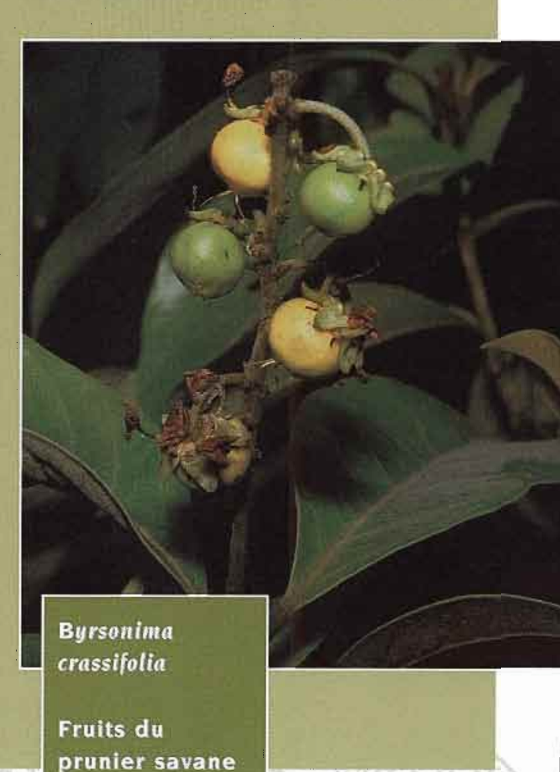
Byrsonima crassifolia

Inflorescences du prunier savane

En Amérique centrale, *Byrsonima crassifolia* est utilisé dans le traitement de la diarrhée et des troubles gastro-intestinaux.
La propriété anti-diarrhéique est sans doute due à sa teneur en tanins. (CACERES *et al.*, 1990).
L'écorce et la tige ont une activité contre deux entérobactéries pathogènes pour l'homme : *Salmonella typhi* et *Shigella flexneri* (CACERES *et al.*, 1993).
Les parties de la plante utilisées sont l'écorce et les rameaux (MARTINEZ *et al.*, 1999).
- Traitement des dermatophytoses et propriété anti-fongique :
Byrsonima crassifolia a montré *in vitro* une activité contre certains dermatophytes : *Candida albicans*, *Epidermophyton floccosum*, *Microsporum canis*, *M. gypseum*, *Trichophyton mentagrophytes* et *T. rubrum*.
Les parties de la plante les plus actives sont les feuilles et l'écorce (CACERES *et al.*, 1991a, 1991b, 1993).
- Propriété anti-protozoaire :
Byrsonima crassifolia est utilisée traditionnellement au Guatemala pour traiter la maladie de Chagas ; les extraits de feuilles sont actifs *in vitro* contre les formes trypomastigotes et épimastigotes de *Trypanosoma cruzi* (BERGER *et al.* 1998).
- Autres propriétés :
En Amérique centrale *Byrsonima crassifolia* est utilisée dans le traitement de la toux et des morsures de serpent (AMAROUAYE *et al.*, *ibid.*).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette plante à tanins est employée dans divers pays d'Amérique tropicale pour soigner de nombreuses affections allant des maux de gorge à la dysenterie (RIBEIRO *et al.*, 1997). Les fruits comestibles sont appréciés en Amérique centrale et au Brésil où cette espèce est semi-domestiquée. Les Tiriyo utilisent l'écorce ou la racine en emplâtre pour soigner les blessures et les brûlures (CAVALCANTE et FRIKEL, 1973). En Amazonie brésilienne, l'écorce est utilisée comme tonique, fébrifuge et pour soigner la tuberculose (CID, 1978). Une espèce voisine, *Byrsonima chrysophylla* Kunth., est vendue sur le marché de Manaus comme anti-inflammatoire et pour traiter les hémorroïdes (FERREIRA, 1996).



Byrsonima crassifolia

Fruits du prunier savane

Byrsonima verbascifolia (L.) DC.

Malpighiaceae

Noms vernaculaires

Créole : prunier, zoreil d'âne [zoréy-nann, zorè-nann] (peu usité).
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : murici-rasteiro, orelha-de-veado.

Écologie, morphologie

Arbuste bas caractéristique de certaines savanes du littoral.

Collections de référence

Moretti 719, 1045.

Emplois

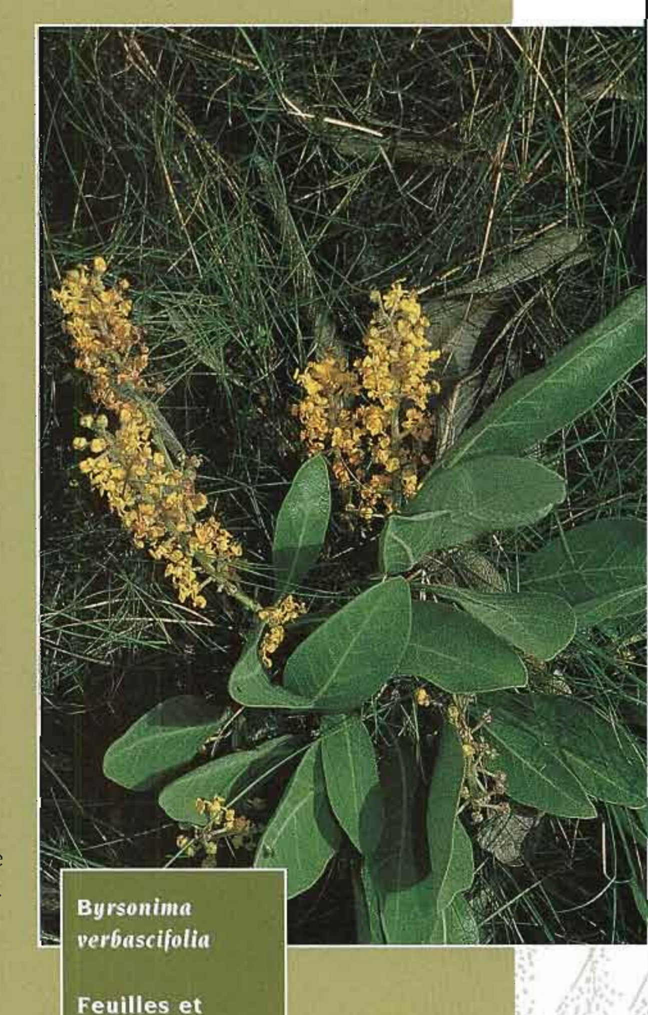
Cet arbuste nous a été signalé chez les Créoles de la région d'Iracoubo comme nettoyant et soignant efficacement les ulcères. Cet usage, déjà signalé par HECKEL (1897), pourrait être d'origine amérindienne, les informateurs qui nous l'ont communiqué nous ayant dit ne pas lui connaître de nom créole.

Étymologie

Créole : *zoreil d'âne*, de *zoreil*, « oreille », et *âne*, en raison de la forme suggestive des feuilles.

Chimie et pharmacologie

La forte réaction obtenue pour les triterpènes confrontée à l'usage de cette plante en phytodermatologie nous a incité à en entreprendre l'étude chimique. Le travail a été mené en collaboration avec le professeur Delaveau. Les feuilles sont riches en tanins galliques (6,5 % du poids sec) et renferment six flavonoïdes dont trois seulement ont été isolés : quercétol, isoquercitrine et un hétéroside plus rare, l'arabinosyl-3 quercétol. Les feuilles renferment les terpènes suivants : α-amyrine, acide ursolique, acide oléanolique en quantité importante (DOSSECH *et al.*, 1980). Des travaux antérieurs (GOTTLIEB *et al.*, 1975) avaient mis en évidence la présence dans les écorces de stérols et de terpènes de la série oléanone : β-amyrine, β-amyrénone et friedelines.
L'association triterpène-saponines peut expliquer l'emploi de cette plante pour nettoyer les ulcères. Cependant, poursuivant cette étude, DELAVEAU *et al.* (1980) ont montré qu'un autre processus intervient probablement. En effet, des propriétés immunostimulantes de la macrophagie ont été observées à partir de la fraction liposoluble de l'écorce.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

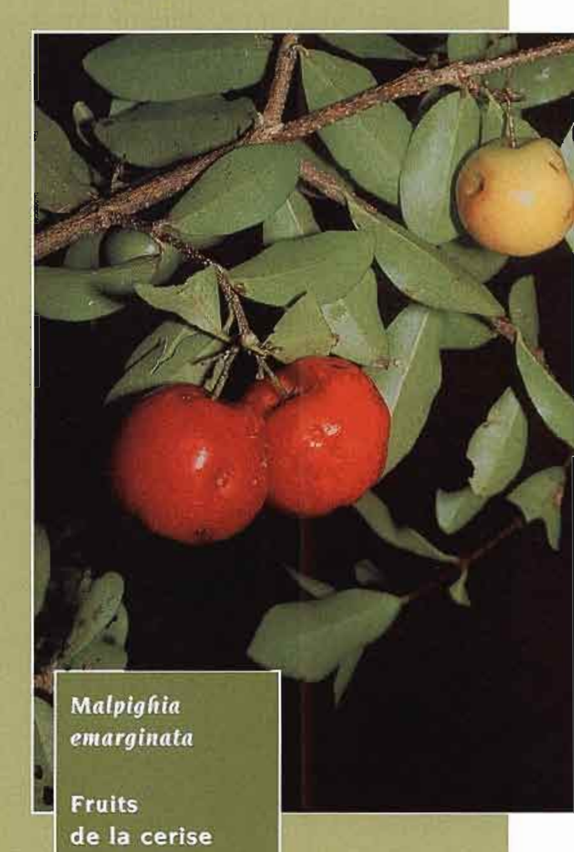


Byrsonima verbascifolia

Feuilles et inflorescences de zoreil d'âne

Malpighia emarginata DC.

Malpighiaceae



Malpighia emarginata

Fruits de la cerise de Cayenne

Synonymie

Malpighia punicifolia L.

Noms vernaculaires

Créole : cerise [siriz], cerise de Cayenne [siriz-Kayenn], cerise la côte [siriz-lakot].
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : cereja-das-Antilhas.

Écologie, morphologie

Arbuste communément cultivé dans la zone côtière.

Collections de référence

Capus 32 ; Prévost et Grenand 4205.

Emplois

Bien qu'elle ne puisse être considérée comme un remède, il convient de signaler la réputation tonique de cette espèce dont les fruits renferment une quantité considérable de vitamine c.

Étymologie

Créole : du français « cerise », en raison de la ressemblance de ce fruit avec la cerise aigre d'Europe, dont elle se distingue par ses pépins ailés.

Stigmaphyllon convolvulifolium Adr. Juss.

Malpighiaceae

Synonymie

Banisteria convolvulifolia Cav.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : mɨtakulu.
Palikur : maduku.
Portugais : cajuçara.

Écologie, morphologie

Liane moyenne commune en forêt secondaire.

Collections de référence

De Granville 2465 ; Jacquemin 1715.

Emplois

Cf. emplois et remarques à *Stigmaphyllon sinuatum*. La présente espèce se distingue essentiellement de *Stigmaphyllon sinuatum* par l'absence de tomentum argenté sur la face inférieure des feuilles.

Chimie et pharmacologie

Nous avons décrit la présence d'un iridoïde, la monotropéine dans les racines de cette espèce (DAVIOUD *et al.*, 1985).

En ce qui concerne les iridoïdes, cf. *infra Stigmaphyllon palmatum*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Stigmaphyllon convolvulifolium

Fleurs et boutons floraux

Stigmaphyllon palmatum (Cav.) Adr. Juss.

Malpighiaceae

Synonymie

Stigmaphyllon sagittatum Adr. Juss.

Noms vernaculaires

Créole : gname chapelle [gnanm-chapèl], liane bef [yann-béf][1].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane commune dans la région côtière en forêt secondaire et en végétation rudérale.

Collections de référence

Grenand 1867 ; Jacquemin 2313, 2501.

Emplois

Les Créoles préparent, avec le tubercule râpé et additionné d'eau chaude, une boisson *rafraîchissante* (cf. 2e partie).

Étymologie

Créole : de *gname*, « igname » et de *chapelle*, en référence aux méats et aux indentations du tubercule qui rappellent de loin l'architecture intérieure d'une église.

Chimie et pharmacologie

Les feuilles de cette espèce renferment trois iridoïdes et, avec l'équipe de Delaveau, nous sommes les premiers à avoir découvert ce type de substance dans la famille des Malpighiacées. Il s'agit du galioside, de l'acide géniposidique et de la monotropéine (SANTY *et al.*, 1981). Les racines renferment en plus du stérétoside (DAVIOUD *et al.*, 1985). La présence de ces substances au sein de cette famille pose un problème du point de vue de la chimiotaxonomie.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Le nom *liane bef* est le plus souvent appliqué à *Stigmaphyllon sinuatum*.

Stigmaphyllon sinuatum (DC.) Adr. Juss.

Malpighiaceae

Synonymies
Stigmaphyllon fulgens Adr. Juss. ;
Stigmaphyllon hypoleucum Miq. ;
Stigmaphyllon splendens (DC.) Cuatrec.

Noms vernaculaires
Créole : liane bef [yann-bèf],
liane rouge [yann-rouj].
Wayãpi : mɨtakulu.
Palikur : maduku.
Portugais : cajuçara.

Écologie, morphologie
Liane commune en forêt secondaire, en végétation rudérale et en végétation ripicole.

Collections de référence
Grenand 32, 1906, 2136 ; Jacquemin 1610 ; Lescure 335.

Emplois
Chez les Wayãpi, les feuilles écrasées, dégageant une odeur musquée, sont préparées en décoction ou en macération bue contre les vomissements accompagnant la fièvre palustre[1].

Étymologie
Créole : *liane bef*, « liane du bœuf », parce que les bovins en consomment parfois les feuilles. Wayãpi : de *mɨta*, « plate-forme d'affût » installée dans la première fourche des arbres et *kulu*, « bouton », ainsi nommée parce que cette plante grimpe le long des troncs des arbres dans les clairières et parce que ses feuilles sont rondes.

Chimie et pharmacologie
D'après HEGNAUER (5, 1969), on a trouvé des saponines dans les feuilles et les tiges. Contrairement aux autres espèces de ce genre, nous n'avons pas trouvé d'iridoïde dans cette plante (cf. *supra* *Stigmaphyllon palmatum*).

Note comparative
1. Chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana, les feuilles sont un remède contre la fièvre, le mal de tête et la grippe et les racines servent à traiter les maladies du cœur (VAN ANDEL, 2000).
Au Brésil, les Caboclos de l'État de Pará utilisent la même espèce en association avec d'autres plantes pour chasser le mauvais sort (FURTADO *et al.*, 1978). Les Urubu-Ka'apor s'en servent pour soigner les maux d'estomac (BALÉE, 1994). Les groupes Tukano d'Amazonie colombienne ajoutent parfois les feuilles de cette espèce dans la préparation du *caapi* ou *ayahuasca* (*Banisteriopsis caapi* (Spruce ex Griseb.) Morton, Malpighiacées), célèbre hallucinogène de l'ouest amazonien (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

Tetrapterys discolor (G. Mey.) DC.

Malpighiaceae

Noms vernaculaires
Créole : liane ratte.
Wayãpi : mɨtakulu sili, tapalalapepo sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Liane assez commune en végétation ripicole.

Collections de référence
Grenand 399, 2523.

Emplois
Chez les Wayãpi, cette espèce est parfois utilisée en remplacement de *Stigmaphyllon sinuatum*.

Étymologie
Wayãpi : de *mɨtakulu*, « liane *Stigmaphyllon sinuatum* » et *sili*, « fine », parce que les feuilles et la tige sont plus petites ; *tapalalapepo sili*, de *tapalalapepo*, « aile de criquet » (liane *Heteropterys macrostachya* Adr. Juss., Malpighiacées) et *sili*, « fine, petite », en raison de l'aspect des samares.

famille

Malvaceae

Abelmoschus esculentus (L.) Moench

Malvaceae

Synonymie

Hibiscus esculentus L.

Noms vernaculaires

Créole : calou [kalou].
Wayãpi : —
Palikur : kalu.
Français : gombo.

Écologie, morphologie

Plante herbacée cultivée introduite d'Afrique.

Collection de référence

Prévost 4674.

Emplois

Cette espèce, cultivée avant tout comme légume, a été trouvée utilisée comme plante médicinale chez les Créoles qui, après avoir écrasé les fruits, les appliquent sur les furoncles.
Chez les Palikur, selon BERTON (1997), les feuilles et les fleurs écrasées sont mises à macérer avec celles d'*Ocotea guianensis* (Lauracées) et de *Carica papaya* (Caricacées). Cette préparation est bue par les parturientes afin d'augmenter leurs contractions et d'ainsi faciliter l'accouchement.

Chimie et pharmacologie

Le fruit est riche en mucilages et en phosphore.
Une activité antibactérienne à large spectre et une activité immunostimulante ont été démontrées (ROBINEAU *et al.*, 1999).

Abelmoschus moschatus Medik.

Malvaceae

Synonymies

Hibiscus abelmoschus L. ;
Hibiscus moschatus L.

Noms vernaculaires

Créole : calou diab [kalou-djab], calou sauvage, calou grand bois [kalou-gran-bwa].
Wayãpi : moy poã, pisana.
Palikur : kalu diab, wahitye akawa.
Français : ambrette.

Écologie, morphologie

Grande herbe ou sous-arbrisseau peu commun, cultivé et plus rarement spontané[1].

Collections de référence

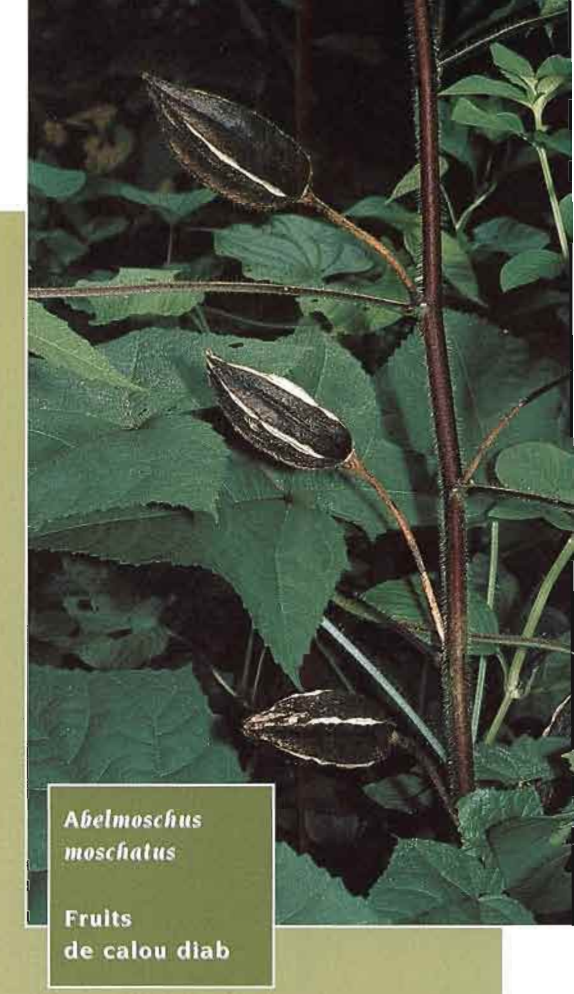
Grenand 644 ; Jacquemin 1531 ; Prévost 1372.

Emplois

Cette plante introduite de l'Inde est devenue l'une des plantes médicinales les plus importantes de la Guyane où elle trouve de nombreux usages[2].
Les Créoles et les Wayãpi utilisent, avant tout pour soigner les morsures de serpent venimeux, les propriétés stimulantes et antispasmodiques des graines connues depuis longtemps (LEMÉE, IV, 1956) tant en Asie qu'en Amérique. Les Créoles absorbent six graines par jour pendant cinq jours, tandis que les Wayãpi se contentent d'une vingtaine de graines fraîches ou sèches en une seule prise.
Les Créoles attribuent par ailleurs à d'autres parties de la plante des propriétés fébrifuges, antalgiques et anti-inflammatoires. Ainsi, le broyat gluant des feuilles est appliqué en cataplasme sur le front contre les céphalées. La racine fraîche, écrasée et mêlée à du suif, est appliquée en onguent sur les piqûres envenimées de clous ou d'épines. Enfin, la macération des racines dans le rhum est utilisée en friction contre la fièvre.
Chez les Palikur, la décoction des feuilles et des capsules vertes est utilisée, comme *Abelmoschus esculentus*, en bain pour favoriser l'accouchement, usage que l'on retrouve aussi chez les Tikuna en Amazonie péruvienne (DUKE et VASQUEZ, 1994).
Enfin, Palikur et Créoles signalent l'utilisation de cette plante à des fins de sorcellerie. Chez les Palikur en particulier, elle sert à neutraliser les « poisons » préparés avec les *Caladium* (Aracées).

Étymologie

Créole : de *calou*, « gombo », (*Abelmoschus esculentus*) et *diab*, « mauvais esprit », « gombo maléfique » en raison de son utilisation magique.
Wayãpi : de *moy*, « serpent » et *poã*, « remède », « remède contre les serpents ».
Palikur : de *wahitye*, « mauvais esprit » et *akawa*, « gombo », cf. étym. créole.



Abelmoschus moschatus

Fruits de calou diab

Chimie et pharmacologie

D'après WONG (1976), l'effet alexitère des graines serait dû à leur capacité absorbante qui inactive le venin de serpent. Les graines possèdent un arôme semblable au musc (le nom français ambrette renvoie d'ailleurs à l'odeur de l'ambre) et renferment des alcaloïdes. Elles contiennent 29 % de protéines et 17 % de matières grasses (PERROT, 1944). L'huile extraite des graines renferme du farnesol (mélange de 4 isomères d'un alcool polyéthylénique), de l'acide ambrettolique et une lactone : l'ambrettolide (KARRER, 1, 1958). Les pétales des fleurs contiennent un flavonol : la cannabiscitrine et deux anthocyanes qui sont des glycosides de la cyanidine (HEGNAUER, 5, 1969).

Notes comparatives

1. Cette plante est généralement cultivée près des habitations. Son introduction semble si ancienne que les populations de Guyane la considèrent comme indigène.
2. En Orient, les graines musquées servaient surtout en parfumerie. Graines et huile essentielle adoucissent la peau, soulagent rhumatismes, crampes musculaires, spasmes de l'estomac et fatigue nerveuse (BREMNESS, 2001).

Gossypium barbadense (L.)

Malvaceae

Noms vernaculaires

Créole : coton [koton].
Wayãpi : mɨnɨyu, amɨnɨyu.
Palikur : mauwu.
Aluku : katun.
Portugais : algodão, algodeiro.
Français : coton, cotonnier.

Écologie, morphologie

Arbuste communément cultivé en Guyane, surtout chez les populations amérindiennes.

Collections de référence

Grenand 109 ; Haxaire 785 ; Prévost et Grenand 1022, 1026.

Emplois

Il s'agit avant tout d'une espèce mondialement connue pour ses usages textiles et que les Amérindiens, qui en cultivent diverses variétés, nous ont léguée en même temps que le hamac.

Cette plante est également utilisée à des fins médicinales par les Créoles et les Amérindiens, en dehors du simple rôle mécanique de la bourre (tampons, pansements, cataplasmes) que nous rencontrons ici et là.

Les Créoles utilisent les feuilles macérées dans de l'huile, en cataplasme pour soigner les *échauffements*.

Chez les Wayãpi, les boutons floraux coupés en deux et mis à macérer dans l'eau froide servent à préparer un analgésique auriculaire[1]. Ce remède est selon eux d'origine brésilienne. Les feuilles trempées dans de l'eau sont aussi utilisées comme hémostatique sur les scarifications du père pendant le rituel de la couvade. Une utilisation du même ordre a été observée par CAVALCANTE et FRIKEL (1973) chez les Tiriyo.

Pour les Palikur, les feuilles servent à préparer un remède déparasitant afin d'éliminer les microfilaires ou *larvae migrans*



Gossypium barbadense

Fleur du cotonnier

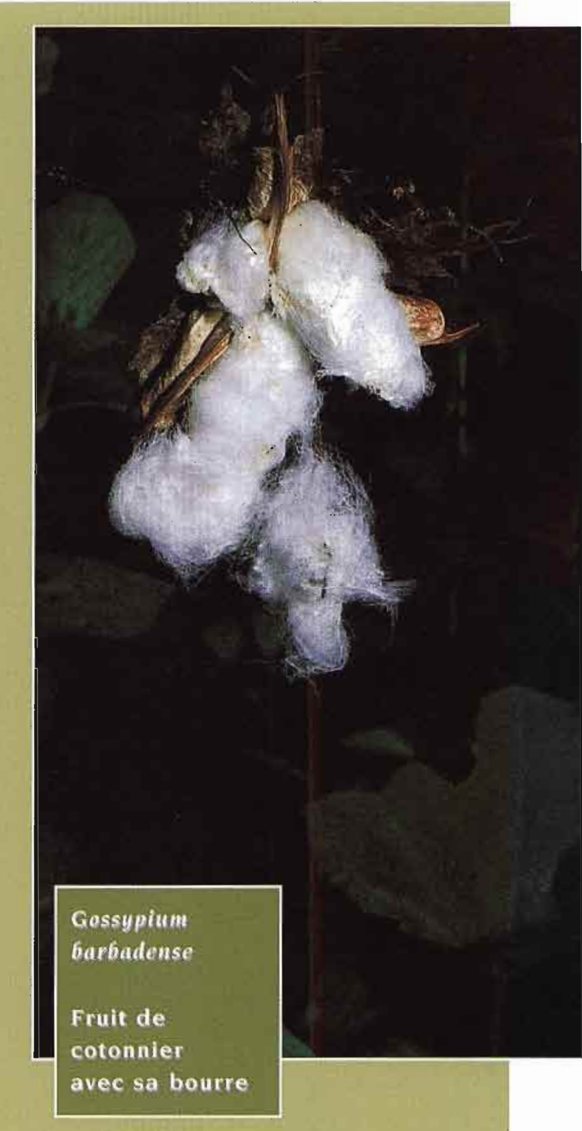
(*wiuwi*). Elles sont malaxées dans de l'eau froide, serrées en paquet dans une feuille d'*arouman* (*Ischnosiphon arouma*, Marantacées), puis déposées sur des braises. La sève extraite par pression constitue le remède qui est bu. Les fleurs écrasées sont frottées sur les plaques de rougeur que les femmes peuvent avoir sur le visage durant leur grossesse. Les feuilles macérées dans l'huile de *carapa* (*Carapa guianensis*, Méliacées) ou d'*awara* (*Astrocaryum vulgare*, Arécacées) servent à masser, selon BERTON (1997), le ventre des femmes ayant eu une descente de matrice.

Chimie et pharmacologie

La graine fournit l'huile végétale alimentaire la plus importante mondialement sur le plan économique. Elle se compose de 20 à 30 % d'acides gras saturés et de 40 à 50 % d'acide oléique. Les tourteaux renferment un pigment rouge polyphénolique : le gossypol. Celui-ci est facilement éliminé par chauffage de l'huile et des tourteaux auxquels il conférerait une certaine toxicité (PARIS et MOYSE, 1967). Le gossypol a fait l'objet de recherches intensives, une action antifertilisante sur l'homme ayant été mise en évidence.

Note comparative

1. Les Aluku utilisent les fruits pour soigner les douleurs auriculaires, ainsi que les feuilles qui sont, soit ramollies au feu pour soulager les migraines, soit associées à des Lamiacées pour préparer, avec du sucre, un sirop soignant la grippe et la toux (FLEURY, 1991). Le suc huileux extrait des graines est aussi un remède auriculaires chez les Tacana (BOURDY *et al.*, 2000).



Gossypium barbadense

Fruit de cotonnier avec sa bourre

Hibiscus bifurcatus Cav. Malvaceae

Noms vernaculaires

Créole : oseille bouqui |lozéy-boutjé|
Wayãpi : mɨnɨyulã ɨpo, mɨnɨyu ɨpo
Palikur : —
Portugais : fanfã, amaniurana, amandiurana.

Écologie, morphologie

Arbuste grimpant assez commun mais grégaire, croissant en végétations ripicole et secondaire.

Collections de référence

Grenand 1476 ; Jacquemin 2010.

Emplois

Chez les Créoles du bas Oyapock, les fleurs et les feuilles, écrasées et macérées dans de l'eau fraîche, sont à la base d'une boisson *rafraîchissante* à goût acide qui a également réputation de soulager les douleurs abdominales.

Les Wayãpi boivent la décoction de l'écorce et de la racine comme antidiarrhéique[1]. Chez les Palikur, selon BERTON (1997), les feuilles et les fleurs écrasées sont mises à macérer avec celles d'*Ocotea guianensis* (Lauracées) et de *Carica papaya* (Caricacées). Cette préparation est bue par les parturientes afin d'augmenter leurs contractions et ainsi faciliter l'accouchement.

Étymologie

Créole : de *oseille*, nom donné à *Hibiscus sabdariffa* et *bouqui*, « en bouquet », en raison de sa belle floraison rose.
Wayãpi : *mɨnɨyulã ɨpo*, de *mɨnɨyu*, « coton », *lã*, « qui ressemble » et *ɨpo*, « liane », « liane qui ressemble au coton » en raison de son port lianescent et de la ressemblance de ses fleurs avec celles du cotonnier ; *mɨnɨyu ɨpo*, « liane-coton », pour les mêmes raisons.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Au Brésil, les feuilles sont utilisées pour combattre les inflammations d'origines diverses (CID, 1978). Chez les Aluku, le jus des feuilles dilué dans l'eau froide sert à soigner le muguet des enfants (FLEURY, 1991) ; les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana préparent avec les feuilles une tisane pour soigner la grippe et la toux (VAN ANDEL, 2000).

Hibiscus rosa-sinensis L. Malvaceae

Noms vernaculaires

Créole : rose de Cayenne [roz-Kayenn], hibiscus [ibiskis].
Wayãpi : —
Palikur : ivuiti.
Portugais : pampulha.
Français : hibiscus, rose de Chine.

Écologie, morphologie

Plante cultivée ornementale dont on connaît de nombreuses variétés à travers le monde intertropical.

Collection de référence

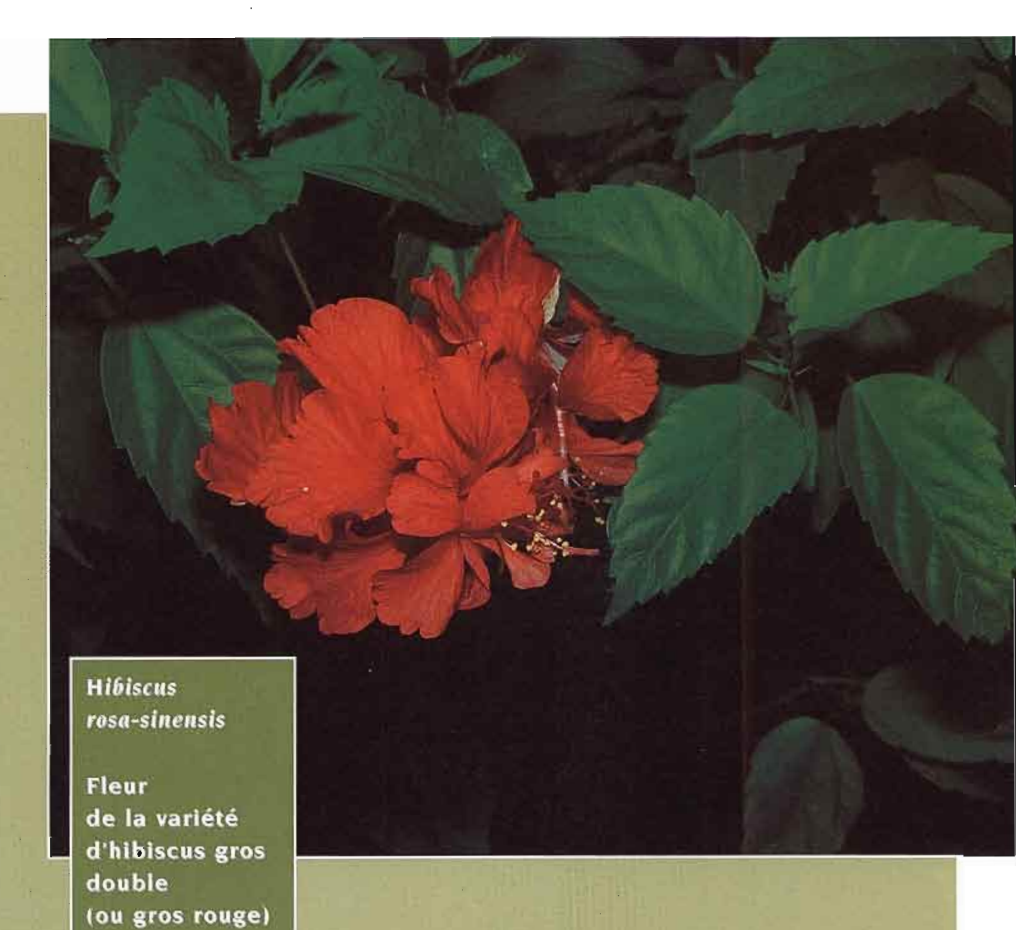
Prévost 3661.

Emplois

Cette espèce dont l'usage médicinal est très répandu dans les pays tropicaux, constitue l'un des principaux remèdes créoles contre les affections broncho-pulmonaires.
La principale variété utilisée est le *gros double* ou *gros rouge* dont la corolle rouge, ressemblant à une véritable rose, sert à préparer un sirop pectoral. La tisane de fleur est avant tout utilisée comme sudorifique. Pour un usage similaire chez les Palikur, cf. *Hybanthus calceolaria*, Violacées.
Chez les Créoles, les mêmes fleurs associées aux feuilles de *Lantana camara* (Verbénacées) et de *Justicia pectoralis* (Acanthacées), aux tiges et feuilles de *Macfadyena unguis-cati* (Bignoniacées), aux feuilles de basilic (*Ocimum campechianum*, Lamiacées) et additionnées d'une boule de suif (*chandelle molle*), d'un peu de sucre et d'une cuillerée de rhum, constituent une tisane antigrippale et antitussive réputée.
Selon HAY (1998), on peut aussi ajouter à ce remède les feuilles de *Peperomia pellucida* (Pipéracées) et les fleurs de *Sambucus simpsonii* (Caprifoliacées).
Pour l'usage capillaire des feuilles, cf. *supra Anredera vesicaria* (Basellacées).

Chimie et pharmacologie

Les fleurs contiennent des flavonoïdes ainsi que les acides citrique et oxalique (LONGUEFOSSE, 1995).
Des travaux de chercheurs indiens ont mis en évidence des propriétés antifertilisantes et abortives, non dénuées d'activités hormonales secondaires, ce qui en limite l'intérêt thérapeutique (KAMBAY et DHAWAN, 1982).
Les extraits hydro-alcooliques des parties aériennes ont montré une activité antipyrétique et dépressive du système nerveux central, à la dose de 500 mg/kg administrée par voie intrapéritonéale à des rats. L'extrait hydro-alcoolique



Hibiscus rosa-sinensis

Fleur de la variété d'hibiscus gros double (ou gros rouge)

des feuilles est anti-inflammatoire à la dose de 100 mg/kg. L'absence d'effet toxique a conduit les experts de la *Pharmacopée caribéenne* (ROBINEAU *et al.*, 1999) à classer l'usage des fleurs en tisane, dans la catégorie « recommandable » pour le traitement des fièvres et des *grippes*, prises au sens populaire. Cet usage est cependant déconseillé pour les femmes enceintes et les bébés.

Hibiscus sabdariffa L. Malvaceae

Noms vernaculaires

Créole : oseille, loseille [lozéy], oseille de Guinée.
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : vinagreira, azeda-de-Guiné.

Écologie, morphologie

Arbuste cultivé ou subspontané assez commun, introduit d'Afrique, reconnaissable à son calice et sa corolle rouge vif, persistants et crassulescents.

Collection de référence

Jacquemin 2241.

Emplois

Avec les calices crassulescents, les Créoles préparent des confitures et des gelées efficaces contre les affections pulmonaires. Les calices se prennent aussi en *thé* pour les mêmes raisons[1]. La tisane des feuilles serait hypotensive et *rafraîchissante* (cf. 2e partie).

Étymologie

Créole : cette espèce est comparée à l'oseille d'Europe en raison de la comestibilité et du goût acidulé de ses feuilles bouillies, cependant que « de Guinée » marque sa provenance.

Chimie et pharmacologie

Le *thé de santé*, comme on le nomme dans plusieurs pays d'Europe, y jouit désormais d'une grande notoriété et sa consommation ne peut qu'être recommandée en raison de l'absence de toxicité et de son effet bénéfique indiscutable. Vendu sous le nom de *karkadé*, il est souvent proposé dans les boutiques de produits dits « biologiques » ou de « commerce équitable ».

Le calice renferme 12 à 17 % d'acide citrique et 2 à 3 % d'acide malique.

Cette drogue inhibe la croissance de certains bacilles *Escherichia coli*, *Proteus*, *Streptocoque* (POUSSET, 1984).

Note comparative

1. Chez les Caboclos du bas Amazone et de la région de Santarem, les feuilles servent aussi à soigner les mycoses interdigitales et l'érysipèle (BRANCH et SILVA, 1983 ; AMOROZO et GÉLY, 1988).

Hibiscus verbasciformis Klotzsch ex Hochr.

Malvaceae

Noms vernaculaires

Créole et **Wayãpi** : cf. *Hibiscus bifurcatus*.
Palikur : momokti.

Écologie, morphologie

Arbuste commun dans les jeunes friches.

Collections de référence

De Granville 2545 ;
Grenand et Prévost 1960 ;
Prévost et Grenand 1930.

Emplois

Cf. *Hibiscus bifurcatus* pour les usages de cette espèce chez les Créoles et les Wayãpi.

Chez les Palikur, les feuilles froissées humectées de rhum sont frottées localement pour soulager les démangeaisons d'origines diverses. Ce remède irrite dans un premier temps, mais on doit le supporter, car la démangeaison disparaît ensuite rapidement.

Pavonia cancellata (L.) Cav.

Malvaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : wokanõ.

Écologie, morphologie

Arbrisseau des zones rudérales.

Collection de référence

Berton 18.



Pavonia cancellata

Fleur et feuilles

Emplois

Les Palikur écrasent les feuilles de cette plante avec celles de *Jatropha curcas* (Euphorbiacées) ; le jus obtenu est absorbé comme remède des troubles hépatiques (BERTON, 1997).

Étymologie

Palikur : *wokanõ*, de *woka*, « ouvrir » et *kawokanõ*, « fermer », car la fleur s'ouvre pendant les heures chaudes et se ferme le soir.

Pavonia schiedeana Steud.

Malvaceae

Synonymie

Pavonia rosea Schlechtend.

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : ka'a yamulutu[1].
Palikur : —

Écologie, morphologie

Petit arbuste rare du sous-bois de la forêt primaire.

Collection de référence

Jacquemin 1701.

Emplois

Afin de sécher les ulcères de leishmaniose, les Wayãpi les enfument en consumant lentement près des plaies la plante entière.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Le même nom est donné à *Faramea guianensis* (Rubiacées) par certains Wayãpi, qui lui attribuent les mêmes vertus.



Sida acuta

Wadé wadé en fleurs

Sida acuta Burm. f.

Malvaceae

Synonymie

Sida carpinifolia L.f.

Collections de référence

Berton 21 ; Jacquemin 2482, 2690 ; Prévost 3665.

Noms vernaculaires et emplois

Cf. noms et usages à *Sida glomerata*.

Chimie et pharmacologie

D'après WONG (1976), les feuilles renferment une substance mucilagineuse et des saponines, les racines contiennent de l'asparagine.
La plante entière renferme de la cryptolepine, un alcaloïde hypotensif et antimicrobien très actif sur *Proteus vulgaris* (GUNATILAKA *et al.*, 1980).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Sida glomerata Cav. Malvaceae

Noms vernaculaires

Créole : wadé wadé [wadéwadé][1] .
Wayãpi : kalaɨ poã.
Palikur : wadiwad.
Portugais : erva-relógio, malva-relógio.

Écologie, morphologie

Les *Sida* sont des sous-arbrisseaux pantropicaux croissant en végétation rudérale, sur les pelouses et près des habitations.

Collections de référence

Jacquemin 2571, 2640, 2691 ;
Prévost 3675.

Emplois

Les *Sida*, trouvent de nombreux usages dans la pharmacopée créole. La décoction des feuilles ou parfois de la plante entière est prise en bain contre les *blesses* ; bue, elle sert aussi à soigner la dysenterie. L'infusion des feuilles est par ailleurs considérée comme diurétique.
Les feuilles pilées et pressées dans un tamis pour en exprimer le jus auquel on ajoute quelques gouttes de vinaigre, sont un remède anti-inflammatoire de l'appareil digestif. Quand on l'administre aux enfants, on remplace le vinaigre par un peu de lait. Ce remède a été adopté par les Palikur.
Enfin, les feuilles macérées dans l'eau donnent une solution mucilagineuse appréciée comme assouplissant des cheveux et comme shampooing antipelliculaire.
Les Wayãpi utilisent comme fébrifuge la plante entière préparée en décoction.
Les Palikur privilégient les feuilles, préparées en cataplasme mouillé, en cas de céphalée. Le suc des feuilles écrasées, bu, massé sur le ventre ou dilué dans l'eau et appliqué en bain de siège de la matrice, facilite l'accouchement en augmentant les contractions et en favorisant l'ouverture du col.

Étymologie

Créole : attesté seulement dans le créole de Guyane, le mot *wadé wadé* est peut-être un emprunt au palikur *wadiwad*.
Wayãpi : de *kalaɨ*, « fièvre » et *poã*, « remède », « remède contre la fièvre ».
Ce nom est par ailleurs appliqué à plusieurs autres plantes médicinales de même usage, sans pour autant qu'il y ait confusion.

Chimie et pharmacologie

Des chercheurs indiens ont isolé de diverses espèces de *Sida* des bases du type β-phénétylamine, des quinazolines et des tryptamines carboxylés.
L'association des amines et de la varilinone donne à ces plantes des propriétés broncho-dilatatoires, en particulier dans les cas d'oppression. Les feuilles sont hypotensives (Pakrasi *et al.*, 1981).
Cf. aussi les autres espèces citées.
Avec les laboratoire Roger-Bellon, nous n'avons pas trouvé de toxicité pour l'extrait hydro-alcoolique et pour l'infusé de feuilles.
Par contre, on note un effet légèrement analgésique à 200 mg/kg et spasmogène pour des concentrations allant de 10^5 à 10^3 pour l'extrait hydro-alcoolique et un effet spasmogène à 10^4 pour l'infusé (Forgacs *et al.*, 1983).
On notera que la jeune pousse peut être toxique pour les animaux de paturâge.
Les DLO (v. o) de la décoction de feuille de *Sida rhombifolia* et de *Sida acuta*, administrée sur souris, par la voie orale, sont supérieures à 25 g/kg de poids exprimés en grammes de plante sèche (Robineau *et al.*, 1999).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Chaque population de Guyane confond sous un même nom les divers *Sida*, cependant que leur emploi est fonction de l'abondance relative des espèces selon les endroits.

Sida rhombifolia L. Malvaceae

Collections de référence

Grenand 1603, 1882, 3111 ; Moretti 1098 ; Prévost 3610.

Noms vernaculaires et emplois

Cf. noms et usages à *Sida glomerata*[1].

Chimie et pharmacologie

Cf. *Sida glomerata*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette espèce est utilisée en shampooing par les Créoles de Guyana pour les soins capillaires et, en tisane, pour soulager les douleurs menstruelles et l'infection du tube ovarien (VAN ANDEL, 2000) ; on retrouve ces derniers usages ainsi que d'autres pour soigner la fièvre, la toux et les hémorroïdes chez les Caboclos du Rio Madeira (DI STASI *et al.*, 1994). SCHULTES (1990) rapporte que les soldats mexicains fumaient cette espèce comme substitut de la marijuana.



Sida rhombifolia

Fleurs à long pédicelle de wadé wadé

famille

Marantaceae

Ischnosiphon arouma (Aubl.) Körn.

Marantaceae

Noms vernaculaires

Créole : arouman [arouman].
Wayãpi : ulu.
Palikur : wevgi.
Portugais : arumã.

Écologie, morphologie

Cette plante vit en peuplement, parfois très dense, dans les bas-fonds humides de la forêt.

Collections de référence

Davy 1 ; Berton 187 ; Grenand 1.

Emplois

Cette espèce est avant tout connue pour son usage généralisé en vannerie dans les Guyanes et une grande partie de l'Amazonie.
Nous avons néanmoins trouvé deux usages médicinaux chez les Palikur. Le jus des jeunes pousses écrasées, mélangé avec les algues vertes (*amakan*) couvrant la terre battue par temps humide sert à soigner en cataplasme les morsures de serpent. Le jus seul est absorbé en traitement complémentaire.
La lame extraite de la tige qui sert habituellement à la confection des vanneries est utilisée pour soigner le bégaiement. En tenant ce brin d'*arouman* perpendiculairement à la langue, on gratte la salive qui est déposée sur cet appendice. L'opération est effectuée trois fois par jour pendant huit jours.

Étymologie

Créole : *arouman* est un emprunt aux langues karib (kali'na, *waruma* ; wayana, *wama*...).

Chimie et pharmacologie

À propos d'une espèce voisine, *Ischnosiphon obliquus*, SCHULTES et RAFFAUF (1990) signalent qu'elle ne renferme aucun alcaloïde.

Maranta arundinacea Plumier ex L.

Marantaceae

Synonymie
Maranta sylvatica Roscoe.

Noms vernaculaires
Créole : envers blanc [lanvè-blan], dictame, sagou [sagou], arrow-root[1].
Wayãpi : —
Palikur : —

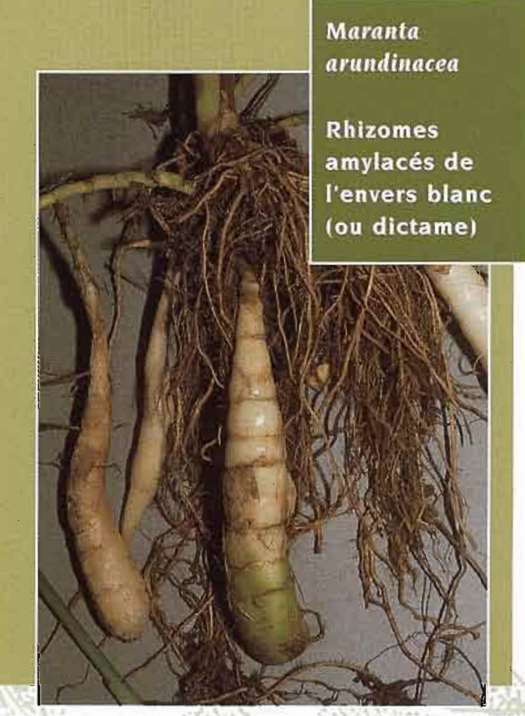
Écologie, morphologie
Plante cultivée essentiellement par les Créoles[2].

Collection de référence
Prévost et Moretti 4201.

Emplois
Il ne faut pas confondre cette espèce avec l'*envers rouge* (cf. Étymologie.).
Les Créoles préparent, avec le tubercule allongé, une farine alimentaire appelée *arrow-root* utilisée en cataplasme sur les éruptions cutanées ou sur la poitrine contre les affections pulmonaires.
Cette farine est aussi consommée pour calmer les aigreurs d'estomac.
Elle est recommandée comme aliment pour les nourrissons.

Étymologie
Créole : *envers blanc*, par opposition à *envers rouge*, *Eleutherine bulbosa* (Iridacées). Le tubercule de la première espèce est blanc, le bulbe de la seconde est rouge brun ; *dictame* est l'autre nom français de la fraxinelle (*Dictamnus albus* L., Rutacées), plante européenne dont la racine est pourtant toxique (Bremness, 2001).

Notes comparatives
1. Il existe une certaine confusion autour des farines appelées *toloman*, *arrow-root* ou *dictame* qui, il est vrai, ont des usages très similaires. *Toloman* désigne plutôt, pour les Créoles des Antilles et de la Guyane, *Canna indica* L., Cannacées.
Pour les Palikur, ce nom correspond à *Maranta ruiziana* (cf. *infra* à cette espèce).
Arrow-root désigne généralement *Maranta arundinacea* et fournit ce que les Créoles nomment *tapioca* ; ce terme, venant du tupi-guarani *tipioca*, sert à l'origine à nommer l'amidon de manioc.
C'est d'ailleurs sous le nom de *tapioca* que, de nos jours, la farine d'amidon de manioc est commercialisée.
Dans les Antilles anglaises, *arrow-root* s'applique à *Maranta arundinacea* et ce nom a sans doute été introduit en Guyane par les Sainte-Luciens. Sa signification, « racine [pour] les flèches », fait allusion à son utilisation ancienne comme antidote des poisons de flèche des Caraïbes des Antilles (Hodge et Taylor, 1957).
2. À notre connaissance, cette espèce n'est pas cultivée actuellement chez les Amérindiens de Guyane. Pourtant elle est signalée par Aublet (1775) chez les Amérindiens de la côte pour soigner les fièvres intermittentes (paludisme) et elle est considérée comme une plante culturellement essentielle chez les Caraïbes de la Dominique (Hodge et Taylor, *ibid*).
Par ailleurs, il existe une deuxième espèce, *Maranta amplifolia* K. Schum. (Capus 39), cultivée dans les Guyanes et au Brésil, et totalement confondue avec *Maranta arundinacea* là où les deux espèces cohabitent (Andersson, 1986).



Maranta arundinacea

Rhizomes amylacés de l'envers blanc (ou dictame)

Maranta ruiziana Körn. Marantaceae

Synonymie

Maranta dichotoma Poepp. et Körn.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : alapalu, ya'ɨlu.
Palikur : tolomã[1], muweu, bakimni anag.

Écologie, morphologie

Plante herbacée cultivée chez les Wayãpi et les Palikur[2].

Collections de référence

Berton 138 ; Grenand 66, 484, 1615 ; Grenand et Prévost 1979 ; Prévost et Moretti 4199.

Emplois

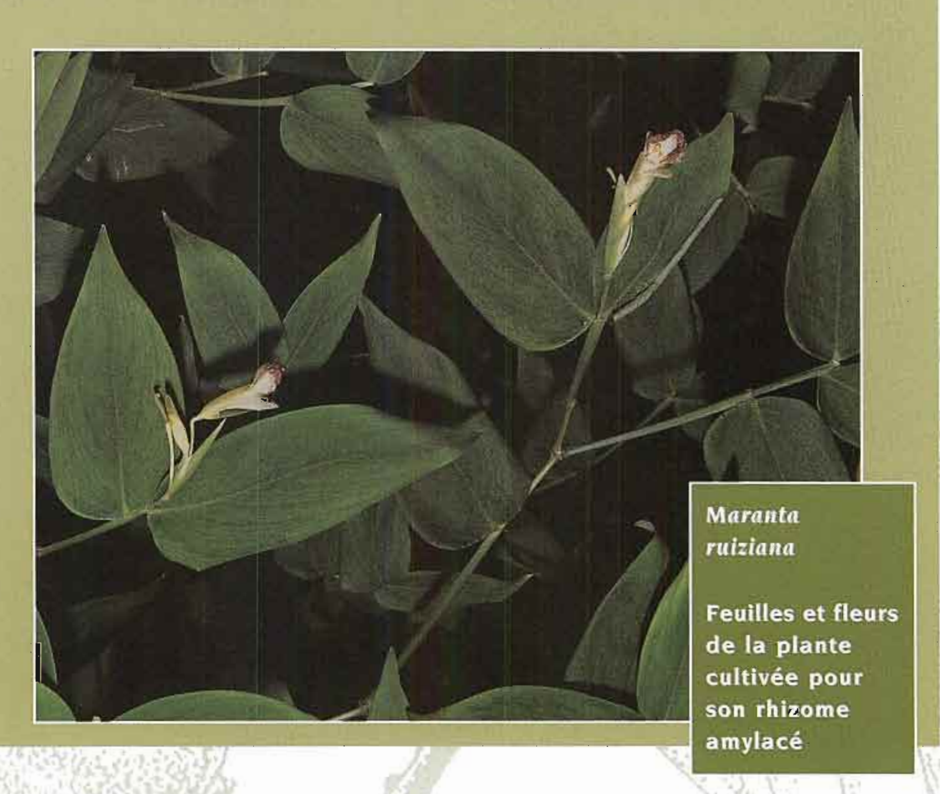
Chez les Wayãpi, le rhizome amylacé (consommé comme légume par les adultes), gratté et malaxé dans de l'eau froide, sert à préparer un bain pour fortifier les nourrissons. Les Palikur, toujours avec le rhizome, préparent une bouillie diététique qui prévient les diarrhées des nourrissons. En outre, le jus exprimé des rhizomes râpés est bu pour favoriser la conception chez les femmes qui tardent à avoir un enfant.

Étymologie

Wayãpi : *ya'ɨlu*, de *ya'ɨ*, « enfant » et *u*, « gros, fort », « enfant fort ».
Palikur : cf. *infra Myrosma cannifolia*.

Notes comparatives

1. Le mot *toloman* a une acceptation différente chez les Créoles, puisqu'il désigne pour eux une variété cultivée de *Canna indica* L. (Cannacées) ou parfois *Maranta arundinacea* ; cf. les notes relatives à cette espèce.
2. Selon Andersson (1986), *Maranta ruiziana* serait originaire de l'est de l'Amérique du Sud (milieux ouverts), bien qu'on la trouve aujourd'hui çà et là cultivée dans tout le bassin amazonien. Elle a été collectée à l'état sauvage dans les Guyanes chez les Tiriyo (Cavalcante et Frikel, 1973), où elle sert à préparer des bains contre les courbatures. Elle serait aussi cultivée en Amazonie colombienne (Schultes, 1987).



Maranta ruiziana

Feuilles et fleurs de la plante cultivée pour son rhizome amylacé

Myrosma cannifolia L.f. Marantaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : yuluwe.
Palikur : muweu, bakimni anag.

Écologie, morphologie

Plante herbacée peu commune, cultivée ou rudérale[1].

Collections de référence

De Granville 4269 ; Grenand 177.

Emplois

Cette Marantacée est associée, tant pour les Wayãpi que pour les Palikur, aux notions de fertilité et de bonne santé.
Les Wayãpi réservent la consommation des rhizomes aux anorexiques et aux convalescents, principalement s'il s'agit d'enfants en bas-âge.
Certains Palikur semblent confondre la présente espèce avec *Maranta ruiziana*, alors que d'autres l'en distinguent. Cependant leurs usages sont similaires (cf. aussi *Bactris gasipaes*, Arecacées).

Étymologie

Wayãpi : de *uluwe*, « appétit ».
Palikur : *muweu*, « fertile » (pour la femme) ; *bakimni anag*, de *bakimni*, « bébé » et *nag*, « mère », « la mère des bébés ».

Note comparative

1. Chez les Wayãpi, cette espèce est une plante cultivée en petite quantité dans les abattis, tandis que chez les Palikur, dans le bas Oyapock, elle est rudérale, parfois protégée et utilisée comme *Maranta ruiziana*. Selon L. Andersson (*com. pers.*), la répartition de cette plante en tant que plante sauvage ou cultivée est encore mal connue.



Myrosma cannifolia

Feuilles et inflorescence d'un jeune plant en savane

famille

Marcgraviaceae

Marcgravia coriacea Vahl Marcgraviaceae

Synonymies

Marcgravia cuyuniensis I. W. Bailey ;
Marcgravia roraimae Gilg ex Werderm.

Noms vernaculaires

Créole : griffe chat [grif-chat].
Wayãpi : yawa popita.
Palikur : kaukwine awak[1].

Écologie, morphologie

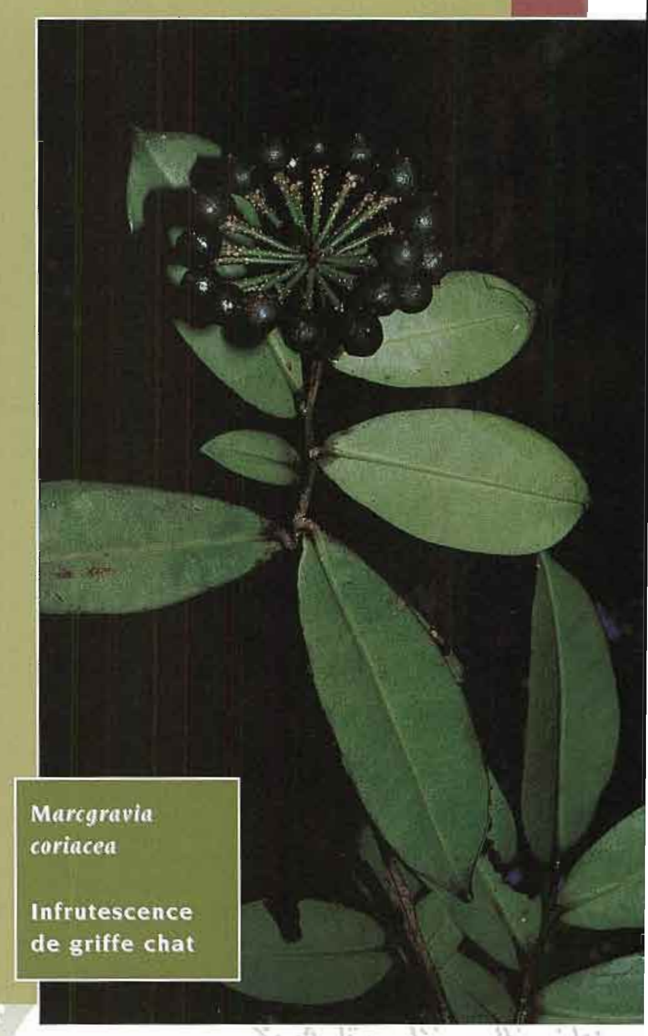
Liane fine commune en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 472 ; Lescure 303, 801 ;
Moretti 845.

Emplois

Chez les Palikur, l'association symbolique de cette plante avec le jaguar (existant également chez les Wayãpi) est à la base d'une préparation visant autant à protéger les chiens de chasse des attaques du félin qu'à leur permettre de le repérer.
On prépare d'abord une décoction de *radier la mort* (cf. *Mimosa pudica*, Mimosacées), dans laquelle on jette des raclures de dent de jaguar, enfin des morceaux de liane *Marcgravia* battue.
Le tout est mélangé dans une spathe de palmier *maripa* (*Attalea maripa* (Corrêa) Mart.).
On lave le chien avec cette mixture, le résidu étant incorporé à sa nourriture.
Le traitement est appliqué à deux semaines d'intervalle.



Marcgravia coriacea

Infrutescence de griffe chat

Une variante consiste à écraser des fruits avec de la pâte de roucou (cf. *Bixa orellana*, Bixacées), la préparation étant frottée sur le museau et le pelage de l'animal.

Étymologie

Créole : *griffe chat*, en raison de la forme de l'infrutescence. Pour ce nom, cf. aussi à *Macfadyena unguis-cati* (Bignoniacées). Wayãpi et Palikur : de *yawa* et *kaukwine*, « jaguar » d'une part et *popɨta* et *awak*, « coussinets des pattes », de l'autre ; nommée ainsi pour la même raison qu'en créole.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Pour le même usage les Palikur confondent cette espèce avec *Marcgravia parviflora* L.C. Rich. ex Wittm. (Grenand 3094).
La sève de *M. coriacea* est utilisée en collyre, pour soigner les blessures à l'œil chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000).
***M. parviflora* est mâché contre le mal de dent chez les Waimiri-Atroari (MILLIKEN *et al.*, 1992).**

Marcgravia spp. — Marcgraviaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : arari aduk.

Écologie, morphologie

Forme de jeunesse de divers *Marcgravia* du sous-bois de la forêt primaire, appliquée sur les troncs d'arbres.

Collections de référence

Berton 255 ; Grenand 1628.

Emplois

Les Palikur associent ces plantes à diverses Loranthacées (cf. cette famille), pour préparer un remède contre les fractures. La sève brute exprimée de la plante pilée est bue et tamponnée sur les morsures de serpent.

Étymologie

Palikur : *arari*, « serpent chasseur (*Spilotes* ou *Chironius*) » et *aduk*, « ventre », « ventre de serpent chasseur ».
Le nom a été suggéré par les feuilles disposées symétriquement par rapport à leur axe comme des écailles ventrales de serpent, cependant que la plante, plaquée au tronc, semble grimper à l'arbre, comme un reptile.

famille

Mayacaceae

Mayaca longipes Mart. ex Seub.

Mayacaceae

Noms vernaculaires

Créole : sapisapi
Wayãpi : ɨsĩãpila, tale'ɨ kea.
Palikur : sapisapi.

Écologie, morphologie

Herbe aquatique peu commune, quoique abondante par place, typique des eaux vives à fond sablonneux.

Collections de référence

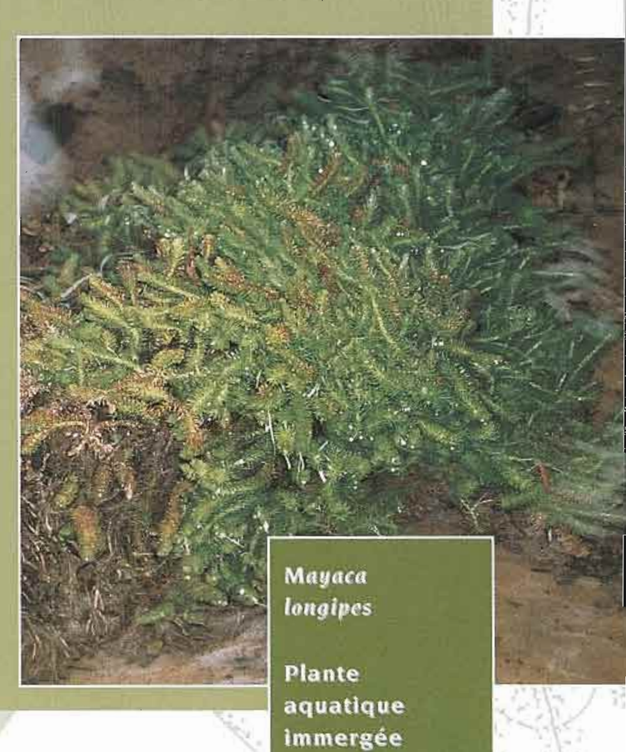
Grenand 1522 ; Grenand et Guillaumet 3258.

Emplois

Les Wayãpi écrasent les tiges filiformes gorgées de sève et les frottent localement pour rafraîchir les fronts douloureux en cas de céphalée.
La plante est par ailleurs un charme de pêche. Les tiges sont arrachées par enroulement sur une pointe de flèche métallique. Une fois séchées, elles sont pilées et mélangées à du *sipɨ*, produit de maquillage (cf. Burseracées), dont on s'orne le visage. On dépose alors sur un rocher du fleuve une offrande faite de bananes et de larmes de Job (*Coix lacryma-jobi* L., Poacées). Ce rituel doit amener *Pilawi*, la mère des poissons, à accorder une pêche particulièrement fructueuse (F. GRENAND, 1982).

Étymologie

Wayãpi : *ɨsĩãpila*, de *ɨsĩ*, « sable » et *apila*, « cheveux ». Ces cheveux sur le sable sont vus comme étant ceux de *Pilawi*, la mère des poissons ; *tale'ɨ kea* de *tale'ɨ*, « poisson aïmara » et *kea*, « hamac », « hamac de l'aïmara », car cette espèce aime se dissimuler dessous.



Mayaca longipes

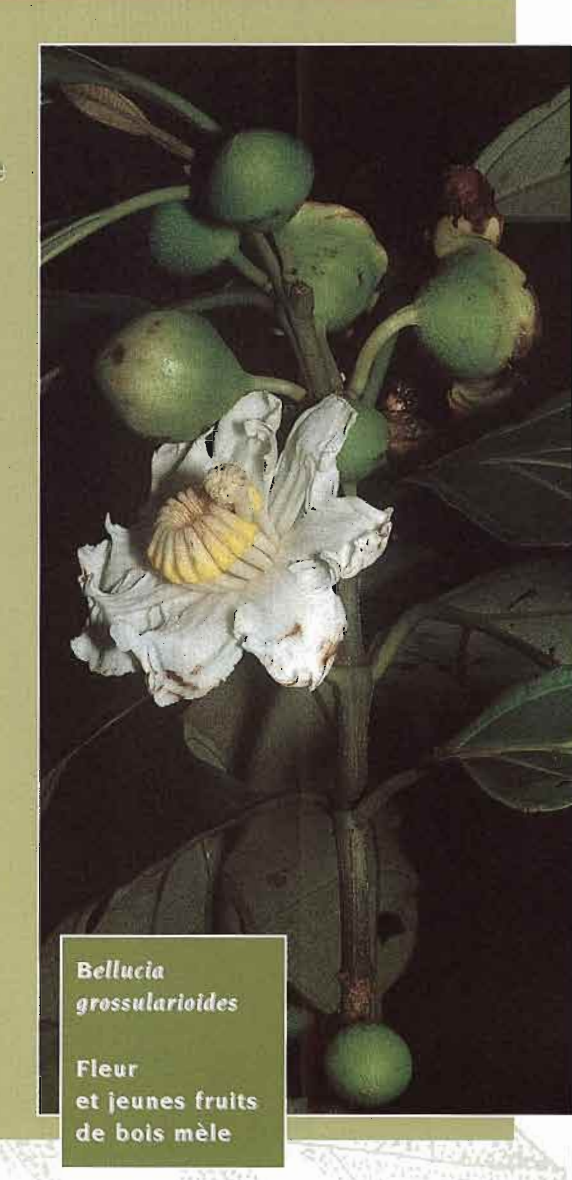
Plante aquatique immergée

famille

Melastomataceae

Bellucia grossularioides (L.) Triana

Melastomataceae



Synonymies

Apatitia blakeoides Desv. ;
Bellucia aubletii Naud. ;
Bellucia hostmanii Naud.

Noms vernaculaires

Créole : bois mèle [bwa-mèl], mésoupou, bois messe [bwa-lanmès].
Wayãpi : pɨsulu.
Palikur : asaki.
Portugais : mandapuça, araça-de-anta, goiaba-de-anta, muuba.

Écologie, morphologie

Arbre moyen, commun en forêt secondaire récente et ancienne.

Collections de référence

Grenand 857 ; Prévost 1452 ; Prévost et Sabatier 4133.

Emplois

Les Wayãpi utilisent en association les feuilles de cette espèce comme émollient pour soigner les furoncles : deux feuilles de *Bellucia*, deux feuilles de pimentier (cf. *Capsicum frutescens*, Solanacées) et deux feuilles de *Omphalea diandra* (Euphorbiacées) sont préparées en décoction, qui, légèrement refroidie par de l'eau fraîche, est appliquée instantanément avec un coton sur les furoncles.

Bellucia grossularioides

Fleur et jeunes fruits de bois mèle

Le même remède est parfois utilisé pour prévenir un éventuel retour de la furonculose[1].
Chez les Palikur, les feuilles, mises à macérer dans l'eau froide, sont utilisées pour laver les chiens afin de les rendre plus performants à la chasse (BERTON, 1997).
L'écorce est encore employée de nos jours par les Kali'na et les Wayãpi comme colorant (GRENAND et PRÉVOST, 1994).

Étymologie

Créole : de *bois*, « arbre » et *mèle*, « merle », parce que les fruits sont consommés par divers Turdidés d'Amérique tropicale ; par ailleurs, *mesle* est le nom dialectal du « néflier » dans le centre-nord de la France (REY, 1998).

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette espèce est utilisée comme fongicide chez les Caboclos du bas Tapajos (BRANCH et SILVA, 1983). Les feuilles écrasées d'une espèce proche, *Bellucia umbellata* Gleason sont utilisées pour soigner les foulures chez les Barasana d'Amazonie colombienne (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

Clidemia dentata D. Don

Melastomataceae

Noms vernaculaires

Créole : radié macaque [radjé-makak].
Wayãpi : ɨmɨ'ɨ lã.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Arbuste du sous-bois des forêts primaire et secondaire.

Collections de référence

Grenand 1549 ; Lescure 287 ; Oldeman et Tiburce 985.

Emplois

Cf. *infra* l'utilisation par les Créoles à *Clidemia hirta*.

Étymologie

Wayãpi : *ɨmɨ'ɨ*, « autre arbre de la même famille » (*Myriaspora egensis* DC.) et *lã*, « qui ressemble ». Les feuilles des deux espèces sont très proches.

Clidemia hirta (L.) D. Don

Melastomataceae

Synonymies

Melastoma elegans Aublet ;
Staphidium elegans (Aubl.) Naud.

Noms vernaculaires

Créole : radié macaque [radjé-makak].
Wayãpi : ka'a ɨyui.
Palikur : kasiuβan.
Portugais : pixirica, catininga.

Écologie, morphologie

Arbrisseau commun en végétation secondaire et rudérale.

Collections de référence

Grenand 1606, 1874 ; Moretti 1361 ; Prévost 3765.

Emplois

Les Créoles utilisent tout particulièrement cette espèce comme cicatrisant, surtout pour les vieilles plaies infectées qui ne parviennent pas à se refermer : on les lave avec la décoction des feuilles qui sont ensuite appliquées en cataplasme humidifié de temps à autre avec le reste de la décoction[1].



Clidemia hirta

Fleurs et feuilles de radié macaque

Les Palikur ont adopté récemment ce remède (BERTON, 1997).
Les feuilles sont aussi préparées en tisane qui serait antidysentérique et antispasmodique.
La macération des feuilles dans l'eau fraîche est utilisée en lavement génital comme antiseptique dans les cas d'hémorragies. Enfin, tant chez les Créoles que les Saramaka, le bain préparé en décoction avec les feuilles sert à combattre l'anémie palustre.
Chez les Palikur, les rameaux feuillus servent à préparer une décoction qui est bue, à raison d'une cuillère par jour, par les femmes qui ont des règles trop abondantes.

Étymologie

Créole : de *radié*, « petite plante » et *macaque*, « capucin brun (*Cebus apella*) », parce que les poils sont roux comme ceux de ce singe.
Wayãpi : de *ka'a*, « plante » et *ɨyui*, « bulle », « la plante à bulle », parce que les racines battues servaient autrefois de savon.
Palikur : *kasiu*, de *psivie*, « poils » et *βan*, « feuille, plante ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cet usage est aussi signalé dans le bas Amazone pour soigner les brulûres, les irritations de la peau ou les piqûres d'insecte infectées (AMOROZO et GÉLY, 1988).

Miconia poeppigii Triana — Melastomataceae

Synonymie

Miconia surinamensis Gleason[1].

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : wamutu'ɨ, mutu'ɨ.
Palikur : kamata.

Écologie, morphologie

Arbre petit à moyen des forêts secondaires anciennes.

Collections de référence

Grenand 1799 ; Grenand et Prévost 1005.

Emplois

Chez les Palikur, l'écorce préparée en décoction donne une tisane antidiarrhéique.

Selon BERTON (1997), l'écorce est également grattée, pilée puis appliquée avec du sel sur les abcès non ouverts (*kumẽ*).
Pour une autre utilisation, cf. à *Solanum crinitum*, Solanacées.

Chimie et pharmacologie

Des racines de divers *Miconia* du nord du Brésil, ont été isolés des dérivés phénoliques aux propriétés bactériostatiques (BERNAYS *et al.*, 1984).

Note comparative

1. Cette espèce est confondue sous le même nom par les Wayãpi et les Palikur avec *Miconia longifolia* (Aubl.) DC. (Berton 181 ; Grenand 443, 1269).

Miconia racemosa (Aubl.) DC.

Melastomataceae

Synonymies
Hartigia oblongifolia Miq. ;
Melastoma racemosa Aublet.

Noms vernaculaires
Cf. *Clidemia hirta* pour le nom créole.

Écologie, morphologie
Petit arbre des forêts primaire et secondaire.

Collections de référence
Moretti 107 ; Prévost 1128.

Emplois
Les Créoles utilisent parfois cette espèce de la même façon que *Clidemia hirta*.

Chimie et pharmacologie
Cf. *supra* chimie à *Miconia poeppigii*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Rhynchantera grandiflora (Aubl.) DC.

Melastomataceae

Synonymie
Melastoma grandiflora Aublet.

Nom vernaculaire
Créole : coquelicot [kokéliko, kokikio]
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie
Arbuste commun des savanes côtières.

Collections de référence
Jacquemin 1650 ; Moretti 167 ; Prévost 3281.

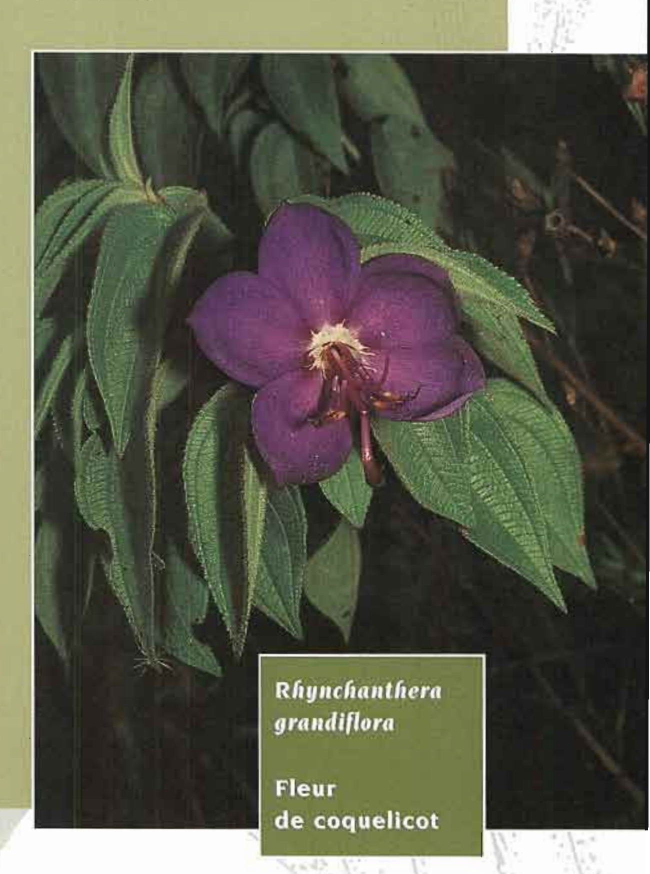
Emplois
L'infusion des feuilles est prise par les Créoles pour soulager l'inflammation des bronches[1]. On prépare avec les fleurs un sirop contre la toux ; une seule fleur suffit pour préparer un sirop destiné aux nourrissons.

Étymologie
Créole : du français *coquelicot*, espèce européenne de Papavéracées[2].

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. Les feuilles sont utilisées en infusion fébrifuge par les Caboclos du Rio Madeira (DI STASI *et al.*, 1994).

2. L'usage de cette plante, plus que son aspect, a inspiré le rapprochement avec la plante européenne.



Rhynchanthera grandiflora

Fleur de coquelicot

Tibouchina multiflora (Gardn.) Cogn.

Melastomataceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : tukwa mna.

Écologie, morphologie

Arbrisseau rudéral et ornemental.

Collection de référence

Berton 216.

Emplois

La décoction des feuilles associées, par les Palikur, à celles de goyavier (cf. *Psidium guajava*, Myrtacées) est bue contre la diarrhée.
Les feuilles malaxées avec l'huile de *carapa* (cf. *Carapa guianensis*, Méliacées) ou d'*awara* (cf. *Astrocaryum vulgare*, Arecacées) servent à masser le ventre des femmes souffrant d'une descente de matrice (BERTON, 1997).

Étymologie

Palikur : *tukwa mna*, de *tukwa*, « pigeon (*Columba cayennensis*) » et *mna*, « feuille ».

famille

Meliaceae

Carapa guianensis Aublet

Meliaceae

Noms vernaculaires

Créole : carapa [karapa, krapa][1].
Wayãpi : yanɨ.
Palikur : tiβiru.
Portugais : andiroba.

Écologie, morphologie

Grand arbre commun en forêt primaire et dans les vieilles forêts secondaires.

Collections de référence

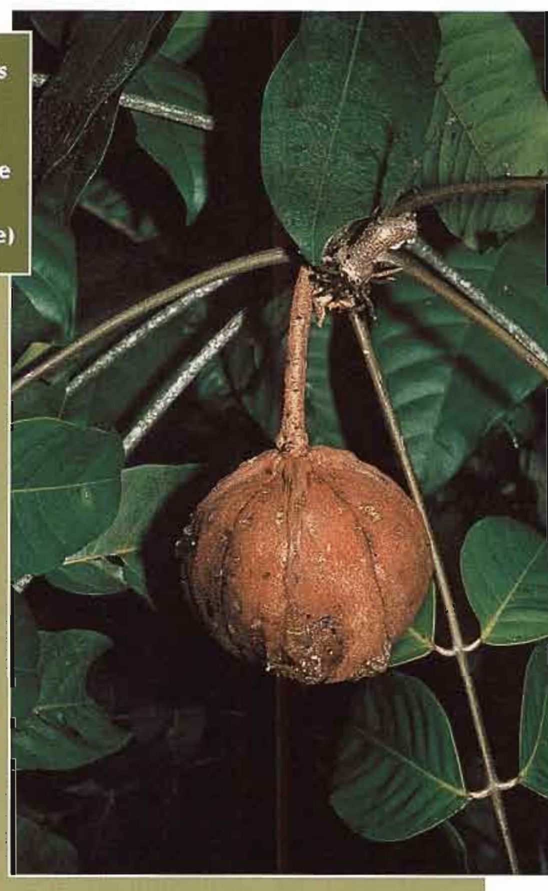
Grenand 539, 1408, 3170 ; Lescure 410 ; Prévost 3389.

Emplois

Le genre *Carapa*, dont la répartition à l'état naturel est très vaste – puisqu'il inclut l'Afrique forestière –, constitue un groupe de plantes caractéristiques des civilisations indigènes d'Amérique tropicale.
Les données sur les propriétés de *Carapa guianensis* sont abondantes dans la littérature tant ethnographique que botanique.
Elles sont par ailleurs très convergentes et nous en donnerons ici un résumé à la lumière de nos propres observations.
L'ensemble des parties de la plante possède une forte amertume, mais seules les graines et (ou) l'écorce sont en général utilisées.
Le produit le plus élaboré qui soit tiré du *carapa* est la célèbre « huile de carapa » fabriquée artisanalement par toutes les communautés de Guyane, dont les Wayãpi et les Palikur, ainsi que par d'autres Amérindiens guyano-amazoniens. Elle est également utilisée industriellement dans la savonnerie au Brésil et en Guyana (LE COINTE, 1, 1922 ; POLAK, 1992).
Pour préparer cette huile, les Wayãpi font bouillir pendant plusieurs heures dans un vieux pot rempli d'eau, une grande quantité de graines qui est ensuite mise à reposer pendant plusieurs jours avant d'être débarrassée des enveloppes.
La masse grisâtre des cotylédons ramollis et regorgeant de graisse est disposée au soleil dans une spathe de palmier inclinée, coupée à une extrémité et montée sur deux tréteaux pour permettre un écoulement.
L'huile tombant goutte à goutte est recueillie dans un récipient placé au pied. Si le soleil est chiche, un petit feu peut être entretenu sous les tréteaux, cependant que par temps de pluie, l'édifice est couvert.
Chez les Wayãpi, comme ailleurs en Amazonie, cette huile est associée à l'usage du *roucou* (*Bixa orellana*, Bixacées) dont elle est le solvant majeur.
Cependant, si le *roucou* est considéré comme une protection magique, l'huile de *carapa*, elle, protège contre la pluie et le froid et constitue un puissant répulsif contre les insectes (chiques, moustiques, tiques...).
Des observations similaires aux nôtres ont été faites par ROTH (1924) chez

Carapa guianensis

Fruit de carapa (capsule ligneuse à quatre valves pour cette espèce)



les Amérindiens de Guyana, par le Dr RICHARD chez les Créoles sainte-luciens en Guyane française (1937), ou encore par CREVAUX (1883) chez les Amérindiens de Colombie. L'huile est en outre souvent ointe seule chez les Wayãpi, les Palikur et les Créoles pour faire lâcher prise aux tiques, aux poux de tête et aux *poux d'agouti* (*Schongastia guianensis*). Dans ce dernier cas, les informateurs insistent sur l'effet calmant et anti-inflammatoire sur les démangeaisons. Ce sont les mêmes propriétés que les Palikur ont retenues en utilisant l'huile en usage externe contre la gale (associée à *Irlbachia alata*, Gentianacées) ou en la mélangeant à la décoction de *Potalia amara* (Loganiacées) contre les dépôts de pus. On retrouve ce dernier usage pour l'écorce chez les Tiriyo (CAVALCANTE et FRIKEL, 1973) et pour l'huile chez les Caboclos amazoniens (LE COINTE, 1934). Un rôle non négligeable de l'huile de *carapa* est celui de liniment en cas de fatigue après la chasse chez les Wayãpi (dans ce cas, l'association avec le *roucou* pour se débarrasser des atteintes malignes des esprits est indispensable), ou en cas de claquage musculaire, en association avec l'amidon de manioc chez les Palikur et les Créoles.
Pour un autre usage de l'huile chez les Palikur, cf. *Gossypium barbadense* (Malvacées).
Chez les Palikur également, la décoction de l'écorce sert à laver le visage des personnes atteintes d'acné, visage qui est ensuite oint d'huile seule. Par ailleurs deux cuillers à café par jour de cette décoction constitue un régime pour ne pas grossir et même pour maigrir. Pour d'autres usages, cf. *Kalanchoe pinnata* (Crassulacées) et *Chromolaena odorata* (Astéracées).
Chez les Créoles enfin, l'huile est un adjuvant dans de nombreuses préparations pour soigner les maladies de peau ainsi que pour diverses médications pour les enfants ; elle est aussi utilisée, additionnée de miel et de jus de citron, pour soigner les maux de gorge et pour faire baisser la fièvre[2].

Étymologie

Créole : *carapa* est un emprunt aux langues karib. Palikur :*tißiru* de *tißiye*, « amer ».

Chimie et pharmacologie

Les composés amers sont des méliacines, terpènes oxygénés proches des quassinoïdes (cf. Simaroubacées) dont l'andirobine et la 6 α-hydroxygédunine (CONNOLLY, 1983). Pour les propriétés de ces composés, se reporter à *Guarea guidonia* (Méliacées).
HILDITCH et WILLIAMS (1964) ont déterminé la composition en acides gras de l'huile de *carapa* (en pourcentage des molécules) : acide palmitique 30,7 ; acide stéarique 6,9 ; acide arachidique 2,0 ; acide hexadécénoïque 1,0 ; acide oléique 49,7 ; acide linoléique 9,0 ; acide linolénique 0,7.
D'après NAKANISHI *et al.* (1965), les feuilles, les fruits et les écorces de tronc présentent un pouvoir bactéricide sur quelques germes, mais les graines sont sans action.
Cependant, les propriétés anti-inflammatoires de l'huile sont généralement attribuées aux triterpènes présents dans les graines et les écorces de tronc.

Notes comparatives

1. Les populations de Guyane distinguent deux *carapas* (*carapa rouge* et *blanc* des Créoles et *yanɨ pilã* et *sĩ* des Wayãpi), mais il est peu probable qu'ils correspondent à *Carapa guianensis* et *Carapa procera* A. DC., le critère de distinction retenu par les diverses communautés étant la couleur du bois. *Carapa procera* est également une espèce de la forêt primaire.

2. Enfin, d'autres usages de l'écorce sèche ou fraîche, signalés de la Guyane par RICHARD (1937) et LEMÉE (IV, 1956) n'ont pas été retrouvés par nous. Préparée en infusion ou en macération, elle constituait un remède contre les vers intestinaux et la dysenterie. L'infusion amère des écorces est utilisée en Amazonie brésilienne comme vermifuge, fébrifuge ainsi que comme tonifiant (SCHULTES et RAFFAUF, 1990). À côté d'usages similaires ou proches de ceux décrits pour la Guyane, AMOROZO et GÉLY (1988), signalent chez les Caboclos du bas Amazone l'utilisation en bain de la décoction de l'écorce pour les « problèmes utérins » ou de l'huile en onction pour soigner la *desmentidura* (équivalent à la *blesse*) tandis que VAN ANDEL (2000) pour le nord-ouest de la Guyana, indique la décoction de l'écorce bue pour traiter la malaria et pour nettoyer les ulcères dus à la leishmaniose. Ce dernier usage est aussi donné par FLEURY (1991) pour les Aluku ainsi que pour soigner plaies et coupures et par POLAK (1992) pour la Guyana.

Carapa procera A. DC. Meliaceae

Synonymie
Carapa surinamensis Miq.

Noms vernaculaires
Mêmes noms que *Carapa guianensis*.

Écologie, morphologie
Grand arbre commun par place en forêt primaire.

Collection de référence
Prévost 4658.

Emplois
En Guyane, *Carapa guianensis* et *Carapa procera* sont confondus, bien que soient distinguées une forme « blanche » et une forme « rouge » (cf. note 1 à *Carapa guianensis*).
C. *procera* remplace par endroit son congénère C. *guianensis*.

Chimie et pharmacologie
Il est probable que la composition en matières grasses des graines des deux espèces de *carapa*, employées indifféremment, soit très similaire, aucune différence de qualité n'étant signalée.

Guarea gomma Pulle Meliaceae

Noms vernaculaires
Créole : bois jacquot [bwa-jako].
Wayãpi : payawalu'ɨ sili.
Palikur : karavia[1].
Portugais : jatuauba-preta.

Écologie, morphologie
Grand arbre peu commun de la forêt primaire.

Collections de référence
De Granville 447 ; Grenand 1059, 1837 ; Jacquemin 2288.

Emplois
Chez les Palikur, la décoction de l'écorce de tronc est utilisée comme vomitif contre les maladies de foie. Pour obtenir une bonne *purge*, la décoction doit être consommée

tiède. La même décoction prise pendant trois jours à jeun permet d'éliminer les vers intestinaux.

Étymologie

Créole : de *bois*, « arbre » et *jacquot*, « perroquet » (*Amazona farinosa*). Cet oiseau en consomme les fruits.
Wayãpi : de *payawalu'ɨ*, cf. espèce suivante et *sili*, « fine », parce que les feuilles sont plus étroites.

Chimie et pharmacologie

Se reporter à *Guarea guidonia*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. D'autres *Guarea*, portant le même nom vernaculaire, sont probablement utilisés de la même façon par les Palikur.



Guarea gomma

Guarea grandifolia A. DC.

Meliaceae

Synonymie
Guarea megantha Adr. Juss.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : payawalu'ɨ.
Palikur : —
Portugais : jatuauba-preta.

Écologie, morphologie
Grand arbre rare de la forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 1062 ; Prévost et Grenand 924.

Emplois
Les Wayãpi affirment que la sève qui s'écoule de cet arbre après incision profonde est toxique et possède un goût brûlant : elle se présente d'abord sous forme de gouttes jaunes qui rougissent ensuite à l'air.
On en ajoutait jadis en petites quantités dans une des bières de manioc, le *payawalu*, faite à partir de cassaves moisies, pour en renforcer le degré alcoolique.
Les mêmes Amérindiens disent en outre du jaguar qu'il aime faire ses griffes sur l'écorce de cette espèce pour les empoisonner.

Étymologie
Wayãpi : de *payawalu*, « une bière de manioc » très enivrante et *ɨ*, « arbre ». Il est ainsi nommé à cause de la toxicité de sa sève.

Chimie et pharmacologie
Se reporter à *Guarea guidonia*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Guarea grandifolia

Fruit et graines entourées d'une arille blanche

Guarea guidonia (L.) Sleumer

Meliaceae

Synonymies
Guarea trichilioides L. ;
Guarea guara (Jacq.) P. G. Wilson.

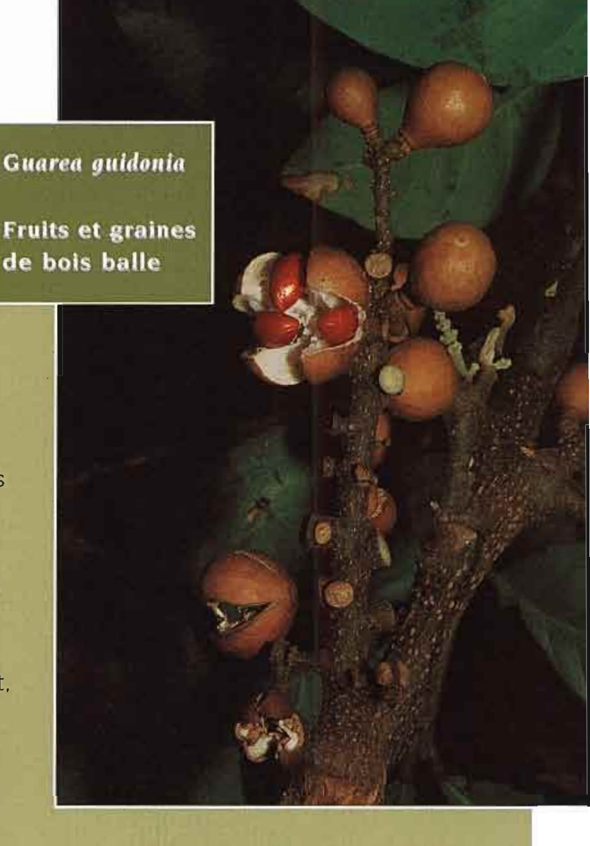
Noms vernaculaires
Créole : bois calumet [bwa-kalimè] (HECKEL, 1897, vieilli) ;
bois balle [bwa-bal] (LEMÉE, 1956),
bois gros bec [bwa-gro-bèk].
Wayãpi : yatoa'ɨ sĩ, yatoa'ɨ sili.
Palikur : —
Portugais : jatuauba-branca, marinheiro.

Écologie, morphologie
Arbre moyen commun en forêt secondaire.

Collections de référence
Moretti 878 ; Prévost et Grenand 1017 ; Prévost 3631.

Emplois
Bien que nous n'ayons aucune utilisation actuelle de cet arbre, nous le mentionnons ici car il est signalé dans plusieurs ouvrages déjà anciens, comme particulièrement

toxique et dangereux (HECKEL, 1897 ; LEMÉE, IV, 1956 ; DESCOURTILZ, 1827-1833)[1].



Guarea guidonia

Fruits et graines de bois balle

Chimie et pharmacologie

La famille des Méliacées se caractérise sur le plan chimique par la présence assez générale de triterpènes oxygénés du type limonoïdes appelés méliacines, structurellement proches des quassinoïdes (cf. Simaroubacées). Ces composés présentent de remarquables propriétés antinéoplasiques, actuellement très étudiées par les équipes du *National Cancer Institute* aux États-Unis. En collaboration avec J. Polonsky de l'Institut de chimie des substances naturelles et de G. R. Pettit, du *National Cancer Institute*, une étude chimique détaillée de cette espèce a pu être réalisée à partir d'un échantillon d'écorce de racine que nous avons récolté. Un nouveau triterpène a été isolé : la 14,15 β-époxyprieurianine, à côté de la prieurianine, composé déjà connu. Ces produits inhibent de façon significative la leucémie murine P 388 (PS *in vitro*) (LUKACOVA *et al.*, 1982).
Cependant, ces composés ne peuvent expliquer à eux-seuls la toxicité attribuée à cette plante, réputation que nous attribuons volontiers à une erreur assez fréquente en ethnobotanique, qui résulte du strict recopiage de la littérature, y compris de ses erreurs.
La seule toxicité réelle, quoique modeste, a été mise en évidence pour les fruits dont les graines auraient en outre des vertus anti-inflammatoires. Enfin, selon HOEHNE (1939), de l'incision du tronc s'écoulerait un latex qui fournirait le *sandahwood oil*, au fort parfum de rose. Un composé aromatique a bien été isolé de l'écorce de tronc : la fissinolide, mais il convient tout de même de noter qu'aucun d'entre nous n'a jamais observé d'exsudation de latex.

Note comparative

1. L'écorce interne, préparée en décoction, est utilisée comme vomitif dans les communautés amérindiennes du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000). Les Mosetene de Bolivie préparent une tisane avec différentes parties de cet arbre comme abortif et pour combattre l'anémie et les douleurs rénales (MUÑOZ *et al.*, 2000b).

Guarea pubescens (L. C. Rich.) Adr. Juss. ssp. *pubescens*

Meliaceae

Synonymies

Guarea affinis Adr. Juss. ; *Guarea concinna* Sandwith ; *Guarea richardiana* Adr. Juss.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : kaliaku laka'a.
Palikur : isauminyo.

Écologie, morphologie

Arbre moyen de la forêt primaire assez commun par place.

Collections de référence

Lescure 322 ; Prévost et Grenand 904, 949, 1965, 4329.

Emplois

Cette espèce est encore parfois utilisée par les Wayãpi pour ses propriétés toxiques. Les pointes de flèche taillées dans son bois vert sont censées, selon l'expression des Amérindiens, *ramollir* les cervidés blessés et permettre ainsi de les achever facilement.

Étymologie

Wayãpi : de *kaliaku*, « daguet gris » (*Mazama gouazoubira*) et *laka'a*, « être courbatu, rompu de fatigue ». Le nom fait référence à l'effet du poison sur les cervidés.

Guarea pubescens (L. C. Rich.) Adr. Juss. ssp. *pubiflora* (Adr. Juss.) Pennington

Meliaceae

Synonymie

Guarea publiflora Adr. Juss.

Collections de référence

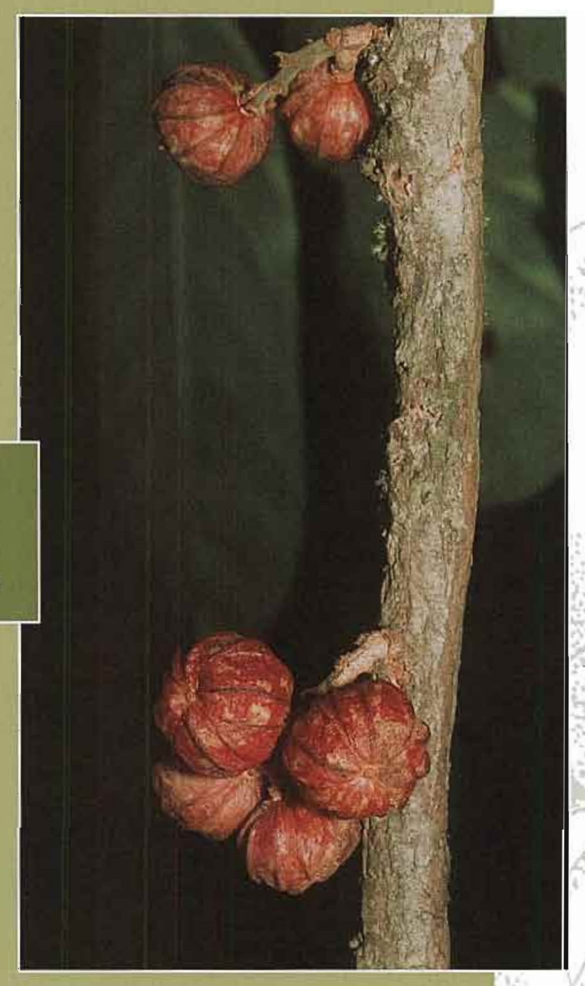
Grenand 222 ; Prévost et Grenand 951 ; Moretti 378, 1176.

Noms vernaculaires et emplois

Cette sous-espèce est totalement confondue, par les Wayãpi, avec la précédente.

Chimie et pharmacologie

Se reporter pour la chimie à *Guarea guidonia*. Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Guarea pubescens

Fruits acaules

famille

Menispermaceae

Abuta barbata Miers

Menispermaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : pakasa ɨpo.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Grosse liane peu commune de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1358, 1453 ; Jacquemin 1702, 2340 ; Prévost et Grenand 900.

Emplois

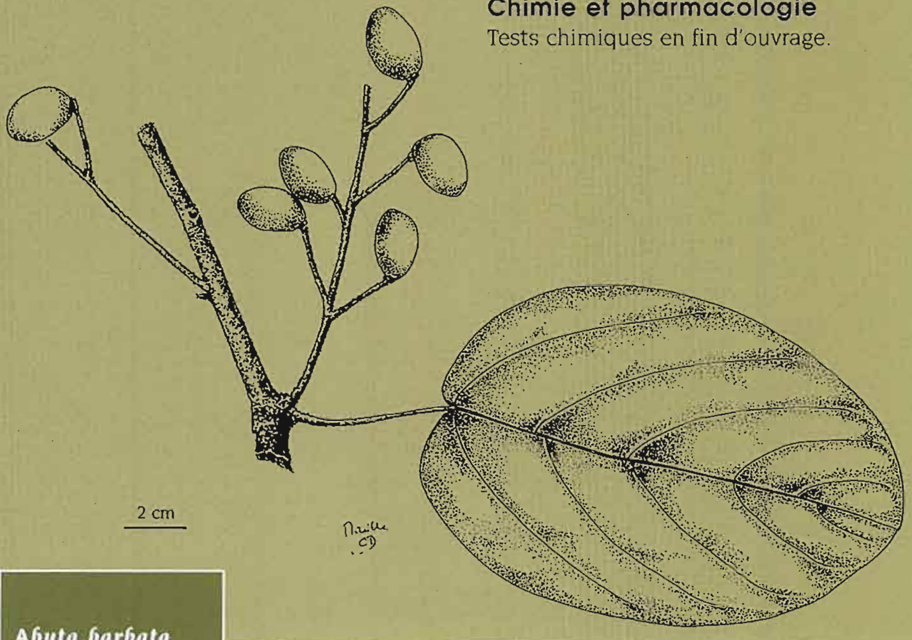
Chez les Wayãpi, la tige et l'écorce grattées ainsi que les feuilles sont préparées en décoction utilisée en bain fébrifuge.

Étymologie

Wayãpi : de *pakasa*, « arbre *Bagassa guianensis*, Moracées » et *ɨpo*, « liane », « la bagasse lianescente », ainsi nommée en raison de la ressemblance du feuillage des deux espèces.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Abuta barbata

Abuta grandifolia (Mart.) Sandw.

Menispermaceae

Synonymies

Abuta concolor Poepp. et Endl.

Noms vernaculaires

Créole : cannelle sauvage,
bois bandé cannelle [bwa-bandé-kannèl],
cannelle grand bois.
Wayãpi : yanɨ ɨpo.
Palikur : ihip iβatye.
Portugais : abutuá, abuta-branca.

Écologie, morphologie

Arbuste sarmenteux assez commun en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 1872, 2054 ; Jacquemin 1703 ; Moretti 401, 1039.

Emplois

Les Créoles préparent divers organes de cette plante (feuilles, écorces et racines) en macération dans le rhum ; celle-ci est bue pour ses effets aphrodisiaques.
Les Wayãpi utilisent accessoirement cette espèce comme *Abuta sandwithiana* auquel ils donnent le même nom mais qu'ils ne confondent pas, le bois de *Abuta grandifolia* étant blanc et celui de *Abuta sandwithiana* d'un beau jaune vif.
Les Palikur, quant à eux, utilisent cette espèce comme *Strychnos oiapocensis* (Loganiacées)[1].

Étymologie

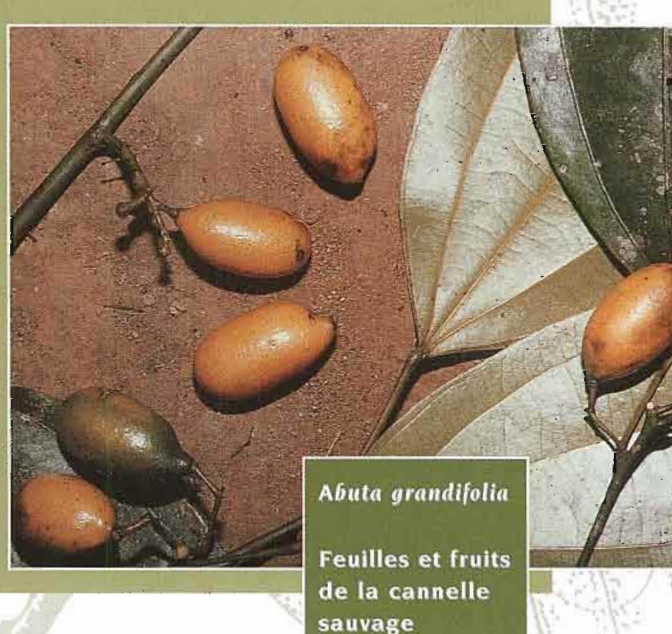
Créole : *bois bandé cannelle*, de *bois bandé*, « autre espèce aphrodisiaque » (cf. *Ptychopetalum olacoides*, Olacacées) et *cannelle*, « espèce aromatique importée d'Asie (*Cinnamomum verum* J. Presl., Lauracées) ».
Les feuilles du cannellier, connu dans sa région d'origine comme aphrodisiaque, et celles de *Abuta grandifolia* sont très comparables. Pour cette raison, il nous semble vraisemblable que nous soyons en présence d'une transposition sur la seconde espèce des vertus attribuées à la première.

Chimie et pharmacologie

Des écorces, ont été isolés trois alcaloïdes du type bisbenzylisoquinolèine, dont l'un, la krukovine, présente *in vitro* une bonne activité antimalarique (Steele *et al.*, 1999).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. L'usage d'*Abuta grandifolia* est très connu dans toute l'Amazonie mais il est plutôt diversifié ; en Amazonie colombienne et équatorienne, les tiges et les racines sont avant tout utilisées par plusieurs ethnies amérindiennes (Siona, Karijona, Andoke...) comme composante des curares. D'autres Ménispermacées des genres *Abuta*, *Chondodendron* et *Curarea*, sont également utilisées à cette fin (Ribeiro *et al.*, 1999). L'infusion des feuilles en Amazonie équatorienne et celle de l'écorce chez les Tiriyo, est utilisée comme stomachique. Chez les Quechua de l'Amazonie équatorienne, les feuilles préparées en compresse servent à soigner les inflammations oculaires et les morsures de serpent venimeux. L'infusion des feuilles est bue comme fébrifuge chez les Siona (Cavalcante et Frikel, 1973 ; Schultes et Raffauf, 1990). Enfin chez les Urubu-Ka'apor, l'espèce est utilisée comme contraceptif ou pour stopper les règles trop abondantes (Balée, 1994).

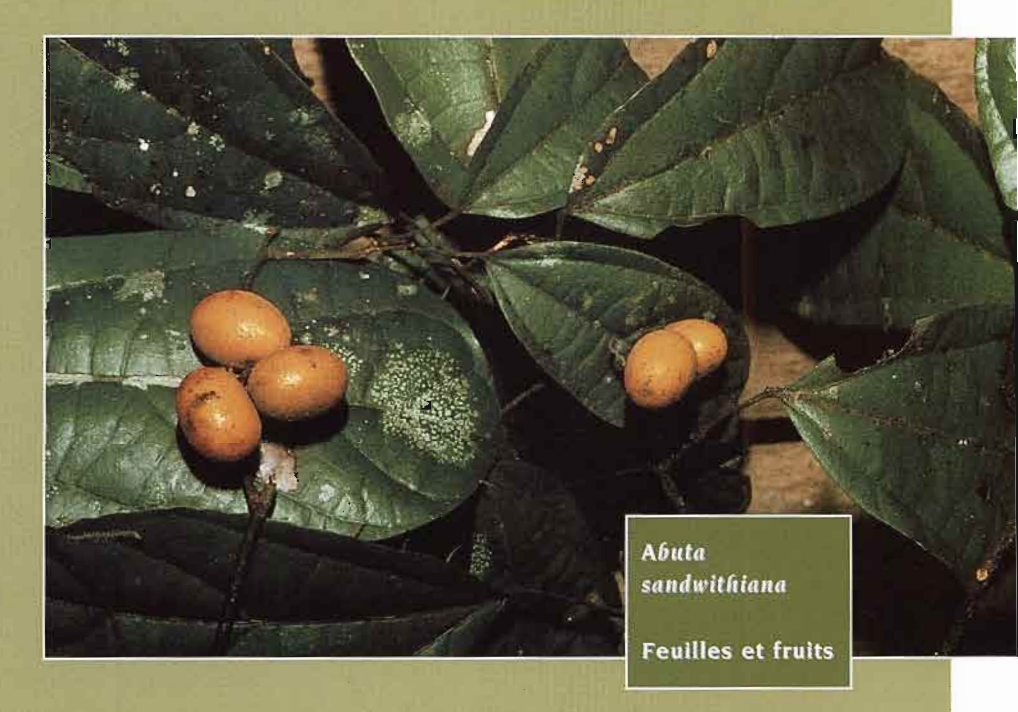


Abuta grandifolia

Feuilles et fruits de la cannelle sauvage

Abuta sandwithiana Krukoff et Barneby

Menispermaceae



Abuta sandwithiana

Feuilles et fruits

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : yanɨ ɨpo.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane de taille moyenne fréquente en forêt primaire dans la région du haut Oyapock[1].

Collections de référence

Grenand 471, 861, 1350 ; Jacquemin 2322 ; Prévost et Grenand 928.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'écorce et la tige grattées et préparées en décoction sont l'analgésique dentaire préféré à tout autre. La décoction très amère est appliquée en bain de bouche mais ne doit pas être avalée en raison de sa toxicité[2].

Étymologie

Wayãpi : de *yanɨ*, « arbre *carapa*, *Carapa spp.* (Méliacées) » et *ɨpo*, « liane », en raison de sa grande amertume, comparable à celle de cet arbre.

Chimie et pharmacologie

L'étude chimique des racines révèle des teneurs en alcaloïdes assez élevées : 0,43 % d'alcaloïdes tertiaires non phénoliques ; 0,11 % d'alcaloïdes tertiaires phénoliques et 2 % d'ammoniums quaternaires. Sept bases tertiaires ont été isolées, toutes des protoberbérines et deux d'entre elles ont été identifiées, la tétrahydropalmatine et la xylopine. Trois bases quaternaires ont été isolées, dont la palmatine (alcaloïde majoritaire de cette plante) et le dérivé quaternaire de la xylopine.

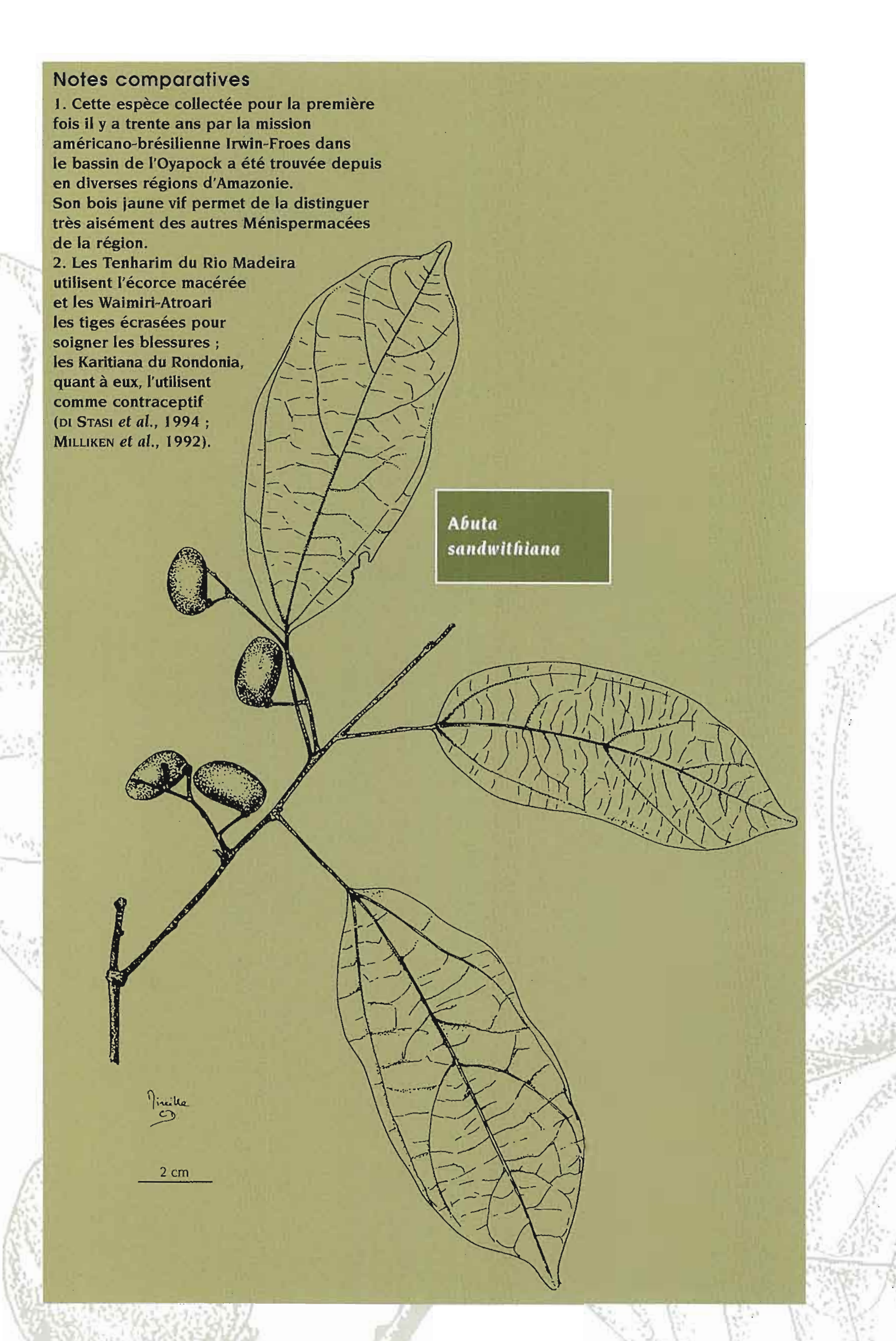
L'étude pharmacologique réalisée confirme l'efficacité en médecine traditionnelle. Il est à remarquer que l'ensemble des alcaloïdes de A. *sandwithiana*, des tétrahydroprotoberbérines, ne sont pas particulièrement connus pour des propriétés analgésiques et que c'est donc la première fois qu'une telle activité pour ce type d'alcaloïdes est mise en évidence.

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette espèce collectée pour la première fois il y a trente ans par la mission américano-brésilienne Irwin-Froes dans le bassin de l'Oyapock a été trouvée depuis en diverses régions d'Amazonie.
Son bois jaune vif permet de la distinguer très aisément des autres Ménispermacées de la région.

2. Les Tenharim du Rio Madeira utilisent l'écorce macérée et les Waimiri-Atroari les tiges écrasées pour soigner les blessures ; les Karitiana du Rondonia, quant à eux, l'utilisent comme contraceptif (DI STASI *et al.*, 1994 ; MILLIKEN *et al.*, 1992).



Anomospermum chloranthum Diels ssp. *confusum* Krukoff et Barneby

Menispermaceae

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : away solo.
Palikur : —.

Écologie, morphologie
Grande liane rare de la forêt primaire.

Collections de référence
De Granville 3663 ; Grenand 1106 ; Jacquemin 2548.

Emplois
Cette espèce nous a été signalée par les Wayãpi comme étant un poison violent, d'autant plus dangereux que les fruits orangés sont d'aspect très attractif... et sont abondamment consommés par les animaux[1].

Étymologie
Wayãpi : de *away*, « arbuste *Thevetia peruviana* (Apocynacées) » et *solo*, « semblable », « semblable au *Thevetia peruviana* ».
Les fruits des deux espèces sont toxiques et présentent plus ou moins la même forme.

Chimie et pharmacologie
La présence d'alcaloïdes (0,03 % de bases tertiaires et surtout 0,4 % d'ammoniums quaternaires) explique la toxicité de cette plante. Elle est probablement due aux alcaloïdes du type tubocurarine aux propriétés curarisantes, déjà identifiées par King (1948) dans *Anomospermum grandifolium* Eichl.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Les Siona d'Amazonie équatorienne s'en servent pour fabriquer un curare (Schultes et Raffauf, 1990).

Orthomene verruculosa (Krukoff et Barneby) Krukoff et Barneby

Menispermaceae

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : yanɨ ɨpo.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Liane rare de la forêt primaire.

Collections de référence
Jacquemin 2360 ; Sastre 4714.

Emplois
Les Wayãpi utilisent parfois cette liane en remplacement de *Abuta sandwithiana*, avec laquelle ils ne la confondent cependant pas.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Sciadotenia cayennensis Benth.

Menispermaceae

Synonymie
Abuta umbellata Sagot.

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : wɨlalãkãyewɨ[1].
Palikur : —

Écologie, morphologie
Liane peu commune de la forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 599, 1415 ; Jacquemin 2339.

Emplois
Cette espèce toxique est utilisée comme charme pour la chasse par les Wayãpi. Les tiges et les feuilles servent à préparer une décoction qui est utilisée en bain par le chasseur avant de partir au bois. La piste de l'homme devient alors sinueuse comme les rameaux de la liane, et le gibier ne peut repérer son approche[2].

Étymologie
Wayãpi : de *wɨla*, « arbre », *ãkã*, « branche » et *yewɨ*, « descendre », « l'arbre aux branches descendantes », impliquant qu'elles ne suivent pas une direction habituelle.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. Ce nom est également porté par *Sparattanthelium guianense* (Hernandiacées). Les deux espèces sont confondues par les Wayãpi.
2. Plusieurs *Sciadotenia* entrent dans la préparation de curares en Amazonie occidentale (Schultes et Raffauf, 1990) ; *S. cayennensis* est utilisé par les Caboclos du bas Amazone pour soigner les contusions et les fractures en association avec *Scoparia dulcis* (Scrophulariacées) et pour *rafraîchir le sang* (Amorozo et Gély, 1988).



Sciadotenia cayennensis

Infrutescence en ombelle à l'extrémité d'un long pédoncule

Tinospora crispa (L.) Miers

Menispermaceae

Noms vernaculaires

Créole : liane amère [yann-anmè][1] (région de Cayenne).
Créole antillais : liane amère de Cayenne.
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

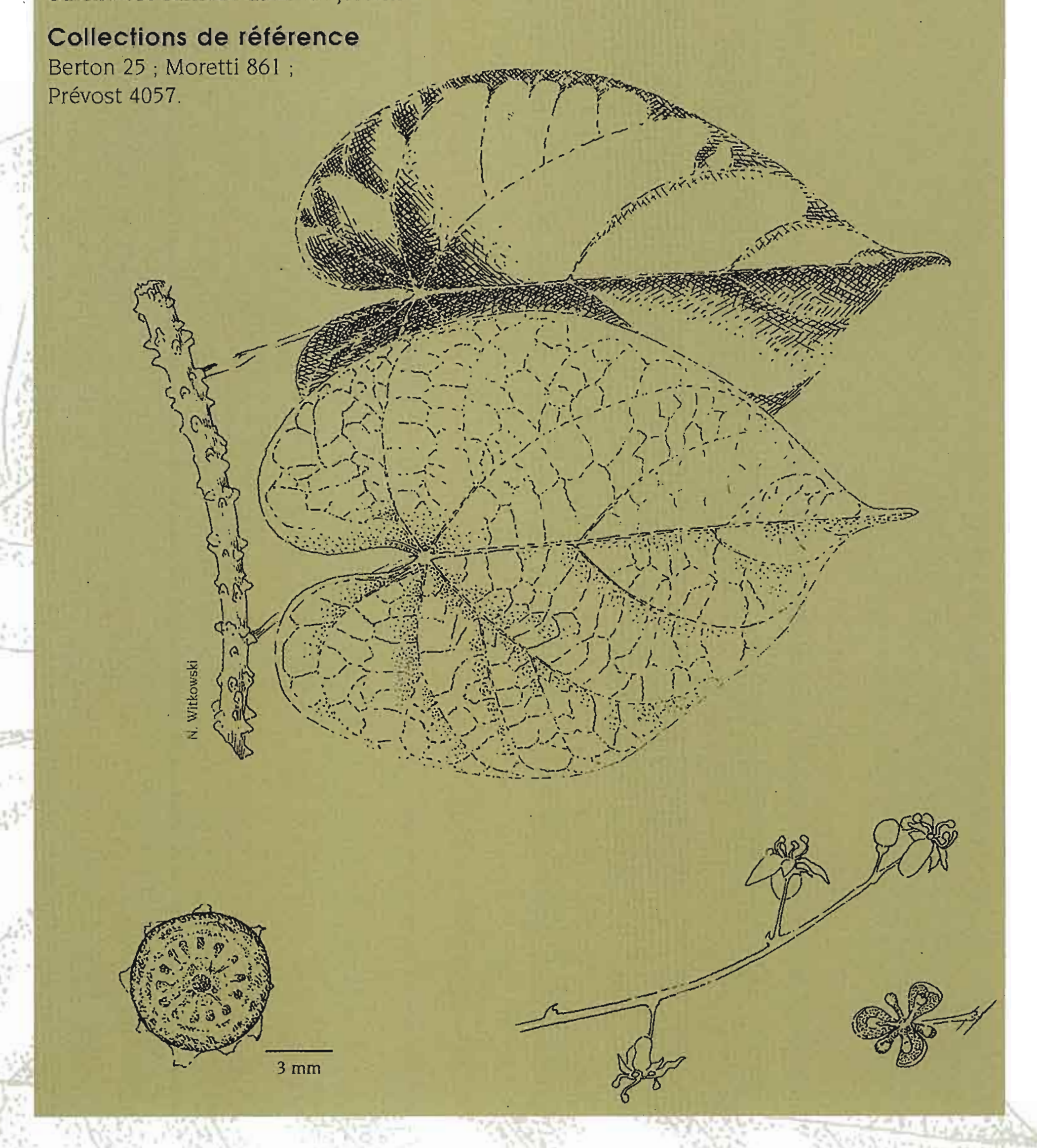
Liane commune dans la région de Cayenne où elle est cultivée dans les jardins[2].

Collections de référence

Berton 25 ; Moretti 861 ; Prévost 4057.

Emplois

Cette plante est abondamment utilisée par la médecine créole contre plusieurs affections.
Les tiges mises à macérer dans un alcool et parfois associées à l'écorce de *Quassia amara* (Simaroubacées) donnent un breuvage amer bu contre le diabète et l'albuminurie.





Tinospora crispa

Tiges et feuilles de la liane amère

La même partie de la plante macérée dans le rhum ou le vin blanc est également à la base d'un remède antipaludique administré à raison d'un verre à liqueur à jeun chaque matin. La macération dans le vin est un vermifuge et un stimulant de l'appétit administré surtout aux enfants. L'usage antidiabétique a récemment été adopté par les Palikur.

Chimie et pharmacologie

Les espèces du genre *Tinospora* sont parmi les plus employées en médecine traditionnelle de l'Asie et de l'Afrique ; elles renferment des alcaloïdes du type protoberbérine, berbérine et surtout palmatine (PARIS et BEAUQUESNE, 1939). Pour les propriétés de la palmatine, se reporter *supra* à *Abuta grandifolia*.

Les extraits chloroformiques et méthanoliques ont montré une importante activité antiplasmodiale *in vitro* sur culture de *Plasmodium falciparum* et *in vivo* sur souris infectée par *Plasmodium berghei* (CAVIN *et al.*, 1998). Plusieurs composants chimiques ont été identifiés : N-cis-féruloyltyramine, N-trans-féruloyltyramine et secoisolaricirésinol, ayant une activité antioxydante. De l'extrait chlorométhylènique, ont été isolés la vanilline, la syringine, les diterpènes borapétosides B et C, et les alcaloïdes N-formylnornuciférine (CAVIN *et al.*, 1998) et N-acylaporphine (PACHALY *et al.*, 1992). Des hétérosides flavoniques ont aussi été isolés (UMI-KALSOM et NOOR, 1995).
L'extrait aqueux de tige à la dose égale ou supérieure à 0,1 g/kg baisse la température rectale de rats rendus hyperthermiques par voie orale, 2 à 3 heures après l'administration. Cet effet disparaît aux doses inférieures. L'extrait alcoolique de tige n'est pas toxique pour les souris à la dose de 10 g/kg (*in* : *Thai Medicinal Plants*, 1992). Les propriétés antidiabétiques qu'on lui attribue en Malaisie comme en Guyane ont été confirmées et le mécanisme étudié. A également été confirmée l'activité hypoglycémiante des extraits aqueux sur des rats traités à l'alloxane. L'injection par voie intrapéritonéale à la dose de 50 mg/kg augmente aussi le taux d'insuline plasmatique. Enfin, les extraits de cette plante agissent sur la sécrétion de l'insuline (NOOR et ASHCROFT, 1989).

Notes comparatives

1. L'appellation *liane amère* représente un bon exemple du régionalisme propre à la pharmacopée créole, puisque dans la région du bas Oyapock, ce nom recouvrait il y a peu encore uniquement des *Aristolochia* (Aristolochiacées).

2. Elle semble maintenant s'être répandue dans les Antilles françaises où elle est aussi très employée en médecine créole sous le nom de *liane amère de Cayenne*, ce qui suggère son introduction depuis la Guyane (LONGUEFOSSE, 1995).

famille

Menyanthaceae

Nymphoides humboldtianum (Kunth) Kuntze

Menyanthaceae

Synonymie
Nymphoïdes indica (L.) Kuntze.

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : padidwan mehukamana.

Écologie, morphologie
Plante aquatique des marais de la basse Guyane.

Collection de référence
Grenand 1640.

Emplois
Cette espèce est utilisée par les Palikur de la même façon que *Nymphaea rudgeana* (Nymphéacées).

Étymologie
Palikur : de *padidwan*, « autre espèce, cf. *Nymphea* », *mehuka*, « tortue *Podocnemis unifilis* » et *amana*, « nourriture ».
À la différence de l'autre *padidwan*, cette espèce est donnée à manger aux tortues dans les viviers.



Nymphoides humboldtianum

Feuilles et fleurs à pétales frangés

famille

Mimosaceae

Dinizia excelsa Ducke

Mimosaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : peilili.
Palikur : —
Portugais : angelim-pedra.

Écologie, morphologie

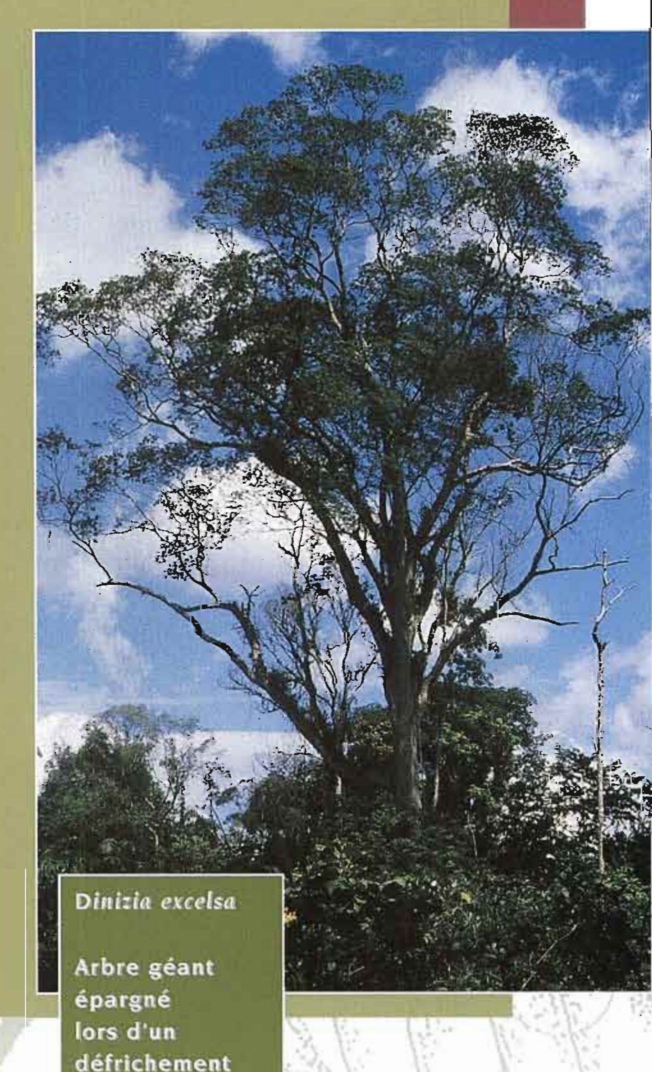
Grand arbre des forêts primaires de l'Amapá (Brésil).

Collections de référence

Nous n'avons pas échantillonné cet arbre qui croît dans la partie brésilienne du territoire wayãpi ; cependant nous avons rencontré cette espèce géante, aisément reconnaissable à son feuillage fin et son écorce desquamante, lors de voyages à l'Amapari (Amapá).

Emplois

Pour les Wayãpi, cet arbre, qui joue un rôle très important dans la mythologie et les rituels chamaniques, est le domaine des esprits *ayãtaime* et *peililiya* (F. GRENAND, 1982 ; TILKIN-GALLOIS, 1982). Son écorce préparée en décoction buvable constitue un remède réputé contre les morsures de serpent venimeux.



Dinizia excelsa

Arbre géant épargné lors d'un défrichement

Entada polyphylla Benth.

Mimosaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : kusi'u luway, ɨpo ɨyu'i, ɨpo sãwõ.
Palikur : kumak.
Portugais : cipó-escova, jipioca.

Écologie, morphologie

Liane ripicole ou de végétation secondaire.

Collections de référence

Grenand 566, 3279 ; Haxaire 574.

Emplois

Chez les Wayãpi, la racine battue et diluée dans l'eau servait de savon.
Les Palikur utilisent les racines tubérisées pour soigner l'acné et les taches du visage, en particulier celles apparaissant lors de la grossesse. La racine est râpée, diluée dans l'eau froide ; le jus est ensuite tamisé puis laissé à décanter. L'amidon récupéré est mis à sécher au soleil. Humecté avec de l'eau, on en fait un masque de beauté[1, 2].

Étymologie

Wayãpi : *kusi'u luway*, « queue de *macaque monpé* (*Chiropotes satanas*) » en raison de l'aspect de l'inflorescence ; *ɨpo*, « liane » et *ɨyu'i*, « bulle » ou *sãwõ*, « savon », en raison de l'usage. Palikur : *kumak*, « fromager, *Ceiba pentandra*, Bombacacées ». Le rapprochement n'a pas été explicité, l'origine du mot pouvant être différente (cf. note **2**).

Chimie et pharmacologie

Les activités anti-inflammatoires et cicatrisantes s'expliquent en partie par l'abondance des polysaccharides dans les tubercules des espèces de ce genre.

Notes comparatives

1. La racine est utilisée en shampooing dans le bas Amazone pour éliminer les pellicules (AMOROZO et GÉLY, 1988) ; les Tikuna du haut Amazone préparent, avec les graines, une décoction prise en gargarisme pour soigner la catarrhe (SCHULTES ET RAFFAUF, 1990).
2. M. E. Berton a aussi collecté sous le nom palikur de *kumak* une Asclépiadacée tubéreuse indéterminée (Berton 246) ayant un usage identique. On peut tenter une comparaison avec les indications de CORRÊA ([1926] II, 1984) qui signale sous le nom de *cumacaá* une Asclépiadacée d'Amazonie, *Elcomarhiza amilacea* Barb. Rodr., dont la racine tubéreuse réduite en poudre sert à traiter les blessures et les ulcères.

Inga alata Benoist

Mimosaceae

Noms vernaculaires

Créole : pois sucré [pwa-sikré][1].
Wayãpi : masulapa, ɨnga masulapa[2].
Palikur : aβukun.

Écologie, morphologie

Arbre moyen commun en forêt secondaire et rare en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 716 ; Jacquemin 1864 ; Lescure 508 ; Prévost 1374.

Emplois

Chez les Wayãpi, la sève brune extraite par pression de l'écorce grattée sert à soigner les dermatoses buccales des enfants. La bouche est ensuite rincée à l'eau claire.

Étymologie

Créole : *pois sucré* fait référence à l'arille sucrée des graines contenues dans les gousses.

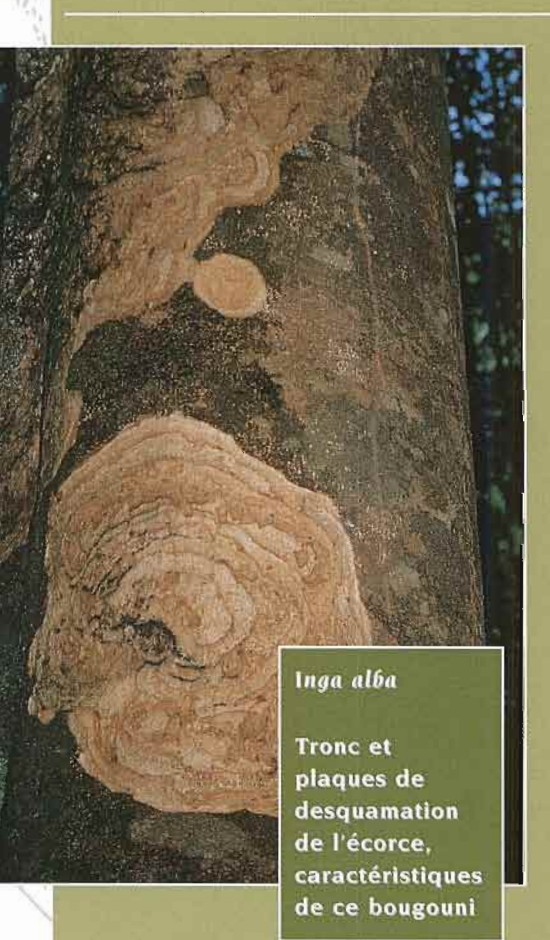
Chimie et pharmacologie

Cf. propriétés chimiques à *Inga pezizifera*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. L'appellation créole *pois sucré* s'applique à la plupart des espèces du genre *Inga*, à l'exception de *Inga alba*, *Inga bourgoni* et *Inga pezizifera*.

2. Le mot *inga* est le terme générique par lequel les Wayãpi désignent le genre *Inga* ; chaque espèce étant différenciée des autres par l'adjonction d'un déterminant.



Inga alba

Tronc et plaques de desquamation de l'écorce, caractéristiques de ce bougouni

Inga alba (Swartz) Willd.

Mimosaceae

Synonymies

Mimosa alba Sw. ; *Inga fraxinea* Willd. ; *Inga spruceana* Benth.

Noms vernaculaires

Créole : bougouni [bougouni].
Wayãpi : sisi, ɨnga sisi.
Palikur : aβukun.
Portugais : ingá-xixi, ingatitica.

Écologie, morphologie

Grand arbre de la forêt primaire, commun dans toute la Guyane.

Collections de référence

Berton 133 ; Grenand 1412, 3077 ; Lescure 509 ; Prévost et Grenand 973, 4313.

Emplois

Parmi toutes les populations de Guyane, la sève de l'écorce, riche en tanins, est avant tout utilisée, associée ou non au noir de fumée, pour teindre divers objets : vanneries (Wayãpi, Kali'na, Wayana), calebasses (Créoles) et cordes d'arc (Palikur). D'autres *Inga*, dont *Inga bourgoni* et *Inga pezizifera* ont le même usage.
Pour les Wayãpi, l'écorce, râpée et pressée, est un remède contre les dermatoses buccales des enfants[1]. La même préparation, frottée localement, apaise la douleur causée par les piqûres de fourmi[2].
Mêmes usages pour les Créoles et les Palikur que *Inga pezizifera*. Chez les Palikur, *I. alba* est cependant la principale espèce utilisée comme plante médicinale.

Chimie et pharmacologie

Cf. propriétés chimiques à *Inga pezizifera*.
Un brevet a été déposé sur les applications en dermo-cosmétique d'un extrait de cette espèce présentant une activité antiradicalaire (Pauly et Moretti, 1998b).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Des usages similaires ou proches sont rapportés chez les Yanomami (Milliken et Albert, 1996) ou chez les habitants du nord-ouest de la Guyana (van Andel, 2000).
2. Cet usage pour soulager la douleur occasionnée par les piqûres de fourmi a été noté chez les Arawak de Guyana (Fanshawe, 1948, *in* van Andel, 2000).

Inga bourgoni (Aubl.) DC. Mimosaceae

Synonymie
Mimosa bourgoni Aublet.

Noms vernaculaires
Créole : bougouni [bougouni].
Wayãpi : ɨngau sõwĩ, ɨnga ũ.
Palikur : aβukun.

Écologie, morphologie
Cf. *Inga alba*.

Collections de référence
Grenand 1048, 1435, 1878.

Emplois
Cf. les usages à *Inga alba* et *Inga pezizifera*. *Inga alba*, *I. bourgoni* et *I. pezizifera* sont largement confondus par les Créoles et les Palikur.

Étymologie
Wayãpi : *ɨnga*, « terme générique pour les *Inga* » et ũ, de *piyũ*, « noir », car la gousse est foncée.

Chimie et pharmacologie
Cf. propriétés chimiques à *Inga pezizifera*.

Inga capitata Desv. Mimosaceae

Noms vernaculaires
Créole : pois sucré crapaud [pwa-sikré-krapo].
Wayãpi : muluaya, ɨnga muluaya[1].
Palikur : miumiu platno.
Portugais : ingá-costela.

Écologie, morphologie
Petit arbre commun en forêt primaire, peu fréquent en forêt secondaire.

Collections de référence
Grenand 971 ; Grenand et Guillaumet 3216.

Emplois
Chez les Wayãpi, la décoction des feuilles est bue pour redonner la fertilité aux femmes stériles. A *contrario*, les femmes fertiles doivent s'abstenir de consommer les fruits[2].

Étymologie
Wayãpi : de *mulua*, « grossesse » et *ya*, « maître de », « le [*Inga*] maître de la grossesse ».
Palikur : *miumiu*, « terme générique pour divers *Inga* » et *platno*, « banane », en raison de l'aspect de la gousse.

Notes comparatives
1. Le même nom wayãpi et le même usage sont aussi attribués à *Inga brachystachys* Ducke (Grenand 2860).
2. Il est intéressant de noter que les femmes amérindiennes du nord-ouest de la Guyana utilisent l'écorce interne de *Inga alba* comme stérilisant (VAN ANDEL, 2000).

Inga disticha Benth. Mimosaceae

Synonymie
Inga crevauxii Sagot.

Noms vernaculaires
Créole : pois sucré [pwa-sikré].
Wayãpi : ɨnga tupewi, ɨnga takwãu.
Palikur : miumiu kasiuminio.
Portugais : ingarana.

Écologie, morphologie
Arbre moyen peu commun des forêts primaire et secondaire.

Collections de référence
Grenand 848, 1504 ;
Grenand et Prévost 2025 ;
Jacquemin 1714, 1731.

Emplois

Pour les Wayãpi, le fruit de ce *Inga*, de comestibilité médiocre, a la réputation de faire bâiller ceux qui en mangent. Doit-on voir là des propriétés narcotiques de l'arille ? À moins qu'elle ne soit tout bonnement indigeste !

Étymologie

Wayãpi : de *inga*, « terme générique désignant le genre *Inga* » et *tupewi*, « baillement », ou *takwãu*, « gros galet », en raison de la forme de la gousse. Palikur : de *miumiu*, « *Inga*, terme générique » et *kasiuminio*, « poilu » ; tous les organes sont couverts d'un tomentum roux.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Inga pezizifera Benth. Mimosaceae

Synonymies

Inga urnifera Kleinh.

Noms vernaculaires

Créole : bougouni [bougouni].
Wayãpi : ɨnga kala.
Palikur : aβukun.
Aluku : lebi weko.
Kali'na : waiki.
Portugais : ingá-xixi, ingatitica.

Écologie, morphologie

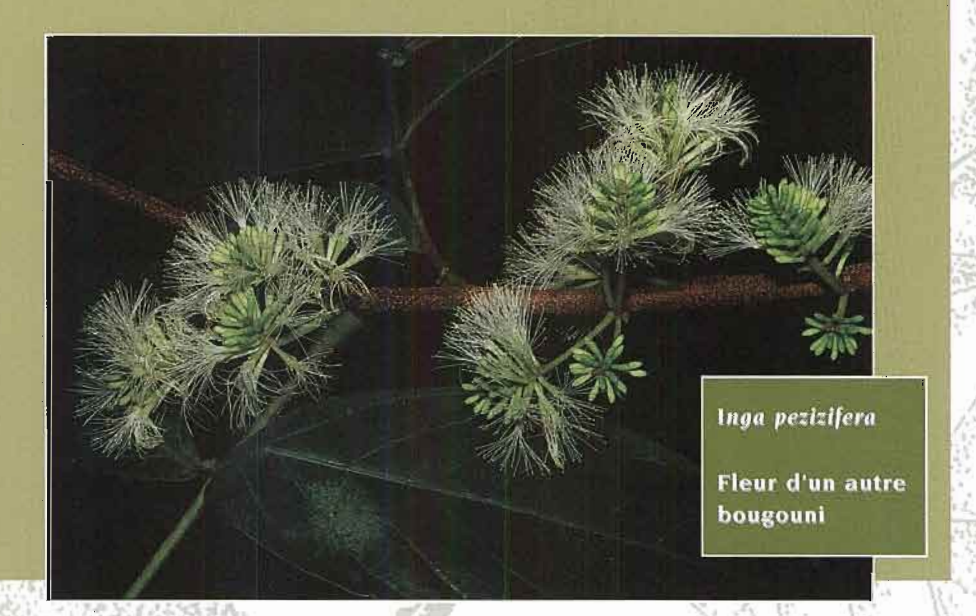
Grand arbre de forêt primaire, assez commun.

Collections de référence

Grenand 925 ; Moretti 1129 ; Prévost et Grenand 4307.

Emplois

Pour l'ensemble des Créoles guyanais, le terme de *bougouni* ainsi que le remède contre les diarrhées et les ulcères qui lui est associé recouvrent plusieurs grands *Inga* forestiers : *I. bourgoni*, *I. alba*, *I. pezizifera*. Chez les Créoles, l'écorce du *bougouni*, simplement mâchée ou prise en décoction, est un antidysentérique efficace ; l'écorce est laissée au repos dans l'eau refroidie pendant quelques heures avant que la décoction ne soit prise à raison de 2 ou 3 verres par jour ; pilée, elle est appliquée avec succès sur les ulcères. La décoction de l'écorce est aussi utilisée pour faciliter la cicatrisation suite à une opération.



Inga pezizifera

Fleur d'un autre bougouni

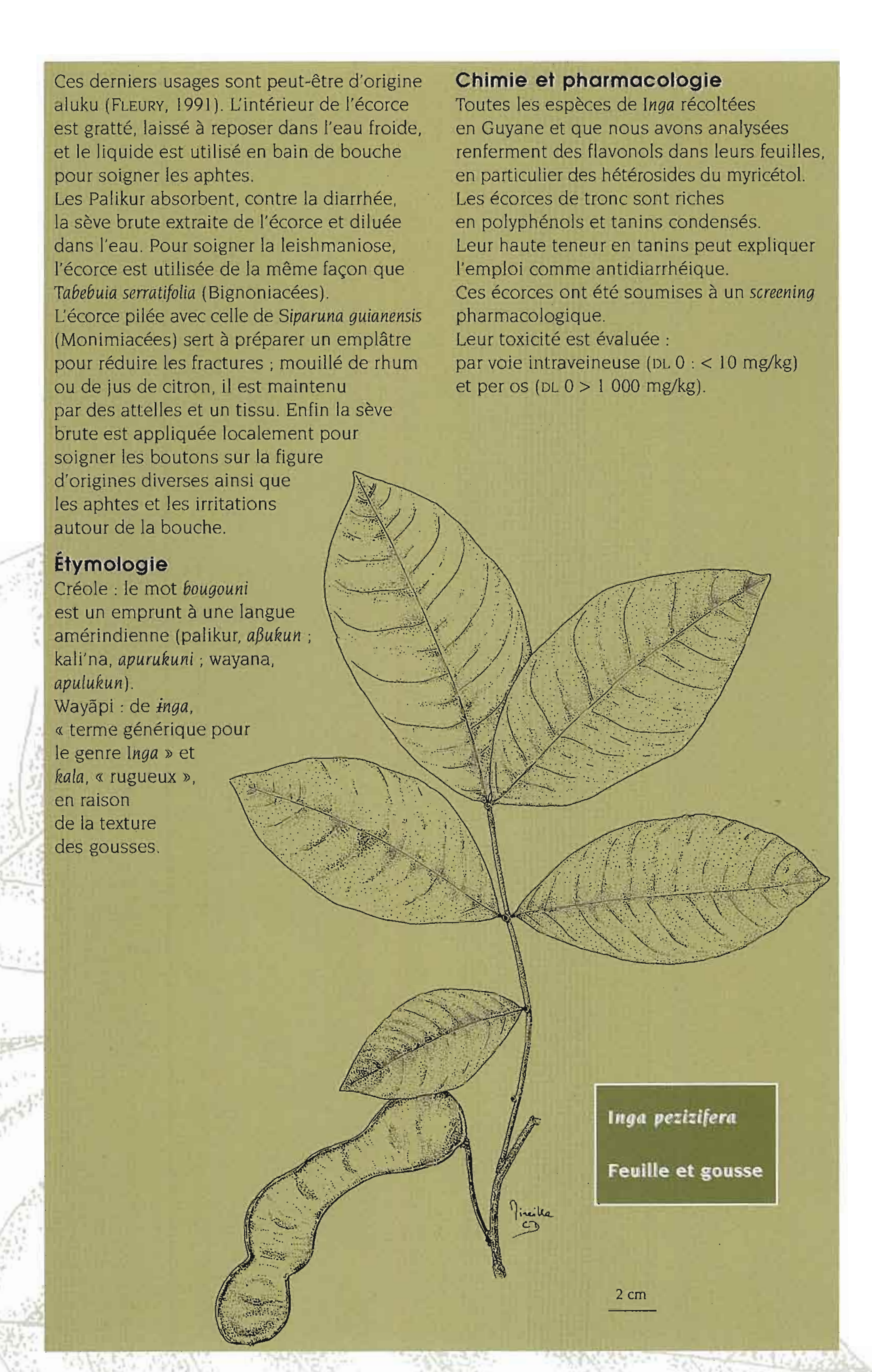
Ces derniers usages sont peut-être d'origine aluku (FLEURY, 1991). L'intérieur de l'écorce est gratté, laissé à reposer dans l'eau froide, et le liquide est utilisé en bain de bouche pour soigner les aphtes.
Les Palikur absorbent, contre la diarrhée, la sève brute extraite de l'écorce et diluée dans l'eau. Pour soigner la leishmaniose, l'écorce est utilisée de la même façon que *Tabebuia serratifolia* (Bignoniacées).
L'écorce pilée avec celle de *Siparuna guianensis* (Monimiacées) sert à préparer un emplâtre pour réduire les fractures ; mouillé de rhum ou de jus de citron, il est maintenu par des attelles et un tissu. Enfin la sève brute est appliquée localement pour soigner les boutons sur la figure d'origines diverses ainsi que les aphtes et les irritations autour de la bouche.

Étymologie

Créole : le mot *bougouni* est un emprunt à une langue amérindienne (palikur, *aβukun* ; kali'na, *apurukuni* ; wayana, *apulukun*).
Wayãpi : de *ɨnga*, « terme générique pour le genre *Inga* » et *kala*, « rugueux », en raison de la texture des gousses.

Chimie et pharmacologie

Toutes les espèces de *Inga* récoltées en Guyane et que nous avons analysées renferment des flavonols dans leurs feuilles, en particulier des hétérosides du myricétol.
Les écorces de tronc sont riches en polyphénols et tanins condensés.
Leur haute teneur en tanins peut expliquer l'emploi comme antidiarrhéique.
Ces écorces ont été soumises à un *screening* pharmacologique.
Leur toxicité est évaluée :
par voie intraveineuse (DL 0 : < 10 mg/kg) et per os (DL 0 > 1 000 mg/kg).



Inga pezizifera

Feuille et gousse

Mimosa polydactyla Humb. et Bonpl. ex Willd.

Mimosaceae

Synonymie

Mimosa hexaphylla Salzm. ex Benth.

Noms vernaculaires

Créole : radié lan mort [radjé-lanmò].
Wayãpi : yɨwã yĩ.
Palikur : miavan kat.
Français : sensitive.
Portugais : malícia, malícia-das-mulheres, maria-fecha-porta, juquiri.

Écologie, morphologie

Plante rampante de la végétation rudérale.

Collections de référence

Grenand 663, 957.

Emplois

Chez les Wayãpi, en temps de guerre, les villageois touchaient les sensitives, qui ne poussent chez eux que près des zones habitées ; les bras des ennemis qui passaient là étaient censés se contracter, telles les folioles de la plante se repliant sur leur rachis, les rendant inoffensifs.

Les Palikur préparent une décoction de cette espèce associée à des fragments de vieux balais et à la plante *Scoparia dulcis* (Scrophulariacées), décoction avec laquelle on se lave entièrement. Lorsqu'une personne vient vous chercher noise, elle devient soudainement impuissante à agir en votre présence. Les femmes préparent avec les feuilles de cette plante, celles de *Leonotis nepetifolia* (Lamiacées) et les graines de citron vert enfermées dans une pochette de tissu rouge, un talisman contre le viol.

Étymologie

L'ensemble des populations de Guyane et des pays voisins a noté la contraction des folioles au moindre toucher, d'où des appellations très imagées comme « herbe de la mort » en créole ou « ruse des femmes » en portugais. Les populations amérindiennes vont plus loin encore, puisqu'elles attribuent à ces espèces des propriétés magiques.
Wayãpi : de *yɨwã*, « bras » et *yĩ*, « se contracter », cf. *supra*.
Palikur : *miavan*, « qui se ferme », *kat*, « tige ».

Mimosa pudica L.

Mimosaceae

Écologie, morphologie

Espèce rudérale surtout fréquente dans la zone côtière.

Collections de référence

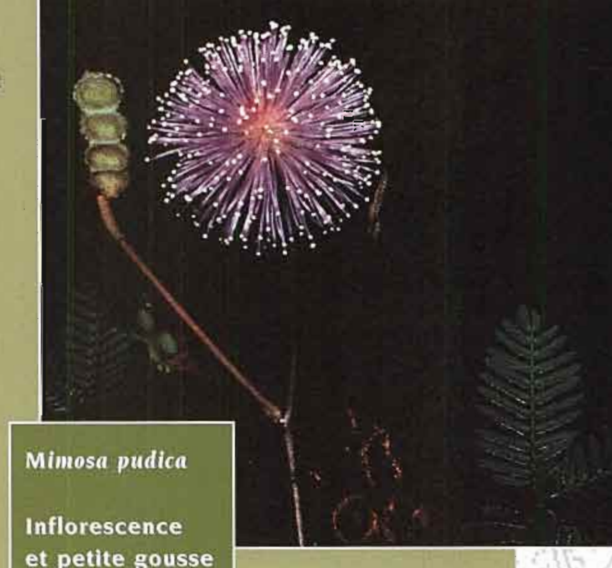
Grenand 2063 ; Prévost 3666.

Noms vernaculaires et emplois

Mêmes noms et mêmes emplois que *Mimosa polydactyla*[1].

Notes comparatives

1. Au Venezuela, l'infusion de la plante est utilisée comme tranquilisant nerveux tandis que la décoction des racines soigne les douleurs rénales (DELASCIO CHITTY, 1985).



Mimosa pudica

Inflorescence et petite gousse de radié la mort (ou sensitive)

Parkia pendula (Willd.) Benth. ex Walpers

Mimosaceae

Synonymies
Inga pendula Willd. ;
Mimosa pendula (Willd.) Poir.

Noms vernaculaires
Créole : bois ara [bwa-ara], acacia-mâle.
Wayãpi : yululu.
Palikur : sakeg.
Portugais : visgueiro, joerana, pau-de-arara, cordão-de-São-Francisco.

Écologie, morphologie
Grand arbre commun mais dispersé en forêt primaire[1].

Collections de référence
Grenand 1111 ; Jacquemin 1760 ; Prévost 1373.

Emplois
Les Créoles de l'Oyapock préparent l'écorce en décoction et la boivent contre la dysenterie. Selon les Wayãpi, cet arbre est le domaine des esprits *yululuya* ; de ce fait il n'est jamais abattu et son utilisation comme plante médicinale est contrôlée par les chamanes. Lorsqu'un de ces esprits rend malade une personne en lui donnant mal à la tête, le chamane, après avoir diagnostiqué la cause du mal, ordonne une décoction d'écorce de *Parkia pendula* qui sera utilisée en lavage externe.
Chez les Palikur, la sève extraite de l'écorce et diluée dans un peu d'eau est un remède contre l'anoréxie. Selon Berton (1997) l'écorce, préparée en décoction, est contraceptive en association avec celle d'*Erythrina fusca* (Papilionacées) ou de *Tetragastris altissima* (Burséracées)[2].

Étymologie
Créole : *bois ara*, de *bois*, « arbre » et *ara*, « ara rouge, *Ara macao* », car cet oiseau en consomme les gousses ; *acacia-mâle*, de *acacia*, « nom vulgaire en français du robinier d'Amérique » et *mâle*, en raison de la taille imposante de *Parkia pendula*.
Palikur : *sakeg*, de *sakegbet*, « écarté », parce que les branches sont presque horizontales.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. L'un des arbres géants les plus remarquables de la forêt, avec sa cime large et plane d'où pendent, à l'extrémité de longs pédoncules, de grosses gousses noires.
2. Selon Le Cointe (1934), la décoction concentrée de l'écorce est utilisée comme hémostatique en Amazonie. Chez les Caboclos de la région de Santarém, l'écorce sèche pilée sert à soigner les blessures et l'écorce fraîche est utilisée en bain pour soulager les enflures (Branch et Silva, 1983).



Parkia pendula

Inflorescence de bois ara

Pentaclethra macroloba (Willd.) Kuntze

Mimosaceae

Synonymies
Pentaclethra filamentosa Benth. ;
Acacia macroloba Willd. ;
Caillea macrostachya Steudel.

Noms vernaculaires
Créole : wapa Charles.
Wayãpi : —
Palikur : yuumwi.
Portugais : paracaxi, pracaxi.

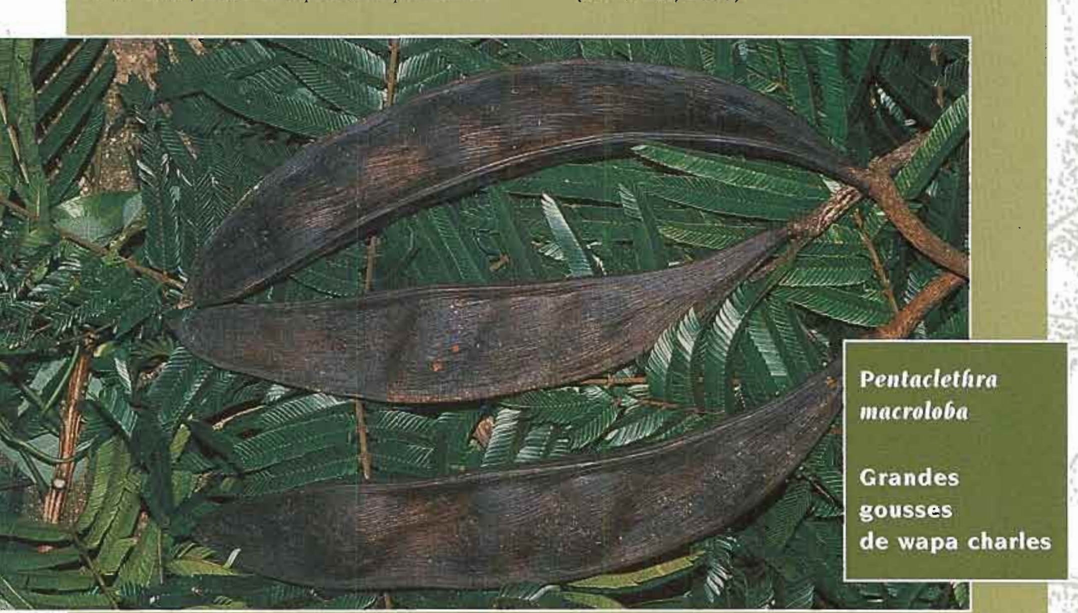
Écologie, morphologie
Grand arbre commun en forêt inondable[1].

Collections de référence
Berton 101 ; Grenand 1643 ; Moretti 1141 ; Prévost 1354, 4059.

Emplois
Chez les Palikur, les graines pilées fraîches servent à confectionner des emplâtres pour soigner la gale et l'érysipèle[2].

Chimie et pharmacologie
L'huile extraite des graines de l'espèce africaine *Pentaclethra macrophylla* possède une composition proche de celle de l'huile de sésame, riche en lipides et protéines. Les applications en diététique de l'espèce guyanaise mériteraient donc d'être étudiées (Pousset, 1989).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. C'est un arbre typique des forêts inondables et humides du bas Amazone.
En Guyane, il n'est vraiment commun que sur le bas Approuague et le bas Oyapock, disparaissant vers l'amont dès les premiers rapides.
2. Les Brésiliens du bas Amazone utilisent la décoction de l'écorce comme vomitif (Ducke, 1949) et en bain contre l'érysipèle (Amorozo et Gély (1988). L'huile extraite des graines a été signalée pour le traitement des ulcères et pour soigner les morsures de serpent (*Hortus Flum.* 1952, *in* Lemée, IV, 1956) ainsi que les rhumatismes (Amorozo et Gély (1988). En Guyana, cet arbre connaît de nombreux usages médicinaux, parmi lesquels on notera l'écorce pour soigner les bronchites (Johnston et Colquehoun, 1996), les morsures de serpent venimeux, la leishmaniose, les blessures et les abcès, ainsi que les feuilles comme insectifuge ou en bain administré aux enfants atteints de rougeole... (van Andel, 2000).



Pentaclethra macroloba

Grandes gousses de wapa charles

Stryphnodendron guianense (Aubl.) Benth

Mimosaceae

Synonymies
Mimosa guianensis Aubl. ;
Stryphnodendron purpureum Ducke.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : iduk βeiti.
Portugais : faveira-camuzé.

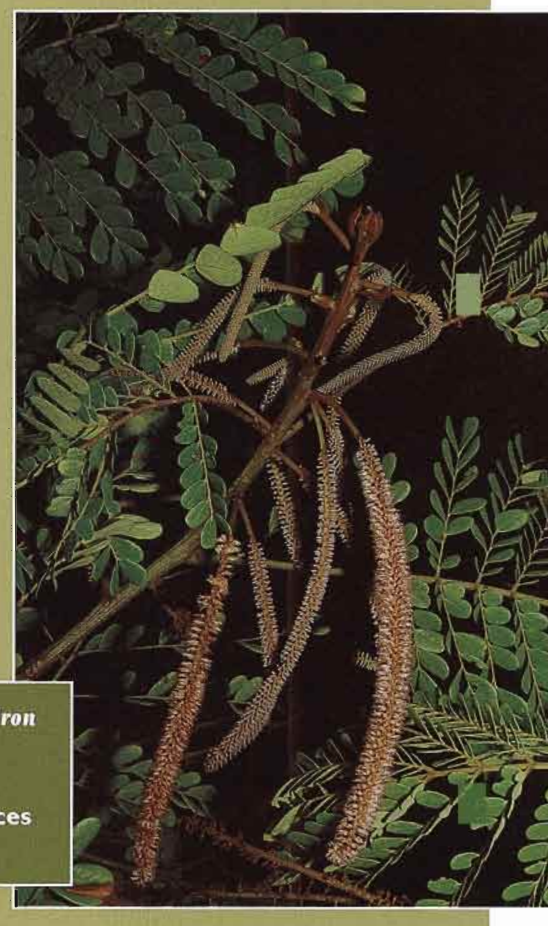
Écologie, morphologie
Arbre moyen à grand, commun dans les forêts côtières.

Collections de référence
Grenand 3278 ;
Prévost et Grenand 4391.

Emplois
Les Palikur utilisent cette espèce pour soigner les maladies de foie et dissoudre les calculs.
Les feuilles, additionées de feuilles de citron (*Citrus aurantifolia*, Rutacées) et d'un petit morceau de tige d'*Aristolochia* (Aristolochiacées), sont préparées en une décoction bue pendant cinq jours[1].

Étymologie
Palikur : *iduk βeiti*, de *iduk*, « poitrine et bassin » et *βeiti*, « remède ».

Note comparative
1. Cet arbre n'est connu que de quelques guérisseurs ; d'autres Palikur le confondent avec *Pentaclethra macroloba*.



Stryphodendron guianense

Inflorescences en bouton

famille

Monimiaceae

Siparuna guianensis Aublet

Monimiaceae

Synonymie

Citriosma guianensis (Aubl.) Tul.

Noms vernaculaires

Créole : vénéré, viniré [vénéré, viniré].
Wayãpi : enẽmɨ'o, wainɨmɨ'o.
Palikur : yariwapna.
Aluku : kapasi wiwii.
Portugais : capitiú, caá-pitiú.

Écologie, morphologie

Petit arbre des forêts secondaires, commun partout. Un fort parfum émane des divers organes.

Collections de référence

Grenand 755, 1850 ; Jacquemin 2006 ; Moretti 680, 934, 1024 ; Prévost 3650.

Emplois

Cette plante est l'une des drogues les plus appréciées de la Guyane. La nomenclature créole en distingue plusieurs « variétés » : *vénéré rouge, blanc, mâle, femelle*, qui correspondent aux différentes formes que peut prendre cette plante ou à des espèces voisines (cf. *infra*, *Siparuna poeppigii*). Les Créoles considèrent la tisane des feuilles comme abortive, ocytocique[1] et fébrifuge.
L'alcoolature des feuilles réduisant les œdèmes est très réputée comme vulnéraire (cf. *Curcuma longa*, Zingibéracées).

La décoction salée des feuilles est hypotensive, à raison de trois tasses par jour.

Les Wayãpi utilisent la décoction des feuilles et des écorces de tronc, rafraîchissante et fébrifuge, en particulier en cas de grippe[2]. Elle est bue en petites quantités mais surtout administrée en bain.
Un usage identique a été observé chez les Aluku du Maroni (FLEURY, 1991).

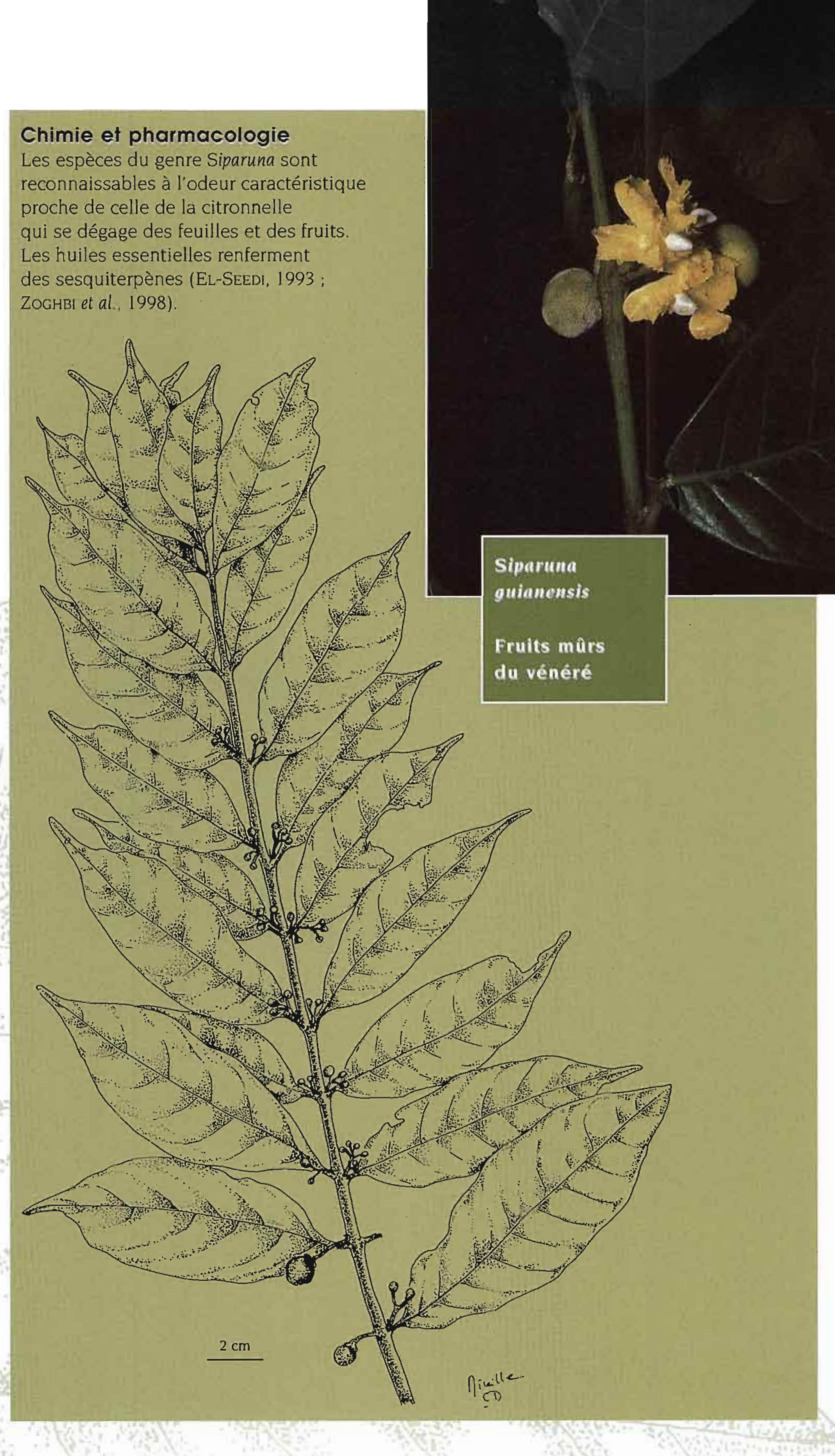
Chez les Palikur, les feuilles pilées et additionnées de sel sont préparées en décoction utilisée soit en cataplasme pour son action anti-inflammatoire sur les *coups*, soit en bain pour favoriser les accouchements. Les feuilles associées à l'écorce de bois canon (*Cecropia obtusa*, Cécropiacées) et aux feuilles de diverses Loranthacées servent en emplâtre à résoudre les fractures. Pour une préparation voisine, cf. également *Inga pezizifera*, Mimosacées. Les feuilles répandues sur le sol sont un insectifuge utilisé contre les puces[3].

Étymologie

Créole : du français « *vulnéraire* », en raison d'une de ses propriétés.
Wayãpi : *wainɨmɨ'o* de *wainɨmɨ*, « oiseau-mouche » et *o*, « feuille ».
Palikur : de *yariwu*, « prendre » et *pna*, « feuille » ; cf. usage insectifuge.

Chimie et pharmacologie

Les espèces du genre *Siparuna* sont reconnaissables à l'odeur caractéristique proche de celle de la citronnelle qui se dégage des feuilles et des fruits. Les huiles essentielles renferment des sesquiterpènes (EL-SEEDI, 1993 ; ZOGHBI *et al.*, 1998).



Siparuna guianensis

Fruits mûrs du vénéré

Braz Filho *et al.* (1976) ont isolé deux alcaloïdes oxoaporphiniques : la liriodénine et la cassamédine. Nous avons aussi, dans notre laboratoire, isolé de cette espèce ces deux alcaloïdes ainsi que plusieurs autres bases aporphiniques que nous n'avons pas identifiées. Nous avons essayé de retrouver les propriétés liées aux divers usages populaires sur un lyophilisat d'un décocté de feuilles et dans une teinture alcoolique de feuilles fraîches. Le lyophilisat s'est avéré peu toxique : DL 50 = 330 mg/kg (v.i.) ; DL 50 > 5 mg/kg (v.o.). Il n'a pas d'effet spasmolytique et il est inactif à 3,3 et 6,6 mg/kg vis-à-vis des différents bronchoplasmes (méthode de Konzett et Rossler). Il ne possède pas non plus d'effet spasmolytique au niveau bronchique (technique de Castillo et de Beer). Ce lyophilisat est dépourvu d'effet sur le S.N.C. ; il est faiblement analgésique à 500 mg/kg (test à la phénylbenzoquinone). La teinture ne possède pas d'action anti-inflammatoire locale significative (technique de Garcet) (Cavé et Moretti, *comm. pers.*).

Un brevet a été déposé sur les applications en dermo-cosmétique d'un extrait de cette espèce présentant une activité antiradicalaire (Pauly et Moretti, 1998b).

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Un usage similaire a été trouvé chez les Yawalapiti du haut Xingu pour *Siparuna cujabana* (Mart.) A. DC. (Emmerich et Senna Valle, 1991).

2. Les Tacana de Bolivie se servent de *Siparuna asperula* (Tul.) A. DC. de façon similaire (Bourdy *et al.*, 2000).

3. En Amazonie, l'usage de cette espèce est également très populaire. Fréquent sur les marchés, c'est un remède utilisé partout comme vulnéraire et cicatrisant, tant par les Amérindiens que les populations rurales. Elle est aussi employée comme carminative, excitante et antispasmodique (Le Cointe, 1934) et contre le paludisme en Colombie et au Brésil (Milliken et Albert, 1996). Milliken *et al.* (1992) signalent l'usage de l'écorce en décoction de *Siparuna decipiens* (Tul.) A. DC. chez les Waimiri-Atroari pour soigner les douleurs d'estomac et comme déparasitant.

Siparuna pachyantha A.C. Smith

Monimiaceae

Synonymie

Siparuna emarginata Cowan.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : a'ɨ makule.
Palikur : aβatni awak.

Écologie, morphologie

Arbre rare de la forêt primaire.
Il régénère bien dans les zones anciennement cultivées.

Collections de référence

Grenand 1070, 3172 ; Jacquemin 1790.

Emplois

Les Wayãpi préparent les feuilles et l'écorce de tronc en une décoction qui, utilisée en bain, est un fébrifuge externe.

Étymologie

Wayãpi : de *a'ɨ*, « paresseux à deux doigts (*Choloepus didactylus*) » et *makule*, « tabac ». L'animal mange les feuilles de cet arbre, lesquelles ressemblent quelque peu à celles du tabac.
Palikur : de *aβatni*, « oiseau spizaète » et *awak*, « patte » en raison de la forme de l'infrutescence.

Chimie et pharmacologie

Toutes les parties de cette plante renferment selon nos analyses des alcaloïdes aporphiniques (cf. *Siparuna guianensis*).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Siparuna poeppigii (Tul.) A. DC

Monimiaceae

Synonymie

Siparuna guianensis Aubl. var. *glabrescens* A. DC.

Noms, écologie, morphologie

Cf. *Siparuna guianensis*.

Collection de référence

Prévost 3816.

Emplois

Le nom de *vénéré* s'applique en effet aux deux espèces qui se côtoient parfois dans le même milieu et sont pratiquement impossibles à différencier sur du matériel stérile.

Chimie et pharmacologie

Il est probable, selon nous, que les confusions possibles entre *Siparuna guianensis* et *Siparuna poeppigii* affectent aussi le matériel végétal étudié dans les études chimiques publiées ; il convient donc d'être prudent dans l'interprétation que l'on peut en faire quant à leur composition chimique et leurs propriétés biologiques.

famille

Moraceae

Artocarpus altilis (Park.) Fosb. var. *apyrena*

Moraceae

Synonymies

Artocarpus incisa (Thunb.) L.f. ;
Artocarpus communis J. R. Forst. et G. Forst.[1].

Noms vernaculaires

Créole : arbre à pain [zabapen], fruit à pain [friapen], arbre à pain igname [zabapen-gnanm].
Français : arbre à pain.
Portugais : fruta-de-pão, fruta-pão.

Écologie, morphologie

Arbre cultivé pour ses fruits comestibles, originaire d'Océanie.

Emplois

La décoction des feuilles consommée à raison d'une tasse par jour est utilisée par les Créoles pour faire baisser la tension.

Chimie et pharmacologie

D'après Wong (1976), on trouve dans les fruits de l'artocarpine et une enzyme : la papayotine. Des cardénolides se trouvent dans le latex de certaines espèces d'*Artocarpus*. Selon Watt et Breyer-Brandwijk (1962), tous les organes de la plante renferment de l'acide cyanhydrique.

Note comparative

1. Il s'agit ici des formes très pulpeuses et sans graines se reproduisant par drageon, Walter et Sam (1999). Cavalcante (1988) considère comme botaniquement valide la distinction entre deux variétés, *apyrena* (sans graines) et *seminifera* (avec graines).

Artocarpus altilis (Park.) Fosb. var. *seminifera*

Moraceae

Synonymie

Artocarpus incisa (Thunb.) L.f.[1].

Noms vernaculaires

Créole : châtaignier [chatengn], arbre à pain graine [zabapen-grenn].
Wayãpi : satãy.
Palikur : —
Portugais : fruta-pão-de-caroço.

Écologie, morphologie

Arbre cultivé appartenant à la même espèce que précédemment mais reproduit par graine.

Emplois

Les Wayãpi utilisent le latex comme antirhumatismal en en imbibant un torchon appliqué longuement sur les reins.
Ce remède est d'origine saramaka[2].

Étymologie

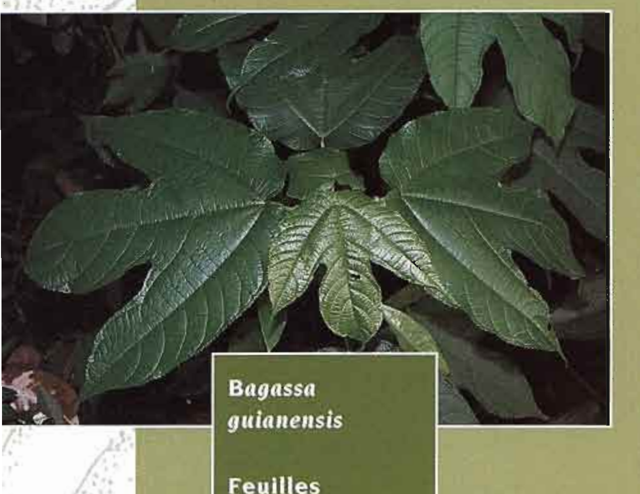
Créole : du français *châtaignier*, en raison de la ressemblance frappante des graines avec celles de l'espèce européenne.
Wayãpi : du créole *châtaigne*.
Cet arbre a été introduit dans les villages wayãpi au cours des vingt dernières années.

Notes comparatives

1. Il s'agit ici de formes cultivées pour leurs graines consommées grillées ou bouillies.
2. Fleury (1991) a trouvé cette espèce utilisée chez les Aluku : la décoction des feuilles est bue contre l'hypertension et le latex est utilisé pour tuer les *vers macaques*.

Bagassa guianensis Aublet

Moraceae



Bagassa guianensis

Feuilles d'une jeune bagasse ; les feuilles des grands arbres ne sont pas lobées.

Synonymies

Bagassa sagotiana Bureau ex Benth. et J. D. Hook. ;
Bagassa tiliifolia (W. Hamilton) Benoist.

Noms vernaculaires

Créole : bagasse [bagas].
Wayãpi : pakasa.
Palikur : pakad.
Portugais : tatajuba.

Écologie, morphologie

Grand arbre peu commun de la forêt primaire et des vieilles forêts secondaires, au latex très abondant.

Collections de référence

Grenand 751, 1655 ; Jacquemin 2852 ; Moretti 1365.

Emplois

Cet arbre connu en Guyane et en Amazonie pour son bois jaune de haute qualité est utilisé de surcroît par les Palikur à des fins magiques : les feuilles tombées prennent en séchant la forme de coques retenant l'eau de pluie, qui constitue à la longue une macération naturelle. Pour les chasseurs qui la consomment, elle est un charme favorisant la rencontre d'un jaguar à chaque sortie de chasse. Le bain préparé avec les feuilles donne un don de divination ; B. *guianensis* est un arbre dangereux à utiliser, réservé à ceux qui possèdent des dons chamaniques.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Batocarpus amazonicus (Ducke) Fosb.

Moraceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : amap.

Écologie, morphologie

Grand arbre rare de la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 3079[1].

Emplois

Chez les Palikur, cette espèce semble confondue avec *Parahancornia fasciculata* (Apocynacées) dont elle a les mêmes usages. Il s'agit dans les deux cas d'espèces à latex abondant.

Note comparative

1. Une incertitude demeure quant à l'attribution du nom d'espèce de ce spécimen (C.C. Berg, *comm. pers.*).

Brosimum acutifolium Huber ssp. *acutifolium*

Moraceae

Synonymie

Brosimopsis acutifolia (Huber) Ducke.

Noms vernaculaires

Créole : [takini] (Iracoubo), bois mondan.
Wayãpi : takweni.
Palikur : tauni.
Kali'na : takini.
Portugais : mururé (Amazonie orientale).

Écologie, morphologie

Grand arbre, rare à moyennement rare, commun par place, croissant en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 446, 1359, 1775 ; Jacquemin 2330 ; Moretti 1324 ; Prévost et Sabatier 2756.

Emplois

Avec le *takini*, nous sommes en présence d'un complexe culturel particulier aux communautés de l'est des Guyanes, son usage psychotrope recouvrant l'essentiel de l'aire d'extension de la sous-espèce *Brosimum acutifolium* Huber ssp. *acutifolium*.

Les études de terrain que nous avons menées auprès de différents groupes ethniques de Guyane confirment que les termes proches de *takini* (Kali'na), *tauni* (Palikur), *takweni* (Wayãpi), *tahini* (Tiriyó), désignent tous une drogue psychotrope utilisée par les chamanes kali'na, tiriyó (famille Karib), arawak et palikur (famille Arawak), et enfin wayãpi et émerillon (famille Tupi-Guarani). Selon des témoignages récents, l'usage

comme hallucinogène semble persister sur les rives du Maroni, chez les Kali'na d'où il serait passé chez les Bushinenge ; il s'agirait dans ce dernier cas d'une extension récente de l'utilisation à ces populations d'origine africaine.

L'examen détaillé des collections recueillies montre qu'elles appartiennent toutes à la sous-espèce *Brosimum acutifolium* Huber ssp. *acutifolium*. Son aire de distribution est limitée à l'est du Pará, l'Amapá, la Guyane française et le Surinam (BERG, 1972, BERG et DeWolf, 1975).

Nous avons trouvé le latex de cette espèce couramment utilisé comme hallucinogène par les chamanes palikur et wayãpi.

Par ailleurs, nous renvoyons le lecteur à la note[1] pour la discussion concernant l'historique de la découverte, les problèmes d'identification et l'aire d'utilisation de *Brosimum acutifolium*.



Brosimum acutifolium

Tronc et latex du takini

Chez les Wayãpi et les Palikur, le latex est recueilli par incision profonde de l'écorce du tronc. Tout d'abord apparaît un liquide translucide un peu comparable à du blanc d'œuf quant à son aspect ; au bout de quelques minutes d'écoulement, lui succède, après oxydation à l'air, un latex rouge légèrement moussant qui sera utilisé. Le latex et l'écorce de *Brosimum acutifolium* sont, pour les deux ethnies, l'un des véhicules essentiels permettant aux apprentis chamanes de domestiquer l'esprit tutélaire de cet arbre. D'autres prises peuvent encore être effectuées au cours de sa vie par le chamane afin d'affermir son alliance avec les esprits qu'il a domestiqués (wayãpi : *eima*, *upiwã* ; palikur : *ptakigye*).

Les rituels décrits par les Wayãpi et les Palikur, quoique appartenant à un fond culturel commun, diffèrent quelque peu dans le détail de leur exécution.

Pour les Wayãpi, ainsi que nous l'avons déjà vu de façon détaillée dans la deuxième partie de l'ouvrage (cf. p. 66), la quête de l'esprit est solitaire et le futur chamane doit assumer seul son initiation forestière ; en une seule prise, il absorbe entre 200 et 300 cl de latex recueilli dans une jeune spathe de palmier *Oenocarpus bacaba*, puis fume de longs cigares de tabac enveloppés du liber de *tawali* (cf. *Couratari multiflora*, Lécythidacées).

Le futur chamane palikur observe lui aussi une période de réclusion en forêt, associée à un jeûne sévère, pour obtenir son esprit domestique. L'initiation se fait au moment où l'étoile *kusukwe* (l'Apocynée) monte dans le ciel (Berton, 1997). Il est accompagné d'un assistant (*ahigidi*) pouvant être lui-même, mais pas obligatoirement, chamane. Dans un peuplement de B. *acutifolium*, ce dernier choisit un endroit naturellement propre (indice de la fréquentation par les esprits) où il installe pour le postulant un petit abri de palme, une estrade basse pour s'allonger, ou bien il se contente de lui amarrer son hamac. Il dispose près de lui une spathe (*kuudi*) de palmier *Attalea maripa* et une calebasse non peinte de noir à l'intérieur, à la différence de celles à usage domestique. Il dispose aussi de la nourriture, une vingtaine de minuscules cassaves de la taille d'un biscuit et la chair cuisinée d'une tourterelle *urus* (*Leptotila* sp.). Enfin, le futur chamane a apporté avec lui son coffret en vannerie (*yamat*) renfermant son hochet magique (*wau*), avec lequel il fera danser et chanter les esprits. L'assistant prépare alors une grande quantité de macération de feuilles odoriférantes de *pirimaβan* (cf. *Campomanesia aromatica*, Myrtacées) dans la spathe et en lave le postulant, lui versant le liquide sur le corps avec la calebasse, afin de le débarrasser de sa mauvaise odeur, car les esprits détestent les odeurs fortes (fumées, transpiration, manioc roui, menstruations).

À ce point du rituel, les informations recueillies présentent quelques légères variantes : le postulant peut être lavé avec le liquide obtenu en battant dans l'eau emplissant la spathe de *maripa*, un paquet d'écorce de *Brosimum acutifolium*, dont il boit ensuite quelques gorgées. Il peut également, après avoir été lavé avec la même préparation, absorber à deux reprises en une journée une petite tasse de latex recueilli séparément et dilué dans un peu d'eau. Il peut enfin remplacer le liquide par des cigares faits de liber de *Couratari multiflora* (Lécythidacées) contenant de la poudre d'écorce de B. *acutifolium* séchée incorporée à du tabac, et dont les effets sont dits beaucoup plus faibles que ceux du latex. S'il existe dans le même endroit des pieds de *aβuki* (cf. *Bonafousia angulata*, Apocynacées) et de *impukiu* (cf. B. *macrocalyx*), la domestication de leurs esprits peut également être tentée mais les bains et absorptions de chaque espèce doivent être strictement séparés. Le rituel ci-dessus décrit est répété cinq à sept jours de suite de préférence à midi. À chaque fois, l'assistant se retire à bonne distance de son camarade, le laissant seul dans sa quête, mais montant bonne garde.

Les indications fournies sur les effets de la drogue par les deux ethnies, dont les contacts culturels étaient pourtant peu fréquents il y a encore vingt ans, se recoupent remarquablement, bien que l'interprétation soit différente pour chaque peuple : pour les Wayãpi le futur chamane, dès l'absorption, voit le monde des esprits. Pour les Palikur, l'esprit entre dans le corps du postulant et c'est avec son regard que ce dernier va à la rencontre du monde des esprits.

Pour les deux ethnies, la quête, précédée de contractions musculaires douloureuses

et d'une sensation de fièvre, est essentiellement constituée par la présence, le plus souvent dans le dos de l'initié, des esprits de l'arbre ; ceux-ci se manifestent sous des formes diverses, dont l'une est obligatoirement un jaguar, une autre, moins fréquemment, une chenille monstrueuse ; ces apparitions manifestent leur présence par leur souffle, des frôlements, ou, pour le jaguar, des rugissements. Pétrifié, le futur chamane mis à l'épreuve ne peut ni ne doit se retourner sous peine de mort. Alors le dialogue s'instaure ; dans le cas des Palikur, les esprits demandent au postulant d'organiser une fête en jouant de son hochet et en leur distribuant des cigares (*nuhim*), qui sont pour eux ce que la bière de manioc est aux hommes. Ils lui apprennent alors les chants magiques et les danses qu'aiment les esprits. Chez les Wayãpi, les esprits apprennent également les chants magiques au postulant et ce sont eux qui lui remettent son hochet magique (*malaka*). L'initiation est alors terminée.

Outre cet usage très spécifique, l'écorce de *Brosimum acutifolium* est aussi ordonnée en bain fébrifuge par les chamanes wayãpi pour soigner certaines atteintes maléfiques. Chez les Palikur, plusieurs usages médicinaux ont été relevés. Le latex est appliqué localement pour soulager les douleurs articulaires ; quelques gouttes du même latex instillées dans l'oreille servent à soigner la surdité. L'écorce préparée en décoction est prise à raison d'une cuiller à café trois fois par jour pour combattre la perte de mémoire et les migraines. Enfin, un bain préparé avec des écorces de *Brosimum acutifolium* est un remède contre les courbatures d'origine magique (*kabukwene ikãy*). Tous ces usages sont accompagnés d'un interdit de consommation du gibier à poil et du poisson[2].

Étymologie

Notons la grande similitude des mots *takini* (kali'na), *tauni* (palikur), *takweni* (wayãpi et émerillon), auxquels nous pouvons ajouter *tahini* (tiriyó) récemment relevé par M. Plotkin (comm. pers.), alors que les langues de ces diverses ethnies appartiennent à trois familles linguistiques différentes (respectivement Karib, Arawak, Tupi-Guarani). Notons cependant que les Arawak proprement dits sont les seuls, parmi tous les utilisateurs connus à ce jour de *Brosimum acutifolium* à des fins chamaniques, à le nommer sur une racine différente (*hijarli*) (DE GOEJE, 1928). Pour les Wayãpi au moins, le mot *takweni* est sans nul doute un emprunt, puisque dans les langues tupi l'espèce est nommée *mururé* et qu'ils indiquent eux-mêmes que son usage fut introduit chez eux par un fameux chamane du nom d'Asapo, l'un des derniers Norak qui, venant de l'Approuague, s'intégrèrent aux Wayãpi vers 1840.

Chimie et pharmacologie

Cette espèce n'apparaît pas dans la monographie sur les plantes hallucinogènes de SCHULTES et HOFMANN (1973). La seule Moracée mentionnée est *Maquira sclerophylla* (Ducke) C. C. Berg, sur laquelle on possède des informations anciennes très incomplètes. Il nous a donc paru important d'entreprendre l'étude chimique et pharmacologique de *Brosimum acutifolium* : en raison des affinités étroites entre Moracées et Cannabinacées, nous avons aussi recherché la présence éventuelle de cannabinoïdes dans un échantillon de latex lyophilisé (méthode de Bram), recherche qui se révéla négative.

Les recherches d'alcaloïdes, que nous avons réalisées selon les méthodes chimiques classiques – extraction par le chloroforme en milieu alcalin et par le méthanol – sur du latex et des écorces de tronc, se sont avérées négatives. Des phénols du type flavane ont aussi été isolés (TEIXEIRA *et al.*, 2000). D'un *Brosimum* sp. appelé *takini*, recueilli au Surinam, ont été isolés des stérols assez communs dans les végétaux : sitostérol et de la friedeline (HEGNAUER, 6, 1973). Des flavanes dont la 4'-hydroxy-7,8-[2-(2hydroxyisopropyle) dihydrofurane] flavane, la 4',7-dihydroxy-8-(3,3-diméthylallyle) flavane, et la 4',7-dihydroxy-8-prénylflavane, ont été isolées des écorces de tronc (TORRES *et al.*, 2000).

Parallèlement aux études chimiques, nous avons cherché à mettre en évidence l'action sur le système nerveux central à partir d'un échantillon de latex lyophilisé.

Les essais pharmacologiques effectués ont donné les résultats suivants :
Action sur le S.N.C. :
- pas d'activité anxiolytique (test des quatre plaques) 60 mg/kg IP ;
- pas d'activité anticonvulsivante à 60 mg/kg IP ;
- pas d'activité antidépressive (hypothermie et antiptosis à la réserpine à 60 mg/kg IP, hypothermie à l'apomorphine à 16 mg/kg IP) ;
- très légère activité sédative (actimétrie), à 60 mg/kg IP ;
- toxicité aiguë (DL 50) : 600 mg/kg par voie intrapéritonéale (IP).
Dose maximale tolérée : supérieure à 4 g/kg par voie orale.
Enfin, poursuivant la recherche de substances psychotropes dans cette drogue, nous avons mis en évidence dans le latex le 5 NN hydroxy –diméthyle tryptamine, un composé dont le mode d'action est celui des inhibiteurs de la mono-amine oxydase (IMAO) et dont les propriétés psychotropes peuvent expliquer l'usage comme hallucinogène dans le plateau des Guyanes. Les concentrations sont comprises entre 23,4 mg/ml et 25 mg/ml. Une prise en une seule fois de 300 ml de latex, comme nous l'avons relevé chez les Wayãpi, semble donc suffisante pour produire un effet hallucinogène. Il est intéressant de noter que le latex translucide qui s'écoule en premier, non utilisé, ne renferme que des traces de ce composé (GAILLARD et MORETTI, 2002). Les écorces de tronc de divers *mururé* entrent dans une préparation délivrée par l'IEPA à Macapá, pour le traitement auxiliaire des rhumatismes et des douleurs musculaires. Mais l'incertitude botanique[2] relative aux espèces entrant dans la préparation de ce remède peut selon nous se retrouver aussi dans les publications scientifiques et limite l'intérêt d'une compilation bibliographique des propriétés de cette drogue.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. La carrière botanique de *Brosimum acutifolium* et celle ethnobotanique du *takini* ont longuement évolué séparément et leurs avatars méritent d'être contés ici. En 1897, HECKEL signale pour la première fois un *tachini* dont le latex rouge, bien que toxique, est utilisé comme antirhumatismal par les Kali'na de Guyane française. En 1910, HUBER décrit botaniquement le *mururé* des métis d'Amazonie sous le nom de *Brosimum acutifolium* et LE COINTE en 1922, signale sous ces deux noms associés (le vernaculaire et le scientifique), l'usage du latex et de l'écorce comme dépuratif et comme remède spectaculaire des rhumatismes articulaires, soulignant comme effet secondaire – et cela nous renvoie aux remarques des Amérindiens de Guyane – « des sueurs abondantes et des douleurs fortes le long de la colonne vertébrale ». Ces usages restent d'actualité en Amazonie brésilienne (cf. note[2]).

En 1928, DE GOEJE indique pour la première fois le rôle du *takini* dans les chamanismes kali'na et arawak, lui attribuant une simple fonction symbolique. Il recueille d'ailleurs chez les seconds un mythe très intéressant associant l'arbre à l'origine culturelle du chamanisme.

**Les premières remarques induisant ou concluant à des effets hallucinogènes, apparaissent dans AHLBRINCK ([1931] (1956), STAHEL (1944) et OSTENDORF (1962). Selon STAHEL (*ibid.*), « le latex est bu par les nécromanciens amérindiens, les amenant à un état d'inconscience avec hallucinations ».
C'est cependant à l'anthropologue KLOOS (1968, 1971), que l'on doit la première description détaillée de l'utilisation du *takini* dans le chamanisme des Kali'na du Maroni. Paradoxalement, en dépit d'excellents témoignages, il conclut plutôt à des effets toxiques qu'à des effets hallucinogènes. Par ailleurs, il identifie le *takini* des Kali'na comme étant *Helicostylis tomentosa* (Poepp. et Endl.) Rusby (Moracées), suivant en cela OSTENDORF (1962) et (ou) *Helicostylis pedunculata* Benoist, d'après les indications orales fournies au professeur Uffelie de l'Université d'Utrecht.
C'est à partir de cette piste que BUCKLEY *et al.* (1973) étudient alors le *takini* de Surinam sur des échantillons d'*Helicostylis tomentosa* collectés près de... Belém (Brésil), ce qui constitue pour le moins une méthodologie hasardeuse.**

Enfin, en 1972, C. C. BERG, dans la *Flora Neotropica* et BERG et DE WOLF, en 1975 dans la *Flora of Suriname* établissent définitivement, à partir des herbiers existants portant mention des noms vernaculaires, que le *takini* est bien *Brosimum acutifolium*. Les échantillons collectés par notre équipe pluridisciplinaire de l'Orstom chez les Wayãpi et les Palikur et déterminés également par C. C. BERG, appartiennent tous à cette même espèce.

En dépit de cette belle unité qui a le mérite de prouver que *Brosimum acutilolium* est bien le principal *takini* de l'est des Guyanes,

une zone d'ombre persiste, et ce, pour trois raisons :
- l'échantillon de *takini* collecté par Plotkin chez les Tiriyo a été provisoirement identifié comme étant *Helicostylis pedunculata* ;
- sur échantillon stérile, les rameaux feuillus de cette espèce sont très proches de ceux de B. *acutifolium* (feuilles recourbées en coque) et leur latex est très similaire d'aspect ;
- les Palikur distinguent trois *takini* : le blanc, *tauni seinõ*, le jaune, *tauni waruye* et le noir, *tauni priyu*.

Tout cela suggère l'existence possible d'autres espèces botaniques utilisées à des fins semblables. Il apparaît pourtant assez nettement que nous sommes en présence d'un complexe culturel particulier aux Amérindiens de l'est des Guyanes, englobant, dans l'état actuel de nos connaissances, les Kali'na et les Tiriyó (Karib), les Arawak et les Palikur (Arawak), et enfin les Wayãpi et les Émerillon (Tupi). En revanche, l'usage de *Brosimum acutifolium* dans le chamanisme semble absent de chez les autres Karib du plateau des Guyanes, tels les Wayana (HURAULT, 1968), les Waiwai (FOCK, 1963), les Kachuyana (FRIKEL, 1961) ou encore les Akawaio (BUTT-COLSON, 1977).

2. La seule zone actuelle d'utilisation de *Brosimum acutifolium* en dehors de l'est des Guyanes est le bas Amazone (AMOROZO et GÉLY, 1988) où il sert, soit à soigner les douleurs articulaires et les rhumatismes, soit comme plante propitiatoire pour favoriser les actions de chasse et de pêche et pour dissiper la *panema* (cf. 2e partie, p. 60).

Enfin l'étude des specimens d'herbier de Guyane française et d'Amapá, menée dans le cadre du programme Tramaz, montre que si le terme de *takini* et ses dérivés désigne en Guyane essentiellement B. *acutifolium*, le nom de *mururé* semble au Brésil recouvrir plusieurs espèces de *Brosimum*, dont en particulier *Brosimum utile* (Kunth) Pitt., auxquelles on attribue les mêmes propriétés anti-inflammatoires.

Brosimum parinarioides spp. *parinarioides* Ducke
Moraceae

Noms vernaculaires
Créole : mapa.
Wayãpi : amapakuwa.
Palikur : amap.
Portugais : amapárana, mururerana.

Écologie, morphologie
Arbre peu commun de la forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 1431 ; Lescure 829.

Emplois
Chez les Palikur, cette espèce est nommée – sans être cependant confondue – comme *Parahancornia fasciculata* (Apocynacées) dont elle a les mêmes usages.
Il s'agit dans les deux cas d'espèces à latex abondant[1].

Note comparative
1. Chez les Caboclos de la région de Santarém, le latex est, comme chez les Palikur, bu comme fortifiant (BRANCH et SILVA, 1983).

Clarisia ilicifolia (Sprengel) Lanj. et Rossberg
Moraceae

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : ka'a polopi.
Palikur : —
Portugais : janitá.

Écologie, morphologie
Arbuste commun en forêt primaire, devenant parfois un petit arbre.

Collections de référence
Grenand 675 ; Jacquemin 2007.

Emplois
Les Wayãpi utilisent les rameaux aux feuilles à marge épineuse lors des rites de puberté pour fouetter les jeunes filles qui viennent d'avoir leurs premières règles.

Étymologie
Wayãpi : de *ka'a*, « plante » et *polopi*, « piquant », « la plante piquante ».

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Clarisia ilicifolia

Fruits : remarquer les feuilles à marge épineuse

Ficus catappifolia Kunth et Bouché
Moraceae

Noms vernaculaires
Créole : bois figué [bwa-fig, bwa-fidjé].
Wayãpi : —
Palikur : muhu.
Portugais : gameleira.

Écologie, morphologie
Arbre étrangleur commun en forêt secondaire.

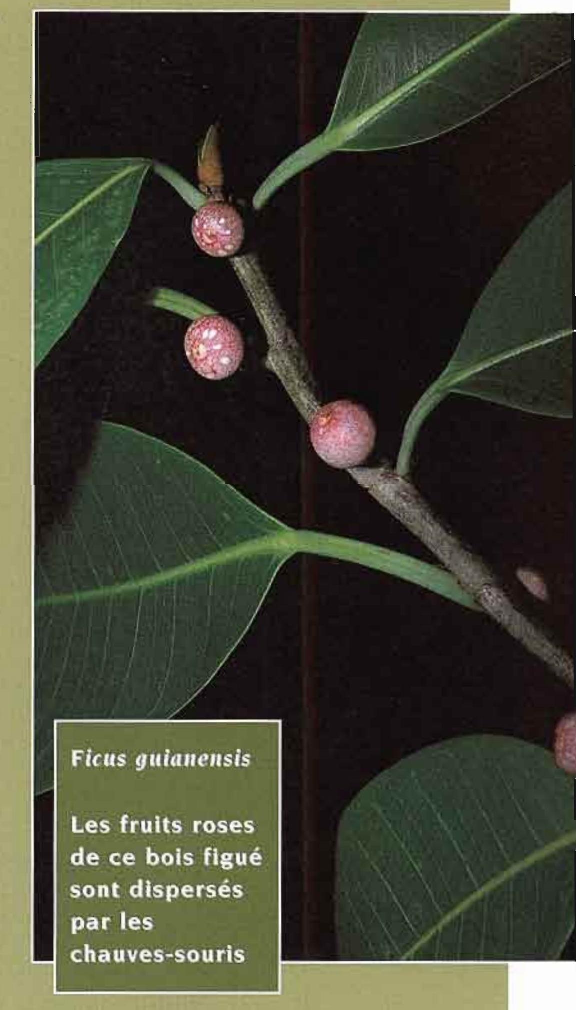
Collections de référence
Grenand 1593, 1595, 1722.

Emplois
Chez les Palikur, le latex de cette espèce est particulièrement recherché pour soigner les douleurs abdominales envoyées (cf. *blesse* ou *sikgep*, p. 78). Il est utilisé en emplâtre fait de chiffon ou de coton imbibé[1]. Le latex sert également après coagulation à extraire les dents cariées.

Étymologie
Créole : *bwa-fidjé*, « arbre-figuier », soit en raison de la ressemblance des fruits avec ceux du figuier de l'Ancien Monde (*Ficus carica* L.), soit à cause de la ressemblance des *Ficus* américains avec *Ficus benghalensis* L., appelé dans la littérature ancienne, « figuier d'Inde ».
Palikur : *muhu* est le terme de base désignant tous les *Ficus*.

Note comparative
1. van Andel (2000) signale chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana l'utilisation du latex de plusieurs *Ficus* dont *Ficus nymphaeifolia* et *Ficus paraensis* pour soigner foulures et fractures.
Chez les Tacana l'écorce de *Ficus guianensis* et *F. paraensis*, entre autres, est utilisée pour soigner les hernies, les membres cassés et les contusions (Bourdy *et al.*, 2000).

Ficus guianensis Desv. ex Hamilton
Moraceae



Ficus guianensis

Les fruits roses de ce bois figué sont dispersés par les chauves-souris

Synonymies
Ficus clusiifolia Schott ;
Ficus erratica Standl. ;
Ficus parkeriana (Miq.) Sandw.

Noms vernaculaires
Créole : bois figué [bwa-fig, bwa-fidjé].
Wayãpi : kwapo'i.
Palikur : muhu kamwi.
Portugais : apuí.

Écologie, morphologie
Arbuste étrangleur peu commun des forêts primaire et secondaire.

Collections de référence
Grenand 393, 1732.

Emplois
Cette espèce est utilisée par les Palikur comme *Ficus catappifolia*, avec lequel elle est parfois confondue. Elle est utilisée par les Wayãpi comme *Ficus paraensis*[1].

Étymologie
Palikur : de *muhu*, « *Ficus catappifolia* » et *kamwi*, « qui ressemble ».

Note comparative
1. Cette espèce, ainsi que *Ficus anthelminthica* Mart., est fréquemment utilisée au Brésil pour ses propriétés vermicides (MORS et RIZZINI, 1966).

Ficus maxima Mill.
Moraceae

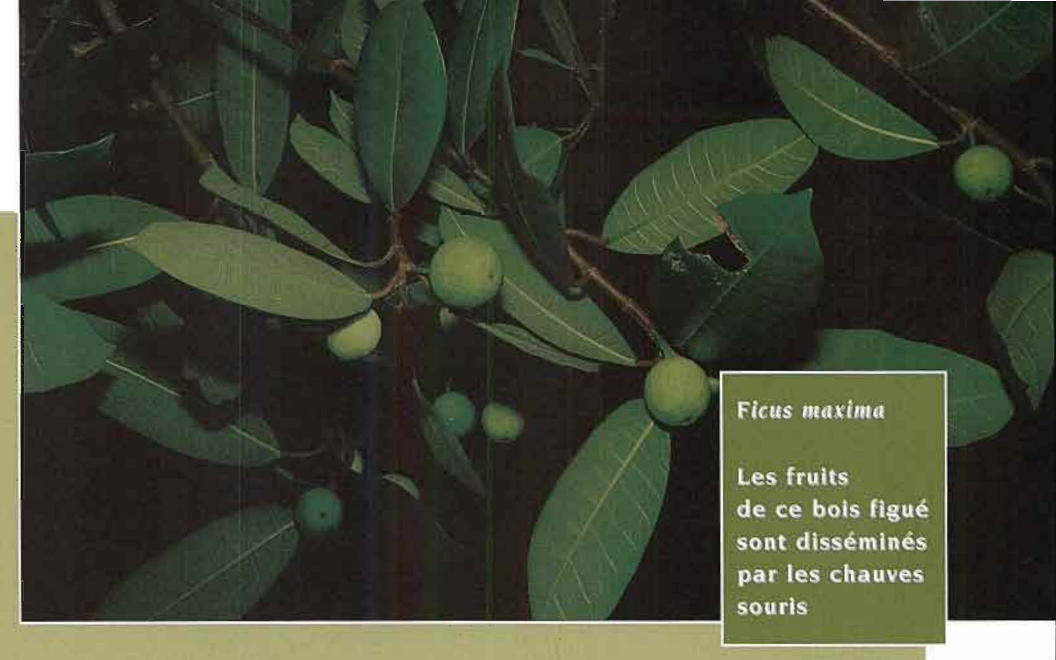
Synonymies
Ficus glaucescens (Liebm.) Miq. ;
Ficus parkeri Miq.

Noms vernaculaires
Créole : bois figué [bwa-fig, bwa-fidjé].
Wayãpi : kwasinɨ[1].
Palikur : —
Kali'na : kwasini.
Portugais : caxinguba, gameleira-branca.

Écologie, morphologie
Arbre géant de forêt primaire et parfois de forêt secondaire.

Collection de référence
Grenand 604.

Emplois
Cette espèce est utilisée par les Wayãpi comme *Artocarpus altilis* var. *seminifera*[2].



Ficus maxima

Les fruits de ce bois figué sont disséminés par les chauves souris

Étymologie

Wayãpi : de *kwasi*, « coati (*Nasua nasua*) » et ɨ, « arbre », « arbre du coati ».

Notes comparatives

1. Ce nom est donné également à *Ficus insipida* Willd. ssp. *scabra* C.C. Berg (Grenand 338 ; Lescure 499).

2. Cette espèce joue un rôle majeur dans l'initiation des chamanes kali'na (Ahlbrinck, [1931] 1956). Le latex ou la décoction de l'écorce de F. *insipida* sont utilisés dans le bas Amazone comme vermifuge (Amorozo et Gély, 1988) ainsi que chez les Mosetene de Bolivie (Muñoz *et al.*, 2000b).

Ficus nymphaeifolia Mill

Moraceae

Noms vernaculaires

Créole : bois figué [bwa-fig, bwa-fidjé].
Wayãpi : asingau lemimo'ay.
Palikur : muhu ihipinẽ.
Portugais : apuí.

Écologie, morphologie

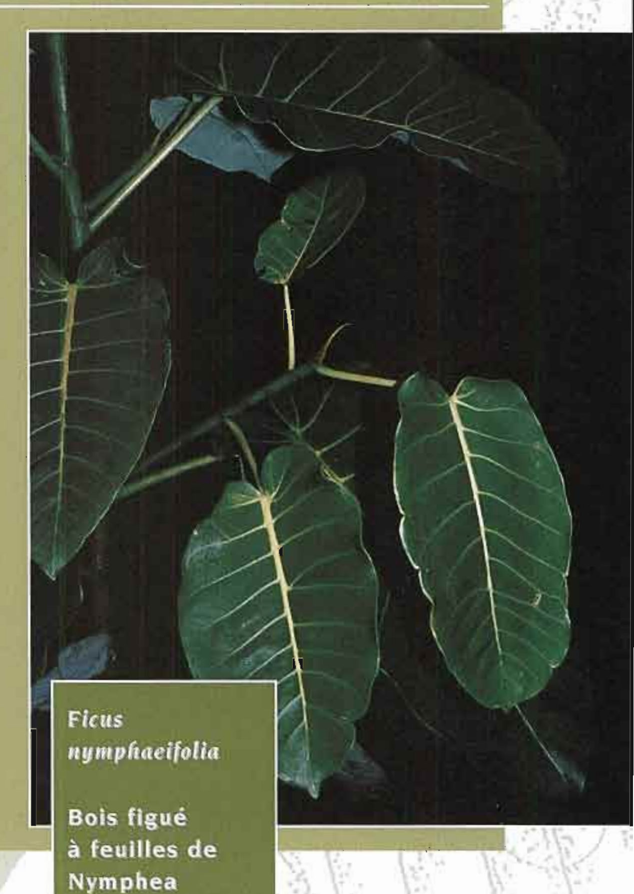
Grand arbre étrangleur commun en forêts primaire et secondaire.

Collections de référence

Grenand 1571, 1769 ; Prévost 1284.

Emplois

Les Wayãpi donnent à cet arbre une origine humaine dans un mythe contant comment furent transformés en arbre deux amants ensorcelés. Peut-on rapprocher ce mythe de l'utilisation des graines grillées de divers *Ficus* comme aphrodisiaque en Amazonie (Le Cointe, I, 1922) ? Les Palikur se servent du latex abondant de cet arbre pour les mêmes usages que les *Clusia* (Clusiacées)[1].



Ficus nymphaeifolia

Bois figué à feuilles de Nymphea

Étymologie

Wayãpi : de *asingau*, « coucou de Cayenne, *Piaya cayana* », *lemi*, « ceux qui », *mo'ay*, « ensorcelés », « ceux qui furent ensorcelés par le coucou », en référence à l'origine mythique de l'arbre. Palikur : de *muhu*, « terme désignant l'ensemble des *Ficus* » et *ihipinẽ*, « lianescent », en raison de ses nombreuses racines étrangleuses.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. À Trinidad, le latex de cette espèce est utilisé en cataplasme, pour soigner les douleurs (Wong, 1976).

Ficus paraensis (Miq.) Miq.

Moraceae

Synonymies

Ficus thelephora Benoist ;
Urostigma paraense Miq.

Noms vernaculaires

Créole : bois figuè [bwa-fig, bwa-fidjé].
Wayãpi : kwapo'i, kwapo'i sõwĩ.
Palikur : muhu ihipinẽ.
Portugais : apuí, gameleira-branca.

Écologie, morphologie

Plante hémiépiphyte puis arbre étrangleur, commun en forêts secondaire et primaire.

Collections de référence

De Granville et Tiburce 1132 ;
Grenand 1445 ; Lescure 807 ;
Prévost et Grenand 976.

Emplois

Chez les Wayãpi, les jeunes rameaux verts sont brûlés et émiettés jusqu'à former une poudre de charbon que l'on consomme (spécialement les enfants) comme antidiarrhéique.
Les Palikur utilisent cette espèce de la même façon que *Ficus nymphaeifolia*.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Ficus trigona L.

Moraceae

Synonymies

Ficus vulpina Benoist ;
Ficus fanshawei Standl. ;
Urostigma fagifolium Miq.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : kwapo'i.
Palikur : muhu kamwi.

Écologie, morphologie

Plante hémiépiphyte de la forêt primaire et de la végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 993, 1258.

Emplois

Les Wayãpi utilisent cette espèce comme *Ficus paraensis*.

Naucleopsis guianensis (Mildbr.) C. C. Berg

Moraceae

Synonymie

Ogcodeia guianensis Mildbr.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : wa'i.
Palikur : tukwanru.

Écologie, morphologie

Arbre moyen des vieilles forêts secondaires et de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 3148 ; Lescure 732.

Emplois

Chez les Palikur, le bois de tronc, fendu en petits morceaux et préparé en décoction, fournit un bain d'aspect rougeâtre utilisé comme fortifiant, en particulier chez les convalescents. Les rameaux, qui ont la particularité de s'énucléer, coupés en petits morceaux et mis à macérer dans le rhum, constituent un remède masculin pour combattre l'impuissance sexuelle.

Étymologie

Palikur : *tukwanru* signifie « l'arbre du pigeon », « pigeon » étant ici une métaphore pour désigner le pénis.
Les rameaux énucléés ressemblent à un pénis.

Perebea guianensis Aublet ssp. *guianensis*

Moraceae

Noms vernaculaires

Créole : abérémou [abérémou] (HECKEL, 1897)
Wayãpi : yuwa pɨso.
Palikur : amap purubumna, tukwanru kamwi.
Portugais : cauchorana.

Écologie, morphologie

Arbre moyen des forêts primaire et secondaire ancienne.

Collections de référence

Grenand 1019, 1918 ; Moretti 188, 1291.

Emplois

Les Palikur utilisent le latex de cette espèce de la même façon que celui de *Brosimum parinarioides* (cf. *supra*) et *Parahancornia fasciculata* (Apocynacées). Il est cependant moins estimé. Pour un usage aphrodisiaque secondaire, cf. *supra*, *Naucleopsis guianensis*[1].

Étymologie

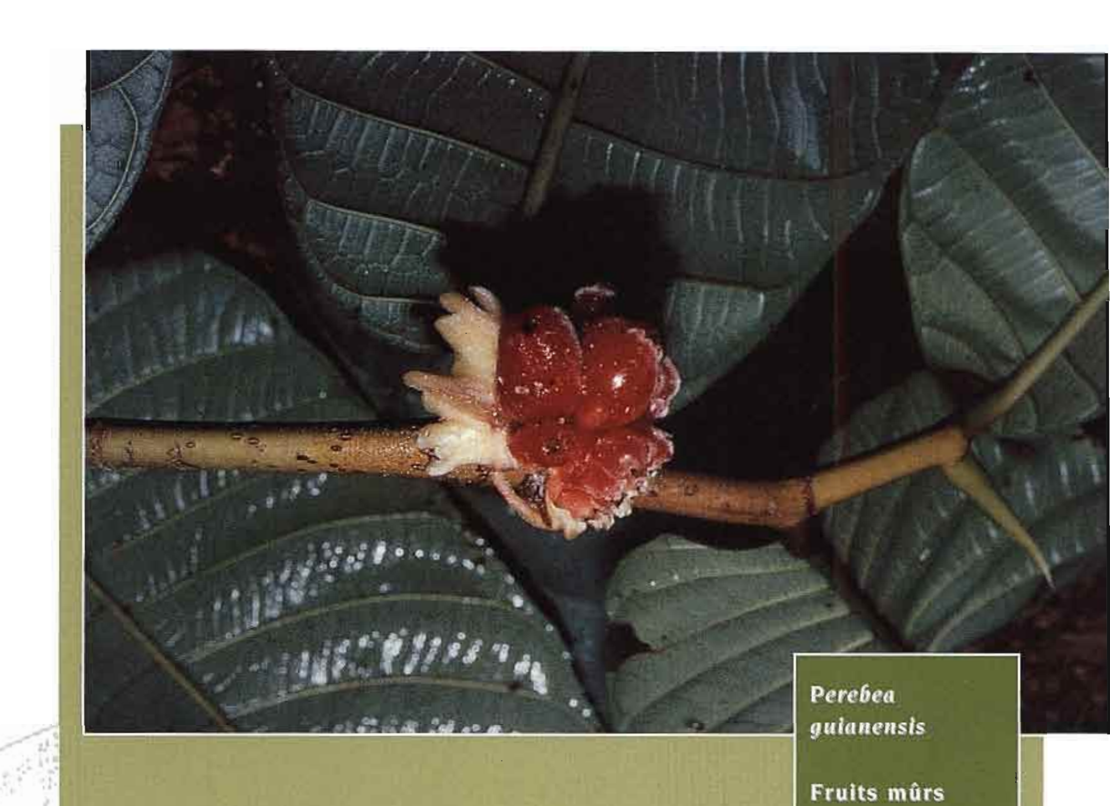
Wayãpi : de *yuwa*, « arbre *Couma guianensis* », *pɨ*, « mou » et *so*, « comme », « mou comme le *Couma* » ; le fruit de *Perebea* est mou et comestible comme celui de *Couma*.
Palikur : *amap*, « deux espèces d'arbres » (*Brosimum parinarioides*, Moracées et *Parahancornia*, Apocynacées) et *purubumna*, « à grosses feuilles ». Cette espèce ressemble aux deux autres, mais a des feuilles plus grosses ; *tukwanru*, « arbre *Naucleopsis guianensis*, Moracées » et *kamwi*, « qui ressemble », car les fruits sont très proches.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Le latex de cette espèce sert à soigner les plaies chez les Waimiri-Atroari (MILLIKEN *et al.*, 1992).



Perebea guianensis

Fruits mûrs

famille

Musaceae

Musa paradisiaca L.

Musaceae

Synonymies

Musa sapientum L. ;
Musa paradisiaca var. *sapientum* (L.) Kuntze.

Noms vernaculaires

Créole : bacove [bakov] (variétés douces), banane [bannann] (variétés à cuire).
Wayãpi : pako (fruit), pako'ɨ (plante).
Palikur : platno.
Portugais : pacóva (variétés douces), banana (variétés à cuire).
Français : banane (variétés douces), banane plantain (variétés à cuire).

Écologie, morphologie

Plante herbacée géante cultivée chez toutes les populations de Guyane.

Emplois

En dehors de son usage alimentaire essentiel pour les pays tropicaux, le bananier est sporadiquement signalé pour divers usages médicinaux.
Pour les Créoles, RICHARD (1937) indique l'utilisation de la pulpe du tronc préparée en tisane pour soigner la dysenterie.
Cet usage a été retrouvé chez les Palikur qui préparent des bouillies antidiarrhéiques, soit avec les fruits de la variété douce *platno yahiminiu*, « banane violette », soit avec le suc extrait de la jeune inflorescence de la variété douce *pakih etni*, « la possession du pécari à lèvre blanche » ; la décoction de la jeune feuille de cette variété est également bue trois fois par jour pendant trois jours pour soigner le mal de gorge[1].
Chez les Wayãpi, le *tronc* couché de la variété douce *pakosĩ* constitue le siège sur lequel les femmes s'assoient du bout des fesses pour accoucher. Le liquide recueilli à la coupe des tiges est un antiseptique puissant lorsqu'il est appliqué sur les furoncles et les plaies. HODGE et TAYLOR (1957) signalent un usage similaire de la sève du bouton floral chez les Caraïbes de la Dominique.

Chimie et pharmacologie

D'après KARRER (1, 1958 et supplément 1, 1977), ont été isolés de la cire extraite de cette plante, deux alcools : le 1-octacosanol et le 1-triacontanol, de l'acide isovalérianique ainsi qu'un carbure d'hydrogène : le nonacosane. Du β-sitostérol a été isolé des feuilles.
En plus des glucides, les fruits renferment de l'acide γ-guanidinobutyrique, de la dopamine qui est un aminophénol ayant des propriétés vasoconstrictrices et de la noradrénaline qui est une hormone sympathomimétique.
HEGNAUER (2, 1963) signale que toutes les Musacées accumulent des tanins dans tous leurs organes et des substances mucilagineuses dans leurs *troncs*.
On recommande la banane en diététique comme aliment hypoazoté dans

les néphrites azotémiques et dans certains troubles intestinaux, arthritiques ou cardio-rénaux. WAALKES *et al.* (1958) ont montré que la peau et la pulpe de la banane renferment de la sérotonine (5-hydroxytryptamine) et deux catécholamines : la norépinéphrine et la dopamine.
La sérotonine tend à inhiber la sécrétion gastrique et à stimuler les muscles lisses, en particulier ceux de l'intestin.
La dopamine et la norépinéphrine élèvent la tension artérielle et la seconde est utilisée comme vasoconstricteur.
Ces propriétés sont à mettre en rapport avec certains usages thérapeutiques attribués aux bananes dans les cas de maladies intestinales, ulcères du tube digestif, constipation, etc.

Note comparative

1. CORRÊA ([1926] V, 1984) indique que la pulpe de la banane-plantain est utilisée au Brésil contre la diarrhée, la dyspepsie, la bronchite et la tuberculose.



Iryanthera sagotiana (Benth.) Warb.

Myristicaceae

Noms vernaculaires
Créole : moussigot [mouchigo].
Wayãpi : kulupɨyɨ.
Palikur : wahusi waSiunõ.
Portugais : ucuúbarana-vermelha.

Écologie, morphologie
Arbre moyen de la forêt primaire, très abondant parfois.

Collections de référence
Grenand 674, 941 ; Lescure 418, 448 ; Prévost et Grenand 4392 ; Prévost et Sabatier 2752.

Emplois
Les Wayãpi affirment que la sève rouge s'écoulant de cet arbre est toxique et que le jaguar aime y empoisonner ses griffes.

Étymologie
Créole : *moussigot* est à rapprocher de *musoko* ou *musuku*, désignant dans des langues bantoues du Gabon, *Scyphocephalium ochocoa* Warb., une Myristicacée africaine (RAPONDA-WALKER et SILLANS, 1995).
Palikur : *wahusi waʃiunõ* de *wahusi*, « arbre *Virola surinamensis* » et *waʃiunõ*, « des collines, de la terre ferme ».



Iryanthera sagotiana

Tronc et latex de moussigot

Virola michelii Heckel Myristicaceae

Synonymie
Virola melinonii (Benoist) A. C. Smith.

Noms vernaculaires
Créole : yayamadou montagne [djadjamadou-montangn].
Wayãpi : wololo.
Palikur : wahu.
Portugais : ucuúbarana-preta, ucuúba-da-terra-firme.

Écologie, morphologie
Grand arbre fréquent en forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 662, 1138, 3036.

Emplois
Les Palikur utilisent l'écorce externe pilée et mélangée à une faible quantité d'eau ; après macération courte, le liquide est tamisé et appliqué avec un coton sur les taches de grossesse qui apparaissent sur le visage[1]. La sève brute de couleur rouge est bue contre la diarrhée et soigne les gerçures des lèvres.

Note comparative
1. La sève de cette espèce appliquée *loco dolenti* est utilisée par les Waimiri-Atroari pour soigner les rages de dent (Milliken *et al.*, 1992) et chez les Urubu-Ka'apor pour soigner les maux de gorge et les démangeaisons (Balée, 1994).



Virola michelii

Tronc et latex de yayamadou montagne



Virola michelii

Fruits de yayamadou montagne ; les graines sont entourées d'une arille rouge

Virola surinamensis (Rolander) Warb.

Myristicaceae

Synonymies

Myristica surinamensis Rolander ex Rottb. ; *Myristica fatua* Sur.

Noms vernaculaires

Créole : yayamadou marécage [djadjamadou-marikaj], dyadya [djadja], wawichi (Saint-Georges)[1].
Wayãpi : walusi.
Palikur : wahusi.
Kali'na : walu:ʃi.
Portugais : ucuúba, bicuiba.

Écologie, morphologie

Grand arbre très commun dans les forêts primaires humides et les forêts inondables.

Collections de référence

Jacquemin 1997 ; Lescure 355, 809.

Emplois

Chez les Wayãpi, les jeunes racines aériennes apparaissant à la base du tronc servent, après avoir été grattées, à préparer une décoction antitussive qui est bue.

Pour les Palikur, l'écorce est un remède courant utilisé soit comme émollient contre les enflures et contre l'érysipèle (*wisnõ*), soit comme désinfectant buccal contre les abcès dentaires. Dans le premier cas, l'écorce associée à celle de *umeg* (cf. *Humiria balsamifera*, Humiriacées) est préparée en décoction et utilisée en lavage externe. Dans le second cas, la décoction du seul *Virola* est utilisée en bain de bouche ; on l'applique aussi parfois avec un coton sur les hématomes. La décoction de *Virola surinamensis* caractérisée par son aspect rouge vif est aussi un remède contre la diarrhée[2]. Enfin pour un remède contre les hernies, cf. *Montrichardia arborescens* (Aracées).

Étymologie

Les mots palikur et wayãpi sont probablement d'origine karib.
Créole : *yayamadou* est peut-être un mot d'origine africaine appliqué à une espèce américaine, car il n'a jamais été noté dans une langue amérindienne des Guyanes ; *dyadya*, corruption de *yayamadou*.

Chimie et pharmacologie

BARATA *et al.* (1978) ont identifié cinq lignanes dans les feuilles : l'élémicine, la galbacine, la véraguensine, la surinamensine et la viroline. Ces substances sont très toxiques pour les cercaires de la bilharziose (*Schistosoma mansoni*).

En Amérique latine, on extrait des graines la graisse de *ucuuba* qui constitue 65 % des amandes et qui est composée pour 50 % de trimyristine et de laurodimyristine servant à la fabrication de bougies et de savons (HEGNAUER, 5, 1969 ; RIBEIRO *et al.*, 1999)[3].

Notes comparatives

1. Les colons et les Créoles des XVIIIe et XIXe siècles utilisaient avant tout l'huile extraite des graines de *Virola surinamensis* et de *Virola sebifera* Aublet pour fabriquer des suifs et des cires ainsi que des chandelles.

2. LE COINTE (1934) signale en Amazonie brésilienne l'usage de la sève pour soigner l'érysipèle, celui de la décoction de l'écorce pour favoriser la cicatrisation des blessures, ainsi que l'usage du coton imprégné de sève pour soulager les hémorroïdes.
En vérité, l'usage des genres *Virola* et *Iryanthera* est extrêmement fréquent en Amérique équatoriale, tant chez les Amérindiens que chez les métis pour soigner surtout les plaies, les mycoses et autres affections cutanées (DELASCIO CHITTY, 1985, SCHULTES et RAFFAUF, 1990 ; MILLIKEN *et al.*, 1992 ; VAN ANDEL, 2000).
La sève de nombreux *Virola* est la source principale de plusieurs substances hallucinogènes chez les Yanomami et les Amérindiens du nord-ouest de l'Amazonie (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

3. Alors qu'en Guyane, elle est encore abondante et peu menacée, cette ressource a diminué au Brésil en raison de la récolte de bois pour la construction à bas prix aux alentours des centres urbains.
Elle est inscrite sur la Liste rouge de l'UICN. Des essais de culture sont tentés dans les États d'Amapá et du Pará.

famille

Myrtaceae

Campomanesia aromatica (Aubl.) Griseb.

Myrtaceae

Synonymie

Psidium aromaticum Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : bois citronnelle [bwa-sitronnèl], goyavier citronnelle (HECKEL, 1897).

Wayãpi : —

Palikur : pirimaβan.

Écologie, morphologie

Petit arbre peu fréquent, croissant dans les forêts sèches ou les forêts secondaires basses.

Collections de référence

Berton 35bis ; Grenand 3093.



Campomanesia aromatica

Fleurs de bois citronnelle

Emplois

Les Palikur utilisent la décoction des feuilles et de l'écorce comme un déodorant, ce qui est bien mis en valeur dans l'initiation des chamanes (cf. *Brosimum acutifolium*, Moracées). La même décoction bue et administrée en bain est défatigante. Enfin appliquée en cataplasme, elle sert à soigner les jambes enflées et douloureuses[1].

Étymologie

Créole : *bois*, « arbre » et *citronnelle*, en raison de l'odeur agréable émanant des feuilles et de l'écorce.
Palikur : *piri*, « terme désignant diverses espèces végétales parfumées », de *pihi*, « odeur » et *βan*, « feuille, plante ».

Notes comparatives

1. Aublet (1775) indique que les habitants de Cayenne utilisaient cette plante sous le nom de *citronnelle* en bain parfumé et tonique.

Eugenia cupulata Amsh. Myrtaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : kalaɨ ka'a.
Palikur : —

Étymologie

Wayãpi : de *kalaɨ*, « fièvre » et *ka'a*, « plante », indiquant clairement l'importance médicale de cette plante.

Écologie, morphologie

Arbre moyen au bois rouge et dur, commun en forêt primaire dans le haut Oyapock.



Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Collections de référence

Grenand 42, 144, 320 ; Jacquemin 1699 ; Lescure 431 ; Prévost et Grenand 930, 1971.

Emplois

Les Wayãpi se servent des feuilles qui, froissées, exhalent une forte odeur camphrée, pour préparer en décoction ou en macération un remède fébrifuge très apprécié qui est utilisé en bain.



Eugenia cupulata

Eugenia polystachya Rich.

Myrtaceae

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : tamukwãlẽ ãkã, mɨku ka'a[1].
Palikur : —

Écologie, morphologie
Petit arbre des forêts primaire et secondaire.

Collections de référence
Grenand 221 ; Jacquemin 1783 ; Lescure 516.

Emplois
Les Wayãpi appliquent localement en cataplasme contre les maux de gorge, la décoction des feuilles.

Étymologie
Wayãpi : de *tamukwãlẽ*, « lézard agaman » (*Uranoscodon superciliosus*) et *ãkã*, « tête », « tête de lézard agaman » en raison de la forme des fruits. De *mɨku*, « sarigue, oppossum (*Didelphis marsupialis*) » et *ka'a*, « plante », « plante de la sarigue ».

Chimie et pharmacologie
D'après HEGNAUER (5, 1969), les espèces de ce genre sont riches en huiles essentielles qui contiennent de l'eugénol.

Notes comparatives
1. Ce deuxième nom est aussi appliqué par les Wayãpi originaires du Rio Kouc à un arbuste nettement différent, *Clavija lancifolia* (cf. Théophrastacées).

Psidium guajava L.

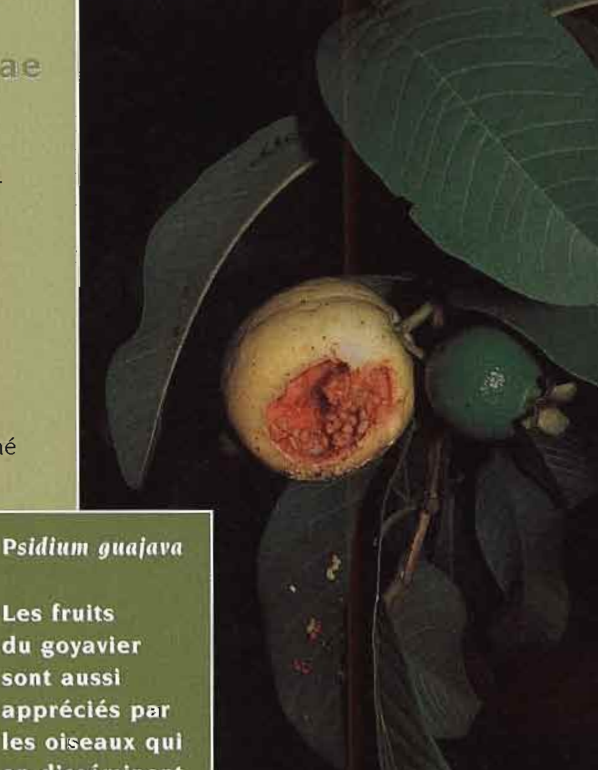
Myrtaceae

Synonymies
Psidium pyriferum L. ; *Psidium guava* Griseb.

Noms vernaculaires
Créole : goiyave [gouyav, goyav].
Wayãpi : kuya.
Palikur : kwiyau.
Français : goyave, goyavier.
Portugais : goiaba, goiabeira.

Écologie, morphologie
Petit arbre cultivé et sans doute spontané dans les zones sèches du littoral.

Collections de référence
Prévost 1371, 3426.



Psidium guajava

Les fruits du goyavier sont aussi appréciés par les oiseaux qui en disséminent les graines

Emplois

Les Créoles préparent en décoction à partir de l'écorce, des feuilles et des jeunes pousses, un breuvage antidiarrhéique, tandis que les Wayãpi, de la même manière et dans le même but, utilisent l'écorce et les fruits verts seulement[1].

Plus diversifiés sont les usages des Palikur, qui associent les jeunes feuilles à celles de *Philodendron guianense* (Aracées) pour soigner les ulcères dus à la leishmaniose ; ils les associent également à celles d'*Eleutherine bulbosa*, (Iridacées) ou bien à celles de *Solanum leucocarpon* (Solanacées), pour en faire une tisane antidiarrhéique[2].

Chimie et pharmacologie

L'emploi de cette espèce comme antidiarrhéique se retrouve dans tout le monde tropical. Sont surtout employés en voie orale, le fruit, consommé tel quel ou en jus du fruit, avec sel ou sucre, les feuilles en décoction (parfois avec sel ou sucre) et aussi les écorces de tronc.

La plante entière est riche en tanins ellagiques : 9 à 10 % dans les feuilles et 12 à 30 % dans les écorces. L'huile essentielle des feuilles est riche en caryophyllène, nérolidol, β-bisabolène, aromadendrène, π-sélinène et α-pinène.

Le fruit est riche en vitamine c et contient également les acides cinnamique et 3-hexénoïque. L'extrait aqueux de feuille est actif contre différents germes et montre une activité spasmolytique sur l'iléon isolé de cobaye, à la concentration de 1 mg/ml. Ces propriétés justifient l'emploi traditionnel de cette drogue, faisant l'objet d'une monographie détaillée de la *Pharmacopée caribéenne* (ROBINEAU *et al.*, 1999).

Notes comparatives

1. Notons que cet usage médicinal est répandu dans toute l'Amérique tropicale, du Mexique au Brésil (COSMINSKY, 1979 ; LEMÉE, IV, 1956 ; SILVA *et al.*, 1977 ; VAN ANDEL, 2000).

2. BERTON (1997) indique que l'on peut associer à la préparation antidiarrhéique les racines de bananier (cf. *Musa paradisiaca*, Musacées).

Psidium persoonii Mc Vaugh.

Myrtaceae

Synonymie

Psidium guianense sensu Amshoff non Persoon.

Noms vernaculaires

Créole : goiyave saut [gouyav-so].
Wayãpi : alalɨ.
Palikur : —
Aluku : liba gobaya.

Écologie, morphologie

Arbuste tortueux commun sur les îlots rocheux des fleuves[1].

Collections de référence

Grenand 192, 500 ; Jacquemin 1730.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'écorce grattée est utilisée, seule ou associée aux feuilles ; elle sert à préparer une décoction bue contre la diarrhée.

Ce remède est considéré comme puissant et le traitement normal pour un adulte est de deux prises seulement.
Certains créoles de l'Oyapock utilisent aussi ce remède, ainsi que les Aluku (FLEURY, 1991).

Étymologie

Créole : *goiyave saut*, « goyave des rapides » en raison de son écologie.

Chimie et pharmacologie

D'après HEGNAUER (5, 1969), on a isolé dans les huiles essentielles extraites des feuilles de plusieurs espèces voisines, de l'α-pinène, du limonène et du cinéol.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette espèce fréquente dans le bassin de l'Oyapock et du Maroni est absente ou rare dans les autres bassins fluviaux de Guyane.

famille

Nymphaeacae

Nymphaea rudgeana G. Mey.

Nymphaeaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : padidwan.
Portugais : golfo, aguapé.

Écologie, morphologie

Plante aquatique commune dans les marais ouverts de la zone côtière[1].

Collections de référence

Grenand 1638, 1886 ; Moretti 1360.

Emplois

Chez les Palikur, les feuilles, tiges et fleurs de cette belle espèce sont utilisées pour leur action émolliente, afin d'extraire les plombs de chasse ; en cas de blessure accidentelle, elles sont pilées et appliquées en emplâtre sur les impacts.
Le même emplâtre est aussi appliqué sur les fractures et les entorses[2].





Nymphaea rudgeana

Fleur de cette plante aquatique

Chimie et pharmacologie

Une nouvelle interprétation de l'art religieux et des rites des anciens Mayas et anciens Égyptiens a été avancée, suggérant l'emploi des fleurs de nénuphar comme narcotique et leur rôle dans les rites extatiques des prêtres de ces deux civilisations, pourtant si éloignées l'une de l'autre (EMBODEN 1981). Cet auteur attribue l'action narcotique à des alcaloïdes aporphiniques. Cependant nous n'avons pas trouvé d'alcaloïde dans les divers organes testés.

Notes comparatives

1. CID (1978) relate qu'en Amazonie à la période des basses eaux, cette plante rend âcre l'eau des lagunes ; les populations riveraines affirment qu'elle l'empoisonne.

2. LE COINTE (1934) signale en Amazonie l'usage de la plante entière en bain pour soigner les hémorroïdes et en cataplasme contre les ulcères chroniques.
Dans le nord-ouest de la Guyana, les pétioles décomposés de *Nymphea ampla* (Salisb.) DC. servent à résorber les verrues (VAN ANDEL, 2000).

famille

Ochnaceae

Ouratea guianensis Aublet

Ochnaceae

Noms vernaculaires

Créole : malmani [mal-manni].
Wayãpi : tukãnãkũ.
Palikur : yauk nabui, psuk awak.
Portugais : batiputá.

Écologie, morphologie

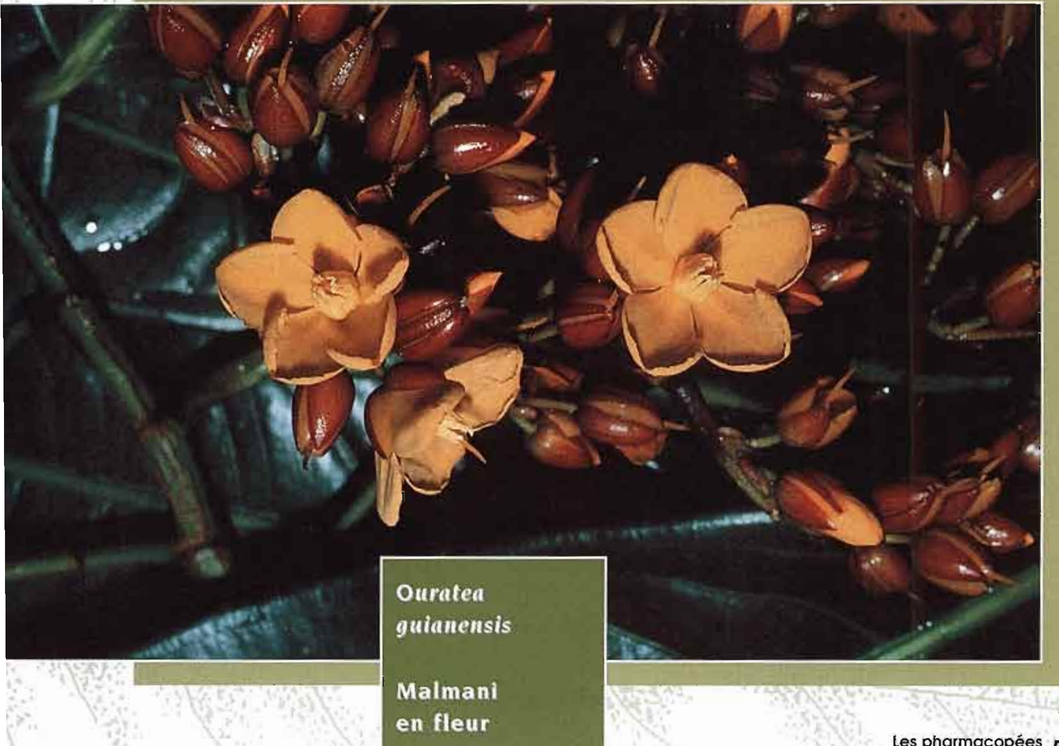
Petit arbre commun en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 319, 1012 ; Grenand et Prévost 1992 ; Moretti 679 ; Sastre 4660.

Emplois

Les Wayãpi se servent des feuilles pour préparer une décoction antitussive qui est bue[1].



Ouratea guianensis

Malmani en fleur

Étymologie

Créole : de *mani*, « espèce d'arbre » (*Symphonia globulifera*, Clusiacées) et *mal*, « faux » en raison de la forte ressemblance de la feuille. Wayãpi : de *tukã*, « toucan » (*Rhamphastos spp.*) et *kũ*, « langue », en raison de la forme des feuilles. Palikur : *yauknabui*, de *yauk*, « toucan » et *nabui*, « langue » (cf. ci-dessus) ; *psuk awak* : de *psuk*, « cabiai » et *awak*, « patte » en raison de la forme de l'infrutescence.

Chimie et pharmacologie

Les espèces du genre *Ouratea* sont riches en tanins (RIBEIRO *et al.*, 1997).

Note comparative

1. À notre connaissance, le genre *Ouratea* est rarement signalé pour ses propriétés médicinales. Notons cependant l'usage de *Ouratea castaneifolia* (DC.) Engl. signalé par CAVALCANTE et FRIKEL (1973) en bain antispasmodique chez les Tiriyo du nord du Pará (Brésil) et par LE COINTE (1934) comme tonique chez les Caboclos amazoniens, celui de *Ouratea margaretae* Sastre utilisé comme abortif par les Yawalapiti du Xingu (EMERICH et SENNA VALLE, 1991) et celui de *Ouratea ferruginea* Engler observé par l'un d'entre nous chez les Tukano du Rio Negro comme aphrodisiaque (Grenand 2532).

Sauvagesia erecta L. — Ochnaceae

Synonymie

Sauvagesia adima Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : herbe St Martin [zerb-sen-marten].
Wayãpi : wɨla pili.
Palikur : tarub tiβarabuyene.
Portugais : erva-de-São-Martinho.

Écologie, morphologie

Herbe des savanes et des prairies.

Collections de référence

Grenand 1926 ; Jacquemin 1627, 1657, 1677 ; Moretti 1373.

Emplois

Chez les Créoles, la tisane préparée avec les parties aériennes est bue comme fébrifuge[1]. Les Palikur préparent un bain avec cette espèce pour accélérer l'apprentissage de la marche chez les bébés et leur donner le sens de l'équilibre.

Chimie et pharmacologie

Avec R. R. PARIS et son équipe, nous avons montré que les parties aériennes de cette plante renferment des anthocyanes, des leucoanthocyanes, des tanins catéchiques et des flavonoïdes. Ces derniers sont abondants dans les feuilles où quatre c-glycosyl-flavones ont été identifiés : la vitexine, la vicénine-2, l'orientine et l'iso-orientine (PARIS *et al.*, 1978). Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. En Amazonie, LE COINTE (1934) signale son usage comme diurétique. Les Siona de l'Équateur l'utilisent pour soigner les douleurs d'estomac (VICKERS et PLOWMAN, 1984) et les Aweti du Xingu comme plante abortive (EMMERICH et SENNA VALLE, 1991). Enfin les Carib du nord-ouest de la Guyana en font, avec du sucre, un sirop antigrippal (VAN ANDEL, 2000).

famille

Olacaceae

Ptychopetalum olacoides Benth.

Olacaceae

Noms vernaculaires

Créole : bois bandé [bwa-bandé][1].
Wayãpi : wɨla taɨ, wɨlapɨlatã.
Palikur : aneku.
Portugais : muirapuama, marapuama.

Écologie, morphologie

Arbre moyen de forêt primaire, partout présent en Guyane mais nulle part abondant.

Collections de référence

Grenand 432, 1083 ;
Grenand et Guillaumet 3204 ;
Moretti 263, 1080.

Emplois

C'est un aphrodisiaque très réputé, tant chez les Créoles de Guyane que chez les Caboclos amazoniens (LE COINTE, 1934). Sa renommée s'étend jusqu'au sud du Brésil.
Les préparations sont très variables dans le détail, faisant intervenir de nombreux ingrédients fort divers, allant de la queue de tatou à la tête de clou carrée (cf. à ce propos le cas des Palikur à *Smilax* spp., Smilacacées).
Pour les Créoles, la préparation de base reste cependant toujours la même : les racines de jeunes pieds sont mises à macérer dans le rhum ; cette drogue peut se prendre en association avec d'autres plantes également réputées aphrodisiaques comme *Strychnos erichsonii* (Loganiacées).

Chez les Wayãpi, la décoction de l'écorce de tronc est consommée comme expectorant et comme tonique par les personnes dites *essoufflées* (affections pulmonaires). L'usage principal de cette même décoction est cependant celui de fortifiant en friction pour favoriser le développement musculaire des jeunes enfants[2]. Enfin la décoction des feuilles et de l'écorce est parfois utilisée comme contraceptif par les femmes.
Les Palikur en font également un usage proche du second des Wayãpi : la racine préparée en bain sert à rendre les enfants forts et résistants aux maladies.

Étymologie

Créole : *bois bandé*, « l'arbre pour l'érection », sans qu'il soit besoin de commentaire !
Wayãpi : *wɨlapɨlatã*, de *wɨla*, « arbre », *pɨla*, « tendre, bander (un arc par exemple) » et *ãtã*, « dur », « arbre pour bander durement ». Ce mot se réfère à l'usage de fortifiant musculaire.

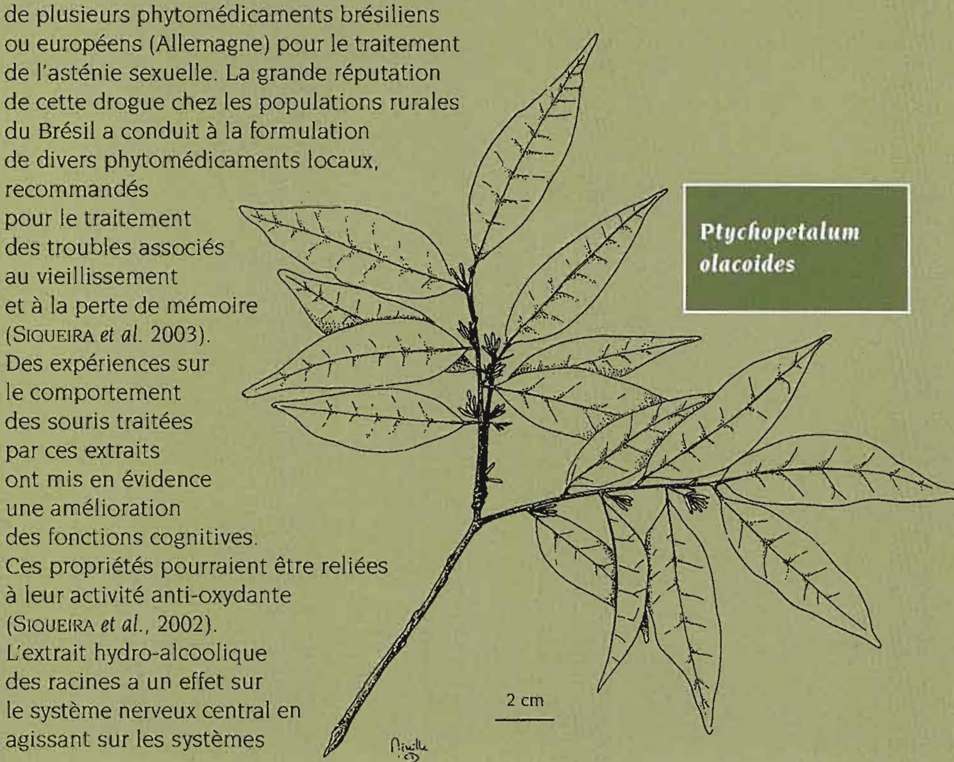
Chimie et pharmacologie

Cette drogue a été étudiée sous le nom brésilien de *muira puama* par divers auteurs. AUTERHOFF et PANKOW (1968) ont isolé l'acide béhénique, divers autres acides et un stéroïde et ont constaté qu'elle renferme aussi du lupéol. Elle aurait également une action semblable à celle de la nicotine (RAYMOND-HAMET, 1932), ainsi qu'une action vasodilatatrice

périphérique suivie d'une action adrénergique (OLOFSSON, 1927).
Il semble que dans tous ces travaux, plusieurs espèces soient confondues : *Liriosma ovata* Miers, *Ptychopetalum olacoides* et *P. uncinatum* Anselmino (Olacacées). Devant ces résultats contradictoires, il nous a semblé utile de reprendre l'étude de cette drogue.
Les diverses préparations des écorces de tige n'ont pas montré de toxicités significatives : DL 50 1 mg>1000 mg par voie orale. *In vitro* des activités inotrope et chronotrope + et anticholinergiques faibles ont été observées ; *in vivo* peu d'activité marquée, avec cependant une très légère activité anti-inflammatoire et analgésique. Ces essais pharmacologiques ont été réalisés par le laboratoire Roger-Bellon.
Ptychopetalum olacoides figure dans la *Pharmacopée brésilienne* depuis 1956 pour ses propriétés stimulantes. Elle figure aussi dans la *British Herbal Pharmacopoeia* pour le traitement de la dysenterie et de l'impuissance sexuelle. Des études cliniques menées en France, dont les résultats sont contestés, tendent à montrer un « effet dynamique sur l'asténie sexuelle ». *P. olacoides* entre d'ailleurs dans la composition de plusieurs phytomédicaments brésiliens ou européens (Allemagne) pour le traitement de l'asténie sexuelle. La grande réputation de cette drogue chez les populations rurales du Brésil a conduit à la formulation de divers phytomédicaments locaux, recommandés pour le traitement des troubles associés au vieillissement et à la perte de mémoire (SIQUEIRA *et al.* 2003). Des expériences sur le comportement des souris traitées par ces extraits ont mis en évidence une amélioration des fonctions cognitives. Ces propriétés pourraient être reliées à leur activité anti-oxydante (SIQUEIRA *et al.*, 2002).
L'extrait hydro-alcoolique des racines a un effet sur le système nerveux central en agissant sur les systèmes neurotransmetteurs dopaminérgique et noradrenérgique (SIQUEIRA *et al.*, 1998).
En dehors de quelques études sur les constituants lipophiliques et volatiles (BUCEK *et al.*, 1987), les principes actifs responsables de l'activité stimulante de cette drogue n'ont toujours pas été identifiés.
Les écorces renferment divers acides, du sitostérol, du campestérol, des coumarines, du lupéol ; selon des études brésiliennes, les composés volatils actifs ne sont pas solubles dans l'eau et ne seraient pas absorbés dans le processus digestif, ce qui suggère que les capsules et tablettes que l'on vend, au Brésil notamment, ne seraient pas des formes d'administration efficaces.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. L'arbre que l'on nomme *bois bandé* aux Antilles est différent. Il s'agit de *Richeria grandis* Vahl, Euphorbiacées (FOURNET, 1978).
2. Cet usage renvoie à diverses observations faites, ches les Caboclos d'Amazonie brésilienne, de l'emploi de *Ptychopetalum* comme antiparalytique et antirhumatismal (FURTADO *et al.*, 1978 ; SILVA *et al.*, 1977 ; AMOROZO et GÉLY, 1988).



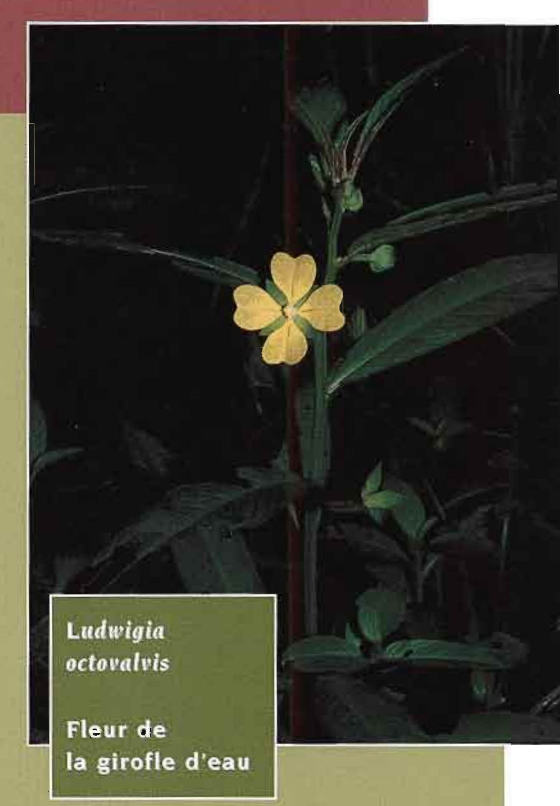
Ptychopetalum olacoides

famille

Onagraceae

Ludwigia hyssopifolia (G. Don) Exell.

Onagraceae



Ludwigia octovalvis

Fleur de la girofle d'eau

Synonymies

Jussiaea hyssopifolia G. Don. ;
Jussiaea linifolia Vahl.

Noms vernaculaires

Créole : girofle d'eau [jiròf-dilo].
Wayãpi : tawalu lemiũ'ɨ.
Palikur : mehuka etni.

Écologie, morphologie

Le genre *Ludwigia* est composé d'herbes des marais et des zones ripicoles.

Collections de référence

Grenand 1598 ; Prévost 3879.

Emplois

Nous avons trouvé la présente espèce utilisée par les Palikur, préparée en décoction et prise comme fébrifuge[1]. Il est très vraisemblable que l'ensemble du genre *Ludwigia* soit utilisé aux mêmes fins ; c'est le cas en particulier de *Ludwigia octovalvis* (Jacq.) Raven (Prévost 3879) commun dans les mêmes milieux.

Étymologie

Créole : *girofle d'eau*, du français « giroflée », parce que les fleurs ressemblent à celles de l'espèce européenne (*Cheiranthus cheiri* L., Brassicacées) et *d'eau* en raison de son habitat. Wayãpi et Palikur : *tawalu* et *mehuka*, désignent la tortue d'eau *Podocnemis unifilis* cependant que *lemi'ũ'ɨ* et *etni* renvoient l'un à « nourriture », l'autre à « sa possession », impliquant dans les deux cas qu'il s'agit de la « nourriture de la tortue *Podocnemis unifilis* ». Ces noms sont appliqués à la plupart des *Ludwigia*.

Chimie et pharmacologie

Collier *et al.* (1952) ont montré que des feuilles appartenant à des espèces voisines croissant au Surinam présentaient des propriétés antibiotiques sur *Micrococcus pyogenes* et *Escherichia coli*.

Notes comparatives

1. Cavalcante et Frikel (1973) ont trouvé chez les Tiriyo l'usage de *Ludwigia nervosa* (Poir.) Hara comme tonique et antirhumatismal.

famille

Orchidaceae

Catasetum barbatum (Lindley) Lindley

Orchidaceae

Synonymie
Myanthus barbatum Lindley.

Écologie, morphologie
Plante épiphyte croissant aussi bien en forêt que sur les arbres des parcs et des avenues.

Collection de référence
Jacquemin 2027.

Emplois
Pour les Wayãpi, même emploi et même nom que *Epidendrum paniculatum*. Pour les Palikur, même emploi et même nom que *Hernandia guianensis* (Hernandiacées), sans confusion cependant entre les deux espèces.

Dichaea sp.

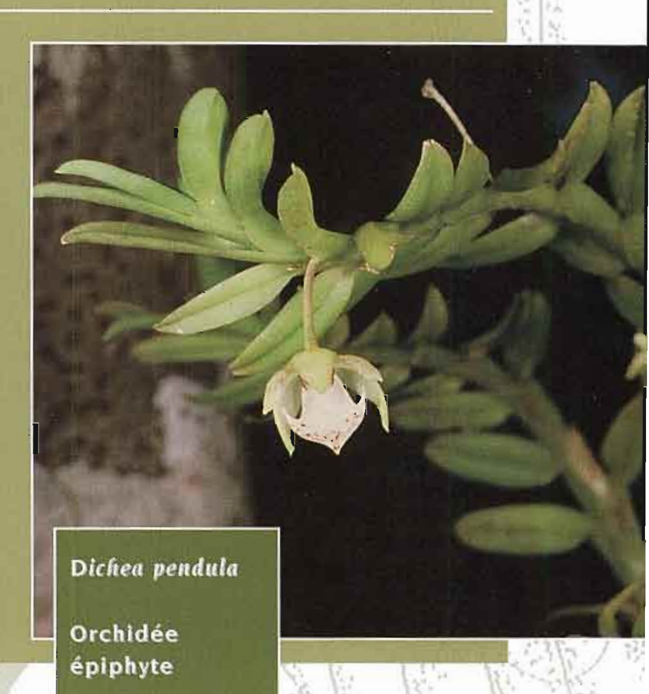
Orchidaceae

Noms vernaculaires
Créole : radié mille pattes.
Wayãpi : moy lakape.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Petite plante épiphyte du sous-bois des forêts humides.

Collection de référence
Grenand 54.

Emplois
Selon HAY (1998), cette plante écrasée dans l'huile puis chauffée et frottée localement est pour les Créoles de Saint-Georges de l'Oyapock un remède contre la gale.



Dichea pendula

Orchidée épiphyte

Chez les Wayãpi, la plante est un charme utilisé pour protéger les enfants en bas âge (risque de convulsions) dont le père a tué un serpent. Ils sont alors lavés avec une décoction de la plante entière.

Étymologie
Wayãpi : *moy*, « serpent » (terme générique) et *lakape*, « ventre », « ventre de serpent ». L'aspect de la plante est très suggestif.

Epidendrum paniculatum Ruíz et Pav.
Orchidaceae

Synonymie
Epidendrum floribundum Kunth.

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : kwata alapalu.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Plante épiphyte commune sur les arbres sauvages et cultivés.

Collections de référence
Jacquemin 1822 ; Lescure 544.

Emplois
Diverses orchidées épiphytes à fleurs rouges rassemblées par les Wayãpi sous un même nom, nous ont été indiquées comme fébrifuges[1].

Les plantes entières sont préparées en décoction qui est utilisée en bain.

Étymologie
Wayãpi : de *kwata*, « singe atèle » et *alapalu*, « tubercule cultivé » (*Maranta ruiziana*, Marantacées).

Chimie et pharmacologie
Les parties aériennes de cette plante renferment entre 0,01 et 0,10 % d'alcaloïdes (Lüning, 1967).

Notes comparatives
1. C'est le cas en particulier de *Epidendrum unguiculatum* (Schweinf.) Garay et Dunsterv. (Grenand 962).

Pelexia goninensis (Pulle) Schlechter
Orchidaceae

Synonymie
Stenorrhynchos goninensis Pulle.

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : yãwĩ sekulu.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Plante herbacée terrestre du sous-bois de la forêt primaire. Elle est peu commune.

Collections de référence
Grenand 317, 383 ; Prévost et Grenand 1970.

Emplois
Les Wayãpi utilisent cette orchidée terrestre comme charme permettant de mieux distinguer les tortues terrestres (*Geochelene denticulata*) dans le sous-bois. La macération de la plante entière, y compris son tubercule, est frottée sur le visage du chasseur[1].

La même préparation est utilisée pour protéger les enfants (risque de mauvais état général) après la violation par leur père d'un interdit de collecte sur cet animal.



Étymologie

Wayãpi : de *yãwĩ*, « tortue terrestre » et *sekulu*, « vésicule biliaire », en raison de la ressemblance (forme et couleur) de la feuille avec l'organe de l'animal.

Note comparative

1. Cette espèce est regroupée sous le même nom vernaculaire avec *Pelexia callifera* (C. Schweinf.) Garay (Grenand 1104), d'aspect très similaire.

Pelexia goninensis

Orchidée terrestre en fleurs

Stanhopea grandiflora (Lodd.) Lindl.

Orchidaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : yakale lemo.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante épiphyte aux grandes fleurs blanches du sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 461, 648 ; Jacquemin 1835.

Emplois

Selon une observation de Ouhoud-Renoux (com. pers.), des fragments secs de cette orchidée sont, chez les Wayãpi, écrasés et malaxés avec la peinture faciale *sipɨ* (cf. Burséracées) ; le fard, appliqué en un point sur le front et oint sur les épaules et l'avant-bras, est utilisé comme charme de chasse au caïman.

Étymologie

Wayãpi : *yakale lemo*, de *yakale*, « caïman, *Paleosuchus palpebrosus* » et *lemo*, « pénis », en raison de la forme du labelle de la fleur.

famille

Oxalidaceae

Oxalis barrelieri L. Oxalidaceae

Noms vernaculaires
Créole : trèfle à quatre feuilles [trèf-kat-féy], pâte dentifrice [pat-dantifris].
Wayãpi : ulukuku ka'a.
Palikur : —
Portugais : trevo-azedo.

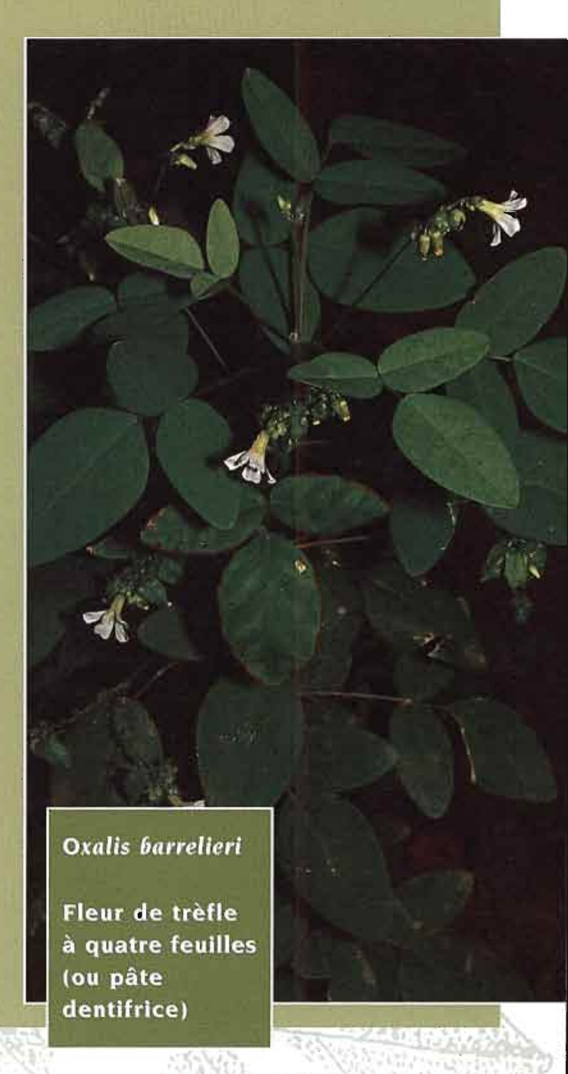
Écologie, morphologie
Herbe rudérale commune dans la région de Cayenne.

Collections de référence
De Granville 2542 ; Moretti 1392 ; Prévost 1225, 3619.

Emplois
Les feuilles et les racines de cette plante sont utilisées comme masticatoire pour l'hygiène buccale.
Cet usage semble limité à quelques familles créoles de la région de Cayenne.

Étymologie
Créole : *trèfle à quatre feuilles*, car les feuilles trifoliolées ressemblent à l'espèce européenne du même nom.
Pâte dentifrice, en référence à son usage.
Wayãpi : *ulukuku*, « serpent *Lachesis muta* » et *ka'a*, « plante », en raison de la forme de la feuille.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Oxalis barrelieri

Fleur de trèfle à quatre feuilles (ou pâte dentifrice)

famille

Papilionaceae (Fabaceae)

Abrus precatorius L.

Papilionaceae (Fabaceae)

Noms vernaculaires

Créole : ti panacoco [ti-pannakoko].
Wayãpi : —
Palikur : wanaku ihipinõ.
Portugais : jequiriti.

Écologie, morphologie

Liane fine, cosmopolite des zones rudéralisées du littoral.

Collection de référence

Prévost 839.

Emplois

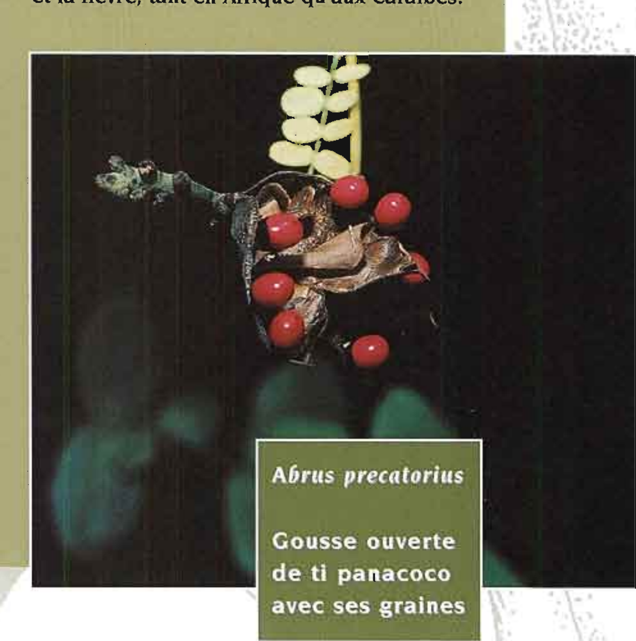
Nous ne pouvons passer sous silence cette liane aux jolies graines rouges et noires qui sont souvent récoltées pour confectionner des colliers et des bracelets. Il faut savoir qu'elles renferment une toxalbumine extrêmement dangereuse : l'abrine ; 1/100e de mg/kg, soit une moitié de graine, suffit à provoquer une intoxication fatale[1].

Étymologie

Créole : de *ti*, « petit » et *panacoco*, « nombreuses espèces des genres *Ormosia* (Papilionacées) et *Swartzia* (Caesalpiniacées) à graines rouges et noires ». La liane est ainsi nommée en raison de la ressemblance des graines. Palikur : de *wanaku*, « divers arbres *Ormosia* et *Swartzia* aux graines dures et colorées » et *ihipinõ*, « lianescent ».

Note comparative

1. Le Cointe (1934) signale pourtant en Amazonie l'utilisation de la macération des graines pour soigner les conjonctivites granuleuses et celle des racines comme substitut de la réglisse (*Glycyrrhiza glabra* L., Papilionacées). Ce dernier emploi est tout à fait normal puisque les racines des deux espèces renferment la même substance active, à goût sucré : la glycyrrhizine. La décoction des graines pour soigner la conjonctivite est également signalée chez les Tikuna du haut Amazone (Schultes et Raffauf, 1990). McClure (1982) indique aussi l'usage de la plante pour soigner la toux et la fièvre, tant en Afrique qu'aux Caraïbes.



Abrus precatorius

Gousse ouverte de ti panacoco avec ses graines

Alexa wachenheimii Benoist

Papilionaceae (Fabaceae)

Noms vernaculaires
Créole : Saint Martin blanc [sen-martin-blan][1].
Wayãpi : ani, takulawa'ɨ.
Palikur : karavia kamwi.

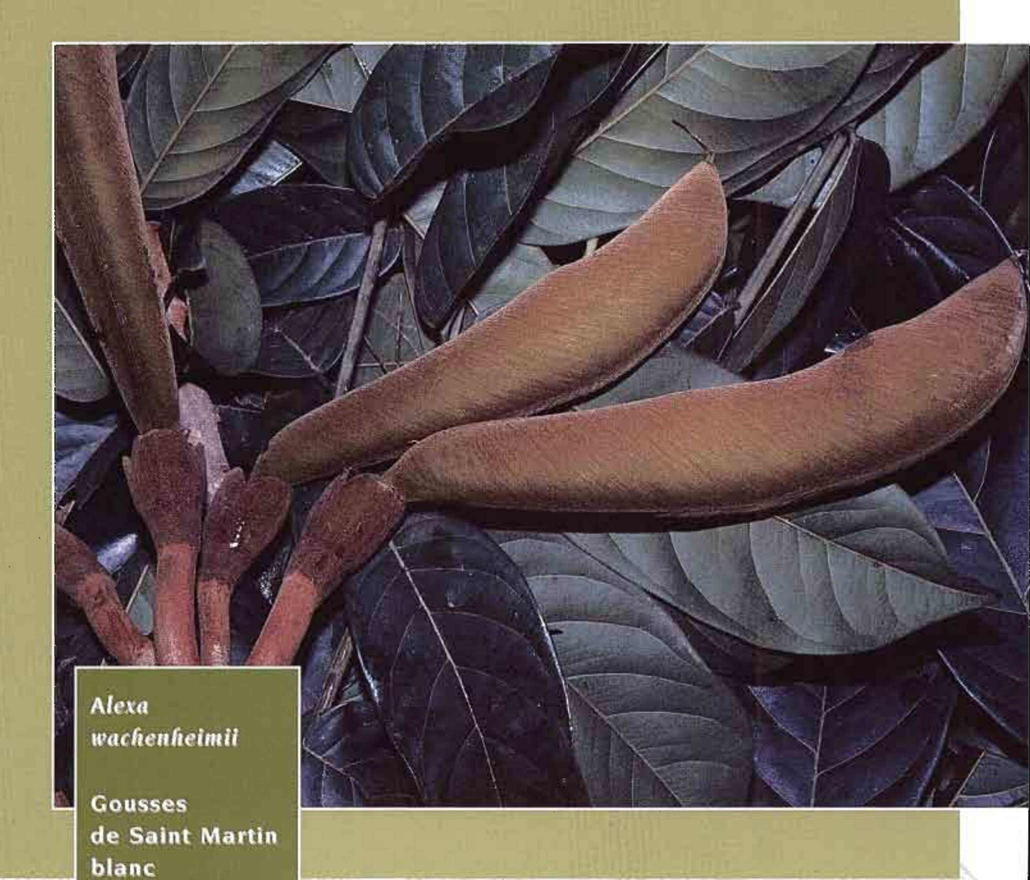
Écologie, morphologie
Grand arbre peu commun de la forêt primaire humide.

Collection de référence
Grenand 774.

Emplois
Les Wayãpi préparent en décoction l'écorce épaisse exhalant une forte odeur de pois et l'utilisent en lavage externe contre la fièvre[2].

Étymologie
Palikur : *karavia*, « arbre *Guarea gomma* » et *kamwi*, « qui ressemble », en raison du feuillage et de l'aspect de l'écorce.

Notes comparatives
1. Les deux espèces *Alexa wachenheimii* Benoist et *Alexa grandiflora* Ducke (Grenand et Prévost 2027), toutes deux présentes dans la vallée de l'Oyapock, sont difficiles à distinguer dans l'état actuel des connaissances.
2. Une espèce endémique de Guyana, *Alexa imperatricis* (R. H. Schomb.) Baill. est réputée très toxique (écorce et graines). Elle est cependant utilisée à faible dose pour traiter le paludisme ou soigner les morsures de *Bothrops* par les Amérindiens du nord-ouest de ce pays (VAN ANDEL, 2000).

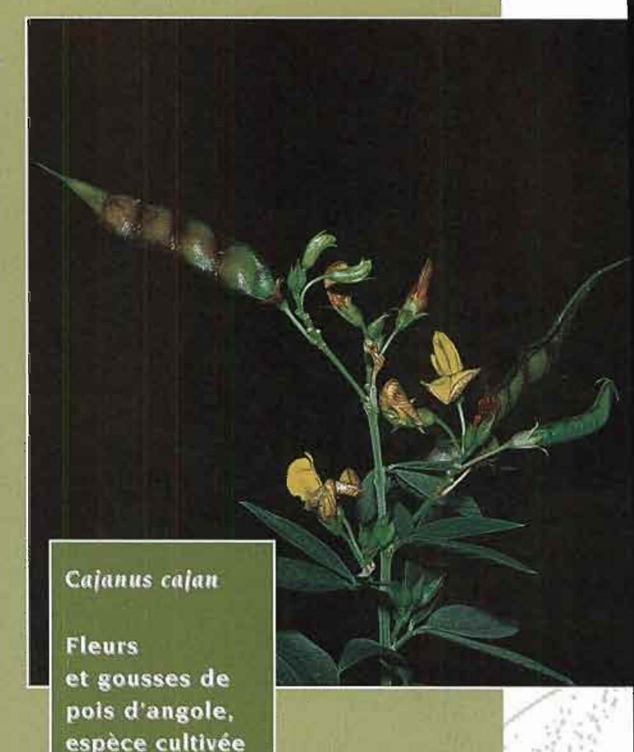


Alexa wachenheimii

Gousses de Saint Martin blanc

Cajanus cajan (L.) Millsp.

Papilionaceae (Fabaceae)



Cajanus cajan

Fleurs et gousses de pois d'angole, espèce cultivée

Synonymies

Cajanus indicus Spreng. ; *Cajanus bicolor* DC.

Noms vernaculaires

Créole : pois d'angole [pwa-dangol], pois d'Angola, pois en gaules.
Créole antillais : pois congo.
Wayãpi : —
Palikur : dãkun.
Portugais : feijão-guandu, coendu.

Écologie, morphologie

Cet arbuste, originaire d'Afrique tropicale, est cultivé pour ses graines comestibles dans tout le monde tropical.

Collections de référence

Prévost 1276, 3602.

Emplois

En dehors de l'usage alimentaire, quelques usages médicinaux nous ont été signalés par les Créoles : la tisane des feuilles est conseillée pour les affections pulmonaires tandis que l'infusion des graines est diurétique[1].

Étymologie

Les noms créoles renvoient à l'origine africaine ; cependant nous avons aussi recueilli la glose *poix en gaule*, soulignant le port ligneux de la tige ; le nom palikur *dãkun* est une altération du nom créole.

Chimie et pharmacologie

Les graines de cette plante sont très nutritives car elles renferment 19 à 20 % de protides, 1,10 à 1,12 % de lipides et 62 à 64 % de glucides (PERROT, 1944).
D'après SHARMA et STREIBL (1977), les feuilles contiennent quatre stérols : β-sitostérol, stigmastérol, campestérol et cholestérol.
Dans les écorces de racine, on a découvert une nouvelle anthraquinone, la cajaquinone, ainsi que plusieurs pigments flavoniques originaux : cajaisoflavone, cajaflavanone, cajanone, 2'-0-méthylcajanone, 5, 7, 2'-trihydroxyisoflavone, accompagnés de génistéine et de quatre triterpènes : sitostérol, lupéol, α-amyrine et β-amyrine (BHANUMATI *et al.*, 1979).
La présence de tanins, d'une phytoaléxine, le cajanol et des vitamines B2', B6 et E a également été signalée dans la plante.
Les graines sont riches en acides aminés et principalement en phényalanine (5 mg/g de graines). Ce composé est actif *in vitro* sur la drépanocytose. Ce type d'acide aminé aromatique empêche la formation de cellules falciformes ; l'addition de graines de *Cajanus cajan* dans l'alimentation du malade devrait compenser les pertes en acides aminés dues à l'augmentation de leur excrétion urinaire, pertes qui sont la cause de crises douloureuses (EKEKE et SODE, 1985, 1990).
La présence de dérivés de l'acide benzoïque dotés des mêmes propriétés pourrait renforcer cette activité (AKOJIE et FUNG, 1992).

Note comparative

1. Les mêmes usages sont signalés par RICHARD (1937), LUU (1975) et GÉLY (1983). Chez les Caboclos de la région de Santarém, la tisane des feuilles battues avec un œuf est prise contre la toux (BRANCH et SILVA, 1983).

Canavalia brasiliensis Mart. ex Benth.

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie
Canavalia fendleri Piper.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : moy kumãna, kumãna lã.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Liane fine de la végétation secondaire.

Collection de référence
Prévost et Grenand 975.

Emplois
Chez les Wayãpi du nord, les « haricots » extraits des gousses sont écrasés et appliqués en emplâtre humidifié sur les morsures de serpent. L'emplâtre est changé chaque jour[1].

Étymologie
Wayãpi : *moy kumãna*, de *moy*, « serpent » et *kumãna*, « haricot cultivé (*Phaseolus lunatus* L.) » ; *kumãna lã*, de *kumãna*, « haricot cultivé » et *lã*, « qui ressemble ».

Chimie et pharmacologie
Les graines des *Canavalia* renferment des protéines toxiques : la concavaline A, la canavanine, qui est thermolabile, et la canatoxine 1-5. La concavaline A est une lectine particulière, dépourvue de partie protéique, dont la structure rappelle celle des anticorps des vertébrés.

Note comparative
1. Déjà à la fin du XIXe siècle, COUDREAU (1893) signalait un « haricot » à usage alexitère chez les Wayãpi.

Crotalaria retusa L.

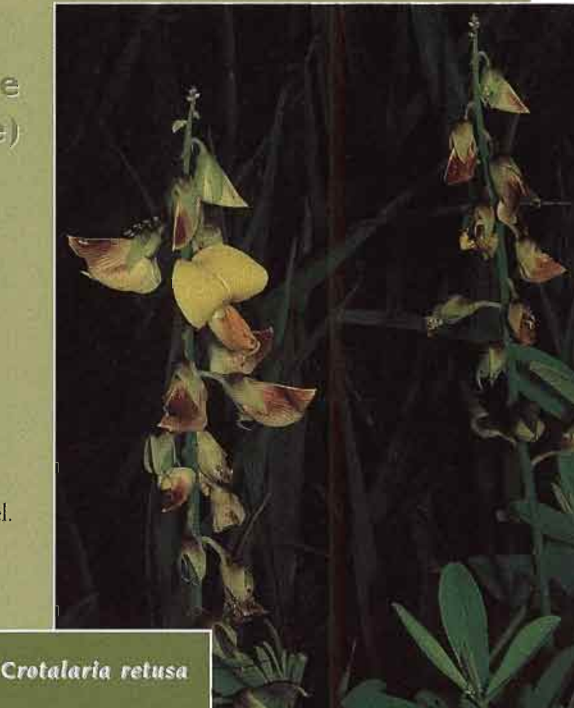
Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymies
Crotalaria retusifolia Stokes ; *Crotalaria hostmanni* Steudel ; *Lupinus cochinchinensis* Lour.

Noms vernaculaires
Créole : graine chacha [grenn-chacha] (guyanais), tchak tchak [grenn-tjaktjak] (sainte-lucien), sonnette (antillais).
Wayãpi : yawayɨ poã.
Palikur : dãkun kamwi.
Portugais : xiquexique, chocalho-de-cascavel.

Écologie, morphologie
Plante pantropicale naturalisée en Guyane en végétation rudérale.

Collections de référence
Berton 41 ; Grenand 1467 ; Prévost 1402, 3663.



Crotalaria retusa

Fleurs de graine chacha

Emplois

Les Créoles Sainte-Luciens de Guyane utilisent la décoction des feuilles et des fleurs en tisane pour soigner le *rhume*.
Chez les Wayãpi, les graines extraites des gousses sont consommées brutes en cas de piqûre de scorpion. Ce remède agit comme un antalgique.
Les Palikur utilisent cette plante, macérée en bain, pour se protéger des atteintes magiques (Berton, 1997).

Étymologie

Créole : les noms se réfèrent au bruit des graines lorsque l'on remue les gousses, le *chacha* étant par ailleurs un hochet musical.
Wayãpi : de *yawayɨ*, « scorpion » et *poã*, « remède », « le remède contre le scorpion ».
Palikur : *dãkun*, cf. *supra Cajanus cajan* et *kamwi*, « qui ressemble ».

Chimie et pharmacologie

Cette espèce renferme des alcaloïdes pyrrolizidiniques qui en font une plante toxique, bien que toujours employée dans la médecine populaire antillaise (Robineau *et al.*, 1999). Son emploi par voie interne doit être formellement déconseillé.

Dalbergia monetaria L.f. Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie

Ecastaphyllum monetaria (L.f.) Pers.

Noms vernaculaires

Créole : soumaké, véronique.
Wayãpi : yateu.
Palikur : kaukwi akat.
Portugais : verônica-do-igapó, verônica-vermelha.

Écologie, morphologie

Liane ripicole assez commune.

Collections de référence

Grenand 1879 ; Moretti 938, 1089 ; Prévost 3643.

Emplois

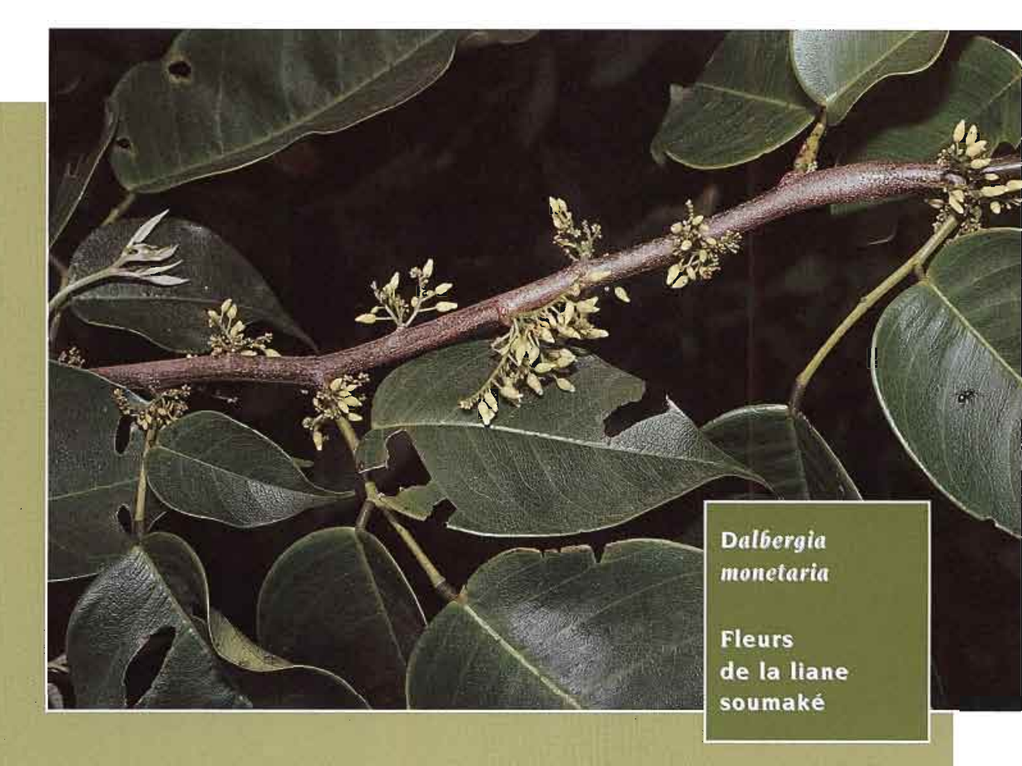
Chez les Palikur, l'écorce sert à préparer une macération bue contre les diarrhées persistantes[1]. La décoction de sept gousses et d'une grande quantité d'écorce pour dix litres d'eau est nécessaire pour un traitement du *cancer* pendant un mois[2]. La potion est conservée au réfrigérateur. Il s'agit soit d'un emprunt, soit d'une innovation, la connaissance de cette maladie étant récente pour les Palikur.
La graine extraite de la gousse et maintenue en place par un pansement sert également à comprimer les hernies ombilicales. Au bout de quelques jours l'hernie se résorbe.

Étymologie

Créole : *soumaké*, « pièce de monnaie » en raison de la forme de la gousse ;
Wayãpi : de *yateu*, « tique » en raison de la forme de la gousse mûre.
Palikur : de *kaukwi*, « monnaie » et *akat*, « tige », « la tige à monnaie » en raison de la forme et de la couleur des jeunes gousses.

Chimie et pharmacologie

Des graines, nous avons isolé, avec l'équipe de Donnely de Dublin, huit composés du type roténoïdes, dont quatre sont nouveaux. L'un d'eux, le 8'-α-D- glucoside amorphogénine, est toxique pour les larves de *Aedes aegypti* (Abe *et al.*, 1985).
Divers flavanes du type des protoanthocyanidines ont été identifiés dans les écorces de tronc : (2R, 3R, 4R)-3,3', 4', 7-tétrahydroxy-flavane - (4-8) - épicatéchine et (2R,3R,4R)-3,4', 7-trihydroxy-flavane -(4-8)- épicatéchine (Nunes *et al*, 1989).
Des flavonoïdes ont aussi été isolés.
Les extraits hydro-alcooliques des feuilles ont montré une action favorable sur les ulcères gastriques (Brito, 1997) et anti-inflammatoire sur l'oedème des rats.



Dalbergia monetaria

Fleurs de la liane soumaké

Les extraits aqueux à la dose de 250, 500 et 1000 mg/kg réduisent les lésions gastriques chez les rats, induites par stress hypothermique, mais sans effet sur les lésions induites par l'indométacine, sans signe de toxicité jusqu'à la dose de 500 mg/kg (COTA, 1996).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. D'un emploi limité en Guyane, cette plante, ainsi que *Dalbergia ecastaphyllum* (P. Brown ex L.) Taub., est en revanche largement employée au Brésil. L'écorce préparée en décoction est utilisée soit en bain de siège pour combattre les problèmes gynécologiques (VAN DEN BERG, 1984) soit prise en tisane pour soigner les ictères ; l'écorce peut aussi être appliquée en emplâtre sur les piqûres de raie (AMOROZO et GÉLY, 1988). En Amazonie, l'écorce interne d'une troisième espèce, *Dalbergia subcymosa* Ducke, également présente en Guyane, sert à préparer une décoction bue contre la bronchite (SILVA *et al.*, 1977).

2. Selon BERTON (1997), les Palikur peuvent associer à cette préparation les feuilles de *Elephantopus mollis* (Astéracées), l'écorce de *Brosimum acutifolium* (Moracées) et les tiges et feuilles de *Aristolochia* spp. (Aristolochiacées).

Dalbergia riedelii (Radlk.) Sandw.

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie

Ecastaphyllum riedelii Radlk.

Collections de référence

Grenand et Prévost 2012 ;
Prévost et Grenand 927.

Emplois

Cette espèce est regroupée avec *Dalbergia monetaria* par les Palikur et les Wayãpi. Les Palikur en usent de façon identique.

Desmodium axillare (Swartz) DC.

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie
Hedysarum axillare Swartz.

Noms vernaculaires
Créole : radié cousin [radjé-kouzen].
Wayãpi : paa lakape.
Palikur : bukutru atita.
Portugais : pega-pega.

Écologie, morphologie
Plante rampante de la végétation rudérale et des jeunes recrus forestiers.

Collections de référence
Grenand 1544, 3098 ; Jacquemin 1813 ; Lescure 311.

Emplois
Chez les Palikur, cette plante sert à soigner les maladies de peau nommées *kũnk* et *igka*. On écrase les petites gousses qu'on applique en emplâtre sur les dermatoses trois fois par jour[1].

Étymologie
Créole : *radié cousin* parce que les gousses poilues s'accrochent aux vêtements et sont importunes comme les cousins.
Wayãpi : de *paa*, « paca (*Agouti paca*) » et *lakape*, « ventre », car les gousses s'accrochent au ventre de l'animal.
Palikur : de *bukutru*, « agouti » (*Dasyprocta agouti*) et *atita*, de *atit*, « piment ».

Note comparative
1. Les Tiriyo utilisent cette espèce en bain contre la fièvre (Cavalcante et Frikel, 1973). Une espèce proche, *Desmodium guianense* DC., est signalée par Heckel (1897) sous le nom de *petit cousin de savane* comme remède contre la dysenterie et le *flux intestinal*. Les Caboclos du Rio Madeira utilisent *Desmodium tortuosum* (Sw.) DC. en shampooing contre les pellicules et en infusion contre la gonorrhée (di Stasi *et al.*, 1994). Divers *Desmodium* sont utilisés par les Créoles et les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana pour prévenir la calvitie ou comme hémostatique (van Andel, 2000).

Dioclea guianensis Benth.

Papilionaceae (Fabaceae)

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : kuluwãy sili.
Palikur : urikti.

Écologie, morphologie
Liane commune de la végétation secondaire.

Collections de référence
Grenand 72, 1587.

Emplois
Les Palikur utilisent l'amande râpée pour soigner l'épilepsie ; une pincée de poudre est ajoutée chaque jour à la nourriture du patient.

Dioclea virgata (Rich.) Amsh.

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie
Dioclea lasiocarpa Mart.

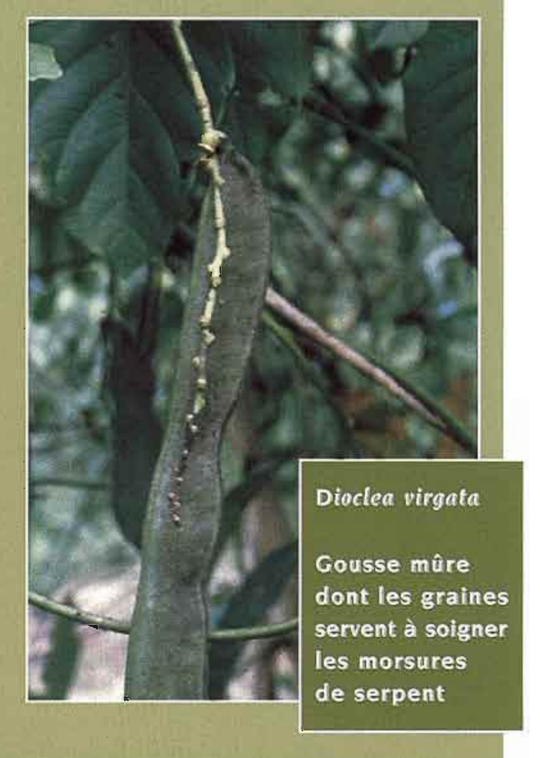
Noms vernaculaires
Mêmes noms vernaculaires
que pour *Canavalia brasiliensis*, cf. *supra*.

Écologie, morphologie
Liane fine de la végétation secondaire.

Collection de référence
Grenand 2826.

Emplois
Chez les Wayãpi du sud, les « haricots » extraits des gousses ont les mêmes noms et le même usage que *Canavalia brasiliensis*[1].

Note comparative
1. La tisane préparée avec cette plante est utilisée par les Amérindiens du Rio Apaporis (Colombie) pour soulager les maux de tête persistants (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).



Dioclea virgata

Gousse mûre dont les graines servent à soigner les morsures de serpent



Dioclea virgata

Fleurs

Dipteryx odorata (Aubl.) Willd.

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie
Coumarouna odorata Aublet.

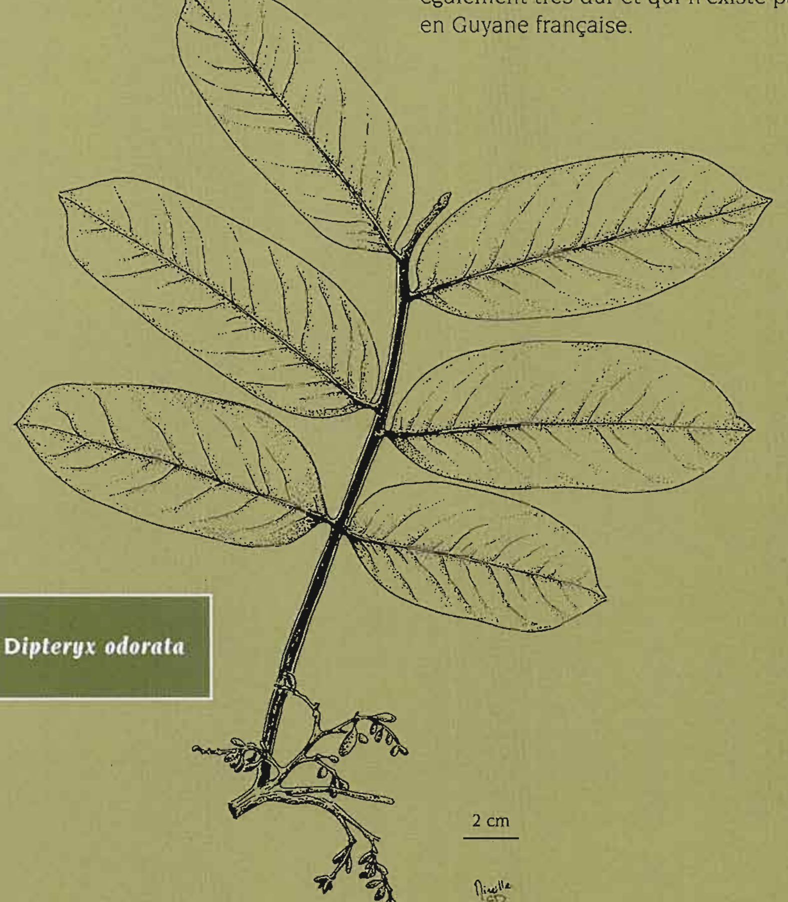
Noms vernaculaires
Créole : gaïac [gayak].
Wayãpi : munu'ɨ, munu'ɨ e'e.
Palikur : waikwimna.
Français : faux gaïac (arbre, mais surtout bois), fève tonka (fruit).
Portugais : cumarú, cumarú-roxo.

Écologie, morphologie
Grand arbre de la forêt primaire au port splendide, moins commun que l'espèce suivante.

Collections de référence
Jacquemin 1809 ; Sastre 4481.

Emplois
Cf. à *Dipteryx punctata* avec lequel il est confondu par les Créoles et les Palikur, mais non par les Wayãpi.
Cependant, les deux espèces sont utilisées indifféremment par les trois populations étudiées.

Étymologie
Créole : le mot, d'origine taïno, provient des Antilles où il est appliqué à *Guaiacum officinale* L. (Zygophyllacées), au bois également très dur et qui n'existe pas en Guyane française.



Dipteryx odorata

Wayãpi : de *munuwi*, « arachide » *ɨ*, « arbre » et *e'e*, « véritable », « le vrai arbre-arachide », par opposition à l'espèce suivante. Dans les deux cas, la graine douce et comestible est comparée à celle de la plante cultivée. Palikur : de *waik*, « rivière » et *kwimna*, de *kwik*, « arbre *Tabebuia serratifolia* (Bignoniacées) ». Les Palikur rapprochent les deux arbres pour leur dureté.

Chimie et pharmacologie

Cette espèce, ainsi que *Dipteryx punctata*, renferme dans ses amandes de la coumarine (1 à 3 %, parfois près de 10 %) présente depuis longtemps en parfumerie sous le nom de *fève tonka* ; c'est une ressource encore utilisée dans l'industrie alimentaire par les limonadiers, dans les parfums (où elle sert à fabriquer l'héliotrope blanc) et pour bonifier le goût du tabac ou du whisky (LE COINTE, 1922). NAKANO *et al.* (1979) ont isolé deux isoflavones de ses écorces. D'après KARRER (supplément 2, 1981), les feuilles renferment les acides : salicylique, π-hydroxybenzoïque, o-hydroxycoumarique, o-coumarique et férulique. Les fruits renferment du mélilotoside et du 1-(p- coumaroyl) β-D glucose.

Les coumarines que l'on extrait de *Dipteryx odorata* sont concurrencées par des produits de synthèse identiques, ce qui en limite la valeur commerciale.

Dipteryx punctata (Blake) Amshoff

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie
Coumarouna punctata Blake.

Noms vernaculaires
Créole : gaïac blanc [gayak-blan].
Wayãpi : munu'ɨ sĩ.
Palikur : waikwimna.
Français : fève tonka.
Portugais : cumarú-amarelo.

Écologie, morphologie
Grand arbre de la forêt primaire, très proche de l'espèce précédente. On le trouve aussi fréquemment au bord des rivières aux berges propres.

Collections de référence
Grenand 669, 1209 ; Prévost 1383.

Emplois
En Guyane, outre les utilisations en parfumerie déjà citées à *Dipteryx odorata* et pratiquées par les populations locales de manière plus rustique (les Palikur par exemple, se parfument avec la graine râpée), on note divers usages médicinaux. Pour les Créoles, les graines misent à macérer dans le rhum servent à préparer un extrait alcoolique utilisé en friction contre les morsures de serpent, les contusions et les rhumatismes.

Chez les Wayãpi, la décoction de l'écorce de tronc est utilisée comme fébrifuge en lavage externe. Quant aux Palikur, ils en préparent un bain pour fortifier les bébés (cf. *Tonina fluviatilis*, Eriocaulacées)[1]. L'écorce préparée en décoction est bue contre la fièvre et les douleurs[2].

Étymologie
Wayãpi : de *munu'ɨ*, cf. précédemment et *sĩ*, « blanc », en raison de la coloration du tronc.

Chimie et pharmacologie
Se reporter à *Dipteryx odorata*.

Notes comparatives
1. Chez les Palikur, le même nom et les mêmes usages s'appliquent aussi à *Taralea oppositifolia* Aublet, Papilionacées (Grenand 2115).
2. Des usages proches ou identiques des *Dipteryx* semblent fréquents dans le bassin amazonien. La décoction de l'écorce est bue contre le mal de gorge chez les Caboclos du Rio Madeira et du bas Amazone (DI STASI *et al.*, 1994 ; AMOROZO et GÉLY, 1988) ; la macération des graines dans l'alcool sert à soigner les coupures et les contusions chez les Caboclos de la région de Santarém (BRANCH et SILVA, 1983) ; enfin les feuilles ajoutées au bain aident à soulager les courbatures chez les Aluku (FLEURY, 1991).

Erythrina fusca Loureiro

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie

Erythrina glauca Willd.

Noms vernaculaires

Créole : zimmortelle [zimortèl].
Wayãpi : —
Palikur : mitiku.
Portugais : suinã, açacurana, mulungú.

Écologie, morphologie

Arbre moyen à grand des forêts inondables[1].

Collections de référence

Grenand 2073 ; Moretti 1267, 1366.

Emplois

Cet arbre et les espèces voisines, connus en Amérique tropicale pour leur toxicité (graines principalement), ne semblent guère utilisés à des fins curatives qu'en Guyane française et en basse Amazonie.
Les Créoles préparent les racines en décoction bue comme sudorifique par les malades fiévreux (grippe et paludisme)[2] ; les fleurs, préparées et utilisées de la même façon, sont un antitussif[3].
Chez les Palikur, l'écorce de tronc et de racine associée à l'écorce de *Parkia pendula* (Mimosacées) est un remède contre les *dépôts* : les écorces de tronc sont mises à tiédir au soleil dans un peu d'eau et appliquées localement en cataplasme.
La même préparation est utilisée contre les céphalées et selon Berton (1997), pour soigner l'érysipèle[4].

Étymologie

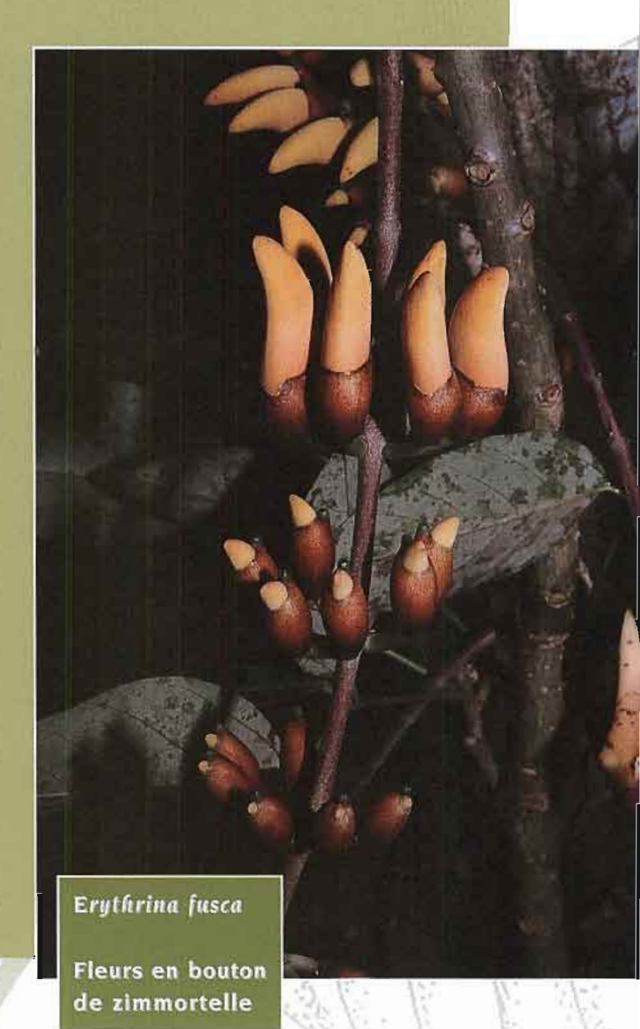
Créole : *zimmortelle*, « immortelle », parce que cet arbre a la réputation de rejeter sans cesse de souche après abattage.

Chimie et pharmacologie

Les alcaloïdes des *Erythrina* sont curarisants (Raven, 1974). Ils sont présents surtout dans les graines. L'un de ces alcaloïdes, l'érythroïdine a connu de nombreuses applications thérapeutiques notamment en anesthésie, mais ce produit et ses dérivés sont aujourd'hui délaissés car trop toxiques.

Notes comparatives

1. L'espèce, reconnaissable à sa magnifique floraison rouge orangé et à son tronc épineux, n'existe en Guyane française que dans la zone côtière, affectionnant surtout la lisière des forêts inondables et l'arrière-mangrove.
2. Un usage pour soigner le paludisme a également été trouvé chez les Tikuna du haut Amazone (Schultes et Raffauf, 1990).
3. Une décoction antitussive de l'écorce est préparée chez les Tacana avec *Erythrina dominguezii* Hassler et *E. poeppigiana* (Walpers) Cook (Bourdy et al., 2000).
4. Le Cointe (1934) signale en Amazonie l'usage de la tisane de racine pour soigner les rhumatismes, tout en soulignant le risque d'effet toxique à haute dose.



Erythrina fusca

Fleurs en bouton de zimmortelle

Indigofera suffruticosa Mill.

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie

Indigofera anil L.

Noms vernaculaires

Créole : indigo [endigo], digo [digo].
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : anil.

Écologie, morphologie

Arbrisseau introduit d'Amérique centrale, aujourd'hui acclimaté dans les zones rudérales de la Guyane côtière, en particulier sur les sols sableux.

Collection de référence

Jacquemin 2060.

Emplois

Cette espèce, abondamment cultivée jadis dans les plantations esclavagistes (Le Roux, 1994), servait à préparer le colorant du même nom. Elle nous a été signalée par les éleveurs créoles comme toxique pour les animaux herbivores[1].

Étymologie

Créole : pour le mot *indigo*, cf. les remarques faites au mot *digo*, *Senna occidentalis* (Caesalpiniacées).

Chimie et pharmacologie

La plante contient également un hétéroside, l'indican, qui est transformé en indigo au cours des préparations qu'on lui fait subir (Perrot, 1944). Sievers *et al.* (1949) ont signalé que certains organes de cette espèce sont insecticides. Les racines renferment une flavanone et un composé toxique : le glucose-ester de l'acide nitropropionique ou acide hyptagénique (Dominguez *et al.*, 1978 ; Garcez *et al.*, 1987).

Note comparative

1. Nous n'avons pas trouvé en Guyane les nombreux usages indiqués par Le Cointe (1934) pour l'Amazonie brésilienne : racines contre l'ictère et l'épilepsie, feuilles diurétiques, stomachiques, purgatives, fébrifuges et antispasmodiques, racines insectifuges. L'ensemble de la plante enfin, serait un antidote du mercure et de l'arsenic.

Lonchocarpus chrysophyllus Kleinh.

Papilionaceae (Fabaceae)

Noms vernaculaires

Créole : nivrée [nivré, niwoué], nivrée mâle.
Wayãpi : ɨmeku.
Palikur : ikun, ikun ahinẽ.
Portugais : timbó-legítimo.
Saramaka : mã neku.

Écologie, morphologie

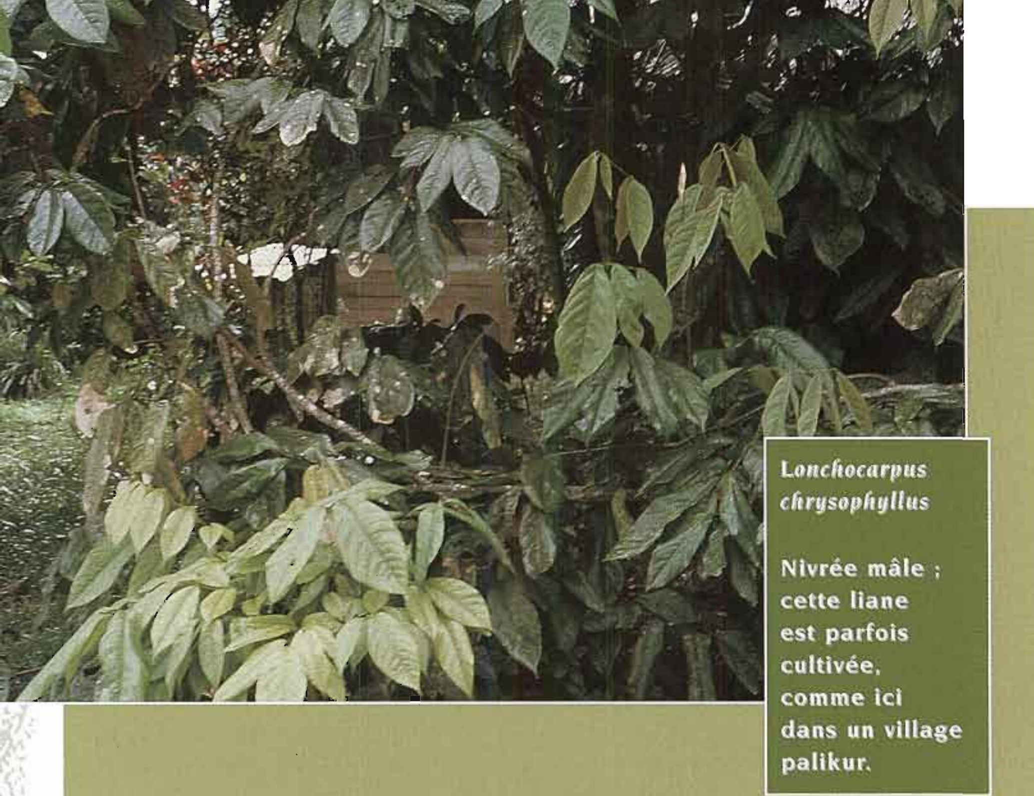
Grosse liane de la forêt primaire humide, parfois protégée.

Collections de référence

Grenand 403, 550, 1300 ; Moretti 1037 ; Jacquemin 1592.

Emplois

L'usage de cette espèce ichtyotoxique est répandu chez toutes les ethnies de Guyane qui l'emploient ou l'employaient fréquemment (Moretti et Grenand, 1982)[1]. Les racines et les basses tiges contiennent une sève abondante exhalant une forte odeur de haricot écrasé. Dilacérées et immergées en grande quantité (généralement en amont immédiat des rapides), elles provoquent un blanchiment de l'eau des rivières. Les effets sur les poissons se font sentir au bout de dix à vingt minutes. Les effets



Lonchocarpus chrysophyllus

Nivrée mâle : cette liane est parfois cultivée, comme ici dans un village palikur.

sur l'homme de la sève toxique donnent lieu en Guyane à des débats passionnés et contradictoires.
Les Créoles considèrent que les pêches au *Lonchocarpus* polluent les eaux et sont à la base d'épidémies de diarrhée, tandis que les Wayãpi, contestant tout risque de diarrhée ou d'intoxication grave, se contentent de dire que la sève non diluée est enivrante et soporifique.
Cependant, chez les Aluku, Hurault (comm. pers.) a relevé pour la période 1950-1965 des cas de suicide avec la sève concentrée d'un *Lonchocarpus*.
Quant aux utilisations médicinales de cette liane, nous en avons trouvé une chez les Wayãpi (cf. *Elaphoglossum laminarioides*, Lomariopsidacées) et trois chez les Palikur. Chez ces derniers, la sève brute diluée dans un peu d'eau sert à nettoyer les écorchures des personnes diabétiques (risque d'aggravation). La sève brute est aussi appliquée sur la peau pour extraire les plombs de chasse en cas de blessure accidentelle. Enfin, si on y ajoute le suc extrait des raquettes de *Opuntia cochenillifera* (Cactacées) et quelques pieds de *Justicia pectoralis* (Acanthacées), elle constitue un remède contre les convulsions ou les accès démentiels (chez les alcooliques par exemple). La préparation, diluée dans l'eau et mise à macérer au soleil, est utilisée en lavage de tête[2].

Étymologie

Créole : du français *enivrer*, en raison de l'effet qu'elle semble produire sur les poissons, et *mâle*, en raison de la dureté de la tige.
Wayãpi : les mots utilisés par les Amérindiens de Guyane, Kali'na, *iñeku*, Wayãpi, *ɨmeku* et Palikur, *ikun* sont tous apparentés ; dans cette dernière langue *ahinẽ* signifie « dur, ligneux ».

Chimie et pharmacologie

Le principe actif des *Lonchocarpus* est constitué par des roténoïdes.
La roténone et ses dérivés, les roténoïdes, ont la propriété d'asphyxier le poisson. En fait, ils agissent sur tous les animaux en bloquant la respiration à l'intérieur des cellules au niveau des mitochondries, mais les animaux à sang chaud sont protégés par leur revêtement cutané qui empêche la résorption du poison alors que les animaux à sang froid (insectes, poissons, serpents) y sont particulièrement sensibles. La roténone est très active même très diluée (au millionième).
La teneur en roténoïdes de la présente espèce, variable suivant les échantillons, est relativement faible (1 à 4 %).
Elle n'a pas à notre connaissance, fait l'objet d'une étude chimique approfondie. Cette espèce est très proche de *Lonchocarpus urucu* Killip et A.C. Smith et renferme vraisemblablement

des roténoïdes voisins, notamment roténone et déhydroroténone (BRAZ FILHO *et al.*, 1975). Les drogues à roténone sont employées en grande quantité comme insecticide en phytopharmacie, sous forme de poudre végétale, pour lutter contre les chenilles, pucerons et autres doryphores, présentant le grand avantage d'être inoffensives pour l'homme.
La tendance actuelle est de les associer aux pyréthrynes, autres insecticides végétaux, afin de combiner leurs actions, les effets de ces derniers étant plus rapides mais aussi plus fugaces.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Précisons que plusieurs *Lonchocarpus* lianescents ou arbustifs, connus sous le terme générique de *timbó* au Brésil, *barbasco* dans les pays hispanophones et *haiari* à Surinam et en Guyana, sont utilisés comme ichtyotoxiques par les Amérindiens et les populations rurales de l'Amazonie et des Guyanes.
On notera enfin que la famille des Papilionacées fournit 25 % des plantes ichtyotoxiques connues mondialement (ACEVEDO-RODRIGUEZ, 1990).

2. Des usages encore plus extraordinaires ont été notés chez les Amérindiens et les Créoles du nord-ouest de la Guyana, qui absorbent la sève pour soigner le sida ou les cancers intestinaux (VAN ANDEL, 2000).

Lonchocarpus floribundus Benth.

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymies

Lonchocarpus nitidus Spruce ex Benth. ; *Derris floribundus* (Benth.) Ducke[1].

Noms vernaculaires

Créole : nivrée femelle [fimèl-nivré, fimèl-niwoué], nivrée coton.
Wayãpi : —
Palikur : ikun mahune.
Wayana : kumataimë.
Saramaka : meku muyèé[2].

Écologie, morphologie

Liane cultivée. On rencontre parfois cette espèce, devenue rare en Guyane, dans les vieilles habitations abandonnées ou en forêt, où elle est alors protégée par l'homme.

Collection de référence

Moretti 1033.

Emplois

L'usage ichtyotoxique est identique à l'espèce précédente, mais il n'est connu que des Créoles, des Saramaka, des Wayana et des Palikur.
Les connaisseurs la préfèrent car, comme son nom créole l'indique, elle se dilacère plus facilement, « comme du coton ».

Étymologie

La plupart des noms vernaculaires renvoient à la tendreté de la tige, aisée à écraser.

Chimie et pharmacologie

Compte tenu des incertitudes qui demeurent quant à l'identification exacte des collections d'herbiers recueillis, tous stériles, la documentation scientifique disponible doit être considérée avec la plus grande réserve[1].
Bien qu'elle ait la réputation d'être puissante, la teneur en roténone de cette espèce est faible ; on y a surtout trouvé des dérivés du type chalcone comme la derricine, une flavanone et des dérivés du stilbène (BRAZ FILHO *et al.*, 1975). Au Brésil, cette espèce est souvent mélangée avec la poudre des espèces commercialisées.
Pour les propriétés de la roténone, se reporter à l'espèce précédente.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. La *nivrée coton*, une des *nivrées* les plus réputées en Guyane, constitue un véritable imbroglio ethnobotanique et taxonomique : dans l'*Index de Kew*, nous trouvons l'indication *Lonchocarpus floribundus* Benth. = *L. nicou* sans précision d'auteur (*Ann. Nat. Hist.* Ser. I. III, 1839 : 432).

Nous trouvons aussi comme espèce valide, L. *nicou* DC., avec comme basyonime (Aubl.). Cette même espèce est reprise par A. CHEVALIER comme L. *nicou* (Aubl.) DC. A. Cheval., ce qui est assez inhabituel en taxonomie (*Rev. Bot. Appliq.* 1937, XVII : 580, descr. ampl.). La confrontation des collections d'herbier réalisées et des données ethnobotaniques recueillies nous portent à croire que nos échantillons correspondent à l'espèce décrite par Aublet comme *Robinia nicou* = *Lonchocarpus nicou* (Aubl.) DC., qui serait devenue L. *rufescens* Benth., selon PLOTKIN *et al.* (1991), bien que ces deux taxons soient encore considérés comme valides dans la *Checklist of the Plants of the Guianas*.
2. Étym. Saramaka : *muyèé* du portugais *mulher*, « femme, femelle ».
Il s'agit donc de la *nivrée femelle*, par opposition à *Lonchocarpus chrysophyllus*.

Lonchocarpus negrensis Benth.

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymies
Derris amazonica Killip ;
Deguelia amazonica Killip.

Noms vernaculaires
Créole : mal nivrée.
Wayãpi : ɨmekulã.
Palikur : —
Aluku : ingi neku.
Portugais : timbó-rana.

Écologie, morphologie
Grosse liane rare de la forêt primaire et de la végétation ripicole.

Collections de référence
Grenand 403, 1114.

Emplois
Les Wayãpi connaissent les propriétés ichtyotoxiques de cette liane mais ne l'emploient pas (P. GRENAND, 1980), la considérant trop dure à dilacérer.

Les Aluku l'emploient parfois pour empoisonner les rivières[1].

Étymologie
Créole : *mal*, « mauvaise » et *nivrée*, nom donné à l'ensemble des plantes ichtyotoxiques.
Wayãpi : de *ɨmeku*, « liane *Lonchocarpus chrysophyllus* » et *lã*, « qui ressemble ».

Chimie et pharmacologie
Les racines de cette espèce renferment 0,3 % de roténone et des dérivés du type ptérocarpane (BRAZ FILHO *et al.*, 1975).

Note comparative
1. Cependant cette espèce est fréquente en Amazonie centrale où son usage est bien connu des populations amérindiennes et rurales.
Les Tenharim du Rio Madeira absorbent l'infusion des racines comme remède alexitère (DI STASI *et al.*, 1994).

Lonchocarpus spruceanus Benth.

Papilionaceae (Fabaceae)

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : sinapu purubumna.
Wayana : halihalimë.
Portugais : facheiro (DUCKE, 1949).

Écologie, morphologie
Arbre moyen ou petit, fréquent en zone dégradée ou ripicole.

Collections de référence
Grenand 1909 ; Moretti 1138.

Emplois

Bien que cette espèce soit bien présente, notamment autour de Cayenne, elle n'a pas de nom créole et seuls quelques habitants de la région connaissent ses propriétés ichtyotoxiques. Ils l'ont, dans ce cas, appris des Amérindiens avec qui ils sont en relation. Les Amérindiens, surtout Palikur et Karipuna du bas Oyapock et du nord de l'Amapá, emploient pour pêcher les feuilles et les racines.
La toxicité est réputée faible, ce qui explique l'exiguïté de son aire d'utilisation[1].

Étymologie

Palikur : de *sinapu*, « arbuste *Thephrosia sinapou* » et *purubumna*, « à grosses feuilles ». Ces deux espèces sont rapprochées en raison de leur même utilisation ichtyotoxique.

Chimie et pharmacologie

Les racines renferment un mélange de roténone et de dégueline (proportion 2-1) et les graines, 3 % d'un mélange de 12 α-hydroxyroténone et de théphrosine (MENICHINI *et al.*, 1982).
Pour les propriétés de la roténone, se reporter à *Lonchocarpus chrysophyllus* ; quant à la dégueline et à la théphrosine, ce sont des roténoïdes dont les toxicités sur les insectes sont respectivement de 60 % et 50 % par rapport à celle de la roténone (JACOBSON et CROSBY, 1971).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les racines sont également utilisées comme ichtyotoxique par les Warao du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000).

Mucuna sloanei Fawcett et Rendle

Papilionaceae (Fabaceae)

Noms vernaculaires

Créole : zieu bourrique |zié-bourik|[1], graine tonnerre |grenn-tonnè|.
Wayãpi : —
Palikur : urikti.

Écologie, morphologie

Liane des forêts secondaires et de la végétation ripicole.

Collections de référence

Moretti 464 ; Prévost 2127, 3867.

Emplois

Les vieux orpailleurs créoles préparent avec les graines torréfiées, pilées et mises à macérer dans du genièvre, un remède contre les hernies.
Une croyance qui nous a été rapportée par les Créoles d'origine Sainte-Lucienne veut que porter des graines sur soi protège des hémorroïdes. Celle-ci fut déjà signalée à Haïti par DESCOURTILZ (1827-33) au XIXe siècle.

Chimie et pharmacologie

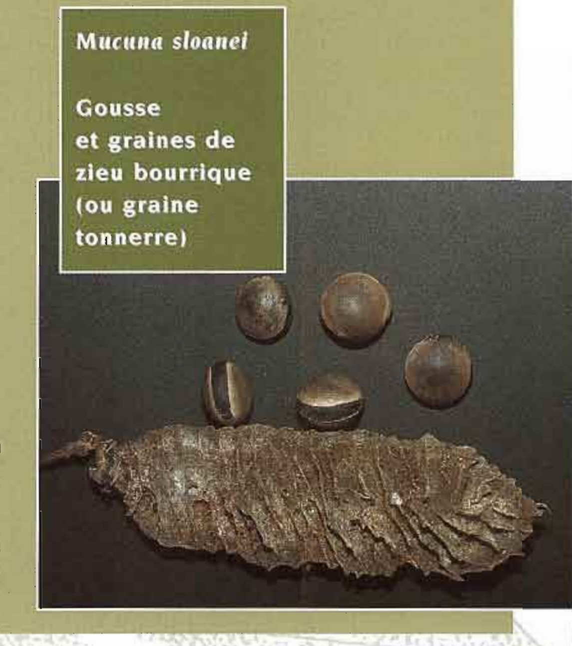
Les graines de *Mucuna* renferment des bases quaternaires (GHOSAL *et al.*, 1971). Cf. aussi à *Mucuna urens*.

Note comparative

1. Ce nom est également donné par les Créoles à *Dioclea malacocarpa* Ducke (Oldeman, 839) et à *Mucuna urens* (cf. fiche suivante), qui ont des graines très similaires.

Mucuna sloanei

Gousse et graines de zieu bourrique (ou graine tonnerre)



Mucuna urens (L.) DC. Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie

Mucuna altissima (Jacq.) DC.

Noms vernaculaires

Créole : zieu bourrique [zié-bourik].
Wayãpi : kuluwãy.
Palikur : urikti.
Portugais : olho-de-boi.

Écologie, morphologie

Liane commune en lisière de forêt et en végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 526 ; Jacquemin 1675 ; Prévost et Grenand 1967.

Emplois

Cette plante est connue en Guyane et dans le bassin amazonien pour ses gousses couvertes de minuscules poils fins et urticants. Pour les usages médicinaux, cf. *supra Mucuna sloanei*.
Pour son usage chez les Palikur, cf. *supra Dioclea guianensis*[1].

Étymologie

Créole et portugais : les noms signifiant « *œil d'âne* » et « *œil de bœuf* » se réfèrent à la forme des grosses graines noires et dures qui servent à faire des colliers.

Les noms amérindiens, quant à eux, renvoient au caractère irritant des poils couvrant les gousses, comme le nom wayãpi *kuluwãy*, formé sur *kulu*, « bouton » et *kalãy*, « gratter ».

Chimie et pharmacologie

Les graines de *Mucuna* renferment des bases quaternaires (GHOSAL *et al.*, 1971).
Les gousses sont recouvertes de poils irritants : ceux-ci en pénétrant dans la peau provoquent la libération d'histamine.
Les graines renferment de la DOPA (dihydroxyphénilalamnine). Enfin, les graines pulvérisées de l'espèce asiatique *Mucuna pruriens* (L.) DC. sont signalées dans divers ouvrages comme psychotrope.

Notes comparatives

1. Nous n'avons pas trouvé d'autre usage médicinal pour cette espèce pourtant citée comme remède contre la gonorrhée et les céphalées chez les Tiriyo (CAVALCANTE et FRIKEL, 1973), pour soigner l'essoufflement, la leishmaniose, l'enflement du scrotum ou encore la toux (graines râpées ou grillées) chez les Aluku (FLEURY, 1991) et comme vermifuge, par action mécanique des poils mêlés à du miel (PERROT, 1944). Cependant, les Créoles donnant le même nom de *zieu bourrique* à *Mucuna sloanei* (cf. fiche précédente), il est possible que les usages soient aussi confondus.



Mucuna urens

Gousse de zieu bourrique avec poils très urticants

Ormosia coutinhoi Ducke

Papilionaceae (Fabaceae)



Ormosia coutinhoi

Gousses entières

Synonymie

Macroule coutinhoi (Ducke) Pierce.

Noms vernaculaires

Créole : panacoco[1].
Wayãpi : —
Palikur : wanaku marikasmatgene, wanaku purubumna.
Portugais : buiuçu.

Écologie, morphologie

Arbre de taille moyenne fréquent dans les forêts inondables de basse Guyane[2].

Collection de référence

Grenand 2141.

Emplois

Chez les Palikur, l'écorce de tronc est un remède contre la fièvre : cassée en morceaux, elle est préparée en décoction et utilisée en bain ou en bain de vapeur[3].

Étymologie

Palikur : de *wanaku*, « terme générique désignant divers *Swartzia* et *Ormosia* », *marikasmat*, « marécage » et *gene*, locatif, « l'*Ormosia* des marécages » ou *purubumna*, « à grosses feuilles ».

Chimie et pharmacologie

Les espèces du genre *Ormosia* renferment des alcaloïdes du type quinolizidinique à squelette dipipéridinique. La spartéine et la lupanine sont présentes dans toutes les espèces et manifestent un large spectre d'activité, accompagné d'une toxicité notable : action hypnotique et morphinique, trouble de la vision, antiarythmique, diurétique.
L'étude de cette espèce, non encore publiée, a été menée en collaboration avec l'équipe du Professeur Zeche à Reims.

Dans la fraction éther de pétrole, il a été isolé plusieurs produits dont le lupéol, l'acétate de lupéol, le lupénone et un acide gras estérifié par le lupéol.
Des écorces de tronc, ont été isolés plusieurs alcaloïdes : homopodopétaline, lupanine, homo 18- épiormosanine, podopélaline, 11-oxo tétrahydro-rhombifoline.

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

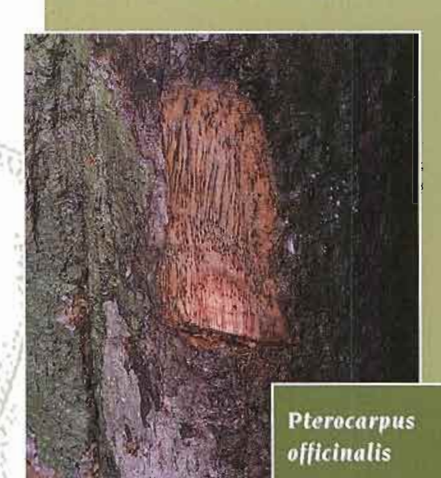
1. *Panacoco* désigne en Guyane des lianes et des arbres à graines rouges et noires ; il s'agit surtout des espèces du genre *Ormosia*.

2. Cette espèce commune en Amazonie semble plus rare le long des cours des fleuves et dans les forêts humides de basse Guyane. Elle se distingue des autres *Ormosia* par la plus grande taille de ses graines.

3. Un usage identique a été trouvé chez les Caboclos du bas Amazone (Amorozo et Gély, 1988). En Guyana, on soigne les rhumatismes avec l'écorce interne et on soulage les rages de dent avec les graines râpées (Polak, 1992).

Pterocarpus officinalis Jacq.

Papilionaceae (Fabaceae)



Pterocarpus officinalis

Section du tronc de moutouchi rivière et apparition du latex rouge

Étymologie

Créole : *moutouchi* est emprunté à une langue amérindienne ; cf. wayãpi ou kali'na, *mutusi* désignant la même espèce.

Chimie et pharmacologie

Un alcaloïde indolique, l'hypaphorine a été isolé comme composé majoritaire des graines de *Pterocarpus officinalis* (Janzen *et al.*, 1982).

Note comparative

1. Van Andel (2000) signale l'usage de la sève rouge de l'écorce diluée dans l'eau pour soigner la dysenterie, les affections bucales ou le muguet des enfants chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana.

Synonymies

Pterocarpus draco L. ;
Pterocarpus suberosa (Aubl.) Pers.

Noms vernaculaires

Créole : moutouchi rivière,
moutouchi marécage [moutouchi-marikaj].
Wayãpi : mutusi sĩ.
Palikur : muhut.
Portugais : mututi-branco.

Écologie, morphologie

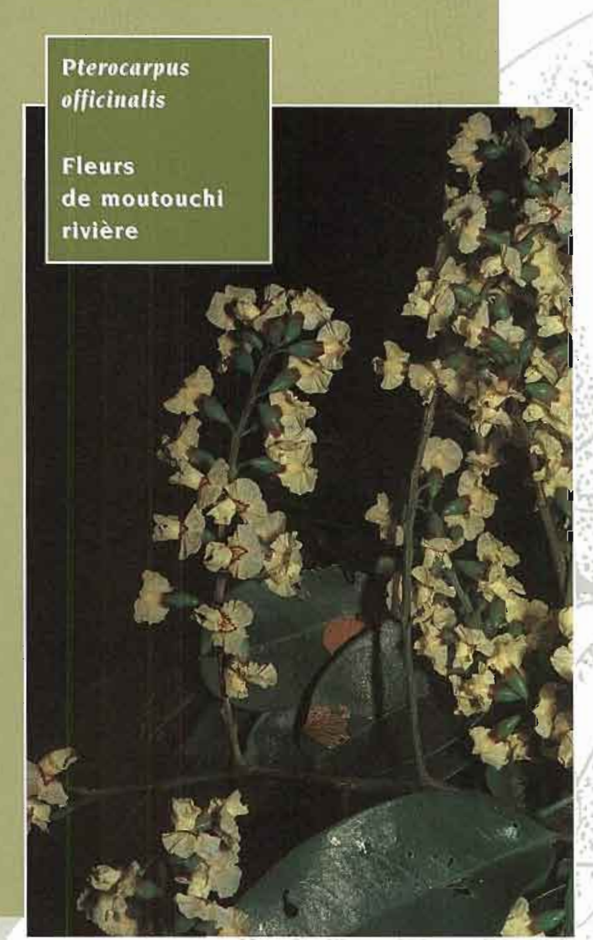
Grand arbre aux contreforts tortueux des forêts humides ou inondées.

Collections de référence

Grenand 99 ; Lescure 778 ; Jacquemin 1765 ; Prévost 3825.

Emplois

Chez les Palikur, la sève rouge extraite de l'écorce écrasée et appliquée avec un coton calme la douleur occasionnée par les dents cariées. On ne doit pas abuser de ce remède car, à la longue, les dents deviennent cassantes. Selon Berton (1997), la décoction de l'écorce sèche serait également un remède contre le diabète en traitement de longue durée[1].



Pterocarpus officinalis

Fleurs de moutouchi rivière

Taralea nudipes (Tul.) Ducke

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie
Dipteryx nudipes Tul.

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : ã awainõ.

Écologie, morphologie
Arbre moyen à grand, plutôt rare, des forêts ripicoles.

Collection de référence
Grenand 2127.

Emplois
Les Palikur nous ont indiqué l'écorce de cette espèce comme un poison dangereux.

Étymologie
Palikur : de *ã*, « arbre » et *awainõ*, de *awai*, « entêter, faire tourner la tête », en raison d'une forte odeur de pois.

Tephrosia sinapou (Bucolz) A. Chev.

Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymies
Tephrosia toxicaria (Sw.) Pers. ;
Galega toxicaria Sw. ; *Galega sinapou* Bucholz.

Noms vernaculaires
Créole : sinapou.
Wayãpi : imekulã[1].
Palikur : sinapu, sinap.
Portugais : timbó-de-Cayenna, timbó-sacaca.
Kali'na : asityuna.

Écologie, morphologie
Arbuste cultivé relativement commun mais très localisé[2]. Ce petit arbuste se distingue aisément par son port et son feuillage des autres nivrées, qui sont lianescentes

Collections de référence
Grenand 1644 ; Grenand et Guillaumet 3252 bis ; Moretti 1114.

Emplois
De nos jours, les racines de cet arbuste, dilacérées et jetées dans les petits cours d'eau constituent l'ichtyotoxique le plus commun du nord de la Guyane, bien qu'il s'agisse d'un usage en nette régression. Sa toxicité est réputée forte, mais il n'est jamais obtenu en quantité aussi grande que les *Lonchocarpus*.

Signalons par ailleurs divers usages médicinaux de cette plante : pour les Créoles de la région de Ouanary, la décoction des rameaux feuillus est bue contre les morsures de serpent, tandis qu'elle est considérée dans d'autres communes comme antisyphilitique.
Pour les Kali'na de la basse Mana, la même décoction est bue contre la blennorragie.
La racine macérée dans le rhum est pour les Palikur un remède pour tuer les myases, tant chez les humains que chez les chiens de chasse.

Chimie et pharmacologie
Les racines renferment de la téphrosine, un dérivé moins actif que la roténone (cf. *supra*, *Lonchocarpus chrysophyllus*).

Notes comparatives
1. Cette espèce a été récemment introduite chez les Wayãpi du haut Oyapock – à la suite d'une visite chez les Kali'na d'Awala-Yalimapo – qui la nomment comme *Lonchocarpus negrensis*.
2. Cet arbuste présent surtout dans la zone côtière a toujours été observé, cultivé ou entretenu près des lieux habités. Il semble qu'il en soit de même pour toute l'Amazonie (Ducke, 1949).

Vatairea guianensis Aubl. Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie
Andira amazonum Mart. ex Benth.

Noms vernaculaires
Créole : bois dartre (AUBLET 1775 ; DEVEZ 1932).
Wayãpi : —
Palikur : waru.
Portugais : fava-de-bolacha, fava-de-empingen.

Écologie, morphologie
Grand arbre des forêts humides et inondables du nord de la Guyane, abondant seulement au bord des rivières de l'est de la Guyane et dans les États brésiliens voisins, l'Amapá et le Pará.

Collection de référence
Grenand 2064.

Emplois
Les Créoles utilisaient les feuilles et les graines de cet arbre pour faire une pommade « contre les maladies de la peau » (AUBLET, 1775 ; DEVEZ, 1932).
HAY (1998) a trouvé l'usage de l'écorce en macération contre la gale dans la région de Saint-Georges de l'Oyapock[1].
Chez les Palikur, la graine fraîche écrasée et humectée d'eau, est appliquée en emplâtre sur les gales et la maladie de peau nommée *wairu*. Le même remède peut être préparé avec l'écorce grattée, mais il est réputé moins efficace et surtout très irritant, surtout pour les enfants (HAY, *ibid.*).

Étymologie
Créole et palikur : les noms font tous deux référence à l'affection que soigne la plante.

Chimie et pharmacologie
Le cœur de cet arbre, comme celui d'autres espèces de Légumineuses, *Vouacapoua americana* L., *Vataireopsis surinamensis*, etc., renferme des quinones, de l'acide chrisophanique, du physcion-9 anthrones. Ces produits sont actifs sur certaines dermatoses. Ils sont aussi la cause d'irritations de la peau observées sur les employés des chantiers forestiers (SIMAPUTANG *et al.*, 1967).
Les tests que nous avons effectués montrent que la partie la plus riche en quinones semble être le mésocarpe du fruit et la graine.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Au XVIIIe siècle, ce remède était connu de toutes les populations côtières ; actuellement son usage a beaucoup régressé au profit des *Vismia* (Clusiacées) et de *Senna alata* (Caesalpiniacées), sauf chez les Palikur et les Créoles de la région de Saint-Georges, qui le préfèrent encore.
L'usage contre diverses dermatoses est signalé chez les Caboclos du bas Amazone (AMOROZO et GÉLY, 1988) et aussi contre la gale chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (POLAK, 1992 ; VAN ANDEL, 2000).

Vataireopsis surinamensis Lima Papilionaceae (Fabaceae)

Synonymie
Espèce récemment détachée de *Vataireopsis speciosa* Ducke.

Noms vernaculaires
Créole : django.
Wayãpi : wɨla paye.
Palikur : waru kamwi.
Saramaka : djãgo.
Portugais : fava-amargosa.

Écologie, morphologie

Grand arbre de la forêt primaire, peu commun mais présent partout en Guyane.

Collections de référence

Grenand 286, 1200, 2846 ; Jacquemin 1687 ; Lescure 350 ; Moretti 1091, 1239.

Emplois

Le bois très jaune de cet arbre est utilisé par certains Créoles des communes de l'intérieur contre le *pian bois* (leishmaniose). L'odeur, forte et entêtante qu'il dégage lorsqu'on le coupe, est considérée comme enivrante. Toxique à forte dose, cette drogue est surtout connue des Saramaka.

La décoction de l'écorce de tronc prise en bain serait efficace contre diverses dermatoses.

Selon les Wayãpi, cet arbre est une espèce habitée par des esprits tutélaires qui peuvent être apprivoisés par les chamanes. Ceux-ci, en cas de fièvre, peuvent ordonner des bains préparés avec la décoction de l'écorce interne.

Par ailleurs, la sève extraite de l'écorce grattée est utilisée à Camopi comme remède contre la conjonctivite.

Chez les Palikur, l'écorce de racine et de tronc, finement pilée, mise à tiédir dans un peu d'eau, puis appliquée localement en cataplasme, est un remède contre l'érysipèle[1].

Étymologie

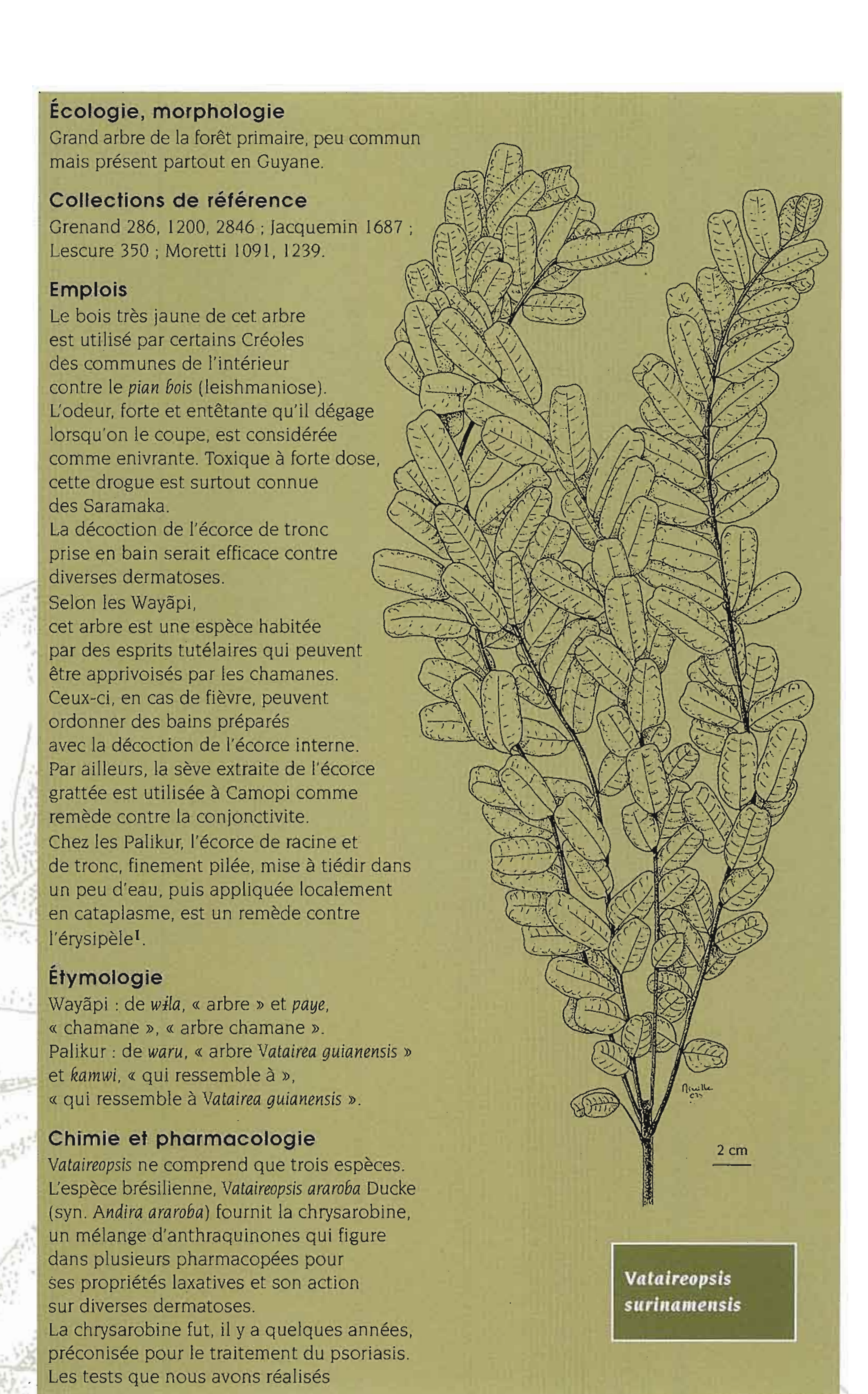
Wayãpi : de *wɨla*, « arbre » et *paye*, « chamane », « arbre chamane ».

Palikur : de *waru*, « arbre *Vatairea guianensis* » et *kamwi*, « qui ressemble à », « qui ressemble à *Vatairea guianensis* ».

Chimie et pharmacologie

Vataireopsis ne comprend que trois espèces. L'espèce brésilienne, *Vataireopsis araroba* Ducke (syn. *Andira araroba*) fournit la chrysarobine, un mélange d'anthraquinones qui figure dans plusieurs pharmacopées pour ses propriétés laxatives et son action sur diverses dermatoses.

La chrysarobine fut, il y a quelques années, préconisée pour le traitement du psoriasis. Les tests que nous avons réalisés



Vataireopsis surinamensis

sur des échantillons de *Vataireopsis surinamensis* montrent que le cœur de cet arbre renferme aussi des anthraquinones.

À partir d'un échantillon que nous avons récolté, un triage pharmacologique a été réalisé par le laboratoire Roger-Bellon. Les essais pharmacologiques ont été effectués sur les éluats éthanoliques obtenus après filtration des différents extraits sur des résines amberlite échangeuses d'ions. Les extraits, préparés à partir des différentes parties de la plante, ne sont pas toxiques (tabl. IX).

L'extrait de feuille est faiblement spasmogène ; celui du bois de racine, légèrement inotrope et chronotrope+, est anti-inflammatoire, tandis que les écorces de racine diminuent la motilité ; les écorces de tige ont des propriétés analgésiques et anti-inflammatoires légères.

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Un *Vataireopsis* sp. est signalé chez les Chacobo comme remède contre la gale (Muñoz *et al.* 2000a).

Tableau IX

Étude de la toxicité aiguë de différents extraits éthanoliques de *Vataireopsis surinamensis*

	Toxicité sur la souris	
	v.i.	v.o.
Feuille	DL0 > 100	DL0 > 1000
Écorce de tige	DL0 > 100	300 < DL50 < 1000
Écorce de racine	DL0 > 100	DL0 > 1000
Bois de racine	DL0 > 100	DL0 < 1000

Zornia latifolia J.E. Smith var. *latifolia*

Papilionaceae (Fabaceae)

Noms vernaculaires

Créole : herbe canard, zerb canard [zèb-kanna], radié canard [radjé-kanna].
Wayãpi : —
Palikur : —.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale commune.

Collections de référence

Lescure 645 ; Moretti 183.

Emplois

Le suc de la plante dilué dans un peu d'eau est absorbé chez les Créoles pour calmer les inflammations intestinales.

Étymologie

Créole : « *herbe canard* », en raison de la forme des feuilles ressemblant à une patte de canard.

famille

Passifloraceae

Passiflora coccinea Aublet

Passifloraceae

Noms vernaculaires

Créole : liane serpent, pomme liane sauvage, pomme liane grand bois [ponm-yann-gran-bwa].
Wayãpi : mulukuya.
Palikur : wahitye akamnumã[1].
Portugais : maracujá-poranga, maracujá-do-rato.

Écologie, morphologie

Liane fine et rampante commune dans toute la Guyane[2].

Collections de référence

Grenand 268, 502 ; Moretti 1384 ; Prévost 602.

Emplois

Chez les Wayãpi, la sève extraite des tiges écrasées est utilisée comme collyre pour soigner les conjonctivites[3].
Chez les Palikur, les feuilles séchées et pilées avec les champignons *wahitye ataibi* (*Polyporus sp.*) sont brûlées avec de l'encens : la cendre frottée sur le corps est une protection contre les mauvais esprits.



Passiflora coccinea

Liane serpent à bractées et fleurs rouges

Étymologie

Créole : *pomme liane* est l'un des termes employés pour désigner collectivement les passiflores ; *pomme* renvoie à la comestibilité du fruit.
Palikur : de *wahitye*, « mauvais esprit » et de *akamnumã*, forme en composition de *kavunma*, « liane *Passiflora nitida* ».

Chimie et pharmacologie

Cf. *infra* à *Passiflora quadrangularis*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Même nom et même usage pour *Passiflora glandulosa* Cav. (Moretti 1385 ; Grenand 1661) et pour *Passiflora amoena* Escobar (Moretti 403), lianes forestières moins communes.

2. Cette espèce, quelquefois consommée pour ses fruits, est abondante partout, aussi bien dans les vieilles plantations, les bords de piste qu'en végétation ripicole.

3. Diverses passiflores sont utilisées à des fins médicinales : c'est le cas de *Passiflora coccinea* ou de *Passiflora vespertilio* L., l'une chez les Caboclos du Rio Madeira, l'autre chez les Aluku : les feuilles sont prises en tisane contre les troubles cardiaques (DI STASI *et al.*, 1994 ; FLEURY, 1991) ; c'est aussi le cas de *Passiflora* sp., utilisé chez les Makushi comme hémostatique (SCHOMBURGK, *in* ROTH, 1924) et de *Passiflora foetida* L. que les Caraïbes de la Dominique utilisent comme fortifiant (HODGE et TAYLOR, 1957) et les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana comme déparasitant intestinal (VAN ANDEL, 2000).



Passiflora glandulosa

Liane serpent à fleurs rouges sans bractées

Passiflora laurifolia L. — Passifloraceae

Noms vernaculaires

Créole : marie tambour [mari-tanbou].
Wayãpi : tapulumale.
Palikur : mahiktamu.
Portugais : maracujá-comum.

Écologie, morphologie

Liane fine, aux fleurs superbes, commune en végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 1203, 1791 ; Jacquemin 1837 ; Prévost 3637.

Emplois

Cette espèce, bien connue pour ses fruits consommés par de nombreuses populations d'Amérique tropicale, est utilisée également comme plante médicinale par les Palikur.

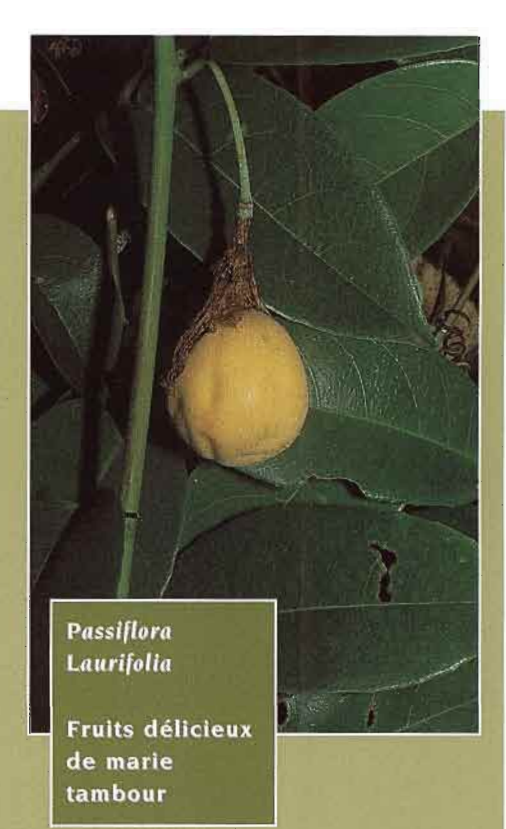
La décoction des racines et des jeunes feuilles, consommée froide (ou tiède) et salée pendant trois jours, est un vermifuge énergique[1]. La même décoction prise en bain est antipaludique.

Chimie et pharmacologie

D'après HEGNAUER (5, 1969), les fruits verts renferment de l'acétone et un hétéroside cyanogénétique, qui disparaît à la maturation. Les feuilles contiennent également cet hétéroside dont la teneur décroît quand l'âge augmente. Les graines sont oléagineuses. D'après WONG (1976), les feuilles renferment une substance amère et des tanins.
Cf. également *infra* à *Passiflora quadrangularis*.

Note comparative

1. Une utilisation similaire des racines est signalée par LE COINTE (1934) chez les Caboclos du bas Amazone et chez les Créoles et les Amérindiens du nord de la Guyana (VAN ANDEL, 2000).
L'amère décoction des feuilles est également signalée comme emménagogue (LEMÉE, IV, 1956).



Passiflora Laurifolia

Fruits délicieux de marie tambour

Passiflora Laurifolia

Fleurs très odorantes de marie tambour

Passiflora nitida Kunth

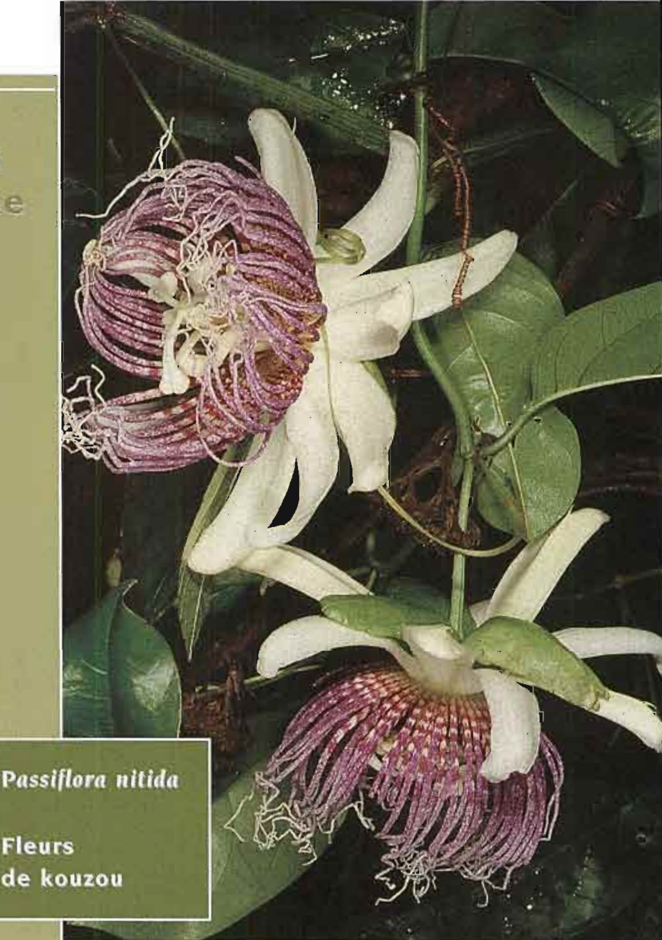
Passifloraceae

Noms vernaculaires
Créole : kouzou [kouzou].
Wayãpi : —
Palikur : kavunma.
Portugais : maracujá-suspiro.

Écologie, morphologie
Liane rudérale parfois cultivée.

Collection de référence
Berton 250.

Emplois
Cette espèce, surtout appréciée pour sa comestibilité, est utilisée par les Palikur de la même façon que *Passiflora laurifolia* (BERTON, 1997).



Passiflora nitida

Fleurs de kouzou

Passiflora quadrangularis L.

Passifloraceae

Noms vernaculaires
Créole : barbadine [babadin].
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : maracujá-açu.

Écologie, morphologie
Liane peu communément cultivée en Guyane.

Collections de référence
Moretti 304 ; Prévost 1921.

Emplois
La racine de cette liane, cultivée par les Créoles pour ses fruits comestibles, passe pour être très toxique[1].

Chimie et pharmacologie
La faible teneur en alcaloïdes du type β-carboline (ALLEN et HOLMSTEDT, 1980) ne peut à elle seule expliquer cette toxicité. Nous avons donc procédé à une évaluation de la toxicité aiguë sur la souris ; cet essai n'a pas révélé de toxicité particulière. Cependant, nous avons aussi mis en évidence dans les racines des hétérosides cyanogénétiques. Ils libèrent par hydrolyse de l'acide cyanhydrique, ce qui pourrait, dans certaines circonstances, conduire à des intoxications. Des hétérosides cyanogénétiques du type linamarine ont déjà été signalés dans les feuilles de divers *Passiflora* (FUNG *et al.*, 1981).

Un mélange épimère de tétraphylline β-4-sulfate et épitétraphylline β-4-sulfate a été isolé de *Passiflora caerulea* L. (SEIGLER *et al.*, 1982). Les fruits verts des espèces de ce genre sont par ailleurs souvent toxiques, ce qui est dû également à une teneur plus élevée en hétérosides cyanogénétiques (SEIGLER *et al.*, *ibid.*).

Note comparative

1. Ce fait a été signalé dans diverses régions d'Amérique tropicale, telle la Colombie (GARCIA-BARRIGA, 1975) et le Brésil (LE COINTE, 1934).
HECKEL (1897) y consacre un paragraphe qu'il nous semble intéressant de citer :
« La racine, qu'on dit un puissant narcotique, est considérée comme un poison dangereux, au point qu'on recommande de ne pas planter de barbadines au bord des citernes.
À petite dose, elle serait vomitive et taenicide (?). Cette racine mérite une étude sérieuse et méthodique. Fraîche, elle a une odeur rappelant celle de la rave et serait, d'après RICORD MADIANA, le poison dont se servaient les nègres des Antilles pour se venger de leurs ennemis. On combattrait les effets nocifs en administrant toutes les deux heures une décoction faite avec une poignée de *Petiveria alliacea* et *Cassia emarginata* L. [devenu *Senna atomaria* (L.) Irwin et Barneby] ».



Passiflora quadrangularis

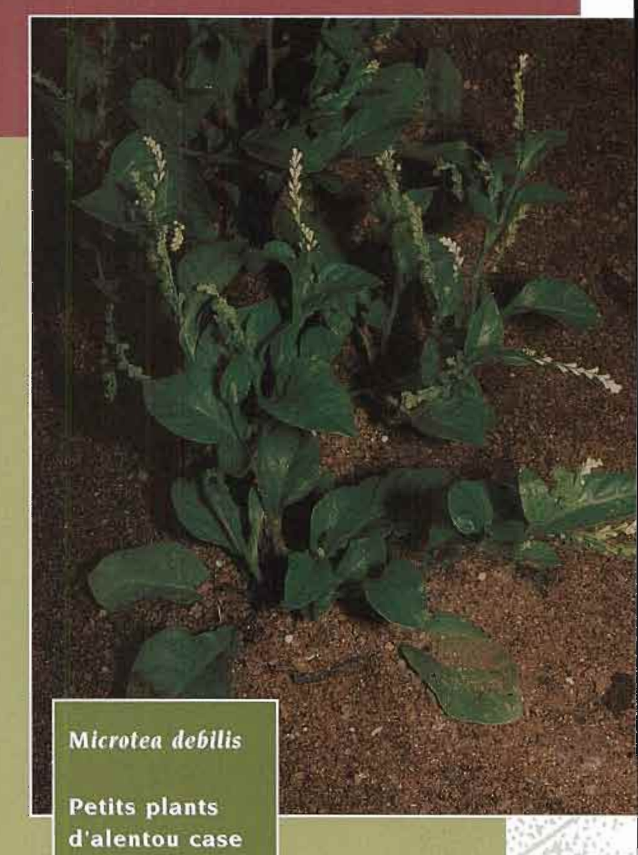
Fruit de la barbadine

famille

Phytolaccaceae

Microtea debilis Swartz

Phytolaccaceae



Microtea debilis

Petits plants d'alentou case

Noms vernaculaires

Créole : alentou case [alantou-kaz], entoucase [antou-kaz], racine pistache.
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : erva-mijona.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale rampante de la région littorale.

Collections de référence

Grenand 3126 ; Jacquemin 1498 ; Moretti 928 ; Prévost 3657.

Emplois

L'infusion préparée à partir de la plante entière préalablement écrasée constitue en médecine créole une boisson hypotensive et diurétique. Cette même préparation est également bue contre la grippe[1].

Étymologie

Créole : *alentou case* et *entoucase*, de *alentou* et *entou*, « autour » et *case*, « maison », « autour de la maison » ; *racine pistache*, de *racine*, et *pistache*, « arachide » (*Arachis hypogaea* L., Papilionacées).

Chimie et pharmacologie

D'après WONG (1976), les plantes de cette famille renferment des saponines à effet expectorant et des bétacyanines. Un puissant ligand du site récepteur A1 de l'adénosine a été identifié (HASRAT *et al.*, 1997). Il s'agit d'un hétéroside flavonique méthylé : la cirsimarine. Cette propriété peut expliquer l'usage de la plante dans le traitement de la protéinurie.

Note comparative

1. Ce remède semble typique des Guyanes, puisqu'il est utilisé chez les Aluku pour soigner l'hypertension artérielle (FLEURY, 1991) et chez les Créoles de Guyana comme fébrifuge pour les bébés et pour soigner les *problèmes cardiaques* chez les adultes (VAN ANDEL, 2000).

Petiveria alliacea L.

Phytolaccaceae

Noms vernaculaires

Créole : douvan douvan [douvan-douvan], radié pian [radjé-pian] (bas Oyapock).
Créole Antillais : arada, douvan nègre.
Wayãpi : mɨku ka'a[1].
Palikur : kanayumna.
Portugais : mucura-caá.
Aluku : ndongu-ndongu.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale très commune, sauf dans le sud de la Guyane.

Collections de référence

Berton 20 ; Jacquemin 2601 ; Moretti 119, 621, 1214 ; Prévost 3905.

Emplois

Cette herbe bien connue des Créoles[2] exhale, quand on la froisse, une odeur d'ail. Elle est utilisée pour éloigner les esprits d'un *carbet* (habitation) nouvellement construit : on *boucane* (production de fumée) la plante à l'intérieur du carbet. On dit aussi qu'elle chasse les chauves-souris.
À côté de son usage magique, cette plante connaît en Guyane, comme dans le reste de l'Amérique tropicale, des usages variés. Chez les Créoles, les feuilles prises en décoction traitent les douleurs musculaires et les rhumatismes. Froissées et inhalées, elles calment les céphalées ; la tisane de ses racines serait antispasmodique et fébrifuge. Les feuilles sont sudorifiques et calment la toux sèche en décoction. Certains guérisseurs du Maroni emploient cette plante, avec semble-t-il un certain succès, dans le traitement des plaies ulcéreuses ; les feuilles sont appliquées sur les plaies, soit une fois calcinées et réduites en poudre, soit après avoir été préalablement ramollies à la flamme. En bain, elle est employée comme insectifuge contre la gale. Chez les Palikur, la plante entière, froissée et enveloppée dans un petit paquet, est suspendue au cou des enfants pour les protéger des mauvais sorts.
Par ailleurs, préparée en bain, elle est utilisée pour soigner la coqueluche et la fièvre paludéenne. Pour d'autres usages en association, cf. *Ayapana triplinervis* (Astéracées) et *Ertela trifolia* (Rutacées).



Petiveria alliacea

Feuilles et inflorescence de douvan douvan

Étymologie

Créole : *radié pian*, de *radié*, « plante » et *pian*, « sarigue » (*Didelphis marsupialis*), en raison de son odeur proche de celle du musc de cet animal.
Wayãpi : *mɨku ka'a*, de *mɨku*, « sarigue » et *ka'a*, « plante », pour la même raison.

Chimie et pharmacologie

La plante renferme la trithiolaniacine, un produit disulfuré rappelant ceux présents dans le genre *Allium* (ADESOGAN, 1974).
Elle renferme aussi du nitrate de potassium, qui lui confère des propriétés diurétiques, et de l'isoarbonnol à l'état libre sous forme d'acétate et de cinnamate (SIEVERS *et al.*, 1949).
Les produits soufrés de cette plante ont des propriétés antimicrobiennes (SZCZEPANSKI *et al.*, 1975). Les feuilles et les tiges contiennent de l'allantoïne, du benzaldéhyde et de l'acide benzoïque (ROBINEAU *et al.*, 1999).

À la suite des observations que nous avons faites sur l'emploi de cette plante pour traiter les ulcères, DELAVEAU *et al.* (1980) ont montré qu'elle stimule l'activité phagocytaire du système réticulo-endothélial. Le principe actif responsable de la stimulation de l'activité phagocytaire mise en évidence par DELAVEAU a été isolé : il s'agit du dibenzyltrisulfide (WILLIAMS *et al.*, 1997). Les propriétés anti-inflammatoires des feuilles ont été confirmées et justifient l'emploi, au moins en usage externe (cf. note **2**), de cette espèce (ROBINEAU *et al.*, 1999).

Notes comparatives

1. Cette plante a été introduite par des Brésiliens, dans les années 1980, chez les Wayãpi de l'Oyapock, où elle est désormais utilisée en bain fébrifuge et comme protection magique.
2. En vérité, l'aire d'utilisation de cette espèce est très large en Amérique tropicale ; à titre d'exemple, citons son usage comme emménagogue, contre-poison et plante magique chez les Caraïbes de la Dominique (HODGE et TAYLOR, 1957), par les Caboclos de l'État de Pará en association ou non pour soulager les céphalées, les douleurs articulaires et les douleurs abdominales (FURTADO *et al.*, 1978) ou encore les Tikuna du haut Amazone pour soigner la bronchite, les douleurs auriculaires, les maux de tête et la fièvre (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

Seguieria americana L. — Phytolaccaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : mokolo, wɨlapa laɨ[1, 2].
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane épineuse rare de la forêt primaire humide.

Collections de référence

Grenand 1117 ; Prévost et Grenand 892.

Emplois

Cette plante peu connue et qui mériterait sans doute une étude plus approfondie, nous a été signalée par l'un de nos informateurs wayãpi pour avoir jadis été utilisée comme poison de chasse : la racine et la tige étaient préparées de façon très proche de celle du curare (cf. *Strychnos guianensis*, Loganiacées)[3].

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Lors d'une de nos enquêtes, le nom *mokolo* a aussi été appliqué à *Celtis iguanaea* (Jacq.) Sarg. (Ulmacées) (Prévost et Grenand, 871) que la majorité des Wayãpi nomme *yakale ãkutãy*, « ce qui accroche la tête du caïman ». L'habitat ripicole de *Celtis iguanaea* nous incite à préférer cette seconde assertion.
2. *wɨlapa laɨ* est plus communément attribué à un autre poison de chasse, *Fevillea cordifolia* (cf. Cucurbitacées).
3. Le nom et l'usage s'appliquent également à *Seguieria aculeata* Jacq. (Jacquemin 2346).

famille

Piperaceae

Peperomia gracieana Görts

Piperaceae

Noms vernaculaires

Créole : feuille volé [féy-volé].
Wayãpi : tale'ɨ pile, pitau.
Palikur : —

Écologie, morphologie

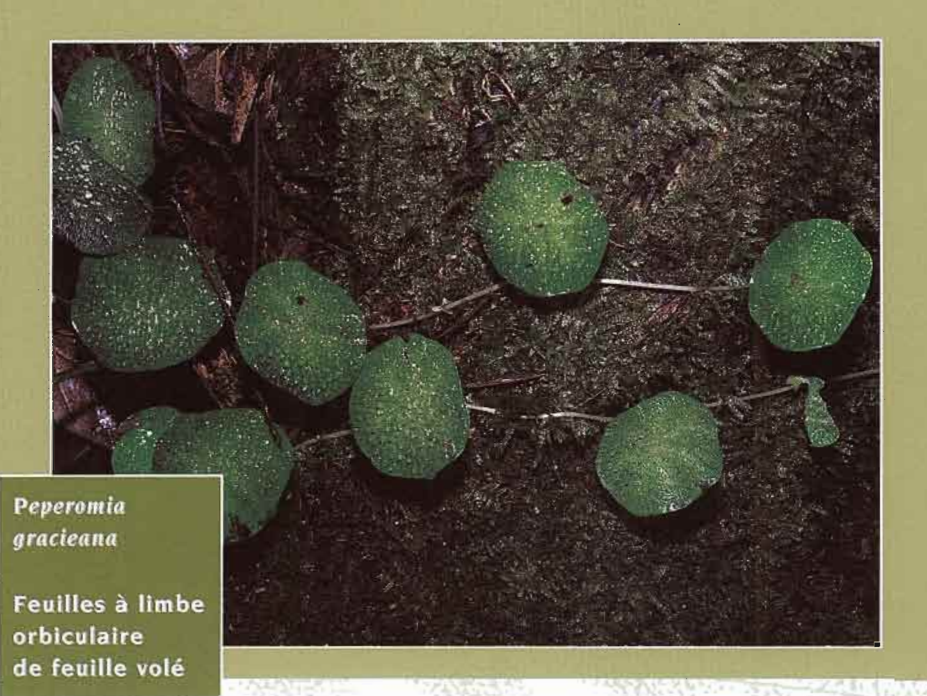
Petite herbe aux feuilles en forme de disque ; peu commune, elle croît dans les lieux humides[1].

Collections de référence

De Granville 2522 ;
Grenand 213[2], 1232.

Emplois

Cette plante est utilisée par les Wayãpi pour protéger l'enfant dont le père a violé un interdit de pêche sur le poisson *aïmara* (*Hoplias aimara*).



Peperomia gracieana

Feuilles à limbe orbiculaire de feuille volé

L'atteinte maléfique se caractérise par des courbatures et des pleurs et le charme protecteur (décoction de la plante entière) est administré en bain.

Étymologie

Wayãpi : *tale'ɨ pile*, de *tale'ɨ*, « poisson *aïmara* » et *pile*, « écaille », « écaille d'*aïmara* », en raison de l'aspect suggestif de la feuille.

Notes comparatives

1. Espèce récemment décrite (1998) par A. Görts van Rijn à Utrecht.
2. Nous avions préalablement identifié par erreur cet échantillon comme étant *Hydrocotyle umbellata* L. (Apiacées).

Peperomia pellucida (L.) Kunth

Piperaceae

Synonymie

Piper pellucidum L.

Noms vernaculaires

Créole : salade soldat, salade soda [salad-soda].
Créole antillais : coquelariat, herbe à couresse.
Wayãpi : —
Palikur : kraubimna nopsisa.
Aluku : konsaka wiwii.
Portugais : xibui, comida-de-jabuti, maria-mole.

Écologie, morphologie

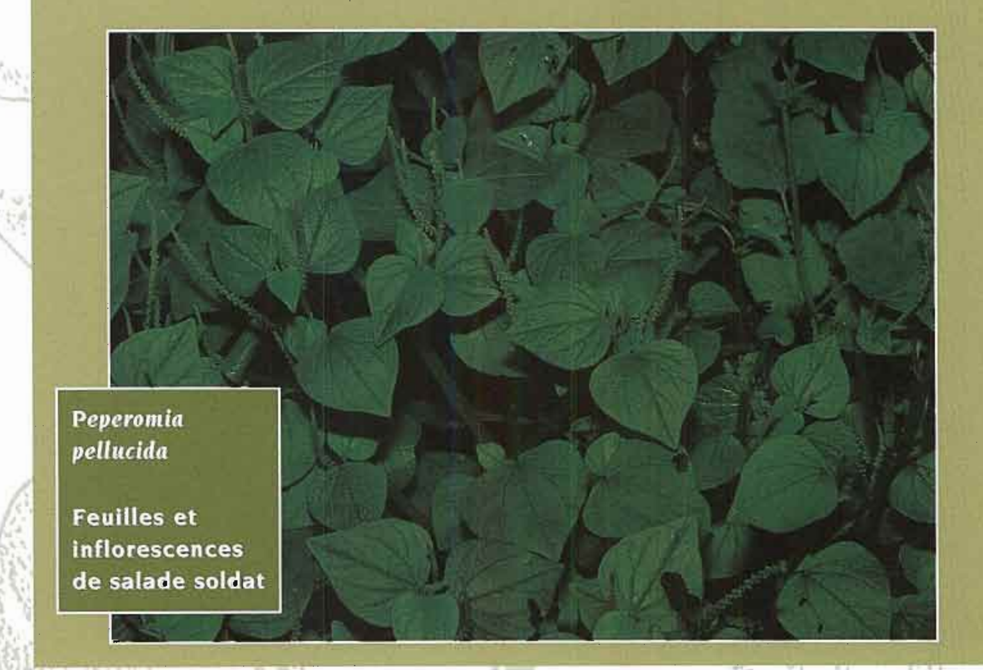
Petite plante succulente, fréquente dans les lieux humides des zones rudéralisées où elle est parfois protégée.

Collections de référence

Berton 146 ; Jacquemin 1876 ; Kodjoed 4 ; Moretti 109 ; Prévost 3635.

Emplois

Cette plante que l'on peut consommer en salade est un des principaux remèdes utilisé par les Créoles : elle est vulnéraire en application locale et sa tisane



Peperomia pellucida

Feuilles et inflorescences de salade soldat

rafraîchissante est considérée comme hypotensive ; additionnée d'un peu de lait, elle aurait une action bénéfique sur les affections buccales en général : gingivites, névralgies dentaires, etc.[1]. Son usage comme plante rafraîchissante est passé chez les Palikur.

Étymologie

Créole : *salade soldat*, « salade du soldat », fait référence à la rusticité de ce légume. Palikur : *kraubimna*, « *Kalanchoe pinnata* (Crassulacées) » et *nopsisa*, « petite ».

Chimie et pharmacologie

Les propriétés analgésiques des parties aériennes ont été démontrées (Aziba *et al.*, 2001). Elles seraient aussi antifongiques (Singh *et al.*, 1983), cette propriété étant reliée aux huiles essentielles dont les composants majoritaires sont le dillapiole (39,7 %) et le trans-caryophyllène (10,7 %) (Silva *et al.*, 1999).

Nous n'avons pas mis en évidence d'action hypotensive dans le lyophilisat de tisane préparée avec la plante fraîche (méthode de la *Pharmacopée française*, réalisée par l'équipe de C. Poupat à l'ICSN-CNRS, Gif-sur-Yvette), cela malgré les nombreux témoignages dignes de foi qui accréditent cet usage.

Notes comparatives

1. Ces usages, ainsi que d'autres, se retrouvent un peu partout en Amérique tropicale : en décoction, cette plante sert à soigner l'hypertension et, en sirop, la toux chez les Caboclos du bas Amazone (Amorozo et Gély, 1988) ; elle est utilisée pour ses vertus diurétiques et pour soigner les dérèglements menstruels chez les Caboclos de la région de Santarém (Branch et Silva, 1983) ; enfin les Aluku utilisent la sève mélangée à l'huile de coco pour soigner la mycose dite *pied d'athlète* et les feuilles en infusion pour traiter l'hypertension artérielle (Fleury, 1991).

Peperomia rotundifolia (L.) Kunth

Piperaceae

Synonymies

Piper rotundifolium L. ;
Peperomia mummularifolia (Sw.) Kunth.

Noms vernaculaires

Créole : ti moron [ti-moron, ti-mourou].
Wayãpi : wɨla pita, wɨla pili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

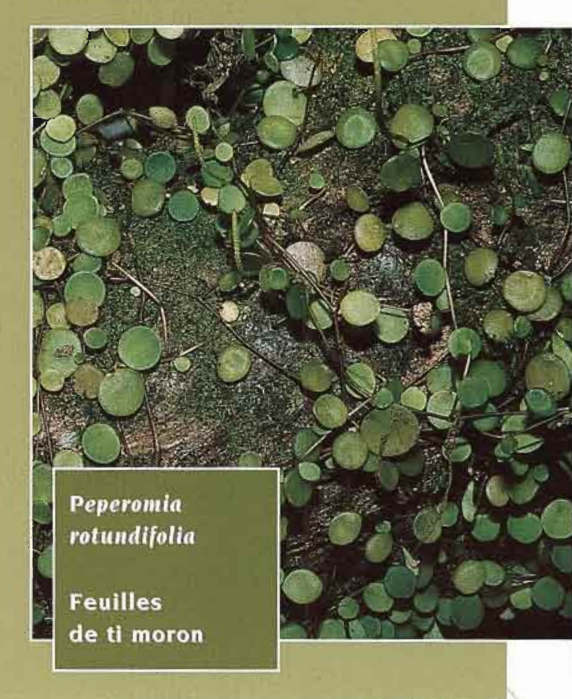
Petite plante épiphyte assez commune[1].

Collections de référence

De Granville 2528 ; Jacquemin 1437 ; Sastre 4744.

Emplois

Les Créoles préparent avec les feuilles une décoction prise, soit comme antigrippal, soit comme antalgique contre les *blesses*.
En traitement plus long, la même préparation serait souveraine contre les crises d'asthme.



Peperomia rotundifolia

Feuilles de ti moron

Les Wayãpi utilisent la sève extraite des feuilles écrasées en gouttes auriculaires pour calmer les maux d'oreille. Les feuilles croquées crues ou préparées en décoction sucrée au miel sauvage sont antitussives[2].

Étymologie

Créole : *ti moron*, du français « petit mouron » (*Anagallis* spp., Primulacées).
Wayãpi : de *wɨla*, « arbre » et *pita*, « bouton » [de chemise], « bouton des arbres » en raison de la forme orbiculaire des feuilles ; *wɨla pili*, signifie « la plante parfumée des arbres » en raison de son parfum poivré.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette plante aux feuilles petites, rondes et charnues tapisse les troncs pourris, couchés dans le sous-bois de la forêt primaire.
2. Un usage identique a été observé chez les Yanomami du Brésil (MILLIKEN et ALBERT, 1996) et chez les Aluku (FLEURY, 1991).

Peperomia serpens (Swartz) J.-C. Loudon

Piperaceae

Synonymies

Piper serpens Swartz ;
Peperomia scandens Ruiz et Pav.

Noms vernaculaires

Créole : grand moron [gran-moron, gran-mourou].
Wayãpi : wɨla pita, wɨla pili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Plante épiphyte du sous-bois de la forêt primaire, plus rare que P. *rotundifolia*.

Collections de référence

Grenand 37, 1058 ; Jacquemin 1784 ; Lescure 462.

Emplois

Mêmes emplois que *Peperomia rotundifolia*. Les Wayãpi confondent les deux espèces alors que les Créoles les distinguent.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Peperomia spp.

Piperaceae

Noms vernaculaires

Créole : ti moron [ti-moron, ti-mourou].
Wayãpi : talaku'a ɨemitĩ, talaku'a ɨetãlewa[1].
Palikur : —
Aluku : booko baka wiwii.

Écologie, morphologie

Plantes épiphytes communes en forêt primaire et en végétation ripicole vivant en symbiose avec diverses fourmis.

Collections de référence

Cf. note **1**.

Emplois

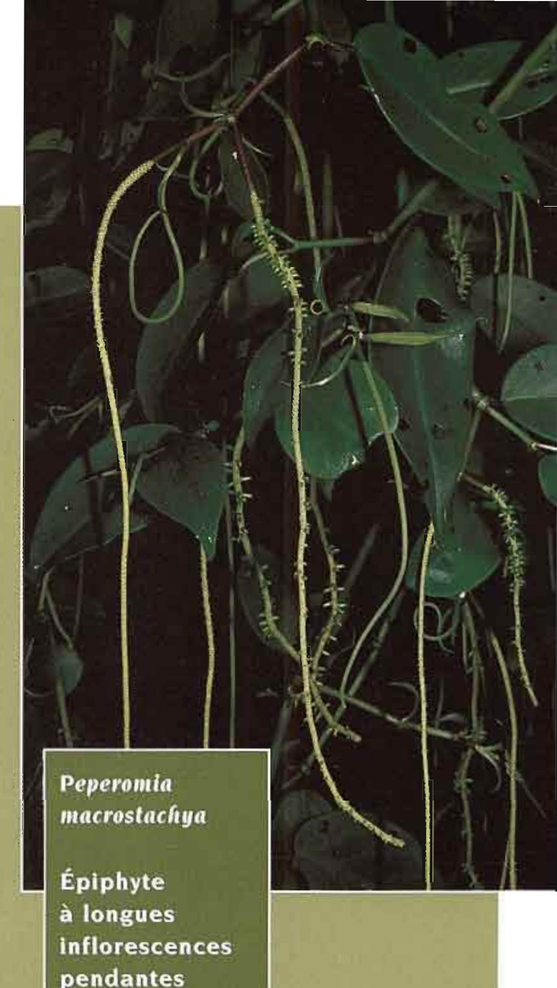
Ce groupe de grands *Peperomia*, plutôt homogène, est utilisé par les Wayãpi du haut Oyapock, soit en bain fébrifuge, soit en tampon frotté pour résorber les rates hypertrophiées liées au paludisme.
Dans le premier cas, les parties aériennes sont préparées en décoction ; dans le second, elles sont simplement froissées avant utilisation[2].

Étymologie
Wayãpi : *talaku'a letãlewa*, de *talaku'a*, « *fourmi cacao* (*Camponotus* sp.) », *letã*, « habitation » et *lewa*, « avec », « [la plante] qui vit en association avec les fourmis cacao » ; *talaku'a lemitɨ̃*, de *talaku'a*, « *fourmi cacao* » et *lemitɨ̃*, « plantation », « la plantation des fourmis cacao ». Dans les deux cas, l'accent est mis sur l'écologie de ces plantes.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. Ces deux noms employés indifféremment recouvrent un groupe de *Peperomia* caractérisés par leurs feuilles lancéolées et leur association fréquente avec des fourmilières arboricoles. Plusieurs espèces ont été collectées :
- ***Peperomia elongata* Kunth (Lescure 318).**
- ***Peperomia glabella* (Swartz) A. Dietr. (de Granville 2484 ; Grenand 133).**
- ***Peperomia macrostachya* (Vahl) A. Dietr. (Grenand 697 ; Jacquemin 1538).**
- ***Peperomia obtusifolia* (L.) A. Dietr. (de Granville 2483).**

2. De nombreux usages médicinaux des tiges feuillées ont été trouvés en Amazonie au cours de la dernière décennie pour ces espèces jusque-là négligées : *Peperomia elongata* est utilisé par les Caboclos du Rio Madeira pour soigner la diarrhée et les douleurs abdominales ; *Peperomia glabella* sert à soigner la conjonctivite chez les Ingano de Colombie ; *Peperomia macrostachya* est considéré comme antipyrétique chez les Taiwano d'Amazonie colombienne et les Yanomami du Brésil ; enfin *Peperomia obtusifolia* sert à soigner les lombalgies chez les Aluku, les rhumatismes articulaires chez les Kubeo du Rio Uaupés et les mycoses en tache au Venezuela (Delascio Chitty, 1985 ; Schultes et Raffauf, 1990 ; Fleury, 1991 ; di Stasi *et al.*, 1994 ; Milliken et Albert, 1996).



Peperomia macrostachya

Épiphyte à longues inflorescences pendantes

Piper augustum Rudge — Piperaceae

Noms vernaculaires
Créole : riz chien.
Wayãpi : tapi'i layɨwẽ.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Arbuste élancé commun en forêt secondaire et dans le sous-bois de la forêt primaire humide.

Collections de référence
De Granville et Tiburce 1166 ; Grenand 351 ; Lescure 316 ; Moretti 774.

Emplois
Les Wayãpi utilisent cette espèce pour soigner les hernies. Pour ce faire, ils coupent les gros rameaux au niveau des nœuds proéminents et en compriment les hernies. Une autre technique consiste à enfoncer dans le nombril un tampon fait de tige finement grattée.
Outre leur effet mécanique, ces remèdes sont censés avoir une action résolutive, puisque les Wayãpi disent qu'ils *absorbent* les hernies[1].

Étymologie

Wayãpi : de *tapi'i*, « tapir » et *layɨwẽ*, « neveu », « le neveu du tapir », parce qu'il pousse dans des zones où se bauge le tapir.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Ces usages s'appliquent aussi à divers *Piper* arbustifs dont les principaux sont *P. dumosum*, *P. obliquum* et *P. trichoneuron* (cf. *infra*), mais d'autres sont parfois utilisés tels que *Piper amapense* Yunck. (Jacquemin 1686, Lescure 315), *Piper brownsbergense* Yunck. (de Granville 2499) ou encore *Piper pulleanum* Yunck. (Grenand 867).

Piper dumosum Rudge Piperaceae

Synonymie

Piper adenaphorum C. DC.

Nom vernaculaire

Créole : —

Wayãpi : yalɨ taku'ã, yakami lenɨpɨ'ã.

Palikur : —

Écologie, morphologie

Arbuste assez commun en forêt secondaire et dans le sous-bois de la forêt primaire humide.

Collections de référence

Grenand 733 ;
Jacquemin 1556, 1685 ;
Prévost et Grenand 1958.

Emplois

Les Wayãpi utilisent cette espèce de la même façon et pour la même affection que *Piper augustum*.

Étymologie

Wayãpi : *yalɨ taku'ã*, de *yalɨ*, « fleuve Jari » et *taku'ã*, « galet », « les galets du Jari ». La raison de cette dénomination demeure pour nous obscure ; *yakami lenɨpɨ'ã*, de *yakami*, « agami » (*Psophia crepitans*) et *enɨpɨ'ã*, « genou », « genou de l'agami » en raison des tiges noueuses ressemblant aux pattes de cet oiseau.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Piper marginatum Jacq., var. *marginatum* Piperaceae

Noms vernaculaires

Créole : ti bombe [ti-bonm], feuille bombe [féy-bonm].

Wayãpi : —

Palikur : utiuti kamwi.

Portugais : pimenta-do-mato, Santa-Bárbara.

Écologie, morphologie

Arbrisseau commun dans les zones rudérales ombragées de basse Guyane.

Collections de référence

Grenand 1614 ; Jacquemin 1484, 1870, 1951 ; Prévost 3633.

Emplois

La décoction des feuilles est utilisée par les Créoles en bain et en friction pour calmer les démangeaisons, dues aux piqûres d'insecte, ou liées aux éruptions cutanées[1]. Certains Palikur disent que cette espèce peut être utilisée comme *Potomorphe peltata* (cf. *infra* dans les Pipéracées)[2].

Étymologie

Créole : *ti bombe*, « petit baume », les feuilles dégagent une forte odeur de pastis quand on les froisse ; cf. aussi *Pothomorphe peltata*. Palikur : *utiuti*, « arbuste *Potomorphe peltata* » et *kamwi*, « qui ressemble ».

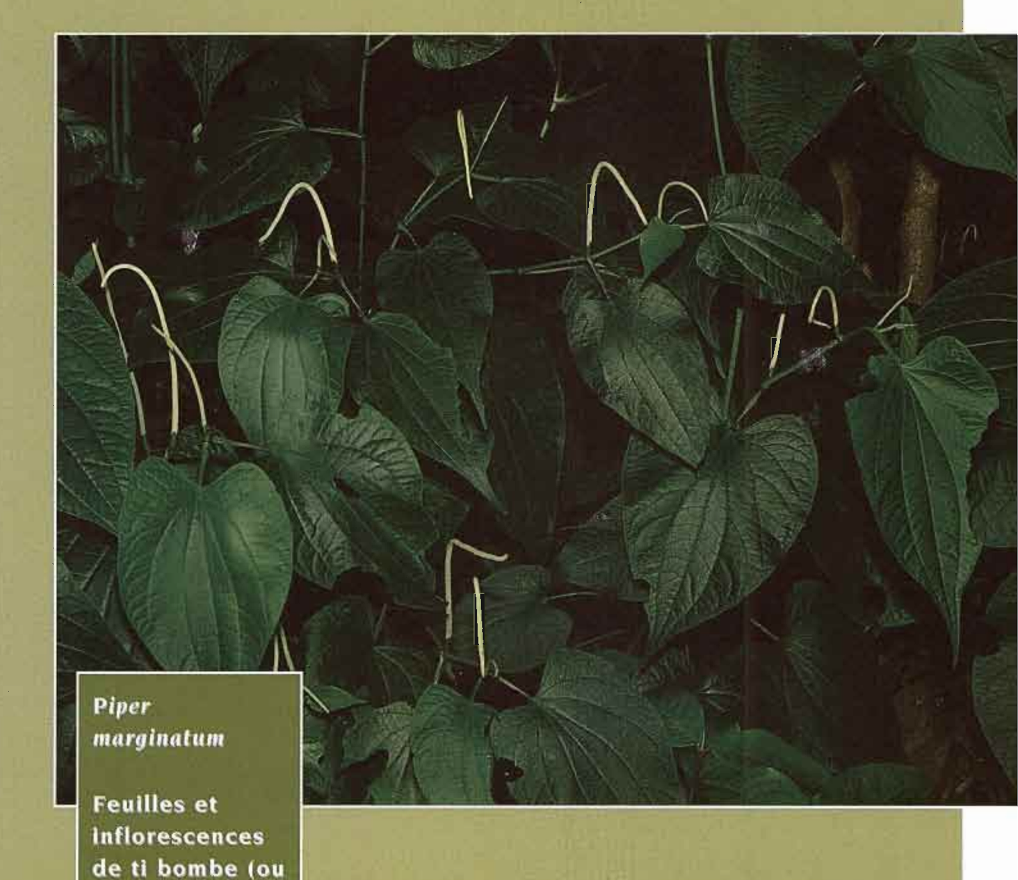
Chimie et pharmacologie

L'étude que nous avons entreprise avec l'équipe de Paris et Tillequin a montré que les parties aériennes de cette plante renferment 3 % d'une huile essentielle où ont été caractérisés : α et β-pinène, limonène, π-cymène, cinéol et β-eudesmol, des dérivés de l'eugénol (méthyleugénol et méthylisoeugénol) et enfin de l'anéthol (environ 40 % de l'essence) (FOUNGBE *et al.*, 1976). D'autres sources brésiliennes non vérifiées font état d'une huile essentielle riche en safrol. L'équipe de Tillequin a aussi mis en évidence dans les feuilles deux c-glycosyl flavones : la vitexine et un corps nouveau, le marginatoside (TILLEQUIN *et al.*, 1978). D'après FRISCHKORN et FRISCHKORN (1978), les huiles extraites des feuilles et des fruits suppriment en un quart d'heure 90 à 96 % des cercaires (*Schistosoma mansoni*) responsables de la bilharziose chez l'homme.

Notes comparatives

1. Au Surinam, d'après HEGNAUER (5, 1969), les feuilles sont utilisées comme compresse. Nous avons constaté que dans ce pays, les Arawak de Powaka se frictionnent le corps avec la décoction de cette plante pour soigner les douleurs. Chez les Caboclos du Rio Madeira (DI STASI, 1994), on retrouve les mêmes usages contre les piqûres d'insecte et comme analgésique, auxquels s'ajoute l'utilisation en emplâtre des feuilles pour soigner l'érysipèle chez les Caboclos du bas Amazone (AMOROZO et GÉLY, 1988).

2. D'après LEMÉE (I et IV, 1955 et 1956), cette plante prise en infusion est dotée de propriétés stomachiques et cholagogues ; les racines sont diurétiques et sudorifiques ; enfin, le fruit aromatique peut remplacer celui de poivrier. L'usage stomachique en association avec *Aristolochia trilobata* (Aristolochiacées) est aussi signalé chez les Caboclos de la région de Santarém (BRANCH et SILVA, 1983).



Piper marginatum

Feuilles et inflorescences de ti bombe (ou feuille bombe)

Piper obliquum Ruiz et Pav.

Piperaceae

Synonymies

Piper saramaccanum Yunck. ;
Piper submelanostictum (C. DC.) var *amelanostictum* Yuncker.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : tapi'i layɨwẽ, yalɨ taku'ã.
Palikur : kaubavan[1].

Écologie, morphologie

Arbuste du sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence

De Granville et Burgot 5213 ; Grenand 1896 ; Lescure 315.

Emplois

Les Palikur utilisent les feuilles de cette plante soit en association avec *Potomorphe peltata* (Pipéracées) ou *Stachytarpheta cayennensis* (Verbénacées), soit seules en bain contre les *étourdissements* (vertiges) ou les accès fébriles. Les bains sont préparés à partir de décoctions longues des rameaux feuillus.
Même nom wayãpi et même emploi que *Piper augustum*.

Étymologie

Palikur : *kaubavan* vient de *kurub*, « oiseau *Crotophaga ani* » et *aβan*, « plante, feuille ».

Note comparative

1. Le nom et les usages s'appliquent aussi à *Piper hispidum* Swartz (Berton 149, 215).

Piper oblongifolium (Klotzsch) C. DC.

Piperaceae

Noms vernaculaires

Créole : radié paopao [radjé-paopao] (St-Georges).
Wayãpi : yemɨlã.
Palikur : kaboye.
Portugais : nhambi.

Écologie, morphologie

Arbrisseau rare du sous-bois de la forêt primaire humide[1].

Collections de référence

Grenand 36, 277 ; Haxaire 476 ; Moretti et Damas 137.

Emplois

La sève contenue dans les racines et le collet de cette espèce a une saveur particulièrement brûlante. Ce fait, également partagé par d'autres Pipéracées américaines, n'a pas échappé aux Amérindiens de Guyane.
Chez les Wayãpi, la tige et la racine écrasées sont frottées sur les dents et les gencives en guise d'analgésique dentaire. On peut également utiliser aux mêmes fins l'écorce grattée ou tout simplement mâchonner les tiges et les racines. La puissance du remède et le goût brûlant du suc décroissent des racines vers les feuilles. Les tiges et les racines écrasées sont également enfoncées dans le nez des chiens de chasse pour exciter leur odorat. Les mêmes parties de la plante entrent enfin dans la préparation du curare (cf. *Strychnos guianensis*, Loganiacées)[2].

Chez les Palikur, hormis le rôle joué dans la préparation du curare, on retrouve des utilisations du même ordre avec pourtant, des préparations et applications un peu différentes. Pour soigner les rages de dent, ces Amérindiens n'appliquent, avec un coton, que deux ou trois gouttes d'un liquide obtenu à partir d'un broyat de la plante entière dans un peu d'eau.

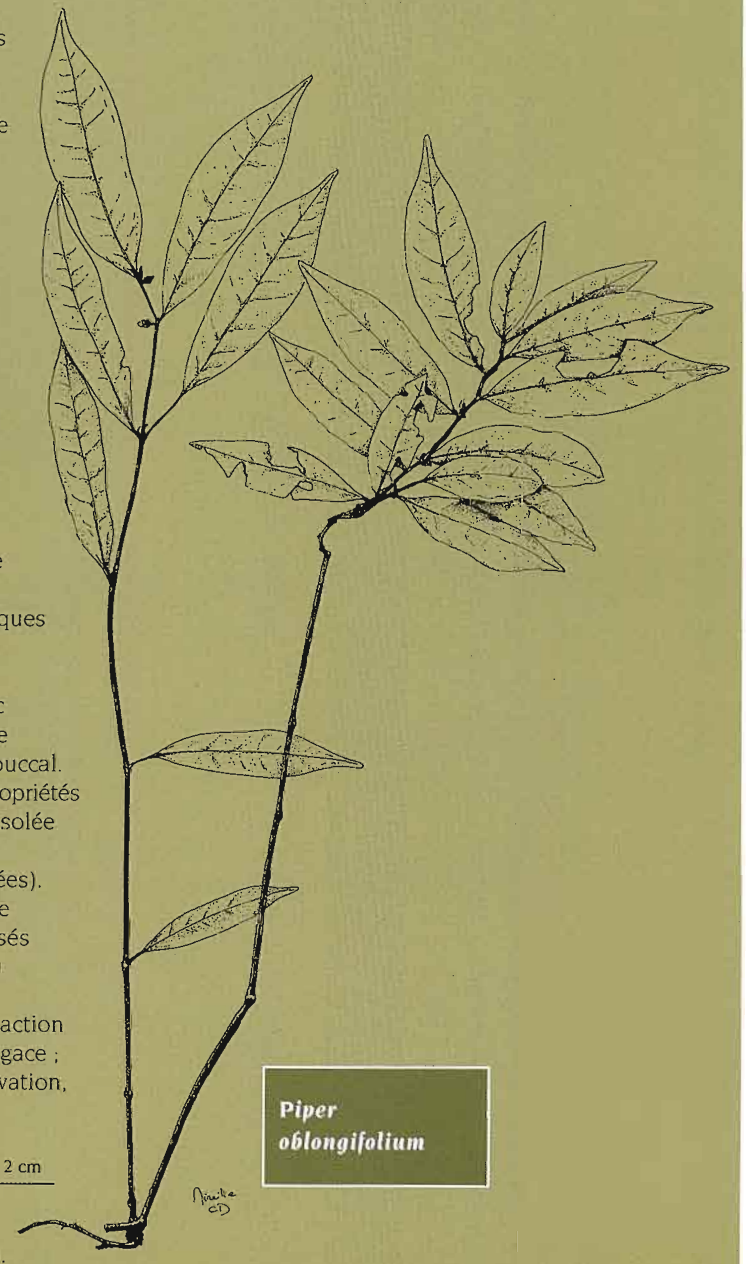
Pour dresser un chien à la chasse, on prépare une grande macération à base de plantes entières broyées ou une décoction à laquelle on ajoute les racines de *Spigelia multispica* (Loganiacées) et on asperge la bête à l'aide d'une calebasse ; l'immerger dans l'un des bains pourrait entraîner sa mort. On complète le dressage en instillant deux gouttes de l'une des préparations dans chaque narine. Ce dernier usage est également connu de quelques chasseurs créoles de l'Oyapock. Enfin, la macération des feuilles est utilisée en bain contre les *poux d'agouti* et autres parasites de la peau[3]. Les Palikur en font aussi un charme pour pacifier les personnes avec qui l'on est en conflit.

Chimie et pharmacologie

La présence assez générale dans le genre *Piper* d'amides ayant des propriétés narcotiques et paralysantes sur la muqueuse buccale peut être corrélée avec l'usage de cette espèce comme anesthésiant buccal. La pipérovatine, aux propriétés anesthésiantes, a été isolée des racines de *Ottonia frutescens* Trel. (Pipéracées). Il y a tout lieu de croire que ce type de composés est largement répandu dans cette famille. La pipérovatine a une action anesthésiante assez fugace ; elle provoque une salivation, ce qui représente certainement un handicap pour son usage en odontologie (MAKAPUGAY *et al.*, 1983).

Notes comparatives

1. Cette espèce semble particulièrement typique du bassin de l'Oyapock où elle forme des petits peuplements assez denses. Elle est souvent confondue par les Créoles, les Palikur et les Wayãpi avec *Piper bartlingianum* (Miq.) C. DC. (Grenand 2121 ; Jacquemin 1709) et *Piper alatabacum* Trel. et Yunck. (Grenand 2103 ; Haxaire 583), d'aspect similaire et présentant les mêmes propriétés.



Piper oblongifolium

2. Cette espèce, ainsi que P. *alatabacum* et P. *bartlingianum*, dont les propriétés n'avaient jamais été décrites, semble pouvoir être rattachée au groupe des « faux jaborandi », Pipéracées à saveur brûlante, telles que *Piper jaborandi* Vell. et P. *corcovadensis* (Miq.) DC. du Brésil méridional ou *Piper dactylostigmum* Yuncker, *Piper daguanum* C. DC., *Piper darienense* C. DC. et *Piper ottonoides* Yuncker d'Amazonie (MORS et RIZZINI, 1966 ; SILVA *et al.*, 1977 ; SCHULTES et RAFFAUF, 1990 ; BALÉE, 1994 ; MUÑOZ *et al.*, 2000a). Plusieurs *Piper* non identifiés cités, pour les Guyanes, par divers auteurs (CREVAUX, 1883 ; GEYSKES, 1942 ; FRIKEL, 1973) comme adjuvants du curare, se rattachent sans doute à ce groupe.
L'usage de *Piper* entrant dans la préparation des curares (*Piper caudatum* Vahl, P. *dumosum* Rudge ou P. *hispidum* Swartz) a également été observé en Amazonie occidentale (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).
3. Le jus d'une petite Pipéracée, *Piper consanguineum* Kunth, est appliqué chez les Waimiri-Atroari sur les morsures de serpent et les coupures infectées (MILLIKEN *et al.*, 1992).

Piper trichoneuron (Miq.) C. DC.

Piperaceae

Synonymie
Piper gleasonii Yunck.

Écologie, morphologie
Arbuste à petit arbre de la forêt primaire.

Collections de référence
De Granville 401, 2505.

Noms vernaculaires et emplois
Mêmes noms wayãpi et même utilisation que *Piper dumosum* et *Piper augustum*.

Pothomorphe peltata (L.) Miq.

Piperaceae

Synonymies
Piper peltatum L. ;
Peperomia peltata (L.) A. Dietr.

Noms vernaculaires
Créole : feuille bombe [gran-bonm], grande feuille bombe [ti-bonm-gran-féy].
Wayãpi : ayãpalatolo.
Palikur : utiuti, utiutivie.
Portugais : caá-peba.

Écologie, morphologie
Grande herbe rudérale reconnaissable à ses grandes feuilles rondes, peltées, dégageant une odeur forte lorsqu'on les froisse.

Collections de référence
Grenand 667, 1675, 2131 ; Moretti 106 ; Prévost 4207.

Emplois
Les compresses de feuilles trempées dans l'eau tiède, en application prolongée sur la tête, seraient selon les Créoles antinévralgiques. Cet usage externe des feuilles contre les céphalées semble d'ailleurs général chez les populations créoles de l'arc caraïbe et ressort de façon significative des enquêtes semi-quantitatives menées en Amérique centrale et dans les Caraïbes, dans le cadre du programme Tramil. L'infusion des feuilles est également sudorifique.
Chez les Palikur, la macération des feuilles et des tiges écrasées, associée à celle de *Piper obliquum* (cf. *supra*) est aussi utilisée contre les céphalées. La décoction des feuilles préparées seule est bue contre la diarrhée et les troubles hépatiques.

Étymologie

Créole : *feuille bomb* ou *grande feuille bomb*, de *feuille* et *bomb*, altération du français « baume », l'appellation plus ancienne étant *grand baume*.
Wayãpi : *ayãpalatolo* de *ayã*, « mauvais esprit », *palapi*, « plat » et *tolo*, « ébréché », en raison de la forme et l'aspect de la feuille.

Chimie et pharmacologie

Cette plante renferme une huile essentielle, de la chavicine, de la pipérine et des lignanes (HEGNAUER, 5, 1969). L'huile essentielle est composée des sesquiterpènes suivants : β-caryophyllène (39 %), α-humulène (6.4 %), germacrène-D (8,7 %), (E)-nérolidol (11,7 %) et caryophyllène (7,2 %) (LUZ *et al.*, 1999). Des dérivés cytotoxiques du catéchol ont été isolés ; ce sont des inhibiteurs de la topisomerase I (MONGELLI *et al.*, 1999). Cette espèce est aussi fréquemment utilisée en Amérique latine comme antipaludique et antileishmanienne, sans que ces activités aient été clairement établies[1].
Les travaux publiés sur ses propriétés antipaludiques dont nous avons connaissance sont discutables en raison des doses utilisées ou des expériences réalisées, limitées aux essais *in vitro* (ADAMI *et al.*, 1998).

Note comparative

1. *Potomorphe peltata* est abondamment utilisée par les médecines populaires d'Amérique tropicale : à Trinidad elle est utilisée pour soigner les céphalées (WONG, 1976) ; au Brésil, où, en sus des usages déjà indiqués, le suc brut est un remède contre les brûlures, la tisane des feuilles est diurétique et souveraine contre les maladies de foie (LE COINTE I, 1922 ; LEMÉE, IV, 1956) ; ou encore en Bolivie chez les Mosetene, où elle sert à soigner les ulcérations de la peau, la furonculose et les blessures (MUÑOZ *et al.*, 2000a).



Pothomorphe peltata

Feuilles peltées et jeunes inflorescences de grande feuille bombe

famille

Plantaginaceae

Plantago major L.

Plantaginaceae

Noms vernaculaires

Créole : plantain [planten].
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : tançagem.

Écologie, morphologie

Espèce rudérale cosmopolite, naturalisée en Guyane.

Collection de référence

Jacquemin 1500.

Emplois

En médecine créole, les feuilles ou éventuellement les graines, sont d'abord exposées à la chaleur du feu puis pressées pour en extraire le jus que l'on instille dans les yeux pour calmer les irritations dues à un traumatisme ou à une conjonctivite. La décoction des feuilles mélangées avec celles de *poudre aux vers* (cf. *Chenopodium ambrosioides*, Chénopodiacées) est consommée par les femmes pour atténuer les troubles dus à la ménopause.
Ce breuvage préserverait également de la congestion et permettrait de combattre le diabète.
Les habitants de Saül d'origine sainte-lucienne appliquent les jeunes feuilles, dilacérées et écrasées, sur les ulcères leishmaniens. Ce traitement doit être renouvelé plusieurs fois par jour[1].

Chimie et pharmacologie

Les drogues appartenant à ce genre sont, par leur mucilage, employées dans le monde entier pour leurs propriétés émollientes et laxatives. Le mucilage leur confère aussi des propriétés anti-inflammatoires.

Note comparative

1. L'usage des feuilles connu dans la campagne française, comme dans le Morvan par exemple, pour soigner en emplâtre les furoncles et les anthrax ou en infusion pour traiter les inflammations oculaires est à mettre en parallèle (Crosnier, 1998).

famille

Poaceae

Bambusa vulgaris Schrad. ex J. C. Wendl.

Poaceae

Noms vernaculaires

Créole : bambou [banbou].
Wayãpi : i'ipala.
Palikur : iwiβra.
Kali'na : ilipala.

Écologie, morphologie

Grands chaumes ligneux.
Cette espèce est cultivée ou subspontanée[1].

Emplois

Les chaumes secs sont recommandés en basse Guyane pour faire des feux crépusculaires dégageant une fumée acide qui chasse les moustiques.
Chez les Palikur, ce bambou est utilisé en association avec d'autres plantes médicinales (cf. *Bidens* spp., Astéracées).

Enfin, les jeunes pousses écrasées et malaxées dans l'eau donnent une pâte utilisée pour protéger la peau contre les coups de soleil[2].

Notes comparatives

1. Ce bambou, introduit d'Asie très anciennement puisque qu'il possède un nom spécifique dans les langues amérindiennes, est surtout commun autour des bourgs de la côte. Il a cependant été introduit çà et là dans l'intérieur.
2. De très nombreux usages médicinaux, pour soigner le paludisme, les problèmes cardio-vasculaires, pour favoriser l'expulsion du placenta, etc., ont été trouvés, le plus souvent en association avec d'autres plantes, chez les Arawak et les Créoles de Guyana (VAN ANDEL, 2000).

Cymbopogon citratus (DC.) Stapf.

Poaceae

Synonymie
Andropogon citratus DC.

Noms vernaculaires
Créole : citronnelle [sitronèl].
Wayãpi : asikalu pili.
Palikur : sikumna.
Français : citronnelle.
Portugais : capim-santo.

Écologie, morphologie
Plante herbacée en touffe, originaire d'Asie tropicale, communément cultivée. Des feuilles froissées, émane une forte odeur de citron.

Emplois
Cette graminée aromatique est connue dans tout le monde tropical pour son infusion digestive[1]. L'essence est insectifuge.
Chez les Créoles contemporains aussi bien que chez les Wayãpi et les Palikur, la décoction des feuilles est bue contre la fièvre, les maux de gorge et les symptômes grippaux en général[2]. Les Créoles préparent un bain avec la décoction des feuilles de citronnelle pour laver le corps des morts afin d'*en chasser la crasse* [au propre comme au figuré] et *le mauvais esprit*.
Selon BERTON (1997), chez les Palikur, un bain de tête préparé avec la macération des feuilles soulage les céphalées.
Enfin, selon des enquêtes récentes, les Palikur préparent une macération avec la citronnelle et *Eleusine indica*, Poacées (cf. *infra*, pour une autre préparation) qui, en shampooing, permet de stopper la chute des cheveux.

Étymologie
Créole : *citronnelle*, de *citron*, en raison de son parfum spécifique.
Wayãpi : *asikalu*, « canne à sucre », en raison du port similaire, et *pili*, « plante parfumée ».
Palikur : *siku*, « canne à sucre », et *mna*, « feuille ».

Chimie et pharmacologie
La plante fraîche fournit de 0,5 à 0,7 % d'huile essentielle jaune et transparente dont les composants majeurs sont le géranial (α-citral) et le néral (ou β-citral).
La présence de triterpénoïdes (cymbopogone et cymbopogonol) a également été mise en évidence (ROBINEAU *et al.*, 1999).

Notes comparatives
1. Au Brésil, la décoction d'une espèce proche (*Andropogon schoenanthus* L.) est prise pour soigner les douleurs intestinales (FURTADO *et al.*, 1978).
2. L'usage pour soigner la grippe et la fièvre semble généralisé : il a été trouvé chez les Caboclos d'Amazonie brésilienne, les Aluku de Guyane française, les Tikuna du haut Amazone, etc. (AMOROZO et GÉLY, 1988 ; DI STASI *et al.*, 1994 ; FLEURY, 1991 ; SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

Eleusine indica (L.) Gaertn.

Poaceae

Synonymie
Cynosurus indicus L.

Noms vernaculaires
Créole : pied poule [pié-poul].
Wayãpi : masakala pi.
Palikur : takaak awak.
Portugais : pé-de-galinha.

Écologie, morphologie
Herbe rudérale très commune.

Collections de référence
Berton 9 ; Grenand 412 ; Moretti 273.

Emplois
La tisane de cette herbe envahissante est, pour les Créoles, apéritive et rafraîchissante[1].

Elle serait aussi antidiarrhéique.
Chez les Palikur, cette espèce, ainsi que les feuilles de roseau à flèche (*Gynerium sagittatum*, cf. *infra*), servent à préparer en décoction un shampooing pour rendre les cheveux soyeux et brillants (Berton, 1997)[2].
Pour un autre usage cf. *Bonafousia angulata* (Apocynacées).

Étymologie

Créole, Wayãpi et Palikur : dans ces trois langues, les noms vernaculaires signifient « patte de poule », en raison de la disposition des épis.

Chimie et pharmacologie

Cette Poacée renfermerait des hétérosides cyanogénétiques (Puentes de Diaz *et al.*, 1978).

Notes comparatives

1. Cet usage, ainsi que celui de soigner la cystite et la pneumonie, est signalé de Trinidad (Wong, 1976).
2. L'usage capillaire (pour prévenir la calvitie) a été observé chez les Caboclos du bas Amazone et dans le nord de la Guyana (Amorozo et Gély, 1988 ; van Andel, 2000).

Guadua latifolia (Humb. et Bonpl.) Kunth

Poaceae

Synonymie

Bambusa latifolia Humb. et Bonpl.[1].

Noms vernaculaires

Créole : coumouri [koumouri].
Wayãpi : kulumuli.
Palikur : kuumwi, tuem.
Portugais : taquara-açu.

Écologie, morphologie

Grands chaumes ligneux ; espèce commune partout[2].

Collections de référence

Grenand 1737 ; Jacquemin 1617, 1727.

Emplois

Cette espèce est utilisée par les Wayãpi et les Palikur pour tailler des pointes de flèche lancéolées, classiquement réservées à la chasse au gros gibier. Les deux ethnies affirment que ce bambou est naturellement empoisonné, en particulier le léger tomentum qui recouvre le chaume.
Elles insistent sur le fait qu'il favorise un écoulement ininterrompu du sang (propriétés anticoagulantes ?), affaiblissant peu à peu l'animal traqué par le chasseur.
Des indications concernant la toxicité des bambous ont déjà été relevées anciennement par divers voyageurs et chroniqueurs : par Gumilla pour une espèce indéterminée chez les Amérindiens de l'Orénoque et par Barrington-Brown, puis par les frères Schomburgk chez les Makushi de Guyana (Roth, 1924) pour ce même *Guadua latifolia*.
Chez les Wayãpi, ce bambou, associé à d'autres espèces est, en outre, le « contre-poison » spécifique des maléfices envoyés sous forme de *taya* (cf. *Caladium*, Aracées).
Pour ce faire, on allume généralement sous le hamac du malade enfermé sous sa moustiquaire un petit feu sur lequel on pose une marmite pleine d'eau dans laquelle on dispose un paquet fait d'une grande feuille de *kuyu* (*Solanum sessiliflorum* Dunal, Solanacées) contenant des jeunes pousses de bambou, des feuilles de *kulumuli ka'a* (*Panicum mertensii* Roth, Poacées), de *pulupululi* (*Dieffenbachia seguine*, Aracées), de roseau à flèche (*Gynerium sagittatum* (Aubl.) P. Beauv., Poacées) et de *uluwalo* (Marantacée indéterminée), le tout soigneusement écrasé.
Lorsque l'eau bout, on crève le paquet et une épaisse vapeur enveloppe alors le malade, provoquant une forte transpiration qui est considérée comme l'extériorisation des fluides pernicieux. Le liquide restant, mis à tiédir, sert à laver le corps du patient. Les résidus sont jetés au soleil levant. On dit alors que le mauvais sort incarné dans le *taya* et qualifié de *poison*, repart vers celui qui l'avait envoyé. Ce rituel peut être appliqué sans l'intervention d'un chamane.

Enfin, chez les Palikur, on prépare en macération les jeunes pousses écrasées auxquelles on ajoute trois pétioles de feuilles de roucou (cf. *Bixa orellana*, Bixacées) : ce remède utilisé en collyre permet de *fortifier* la vue.

Chimie et pharmacologie

Le laboratoire Roger-Bellon n'a pas trouvé, dans les tests mis en œuvre sur les échantillons que nous avons récoltés, d'action anticoagulante, 19 heures après le traitement à 250 et 500 mg/kg par voie intrapéritonéale. Cependant, les extraits semblent contenir une coumarine qui pourrait expliquer l'activité mentionnée (FORGACS *et al.*, 1983).

Notes comparatives

1. Les bambous croissant en Guyane restent actuellement difficiles à identifier, essentiellement en raison de la difficulté à recueillir du matériau fertile. Lors de nos enquêtes de terrain, les Palikur nous ont montré sept *espèces* et les Wayãpi cinq.
2. Ce bambou pousse en grandes formations monospécifiques soit au bord des cours d'eau, soit à flanc de colline. Il semble que certains peuplements puissent être reliés à la présence ancienne de villages.

Gynerium sagittatum (Aubl.) P. Beauv.

Poaceae

Synonymie

Saccharum sagittatum Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : roseau à flèche [flèch].
Wayãpi : wɨwa.
Palikur : yakot.
Portugais : uba, flecha-verdadeira.

Écologie, morphologie

Grande plante herbacée rudérale souvent plantée chez les Amérindiens[1].

Collections de référence

Haxaire 1064 ; Jacquemin 1726 ; Ouhoud-Renoux 29.

Emplois

Chez les Wayãpi, le fil d'un fragment de hampe florale coupé en deux dans le sens de la longueur sert à trancher le cordon ombilical des nouveau-nés.
Pour un autre usage, cf. *supra Guadua latifolia*.
Outre un usage capillaire (cf. *supra Eleusine indica*), les Palikur préparent en décoction un contraceptif avec les jeunes pousses écrasées. La tisane est absorbée par les femmes en cas de besoin pendant quelques jours, matin, midi et soir.
Une consommation permanente risquerait d'entraîner la stérilité[2].

Notes comparatives

1. L'usage le plus fréquent chez les Amérindiens est bien sûr la fabrication des hampes de flèche de chasse ou de pêche.
2. Les Mosetene de Bolivie utilisent la moelle préparée en tisane pour traiter les parasites intestinaux et la dysenterie (MUÑOZ *et al.*, 2000b).



Gynerium sagittatum

Hampes florales du roseau à flèche mises à sècher en vue de la préparation de flèches wayãpi.

Paspalum conjugatum Berg.

Poaceae

Noms vernaculaires

Créole : courente [kourant].
Wayãpi : —
Palikur : pamatka.
Portugais : capim-de-marreca.

Écologie, morphologie

Plante herbacée rudérale très commune.

Collection de référence

Grenand 2076.

Emplois

Chez les Palikur, cette herbe est associée à d'autres plantes pour dresser les chiens de chasse (cf. *Caryocar microcarpum*, Caryocaracées)[1]. La même espèce préparée en macération est utilisée en shampooings répétés pour favoriser la croissance des cheveux et lutter contre leur chute.

Chimie et pharmacologie

Cette Poacée renfermerait des hétérosides cyanogénétiques (PUENTES DE DIAZ *et al.*, 1978).

Notes comparatives

1. Nous avons trouvé peu de plantes médicinales parmi les petites graminées de Guyane.
En revanche une enquête menée chez les Tiriyo du Paru de l'Oeste, ethnie vivant tant en forêt qu'en savane, a révélé onze espèces médicinales dans cette famille (CAVALCANTE et FRIKEL, 1973).

Vetiveria zizanoides (L.) Nash

Poaceae

Synonymies

Andropogon squarrosus non L.f. sensu Pulle ;
Phalaris zizanoides L.

Noms vernaculaires

Créole : patchouli, vétiver [vétivèr][1].
Wayãpi : —
Palikur : —
Français : vétiver.
Portugais : cheiro-do-Pará.

Écologie, morphologie

Herbe cultivée, sans doute introduite en Guyane.

Collection de référence

Moretti 117.

Emplois

Les Créoles prennent sous forme de bain cette herbe aromatique en cas de fièvre.

Chimie et pharmacologie

Les racines fournissent une huile essentielle de grande importance en parfumerie.
Sa composition, avec plus de 150 composés sesquiterpéniques identifiés, dépend beaucoup de l'origine géographique. Les α et β vétivones en constituent l'empreinte chimique caractéristique (PARIS et MOYSE, 1971).

Note comparative

1. Le terme *patchouli* s'applique en premier lieu à une Lamiacée odoriférante, *Pogostemon patchouli* Pellet, originaire de l'Inde.

Zea mays L. — Poaceae

Noms vernaculaires

Créole : mi.
Wayãpi : awasi.
Palikur : maiki.
Français : maïs.
Portugais : milho.

Collection de référence

Haxaire 775.

Emplois

La culture de cette espèce à des fins alimentaires est répandue partout en Guyane.
Selon le Dr Richard (1937), l'infusion des barbes de maïs vert servaient chez les mineurs créoles à soigner l'hématurie (sang dans les urines).

Les Palikur nous ont indiqué que les barbes sèches des épis servent à préparer des tisanes apaisantes pour les personnes nerveuses et plus particulièrement les femmes.
Berton (1997) indique par ailleurs, que les barbes de maïs associées à l'écorce de *Mangifera indica* (Anacardiacées) servent chez les Palikur, à préparer une décoction bue contre les infections urinaires.

Étymologie

Créole : les Créoles guyanais conservent le terme le plus ancien *mi*, « mil », par lequel le maïs fut d'abord désigné en France au XVI[e] siècle.

famille

Polygalaceae

Securidaca paniculata L. C. Rich.

Polygalaceae

Synonymie

Securidaca hostmannii Miq.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : silikale ɨpo.
Palikur : maye βie.
Portugais : cumandaí.

Écologie, morphologie

Liane assez commune en forêt secondaire et en végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 499, 711 ; Jacquemin 1607, 1900 ; Prévost 1382.

Emplois

Chez les Wayãpi, la pellicule interne de l'écorce adhérant à la partie ligneuse des tiges est préparée en décoction comme analgésique dentaire (rages de dent) et utilisée en lavement buccal ; son goût est réputé pour son amertume.
Les Palikur utilisent en application locale la sève brûlante extraite des feuilles pressées pour soigner une dermatose caractérisée par des taches sur le visage et le corps (*kunk*)[1].

Étymologie

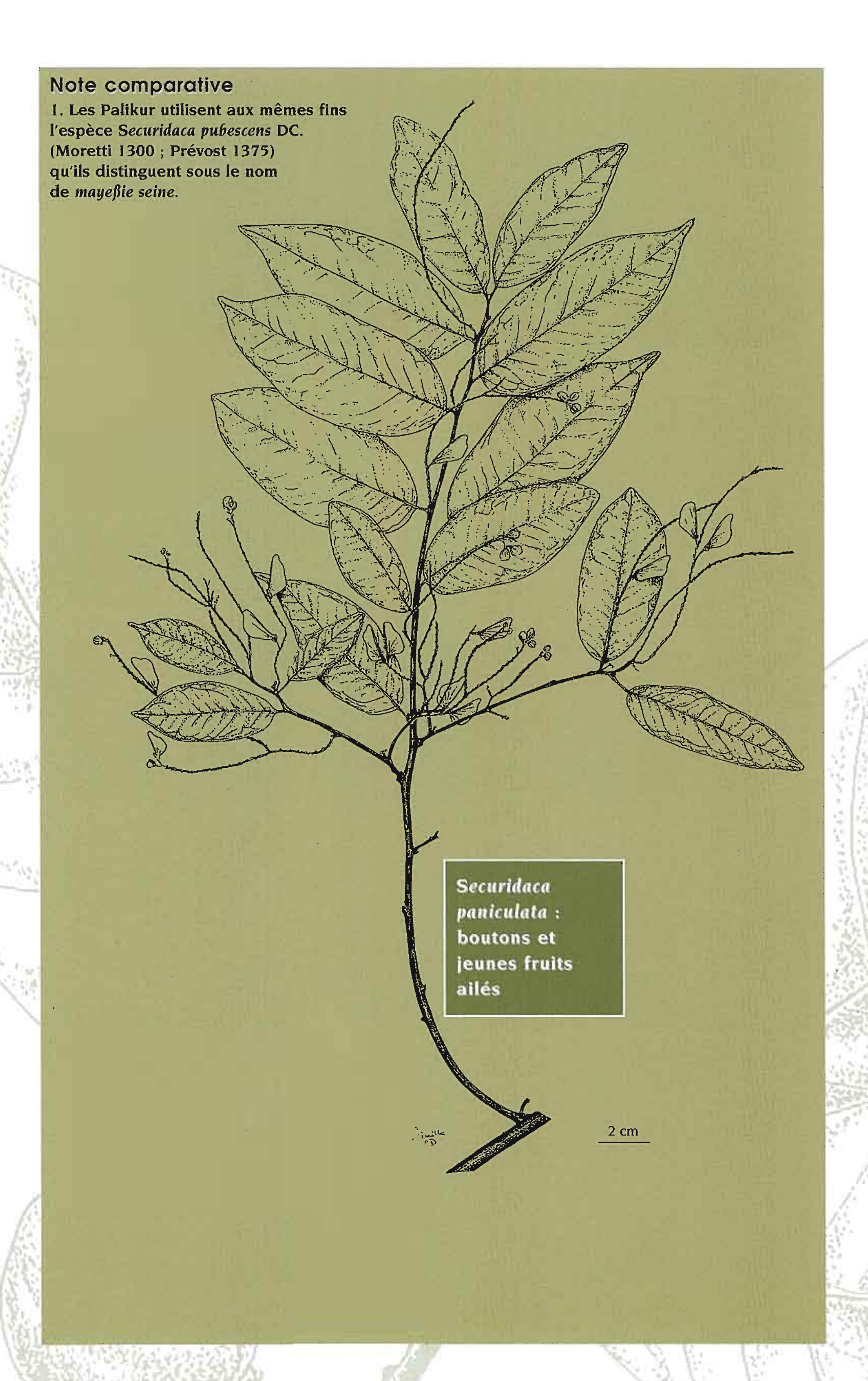
Wayãpi : *silikale ɨpo*, de *silikale*, désignant à la fois « une cigale » et « un esprit féminin qui ensorcelle les chasseurs » et *ɨpo*, « liane ». Palikur : de *Maye*, nom d'une ethnie éteinte ayant habité le nord de l'Amapá (Brésil) et *βie*, « remède ». Cette ethnie aurait donné ce remède aux Palikur. Notons qu'un jésuite du XVIIIe siècle, le père FAUQUE, signale que les Mayé étaient chroniquement atteints de dermatoses.

Chimie et pharmacologie

HEGNAUER (5, 1969) signale la présence de saponines dans le genre *Securidaca*. Ce sont des hétérosides de l'acide oléanoïque qui ont des propriétés anti-inflammatoires (HOSTETTMANN et MARSTON, 1995).
Le laboratoire Roger-Bellon n'a pas trouvé d'activité antiamibienne, antifongique et antibactérienne dans les extraits de feuille, de tige et de racine. L'extrait de racine exerce une légère potentialisation de l'acétylcholine, avec une faible toxicité ($30 <$ DL $50 < 100$ mg/kg par voie intraveineuse et DL $0 \geq 1000$ mg/kg par voie orale). L'infusion de tige présente une DL $50 = 65$ mg/kg.
En anesthésie locale, le résultat est négatif pour une préparation à 2 % en infusat.
On observe cependant un effet analgésique à forte dose, 200 mg et une légère vasoconstriction à 10^{-5} - 10^{-6} (FORGACS *et al.*, 1983).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Les Palikur utilisent aux mêmes fins l'espèce *Securidaca pubescens* DC. (Moretti 1300 ; Prévost 1375) qu'ils distinguent sous le nom de *mayeßie seine*.



Securidaca paniculata : boutons et jeunes fruits ailés

famille

Polygonaceae

Coccoloba gymnorrachis Sandw.

Polygonaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : taitetu leikwalẽ, taitetu kãsĩ[1].
Palikur : —

Écologie, morphologie

Grosse liane peu commune de la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 691.

Emplois

Les Wayãpi se servent de la macération des tiges écrasées pour protéger les enfants après la violation par leur père d'un interdit de chasse sur le pécari à collier (risque de dysenterie)[2].

Étymologie

Wayãpi : *taitetu leikwalẽ*, de *taitetu*, « pécari à collier » (*Tayassus tajacu*), *eikwa*, « cul » et *lẽ*, « mauvaise odeur », « le cul puant du pécari à collier » ; *taitetu kãsĩ*, de *taitetu*, « pécari à collier » et *kãsĩ*, « musc ». Ces noms renvoient à l'odeur désagréable se dégageant des tiges et rameaux coupés, comparée à celle de la glande de l'animal.

Notes comparatives

1. Les Wayãpi donnent le même nom et attribuent le même usage à *Coccoloba marginata* Benth. (Grenand 170, 283).
L'écorce de cette dernière espèce est utilisée comme antidiarrhéique par les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000). Le genre *Coccoloba* se divise en petits arbres de zones plus ou moins ouvertes et en lianes croissant en forêts primaire ou secondaire. C'est à ces dernières qu'appartiennent les présentes espèces.
2. Divers *Coccoloba* servent de charmes de chasse pour la tortue terrestre (*Geochelene denticulata*) et le daguet rouge (*Mazama americana*) chez les Urubu-Ka'apor (BALÉE, 1994).

Polygonum acuminatum Kunth

Polygonaceae

Noms vernaculaires

Créole : radié crapaud d'l'eau [radjé-krapo-dilo]
Wayãpi : —
Palikur : maraenti.

Écologie, morphologie

Herbe aquatique commune, typique des marais de basse Guyane.

Collections de référence

Grenand 1631 ; Moretti 75.

Emplois

Les Palikur préparent avec la sève extraite des tiges écrasées dans de l'eau chaude un gel qui précipite au bout d'une heure ou deux. On l'utilise soit en collyre contre les inflammations ophtalmiques, soit en gouttes contre les douleurs auriculaires[1].

Étymologie

Créole : de *radié crapaud*, cf. Commélinacées et *de l'eau* en raison de son habitat.
Les espèces se ressemblent beaucoup.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

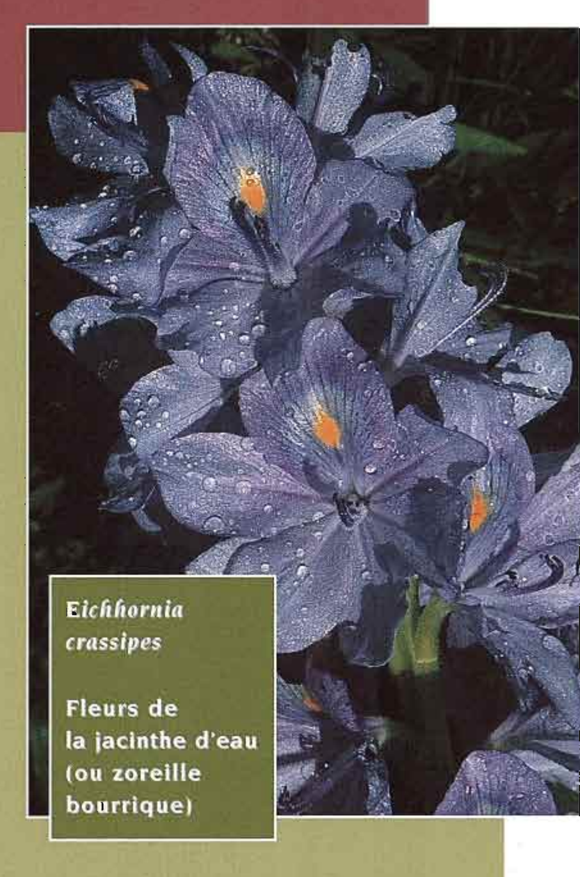
1. Le Cointe (1934) signale l'utilisation en Amazonie d'une espèce proche, *Polygonum acre* Kunth., comme diurétique, emménagogue, abortif et, en clystère, pour soigner les hémorroïdes et les fièvres pernicieuses.

famille

Pontederiaceae

Eichhornia crassipes (Mart.) Solms-Laubach

Pontederiaceae



Eichhornia crassipes

Fleurs de la jacinthe d'eau (ou zoreille bourrique)

Synonymie

Heteranthera formosa Miq.

Noms vernaculaires

Créole : zoreille bourrique [zòrè-bourik, zoréy-bourik].
Wayãpi : polelo, timãuya.
Palikur : du aβan.
Français : jacinthe d'eau.
Portugais : aguapé.

Écologie, morphologie

Plante aquatique flottante des marais et des biefs calmes des grands cours d'eau.

Collections de référence

Grenand 1002, 1887bis.

Emplois

Chez les Wayãpi, les pétioles renflés servant de flotteurs à la plante sont préparés en décoction et utilisés en bain fébrifuge, dans le haut Oyapock et bus, comme antidiarrhéique, dans le moyen Oyapock[1]. Pour l'utilisation symbolique comme fortifiant chez les enfants, cf. *Cissus tuberosa* (Vitacées).

Étymologie

Créole : *zoreille bourrique*, « oreille d'âne », en raison de la forme de la feuille.
Wayãpi : *polelo*, de *pole*, « arbre *Senna alata* (Caesalpiniacées) » et *o*, « feuille », « feuille de *Senna alata* » à cause de la ressemblance des feuilles des deux espèces ; *timãuya*, de *timã*, « jambe », *u*, « grosse » et *ya*, « maître », « maître des grosses jambes », en raison de son utilisation comme fortifiant.
Palikur : *du*, de *duway*, « poisson-feuille (*Polycentrus schomburgkii*) » et *aβan*, « plante, feuille ».

Note comparative

1. Il est remarquable que cette espèce soit utilisée dans une région où elle est peu commune, alors qu'elle ne semble pas connaître d'usage dans la zone côtière où elle abonde dans les marécages et les cours d'eau lents.

famille

Portulacaceae

Portulaca oleracea L.

Portulacaceae

Noms vernaculaires

Créole : pourpier, croupier [kroupié][1], porcelaine [paoslenn] (Mana).
Wayãpi : akusi nami.
Palikur : kropie aβan, kupieraβan.
Français : pourpier.
Portugais : beldroega.
Aluku : poseen.

Écologie, morphologie

Herbacée succulente, prostrée, cosmopolite, souvent protégée et même cultivée.

Collections de référence

Ducatillon et Gély 49 ; Berton 222 ; Grenand 1470 ; Prévost 4433.



Portulaca oleracea

Fleurs du pourpier aux feuilles comestibles

Emplois

Espèce rudérale mondialement connue pour ses propriétés médicinales.
Les Créoles en font une tisane antidiabétique et digestive.
La plante entière est employée comme émollient : broyée et mélangée à de la graisse ou de l'huile, elle sert à préparer un onguent que l'on applique en friction sur les entorses ou déchirures musculaires.
On prépare aussi avec cette plante un *rafraîchi* qui se prend avant une purge. Cette préparation diminuerait les fuites albuminuriques.
Les Palikur consomment les feuilles et les tiges de cette plante *rafraîchissante*, écrasées et délayées dans un peu d'eau (liquide gluant) comme hypotensif et pour calmer les excitations sexuelles.
En cataplasme, les feuilles fraîches écrasées sont appliquées sur le front et la poitrine comme fébrifuge[2].

Étymologie

Créole : *croupier*, altération du français « pourpier ». Wayãpi, de *akusi*, « agouti » et *nami*, « oreille », « oreille d'agouti ». Il s'agit d'un néologisme récent.
Palikur : *kropie* ou *kupie*, du créole « croupier » et *aβan*, « plante ou herbe ».

Chimie et pharmacologie

Cette espèce est riche en noradrénaline (SMITH, 1977a et b) et aurait des propriétés hypoglycémiantes (BOUQUET et DEBRAY, 1974).

Notes comparatives

1. Aux Antilles françaises, on donne le nom de *pourpier, pourpier bord de mer, pourpier amer*, etc., à diverses espèces de *Portulaca* (FOURNET, 1978).
2. Chez les Aluku, cette espèce est utilisée différemment en massage contre les fractures, pour soigner les genoux enflés ou en bain pour donner de la force aux enfants malnutris (FLEURY, 1991). Chez les Caboclos du Rio Madeira, on retrouve l'usage fébrifuge mais aussi en thé pour dissoudre les calculs rénaux ou contre les vers intestinaux (DI STASI *et al.*, 1994).

Portulaca spp.

Portulacaceae

Noms vernaculaires[1]

Créole : chevalier onze heures [chévalié-onzèr].
Wayãpi : tui.
Palikur : kropie aβan kwikwiye.
Portugais : amor-crescido.

Écologie, morphologie

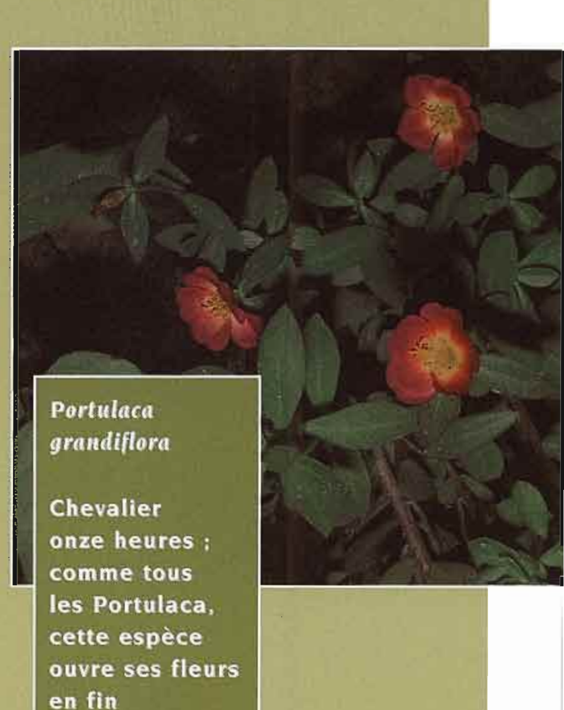
Petites herbes buissonnantes, à fleurs mauves ou jaunes fréquemment cultivées.

Collections de référence

Moretti 1367, 1380 ; Ouhoud-Renoux 46 ; Prévost 1325, 3924.

Emplois

Les Créoles emploient la tisane de la plante entière légèrement salée pour soigner les hernies et lorsqu'*ils attrapent une imprudence* (cf. 2e partie, p. 50).
Ce remède est essentiellement le fait des habitants d'origine sainte-lucienne de Saül et de Maripasoula.



Portulaca grandiflora

Chevalier onze heures : comme tous les Portulaca, cette espèce ouvre ses fleurs en fin de matinée

Les Wayãpi écrasent la plante entière et la frottent sur les foulures pour en apaiser la douleur. Pour les Palikur, les usages sont identiques à ceux de *Portulaca oleracea*.

Étymologie

Palikur : de *kropie aβan*, cf. ci-dessus et *kwikwiye*, « [jaune] comme les fleurs de *kwik* (*Tabebuia serratifolia*, Bignoniacées) ».

Chimie et pharmacologie

Les tests positifs obtenus pour l'un des échantillons avec les réactifs des cardénolides (réactif de Kedde) demandent à être confirmés par des essais biologiques. Ils ont été négatifs pour d'autres échantillons.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Ces noms vernaculaires regroupent plusieurs espèces assez semblables et difficiles à identifier comme à séparer. Au moins un échantillon (Prévost 1925) a été identifié par de Fillips comme *Portulaca grandiflora* Hook.
Les autres échantillons présentent aussi quelques affinités avec *Portulaca pilosa* L.

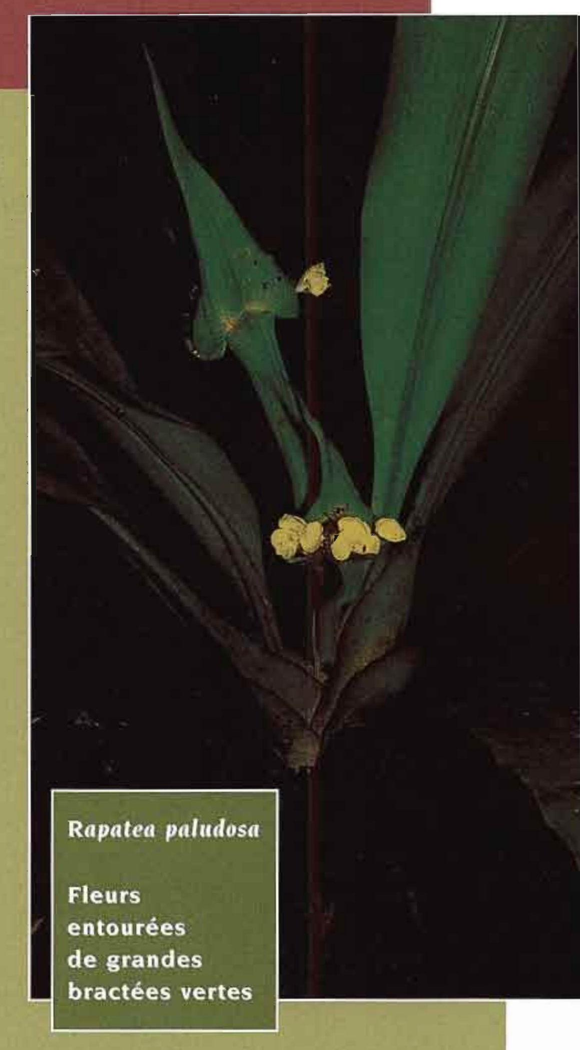


famille

Rapateaceae

Rapatea paludosa Aublet

Rapateaceae



Rapatea paludosa

Fleurs entourées de grandes bractées vertes

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : ka'i kuluwa[1].
Palikur : —

Écologie, morphologie

Grande herbe émergeant des bas-fonds humides et des ruisseaux du sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 655 ; Jacquemin 1728 ; Moretti 1370.

Emplois

Pour les Wayãpi, les jeunes feuilles broyées et préparées en décoction ou en macération constituent un remède que l'on boit pour combattre l'essoufflement lié aux affections pulmonaires.

Étymologie

Wayãpi : de *ka'i*, « singe capucin brun » et *kuluwa*, « palmier *macoupi* » (*Orbignya sagotii*, Arécacées), « le palmier *macoupi* du capucin brun », ainsi nommé parce que ce singe en mange les fruits.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Deux espèces sont regroupées sous ce nom, sans être confondues : *Cyclanthus bipartitus* Poit. (Cyclanthacées) et *Rapatea paludosa*, mais seule cette dernière espèce est utilisée à des fins médicinales. Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana utilisent le mucilage extrait des inflorescences comme gel capillaire pour prévenir la calvitie (VAN ANDEL, 2000).

famille

Rhabdodendraceae

Rhabdodendron amazonicum (Spruce ex Benth.) Huber

Rhabdodendraceae

Synonymies

Lecostemon amazonicum Spruce ex Benth. ; *Rhabdodendron crassipes* (Spruce ex Benth.) Huber.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : alalakã'ɨ sili, wɨlatopoko.
Palikur : batakivie.
Portugais : batiputá.

Écologie, morphologie

Petit arbre des forêts primaire et secondaire.

Collections de référence

De Granville 2567 ; Grenand 3281 ; Lescure 750.

Emplois

Chez les Palikur, c'est un remède contre les douleurs articulaires. On utilise les feuilles et les fragments de tige que l'on prépare en décoction. La tisane est bue pendant trois jours[1].

Étymologie

Wayãpi : *alalakã 'ɨ*, « arbre *Aspidosperma album* », *sili*, « fin » ; *wɨlatopoko*, de *wɨla*, « arbre », *to*, « feuille », *poko*, « longue » ; c'est en effet une caractéristique de cette espèce. Palikur : de *bataki*, « être assis » et *vie*, de *aβey*, « remède ». Nommée ainsi parce qu'elle est bien assise, bien droite.

Chimie et pharmacologie

Les feuilles et les écorces de tronc renferment des acides ellagiques et des triterpénoïdes : 24-méthylène-cycloarténol, acide oléanolique ainsi que de l'hédéragénine (Wolter-Filho *et al.*, 1989).

Notes comparatives

1. En Amazonie, dans la région de Santarém, les Caboclos utilisent la macération des feuilles en bain comme revigorant (Branch et Silva, 1983).

famille

Rhizophoraceae

Cassipourea guianensis Aublet

Rhizophoraceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : yawa poili.
Palikur : wakãu.

Écologie, morphologie

Arbre moyen des forêts humides et des arrière-mangroves.

Collections de référence

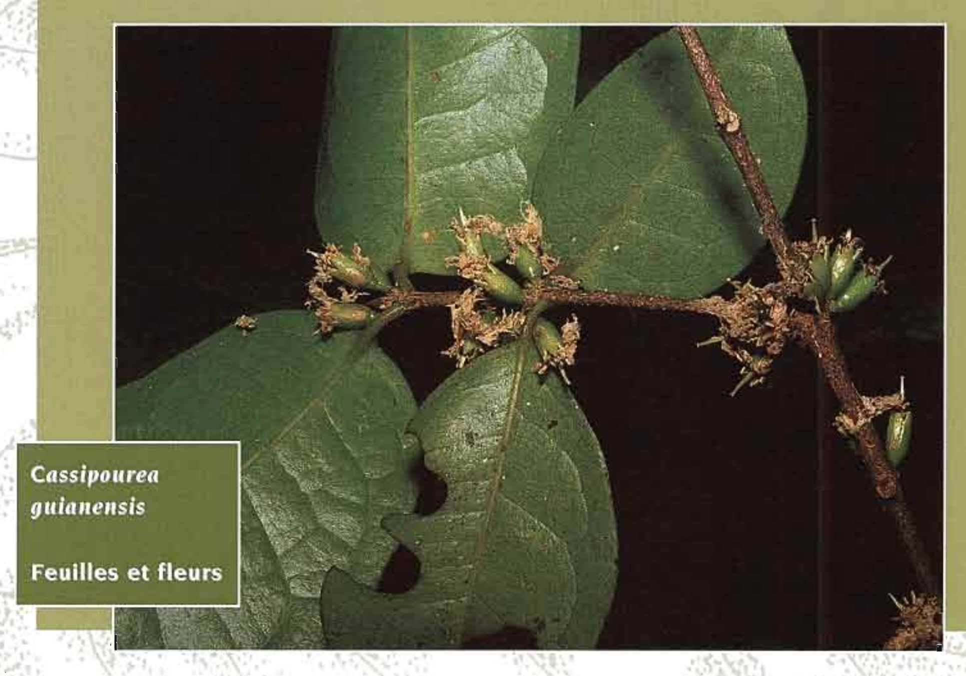
Cremers 6984 ; Grenand 2126 ; Sastre 4358.

Emplois

Chez les Palikur, l'écorce amère est préparée en bain pour soigner la gale ; on fait tremper les vêtements du patient dans un bain similaire afin de les désinfecter.

Chimie et pharmacologie

Les racines et les tiges des espèces de ce genre renferment des alcaloïdes pyrolidiniques (MASSIOT et DELAUDE, 1986).



Cassipourea guianensis

Feuilles et fleurs

Rhizophora racemosa G. Mey.

Rhizophoraceae

Noms vernaculaires

Créole : palétuvier rouge [pativié-rouj], palétuvier jambe [pativié-janm][1].
Wayãpi : —
Palikur : kwatri.
Portugais : mangue-vermelho.

Écologie, morphologie

Grand arbre des forêts inondées des estuaires et des côtes dont les peuplements forment la mangrove.

Collections de référence

Berton 269 ; Grenand 1903 ; Prévost 4684.

Emplois

En dehors des usages bien connus pour tanner les peaux ou teindre les voiles, les Palikur utilisent l'écorce de cette espèce en décoction bue comme antidiarrhéique. Ils préparent également des bains avec la même écorce, pour soigner la gale (*wẽ*) ainsi que d'autres irritations de la peau[2].

Chimie et pharmacologie

Cette espèce renferme différents hydrocarbures alliphatiques (c23 et c24) et des triterpénoïdes.
Les trois principaux alcanes isolés sont l'octacosane, le nonacosane et l'hentriacontane (DODD *et al.*, 1995).

Le bois de *Rhizophora racemosa* est riche en tanins dont deux composés sont l'oligohaline (14.4±0.8 %) et la polyhaline (21.4±0.8 %) (DELGADO-SANCHEZ et JIMENEZ, 1992).

Notes comparatives

1. Cette espèce est difficilement distinguée de *Rhizophora mangle* L., présente dans la même région.

2. HECKEL (1897) signale l'écorce de cette espèce comme fébrifuge, astringente et ajoute qu'« en décoction, [elle] s'emploie contre les hémorragies et en gargarisme contre les angines ». Récemment, VAN ANDEL (2000) a également trouvé l'usage antidysentérique de l'écorce chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana.

famille

Rosaceae

Prunus myrtifolia (L.) Urb.

Rosaceae

Synonymies

Celastrus myrtifolius L.,
Prunus sphaerocarpa Sw.

Noms vernaculaires

Créole : bois noyo [bwa-noyo].
Wayãpi : kunawalu'ɨ.
Palikur : kunau.
Portugais : virarú, marmelo-bravo.

Écologie, morphologie

Grand arbre rare de la forêt primaire ; il semble plus fréquent dans les milieux plus ouverts du Brésil central et méridional.

Collections de référence

Grenand 157 ; Jacquemin 1696 ; Oldeman 2731 ; Prévost et Grenand 3229 ; Prévost et Sabatier 2799.



Prunus myrtifolia

Fleurs du bois noyo

Emplois

Cet arbre connu pour ses propriétés odoriférantes (odeur d'amande amère de l'écorce) a peu retenu, sans doute en raison de sa rareté, l'attention des populations des Guyanes pour ses propriétés médicinales. Les Wayãpi introduisent un tampon d'écorce grattée dans les nids d'abeilles sauvages (*Melipona* spp.), ce qui les engourdit et facilite la récolte du miel. La décoction de l'écorce grattée est un remède pectoral utilisé contre le rhume. Elle est bue et frottée sur le front. Chez les Palikur, on prélève une bande d'écorce que l'on amarre autour du bras. Au bout d'une journée, on obtient une marque *qui brûle comme du piment* : c'est un charme contre la malchance à la chasse. Les amandes brûlées protègent les demeures contre les maladies.

Étymologie

Créole : de *bois*, « arbre » et *noyo*, « noyau », ainsi nommé en raison de l'odeur d'amande amère dégagée par l'écorce (cf. *Tanaecium nocturnum*, Bignoniacées). Wayãpi : de *kunawalu*, « rainette de Goeldi (*Phrynohyas resinifitrix*) » et *ɨ*, « arbre », « arbre de la rainette de Goeldi », en raison de l'association écologique et mythologique entre l'arbre, l'animal et les abeilles méllifères. Palikur : *kunau* est aussi le nom de la rainette de Goeldi[1].

Chimie et pharmacologie

Les écorces renferment des hétérosides cyanogénétiques qui leur confèrent leur odeur d'amande amère si caractéristique.

Note comparative

1. Les Wayãpi et les Palikur disent aussi que la rainette de Goeldi fait son nid dans les creux de cet arbre et amasse des boulettes faites avec les sécrétions du tronc. Corrêa ([1926] III, 1984) indique que cette espèce est utilisée (feuilles et écorces) pour soigner la toux et l'asthme dans le sud du Brésil.



famille

Rubiaceae

Voici une famille tropicale mondialement connue, tant par des espèces commerciales comme le *café* que médicinales comme l'*ipéca* (*Cephaelis ipecacuanha*).

En 1969, SCHULTES attirait l'attention sur la richesse en espèces médicinales et toxiques de divers genres de Rubiacées de la *zone néotropicale* et en particulier des *Psychotria* et genres affines.

Le nombre d'espèces, peu connues ethnobotaniquement et chimiquement, trouvé en Guyane par notre équipe, semble confirmer pleinement cette assertion prometteuse. Il s'agit de plantes utilisées majoritairement par les Amérindiens et les Noirs Marrons.

Borreria verticillata (L.) G. Mey.

Rubiaceae

Synonymie

Spermacoce verticillata L.

Noms vernaculaires

Créole : tête de nègre [tèt-nèg].
Wayãpi : —
Palikur : isiuβut.
Kali'na : maluwa.

Écologie, morphologie

Sous-arbrisseau ligneux commun en zone rudérale.

Collections de référence

Ducatillon et Gély 56 ;
Jacquemin 1414, 1449, 2086, 2271.

Emplois

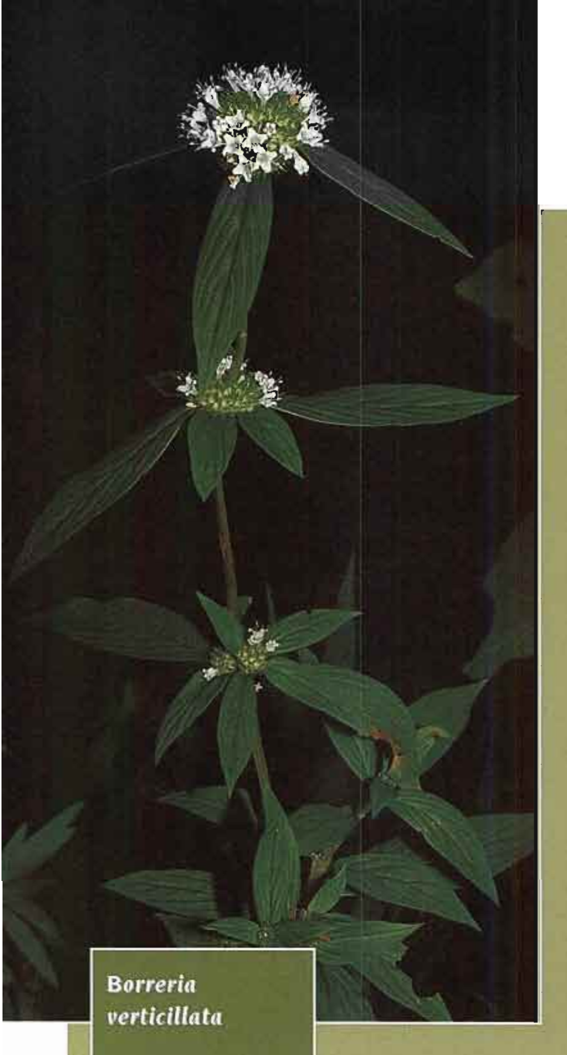
Les parties aériennes de cette plante, préalablement broyées, additionnées de sel et chauffées, sont appliquées en emplâtre par les Créoles sur les chiques pour les faire sortir[1].

Étymologie

Créole : *tête de nègre*, en raison de l'aspect de l'inflorescence ressemblant à une chevelure frisée. Palikur : *isiuβut*, « pompon de coton », en raison de l'aspect de l'inflorescence.

Chimie et pharmacologie

Cette espèce pantropicale est utilisée en Afrique de l'Ouest pour le traitement



des infections dermatologiques.
Ses propriétés sont attribuées aux alcaloïdes indoliques (POUSSET *et al.*, 1977) (BALDE *et al.*, 1991) présents dans les parties aériennes tels que borrérine, borrévérine, isoborrévérine et spermacocéine, ce dernier de structure bis-indolique.
Une étude réalisée avec l'équipe de Delaveau nous a permis d'identifier sept iridoïdes dans les écorces de racine : le daphylloside, l'aspéruloside, le férétoside, le desacétylaspérulosidate de méthyle, le desacétylaspéruloside, l'acide aspérulosidique et l'acide desacétylaspérulosidique (SANTY *et al.*, 1981a).
D'après BENJAMIN (1979), les parties aériennes renferment une huile essentielle qui inhibe la croissance des bactéries gram+ et gram- et qui contient trois sesquiterpènes : le guiaène, le caryophyllène et le cadinène.

Note comparative

1. À Trinidad, la décoction de cette plante est bue comme *rafraîchissant* et pour soigner la grippe, la fièvre, le diabète, la dysménorrhée et les maux d'estomac (WONG, 1976).
Une espèce voisine, *Borreria densiflora* DC., est utilisée par les Panare du Venezuela pour soigner les plaies et les blessures (BOOM, 1990).

Borreria verticillata

Inflorescences de tête de nègre

Capirona decorticans Spruce

Rubiaceae

Synonymies

Capirona surinamensis Bremek., *Capirona leiophloea* Benoist[1].

Noms vernaculaires

Créole : bois palika (bwa-palika).
Wayãpi : ayãpilɨ.
Palikur : wadidga.
Portugais : mulatorana, pau-mulato.
Saramaka : mutende, lisapau.

Écologie, morphologie

Grand arbre peu commun de la forêt primaire et plus rarement encore des forêts secondaires.

Collections de référence

De Granville 516 ; Grenand 1463 ; Moretti 1145, 1061 ; Prévost et Grenand 1019.

Emplois

Ce genre botanique, très caractéristique, semble constituer pour les communautés forestières des Guyanes un petit complexe magico-médicinal[2] qui n'avait pas encore attiré l'attention des scientifiques.
Chez les Wayãpi, cette espèce est appropriée par les esprits de la forêt. L'écorce grattée est préparée en macération longue puis frottée avec un coton sur les furoncles et les éruptions cutanées.

Les Palikur préparent avec l'écorce un remède contre les céphalées et les maux de tête dus à un choc : on gratte celle-ci et on en fait deux parts ; l'une sert à préparer un cataplasme appliqué *loco dolenti*, l'autre, une décoction qui permet de l'humecter périodiquement.
Par ailleurs, ils considèrent que cet arbre, hébergeant des esprits spécifiques associés au tarpon (*suwiki*), participe de l'initiation des chamanes comme *Brosimum acutifolium* (Moracées), bien que possédant des vertus plus modestes (BERTON, 1997).
Une préparation est utilisée par les chamanes palikur pour déloger un esprit d'une quelconque partie du corps d'un malade : la décoction longue de l'écorce, additionnée de latex de *Bonafousia angulata* ou de *Bonafousia macrocalyx* (Apocynacées), est frottée localement. Ce traitement est accompagné d'un interdit alimentaire sur tous les poissons.
Ils utilisent également des bains chauds préparés avec les écorces de *Capirona decorticans*, de *Bonafousia angulata* et de *Bonafousia disticha* (Apocynacées) pour obtenir le don de divination ou de vision (mais pas de guérison) ; par exemple, on repère plus aisément les animaux à la chasse (BERTON, *ibid.*). Ces bains doivent être utilisés dans le cadre d'une retraite en forêt.

Étymologie

Créole : de *bois*, « arbre » et *palika*, « poisson tarpon » (*Tarpon atlanticus*), ainsi nommé en raison de l'odeur de poisson dégagée par le bois. Wayãpi : *ayãpili*, de *ayã*, « mauvais esprit » et *pili*, « glisser » ; « la glissade des esprits ». Les Wayãpi disent que le Créateur a échaudé jadis l'écorce des *Capirona*, la rendant ainsi très lisse ; depuis, les esprits de la forêt s'en servent comme toboggan. Palikur : *wadidga* est aussi le nom d'un gros serpent de savane.

Chimie et pharmacologie

Le genre *Capirona* appartient à la tribu des Cinchonées : la présence d'alcaloïdes, fréquents dans cette tribu, n'est pas clairement établie, bien que signalée dans la littérature (RAFFAUF, 1970). Le criblage chimique réalisé montre que les alcaloïdes, de nature indolique, sont présents dans les racines mais absents des écorces de tige et des feuilles.

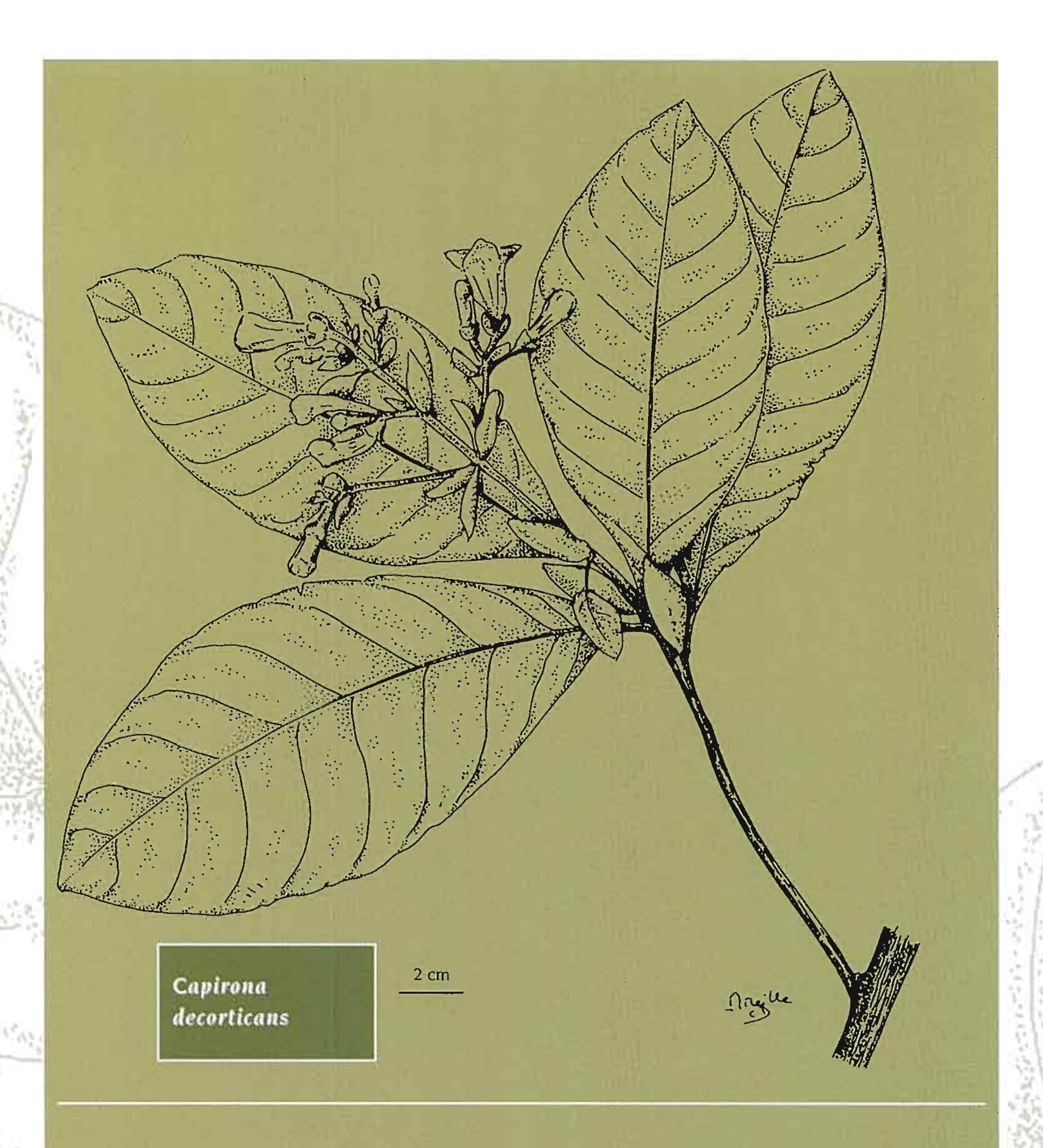
Notes comparatives

1. Le genre *Capirona*, bien caractérisé par ses infrutescences aux capsules oblongues et surtout son écorce lisse et verte tirant sur le doré et son rhytidome en papier à cigarette, a longtemps été considéré comme représenté par trois espèces dans les Guyanes.
Les spécialistes pensent aujourd'hui qu'elles doivent être regroupées sous l'espèce *Capirona decorticans*. On notera parallèlement que les Palikur en distinguent une espèce *priye* à écorce « foncée » et une nommée *wahuyu* à écorce « dorée ».
2. Les Saramaka considèrent également cette espèce comme magique.
L'écorce est utilisée au Pérou contre le psoriasis (DUKE et VASQUEZ, 1994). De l'écorce tendre, on exprime facilement un jus cristallin considéré comme un excellent alexitère par les Chacobo de Bolivie (Bergeron, IFEA, *comm. pers.*).



Capirona decorticans

Tronc doré de bois palika



Chomelia tenuiflora Benth.

Rubiaceae

Synonymie

Anisomeris tenuiflora (Benth.) Pulle.

Noms vernaculaires

Créole : quatre ou cinq[1].
Wayãpi : alamakulu alami.
Palikur : heukuteu.
Portugais : limãorana, estrella.

Écologie, morphologie

Arbuste ou parfois petit arbre assez commun en forêt dégradée et en végétation ripicole.

Collections de référence

De Granville 4284 ; Grenand 1076 ; Moretti 1151.

Emplois

Cette plante est connue des Amérindiens de Guyane et des forestiers pour ses longues épines causant des blessures dangereuses. Les Wayãpi en soulignent les propriétés nécrosantes et surtout, disent-ils, anesthésiantes pour percer les oreilles des enfants.

Étymologie
Créole : ainsi nommée parce que les épines sont regroupées par quatre ou cinq sur les rameaux. Wayãpi : de *alamakulu*, « un poisson cuirrassé nommé localement *goret* (Loricariidés) » et *alami*, « ouïe ». Ce poisson a des ouïes épineuses. Palikur : *heukuteu* de *hewu*, « oiseau hoazin (*Opisthocomus hoazin*) » et *kuteu*, « chauve, décharné » car la plante est antipathique comme l'oiseau.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Cette espèce est parfois confondue avec *Randia armata* (Swartz) DC. (Rubiacées), aux épines également irritantes (Prévost et Grenand 2029).

Coutarea hexandra (Jacq.) K. Schum.
Rubiaceae

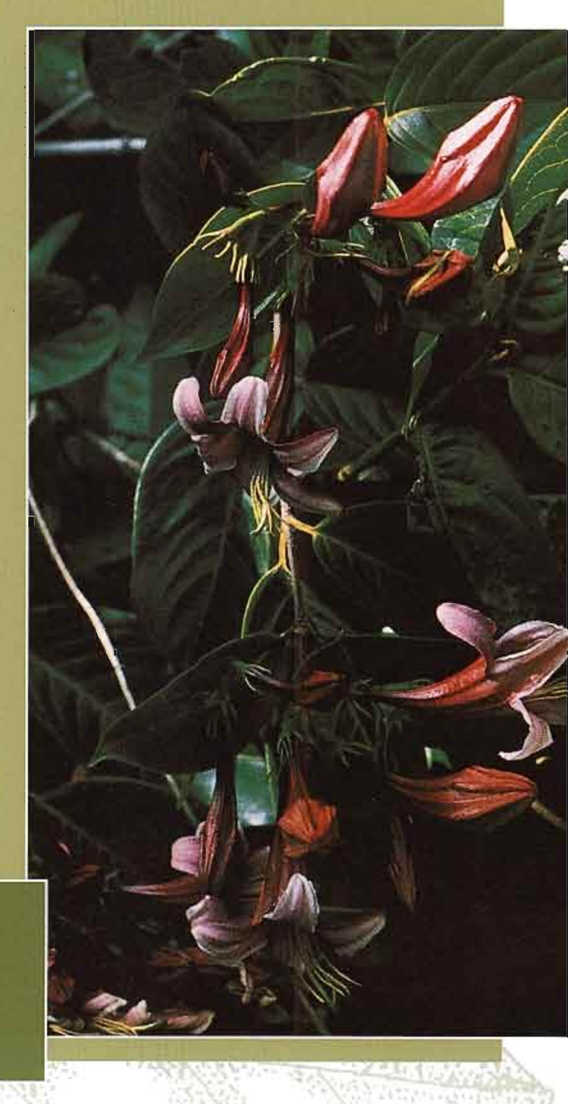
Synonymies
Coutarea speciosa Aublet,
Portlandia hexandra Jacq.

Noms vernaculaires
Créole : quinaquina.
Wayãpi : —
Palikur : kwik duwẽ.
Portugais : quinarana, falsa-quina.

Écologie, morphologie
Petit arbre assez commun dans les forêts secondaires de la Guyane littorale.

Collection de référence
Moretti 465.

Emplois
L'écorce est utilisée par les Créoles de l'Oyapock en décoction contre les fièvres palustres. En raison du nom vernaculaire et de l'usage similaires (Le Cointe, 1934), il pourrait s'agir d'un remède d'origine brésilienne.
Chez les Palikur, la décoction de l'écorce de racine de cette espèce et de l'écorce de tronc de *Calophyllum brasiliense* (cf. Clusiacées) est absorbée comme antidiabétique et comme vermifuge.



Coutarea hexandra

Fleurs de quinaquina

Étymologie

Créole : de *quinquina*, ou plus exactement de sa forme brésilienne *quina*, ainsi nommée en raison de ses propriétés antipaludiques.
Palikur : de *kwik*, « arbre *Tabebuia serratifolia* » (Bignoniacées) et *duwē* , « rouge », en raison de la forme de ses fleurs.

Chimie et pharmacologie

Une étude préliminaire de cette plante ne nous a pas permis de conclure à la présence effective d'alcaloïdes. De cette espèce ont été isolés des 4 aryl-coumarines et des néoflavonoïdes (DELLE MONACHE *et al.*, 1983a). Ces produits ont des activités antifongiques, antibiotiques (ARAUJO *et al.*, 1988) et anti-inflammatoires (ALMEIDA *et al.*, 1991).
Comme son nom brésilien l'indique, cette espèce est réputée dans tout le nord du Brésil comme antipaludique ; cette réputation n'a pas, à notre connaissance, été confirmée par une étude pharmacologique. Cependant, une étude réalisée à partir d'extraits de *Coutarea latifolia* récoltés au Mexique, a montré une activité antipaludique *in vitro* modérée, attribuée à des coumarines (NOSTER et KRAUS, 1990).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Faramea guianensis (Aubl.) Bremek.

Rubiaceae

Synonymie

Evea guianensis Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : petit ipéca (HECKEL, 1897).
Wayãpi : ka'a yamulutu, ka'a sala.
Palikur : waaduk priye.

Écologie, morphologie

Arbrisseau du sous-bois de la forêt primaire commun par place.

Collections de référence

Grenand 1072 ; Jacquemin 1537, 1693 ; Moretti 564.



Faramea guianensis

Fleurs et feuille

Emplois

Les Wayãpi font brûler la plante entière dans un fragment de poterie pour enfumer et sécher les ulcères de leishmaniose[1].

Étymologie

Créole : *petit ipéca*, renvoie à d'autres espèces du Brésil et d'Amérique centrale, *Cephaelis ipecacuanha* (Brot.) Tussac et *Cephaelis acuminata* Karst., utilisées dans la pharmacopée internationale comme antidysentériques et expectorants.

Wayãpi : *ka'ayamulutu*, de *ka'a*, « plante » et *yamulutu*, « en groupe », « la plante grégaire », parce qu'elle forme des peuplements denses ; *ka'asala*, de *ka'a*, « plante » et *sala*, « dispersée », parce qu'on la trouve partout.

Chimie et pharmacologie

HECKEL (1897) signale que cette espèce était employée comme succédané de l'ipéca. Les tests négatifs que nous avons obtenus pour les alcaloïdes laissent à penser que ces produits ne sont pas responsables des propriétés émétiques de la drogue et qu'elle ne renferme pas d'émétine.

L'usage de cette plante dans le traitement de la leishmaniose a conduit l'équipe de l'Orstom à en entreprendre l'étude chimique ; deux composés leishmanicides, le 5,7,4', trihydroxyflavane et le 5,7 dihydroxy-4'-méthoxy-flavane ont été isolés (SAUVAIN *et al.*, 1994). D'autres études sont cependant nécessaires pour établir l'intérêt thérapeutique de cette drogue.

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Chez les Créoles, la décoction des feuilles mêlée à du sirop de canne a été anciennement signalée (RICHARD, 1937 ; HECKEL, 1897) comme remède contre les bronchites.

Faramea lourteigiana Steyerm.

Rubiaceae



Noms vernaculaires

Créole : bois bandé [bwa-bandé], ti bois bandé [ti-bwa-bandé].
Wayãpi : —
Palikur : waaduk.
Aluku : baaso, bande bwa.

Écologie, morphologie

Arbuste du sous-bois de la forêt primaire, abondant par place.

Collections de référence

De Granville 834 ; Lescure 835 ; Moretti 37.

Emplois

Cet arbuste nous a été donné par les Créoles et les Aluku[1] de Saül et de Maripasoula comme un aphrodisiaque. Les racines, souvent associées à celles de *Ptychopetalum olacoïdes* (Olacacées) et de *Strychnos erichsonii* (Loganiacées), servent à préparer une macération dans le rhum qui est bue.

Étymologie

Créole : cf. *bois bandé*, *Ptychopetalum olacoïdes* (Olacacées), *ti*, « petit », en raison de sa taille.

Chimie et pharmacologie

Des essais préliminaires effectués dans notre laboratoire ne nous ont pas permis de mettre en évidence de façon certaine la présence d'alcaloïde dans les racines.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette drogue semble à l'origine propre aux Aluku qui préparent avec les racines, les tiges et des grains de maïs grillés une macération dans le rhum bue comme aphrodisiaque (FLEURY, 1991).

Faramea multiflora A. Rich., var. *multiflora*

Rubiaceae

Synonymie

Coussarea multiflora (A. Rich.) Lemée.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : tapi'iwapa'a sili, uwa kaya.
Palikur : —
Aluku : busi kofi.

Écologie, morphologie

Arbuste peu commun du sous-bois de la forêt primaire.

Collection de référence

Jacquemin 1818.

Emplois

Selon certains Wayãpi, la plante entière, mais surtout les feuilles, sont préparées en décoction et utilisées comme fébrifuge en bain de vapeur.
Une variante consiste à laisser se consumer lentement les feuilles dans un tesson de poterie sous le hamac du malade[1].

Étymologie

Wayãpi : *tapi'iwapa'asili*, de *tapi'i*, « tapir », *wapa'a*, « casser » et *sili*, « fine », « la petite plante cassée par le tapir » ; *uwakaya*, de *uwa*, « crabe » et *akaya*, « arbre *mombin* (*Spondias mombin*, Anacardiacées) », « le *mombin* du crabe ». Les fruits très petits ressemblent à ceux du *mombin* ; l'association avec le crabe est faite par dérision.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

**1. Les propriétés attribuées à cette espèce sont extensibles à *Rudgea guyanensis* (A. Rich.) Sandw. (Grenand 1499 ; Prévost et Grenand 880), avec quoi elle est souvent confondue.
Les Aluku préparent également un bain fébrifuge avec cette espèce (FLEURY, 1991).**

Genipa americana L.

Rubiaceae

Noms vernaculaires

Créole : génipa [jinipa].
Wayãpi : yanɨpa.
Palikur : arasgu.
Portugais : jenipapo (fruit), jenipapeiro (arbre).

Écologie, morphologie

Grand arbre de la forêt primaire, peu commun, parfois entretenu ou planté près des villages[1].

Collections de référence

Jacquemin 2462 ; Moretti 1197 ; Oldeman et Burgot 3616 ; Sabatier et Prévost 4201.

Genipa americana

Fruit de génipa : plante tinctoriale ; la pulpe du fruit mûr s'oxyde rapidement en bleu

Emplois

Cette espèce, surtout connue pour ses fruits comestibles au suc tinctorial bleu-noir dont les Amérindiens font leurs peintures corporelles (GRENAND et PRÉVOST, 1994), est parfois utilisée également pour ses propriétés médicinales.
Chez les Créoles, la racine grattée, préparée en décoction, est purgative ; l'écorce de tronc serait, à l'inverse, antidiarrhéique. La même écorce préparée en emplâtre est appliquée sur les ulcères[2].

Étymologie

Créole : d'une langue amérindienne tupi de Guyane ou du Brésil (cf. le nom wayãpi).

Chimie et pharmacologie

La génipine a été isolée des fruits et des feuilles de *G. americana* (DJERASSI *et al.*, 1960). La génipine, d'une belle couleur bleue, dérive probablement de l'hydrolyse du géniposide par action d'une glucosidase et en présence d'acides aminés (HIROYYKI *et al.*, 1969 ; GUARNACCIA *et al.*, 1972).
Les tests chimiques réalisés ont montré la présence de saponines, de flavanes et de tanins dans les feuilles et les tiges ; on observe avec les feuilles une fausse réaction des alcaloïdes, probablement due à une interaction avec des iridoïdes, présents dans cette espèce.
L'acide génipique et l'acide génipinique inhibent la croissance des bactéries gram+ et gram-, celle du champignon *Trichophyton mentagrophytes*, de l'algue *Chlorella vulgaris*, et du protozoaire *Tetrahymena gelleii* (TALLENT, 1964). NAKANISHI *et al.* (1965) ont complété ce travail et trouvé que la toxicité pour les fruits, les feuilles et les tiges était de DL 50 mg/kg > 1000. La vitamine c est présente dans le fruit à la dose de 2,04 mg/ml (MARIANETTI, 1951).

Notes comparatives

1. En dépit de sa célébrité, cette espèce s'avère peu répandue en Guyane française. Les sujets observés sont soit des pieds semés et entretenus, soit des pieds sauvages, toujours en forêt primaire et atteignant souvent plus de 25 mètres. Par ailleurs, *Genipa americana* est souvent confondu *in situ* avec *Genipa spruceana* Steyerm., espèce beaucoup plus commune, de plus petite taille et croissant en végétation ripicole.

2. Ce dernier usage est signalé aussi au Venezuela (DELASCIO CHITTY, 1985) ; il est à rapprocher du remède observé chez les Caraïbes de la Dominique (HODGE et TAYLOR, 1957) pour soigner les *pians* : il est fait de pulpe de fruit de *Genipa americana*, de racines écrasées d'un *Heliconia* (Héliconiacées) et de cendres tirées de la base des feuilles de *Gynerium sagittatum* (Poacées). Le jus de génipa non dilué est recommandé pour soigner la jaunisse (troubles hépatiques, hépatites) chez les Caboclos de la région de Santarém (BRANCH et SILVA, 1983).

Genipa spruceana Steyerm.

Rubiaceae

Noms vernaculaires

Créole : ti génipa [ti-jinipa], génipa d'l'eau [jinipa-dilo].
Wayãpi : yanɨpa'i.
Palikur : arasgu, amuwan.

Écologie, morphologie

Ce petit arbre se distingue de l'espèce précédente par son habitat strictement ripicole.

Collections de référence

Grenand 1107 ; Jacquemin 2124 ; Prévost 3853.

Emplois

Cette espèce est utilisée comme *Genipa americana* par les Créoles. Par ailleurs, ses propriétés tinctoriales sont nettement inférieures.

Étymologie

Créole et wayãpi : de *génipa* et *yanɨpa*, cf. plante précédente, et *ti* ou *i*, « petit », en raison de la taille inférieure de l'arbre.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Geophila repens (L.) I. M. Johnston

Rubiaceae

Synonymies

Geophila herbacea (Jacq.) K. Schum. ; *Rondeletia repens* L.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : suwi ka'a.
Palikur : igka βey[1].

Écologie, morphologie

Petite herbe rampante de la forêt secondaire et des zones rudérales ombragées.

Collections de référence

Grenand 1914 ; Lescure 523.

Emplois

Les fruits sont écrasés et frottés par les Palikur sur les dermatoses du visage nommées *igka* (taches blanches) et le pytiriasis[2].

Étymologie

Palikur : de *igka*, « taches blanches sur le visage » et *βey*, « remède », « remède contre les taches blanches ».
Wayãpi : de suwi, « oiseau tinamou bigarré (*Crypturellus variegatus*) » et *ka'a* « plante ».

Notes comparatives

1. Les *Geophila* forment un genre très homogène et les deux espèces utilisées l'une par les Palikur, l'autre par les Wayãpi (cf. *infra*) ne sont pas aisées à distinguer.
2. On note un usage identique chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana : le jus des fruits est directement appliqué sur la peau pour traiter les mycoses (VAN ANDEL, 2000). Les Yanomami instillent dans les yeux le jus des fruits en cas de conjonctivite (MILLIKEN et ALBERT, 1996). Les feuilles d'un *Geophila* sp. sont utilisées par les Conibo du Pérou pour soigner plaies et furoncles (TOURNON *et al.*, 1986a).

Geophila tenuis (Müll. Arg.) Standley

Rubiaceae

Synonymie
Mapouria tenuis Müll. Arg.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : yũẽma.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Herbe rampante commune dans le sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 332, 529 ; Jacquemin 1549, 1718.

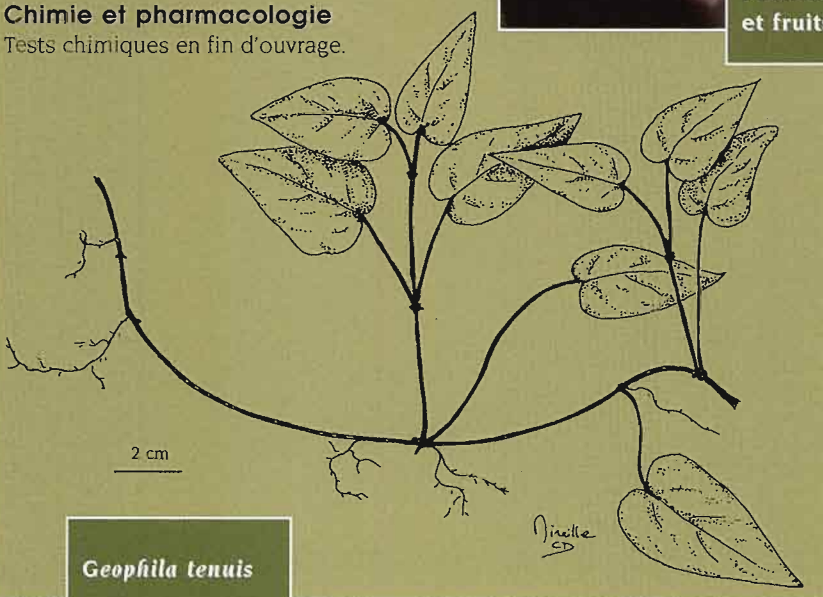
Emplois
Les Wayãpi utilisent les propriétés émollientes de cette espèce pour extraire les épines : la méthode la plus simple consiste à écraser localement un ou plusieurs fruits mûrs. En cas d'épine enfoncée profondément, on prépare une décoction de la plante entière appliquée en cataplasme avec du coton.

Étymologie
Wayãpi : de *yũ*, « épine », *wẽ*, « sortir » et *ma*, « totalement ». « ce qui fait sortir entièrement les épines ».

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Geophila tenuis

Feuilles et fruits pileux



Geophila tenuis

Guettarda macrantha Benth.

Rubiaceae

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : seiβan.

Écologie, morphologie
Petit arbre des forêts secondaires sèches de la zone côtière.

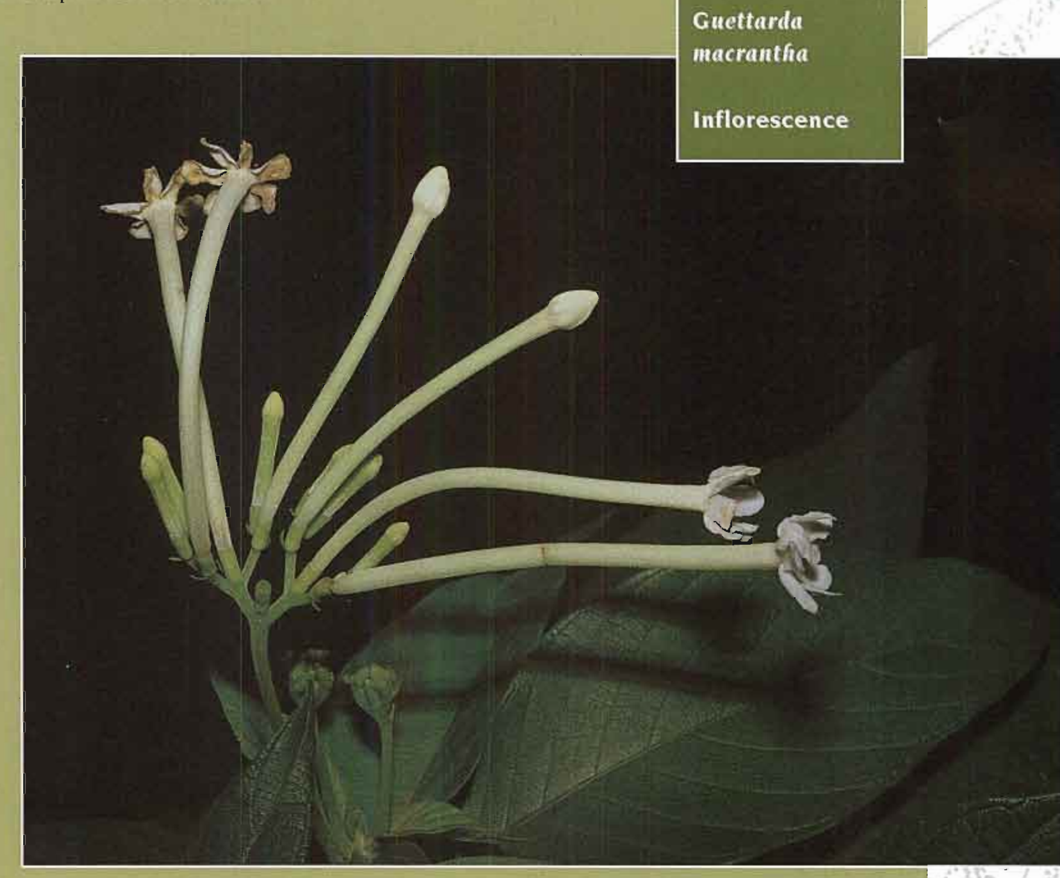
Collections de référence
Moretti 937, 1173.

Emplois
Chez les Palikur, la décoction des feuilles est bue contre les céphalées[1]. La décoction des feuilles, associées à celles de *Petiveria alliacea* (Phytolaccacées) et à celles de citron vert est utilisée en bain de tête pour désintoxiquer les toxicomanes.

Étymologie
Palikur : de *seine*, « blanc » et *βan*, « feuille », « feuille blanche », en raison de la coloration du feuillage.

Chimie et pharmacologie
Les espèces de ce genre renferment des alcaloïdes du type hétéroyohimbine (KAN-FAN et HUSSON, 1978).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. L'utilisation de la même espèce pour soigner les ulcères et les plaies a été signalée dans la littérature (BAILLON *in* LEMÉE, IV, 1956), sans précision sur l'ethnie utilisatrice.



Guettarda macrantha

Inflorescence

Manettia reclinata L. Rubiaceae

Synonymies
Manettia coccinea (Aubl.) Willd. ;
Nacibea coccinea Aublet.

Noms vernaculaires
Créole : macoudia.
Wayãpi : yawakaka ka'a.
Palikur : —

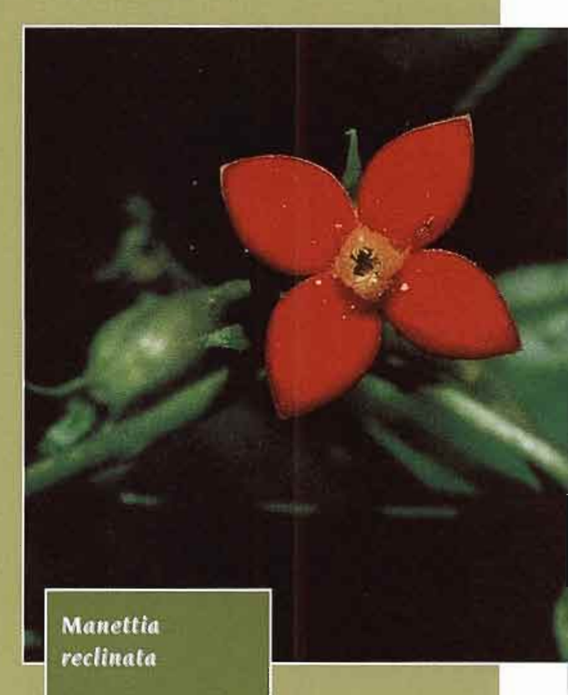
Écologie, morphologie
Liane fine commune en forêt secondaire et en végétation ripicole.

Collections de référence
De Granville 2466 ; Grenand 465 ; Jacquemin 1601.

Emplois
Chez les Wayãpi, les parties aériennes de cette espèce servent à préparer une décoction bue comme fébrifuge.

Étymologie
Wayãpi : de *yawakaka*, « loutre géante d'Amazonie » et *ka'a*, « plante », parce que cette liane croît dans l'habitat de la loutre et parce que ses fleurs rouge vif ponctuent les buissons comme les taches rouges de la gorge de l'animal.

Chimie et pharmacologie
D'après HEGNAUER (6, 1973), on trouve dans ce genre des iridoïdes et en particulier de l'aspéruline.



Manettia reclinata

Fleur rouge vif de macoudia

Psychotria colorata (Willd. ex Roem. et Schult.) Müll. Arg. Rubiaceae

Synonymies
Cephaelis amoena Bremek. ;
Cephaelis colorata Willd. ex Roem. et Schult.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : apɨakwalaɨ poã.
Palikur : maoksikan aβey kamwi.
Portugais : cachimbo-de-cachorro.

Écologie, morphologie
Sous-arbrisseau de la forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 2858 ; Moretti et Damas 113.

Emplois
Chez les Wayãpi de Camopi, l'inflorescence, et particulièrement les bractées rouges gorgées de sève, sont utilisées comme *Psychotria poeppigiana* (cf. *infra*).

Psychotria medusula Müll. Arg.

Rubiaceae

Synonymie

Psychotria blepharophylla (Standl.) Steyerm.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : uwa kaya.
Palikur : kutak abaruan.

Écologie, morphologie

Arbuste du sous-bois de la forêt primaire et des vieilles forêts secondaires.

Collections de référence

Grenand 1821 ; Prévost 359.

Emplois

Les Palikur font, avec la feuille, l'écorce et une patte de poule d'eau, le tout grillé, écrasé et malaxé avec de l'huile de coco, un onguent frotté sur les jambes et les bras des personnes au comportement lent. Cet usage est aujourd'hui étendu aux personnes qui écrivent lentement.

Étymologie

Wayãpi : cf. étymologie *supra* à *Faramea multiflora*. Palikur : *kutak abaruan*, de *kutak*, « poule d'eau (*Aramides cajanea*) » et *abaruan*, « genou », en raison de la forme des rameaux.

Psychotria platypoda DC.

Rubiaceae

Synonymies

Cephaelis dichotoma Rudge ;
Psychotria dichotoma (Rudge) Bremek.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : sũĩsũĩka'a sĩ, inãmũpiyũ ka'a[1].
Palikur : puneetni seine.

Écologie, morphologie

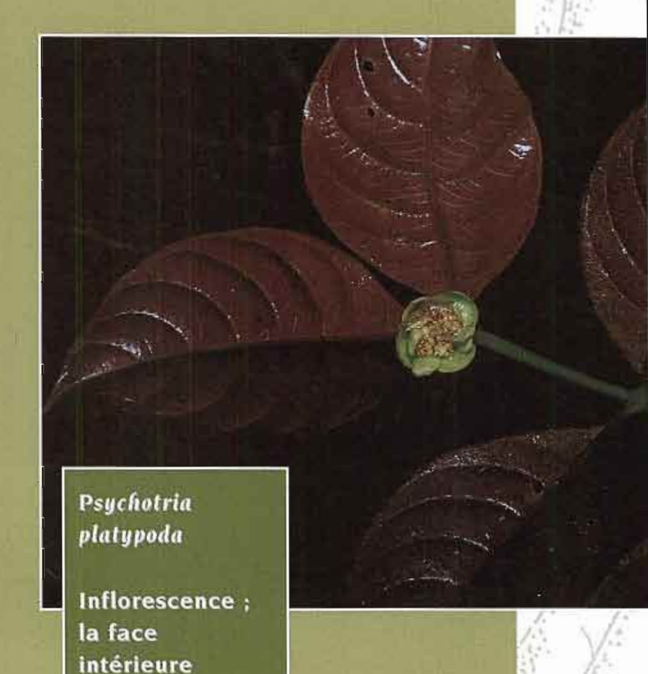
Petit arbrisseau peu commun du sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 269 ; Jacquemin 1587, 1855 ; Moretti 748, 1281.

Emplois

Chez les Wayãpi, les feuilles sont utilisées pour soigner les furoncles. Soit les feuilles sont chauffées à la flamme et appliquées telles quelles, soit macérées dans l'eau, elles sont appliquées en cataplasme.



Psychotria platypoda

Inflorescence ; la face intérieure rouge lie de vin des feuilles caractérise cette espèce

Étymologie

Wayãpi : *sũĩsũĩ ka'a sĩ*, de *sũĩsũĩ*, « râle nain, *Laterallus* sp. », *ka'a*, « plante » et *sĩ*, « blanche », « la plante blanche du râle nain » en raison de la couleur de l'inflorescence ; *inãmũpiyũ ka'a*, de *inãmũpiyũ*, « tinamou noir, *Crypturellus cinereus* » et *ka'a*, « plante », « plante du tinamou noir », parce que le dessous des feuilles est violet-noir.

Palikur : cf. *infra Rudgea cornifolia* et *seine*, « blanc », « la plante blanche du *coulant* ».

Chimie et pharmacologie

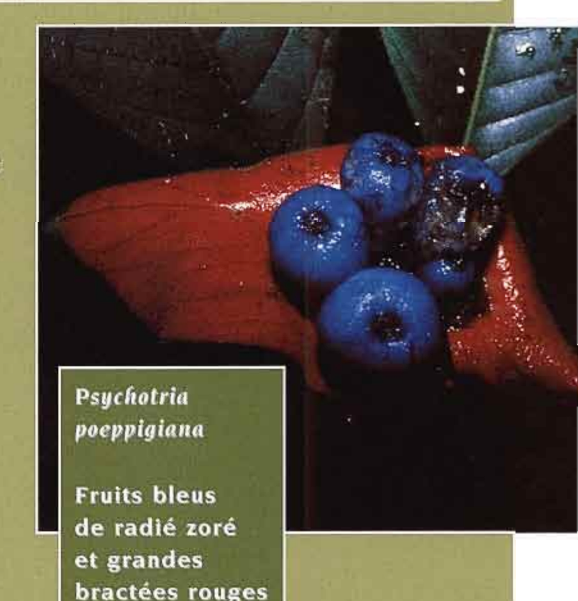
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Comme *Faramea multiflora*, cette espèce est souvent confondue, sous le nom wayãpi de *uwakaya*, avec *Rudgea guyanensis* (A. Rich.) Sandw.

Psychotria poeppigiana Müll. Arg.

Rubiaceae



Psychotria poeppigiana

Fruits bleus de radié zoré et grandes bractées rouges persistantes

Synonymies

Cephaelis barcellana (Müll. Arg.) Standl. ;
Cephaelis tomentosa (Aubl.) Vahl ;
Tapogomea tomentosa Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : radié zoré [radjé-zoré].
Wayãpi : apɨakwalaɨ poã.
Palikur : maoksikan aβey.
Portugais : lábios-de-puta.

Écologie, morphologie

Sous-arbrisseau commun du sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 108, 764 ; Grenand et Prévost 2041 ; Jacquemin 1752 ; Moretti 191.

Emplois

Chez les Créoles de l'Oyapock et les Wayãpi, l'inflorescence, et particulièrement les bractées rouges gorgées de sève, sont un antalgique utilisé contre les douleurs auriculaires. Le suc en est exprimé dans le conduit auditif. Chez les Palikur, les inflorescences préparées en décoction constituent un antitussif utilisé dans les cas de coqueluche[1].

Étymologie

Créole : de *radié*, « plante » et *zoré*, « oreille », « plante oreille », en raison de la forme des bractées et de leur utilisation.
Wayãpi : de *apɨakwa*, « conduit auditif », *aɨ*, « douleur » et *poã*, « remède », « remède pour le mal d'oreille ».
Palikur : de *maoksikan*, « coqueluche » (littéralement « cri du singe hurleur ») et *aβey*, « remède », « remède contre la coqueluche ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. En dépit de son utilisation généralisée en Guyane, puisqu'elle est en outre considérée comme alexitère par les Aluku, cette espèce n'avait encore jamais été signalée dans ce pays comme médicinale. Les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana l'utilisent en décoction bue pour soigner la grippe, la toux et la tuberculose (VAN ANDEL, 2000) et les Chami de Colombie l'utilisent en bain de siège pour soigner les hémorroïdes (CAYÓN-ARMELLA et ARISTIZABAL-GIRALDO, 1980).

Psychotria ulviformis Steyerm.

Rubiaceae

Synonymies

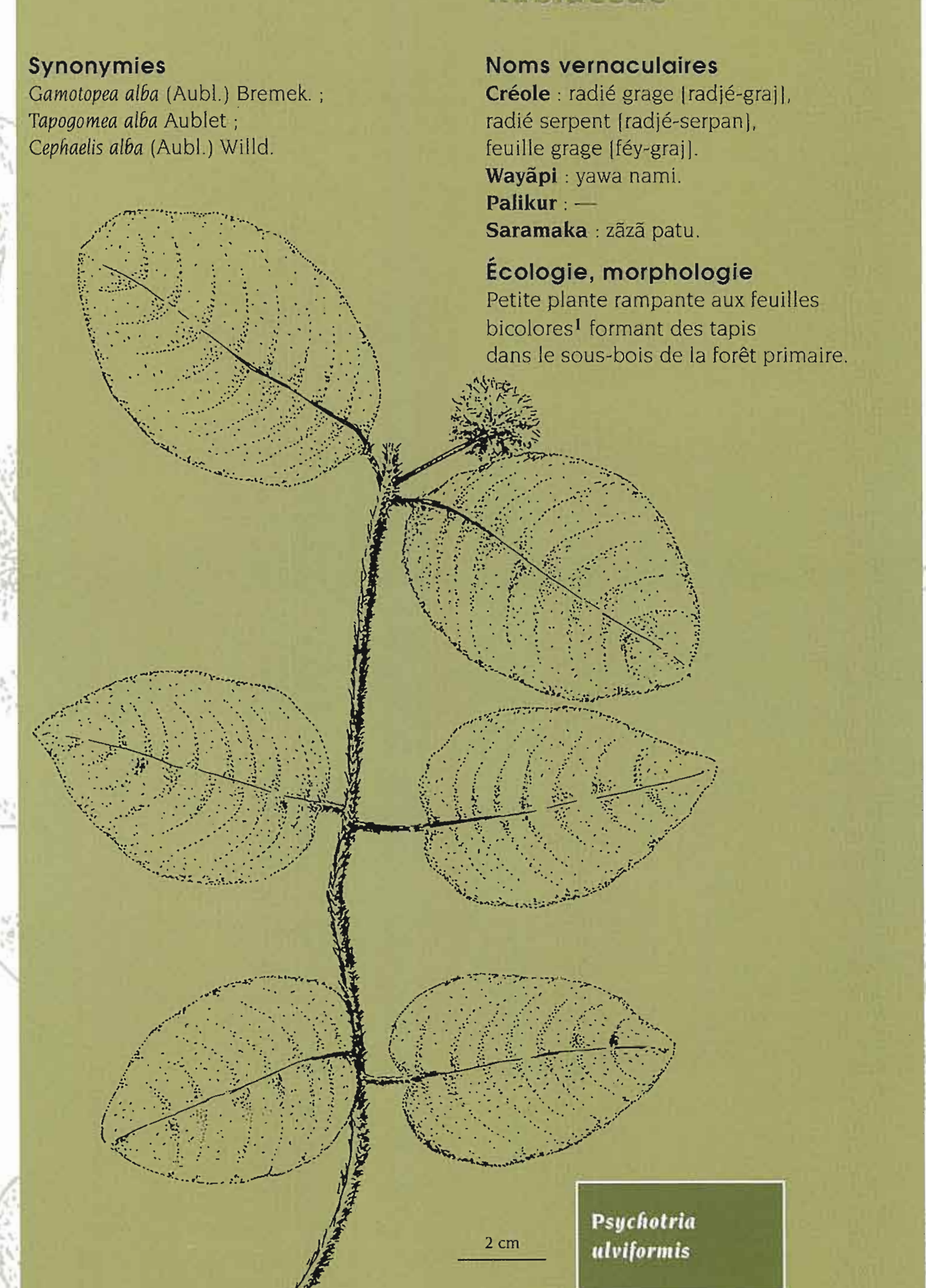
Gamotopea alba (Aubl.) Bremek. ;
Tapogomea alba Aublet ;
Cephaelis alba (Aubl.) Willd.

Noms vernaculaires

Créole : radié grage [radjé-graj], radié serpent [radjé-serpan], feuille grage [féy-graj].
Wayãpi : yawa nami.
Palikur : —
Saramaka : zãzã patu.

Écologie, morphologie

Petite plante rampante aux feuilles bicolores[1] formant des tapis dans le sous-bois de la forêt primaire.



Psychotria ulviformis

Collections de référence
Grenand 1060 ; Jacquemin 1999 ; Moretti 157.

Emplois
Chez les Créoles et les Saramaka, cette espèce est un alexitère majeur pour les personnes travaillant en forêt. La plante, préalablement bouillie, est appliquée en cataplasme maintenu en place sur la morsure des *Bothrops* et des *Lachesis*. Ce cataplasme doit être renouvelé chaque jour pendant huit jours. La macération de la plante entière dans le rhum ou de l'huile d'olive est utilisée aux mêmes fins. En ce qui concerne les alexitères et leur usage, cf. nos remarques à *Mikania guaco* (Astéracées). Les Wayãpi préparent la plante entière en décoction utilisée en bain fébrifuge.

Étymologie
Créole : *radié grage* et *radié serpent*, de *radié*, « petite plante » et *grage*, « serpent *Bothrops atrox* », « la plante du *Bothrops* » ou « la plante du serpent ». Wayãpi : de *yawa*, « jaguar » et *nami*, « oreille », « oreille de jaguar », en raison de la forme suggestive des feuilles.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Le caractère bicolore des feuilles de cette *vraie feuille grage*, selon l'expression qui nous a été donnée, courant sur le sol comme un serpent, prédestinait cette espèce au traitement des morsures du *grage carreaux* (*Bothrops atrox*).

Rudgea cornifolia (Humb. et Bonpl. ex Roem. et Schult.) Standley
Rubiaceae

Synonymie
Strempelia fimbriata (Benth.) Bremek.

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : ka'a apepu sili.
Palikur : pune etni.

Écologie, morphologie
Arbuste du sous-bois des vieilles forêts secondaires et des forêts ripicoles.

Collections de référence
Grenand 1654 ; Lescure 789.

Emplois
Les Palikur se servent de cette espèce pour favoriser les contractions pendant l'accouchement : les feuilles écrasées – elles prennent alors une consistence visqueuse – sont frottées sur le ventre de la parturiente et le suc extrait des feuilles est bu en petite quantité.

Étymologie
Palikur : *pune etni*, de *pune*, « poisson *coulant* (*Hoplerythrinus unitaeniatus*) », *etni*, « ce qui appartient à » ; le fruit est un appât pour la pêche de ce poisson.

Sabicea cinerea Aublet
Rubiaceae

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : baku kig.

Écologie, morphologie
Plante rampante commune en végétation rudérale.

Collections de référence
Grenand 2069 ; Moretti 129.

Emplois
Les *Sabicea* sont des plantes peu connues qui ne semblent avoir retenu l'attention que de quelques ethnies amérindiennes (cf. également Silva *et al.*, 1977).

Chez les Palikur, la décoction de la plante entière est utilisée en bain pour fortifier les membres des enfants en bas-âge[1].

Étymologie

Palikur : *baku kig*, de *bakut*, « oiseau bec en cuiller (*Cochlearius cochlearius*) » et *kig*, « bec ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cet usage est à rapprocher de celui que font les Tiriyo de *Sabicea aspera* Aublet pour soigner les maux de reins et les rhumatismes (CAVALCANTE et FRIKEL, 1973).

Sabicea glabrescens Benth.

Rubiaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : teposiwɨ poã, teposi kɨlɨ.
Palikur : —
Portugais : cipó-de-vaqueiro.

Écologie, morphologie

Plante rampante commune en végétation rudérale et en forêt secondaire jeune.

Collections de référence

Grenand 41 ; Jacquemin 1521 ; Lescure 520.

Emplois

Pour les Wayãpi, cette espèce est un remède antidysentérique fréquemment utilisé comme antispasmodique, en particulier contre les coliques et les douleurs abdominales. Cette action est obtenue en consommant les fruits crus ou en buvant une décoction des parties aériennes.

Étymologie

Wayãpi : *teposiwɨ poã*, de *teposiwɨ*, « dysenterie » et *poã*, « remède », « remède contre la dysenterie » ; *teposi kɨlɨ*, de *teposi*, « selles » et *kɨlɨ*, « râpé », « selles râpées » ; les selles molles prennent l'aspect du manioc râpé.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Sabicea glabrescens

Fruits mûrs

Sabicea villosa Willd. ex Roem. et Schult. Rubiaceae

Synonymie
Sabicea hirsuta Kunth.

Collection de référence
Jacquemin 1526.

Noms vernaculaires et emplois
Mêmes noms, mêmes habitats et même usage chez les Wayãpi que *Sabicea glabrescens*[1].

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Selon Schultes et Raffauf (1990), les Amérindiens du Rio Apaporis (Colombie) préparent une tisane antipaludique avec cette espèce.

Sipanea pratensis Aublet Rubiaceae

Noms vernaculaires
Créole : —
Wayãpi : ka'api'i pilã.
Palikur : peruβia airutiak.

Écologie, morphologie
Petite herbe rigide des pelouses, savanes rases et inselbergs.

Collections de référence
De Granville 4295 ; Grenand 2066 ; Jacquemin 1625 ; Moretti 419.

Emplois
Quoique extrêmement commune dans les zones rudéralisées d'Amérique tropicale, cette plante n'avait, à notre connaissance,



Sipanea pratensis

Fleurs

été signalée pour son usage médicinal que chez les Tiriyo du Brésil septentrional (CAVALCANTE et FRIKEL, 1973) où elle est utilisée en bain fébrifuge[1].
Chez les Palikur, il s'agit du remède majeur pour les conjonctivites chez les humains et pour les cataractes chez les chiens.
Pour soigner les conjonctivites, la tige grattée et pilée est préparée en macération qui est ensuite tamisée dans un linge.
Le liquide est mis à reposer pour éliminer le dépôt puis versé dans un flacon. Ce collyre, qui se conserve bien, est utilisé à raison de trois gouttes le matin et trois gouttes le soir par œil malade. Pour soigner les cataractes des chiens, soit on frotte directement les feuilles, soit on les pile pour en extraire la sève que l'on dilue à raison d'une goutte par cuiller à café d'eau froide pour une application. Ce traitement est poursuivi trois fois par jour jusqu'à la fin de l'affection.

Étymologie

Palikur : de *perußia*, « la plante des chiens » (cf. *Bonafousia disticha*, Apocynacées) et *airutiak*, « pour les yeux », en raison de son utilisation spécifique.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. HECKEL (1897) signale cependant cette espèce sous son nom scientifique uniquement en précisant qu'elle est employée (par qui ?) « en tisane contre les métrites et contre la gonorrhée ; la décoction en est détersive et sert à panser les ulcères ».

Uncaria guianensis (Aubl.) J. F. Gmelin

Rubiaceae

Synonymie

Ourouparia guianensis Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : radié Guadeloupe [radjé-gwadloup], piquant Guadeloupe [pikan-gwadloup].
Wayãpi : alainapa, rapara'ɨ.
Palikur : —
Portugais : jupindá, unha-de-gato[1].

Écologie, morphologie

Liane à crochet des forêts humides et de la végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 454 ; Sastre 4577.

Emplois

Bien qu'elle soit assez commune en Guyane, nous n'avons relevé aucun usage strictement médicinal pour cette liane auprès des communautés enquêtées, alors qu'elle est très employée ailleurs dans tout le bassin amazonien et jusqu'au piémont andin, sous le nom de *unha de gato*, comme puissant anti-inflammatoire, pour le traitement de certains cancers[2] et dans le traitement du diabète[3].

Cette liane est surtout connue en Guyane, pour les blessures douloureuses qu'infligent ses crochets aux canotiers.
Notons cependant que les Wayãpi de l'Amapá préparent par ébullition un poison de chasse avec les fragments de tige, utilisés comme *Strychnos guianensis* (Loganiacées).

Étymologie

Wayãpi : *alainapa*, de *kalãi napa*, « ce qui nous écorche » ; *rapara'ɨ* de *rapara*, « flèche » et *ɨ*, « arbre, plante », dans le dialecte des Wayãpi du sud.
On notera que la synonymie de AUBLET (1775) *ourouparia* est aussi construite sur la racine « flèche » dans les langues tupi-guarani.

Chimie et pharmacologie

Nous avons isolé des feuilles et tiges des alcaloïdes oxindoliques (LEVAULT *et al.*, 1983). Les propriétés anti-inflammatoires, cicatrisantes et antioxydantes de cette plante ont été confirmées et plusieurs médicaments sont développés dans différents pays à partir de cette drogue, suscitant une demande croissante en matière première, dont l'obtention repose encore essentiellement

sur la cueillette. Ses propriétés sont attribuées à des hétérosides glycosidiques de l'acide quinovique (YEPEZ *et al.*, 1991).

Notes comparatives

1. Ce nom est aussi attribué en Amérique tropicale à *Uncaria tomentosa* (Aubl.) Gmelin, et c'est d'ailleurs cette dernière espèce qui est la plus exploitée actuellement.

2. L'usage comme anticancéreux par les communautés forestières des pays andins pourrait, selon nous, être la conséquence de la rumeur qui a probablement vite circulé localement à la suite des récoltes abondantes effectuées pour les firmes pharmaceutiques étrangères.
Nous avons nous-mêmes observé plusieurs fois cet effet retour, sur les communautés, des recherches menées sur le terrain, l'intérêt soudain manifesté par les chercheurs pour telle ou telle plante accréditant les propriétés annoncées (cf. le cas d'*Orthosiphon* (Lamiacées), dont la réputation en Guyane est largement due à un botaniste, R. Oldeman).

3. HECKEL (1897) signale cette espèce utilisée au XIXe siècle par les Boni (Aluku) en gargarisme contre les ulcérations de la bouche.
Les Chacobo de Bolivie et les Yanomami du Brésil utilisent les tiges pour soigner la diarrhée et les douleurs d'estomac (BOOM, 1987 ; MILLIKEN et ALBERT, 1996).
Enfin, VAN ANDEL (2000) indique que les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana préparent un thé avec les feuilles pour soigner la grippe et la tuberculose.

famille

Rutaceae

Citrus aurantifolia (Christm.) Swingle

Rutaceae

Synonymie

Limonia aurantifolia Christm.

Noms vernaculaires

Créole : citron [sitron, chitron].
Wayãpi : sitolõ.
Palikur : situru.
Français : citron vert.
Portugais : lima.

Écologie, morphologie

Arbre cultivé pour ses fruits dans tous les villages de Guyane. Son introduction remonte à la fin du XVII[e] siècle.

Emplois

Chez les Créoles, le jus de citron, macéré avec du sel et de la *chandelle molle*, est appliqué sur la peau en cas de coup. Le jus seul soigne les piqûres de guêpe en application externe (LALLOUÉ, 2000).

Cette espèce, introduite chez les Wayãpi au même moment que l'oranger, n'était utilisée, jusque vers 1970, que comme plante médicinale.
Les feuilles écrasées sont préparées en macération frottée sur les fronts douloureux.
Cf. d'autres utilisations à *Begonia glabra* (Bégoniacées) et à *Renealmia guianensis* (Zingibéracées).

Chez les Palikur, outre les usages précédents, le jus de citron est bu contre le mal de gorge. Mélangé à des cendres et du rhum, il est absorbé comme abortif. Une décoction de la racine, associée à celle de *Solanum stramoniifolium* Jacq., (Solanacées), est également abortive.
La tranche du fruit chauffée au feu est appliquée sur les dartres, les érysipèles (avec du rhum), les ulcères de leishmaniose et les crevasses mammaires.

Citrus sinensis (L.) Osbeck

Rutaceae

Synonymie
Citrus aurantium L. var. *sinensis* L.

Noms vernaculaires
Créole : orange [joranj, zoranj], orange douce.
Wayãpi : apɨ.
Palikur : uwas.
Français : orange.
Portugais : laranja.

Écologie, morphologie
Mêmes remarques que pour l'espèce précédente.

Collection de référence
Jacquemin 1500.

Emplois
Les feuilles sont utilisées par les Créoles et les Palikur pour soigner la grippe. Elles servent à préparer une tisane aromatique. La décoction de la partie interne du zeste est considérée comme vomitive par les Palikur.
Les Wayãpi qui l'ont empruntée au XIXe siècle aux ethnies de la côte en usent comme les Créoles.

Chimie et pharmacologie
D'après PARIS et HURABIELLE (1981), les fruits des *Citrus* renferment de l'acide citrique, des glucides, de la pectine, des huiles essentielles, de la vitamine C1, et des hétérosides flavoniques.
Ces derniers sont surtout abondants dans le péricarpe ; la plupart appartiennent au groupe des flavanones dont les principaux sont : l'hespéridoside, le naringoside et l'ériodictyoside avec de faibles quantités de flavones et de flavonols. Ces substances appelées citroflavonoïdes sont utilisées dans la pharmacopée actuelle dans tous les cas de fragilité capillaire. La peau des fruits est colorée par des caroténoïdes. On trouve des huiles essentielles dans les feuilles et les fleurs, et les tisanes préparées avec ces organes sont stomachiques et antispasmodiques.

Ertela trifolia (L.) Kuntze

Rutaceae

Synonymie
Monnieria trifolia L.

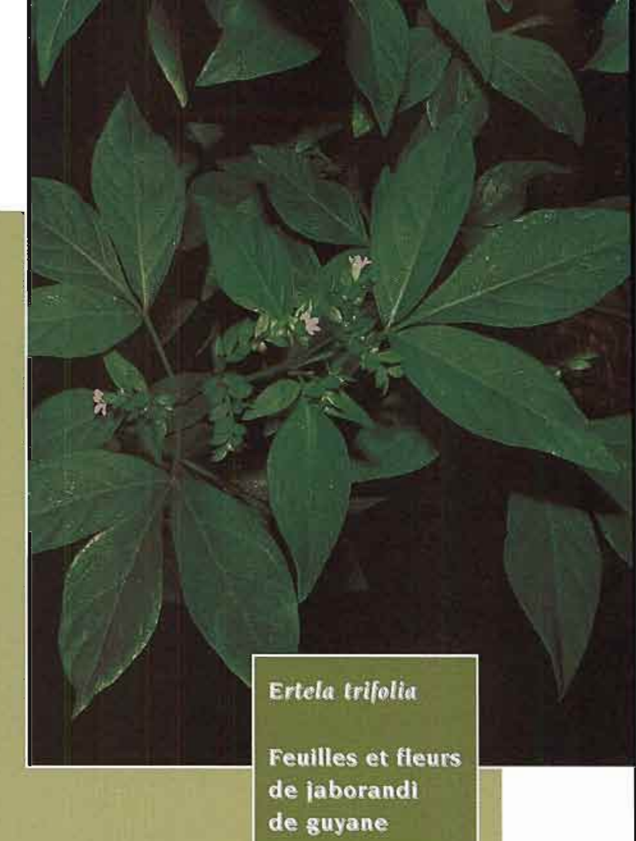
Noms vernaculaires
Créole : jaborandi (DEVEZ, 1932).
Wayãpi : ka'a malaka.
Palikur : bukuyuvya.
Portugais : jaborandi-do-Pará, alfavaca-de-cobra, alfavaca-decobra.

Écologie, morphologie
Sous-arbrisseau commun dans le sous-bois des forêts secondaires.

Collections de référence
Grenand 660, 1074, 1581 ; Prévost 3427.

Emplois
Il semble que l'usage de cette plante ait actuellement disparu de la médecine créole. DEVEZ (1932) la qualifiait pourtant de *jaborandi de Guyane*, quoique selon CORRÊA ([1926] I, 1984) ses propriétés toniques, stimulantes et sudorifiques soient inférieures à celles des vrais *jaborandis* (*Pilocarpus* spp., Rutacées) du sud du Brésil.

Nous avons trouvé *Ertela trifolia* en usage seulement chez les Palikur pour soigner les céphalées en lavage externe avec la décoction des feuilles. Par ailleurs la plante entière pilée dans très peu d'eau jusqu'à obtenir une pâte avec un pied de *Petiveria alliacea* (Phytolaccacées) et des rameaux de *Mimosa pudica* (Mimosacées), est appliquée sur les douleurs d'origine magique envoyées par des chamanes malfaisants[1].



Ertela trifolia

Feuilles et fleurs de jaborandi de guyane

Étymologie

Wayãpi : de *ka'a*, « plante » et *malaka*, « hochet de chamane », « la plante hochet de chamane ». Les Wayãpi ne connaissent plus la raison de ce nom.
Palikur : de *bukuyuy*, « luciole » et *aβeya*, « plante », « la plante des lucioles » ; cet insecte est porteur de présage de maladie.

Chimie et pharmacologie

Une étude chimique détaillée de *Ertela trifolia* a été menée par l'équipe du Professeur Fourasté-Roy (1973). Plusieurs alcaloïdes furoquinoléiques (dictamnine, 6-méthoxy-7-hydroxy-dictamnine, arborinine, évoxine, haplopine, skimiamine) ont été mis en évidence dans les racines, les feuilles et les tiges. Les feuilles renferment en outre 0,4 à 0,5 % d'une huile essentielle jaune et fluide et les racines 0,10 à 0,15 %.

Note comparative

1. On retrouve des usages proches à ceux des anciens Créoles et des Palikur chez les Aluku, qui l'utilisent pour soigner les convulsions, les maux de tête, les courbatures, la fièvre, dont la fièvre paludique, ainsi que les douleurs abdominales (Fleury, 1991) et chez les Caboclos du bas Amazone et de la région de Santarém qui en usent tant contre les maux de tête que contre les étourdissements (Branch et Silva, 1983 ; Amorozo et Gély, 1988).

Zanthoxylum ekmanii (Urban) B. Alain

Rutaceae

Synonymie

Fagara ekmanii Urban.

Noms vernaculaires

Créole : zepini [zépini, lépini], bois piquant.
Wayãpi : sala'i.
Palikur : —
Portugais : tamanqueira (terme générique).

Écologie, morphologie

Arbre peu commun des forêts secondaires anciennes, des chablis et rarement de la forêt primaire[1].

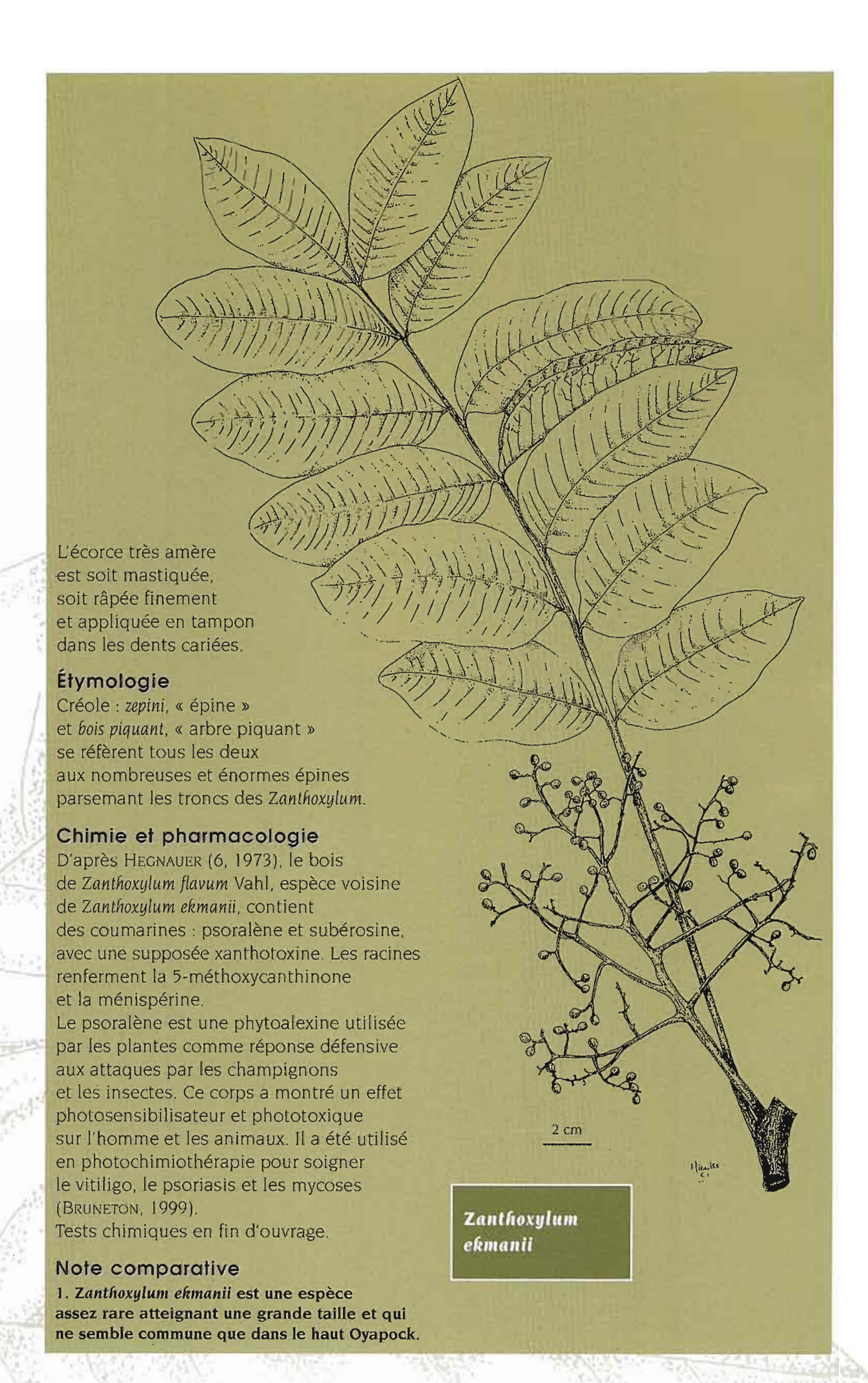
Collections de référence

Grenand 1558 ; Jacquemin 1750.

Emplois

Diverses espèces du genre *Zanthoxylum* sont signalées dans la littérature pour les propriétés médicinales de leurs écorces amères. En Guyane, il semble bien qu'elles puissent être indifféremment utilisées.

Les Wayãpi emploient l'espèce présente comme analgésique dentaire.



L'écorce très amère est soit mastiquée, soit râpée finement et appliquée en tampon dans les dents cariées.

Étymologie

Créole : *zepini*, « épine » et *bois piquant*, « arbre piquant » se réfèrent tous les deux aux nombreuses et énormes épines parsemant les troncs des *Zanthoxylum*.

Chimie et pharmacologie

D'après HEGNAUER (6, 1973), le bois de *Zanthoxylum flavum* Vahl, espèce voisine de *Zanthoxylum ekmanii*, contient des coumarines : psoralène et subérosine, avec une supposée xanthotoxine. Les racines renferment la 5-méthoxycanthinone et la ménispérine.
Le psoralène est une phytoalexine utilisée par les plantes comme réponse défensive aux attaques par les champignons et les insectes. Ce corps a montré un effet photosensibilisateur et phototoxique sur l'homme et les animaux. Il a été utilisé en photochimiothérapie pour soigner le vitiligo, le psoriasis et les mycoses (BRUNETON, 1999).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Zanthoxylum ekmanii

Note comparative

1. *Zanthoxylum ekmanii* est une espèce assez rare atteignant une grande taille et qui ne semble commune que dans le haut Oyapock.

Zanthoxylum pentandrum (Aubl.) R. Howard

Rutaceae

Synonymie

Fagara pentandra Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : bois zépine, bois piquant, zépini [zépini, lépini].
Wayãpi : sala'iu.
Palikur : wahinru.

Écologie, morphologie

Arbre des recrus forestiers reconnaissables aux grosses épines coniques du tronc.

Collections de référence

Jacquemin 1751 ; Moretti 1374 ; Sauvain 212.

Emplois

Pour les Créoles, même usage que *Zanthoxylum rhoifolium* et pour les Wayãpi, même usage que *Zanthoxylum ekmanii*[1].

Chimie et pharmacologie

Le bois de *Zanthoxylum pentandrum* renferme du lupéol et les alcaloïdes berbérine et magnoflorine.
Les écorces de tronc renferment de la magnoflorine, de la choline et un alcaloïde inconnu (VAN EIJK, 1962).
Pour les propriétés de la berbérine, se reporter à *Zanthoxylum rhoifolium*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. L'écorce de *Zanthoxylum pentandrum* est utilisée aux mêmes fins que les Wayãpi par les Yanomami du Brésil (MILLIKEN et ALBERT, 1996).

Zanthoxylum rhoifolium Lam.

Rutaceae

Synonymies

Fagara rhoifolia (Lam.) Engl. ;
Zanthoxylum perrottetii DC.

Noms vernaculaires

Créole : bois zépine, zépine tite feuille [zépini-ti-féy], bois piquant.
Wayãpi : —
Palikur : puduku wakãu.
Portugais : tamanqueira (terme générique).

Écologie, morphologie

Arbre petit à moyen des recrus forestiers, reconnaissable à son tronc épineux ; absent dans le sud-est de la Guyane.

Collections de référence

Grenand et Prévost 1988 ; Jacquemin 2650 ; Moretti 23 ; Prévost 3781.

Emplois

La décoction des écorces de tronc est utilisée en bain le plus chaud possible par les Créoles pour soigner les chancres vénériens ainsi que les éruptions de boutons sur les jambes des enfants.
On peut également compléter le traitement en buvant cette décoction très amère.
L'écorce macérée dans le vin ou le rhum est prise comme tonique amer, antipaludique et antiblennorragique[1]. Les Créoles emploient indifféremment les deux espèces de *Zanthoxylum* les plus communes en Guyane.

Chez les Palikur, la décoction de l'écorce prise en bain est efficace pour se débarrasser des *poux d'agouti* (*Schongastia guianensis*,

Trombiculidés) ; la même préparation est utilisée pour soigner la gale.
La décoction des racines à laquelle on ajoute des pelures de mangue (cf. *Mangifera indica*, Anacardiacées) est absorbée pour faciliter l'expulsion du placenta après l'accouchement.
Pour une autre utilisation médicinale, cf. *Picrolemma sprucei* (Simaroubacées).

Étymologie

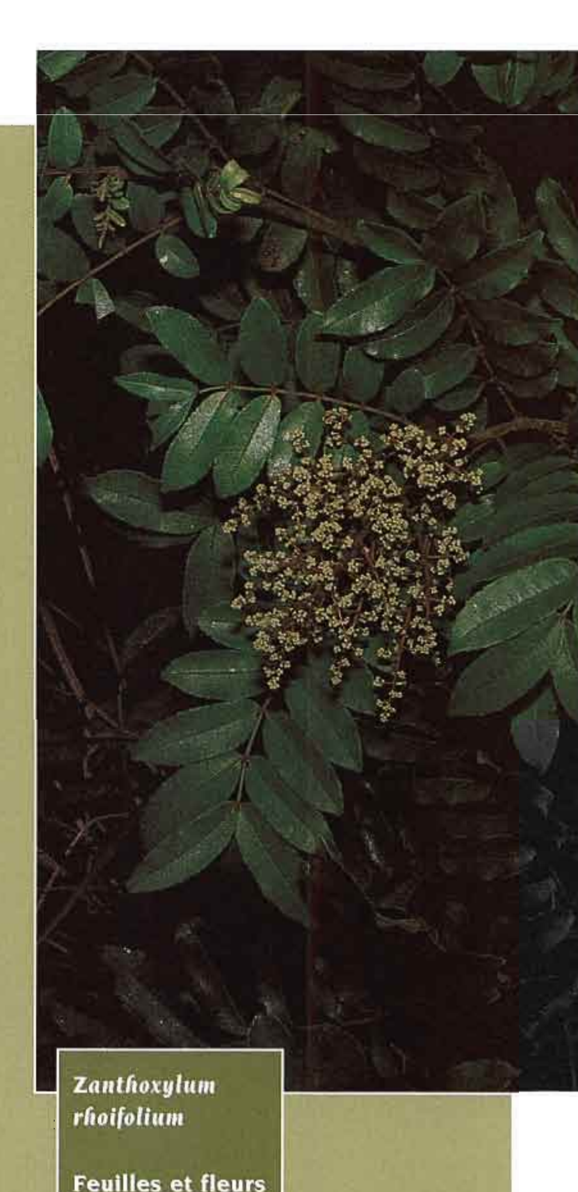
Créole : de *zépine*, cf. plus haut et *tite feuille*, car les feuilles sont plus petites que chez les autres *Zanthoxylum*.
Palikur : *puduku wakãu*, de *puduku*, « épine » et *wakawe*, « [branches] déliées », car on distingue bien les branches les unes des autres.

Chimie et pharmacologie

De *Zanthoxylum rhoifolium*, ont été isolés les alcaloïdes suivants : berbérine, allocryptopine, candicine, magnoflorine, N-méthyl canadine, N-méthyl isocorydine, N-méthyl thalicmidine et tembératine (MESTER, 1973).
La berbérine est un alcaloïde aporphinique assez répandu ayant des propriétés antibactériennes et antimalariques (MERCK, 1976). Elle est peu toxique et bien tolérée. L'allocryptopine diminue le rythme cardiaque et son action antifibrillaire a trouvé des applications cliniques (MANSKE et HOLMES, 5, 1955).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. DEVEZ (1932) indique pour cette espèce un usage identique chez les Créoles à celui de *Zanthoxylum ekmanii* pour les Wayãpi.



Zanthoxylum rhoifolium

Feuilles et fleurs de bois zépine

famille

Sapindaceae

Cupania hirsuta Radlk. Sapindaceae

Noms vernaculaires
Créole : gangouti [gangouti].
Wayãpi : kalima'ɨ, kalima'ɨ yowa.
Palikur : mbarui.

Écologie, morphologie
Petit arbre assez commun dans les forêts primaire et secondaire.

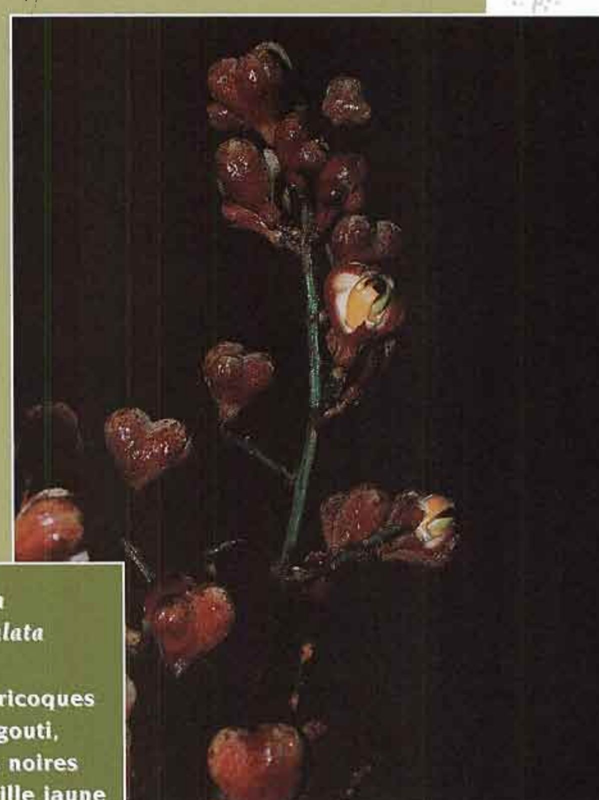
Collections de référence
Grenand 720 ; Jacquemin 1764 ; Lescure 502 ; Prévost et Sabatier 2792.

Emplois
Chez les Créoles, la décoction des seules feuilles écrasées ou associées à celles d'autres plantes, dont en particulier *Siparuna guianensis* (Monimiacées), est utilisée en bain fébrifuge[1].

Étymologie
Créole : de *gangouti*, « gant d'agouti », nom local de la « gaine féminine » parce que l'agouti a le ventre plat comme s'il portait une gaine et que le tronc de l'arbre présente des méplats.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative
1. Il est très probable que *Cupania scrobiculata* L.C. Rich (Grenand, 1281 ; Grenand et Prévost, 1987, Prévost 3471) soit également utilisé en raison de la confusion existant entre les deux espèces.



Cupania scrobiculata

Fruits tricoques de gangouti, graines noires avec arille jaune

Paullinia anodonta Radlk.

Sapindaceae

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : tapi'ipɨ.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Liane rare de la forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 1552 ; Jacquemin 1812.

Emplois
Cette espèce est utilisée par les Wayãpi comme *Philodendron linnaei* (Aracées).
Nous attirons l'attention sur l'arille blanche, abondante et sucrée de cette espèce qui n'est pas sans rappeler celle de la célèbre guarana (*Paullinia cupana* Kunth) dont la graine est riche en caféine (MORS et RIZZINI, 1966).

Étymologie
Wayãpi : de *tapi'i*, « tapir » (*Tapirus terrestris*) et *pɨ*, « pied » en raison de la ressemblance du sabot de l'animal avec le fruit de cette liane.

Chimie et pharmacologie
De la caféine a été trouvée dans plusieurs espèces du genre *Paullinia*, dont la guarana qui est à la base d'une boisson très appréciée (KARRER, 1, 1958), emblématique de l'Amazonie brésilienne.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Paullinia pinnata L.

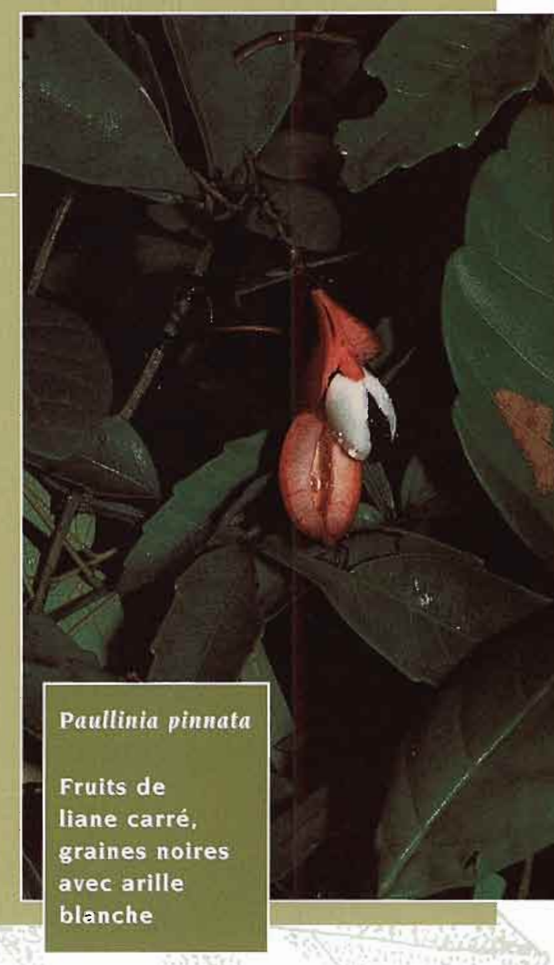
Sapindaceae

Noms vernaculaires
Créole : liane carré (VELLARD, 1942) (peu usité).
Wayãpi : —
Palikur : kahapta.
Wayana : kutupu.
Portugais : cururu-ape, cipó-timbo.

Écologie, morphologie
Liane cosmopolite commune en forêt secondaire et en végétation ripicole.

Collections de référence
Berton 6 ; Moretti 3 ; Prévost 3638.

Emplois
L'usage ichtyotoxique de cette liane, principalement de ses fruits, est connu de quelques habitants de la Guyane, en majorité créoles[1].



Paullinia pinnata

Fruits de liane carré, graines noires avec arille blanche

Chez les Palikur, la tige de la liane écrasée et préparée en décoction, donne un liquide rouge utilisé pour soigner les aphtes en bain de bouche[2] ; la même préparation est bue en cas de ménorragie ou pour soigner le diabète (BERTON, 1997). On prépare également un charme protecteur avec la sève extraite de la tige écrasée dont émane une odeur forte.

Chimie et pharmacologie

Les propriétés ichtyotoxiques et moussantes des Sapindacées sont dues à des saponines à génines triterpéniques. Les génines les plus fréquentes sont l'hérédagénine, l'acide oléanoïque et d'autres acides comme l'acide serjanique (DELAUDE, 1993).

Notes comparatives

1. Aux Antilles, selon de nombreux témoignages, elle était employée par les esclaves pour empoisonner les rivières : « On prépare les semences en les écrasant puis en les malaxant avec de la *moussa* [farine de maïs] ou de la cassave [farine de manioc] » (DESCOURTILZ, 1827-1833). L'usage comme ichtyotoxique dans les rivières mais aussi en mer est aussi signalé par le père LABAT (1742). L'illustration et la description de l'usage des fruits (appelés « pois » par l'auteur) comme ichtyotoxique, permettent d'identifier à coup sûr cette plante. Le même auteur signale également l'usage du suc des feuilles comme cicatrisant.

2. Cet usage est à rapprocher de celui de *Paullinia capreolata* (Aubl.) Radlk. par les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana comme désinfectant des plaies et des coupures (VAN ANDEL, 2000).

Serjania grandifolia Sagot.

Sapindaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : kutupu.
Palikur : —
Portugais : turari, cipó-timbo.

Écologie, morphologie

Grosse liane peu commune de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 275, 1127 ; Jacquemin 1889.

Emplois

Cette liane est utilisée comme ichtyotoxique par les Wayãpi. Les tiges épaisses sont battues, laissant s'échapper une sève qui rougit au contact de l'eau. L'effet est assez tardif mais réputé mortel pour les poissons à qui il ne laisserait aucune chance. Pour cette raison, ils ne l'utilisent plus que rarement et toujours dans les mares laissées par la décrue du fleuve et destinées à s'assécher[1].

Étymologie

Wayãpi : le mot *kutupu* est un emprunt aux langues de la famille Karib, puisqu'il signifie « colonne vertébrale » en kali'na. L'aspect côtelé des jeunes tiges des *Serjania* et de *Paullinia pinnata* est en effet assez suggestif.

Chimie et pharmacologie

Cf. à *Paullinia pinnata*.
Les tests chimiques que nous avons effectués montrent que cette espèce est riche en tanins condensés et en saponines. Il est vraisemblable que son activité ichtyotoxique soit due à l'association de ces deux substances. Les propriétés antifongiques de la sève de certains *Serjania* seraient confirmées et justifieraient son usage dans le traitement des affections fongiques de la peau (BOURDY, 1999).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

**1. Nous avons trouvé d'autres *Serjania* et *Paullinia* ichtyotoxiques chez les Wayana et les Kali'na de Guyane et de Surinam (MORETTI et GRENAND, 1982).
En Guyana, la décoction des fragments de tige est bue contre l'impuissance sexuelle et celle des feuilles pour soigner le muguet des enfants (VAN ANDEL, 2000).
Chez les Tacana, la sève de *Serjania elliptica* Rusby est utilisée pour soigner les microfilaires (BOURDY *et al.*, 2000).**

Urvillea ulmacea Kunth

Sapindaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : sipaɨpo sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane fine et rare de la végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 504 ; Jacquemin 1862.

Emplois

Chez les Wayãpi, les tiges de cette liane sont écrasées et préparées en décoction bue comme antidiarrhéique.

Étymologie

Wayãpi : de *sipa ɨpo*, « autre liane, (*Paullinia plagioptera* Radlk., Sapindacées) » et *sili*, « fine » en raison de sa taille plus modeste.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

famille

Sapotaceae

Chrysophyllum cainito L. Sapotaceae

Noms vernaculaires

Créole : caïmite [kaymit], pomme étoilée, jaune d'œuf (AUBLET, 1775)[1].
Wayãpi : —
Palikur : —
Portugais : caimito.

Écologie, morphologie

Arbre cultivé originaire des Antilles. Il n'est fréquent qu'en basse Guyane.

Collections de référence

Prévost et Sabatier 3577 ; Prévost 4067.

Emplois

Les Créoles préparent en décoction avec un nombre impair de feuilles (9 ou 11) une boisson hypoglycémiante.
À Iracoubo, l'infusion de la plantule est considérée comme cholagogue (LUU, 1975)[2].



Chrysophyllum cainito

Fruits comestibles de caïmite (ou pomme étoilée)

Chimie et pharmacologie

Les feuilles renferment de la myriatine ainsi que des triterpènes non identifiés (KING, 1959). Les tests que nous avons effectués sur le lyophilisat d'une décoction de feuilles fraîches ont montré la présence d'alcaloïdes en faible quantité.
Ce même lyophilisat est dénué d'activité hypoglycémiante.

Notes comparatives

1. Aujourd'hui, *jaune d'oeuf* s'applique plutôt à une autre Sapotacée, *Pouteria macrophylla* (Lam.) Eyma.
2. La même espèce est aussi réputée comme antidiabétique aux Antilles (FOURNET, 1978) et le latex est utilisé pour soigner les mycoses inguinales chez les Yukuna de Colombie (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).
On remarquera que la famille des Sapotacées, présentant pourtant une extrême diversité en Amérique tropicale, ne renferme que peu de plantes médicinales.

Micropholis longipedicellata Aubr.

Sapotaceae

Noms vernaculaires

Créole : zolive (terme générique).
Wayãpi : —
Palikur : mpitit waʃiune, mpitit ahavukune.

Écologie, morphologie

Grand arbre rare de la forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 1779.

Emplois

Cette espèce, pour laquelle nous sommes insuffisamment documentés, est indiquée par les Palikur comme souveraine, en traitement long, contre le diabète. L'écorce gorgée de latex sert à préparer des décoctions buvables.

Étymologie

Créole : *zolive*, du français « olive », s'applique à diverses Sapotacées, le plus souvent comestibles.
Palikur : de *mpitit*, « terme générique pour plusieurs arbres » et *waʃiune*, « des collines » ou *ahavukune*, « de la grande forêt », en raison de son habitat.

Pradosia huberi (Ducke) Ducke

Sapotaceae

Synonymie

Glycoxylon huberi Ducke

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : ã maruibika.
Portugais : pracuúba-de-leite, pau-doce, casca-doce.

Écologie, morphologie

Grand arbre rare de la forêt primaire humide[1].

Collections de référence

Grenand 1839 ; Jacquemin 2266 ; Prévost et Moretti 4198.

Emplois

Les Palikur ont remarqué que le goût de l'écorce gorgée de latex de cet arbre évoluait rapidement vers le sucré au contact de la salive. Lorsque les jeunes filles avaient leurs premières règles, on leur frottait cette écorce sur la bouche, afin d'annuler l'action négative des règles qui peuvent

faire « tourner » certaines préparations culinaires et tout particulièrement la bière de manioc (*cachiri*). Le latex, mélangé à une boisson quelconque, sert à combattre l'anorexie, à raison d'une prise chaque matin pendant quinze jours[2].

Étymologie

Palikur : de *ã*, « arbre », *marui*, contraction de *maruwa*, « bon goût », *bi*, « bouche » et *ka*, morphème permissif, « ce qui permet à la bouche d'être douce ».

Chimie et pharmacologie

Avec l'équipe de Delaveau, nous avons isolé quatre flavonoïdes responsables de la saveur sucrée et astringente des écorces de tronc : il s'agit du dihydro-2, 3 myricétol 3 a-L-rhamnoside, de l'astilbine, de l'engélitine et d'un flavanonol libre, le dihydro-2, 3 myricétol (JACQUEMIN *et al.*, 1985).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Il s'agit d'une espèce amazonienne (Amapá et Pará) atteignant dans le bas Oyapock sa limite septentrionale.
2. Au Brésil, l'IEPA délivre un phytomédicament à base d'écorce de cette espèce comme auxiliaire du traitement des gastrites. L'écorce, sous forme de thé, est employée comme anti-inflammatoire.
En Guyana, l'écorce de *Pradosia schomburgkiana* (A. DC) Cronq. ssp. *schomburgkiana* est un médicament majeur contre la tuberculose (VAN ANDEL, 2000).

famille

Scrophulariaceae

Bacopa monnieri (L.) Wettst.

Scrophulariaceae

Synonymie

Bramia monnieri (L.) Drake.

Noms vernaculaires

Créole : ti quinine [ti-kinin].
Wayãpi : —
Palikur : —
Créole antillais : petite véronique[1] (FOURNET, 1978).
Portugais : bacopa.

Écologie, morphologie

Herbe introduite d'Extrême-Orient, cultivée dans certains jardins créoles où elle devient actuellement rare[2].

Collections de référence

Moretti 264 ; Oldeman et Burgot 3908 ; Prévost et Moretti 3933.

Emplois

Les Créoles préparent avec la plante entière une tisane très amère qui, prise avec un peu de sel, est fébrifuge et antipaludique.

Étymologie

Créole : *ti quinine*, « petite quinine », en référence à son amertume et à son utilisation comme antipaludique.

Chimie et pharmacologie

En Inde, le *brahmi* préparé avec cette plante est un remède ayurvédique réputé, employé comme tranquillisant, pour les troubles du système nerveux, l'insomnie, le traitement de l'épilepsie, l'asthme et comme diurétique. Ses propriétés ont suscité de nombreuses études menées par les équipes indiennes. Les propriétés anxiolytiques ont été démontrées et font l'objet de spécialités commercialiées en Inde qui améliorent les performances cérébrales (BHATTACHARYA et GHOSAL, 1998). Enfin, elle aurait des propriétés antiparalytiques (SINGH et DHAWAN, 1982). Les principes actifs sont des saponines du type dammarane, bacoside A, B et D (SARASWATI *et al.*, 1996a et b). Leur teneur est variable selon les saisons (RASTOGI *et al.*, 1994). Malgré sa vaste répartition et sa grande réputation en médecine ayurvédique, cette plante n'a jamais été signalée à notre connaissance pour ses usages médicinaux en Amérique tropicale. Aussi son usage en Guyane doit-il être souligné, surtout au regard des propriétés établies de cette plante qui mériteraient un plus grand intérêt.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Rappelons que les véroniques de France (*Veronica* spp., Scrophulariacées) sont toutes des plantes médicinales stomachiques, sudorifiques, toniques... (RAMEAU *et al.*, 1989).
2. Elle semble en effet tomber dans l'oubli ; en 2000, il fut difficile d'en trouver quelques pieds dans les jardins cayennais.

Capraria biflora (L.) Wettst.

Scrophulariaceae

Noms vernaculaires

Créole : thé pays [dité-péyi].
Créole antillais : thé Guadeloupe.
Wayãpi : —
Palikur : kawi βey.
Portugais : cha-de-Marajó.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale commune, souvent protégée, dans la région littorale.

Collections de référence

Grenand 1741 ; Jacquemin 2073 ; Moretti 895 ; Prévost 3660.

Emplois

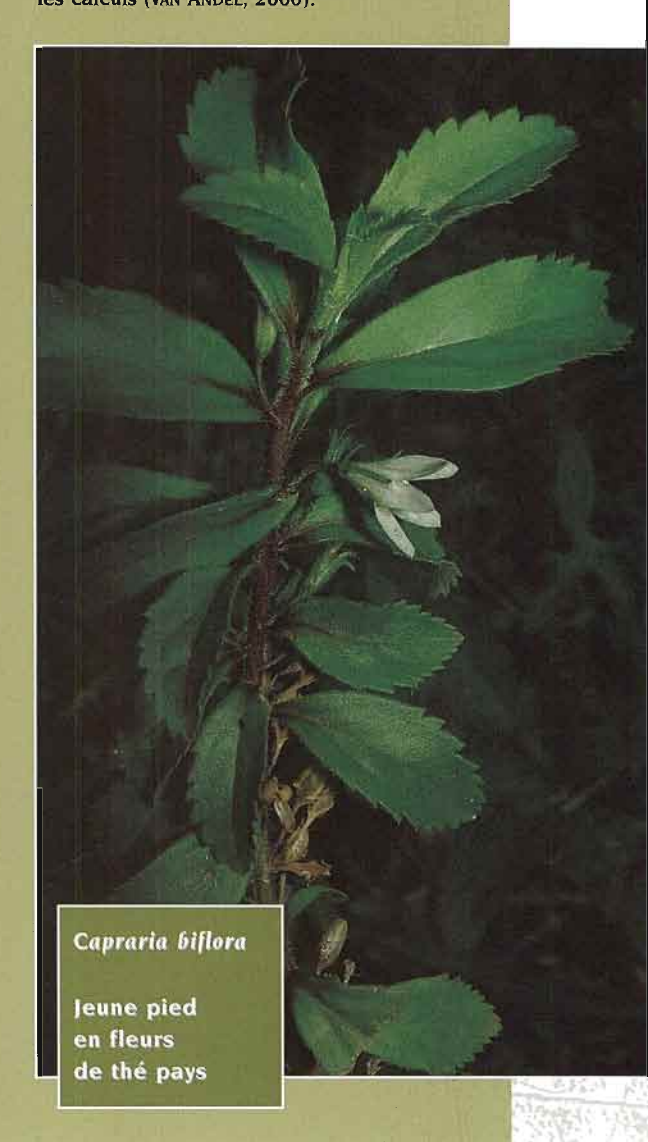
C'est probablement l'un des remèdes créoles les plus appréciés.
L'infusion de la plante entière est calmante, cholagogue et digestive.
Elle aurait de surcroît une action antispasmodique mise à profit en particulier après une purge violente.
Les feuilles pilées, salées et humectées de rhum ou de vinaigre, sont placées dans un linge et appliquées en cataplasme sur le front pour calmer les céphalées.
Enfin, la décoction des bourgeons ou le jus extrait des feuilles pilées est employée comme collyre[1].
Pour l'usage chez les Palikur, cf. *Chenopodium ambrosioides* (Chénopodiacées).

Chimie et pharmacologie

Les propriétés antimicrobiennes et analgésiques de la biflorine isolée de cette espèce expliquent bon nombre des usages de ce remède fort estimé dans toute l'Amérique latine et dans les Caraïbes (Mors *et al.*, 2000).
Plusieurs sesquiterpènes dénommés caprariolides A, B, C et D ont été isolés des parties aériennes : les deux premiers sont très actifs contre *Formicarius elegantulus*, le plus grand ravageur de la patate douce (*Ipomoea batatas* (L.) Lam.) (Collins *et al.*, 2000).

Note comparative

1. Cet usage se retrouve aux Antilles (Wong, 1976). À la Dominique, les Caraïbes utilisent la plante en décoction antidiarrhéique (Hodge et Taylor, 1957). Au Venezuela, la décoction de la plante entière est aussi un remède contre la diarrhée et les flatulences (Delascio Chitty, 1985).
En Guyana, la décoction est bue pour soigner les calculs (van Andel, 2000).



Capraria biflora

Jeune pied en fleurs de thé pays

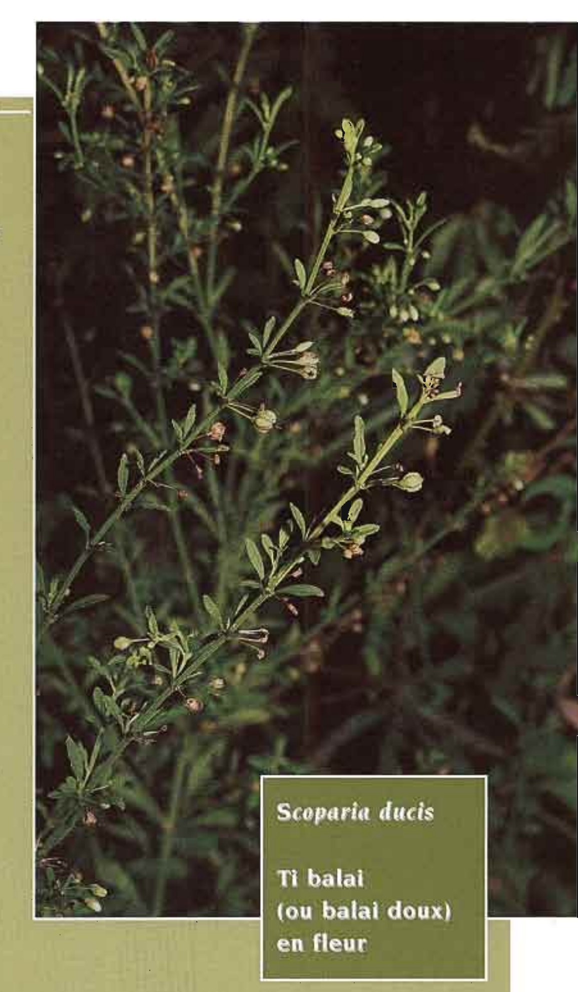
Scoparia dulcis L.
Scrophulariaceae

Noms vernaculaires
Créole : ti balai [ti-balé], balai doux.
Wayãpi : —
Palikur : asaribnã.
Portugais : vassourinha.

Écologie, morphologie
Petite herbe rudérale pan-tropicale, commune dans la basse Guyane. Elle est parfois protégée.

Collections de référence
Grenand 1608, 1688 ; Jacquemin 2071 ; Prévost 3866.

Emplois
Cette plante médicinale connaît de très nombreuses applications parmi la population créole de Guyane[1]. Le jus obtenu par expression des parties aériennes ou la décoction des rameaux feuillus sont mélangés au lait maternel comme antivomitif pour les nourrissons. L'infusion des feuilles ou des parties aériennes donne une tisane bue contre les migraines ou comme purge. Utilisée en bain, elle *rafraîchit* les éruptions cutanées du type bouton de chaleur. Pour soigner la sinusite, on fume les feuilles et les rameaux séchés mêlés au tabac, ou bien on prise la macération dans l'alcool du même mélange[2].
Dans ce dernier cas, le tabac est parfois remplacé par de la cendre de bois bien blanche (cf. *Quararibea duckei*, Bombacacées). Les feuilles sèches sont également utilisées par les toxicomanes comme succédané de la marijuana (*Cannabis sativa* L., Cannabinacées) et certains revendeurs les mélangent à celles de cette drogue.
Chez les Palikur, les parties aériennes sont utilisées soit en emplâtre, soit en décoction. La décoction est prise en bain fébrifuge ou pour laver les fronts douloureux.
Les emplâtres sont appliqués sur le front contre les céphalées. Enfin, en cas de métrorragie (écoulements sanguins hors menstruations) on prépare une décoction avec la plante entière, associée facultativement selon Berton (1997) à *Sphagneticola trilobata* (Astéracées) ou à *Eleutherine bulbosa* (Iridacées), à laquelle on ajoute une cuiller à café de sel ; ce remède est pris trois fois par jour en petite quantité, jusqu'à cessation de l'affection.



Scoparia ducis

Ti balai (ou balai doux) en fleur

Étymologie
Les trois noms vernaculaires cités signifient « balai » ou « petit balai », en raison de l'usage fait des plantes sèches, ce qui peut suggérer un probable phénomène de diffusion culturelle.

Chimie et pharmacologie
L'espèce renferme une saponine et un alcaloïde, la scoparine (Bouquet et Debray, 1974). Barros (*in* Kerharo et Adam, 1974) a mis en évidence une assez forte toxicité de l'extrait aqueux des racines par voie intrapéritonale, l'extrait alcoolique n'étant pas toxique. Des produits assez communs dans les plantes ont été isolés, comme le sitostérol, le mannitol et l'acide

bétulinique. Un nouveau produit, la 6-méthoxybenzolinone, a été identifié, possédant des propriétés hypotensives et antidiabétiques (CHEN et CHEN, 1976).

Notes comparatives

1. Les vertus médicinales très nombreuses de cette espèce sont reconnues un peu partout sous les tropiques. Citons à titre d'exemple le cas des Caboclos du Pará qui en mangent les feuilles crues pour faciliter la digestion (FURTADO *et al.*, 1978) ; ceux du Rio Madeira ou de la région de Santarém en boivent l'infusion pour soigner l'érysipèle et les hémorroïdes (BRANCH et SILVA, 1983 ; DI STASI *et al.*, 1994) ; les Caraïbes de la Dominique en font une tisane purgative prise après l'accouchement (HODGE et TAYLOR, 1957). En Guyana, entre autres usages, elle est utilisée comme antipaludique, en association avec les feuilles d'avocat (*Persea americana* P. Mill., Lauracées) ou pour soigner les *maladies de cœur*, en association avec les feuilles de corossol (*Annona muricata*, Annonacées) selon VAN ANDEL (2000).

2. Cet usage est à mettre en parallèle avec celui de la décoction des feuilles et des racines par les Tacana pour soigner les maladies respiratoires (BOURDY *et al.*, 2000).

famille

Simaroubaceae

La famille des Simaroubacées est bien connue pour fournir des drogues très amères, utilisées en médecine populaire comme vermifuges, amoebicides, antipaludiques, toniques amères ; elles sont inscrites dans de nombreuses pharmacopées. C'est ainsi qu'en Guyane, si l'on se réfère à l'ensemble des ethnies, la plupart des espèces présentes sont utilisées. La plus connue est *Quassia amara*, désignée dans la *Pharmacopée française* sous le nom de *Quassia du Surinam*.

Les principes amers, appelés quassinoïdes, possèdent *in vitro* des propriétés antivirales (PIERRE *et al.*, 1980) et antipaludiques (TRAGER et POLONSKY, 1981). Ils possèdent également d'autres propriétés pharmacologiques : la glaucarubinone a été employée avec succès sur l'homme contre *Entamoeba histolytica*. Mais c'est surtout l'activité antileucémique de ces quassinoïdes qui a retenu l'attention de nombreux chercheurs (POLONSKY 1973, 1985). Enfin, ils possèdent également des propriétés insecticides (ODJO *et al.*, 1981).

Les études chimiques et pharmacologiques que nous avons menées en collaboration avec l'équipe de Polonsky de l'ICNS-CNRS ont été réalisées alors que les connaissances sur cette famille étaient encore fort incomplètes, la taxonomie ancienne et confuse. La plupart des espèces étudiées ont changé de nom depuis la parution des études chimiques et pharmacologiques, en raison des révisions taxonomiques récentes. Nous suivons ici la classification de THOMAS (1985).

Picrolemma sprucei Hook. f.

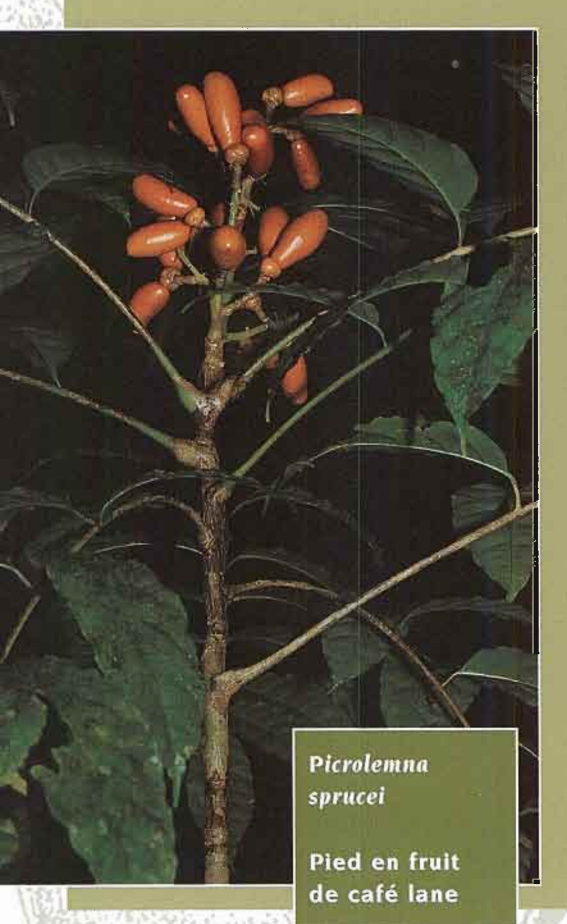
Simaroubaceae

Synonymie
Picrolemma pseudocoffea Ducke,

Noms vernaculaires
Créole : café lane (St Georges).
Wayãpi : —
Palikur : tuu kamwi.
Portugais : caferana, falsa-quina.

Écologie, morphologie
Arbuste du sous-bois de la forêt primaire. Nous ne l'avons rencontré en Guyane que dans la région du bas Oyapock, où il forme d'abondants petits peuplements[1].

Collections de référence
De Granville 4275 ; Grenand et Prévost 2017 ; Moretti 1153.



Picrolemna sprucei

Pied en fruit de café lane

Emplois
Dans la région où il croît, cet arbuste est connu pour ses propriétés fébrifuges et antipaludiques. Pour les Créoles comme pour les Palikur, l'écorce de tige, associée souvent à celle de *Zanthoxylum rhoifolium* (Rutacées) est préparée en décoction.
Le breuvage amer est consommé à raison d'une prise matinale quotidienne[2].
Selon les Créoles, trois copeaux macérés dans un peu de rhum constituent un breuvage qui, pris à raison d'un petit verre tous les matins pendant trois jours, est un puissant vermifuge et antidysentérique.
Chez les Palikur, la décoction amère des rameaux feuillus ou la macération de huit feuilles dans une bouteille de rhum soigne le diabète en traitement long.
Un traitement plus complexe consiste à préparer une décoction de trois feuilles de la présente espèce, associées dans les mêmes proportions avec les feuilles de cotonnier (cf. *Gossypium barbadense*, Malvacées) et de *Potalia amara* (Loganiacées).
On la boit tous les matins à jeun ainsi que, séparément, une décoction d'écorce de *Tabebuia serratifolia* (Bignoniacées).

Étymologie
Créole : altération du portugais du Brésil *caferana*, « faux café », en raison de la forme des fruits. Palikur : de *tuu*, « arbres *Talisia* spp. » et *kamwi*, « qui ressemble », par référence à l'aspect des fruits ; *tuukamwi* étant aussi employé pour désigner des *Talisia* (Sapindacées) non comestibles, les Palikur précisant parfois, pour la présente espèce, *tuukamwi nawukaβey*, « le *tuukamwi* remède [contre la] fièvre ».

Chimie et pharmacologie
Nous n'avons pas trouvé de quinine, comme l'indiquait Altman (1956), mais un mélange d'alcaloïdes du type harmine, en très faible quantité avec un rendement en alcaloïdes totaux de 0,04 % (Moretti, résultats non publiés). Nous avons isolé deux quassinoïdes : l'isabrucéine B et

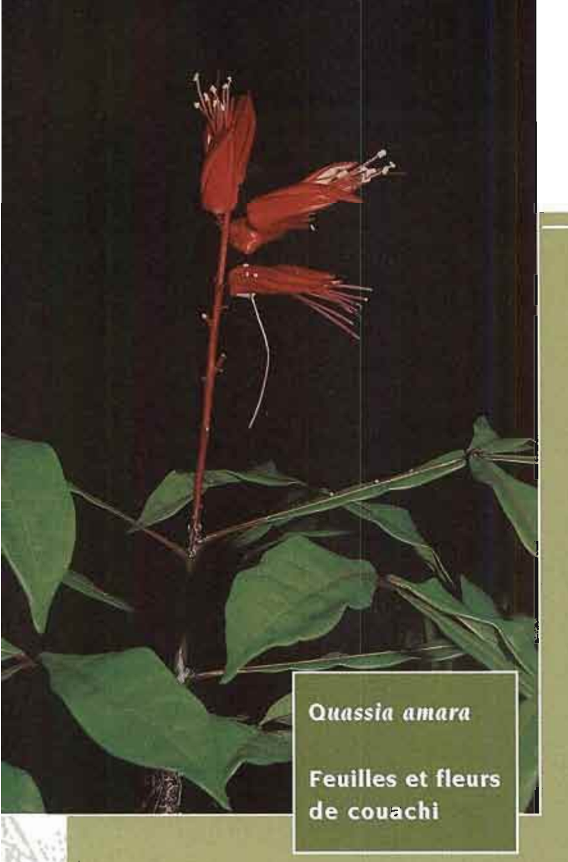
le sergéolide. Ce dernier est un nouveau quassinoïde qui possède une structure originale avec un cycle supplémentaire du type buténolide : il s'est avéré fortement actif sur la leucémie murine P 388, en même temps que très cytotoxique. Sa toxicité élevée en limite cependant les applications thérapeutiques (MORETTI *et al.*, 1982).
Nous avons aussi isolé des feuilles de cette espèce, un nouveau quassinoïde, le déacétylsergéolide, qui possède une remarquable activité sur divers types de tumeurs (POLONSKY *et al.*, 1984).
Depuis la parution de nos travaux, d'autres composés aux structures assez voisines ont été isolés par d'autres équipes.
Nous avons étudié l'activité antipaludique *in vitro* et *in vivo* du sergéolide.
Le produit inhibe *in vitro* la croissance de souches chloroquine sensibles et résistantes de *Plasmodium falciparum* à des doses très faibles (0,006 mg/ml).
In vivo, il est aussi actif sur le paludisme expérimental de la souris infectée par *Plasmodium berghei* (DE 50 = 0,26 mg/kg/j).
Cependant, ce produit s'avère, là encore, trop toxique, avec une DL 50 de 1,8 mg/kg, pour pouvoir être utilisé avec succès dans le traitement du paludisme (FANDEUR *et al.*, 1985).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Cette espèce semble par contre commune dans toute la basse Amazonie (ALTMAN, 1956).
2. Des usages identiques ont été signalés, sans localisation précise cependant, en Amazonie (LE COINTE, 1934).
Dans cette région, le nom de *caferana* est appliqué, en dehors de la présente espèce, à *Tachia guianensis* Aublet (Gentianacées) et à *Faramea* spp. (Rubiacées), ce qui peut entraîner des confusions au niveau des usages.
La décoction des feuilles et des racines sert également à soigner les inflammations d'estomac chez les Caboclos de la région de Santarèm (BRANCH et SILVA, 1983).

N. Witkowski

Picrolemma sprucei



Quassia amara

Feuilles et fleurs de couachi

Quassia amara L.

Simaroubaceae

Noms vernaculaires

Créole : couachi [bwa-kwachi], quinquina de Cayenne.
Wayãpi : —
Palikur : kwaʃβan.
Portugais : quina, quina-de-Caiena.

Écologie, morphologie

Petit arbre des forêts secondaires du littoral, il est parfois cultivé dans des jardins[1].

Collections de référence

Berton 46 ; Grenand 2118 ; Jacquemin 2242 ; Prévost 3514.

Emplois

Cet arbuste est bien connu des Créoles, qui lui attribuent des propriétés fébrifuges, toniques amères, vermifuges. Il nous a aussi été donné comme cholalogue. Cette drogue se prend en infusion[2]. On absorbe aussi comme vermifuge la macération de l'écorce de tige dans le rhum. Les feuilles frottées sur le corps ont la réputation d'être un répulsif contre les moustiques.
Pour un ultime usage, cf. *Tinospora crispa* (Ménispermacées).
Les Palikur se servent de l'écorce et des feuilles pour préparer une décoction très amère utilisée en bain non seulement pour éloigner divers parasites mais aussi pour se débarrasser d'eux, en particulier les *poux d'agouti* (*Schongastia guianensis*).
Pour soigner le paludisme (et aujourd'hui la dengue), ils utilisent le même bain que précédemment et absorbent, en petite quantité, la tisane amère préparée en décoction avec les feuilles et l'écorce.
Ce bain sert aussi à soigner la paralysie des membres inférieurs.
Pour un autre usage cf. *Geissospermum laeve* (Apocynacées)[3].

Étymologie

Créole et palikur : de *couachi* et *kwaʃ*, « coati (*Nasua nasua*) » et *βan*, « plante ». L'association de la plante à l'animal est sans doute due à la couleur rouge des fleurs de l'un et au pelage roux de l'autre.
Créole : *quinquina de Cayenne*, appellation due à son amertume et à son emploi comme fébrifuge, tout comme le quinquina.
Selon Stedman (1798), *Couachi* serait le nom d'un guérisseur saramaka exerçant à Paramaribo et qui aurait diffusé l'usage médicinal de cette plante.

Chimie et pharmacologie

Cette drogue est inscrite à la *Pharmacopée française* comme tonique amer. Les écorces renferment principalement deux quassinoïdes : néoquassine et quassine, et d'autres quassinoïdes mineurs. La quassine ne possède pas d'activité antitumorale marquée mais c'est un insecticide, utilisé et commercialisé, efficace contre les pucerons des arbres fruitiers (2 à 3 kg de copeaux dans 100 l d'eau, Notice du Service de la protection des végétaux, 1964).
Vis-à-vis des vertébrés, des essais réalisés sur le rat ont montré un effet de la quassine sur le système nerveux. Cependant, la toxicité de cette substance demeure modérée, comparée à celle des quassinoïdes des autres espèces citées, avec une dose létale 50 égale à 138 mg/kg par voie intraveineuse et 546 mg/kg par voie orale (Crosby, 1971).
La réputation de cette drogue comme antipaludique – elle fut même à certaines époques proposée en Europe en remplacement

du quinquina – n'a pas été confirmée, la quassine n'ayant pas d'activité antiplasmodiale (GURU *et al.*, 1983).

Notes comparatives

1. *Quassia amara* n'existe pas à l'état naturel en haute Guyane, où il est totalement ignoré des Amérindiens. Sur la côte, son statut de plante indigène reste douteux.

2. Ces usages sont anciens. LEBLOND, en 1797, écrit : « *Quassia amara* ; 3 pieds ; son écorce c'est un amère qui peut être employé comme stomachique et fébrifuge » (LEBLOND *in* POULIQUEN, 2001).

3. HECKEL (1897) signale que le bois amer de cet arbre « remplaçait le houblon dans la fabrication de la bière, surtout en Angleterre ».

Simaba cedron Planch. Simaroubaceae

Synonymie
Quassia cedron (Planch.) Baill.

Noms vernaculaires
Créole : wan édé.
Wayãpi : —
Palikur : timaaβain purubumna.
Aluku : wan ede.
Portugais : pau-para-tudo, serve-para-tudo.

Écologie, morphologie
Arbre ne dépassant généralement pas quinze mètres, assez fréquent en forêt primaire – dans le nord de la Guyane –, reconnaissable à son port rappelant celui des palmiers.

Collections de référence
Grenand 1911 ; Moretti 1120 ; Prévost et Sabatier 3839.

Emplois
Certains Créoles emploient les racines de cet arbre aux mêmes fins que celles de *Simarouba amara*, c'est-à-dire comme vermifuge, antipaludique et tonique amer. Les Palikur préparent avec l'écorce une décoction utilisée en bain pour soigner des éruptions cutanées d'origine diverses[1]. Pour favoriser l'accouchement, on place sous la moustiquaire de la parturiente une décoction fumante de la même écorce ; enfin, la même préparation, réputée très amère, est bue contre les fièvres palustres.

Étymologie
Palikur : de *timaaβain*, « support de la râpe à manioc », nom de l'arbre *Simarouba amara* et *purubumna*, « à grandes feuilles ».

Créole : emprunt à l'aluku *wan ede* (*wan*, « une » et *ede*, « tête », en raison du port de l'arbre).

Chimie et pharmacologie
Des fruits de cette espèce, fort réputés au Brésil comme alexitères[2], deux quassinoïdes, la cédronine et la cédronoline, ont été isolés (POLONSKY, 1973).
Nous avons vérifié les propriétés antipaludiques de la cédronine, principe actif largement majoritaire dans cette plante, que nous avons isolé des écorces de tronc d'un échantillon récolté en Guyane.
La cédronine est l'un des rares quassinoïdes ayant un squelette à 19 atomes de carbone, mais possédant aussi les éléments structuraux nécessaires à l'activité biologique.
L'activité cytotoxique mesurée sur cellules de mammifères (souche KB) est effectivement moins élevée que celle des quassinoïdes actifs en C_{20}. Ce composé manifeste une activité antipaludique *in vitro* et *in vivo* remarquable. Cependant la toxicité sélective de la cédronine sur les *Plasmodium*, comparée à celle sur cellules de mammifères, est moins favorable que celle obtenue avec la chloroquine diphosphate (MORETTI, 1994).

Notes comparatives
1. Un usage similaire a été noté chez les Urubu-Ka'apor (BALÉE, 1994).
2. Il nous paraît intéressant de reproduire ici ce qu'écrivait LE COINTE (1, 1922) à propos de cette espèce : « En Guyane Française, on dit merveille de ses propriétés thérapeutiques. Contre les morsures de serpent, les amandes seraient d'un effet infaillible ; on fait macérer, dans quatre cuillerées d'eau de vie, la pulpe de cinq à six amandes et l'on donne à boire

au malade la moitié du liquide, tandis qu'avec le reste, on maintient mouillé un linge appliqué sur la morsure. La convalescence est très rapide. L'étude des propriétés antivenimeuses de cette espèce mérite d'être entreprise. » Selon ce même auteur, les amandes seraient antidysentériques. Ce serait « un antipaludique plus efficace que la quinine ».

Pour ces dernières propriétés, se reporter au paragraphe introductif sur la famille et au commentaire chimique ci-dessus. L'usage des graines comme alexitère est également signalé au Venezuela (DELASCIO CHITTY, 1985) et l'usage antidysentérique a récemment été retrouvé chez les Caboclos du bas Amazone (AMOZORO et GÉLY, 1988).

Simaba guianensis Aublet ssp. *guianensis*[1]

Simaroubaceae

Synonymies

Quassia guianensis (Aubl.) Dietr., *Simaba cuspidata* Spruce ex Engl.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : wasaku sili.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Arbuste de sous-bois de la forêt primaire, dispersé mais assez commun.

Collections de référence

Grenand 491 ; Lescure 492 ; Moretti 838 ; Prévost et Grenand 957.

Emplois

Les Wayãpi considèrent cette plante comme un poison dangereux pour l'homme et le regroupent avec *Bonafousia morettii* (Apocynacées).

Étymologie

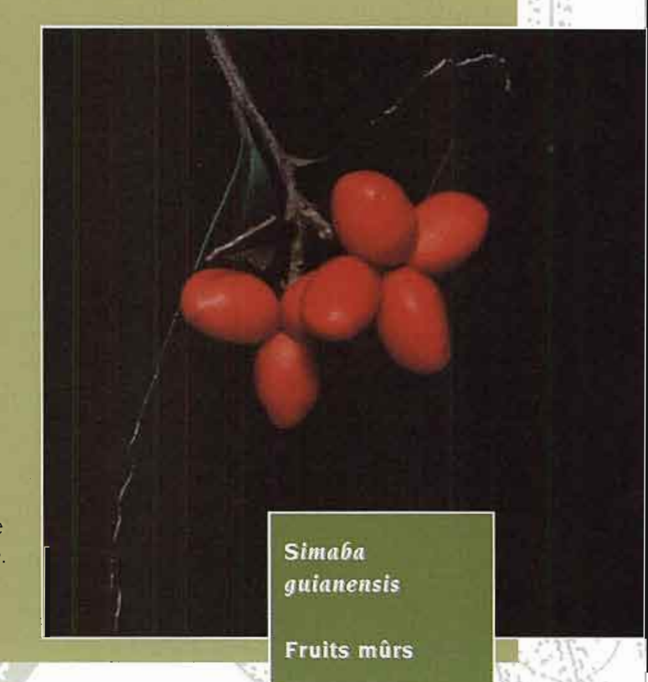
Wayãpi : de *wasaku*, « arbre *Hura crepitans* (Euphorbiacées) », également très toxique, et *sili*, « fin, petit ».

Chimie et pharmacologie

De cet arbuste, deux quassinoïdes ont été isolés : l'un est nouveau, le 6-a-tigloyloxychaparrine, l'autre est le 6-a-tigloyloxychaparrinone. Ces deux produits inhibent de façon significative la leucémie murine P 388 *in vitro*. Cependant, seul le premier est actif *in vivo* (POLONSKY *et al.*, 1980). Des alcaloïdes du type canthinone ont été isolés de la même espèce. Ces composés cytotoxiques ne peuvent cependant à eux seuls expliquer la grande toxicité que les Wayãpi attribuent à cette espèce, et il est possible que d'autres toxines soient présentes.
Deux autres quassinoïdes ont été identifiés dans *S. guianensis* : la gutolactone et la simalikalactone D, le premier étant nouveau et présentant une activité antipaludique marquée (CABRAL *et al.*, 1993).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

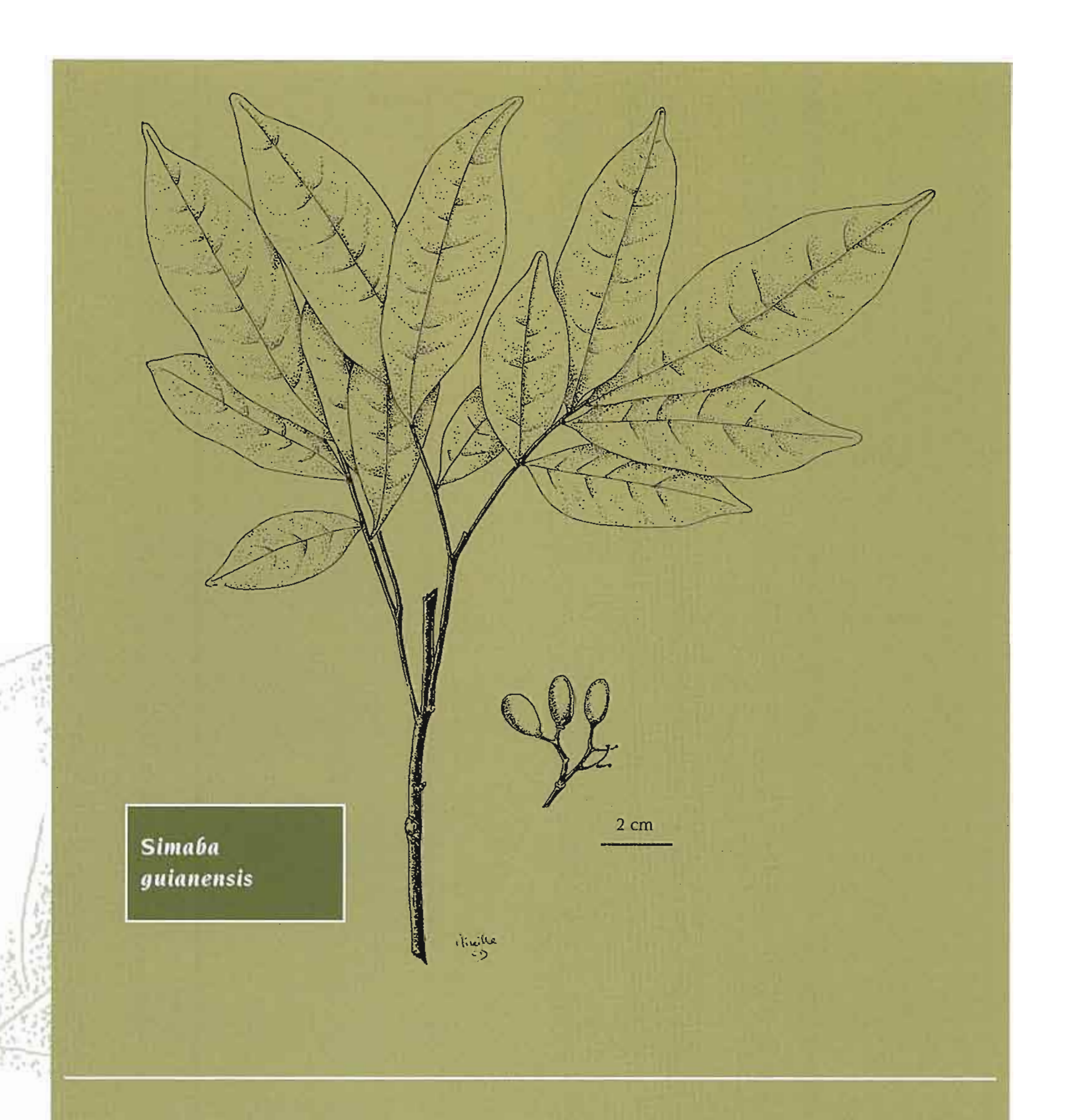
Note comparative

1. Le complexe *Simaba guianensis* a été divisé en plusieurs sous-espèces ; les collections d'herbier citées dans cet ouvrage ont été choisies comme collections de référence dans la diagnose de la sous-espèce *guianensis* par THOMAS (1985).



Simaba guianensis

Fruits mûrs



Simaba morettii C. Feuillet

Simaroubaceae

Noms vernaculaires

Créole : simarouba mâle |mal-simarouba|, courbaril savane.
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

Grand arbre assez rare de la forêt primaire[1].

Collections de référence

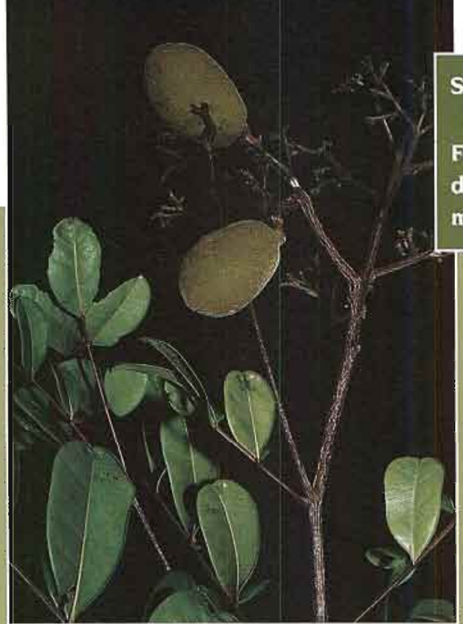
Moretti 1027, 1275.

Emplois

Les écorces très amères de ce grand arbre sont employées par les Créoles comme celles de *Simarouba amara*, c'est-à-dire comme vermifuge et antipaludique. La macération dans le rhum calmerait les douleurs dentaires.

Étymologie

Créole : *simarouba mâle*, de « simarouba », autre arbre de la même famille (*Simarouba amara*) et « *mâle* », en raison de son port altier, exceptionnel pour le genre.



Simaba morettii

Fruits immatures de simarouba mâle

Chimie et pharmacologie

Des écorces de racine de cet arbre, ont été isolés deux quassinoïdes nouveaux : le simarinolide et le guanepolide, ainsi que le simarolide, déjà isolé d'une autre espèce, *Simarouba amara*. Ils possèdent un squelette de base à 25 atomes de carbone (POLONSKY *et al.*, 1981). Les mêmes composés ont été isolés des fruits ainsi qu'un nouveau quassinoïde : le déacetysimarolide (Moretti et Polonsky, travaux non publiés). Contrairement aux autres quassinoïdes isolés à partir d'espèces guyanaises de Simaroubacées, ceux-ci se sont avérés inactifs sur la leucémie murine P 388.
Le simarolide n'a qu'une faible activité antiplasmodiale (TRAGER et POLONSKY, 1981). Les écorces de tronc et surtout de racine renferment aussi deux alcaloïdes du type harmine. Pour les autres activités biologiques des quassinoïdes, se reporter au paragraphe introductif sur cette famille.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette espèce n'a jusqu'à présent été trouvée que dans les forêts au sud de Sinnamary. Son identification botanique s'est avérée difficile en l'absence d'une révision récente du genre *Simaba*. Les premiers échantillons ont d'abord été identifiés par certains spécialistes des flores guyanaises comme *Simaba multiflora*, puis comme *S. orinocensis* Kunth, nom sous lequel les travaux chimiques ont été publiés. L'observation régulière pendant trois années de quelques arbres marqués a facilité la récolte d'un matériel végétal (fleurs, fruits, jeunes pieds) qui permit de séparer cette espèce des autres espèces de *Simaba* (FEUILLET, 1983).

Simaba orinocensis Kunth Simaroubaceae

Synonymies

Simaba multiflora Adr. Juss.[1] ;
Quassia multiflora (Adr. Juss.) Nooteboom ;
Simaba alata Maguire.

Noms vernaculaires

Créole : kanambouli.
Wayãpi : sokolo, paku akayu.
Palikur : kwepan.
Portugais : cajurana.

Écologie, morphologie

Arbre moyen à grand, assez commun en forêt et le long des berges des cours d'eau dans l'intérieur de la Guyane[2].

Collections de référence

Grenand 703, 1291, 1634 ;
Jacquemin 2328 ; Moretti 1073.

Emplois

Chez les Wayãpi, la décoction de l'écorce de tronc est utilisée en lavage externe contre les maux de tête.
Chez les Palikur, la décoction amère de l'écorce est, prise en tisane en traitement long, un remède contre le diabète.

Étymologie

Wayãpi : *paku akayu*, de *paku*, « poisson *Myleus pacu* » et *akayu*, « pomme cajou » ; les poissons pacous raffolent de ces fruits, acides et juteux comme ceux de l'anacardier ou pommier cajou.
Créole : emprunt à l'aluku *kanãbuli*, lui-même emprunté au wayana (Karib) *kanapali*, désignant la même plante.
Palikur : de *kwep*, « divers arbres *Licania* » et *βan*, « feuille », en raison de la ressemblance des feuillages et de l'écorce.

Chimie et pharmacologie

Un nouveau quassinoïde, le karinolide, a été isolé à côté de la 6-α-sénécioyloxychaparrine et de la 6-α-sénecioyloxychaparrinone, décrits peu de temps auparavant par WATT *et al.* (1978). Ces chercheurs avaient aussi trouvé de la chaparrinone. Enfin, un alcaloïde, la 9-méthoxycanthinone a aussi été isolé et identifié (POLONSKY *et al.*, 1982). Les trop faibles rendements en quassinoïdes obtenus avec cette espèce ne nous ont pas permis de tester leurs activités antitumorales. Reprenant cette étude à grande échelle, l'équipe de ARISAWA *et al.* (1983) a évalué l'activité antitumorale de ces produits, à l'exception du karinolide, extraits d'un échantillon de plus de 300 kg de bois récolté au Pérou. À cette occasion, deux nouveaux alcaloïdes du type canthinone ont été isolés ainsi que la scopolétine et un lignane.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. *Simaba multiflora* Adr. Juss. a été confondu avec *Simaba guianensis* pour la première fois dans la *Flora Brasiliensis* où ENGLER (1874) mit à tort ces deux espèces en synonymie. Cette confusion est due en grande partie aux carences des diagnoses des espèces incriminées. En dépit de la mise au point de SANDWITH (1929) sur cette question rétablissant les deux espèces, elle persiste encore chez certains auteurs et dans certains herbiers. Par ailleurs, *Simaba multiflora* est maintenant mis en synonymie avec *S. orinocensis*, suivant les règles d'antériorité (THOMAS, 1985). Cette nouvelle classification a été jusqu'à présent peu prise en compte dans les publications scientifiques.
2. La répartition de l'espèce est assez diffuse, bien qu'il ne s'agisse pas d'une espèce rare. Le fruit drupacé est comestible, quoique un peu astringent ; les Amérindiens de haute Guyane et les Aluku s'en servent fréquemment comme appât pour la pêche.

Simarouba amara Aublet Simaroubaceae

Synonymie

Quassia simarouba L.f.

Noms vernaculaires

Créole : simarouba [simarouba].
Wayãpi : ɨwẽ'ɨ.
Palikur : tima aβain.
Portugais : marupa, paraíba.

Écologie, morphologie

Arbre moyen à grand, typique des vieilles forêts secondaires mais parfois présent en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 535 ; Jacquemin 1428, 1984, 2069, 2243 ; Moretti 1340.

Emplois

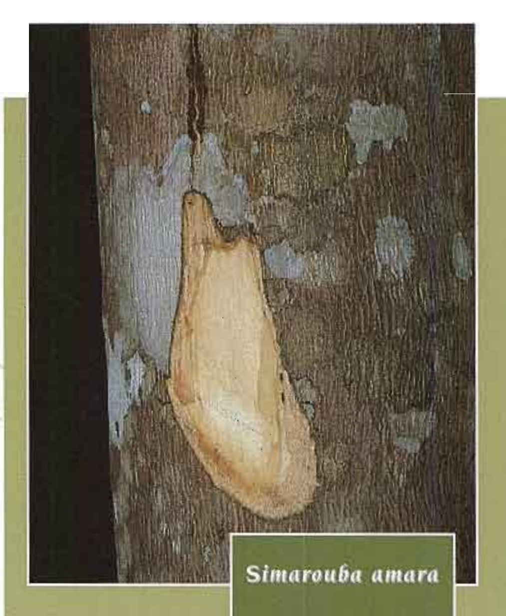
Cet arbre est bien connu des Créoles.
La macération des écorces, très amères, dans le rhum est prise comme tonique amer, antidysentérique[1] et antipaludique. Les Palikur ont adopté ce dernier usage mais, en décoction, lui préfèrent *Simaba cedron*. Cependant, la prise régulière de la macération dans le rhum aurait une action préventive contre le paludisme.

Étymologie

Créole : *simarouba*, du kali'na (Karib) *asumaipa*, désignant la même espèce.
Wayãpi : de *ɨwesẽ*, « râpe à manioc » et *ɨ*, « arbre », « arbre pour les râpes à manioc ». Palikur : de *timaa*, « râpe à manioc », et *aβain*, « lieu de », « ce avec quoi on fait les râpes à manioc ». Ces deux dernières appellations font référence à l'excellence de ce bois pour y enchâsser des éclats de roche ou des fragments métalliques afin de fabriquer des râpes à manioc.

Chimie et pharmacologie

Un quassinoïde, le simarolide, a été isolé dès 1961. Polonsky et Jacquemin ont repris l'étude de cette drogue, sur des échantillons



Simarouba amara

Tronc incisé de simarouba

dûment identifiés et ont décrit deux quassinoïdes à squelette à 20 atomes de carbone : 2'-acétylglaucarubine et 13, 18-déhydroglaucarubinone. Ce dernier inhibe de façon significative la leucémie murine lymphocitique P 388. En revanche, on ne note aucune trace de quassinoïde en C_{25} comme le simarolide. Ce type de composé semble caractéristique de l'espèce *Simaba morettii* (cf. *supra*), ce qui suggère une possible confusion, lors de la récolte de l'échantillon étudié en 1961 par Polonsky entre *Simarouba amara* et *Simaba morettii*.
Ont aussi été isolés 4 triterpènes : la mélianone, la 21, 20-anhydromélianone, l'oxo- 3-tirucalla-7, 24-diène et le dioxo-3, 21-tirucalla-7, 24-diène (POLONSKY *et al.* 1976, 1977 et 1978).
Cette espèce renferme enfin un alcaloïde, la 5-hydroxycanthine-6-one (LASSAK *et al.*, 1977).
L'extrait méthanolique des fruits de S. *amara* est actif *in vitro* sur une souche de *Plasmodium falciparum* résistante à la chloroquine. L'activité est concentrée dans l'extrait chloroformique duquel 4 quassinoïdes ont été isolés : ailanthinone, 2'-acétyle glaucarubinone, holacanthone et la glaucarubinone. Ces mêmes extraits réduisent *in vivo* de 30 à 50 % la parasitémie de souris impaludées, à la dose de 600 à 900 mg/kg/j., sans qu'aucune mortalité n'apparaisse à ces doses chez les souris, cela malgré la toxicité connue de ces quassinoïdes. Ces résultats obtenus par GUPTA *et al.* (1995) au Panama tendent à justifier l'usage de cette drogue comme antipaludique.
Les essais insecticides que nous avons effectués ont montré que les écorces de tige de cette espèce ont une activité larvicide sur *Aedes aegypti* (Moretti, travaux non publiés).
Les propriétés insecticides peuvent être attribuées aux dérivés de la glaucarubinone. Ce quassinoïde présente, sur *Locusta migratoria*, une DL 50 de 4,5 mg par gramme d'insecte, activité comparable, sinon meilleure à celle des pyrèthres (ODJO *et al.*, 1981).
In vitro, la glaucarubinone inhibe de façon significative la croissance de *Plasmodium falciparum* à la dose de 0,006 mg/ml (TRAGER et POLONSKY, 1981). Par ailleurs la glaucarubinone a été employée avec succès sur l'homme contre *Entamoeba histolytica*.

Note comparative

1. Selon JOUSSET (1870), l'écorce de racine est tonique, amère et antidysentérique : « Pour l'obtenir, après avoir fait de larges incisions sur la racine, on bat cette écorce jusqu'à ce qu'elle se détache elle-même, en ayant soin d'éviter le suc laiteux, âcre et corrosif, qui jaillit de tous côtés pendant ce travail ».
Selon DESCOURTILZ (1835), « l'écorce de cet arbre fut, dès 1713, introduite en Europe » ; elle était connue des habitants de Cayenne et de la Guyane qui l'employaient comme le spécifique des flux dysentériques. « Elle aurait été employée avec succès par Antoine de Jussieu dans la grande épidémie qui se déclara en 1718.
Quoique l'écorce des racines soit généralement plus estimée, on se sert néanmoins de l'écorce de l'arbre et de son bois râpé, mais à double dose. Le *simarouba* se rencontre fréquemment aux Antilles ».

famille

Smilacaceae

Smilax spp.

Smilacaceae

Noms vernaculaires

Créole : liane bagotte [yann-bagòt], bagou [bagou, yann-bagou], salsepareille [chassepareille].
Wayãpi : yũ apekã.
Palikur : barakut.
Aluku : aguwago maka.
Portugais : japecanga, salsa.

Écologie, morphologie

Lianes épineuses communes en forêt primaire, en forêt secondaire et dans les zones rudérales.

Collections de référence

Cf. note 1.

Emplois

La salsepareille est aujourd'hui une plante bien oubliée, alors qu'elle fut au cours des siècles passés ardemment recherchée pour ses propriétés antisyphilitiques. LE COINTE (1, 1922) indique qu'entre 1870 et 1920, c'est par tonnes que les fines racines sèches étaient exportées chaque année de Belém et de Manaus. L'ensemble des sources, à l'instar des vendeuses créoles du marché de Cayenne, attribuent à la macération et à la décoction des racines de salsepareille une action dépurative, en sus de pouvoirs strictement antisyphilitiques, (DEVEZ, 1932 ; MORS et RIZZINI, 1966 ; SILVA *et al.*, 1977).

Plus rustiquement, les Créoles des communes utilisent la décoction des feuilles soit en bain comme défatigant, soit en breuvage comme fébrifuge.

En revanche, chez les Amérindiens qui nous occupent, il en va tout à fait différemment puisque les Wayãpi se contentent d'insister sur le caractère venimeux des longues épines noires ; quant aux Palikur, ils l'utilisent dans la préparation d'un diabolique aphrodisiaque : la racine tubéreuse est grattée ou écrasée et préparée en décoction. Lorsque l'ébullition est atteinte, on ajoute coup sur coup la racine de *Ptychopetalum olacoïdes* (Olacacées), un clou chauffé à blanc et un sexe mâle de coati (*Nasua nasua* L.), animal réputé pour ses activités sexuelles débordantes. Le tout est soigneusement remué ; le liquide refroidi est filtré et versé dans une bouteille. Pendant une semaine, ce breuvage est consommé à raison d'une cuillerée par jour ; le reste sert à frictionner les organes sexuels masculins[2]. C'est une préparation dangereuse, réservée en théorie aux hommes d'âge mûr.

Étymologie

Les divers noms créoles et portugais cités ci-dessus recouvrent en général et selon les régions de nombreuses espèces parmi lesquelles seules *Smilax papyracea* Duhamel (en synon. *Smilax longifolia* L. C. Rich.),

Smilax pseudosyphilitica Willd et *Smilax officinalis* Poepp., ont eu une réelle importance économique. Par ailleurs, les noms de *salsa* ou de *salsepareille* sont nettement réservés aux racines sèches et les noms de *japecanga* et *liane bagotte* aux plantes *in situ*.
Wayãpi : de *yũ* , « épine », *ape*, « dos » et *ãkã*, « tête », « la [liane] épineuse qui a ses têtes sur le dos », parce que les épines sont disposées en couronne à chaque nœud (*tête*) sur la tige (*dos*). Palikur : amalgame de *arakut*, « nœud » et de *aβutga*, « épine », « épines aux nœuds », pour les mêmes raisons que ci-dessus.

Chimie et pharmacologie

Les extraits fluides servent de véhicule favorisant l'absorption d'autres substances. Les principes actifs sont des saponosides stéroïdiques dont le plus important est le sarsasaponoside (KARRER, 1958). Les salsepareilles ont aussi été utilisées pour leurs propriétés anti-inflammatoires et dans le traitement de diverses maladies de la peau, telles la lèpre et le psoriasis.

Notes comparatives

1. Les espèces collectées par notre équipe, bien que cette liste ne soit pas restrictive, sont :

- **Grenand 336, 991, *Smilax schomburgkiana* Kunth ;**
- **Grenand 646, *Smilax syphilitica* Willd. ;**
- **Grenand 1428, *Smilax quinquenervia* Vell. ;**
- **Haxaire 542, *Smilax cordato-ovata* L. C. Rich. ;**
- **Jacquemin 2081, *Smilax cuspidata* Poir.**
- **Prévost 370, *Smilax pseudosyphilitica* Kunth.**

2. L'usage comme aphrodisiaque de *Smilax schomburgkiana* Kunth, en association avec d'autres plantes, est également signalé chez les Amérindiens et les Créoles du nord de la Guyana (VAN ANDEL, 2000), ainsi que chez les Aluku (FLEURY, 1991).



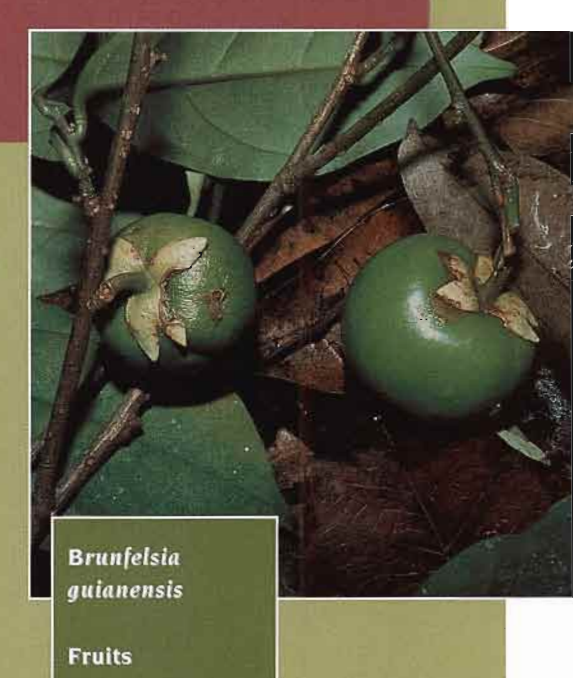
***Smilax* sp.**

Feuilles et fruits d'une liane bagotte

famille

Solanaceae

Brunfelsia guianensis Benth. Solanaceae



Brunfelsia guianensis

Fruits

Noms vernaculaires

Créole : graine macaque.
Wayãpi : manaka.
Palikur : impukiu ahigidi.
Portugais : manaca.

Écologie, morphologie

Arbuste à petit arbre des forêts primaire et secondaire.

Collections de référence

Grenand 793, 1950 ; Moretti 1219 ; Sastre 4751.

Emplois

Chez les Palikur, l'écorce, séchée et fumée en cigarette, est considérée comme un hallucinogène, utilisé par les chamanes en association avec *Bonafousia macrocalyx* (Apocynacées)[1].

Étymologie

Wayãpi : le mot tupi *manaka* est attesté dans toute l'Amazonie brésilienne pour désigner le genre *Brunfelsia*. Palikur : de *impukiu*, « arbuste *Bonafousia macrocalyx* » et *ahigidi*, « compagnon », en raison de leur utilisation associée.

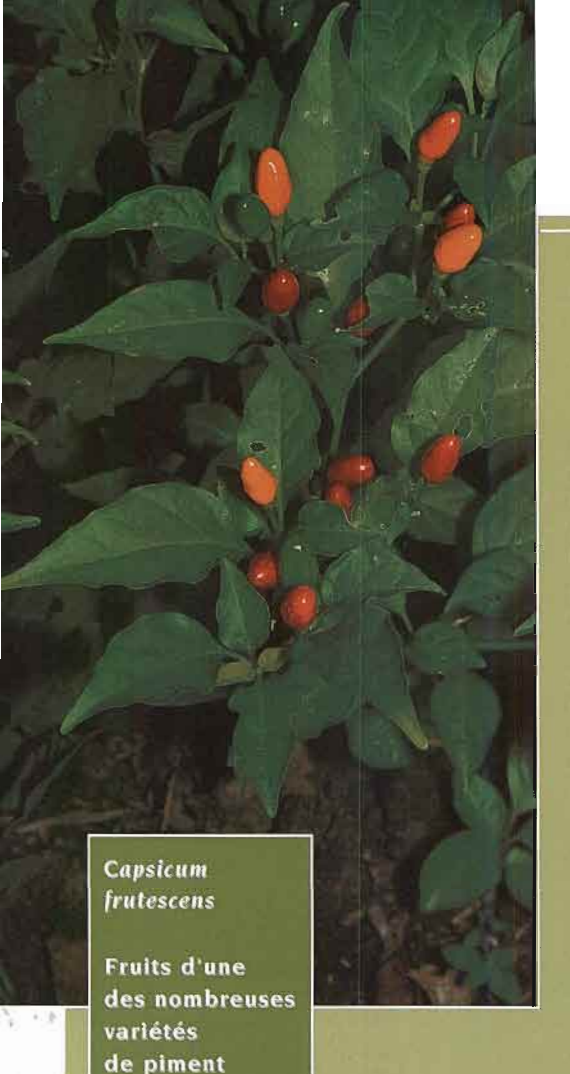
Chimie et pharmacologie

L'emploi d'autres *Brunfelsia* comme drogues psychotropes en Amazonie occidentale a déjà été signalé plusieurs fois et divers constituants ont été isolés (SCHULTES et HOFMANN, 1973 ; SCHULTES, 1979 ; PLOWMAN, 1977).

Les analyses que nous avons effectuées en laboratoire sur la présente espèce ne nous ont pas permis de tirer de conclusion sur la présence de composés psychotropes. En particulier, nous n'avons pas trouvé d'alcaloïde selon les procédés d'extraction habituels employés au laboratoire (extraction par le chloroforme alcalin et extraction par le méthanol).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. LE COINTE (I, 1922) indique pour cette espèce : « racine purgative et antisyphilitique ; contre rhumatisme, une cuillère de racine râpée, bouillie dans 400 grammes d'eau, 2 fois par jour ; vénéneuse en dose élevée, elle provoque la léthargie ». Cet effet mérite pour le moins d'être mis en parallèle avec l'usage qu'en font les Palikur.



Capsicum frutescens

Fruits d'une des nombreuses variétés de piment

Capsicum frutescens L.
Solanaceae

Noms vernaculaires
Créole : piment [piman][1].
Wayãpi : k ɨ ɨ̃y.
Palikur : atit.
Français : piment, poivre de Cayenne.
Portugais : pimenta.

Écologie, morphologie
Arbuste cultivé, commun partout en Guyane.

Collections de référence
Prévost 1348, 4157 ; avec en outre de nombreux herbiers des différentes variétés.

Emplois
Plante américaine mondialement connue comme condiment pour son goût qualifié de fort et de brûlant, le piment, comme le manioc, le roucou, le coton ou le tabac, est profondément lié aux cultures amérindiennes. Son rôle dans le folklore est également important et de nombreux auteurs (dont nous ne ferons pas ici la revue) ont insisté sur son rôle magique ou plus simplement rituel. On notera simplement que sa consommation est souvent interdite en cas de maladie ou lors de l'accouchement.
Chez les Créoles, le fruit sert à soigner la maladie du porc domestique appelée *zampan cochon*, caractérisée par un envahissement de la gorge par des filaments blancs. Pour la soigner, on badigeonne le fond de la gorge avec une tige de maïs sur laquelle on a frotté des piments.
Chez les Wayãpi, nous avons trouvé cette plante associée à la préparation du curare (cf. *Strychnos guianensis*, Loganiacées), à celle d'un remède pour tuer les *Larvae migrans* ou microfilaires (cf. *Begonia glabra*, Bégoniacées) et enfin pour soigner les furoncles (cf. *Bellucia grossularioides*, Mélastomatacées).
Chez les Palikur, les feuilles préparées en décoction salée sont utilisées en gouttes pour soigner les conjonctivites ou en cataplasme pour cicatriser les plaies[2] ou l'herpès.

Chimie et pharmacologie
Le fruit est riche en vitamine c et caroténoïdes colorants. La saveur piquante est due à un amide, la capsaïcine ; ce composé possède des propriétés antibactériennes et hypocholestérolémiantes et potentialise l'action des barbituriques (ROBINEAU *et al.*, 1999).

Notes comparatives
1. Les usages concernant *Capsicum frutescens* s'appliquent aussi à *Capsicum annuum* L. et *Capsicum chinense* Jacq., ces trois espèces formant un complexe botanique (PICKERSGILL, 1984). Les variétés de piment se rattachant à ces trois espèces semblent innombrables ; rien qu'en Guyane, on n'en compte pas moins d'une centaine (Godon, Cirad, *comm. pers.*).
2. Ce dernier usage est aussi signalé chez les Caboclos du Pará (FURTADO *et al.*, 1978) et les Caraïbes de la Dominique (HODGE et TAYLOR, 1957) pour soigner blessures, plaies et tumeurs. Cette indication est à rapprocher de l'effet révulsif de la capsaïcine (PARIS et MOYSE, 1971). Enfin la décoction des feuilles est utilisée comme antivomitif chez les Kali'na (AHLBRINCK, [1931] 1956).

Cestrum latifolium Lam. Solanaceae

Synonymies

Cestrum oliganthum Dunal ;
Cestrum prieurei Dunal.

Noms vernaculaires

Créole : bitayouli petites feuilles [bitayouli-ti-féy].
Wayãpi : —
Palikur : tukwa etni.
Sranan tongo : bitawiri.

Écologie, morphologie

Arbuste commun en forêt secondaire dans la région côtière.

Collections de référence

Grenand 1586, 3102 ;
Jacquemin 1872 ;
Oldeman et Burgot 2868 ;
Prévost 3961.

Emplois

Les feuilles pilées avec un peu d'eau servent à préparer un gargarisme très amer utilisé par les Créoles pour soigner les maux de gorge[1].
Pour les Palikur, il s'agit d'une plante magique servant à éloigner les maléfices des habitations.

Étymologie

Créole : de *bitayouli*, altération du sranan-tongo *bitawili*, une autre plante (*Solanum leucocarpon*, cf. *infra*), et *ti-fèy*, « petites feuilles », en raison de la différence de la taille des feuilles.
Palikur : de *tukwa*, « tourterelle (*Columba cayennensis*) » et *etni*, « sa possession ». L'oiseau consomme les baies.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Si divers *Cestrum* sont bien utilisés en Amérique tropicale comme remède (sédatifs, antirhumatismaux, etc.), divers auteurs insistent également sur leur toxicité, en particulier pour *Cestrum coriaceum* Miers et *Cestrum salicifolium* Kunth (Le Cointe, 1934 ; Mors et Rizzini, 1966).



Cestrum latifolium

Fleurs de bitayouli petites feuilles ; les feuilles froissées dégagent une très mauvaise odeur

Cyphomandra endopogon Bitter

Solanaceae



Cyphomandra endopogon

Fruits de mavévé chien : les feuilles dégagent aussi une odeur fétide

Noms vernaculaires

Créole : mavévé chien [mavévé-chien][1].
Wayãpi : uluwu kãsĩ.
Palikur : isuu aβeya.

Écologie, morphologie

Petit arbre des clairières de la forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 808, 1112 ; Jacquemin 1758.

Emplois

Pour les Créoles, cf. *infra* à *Solanum leucocarpon*.

Chez les Wayãpi, la décoction des feuilles et des tiges sert à protéger les enfants (risque de fièvre) après la violation par leur père d'un interdit de chasse concernant le vautour. La préparation est utilisée en bain. Elle est également valable, quoique dans une moindre mesure, pour les adultes atteints par la fièvre.

Chez les Palikur, l'écorce et les feuilles, écrasées et mises à macérer pendant trois jours, servent à préparer un shampooing pour lutter contre la calvitie.

La décoction de l'écorce utilisée en bain sert à retarder le veillissement de la peau chez les personnes âgées[2].

Cette espèce est aussi à la base d'un charme, utilisé par les deux sexes, pour séduire un futur conjoint.

Étymologie

Wayãpi : de *uluwu*, « vautour pape » et *kãsĩ*, « musc », en raison de l'odeur forte émanant de tous les organes de la plante.
Palikur : de *isuu*, « vautour pape » et *aβeya*, « plante », pour la même raison que précédemment.

Chimie et pharmacologie

Les espèces de ce genre contiennent une coumarine, la scopolétine (HEGNAUER, 6, 1973). On y trouve aussi des glucoalcaloïdes, comme dans le genre *Solanum*. Cf. *infra* à *Solanum americanum*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. *Cyphomandra endopogon*, et *C. tegore* sont confondus par les Créoles sous le nom de *mavévé-chien* ; même nom et même usage créole pour *Solanum leucocarpon*.

2. Dans la région d'Iquitos, *Cyphomandra endopogon* est utilisé pour soigner une maladie de peau nommée *siso* (BOHS, 1989).

Cyphomandra tegore (Aubl.) Walp.

Solanaceae

Synonymie

Solanum tegore Aublet.

Collections de référence

Haxaire 565 ; Grenand 337 ; Grenand et Prévost 1968 ; Prévost et Grenand 929, 937.

Emplois

Cette espèce est confondue avec *Cyphomandra endopogon* par l'ensemble des ethnies étudiées.

Markea coccinea L.C. Rich.

Solanaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : ka'i witoto[1].
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane fine, assez commune en forêt primaire.

Collections de référence

Haxaire 1040 ; Grenand 413 ; Jacquemin 1551.

Emplois

Chez les Wayãpi, les parties aériennes de cette plante, préparées en décoction, sont utilisées en bain pour protéger les enfants (risque de dépérissement progressif), lorsque leur père a violé un interdit de chasse sur le capucin brun ; cet interdit fait partie des précautions à prendre après la naissance.
Par ailleurs, les fleurs longues et colorées sont données à sucer aux nourrissons qui prennent mal le sein.

Étymologie

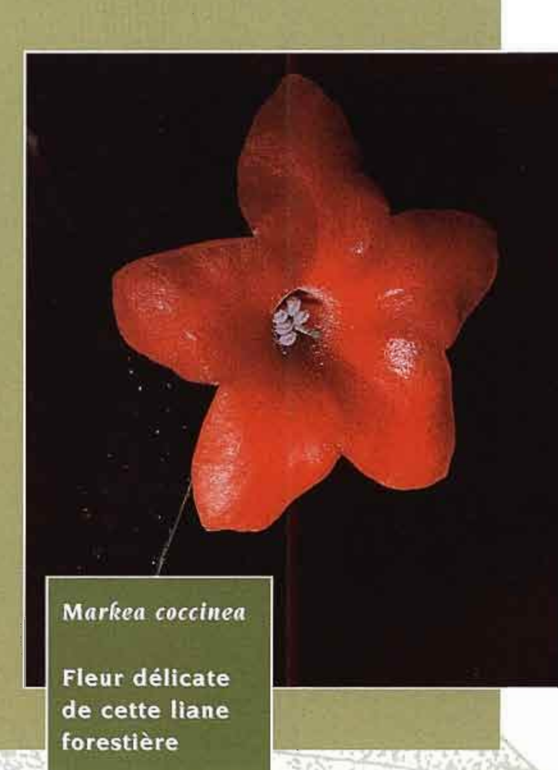
Wayãpi : de *ka'i*, « singe capucin brun (*Cebus apella*) » et *witoto*, terme spécifique pour désigner « le pénis des singes ». La plante est ainsi nommée en raison de la forme et de la couleur de sa fleur.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. La plante est totalement confondue sous le même nom avec une espèce plus rare, *Markea sessiliflora* Ducke (Lescure 376).

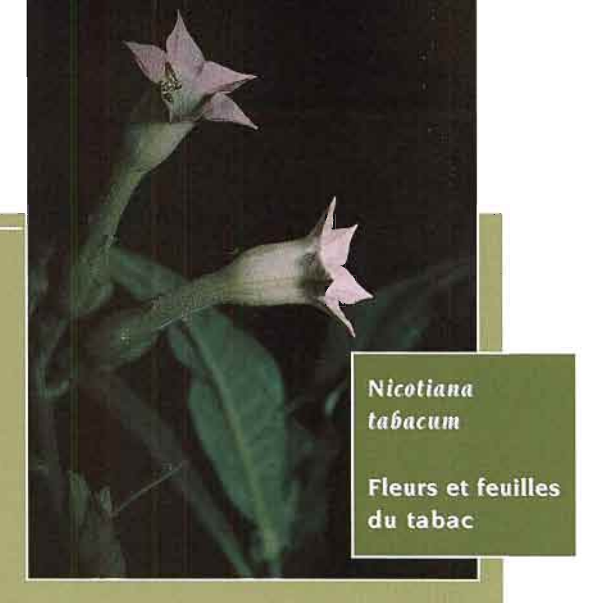


Markea coccinea

Fleur délicate de cette liane forestière

Nicotiana tabacum L.

Solanaceae



Nicotiana tabacum

Fleurs et feuilles du tabac

Noms vernaculaires

Créole : tabac [tabak].
Wayãpi : makule.
Palikur : aig.
Brésilien : fumo, tabaco.

Écologie, morphologie

Grande plante herbacée cultivée surtout chez les Amérindiens[1].

Collections de référence

Berton 201 ; Haxaire 774 ; Prévost 1286.

Emplois

Il s'agit sans nul doute d'une des plantes les plus célèbres héritées du monde amérindien et son utilisation comme narcotique (cigare, jus de tabac vert) a été discutée à propos du chamanisme (cf. 2e partie, p. 66). Pour une utilisation proche du jus de tabac chez les Créoles, cf. *Quararibea duckei* (Bombacacées).
Le tabac peut également être utilisé comme remède et les populations de Guyane illustrent bien ce cas :
Les Créoles associent les feuilles sèches à *Scoparia dulcis* (cf. Scrophulariacées), cependant que les Wayãpi utilisent le goudron de nicotine pour asphyxier les larves de ver macaque (*Dermatobia hominis*, Cuterebridés) qui parasitent la peau des hommes, des chiens et des grands mammifères. Lorsque la larve a lâché prise, elle est extraite par pression.
Les Palikur font du tabac un usage plus diversifié. Ils utilisent abondamment les feuilles vertes comme cholagogue : la décoction de deux feuilles est suffisante pour calmer une crise de foie.
Deux feuilles vertes chauffées à la flamme sont, utilisées en cataplasme, un remède contre les céphalées[2]. Une seule goutte de jus de tabac vert constitue un collyre puissant.
Enfin, nous décrivons à *Rhabdadenia biflora* (Apocynacées), son utilisation contre les piqûres de raie.

Chimie et pharmacologie

D'après Paris et Hurabielle (1981), la teneur des feuilles en matières minérales est très élevée (15 à 20 %) ; il s'agit surtout de phosphates et de nitrate de potassium.
Les feuilles renferment des acides organiques : malique, citrique et nicotinique ; des acides phénols : caféique et chlorogénique ; des polyphénols : flavonoïdes et coumarines, des traces d'huiles essentielles, des bases volatiles, etc. Enfin, elles contiennent de 1 à 10 % d'alcaloïdes, dont le principal est la nicotine avec de petites quantités de nor-nicotine et d'anabasine.
La nicotine est un poison du système nerveux central et du système nerveux autonome : elle a une action ganglioplégique se traduisant par une activité au niveau des systèmes sympathiques et parasympathiques avec stimulation initiale des récepteurs suivie d'une inhibition. La dose mortelle chez l'homme est de 0,06 g. La mort survient par paralysie respiratoire et cardiaque.
La nicotine est également un irritant pour les muqueuses et un toxique vis-à-vis des animaux à sang froid. Cette dernière propriété l'a fait utiliser autrefois comme anthelminthique et parasiticide en usage externe, mais ce dernier emploi est surtout exploité en agriculture (Bezanger-Beauquesne *et al.*, 1975).

Notes comparatives

1. Le tabac, qu'il se trouve près des habitations ou dans les abattis, exige un sol riche et bien nettoyé par le feu. Il nécessite un désherbage constant. Il n'est jamais étêté comme dans les cultures industrielles, car on veut récolter le plus possible de ses graines à la germination réputée capricieuse.
2. On notera que le tabac fut connu en France au XVIe siècle sous le nom d'herbe-à-la-reine parce que Nicot l'offrit à Catherine de Médicis comme préservatif de la migraine (Bonnier, 1911-1934).

Physalis angulata L. — Solanaceae

Collection de référence
Prévost 3560.

Écologie, morphologie
Espèce parfois confondue avec *Physalis pubescens* L. Elle s'en distingue par sa tige anguleuse et son port arbustif, P. *pubescens* ayant une morphologie plus herbacée.

Physalis pubescens L. — Solanaceae

Synonymie
Physalis surinamensis Miq.

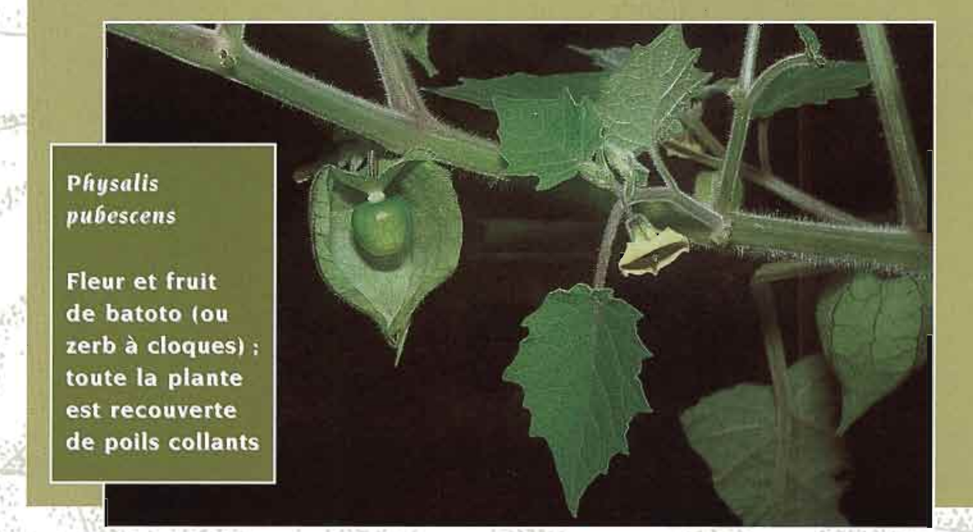
Noms vernaculaires
Créole : batoto [batoto], graine pok [grenn-pòk], zerb à cloques.
Wayãpi : ulu kɨĩy.
Palikur : matut.
Portugais : camapu, juá-de-capote, mata-fome.

Écologie, morphologie
Herbe typique des défrichements récemment brûlés ; elle est commune partout.

Collections de référence
Jacquemin 2599 ; Lescure 373 ; Moretti 305 ; Ouhoud-Renoux 68 ; Prévost 4117.

Emplois
Selon les Créoles, les fruits seraient diurétiques et vermifuges[1] ; ils sont fréquemment consommés, après macération dans le vinaigre, comme condiment. L'infusion des feuilles est bue comme cholalogue. Il nous a été rapporté que les feuilles données en nourriture aux poules favorisent la ponte.

Étymologie
Créole : *batoto*, du palikur *matut*, qui désigne la même plante. *Graine pok*, onomatopée du bruit que provoque le calice quand on le presse ; *zerb à cloques*, toujours en référence au calice gonflé autour du fruit.
Wayãpi : de *ulu*, « colin de Guyane » (*Odontophorus guianensis*) et *kɨĩy*, « piment », parce que cet oiseau consomme les petits fruits ressemblant à des piments.



Physalis pubescens

Fleur et fruit de batoto (ou zerb à cloques) : toute la plante est recouverte de poils collants

Chimie et pharmacologie

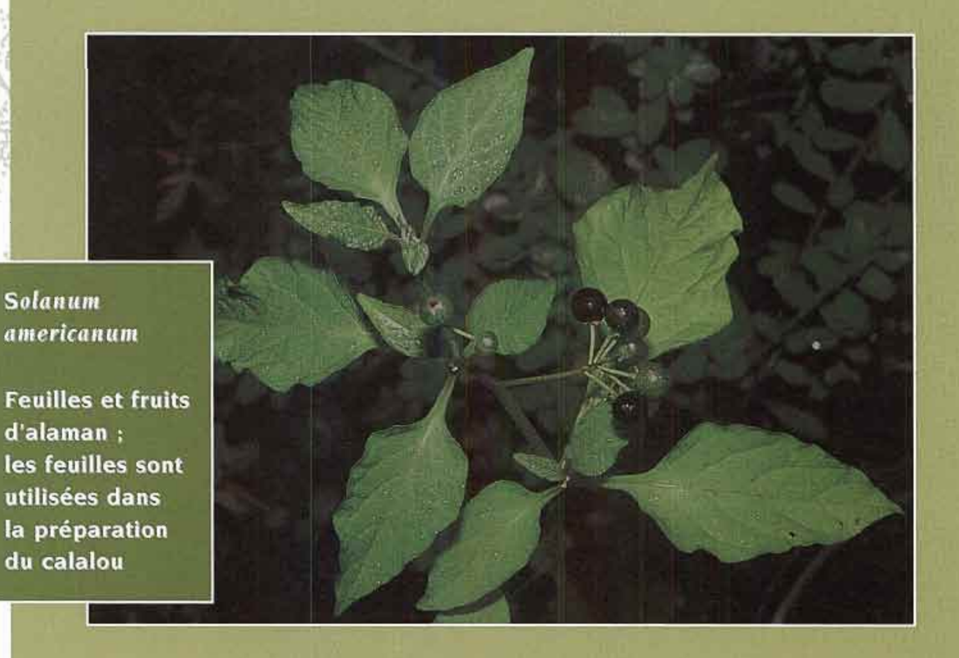
Les racines des espèces de *Physalis*, dont *P. pubescens* et *P. angulata*, renferment un alcaloïde pyrrolidinique dénommé phygrine (BASEY *et al.*, 1992) et des stéroïdes lactoniques du type withanolide, comme la physaline et ses dérivés (HEGNAUER, 6, 1973). Rappelons que les fruits de l'espèce européenne, *P. alkekengi* L. étaient inscrits comme diurétique à la *Pharmacopée française*. Différents extraits de racine ont montré une activité contre *Staphylococcus aureus* (DRUMMOND *et al.*, 2000).

Note comparative

1. Au Brésil, le thé de la racine est utilisé pour traiter les infections urinaires et comme hépato-protecteur. Les feuilles sont cholagogues (LE COINTE, 1947 ; ALBUQUERQUE, 1989 ; COELHO-FERREIRA, 2000). Dans le nord de la Guyana *Physalis angulata* est utilisée comme vermifuge, diurétique, pour soulager les douleurs menstruelles et en bain pour traiter une dermatose appelée *maladie de la peau de serpent* (VAN ANDEL, 2000). Les racines sont considérées comme fébrifuges, voire antipaludiques, par plusieurs ethnies amazoniennes du Brésil et de Bolivie (BOURDY, 1999 ; MILLIKEN, 1997 ; SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

Solanum americanum Mill.

Solanaceae



Solanum americanum

Feuilles et fruits d'alaman ; les feuilles sont utilisées dans la préparation du calalou

Synonymie

Solanum nigrum L. var. *americanum* (Mill.) O. E. Schulz.

Noms vernaculaires

Créole : alaman [alanman].
Créole antillais : agouman [agouman] (Mana).
Wayãpi : —
Palikur : atit kamwi.
Portugais : erva-moura, pimenta-de-galinha.

Écologie, morphologie

Arbrisseau rudéral, souvent protégé, de la région littorale.

Collections de référence

Moretti 884, 1168 ; Prévost 3568.

Emplois

Cette variété tropicale de la morelle européenne est largement connue comme plante médicinale dans les Caraïbes

et en Guyane ; elle est utilisée comme *rafraîchissante* dans la médecine créole pour traiter les *inflammations* et la *tension*.
Les feuilles de cet arbuste sont comestibles et entrent dans la préparation du célèbre ragoût créole nommé *calalou* ; leur amertume disparaît après cuisson.
Les feuilles avec lesquelles on prépare des loochs ou des infusions sont employées contre les parasites intestinaux.
À forte dose, ces préparations sont jugées antispasmodiques. En usage externe, la plante est utilisée pour soigner blessures et contusions[1]. L'usage comme vulnéraire est déjà signalé dès l'époque des plantations esclavagistes (LONGUEFOSSE, 1995).
Enfin, la macération dans le rhum serait alexitère.
Chez les Palikur, la décoction de la plante est utilisée en bain sédatif contre la fièvre ; la décoction des feuilles est bue en traitement long contre le diabète.

Étymologie

Créole : *alaman* et *agouman* sont des termes sans doute d'origine africaine.
Palikur : *atit*, « piment » et *kamwi*, « qui ressemble » : les feuillages des deux espèces sont très proches.

Chimie et pharmacologie

C'est l'une des espèces de *Solanum* les plus répandues dans le monde. Elle appartient au « complexe *Solanum nigrum* L. », dont les morelles de France, qui regroupe quelque 80 espèces. Ces espèces renferment des gluco-alcaloïdes stéroïdiques du type solanine, dont les propriétés physiologiques sont, sur bien des points, semblables à celles des saponines, irritant le tube digestif, provoquant des vomissements et des diarrhées ainsi qu'une dépression respiratoire.
Les baies sont responsables d'intoxications fréquentes dans le monde. Les symptômes sont des vomissements, des troubles neurovégétatifs, un dessèchement des muqueuses, souvent suivi d'un délire atropinique. Un alcaloïde stéroïdique, la solasodine, est employé dans l'industrie pharmaceutique comme matière première pour l'hémisynthèse des corticoïdes.
La décoction des feuilles serait active *in vitro*, vis-à-vis de *Pseudomonas aeruginosa*, *Staphylococcus aureus* et *Streptococcus aureus*. La décoction éthanolique et la macération hydro-alcoolique ont montré une activité *in vitro* contre *Candida albicans* (ROBINEAU *et al.*, 1999).

Note comparative

1. Le suc extrait des feuilles est utilisé au Venezuela pour soigner les dartres et la gale (DELASCIO CHITTY, 1985). En France *Solanum nigrum* était utilisé contre les dartres, les tumeurs et les ankyloses (BONNIER, 1911-1934).

Solanum crinitum Lam. — Solanaceae

Synonymie

Solanum macranthum Dunal.

Noms vernaculaires

Créole : pomme sousouri [ponm-sousouri] (terme générique), bélangère diable.
Wayãpi : yũãsisi.
Palikur : puduku.

Écologie, morphologie

Arbuste fréquent dans les jeunes forêts secondaires.

Collections de référence

Berton 206 ; Grenand 15 ; Lescure 295 ; Prévost et Grenand 965.

Emplois

Les Palikur préparent, avec les racines de cette espèce, celles de *Miconia poeppigii* (Melastomatacées), celles de *Cecropia obtusa* (Cecropiacées) et un bourgeon terminal de canne à sucre (*Saccharum officinarum* L., Poacées), un remède contre les infections vaginales et urinaires. On en fait une décoction de deux casserolées environ que l'on boit matin, midi et soir pendant une semaine (BERTON, 1997).

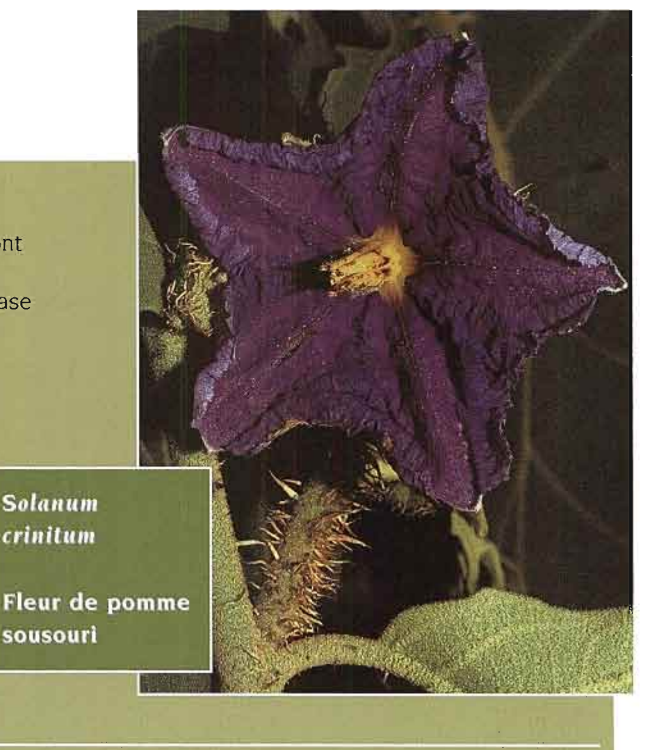
Étymologie

Créole : *pomme sousouri*, parce que les chauves-souris mangent les fruits

en forme de petites pommes.
Wayãpi : *yũãsisi*, de *yũ*, « épines » et *sisi*, « petites », car les épines sont innombrables et fines.
Palikur : *puduku* sert de terme de base à plusieurs plantes épineuses ; celle-ci est prototypique.

Chimie et pharmacologie

Pour les composés chimiques, cf. *Solanum americanum*.



Solanum crinitum

Fleur de pomme sousouri

Solanum leucocarpon Dunal

Solanaceae

Synonymie

Solanum surinamense Steudel

Noms vernaculaires

Créole : mavévé, mavévé chien [mavévé-chien][1], bitayouli, bitawiri [bitawili].
Wayãpi : yakalelo'a.
Palikur : arikne aβan, ahiknamban.
Aluku : mananga.
Sranan tongo : bitawiri.

Écologie, morphologie

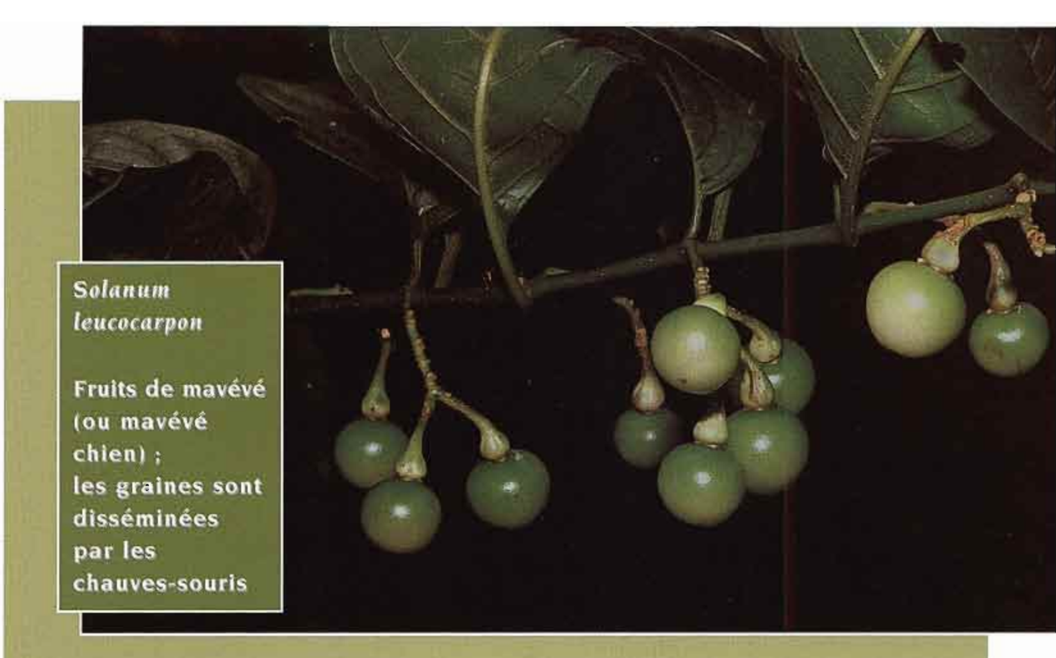
Arbuste à petit arbre très commun en végétation secondaire jeune.

Collections de référence

Berton 39 ; Grenand 13, 1809 ; Jacquemin 2840 ; Lescure 402 ; Moretti 1289.

Emplois

L'usage de cette espèce semble limité aux Guyanes, où elle croît en abondance dans les abattis récemment abandonnés.
Les Créoles préparent avec les feuilles une décoction amère bue contre les maladies de foie. Les feuilles et l'écorce macérées dans le rhum sont utilisées en application locale pour soigner la gale[2].
Pour la même parasitose, les Palikur se contentent de frotter localement les feuilles pilées. En médecine vétérinaire, la macération dans l'eau des feuilles écrasées est frictionnée sur les chiens par les Créoles et les Palikur pour les débarrasser de leurs puces.
Pour les Palikur, la décoction buvable des feuilles constitue un remède majeur contre la diarrhée : la préparation consiste à mélanger, dans les mêmes proportions, des jeunes feuilles de *Solanum leucocarpon* avec des feuilles fanées de la même espèce ainsi que des jeunes feuilles de goyavier (*Psidium guajava*, Myrtacées).
Le traitement est de trois prises de trois cuillères à café par jour pour les adultes et de trois prises d'une cuillère à café par jour pour les enfants. La décoction des seules feuilles de S. *leucocarpon* est bue comme vermifuge et, en traitement long, sert à soigner soit le diabète, soit la maladie *pũngwe* caractérisée par une enflure rapide du ventre.
Enfin, avec les feuilles écrasées dans l'eau et laissées au soleil, on prépare un bain relaxant lorsque l'on est courbaturé après un dur labeur[3].



Solanum leucocarpon

Fruits de mavévé (ou mavévé chien) ; les graines sont disséminées par les chauves-souris

Étymologie

Créole : *mavévé*, mot d'origine inconnue de nous, qui s'applique aussi aux *Cyphomandra* (cf. *supra*) et à *Potalia amara* (Loganiacées) ; dans *mavévé chien*, « chien » fait référence à l'odeur ; *bitawiri*, *bitayouli* : emprunt au sranan tongo *bitawiri*, « plante amère », désignant la même espèce.
Wayãpi : de *yakale*, « caïman », *lo*, « amer » et *a*, « fruit », « fruit amer du caïman ». La raison d'une telle dénomination est restée obscure.
Palikur : *arikne aßan*, de *arikne*, « odeur forte » et *aßan*, « feuille », « feuilles qui sentent fort ». Ce nom caractérise bien l'odeur pénétrante qui émane des feuilles et des branches coupées ; *ahiknamban*, de *ahiknã*, « chose » et *mban*, « trois », « trois choses », car les rameaux se ramifient par trois.

Chimie et pharmacologie

Pour les composés chimiques, cf. *Solanum americanum*.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. *Cyphomandra tegore*, *C. endopogon* et *Solanum leucocarpon* sont des espèces confondues par les Créoles guyanais sous le nom de *mavévé chien*.
2. En Guyana, les Carib de la Barama utilisent en emplâtre, pour soigner la leishmaniose, le suc extrait des feuilles de cette espèce ainsi que des feuilles de *Senna alata* (Caesalpiniacées) et de la fougère *Pityrogramma calomelanos*. Les feuilles écrasées avec celles de *Clibadium surinamense* (Asteracées) constituent un poison de pêche utilisé dans les petits cours d'eau (van Andel, 2000).
3. Ce dernier usage est aussi connu des Aluku qui s'en servent pour soigner l'éléphantiasis (Fleury, 1991).

Solanum mammosum L. Solanaceae

Noms vernaculaires

Créole : tété piquant.
Wayãpi : tusi.
Palikur : ihinti puduku.
Portugais : peito-de-moça.

Écologie, morphologie

Arbrisseau peu fréquent, cultivé comme ornemental en raison de ses curieux fruits jaunes.



Solanum mammosum

Fruit mamelonné de tété piquant

Collections de référence
Berton 151 ; Grenand 441 ; Haxaire 838.

Emplois
Chez les Palikur, la décoction des feuilles est bue en traitement de longue durée contre le diabète ; en composition avec les feuilles de *Coutoubea ramosa* (Gentianacées), cette espèce est aussi utilisée en bain fébrifuge[1].

Étymologie
Créole : *tété piquant* et palikur : *ihinti puduku* indiquent qu'il s'agit d'une plante épineuse et que les protubérances du fruit ressemblent à des seins de femme (créole, *tété* ; palikur, *ihinti*).

Chimie et pharmacologie
SCHULTES et RAFFAUF (1990) indiquent que cette espèce contient de la solasodine et des sapogénines qui sont responsables de sa toxicité.

Note comparative
1. Le fruit de cette espèce est considéré comme toxique et insecticide. Cependant, des usages médicinaux sont signalés en divers lieux d'Amérique tropicale, entre autres pour soigner les infections des reins et de la vessie au Costa-Rica, la leishmaniose chez les Bora (DUKE et VASQUEZ, 1994), la gale, les éruptions cutanées et la furonculose chez les Mosetene (MUÑOZ *et al.*, 2000b).

Solanum stramoniifolium Jacq.
Solanaceae

Synonymies
Solanum toxicarium L. Rich. ;
Solanum trichocarpum Miq.

Noms vernaculaires
Créole : groseillier diable.
Wayãpi : yũ piyũ.
Palikur : puduku seinõ.

Écologie, morphologie
Arbuste commun dans les abattis récemment abandonnés.

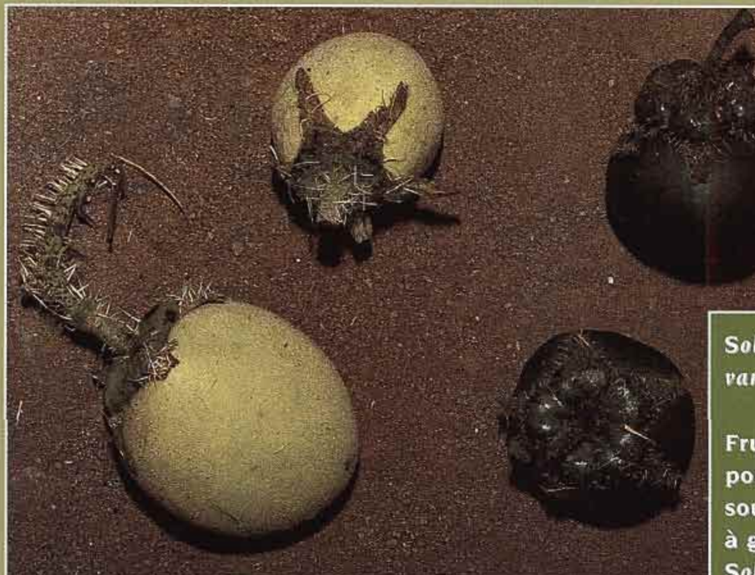
Collections de référence
Grenand 1560 ; Lescure 297 ; Prévost 395.

Emplois
Pour son emploi chez les Palikur, cf. *Citrus aurantifolia* (Rutacées).

Étymologie
Créole : de *groseillier*, en raison de l'aspect des fruits, et *diable*, parce que la plante est épineuse.
Wayãpi : de *yũ*, « épine » et *piyũ*, « noire », car les feuilles sont foncées.
Palikur : de *puduku*, « épine » et *seinõ*, « blanche », parce ce que les fleurs sont blanches.

Solanum vanheurckii Müll. Arg.

Solanaceae



Solanum vanheurckii

Fruits de pomme sousouri : à gauche *Solanum crinitum*, à droite *Solanum vanheurckii*

Noms vernaculaires

Créole : pomme sousouri [ponm-sousouri] (terme générique).
Wayãpi : yũãsisi piyũ, yũãsisi sõwɨ̃.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Arbuste à petit arbre très rare des jeunes forêts secondaires.

Collection de référence

Prévost et Grenand 961.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'écorce grattée finement est frottée localement sur les enflures (action émolliente et résolutive)[1].

Étymologie

Créole : de *pomme* et *sousouri*, « chauve-souris », parce que ces animaux en mangent les fruits mûrs ressemblant à de petites pommes.
Wayãpi : de *yũãsisi*, « cf. *supra* Solanum crinitum » et *piyũ*, « noire » ou *sõwɨ̃*, « bleu-vert », car le feuillage, les tiges et les fruits sont plus sombres que chez *Solanum crinitum*.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Marcgrave ([1648] 1942) signale une espèce proche, *Solanum paniculatum* L., chez les Tupinamba du Nordeste brésilien pour soigner les plaies aux jambes.

famille

Sterculiaceae

Melochia melissifolia Benth.

Sterculiaceae

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : ɨwakũ.
Palikur : —

Écologie, morphologie
Sous-arbrisseau assez commun des savanes et des îles rocheuses des fleuves.

Collection de référence
Grenand 1052.

Emplois
Chez les Wayãpi, cette plante participe à de petits rituels domestiques visant à rendre le ciel nuageux ou à faire venir la pluie, en particulier après les plantations, en fin de saison sèche.
Les feuilles sont froissées, trempées dans l'eau et jetées en l'air.

Étymologie
Wayãpi : *ɨwakũ*, littéralement « les nuages ».

Sterculia pruriens (Aubl.) K. Schum.

Sterculiaceae

Synonymie
Ivira pruriens Aublet.

Noms vernaculaires
Créole : mahot cochon [mao-kochon][1].
Wayãpi : ɨwisĩ.
Palikur : yit itaibi purubumna, pakih amahwa.
Paramaka : kobe.
Portugais : tacacazeiro, xixá.

Écologie, morphologie
Grand arbre commun en forêt primaire.

Collections de référence
Grenand 657 ; Jacquemin 1405.

Emplois
Les Créoles soignent les gros rhumes en ajoutant, au tabac à priser, la cendre du bois de cette espèce. Cf. également *Quararibea duckei* (Bombacacées).
Les Palikur préparent un charme de chasse au daguet rouge (*biche* en Créole, *Mazama americana*) avec les feuilles de cette espèce, celles de *Apeiba tibourbou* (Tiliacées) et avec un *Caladium* nommé *yit βey* (Aracées).

Étymologie

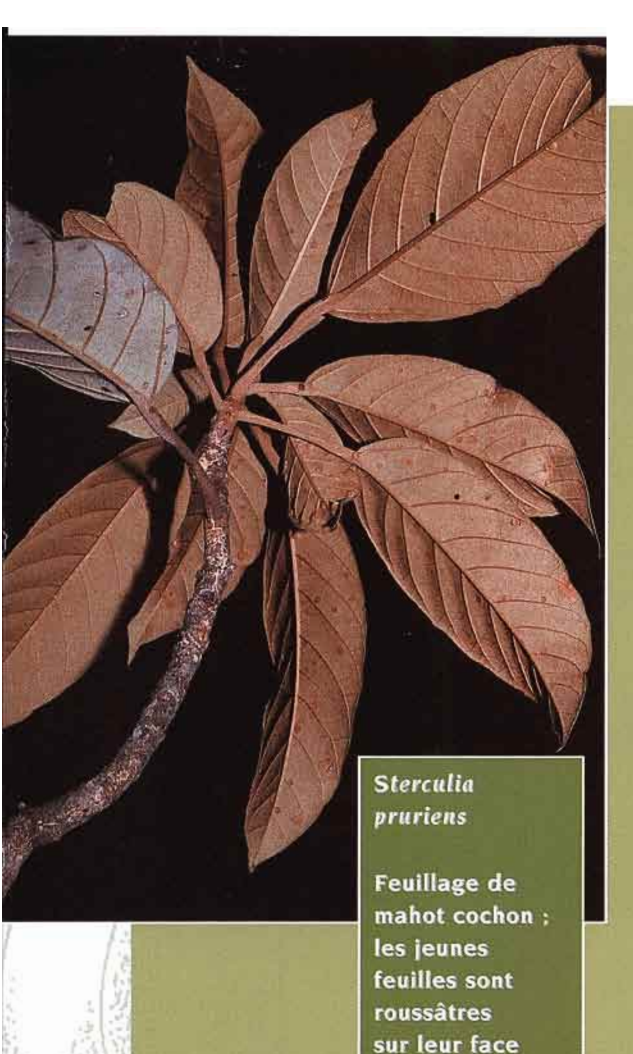
Créole : de *mahot*, mot d'origine arawak désignant semble-t-il essentiellement à l'origine *Hibiscus tiliaceus* L. (Malvacées). Les Créoles ont étendu le sens à d'autres arbres au liber également détachable, et *cochon*, pour *cochon bois*, « pécari à lèvre blanche » (*Tayassu pecari*), parce que cet animal en consomme les fruits tombés.
Wayãpi : de *ɨwi*, « liber détachable » et *sĩ*, « blanc », car l'écorce est blanche.
Palikur : de *pakih*, « pécari à lèvre blanche » et *amahwa*, « écorce ».

Chimie et pharmacologie

De la caféine a été trouvée dans les feuilles et les graines de plusieurs espèces de ce genre (HEGNAUER, 6, 1973).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. L'ensemble des noms vernaculaires dans les diverses langues citées s'applique – en dehors de la présente espèce – à plusieurs espèces du genre *Sterculia* (*Sterculia frondosa* A. Rich., *Sterculia speciosa* K. Schum.).



Sterculia pruriens

Feuillage de mahot cochon ; les jeunes feuilles sont roussâtres sur leur face intérieure



Sterculia pruriens

Fruit et graines de mahot cochon

Theobroma cacao L. — Sterculiaceae

Noms vernaculaires

Créole : cacao [kakao], caco [kako] (St-Georges).
Wayãpi : walapulu.
Palikur : waraβru.
Portugais : cacau.

Écologie, morphologie

Petit arbre assez fréquemment cultivé[1] autour des habitations.

Collections de référence

Grenand 1044 ; Ouhoud-Renoux 25.

Emplois

Nous voici une nouvelle fois en présence d'une plante américaine mondialement célèbre. Outre les usages culinaires bien connus (en Guyane, on fabrique encore çà et là, spécialement chez les Palikur et à Saül, des bâtons de cacao), la graine de cacao est associée à diverses plantes par les Palikur pour élaborer un remède destiné à extraire les grosses échardes (cf. *Chromolaena odorata*, Astéracées).
Les graines des fruits immatures servent à préparer un remède contre le diabète et l'asthme : elles sont lavées, écrasées et préparées en décoction ; le résultat est une tisane verte absorbée pendant sept jours.

Chimie et pharmacologie

La composition des graines ou fèves est très complexe ; elles renferment 45 à 53 % de beurre de cacao dont les glycérides sont accompagnés de stérols (ergostérol, sitostérol, α et β-sitostérols, stigmastérol). On trouve également dans les graines de nombreux saccharides et acides organiques, un carbure d'hydrogène le n-nonacosane, une cétone, la méthylhepténone, des traces de vitamines D2, du coenzyme D, de l'hématine. Les composés phénoliques sont représentés par une coumarine, l'esculétine, des catéchols, des tanins catéchiques plus ou moins condensés, des flavonols (quercitrine), des leucoanthocyanes et deux pigments anthocyaniques, le galactoside et l'arabinoside du cyanidol, qui colorent en violet les cotylédons de la graine.
Deux alcaloïdes sont présents : la caféine (0,05 à 0,30 %) et la théobromine (1 à 2 %). Cette dernière substance est utilisée comme diurétique dans la pharmacopée (PARIS et MOYSE II, 1967 ; KARRER 1958, 1977, 1981).

Les feuilles renferment de l'acide gentisique qui possède des propriétés analgésiques et antirhumatismales. Elles contiennent également des acides phénols, des flavonols (rutoside, kaempférol), deux lencoanthocyanes et de la (-) épicatéchine. Les feuilles juvéniles possèdent en plus les deux pigments anthocyaniques présents dans les cotylédons (JACQUEMIN, 1971).

Note comparative

1. Il existe çà et là en Guyane des peuplements spontanés dans les bas-fonds forestiers, ainsi que d'anciennes plantations de la fin du XVIIIe et du XIXe siècles qui ont bien survécu, quoiqu'elles ne soient plus du tout entretenues.

famille

Strelitziaceae

Phenakospermum guyanense (L. C. Rich) Endl. ex Miq.

Strelitziaceae

Synonymies

Ravenala guyannensis (L. C. Rich.) O. G. Peters. ; *Urania guyannensis* L. C. Rich.

Noms vernaculaires

Créole : balourou.
Wayãpi : pako tala.
Palikur : tiβaruβan.
Portugais : sororoca, banana-brava.

Écologie, morphologie

Grande plante herbacée ressemblant à un bananier mais aux feuilles disposées dans un même plan ; pousse en peuplement dense dans les zones humides.

Collection de référence

Kress et Stone 2099.

Emplois

Chez les Palikur, l'eau qui s'écoule en abondance du tronc coupé est bue pour stopper l'incontinence d'urine chez les enfants. Ce liquide est également frotté sur leur ventre ; l'ensemble du traitement dure deux semaines.

Le bourgeon terminal écrasé et malaxé avec l'eau de la tige sert à fabriquer un emplâtre pour soigner les déchirures des muscles abdominaux ; le traitement est complété par la macération du même bourgeon bue trois fois par jour pendant une semaine.

Étymologie

Créole : *balourou* est un emprunt au kali'na *paruru*, désignant la même espèce.
Wayãpi : de *pako*, « bananier » et *tala*, « lianes *Connarus* spp. »
Cette plante ressemble au bananier par ses feuilles et aux lianes du genre *Connarus* (Connaracées) par ses fruits.

famille

Theophrastaceae

Clavija lancifolia Desf. Theophrastaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : makukawa ka'a, mɨku ka'a.
Palikur : aβatni awak kamwi.

Écologie, morphologie

Petit arbre de la forêt primaire, rare.

Collections de référence

Grenand 1041, 1321 ; Jacquemin 1910 ; Moretti et Damas 97.

Emplois

Pour son emploi chez les Wayãpi, cf. *Eugenia polystachya* (Myrtacées)[1].

Étymologie

Wayãpi : de *makukawaka*, « oiseau tinamou à patte rouge » (*Crypturellus undulatus*) et *ka'a*, « plante » ; l'oiseau en mange les fruits.
Palikur : *aβatni awak kamwi*, de *aβatni awak*, cf. *Potalia amara* et *kamwi*, « qui ressemble », en raison de l'infrutescence.

Chimie et pharmacologie

Du kaempférol et de la p-coumarine ont été identifiés dans des extraits de *Clavija longifolia* Desf. (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

Note comparative

1. *Clavija membranacea* Mez, préparée en décoction par les Tikuna, est bue contre les rhumatismes (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

famille

Thurniaceae

Thurnia sphaerocephala (Rudge) J. D. Hook.

Thurniaceae

Noms vernaculaires

Créole : chapeau d'leau [chapo-dilo], waï cochon [way-kochon].
Wayãpi : kwitɨ.
Palikur : paβan, pavan.
Portugais : pacavira-d'agua.

Écologie, morphologie

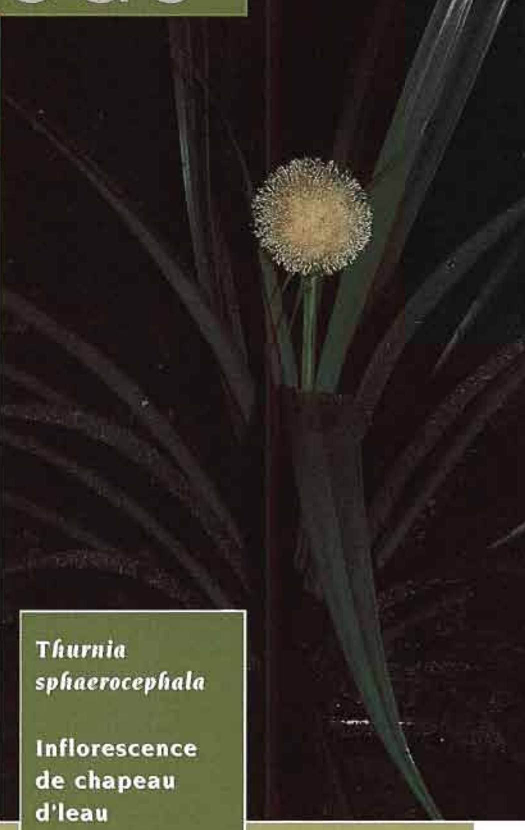
Grande herbe aquatique assez commune dans les ruisseaux clairs du sous-bois.

Collections de référence

De Granville 2595 ; Grenand 744 ; Moretti 1369 ; Prévost 3952.

Emplois

Cette plante, bien caractérisée par son inflorescence terminale en forme d'oursin, est utilisée par les Wayãpi à des fins magiques et médicinales.
Un remède consiste à soigner les infections de la verge (*tekaluaɨ*) en râpant le fruit débarrassé de ses poils et en le faisant macérer. On consomme le liquide obtenu jusqu'à la guérison.
Un deuxième remède consiste à préparer une décoction des racines de cette plante et des pneumatophores du palmier *Euterpe oleracea* (Arecacées) pour soigner les atteintes dues au *wamulu*, décrit comme un ver géant. On boit un peu de la décoction et on se lave le corps avec le reste. Ces deux remèdes sont strictement contrôlés par les chamanes.



Thurnia sphaerocephala

Inflorescence de chapeau d'leau

Chez les Palikur, le fruit sert à détecter les jeteurs de sort. On leur jette le fruit, ce qui provoque chez eux une réaction de frayeur.

Étymologie

Créole : *chapeau d'leau*, « chapeau de l'eau », en raison de la forme de l'inflorescence ressemblant un peu à un chapeau melon.
Wayãpi : de *kwi*, « calebasse » et *tɨ*, « planter », « calebasse plantée ». La raison de ce nom reste obscure. Il s'agit peut-être tout simplement d'une étymologie populaire.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

famille

Tiliaceae

Apeiba tibourbou Aublet

Noms vernaculaires

Créole : bois bouchon [bwa-bouchon], peigne macaque [pengn-makak].
Wayãpi : ape'ɨ.
Palikur : imaβui, yit itaibi.
Portugais : pente-de-macaco.

Écologie, morphologie

Petit arbre commun en forêt secondaire.

Collections de référence

Grenand 707 ; Grenand et Prévost 2039 ; Jacquemin 2091 ; Lescure 480 ; Prévost 3873.

Emplois

Les Wayãpi se servent de l'écorce malaxée dans de l'eau jusqu'à obtention d'un mucilage pour immobiliser les abeilles mellifères dans leur nid, lorsqu'on veut en extraire le miel sans être importuné.
Chez les Palikur, les feuilles entrent dans la préparation d'un remède contre la *blesse* (cf. *Bidens cynapiifolia*, Astéracées)[1].

Étymologie

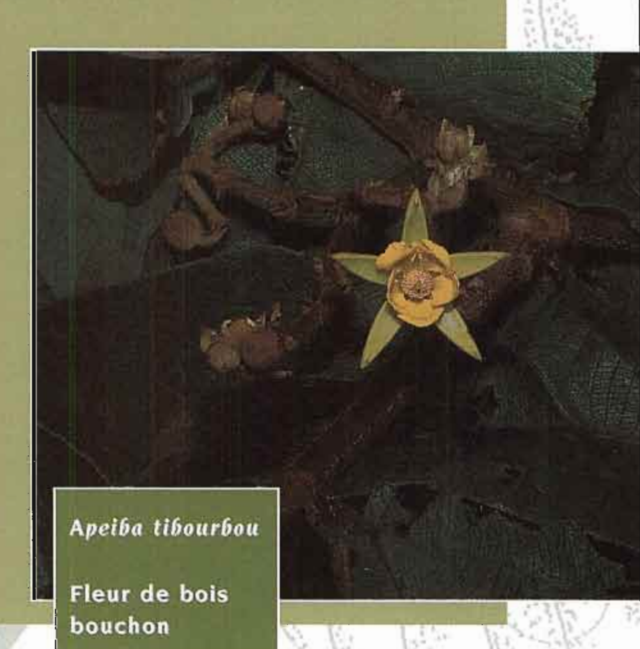
Créole : de *bois*, « arbre » et *bouchon*, en raison de la légèreté du bois associée à l'idée du liège.
Wayãpi : de *ape*, « colle » et *ɨ*, « arbre », « arbre à colle », en raison du mucilage contenu dans l'écorce.
Palikur : *imaβui*, « filasse », l'écorce servant à préparer des liens pour assembler les nattes en jonc ; *yit itaibi* de *yit*, « daguet rouge (*Mazama americana*) » et *itaibi*, « oreille », en raison de la forme de la feuille.

Chimie et pharmacologie

De cette espèce, a été isolé l'acide rosmarinique (GUPTA, 1995). Les écorces sont riches en mucilages de nature polyosidique.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Chez les Tacana de Bolivie, les graines simplement coupées en deux servent à huiler et parfumer les cheveux (BOURDY, 1999).



Apeiba tibourbou

Fleur de bois bouchon

famille

Trigoniaceae

Trigonia villosa Aublet Trigoniaceae

Nom vernaculaire
Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : baku kig ahavukune.

Écologie, morphologie
Arbuste sarmenteux ou liane, peu commun des vieilles forêts secondaires de la région côtière.



Collections de référence

Grenand 3104 ; Moretti 1133.

Emplois

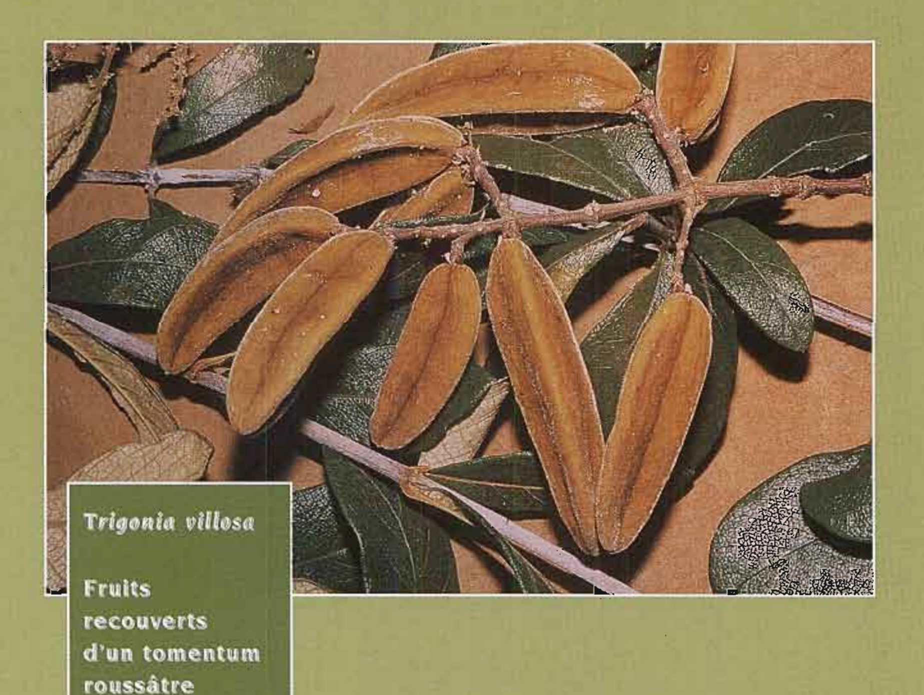
Selon les Palikur, la décoction des tiges et des feuilles, bue, est un aphrodisiaque utilisé en remplacement des *Smilax* (Smilacacées) et de *Ptychopetalum olacoides* (Olacacées).
La même décoction utilisée en bain fortifiant pour les enfants est un substitut de *Sabicea cinerea* (Rubiacées).

Étymologie

Palikur : de *baku kig*, « plante *Sabicea cinerea* (Rubiacées) » et *ahavukune*, « de la forêt », par opposition avec la première qui vit en végétation rudérale.

Chimie et pharmacologie

Nous avons, avec l'équipe du professeur Tillequin, décelé dans les racines des alcaloïdes macrocycliques aux structures complexes non identifiées.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.



Trigonia villosa

Fruits recouverts d'un tomentum roussâtre

famille

Ulmaceae

Celtis iguanaea (Jacq.) Sarg.

Ulmaceae

Synonymies

Rhamnus iguaneus Jacq. ;
Mertensia laevigata Kunth.

Collections de référence

Jacquemin 1819 ; Prévost et Grenand 871.

Emplois

Pour son emploi chez les Wayãpi, cf. *Seguieria americana* (Phytolaccacées)[1].

Chimie et pharmacologie

D'après PLOUVIER (1958), les feuilles de cette plante et de plusieurs espèces voisines renferment un glucide, le l-québrachitol.

SANTA CRUZ *et al.* (1975) ont trouvé une série de carbures d'hydrogène saturés de c25 à c35, une série d'acides gras linéaires saturés, de c24 à c30, du moréténol, du sitostérol et du stigmastérol.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

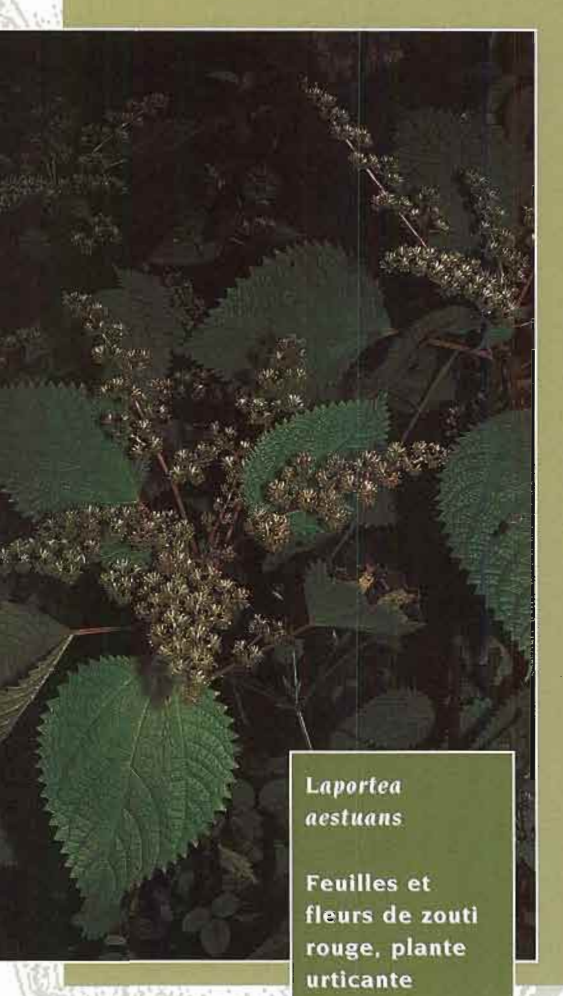
1. Cette espèce est un charme de chasse pour les Urubu-Ka'apor (BALÉE, 1994).

famille

Urticaceae

Laportea aestuans (L.) Chew

Urticaceae



Laportea aestuans

Feuilles et fleurs de zouti rouge, plante urticante

Synonymie

Urtica aestuans L.

Noms vernaculaires

Créole : zouti [zouti], zouti rouge [zouti-rouj].
Wayãpi : kelekele, pɨnõ[1].
Palikur : manegus.
Portugais : urtiga-vermelha.

Écologie, morphologie

Herbe rudérale commune dans la région littorale de Guyane.

Collections de référence

Grenand 1852, Jacquemin 2307 ; Prévost 3855.

Emplois

Cette espèce urticante serait, selon certains habitants créoles de Saül, utilisée comme diurétique[2].
Les Palikur se servent de ses tiges feuillues comme de celles de *Cnidoscolus urens* (Euphorbiacées). Les deux espèces, si elles portent le même nom, ne sont pourtant pas confondues.
Cependant, seule *Laportea aestuans*, associée aux feuilles et aux fruits de *Leonotis nepetifolia* (Lamiacées), sert à préparer une tisane abortive. La patiente, mise à la diète, doit la consommer à trois reprises pendant 24 heures.

Étymologie
Créole : de *zouti*, « ortie » et *rouge*, en raison de la coloration des feuilles. Cette plante ressemble aux orties d'Europe (*Urtica* spp.) également urticantes.
Palikur : *manegus* s'applique en terme de base à diverses plantes urticantes.

Chimie et pharmacologie
D'après HEGNAUER (6, 1973), les espèces appartenant à ce genre renferment d'importantes quantités d'oxalate de calcium dans des cellules à raphides ou à styloïdes. Ces espèces possèdent des poils urticants provoquant une douleur très vive et tenace. D'après Mc FARLANE (1963), la substance urticante est un polypeptide, très stable, qui peut agir pendant plusieurs semaines sur le tissu des terminaisons nerveuses en provoquant douleur, érythème, sudation et horripilation.

Notes comparatives
1. En pays wayãpi, cette espèce ne pousse qu'à Camopi ; pour les usages, se reporter à l'espèce suivante.

2. Dans le nord de la Guyana, cet usage est aussi connu des Créoles et des Amérindiens. La décoction est également bue contre les hémorragies (VAN ANDEL, 2000).

Urera caracasana (Jacq.) Griseb.

Urticaceae

Synonymies
Urera alceaefolia Poir. ;
Urtica caracasana Jacq.

Noms vernaculaires
Créole : zouti montagne [zouti-montangn].
Wayãpi : kelekele, pɨnõ.
Palikur : —
Portugais : cansanção.

Écologie, morphologie
Arbuste peu commun des clairières de forêts primaire[1] et secondaire.

Collections de référence
Jacquemin 2006 bis ; Moretti 862 ; Prévost 3655.

Emplois
Cette plante urticante est utilisée par les Wayãpi à des fins rituelles pour flageller les hommes pendant la cérémonie de la couvade et les jeunes filles lors de leurs premières règles. Les feuilles frictionnées sur la peau sont également utilisées comme fébrifuge.
L'effet urticant n'est pas rémanent[2].

Étymologie
Créole : de *zouti*, « ortie » et *montagne*, « colline », « l'ortie des collines », en référence à son habitat dans les formations végétales de l'intérieur et en opposition à *Laportea aestuans*.
Wayãpi : *pɨnõ*, « la péteuse », en raison des cloques qu'elle provoque sur la peau.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives
1. Cette espèce utilisée par les Wayãpi n'est connue par eux que dans trois stations du haut Oyapock.
2. Les Tikuna frappent les rameaux feuillus sur les articulations douloureuses pour les soulager par un effet contraire (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

famille

Verbenaceae

Cette famille regroupe plusieurs *verveines* aux propriétés carminatives et digestives très employées partout en Amérique tropicale et parfois dans d'autres régions du monde. Ces verveines, d'un emploi régulier, sont considérées selon le système de soins créole comme *rafraîchissantes*, agisssant sur la *tension* et les états *chauds* comme les *grippes*.

Aegiphila villosa (Aubl.) J. F. Gmelin

Verbenaceae

Synonymie

Manabea villosa Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : feuille tabac [féy-tabak], bois tabac [bwa-tabak].
Wayãpi : a'ɨ makule.
Palikur : aigβan.
Portugais : camaá.

Écologie, morphologie

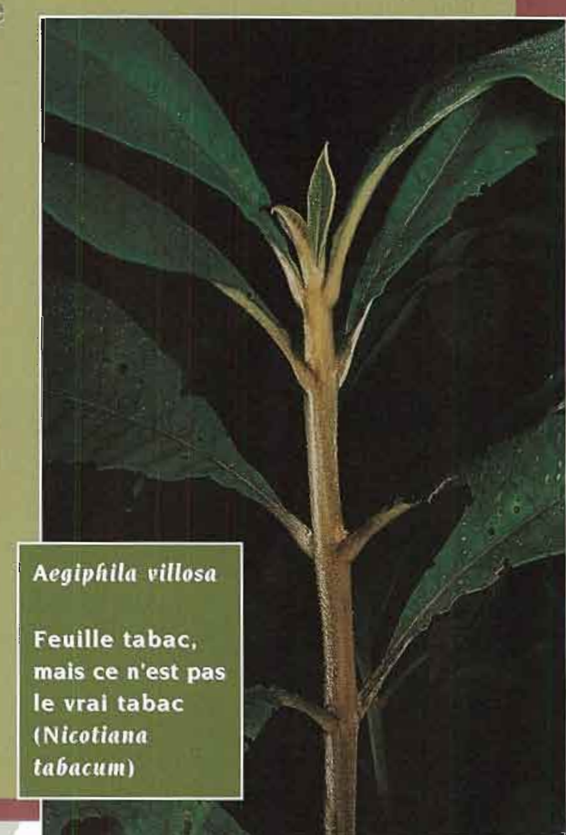
Petit arbre, commun par place en forêt secondaire et dans les boqueteaux de savane.

Collections de référence

Grenand 257 ; Grenand et Prévost 1969, Moretti 1177 ; Prévost 3738.

Emplois

Pour les Wayãpi, cf. l'usage à *Siparuna pachyantha* (Monimiacées).
Chez les Palikur, les feuilles séchées peuvent être utilisées comme le tabac pour ses divers usages narcotiques et médicinaux (cf. *Nicotiana tabacum*, Solanacées).



Aegiphila villosa

Feuille tabac, mais ce n'est pas le vrai tabac (*Nicotiana tabacum*)

Étymologie

Créole : *feuille tabac, bois tabac,* en raison de la ressemblance frappante des feuilles des deux espèces.
Wayãpi : *a'i,* « paresseux à deux doigts (*Choloepus didactylus*) » et *makule,* « tabac » : cet animal en consomme les feuilles.

Palikur : de *aig,* « tabac » et *aβan,* « plante », « plante [comme] le tabac » en raison de son utilisation.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Amasonia campestris (Aubl.) Moldenke

Verbenaceae

Synonymies

Amasonia arborea Kunth ; *Amasonia erecta* L.f. ; *Taligalea campestris* Aublet.

Noms vernaculaires

Créole : crête coque [krèk-kòk, krèp-kòk].
Wayãpi : —
Palikur : wahitye awihi.
Portugais : crista-de-galo, mendoca, japim-caá.

Écologie, morphologie

Arbrisseau commun dans les savanes et sur les inselbergs.

Collections de référence

De Granville 4302 ; Grenand et Prévost 1972 ; Lescure 650 ; Moretti 429.

Emplois

Les Palikur utilisent cette plante pour ses propriétés cordiales contre les étourdissements des enfants et des adultes. Dans le cas d'enfant, la plante entière est préparée en décoction buvable ou utilisée en bain. Les adultes emploient, de leur côté, une macération de la plante entière dans du rhum qui est bue et frottée sur le visage et le sommet de la tête[1] ; le même remède sert aussi à soigner la paralysie faciale.

Étymologie

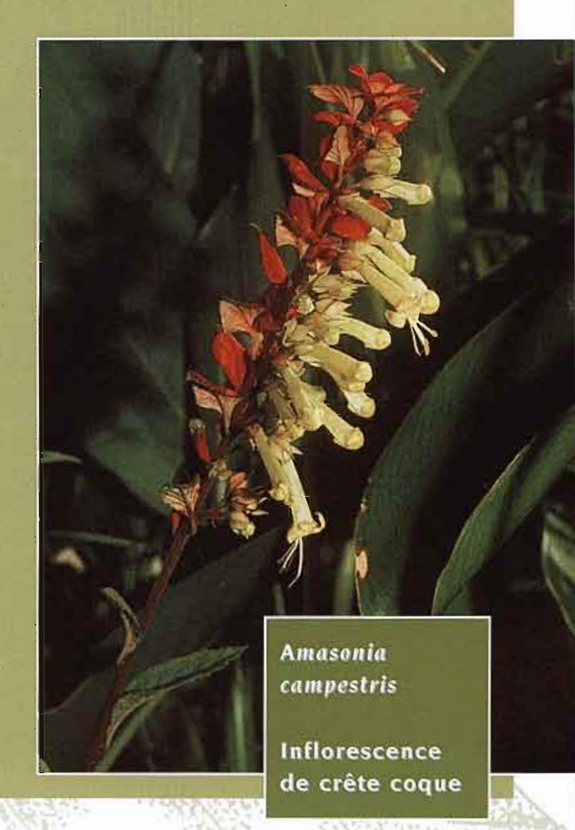
Palikur : de *wahitye,* « mauvais esprit » et *awihi,* « cimier des coiffures de danse *suwgeg* », « cimier des esprits », en raison des inflorescences terminales aux bractées très colorées. Les autres noms vernaculaires renvoient également aux bractées colorées.

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Le genre *Amasonia* est peu signalé dans les pharmacopées sud-américaines. Nous n'avons relevé que trois cas : chez les Tiriyo, où *Amasonia angustifolia* Mart. et Schau. est utilisé en bain (décoction des feuilles) comme fébrifuge et analgésique (Cavalcante et Frikel, 1973), chez les Caboclos de la région de Santarém où il est utilisé pour soigner la diarrhée, les gerçures des seins et comme diurétique (Branch et Silva, 1983) et chez les Caboclos du bas Amazone en cas d'aménorrhée (Amorozo et Gély, 1988).



Amasonia campestris

Inflorescence de crête coque

Avicennia germinans (L.) Stearn

Verbenaceae

Synonymies

Avicennia nitida Jacq. ;
Avicennia tomentosa Jacq.

Noms vernaculaires

Créole : palétuvier blanc [pativié-blan].
Wayãpi : —
Palikur : payuy.
Portugais : siriúba.

Écologie, morphologie

Arbre de belle taille, caractéristique des mangroves littorales.

Collections de référence

Grenand 1588 ; Prévost 3287.

Emplois

Selon les Créoles, la racine de cette espèce est un aphrodisiaque. Nous n'avons pu relever la préparation détaillée.
Les Palikur l'utilisent comme composant principal d'un remède contre les piqûres de raie (cf. *Rhabdadenia biflora*, Apocynacées)[1].

Étymologie

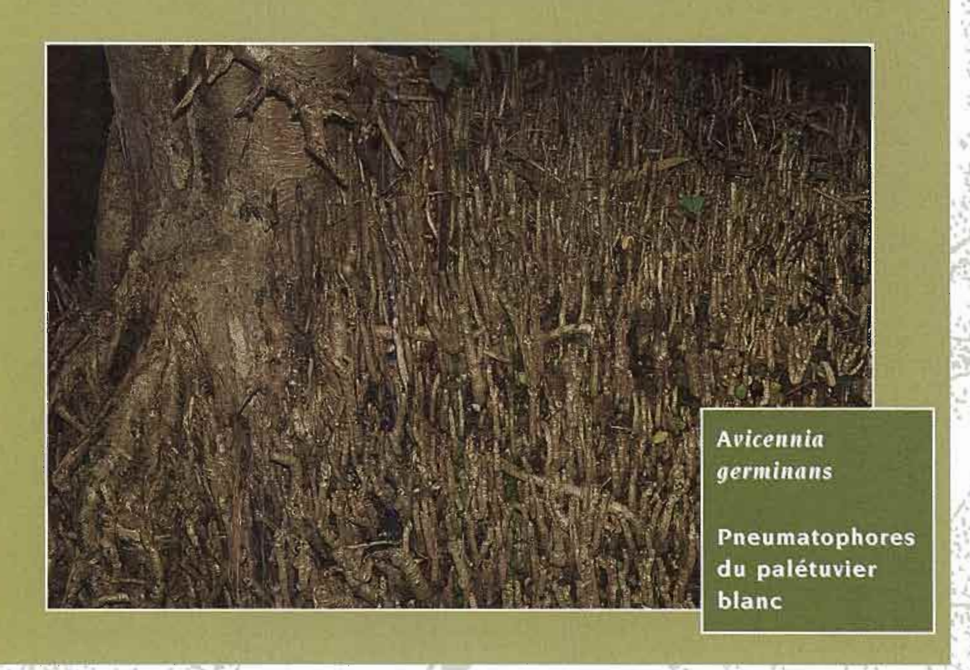
Créole : de *palétuvier*, d'une langue karib (cf. kali'na, *apaliyu*) ou arawak (cf. palikur, *payuy*), désignant la même espèce, et *blanc*, en raison du tronc et surtout du feuillage, donnant à la mangrove son manteau argenté, mais aussi pour le distinguer du *palétuvier rouge* (*Rhizophora racemosa*, Rhizophoracées).

Chimie et pharmacologie

L'écorce est riche en tanins condensés. Du bois a, en outre, été isolée une naphtoquinone, le lapachol (HEGNAUER, 6, 1973).
Pour les propriétés chimiques et pharmacologiques de ce composé, cf. *Tabebuia serratifolia* (Bignoniacées).

Notes comparatives

1. Un usage identique avait déjà été observé par SPIX et MARTIUS (1824, *in* ROTH, 1924) chez les Amérindiens aujourd'hui éteints ou métissés du bas Amazone. Pour la même région, LE COINTE (1934) signale l'usage hémostatique et antidiarrhéique de l'écorce. Au Venezuela, la décoction de l'écorce est utilisée pour soigner les maux de gorge et les plaies buccales (DELASCIO CHITTY, 1985).



Avicennia germinans

Pneumatophores du palétuvier blanc

Citharexylum macrophyllum Poir.

Verbenaceae

Noms vernaculaires

Créole : bois côtelette [bwa-kotlèt].
Wayãpi : ka'ipimã.
Palikur : hĩ βey.

Écologie, morphologie

Arbre de forêt secondaire devenant assez grand ; nous l'avons rencontré surtout dans le sud de la Guyane (Saül, Maripasoula, Trois-Sauts).

Collections de référence

Berton 147 ; Grenand 1022 ; Moretti 1336 ; Prévost 1404.

Emplois

Les feuilles pilées avec du sel et un peu d'eau sont prises comme cholalogue et fébrifuge[1] : ce breuvage est très diurétique. L'emploi de cette médication semble limité aux orpailleurs créoles d'origine sainte-lucienne. Le Dr Richard (1937) indiquait de surcroît l'usage des feuilles en cataplasme pour soigner les hématomes et la *blesse* chez les orpailleurs de l'intérieur. Chez les Palikur, les feuilles pilées sont appliquées en cataplasme sur les abcès.

Étymologie

Créole : *bois côtelette*, « arbre à côte », parce que le tronc est très côtelé[2].
Palikur : *hĩ*, « odeur corporelle » et *βey* de *aβeya*, « plante médicinale », en raison de l'odeur forte des feuilles froissées.

Chimie et pharmacologie

Des iridoïdes ont été isolés d'espèces de ce genre (Hegnauer, 6, 1973). La réaction de la cyanidine, ainsi que le comportement chromatographique des flavonoïdes des feuilles (coloration verte des flavonoïdes sous les vapeurs d'ammoniac) suggèrent la présence d'hétérosides du type flavone.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Un usage similaire de la tisane a été signalé en Colombie dans la région du Putumayo pour *Citharexylum poeppigii* Walpers (Schultes et Raffauf, 1990).

2. L'utilisation du même nom, *bois côtelette*, aux Antilles (Fournet, 1978), pour désigner les *Citharexylum* fait penser dans le cas des Sainte-Luciens de Guyane à un néologisme par transfert de sens.

Lantana camara L.

Verbenaceae

Synonymies

Lantana aculeata L. ;
Lantana armata Schauer var. *guianensis* Moldenke.

Noms vernaculaires

Créole : marie crabe [mari-krab], verveine [vèvenn], zerb des putains [zèb-piten], thé indien [dité-endjen].
Wayãpi : yakale pili, kalaɨ ka'a.
Palikur : hub ban, hub βey.
Portugais : erva-chumbinho, cambara-de-cheiro, carrasco.

Écologie, morphologie

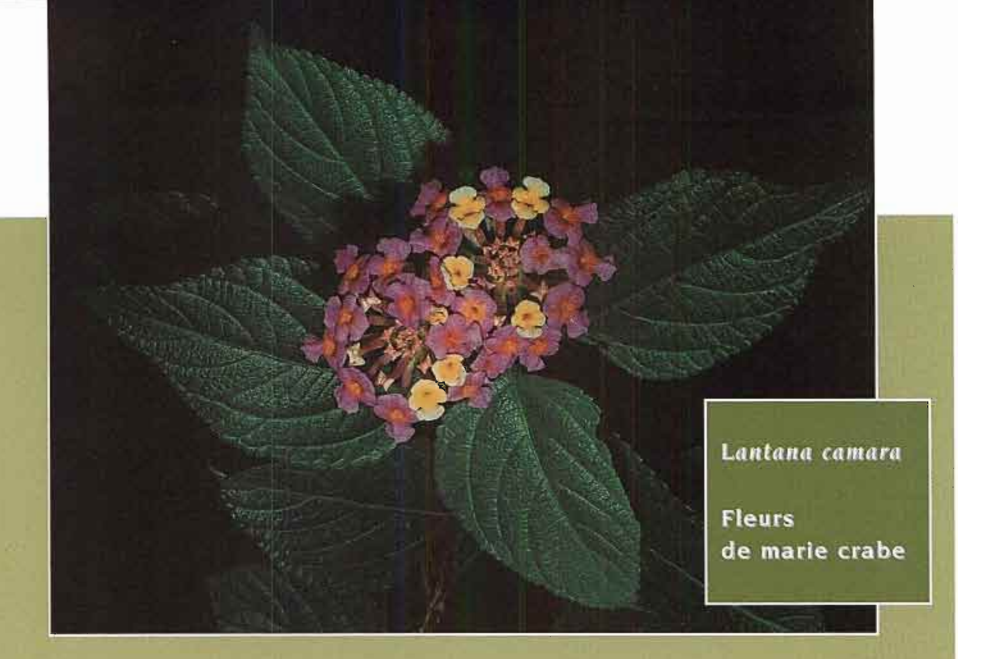
Arbuste sarmenteux pantropical très commun en végétation rudérale.

Collections de référence

Grenand 150 ; Lescure 541 ; Prévost 1232, 3611.

Emplois

Le genre *Lantana* est partout présent dans le monde tropical et cette espèce-ci en particulier figure en bonne place dans de nombreuses pharmacopées. Elle entre dans de très nombreuses et très diverses



Lantana camara

Fleurs de marie crabe

médications, au point qu'il est difficile de dégager une action thérapeutique particulière[1]. Non seulement parmi les trois ethnies que nous étudions ici, mais aussi partout en Amérique tropicale, les fleurs et surtout les feuilles, dégageant une agréable odeur mentholée, sont essentiellement utilisées comme fébrifuge, antigrippal et pectoral. Les Créoles consomment, seule ou associée à d'autres plantes, l'infusion des feuilles, tandis que les Wayãpi boivent ou prennent en bain sédatif leur décoction.
En bain de siège, la décoction des feuilles a la réputation de raffermir le vagin, d'où son nom créole de *zerb des putains*.
Pour un autre usage chez les Créoles, cf. *infra Renealmia guianensis* (Zingibéracées).
Les Palikur associent comme fébrifuge les feuilles à celles d'*Hedychium coronarium* (Zingibéracées). En bain et en tisane, leur décoction constitue un remède spécifique pour les enfants. La décoction des feuilles et des inflorescences est également un remède contre la diarrhée. Enfin un tampon de feuilles chauffées est pressé sur les piqûres de raie venimeuse.

Étymologie

Créole : *verveine*, en référence à l'espèce européenne. *Thé indien*, « thé des Amérindiens », par opposition au thé du commerce.
Wayãpi : cf. *Hyptis lanceolata* (Lamiacées).
Palikur : de *hub*, « raie (*Potamotrygon hystrix*) » et *ban*, de *aβan*, « plante, feuille », ou *βey* de *aβeya*, « plante médicinale », « plante [médicinale] de la raie », en raison de la tige finement épineuse, comparable au dard caudal de ce poisson.

Chimie et pharmacologie

La plante renferme une huile essentielle dont la composition varie suivant les régions : α-pinène, γ-terpinène et caryophyllènes divers.
Les fruits renferment des acides triterpéniques, lantadènes A et B, qui sont des produits toxiques pour le bétail : les symptômes d'empoisonnement sont des troubles gastro-intestinaux ou hépatiques et des phénomènes de photo-sensibilisation. La consommation des fruits peut entraîner chez les enfants une intoxication grave ; les symptômes sont ceux provoqués par les alcaloïdes de la belladone (WOLFSON et SOLOMONS, 1964). Les extraits aqueux des différents organes possèdent une activité antibiotique vis-à-vis des bacilles gram + (KERHARO et ADAM, 1974).

Note comparative

1. Dès le XVIIe siècle, cette espèce est signalée pour soigner, en usage externe, les « vieilles blessures » et les maux de tête (MARCGRAVE [1648] 1942). Signalons également des utilisations antiseptiques chez les Caboclos d'Amazonie centrale pour soigner la gale (SILVA *et al.*, 1977), chez les Créoles de Guyana pour désinfecter les plaies (VAN ANDEL, 2000) et chez les Caraïbes de la Dominique pour soigner la gonorrhée (HODGE et TAYLOR, 1957). Au Pérou, la décoction des feuilles est utilisée pour soigner les rhumatismes et comme tonique de l'estomac (DUKE et VASQUEZ, 1994).

Lippia alba (Mill.) N. E. Brown

Verbenaceae

Synonymie

Lantana alba Mill.

Noms vernaculaires

Créole : mélisse de calme [milis-dé-kanm].
Wayãpi : —
Palikur : —
Aluku : piepiepao.
Portugais : carmelitana, erva-cidreira.

Écologie, morphologie

Arbrisseau assez commun dans la région côtière où il est cultivé ou protégé.

Collections de référence

Jacquemin 1423, 1506 ; Prévost 3432.

Emplois

Chez les Créoles, l'infusion des feuilles, bien sucrée, est utilisée pour calmer les douleurs cardiaques et pour soigner la tachycardie. Par ailleurs, la décoction des feuilles est calmante et soporifique[1].

Étymologie

Créole : altération de la *Mélisse des Carmes*, marque déposée.

Chimie et pharmacologie

Selon PERROT (1944), cette plante renferme 0,12 % d'huile essentielle dans ses feuilles, utilisées au Brésil, en infusion anticatarrhale. CRAVEIRO *et al.* (1981) signalent que cette huile se compose de β-caryophyllène (24,3 %), géranial, néral et 2-undécanone. D'après HEGNAUER (6, 1973), le principal composant de cette huile est la dihydrocarvone. KARRER (1958) mentionne la présence d'autres terpènes : limonène et α-pinène, d'un alcool, le linalool, d'un aldéhyde, le citral, et de trois cétones, le camphre, la lippione et le 1,8-cinéol.

Note comparative

1. Chez les Aluku, on retrouve un usage peu éloigné contre l'hypertension artérielle, ainsi que pour soigner la grippe (FLEURY, 1991) ; les Caboclos du bas Amazone en font une tisane pour calmer les pleurs et faire dormir les enfants (AMOROZO et GÉLY, 1988). L'usage médicinal de L. *alba* est très répandu en Amérique tropicale où elle est connue, entre autres, comme vomitif en Amazonie péruvienne, pour soigner les maux de tête chez les Tikuna (SCHULTES et RAFFAUF, 1990) ainsi que les maux d'estomac chez les Caboclos de Santarém et du Rio Madeira (CORRÊA, [1926] IV, 1984) ; DUKE et VASQUEZ, 1994 ; DI STASI *et al.*, 1994).



Lippia alba

Feuilles et fleurs de mélisse de calme

Petrea bracteata Steud.

Verbenaceae

Synonymies

Petrea martiana Schauer. ;
Petrea schomburgkiana Schauer.

Écologie, morphologie

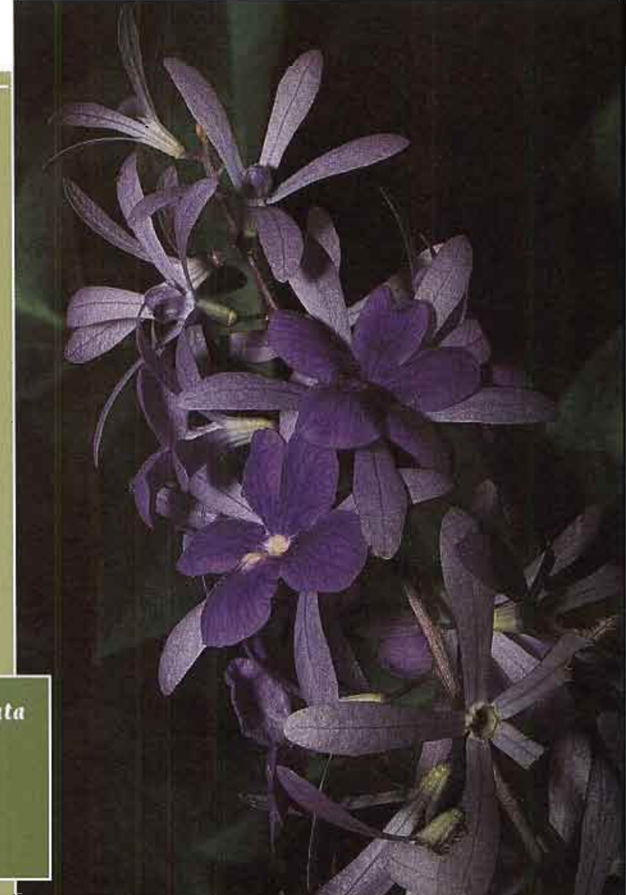
Liane commune partout en Guyane, souvent cultivée comme ornementale.

Collection de référence

Prévost 3628.

Noms vernaculaires et emplois

Mêmes noms et même usage que pour *Petrea volubilis* (cf. *infra*).



Petrea bracteata

Bractées et fleurs de liane gris

Petrea volubilis L.

Verbenaceae

Synonymies

Petrea kohautiana K. Presl. ;
Petrea rivularis Moldenke.

Noms vernaculaires

Créole : liane gris [yann-gri].
Wayãpi : kaita poã.
Palikur : —
Portugais : flor-de-viuva, viuvinha.

Écologie, morphologie

Liane commune partout en Guyane en forêt primaire et surtout en végétation ripicole.

Collections de référence

Grenand 570 ; Jacquemin 1585, 1761.

Emplois

Chez les Wayãpi, la sève brute, extraite des tiges grattées, ou la macération des tiges préparées de la même manière est un résolutif, utilisé pour soigner les blessures et les brûlures[1].

Étymologie

Créole : *liane gris*, « liane grise », en raison de la couleur de la tige.
Wayãpi : de *kayta*, « brûlure » et *poã*, « remède », « remède contre les brûlures ».

Chimie et pharmacologie

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. *Petrea volubilis* a été signalé en association avec d'autres plantes comme abortif et comme antidiarrhéique chez les Caraïbes de la Dominique (HODGE et TAYLOR, 1957).

Priva lappulacea (L.) Pers.

Verbenaceae

Synonymie
Verbena lappulacea L.

Nom vernaculaire
Créole : vingt quatre heures [vennkatrèr][1].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie
Petite herbe fréquente autour des habitations, reconnaissable à ses poils crochus.

Collections de référence
Moretti 140 ; Prévost 3242.

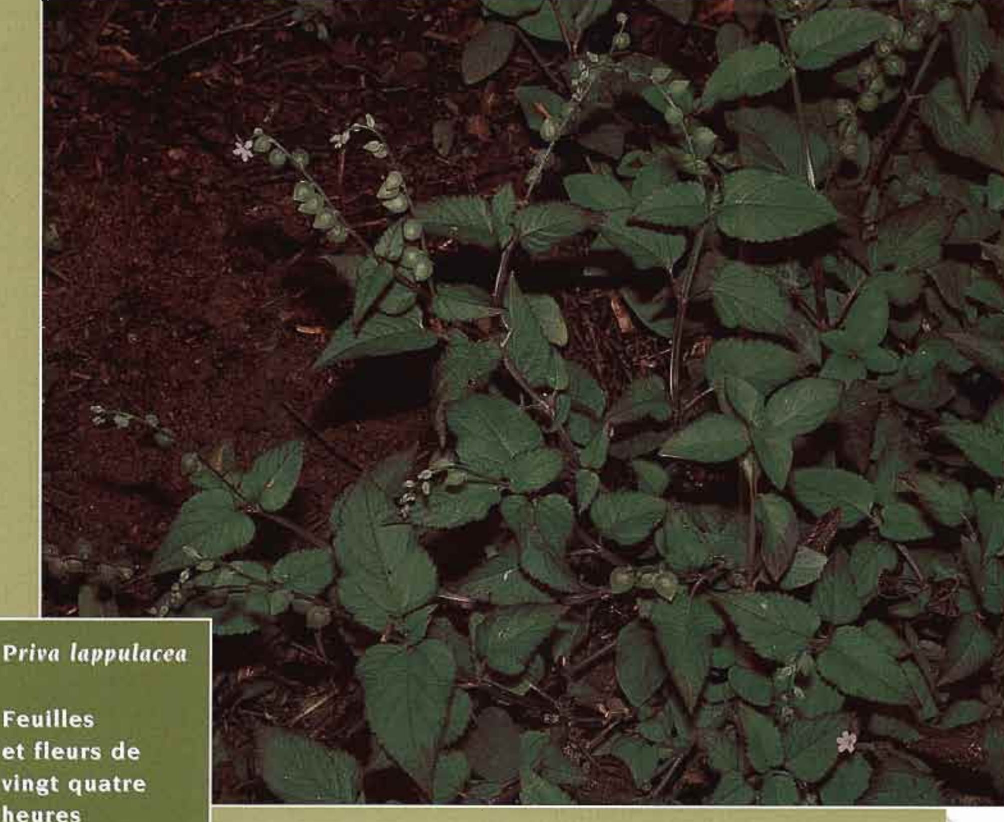
Emplois
La plante entière est broyée avec un peu de sel et appliquée en cataplasme par les Créoles sur les entorses (*démissures* en créole)[2].

Étymologie
Créole : *vingt quatre heures*, car tel est le temps nécessaire à la plante pour guérir une entorse.

Chimie et pharmacologie
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

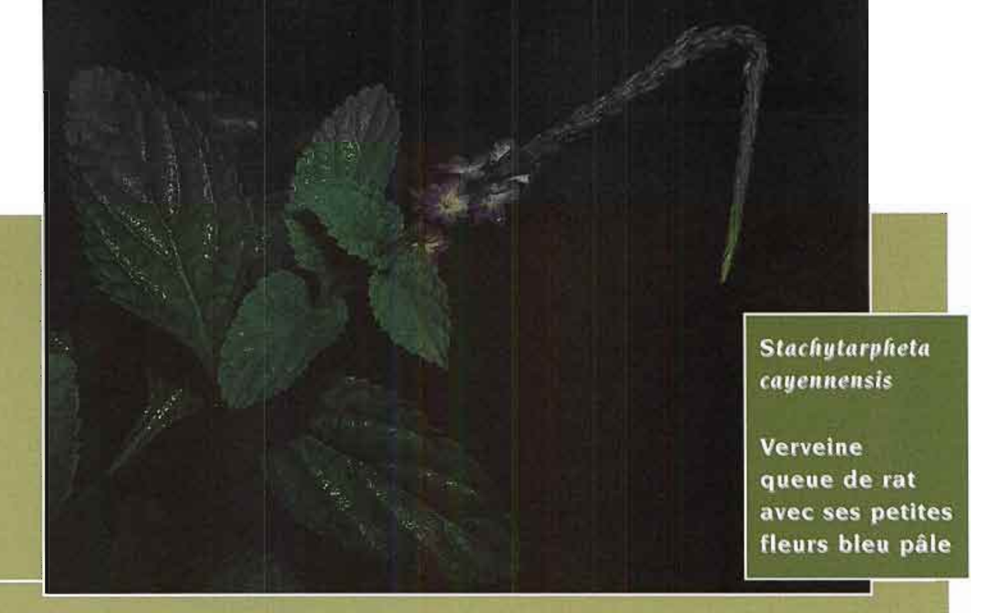
Notes comparatives
1. Certains Créoles donnent le nom de *vingt quatre heures* à *Cyanthillium cinereum* (Astéracées).

2. L'espèce est réputée antigrippale aux Antilles françaises (Stehlé, 1962) et pour soigner la toux et la diarrhée à St-Domingue (Duke et Vasquez, 1994).
Les Tacana utilisent les racines et les feuilles pour soigner les morsures de serpent (Bourdy *et al.* 2000).



Priva lappulacea

Feuilles et fleurs de vingt quatre heures



Stachytarpheta cayennensis

Verveine queue de rat avec ses petites fleurs bleu pâle

Stachytarpheta cayennensis (L. C. Rich.) Vahl

Verbenaceae

Synonymies

Stachytarpheta dichotoma (Ruiz et Pav.) Vahl ; *Verbena cayennensis* L. C. Rich.

Noms vernaculaires

Créole : verveine queue de rat [vèvenn-latjo-rat], ti verveine [ti-vèvenn].
Wayãpi : kalaɨ poã, kunami lã.
Palikur : yatuwe arib.
Portugais : rinchão, perpena.

Écologie, morphologie

Petit arbrisseau commun en végétation rudérale, en savane, ou sur les îles sèches des fleuves.

Collections de référence

Lescure 559 ; Jacquemin 1530, 2276 ; Prévost 1350, 3609.

Emplois

Les Créoles utilisent la tisane des feuilles comme cholalogue, purgatif, et moins fréquemment comme antidysentérique.
Le jus des racines écrasées et bouillies est filtré et mélangé avec un demi-litre d'eau : pris à jeun, à raison d'un petit verre chaque matin, avec de l'eau de Vichy ou du sulfate de soude, il permet de soigner les éruptions cutanées, en particulier les boutons liés aux troubles digestifs ainsi que les ménorragies[1].
Chez les Wayãpi et les Palikur, la décoction des feuilles, des tiges et des racines sert à soigner, en bain, les états grippaux et pour les Wayãpi particulièrement, les maux de tête.
Chez les Palikur, les feuilles préparées en décoction prise en bain, favorisent les accouchements.
Selon Berton (1997), la décoction des feuilles est également vermifuge.

Étymologie

Créole : *verveine*, par comparaison avec la *verveine officinale* (*Verbena officinalis* L.) d'Europe et *queue de rat*, en raison de la forme de l'inflorescence. Wayãpi : *kunamilã*, de *kunami*, « plante *Clibadium sylvestre* (Astéracées) » et *lã*, « qui ressemble », « qui ressemble au *Clibadium* », en raison de la ressemblance des feuilles des deux plantes ; *kalaɨpoã*, de *kalaɨ*, « fièvre » et *poã*, « remède ».
Palikur : de *yatuwe*, « sarigue (*Didelphis marsupialis*) » et *arib*, « queue », en raison de la forme de l'inflorescence.

Chimie et pharmacologie

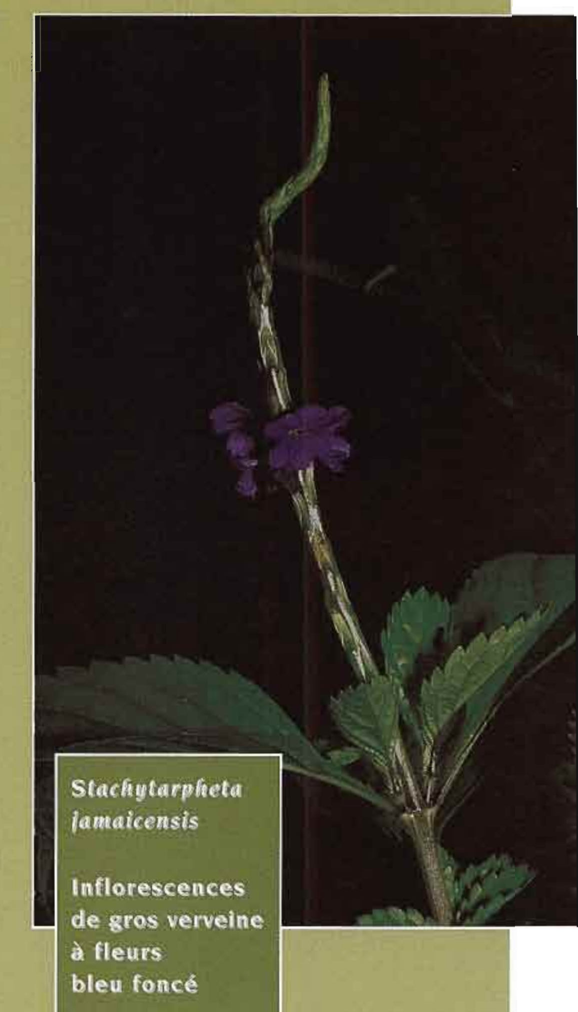
De cette espèce, a été isolé un iridoïde, l'ipolamiide (Garnier, 1977).
Les iridoïdes sont fréquents dans l'ensemble du genre.

Note comparative

1. Chez les Aluku, les feuilles servent en application locale à soigner les furoncles et les blessures (Fleury, 1991) ; un usage identique est signalé ches les Caboclos d'Amazonie par Le Cointe (1922). Le Dr Richard (1937) signale par ailleurs, chez les orpailleurs de St-Elie, l'usage des feuilles froissées en tampon comme antalgique auriculaire et celui des feuilles en décoction, associées à celles de citronnier et à l'amidon, pour laver la tête en cas d'insolation.

Stachytarpheta jamaicensis (L.) Vahl.

Verbenaceae



Stachytarpheta jamaicensis

Inflorescences de gros verveine à fleurs bleu foncé

Synonymie

Verbena jamaicensis L.

Noms vernaculaires

Créole : gros verveine [gro-vervenn], verveine queue de rat [vèvenn-latjo-rat], verveine caraïbe [vèvenn karaib].
Wayãpi : —
Palikur : yatuwe arib.

Écologie, morphologie

Sous-arbrisseau des zones rudérales côtières. Bien qu'acclimaté, il a sans doute été introduit des Caraïbes.

Collections de référence

Berton 14 ; Jacquemin 1481, 2277 ; Prévost 3623.

Emplois

Cette espèce est utilisée pour les mêmes usages que la précédente par les Créoles, qui lui réservent en outre un usage particulier : la tisane des feuilles absorbée trois fois par jour est hypotensive[1].
Chez les Palikur, elle est utilisée comme l'espèce précédente.

Étymologie

Créole : *gros verveine*, « grosse verveine », parce que les feuilles sont plus grosses que chez l'espèce précédente.

Chimie et pharmacologie

GARNIER (1977) a extrait des parties aériennes de cette plante deux iridoïdes : le glucoside de l'ipolamiide et un autre minoritaire, non identifié. WONG (1976) signale la présence d'un hétéroside, la stachytarphine et d'un alcaloïde. Cette espèce renferme également de la dopamine, active sur le système nerveux central.
SUBRAMANIAN *et al.* (1974) ont trouvé dans les feuilles d'une espèce proche, *Stachytarpheta indica*, une cétone terpénique, la friedeline, de l'acide ursolique, du stigmastérol et deux génines flavoniques : la scutéllaréine et l'hispiduline.
Avec l'équipe de R. Paris, nous avons publié la présence, dans les feuilles de *Stachytarpheta jamaicensis*, de choline et de trois pigments flavoniques : le glycuronide en 7 du 6-hydroxy-lutéolol, le glycuronide en 7 du lutéolol et le glycuronide en 7 de l'apigénol (DURET *et al.*, 1976).

Note comparative

1. Cet usage a également été noté chez les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana (VAN ANDEL, 2000). L'ensemble du genre *Stachytarpheta* est utilisé classiquement par les populations d'Amérique tropicale, tant amérindiennes que métisses, à des fins médicinales depuis le Mexique (BERLIN *et al.*, 1974) jusqu'au Brésil (FURTADO *et al.*, 1978).

famille

Violaceae

Hybanthus calceolaria (L.) G. K. Schulze

Violaceae

Synonymies

Hybanthus ipecacuanha (L. non Vent.) Baill. ex Laness ; *Ionidium ipecacuanha* (L.) Vent. ; *Viola calceolaria* L. ; *Viola itoubou* Aubl.[1].

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : ivuiti seine.
Portugais : ipecacuanha-branca.
Kali'na : itoubou (AUBLET, 1775)[1].

Écologie, morphologie

Petite herbe des savanes sèches ou des pelouses entretenues de la région côtière.

Collections de référence

Lescure 627, 643 ; Moretti 1114.

Emplois

Les Palikur préparent la plante entière en décoction, bue comme antitussif. Les usages comme antidysentérique, émétique et purgatif, signalés au XVIIIe siècle, n'ont pas été retrouvés (AUBLET, 1775)[1].

Étymologie

Palikur : de *ivuiti*, « plante *Hibiscus rosa-sinensis* (Malvacées) » et *seine*, « blanc ». Les deux simples ont le même usage médicinal, mais la fleur d'*Hybanthus* est blanche.



Hybanthus calceolaria

Fleur blanche à cœur jaune ; toute la plante est très pileuse

Chimie et pharmacologie

L'*ipéca*, plante du Brésil, est, avec le quinquina, l'un des deux végétaux américains qui devaient jouer un grand rôle dans la thérapeutique moderne à partir du XVIII[e] siècle. De nombreuses drogues furent introduites à sa place, en Europe, sous les noms de *ipéca*, *faux ipéca*, *ipéca nègre*, *ipéca bâtard*, etc. Parmi elles, *Hybanthus calceolaria* fut certainement la plus estimée et son emploi dans la thérapeutique européenne fut, aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, aussi important que celui du véritable *ipéca*, *Cephaelis ipecacuhana* (Rubiacées). On distinguait alors trois sortes d'*ipéca* : l'*ipéca brun*, l'*ipéca gris* et l'*ipéca blanc*. Ce dernier désignait *H. calceolaria* : « Les Espagnols et les Portugais préfèrent l'*ipéca blanc* car elle agit avec moins de violence. Elle purge assez bien, et elle est plus douce que l'*ipéca brun* » (Pomet, 1735). Dans la littérature, cette espèce est désignée sous de nombreux noms scientifiques et nous avons indiqué plus haut les principales synonymies rencontrées. Les tests chimiques montrent qu'elle ne renferme pas d'émétine, ni aucun autre alcaloïde.

Ses propriétés émétiques pourraient être dues à des saponines, fréquentes dans cette famille. D'ailleurs, d'autres Violacées indigènes de Guyane sont signalées dans la littérature comme ayant été employées comme « faux ipécas », telles que *Noisettia orchidiflora* (Rudge) Gingins et *Corynostylis arborea* (L.) S. F. Blake (Heckel, 1897).

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. L'espèce a été retrouvée chez les Kali'na par Ahlbrinck ([1931] 1956) et par Lescure (*comm. pers.*) sous le nom de *ki'erö pipio*, « pelure de manioc », mais sans les usages signalés par Aublet (1775) et Heckel (1897).
Un usage contre la coqueluche et la grippe a été relevé chez les Caboclos du bas Amazone (Amorozo et Gély, 1988).

Paypayrola guianensis Aublet

Violaceae

Noms vernaculaires

Créole : bois poule.
Wayãpi : wila poloelaa.
Palikur : yauknabui.

Écologie, morphologie

Petit arbre du sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence

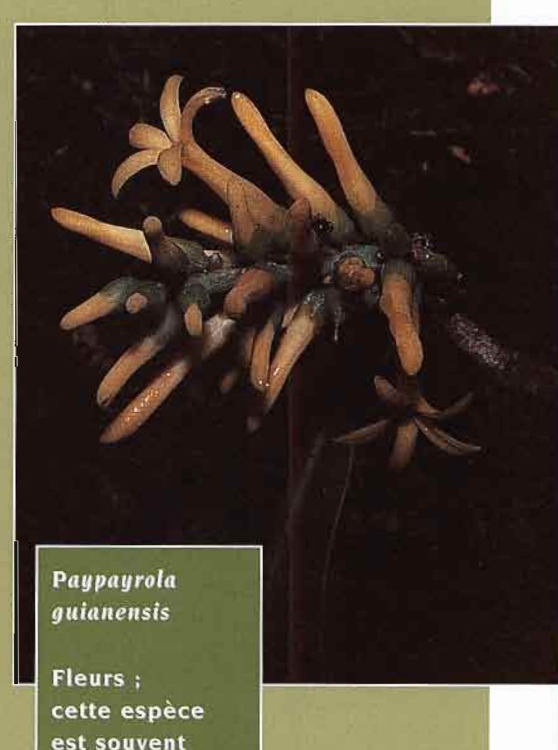
Cremers 6 982 ; Grenand 2 849.

Emplois

Chez les Wayãpi de Camopi, l'écorce préparée en décoction est bue comme fébrifuge[1].

Note comparative

1. Ce genre n'a été signalé comme médicinal que par Schultes et Raffauf (1990) en Amazonie colombienne, où les fleurs de *Paypayrola grandiflora* Tulasne sont utilisées en tisane pour soigner l'anémie.



Paypayrola guianensis

Fleurs : cette espèce est souvent cauliflore

famille

Vitaceae

Cissus erosa L. C. Rich

Vitaceae

Synonymies

Cissus elongata Miq. ;
Cissus salutaris Kunth ;
Vitis erosa Baker.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : amata lea.
Palikur : arakau arib.

Écologie, morphologie

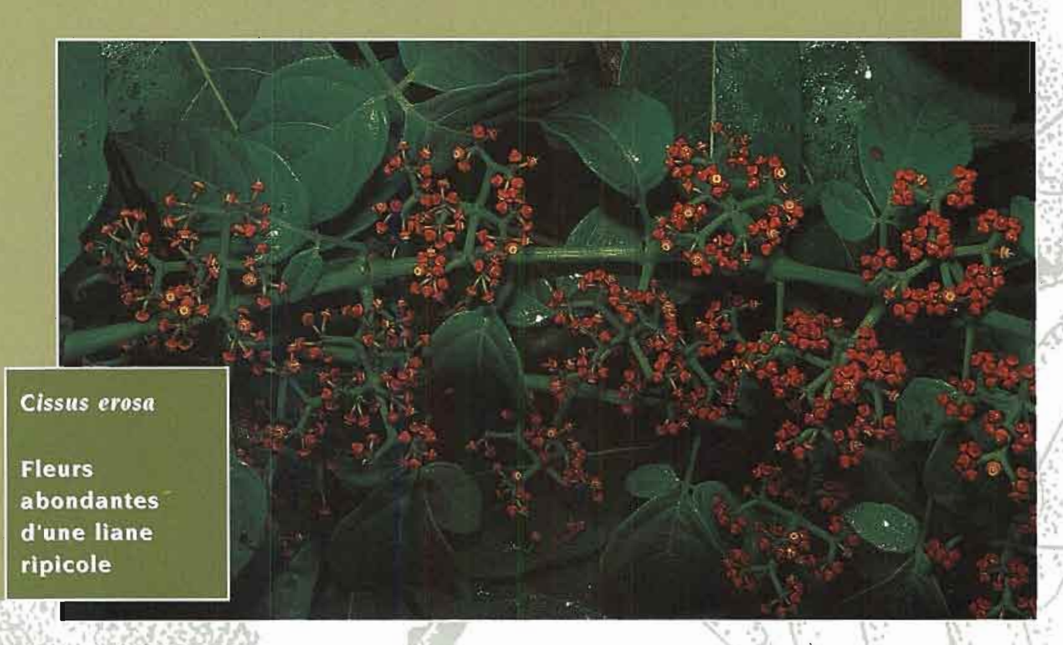
Liane fine, commune à la végétation secondaire récente et aux zones ripicoles.

Collections de référence

Grenand 431, 1623 ; Lescure 572 ; Moretti 614.

Emplois

Cette plante, extrêmement abondante en Guyane, ne semble avoir retenu l'attention – en dehors d'un usage généralisé comme appât de pêche – que des Palikur. Ceux-ci lui attribuent des propriétés analgésiques et résolutives, utilisant en emplâtre les parties aériennes pilées pour soigner localement les ulcères de leishmaniose et les piqûres de raie (*Potamotrygon hystrix*)[1].



Cissus erosa

Fleurs abondantes d'une liane ripicole

Étymologie

Wayãpi : de *amata*, « poisson *Callichthys* » et *ea*, « œil », « œil de *Callichthys* », en raison de la forme et de la couleur du fruit.
Palikur : de *arakau*, « lézard *Tupinambis* » *arib*, « queue ». La tige de cette plante ressemble à la queue de l'animal.

Chimie et pharmacologie

Les fruits sont riches en anthocyanes.
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Note comparative

1. Cette espèce est utilisée chez les Conibo du Pérou pour soigner les enflures des pieds (TOURNON *et al.*, 1986a).

Cissus tuberosa Moc. et Sessé ex DC.

Vitaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : tɨmãu, mani'oɨ.
Palikur : kaneg araugi.

Écologie, morphologie

Liane rare, strictement cultivée par les Amérindiens (Wayãpi, Palikur et Wayana).

Collections de référence

Grenand 206, 1954.

Emplois

Nous traitons ici d'une espèce caractérisée par des renflements internodulaires amylacés répartis irrégulièrement le long des tiges. Cette plante, reproduite strictement par bouturage, ne fructifie pas. Nous la rapprochons de quelques espèces cultivées en Amazonie brésilienne par diverses ethnies amérindiennes (KERR *et al.*, 1978) ; la principale, connue sous le nom de *cupa*, est *Cissus gongylodes* (Burch ex Baker) Planch.

Si les Amérindiens du Brésil cultivent ces *Cissus* amylacés comme appoint alimentaire, les Wayãpi et les Palikur se contentent de planter celui-ci dans les abattis, pour favoriser magiquement la croissance du manioc.
Les Wayãpi se servent par ailleurs des renflements internodulaires pour masser les muscles des nourrissons : l'énergie de la plante est censée leur être transmise.

Étymologie

Wayãpi : *tɨmãu*, de *tɨmã*, « jambe » et *u*, « grosse », « grosses jambes », en référence aux renflements amylacés et à leur utilisation pour masser les enfants ; *mani'oɨ*, de *mani'o*, « manioc » et *ɨ*, « mère », « mère du manioc », en raison de son utilisation propitiatoire.
Palikur : de *kaneg*, « manioc » et *araugi*, « mère de », « mère du manioc », pour la même raison.

Cissus verticillata (L.) Nicholson et Jarvis

Vitaceae

Synonymie

Cissus sicyoides L.

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : pilaɨta ka'a.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Liane fine des zone ripicoles.

Collection de référence

Grenand 517.

Emplois

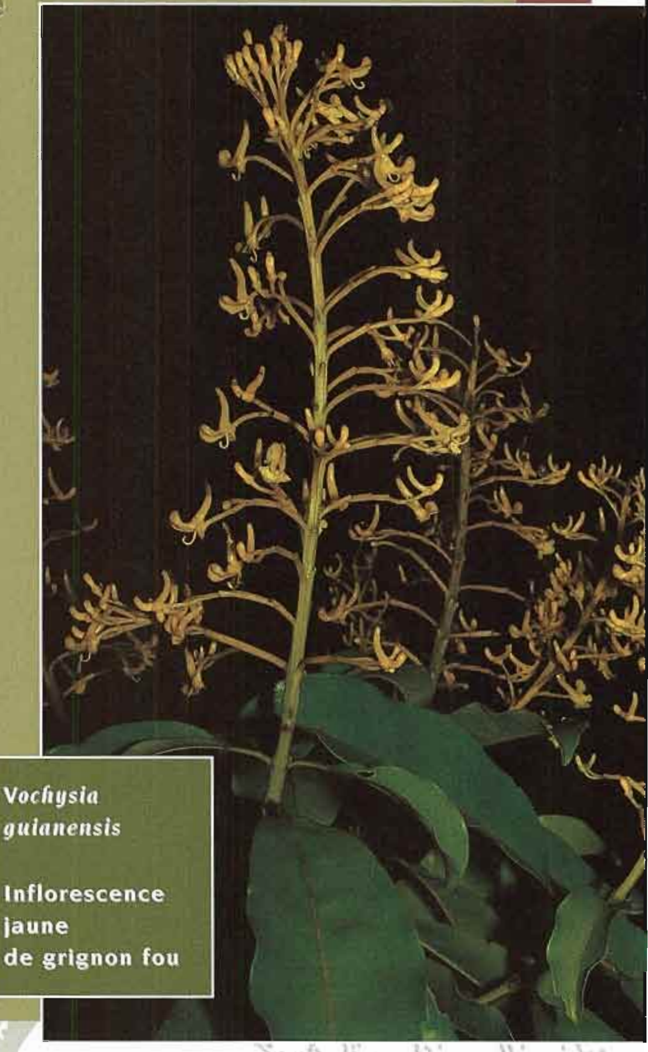
Pour son emploi chez les Wayãpi, cf. *infra* *Elaphoglossum laminarioides* (Lomariopsidacées).

famille

Vochysiaceae

Vochysia guianensis Aublet

Vochysiaceae



Vochysia guianensis

Inflorescence jaune de grignon fou

Synonymies

Vochysia melinonii Beckman ;
Vochysia paraensis Huber ex Ducke ;
Cucullaria excelsa Willd.

Noms vernaculaires

Créole : couali [kwali], grignon fou, acacia mâle (vieilli).
Wayãpi : malakapuli'ɨ.
Palikur : ã seiminio (terme générique).
Portugais : quaruba-branca, rabo-de-tucano.

Écologie, morphologie

Très grand arbre, assez commun en forêt primaire.

Collections de référence

Grenand 494 ; Jacquemin 2018, 2022 ; Prévost 3390.

Emplois

Les grands arbres de la famille des Vochysiacées sont essentiellement connus pour leur bois d'œuvre. Cependant, chez les Wayãpi, l'écorce fraîche, grattée finement, est utilisée *loco dolenti* comme analgésique dentaire[1, 2].

Étymologie

Créole : emprunt au kali'na *kwari*, qui désigne la même espèce. Wayãpi : de *malakapuli*, « poisson *petit coulant* (*Erythrinus erythrinus*) » et *ɨ*, « arbre », « arbre du poisson *petit coulant* » ; nous n'en connaissons pas la raison. Palikur : de *ã*, « arbre » et *seiminio*, « vieux », « vieil arbre », en raison de l'aspect craquelé de l'écorce.

Chimie et pharmacologie

D'après HEGNAUER (6, 1973), l'écorce de cet arbre possède des propriétés astringentes. Les feuilles de tous les *Vochysia* et celles de quelques genres voisins accumulent l'aluminium dans leurs tissus, jusqu'à une teneur de plus de 1 %. Nous avons publié, en collaboration avec l'équipe de Koch, la découverte dans les fruits de cette espèce d'une pyrrolidinoflavane, la vochysine. C'est la première fois que l'on trouve un alcaloïde uni à une flavane (BAUDOUIN *et al.*, 1983). Des quinones et des 5-désoxyflavones ont été trouvées chez des espèces voisines.

Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. Un usage identique a été trouvé chez les Carib du nord-ouest de la Guyana ; il est précisé que le tampon d'écorce ne doit pas toucher les dents saines (VAN ANDEL, 2000). D'autres usages médicinaux ont été collectés pour d'autres *Vochysia* amazoniens (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

2. Il existe aussi dans le haut Oyapock un *Qualea* (Vochysiacées), non collecté, nommé *pilima'i piyũ*, dont l'écorce préparée en décoction est un remède bu contre la dysenterie.

famille

Zingiberaceae

Sur tous les continents, cette grande famille tropicale semble avoir retenu l'attention pour ses propriétés odoriférantes, culinaires et médicinales qui sont partagées à des degrés divers par tous les genres. Les genres les plus connus (*Zingiber*, *Curcuma*, *Hedychium*) proviennent de l'Ancien Monde, mais transportés aux XVI[e] et XVII[e] siècles dans le Nouveau Monde, ils y croissent aujourd'hui, côte à côte avec les genres indigènes *Renalmia* et *Costus*, ces derniers ayant été récemment érigés en une famille à part entière, les Costacées. En ce qui concerne les utilisations médicinales des Zingibéracées relevées par nous en Guyane et par divers observateurs sur le reste du continent sud-américain, il est important de souligner, en dehors de quelques usages particuliers, l'assez grande homogénéité des propriétés attribuées en général à la sève des tiges et des racines. On notera surtout l'utilisation de plusieurs espèces pour leurs propriétés diurétiques et pour leur action sur l'appareil uro-génital : *Costus scaber* (ex *Costus spicatus*) (CORRÊA [1926] I, 1984), *Costus arabicus* (DEVEZ, 1932 ; CAVALCANTE et FRIKEL, 1973), *Curcuma longa* (CORRÊA [1926] I, 1984), *Hedychium coronarium* (HODGE et TAYLOR, 1957), auxquels s'ajoutent nos propres observations en ce qui concerne *Costus claviger*, *Costus scaber*, *Costus congestiflorus* et *Costus curcumoides*. En Guyane, nous avons trouvé cette famille abondamment utilisée pour ses propriétés classiques, mais également pour des usages plus originaux.

2 cm

Costus curcumoides

Curcuma longa L. — Zingiberaceae

Noms vernaculaires

Créole : safra [safra] (Guyane) ; titima, chichima [chichima] (Antilles).
Wayãpi : —
Palikur : saβga.
Français : curcuma.

Écologie, morphologie

Plante herbacée cultivée, introduite d'Asie au XVIII[e] siècle.

Collections de référence

Berton 197 ; Jacquemin 1643 ; Prévost 3746.

Emplois

Outre ses usages tinctoriaux et culinaires (*curry*) bien connus, le rhizome connaît çà et là des applications médicinales. En Guyane, les Créoles l'utilisent comme vulnéraire pour soigner les foulures ou les coups : le rhizome est écrasé avec des feuilles de *Siparuna guianensis* (Monimiacées) et de *Justicia pectoralis* (Acanthacées), du sel et mouillé de rhum, l'ensemble étant appliqué en cataplasme. Dans les cas de *coups reçus dans les côtes* (cf. la notion de *blesse* dans la 2[e] partie), on prépare une décoction salée de ces trois plantes ; avant d'en boire trois fois par jour, on l'additionne de trois gouttes de teinture d'arnica et d'un peu de sucre[1]. Au cours des dernières décennies, ces usages sont passés chez les Palikur. Ceux-ci affirment que la poudre de rhizome de curcuma, associée à celle des feuilles sèches, est un poison lorsqu'on l'administre subrepticement et de façon répétée, dans la boisson ou la nourriture.

Étymologie

Créole : *safra*, altération du français « safran » dont la couleur est similaire ; *titima* et *chichima*, altération du mot curcuma. Le mot palikur *saβga* est, à son tour, une altération du nom créole.

Chimie et pharmacologie

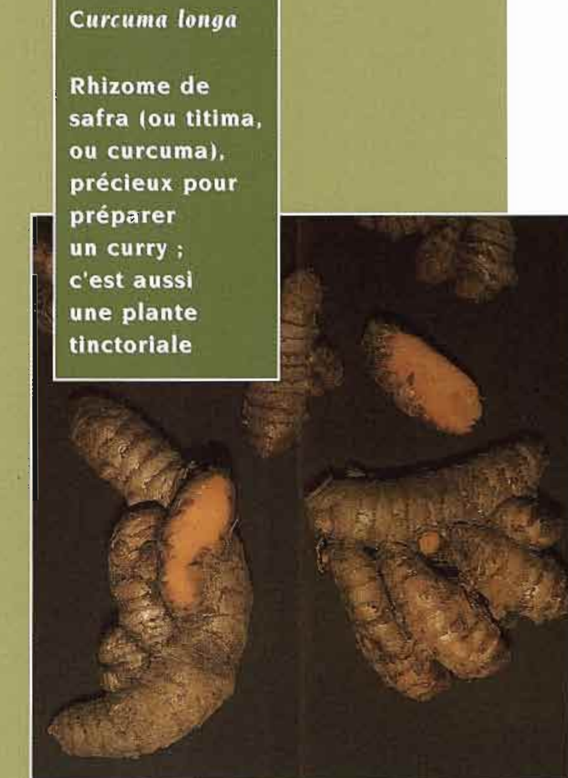
Le rhizome renferme 40 à 50 % d'amidon et 3 à 5 % d'huile essentielle à saveur amère, employée en petite quantité dans des parfums orientaux. Cette huile est composée de carbures terpéniques, dont la zingibérine et pour 65 % de cétones sesquiterpéniques. Le rhizome renferme aussi des matières colorantes jaunes, les curcumines, mélange de dicétones non saturées (PARIS et MOYSE, 1971). L'oléorésine obtenue par extraction avec des solvants organiques renferme de la cucurmine dans les mêmes proportions que la plante, c'est-à-dire de 35 à 55 %. La cucurmine est obtenue par extraction alcaline. Le jus du rhizome renferme une huile qui exerce une action antiseptique et antimicrobienne sur les affections de la peau (CHANDRA et GUPTA, 1972).

Note comparative

1. Des usages proches pour soigner coups, douleurs localisées et crampes ont été notés chez les Aluku (FLEURY, 1991).

Curcuma longa

Rhizome de safra (ou titima, ou curcuma), précieux pour préparer un curry ; c'est aussi une plante tinctoriale



Hedychium coronarium J. Koenig

Zingiberaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : mahamhapna seine.
Portugais : borboleta.

Écologie, morphologie

Grande herbe ornementale introduite d'Asie, parfois subspontanée dans les zones humides.

Collection de référence

Grenand 1883.

Emplois

Cette plante est utilisée par les Palikur en association avec *Lantana camara* (Verbénacées).

Étymologie

Palikur : cf. espèce suivante et *seine*, « blanc », car les fleurs sont blanches.

Renealmia guianensis Maas

Zingiberaceae

Synonymie

Renealmia gracilis O. G. Petersen.

Noms vernaculaires

Créole : quatre épices, millepis [mil-épis], gingembre cochon [jenjanm-kochon], gingembre bois [jenjanm-gran-bwa].
Créole antillais : atoumaux.
Wayãpi : kulimako.
Palikur : mahamhapna.

Écologie, morphologie

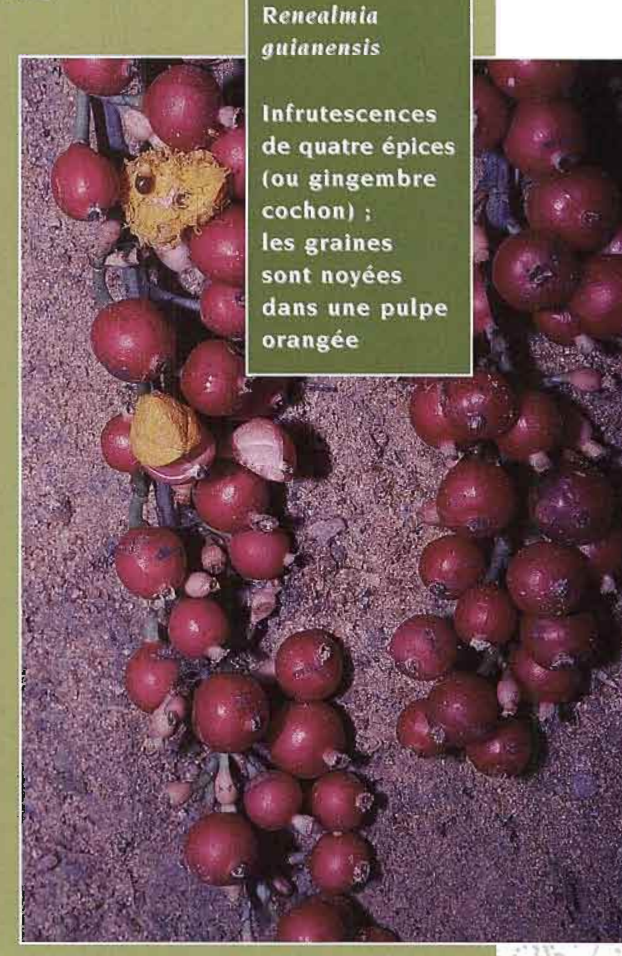
Plante herbacée commune dans le sous-bois de la forêt primaire : des feuilles, émane une forte odeur de gingembre.

Collections de référence

Grenand 244 ; Jacquemin 1649 ; Lescure 465 ; Moretti 1386 ; Prévost et Grenand 1961 ; Sastre 4520.

Emplois

Les Créoles utilisent abondamment cette espèce. La décoction des racines est antipaludique, tandis que la décoction des tiges et des feuilles, utilisée en bain, possède une action défatigante et fébrifuge. En application locale, la même préparation est aussi utilisée comme désinfectant pour la gale, les plaies et les ulcères de leishmaniose[1]. Enfin, les inflorescences



Renealmia guianensis

Infrutescences de quatre épices (ou gingembre cochon) ; les graines sont noyées dans une pulpe orangée

mélangées à celles de *Lantana camara* (Verbénacées) et préparées en décoction donnent une tisane qui, additionnée de sel, est bue pour combattre les flatulences.
Les Wayãpi se servent des feuilles comme condiment pour relever les courts-bouillons de poisson. Les mêmes feuilles, additionnées en nombre égal de feuilles de citron et de feuilles de basilic (cf. *Ocimum campechianum*, Lamiacées) et préparées en décoction concentrée, constituent un abortif utilisé, quoique très rarement, par voie orale.
Les Palikur utilisent les feuilles d'un *Renealmia* sp. (Berton 212 ; Ouhoud-Renoux 64), écrasées et frottées sur la peau, comme insectifuge, en particulier contre les tiques[2].

Étymologie

Créole : *quatre épices*, du nom donné à un condiment composé de plusieurs aromates ; *millepis* : de « mille épices » ; *gingembre bois*, « gingembre de la forêt », par opposition au gingembre cultivé ; *gingembre cochon*, « gingembre du pécari à lèvre blanche (*Tayassu pecari*) », ainsi nommé parce que cet animal en consomme les rhizomes.
Palikur : de *mahamha*, « tortue matamata (*Chelys fimbriatus*) » et *pna*, « feuille », « feuille de la matamata », ainsi nommé parce que la feuille ressemble à la tête plate de cette tortue.

Chimie et pharmacologie

Des rhizomes récoltés en Guyane, ont été isolés des diterpènes du groupe des labdanes montrant une activité molluscicide (RAMIANDRASOA *et al.*, 1986).
Tests chimiques en fin d'ouvrage.

Notes comparatives

1. D'autres *Renealmia*, *Renealmia floribunda* K. Schum. (de Granville et Burgot 1607 ; Prévost et Grenand 1940) et *Renealmia monosperma* Miq. (Grenand 360 ; Oldeman 2763) sont employés aux mêmes fins.
2. D'autres *Renealmia* d'Amazonie occidentale ont été signalés chez les Waorani et les Andoke pour soigner les morsures du serpent *Bothrops atrox* (SCHULTES et RAFFAUF, 1990).

Zingiber officinale Roscoe

Zingiberaceae

Noms vernaculaires

Créole : gingembre [jenjanm].
Wayãpi : —
Palikur : isuu.
Portugais : gengibre, mangarataia.

Écologie, morphologie

Plante herbacée d'origine asiatique introduite dès le XVIIe siècle en Amérique tropicale ; elle est strictement cultivée.

Collection de référence

Berton 80.

Emplois

Pour les Palikur, les racines pilées, appliquées en emplâtre, constituent un remède rafraîchissant contre les céphalées et les rhumatismes[1]. Bue en tisane, elle est aphrodisiaque et soulage les maux de gorge (BERTON, 1997). Les feuilles bouillies avec des piments servent à préparer une potion bue pour soigner la tension.

Étymologie

Palikur : *isuu*, signifie d'abord « vautour pape (*Sarcoramphus papa*) ».
Un rapprochement est fait entre l'odeur musquée de l'oiseau et le parfum de la plante.

Chimie et pharmacologie

Le rhizome du gingembre fournit une épice bien connue et largement employée dans le monde. Ses propriétés aromatiques sont dues à une huile essentielle et des aryl-alcanones.

Des cétones, appelées zingérones, moins piquantes, apparaissent au cours du séchage et des traitements. D'autres composés minoritaires (gingerdiones) sont des inhibiteurs de la synthèse de prostaglandines (BRUNETON 1999).

Note comparative

1. Outre son usage alimentaire, le gingembre est fréquemment signalé dans la littérature scientifique pour ses propriétés digestives. En association avec d'autres plantes, le rhizome est aussi utilisé comme antirhumatismal externe chez les Caboclos du bas Amazone (AMOROZO et GÉLY, 1988).

Zingiber zerumbet (L.) J. E. Smith

Zingiberaceae

Synonymie

Amomum zerumbet L.

Noms vernaculaires

Créole : chichima [chichima], safra[1].
Wayãpi : yamalatay, moyu poã.
Palikur : isuu.

Écologie, morphologie

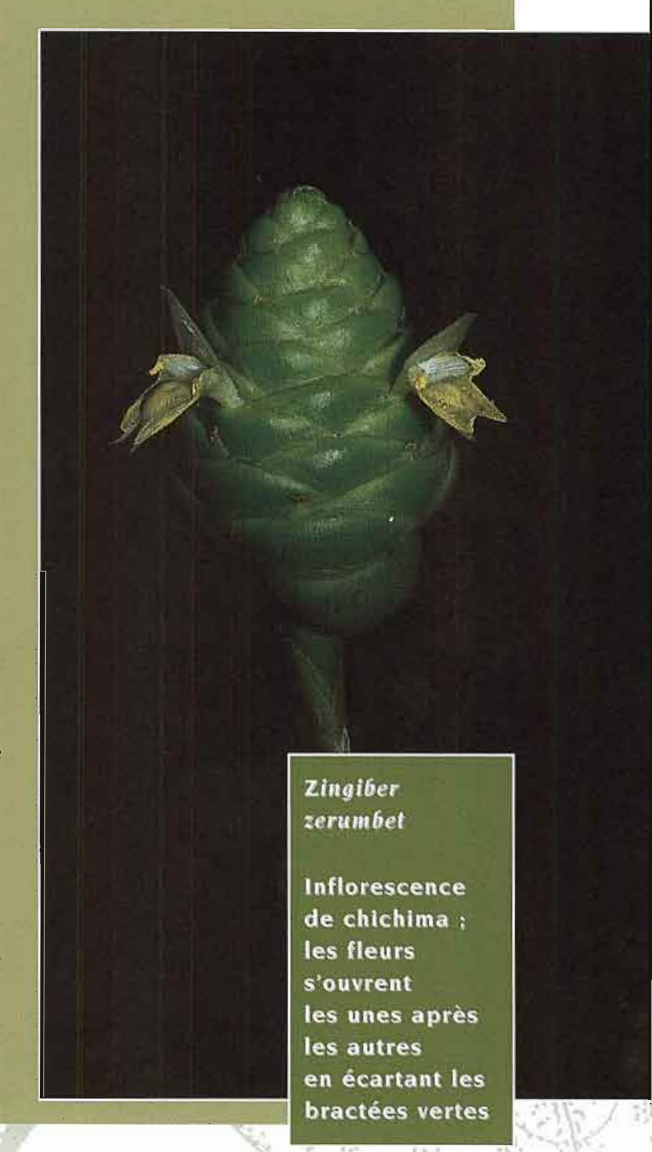
Plante herbacée peu commune et protégée près des habitations.

Collections de référence

Grenand 212, 503 ; Jacquemin 1771 ; Oldeman et Burgot 960 ; Prévost 1369, 3956.

Emplois

Pour son utilisation chez les Créoles, cf. *supra Curcuma longa*.
Chez les Wayãpi, cette espèce d'origine asiatique est totalement intégrée dans la culture et le souvenir de son introduction est gommé de la mémoire collective.
Les racines, très similaires à celles du *curcuma*, sont avant tout considérées comme un charme protecteur contre les atteintes de l'anaconda (*Eunectes murinus*) dont la plante est une émanation.
Pendant la danse de l'anaconda (*moyu tule*), la macération des racines écrasées est appliquée à l'aide d'une plume caudale d'ara rouge sur les danseurs, leurs clarinettes et le public. La décoction des racines est par ailleurs utilisée en bain contre les atteintes malveillantes (caractérisées par des *convulsions*) de l'anaconda (cf. *Rhipsalis baccifera*, Cactacées).



Zingiber zerumbet

Inflorescence de chichima : les fleurs s'ouvrent les unes après les autres en écartant les bractées vertes

L'utilisation de ce remède n'est pas contrôlée par les chamanes. La racine grattée et préparée en décoction courte est utilisée, toujours par les Wayãpi, comme carminatif pour soigner les coliques. Pour l'utilisation chez les Palikur, cf. *supra Zingiber officinale*.

Étymologie

Wayãpi : *yamalatay*, à rapprocher de *mangara taya*, « gingembre » (*Zingiber officinale*), dans diverses langues tupi (BOUDIN, 1978) ; par ailleurs, pour les Wayãpi, il s'agit d'un *taya* possédé par l'anaconda (cf. *Caladium bicolor*, Aracées) ; *moyu poã*, de *moyu*, « anaconda » et *poã*, « remède », « remède [contre les maléfices] de l'anaconda ».

Chimie et pharmacologie

L'huile essentielle renferme de nombreux composés avec en majorité, selon DUNG *et al.* (1993), de la zérumbone (72,3 %) moins abondante cependant dans les parties aériennes. La zérumbone, qui est une cétone sesquiterpénique, possède des propriétés spasmolytiques et bactériostatiques. Des hétérosides acétylés du kaempférol ont été aussi identifiés (MASUDA *et al.*, 1991 ; NAKATANI *et al.*, 1991).

D'après HEGNAUER (2, 1963), l'huile essentielle du rhizome contient du camphène, du cinéol, du dipentène, du limonène, de l'humulène et de la zérumbone. KARRER (1, 1958 et supplément 2, 1981) ajoute à cette liste d'autres terpènes : le caryophyllénoxide et un carbure d'hydrogène, l'α-curcumène.

Note comparative

1. Cette espèce est confondue sous le même nom par les Créoles avec *Curcuma longa* L., sans doute parce qu'elles contiennent toutes deux un colorant jaune. D'autres Créoles la confondent avec *Zingiber officinale*, le feuillage des deux espèces étant très similaire.

Cryptogames
Fougères (Pteridophytes)

Nous avons regroupé en fin d'ouvrage l'ensemble des Cryptogames. On notera qu'il s'agit surtout de plantes magiques utilisées majoritairement par les Amérindiens.

famille

Cyatheaceae

Alsophila imrayana (Hook.) Conant var. *basilaris* (Christ) Lellinger

Cyatheaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : —
Palikur : maoksi rarib.

Écologie, morphologie

Fougère terrestre des bas-fonds marécageux.

Collection de référence

Berton 203.

Emplois

Selon BERTON (1997), les Palikur utilisent les pétioles grattés et humectés d'eau fraîche en emplâtre pour soigner les abcès non ouverts.

Étymologie

Palikur : *maoksi*, « singe hurleur », *rarib*, « queue », en raison de la forme de la fronde.

famille

Dryopteridaceae

Polybotrya caudata Kunze

Dryopteridaceae

Synonymie

Polybotria pubens Auct. non Mart.

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : yakale luway.
Palikur : —
Kali'na : arawata andïkïrï.

Écologie, morphologie

Fougère épiphyte assez commune en forêt primaire.

Collection de référence

Grenand 280.

Emplois

Chez les Wayãpi, l'usage rituel de cette plante a été décrit à *Epiphyllum phyllanthus* (Cactacées), avec lequel *Polybotrya caudata* est agrégé sans être pourtant confondu[1].

Note comparative

1. Van Andel (2000) indique que les Amérindiens du nord-ouest de la Guyana absorbent la décoction du rhizome de cette fougère pour soigner la coqueluche des enfants ; les abcès cutanés sont soignés avec la pulpe écrasée des mêmes rhizomes.

famille

Lomariopsidaceae

Elaphoglossum herminieri (Bory et Fée ex Fée) T. Moore

Lomariopsidaceae

Noms vernaculaires

Créole : —
Wayãpi : akɨkɨ polã.
Palikur : —
Portugais : rabo-de-arauata, guaribinha.

Écologie, morphologie

Plante épiphyte commune en forêt primaire humide.

Collections de référence

De Granville 2515 ; Grenand 481.

Emplois

Chez les Wayãpi, cette fougère est rituellement utilisée en décoction pour laver les bébés (risque de pleurs incessants) dont le père a violé un interdit de chasse concernant le singe hurleur (*Alouatta seniculus*).

Étymologie

Wayãpi : de *akɨkɨ*, « singe hurleur », *polã*, « plante qui donne la chance ». Selon nos informateurs, ce mot est ici inapproprié puisque la plante est utilisée après coup, en contre-exorcisme.
Le rhizome roux et pileux de cette espèce, comparable au pelage du singe hurleur, est à la base de l'association symbolique.

Elaphoglossum laminarioides (Bory ex Fée) T. Moore Lomariopsidaceae

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : pilaɨtaka'a.
Palikur : —

Collections de référence

Prévost et Grenand 1956 ;
De Granville et Burgot 5307.

Emplois

Chez les Wayãpi, la plante sert à soigner la morsure des différents serpents corails (*Micrurus* spp.). Selon eux, celle-ci est envoyée par un chamane ou par l'esprit de l'anaconda et se manifeste par l'apparition d'une enflure au niveau du coude et d'une autre au niveau du poignet.
Le remède est un mélange de frondes écrasées de cette fougère, de tiges de *Cissus verticillata* (L.) Nicholson et Jarvis (Vitacées) parasitées par un champignon (*Mycosyrinx cissi* (Poiret) G. Beck), additionnées de sève brute de *Lonchocarpus chrysophyllus* (Papilionacées). Le remède est frotté de haut en bas pour faire sortir l'émanation du jeune serpent corail nichant dans l'enflure.

Étymologie

Wayãpi : de *pilaɨta*, « serpent-corail » et *ka'a*, « plante », en raison de l'utilisation.

famille

Lycopodiaceae

Lycopodiella cernua (L.) Pic. Ser.

Lycopodiaceae

Synonymie

Lycopodium cernuum L.

Noms vernaculaires

Créole : patte d'araignée [pat-arengnen], mâle verge [mal-verj].
Wayãpi : —
Palikur : waraku awak.
Français : lycopode.
Portugais : palma-de-São-João.

Écologie, morphologie

Fougère commune sur les talus des pistes forestières dans la région côtière.

Collections de référence

Grenand 2070 ; Moretti 480 ; Prévost 3829.

Emplois

Cette plante est liée pour les Créoles au domaine magico-religieux, puisqu'elle est employée contre les *mauvais esprits*. L'usage des frondes, séchées et fumées, sous forme de cigarette, a été récemment introduit du Surinam où il semble particulièrement propre aux émigrés indonésiens.

Les Palikur préparent en décoction la plante entière et l'utilisent en bain fébrifuge. La décoction salée de la même plante entière est bue ou frottée localement sur les morsures d'araignée venimeuse.



Lycopodiella cernua

Frondes et sporanges de patte d'araignée

Étymologie

Créole : *patte d'araignée*, en raison de l'aspect très suggestif des frondes.

Palikur : de *waraku*, « araignées du groupe des mygales » et *awak*, « patte », pour la même raison que ci-dessus.

Chimie et pharmacologie

Les Lycopodiales renferment des alcaloïdes dérivés de la lysine. De la présente espèce, a été isolée en outre de la nicotine (HEGNAUER, 6, 1973). Ce résultat est à rapprocher de l'emploi de cette plante comme succédané du tabac à Surinam.

famille

Polypodiaceae

Phlebodium decumanum (Willd.) J. Smith

Polypodiaceae

Synonymie

Polypodium decumanum Willd.

Collection de référence

Grenand 685.

Emplois

Cette espèce est confondue par les Wayãpi avec *Elaphoglossum herminieri*.



famille

Pteridaceae

Pityrogramma calomelanos (L.) Link.

Pteridaceae

Noms vernaculaires

Créole : radié porte chance [radjé-pòt-chans], scapulaire [eskapilè].
Wayãpi : —
Palikur : —

Écologie, morphologie

Fougère terrestre fréquente en zone rudérale, parfois protégée près des habitations.

Collections de référence

Capus 68 ; Moretti 726 ; Prévost 3883.

Emplois

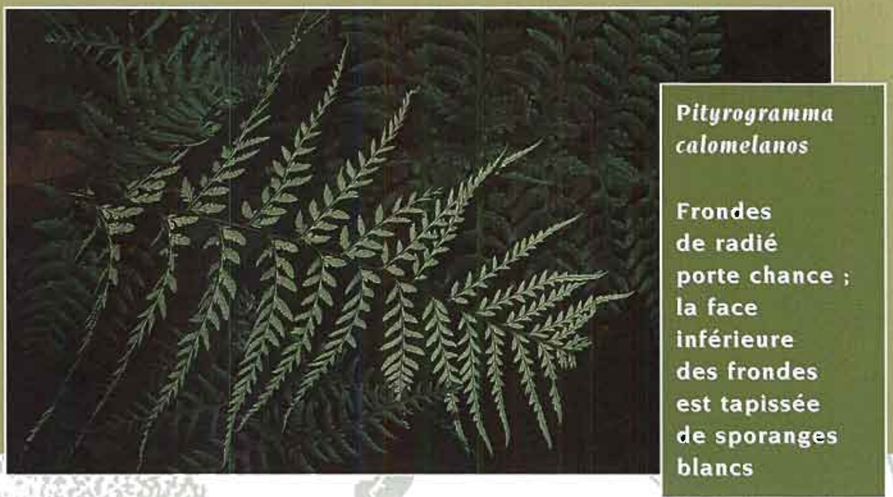
Les racines de cette fougère, reconnaissable à la poudre blanche qu'elle porte sous les frondes, sont utilisées par les Créoles en infusion comme béchique dans les affections pulmonaires. Elle est en outre considérée comme un talisman[1].

Étymologie

Créole : *porte chance* et *scapulaire* se réfèrent à la fois à la forme des frondes et à l'usage magico-religieux.

Note comparative

1. En Guyana, VAN ANDEL (2000) a collecté un nombre très important d'usages de cette fougère, considérée comme une véritable panacée ; elle est entre autres utilisée pour soigner la leishmaniose, les affections pulmonaires et comme hémostatique.
Les Conibo du Pérou s'en servent pour soigner les rages de dent (TOURNON *et al.*, 1986a).



Pityrogramma calomelanos

Frondes de radié porte chance : la face inférieure des frondes est tapissée de sporanges blancs

famille

Selaginellaceae

Selaginella spp.

Selaginellaceae

Noms vernaculaires

Créole : chiveux hocco [chivé-oko][1].
Wayãpi : mɨtũ apinɨli.
Palikur : ahawi aβeya.
Français : sélaginelle.
Portugais : cama-de-menino.

Écologie, morphologie

Petites plantes communes poussant en tapis délicat dans le sous-bois de la forêt primaire.

Collections de référence

Cf. note 1.

Emplois

Ces plantes sont utilisées par les Wayãpi en décoction pour laver les bébés dont le père a violé un interdit de chasse (risque de fièvre mortelle) concernant le hocco (*Crax alector*)[2]. Les Palikur disent des sélaginelles qu'elles sont le remède des arbres de la forêt.

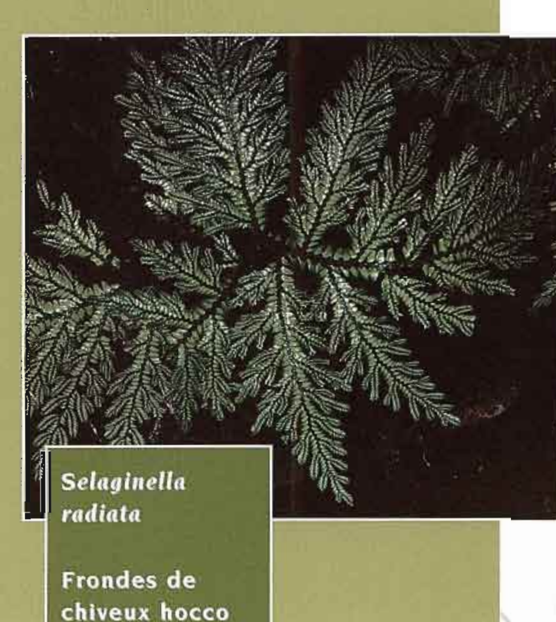
Étymologie

Créole : de *chiveux*, « plumes de crête » et *hocco*, « oiseau *Crax alector* ».
Wayãpi : de *mɨtũ*, « oiseau *Crax alector* » et *apinɨli*, « crête des grands oiseaux ».
Les mots créole et wayãpi font référence à l'aspect général de la plante, qui ressemble aux petites plumes frisées et retroussées de la crête du hocco. Palikur : de *ahavui*, « forêt primaire » et *aβeya*, « petite herbe, plante médicinale » ; elle est ainsi nommée en raison de son écologie.

Notes comparatives

1. D'aspect très homogène, les différentes espèces du genre sont confondues par les non-spécialistes et les populations de Guyane. Deux espèces principales ont été collectées par notre équipe :
- ***Selaginella epirrhizos* Spring (de Granville 2475 ; Prévost et Grenand 908).**
- ***Selaginella radiata* (Aubl.) Spring (de Granville 2540).**

2. Les Caboclos de la région de Santarém préparent avec *Selaginella stellata* Spring des bains contre les refroidissements (Branch et Silva, 1983).



Selaginella radiata

Frondes de chiveux hocco

famille

Vittariaceae

Antrophyum cajenense (Desv.) Spreng.

Vittariaceae

Synonymie

Polytaenium cajenense (Desv.) Benedict.

Nom vernaculaire

Créole : —
Wayãpi : yawa pekũ.
Palikur : —

Écologie, morphologie

Fougère épiphyte peu commune en forêt primaire humide.

Collection de référence

De Granville 2469.

Emplois

Chez les Wayãpi, cette plante est utilisée en bain pour protéger le nourrisson dont le père a tué un jaguar. Il est en effet considéré comme très dangereux de tuer cet animal lorsque l'on est père d'un enfant en bas-âge (risque de dépérissement de l'enfant entraînant la mort).

Étymologie

Wayãpi : *yawa pekũ*, de *yawa*, « jaguar » et *pekũ*, « langue », en raison de la forme de la fronde.

Cryptogames
Champignons

ordre
Ascomycetae
famille
Xylariaceae

Thamnomyces chordalis Fries
Xylariaceae

Synonymie
Thamnomyces rostratus Mont.

Noms vernaculaires
Créole :—
Wayãpi : ayã lakwa.
Palikur : wahitye asuyum.

Écologie, morphologie
Champignon commun sur les troncs morts couchés en forêt primaire.

Collections de référence
Jacquemin 2002, 2729.

Emplois
Les chamanes wayãpi ordonnent l'usage de ces champignons, brûlés sur un lit de braises disposé sous le hamac du malade, pour chasser les esprits qui ont occasionné une fièvre violente et brutale.

Chez les Palikur, on prépare une décoction de ces champignons, utilisée en bain, pour redonner du courage aux personnes craintives et combattre les étourdissements.

Étymologie
Wayãpi : de *ayã*, « esprit » et *akwa*, « poils pubiens », « poils pubiens des esprits ». Image pour le moins suggestive pour désigner des champignons se présentant sous la forme de filaments noirâtres portant sur toute la longueur de petites protubérances disposées en « échelle de perroquet ».
Palikur : de *wahitye*, « mauvais esprit » et *asuyum*, « poil de barbe ».

ordre

Hyphomycetae

Rhizomorpha corynephora Kunze

Hyphomycetae
(Mycelia sterilia)[1]

Noms vernaculaires

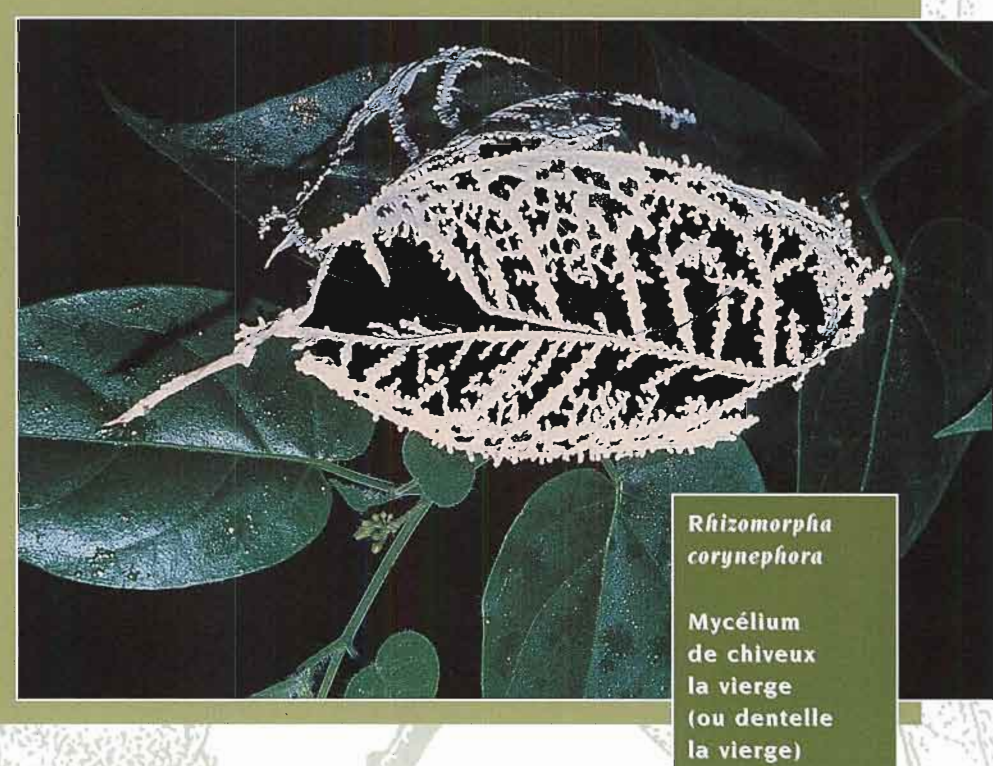
Créole : chiveux la vierge, voile la vierge, dentelle la vierge.
Wayãpi : wɨkãyewɨsĩ, tekalukaaɨ poã.
Palikur : tawarib, uβa etni.
Aluku : obia pikin.

Écologie, morphologie

En forêt primaire, zones ombragées et humides.

Collections de référence

Moretti 1393 ; Jacquemin 2786.



Rhizomorpha corynephora

Mycélium de chiveux la vierge (ou dentelle la vierge)

Emplois

Le curieux mycélium blanc de ce champignon, pendant des branches à un ou deux mètres du sol, est inséparable des brindilles et des feuilles mortes qui lui servent de support. Il nous a été signalé par quelques Créoles comme abortif, bien qu'il soit surtout utilisé dans le bassin du Maroni par les Wayana et les Aluku. HURAULT (1965) signale d'ailleurs que cet usage est probablement d'origine aluku.

Les Wayãpi consomment le mycélium cru pour soigner l'affection appelée *mauvaises urines* ; il est également frotté le soir sur le ventre des enfants atteints d'incontinence d'urine.

Quant aux femmes Palikur, elles absorbent le mycélium bouilli pour stopper les écoulements intermenstruels (métrorragie). Une seule cuillerée suffit, car une consommation trop importante abolirait les règles. Le mycélium, séché, disposé dans un sachet en palme, puis rangé dans la musette du chasseur, constitue une protection contre les jaguars et les esprits de la forêt.

Étymologie

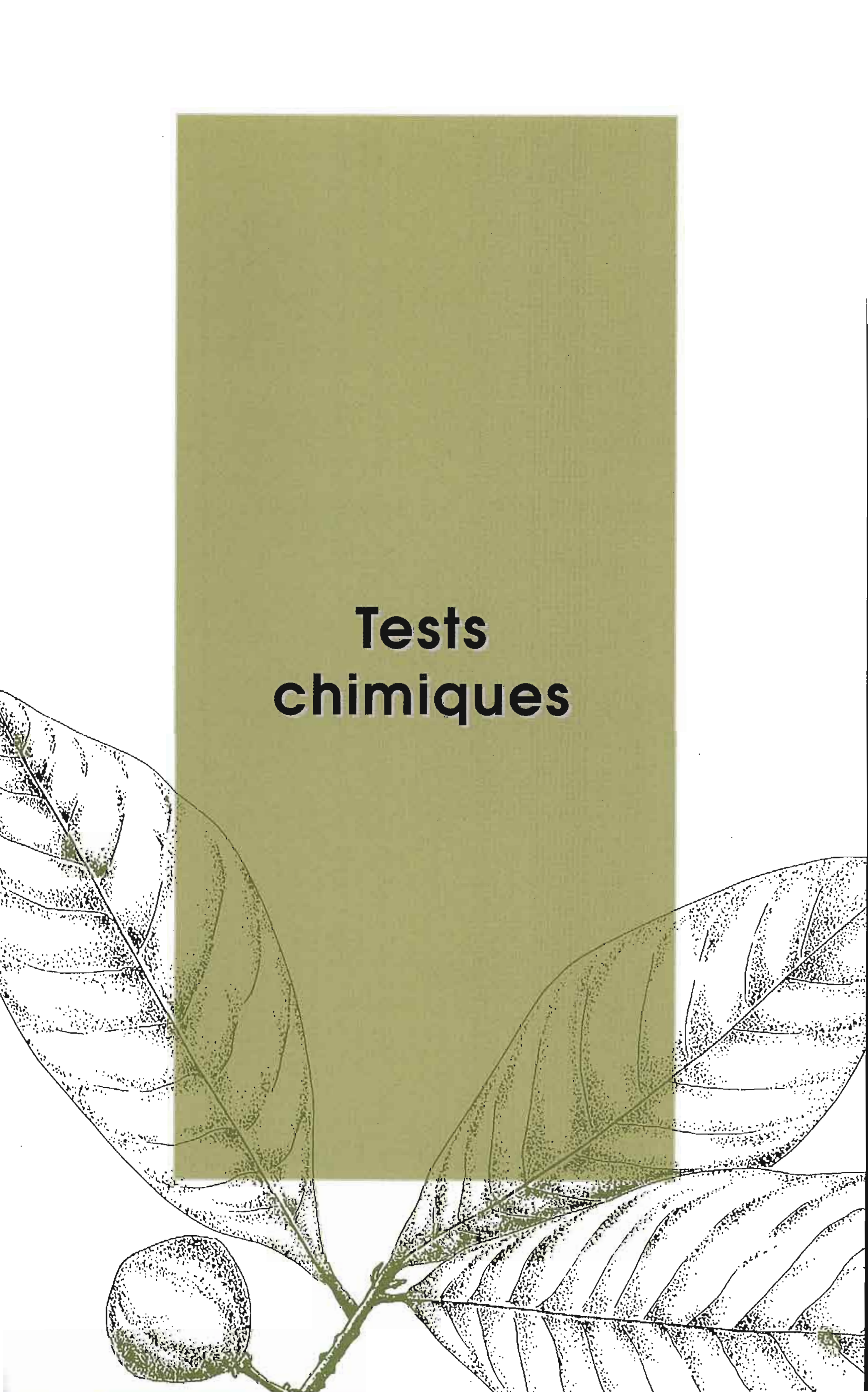
Créole : *chiveux la vierge, voile la vierge,* ces deux images font poétiquement référence à la fine dentelle blanche que constitue le mycélium.
Wayãpi : de *tekaluka*, « urine », *aɨ*, « mauvaise » et *poã*, « remède ».
Palikur : de *tawa*, « cassique à cul rouge (*Cacicus haemorrhous*) » et *arib*, « queue », en référence à la forme du mycélium ; *uβa*, « sacoche, musette », *etni*, « qui appartient à », « qui va dans la sacoche de chasse », en raison de l'utilisation protectrice.
Aluku : *obia*, « objet magique, charme » et *pikin*, « petit ».

Chimie et pharmacologie

Les tests chimiques, en dépit de l'intérêt présenté par la conjonction des usages médicinaux, n'ont rien révélé de particulier.

Note comparative

1. Il s'agit d'une forme stérile à laquelle les mycologues ont attribué un pseudo-genre dans l'attente du rattachement à une famille, un genre et une espèce fertile.



Tests chimiques

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Acanthaceae												
1280	Moretti C.	*Justicia secunda* Vahl	F	0,5	0,5	0	3	1	0	2		
1280	Moretti C.	*Justicia secunda* Vahl	T	0,5	0,5	0	3	0	0	1		
866	Moretti C.	*Pachystachys coccinea* (Aublet) Nees	F	2	2	0	0,5	0	0	2	K	AT = 0
Famille Anacardiaceae												
1111	Moretti C.	*Tapirira guianensis* Aublet	F	1	1	0	1	0	3	2	K + Q	Quercétol, tanins galliques, flavanes
1111	Moretti C.	*Tapirira guianensis* Aublet	ET	2	2	0	1	0	1			AT = 0
Famille Annonaceae												
1848	Jacquemin H.	*Annona ambotay* Aublet	F	1	2	0	0,5	0	0	1		
1848	Jacquemin H.	*Annona ambotay* Aublet	ET	2	3	0	0	0	0,5	0		Odoriférante, saveur pimentée
1848	Jacquemin H.	*Annona ambotay* Aublet	BT	0,5	1	0	0	0	0,5	0		
1848	Jacquemin H.	*Annona ambotay* Aublet	ER	2	3	0	0	0	0,5	0		Odoriférante
1848	Jacquemin H.	*Annona ambotay* Aublet	BR	1	1	0	0	0	0,5	0		
121	Moretti et Damas	*Annona echinata* Dunal	F	2	2	0	0	0	0	1	Q	
121	Moretti et Damas	*Annona echinata* Dunal	ET	1	1	0	0	0	0	0		
1122	Moretti C.	*Annona glabra* L.	F	1	2	0	3	0	0	3	Q	Mucilages
1122	Moretti C.	*Annona glabra* L.	ET	0	0	0	3	0	1	0		
1122	Moretti C.	*Annona glabra* L.	Gr	2	2	0	0	0	0	0		Réactions des alcaloïdes perturbées par abondance des peptides
2131	Jacquemin H.	*Annona haematantha* Miq.	F	1	1	0	1	0	0,5	3		Mucilages
2131	Jacquemin H.	*Annona haematantha* Miq.	Frt	2	2				0	0		
2131	Jacquemin H.	*Annona haematantha* Miq.	ET	3	3	0	0	0	0,5	0		Mucilages
2131	Jacquemin H.	*Annona haematantha* Miq.	ER	3	3	0	0	0	0,5	0		
2258	Jacquemin H.	*Annona montana* Macfad.	F	1	2	0	4	0	0,5	1	K + Q	
2258	Jacquemin H.	*Annona montana* Macfad.	Fl	2	2	0	1	0	0,5	0		Réaction de cardénolide++ (= acétogénines)
2258	Jacquemin H.	*Annona montana* Macfad.	ET	2	3	0	0,5	1	0,5	0		
2258	Jacquemin H.	*Annona montana* Macfad.	BT	2	2	0	0	0	0,5	0		
2258	Jacquemin H.	*Annona montana* Macfad.	ER	3	3	0	0	0	0,5	0		
2258	Jacquemin H.	*Annona montana* Macfad.	BR	2	2	0	0,5	0	0	0		
955	Moretti C.	*Annona montana* Macfad.	Gr	2	2	0	0	1	0	0		Faible réaction des cardénolides (acétogénines). Réaction des alcaloïdes perturbée par abondance des peptides

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Annonaceae												
955	Moretti C.	*Annona montana* Macfad.	Pér lyoph	2	2	0	0	1	0,5	0		AT = 0,02%
2170	Jacquemin H.	*Annona muricata* L.	F	2	2	0	1	0	0,5	2	K + Q	
2170	Jacquemin H.	*Annona muricata* L.	ET	2	2	0	4	0	2	0		
2170	Jacquemin H.	*Annona muricata* L.	ER	2	3	0	4	0	1	0		
2170	Jacquemin H.	*Annona muricata* L.	BR	2	2	0	0	0	0,5	0		
2170	Jacquemin H.	*Annona muricata* L.	BT	1	2	0	0,5	1	0,5	0		
2170	Jacquemin H.	*Annona muricata* L.	Gr	0	0	0	4	0	0	0		
2349	Jacquemin H.	*Cremastosperma brevipes* (D. C. ex Dunal) R.E. Fr.	F	3	3	0	1	0	0,5	0		Substance (non flavonique) de fluorescence orangé vif
2349	Jacquemin H.	*Cremastosperma brevipes* (D. C. ex Dunal) R.E. Fries	Fl	3	3	0	4	0	1	0		
2349	Jacquemin H.	*Cremastosperma brevipes* (D. C. ex Dunal) R.E. Fries	ET	3	3	0	4	0	0	0		
2349	Jacquemin H.	*Cremastosperma brevipes* (D. C. ex Dunal) R.E. Fries	ER	3	3	0	4	0	0	0		
2349	Jacquemin H.	*Cremastosperma brevipes* (D. C. ex Dunal) R.E. Fries	BR	3	3	0	4	0	0	0		
2323	Jacquemin H.	*Guatteria discolor* R. E. Fries	F	2	3	0	0,5	0	2	2	K + Q	
2323	Jacquemin H.	*Guatteria discolor* R.E. Fries	ET	2	3	0	6	0	2	0		
2323	Jacquemin H.	*Guatteria discolor* R.E. Fries	BT	2	3	0	0	0	0,5	0		
2323	Jacquemin H.	*Guatteria discolor* R.E. Fries	ER	3	3	0	1	0	2	0		
2323	Jacquemin H.	*Guatteria discolor* R.E. Fries	BR	3	3	0	1	0	0,5	0		
844	Moretti C.	*Guatteria scandens* Ducke	F	3	3	0	0,5	0	2	2	K + Q	
844	Moretti C.	*Guatteria scandens* Ducke	ET	3	3	0	1	0	2	0		Parfumée
844	Moretti C.	*Guatteria scandens* Ducke	ER	3	3	0	4	0	2	0		
844	Moretti C.	*Guatteria scandens* Ducke	Gr	1	1	0	0,5	0	0	0		
1781	Jacquemin H.	*Unonopsis guatterioides* (A. DC.) R.E. Fries	F	1	2	0	0,5	0	1	2	K + Q	
1781	Jacquemin H.	*Unonopsis guatterioides* (A. DC.) R.E. Fries	Frt	2	2	0	1	0	0,5	0		
602	Moretti C.	*Unonopsis guatterioides* (A. DC.) R.E. Fries	Gr	1	2	0	3	0	0	0		
1781	Jacquemin H.	*Unonopsis guatterioides* (A. DC.) R.E. Fries	T	1	2	0	1	0	2	0		
1781	Jacquemin H.	*Unonopsis guatterioides* (A. DC.) R.E. Fries	R	1	2	0	1	0	2	0		
2334	Jacquemin H.	*Xylopia cayennensis* Maas	F	1	1	0	4	0	2	0	Q	
2341	Jacquemin H.	*Xylopia cayennensis* Maas	Fl	1	1	0	1	0	2	1		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Annonaceae												
2341	Jacquemin H.	*Xylopia cayennensis* Maas	Gr	0,5	0,5	0	0	0	0,5	0		
2334	Jacquemin H.	*Xylopia cayennensis* Maas	ET	1	1	0	0	0	2	0		
2334	Jacquemin H.	*Xylopia cayennensis* Maas	ER	1	1	0	4	0	2	0		
2334	Jacquemin H.	*Xylopia cayennensis* Maas	BR	2	2	0	0	0	0	0		
Famille Apocynaceae												
217	Moretti C.	*Ambelania acida* Aublet	F	0	0	0	1	2	3	2	K + Q	
217	Moretti C.	*Ambelania acida* Aublet	ET	0,5	0,5	0	0	2	0	0		
217	Moretti C.	*Ambelania acida* Aublet	Gr	3	3	0	1	0	0	0		Alcaloïdes indoliques, réagissant au C.A.S.
474	Moretti C.	*Anartia meyeri* (G. Don) Miers	F	3	3	0	1	0	0	2	K	
474	Moretti C.	*Anartia meyeri* (G. Don) Miers	ET	3	3	0	3	0	0	0		
474	Moretti C.	*Anartia meyeri* (G. Don) Miers	ER	3	3	0	4	0	0	0		
474	Moretti C.	*Anartia meyerl* (G. Don) Miers	Gr	2	2	0	4	0	0	0		
1713	Jacquemin H.	*Aspidosperma album* (Vahl) Benoist	ET	3	3	0	3	0	1	0		
1713	Jacquemin H.	*Aspidosperma album* (Vahl) Benoist	ER	3	3	0	1	0	0,5	0		
2112	Jacquemin H.	*Bonafousia albiflora* (Miq.) Boiteau et Allorge	F	2	2	1, BC0	1	0	0	0		
2112	Jacquemin H.	*Bonafousia albiflora* (Miq.) Boiteau et Allorge	ET	3	3	0	0,5	0	0	0		
2112	Jacquemin H.	*Bonafousia albiflora* (Miq.) Boiteau et Allorge	BT	3	3	0	1	1	0	0		
2112	Jacquemin H.	*Bonafousia albiflora* (Miq.) Boiteau et Allorge	ER	3	3	0	0,5	0	0	0		
2112	Jacquemin H.	*Bonafousia albiflora* (Miq.) Boiteau et Allorge	BR	3	3	0	1	1	0	0		
1159	Moretti C.	*Bonafousia angulata* (Marti. ex Muell.-Arg..) Boiteau et Allorge	F	3	3	0	0,5	1	0	0		
1159	Moretti C.	*Bonafousia angulata* (Marti. ex Muell.-Arg..) Boiteau et Allorge	T	2	2	0	0,5	0	0	0		
309	Moretti C.	*Bonafousia disticha* (A DC) Boiteau et Allorge	F	3	3	0	0,5	0	0	0		
309	Moretti C.	*Bonafousia disticha* (A DC) Boiteau et Allorge	ET	3	3	0	0,5	0	0	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Apocynaceae												
309	Moretti C.	*Bonafousia disticha* (A DC) Boiteau et Allorge	Frt	1	1	0		0,5				
309	Moretti C.	*Bonafousia disticha* (A DC) Boiteau et Allorge	ER	3	3	0	1	0	0	0		
203	Moretti C.	*Bonafousia macrocalyx* (Muell.-Argo.) Boiteau et Allorge	F	3	3	0	0	3	0	0		
203	Moretti C.	*Bonafousia macrocalyx* (Muell.-Argo.) Boiteau et Allorge	ET	3	3	0	0	3	0	0		
203	Moretti C.	*Bonafousia macrocalyx* (Muell.-Argo.) Boiteau & L. Allorge	ER	3	3	0	0	3	0	0		
203	Moretti C.	*Bonafousia macrocalyx* (Muell.-Argo.) Boiteau & L. Allorge	Frt	3	3			3				
711	Moretti C.	*Bonafousia morettii* L. Allorge	F	2	2	0	1	0	0	0		
711	Moretti C.	*Bonafousia morettii* L. Allorge	T	2	2	0	1	3	0	0		
711	Moretti C.	*Bonafousia morettii* L. Allorge	R	2	3	0	1	3	0	0		
70	Moretti C.	*Bonafousia siphilitica* (L.f.) L. Allorge	F	2	2	0	1	1	0	0		
70	Moretti C.	*Bonafousia siphilitica* (L.f.) L. Allorge	T	2	2	0	1	0,5	0	0		
70	Moretti C.	*Bonafousia siphilitica* (L.f.) L. Allorge	R	3	3	0	1	0,5	0	0		
216	Moretti C.	*Bonafousia undulata* (Vahl) A. DC.	F	2	2	0	2	0	0	0		
216	Moretti C.	*Bonafousia undulata* (Vahl) A. DC.	ET	3	3	0	0	0	0	0		
216	Moretti C.	*Bonafousia undulata* (Vahl) A. DC.	ER	3	3	0	0,5	0,5	0	0		
216	Moretti C.	*Bonafousia undulata* (Vahl) A. DC.	Frt	3	3	0	0,5	0,5	0	0		
1260	Moretti C.	*Condylocarpon guyanense* Desfontaines	F	0	0	0	2	0	2	2	Q	Acides galliques (tanins hydrolysables)
1260	Moretti C.	*Condylocarpon guyanense* Desfontaines	T	0	0	0	3	2	3			Acides galliques (tanins hydrolysables)
1260	Moretti C.	*Condylocarpon guyanense* Desfontaines	Frt	0	0	0	3	2	3			Tanins condensés
287	Moretti C.	*Couma guianensis* Aublet	F	0	0	0	0	0,5	2	3	Q + M	Tanins condensés
287	Moretti C.	*Couma guianensis* Aublet	ET	0	0	0	0,5	1	2	0,5		Tanins condensés
891	Moretti C.	*Geissospermum argenteum* Woodson	F	2	2	0	1	2	0	3		
891	Moretti C.	*Geissospermum argenteum* Woodson	ET	3	3	0	4	0,5	0	0		
891	Moretti C.	*Geissospermum argenteum* Woodson	Gr	2	3	0	1	0,5	0	0		
891	Moretti C.	*Geissospermum argenteum* Woodson	Pér	2	3	0	6	1	0	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Apocynaceae												
887	Moretti C.	*Geissospermum laeve* (Vell.) Miers	F	2	3	0	1	2	0	Fl.nol	K	
887	Moretti C.	*Geissospermum laeve* (Vell.) Miers	ET	3	3	0	3	0,5	0	0		
887	Moretti C.	*Geissospermum laeve* (Vell.) Miers	ER	3	3	0	1	0,5	0	0		
887	Moretti C.	*Geissospermum laeve* (Vell.) Miers	Gr	2	3	0	0	0,5	0	0		
3679	De Granville J.J.	*Lacmellea aculeata* (Ducke) Monach.	F	0	0	0	1	0	0,5	2	K + Q	
3679	De Granville J.J.	*Lacmellea aculeata* (Ducke) Monach.	Fl	0	0	0	0,5	1	0	2		
3679	De Granville J.J.	*Lacmellea aculeata* (Ducke) Monach.	T	0,5	0,5	0	0	0	0,5	1		
1725	Jacquemin H.	*Mesechites trifida* (Jacq.) Muell.-Arg.	F	0	0	0	1	0	1	1	Q	
1725	Jacquemin H.	*Mesechites trifida* (Jacq.) Muell.-Arg.	T	0	0	0	1	2	1	0		
1559	Jacquemin H.	*Odontadenia macrantha* (Roem. & Schult.) Markgr.	F	0	0	1, BC0	1	0	3	3	K + Q	
1559	Jacquemin H.	*Odontadenia macrantha* (Roem. & Schult.) Markgr.	Fl	0	0	0	1	1	0,5	0,5		
1559	Jacquemin H.	*Odontadenia macrantha* (Roem. & Schult.) Markgr.	T	0,5	0,5	0	1	1	0	0		
1559	Jacquemin H.	*Odontadenia macrantha* (Roem. & Schult.) Markgr.	ER	2	2	0	1	0	0,5	0		
619	Moretti C.	*Odontadenia macrantha* (Roem. & Schult.) Markgr.	Gr	2	2	0	0	0	0	0		AT = 0
1767	Jacquemin H.	*Odontadenia nitida* (Vahl) Muell.-Arg.	F	0	0	0	4	0	2	2	K + Q	
1107	Moretti C.	*Odontadenia puncticulosa* (L.C. Richard) Pulle	F	0	0	0	3	0	0	2		
1901	Jacquemin H.	*Pacouria guianensis* Aublet	F	0	0	0	1	0	3	3	K + Q + M	Tanins condensés
1901	Jacquemin H.	*Pacouria guianensis* Aublet	Frt	0	0	0	0	0	0,5	0		
1901	Jacquemin H.	*Pacouria guianensis* Aublet	R	1	1	0	0,5	0	2	0		Tanins condensés
1774	Jacquemin H.	*Parahancornia fasciculata* (Poir.) Benoist ex Pichon	F	0	0	0	1	0	1	1	K + Q	
1774	Jacquemin H.	*Parahancornia fasciculata* (Poir.) Benoist ex Pichon	ET	0	0	0	7	3	2	0		Tanins condensés
1774	Jacquemin H.	*Parahancornia fasciculata* (Poir.) Benoist ex Pichon	ER	0	0	0	7	2	1	0		
253	Moretti C.	*Rhabdadenia biflora* (Jacq.) Muell.-Arg.	F	0	0	0	0	0	2	3	K + Q	Tanins condensés
253	Moretti C.	*Rhabdadenia biflora* (Jacq.) Muell.-Arg.	T	0	0	0	0	0	2	0		
253	Moretti C.	*Rhabdadenia biflora* (Jacq.) Muell.-Arg.	R	0	0	0	0	0	2	0		Tanins condensés

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Aristolochiaceae												
1147	Moretti C.	*Aristolochia staheli* O.C. Schmidt	F	0,5	0,5	0	0	3	1	0,5		
1147	Moretti C.	*Aristolochia staheli* O.C. Schmidt	T	1	1	0	0	3	0	0		Belle couleur mauve avec le réactif de Liebermann que nous attribuons à l'acide aristolochique
1561	Jacquemin H.	*Aristolochia leprieurei* Duchartre	F	1	1	0	0	0	0	0,5		
1561	Jacquemin H.	*Aristolochia leprieurei* Duchartre	ER	2	2	0	0,5	1	0,5	0		
1561	Jacquemin H.	*Aristolochia leprieurei* Duchartre	BR	1	2	0	0,5	1	0,5	0		
104	Moretti C.	*Aristolochia trilobata* L.	F	0,5	0,5	0	1	0	2	0		Tanins catéchiques
104	Moretti C.	*Aristolochia trilobata* L.	T	0	0	0	1	0	1	0		
Famille Asteraceae												
1642	Jacquemin H.	*Bidens cynapiifolia* Kunth	F	0,5	0,5	0	0,5	0	0,5	2		
1642	Jacquemin H.	*Bidens cynapiifolia* Kunth	T	0,5	1	0	0,5	0	0	1		
1642	Jacquemin H.	*Bidens cynapiifolia* Kunth	R	0	0,5	0	0	0	0	0		
2825	Jacquemin H.	*Chromolaena odorata* (L.) R. King et H. Robinson	F	2	2	0	1					
1421	Jacquemin H.	*Clibadium sylvestre* (Aublet) Baillon	F	1	1	0	0,5	0	0,5	0		
1421	Jacquemin H.	*Clibadium sylvestre* (Aublet) Baillon	Fl+Frt	0,5	0,5	0	0,5	0	0,5	0		
2478	Jacquemin H.	*Cyanthillium cinereum* (L.) H. Robinson	PE	0	0	0	1	0	0	0		
2225	Jacquemin H.	*Eclipta prostrata* (L.) L.	F	0	0,5	0	0,5	0	0,5	0,5		
2225	Jacquemin H.	*Eclipta prostrata* (L.) L.	T	0,5	0,5	0	0	0	0	0		
2225	Jacquemin H.	*Eclipta prostrata* (L.) L.	R	0,5	1	0	1	0	0	0		
1087	Moretti C.	*Hebeclinium macrophyllum* (L.) DC	F	1	2	0	0,5	0	0	0		
1087	Moretti C.	*Hebeclinium macrophyllum* (L.) DC	T	0	0	0	0	0	0	0		
1087	Moretti C.	*Hebeclinium macrophyllum* (L.) DC	R	0	0	0	0,5	0	0	0		
1087	Moretti C.	*Hebeclinium macrophyllum* (L.) DC	Fl	0,5	0,5	0	0	0	0	0		
2823	Jacquemin H.	*Mikania cordifolia* (L. f.) Willd.	F	1	1	0	1	0	0	1		
2823	Jacquemin H.	*Mikania cordifolia* (L. f.) Willd.	Fl	1	1	0	0	1	0	1		
2823	Jacquemin H.	*Mikania cordifolia* (L. f.) Willd.	T	1	1	0	0	0	0	1		
2212	Jacquemin H.	*Mikania guaco* H.B.K.	F	1	2	0	0,5	0	0	0,5		
2212	Jacquemin H.	*Mikania guaco* H.B.K.	T	0	0,5	0	1	0	0	0		
2212	Jacquemin H.	*Mikania guaco* H.B.K.	R	0	1	0	0,5	0,5	0	0		
1609	Jacquemin H.	*Mikania micrantha* Kunth	F	0	0	0	5	0	0	2	Q	

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Asteraceae												
1609	Jacquemin H.	*Mikania micrantha* Kunth	Fl	0	0	0	5	0	0	2		
1609	Jacquemin H.	*Mikania micrantha* Kunth	T	0	0	0	5	0	2	0,5		
1987	Jacquemin H.	*Pectis elongata* Kunth	F+Fl	2	2	0	0,5	0	0	2		
2068	Jacquemin H.	*Pectis elongata* Kunth	T	1	1	0	0,5	0	0,5	1		
2068	Jacquemin H.	*Pectis elongata* Kunth	R	1	2	0	0	0	0	0		
2252	Jacquemin H.	*Pluchea symphitifolia* (Miller) Gillis	F	3	3	0	1	0	0	1	Q	
2252	Jacquemin H.	*Pluchea symphitifolia* (Miller) Gillis	T	1	2	0	0	0	0	0		
919	Moretti C.	*Rolandra fruticosa* (L.) Kuntze	F	1	2	0	0,5	0	0	3		
919	Moretti C.	*Rolandra fruticosa* (L.) Kuntze	T	1	2	0	0,5	0	0	0		
919	Moretti C.	*Rolandra fruticosa* (L.) Kuntze	R	2	3	0	0,5	0	0	0		
2145	Jacquemin H.	*Synedrella nodiflora* (L.) Gaertner	F	1	1	0	4	0	0,5	1		
2145	Jacquemin H.	*Synedrella nodiflora* (L.) Gaertner	T	0	1	0	1	0	0	0,5		
140	Moretti et Damas	*Wulffia baccata* (L.) Kuntze	F	0	0	0	1	0	0	2		
140	Moretti et Damas	*Wulffia baccata* (L.) Kuntze	T	0	0	0	0	0	0	1		
Famille Basellaceae												
2602	Jacquemin H.	*Anredera leptostachys* Steenis	PE	0	0		5		0	1		Mucilages
Famille Begoniaceae												
1522	Jacquemin H.	*Begonia glabra* Aublet	F	0	0	0	0	1	0,5	2	Q	
Famille Bignoniaceae												
1638	Jacquemin H.	*Arrabidaea chica* (Hum. et Bompl.) Verl.	F	0,5	2	1, BC0	3	0	0,5	2		
1638	Jacquemin H.	*Arrabidaea chica* (Hum. et Bompl.) Verl.	ET	0,5	0,5	0	0,5	1	0,5	0		
1638	Jacquemin H.	*Arrabidaea chica* (Hum. et Bompl.) Verl.	BT	0	0	0	0	0,5	0	0		
1705	Jacquemin H.	*Arrabidaea oligantha* Bureau & K. Schum.	F	0	0		0,5		1	0		
1705	Jacquemin H.	*Arrabidaea oligantha* Bureau & K. Schum.	Fl	0	0	0	1	2	1	2	K + Q	
1705	Jacquemin H.	*Arrabidaea oligantha* Bureau & K. Schum.	ET	0,5	0,5	0	1	1	0,5	1		
1723	Jacquemin H.	*Callichlamys latifolia* (L.C. Rich.) K. Schum	F	0	0,5	0	1	1	0,5	0,5		
2104	Grenand P.	*Callichlamys latifolia* (L.C. Rich.) K. Schum	ET	2	2	0	5	0	0	0		
2104	Grenand P.	*Callichlamys latifolia* (L.C. Rich.) K. Schum	BT	1	1	3,BC++	1	0	0	0		Naphtoquinones
2344	Jacquemin H.	*Cydista aequinoctialis* (L.) Miers	F	0	0	0	6	1	0,5	2		
2344	Jacquemin H.	*Cydista aequinoctialis* (L.) Miers	Gr	1	1	0	0	2	0	0		
2344	Jacquemin H.	*Cydista aequinoctialis* (L.) Miers	Pér	0	0	0	6	2	1	0,5		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Bignoniaceae												
2344	Jacquemin H.	*Cydista aequinoctialis* (L.) Miers	T	0	0	0	6	2	1	0,5		
1420 bis	Jacquemin H.	*Jacaranda copaia* (Aublet) D. Don	F	1	2	0	1	0	0,5	1		
1420bis	Jacquemin H.	*Jacaranda copaia* (Aublet) D. Don	Fl	0	2	0	1	2	0,5	2		
1420bis	Jacquemin H.	*Jacaranda copaia* (Aublet) D. Don	ET	0	0,5	0	1	1	1	0		
1420bis	Jacquemin H.	*Jacaranda copaia* (Aublet) D. Don	ER	0	0	0	1	1	1	0		
1420bis	Jacquemin H.	*Jacaranda copaia* (Aublet) D. Don	Gr	0,5	0,5	0	0	0	0,5	0		
1420bis	Jacquemin H.	*Jacaranda copaia* (Aublet) D. Don	Pér	0,5	0,5	0	0	1	2	0		
136	Moretti C.	*Macfadenya unguis-cati* (L.) A. Gentry	F	1	1	0	1	0	0,5	0,5		
136	Moretti C.	*Macfadenya unguis-cati* (L.) A. Gentry	ET	0	0	0	1	0	0	0		
1708	Jacquemin H.	*Mansoa alliacea* (Lam.) A. Gentry	F	2	3	0	1	0	0,5	1		
1708	Jacquemin H.	*Mansoa alliacea* (Lam.) A. Gentry	ET	0,5	1	0	1	0	0,5	0,5		
1708	Jacquemin H.	*Mansoa alliacea* (Lam.) A. Gentry	R	0,5	0,5	0	1	0	0,5	0,5		
894	Moretti C.	*Mansoa standleyi* (Steyermark) A. Gentry	F	2	2	0	1	0	0	0,5		
894	Moretti C.	*Mansoa standleyi* (Steyermark) A. Gentry	ET	3	3	0	0,5	0	0			AT = 0,35% (instables)
1700	Jacquemin H.	*Schlegelia violacea* (Aublet) Griseb.	F	2	2	0	1	0	0,5	1		
1700	Jacquemin H.	*Schlegelia violacea* (Aublet) Griseb.	ET	2	3	0	4	0	0,5	0		
1700	Jacquemin H.	*Schlegelia violacea* (Aublet) Griseb.	R	2	3	0	1	0	1	0		
1894	Jacquemin H.	*Tabebuia capitata* (Bureau & K. Schumann) Sand.	Fl	2	2	0	0	0	0,5	0		
1894	Jacquemin H.	*Tabebuia capitata* (Bureau & K. Schumann) Sand.	ET	1	2	0	0,5	1	0,5	0		
1894	Jacquemin H.	*Tabebuia capitata* (Bureau & K. Schumann) Sand.	ER	1	1	0	1	1	0,5	0		
2419	Jacquemin H.	*Tabebuia serratifolia* (Vahl) Nicholson	F	1	1	0	0,5	1	0	1		
2419	Jacquemin H.	*Tabebuia serratifolia* (Vahl) Nicholson	ET	0,5	0,5	0	0	1	1	0		
2419	Jacquemin H.	*Tabebuia serratifolia* (Vahl) Nicholson	BT Aubier	1	1	1,BC+++	0	0	0	0		Anthraquinones
2419	Jacquemin H.	*Tabebuia serratifolia* (Vahl) Nicholson	BT Cœur	2	2	1,BC+++	0,5	0	0	0		Anthraquinones
1461	Jacquemin H.	*Tabebuia serratifolia* (Vahl) Nicholson	Fl	2	2	0	0,5	0	0	0,5		
2343	Jacquemin H.	*Tanaecium nocturnum* (Barbosa Rodrigues) Bureau & K. Schum.	F	2	2	0	1	0	0	1		Hétérosides cyanogénétiques
1708	Jacquemin H.	*Tanaecium nocturnum* (Barbosa Rodrigues) Bureau & K. Schum.	ET	2	3	0	1	0	0	0		AT = 0,2% (instables), hétérosides cyanogénétiques
2343	Jacquemin H.	*Tanaecium nocturnum* (Barbosa Rodrigues) Bureau & K. Schum.	Gr	0	0	0	0	1	0	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Bignoniaceae												
2343	Jacquemin H.	*Tanaecium nocturnum* (Barbosa Rodrigues) Bureau & K. Schum.	Pér	1	1	0	1	0	0	0		
1567	Jacquemin H.	*Tanaecium nocturnum* (Barbosa Rodrigues) Bureau & K. Schum.	ER	0	0	1, BC0	1	0	0	0		Hétérosides cyanogénétiques
Famille Bombacaceae												
103	Moretti C.	*Quararibea turbinata* Poiret	F	0,5	0,5	0	0,5	0	1	0		
103	Moretti C.	*Quararibea turbinata* Poiret	ET	0	0	0	0,5	0	0	0		
103	Moretti C.	*Quararibea turbinata* Poiret	ER	1	1	0	0,5	0	0,5	0		
Famille Cactaceae												
1780	Jacquemin H.	*Epiphyllum phyllanthus* (L.) Haw.	F	0,5	0,5	0	0,5	0	0,5	0,5		
1780	Jacquemin H.	*Epiphyllum phyllanthus* (L.) Haw.	T	0,5	0,5	0	0	0	0,5	0		
1780	Jacquemin H.	*Epiphyllum phyllanthus* (L.) Haw.	R	0	0	0	0	0	0,5	0		
1342	Moretti C.	*Opuntia cochenillifera* (L.) P. Miller	F	0	0	0	0	0	0	0		
383	Moretti C.	*Rhipsalis baccifera* W.T. Stearn	PA	0,5	0,5	0	4	0	0	0		
Famille Caesalpiniaceae												
1777	Jacquemin H.	*Bauhinia kunthiana* Vogel	F	0	0	0	0,5	0	0,5	2	K + Q	
1777	Jacquemin H.	*Bauhinia kunthiana* Vogel	Fl	0	0	0	0,5	0	3	1		
1777	Jacquemin H.	*Bauhinia kunthiana* Vogel	ET	0	0	0	1	0	2	0		
1777	Jacquemin H.	*Bauhinia kunthiana* Vogel	ER	0	0	0	4	0	1	0		
1363	Moretti C.	*Eperua falcata* Aublet	F	1	0,5	0	0	0	2	1		Flavanes, flavonoïdes
1363	Moretti C.	*Eperua falcata* Aublet	ET	0	0	1, BC0	1	0	2	3		Flavanes, flavonoïdes
Famille Caprifoliaceae												
728	Moretti C.	*Sambucus simpsonii* Rehder	F	0,5	0,5	0	1	0	0	3	Q	Rutoside
728	Moretti C.	*Sambucus simpsonii* Rehder	T	0	0	0	1	0	0	0,5		
728	Moretti C.	*Sambucus simpsonii* Rehder	Fl	0,5	0,5	0	4	2	0	3	K + Q	Rutoside
Famille Caryocaraceae												
139	Moretti et Damas	*Caryocar microcarpum* Ducke	F	0	0	0	6	0	3	0		
139	Moretti et Damas	*Caryocar microcarpum* Ducke	ET	0	0	0	7	0	3	0		Tanins galliques et catéchiques
447	Moretti et Damas	*Caryocar microcarpum* Ducke	Gr	0	0	0	0	0	2	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Caryocaraceae												
447	Moretti et Damas	*Caryocar microcarpum* Ducke	Més	0	0	0	5	0	3	0		
447	Moretti et Damas	*Caryocar microcarpum* Ducke	Epicarpe	0	0	0	7	0	3	0		
Famille Celastraceae												
9	Moretti C.	*Goupia glabra* Aublet	F	0,5	0,5	0	4	0,5	0,5	1	Q	
9	Moretti C.	*Goupia glabra* Aublet	ET	0	0	0	1	1	0,5	0		Infusion amère
9	Moretti C.	*Goupia glabra* Aublet	R	0	0	0	0	0	0,5	0		Infusion amère
Famille Chrysobalanaceae												
1262	Moretti C.	*Licania macrophylla* Bentham		F	0	0	0	4	0	3	2	Q + M Tanins condensés
1262	Moretti C.	*Licania macrophylla* Bentham		ET	1	1	0	2	0	3		Tanins condensés
2300	Jacquemin H.	*Licania macrophylla* Bentham	Gr	0,5	0,5	0	1	0	2	0		Tanins condensés
2300	Jacquemin H.	*Licania macrophylla* Bentham	Pér	0	0	0	1	0	3	3		Tanins condensés
2300	Jacquemin H.	*Licania macrophylla* Bentham	BR	1	1	0	1	0	2	3		Tanins condensés
Famille Clusiaceae												
260	Moretti C.	*Clusia nemorosa* G.F.W. Meyer	F	0	0	0	1	0	3	3		Mélande de flavonols
260	Moretti C.	*Clusia nemorosa* G.F.W. Meyer	T	0	0	0	1	0	3	3		Mélange de flavonols
1086	Moretti C.	*Mahurea palustris* Aublet	F	0	0	0	1	2	2	3		Tanins condensés, xanthones, coumarines
1086	Moretti C.	*Mahurea palustris* Aublet	ET	0	0	0	3	0	3	3		Tanins condensés, coumarines, xanthones
1389	Prévost M.F.	*Moronobea coccinea* Aublet	F	0	0	0	0,5	0	0	3		
1389	Prévost M.F.	*Moronobea coccinea* Aublet	ET	0	0	2, BC0	0	0	0,5	2		Quinones, coumarines
1389	Prévost M.F.	*Moronobea coccinea* Aublet	Frt	0	0	2, BC0	0,5	0	0	3		Xanthones ?
991	Moretti C.	*Rheedia benthamiana* Planchon	F	0	0	2, BC0	1	0	2	2		Tanins condensés, Xanthones ?
991	Moretti C.	*Rheedia benthamiana* Planchon	T	0	0	0	0	0	3	0		Tanins condensés
1746	Jacquemin H.	*Symphonia globulifera* L..	F	0	0	0	1	0	2	2	M	
1746	Jacquemin H.	*Symphonia globulifera* L..	Fl	0	0	0	1	0,5	0,5	2		
1746	Jacquemin H.	*Symphonia globulifera* L..	ET	0	0	1, BC0	0,5	0,5	1	2		Xanthones, quinones
1746	Jacquemin H.	*Symphonia globulifera* L..	R	0	0	0	4	0	1	3		Mélange de flavonoïdes
174	Moretti C.	*Vismia cayennensis* (Jacq.) Persoon	F	0	0	1, BC0	0	0	2	3	Q	Xanthones, quinones
174	Moretti C.	*Vismia cayennensis* (Jacq.) Persoon	ET	0	0	2, BC0	0,5	0	2	0		Xanthones, quinones
174	Moretti C.	*Vismia cayennensis* (Jacq.) Persoon	ER	0	0	2, BC0	0,5	0	2	0		Xanthones, quinones

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Clusiaceae												
1069	Moretti C.	*Vismia guianensis* (Aublet) Choisy	F	0	0	2, BC0,5	0	0	2	2	Q	Xanthones, quinones
1069	Moretti C.	*Vismia guianensis* (Aublet) Choisy	ET	0	0	2,BC+	0,5	0	3	0		Tanins condensés, xanthones, quinones
1069	Moretti C.	*Vismia guianensis* (Aublet) Choisy	ER	0	0	3,BC+	1	0	3	0		Tanins condensés, xanthones, quinones
310	Moretti C.	*Vismia latifolia* (Aublet) Choisy	F	0	0	0	0	0	1	3	Q	Flavonols abondants
310	Moretti C.	*Vismia latifolia* (Aublet) Choisy	ER	0	0	3,BC+	1	0	2	1		Flavonols, xanthones, quinones
323	Moretti C.	*Vismia sandwithii* Ewan	F	0	0	2, BC0	1	0	2	3	Q	
323	Moretti C.	*Vismia sandwithii* Ewan	T	0	0	3, BC1	1	0	2	0		Xanthones, quinones
1068	Moretti C.	*Vismia sessilifolia* (Aublet) de Candolle	F	0	0	0	0,5	0	3	3	Q	Tanins condensés
1068	Moretti C.	*Vismia sessilifolia* (Aublet) de Candolle	ET	0	0	2, BC1	0,5	0	3	0		Xanthones, tanins condensés
1068	Moretti C.	*Vismia sessilifolia* (Aublet) de Candolle	ER	0	0	3,BC+	0	0	3	0		Quinone, tanins condensés
Famille Combretaceae												
940	Moretti C.	*Combretum cacoucia* (Baillon) Exell	F	0,5	0,5	0	0,5	0	1	2	K + Q	Tanins galliques, coumarines
940	Moretti C.	*Combretum cacoucia* (Baillon) Exell	T	1	2	0	0	2	2	0		
940	Moretti C.	*Combretum cacoucia* (Baillon) Exell	Gr	1	1	0	2	0	2	0		Tanins galliques
940	Moretti C.	*Combretum cacoucia* (Baillon) Exell	Fl	0,5	0,5	2, BC0	0,5	0	2	0		Tanins galliques
1828	Jacquemin H.	*Combretum rotundifolium* Richard	F	0	0	0	1	0	2	3	K + Q + M	
1828	Jacquemin H.	*Combretum rotundifolium* Richard	Frt	0,5	0,5	0	1	0	2	1		
1828	Jacquemin H.	*Combretum rotundifolium* Richard	T	0	0	0	0	0	1	0		
Famille Connaraceae												
1863	Jacquemin H.	*Connarus perrottetii* (de Candolle) Planchon	F	0	0	0	1	0	2	2	K + Q + M	
1863	Jacquemin H.	*Connarus perrottetii* (de Candolle) Planchon	ET	0,5	1	1, BC0	1	0	2	0		
1906	Jacquemin H.	*Connarus punctatus* Planchon	F	0,5	2	0	1	0	3	3	K + Q + M	
1906	Jacquemin H.	*Connarus punctatus* Planchon	ET	0,5	1	0	1	0	3	0		
1906	Jacquemin H.	*Connarus punctatus* Planchon	ER	0,5	1	1, BC0	1	0	3	0		
5555	Cremers G.	*Connarus punctatus* Planchon	Gr	0	0	1,BC+	1	0	1	0		
5555	Cremers G.	*Connarus punctatus* Planchon	Pér	0,5	0,5	1,BC+	0	0	1	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Convolvulaceae												
1057	Moretti C.	*Merremia dissecta* (N.J. Jacquin) Hallier f.	F	1	1	0	1	0	0	2	mélange de flavonoïdes	Hétérosides cyanogénétiques
1057	Moretti C.	*Merremia dissecta* (N.J. Jacquin) Hallier f.	T	1	0,5	0	0	0	0	1		Hétérosides cyanogénétiques
Famille Costaceae												
1815	Jacquemin H.	*Costus curcumoides* Maas	F	0	0	0	0,5	0	0,5	0		
1815	Jacquemin H.	*Costus curcumoides* Maas	Fl	0	0	0	2	0	0,5	2		
1815	Jacquemin H.	*Costus curcumoides* Maas	T	0	0	0	1	0	0,5	0		
1815	Jacquemin H.	*Costus curcumoides* Maas	R	0	0	0	0	0	1	0		
1739	Jacquemin H.	*Costus spiralis* (Jacq.) Roscoe var. spiralis	F	0	0	0	0,5	0	0,5	0		
1739	Jacquemin H.	*Costus spiralis* (Jacq.) Roscoe var. spiralis	T	0	0	0	0,5	0	0,5	0		
1739	Jacquemin H.	*Costus spiralis* (Jacq.) Roscoe var. spiralis	R	0	0	0	0	0	1	0		
Famille Cucurbitaceae												
901	Prévost M.F.	*Fevillea cordifolia* L.	F	1	0	0	5	0	1	1		
901	Prévost M.F.	*Fevillea cordifolia* L.	Gr	0	0	0	0	0	0,5	0		
901	Prévost M.F.	*Fevillea cordifolia* L.	T	1	0,5	0	5	0	0,5	0		
901	Prévost M.F.	*Fevillea cordifolia* L.	R	2	1	0	7	0	1	0		
1748	Jacquemin H.	*Gurania huberi* Cogniaux	ET	0,5	0,5	0	0	0	0,5	0		
1952	Jacquemin H.	*Gurania huberi* Cogniaux	F	0,5	1	0	1	0	0	2		
1952	Jacquemin H.	*Gurania huberi* Cogniaux	Fl	0,5	1	0	1	0	0	2		
1952	Jacquemin H.	*Gurania huberi* Cogniaux	T	0,5	1	0	1	0	0	2		
Famille Cyperaceae												
277	Fournet A.	*Cyperus articulatus* L.	R	2	2	0	0	0	0	0		
2347	Jacquemin H.	*Kyllinga pumila* Michx	PA	0	0	0	0,5	0	0	2		C-hétérosides de flavonoïdes
2347	Jacquemin H.	*Kyllinga pumila* Michx	R	0	0	0	0,5	0,5	0	0		
Famille Dilleniaceae												
1792	Jacquemin H.	*Davilla kunthii* A. Saint-Hilaire	F	0	0	0	0,5	0	2	2	K + Q + M	
1792	Jacquemin H.	*Davilla kunthii* A. Saint-Hilaire	Fl	0	0	0	0,5	1	1	1		
1792	Jacquemin H.	*Davilla kunthii* A. Saint-Hilaire	Frt	0	0	0	0	1	2	1		
1792	Jacquemin H.	*Davilla kunthii* A. Saint-Hilaire	Frt	0	0	0	0,5	2	1	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Ebenaceae												
834	Moretti C.	*Diospyros guianensis* Guerke	F	0	1	2,BC+	1	0	0	3	K + Q	Naphtoquinones
834	Moretti C.	*Diospyros guianensis* Guerke	ET	0	0,5	3,BC++	4	1	0	0		Naphtoquinones
834	Moretti C.	*Diospyros guianensis* Guerke	ER	0	0,5	3,BC++	1	0	0	0		Naphtoquinones
Famille Elaeocarpaceae												
1507	Grenand P.	*Sloanea* sp.	F	0	0	0	1	0	1	2	K + Q	
1507	Grenand P.	*Sloanea* sp.	ET	0	0	0	1	0	1	0		
1507	Grenand P.	*Sloanea* sp.	BT	0,5	0,5	0	0	0	0,5	0		
Famille Erythroxylaceae												
4207	Sastre et Moretti	*Erythroxylum citrifolium* Saint-Hilaire	F	0	0	0	0	0	2	0,5		
4207	Sastre et Moretti	*Erythroxylum citrifolium* Saint-Hilaire	T	0	0	0	0	0	1	0		
Famille Euphorbiaceae												
1108	Moretti C.	*Euphorbia cotinifolia* L.	F	0	0	0	0,5	0	2	2		Tanins galliques
1108	Moretti C.	*Euphorbia cotinifolia* L.	ET	0	0	0	0,5	0	0,5	0		
1108	Moretti C.	*Euphorbia cotinifolia* L.	ER	0	0	0	0	0	0,5	0		
1779	Jacquemin H.	*Mabea pulcherrima* Muell.-Arg.	F	0	0	0	4	0	2	1	Q + M	
1779	Jacquemin H.	*Mabea pulcherrima* Muell.-Arg.	Fl	0	0	0	1	0	1	0		
1623	Jacquemin H.	*Mabea pulcherrima* Muell.-Arg.	ET	0	0	0	4	0,5	1	0		
1623	Jacquemin H.	*Mabea pulcherrima* Muell.-Arg.	ER	0	0	0	1	0,5	0	0		
2062	Grenand P.	*Maprounea guianensis* Aublet	F	0	0	0	0,5	1	2	2	K + Q	Tanins galliques ou ellagiques
2062	Grenand P.	*Maprounea guianensis* Aublet	ET	0	0	0	0,5	1	2	0		
2062	Grenand P.	*Maprounea guianensis* Aublet	R	0	0	0	0,5	1	0,5	0		
1912	Jacquemin H.	*Omphalea diandra* L.	F	1	1	0	1	0	1	2		
1912	Jacquemin H.	*Omphalea diandra* L.	Gr	1	1	0	0	0	1	0		
1912	Jacquemin H.	*Omphalea diandra* L.	Pér	0	0,5	0	0,5	0	0,5	0		
1912	Jacquemin H.	*Omphalea diandra* L.	ET	0	0,5	0	1	0	0,5	0		
1664	Jacquemin H.	*Omphalea diandra* L.	Fl	0,5	0,5	0	1	0	1	2		
1046	Moretti C.	*Phyllanthus brasiliensis* (Aubl.) Poir	F	0	0	0	3	0	0	3	K + Q	
1046	Moretti C.	*Phyllanthus brasiliensis* (Aubl.) Poir	ET	0	0	0	0,5	0	0	0		
1046	Moretti C.	*Phyllanthus brasiliensis* (Aubl.) Poir	ER	0	0	0	0,5	0	1	0		
1046	Moretti C.	*Phyllanthus brasiliensis* (Aubl.) Poir	BT	0	0	0	0,5	0	0	0		
1747	Jacquemin H.	*Sapium ciliatum* Hemsley	F	0	0	0	1	0	0,5	2	K + Q	

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Euphorbiaceae												
1747	Jacquemin H.	*Sapium ciliatum* Hemsley	ET	0	0	0	1	0	0,5	0,5		
1747	Jacquemin H.	*Sapium ciliatum* Hemsley	ER	0	0	0	0	2	0,5	0		
Famille Flacourtiaceae												
2837	Jacquemin H.	*Banara guianensis* Aublet	F	0,5	0,5	0	4	0	0	1		
2837	Jacquemin H.	*Banara guianensis* Aublet	T	1	1	0	1	0,5	0,5	0		
451	Moretti C.	*Mayna odorata* Aublet	F	0,5	0,5	0	0,5	0	0	0,5		
451	Moretti C.	*Mayna odorata* Aublet	T	0,5	0,5	0	0,5	0	0	0		
Famille Gentianaceae												
788	Moretti C.	*Coutoubea ramosa* Aublet	F	2	3	0	4	0	0	0,5		AT = 0 ; fausse réaction des alcaloïdes due aux iridoïdes
788	Moretti C.	*Coutoubea ramosa* Aublet	T	1	2	0	1	0	0	0,5		
784	Moretti C.	*Coutoubea spicata* Aublet	F	1	2	0	4	0	0	0,5		
784	Moretti C.	*Coutoubea spicata* Aublet	T	1	1	0	1	0	0	0,5		
1533	Jacquemin H.	*Drymonia coccinea* (Aublet) Wiehler	F	0	0	0	0,5	0	1	1		
1244	Prévost M.F.	*Irlbachia alata* (Aublet) Maas	F	1	1	0	0	0	0	2		
1244	Prévost M.F.	*Irlbachia alata* (Aublet) Maas	T	0,5	0,5	0	0	0	0	1		
1244	Prévost M.F.	*Irlbachia alata* (Aublet) Maas	R	0	0	0	0,5	1	0	0		
Famille Gesneriaceae												
1546	Jacquemin H.	*Columnea calotricha* J.D. Smith	F	0	0	0	0	0	0	0		
1546	Jacquemin H.	*Columnea calotricha* J.D. Smith	ET	0	0	0	0	0	0	0		
1546	Jacquemin H.	*Columnea calotricha* J.D. Smith	R	0	0	0	0	1	0	0		
1533	Jacquemin H.	*Drymonia coccinea* (Aublet) Wiehler	T	0	0	0	0	1	1	0		
1533	Jacquemin H.	*Drymonia coccinea* (Aublet) Wiehler	R	0	0	0	0,5	1	1	0		
1616	Jacquemin H.	*Nautilocalyx kohlerloides* (Leeuwenberg) Wichler	PA	0	0	0	0,5	1	0,5	0		
1552	Jacquemin H.	*Paradrymonia campostyla* (Leeuwenberg) Wichler	F	0	0	0	0,5	0	0	1		C-hétérosides flavoniques
1552	Jacquemin H.	*Paradrymonia campostyla* (Leeuwenberg) Wichler	T+R	0	0	0	0,5	2	0	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Haemodoraceae												
1519	Jacquemin H.	*Xiphidium coeruleum* Aublet	F	0	0	0	0	0	0	0		
1519	Jacquemin H.	*Xiphidium coeruleum* Aublet	Hampe florale	0	0		1		0	0		
1519	Jacquemin H.	*Xiphidium coeruleum* Aublet	R	0,5	0,5	0	0,5	0	0	0		
Famille Hernandiaceae												
2620	Jacquemin H.	*Hernandia guianensis* Aublet	F	2	2	0	0	0	0,5	2	K + Q	Mucilages
2620	Jacquemin H.	*Hernandia guianensis* Aublet	ET	1	2	0	0,5	0	0,5	0		
2620	Jacquemin H.	*Hernandia guianensis* Aublet	BT	3	3	0	0	0	0,5	0		
2620	Jacquemin H.	*Hernandia guianensis* Aublet	ER	3	3	0	0,5	0	0,5	0		
125	Moretti C.	*Hernandia guianensis* Aublet	Pér	3	3	0	0	0	0	0		
125	Moretti C.	*Hernandia guianensis* Aublet	Gr	0,5	0,5	0	0	0	0	0		
2101	Grenand P.	*Sparattanthelium guianense* Sandw.	F	0,5	0,5	0	0	0	0	1		C-hétérosides flavoniques
2101	Grenand P.	*Sparattanthelium guianense* Sandw.	ET	1	1	0	4	0	0	0		
2101	Grenand P.	*Sparattanthelium guianense* Sandw.	BT	3	3	0	0	0	0	0		
2101	Grenand P.	*Sparattanthelium guianense* Sandw.	ER	2	2	0	0	0	0	0		
2101	Grenand P.	*Sparattanthelium guianense* Sandw.	BR	2	2	0	4	0	0,5	0		
Famille Humiriaceae												
1842	Jacquemin H.	*Humiria balsamifera* (Aublet) St-Hil.	F	0	0	0	1	0	3	2		
1842	Jacquemin H.	*Humiria balsamifera* (Aublet) St-Hil.	ET	0	0	0	0,5	1	2	0		
Famille Iridaceae												
1202	Moretti C.	*Cipura paludosa* Aublet	F	0	1	0	4	1	1	2		Mélange de flavonoïdes
1202	Moretti C.	*Cipura paludosa* Aublet	Bu	0	0	2,BC+	0,5	0	0	0		Anthraquinones
917	Moretti C.	*Eleutherine bulbosa* (Mill.) Urban	Bu	1	1	2, BC0,5	0	0	0	1		Substance mucilagineuse, anthraquinones
Famille Lamiaceae												
2836	Jacquemin H.	*Hyptis atrorubens* Poiteau	PE	0,5	0,5	0	1	0	0	2		
1871	Jacquemin H.	*Marsypianthes chamaedrys* (Vahl) Kuntze	F	0	0	0	0	1	0,5	1		
1871	Jacquemin H.	*Marsypianthes chamaedrys* (Vahl) Kuntze	T	0	0	0	0,5	1	0	1		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Lauraceae												
2311	Jacquemin H.	*Ocotea cymbarum* Kunth	F	1	1	0	1	0	0	0,5		
2311	Jacquemin H.	*Ocotea cymbarum* Kunth	T	2	2	0	1	0	1	0		
724	Moretti C.	*Ocotea guianensis* Aublet	F	1	2	0	0,5	0	2	0		
724	Moretti C.	*Ocotea guianensis* Aublet	T	2	2	0	1	1	3	0		
Famille Lecythidaceae												
470	Moretti C.	*Couratari multiflora* (J.E. Smith) Eyma	ET	0,5	0,5	0	1	1	0	0		
1364	Grenand P.	*Gustavia augusta* L.	F	0	0	0	1	0	0	0		
1364	Grenand P.	*Gustavia augusta* L.	ET	0,5	0,5	0	1	2	0	0		
1364	Grenand P.	*Gustavia augusta* L.	Gr	0	0	0	5	1	0,5	0		
1364	Grenand P.	*Gustavia augusta* L.	Arille jaune	3	3	0	0	2	0	0		Fausse réaction des alcaloïdes
Famille Loganiaceae												
93	Moretti C.	*Potalia amara* Aublet	F	1	1	0	0,5	0	0	1		Iridoïdes
93	Moretti C.	*Potalia amara* Aublet	ET	1	1	0	1	2	0	0		Iridoïdes
93	Moretti C.	*Potalia amara* Aublet	ER	2	2	0	0	0	0	0		Iridoïdes
93	Moretti C.	*Potalia amara* Aublet	Frt	3	3	0	0	1	0	0		Iridoïdes
879	Moretti C.	*Spigelia multispica* Steudel	F	0,5	1	0	0	0	0	0		
879	Moretti C.	*Spigelia multispica* Steudel	T	0,5	1	0	1	0	0	0		
879	Moretti C.	*Spigelia multispica* Steudel	R	1	2	0	1	0	0	0		
1079	Moretti C.	*Strychnos ericksonii* Rich. Schomburgk ex Progel	F	1	1	0	1	0	0	0		
1079	Moretti C.	*Strychnos ericksonii* Rich. Schomburgk ex Progel	ET	3	3	0	4	0	0	0		
1079	Moretti C.	*Strychnos ericksonii* Rich. Schomburgk ex Progel	ER	3	3	0	3	0	0	0		
458	Moretti C.	*Strychnos oiapocensis* Froes	F	0	0	0	0,5	0	0	0		
458	Moretti C.	*Strychnos oiapocensis* Froes	T	0	0	0	0,5	0	0	0		
1565	Grenand P.	*Strychnos tomentosa* Bentham	F	1	2	0	0	0	0	0		
1565	Grenand P.	*Strychnos tomentosa* Bentham	T	1	2	0	0	0	0	0		
Famille Loranthaceae												
2287	Jacquemin H.	*Oryctanthus florulentus* (Richard) Urban	F	0	0	0	0	2	2	2		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Loranthaceae												
2287	Jacquemin H.	*Oryctanthus florulentus* (Richard) Urban	Fl	0	0	0	0	1	2	2		
2287	Jacquemin H.	*Oryctanthus florulentus* (Richard) Urban	ET	0	0	0	0	1	2	0		
Famille Lythraceae												
1626	Jacquemin H.	*Cuphea carthaginensis* (Jacquin) McBride	F	0	0	0	0,5	0	1	3	K + Q	
1626	Jacquemin H.	*Cuphea carthaginensis* (Jacquin) McBride	T	0	0	0	0,5	2	1	0		
1626	Jacquemin H.	*Cuphea carthaginensis* (Jacquin) McBride	R	0	0	0	1	2	1	0		
Famille Malpighiaceae												
1013	Moretti C.	*Byrsonima crassifolia* (L.) Kunth	F	0	0	0	3	0	3	2	Q	Tanins condensés
1013	Moretti C.	*Byrsonima crassifolia* (L.) Kunth	ET	0	0	0	6	2 Violet	3	0		Tanins condensés
1013	Moretti C.	*Byrsonima crassifolia* (L.) Kunth	ER	0	0	0	0	2 Violet	3	0		Tanins condensés
1045	Moretti C.	*Byrsonima verbascifolia* (Linnaeus) L.C. Richard ex A.Jussieu	F	0	0	0	3	1 Violet	3	2	Q	Tanins condensés
1045	Moretti C.	*Byrsonima verbascifolia* (Linnaeus) L.C. Richard ex A.Jussieu	ER	0	0	0	1	2 Violet	3	0		Tanins condensés
1715	Jacquemin H.	*Stigmaphyllon convolvulifolium* (Cavanilles) Adr. Jussieu	F	0	0	0	1	0	3	1	K + Q	
1715	Jacquemin H.	*Stigmaphyllon convolvulifolium* (Cavanilles) Adr. Jussieu	Fl	0	0	0	1	0	3	1		
1715	Jacquemin H.	*Stigmaphyllon convolvulifolium* (Cavanilles) Adr. Jussieu	ER	0	0	1, BC0	1	0	2	0		
2313	Jacquemin H.	*Stigmaphyllon palmatum* (Cav) Adr. Juss.	F	0,5	0,5	0	0	0	0	2		Iridoïdes
2313	Jacquemin H.	*Stigmaphyllon palmatum* (Cav) Adr. Juss.	T	0	0	0	1	0	1	0,5		
2313	Jacquemin H.	*Stigmaphyllon palmatum* (Cav) Adr. Juss.	R	0	0	1, BC0	0,5	0	2	0,5		
2313	Jacquemin H.	*Stigmaphyllon palmatum* (Cav) Adr. Juss.	Tuber	0	0	0	1	0	1	0,5		
Famille Malvaceae												
2010	Jacquemin H.	*Hibiscus bifurcatus* Cav.	F	1	2	0	1	0	0,5	2		
2010	Jacquemin H.	*Hibiscus bifurcatus* Cav.	Frt	1	2	0	1	0	1	1		
2010	Jacquemin H.	*Hibiscus bifurcatus* Cav.	ET	0	0	0	1	0	0	0		
2010	Jacquemin H.	*Hibiscus bifurcatus* Cav.	ER	0	0	0	0	0	2	0		
1701	Jacquemin H.	*Pavonia schiedeana* Steudel	F	0	0	0	0	0	1	0		Mucilages
1701	Jacquemin H.	*Pavonia schiedeana* Steudel	T	0	0	0	0	0	1	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Malvaceae												
1701	Jacquemin H.	*Pavonia schiedeana* Steudel	R	0	0	0		0	0	0		
2490	Jacquemin H.	*Sida acuta* Burm. f.	F	0,5	0,5	0	0	0	0	1		
2490	Jacquemin H.	*Sida acuta* Burm. f.	T	0,5	0,5	0	0,5	0	0	0		
2640	Jacquemin H.	*Sida glomerata* Cav.	F	2	3	0	0	0	0	1		Substance très fluorescente et mucilages
2640	Jacquemin H.	*Sida glomerata* Cav.	Fl	1	1		0	0	0	1		
2640	Jacquemin H.	*Sida glomerata* Cav.	T	1	1	0	0	0	0	0,5		
2640	Jacquemin H.	*Sida glomerata* Cav.	R	0,5	0,5	0	0	0	0	0		
1098	Moretti C.	*Sida rhombifolia* L.	F	1	1	0	0	1	0	0,5		
1098	Moretti C.	*Sida rhombifolia* L.	T	0,5	0,5	0	0,5	1	0	0		
Famille Marcgraviaceae												
845	Moretti C.	*Marcgravia coriacea* Vahl	F	0,5	1	0	1	0	0	2	K + Q	
845	Moretti C.	*Marcgravia coriacea* Vahl	T	0	1	0	0,5	0	1	0		
845	Moretti C.	*Marcgravia coriacea* Vahl	Inflorescenc.	0	1	0	0,5	0	1	0		
Famille Melastomataceae												
1452	Prévost M.F.	*Bellucia grossularioides* (L.) Triana	F	0	0	0	1	2	1	0		
1452	Prévost M.F.	*Bellucia grossularioides* (L.) Triana	ET	0	0	0	0	1	1	0		
1452	Prévost M.F.	*Bellucia grossularioides* (L.) Triana	BT	0	0	0	0	0	0	0		
1361	Moretti C.	*Clidemia hirta* (L.) D. Don	F	0	0	2, BC0	6	0	0	2	Q	Tanins galliques
1361	Moretti C.	*Clidemia hirta* (L.) D. Don	T	0	0	2, BC0	1	0	2	0		Tanins galliques
1361	Moretti C.	*Clidemia hirta* (L.) D. Don	R	0	0	1, BC0	1	0	2	0		Tanins galliques
107	Moretti C.	*Miconia racemosa* (Aubl.) DC	F	0	0	0	4	0	0,5	2	Q	
107	Moretti C.	*Miconia racemosa* (Aubl.) DC	T	0	0	0	1	0	0	0		
107	Moretti C.	*Miconia racemosa* (Aubl.) DC	R	0	0	0	1	0	0	0		
167	Moretti C.	*Rhynchanthera grandiflora* (Aubl.) DC	F	0	0	0	0,5	0	0	1		Acides galliques libres et acides phénols abondants
167	Moretti C.	*Rhynchanthera grandiflora* (Aubl.) DC	Fl	0	0	0	1	0	2	2		Tanins galliques, anthocyanes
Famille Meliaceae												
2288	Jacquemin H.	*Guarea gomma* Pulle	F	0,5	0,5	0	0,5	0	2	0,5		
2288	Jacquemin H.	*Guarea gomma* Pulle	ET	0,5	0,5	0	4	0	2	0		
924	Prévost M.F.	*Guarea grandifolia* A.P DC	F	0,5	0,5	0	0,5	0	1	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Meliaceae												
924	Prévost M.F.	*Guarea grandifolia* A.P DC	ET	0,5	0,5	0	0,5	0	1	0		
924	Prévost M.F.	*Guarea grandifolia* A.P DC	ER	0	0	0	6	2	0	0		
378	Moretti C.	*Guarea pubescens* (L.C. Rich.) Adr. Juss.	F	0,5	0,5	0	0	0	2	0		
378	Moretti C.	*Guarea pubescens* (L.C. Rich.) Adr. Juss.	ER	0	0	0	2	0	1	0		
Famille Menispermaceae												
2340	Jacquemin H.	*Abuta barbata* Miers	F	3	3	0	4	0	0	0		
2340	Jacquemin H.	*Abuta barbata* Miers	ET	3	3	0	1	0	0	0		
2340	Jacquemin H.	*Abuta barbata* Miers	R	3	3	0	0,5	0	0,5	0		
401	Moretti C.	*Abuta grandifolia* (Martius) Sandwith	F	3	3	0	1	0	2	0,5		Bases quaternaires
401	Moretti C.	*Abuta grandifolia* (Martius) Sandwith	T	3	3	0	6	0	0,5	0		
401	Moretti C.	*Abuta grandifolia* (Martius) Sandwith	R	2	2	0	6	0	0,5	0		
2322	Jacquemin H.	*Abuta sandwithiana* Krukoff & Barneby	F	3	3	0	0,5	0	0,5	0		
2322	Jacquemin H.	*Abuta sandwithiana* Krukoff & Barneby	ER+ET	3	3	0	1	0	0,5	0		Substances très fluorescentes non flavoniques
2322	Jacquemin H.	*Abuta sandwithiana* Krukoff & Barneby	BT	3	3	0	1	0	0,5	0		
2322	Jacquemin H.	*Abuta sandwithiana* Krukoff & Barneby	BR	2	3	0	0	0	0	0		
3663	Granville J.J	*Anomospermum chloranthum* Diels ssp confusum Krukoff et Barneby	F	2	2	0	1	0	0	1		
3663	Granville J.J.	*Anomospermum chloranthum* Diels ssp confusum Krukoff et Barneby	T	2	0,5	0	1	0	0,5	0,5		
2360	Jacquemin H.	*Orthomene verruculosa* (Krukoff & Barneby) Barneby & Krukof	F	1	1	0	4	0,5	0	1		
2360	Jacquemin H.	*Orthomene verruculosa* (Krukoff & Barneby) Barneby & Krukof	T	2	2	0	1	0	0	0		
2360	Jacquemin H.	*Orthomene verruculosa* (Krukoff & Barneby) Barneby & Krukof	R	2	2	0	1	0	0	0		
2339	Jacquemin H.	*Sciadotenia cayennensis* Bentham	F	0,5	0,5	0	0,5	0	0	2	Q	
2339	Jacquemin H.	*Sciadotenia cayennensis* Bentham	T	0,5	0,5	0	5	0	0,5	2		
2339	Jacquemin H.	*Sciadotenia cayennensis* Bentham	R	3	3	0	5	0	0	0		
Famille aceae												
1864	Jacquemin H.	*Inga alata* R. Benoist	F	0	0	0	5	0	2	2	M	

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Mimosaceae												
1864	Jacquemin H.	*Inga alata* R. Benoist	ET	0	0	0	1	1	2	0		Tanins catéchiques
1129	Moretti C.	*Inga alba* (O.P. Swa rtz) C.L. Willdenow	F	0	0	0	5	0	2	1	M	Tanins catéchiques
1129	Moretti C.	*Inga alba* (O.P. Swa rtz) C.L. Willdenow	ET	0	0	0	5	1	3	0		Tanins condensés
1714	Jacquemin H.	*Inga disticha* Benth	F	0	0	0	5	0	2	2	Q + M	Flavanediols-3,4 non polymérisés
1714	Jacquemin H.	*Inga disticha* Benth	ET	0	0	0	5	0	2	0		Tanins galliques et catéchiques
1111	Grenand P.	*Parkia pendula* (Willd.) Benth. ex Walpers	ET	0	0	0	7	0	1	0		
1111	Grenand P.	*Parkia pendula* (Willd.) Benth. ex Walpers	ER	0	0	0	5	0	1	0		
1141	Moretti C.	*Pentaclethra macroloba* (Willd.) Kuntze	F	1	1	0	4	0	1	2	K + Q + M	Hétérosides du myricétol majoritaires, Tanins catéchiques
1141	Moretti C.	*Pentaclethra macroloba* (Willd.) Kuntze	ET	0	0	0	4	0	1	0		Mucilages, tanins catéchiques
1141	Moretti C.	*Pentaclethra macroloba* (Willd.) Kuntze	Gr	0,5	0,5	0	0	0	0	0		
1141	Moretti C.	*Pentaclethra macroloba* (Willd.) Kuntze	Pér	1	1	0	4	0	1	0		
Famille Monimiaceae												
1024	Moretti C.	*Siparuna guianensis* Aublet	F	2	2	0	0,5	0	2	2	K + Q	
1024	Moretti C.	*Siparuna guianensis* Aublet	ET	3	3	0	1	0	1	0		
1024	Moretti C.	*Siparuna guianensis* Aublet	ER	3	3	0	4	0	1	0		
1024	Moretti C.	*Siparuna guianensis* Aublet	Frt	3	3	0	0	0	2	0		
1790	Jacquemin H.	*Siparuna pachyantha* A.C. Smith	F	2	3	0	4	0	0,5	0		
1790	Jacquemin H.	*Siparuna pachyantha* A.C. Smith	ET	1	1	0	0	0	0,5	0		
Famille Moraceae												
1365	Moretti C.	*Bagassa guianensis* Aublet	F	0	0	0	1	0	1	1		Tanins catéchiques
2852	Jacquemin H.	*Bagassa guianensis* Aublet	ET	0	0	1, BC0	4	2	2	0		
2852	Jacquemin H.	*Bagassa guianensis* Aublet	BT	0	0	0	0	1	0	0		
1324	Moretti C.	*Brosimum acutifolium* Huber ssp. *acutifolium*	F	0	0	0	1	0	0	0		
1324	Moretti C.	*Brosimum acutifolium* Huber ssp. *acutifolium*	ET	0,5	0,5	1, BC0	1	0	1	0		
1324	Moretti C.	*Brosimum acutifolium* Huber ssp. *acutifolium*	ER	0	0	1, BC0	5	0	2	0		Tanins condensés
2007	Jacquemin H.	*Clarisia ilicifolia* (Sprengel) Lanj. & Rossberg	F	1	2	0	1	0	0	2		
2007	Jacquemin H.	*Clarisia ilicifolia* (Sprengel) Lanj. & Rossberg	Frt	0,5	0,5	0	0,5	2	1	0		
2007	Jacquemin H.	*Clarisia ilicifolia* (Sprengel) Lanj. & Rossberg	ET	0,5	0,5	0	3	0	0,5	0		
2007	Jacquemin H.	*Clarisia ilicifolia* (Sprengel) Lanj. & Rossberg	ER	0,5	0,5	0,5, BC0	1	0	0,5	0		
1284	Prévost M.F.	*Ficus nymphaeifolia* Miller	F	0	0	0	3	0	3	2	Q	
1284	Prévost M.F.	*Ficus nymphaeifolia* Miller	ET	0	0	0	1	0	0	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Moraceae												
1291	Prévost M.F.	*Ficus paraensis* (Miq.) Miq.	F	0	0		0	1	0	2		
1291	Prévost M.F.	*Ficus paraensis* (Miq.) Miq.	ET	0	0	1, BC0	1	2	0	0		
188	Moretti C.	*Perebea guianensis* Aublet	F	0	0	0	1	0	2	0		
188	Moretti C.	*Perebea guianensis* Aublet	ET	0	0	0	0,5	0	1	0		
Famille Myrtaceae												
1699	Jacquemin H.	*Eugenia cupulata* Amsh.	F	0	0	0	4	0	2	0,5		
1699	Jacquemin H.	*Eugenia cupulata* Amsh.	ET	0	0	0	0,5	1	1	0		
1699	Jacquemin H.	*Eugenia cupulata* Amsh.	R	0	0	0	0,5	0	3	0		Tanins galliques
1730	Jacquemin H.	*Psidium persoonii* McVaugh	F	0	0	0	0	0	3	3	Q	Flavanediols-3,4 non polymérisés
1730	Jacquemin H.	*Psidium persoonii* McVaugh	Frt	0	0	0	1	0	1	2		
1730	Jacquemin H.	*Psidium persoonii* McVaugh	ET	0	0	0	1	0	3	0		Flavanediols-3,4 non polymérisés
1730	Jacquemin H.	*Psidium persoonii* McVaugh	ER	0	0	0	0,5	0	2	0		
Famille Ochnaceae												
1627	Jacquemin H.	*Sauvagesia erecta* L.	F	0	0	0	0	0	2	3		C-hétérosides flavoniques
1627	Jacquemin H.	*Sauvagesia erecta* L.	T	0	0	0	0,5	0	2	1		Anthocyanes
1627	Jacquemin H.	*Sauvagesia erecta* L.	R	0	0	0	0,5	0	2	0		
Famille Olacaceae												
1080	Moretti C.	*Ptychopetalum olacoides* Benth.	ER	0,5	0,5	0	1	0	1	0		Tests identiques sur jeunes racines
Famille Oxalidaceae												
1392	Moretti C.	*Oxalis barrelieri* L.	F	0	0	0	0	0	0	2		C-hétérosides ?
1392	Moretti C.	*Oxalis barrelieri* L.	T	0	0	0	0	0	0	1		
1392	Moretti C.	*Oxalis barrelieri* L.	R	0	0	0	0,5	0	1	0		
Famille Fabaceae - Papilionaceae												
938	Moretti C.	*Dalbergia monetaria* L.f.	F	0	1	0	0	1	1	2	Q	Kaempférol en faible quantité
607	Moretti C.	*Dalbergia monetaria* L.f.	ET	0	0	0	4	2				
938	Moretti C.	*Dalbergia monetaria* L.f.	BT	0	0	0	6	2	1	0		
938	Moretti C.	*Dalbergia monetaria* L.f.	Frt	0	0	0	0	0	0	0		
1037	Moretti C.	*Lonchocarpus chrysophyllus* Kleinh.	F	0	0	0	1	0	0	2		
1037	Moretti C.	*Lonchocarpus chrysophyllus* Kleinh.	R	0	0	0	0,5	0	0	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Fabaceae - Papilionaceae												
1033	Moretti C.	*Lonchocarpus floribundus* Benth.	F	0	0	0	0,5	0	0	0,5		
1033	Moretti C.	*Lonchocarpus floribundus* Benth.	R	0	0	0	1	0	0	0		
1138	Moretti C.	*Lonchocarpus spruceanus* Benth.	F	2	2	0	1	0	0,5	2	K + Q	AT = 0 ; mucilages
1138	Moretti C.	*Lonchocarpus spruceanus* Benth.	ET	0	0	0	1	1	0	0		
1138	Moretti C.	*Lonchocarpus spruceanus* Benth.	ER	0	0	0	0,5	0	0	0		
2141	Grenand P.	*Ormosia coutinhoi* Ducke	F	3	3	2, BC0	0	0	2	0		Favanediols -3,4 non polymérisés
2141	Grenand P.	*Ormosia coutinhoi* Ducke	ET	3	3	2, BC0,5	0	0	0,5	0		
2141	Grenand P.	*Ormosia coutinhoi* Ducke	Pér	3	3	0	2	0	2	0		
2064	Grenand P.	*Vatairea guianensis* Aublet	F	0	0	1, BC0	1	0	1	2		
2064	Grenand P.	*Vatairea guianensis* Aublet	BT	1	1	2, BC1	1	0	0	2		AT = 0
2064	Grenand P.	*Vatairea guianensis* Aublet	Més	0	0	3,BC++	2	0	0	2		Anthraquinones
2064	Grenand P.	*Vatairea guianensis* Aublet	Gr	0	0	2,BC++	2	0	0	0		Anthraquinones
1091	Moretti C.	*Vataireopsis surinamensis* Lima	F	0	0	2, BC0	1	0	2	0		Tanins condensés
1091	Moretti C.	*Vataireopsis surinamensis* Lima	ET	0	0	2, BC0	2	0	0	Xanthones		Xanthones
1091	Moretti C.	*Vataireopsis surinamensis* Lima	ER	0	0	2, BC0,5	6	0	0	Xanthones		Xanthones, quinones
1091	Moretti C.	*Vataireopsis surinamensis* Lima	BR	0	0	2,BC+	1	0	0	2		Anthraquinones
Famille Passifloraceae												
1384	Moretti C.	*Passiflora coccinea* Aublet	F	0	0	0	0	0	1	1		
1384	Moretti C.	*Passiflora coccinea* Aublet	T	0	0	0	0	0	1	0		
Famille Phytolaccaceae												
2346	Jacquemin H.	*Seguiera aculeata* Jacq.	F	0	0	0	4	0	0	0		
2346	Jacquemin H.	*Seguiera aculeata* Jacq.	ET	2	2	0	5	0	0	0		
2346	Jacquemin H.	*Seguiera aculeata* Jacq.	BT	1	1	0	0,5	0	0	0		
2346	Jacquemin H.	*Seguiera aculeata* Jacq.	ER	2	2	0	6	0	0	0		
2346	Jacquemin H.	*Seguiera aculeata* Jacq.	BR	1	2	0	6	0	0	0		
Famille Piperaceae												
1538	Jacquemin H.	*Peperomia macrostachya* (Vahl) A. Dietz	F	0	0	0	0,5	0	0	2		C-hétérosides flavoniques
1538	Jacquemin H.	*Peperomia macrostachya* (Vahl) A. Dietz	T	0	0	0	0	0	0	0		
1437	Jacquemin H.	*Peperomia rotundifolia* (L.) Kunth	PE	1	1	0	0,5	0	0,5	2		C-hétérosides flavoniques
1784	Jacquemin H.	*Peperomia serpens* (Swartz) J.C. Loudon	PE	2	2	0	0	0	1	2		C-hétérosides flavoniques
774	Moretti C.	*Piper augustum* Rudge	F	1	1	0	0,5	0	0	0		Très mucilagineux

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Piperaceae												
774	Moretti C.	*Piper augustum* Rudge	T	0,5	0,5	0	0,5	0	0	0		
774	Moretti C.	*Piper augustum* Rudge	R	0,5	0,5	0	0,5	0	0	0		
1685	Jacquemin H.	*Piper dumosum* Rudge	F	1	2	0	1	0	1	0		
1685	Jacquemin H.	*Piper dumosum* Rudge	ET	1	1	0	0	0	0,5	0		
1685	Jacquemin H.	*Piper dumosum* Rudge	inflorescences	0	0	0	1	0	2	0		
Famille Polygolaceae												
1607	Jacquemin H.	*Securidaca paniculata* L.C. Rich.	F	0,5	0,5	0	1	0	0	3	K + Q	
1607	Jacquemin H.	*Securidaca paniculata* L.C. Rich.	Fl	0,5	0,5	0	1	0	0,5	2		
1607	Jacquemin H.	*Securidaca paniculata* L.C. Rich.	T	0,5	0,5	0	0,5	0	0	0		
1900	Jacquemin H.	*Securidaca paniculata* L.C. Rich.	Frt	0,5	0,5	0	0,5	0	0,5	0		
1900	Jacquemin H.	*Securidaca paniculata* L.C. Rich.	R	0,5	0,5	0	0	0	1	0		
Famille Polygonaceae												
75	Moretti C.	*Polygonum acuminatum* Kunth	F	0	0	0	0	0	2	2	Q	
Famille Portulacaceae												
1367	Moretti C.	*Portulaca* sp	PE	0,5	0,5	0		0				Réaction des cardénolides (++) négative sur d'autres échantillons de *Portulaca* testés
Famille Rapateaceae												
1370	Moretti C.	*Rapatea paludosa* Aublet	F	0,5	0,5	0	0	0	0	0		
1370	Moretti C.	*Rapatea paludosa* Aublet	R	0,5	0,5	0	1	0	0	0		
Famille Rubiaceae												
1151	Moretti C.	*Chomelia tenuiflora* Benth.	F	0	0	0	0,5	0	0	0		
1151	Moretti C.	*Chomelia tenuiflora* Benth.	T	0	0	0	0	1	0	0		
1151	Moretti C.	*Chomelia tenuiflora* Benth.	R	0	0	0	0	2	0	0		
465	Moretti C.	*Coutarea hexandra* (Jack) K. Schum.	F	1	1	0	2	0	0	3		
465	Moretti C.	*Coutarea hexandra* (Jack) K. Schum.	ET	1	1	0	6	0	0	0,5		
465	Moretti C.	*Coutarea hexandra* (Jack) K. Schum.	ER	2	2	0	6	0	0	0		AT = 0
564	Moretti C.	*Faramea guianensis* (Aubl.) Bremek.	F	0,5	0,5	0	2	0	0	1		C-flavanoïdes ?
564	Moretti C.	*Faramea guianensis* (Aubl.) Bremek.	R	1	1	0	2	0	0	0		Iroïdes, AT = 0

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Rubiaceae												
564	Moretti C.	*Faramea guianensis* (Aubl.) Bremek.	T	0,5	0,5	0	0,5	0	0	0		
37	Moretti C.	*Faramea lourteigiana* Steyerm.	F	0	0	0	0,5	0	0	0,5		
37	Moretti C.	*Faramea lourteigiana* Steyerm.	T	0,5	0,5	0	0,5	0	0	0		
37	Moretti C.	*Faramea lourteigiana* Steyerm.	R	1	1	0	0,5	0,5	0	0		AT = 0
1818	Jacquemin H.	*Faramea multiflora* A. Rich. var multiflora	F	0,5	0,5	0	1	0	0,5	0,5		
1818	Jacquemin H.	*Faramea multiflora* A. Rich. var multiflora	Fl	0,5	0,5		2		0	0		
1818	Jacquemin H.	*Faramea multiflora* A. Rich. var multiflora	ET	0,5	0,5	0	2	0	0,5	0		
1818	Jacquemin H.	*Faramea multiflora* A. Rich. var multiflora	R	0,5	0,5	0	1	0	1	0		
2124	Jacquemin H.	*Genipa spruceana* Steyerm.	F	0	0,5	0	1	0	1	2	K + Q	
2124	Jacquemin H.	*Genipa spruceana* Steyerm.	ET	1	1	0	2	0	0	0		
2124	Jacquemin H.	*Genipa spruceana* Steyerm.	R	1	1	0	2	1	0	0		Iridoïdes+++
1718	Jacquemin H.	*Geophila tenuis* (Muell.-Arg.) Standl.	PE	0,5	0,5	0	2	0	1	0		
937	Moretti C.	*Guettarda macrantha* Benth.	F	0,5	0,5	0	0,5	0	2	2	Q	
937	Moretti C.	*Guettarda macrantha* Benth.	ET	1	1	0	1	0	1	0		
937	Moretti C.	*Guettarda macrantha* Benth.	ER	3	3	0	6	0	1	0		AT < 1g/kg
937	Moretti C.	*Guettarda macrantha* Benth.	Frt	3	3	0	1	0	0	0		
748	Moretti C.	*Psychotria platypoda* DC	F	1	1	0	2	0	0	0		Tests alcaloïdes++ sur d'autres échantillons
748	Moretti C.	*Psychotria platypoda* DC	T	1	1	0	1	0	0	0		
748	Moretti C.	*Psychotria platypoda* DC	R	0,5	0,5	0	1	0	0	0		Iridoïdes+
191	Moretti C.	*Psychotria poeppigiana* Muell.-Arg.	F	1	1	0	5	0	0	0		
191	Moretti C.	*Psychotria poeppigiana* Muell.-Arg.	T	0	0	0	0,5	0	0	0		
191	Moretti C.	*Psychotria poeppigiana* Muell.-Arg.	R	0	0	0	1	0	0	0		Iridoïdes++
191	Moretti C.	*Psychotria poeppigiana* Muell.-Arg.	Fl	3	3	0	1	1	0	0		Iridoïdes+++, probablement responsables de la réation positive aux réactifs des alcaloïdes
157	Moretti C.	*Psychotria ulviformis* Steyerm.	F	0,5	0,5	0	0	0	0,5	0		
129	Moretti C.	*Sabicea cinerea* Aublet	F	0	0	0	0	0	1	0		
129	Moretti C.	*Sabicea cinerea* Aublet	T	0	0	0	0	0	0	0		
1521	Jacquemin H.	*Sabicea glabrescens* Benth.	F	0	0	0	1	0	2	1		
1521	Jacquemin H.	*Sabicea glabrescens* Benth.	Frt	0	0	0	0,5	1	0	0		
1521	Jacquemin H.	*Sabicea glabrescens* Benth.	T+R	0,5	0,5	0	2	0	2	0		Flavanediols-3,4 non polymérisés
1526	Jacquemin H.	*Sabicea villosa* Willd.ex Roem. et Schult.	F	0,5	0,5	0	1	0	1	0		Favanediols-3,4 non polymérisés
1526	Jacquemin H.	*Sabicea villosa* Willd.ex Roem. et Schult.	T	0	0	0	0,5	0	1	0		Favanediols-3,4 non polymérisés

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Rubiaceae												
419	Moretti C.	*Sipanea pratensis* Aublet	F	0,5	0,5	0	1	0	0	2	Q	
419	Moretti C.	*Sipanea pratensis* Aublet	R	0,5	0,5	0	2	0	0	0		
Famille Rutaceae												
1750	Jacquemin H.	*Zanthoxylum ekmanii* (Urban) B. Alain	F	0	0	0	1	0	1	3	K + Q	
1750	Jacquemin H.	*Zanthoxylum ekmanii* (Urban) B. Alain	ET	2	2	0	0,5	0	1	0		
1750	Jacquemin H.	*Zanthoxylum ekmanii* (Urban) B. Alain	ER	0	0	0	0,5	0	1	0		
1374	Moretti C.	*Zanthoxylum pentandrum* (Aubl.) R. Howard	F	0,5	0,5	0	0,5	0	0	1		
23	Moretti C.	*Zanthoxylum rhoifolium* Lam.	F	2	2	0	1	0	1	2		Mucilages
23	Moretti C.	*Zanthoxylum rhoifolium* Lam.	ET	3	3	0	2	0	0	0		
23	Moretti C.	*Zanthoxylum rhoifolium* Lam.	BT	3	3	0	0	0	0	0		
Famille Sapindaceae												
1764	Jacquemin H.	*Cupania hirsuta* Radlk.	F	0	0	0	1	0	1	2	K + Q + M	
1764	Jacquemin H.	*Cupania hirsuta* Radlk.	Frt	0	0	0	0	0	2	0		
1764	Jacquemin H.	*Cupania hirsuta* Radlk.	ET	0	0	0	1	0	3	0		
1764	Jacquemin H.	*Cupania hirsuta* Radlk.	ER	0	0	0	0	0	1	0		
1812	Jacquemin H.	*Paullinia anodonta* Radlkofer	F	0	0	0	4	1	3	2	Q	Tanins catéchiques
1812	Jacquemin H.	*Paullinia anodonta* Radlkofer	Frt	0	0	0	1	2	1	0,5		
1812	Jacquemin H.	*Paullinia anodonta* Radlkofer	ET	0	0	0	4	1	3	0		Tanins catéchiques
1889	Jacquemin H.	*Serjania grandifolia* Sagot	F	0	0	0	3	0	3	2	Q + M	Tanins condensés
1889	Jacquemin H.	*Serjania grandifolia* Sagot	ET	0	0	0	7	0	3	0		Tanins condensés
1889	Jacquemin H.	*Serjania grandifolia* Sagot	BT	0,5	0,5	0	7	0	3	0		Tanins condensés
1889	Jacquemin H.	*Serjania grandifolia* Sagot	R	0	0	0	4	0	3	0		
1862	Jacquemin H.	*Urvillea ulmacea* Kunth	F	0	0	0	1	0	3	2		
1862	Jacquemin H.	*Urvillea ulmacea* Kunth	Frt	0	0	0	4	0	2	2		
1862	Jacquemin H.	*Urvillea ulmacea* Kunth	T	2	2	0	6	1	2	1		AT = 0
Famille Sapotaceae												
2266	Jacquemin H.	*Pradosia huberi* (Ducke) Ducke	F	0	0	0	0	0	3	2	Q + M	Tanins galliques et catéchiques
2266	Jacquemin H.	*Pradosia huberi* (Ducke) Ducke	Frt	0	0	0	0	1	3	0,5		Tanins galliques et catéchiques
2266	Jacquemin H.	*Pradosia huberi* (Ducke) Ducke	ET	0	0	0	0	0	2	1		Tanins galliques - goût sucré
2266	Jacquemin H.	*Pradosia huberi* (Ducke) Ducke	BR	0,5	0,5	0	0	1	2	0,5		Tanins galliques et catéchiques-goût sucré

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Scrophulariaceae												
264	Moretti C.	*Bacopa monnieri* (L.) Wettst.	PE	0	0	0	1	0	0,5	0,5		Infusion très amère
Famille Simaroubaceae												
1153	Moretti C.	*Picrolemma pseudocoffea* Ducke	F	0,5	0,5	0	1	0	0	0		Infusion amère
1153	Moretti C.	*Picrolemma pseudocoffea* Ducke	ET	2	2	0	1	0	0	0		Infusion amère - A T = 0,04%
1153	Moretti C.	*Picrolemma pseudocoffea* Ducke	ER	2	2	0	2	2	0	0		Infusion amère
1153	Moretti C.	*Picrolemma pseudocoffea* Ducke	Frt	1	1	0	2	1 Violet	0	0		Infusion amère
838	Moretti C.	*Simaba guianensis* Aublet	F	0	0	0	1	0	0	0		
838	Moretti C.	*Simaba guianensis* Aublet	ET	1	1	0	6	0	0	0		Infusion amère
838	Moretti C.	*Simaba guianensis* Aublet	BT	1	1	0	0	0	0	0		
838	Moretti C.	*Simaba guianensis* Aublet	ER	2	2	0	6	0	0	0		
1027	Moretti C.	*Simaba morettii* Feuillet	F	0,5	0,5	0	0	0	1	2	K + Q	Composition en flavonoïdes identique à celle des autres espèces du genre que nous avons analysées
1027	Moretti C.	*Simaba morettii* Feuillet	ET	2	2	0	0	0	0	0		Infusion très amère
1027	Moretti C.	*Simaba morettii* Feuillet	ER	2	2	0	0	0	0	0		AT < 0,03%
1027	Moretti C.	*Simaba morettii* Feuillet	BT	1	1	0	0	0	0	0		
1027	Moretti C.	*Simaba morettii* Feuillet	Gr	0,5	0,5	0	0	0	0	0		Infusion un peu amère
1027	Moretti C.	*Simaba morettii* Feuillet	Pér	2	2	0	1	0	0	0		Coumarines ?
1073	Moretti C.	*Simaba orinocensis* Kunth	F	0	0	0	1	0	0	2	K + Q	
1073	Moretti C.	*Simaba orinocensis* Kunth	ET	2	2	0	5	0	0	0		
1073	Moretti C.	*Simaba orinocensis* Kunth	ER	3	3	0	6	1	0	0		
1073	Moretti C.	*Simaba orinocensis* Kunth	Frt	0	0	0	3	0	0	0		
1073	Moretti C.	*Simaba orinocensis* Kunth	BR	1	1	0	3	0	0	0		
Famille Solanaceae												
1219	Moretti C.	*Brunfelsia guianensis* Benth.	F	1	1	0	1	0	0,5	0		Mucilage
1219	Moretti C.	*Brunfelsia guianensis* Benth.	T	1	1	0	4	0	0,5	0		
1219	Moretti C.	*Brunfelsia guianensis* Benth.	R	1	1	0	1	0	0,5	0		Présence d'alcaloïdes incertaine
1872	Jacquemin H.	*Cestrum latifolium* Lam.	F	1	2	0	6	0	1	2	K + Q	
1872	Jacquemin H.	*Cestrum latifolium* Lam.	ET	2	2	0	6	0	0,5	0		
1872	Jacquemin H.	*Cestrum latifolium* Lam.	ER	2	2	0	7	0	1	0		
1758	Jacquemin H.	*Cyphomandra endopogon* Bitter	F	0	0	0	0	0	0	2		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Solanaceae												
1758	Jacquemin H.	*Cyphomandra endopogon* Bitter	ET	0,5	0,5	0	0	0	1	0		
1758	Jacquemin H.	*Cyphomandra endopogon* Bitter	ER	2	3	0	0	0	0,5	0		
1551	Jacquemin H.	*Markea coccinea* L.C. Richard	ET	0,5	0,5	0	0	0	1	0		
1289	Moretti C.	*Solanum leucocarpon* L.C. Richard ex Dunal	F	3	3	0	1	0	0	0		
1289	Moretti C.	*Solanum leucocarpon* L.C. Richard ex Dunal	T	2	2	0	0	0	0	0		
1289	Moretti C.	*Solanum leucocarpon* L.C. Richard ex Dunal	Frt	3	2	0	0	0	0	0		
Famille Sterculiaceae												
1405	Jacquemin H.	*Sterculia pruriens* K. Schumann	F	0,5	0,5	0	0,5	0	3	2		
1405	Jacquemin H.	*Sterculia pruriens* K. Schumann	ER	0	0	0	1	1	1	0		
Famille Thurniaceae												
1369	Moretti C.	*Thurnia sphaerocephala* (Rudge) J.D. Hooker	F	0,5	0,5	0	1	0	0	0		
1369	Moretti C.	*Thurnia sphaerocephala* (Rudge) J.D. Hooker	T	0,5	0,5	0	0	0	0	0		
1369	Moretti C.	*Thurnia sphaerocephala* (Rudge) J.D. Hooker	R	0	0	0	1	0	0	0		
Famille Tiliaceae												
2091	Jacquemin H.	*Apeiba tibourbou* Aublet	F	0	0	0	0	0	0	1		Substance très mucilagineuse
2091	Jacquemin H.	*Apeiba tibourbou* Aublet	T	0,5	1	0	0	0	0	0		Substance très mucilagineuse
Famille Trigoniaceae												
1133	Moretti C.	*Trigonia villosa* Aublet	F	0	0	0	0	0	0	2	K + Q	
1133	Moretti C.	*Trigonia villosa* Aublet	ET	0	0	0	0,5	2	0	0		Stérols/triterpènes abondants
1133	Moretti C.	*Trigonia villosa* Aublet	ER	3	3	0	0	2	0	0		AT = 0,9%, Stérols/triterpènes
1133	Moretti C.	*Trigonia villosa* Aublet	Pér	0	0	0	1	0	0,5	0		
1133	Moretti C.	*Trigonia villosa* Aublet	Gr+arille	0	0	0	0	0	1	1		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Ulmaceae												
1819	Jacquemin H.	*Celtis iguanaea* (N.J. Jacquin) Sargent	F	0,5	0,5	0	0	0	1	0,5		
1819	Jacquemin H.	*Celtis iguanaea* (N.J. Jacquin) Sargent	ET	0	0	0	2	0	0,5	0		
1819	Jacquemin H.	*Celtis iguanaea* (N.J. Jacquin) Sargent	R	0,5	0,5	0	0,5	0	0,5	0		
Famille Urticaceae												
862	Moretti C.	*Urera caracasana* (Jacq.) Griseb.	F	0,5	2	0	0	0	0	1		
862	Moretti C.	*Urera caracasana* (Jacq.) Griseb.	T	0,5	1	0	0	0	0	0		
Urticaceae Verbenaceae												
1177	Moretti C.	*Aegiphila villosa* (J.B. Aublet) J.F. Gmelin	F	0	0	0	3	0	0			
1177	Moretti C.	*Aegiphila villosa* (Aublet) Gmelin	ET	0,5	0,5	0	5	0	0	0		
1177	Moretti C.	*Aegiphila villosa* (Aublet) Gmelin	ER	0	0	0	6	0	0	0		
429	Moretti C.	*Amasonia campestris* (Aubl.) J.F. Gmelin	F	0,5	0,5	0	1	0	0	1		Flavonoïdes et autres hétérosides non flavoniques
429	Moretti C.	*Amasonia campestris* (Aubl.) J.F. Gmelin	T	0,5	0,5	0	1	0	0	0		
1336	Moretti C.	*Citharexylum macrophyllum* Poir.	F	0	0	0	6	2	0	1		Mélange complexe de flavonoïdes, flavones ?
1336	Moretti C.	*Citharexylum macrophyllum* Poir.	ET	0	0	0	5	0	0	0		
1336	Moretti C.	*Citharexylum macrophyllum* Poir.	Frt	2	2	0	1	1	0	0		AT = 0
1585	Jacquemin H.	*Petrea volubilis* L.	F	0	0	0	1	0	0	1		
1585	Jacquemin H.	*Petrea volubilis* L.	ET	0	0	0	1	0	0	0		
140	Moretti C.	*Priva lappulacea* (L.) Pers.	F	0	0	0	0,5	0	0	1		
140	Moretti C.	*Priva lappulacea* (L.) Pers.	T	1	1	0	0,5	1	0	0		
140	Moretti C.	*Priva lappulacea* (L.) Pers.	R	1	1		0		0	0		
Famille Violaceae												
1114	Moretti C.	*Hybanthus calceolaria* (L.) G.K. Schulze	F	0,5	0,5	0	0	0	0	0		
1114	Moretti C.	*Hybanthus calceolaria* (L.) G.K. Schulze	R	0,5	0,5	0	5	0	0	0		
Famille Vitaceae												
614	Moretti C.	*Cissus erosa* L.C. Rich.	F	0	0	0	0	0	2	1		
614	Moretti C.	*Cissus erosa* L.C. Rich.	F	0	0	0	0	0	2	0		

N° Herbier	Collecteur	Espèce	Organe	Test alcaloïdes Mayer	Test alcaloïdes Dragen	Quinones	Saponines	Stéroïdes et Triterpènes	Tanins	Flavonoïdes	Génines des Flavonoïdes	Observations
Famille Vochysiaceae												
2022	Jacquemin H.	*Vochysia guianensis* Aublet	F	3	3	0	2	0	0,5	0		
2022	Jacquemin H.	*Vochysia guianensis* Aublet	Frt	3	3	0	2	2	0	0		
Famille Zingiberaceae												
1386	Moretti C.	*Renealmia guianensis* Maas	F	0	0	0	1	0	0	2	K	
1386	Moretti C.	*Renealmia guianensis* Maas	T	0	0	0	0	0	0	0		
1386	Moretti C.	*Renealmia guianensis* Maas	R	0	0	0	0	0	1	0		

Bibliographie



ALBERSBERG (W.G.L.), YOGENDRA (S.), SINGH (Y.), 1991 – Essential oils from two medicinal plants of Fiji : *Dysoxylum richii* (A. Gray) C.D.C. fruit and *Synedrella nodiflora* (L.) Gaertn. leaves. *Flavour and Fragrance Journal* : 125-128.

ABE (F.), DONNELY (D. M.), MORETTI (C.), POLONSKY (J.), 1985 – Isoflavonoid constituents from *Dalbergia monetaria*. *Phytochemistry*, 24 : 1971-1976.

ACEVEDO-RODRIGUEZ (P.), 1990 – The Occurrence of Piscicides and Stupefactants in the Plant Kingdom. *Advances in Economic Botany*, 8 : 1-23.

ADAMI (Y. L.), MILHOUS (W.), DANIEL RIBEIRO (C. T.), FERREIRA DA CRUZ (M. d. F.), 1998 – In vitro antimalarial activity of crude extracts of *Phothomorphe peltata* and *P. umbellata* (Piperaceae). *Tropical Medicine Nagasaki*, 40 : 91-94.

ADESOGAN (E. K.), 1974 – Trithiolaniacin, a novel trithiolan from *Petiveria alliacea*. *Journal of the chemical Society. Chemical Communications*, 21 : 906-907.

ADOLF-OPFERKUCH (H.J.), HECKER (E.), 1984 – Irritant phorbol derivatives from *Jatropha* species. *Phytochemistry*, 23 : 129-132.

ADRIANI (C.), IAVARONE (C.), TROGOLO (C.), 1982 – 5,7 bis deoxy cynanchoside, an iridoid glucoside from *Macfadyena cynanchoides*. *Phytochemistry*, 21 : 231-233.

AGOSTINO (M. d'), FEO (V. de), SIMONE (F. de), PIZZA (C.), 1989 – A 4-Arylcoumarin from *Coutarea hexandra*. *Phytochemistry*, 26 : 1774-1776.

AHLBRINCK (W.), 1956 – *Encyclopédie des Caraïbes.* Édition originale, Amsterdam, 1931, trad. Doude van Herwijnen. Paris, I.G.N, 544 p.

AIMÉ-MARTIN (L.), 1840 – « Lettre du père Crossard, 10 novembre 1718 ». *In* : *Lettres édifiantes et curieuses concernant l'Asie, l'Afrique et l'Amérique*, t. II, Paris, Auguste Desrez éd., 220 p.

AKOJIE FO (B.), FUNG (V. M.), 1992 – Antisicling activity of hydroxybenzoic acids in *Cajanus cajan*. *Planta Medica*, 58 : 317-320.

ALBUQUERQUE (J.M.), 1989 – *Plantas medicinais de uso popular* (Programa Agricultura nos Trópicos, v. 6). Brasília, Abeas/Mec, 96 p.

ALENCAR (J.), 1981 – Estudios sylviculturais de uma população natural de *Copaifera multijuga* Hayne, Leguminosae, na Amazônia Central. *Acta Amazonica*, 11 : 3-11.

ALLEN (J. R.), HOLMSTEDT (B. R.), 1980. – The simple β-carboline alkaloids. *Phytochemistry*, 19 : 1573-1582.

ALLEN (P. H.), 1977 – *The Rain Forest of Golfo Dulce.* Stanford, Stanford University Press, California.

ALLORGE (L.), 1983 – Espèces et combinaisons nouvelles d'Apocynacées-Tabernaemontanoïdées américaines. *Bull. Soc. Bot. Fr.*, 130 (4-5) : 339-351.

ALLORGE (L.), 1985 -Monographie des Apocynées - Tabernaemontanoïdées américaines : morphologie, systématique , chimio-taxonomie . Mémoires du Muséum National d'Histoire Naturelle , n. s. série B , Botanique , T.30 , Paris , Editions du Muséum , 216 p.

ALLORGE, (L.), POUPAT, (C.), 1991 – Position systématique et révision du genre *Aspidosperma* (Apocynaceae) pour les trois Guyanes. Le point sur leur étude chimique. *Bull. Soc. Bot. Fr.* ; *Lettres bot.*, vol. 138 (4-5) : 267-301.

ALLSOPP (R.), 1996 – *Dictionary of Caribbean English Usage*. Oxford University Press. 637 p.

ALMEIDA (E. R. de), SANTANA (C. F. de), MELLO (J. F. de), 1991 – Anti-inflammatory activity of *Coutarea hexandra*. *Fitoterapia*, 62 (5) : 447-448.

ALMEIDA COSTA (O. de), 1977 – Plantas Hipoglicemiantes Brasileiras. II. *Léandra*, 7 : 63-75.

ALTMAN (R. F. A.), 1956 – Identificação microquimica dos alcaloides do grupo *Cinchona*. *Boletim Technico do Instituto Agronômico do Norte*, 31 : 9-58.

AMARQUAYE (A.), CHE (C.), BEJAR (E.), MALONE (M.H.) and FONG (H.H.S.), 1994 – A new glycolipid from *Byrsonima crassifolia*. *Planta Medica*, 60 : 85-86.

AMOROZO (M. C. de M.), GÉLY (A.), 1988 – Uso de Plantas Medicinais por caboclos do baixo Amazonas, Barcarena, Pá, Brasil. *Bol. Mus. Para. Emílio Goeldi, Sér. Bot.* 4 (1) : 47-131.

ANDERSON (L. A. P.), ANITRA (R.), SCHULTZ (W.), 1983 – Krimsiekte and acute cardiac glycoside poisoning in sheep caused by bufadienolides from the plant *Kalanchoe lanceolata* Forsk. Onderstepoor. *J. veg. Res.*, 50 : 295-300.

ANDERSSON (L.), 1986 – Revision of *Maranta* subgen. *Maranta* (Marantaceae). *Nordic Journal of Botany* 6 : 729-756.

ANDRADE (E.H.A.), SANTOS (A.S.), ZOGHBI (M.G.), MAIA (J.G.S.), 1998 – Volatile constituents of fruits of *Astrocaryum vulgare* Mart. and *Bactris gasipaes* H.B.K. (Arecaceae). *Flavour and Fragrance Journal* : 151-153.

ANTON (R.), DUQUENOIS (P.), 1968 – *L'emploi des Cassia dans les pays tropicaux et subtropicaux, examiné d'après quelques-uns des constituants chimiques de ces plantes médicinales. Plantes médicinales et phytothérapie*, 2. (4) : 255-268.

APPARAO (M.), KJAER (A.), OLSEN (O.), VENKATA RAO (E.), RASMUSSEN (K. W.), SØRENSEN (H.), 1981 – Alliin in the garlicky taxon *Adenocalymma alliaceum* (Bignoniaceae). *Phytochemistry*, 20 (4) : 822-823.

ARAUJO (C. C. D.), PAULA (M. d. Q.), MAIA (R. F.), LIMA (E. d. O.), 1988 – Evaluation of antimicrobial activity of 5,7,2',5'-tetraacetoxi-4-phenylcoumarin obtained from *Coutarea hexandra* (Rubiaceae). *Revista de Microbiologia*, 19 (2) : 177-179.

ARISAWA (M.), KINGHORN (A. D.), CORDELL (G. A.), FARNSWORTH (N. R.), 1983 – Plant Anticancer Agents. xxiii. 6 a-Senecioyloxychaparrin, a new antileucemic quassinoid from *Simaba multiflora*. *Journal of Natural Products*, 46 (2) : 218-221.

ARNAUD (E.), 1970 – O xamanismo entre os indios da região Uaça (Oiapoque-Territorio do Amapá). Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi. *Antropologia*, n° 44, Belem, Pará, 22 p.

ARNAUD (E.), 1984 – *Os índios Palikur do rio Urucauá : Tradição tribal e protestantismo*. Publicações Avulsas do Museu Goeldi n° 39, Belém, Pará, 82 p.

AUBLET (J. B. C. F.), 1775 – *Histoire des plantes de la Guiane française*. 4 volumes. Londres et Paris, Reprint : J. Cramer, Vaduz, 1977, 974 p.

AUTERHOFF (H.), PANKOW (E.), 1968 – Inhaltsstoffe von Muira puama. *Archiv der pharmazie*, 7 : 481-489.

AZIBA (P. I.), ADEDEJI (A.), EKOR (M.), ADEYEMI, (O.), 2001 – Analgesic activity of *Peperomia pellucida* aerial parts in mice. *Fitoterapia*, 72 (1) : 57-58.



BADAMI (R. C.), SHANBHAG (M. R.), 1975 – Minor seed oils. VIII : Examination of seed oils rich in unsaturated acids. *Journal of the Oil Technologists Association of India*, 7 (3) : 78-79.

BAIOCCHI (C.), GRANDI (M.), 1997 – *Characterization of tropical bark extracts by advanced analytic methology. In* : 3rd European Colloquium of Ethnopharmacology. Genova, Erga Edizioni : 122-128.

BALBACH (A.), 1973. – *A flora national na medicina domestica.* 9e édition. São Paulo, Edit. : A edificação do lar, 2 vol., 915 p.

BALDE (A. M.), PIETERS (L.A.), GERGELY (A.), WY (V.), CLAEYS (M.), VLIETINCK (A. J.), 1991 – Spermacoceine, a bis-indole alkaloid from *Borreria verticillata. Phytochemistry*, 30 : 997-1000.

BALÉE (W.), 1994 – *Footprints of the Forest. Ka'apor Ethnobotany - the Historical Ecology of Plant Utilization by an Amazonian People.* New York, Columbia University Press, 396 p.

BALICK (M. J.), GERSHOFF (S. N.), 1982 – Nutritional Evaluation of the *Jessenia bataua* Palm : Source of high Quality Protein and Oil from Tropical America. *Economic Botany*, 35 (3) : 261-291.

BALDERRAMA (L.), BRACA (A.), GARCIA (E.), MELGAREJO (M.), PIZZA (C.), TOMMASI (N. de), 2001 – Triterpenes and anthraquinones from *Picramnia sellowii* Planchon in Hook. (Simaroubaceae). *Biochemical Systematics and Ecology*, 29 : 331-333.

BARATA (L. E. S.), BAKER (P. M.), GOTTLIEB (O. R.), RÚVEDA (E. A.), 1978 – Neolignans of *Virola surinamensis. Phytochemistry*, 17 : 783-786.

BARRÈRE (P.), 1741 – *Essai sur l'histoire naturelle de la France équinoxiale ou dénombrement des plantes, des animaux et des minéraux qui se trouvent sur les côtes de la mer et dans le continent de la Guyane.* Paris, Piget, 215 p.

BARRÈRE (P.), 1743 – *Nouvelle relation de la France Équinoxiale.* Paris, Piget – Damonneville, IV, 250 p.

BARRET (J.), BLANCANEAUX (P.), CAILLE (O.), CHARRON (C.), GAUCHEREL (C.), GRANVILLE (J.J. de), GRENAND (P.), GUIRAL (D.), LOINTIER (M.), 2001 – *Atlas illustré de la Guyane.* Paris, IRD Éditions, 216 p.

BARRETO (AD.), DE CARVALHO (M.G.), NERY (I.D.), GONZAGA (L.), KAPLAN (MC.), 1998 – Chemical constituents from *Himatanthus articulata. Journal of the Brazilian Chemical Society*, 9 : 430-434.

BASEY (K B.), MC GAW (A.), WOLLEY (J. G.), 1992 – Phygrine, an alkaloid from *Physalis* species. *Phytochemistry*, 31 : 4173 - 4176

BASILE (A. C.), 1988 – Antiinflammatory activity of oleoresin from Brasilian *Copaifera. Journal of Ethnopharmacolog*, 22 : 101-109.

BAUDOIN (G.), TILLEQUIN (F.), KOCH (M.), VUILHORGNE (M.), LALLEMAND (J. Y.), JACOUEMIN (H.), 1983 – Isolement, structure et synthèse de la Vochysine, pyrrolidinoflavanne de *Vochysia guianensis. Journal of Natural Products*, 46, (5) : 681-687.

BEJAR (E.), AMARQUAYE (A.), CHE (C.T.), MALONE (M.H.), FONG (H.H.S.), 1995 – Constituents of *Byrsonima crassifolia* and their spasmogenic activity. *International Journal of Pharmacognosy*, 33 : 25-32.

BELJANSKI (M.), 1994 – *Flavopereine-based pharmaceutical composition for treatment of HIV infection.* Brevet, France 1994.

BENJAMIN (T. V.), 1979 – Investigation of *Borreria verticillata* an antieczematic plant of Nigeria. *Quarterly Journal of Crude Drug Research*, 17, (3-4) : 135-136.

BENNETT (B. C.), 1992 – Hallucinogenic plants of the Shuar and related indigenous groups in Amazonian Ecuador and Peru. *Brittonia*, 44 (4) : 483-493.

BEREAU, (D.) 2001 – *Huiles et fractions insaponifiables de huit espèces de palmiers amazoniens.* Thèse de Doctorat, Toulouse, Université Paul Sabatier, 154 p.

BERG (C. C.), 1972 – *Flora Neotropica. Monograph 7, Olmedieae, Brosimeae (Moraceae).* New York, Hafner Publ. Company, 228 p.

BERG (C. C.), DEWOLF (G. P.), 1975 – *Flora of Suriname : Moraceae.* Lanjouw (J.), Stoffers (A. L.) (eds), Leiden, E.J. Brill, Vol. 5, Part 1, 318 p.

BERLIN (B.), BREEDLOVE (D. E.), RAVEN (P. H.), 1974 – *Principles of Tzeltal Plant Classification*. New York and London, Academic Press, 660 p.

BERNABÉ (J.), 1976 – Propositions sur un code orthographique intégré des Créoles à base lexicale française. Gerec, Centre Univ. Antilles-Guyane, *Espace Créole*, 1 : 25-65.

BERNAYS (E.), LUPI (A.), MARINI-BETTOLO (R.), MASTRO-FRANCESCO (C.), 1984 – Antifeedant nature of the quinone primin and its quinol micronidin from *Miconia* ssp. *Experientia*, 40 : 1010-1011.

BERTHOU (S.), LEBOEUF (M.), CAVÉ (A.) et GUINAUDEAU (H.), 1989 – Bisbenzylisoquinoléines de *Guatteria guianensis*. *Journal of Natural Product*, vol. 52 : 95-98.

BERTON (M-E.), 1997 – *Les plantes médicinales chez les Amérindiens Palikurs de St Georges de l'Oyapock et Macouria (Guyane Française)*. DEA Environnement, Temps, Espaces, Sociétés, Universités de Paris VII/Orléans. 205 p.

BEZANGER-BEAUOUESNE (L.), 1981 – Conquêtes possibles en phytothérapie. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 15 : 25-74.

BEZANGER-BEAUQUESNE (L.), PINKAS (M.), TORCK (M.), 1975. – *Les plantes dans la thérapeutique moderne*. Paris, Maloine, 532 p.

BHANUMATI (S.), CHABRA (S. C.), GUPTA (S. R.), KRISHNAMOORTHY (V.), 1979 – A new isoflavone glucoside from *Cajanus cajan*. *Phytochemistry*, 18 : 365-366.

BHARGAVA (K. K.), KRISHNASWAMY (N. R.), SESHADRI (T. R.), 1972 – Desmethylwedelolactone glucoside from *Eclipta alba* leaves. *Indian Journal of Chemistry*, 10 : 810-811.

BHATTACHARYA (S. K.), GHOSAL (S.), 1998 – Anxiolytic activity of a standardized extract of *Bacopa monnieri* : an experimental study. *Phytomedicine*, 5, 77-82.

BICK (I. R. L.), CLEZY (P. S.), 1958 – Constituents of takini bark. Chemistry and Industrie : 631-632.

BILBY (K) , 1990 – *The Remaking of the Aluku : Culture, Politics and Maroon Ethnicity in French South America*. Ph.D. thesis, John Hopkins University, 718 p.

BIOCCA (E.), 1968 – Yanoama. Récit d'une femme enlevée par les Indiens. Paris, Plon, coll. Terre Humaine. 470 p.

BLANC (P.), BERTAND (P.), SAOUI SANNER (G. de), ANE (M.), 1972 – Identification par chromatographie et étude spectrale de quelques acides phénols, acides ellagique, gallique, chlorogénique, cafoique dans une Euphorbiacée exotique ; *Euphorhia hirta* L. *Annales de Pharmacie Française*, 30 : 720-721.

BLANCANEAUX (PH.), 1981 – *Essai sur le milieu naturel de la Guyane Française*. Paris, Orstom, coll. Trav. et Doc., 137 : 126 p.

BLUNDEN (G.), JAFFER (J. A.), JEWERS (K.), GRIFFIN (W. J.), 1981 – Steroidal sapogenins from leaves of *Cordyline* species. *Journal of Natural Products*, 44 (4) : 441-447.

BOGGAN (J.), FUNK (V.) , KELLOFF (C.) , CREMERS (G.), FEUILLET (C.), 1997- Checklist of the Plants of the Guianas (Guyana , Surinam, French Guiana) , 2nd édition, University of Guyana, Georgetown, Guyana, 238 p.

BOHLMANN (F.), 1981 – Naturally Occuring Terpene Derivatives. Part 362. Hirsutinolides from *Vernonia* Species. *Phitochemistry*, 20 : 2233-2237.

BOHLMANN (F.), SINGH (P.), JAKUPOVIC (J.), ROBINSON (H.), KING (R. M.), 1982 – An epoxy germacranolide and further constituents from *Mikania* sp. *Phytochemistry*, 21 : 705-707.

BOHS (L.), 1989 – Ethnobotany of the Genus *Cyphomandra* (Solanaceae). *Economic Botany*, 43 (2) : 143-169.

BOITEAU (P.), 1972 – Sur la première mention imprimée et le premier échantillon de *Catharantus roseus* (L.) G. Don. *Adansonia*, 2e série, 12 (1) : 129-135.

BOITEAU (P.), ALLORGE (L.), 1978 – Morphologie et biologie florales des Apocynacées : 1). Différences essentielles entre les Plumérioïdées et les Tabernaemontanoïdées. *Adansonia*, 2e série, 17 : 305-326.

BONNIER (G.), 1911-1934 – *Flore complète illustrée en couleurs de la France, Suisse et Belgique.* Paris, Librairie générale de l'enseignement, 12 vol. 1754 p. 721 planches en couleur.

BOOM (B.), MOESTL (S.), 1990 – Ethnobotanical notes of Josè M. Cruxent from the Franco-Venezuelan Expedition to the Headwathers of the Orinoco river, 1951-1952. *Economic Botany* , 40 : 417-419.

BOOM (B.), 1987 – Ethnobotany of the Chácobo Indians, Beni, Bolivia. *Advances in Economic Botany*, 4 : 1-68.

BOOM (B.), 1990 – Useful Plants of the Panare Indians of the Venezuelan Guayana. *Advances in Economic Botany*, 8 : 57-76.

BOSE (P.K.), SARKAR (B.B.), 1937 – Haemostatic agents. Part I. Experiments with ayapanin and ayapin. *Nature* 139 : 515.

BOSE (P.K.), SEN (P.B.), 1941 – Haemostatic agents. Part I. Experiments with ayapanin and ayapin . *Annals Biochem. Expt. Med. (India)* 1 : 311-316.

BOSE (P. K.), CHAKRAVARTI (P.), CHAKRAVARTI (S.), DUTTA (S. P.), BARUA (A. K.), 1973 – Flavonoids constituents of *Eupatorium odoratum* *Phytochemistry*, 12 : 667-668.

BOTTA (B.), DELLE MONACHE (F.), DELLE MONACHE (G.), MARTINI BETTOLO (G.B.), OGUAKWA (J.U.), 1983 – 3-Granyloxy-6-methyl-1,8-dihydroxyanthraquinone and vismiones C, D and E from *Psorospermum febrifugum*. *Phytochemistry*, 22 : 539-542.

BOUDIN (M. H.), 1978 – *Dicionario de Tupi moderno (Dialeto tembé-ténêtéhar do Alto Rio Gurupi).* São Paulo, Conselho Estadual de Artes e Ciências Humanas, Vol. I et II., 344 et 393 p.

BOUGEROL (C .), 1976 - Phytothérapie et perception du corps à la Guadeloupe. *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée* , 23 (7-12) : 221-228.

BOUGEROL (C.), 1978 – Données de médecine populaire à la Guadeloupe. *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée*, 25 (3) : 163-183.

BOUM (B.), 1978 – *Contribution à l'étude pharmacologique et chimique des écorces du* Carica papaya. Thèse de doctorat ès sciences pharmaceutiques. Université de Paris-Sud, 126 p.

BOUQUET (A.), 1972 – *Plantes Médicinales du Congo Brazzaville.* Paris, Orstom, coll. Trav. et Doc., 13, 112 p.

BOUOUET (A.), DEBRAY (M.), 1974 – *Plantes Médicinales de Côte d'Ivoire.* Paris, Orstom, coll. Trav. et Doc., 32, 232 p.

BOURDY (G.), 1999 – *Tacana : ecuanasha aqui, ecuanasha id'rene cuana, me shanapaque (Tacana : conozcan nuestros arboles, nuestras hierbas).* La Paz, Fonama, IRD, Umsa, 497 p.

BOURDY (G.), DE WALT (S.J.), CHÁVEZ DE MICHEL (L.R.), ROCA (A.), DEHARO (E.), MUÑOZ (V.), BALDERRAMA (L.), QUENEVO (C.), GIMENEZ (A.), 2000 – Medicinal plants uses of the Tacana, an Amazonian Bolivian ethnic group. *Journal of Ethnopharmacology* 70 : 87-109.

BOURRET (D.), 1983 – « Les Raisons du Corps. Éléments de la médecine traditionnelle autochtone en Nouvelle-Calédonie ». *In* : *Cah. Orstom, sér. Sci. Hum.* 18 (4) 1981-1982, Médecines et Santé : 487-513.

BRACA (A. N. d.), TOMMASI (J.), MENDEZ (I.), MORELLI (P.), TOMMASI (N. de), 1999 – Flavonoids and triterpenoids from *Licania heteromorpha* (Chrysobalanaceae). *Biochemical Systematics and Ecology*, 27 : 527-530.

BRAGA DE OLIVEIRA (A.), RASLAN (D. S.), OLIVEIRA (G. G. de), MAIA (J. G. S.), 1993 – Lignans and naphthoquinones from *Tabebuia incana*. *Phytochemistry* 34 : 1409-1412.

BRANCH (L.C.), SILVA (M.), 1983 – Folk Medicine of Alter do Chão, Pará, Brazil. *Acta Amazonica*, Ano XIII, 5-6 : 737-798.

BRANDÃO (M.), BOTELHO (M.), KRETTTLI (E.) 1995 – Antimalarial Experimental Chemotherapy using natural products. *Ciência e Cultura*. 37 (7) : 1152-1163.

BRAZ FILHO (R.), GABRIEL (S.J.), GOMES (C. M. R.), GOTTLIEB (O. R.), BICHARA (M. D. G. A.), MAIA (J.G. S.), 1976 – Oxoaporphine alkaloids from *Fusea longifolia* and *Siparuna guianensis*. *Phytochemistry*, 15 : 1187-1188.

BRAZ FILHO (R.), GOTTLIEB (O. R.), MOURÃO (A. P.), DA ROCHA (A. I.), 1975. – The chemical composition of Amazonian plants. *Acta Amazonica*, 5 (1) : 77.

BREMNESS (L.), 2001 – *Plantes aromatiques et médicinales.* Paris, Bordas, coll. l'Œil nature, 304 p.

Brito (S. A. R. M.), Cota (S.), Nunes (D. S.), 1997 – Gastric Antiulcerofenic Effects of *Dalbergia monetaria* L. *Phytotherapy Research*, 11 : 314-316.

Brücher (H.), 1989 – *Useful Plants of Neotropical Origin*. Berlin Springer -Verlag, 296 p.

Bruneton (J.), Cave (A.), Moretti (C.), 1979 – Étude de deux espèces de *Tabernaemontana* de la Guyane. *Fitotérapia*, 50 : 123.

Bruneton (J.), Moretti (C.), 1979 – Sur une Ébénacée guyanaise : *Diospyros guianensis*. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 13, (3) : 172-174.

Bruneton (J.), 1996 – *Plantes toxiques. Végétaux dangereux pour l'homme et les animaux*. Paris, Lavoisier, 529 p.

Bruneton (J.), 1999 – *Pharmacognosie – Phytochimie des Plantes médicinales*, Paris, Lavoisier, 1120 p.

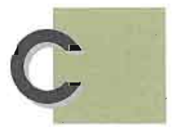
Buaroue de Holanda Ferreira (A.), 1975 – *Novo Dicionario da Lingua Portuguesa*. Rio de Janeiro, Editora Nova Fronteira, 1499 p.

Bucek (E.U.), Fournier (G.), Dadoun (H.), 1987 – Volatile constituent of *Ptychopetalum olacoides* roots oil. *Planta Medica* 53 : 231- 235.

Buckley (J. P.), Theobald (R. J.), Cavero (I.), Krukoff (B. A.), Leighton (A. P.), Kupchan (S. M.), 1973 – Preliminary pharmacological evaluation of extracts of Takini : *Helicostylis tomentosa* and H. *pedunculata*. *Lloydia*, 36 : 341-345.

Bureau (L.), Fournet (A.), Bruneton (J.), 1985 – « Benzoquinones de deux espèces de Cypéracées guyanaises » . *Plantes Médicinales et Phytothérapie* : 17-21.

Butt-Colson (A.), 1977 – « The Akawaio Shaman ». *In* : *Carib speaking Indians*. Anthropological papers of the University of Arizona : 43-65.



Cabral (J. A.), McChesney (J. D.), Milhous (W. K.), 1993 – A new antimalarial quassinoid from *Simaba guianensis*. *Journal of Natural Products*, 56 : 1954-1961.

Caceres (A.), Cano (O.), Samayoa (B.), Aguilar (L.), 1990 – Plants used in Guatemala for the treatment of gastrointestinal disorders. 1. Screening of 84 plants against enterobacteria. *Journal of Ethnopharmacology*, 30 : 55-73.

Caceres (A.), Jauregui (E.), Herrara (D.), Logemann (H.), 1991a – Plants used in Guatemala for the treatment of dermatomucosal infections. 1 : Screening of 38 plant extracts for anticandidal activity. *Journal of Ethnopharmacology* , 33 : 277-283.

Caceres (A.), Lopez (B.R.), Giron (M.A.), Logemann (H.), 1991b – Plants used in Guatemala for the treatment of dermatophytic infections. 1. Screening for antimycotic activity of 44 plant extracts. *Journal of Ethnopharmacology*, 31 : 263-276.

Caceres (A.), Figueroa (L.), Taracena (A.M.), Samayoa (B.), 1993 – Plants used in Guatemala for the treatment of respiratory diseases. 2. Evaluation of activity of 16 plants against Gram-positive bacteria. *Journal of Ethnopharmacology*, 39 : 77-82.

Caceres (A.), Lopez (B.R.), Juarez (X.), Aguila (J.D.), Garcia (S.), Del Aguila (J.), 1993 – Plants used in Guatemala for the treatment of dermatophytic infections. 2. Evaluation of antifungal activity of seven American plants. *Journal of Ethnopharmacology*, 40 : 207-213.

Cadogan (L.), 1957 – *Apuntes de Medicina popular Guaireña*. Asuncion, Centro de Estudios Antropologicos del Paraguay (C.E.A.P.), 457p.

Calvin (M.), 1979 – Petroleum plantations for fuels and materials. *Bio Science*, 29 : 533-538.

Campbell (A.), 1980 – *Wayãpi : final report*. Oxford University, 66 p.

Campbell (A.T.) 1989 – *To Square with Genesis : Causal Statements and Shamanic ideas in Wayãpi*. University of Iowa Press, 198 p.

Cardellina (J.H.), Boyd (M.R.) 1995 – « Pursuit of new leads to antitumour and anti-HIV agents from plants » *In* : Proceeding of the Phytochemical Society of Europe. *In* : Hostettmann (K.), Maillard (M.), Hamburger (M.) (eds.), *Phytochemistry of Plants used in Traditional medecine*. Oxford, Clarendron Press : 81-94.

CARRICONDE (C.) 1996 – *Plantas Medicinais e Plantas Alimenticias*. Olinda, Centro Nordestino de Medicina Popular ; Olinda, UFPE, 153 p.

CARVALHO (J.E.), LAPA (A.J.), 1990 – Pharmacology of an Indian snuff obtained from Amazonian *Maquira sclerophylla*. *Journal of ethnopharmacology*, 30 : 43.

CARVALHO (J.C.T.), SANTOS (L.S.), VIANA (E.P.), ALMEIDA DE (S.S.M.S.), MARCONATO (E.), RODRIGUES, (M.), FERREIRA, (L.R.), VAN DE KAMP, (A.), 1999 – Anti-inflammatory and analgesic activities of the crude extracts from stem bark of *Bauhinia guianensis*. *Pharmaceutical Biology*, 37 : 281-284.

CASCON (V.), GILBERT, (B.), 2000 – Characterization of the chemical composition of oleorensins of *Copaifera guianensis* Desf., *Copaifera duckei* Dwyer and *Copaifera multijuga* Hayne. *Phytochemistry*, 55 : 773-778.

CASTRO (V.), JAKUPOVIC (J.), BOHLMANN (F.), 1986 – « Sesquiterpene lactones from *Mikania* species » *Phytochemistry*, 25 : 1750-1752.

CAVALCANTE (P. B.), FRIKEL (P.), 1973 – A *Farmacopéia Tiriyo : Estudo étno-botânico*. Belém, Pará, Museu Paraense Emílio Goeldi. Publicações avulsas 24, 145 p + appendice .

CAVALCANTE (P.B.), 1988 – Frutas comestíveis da Amazônia. 6ª ed. Belém : CNPq/Museu Paraense Emílio Goeldi, 279 p. + 74 ill.

CAVÉ (A.), 1995 – « Acetogenis from Annonaceae ». *In* Proceeding of the Phytochemical Society of Europe. *In* : Hostettmann (K.), Maillard (M.), Hamburger (M.) (eds.), *Phytochemistry of Plants used in Traditional medecine*. Oxford, Clarendon press : 227 – 248.

CAVÉ (A.), BRUNETON (J.), PARIS (R. R.), 1972. – Étude des graines de *Tabernaemontana undulata* Vahl (Apocynacées). *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 6 (3) : 228-231.

CAVÉ (A.), FIGADÈRE (B.), LAURENS (A.) et CORTES (D.), 1997 – Acetogenins from Annonaceae, *Fortschr. Chem. Org. Naturst.*, 70 : 81-288.

CAVIN (A.), HOSTETTMANN (K.), DYATMYKO (W.), POTTERAT (O.), 1998 – Antioxidant and lipohilic constituents of *Tinospora crispa*. *Planta Medica*, 64 (5) : 393-396.

CAYÓN ARMELLA (E.), ARISTIZABAL GIRALDO (S.), 1980 – Lista de plantas utilizadas por los indigenas Chami de Risaralda. *Cespedesia*, IX, 33-34 : 7-114.

CELEGHINI (R.M.D.S.), VILEGAS (F.M.), 1999 – Quantitative analyses of coumarin in commercial samples of « guaco » by high performance liquid chromatography (HPLC). *Revista Brasileira de Plantas Medicinais*, 1 : 23-28.

CHALANDRE (M. C.), JACOUEMIN (H.), BRUNETON (J.), 1985 – Alcaloïdes isoquinoléiques de *Sparattanthelium uncigerum*. *Journal of Natural Products*, 48 (2) : 333.

CHALIFOUX (J.J.), 1997 – « Projet interculturel et complexité culturelle en Guyane Française : méthodes théoriques et études de cas ». *In* : Mam-Lam-Fouk, (coord.) : *L'identité guyanaise en question. Les Dynamiques interculturelles en Guyane française*. Cayenne, Ibis rouge éditions, Presses universitaires créoles/Gerec : 85-114.

CHANDRA (D.), GUPTA (S. S.), 1972 – Antiinflammatory and antiarthritic activity of volatile oil of *Curcuma longa*. *Indian Journal of Medical research*, 60, (1) : 138-142.

CHANG (F.), YANG (J.), LIN, (K.), LEE (Y.), WU (F. R.), CHANG (P. Y.), YANG (J. Y.) LIN (K.), LEE (K.), WU (Y. C.) – 1998. Bioactive kaurane diterpenoids from *Annona glabra*. *Journal of Natural Products* , 61 : 437-439.

CHAPUIS (J.), 2001 – Du végétal au politique : étude des plantes à pouvoir chez les Indiens wayana du Haut-Maroni. JSA, 87 : 113-136.

CHEN (C. M.), CHEN (M. T.), 1976 – 6-methoxy benzonazolinone, and triterpenoides from roots of *Scoparia dulcis*. *Phytochemistry*, 15 : 1997.

CHEVALIER (A.), 1937 – Plantes ichtyotoxiques des Colonies françaises contenant de la roténone ou présumées en contenir. *Rev. Bot. Appliq.*, XVII, bul. 192-193 : 565-586.

CHUN TAO (C.), MCPHERSON (D. D.), CORDELL (G. A.), FONG (H. H. S.), 1986 – Pulcherralpin, a new diterpene ester from *Caesalpinia pulcherrima*. *Journal of Natural Products*, 49 (4) : 561-569.

CICCIA, (G.), COUSSIO (J.), MONGELLI (E.), STEELE (J. C. P.), SIMMONDS (M. S. J.), VEITCH (N. C.), WARHURST (D. C.), 2000 – Insecticidal activity against *Aedes aegypti* larvae of some medicinal South American plants : Evaluation of the anti-plasmodial activity of bisbenzylisoquinoline alkaloids from *Abuta grandifolia*. The chemical composition of Amazonian plants. *Journal of* Ethnopharmacology, 72 : 185-189.

CID (P.), 1978 – *Plantas Medicinais e ervas feiticeiras da Amazônia*. São Paulo, Atlantis, 1re éd., 134 p.

CLASTRES (P.), 1974 – *Le grand parler. Mythes et chants sacrés des Indiens Guarani*. Paris, Éditions du Seuil, 141 p.

COATES (N.J.), GILPIN (M.L.), GWYNN (M.N.), LEWIS (D.E.), MILNER (P. H), SPEAR (S.R.), TYLER (J.W.), 1994, A novel beta-lactamase inhibitor isolated from *Spondias mombin*. *Journal of Natural Products*, 57 : 5, 654-657.

COELHO-FERREIRA (M.R.), 2000 – *Identificação e valorização das plantas medicinais de uma comunidade pesqueira do litoral do Pará (Amazônia brasileira)*. Tese de doutorado, UFPa/MPEG Belem, 230 p.

COGNIAUX (A.), 1878 – « Cucurbitaceae ». *In* : Fleischer, Monachii, Lipsiae (eds.) : *Flora Brasiliensis*, 6 (4 A) : 1-126, t : 1-38.

COIMBRA Jr. (C.E.A.), 1985 – Estudos de ecologia humana entre os Suruí do Parque Indígena Aripuanã, Rondônia. Plantas de importância econômica. *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, Antropologia*, 2 (1) : 37-56.

COLLIER (W. A.), TJONG (T.), HUNG (A.), 1952 – The antibiotic action of leaves of plants in Surinam. *Revista de Medicina Veterinaria y Parasitologia*, 11 : 11-30. (cf. Chronica Naturae, 1950), 106 : 73.

COLLINS (D.O.), GALLIMORE (W.A.), REYNOLDS (W.F.), WILLIAMS (L.A.D.), REESE (P.B.), 2000 – New skeletal sesquiterpenoids, caprariolides A-D, from *Capraria biflora* and their insecticidal activity. *Journal of Natural Products*, 63 : 1515-1518.

COMIN (J.), GONÇALVES DE LIMA (O.), GRANT (H.N.), JACKMAN (L.M.), KELLER-SCHIERLEIN (W.), PRELOG (V.), 1963. – Über die Konstitution des Biblorins, eines o-Chinons der Diterpen Reihe. *Helv. Chim. Acta*, 46 : 409-415.

CONNOLLY (J.D.), 1983 – Limonoids of the Meliaceae and Cneoraceae. *In* : *Chemistry and Chemical taxonomy of the Rutales*. London, Academic press, 464 p.

CORRÊA (M. P.), (1926) 1984. – Dicionário das plantas úteis do Brasil e das exóticas cultivadas. Rio de Janeiro, Imprensa Nacional, 6 v.

CORREIA (S.D.), DAVID (J.M.), DAVID (J.P.), CHAI (H.B.), PEZZUTO (J.M.), CORDELL (G.A.), 2001 – Alkyl phenols and derivatives from *Tapirira obtusa*. *Phytochemistry* 56 : 781-784.

CORTHOUT (J.), PEITERS (L. A.), CLAEYS (M.), VAN DEN BERG (D. A.), VLIETINCK (A. J.), 1991 – Antiviral ellagitannins from *Spondias monbin*. *Phytochemistry*, 30 : 1129-1130.

CORTHOUT (J.), PIETERS (L.), CLAEYS (M.), GEERTS (S.), BERGHE (D. VAN DEN), VLIETINCK (A.), 1994 – Antibacterial and molluscicidal phenolic acids from *Spondias mombin*. *Planta Medica*, 60 : 5, 460-463.

COSMINSKY (S.), 1979 – « Medicinal plants of the Black Carib », actes du XLIIe Congrès international des Américanistes. Congrès du centenaire. Paris, 2-9 septembre 1976. Vol. 6 : 535-552.

COTA (R.H.S.), 1996 – Ações Farmacologicas do Extrato Aquoso Liofilizado de *Dalbergia monetaria*. Simposio de Plantas Medicinais do Brasil. 14, 99 p.

COUDREAU (H.), 1893 – *Chez nos Indiens. Quatre années dans la Guyane Française* (1887-1891). Paris, Hachette, 614 p.

CRAVEIRO (A.A.), MATOS (F.A.), ALENCAR, (J.W.), MACHADO (M.I.L.) KRUSH (A.), SILVA (M. G.V.), 1993 – Volatile constituents of two *Wedelia* species. *Journal of Essential Oil Research*, vol. 5 : 439-444.

CRAVEIRO (A. A.), ALENCAR (J. W.), MATOS (F. J. A.), ANDRADE (C. H. S.), MACHADO (M.I. L.), 1981 – Essential oils from Brazilian Verbenaceae genus *Lippia*. *Journal of Natural Products*, 44 (5) : 598-601.

CREVAUX (J.), 1883 – *Voyages dans l'Amérique du Sud*. Paris, Hachette, 636 p.

CROSBY (D. G), 1971 – *Minor insecticides of plant origin in Naturally occurring insecticides*. New York, Jacobson (M.), Crosby (D. G.) (eds.), 215 p.

CROSNIER (C.), 1998 – *La cueillette des savoirs : les usages du végétal* (*Morvan- Bourgogne*). Parc Naturel Régional du Morvan, 128 p.

CURRIER (R. L.), 1966 – The hot cold syndrome and symbolic balance in Mexican and Spannish-American folk Medicine. *Ethnology*, 5 : 251-263.

CZERSON (H), BOHLMANN (F.), STUESSY (F.), FISCHER (H.), 1979 – Sesquiterpenoid and acetylenic constituents of seven *Clibadium* sp. *Phytochemistry*, 18 : 257-260.



D'AGOSTINO (M.), DE FEO (V.), DE SIMONE (F.), PIZZA (C.), 1989 – A 4 arylcoumarin from *Coutarea hexandra*. *Phytochemistry*, 28 : 1773-1774.

DAMAK (M.), AHOND (A.), POTIER (P.), 1981 – Contribution à l'étude des Tabernaemontanées américaines. II. Nouveaux alcaloïdes de *Bonafousia tetrastachya* Markg. *Bulletin de la Société Chimique de France*, 5-6 (II) : 213- 218.

DAMAS (P.), BRUNETON (J.), FOURNET (A.), GUINAUDEAU (H.), 1985 – 2-norlimacusine, nouvelle bisbenzylisoquinoléine isolée de *Sciadotenia eichleriana*. *Journal of Natural Products* : 69-71.

DANCE (C.D.), 1881 – *Chapters from a Guianese log-book*, or the folklore and scenes of sea-coast and river life in British Guiana. Georgetown : *The Royal Gazette Establishment*.

DAVID (J.M.), CHAVEZ (J.P.), PEZZUTO (J.M.), CORDELL (G.A.), CHAI (H.B.), 1998 – Two new cytotoxic compounds from *Tapirira guianensis*. *Journal of Natural Products*, 61 (2) : 287-289.

DAVIOUD (E.), BAILLEUL (F.), DELAVEAU (P.), JACQUEMIN (H.), 1985 – Iridoids of Guianan species of *Stigmaphyllon*. *Planta Medica*, 1 : 78-79.

DEAN (B. M.), WALKER (J.), 1958 – A new source of bergenine. *Chemistry & Industry* : 1696-1697.

DE GOEJE (C. H.), 1928 – The Arawak language of Guiana. Verhandelingen der Koninklijke Akademic Van Wetenschappen te Amsterdam afdeeling letterkunde, Nieuwe Reeks : 28 (2) : 224 p.

DE GOEJE (C. H.), 1943 – *Philosophy, initiation and myths of the Indians of Guiana and adjacent countries*. Leyden, Internationales archivs für Ethnographie, vol. 44 : 1-136 (Traduction. française, Paris IGN, 1955 : *Philosophie, initiation et mythes des Indiens de Guyane et des Régions voisines*).

DELASCIO CHITTY (F.), 1985 – *Algunas plantas usadas en la medicina empirica venezolana*. Inparques, Jardin Botanico, Direccion de Investigaciones Biologicas, 187 p.

DELAUDE (C.), 1993 – Les Sapindaceae et leurs saponines. *Bulletin de la Société Royale des Sciences de Liège*, 62 : 93 - 120.

DELAVEAU (P.), LALLOUETTE (P.), TESSIER (A. M.), 1980 – Drogues végétales stimulant l'activité phagocytaire du système réticulo-endothélial. *Planta Medica*, 40 : 49-54.

DELAVEAU (P.), VIDAL TESSIER (A. M.), 1988 – Constituants secondaires à activité biologique du bois de quelques espèces tropicales. *Bull. Soc. bot. Fr.* : 3 : 25-36.

DELAVEAU (P.), 1992 – *La Mémoire des Mots en Médecine, Pharmacie et Sciences*. Paris, Éditions Louis Pariente, 382 p.

DELGADO-SANCHEZ (P.), JIMENEZ (J. A.), 1992 – Effect of salinity on water soluble tannin concentrations in *Pelliciera rhizophorae* and *Rhizophora racemosa*. *Brenesia*, 38 : 115-122.

DELLE MONACHE (F.), TORRES (F. F.), MARINI-BETTOLO (G. B.), ALVES DE LIMA (R.), 1980 – Chemistry of *Vismia* genus. Note V : y-hydroxy- and y. y -dihydroxy-ferruginin. *Journal of Natural Products*, 43 : 487-497.

DELLE MONACHE (G.), BOTTA (B.), NETO SERAFIM (A.), ALVES DE LIMA (R.), 1983a – 4-Aryl coumarins from *Coutarea hexandra*. *Phytochemistry*, 22 : 1657-1658.

DELLE MONACHE (G.), MONACHE (F. D.), MARINI-BETTOLO (G. B.), ALVES DE LIMA (R.), 1983b – Prenylated Xanthones from *Rheedia gardneriana*. *Journal of Natural Products*, 46 : 655-659.

DENEVAN (W. M.), SCHWERIN (K. H.), 1978 – Adaptative strategies in Karinya subsistence, Venezuelan Llanos. Caracas, *Antropologica*, 50 : 3-91.

DENEVAN (W.M.), TREACY (J.M.), 1988 – « Young Managed Fallows at Brillo Nuevo ». *In* : Denevan (W.M.), Padoch (C.) (eds), *Swidden-fallow Agroforestry in the Peruvian Amazon*. New York, Botanical Garden. *Advances in Economic Botany*, 5 : 8-46.

DESCOURTILZ (M. E.), 1827-1833 – *Flore pittoresque et médicale des Antilles*. Paris, 1827. Martinique, Éditions Courtinard, Fac-similé, 1977, 8 vol.

DEVEZ (G.), 1932 – *Les plantes utiles et les bois industriels de la Guyane*. Paris, Société d'éditions géographique, maritime et coloniale, 90 p.

DIALLO (D.), PAULSEN (B.S.), LILJEBACK (T.H.A.), MICHAELSEN (T.E.), 2001 – Polysaccharides from the roots of *Entada africana* Guill. & Perr., Mimosaceae, with complement fixing activity. *Journal of Ethnopharmacology* , 74 : 159-171.

DIAZ (A. M. P. DE), GOTTLIEB (H. E.), GOTTLIEB (O. R.), 1980 – Dehydrodieugenols from *Ocotea cymbarum*. *Phytochemistry*, 19, n° 4 : 681-682.

Dictionnaire des termes de médecine, 1998, Paris, Maloine, 960 p.

DIMO (T.), RAKOTONIRINA (S.V.), KAMGANG (R.), TAN (P.V.), KAMANYI (A.), BOPELET (M.), 1998 – Effects of leaf aqueous extract of *Bidens pilosa* (Asteraceae) on KCl- and norepinephrine-induced contractions of rat aorta. *Journal of Ethnopharmacology*, 67 : 179-182.

DIMO (T.), NGUELEFACK (T.B.), KAMTCHOUING (P.), DONGO (E.), RAKOTONIRINA (A.), RAKOTONIRINA (S.V.), 1999 – *Hypotensive effects of a methanol extract from* Bidens pilosa L. *on hypertensive rats*. Comptes Rendus de l'Academie des Sciences - Séries III - Sciences de la Vie : 323-329.

DIMO (T.), AZAY (J.), TAN (P.V.), PELLECUER (J.), CROS (G.), BOPELET (M.), SERRANO (J.J.), 2001 – Effects of the aqueous and methylene chloride extracts of *Bidens pilosa* leaf on fructose-hypertensive rats. *Journal of Ethnopharmacology*, 3 : 215-221.

DI STASI (L.C.), HIRUMA (C. A), GUIMARÃES (E.M.), SANTOS (C.M.), 1994 – Medicinal plants popularly used in Brazilian Amazon. *Fitoterapia*, 65 (6) : 529-540.

DJERASSI (C.), ANTONACCIO (L. D.), BUDZIKIEWICZ (H.), WILSON (J. M.), GILBERT (B.), 1962 – Mass spectrometry in structural and stereo chemical problems. The structure of the *Aspidosperma* alkaloid aspidoalbine. *Tetrahedron Letters*, 22 : 1001-1009.

DJERASSI (C.), GRAY (J. D.), KINCL (F. A.), 1960 – Naturally occurring oxygen heterocycles. IX Isolation and characterization of genipin. *Journal of Organic Chemistry*, 25 : 2174-2177.

DODD (R.S.), FROMARD (F.), RAFII (Z.A.), BLASCO (F.), 1995 – Biodiversity among West African *Rhizophora* : foliar wax chemistry. *Biochemical Systematics and Ecology* : 859-868.

DOMINGUEZ (X. A.), MARTINEZ (A.C.), CALERO (X. A.), DOMINGUEZ JR, M.), HINOJOSA (A), ZAMUDIO (V.), ZABEL (W. B.), SMITH (A.M.), WATSON (W. H.), 1978 – Louisfieserone, anunusual flavanone derivative from *Indigofera suffruticosa*. *Mill. Tetrahedron Letters* : 429-432.

DOSSECH (C.), MORETTI (C.), DELAVEAU (P.), TESSIER (A. M.), 1980 – Étude chimique de feuilles de *Byrsonima verbascifolia* Rich. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 14 : 130-142.

Draft Index of Author Abbreviations Compiled at the Herbarium, Royal Botanic Gardens, 1980 – Londres, Kew, HMSO, 249 p.

DREYFUS-GAMELON (S.), 1981 – « Le peuple de la rivière du Milieu. Esquisse pour l'étude de l'espace social Palikur ». *In* : *Hommages à Georges Condominas*. Privat, Éd. Sudestasie, vol 3 : 301-331.

DRUMMOND (D.), SILVA (M.T.G.), MAROUES (G.H.) ; TOMASSINI (T.C.B.), 2000 – « Estudo da Atividade Antimicrobiana de *Physalis angulata* L.- Extratos e Frações dos Frutos e Raízes ». Simpósio de Plantas Medicinais do Brasil, 16., 2000, Recife. Resumos, Recife [s. n] : 277- 279.

DUCKE (A.), 1946 – Plantas de cultura precolombiana na Amazônia Brasileira. *Boletim tecnico do Instituto Agronômico do Norte*, 8 : 2-24.

DUCKE (A.), 1949 – Notas sôbre a flora Neotropica. II. As leguminosas da Amazônia Brasileira. 2e éd. *Boletim tecnico do Instituto Agronômico do Norte*, 18. Belém, Pata, 248 p.

DUKE (J.L.), VASOUEZ (R.), 1994 – *Amazonian Ethnobotanical Dictionary*. Boca Raton CRC Press, 215 p.

DURET (S.), JACOUEMIN (H.), PARIS (R. R.), 1976 – Plantes malgaches n° XIX. Sur la composition chimique de *Stachytarpheta jamaicensis* (L.) Vahl, Verbénacées. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 10 (2) : 96-104.



EKEKE (G. I.), SHODE F, O.), 1985 – The reversion of sickled cells by *Cajanus cajan*. *Planta Medica* 51 : 504 – 507.

EKEKE (G. I.), SHODE (F. O.), 1990 – Phenilalanine is the predominant antisicking agent in *Cajanus cajan*, *Planta Medica*, 56 : 41 – 43.

EL NAGGER (L.), BEAL (J. L.), 1978 – A note on the isolation and identification of two pharmacologically active constituents of *Euphorbia pilulifera*. *Lloydia*, 41 : 73-75.

EL SEEDI (H.), GHIA (F.), TORSSELL (K. B. G.), 1994 – Cadinane sesquiterpenes from *Siparuna macrotepala*. *Phytochemistry*, 35 (6) : 1495-1497.

EMBODEN (W. A.), 1981. – Transcultural use of Narcotic waterlilies in ancient Egyptian and Maya drug ritual. *Journal of Ethnopharmacology*, 3 : 39-83.

EMMERICH (M.), SENNA VALLE (L. de), 1991 – Estudos de Etnobotânica no Parque indígena do Xingu VII- Plantas abortivas, anticoncepcionais, conceptivas e sexo-determinantes. Bradea, *Boletim do Herbarium Bradeanum*, 6 (2) : 13-20.

EMURAWA (A. C.), 1982 – Antibacterial substance from *Carica papaya* fruit extract. *Journal of Natural Products*, 45 (2) : 123-127.

ENGLER (A.), 1874 – « Simaroubaceae ». *In* : Fleischer, Monachii, Lipsiae (eds), *Flora Brasiliensis*, vol. 12 (2B) : 197-248 ; t. 40-49.

ENSEMEYER (M.), LANGHAMMER (L.), 1982 – Zwei lipophile Flavonoide aus *Begonia glabra*. *Planta Medica*, 46 (4) : 254-255.

ENSLIN (P. R.), LOLZAPPEL (C. W.), NORTON (K. B.), REHM (S.), 1967 – Bitter principles of the Cucurbitaceae. XV. Cucurbitacins from a hybrid of *Lagenaria siceraria*. *Journal of the Chemical Society*, Section C, 10 : 964-972.

ESPOSITO-AVELA (M.) BROWN (P.), TEJEIJA (I.), BUTTRAGO (R.), BARRIOS (L.), SANCHEZ (C.), 1985. – Pharmacological Screening of Panamanian Medicinal Plants. Part 1. *International Journal Crude Research.*, 23 : 17-25.

ESTRELLA (E.), – Plantas Medicinales Amazonicas : Realidad y Perspectivas. Quito, TCA/UNDP/IDE/FAO/UNAMAZDGIS. 302 p.



FANDEUR (T.), MORETTI (C.), POLONSKY (J.), 1985 – *In vitro* et *in vivo* assesment of the antimalarial activity of a new quassinoid sergeolide. *Planta medica*, 50 : 20-23.

FANSHAWE (D.B.), 1948 – *Forest products of British Guiana, part* II. *Minor Forest Products*. Forestry Bulletin n°2. Forestry Department, British Guiana, 81 p.

FARIAS (C. D. P.), 1992 – « Estudo da Atividade Analgésica e Antiflamatoria da Espécie vegetal *Arrabidea chica* ». Simposio de Plantas medicinais do Brasil 12, 224 p.

FARNSWORTH (R.), BUNYAPRAPHATRARA EDS., 1992 – *Thai Medicinal Plants, recommanded for primary health care systeme.* Medicinal Plants Information Center, 378 p.

FENG (P. C.), HAYNES (L. J.), MAGNUS (K. E.), PLIMMER (J. R.), 1964 – Further pharmacological screening of some West Indian medicinal plants. *Journal of Pharmacy and Pharmacology*, 16 : 115-117.

FERNANDES (E.), 1950 – Medicina e maneiras de tratamento entre os indios Pariukur (Aruak). *America Indigena*, 10 (4) : 309-320.

FERRARI (C.), MARION (L.), 1964 – Further alkaloids related to aspidoalbine and limaspermine. *Canadian Journal of Chemistry*, 42 (12) : 2705-2709.

FERRARI (F.), KIYAN DE CORNELIO (I.), DELLE MONACHE (F.), MARINI-BETTOLO (G. B.), 1981 – Quinovic acid glycosides from roots of *Macfadyena unguis-cati*. *Planta Medica*, 43 : 24-27.

FEUILLET (C.), 1983 – Études sur les Simaroubacées. II. Un *Simaba* nouveau de Guyane Française dans la section Floribundae Engl : S. *morettii*. *Candollea*, 38 : 745-750.

FIEDLER (W.), LORENZI-RIATSCH (A.), HESSE (M.), 1990 – « The role of alkaloids in plants : the spermine alkaloid aphelandrine ». International Symposium on Biology and Chemistry of Active Natural Substances, held on July 17-22. *Planta-Medica*, 56 : 6-493.

FIGUEIREDO (N.), 1980 – Questions of Methodology in Research into Use of Medicinal Plants in Belém Folk-Medicine (Brazil). *Curare*, 3 : 165-172.

FISCH (S. T. V.), FERRAZ (I. D. K.), RODRIGUES (W. A.), 1995 – Distinguishing *Carapa guianensis* Aubl. from *Carapa procera* D.C. (Meliaceae) by Morphology of Young Seedlings. *Acta Amazonica*, 25 (3-4) : 193-200.

FLEURY (M.), 1986 – *Plantes alimentaires de cueillette chez les Boni de Guyane Française.* Rapport de DEA, Université de Paris VI, 80 p.

FLEURY (M.), 1991 – « *Busi-Nenge* » : *les hommes-forêt. Essai d'ethnobotanique chez les Aluku (Boni) en Guyane Française.* Thèse de Doctorat de l'Université Paris VI, 357 p.

FLEURY M., 1996 – « Végétaux utlisés pour l'hygiène intime des femmes Aluku en Guyane française : interprétation culturelle et intérêt pharmacologique ». *In* : *Médicaments et Santé* ; Paris, Orstom, coll. Coll. et Sém., 418 p.

FLEURY (M.), 1997 – On the medicinal role of Copahu balsam. Colloque international « Les substances naturelles secrètes chez les végétaux : rôles écologique, physiologique et appliqué », Paris, France, 11-13 janvier 1995 144 (4) : 473-479.

FLEURY (M.), MORETTI (C.), BEREAU (D.), sous presse – « Usages des ressources forestières en Guyane : de la tradition à la valorisation ». Revue forestière française, numéro spécial : *Connaissance, gestion et valorisation des forêts tropicales humides : application en Guyane française.*

Flora Neotropica – Édité famille par famille depuis 1972 par le New York Botanical Garden. 78 vol. publiés.

FOCK (N.), 1963 – *Waiwai : religion and society of an Amazonian tribe.* Copenhagen, The National Museum, VIII, 316 p.

FORGACS (P.), JACQUEMIN (H.), MORETTI (C.), PROVOST (J.), TOUCHÉ (A.), 1983 – Études phytochimiques et activités biologiques de 18 plantes de la Guyane Française. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 17, (1) : 22-32.

FORGACS (P.), JEHANNO (A.), PROVOST (J.), THAL (C.), GUILHEM (J.), PASCARD (C.), MORETTI (C.), 1986 – An indol alkaloid from *Strychnos erichsonii*. *Phytochemistry*, 25 : 969-971.

FOUNGBÉ (S.), TILLEQUIN (F.), PARIS (M.), JACQUEMIN (H.), PARIS (R. R.), 1976 – Sur une Pipéracée de Guyane, le *Piper marginatum* Jacq. *Annales Pharmaceutiques Françaises*, 34 (9-10) : 339-343.

FOURASTÉ-ROY (I.), 1973 – Contribution à l'étude botanique et chimique du *Monnieria trifolia* L. Thèse de Doctorat en Pharmacie. Université Paul-Sabatier. Toulouse, 473 p.

FOURNET (J.), 1978 – *Flore illustrée des Phanérogames de Guadeloupe et de Martinique*. Paris, Institut national de la Recherche agronomique 1654 p.

FOURNIER (G.), HADJIAKHOONDI (A.), CHARLES (B.), LEBOEUF (M.), CAVÉ (A.), 1993 – Volatile constituents of *Xylopia nitida* leaf oil. *Planta Medica*, 59 (2) : 185-186.

FRANÇA (F.), CUBA (C.A.), MOREIRA (E.A.), MIGUEL (O.), ALMEIDA (M.L.), MARSDEN (P.D.), 1993 – An evaluation of the effect of a bark extract from the cashew (*Anacardium occidentale* L.) on infection by *Leishmania* (Viannia) *brasiliensis*. *Rev. Soc. Bras. Med. Trop.* : 151-155.

FRANÇA (F.), 1996 – Plants used in the treatment of leishmanial ulcers due to *Leishmania* (Vianna) *brasiliensis* in an endemic area of Bahia, Brazil. *Rev. Soc. Bras. Med. Trop.* : 229-232.

FRANCO (M.R.B.), SHIBAMOTO (T.), 2000 – Volatile composition of some Brazilian fruits : umbu-caja (*Spondias cytherea*), camu-camu (*Myrciaria dubia*), araça-boi (*Eugenia stipitata*), and cupuaçu (*Theobroma grandiflorum*). *Journal of Agricultural and Food Chemistry*, 48 (4) : 1263-1265.

FREIRE (S. M. F.), EMIM (J. A. S.), TORRES (L. M. B.) LAPA (A. J.) SOUCCAR (C.), 1993 – Analgesic and antiinflammatory properties of *Scoparia dulcis* L. *Phitotherapy Research* 7 : 408-414.

FREIRE (S. M. F.), TORRES (L. M. B.), ROQUE (N. F.), SOUCCAR (C.), LAPA (A. J.), 1991 – Analgesic activity of triterpene isolated from *Scoparia dulcis* (vassourinha). *Mem. Inst. Oswaldo Cruz* 86 (Suppl. II) : 149-151.

FRIKEL (P.), 1961 – *Mori - a festa do rapé*. Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi. Nova série. *Antropologia*, 9, Belém, Parâ, 16 p.

FRIKEL (P.), 1973 – Os Tiriyó seu sistema adaptativo. Kommissionsvelag, Münstertermann-Druck K.G., Hannover, 323 p.

FRISCHKORN (C. G. B.), FRISCHKORN (H. E.), 1978 – Cercaricidal activity of some essential oils of plants from Brazil. Naturwissenschaften, 65 (9) : 480-483.

FRUTUOSO (V. S.), 1994 – Analgesic and Anti-ulcerogenic Effects of a polar extract from leaves of *Vernonia condensata*. *Planta Medica*, 60 (1) : 21-25.

FULLER (R. W.), WESTERGAARD (C. K.), COLLINS (J. W.), CARDELLINA (J. H.), BOYD (M. R.) 1999 – Vismiaphenones D-G, New prenylated benzophenones from *Vismia cayennensis*. *Journal of Natural Product*, 62 : 67-69.

FUNG (S. Y.), KHOE (K.), FISCHER (F. C.), 1981 – Cyanogenesis in *Passiflora* spp. *Planta Medica*, 42 : 122-123.

FURTADO (L. G.), CORTEZ DE SOUZA (R.), VAN DEN BERG (M. E.), 1978 – Notas sobre uso terapêutico de plantas pela população cabocla de Marapanim. Belém, Parâ., Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi, *Antropologia* (70) 31 p.



GAILLARD (Y.), MORETTI (C.), BÉVALOT (F.), 2002 – Identification et dosage de la 5-hydroxy-diméthyltryptamine (5-OH-DMT) dans le Takini, breuvage shamanique du plateau des Guyanes in X^e^ *congrès de la* SFTA (*Société française de toxicologie analytique*), Martigny, Suisse, poster.

GALLARDO (T.), ARAGON (R.), TORMO (J. R.), BLAZQUEZ (M. A.), ZAFRA POLO (M. C.), CORTES (D.), 1998 – Acetogenins from *Annona glabra* seeds. *Phytochemistry*, 47 : 811-816.

GALLOIS, D., 1988 – O *Movimento na Cosmologia Waiãpi ; Criação, Expansão e Transformação do Universo*. Tese de Doutoramento, São Paulo, USP, 362 p. + bibliographie.

GARCEZ (W.S.), GARCEZ (F.R.), HONDA (N.K.), SILVA (A.J.R. da.), 1989 – A nitropropanoylglucopyranoside from *Indigofera suffruticosa*. *Phytochemistry*, 28 : 1251-1252.

GARCIA BARRIGA (H.), 1975 – *Flora Medicinal de Colombia*. Bogota, Universidad Nacional, vol I, 561 p, vol II, 538 p, vol III 495 p.

GARG (S. C.), KASERA (H. L.), 1984 – Neuropharmacological Studies of the Essentiel Oil of *Anacardium occidentale*. *Fitoterapia*, 4 : 131-134.

GARNIER (J.), 1977 – Étude chimique de deux Verbénacées de Guyane : *Stachytarpheta guyanensis* Vahl et *Stachytarpheta mutabilis* Vahl. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 11 (4) : 803-305.

GARNIER (J.), CROOUELOIS (G.), KAMINSKI (P.), LEWIN (G.), MIET (C.), POISSON (J.), MORETTI (C.), 1984 – Alcaloïdes de *Bonafousia macrocalyx*. *Journal of Natural Products*, 47 : 1055-1056.

GARNIER (J.), MAHUTEAU (J.), MORETTI (C.), 1984 – Terpénoïdes et alcaloïdes d'*Anacampta angulata*. *Journal of Natural Products*, 47 :191 –192.

GÉLY (A.), 1983 – *La polyculture vivrière en Guyane Française*. Thèse de 3e cycle présentée à l'Université Paul-Sabatier de Toulouse, 241 p.

GENTRY (H. G.), WETTACH (R.H.), 1986 – *Fevillea*- a New Oil Seed from Amazonian Peru. *Economic Botany*, 40 (2) : 177-185.

GEYSKES (D.C.), 1957 – *Met de Oajana's op stap*. *Vox Guyanae Paramaribo*. 2 : 193-300, 20 figures.

GHOSAL (S.), BANERJEE (S.), FRAHM (A. W.), 1979 – Prostalidins A, B, C and recto-chinensin - a new antidepressant, 4-aryl 2, 3- naphtalidine lignane, from *Justicia prostata*. *Chemistry and Industry* : 854-855.

GHOSAL (S.), BANERJEE (S.), SRIVASTANA (D. K.), 1979 – Simplexolin. A new lignan from *Justicia simplex* Don. *Phytochemistry*, 18 : 503-505.

GHOSAL (S.), SINGH (S.), BHATTACHARYA (S. K.), 1971 – Alkaloids of *Mucuna pruriens*. Chemistry and pharmacology. *Planta Medica*, 19 : 279-284.

GIESBRECHT (A. M.), FRANÇA (N. C.), GOTTLIEB (O. R.), DA ROCHA (A. I.), 1974. – The neolignans of *Licaria canella*. *Phytochemistry*, 13 : 2285-293.

GOMEZ (N. E.), WITTE (L.), LANS (C.), HARPER (T.), GEORGES (K.), BRIDGEWATER (E.), IOSET (J. R.), MARSTON (A.), GUPTA (M. P.), HOSTETTMANN (K.), 2001 – A simple method to extract essential oils from tissue samples by using microwave radiation. Medicinal plants used for dogs in Trinidad and Tobago. Antifungal and larvicidal cordiaquinones from the roots of *Cordia curassavica*. *Journal of Chemical Ecology* 27 : 2351-2359.

GOTTLIEB (O. R.), MORS (W. B.), 1978 – Fitoquimica Amazonica una apreciacão en perspectiva. *Intercienca*, 3 : 252-263.

GOTTLIEB (O. R.) GUIMARÃES (I. S. DE S.) MAGALHÃES (M. T.), MESOUITA (A. A. L.), OLIVEIRA (W. G. de), 1980 – 0-Acetilpodofilotoxina de *Hernandia guianensis*. *Acta Amazonica*, 10 (2) : 425-427.

GOTTLIEB (O. R.) MENDES (P. H.), MAGALHÃES (M. T.), 1975 – Triterpenoids from *Byrsonima verbascifolia*. *Phytochemistry*, 14 : 1456.

GOTTLIEB (O. R.), KOKETSU (M.), MAGALHÃES (M.T.), DA SILVA PEREIRA (M. O.), MENDES (P. H.), ROCHA (A. I. DE), SILVA (M. L. DA), WILBERG (V. C.), 1981 – Oleos essenciais da Amazônia VII. *Acta Amazonica*, 11, (1) : 143-148.

GOTTLIEB (O. R.), MAGALHÃES (M. T.), DA SILVA PEREIRA (M. O.), LINS MESQUITA (A. A.), DE BARROS CORREA (D.), 1968 – The chemistry of Brazilian Guttiferae. XII Isopentenylated xanthones from *Kielmeyera* and *Calophyllum* species. *Tetrahedron Letters*, 24 : 1601-1610.

GRANVILLE (J.J.de) 2001 – « Végétation ». *In* Barret (J.) (éd.) : *Atlas illustré de la Guyane*, Paris, IRD Éditions, planche n° 16 : 52-56.

GRENAND (F.), 1979b – « Et que mangent les morts ? ». *In*. Schoepf (D.) (éd.) : *La marmite Wayana : Cuisine et Société d'une tribu d'Amazonie*. Genève, Musée d'ethnographie : 67-69.

GRENAND (F.), 1980 – *La langue Wayãpi (Guyane Française). Phonologie et Grammaire*. Paris, Selaf, Langues et Civilisations à Tradition Orale, 41. : 117 p.

GRENAND (F.), 1982 – *Et l'Homme devint Jaguar : Univers imaginaire et quotidien des Indiens Wayãpi de Guyane*. Paris, L'Harmattan, 456 p.

GRENAND (F.), 1985 – La longue attente ou la naissance à la vie dans une société Tupi (Wayãpi du haut-yapock, Guyane française). Genève, *Journal de la Société des Américanistes Suisses* 48 : 13-27.

GRENAND (F.), 1989 – *Dictionnaire Wayãpi-Français ; Lexique Français-Wayãpi (Guyane Française)*. Paris, Peeters/Selaf, coll. Langues et Sociétés d'Amérique Traditionnelle, 538 p.

GRENAND (F.), GRENAND (P.), 1987 – La côte d'Amapa, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale palikur. Belem, Para, *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, série Antropologia*, 3 (1) : 1-78.

GRENAND (F.), GRENAND (P.), 1988 – *Migração dos homens e migração dos nomes das plantas*. Rio de Janeiro, Sociedade de Botânica do Brasil, 8 p.

GRENAND (P.), 1980 – *Introduction à l'Étude de l'Univers Wayãpi : ethnoécologie des Indiens du Haut-Oyapock (Guyane Française)*. Paris, Selaf, coll. Langues et Civilisations à tradition orale, 40, 331 p.

GRENAND (P.), 1982 – *Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire wayãpi*. Paris, Orstom, coll. Trav. et Doc. 148, 420 p.

GRENAND (P.) éd., 2000 – *Les Peuples des Forêts Tropicales Aujourd'hui. Vol IV : Région Caraïbes*. Bruxelles, APFT- ULB, 478 p.

GRENAND (P.), GRENAND (F.), 1983 – « La médecine traditionnelle des Wayãpi (Amérindiens de Guyane) ». *Cah. Sci. hum.*, 28 (4), 1981-1982 : *Médecines et Santé* : 561-567.

GRENAND (P.), GRENAND (F.), 1996 – « Il ne faut pas trop en faire ». Connaissance du vivant et gestion de l'environnement chez les Wayãpi (Amérindiens de Guyane), *Cah. Sci. hum.*, 32 (1) : 51-64.

GRENAND (P.), GRENAND (F.), 1997 – « L'occupation amérindienne : ethnoarchéologie, ethnohistoire ». *In* : Mazière (M.) (éd.), *L'archéologie en Guyane*, Cayenne, APAAG éditions : 55-71.

GRENAND (P.), GRENAND (F.), 2001 – « Les groupes humains ». *In* : Barret (J.) (éd) , *Atlas illustré de la Guyane*, planche 8 : 30-33

GRENAND (P.), PRÉVOST (M.F.), 1994 – Les plantes colorantes utilisées en Guyane française. *Journ. d'Agric. Trad. et de Bota. Appl. n.s.*, 36 (1) : 139-172.

GRISEBACH (A. H. R.), 1864 – *Flora of the British West Indian Islands*. London, Lovell, Reeve and Co, 789 p.

GUARNACCIA (R.), MADYASTHA (K. M.), TEGTMEYER (E.), COSCIA (C.J.), 1972 – Geniposidic acid, an iridoid glucoside from *Genipa americana*. *Tetrahedron Letters*, 50 : 5125-5127.

GUINAUDEAU (H.), LEBŒUF (M.), CAVÉ (A.), 1983 – Aporphinoid Alkaloids. *Journal of Natural Products*, 46 : 761-835.

GUNATILAKA (A. A. L.), SOTHEESWARAN (S.), BALASUBRAMANIAM (S.), CHANDRASEKARA (A. I.), SRIYANI (H. T. B.), 1980 – Studies on Medicinal Plants of Sri Lanka. *Planta Medica*, 39 : 66-72.

GUPKA (S. S.), VERMA (F. C. L.), GARG (V. P.), KHANDELWAL (P.), BATHMA (M. L.), 1967 – Antidiabetic effects of *Tinospora cordifolia*. *Indian Journal of Medical Research*, 55 : 733-745.

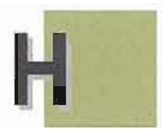
GUPTA (D. R.), GARG (S. K.), 1966 – A Chemical examination of *Euphorbia hirta* L. *Bulletin of the Chemical Society of Japan*, 39 : 2532-2534.

GUPTA (D. R.), AHMED (B.), 1984 – Nirurin, a new prenylated flavonone glycoside from *Phyllanthus niruri*. *Journal of natural product* 51 : 1104-1112.

GUPTA (M.P.), 1995 – « Phytochemistry of Plants used in Traditional medecine ». *In* : Proceeding of the Phytochemical Society of Europe. *In* : Hostettmann (K.), Maillard (M.), Hamburger (M.) (eds.), *Phytochemistry of Plants used in Traditional medecine*. Oxford, Clarendron Press : 359- 398.

GURU (P. Y.), WARHUST (D. C.), HARRIS (A.), PHILLIPSON (J. D.), 1983 – Antimalarial activity of bruceautin *in vitro*. *Annals of Tropical Medecine and Parasitologie*, 77 : 433-435.

GUSTAFSON, K. R.), BLUNT (J. W.), MUNRO (M. H. G.), FULLER (R. W., MCKEE (T. C.), CARDELLINA (J. H.), MCMAHON (J. B.), CRAGG (G. M.), BOYD (M. R. J.), 1992 – The guttiferones, HIV-inhibitory benzophenones from *Symphonia globulifera*, *Garcinia livingstonei*, *Garcinia ovalifolia* and *Clusia rosea*. *Tetrahedron Letters*, 48 (46) : 10093-10102.



HABSAH (M.), AMRAN (M.), MACKEEN (M. M.), LAJIS (N. H.), KIKUZAKI (H.), NAKATANI (N.), RAHMAN (A. A.), GHAFAR (A.H.), ALI (A. M.), 2000 – Screening of Zingiberaceae extracts for antimicrobial and antioxidant activities. *Journal of Ethnopharmacology*, 72 (3) : 403-410.

HARBORNE (J.B.), 1975 – Flavonoid bisulphates and their co-occurences with ellagic acid in the Bixaceae, Frankeniaceae and related Families. *Phytochemistry*, 14 : 1331-1337.

HARNER (M.J.), 1973 – « The Supernatural World of the Jivaro Shaman ». *In* : Gross (D.R.) (ed), *Peoples and Cultures of Native South America*. New York, Doubleday, The Natural History Museum Press : 347-356.

HASRAT (J.A.), PIETERS (L.), CLAEYS (M.), VLIETINCK (A.J.), 1997 – Adenosine-1 Active Ligands : Cirsimarin, a flavone Glycoside from *Microtea debilis*. *Journal of Natural Products*, 60 : 638-641.

HASRAT (J.A.), PIETERS (L.), BACKER (J.P.), VAUQUELIN (G.), VLIETINCK (A.J.), DE BACKER (J.P.), 1997 – Screening of medicinal plants from Suriname for 5-HT 1A ligands : bioactive isoquinoline alkaloids from the fruit of *Annona muricata*. *Phytomedicine*, 4 : 133-140.

HAY (Y-O.), 1998 – *Étude de l'automédication par les plantes médicinales à Saint-Georges de l'Oyapock*. Mémoire de DESS, Université Paris XII, Val de Marne, 76 p.

HECKEL (E.), 1897 – *Les Plantes médicinales et toxiques de la Guyane Française*. Mâcon, Protat frères impr., 154 p.

HEGNAUER (R.).1962-1973 – *Chemotaxonomie der Pflanzen*. Vol. 1 : Einleitung : prinzipen und methoden, 1962,
Vol. 2 : Monocotylédones, 1963 ;
Vol. 3 : Acanthaceae - Cyrillaceae, 1964
Vol. 4 : Daphniphyllaceae - Lythraceae, 1966
Vol. 5 : Magnoliaceae - Quiinaceae, 1969
Vol. 6 : Rafflesiaceae - Zygophyllaceae, 1973.
Bâle et Stuttgart, Ed. Birkhauser.

HEINRICH (M.), RIMPLER (H.), 1989 – Harpagide and 8-0-benzoyl-harpagide from the Mixe medicinal plant *Capraria biflora*. *Planta Medica*, 55 : 626.

HEYWOOD (V. H.), HARBORNE (J. B.), TURNER (B. L.), 1977 – *The biology and chemistry of the Compositae*. London, Academie Press, 870 p.

HILDITCH (T. P.), WILLIAMS (P. N.), 1964 – *The chemical constitution of natural fats*. London, Ed. Chapman & Hall, 745 p.

HIROYYKI (I.), SETSUO (S.), 1969 – Zwei Neue Iridoidglucoside aus *Gardenia jasminoides* : gardenosid und geniposid. *Tetrahedron Letters*, 28 : 2347-2350.

HOCKING (G.), 1976 – *Asclepias curassavica* Herba et Radix. *Quaterly Journal of Crude Drug Research*, 14 : 61-63.

HOCQUEMILLER (R.), CAVÉ (A.), JACQUEMIN (H.), TOUCHÉ (A.), FORGACS (P.), 1982 – Alcaloïdes des Annonacées. XXXVI : alcaloïdes de l'*Annona crassiflora* Mart. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 16 (1) : 4-6.

HOCQUEMILLER (R.), DEBITUS (C.), ROBLOT (F.), CAVÉ (A.), JACQUEMIN (H.), 1984 – Alcaloïdes des Annonacées. XLVIII. Alcaloïdes des écorces de *Guatteria discolor*. *Journal of Natural Products*, 47 (2) : 353-362.

HOCQUEMILLER (R.), RAZAMIFASY (S.), CAVÉ (A.), MORETTI (C.), 1983 – Alcaloïdes des Annonaceae. XXXVII. Alcaloïdes du *Guatteria scandens*. *Journal of Natural Products*, 46 : 335-341.

HODGE (W. H.), TAYLOR (D.), 1957 – The ethnobotany of the Island Karibs of Dominica. *Webbia*, 12, (2) : 513-644.

HOEHNE (F. C.), 1939 – *Plantas e substâncias vegetais toxicas e medicinais*. Departamento de Botânica São Paulo, Seconde édition 1979.

HOLLOWELL (T.), BERRY (P.), FUNK (V.), KELLOF (C.), 2001 – *Preliminary checklist of the plants of the Guiana shield*. Vol I : Acanthaceae – Lythraceae. University of Guyana , Smithsonian Institute, 129 p.

HOLMGREN (P. K.), KEUKEN (W.), SCHOFIELD (K.), 1981 – *Index herbariorum. Part. I. The Herbaria of the world*. 7e édition, Bohn , Stafleu Éditeur, 452 p.

HOLMSTEDT (B.), JÄÄTMAA (E.), LEANDER (K.), PLOWMAN (T.), 1977 – Determination of cocaïne in some South American species of *Erythroxylum* using mass fragmentography. *Phytochemistry*, 16 : 1753-1755.

HOSTETTMANN (K.), MARSTON (A.), 1995 – *Chemistry and pharmacology of natural products : Saponins*. Cambridge University Press, 671 p.

HUBER (J.), 1909-1910 – Matas e madeiras amazônicas. *Boletim do Museu E. Goeldi*, 4 : 91-225.

HUFFORD (C. D.), OGUNTIMEIN (B.), 1978 – Non-polar constituents of *Jatropha curcas*. *Lloydia. The Journal of Natural Products*, 41 (2) : 161-165.

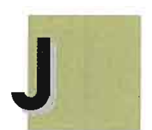
HURAULT (J.), 1965 – *La vie matérielle des Noirs Réfugiés Boni et des Indiens Wayana du Haut-Maroni*. Paris, Orstom, coll. Mém. 3, 142 p.

HURAULT (J.), 1968 – *Les Indiens Wayana de la Guyane Française : Structure sociale et coutume familiale*. Paris, Orstom, coll. Mém. 3 (5), réimpression 1985 152 p., 16 planches ou photos.

HUSSON (A.), MORETTI (C.), HUSSON (H.P.), 1986 – Alcaloïdes de graines d'Apocynacées : *Macoubea guianensis* Aublet et *Ambelania acida* Aublet. Caldasia : 365-367.



IMPERATO (F.), 1980 – Five plants of the family Cucurbitaceae with flavonoid patterns of pollens different from those of corresponding stigmas. *Experientia*, 36 : 1136-1137.



JABBAR (A.), KHAN (G. M. A. S.), 1965 – Antimicrobial alkaloids from *Euphorbia thymifolia*. *Pakistan Journal of Scientific and Industrial. Research*, 8, (1) : 293-294.

JACOBSON (M.), CROSBY (D. G.), 1971 – *Naturally occurring insecticides*. New York. Marcel Dekker, Inc.

JACQUEMIN (H.), 1970-1971 – Recherches sur les anthocyanes foliaires de trois arbres tropicaux (*Mangifera indica* L., *Theobroma cacao* L., *Lophira alata* Bank. ex Gaertn. f.). *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 4 (3) : 230-259 ; 4 (4) : 306-341 ; 1971, 5 (1) : 45- 94

JACQUEMIN (H.), BOISSONNAT (A.), FAUGERAS (G.), TILLEQUIN (F.), DELAVEAU (P.), 1985 – Flavonoïdes de *Glycoxylon huberi* Ducke. *Annales Pharmaceutiques Françaises*, 43 (5) : 521-525.

JANGOUX (J.), 1978 – *Preliminary observations on shamanism, curing rituals and propitiatory ceremonies among the Asurini Indians of the Middle Xingu in Brasil*. Arquivos de anatomia e antropologia. Instit. de Antropologia Pr. Souza Marques. Vol. III, ano III : 13-76.

JANZEN (D. H.), LYNN (D. G.), FELLOWS (L. E.), HALLWACHS (W.), 1982 – The indole alkaloid, hypaphorine and *Pterocarpus* seed protection. *Phytochemistry*, 21 (5) : 1035-1037.

JEFFERIES (P.R.), TOIA (R.F.), BRANNIGAN (B.), PESSAH (I.), CASIDA (J.E.), PESSAH (I.N.), SEIFERT (J.), WATERHOUSE (A.L.), GREENHALGH (R.), ROBERTS (T.R.), 1992 – *Ryania* insecticide : analysis and biological activity of 10 natural ryanoids. *Journal of Agricultural and Food Chemistry*, 40 : 142-146.

JOHNSTON (C.), COLQUHOUN (A.), 1996 – Preliminary ethnobotanical survey of Kurupukari, an amerindian settlement of Central Guyane. *Economic Botany*, 25 : 178-189.

JOLY (L. G.), 1987 – Ethnobotanical inventory of medicinal plants used by the Guaymi Indians in Western Panama. Part I, pp 145- 171, *Journal of Ethnopharmacology*, 20 : 145-171.

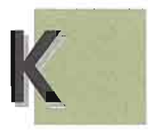
JOLIVET (M. J .), 1979 - Histoire coloniale : les « Habitations » . Atlas de la Guyane , planche 19 : 2-3 , Atlas des Départements d'Outre - Mer IV : la Guyane , CNRS/Orstom, 36 planches .

JOLIVET (M.J.), 1982 – *La question Créole*. Paris, Orstom, coll. Mém. 96, 503 p.

JONES (Q.), EARLE (F. R.), 1966 – Chemical analyses of Seeds II : Oil and protein of 759 species. *Economic Botany*, 20 : 127-155.

JOSEPH (H.), GLEYE (J.), MOULIS (C.), MENSAH L. J)), ROUSSAKIS (C.), GRATAS (C.), 1988 – Justicidin B, a cytotoxic principle fom *Justicia pectoralis*. *Journal of Natural Products*, 51 (3) : 599-600.

JOUSSET (E.), 1870 – *Des Plantes Usuelles de la Guyane Française*. Thèse, Montpellier, École Supérieure de Pharmacie.



KAHN (F.), 1997 – *Les palmiers de l'Eldorado*. Paris, Orstom, coll. Didactiques, 252 p.

KAMBOY (V. P.), DHAWAN (B. N.), 1982 – Research on plants for fertility regulation in India. *Journal of Ethnopharmacology*, 6 : 191-226.

KAN (C.), HUSSON (H. P.), JACOUEMIN (H.), KAN (S. K.), LOUNASMAA (M.), 1980a – Détermination de structures par RMN du ^{1}H à 400 MHz : alcaloïdes de *Tabernaemontana albiflora*. *Tetrahedron Letters*, 21 : 55-58.

KAN (C.), HUSSON (H. P.), KAN (S. K.), LOUNASMAA (M.) 1980b – Détermination des structures par RMN du ^{1}H à 400 MHz : quatre nouveaux aicaloïdes de *Tabernaemontana albiflora*. *Tetrahedron Letters*, 21 : 3363-3366.

KAN (C.), HUSSON (H. P.), KAN (S. K.), LOUNASMAA (M.), 1981a – Détermination de structures par RMN du ^{1}H à 400 MHz : albifloranine, un nouvel alcaloïde de *Tabernaemontana albiflora*. *Planta Medica*, 41 : 72-74.

KAN (C.), HUSSON (H. P.), KAN (S. K.), LOUNASMAA (M.), 1981b – Détermination de structures par RMN du ^{1}H à 400 MHz : deux nouveaux alcaloïdes de *Tabernaemontana albiflora*. *Planta Medica*, 41 : 195-207.

KAN-FAN (C.), HUSSON (H. P.), 1978 – Stereochemical control in the biomimetic conversion of heteroyohimbine alcaloid precursors. Isolation of a Novel key Intermediate. *Journal of the Chemical Society, Chemical Communications* : 618-619.

KARRER (W.), 1958-1977 – *Konstitution und Vorkommen der organischen Pflanzonstoffe*. Basel und Stuttgart, Birkhäuser Verlag. 1958 - 1er vol. : 1207 p. ; 1977 - suppl. I : 1038 p., suppl. II, partie I : 939 p.

KAWANISHI (K), RAFFAUF (R.F.), 1986 – *Caryocar microcarpum* : an ant repellent and fish poison of the northwest Amazon. *Journal of Natural Products*, 49 : 1167-1168.

KAWANISHI (K.), RAFFAUF (R.F.), SCHULTES (R.E.), 1986 – The Caryocaraceae as a Source of Fish Poisons in the Northwest Amazon. *Museum Leaflets, Harvard Univ., Botany*, 30 (4) : 247-254.

KERHARO (T), ADAM (J. G.), 1974 – *La pharmacopée sénégalaise traditionnelle*. Paris, Vigot frères, 1011 p.

KERR (W. E.), POSEY (D. A.), WALTER FILHO (W.), 1978 – Cupá ou cipó-babão, alimento de alguns indios amazônicos. *Acta Amazonica*, 8 (4) : 702-705.

KERR (W.E.), POSEY (D.A.), 1991 – « Kangárá kanê », *Tanaecium nocturnum* (Bignoniaceae), um cipó usado pelos Indios Kayapó como inseticida natural. *Bol. Mus. Para. Emílio Goeldi, Sér. Bot.*, 7 (1) : 23-26.

KHANNA (P.), JAIN (S. C.), PANAGARIYA (A.), DIXIT (V. P.), 1981 – Hypoglycemie activity of polypeptide-p. from a plant source, *Journal of Natural Products*, 44 : 648-655.

KING (H.), 1948 – Curare alkaloids. VIII. Examination of commercial curare, *Chondrodendron tomentosum* and *Anomospermum grandifolium*. *Journal of the Chemical Society*, 24 : 1945-1949.

KING (H.), 1949 – Curare alkaloids : part IX. Examination of some *Strychnos* species from British Guiana : characterisation of diaboline, an alkaloid from *Strychnos diaboli*. *Journal of the Chemical Society*, 25 : 955-959.

KING (N. M.), 1959 – Preliminary chemical analyses of the leaves of *Chrysophyllum cainito*. *Revista de la Sociedad Venezolana de quimica*, 30 : 6-13.

KLOOS (P.), 1968 – Becoming a *piyei* : variability and similarity in Carib shamanism. Caracas, Venezuela, Inst. Caribe de Antropologia y Sociologia de la Fundacion La Salle de Ciencias Naturales, *Antropologica*, 24 : 3-25.

KLOOS (P.), 1971 – *The Maroni River Caribs of Surinam*. Haarlem, Van Gorcum & comp. N.V., 303 p.

KOCH (E.), KLAAS (C.A.), RUNGELER (P.), CASTRO (V.), MORA (G.), VICHNEWSKI (W.), MERFORT (I.), 2001 – Inhibition of inflammatory cytokine production and lymphocyte proliferation by structurally different sesquiterpene lactones correlates with their effect on activation of NF-kappa B., *Biochemical Pharmacology*, 62 : 795-798.

KOOLHAAS (D. R.), 1932 – The essential oil of *Eryngium foetidum*. *Chemical Abstracts*, 26 : 37-88.

KRACKE (W. H.), 1983 – « He who dreams : the nocturnal source of power in Kagwahiv shamanism ». *In* : *Symposium on Shamanism in Lowland South American Societies : a problem of definition*, Proc. of the 44th international Congress of Americanists, Manchester, 40 p.

KRUKOFF (B. A.), 1972 – American species of *Strychnos*. *Lloydia*, 35 : 193-310.

KUBALLA (B.), ANTON (R.), 1977 – Choix d'une méthode pharmacologique pour l'étude des principes toxiques de *Dieffenbachia*. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 11, (1) : 58-70.

KUBITZKI (K.), 1968 – Flavonoids and systematics of the Dilleniaceae. *Beritche der Deutschen Botanischen Gesellschaft*, 81, (6) : 238-251.

KUBITZKI (K.), 1978 – *Caraipa* and *Mahurea* (Bonnetiaceae) ; *The botany of the Guyana Highland*, part X. New York, The New York Botanical Garden, 29 : 82-138.

KULKARNI (J. D.), RAMSTAD (E.), ROWSON (J. M.), TREASE (G. E.), 1973 – The pharmacognosy of the *Aspidosperma* barks of Brasil. *Planta Medica* 23 : 23-34.

KUPCHAN (S. M.), DESSERTINE (A. L.), BLAYLOCK (B. T.), BRYAN (R. F.), 1974 – Isolation and structural elucidation of allamandine, an antileukemic iridoid lactone from *Allamanda cathartica*. *Journal of Chemistry*, 39 : 2477-2482.

KUPCHAN (S. M.), MERIANOS (J.J.), 1968 – The Isolation and Structural Elucidation of Novel Derivatives of Aristolochic Acid from *Aristolochia indica*. *Journal of Organic Chemistry*, 33 : 3735.



LABAT (R.P.), 1742 – *Nouveau Voyage aux Isles de l'Amérique*. Edition fac-similé (4 vol.). Fort-de-France, Éditions des Horizons Caraïbes, (1972), 4 vol : 420 p., 402 p., 404 p., table et index 62 p.

LADHAR (F.), DAMAK (M.), AHOND (H.), POUPAT (C.), MORETTI (C.), POTIER (P.), 1981 – Alcaloïdes de *Anartia* cf. *meyeri*, Apocynaceae. *Journal of Natural Products*, 44 : 459-465.

LALLOUÉ (L.), 2000 – *Le Jardin du bois de rose : étude d'un conservatoire botanique privé (Montsinéry- Guyane Française)*. Mémoire de DEA, Université d'Orléans. 110 p. + annexes.

LANCASTER (P. A.), INGRAM (J. S.), LIM (M. Y.), COURSEY (D. G.), 1982 – Traditional Casave based foods. Survey of Processing Technics. *Economic Botany*, 36 : 12-45.

LANGENHEIM (J. H.), STUBBLEBINE (W.), FOSTER (C.), NASCIMENTO (J. C.), 1977 – Estudos comparativos da variabilidade na composição da resina da folha entre arvore parental e progênie de espécies selecionadas de *Hymenaea*. I Comparação de populacões Amazônicas e Venezuelanas. *Acta Amazonica*, 7 (3) : 335-354.

LASSAK (E. V.), POLONSKY (J.), JACOUEMIN (H.), 1977 – 5-hydroxycanthin-6-one from *Simarouba amara*. *Phytochemistry*, 16 : 1126-1127.

LAURENS (A.), PARIS (R. R.), 1977 – Sur les Polyphénols d'Anacardiacées africaines et malgaches : *Poupartia* species et *Anacardium occidentale*. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 11 : 16-24.

LEAL (L.K.AM.), FERREIRA (A.A.G.), BEZERRA (G.A.), MATOS (F.J.A), VIANA (G.S.B.), 2000 – Antinociceptive, anti-inflammatory and bronchodilator activities of Brazilian medicinal plants containing coumarin : a comparative study. *Journal of Ethnopharmacology*, 70 (2), 151-159.

LE ROUX (Y.), 1994 – L'habitation guyanaise sous l'Ancien Régime : étude de la culture matérielle. Thèse de l'École des Hautes Études en Sciences sociales, Paris, 857 p.

LEBŒUF (M.), CAVÉ (A.), TOUCHÉ (A.), PROVOST (J.), FORGACS (P.), 1981. – Isolement de l'higénamine à partir de l'*Annona squamosa* intérêt des résines absorbantes macromoléculaires en chimie végétale extractive. *Journal of Natural Products*, 44 : 53-60.

LEBŒUF (M.), CAVÉ (A.), BHAUMIK (P. K.), MUKHERJE (B.), MUKHERJEE (R.), 1982a – The Phytochemistry of the Annonaceae. *Phytochemistry*, 21 (12) : 2783-2813.

LEBŒUF (M.), CAVÉ (A.), FORGACS (P.), TIBERGHIEN (R.), PROVOST (J.) TOUCHÉ (A.), JACOUEMIN (H.), 1982b – Alcaloïdes des Annonacées XL : étude chimique et pharmacologique des alcaloïdes de l'*Annona montana* Macf. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 16 (3) : 169-184.

LEBŒUF (M.), CAVÉ (A.), PROVOST (J.), FORGACS (P.), JACOUEMIN (H.), 1982c – Alcaloïdes des Annonacées XLIII Alcaloïdes du *Xylopia frutescens* Aubl. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 16 (4) : 253-259.

LE COINTE (P.), 1922 – *L'Amazonie Brésilienne*. Le pays, ses habitants, ses ressources. T. I et II, Paris, A. Challamel, 528 p., 495 p.

LE COINTE (P.), 1934 – *L'Amazonie Brésilienne. Le pays, ses habitants, ses ressources*. vol. 2. Paris, A. Challamel, 2e éd., 510 p.

LE COINTE (P.), 1947 – *Amazônia brasileira* III- *Árvores e plantas úteis*. Rio de Janeiro, Companhia Editora Nacional, 506 p.

LEE (K. H.), COWHERD (C. M.), WORO MACA (I.), 1975 – Deoxyelephantopine, an antitumor principe from *Elephantopus carolinensis*. *Journal of Pharmaceutical Science*, 64 : 1572-1573.

LEEUWENBERG (A.J.M.), 1994 – *A revision of the Tabernaemontana. The New World Species and Stemmadenia*. Kew., Royal Botanical Gardens, 450 p.

LEMÉE (A.), 1954-1956 – « Végétaux utiles de la Guyane Française ». *In* : Paul Le Chevallier (éd.), *Flore de la Guyane Française*, t. IV. Paris, 129 p.

LEMESRE (M.), 1982 – *Étude d'une plante à propriété insecticide* : Annona glabra. Thèse de doctorat en pharmacie. Lille, 103 p.

LEVAULT (M.), MORETTI (C.), BRUNETON (J.), 1983 – Alcaloïdes de l'*Uncaria guyanensis*, *Planta Medica*, 44 : 244-245.

LI (C.), SUN (H.), ZHENG (H.), TAO (G.), LI (C.M.), SUN (H.D.), ZHENG (H.L.), TAO (G.D.) , 1995 – Annonaceous acetogenins from *Annona glabra*. *Acta Botanica Yunnanica*, 17 : 221-224.

LI (C.), TAN (N.), ZHENG (H.), MU (Q.), HAO (X.), HE (Y.), JUN (Z.), LI (C.M.), TAN (N.H.), ZHENG (H.L.), MU (Q.), HAO (XJ.), HE (Y.N.), ZHOU (J.), 1999 – Cyclopeptides from the seeds of *Annona glabra*. *Phytochemistry*, 50 : 1047-1052.

LICHTENTHAELER (C.), 1978 – *Histoire de la Médecine*. Paris, Fayard, 598 p.

LINO (C.S.), TAVEIRA (M.L.), VIANA (G.S.B.), MATOS (F.J.A), 1997 – Analgesic and antiinflammatory activities of *Justicia pectoralis* Jacq. and its main constituents : coumarin and umbelliferone. *Phytotherapy Research.*, 11 (3) : 211-215.

LINO VON POSER (G.), SCHRIPSEMA (J.), HENRIQUES (A.T.), ROSENDAL-JENSEN (S.), 2000 – The distribution of iridoids in Bignoniaceae. *Biochemical Systematics and Ecology*, 28 : 351-366.

LIU (X.), PILARINOU (E.), MC LAUGHLIN (J.L.), LIU (X.X.), 2000 – Two novel bioactive adjacent bis-THF acetogenins from the leaves of *Annona glabra*. *Natural Product Letters*, 14 : 255-263.

LITTRÉ (P.E.), 1964 – *Dictionnaire de la Langue Française*. 4 vol., Éditions du Cap, Monte-Carlo, 6809 p.

LIZOT (J.), 1972 – Poisons Yanomani de chasse, de guerre et de pêche. Caracas, *Anthropologica*, 31 : 3-20.

LOAYZA (G.), TOURNON (J.), 1988 – Antibacterial activities of medicinal plants of the Ucayali (Peruvian Amazon). *Plantes médicinales et phytothérapie*, 12 (4) : 254-260.

LOCKSLEY (H. D.), MOORE (I.), SCHEINMANN (F.), 1967 – The signifiance of Maclurin in xanthone biosynthesis. *Tetrahedron Letters*, 23 : 2229-2234.

LONGUEFOSSE (J-L.), 1995 – *100 plantes médicinales de la Caraïbe*. Tartane, Gondwana éditions, 239 p.

LUBRANO (C.), ROBIN (J.), 1997 – « Study of the major compounds in fruit pulp oils of six palm species from French Guiana ». *In : Les substances naturelles secrètes chez les végétaux : rôles écologique, physiologique et appliqué*, Colloque international, Paris, 11-13 janvier 1995, *Acta Botanica Gallica* : 495-499.

LUKACOVA (V.), POLONSKY (J.), MORETTI (C.), PETTIT (G. R.), SCHMIDT (J. M.), 1982 – Isolation and structure of 14, 15 β-epoxy prieurianine from the South American tree *Guarea guidonia*. *Journal of Natural Products*, 45 (3) : 288-294.

LÜNING (B.) 1967 – Studies on Orchidaceae alkaloids. IV. Screening of species for alkaloids. *Phytochemistry*, 6 : 857-861.

LUU (C.), 1975 – Contribution à l'étude des plantes médicinales de la Guyane Française. *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée*, 22 (4-5-6) : 121-142.

LUZ (A. I. R.), SILVA (J. D. D.), ZOGHBI (M. G. B.), ANDRADE (E. H. A.), SILVA (M. H. L. D.), MAIA (J. G. S.), DA SILVA (J. D.), DA SILVA (M. H. L.), 1999 – Volatile constituents of Brazilian Piperaceae, part 5. The oils of *Pothomorphe umbellata* and P. *peltata*. *Journal of Essential Oil Research*, 11 (4) : 479-481.



MAKAPUGAY (H. C.), SOEJARTO (D. D.), KINGHORN (A. D.), BORDAS (E.), 1983 – Piperovatine, the tongue-numbing principle of *Ottonia frutescens*. *Journal of ethnopharmacology* : 235-238.

MAM-LAM-FOUK (S.) coord, 1997 – *L'identité guyanaise en question. Les dynamiques interculturelles en Guyane française*. Cayenne, Ibis rouge éditions. Presses universitaires créoles/Gerec, 232 p.

MANSKE (R. H. F.), HOLMES (H. L.), 1950-1971 – *The Alkaloids*. 13 vol., New York and London, Academic Press.

MARCGRAVE (J.), 1942 [1648] – *História Natural do Brasil*. São Paulo, Impresa Oficial do Estado, 291 p. + CIV p.

MARIANETTI (V.), 1951 – Vitamine C content of some fruits of Bahia (Brazil). *Revista Brasileira de Farmacia*, 32 : 159-164.

MARTIN (G.), 1997 – *Ethnobotany : a methods manual*. London, CHAPMAN & HALL, 268 p.

MARTINEZ VAZOUEZ (M.), GONZALEZ ESOUINÇA (A.R.), CAZARES LUNA (L.), MORENO GUTIERREZ (M.N.), GARCIA ARGAEZ (A.N.), 1999 – Antimicrobial activity of *Byrsonima crassifolia* (L.) H.B.K. *Journal of Ethnopharmacology*, 66 : 79-82.

MARTIUS (K. F. P. von), 1840-1906 – *Flora Brasiliensis*. Réédité par Cramer (Weinheim) en 1965, 15 Vol., 15326 p., 3803 planches.

MARTIUS (K. F. P. von), 1867 – *Beiträge zur Ethnographie und Sprachenkunde Amerika's zumal Brasiliens*. Vol. II, zur Sprachenkunde, Leipzig, F. Fleischer Ed., 548 p.

MARX (F.), ANDRADE (E.H.A.), MAIA (J.G.), 1997 – Chemical composition of the fruit pulp of *Caryocar villosum*. *Zeitschrift fur Lebensmittel Untersuchung und Forschung* 204 : 442-444.

MASUDA (T.), JITOE (A.), KATO (S.), NAKATANI (N.), 1991.- Acetylated flavonol glycosides from *Zingiber zerumbet*. *Phytochemistry*, 30 (7) : 2391-2392.

MASSIOT (G.), DELAUDE (C.), 1986 – Pyrrolidine alkaloids. *The alkaloids. Academic press*, vol 27 : 269-322

MC FARLANE (W. V.), 1963 – The stinging properties of *Laportea*. *Economic Botany*, 17 : 303-311.

MC CLURE (s.A.), 1982 – Parallel Usage of Medicinal Plants by Africans and their Caribbean Descendants. *Economic Botany*, 36 (3) : 291-301.

MC RAE (W. D.), TOWERS (G. H. N.), 1984 – *Justicia pectoralis* a study of the basis for its uses as a *Virola* snuff admixture. *Journal of Ethnopharmacology*, 12 : 93-111.

MEHROTRA (P. K.), KAMBOY (V. P.), 1978 – Hormonal profile of coronaridine hydrochloride an antifertility agent of plant origin. *Planta Medica*, 33 : 345-349.

MELL (C. D.), 1929 – Interesting sources of natural dyestuffs. *Textile Colorist*, 51 : 188-190.

MELO PA.), MORS (W.B.), NASCIMENTO (M.C.), SUAREZ-KURTZ (G.), 1990 – Antagonism of the myotoxic and hemorrhagic effects of crotalide venoms by *Eclipta prostata* extracts and constituents. *European journal of Pharmacology* 183 : 572

MENDONÇA (A.R.V. DE) BAYMA (J.C.), 1992 – Avaliação da Atividade Analgésica dos extratos e frações de plantas medicinais. *Simposio de Plantas Medicinais do Brasil*, 12 : 24-???.

MENICHINI (F.), DELLE MONACHE (F.), MARINI-BETTOLO (G. B.), 1982 – Flavonoids and Rotenoids from Tephrosieae and Related Tribes of Leguminosae. *Planta Medica*, 45 (4) : 243-244.

MENSAH (J.), MOULIS (C.), GLEYE (J.), MORETTI (C.), STANISLAS (E.) – « Lignanes de *Phyllanthus subglomeratus*. Isolements par chromatographie circulaire centrifuge ». Posters présentés au Ve colloque consacré aux plantes médicinales d'Angers, 27-29 mai 1983.

MERCADANTE (A. Z.), STECK (A.), PFANDER (H., D.), 1996 – Isolation of methyl 9'Z-apo-6'-lycopenoate from *Bixa Orellana*, *Phytochemistry* 41 (4) : 1201-1203.

MESTER (I.), 1973 – The Occurrence of the alkaloids in Rutaceae. *Fitotérapia*, 44 (4) : 123-152.

MÉTRAUX (A.), 1967 – *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*. Paris, NRF. Éd. Gallimard, coll. Bibliothèque des Sciences Humaines, 290 p.

MIET (C.), KUNESCH (N.), POISSON (J.), MORETTI (C.), 1980 – « Alcaloïdes d'*Anacampta distiсha* ». In : *Substances Naturelles d'Intérêt Biologique du Pacifique*, Actes du colloque international CNRS-Orstom, Nouméa, 1982, Éditions du CNRS.

MILLIKEN W., 1997 - Malaria and antimalarial plants in Roraima, Brazil. *Economic Botany*, 50 : 10-25

MILLIKEN (W.), ALBERT (B.), 1996 – The Use of Medicinal Plants by the Yanomami Indians of Brazil. *Economic Botany*, 50 (1) : 10-25.

MILLIKEN (W.), MILLER (R.P.), POLLARD (S.R.), WANDELLI (E.V.), 1992 – *Ethnobotany of the Waimiri Atroari Indians of Brazil*. Royal Botanic Gardens, Kew, 196 p.

MISHRA (A.), DOGRA (J. V. V.), SINGH (J. N.), JHA (O. P.), 1979 – Post-coital antifertility activity of *Annona squamosa* and *Ipomoea fistulosa*. *Planta Medica*, 35 : 283-285.

MITRANI (Ph.), 1979 – « Essai de systématisation de la pratique médicale Yaruro », actes du XLIIe congrès international des Américanistes. Paris, 2-9 septembre 1976, (6) : 373-386.

MONGELLI (E.), ROMANO (A.), DESMARCHELIER (C.), COUSSIO (J.), CICCIA (G.), 1999 – Cytotoxic 4-nerolidylcatechol from *Pothomorphe peltata* inhibits topoisomerase I activity. *Planta Medica*, 65 (4) : 376-378.

MONTI, (H.), TILIACOS (N.), FAURE, R., 1999 – Copaiba oil : isolation and characterization of a new diterpenoid with the dinorlabdane skeleton. *Phytochemistry*, 5 1 (8) : 1013-1015.

MORETTI (C.), DEHARO (E.), SAUVAIN (M.), JARDEL, (C.), TIMON DAVID (P.), GASQUET (M.), 1994 – Antimalarial activity of cedronin. *Journal of Ethnopharmacology*, 43 : 57-61.

MORETTI (C.), GRENAND (P.), 1982 – Les Nivrées ou plantes ichtyotoxiques de la Guyane Française. *Journal of Ethnopharmacology*, 6 : 139-160.

MORETTI (C.), POLONSKY (J.), VUILHORGNE (M.), PRANGÉ (T.), 1982 – Isolation and structure of Sergeolide, a potent cytotoxic quassinoid from *Picrolemma pseudocoffea*. *Tetrahedron Letters*, 23 (6) : 647-650.

MORETTI (C.), RIDEAU (M.), CHENIEUX (J. C.), VIEL (C.), 1979 – Isolement de l'Acide Aristolochique de deux aristoloches malgaches. Détermination de sa cytotoxicité par cellules végétales. Comparaison avec les cellules animales. *Planta Medica*, 35 : 360-365.

MORETTI (C.), CHANTRAINE (J.M.), DHENIN (J.M.), VILASECA (A.), MAGGIA (L.), BOUVET (G.), 2001 – *Étude d'une ressource à forte valeur ajoutée, le bois de rose de guyane : variabilité chimique de l'essence, diversité génétique : rapport final*, Cayenne, IRD-GUF, 55 p.

MORS (W. B.), RIZZINI (C. T.), 1966 – *Useful plants of Brazil*. San Francisco, London, Amsterdam, Holden Day Inc., 166 p.

MORS (W. B.), RIZZINI (C.T.), PEREIRA (N.A.), 2000 – *Useful plants of Brazil*. San Francisco, London, Amsterdam. Holden Day Inc., 501 p.

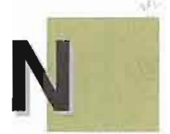
MOULIS (C.), GLEYE (J.), FOURASTE I., STANISLAS (E.), 1981 – New furoquinolines from *Monnieria trifolia*. *Planta Medica*, 42 (4) : 400-402.

MOURA PINHEIRO (R.), MAROUINA (M.-Q. M.), MARINI BETTOLO (G. B.), DELLE MONACHE (F.), 1984 – Prenylated anthranoids from *Vismia* species. *Phytochemistry*, 23 (8) : 737-1740.

MUNAVALLI (S.), VIEL (C.), 1969 – Étude chimique, taxinomique et pharmacologique des Aristolochiacées. *Annales Pharmaceutiques Françaises*, 27 (S 9-10) : 601-614.

MUÑOZ (V.), SAUVAIN (M.), BOURDY (G.), CALLAPA (J.), ROJAS (I.), BERGERON (S.), ROJAS (I.), BRAVO (J.A.), BALDERRAMA (L.), ORTIZ (B.), GIMENEZ (A.), DEHARO (E.), 2000a – A search for natural bioactive compounds through a multidisciplinary approach in Bolivia. Part I. Evaluation of the antimalarial activity of some plants used by Chacobo Indians. *Journal of Ethnopharmacology*, 69 : 127-137.

MUÑOZ (V.), SAUVAIN (M.), BOURDY (G.), CALLAPA (J.), ROJAS (I.), VARGAS (L.), TAE (A.), DEHARO (E.), 2000b – The search for natural bioactive compounds through a multidisciplinary approach in Bolivia. Part II. Antimalarial activity of some plants used by Mosetene Indians. *Journal of Ethnopharmacology*, 69 : 139-155.



NAKANISHI (K.), SASAKI (S. I.), KIANG (A. K.), GOH (J.), KAKISAWA (H.), OHASHI (M.), GOTO (M.) WATANABE (J. M.), 1965 – Phytochemical survey of Malaysian plants. Preliminary chemical and pharmacological Screening. *Chemical and Pharmaceutical Bulletin*, 13 (7) : 882-890.

NAKANO (T.), TORI (K.), YOSHIMURA (Y.), 1979 – New isoflavones isolated from the bark of *Dipteryx odorata*. An application of the chemical shift of methoxycarbon in orthodisubstituted anisole to structure determination of naturally occurring phenolic compound. *Revista Latinoamericana de Quimica*, 10 (1) : 17-19.

NAKATANI (N.), JITOE, (A.), MASUDA (T.), YONEMORI (S.), 1991 – Flavonoid constituents of *Zingiber zerumbet* Smith. *Agricultural and Biological Chemistry*, 55 (2) : 455-460

NARA (T. K.), CLEYE (J.), LAVERGNE DE CERVAL (L.), STANISLAS (E.) 1977 – Flavonoïdes de *Phyllanthus niruri* L., *P. urinaria* L. et *P. orbiculatus* L. Rich. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 11 : 82-86.

NDIR (O.), POUSSET (J. L.), 1981 – Plantes africaines. VII. Essais in vitro d'*Euphorbia hirta* sur *Entamoeba histolytica*. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 15 : 113-125.

N'DOUNGA (M.), BALANSARD (G.), BARADJAMIAN (A.), TIMON DAVIS (P.), GASQUET (M.), 1983 – Contribution à l'étude de *Bidens pilosa* L. : identification et activité antiparasitaire de la phényl-1 Heptatriyne. 1, 3, 5. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 17 : 64-75.

NGIEFU (C. K.), PAOUOT (C.), VIEUX (A.), 1976 – Les plantes à huile du Zaïre. II. Familles botaniques fournissant des huiles d'insaturation moyenne. *Oléagineux*, 31 (12) : 545-547.

NICKELL (L. G.), 1959 – Antimicrobial activity of vascular plants. *Economic Botany*, 13 : 281-318.

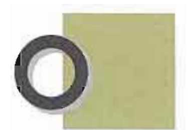
NIMUENDAJU (C.), 1926 – Die Palikur Indianer und ihre Nachbarn. *Göteborgs Kongl. Vet. Vitt. Hand*, 31 (2) : 144 p.

NOOR (H.), ASHCROFT (S.), 1998 – Pharmacological characterisation of the antihyperglycaemic properties of *Tinospora crispa* extract. *Journal of Ethnopharmacology*, 62 (1) : 7-13.

NOOR (H.), ASHCROFT (S.), 1989 – Antidiabetic effects of *Tinospora crispa* in rats. *Journal of Ethnopharmacology*, 27 : 149-161.

NOSTER (S.), KRAUSS (L. J.), 1990 – In vitro antimalarial activity of *Coutarea latifolia* and *Exostema caribeum* extracts on *Plasmodium falciparum*. *Planta medica* 56 : 63-65.

NUNES (D.S.), HAAG (A.), BESTMANN (H.J.), 1989 – Components from the Stembark of *Dalbergia monetaria* L. - Three New Isoflavone E Glucosides. *Liebigs'Ann. Chem.* (4) : 331-335.



OBOH (F.), ODERINDE (R.A.), 1988 – Analysis of the pulp and pulp oil of the Tucum (*Astrocaryum vulgare* Mart) fruit. *Food Chemistry*, 30 : 277-287.

ODJO (A.), PIART (J.), POLONSKY (J.), ROTH (M.), 1981 – Étude de l'effet insecticide de deux quassinoïdes sur des larves de *Locusta migratoria migratorioides* R. et F. (Orthoptera Acrididae). Paris, *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 293 : 241-244.

OGAWA (K.), 1999 – Chemical components in tropical fruits. *Bulletin of the National Institute of Fruit Tree Science*, 32 : 1-13.

OLIVEIRA (A.B.), OLIVEIRA (G. G de), CARAZZA (F.), MAIA (J.G.S.), 1987 – Geovanine, a new azanthracene alkaloid from *Annona ambotay* Aubl. *Phytochemistry*, 26 : 2650-2651.

OLIVEIRA (D.P.C.), 1996 – *Estudo da Atividade Farmacologia da Arrabidaea chica* Verl. (*Bignoniaceae*). Reunião Anual da Federação de Sociedades de Biologia Exprimental, 11, 85 p.

OLIVEIRA (C. M. A. DE), PORTO (A. L. M.), BITTRICH (V.), MARSAIOLI (A. J.), 1999 – Two polyisoprenylated benzophenones from the floral resins of three *clusia* species. *Phytochemistry*, 50 : 1073-1079.

OLIVER BEVER (B.), 1980 – Oral Hypoglycaemic plants in West Africa. *Journal of Ethnopharmacology*, 2 : 119-127.

OLIVER BEVER (B.), ZAHND (G. R.), 1979 – Plants with oral hypoglycaemic action. *Quaterly Journal of Crude Drug Research*, 17 : 139-196.

OLOFSSON (E.), 1927 – Action of extract of *Liriosma ovata* on the blood pressure, vessels, and respiration of the rabbit. *Comptes Rendus de la Société des Sciences Biologiques*, 97 : 1639-1640.

OSTENDORF (F. W.), 1962 – *Nuttige planten en sierplanten in Suriname*. Landbouw-proefstation in Suriname. bulletin n° 79, Druk gebr. Van Leeuwen N.V., Amsterdam.



PACCIONI (J.P.), HUSSON (H. P.), 1978 – Alcaloïdes de *Geissospermum argenteum* (Apocynaceae). *Phytochemistry*, 17 : 2146-2147.

PACHALY (P.), ZAMBRUD-ADNAN (A.), WILL (G.), 1992 – NMR-assignments of N-acylaporphine alkaloids from *Tinospora crispa*. *Planta Medica*, 58 (2) : 184-187.

PADMAJA (V.), THANKAMANY (V.), HARA (N.), FUJIMOTO (Y.), HISHAM (A.), 1995 – Biological activities of *Annona glabra*. *Journal of Ethnopharmacology* 48 : 21-24.

PADMA (P. R.), SUMATHI (S.), APARNA (S.), SUSHIL (K.), HASAN (S.) A., SAMRESH (D.), KUKREJA (A. K.), ASHOK (S.), SINGH (A. K.), SRIKANT (S.), RAKESH (T.), 2001 – Antioxidant status of the flowers of *Caesalpinia pulcherrima*. *Journal of Medicinal and Aromatic Plant Sciences*, 22-23 (4A-1A) : 78-83.

PAIVA (L. A. F.), RAO (V. S. N.), GRAMOSA (N.V.), SILVEIRA (E.R.), 1998 – Gastroprotective effect of *Copaifera langsdorffii* oleo-resin on experimental gastric ulcer models in rats. *Journal of Ethnopharmacology*, 62 (1) : 73-78.

PAKRASI (A.) & SHALA (C.), 1978 – Effect of methyl ester of aristolic acid from *Aristolochia indica* L. on fertility of female mice. *Experientia*, 34 : 1192-1193.

PAKRASI (A.), VARMA (R. V.), GHOSAL (S.), 1981 – Alkaloids constituents of *Sida acuta*, *S. humilis*, *S. rhombifolia* and *S. spinosa*. *Planta Medica*, 43 : 383-388.

PARIS (M.), HURABIELLE (M.), 1981 – *Abrégé de Matière Médicale (Pharmacognosie)*. Paris, Masson, t. I, 339 p.

PARIS (R. R.), ALEXIS (M. N.), FAUGERAS (G.), JACQUEMIN (H.), 1978 – Plantes de la Guyane Française. V. Sur les polyphénols du *Sauvagesia erecta* L., Ochnacées. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 12, n° 1 : 36-41.

PARIS (R.), BEAUQUESNE (L.), 1939 – Sur le principe amer de la liane-quinine (*Tinospora crispa* Miers). *Bulletin des Sciences Pharmacologiques*, 46 : 73-77.

PARIS (R. R.), MOYSE (H.), 1967-1971-1976 – *Précis de Matière Médicale*. Paris. Masson, t. I, 2e éd., 1976, 420 p. ; t. II, 1967, 511 p. ; t. III, 1971, 482 p.

PARIS (R.), POINTET (M.), 1954 – Sur une Apocynacée fébrifuge de Guyane, le « Maria Congo » (*Geissospermum sericeum* Benth. et Hook.). *Annales Pharmaceutiques Françaises*, 12 : 547- 562.

PARIS DE (F.), NEVES (G.), SAGUIERO (J.B.), QUEVEDO (J.), IZQUIERDO (I.), RATES (S.M.K.), 2000 – Psychopharmacological screening of *Pfaffia glomerata* Spreng. (Amaranthaceae) in rodents. *Journal of ethnopharmacology*, 1 et 2 : 261-269.

PATHAK (A.K.), JAIN (D.C.), SHARMA (R.P.), 1995 – Chemistry and biological activities of the Genera *Tinospora*. *International Journal of Pharmacognosy*, 33 : 277-287.

PAULY (G.), MORETTI (C.), 1998a – *Utilisation d'au moins un extrait d'une plante appartenant au genre Cecropia et composition cosmétique ou dermo-pharmaceutique comportant un tel extrait*. Brevet européen.

PAULY G, MORETTI (C.), 1998b – *Utilisation d'extraits de plantes notamment à action anti radicalaire et composition cosmétique ou dermo-pharmaceutique comportant de tels extraits*. Brevet européen.

PEETERS (A.), 1979 – « La pocaution cè maman félicité : Alimentation et Santé aux Antilles et dans la Médecine des XVIIe et XVIIIe siècles ». *Communications*, 31 : 130-144.

PEETERS (A.), 1982 – Pharmacopées et médecines traditionnelles : un exemple d'abus de langage. *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée*, 29 (1) : 97-100.

PELT (J. M.), 1971 – Drogues et plantes magiques. Paris. Horizons de France.

PEREIRA (N.A.), 1949 – Contribução ao estudo da tapixava (*Scoparia dulcis* L.). *Flora Med.* (Rio de Janeiro) 16 : 363-381.

PERNET (R.), 1971 – Revue des Hernandiacées. *Planta Medica*, 20 : 314-319.

PERRIN (M.), 1979 – « Théories et pratiques médicales des Indiens Goajiro », actes du XLIIe Congrès international des Américanistes. Paris, 2-9 septembre 1976, 6 : 387-405.

PERROT (E.), 1944 – *Matières premières usuelles du Règne Végétal*. Paris, Masson.

PERROT (E.), PARIS (R.), 1974 – *Les plantes médicinales*. Paris, PUF éd. 2 tomes, Index, 26 p.

PETITJEAN-ROGET (J.), 1980 – *La Société d'Habitation à la Martinique, un demi-siècle de formation* 1635-1685. Thèse Université Paris-VII, 1978. Diffusion Librairie Honoré Champion Paris, Tomes I et II : 1606 p.

PEYRAUD (F.), 1981 – Structure de l'énoncé du Créole Guyanais. Thèse de 3e Cycle Paris III, 333 p.

PICKERSGILL (B.), 1984 – « Migrations of Chili Peppers, *Capsicum* spp., in the Americas ». *In* : Doris Stone (ed.), *Pre-Columbian Plant Migration. Papers of the Peabody Museum on Archeology and Ethnology*, 76 : 105-124.

PIERRE (A.), ROBERT-GÉRO (M.), TEMPETE (C.), POLONSKY (J.), 1980 – Structural requirements of quassinoids for the inhibition of cell transformation. *Biochemical and Biophysical Research Communications*, 93 : 675-686.

PLANCHON (L.), 1891 – *Les Aristoloches. Étude de matière médicale*. Thèse de pharmacie. Montpellier, 266 p.

PLOTKIN (M.J.), 1993 – *Tales of a Shaman's Apprentice*. New York, Viking Press, 318 p.

PLOTKIN (M.J.), BALICK (M.J.), 1984 – Medicinal Uses of South American Palms. *Journal of Ethnopharmacology*, 10 : 157-179.

PLOTKIN (M. J.), BOOM (B. M.), ALLISON (M.) ; 1991 – *The Ethnobotany of* AUBLET'S *Histoire des plantes de la Guiane Françoise*. Missouri, Botanical Garden, Monographs in Systematic Botany, 108 p.

PLOUVIER (V.), 1958 – Sur la recherche des éthers méthyliques des inositols dans quelques groupes botaniques. Paris, *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences*, 247 : 2423-2426.

PLOWMAN (T.), 1969 – Folk uses of New World Aroids. *Economic Botany*, 23 : 97-122.

PLOWMAN (T.), 1977 – *Brunfelsia* in ethnomedecine. *Botanical Museum Leaflets*, 25 : 289-320.

PLUMIER (C.P.), 1693 – *Plantes d'Amérique*. Paris, Imprimerie royale, Fac similé, 1990, éditions du Ponant, Barcelone, 70 p., 60 planches.

POINTET (M.), 1952 – *Plantes médicinales des Antilles et de la Guyane Française*. Prix Menier. Faculté de Pharmacie de Paris, 257 p. *multigr.*

POLAK (A.M.), 1992 – *Major Timber Trees of Guyana : a Field Guide*. Wageningen, Tropenbos, Illustrations by H.R. Rypkema, 272 p.

POLONSKY (J.), BASKEVITCH-VARON (Z.), DAS (B. C.), 1976 – Triterpènes tétracycliques du *Simarouba amara*. *Phytochemistry*, 15 : 337-339.

POLONSKY (J.), BATNAGAR (J.), MORETTI (C.), 1984 – 15-deacetylsergeolide a potent antileucemic from *Picrolemma pseudocoffea*. *Journal of Natural Products*, 47 : 994-996.

POLONSKY (J.), GALLAS (J.), VARENNE (J.), PRANGÉ (T.), PASCARD (C.), JACOUEMIN (H.), MORETTI (C.), 1982 – Isolation and structure (X-Ray analysis) of Karinolide a new quassinoid from *Simaba multiflora*. *Tetrahedron Letters*, 23 : 869-872.

POLONSKY (J.), VARON (Z.), JACQUEMIN (H.), PETTIT (G. R.), 1978 – The isolation and structure of 13, 18-dehydroglaucarubinone, a new antineoplastic quassinoid from *Simarouba amara*. *Experientia*, 34 : 1122-1123.

POLONSKY (J.), VARON (Z.), MORETTI (C.), 1980 – The antineoplastic quassinoids of *Simaba cuspidata* and *Ailanthus grandis*. *Journal of Natural Products*, 43 : 503-509.

POLONSKY (J.), VARON (Z.), PRANGÉ (T.), PASCARD (C.), MORETTI (C.), 1981 – Structure of Simarinolide and Guanepolide new quassinoids from *Simaba cf. orinocensis*. *Tetrahedron Letters*, 22 : 3605-3608.

POLONSKY (J.), VARON (Z.), RABANAL (R. M.), JACOUEMIN (H.), 1977 – 21, 20-anhydromelianone and melianone from *Simarouba amara* (Simaroubaceae), carbone-13 NMR spectral analysis of ~ 7-tirucallol type triterpenes. *Israel, Journal of Chemistry*, 16 : 16-19.

POLONSKY (J.) – Quassinoids Bitter Principles. *Fortsch. Chim. Org. Naturst.*, 1973, 30-101 1985, 47-221.

POMET, 1735 – *L'Histoire Générale des Drogues*, 1735. Paris, Fac-similé, Éditions de la Porte Verte 1982, 2 vol. 310 et 410 p.

POULIQUEN (M.), 2001 – *Les voyages de Jean-Baptiste Leblond, médecin naturaliste du roi*, 1767-1802 (*Antilles, Amérique espagnole*, Guyane). Paris, Éditions du C.T.H.S, 340 p.

POUSSET (J. L.), CAVÉ (A.), CHIARONI (A.), RICHE (C.), 1977 – A novel bis-indole alkaloid. X-Ray Crystal structure determination of borreverine and its rearrangement product on diacetylation. *Journal of the Chemical Society, Chemical communications* : 261-262.

POUSSET (J. L.), 1984 – Éléments de pharmacopée sénégalaise pratique. *Médecine d'Afrique Noire*, 31 : 385-399.

POUSSET (J.L.), 1989 – *Plantes médicinales africaines*, Tome I : *utillisation pratique*. Paris, Ellipses-ACCT, 157 p.

PRANCE (G. T.), 1972 – An ethnobotanical comparison of four tribes of Amazonian Indians. *Acta Amazonica*, 11 : 7-28.

PRANCE (G. T.), CAMPBELL (D. G.), NELSON (B. W.), 1977 – The ethnobotany of the Paumari Indians. *Economic Botany*, 31 : 129-139.

PRÉFONTAINE (A. BRÛLETOUT de), 1763 – *Maison rustique à l'usage des habitants de la France Equinoxiale, connue sous le nom de Cayenne*. Paris, C.J.B, 211 p.

PRICE (R.), PRICE (S.), 2003 – *Les Marrons*. Châteauneuf-le-Rouge ,Vents d'ailleurs, 127 p.

PUENTES DE DIAZ (A. M.), GALDAMES PORTUS (M. I.), FREITAS DA SILVA (M. F.), 1978 – Algunas plantas cianogeneticas da região amazônica. *Acta Amazonica*, 8 : 679-685.

PULLE (A.), 1932 à 1977 – 1932-977 – *Flora of Suriname*. Koninklijke Institut, J.H. de Bussy Ltd, Amsterdam, 6 vol., 4465 p.



QUEVAUVILLER (A.), BLANPIN (O.), 1957 – Étude pharmacodynamique comparée de la voacamine et de la voacorine, alcaloïdes du *Voacanga africana* Stapf. (Apocynaceae). *Annales Pharmaceutiques Françaises*, 15 : 617-630.

QUIJANO (L.), FISCHER (N. H.), 1981 – Melfusin, a new germacrolide from *Melampodium diffusum*. *Journal of Natural Products*, 44 (3) : 266-273.

QUISUMBING (E.), 1951 – *Medicinal plants of the Philippines*. Technical Bulletin 16 Department of Agriculture and Natural Resources. Republic of the Philippines Manila, 1234 p.



RADBILL (S. X.), 1945 – Child hygiene among the American Indians. Reprinted from *Texas Reports on Biology and Medicine*, 3 (4) : 419-512.

RAFFAUF (R.), 1970 – A *Handbook of Alkaloids and Alkaloid-containing plants*. New York, Wiley Interscience, 701 p.

RAMEAU (Jc.), MANSION (D.), DUMÉ (G.), 1989 – *Flore Forestière Française, 1 Plaines et collines*. Guide écologique illustré, Institut pour le développement forestier, 1785 p.

RAMIANDRASOA (F.), CHUILON (S.), MORETTI (C.), KUNESCH (G.), 1986 – Labda-8 (17), 12-diene-15,16-dial, a constituent of *Renealmia guianensis* (Zingiberaceae). *Plantes Medicinales et Phytothérapie* 20 : 227-230.

RAO (K. V.), 1962 – Chemical constituents of *Vernonia cinerea*. *Journal of the Indian Chemical Society*, 39 : 749-752.

RAO (K. V.), 1974 – Quinone natural products : streptonigrin (NSC-45383) and lapachol (NSC-11905) structure-activity relationships. *Cancer chemotherapy reports*, Part 2, vol. 4 (4) : 11-17.

RAO (R. V. K.), PRASAD (G. R.), 1978 – Chemical examination of the flowers of *Caesalpinia pulcherrima* Sw. *Indian Journal of Pharmaceutical Sciences*, 40 (3) : 103-104.

RAPONDA-WALKER (A.), SILLANS (R.) (1961|1995|) – *Les Plantes Utiles du Gabon*. Paris, Éd. Paul Lechevalier, 614 p.

RASTRELLI (L.), TOMMASI (N.D.), BERGER (I.), CACERES (A.), SARAVIA (A.), SIMONE (FD.), TOMMASI (N. de), SIMONE (F. de), 1997 – Glycolipids from *Byrsonima crassifolia*. *Phytochemistry*, 45 : 647-650.

RASTOGI (S.), MEHROTRA (B. N.), KULSHRESHTHA (D. K.), 1994 – « Seasonal variation in the chemical constituents of *Bacopa monnieri* : a reputed traditional remedy ». *Ethnobiology in human welfare : Abstracts of the fourth international congress of ethnobiology*, Lucknow, Uttar Pradesh, India, 17-21 November, 1994.

RAVEN (P. H.), 1974 – *Erythrina* (Fabaceae). Introduction to Erythrina symposium II. Achievements and opportunities. *Journal of Natural Products*, 37 : 321-331.

RAYMOND-HAMET, 1932 – Physiological action of the extract of muira-puima. *Comptes Rendus de la Société de Biologie*, 109 : 1064-1067.

RECORD (S. J.), HESS (R. H.), 1943 – *Timbers of the New World*. New Haven, Yale University, 640 p.

RENOUX (F.), GRENAND (P.), 2003 – Représentation de la chasse : approche anthropologique in P. Grenand éd., *La Chasse en Guyane aujourd'hui : vers une gestion durable* ? Rapport Scientifique Final, MEDD, Programme Ecosystèmes Tropicaux, 1999-2002 : 147-169.

REY (A.), 1998 – *Dictionnaire historique de la langue française*, 3 vol. Paris, Dictionnaires Le Robert, 4302 p.

RIBEIRO (J.E.L.), HOPKINS (M.J.G.), VICENTINI (A.), SOTHERS (C.A.), COSTA (M. A DA S.), BRITO (J.M. DE), SOUZA (M. A. de), MARTINS (L.H.P.), LOHMANN (L.G.), ASSUNÇÃO (P.A.), PEREIRA (E. DA C.), SILVA (C.F.), MESQUITA (M.R.) , PROCÓPIO (L.C.), 1997 – *Guia de identificação das plantas vasculares de uma floresta de terra-firme na Amazônia Central*. Manaus , Inpa-DFID, 795 p.

RICHARD (Dr.), 1937 – « Rapport annuel d'assistance médicale pour la région de Saint-Élie » *In* : Hurault (J.) 1960 (éd.), *Rapports de tournées dans l'Inini (Guyane française), période* 1936-1942 : 106-146.

RICHOMME (P.), 1984 – *Constitution lignoïdique de trois espèces du genre* Hernandia. Thèse de doctorat de l'université d'Angers, 458 p.

RICHOMME (P.), LAVAULT (M.), JACQUEMIN (H.), BRUNETON (J.), 1984 – Étude des Hernandiacées. VI : Lignanes et alcaloïdes de *Hernandia guianensis*. *Planta Medica*, 50 (1) : 20-22.

RIZK (A. M.), RIMPLER (H.), ISMAIL (S. I.), 1977 – Flavonoids and ellagic acid from *Euphorhia hypericifolia* L. *Fitoterapia*, 3 : 99-100.

ROBINEAU (L. G.), WENIGER (B.), MORETTI (C.), SAUVAIN (M.), 1999 – *Pharmacopée Caribéenne*. Fort de France, Éd. Emile Désormeaux, 493 p.

ROCHA (N.P.), 1993 – Caracterização do efeito Anti-Inflamatorio e Analgésico do oleo da Andiroba. *Reunião Anual da Federações de Sociedades de Biologia Exprimental*, 8 : 177.

RODRIGUEZ (E.), CAVIN (J. C.), 1982 – The possible role of amazonian psychoactive plants in the chemotherapy of parasitic worms. A hypothesis. *Journal of Ethnopharmacology*, 6 : 303-309.

RODRIGUEZ (E.), TOWERS (G. H. N.), MICHELL (J. C.), 1975 – Biological activities of sesquiterpene lactones. *Phytochemistry*, 15 : 1573-1580.

ROMMELSPACHER (H.), 1981 – The β-carbolines (harmanes), a new class of endogenous compounds, their relevance for the pathogenesis and treatment in psychiatry and neurotropic diseases. *Pharmacopsychiatry* 18 : 117-125.

ROQUE (N.F.), FERREIRA (Z.S.), GOTTLIEB (O.R.), STEPHENS (R.L.), WENKERT (E.), 1976 – The chemistry of Brazilian Lauraceae Part.I. *Revista latino americana de quimica*, 9 : 25-27.

ROTH (W. E.), 1924 – *An introductory study of the Arts, Crafts and Customs of the Guiana Indians*. 38th Annual Report of the Bureau of American Ethnology (1916-1917), Washington D. C, 745 p.

ROUFFIAC (C. R.), PARELLO (J.), 1969 – Étude chimique des Alcaloïdes de *Phyllanthus niruri* L. Présence de l'antipode optique de la norsecurinine. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 3 : 220-223.

ROW (L. R.), STRINIVASULU (C.), 1964 – New lignans from *Phyllanthus niruri* L. *Tetrahedron Letters*, 24 : 1557-1567.



SAENZ (M.), GARCIA (M.) & FERNANDEZ (M.), 1998 – Anti-inflammatory activity and acute toxicity of *Anredera leptostachys*. *Phytomedicine*, 5 :195-198,

SAMPAIO (A.), 1934 – Nomes vulgares de plantas da Amazônia., *Boletim do Museu Nacional Rio de Janeiro*, 10 : 3-70.

SAMPAIO (A.L.F.), 1988 – « Avaliação da Atividade Antinflamatoria do Extrato Aquoso de *Arrabidae chica* Verl. (Bignoniaceae) ». Simposio de Plantas Medicinais do Brasil, Aguas de Lindoia 15 : 64.

SANDWITH (N.Y.), 1929 – Notes on Trinidad plants. *Kew Bulletin*, 14 : 79-81.

SANTA-CRUZ (L. H.), TURNER (C. E.), KNAPP (J. E.), SCHIFF (P. L.), SLATKIN (D.J.), 1975 – Moretenol and other constituents of *Celtis laevigata*. *Phytochemistry*, 14 (11) : 2532-2533.

SANTOS (D.R.), 1990 – *Cha de « quebra-pedra »* (Phyllanthus niruri) *na litiase urinaria em humanos e ratos*. Thesis, Escola Paulista de Medicina, São Paulo, 579 p.

SANTY (D.), BAILLEUL (F.), DELAVEAU (P.), JACQUEMIN (H.), 1981 a – Iridoïdes du *Borreria verticillata*. *Planta Medica*, 42 : 260-264.

SANTY (D.), BAILLEUL (F.), DELAVEAU (P.), JACQUEMIN (H.), 1981 b – Malpighiacées : nouvelle famille à iridoïdes. Étude du *Stigmaphyllon sagittatum*. *Journal of Natural Products*, 44 (5) : 576-578.

SARASWATI (G.), MAHATO (S. B.), OHTANI (K.), YAMASAKI K.) GARAI (S.), 1996 a – Bacopasaponin D - a pseudojujubogenin glycoside from *Bacopa monnieri*. *Phytochemistry*, 43 (2) : 447-449.

SARASWATI (G.), MAHATO (S. B.), OHTANI (K.), YAMASAKI (K.), GARAI (S.), 1996 b – Dammarane-type triterpenoid saponins from *Bacopa monnieri*. *Phytochemistry*, 42 (3) : 815-820.

SAUVAIN (M.), 1989 – *Études de plantes antiparasitaires du plateau des Guyanes en Amazonie : Antipaludiques et antileishmaniens.* Thèse de Doctorat de l'Université Paris-Sud, Sciences Pharmaceutiques 1, 209p.

SAUVAIN (M.), DEDET (J. P.), KUNESCH (N.), POISSON (J.), GANTIER (J. C.), GAYRAL P., KUNESCH (G.), 1993 – *In vitro* and *in vivo* leishmanicidal activities of natural and synthétic quinoids. *Phytotherapy Research*, 7 : 167-171.

SAUVAIN (M.), DEDET (J.P.), KUNESCH (N.), POISSON (J.), 1994 – Isolation of flavans from the amazonian shrub *Faramea guianensis*. *Journal of Natural Products*, 57 : 403-406.

SCHAUFELBERGER (D.), GUPTA (M.P.), HOSTETTMANN (K.), 1987 – Flavonol and secoiridoid glycosides from *Coutoubea spicata*. *Phytochemistry*, 26 : 8, 2377-2379.

SCHULTES (R. E.), 1969 – « De plantis toxicariis e mundo novo tropicale commentationes VI ». *In* : *II Simposio y Foro de Biologia Tropical Amazonica*, Bogota, 178-195, 33 planches.

SCHULTES (R. E.), 1979 – « Solanaceous hallucinogens and their role in the developement of New World cultures ». *In* : Hawkes : (J.G.), Lester (R. N.) and Skelding (A. D.) (eds), *The Biology and taxonomy of the Solanaceae*, Linnean Society Symposium Number 7.

SCHULTES (R. E.), 1987 – Notes on economic plants. Little-known cultivated plants of the Colombian Amazonia. *Economic Botany*, 41 (3) : 446-450.

SCHULTES (R.E.), 1990 – The Virgin Field in Psychoactive Plant Research. *Boletim do Museu Paraense Emílio Goeldi, Botânica*, 6 (1) : 7-82.

SCHULTES (R. E.), HOFMANN (A.), 1973 – *The botany and chemistry of hallucinogens.* Springfield, Ill. Thomas ed. 279 p.

SCHULTES (R.E.), RAFFAUF (R.F.), 1990 – *The Healing Forest. Medicinal and Toxic Plants of the Northwest Amazonia* Portland, Dioscorides Press, 484 p.

SEIBER (J. N.), NELSON (C. J.), LEE (S. M.), 1982 – Cardenolides in the latex and leaves of seven *Asclepias* species and *Calotropis procera*. *Phytochemistry*, 21 : 2343-2348.

SEIGLER (D. S.), SPENCER (K. C.), STATLER (W. S.), CONN (E. E.), DUNN (J. E.), 1982 – Tetraphyllin B and epitetraphyllin B sulfates : novel cyanogenic glucosides from *Passiflora caerulea* and *P. alata caerulea*. *Phytochemistry*, 21 : 2277-2285.

SEO (E-K.), HUANG, (L.), WALL (M.E.), WANI (M.C.), NAVARRO (H.), MUKHERJEE (R.), FARNSWORTH (N.R.), KINGHORN (A.D.), 1999 – New biphenyl compounds with DNA strand-scission activity from *Clusia paralicola*. *Journal of Natural Products*, 62 : 1484-1487.

SEO (E-K.), WANI (M.C.), WALL (M.E.), NAVARRO (H.), MUKHERJEE (R.), FARNSWORTH (N.R.), KINGHORN (A.D.), 2000 – New bioactive aromatic compounds from *Vismia guianensis*. *Phytochemistry*, 50 : 35-42.

SHARMA (D. P.), STREIBL (M.), 1977 – Phytosterols, triterpenoids and other lipidic constituents from *Cajanus cajan* (L.) Millsp. leaves. *Collection of Czechoslovak Chemical Communications*, 42 (8) : 2448-2451.

SHRESTA (T.), KOPP (B.), BISSET (N.G.), 1992 – The Moraceae-based dart poisons of south America: cardiac glycosides of *Maquira* and *Naucleopsis* species. *Journal of Ethnopharmacology*, 37 : 129-143.

SIEVERS (F.), ARCHER (W. A.), MOORE (R. H.), MC GOVRAN (E. R.), 1949 – Insecticidal tests of plants from tropical America. *Journal of Economic Entomology*, 42 (3) : 549-551.

SILVA (M. H. L. da), ZOGHBI (M. G. B.), ANDRADE (E. H. A.), MAIA (J. G. S.), 1999 – The essential oils of *Peperomia pellucida* Kunth and *P. circinnata* Link var. *circinnata*. *Flavour and Fragrance Journal*, 14 (5) : 312-314.

SILVA (M. F.), BRAGA LISBÔA (P. L.), LOBATO LISBÔA (R. C.), 1977 – *Nomes vulgares de Plantas Amazônicas*. Manaus Am., Inpa, 222 p.

SIMATUPANG (M. H.), DIETRICHS (H. H.), GOTTWALD (H.), 1967 – Skin irritating properties of *Vatairea guianensis*. *Holzforschung*, 21 : 89-94.

SINGH (A. K.), DIKSHIT (A.), DIXIT (S. N.), 1983 – Antifungal studies of *Peperomia pellucida*. *Beitrage zur Biologie der Pflanzen*, 58 (3) : 357-368.

SINGH (H. K.), DHAWAN (B. N.), 1982 – Effect of *Bacopa monnieri* L. (Brahmi) extract of avoidance responses in rat. *Journal of Ethnopharmacology*, 5 : 205-214.

SINGH (S. B.), THAKUR (R. S.), 1982 – Saponins from the seeds of *Costus speciosus*. *Journal of Natural Products*, 45 : 667-671.

SINGH (S.), TANDON (J. S.), 1982 – Coleonol and forskolin from *Coleus forskohlii*. *Planta Medica*, 45 : 62-63.

SIQUEIRA (I.R.), LARA (D.R.), SILVA (D.), GAIESKI (F.S.), NUNES (D.S.), ELISABETSKY (E.), 1998 – Psychopharmacological properties of *Ptychopetalum olacoides* Bentham (Olacaceae). *Pharmaceutical Biology*, 36 : 5, 327-334.

SIQUEIRA (I.R.), CORDOVA (C. A. S.), CRECZYNSKY PASA (T. B.), ELISABETSKY (E.), NUNES (D. S.), NETTO (C. A.), 2002 – Antioxidant action of an ethanol extract of *Ptychopetalum olacoides*. *Pharmaceutical Biology*, 40 (5) : 374-379.

SIQUEIRA (I.R.), FOCHESATTO (C.), DA SILVA (A. L. D.), NUNES (D.S.), BATTASTINI (A. M.), NETTO (C. A.), ELISABETSKY (E.), DA SILVA (A. L.), 2003 - *Ptychopetalum olacoides*, a traditional Amazonian « nerve tonic », possesses anticholinesterase activity. *Pharmacology, Biochemistry and Behavior*, 75 (3) : 645-650.

SMITH (L. W.), CULVENOR (C. C.J.), 1981 – Plant sources of hepatotoxic pyrrolizidine alkaloids. *Journal of Natural Products*, 44 : 129.

SMITH (L.), 1964 – Enzyme dissolution of the nucleus pulposus in humans. *Journal of the American Medical Association*, 187 : 137-140.

SMITH (N.), 1983 – Enchanted forest : folk belief in fearsome spirits has helped conserve the resources of the Amazon Jungle. *Natural History*, 14 : 18-20.

SMITH (T. A.), 1977a – Phenyl ethylamine and related compounds in plants. *Phytochemistry*, 1 : 9-18.

SMITH (T. A.), 1977b – Tryptamine and related compounds in plants. *Phytochemistry*, 2 : 171-175.

SOUZA BRITO (A.R.M.), COTA (R.H.), NUNES (D.S.), 1997 – Gastric Antiulcerofenic Effects of *Dalbergia monetaria* L. on Rats. *Phytotherapy Research*, 11 : 314-316.

SPENCER (C. F.), KONIUSKI (F. R.), ROGERS (E. F.), SHAVEL (J.), EASTON (N. R.), KACZKA (A.), KUEHL (F. A.), PHILLIPS (R. F.), WALTI (A.), FOLKERS (K.), MALANGA (C.), SEELER (O.), 1947 – Survey of plants for antimalarial activity. *Journal of Natural Products*, 10 : 145-174.

SRINIVASAN (K. K.), SANKARA SUBRAMAMIAN (S.), 1981 – Chemical investigation of *Emilia sonchifolia*. *Fitoterapia*, 5 : 241-243.

STAHEL (G.), 1944 – *Notes on the Arawakan Indian names of plants in Surinam*. Journal of the New York Botanical Garden, 45 (40) : 268-275, 278-279.

STANISLAS (E.), ROUFFIAC (R.), FAYARD (J. J.), 1967 – Constituents of *Phyllanthus niruri* L. (Euphorbiaceae). *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 1 : 136-141.

STEDMAN (Capitaine J.G.), 1798 – *Voyage à Surinam et dans l'intérieur de la Guiane, contenant la relation de cinq années de courses et d'observations faites dans cette contrée intéressante et peu connue avec des détails sur les Indiens de la Guiane et les Nègres par le Capitaine J.-G. Stedman*, trad. de l'Anglais par P.F. Henry, F. Buisson, Paris, 3 vol., 410, 440 et 507 p. + un atlas.

STEELE (J.C.P.), SIMMONDS (M.S.J.), VEITCH (N.C.), WARHURST (D.C.), 1999 – Evaluation of the anti-plasmodial activity of bisbenzylisoquinoline alkaloids from *Abuta grandifolia*. *Planta Medica* 65 : 413-416.

STEHLÉ (H.), STEHLÉ (M.), 1962 – *Flore Médicinale illustrée*. Imprimerie Parisienne. Anibal Lautric, Pointe à Pitre, Guadeloupe, 184 p.

STEHMANN (J.), BRANDÃO (M.), 1995 – Medicinal Plants of Lavras Novas. *Fitoterapia*, 56 (6) : 515-520.

STORNI (J. S.), 1944 – *Hortus Guaraniensis, Flora*. Tucuman. Universidad Nacional de Tucuman, 268 p.

STRICHER (O.), 1977 – « Plant mono, di and sesquiterpenoids with pharmacological or therapeutical activity » *In* : Wagner (H.) and Wolff (P.) (eds.), *New Natural Products and Plant Drugs with pharmacological, biological or therapeutic activity*. Berlin, Springer : 137-176.

STUBBLEBINE (W.), LANGENHEIM (J. H.), 1980 – Estudos comparativos da variabilidade na composição de resina da folha entre arvore parental e progênie de espécies selecionadas de *Hymenaeae* L. *Acta Amazônica*, 10 (2) : 293-309.

SUBRAMANIAN (S. S.), NAIR (A. G. R.), VEDANTHAM (T N. C.), 1974 – Chemical examination of the leaves of *Stachytarpheta indica*. *Indian Journal of Pharmacology*, 36 (1) : 15-16.



TADDEI (A.), ROSAS ROMERO (A.), 1999 – Antimicrobial activity of *Wedelia trilobata* crude extracts. *Phytomedicine*, 6 : 133-134.

TAKEMURA (O.S.), IINUMA (M.), TOSA (H.), MIGUEL (OG.), MOREIRA (E.A.), NOZAWA (Y.), 1995 – A flavone from leaves of *Arrabidaea chica* f. *cuprea*. *Phytochemistry*, 38 : 1299-1300.

TALAPATRA (S. K.), BHAR (D. S.), TALAPATRA (B.), 1974 – Flavonoid and terpenoid constituents of *Eupatorium odoratum*. *Phytochemistry*, 13 : 284-285.

TALLENT (W. H.), 1964 – Two new antibiotic cyclopentanoid monoterpenes of plants. *Tetrahedron letters*, 20 (7) : 1781-1787.

TAVERNE, B., 1996 – « La construction sociale de l'efficacité thérapeutique, l'exemple guyanais ». *In* : Benoist (J.) (dir.), *Soigner au Pluriel*, Paris, Karthala : 19-35.

TEIXEIRA (A.F.), 1998 – Uso de *Brosimum acutifolium* (Murure) no Tratamento da Artrite Reumatoide. *Simposio de Plantas Medicinais do Brasil Aguas de Lindoia* , 15 : 177.

TEIXEIRA (A.F.), ALCANTARA (A.F.D.), PILO-VELOSO (D.), 2000 – Structure determination by H-1 and C-13 NMR of a new flavan isolated from *Brosimum acutifolium* : 4',7-dihydroxy-8-prenylflavan. *Magnetic Resonance in Chemistry*, 38 (4) : 301-304.

THOMAS (W.W.), 1985 – The *Simaba guianensis* complex in Northern South America. *Acta Amazonica*, 15 : 71-78.

THYAGARANJAN (S.P.), SUBRAMANIAN (S.), ASUNDARI (T.T.), VENKATESWARAN (P.S.), BLUMBERG (BS.), 1988 – Effect of *Phyllanthus amarus* on chronic carriers of hepatitis B virus. *Lancet*, 1 : 764-766.

TILKIN GALLOIS (D.), 1982 – O *Paye waiãpi e seus « espelhos »*. Encontro Tupi, Universidade de São Paulo, Ms., 20 p.

TILKIN GALLOIS (D.), 2002 – « Nossas falas duras ». Discurso político e auto-representação Waiãpi ». *In* : Albert (B.) Ramos (A.R.) (ed.), *Pacificando o Branco : cosmologias do contato no Norte-Amazônico*, São Paulo, Editora UNESP : 205 – 237.

TILLEQUIN (F.), PARIS (M.), JACQUEMIN (H.), PARIS (R. R.), 1978 – Flavonoïdes de *Piper marginatum*. Isolement d'un nouvel hétéroside flavonique, le marginatoside. *Planta Medica*, 33 : 46-52.

TOKARNIA (C.H.), DOBEREINER (J.) 1981 – Intoxicação experimental por *Coutoubea ramosa* (Gentianaceae) em bovinos. *Pesquisa Veterinaria Brasileira*, 1 (2) : 55-60.

TOKARNIA (C.H.), ARMIEN (A.G.), PEIXOTO (P.V.), BARBOSA (J.D.), BRITO (M.F.), DOBEREINER (J.), PEZZUTO (J.M.), CHE (C.T.), MCPHERSON (D.D.), ZHU (J.P.), TOPCU (G.), ERDELMEIER (C.A.J.), CORDELL (G.A.), 1996 – Experimental study on the toxicity of some ornamental plants in cattle. DNA as an affinity probe useful in the detection and isolation of biologically active natural products. *Pesquisa Veterinaria Brasileira*, 16 : 5-20.

TORNOS (M.), SAENZ (M.), GARCIA (M.), FERNANDEZ (M.), 1999 – Antiociceptive effects of the tubercles of *Anredera leptostachys*. *Journal of Ethnopharmacology*, 68 : 229-234.

TORRES (S.L.), ARRUDA (M.S.P.), ARRUDA (A.C.), MULLER (A.H.), SILVA (S.C.), 2000 – Flavonoids from *Brosimum acutifolium*. *Phytochemistry*, 53 (8) : 1047-1050.

Touché (A.), Desconclois (J. F.), Jacquemin (M.), Lelièvre (Y.), Forgacs (P.), 1981. – Constituants de quelques Annonacées guyanaises. Analyse qualitative et quantitative des acides aminés basiques libres. Présence d'un triterpène, le polycarpol. *Plantes Médicinales et Phytothérapie*, 15 (1) : 4-9.

Tournon (J.), Raynal-Roques (A.), Zambettakis (C.), 1986 a – Les Cypéracées médicinales et magiques de l'Ucayali . *Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée*, 33 : 213-224.

Tournon (J.), Serrano (G.L.), Reátegui (U.R.), Albán (J.C.), 1986 b – Plantas y arboles medicinales de los Conibo del alto Ucayali : concepciones nativas y botanica. *Revista Florestal del Peru*, 13 (2) : 107-130.

Towers (G. H.), Watt (C. K.), Graham (E. A.), Bandonit (R.J.), 1977 – Ultraviolet mediatod antibiotic activity of species of Compositae caused by polyacetylenic compounds. *Lloydia*, 40 : 487-498.

Trager (W.), Polonsky (J.), 1981 – Antimalarial activity of quassinoids against chloroquine resistant *Plasmodium falciparum* in vitro. *American Journal of Tropical Medicine and Hygiene*, 30 : 531-537.

Tramil 7, 1995 – *Hacia una Farmacopea caribeña*. Germosen-Robineau (L.) ed., Enda Caribe, Santo Domingo. Version Française : Coéd. IRD/Enda Tiers-Monde/Enda-Caraïbe, 494 p.



Umi-Kalsom (Y.), Noor (H.), 1995 – Flavone O-glycosides from *Tinospora crispa*. *Fitoterapia*, 66 : 3-280.

Unander (D.W.), Webster (G.L.), Blumberg (D.), 1992 – Usage and bioassays in *Phyllanthus* (Euphorbiaceae). III The subgenera Eriococus, Conami, Gomphidium, Botryanthus, Xylophylla and Phyllanthodendron. *Journal of Ethnopharmacology*, 36 : 103-112.

Urrea (M. A.), 1980 – *Étude structurale des alcaloïdes indoliques d'*Aspidosperma album *et de quelques espèces d'*Hazunta *(Apocynacées) et essais de synthèse totale dans la série de la vobasine.* Thèse de doctorat, Paris-VI.

Urréa (M.), Ahond (A.), Jacquemin (H.), Kan (S. K.), Poupat (C.), Potier (P.), Janot (M. M.), 1978 – Nouveaux alcaloïdes extraits des graines de *Aspidosperma album* (Vahl) R. Benois (Apocynacées)., *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences Paris*, 287 série C : 63-67.



Van Andel (T.), 2000 – *Non-timber forest products of the North-West District of Guyana*. . Part I & II, Universiteit Utrecht, Tropenbos Guyana Series 8A-8B, Part I : 320 p., Part II : 341 p.

Van den Berg (M. E.), 1982 – *Plantas medicinais na Amazônia - Contribuição ao seu conhecimento sistemático*. Belém : CNPq/ Museu Goeldi, 223 p.

Van den Berg (M. E.), 1984 – « Ethnobotany of an Amazonian market ». *In Ethnobotany in the neotropics*. The New York Botanical Garden, G. T Prance Edit, 1984, *Advances in Economic Botany*, 1 : 140-149.

Van den Berg (M. E.), 1993 – *Plantas medicinais na Amazônia - Contribuição ao seu conhecimento sistemático*. Belém : CNPq/ Museu Goeldi, 207 p.

Van den Berg (M. E.), 1998 – Avaliação da atividade antinflamatoria do extrato aquoso de *Arrabidaea chica* Verl. (Bignoniaceae). *Reunião Anual da Federação de Sociedades de Biologia Exprimental*, 13 : 102 p.

Van Eijk, 1962 – Chemicals compounds from *Fagara pentandra*. *Pharm. Weckblad*, 97 : 107-111.

Vellard (J. A.), 1942 – Poisons de pêche et poisons de chasse en Amérique du Sud. Rio de Janeiro, *Boletim do Museu Nacional*, 14-18 : 345-362.

VELLARD (J. A.), 1965 – Histoire du curare, Coll. « L'Espèce Humaine ». Paris. NRF. Gallimard, 214 p.

VENKATARAMAN (S.), RAMANUJAM (T. R.), VENKATASUBBU (V. S.), 1980 – Antifungal activity of the alcoholic extract of Coconut shell. *Journal of Ethnopharmacology*, 2 : 291-293.

VERNON, D., 1990 – *Some prominent features of Ndjuka Maroon medecine.* Nieuwe West Indische Gids. Special issue : 209-222.

VERPOORTE (R.), KOS-KUYCK (E.), TJIN A TSOI (A.), RUIGROK (C. L. M.), DE JONG (G.), BAERHEIM SVENDSEN (A.), 1983 – Medicinal plants of Suriname. III. Antimicrobially active alkaloids from *Aspidosperma excelsum*. *Planta Medica*, 48 : 283-289.

VERPOORTE (R.), TJIN A TSOI (A.), VAN DOORNE (H.), SWENDSEN (A. B.), 1982 – Medicinal plants of Suriname. I. Antimicrobial activity of some medicinal plants. *Journal of Ethnopharmacology*, 5 : 221-226.

VIANA (E.P.), SANTA-ROSA (R. S.), ALMEIDA (S. SM.S.), SANTOS (L.S.), 1999 – Constituents of the stem bark of *Bauhinia guianensis*. *Fitoterapia*, 70 : 111-112.

VICKERS (W.T.), PLOWMAN (T.), 1984 – Useful plants of the Siona and Secoya Indians of eastern Ecuador. *Fieldiana*, n.s. 15 : 1-63.

VILAYLECK, E., 2002 – *Ethnobotanique et médecine traditionnelle créoles. Guide de Langues et Cultures créoles.* Gerec, Ibis Rouge Editions, 142 p.

VIVEIROS DE CASTRO (E.), 1982 – Os *deuses canibais : a morte e o destino da alma entre os Araweté.* « Encontro Tupi », Universidade de São Paulo, Ms. 28 p.

VIVEIROS DE CASTRO, 1986 – *Araweté, os Deuses Canibais*, Rio de Janeiro Jorge Zahar Editores/Anpocs 743 p.

VOHORA (S. B.), KUMAR (I.), NAOVI (S. A. H.), 1975 – Phytochemical, pharmacological antibacterial and antiovulatory studies on *Annona squamosa*. *Planta Medica*, 28, 97-100.



WAALKES (T. P.), SJOERDSMA (A.), CREVELLING (C. R.), WEISSBACH (H.), UDENFRIEND (S.), 1958 – Serotonin, Norepinephrine and related compounds in Bananas. *Science*, 127 : 648-650.

WAECHTER (A.I.), FERREIRA (M.E.), FOURNET (A.), ARIAS (A.R. DE), NAKAYAMA (H.), TORRES (S.), HOCOUEMILLER (R.), CAVÉ (A.), DE ARIAS (A.R.), 1997 – Experimental treatment of cutaneous leishmaniasis with argentilactone isolated from *Annona haematantha*. *Planta Medica*, 63 (5) : 433-435.

WAGNER (H.), SEEGERT (K.), GUPTA (M. P.), ESPOSITO AVELLA-SOLIS (P), 1986 – Cardiotonically Active Principles fiom *Spigelia anthelmia*. *Planta Medica* , 35 : 378-380.

WALTER (A.), SAM (C.), 1999 – *Fruits d'Océanie.* Paris, IRD, coll. Didactiques, 312 p.

WATT (C. K.), JOHNS (T.), TOWERS (G. H. N.), 1980 – Phototoxic and Antibiotic activities of plants of the Asteraceae used in folk medicine. *Journal of Ethnophamacology*, 2 : 279-290.

WATT (J. M.), BREYER-BRANDWIJK (M. G.), 1962 – *The medicinal and poisonous plants of southern and eastern Africa.* 2e edition. London, E. & S. Livinstone Ltd., 1457 p.

WATT (M. L.), TAYLOR (H. L.), THOMPSON (J. B.), WALL (M. E.), 1978 – Plant Antitumor Agents. XVI. 6 ct-senecioyloxychaparrinone, a new antileukemic quassinoid from *Simaba multiflora*. *Lloydia*, 41 : 578-583.

WENIGER (B.), BERRURIER (M. H.), ANTON (R.), 1982 – Plants of Haiti used as antifertility agents. *Journal of Ethnopharmacology*, 6 : 67-69.

WESSELS BOER (J.G.), HEKKING (W.H.A.), SCHULZ (J.P.), 1976 – Fa Joe Kan Tak'mi no moi : Inleiding in de flora en vegetatie van Suriname. Deel I et II, Natuurgids serie B n° 4, STINASU, Paramaribo, 293 p.

WILLAMAN (J.J.), LI (H. L.), 1970 – Alkaloid-bearing plants and their contained alkaloids. *Lloydia-suppl.*, 33 (3 A) : 286 p.

WILLIAMS (A.D.L.), THE (T.L.), GARDNER (M.T.), FLETCHER (C.K.), NARAVANE (A.), GIBBS (N.), FLEISHHACKER (R.), 1997 – Immunomodulatory activities of *Petiveria allicea* L. *Phytotherapy Research*, 11 : 251-253.

WILLIAMS (L. O.), 1981 – The useful plants of Central America. *Ceiba*, 24 (S 1-2) : 342 p.

WILLIS (J. C.), 1973 – A *dictionary of the flowering plants and ferns*. 8e edition. Cambridge. University Press.1245 p. + annexes 76 p.

WOLFSON (S. L.), SOLOMONS (T. M. G.), 1964 – Poisoning by fruit of *Lantana camara* an acute syndrome observed in children following ingestion of the green fruit. *American Journal of Diseases of Children*, 107 : 173-176.

WOLTER-FILHO (W.), DA ROCHA (A.I.), YOSHIDA (M.), GOTTLIEB (O.R.), 1989 – Chemosystematics of *Rhabodendron*. *Phytochemistry* 28 : 2355-2357.

WONG (W.), 1976 – Some folk medicinal plants from Trinidad. *Economic Botany*, 30 (2) : 103-142.



YEPEZ (P.), A.M.), LOCK DE UGAZ (O.), ALVAREZ (A.C.M.), FEO (V. DE), AOUINO (R.), SIMONE (F. DE), PIZZA, (C.), 1991 – Quinovic acid glycosides from *Uncaria guianensis*. *Phytochemistry*, 30 : 1635-1637.



ZOGHBI (M. DE G.B.), ANDRADE (E.H.A.), SANTOS (A.S.), MAIA (J.G.S.), SILVA (M.H.L. DA), 1998 – Essential oils of *Siparuna guianensis* Aubl. *Journal of Essential Oil Research*, 10 : 543-546.

ZORN (B.), GARCIA PINERES (A. J.), CASTRO (V.), MURILLO (R.), MORA (G.), MERFORT (I.), 2001 – 3-Desoxyanthocyanidins from *Arrabidaea chica*. *Phytochemistry*, 56 (8) : 831-835.

Index des noms scientifiques

Cet index regroupe aussi bien les plantes présentées dans le texte avec les différentes pages où elles sont évoquées, que les plantes citées à des fins comparatives. Cet ouvrage n'étant pas une flore, on ne trouvera pas en index les synonymies, qui n'apparaissent que dans les fiches. Les pages des fiches des plantes étudiées dans la pharmocopée apparaissent en gras, celles des illustrations en italiques et toutes les autres citations en écriture normale. Enfin les familles sont en petites capitales avec indication des pages où elles sont spécifiquement traitées.





D

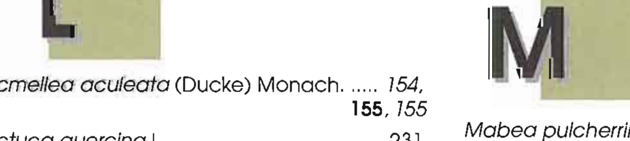
E

F

G

J

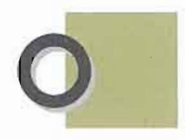
K



L

M







Q

R

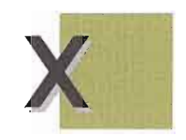
S

T

U









Index des noms vernaculaires

Dans cet index, apparaissent tous les noms vernaculaires de plantes cités dans l'ouvrage. Les chiffres en gras renvoient à la (ou les fiches) principales où sont cités les noms créoles, wayãpi et palikur.



B

C

D

E

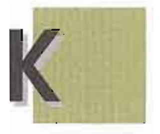
F

G

H

I





L

M





P

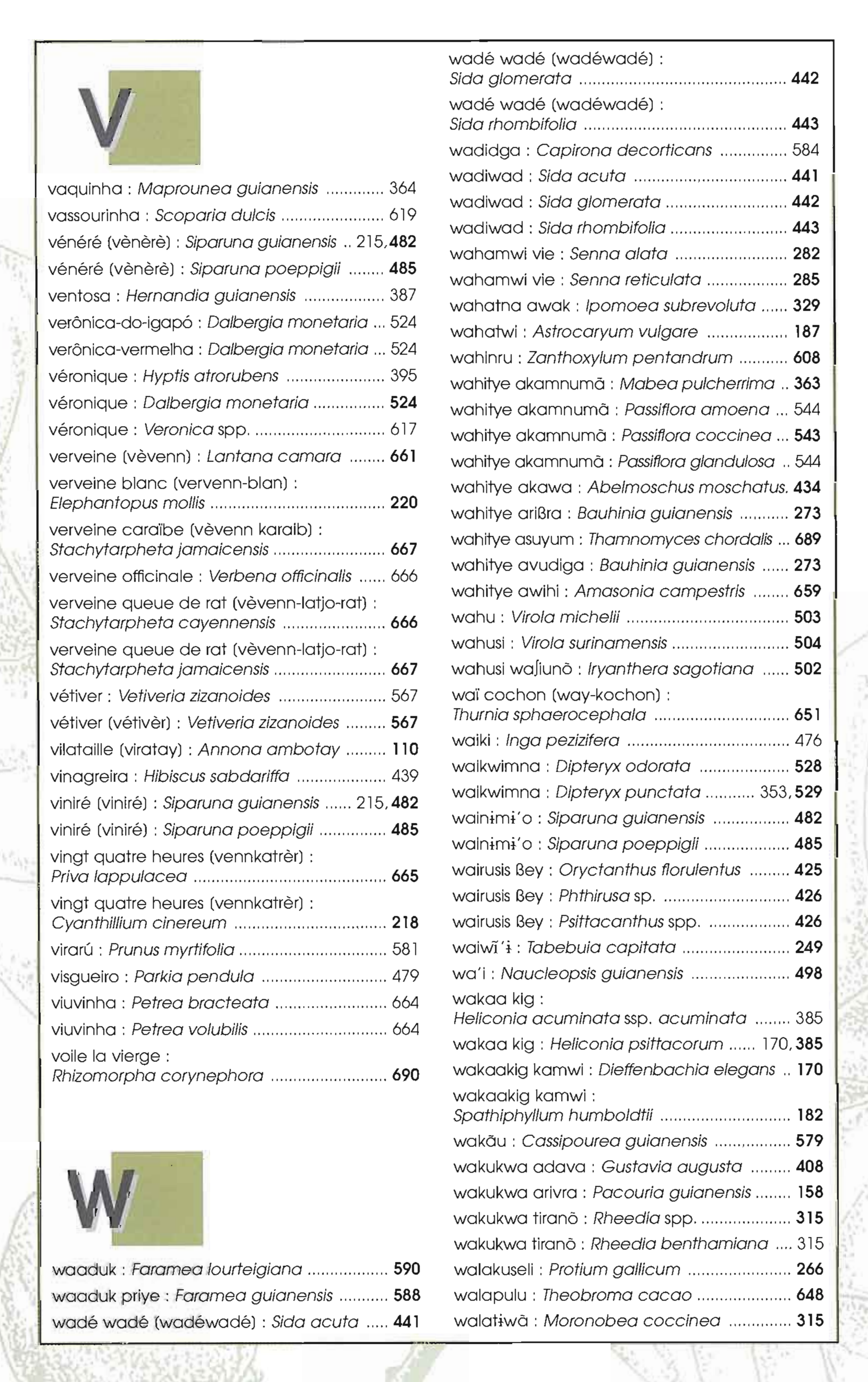
Q

R

S

T

U



W

X



Y

Z

Index par maladie et (ou) spécialité thérapeutique

Les usages des plantes retenus dans les catégories indiquées ci-dessous ne concernent que les populations chez qui nous avons mené nos enquêtes. Pour préciser l'usage d'une plante, il convient de se reporter à l'*Index des noms scientifiques*.

Système nerveux central

Sédatifs - Calmants - Stimulants - Désintoxicants

Abelmoschus moschatus, Amasonia campestris, Annona glabra, Annona montana, Annona muricata, Annona squamosa, Capraria biflora, Ertela trifolia, Guettarda macrantha, Lippia alba, Ocotea cymbarum, Petiveria alliacea, Pfaffia glomerata, Tinospora crispa, Zea mays.

Antalgiques - Céphalées - Antinévralgiques

Abelmoschus moschatus, Arrabidaea candicans, Bidens cynapiifolia, Bidens pilosa, Bonafousia albiflora, Bonafousia undulata, Brosimum acutifolium, Capirona decorticans, Capraria biflora, Carapa guianensis, Carapa procera, Cereus hexagonus, Citrus aurantifolia, Cocos nucifera, Columnea calotricha, Combretum rotundifolium, Costus curcumoides, Cymbopogon citratus, Dipteryx odorata, Dipteryx punctata, Ertela trifolia, Guettarda macrantha, Hyptis mutabilis, Jatropha curcas, Kalanchoe pinnata, Manihot esculenta, Marsypianthes chamaedrys, Mayaca longipes, Nautilocalyx kohlerioides, Omphalea diandra, Opuntia cochenillifera, Parkia pendula, Peperomia rotundifolia, Petiveria alliacea, Piper marginatum var. *marginatum, Piper obliquum, Pothomorphe peltata, Schlegelia violacea, Scoparia dulcis, Sida acuta, Sida glomerata, Sida rhombifolia, Simaba orinocensis, Stachytarpheta cayennensis, Tanaecium nocturnum, Taralea oppositifolia, Zingiber officinale, Zingiber zerumbet.*

Narcotiques et « enivrants »

Aegiphila villosa, Bauhinia guianensis, Couratari multiflora, Guarea grandifolia, Inga disticha, Justicia pectoralis, Lonchocarpus chrysophyllus, Lycopodiella cernua, Nicotiana tabacum, Ocotea cymbarum, Quararibea duckei, Scoparia dulcis, Vataireopsis surinamensis.

Hallucinogènes

Bonafousia angulata, Bonafousia macrocalyx, Brosimum acutifolium, Brunfelsia guianensis.

Epilepsie

Dioclea guianensis, Eleutherine bulbosa, Mucuna urens.

Insomnie

Bonafousia angulata, Bonafousia macrocalyx, Eleusine indica.

Convulsions et démence

Cereus hexagonus, Bonafousia disticha, Justicia pectoralis, Lonchocarpus chrysophyllus, Opuntia cochenillifera, Zingiber zerumbet.

Paralysie

Amasonia campestris, Quassia amara.

Bégaiement

Ischnosiphon arouma.

Plantes magiques ou rituelles à vertus psychosomatiques, protectrices, propitiatoires ou éliminant les atteintes maléfiques

Abelmoschus moschatus, Allamanda cathartica, Anemopaegma paraense, Antrophyum cajenense, Arrabidaea chica, Bactris aubletiana, Bactris simplicifrons, Bagassa guianensis, Bixa orellana, Brosimum acutifolium, Caladium bicolor (nombreuses variétés), *Caladium* cf. *picturatum, Campomanesia aromatica, Capirona decorticans, Capsicum annuum, Capsicum chinense, Capsicum frutescens, Ceiba pentandra, Cestrum latifolium, Cissus tuberosa, Cissus verticillata, Clarisia ilicifolia, Coccoloba gymnorrhachis, Coccoloba marginata, Commelina rufipes* var. *glabrata, Cordyline fruticosa, Couratari multiflora, Crotalaria retusa, Cuphea carthagenensis, Cymbopogon citratus, Cyphomandra endopogon, Cyphomandra tegore, Dichaea* sp., *Dichorisandra hexandra, Dieffenbachia seguine, Dinizia excelsa, Dracontium guianense, Dracontium polyphyllum, Elaphoglossum herminieri, Epiphyllum phyllanthus, Ertela trifolia, Euterpe oleracea, Ficus nymphaeifolia, Gnetum paniculatum, Guadua latifolia, Gustavia augusta, Gynerium sagittatum, Himatanthus articulatus, Ipomoea subrevoluta, Jatropha curcas, Jatropha gossypiifolia, Lycopodiella cernua, Mansoa alliacea, Mansoa standleyi, Markea coccinea, Matelea grenandii, Mayaca longipes, Melochia melissifolia, Mimosa polydactyla, Mimosa pudica, Montrichardia arborescens, Montrichardia linifera, Mussatia prieurei, Nautilocalyx kohlerioides, Nicotiana tabacum, Pacouria guianensis, Panicum mertensii, Parkia pendula, Passiflora coccinea, Paullinia anodonta, Paullinia pinnata, Pelexia callifera, Pelexia goninensis, Peperomia gracieana, Petiveria alliacea, Philodendron billietiae, Philodendron linnaei, Phlebodium decumanum, Pityrogramma calomelanos, Polybotrya caudata, Protium gallicum, Prunus myrtifolia, Psychotria medusula, Rhizomorpha corynephora, Rolandra fruticosa, Sciadotenia cayennensis, Selaginella epirrhizos, Selaginella radiata, Solanum sessiliflorum, Sparattanthelium guianense, Stanhopea grandiflora, Sterculia pruriens, Terminalia dichotoma, Terminalia oblonga, Thamnomyces chordalis, Thurnia sphaerocephala, Trattinnickia rhoifolia, Urera caracasana, Vataireopsis surinamensis, Xanthosoma atrovirens, Xanthosoma conspurcatum, Zingiber zerumbet.*

Plantes magiques dangereuses

Caladium spp., *Ceiba pentandra, Clusia grandiflora, Clusia nemorosa, Clusia panapanari, Clusia scrobiculata, Dieffenbachia paludicola.*

Myalgies et douleurs articulaires

Rhumatismes - Courbatures - Lombalgies - Douleurs articulaires

Annona paludosa, Annona squamosa, Arrabidaea oligantha, Artocarpus altilis var. *seminifera, Astrocaryum vulgare, Bonafousia disticha, Bonafousia siphilitica, Bonafousia undulata, Brosimum acutifolium, Copaifera guianensis, Cydista aequinoctialis, Dipteryx odorata, Dipteryx punctata, Taralea oppositifolia, Ficus insipida* ssp. *scabra, Ficus maxima, Gnetum paniculatum, Heliconia psittacorum, Mansoa alliacea, Mansoa standleyi, Petiveria alliacea, Rhabdodendron amazonicum, Rolandra fruticosa, Senna hirsuta, Senna obtusifolia, Senna occidentalis, Zingiber officinale, Zingiber zerumbet.*

Claquage musculaire - Crampes - Défatigants

Campomanesia aromatica, Carapa guianensis, Carapa procera, Caryocar villosum, Copaifera guianensis, Heliconia psittacorum, Manihot esculenta, Petiveria alliacea, Portulaca oleracea, Renealmia floribunda, Renealmia guianensis, Renealmia monosperma, Rheedia benthamiana, Rheedia macrophylla, Rheedia madruno, Ricinus communis, Senna occidentalis, Smilax cordato-ovata, Smilax cuspidata, Smilax pseudosyphilitica, Smilax quinquenervia, Smilax schomburgkiana, Smilax syphilitica, Solanum leucocarpon.

Affections oculaires - Collyres-Acuité visuelle

Aegiphila villosa, Anartia meyeri, Asclepias curassavica, Bixa orellana, Bonafousia macrocalyx, Capraria biflora, Capsicum annuum, Capsicum chinense, Capsicum frutescens, Carica papaya, Dracontium guianense, Dracontium polyphyllum, Heliotropium indicum, Nicotiana tabacum, Ocimum campechianum, Passiflora amoena, Passiflora coccinea, Passiflora glandulosa, Peperomia rotundifolia, Peperomia serpens, Pfaffia glomerata, Plantago major, Polygonum acuminatum, Ryania pyrifera, Sipanea pratensis, Urospatha sagittifolia, Vataireopsis surinamensis.

Cataractes

Bonafousia disticha, Sipanea pratensis.

Otites et affections auriculaires

Copaifera guianensis, Eryngium foetidum, Gossypium barbadense, Kalanchoe pinnata, Ocimum campechianum, Polygonum acuminatum, Psychotria colorata, Psychotria poeppigiana.

Surdité

Brosimum acutifolium.

Sinusite

Nicotiana tabacum, Quararibea duckei, Scoparia dulcis, Sterculia pruriens.

Dents (maux, entretien) - Soins de la bouche

Abuta grandifolia, Abuta sandwithiana, Anacardium occidentale, Anartia meyeri, Asclepias curassavica, Astrocaryum vulgare, Bonafousia albiflora, Bonafousia undulata, Carica papaya, Eperua falcata, Euphorbia hirta, Ficus catappifolia, Ficus guianensis, Goupia glabra, Humiria balsamifera, Jatropha curcas, Orthomene verruculosa, Oxalis barrelieri, Peperomia pellucida, Piper alatabacum, Piper bartlingianum, Piper oblongifolium, Pterocarpus officinalis, Securidaca paniculata, Simaba morettii, Virola surinamensis, Vochysia guianensis, Zanthoxylum ekmanii, Zanthoxylum pentandrum.

Appareil respiratoire

« Rhume » et « grippe »

Ayapana triplinervis, Chenopodium ambrosioides, Citrus sinensis, Cordia curassavica, Cordia nodosa, Costus arabicus, Costus congestiflorus, Costus scaber, Crotalaria retusa, Cymbopogon citratus, Emilia sonchifolia, Ervatamia coronaria, Eryngium foetidum, Erythrina fusca, Heliotropium indicum, Hibiscus rosa-sinensis, Hyptis lanceolata, Justicia pectoralis, Lantana camara, Macfadyena uncata, Macfadyena unguis-cati, Microtea debilis, Ocimum campechianum, Pectis elongata, Peperomia rotundifolia, Peperomia serpens, Pluchea symphytifolia, Plumeria rubra, Sambucus simpsonii, Senna occidentalis, Siparuna guianensis, Siparuna poeppigii, Stachytarpheta cayennensis, Sterculia pruriens, Tabebuia serratifolia, Tanaecium nocturnum, Unxia camphorata, Wulffia baccata.

Bronches - Gorge - Toux - Poumons - « Refroidissement »

Ageratum conyzoides, Allamanda cathartica, Cajanus cajan, Carapa guianensis, Carapa procera, Carica papaya, Cereus hexagonus, Cestrum latifolium, Citrus aurantifolia, Clavija lancifolia, Cordia curassavica, Costus arabicus, Costus congestiflorus, Costus scaber, Cucurbita sp.*, Cuphea carthagenensis, Cymbopogon citratus, Drymonia coccinea, Eryngium foetidum, Erythroxylum citrifolium, Erythrina fusca, Eugenia polystachya, Euphorbia prostrata, Euphorbia thymifolia, Heliotropium indicum, Hibiscus rosa-sinensis, Hibiscus sabdariffa, Hybanthus calceolaria, Hyptis atrorubens, Justicia pectoralis, Lantana camara, Licania alba, Licania sprucei, Macfadyena unguis-cati, Maranta arundinacea, Musa paradisiaca, Ouratea guianensis, Pectis elongata, Peperomia rotundifolia, Peperomia serpens, Petiveria alliacea, Phyllanthus amarus, Phyllanthus caroliniensis, Phyllanthus niruri, Phyllanthus urinaria, Pityrogramma calomelanos, Pluchea symphytifolia, Ptychopetalum olacoides, Prunus myrtifolia, Rhynchanthera grandiflora, Sambucus simpsonii, Symphytum officinale, Tabebuia serratifolia, Tanaecium nocturnum, Virola surinamensis, Zingiber officinale, Zingiber zerumbet.*

Asthme

Cereus hexagonus, Cordia curassavica, Crescentia cujete, Euterpe oleracea, Heliotropium indicum, Peperomia rotundifolia, Peperomia serpens, Theobroma cacao.

« Essouflement » et « saisissement »

Catasetum barbatum, Cordia nodosa, Hernandia guianensis, Ptychopetalum olacoides, Rapatea paludosa.

Ronflements

Cyperus articulatus.

Cardiovasculaire

Hypertension - « Rafraîchi » - « Vents »

Alternanthera brasiliana, Anredera vesicaria, Aristolochia leprieurii, Aristolochia stahelii, Arrabidaea chica, Artocarpus altilis var. *apyrena, Bidens cynapiifolia, Bidens pilosa, Costus spiralis* var. *villosus, Eleusine indica, Gossypium barbadense, Hibiscus bifurcatus, Hibiscus sabdariffa, Hibiscus verbasciformis, Hymenaea courbaril, Hyptis atrorubens, Leonotis nepetifolia, Marsypianthes chamaedrys, Microtea debilis, Oenocarpus bacaba, Peperomia pellucida, Phyllanthus amarus, Phyllanthus caroliniensis, Phyllanthus niruri, Phyllanthus urinaria, Portulaca oleracea, Portulaca* spp.*, Rolandra fruticosa, Siparuna guianensis, Siparuna poeppigii, Solanum americanum, Spondias dulcis, Stachytarpheta jamaicensis, Stigmaphyllon palmatum, Symphytum officinale, Wulffia baccata.*

Anémies - Anorexie - Plantes toniques et fortifiantes - Purification du sang

Annona muricata, Capraria biflora, Centropogon cornutus, Chenopodium ambrosioides, Clidemia dentata, Clidemia hirta, Couma guianensis, Dacryodes nitens, Eleutherine bulbosa, Guatteria scandens, Hyptis atrorubens, Lantana camara, Mabea pulcherrima, Malpighia emarginata, Mikania congesta, Mikania cordifolia, Mikania micrantha, Myrosma cannifolia, Naucleopsis guianensis, Ocimum campechianum, Odontadenia macrantha, Parahancornia fasciculata, Parkia pendula, Pradosia huberi, Quassia amara, Simaba cedron, Simarouba amara, Solanum americanum, Zanthoxylum pentandrum, Zanthoxylum rhoifolium.

Hypoglycémie - Diabète

Aloe vera, Aristolochia leprieurii, Aristolochia stahelii, Aristolochia trilobata, Calophyllum brasiliense, Catharanthus roseus, Chenopodium ambrosioides, Chrysophyllum cainito, Costus spiralis var. villosus, Coutarea hexandra, Davilla kunthii, Doliocarpus spp., Emilia sonchifolia, Euterpe oleracea, Geissospermum argenteum, Geissospermum laeve, Gossypium barbadense, Justicia pectoralis, Justicia secunda, Lonchocarpus chrysophyllus, Micropholis longipedicellata, Momordica charantia, Montrichardia arborescens, Orthosiphon aristatus, Paullinia pinnata, Picrolemma sprucei, Plantago major, Portulaca oleracea, Potalia amara, Pterocarpus officinalis, Quassia amara, Senna occidentalis, Simaba orinocensis, Solanum americanum, Solanum leucocarpon, Solanum mammosum, Tabebuia serratifolia, Theobroma cacao, Tinospora crispa, Wulffia baccata.

Tachycardie - Etourdissements

Allamanda cathartica, Amasonia campestris, Lippia alba, Piper obliquum, Potomorphe peltata, Rolandra fruticosa, Stachytarpheta cayennensis.

Varices - Troubles circulatoires - Hémorroïdes

Mucuna sloanei, Mucuna urens, Symphytum officinale.

Fièvres

Fièvres (fébrifuges et sudorifiques)

Abelmoschus moschatus, Abuta barbata, Aegiphila villosa, Alexa grandiflora, Alexa wachenheimii, Allamanda cathartica, Annona ambotay, Annona glabra, Annona haematantha, Arrabidaea candicans, Aristolochia leprieurii, Aristolochia stahelii, Aspidosperma album, Astrocaryum vulgare, Ayapana triplinervis, Bacopa monnieri, Brosimum acutifolium, Carapa guianensis, Carapa procera, Catasetum barbatum, Cecropia obtusa, Ceiba pentandra, Cereus hexagonus, Citharexylum macrophyllum, Columnea calotricha, Combretum rotundifolium, Condylocarpon guyanense, Crematosperma brevipes, Cupania hirsuta, Cupania scrobiculata, Cymbopogon citratus, Cyperus haspan, Cyperus laxus, Cyphomandra endopogon, Cyphomandra tegore, Dipteryx odorata, Dipteryx punctata, Drymaria cordata, Drymonia coccinea, Duguetia paraensis, Eichhornia crassipes, Emilia sonchifolia, Epidendrum paniculatum, Eryngium foetidum, Eugenia cupulata, Euphorbia hirta, Faramea multiflora, Furcraea foetida, Guatteria discolor, Hebeclinium macrophyllum, Hibiscus rosa-sinensis, Himatanthus articulatus, Hymenaea courbaril, Hyptis lanceolata, Justicia pectoralis, Kalanchoe pinnata, Kyllinga odorata, Kyllinga pumila, Lacmellea aculeata, Lantana camara, Lepidaploa remotiflora, Ludwigia hyssopifolia, Lycopodiella cernua, Macfadyena unguis-cati, Manettia reclinata, Mansoa alliacea, Mesechites trifida, Mikania congesta, Mikania cordifolia, Mikania micrantha, Momordica charantia, Nautilocalyx kohlerioides, Ocimum campechianum, Odontadenia nitida, Odontadenia puncticulosa, Opuntia cochenillifera, Ormosia coutinhoi, Paradrymonia campostyla, Paypayrola guianensis, Pectis elongata, Peperomia elongata, Peperomia glabella, Peperomia macrostachya, Peperomia obtusifolia, Petiveria alliacea, Pfaffia glomerata, Phyllanthus amarus, Phyllanthus caroliniensis, Phyllanthus niruri, Phyllanthus urinaria, Pluchea symphytifolia, Picrolemma sprucei, Plukenetia polyadenia, Portulaca oleracea, Potalia amara, Pothomorphe peltata, Psychotria ulviformis, Quassia amara, Renealmia floribunda, Renealmia guianensis, Renealmia monosperma, Rolandra fruticosa, Sambucus simpsonii, Sapium ciliatum, Sauvagesia erecta, Schlegelia violacea, Scoparia dulcis, Senna alata, Senna reticulata, Sida acuta, Sida glomerata, Siparuna guianensis, Siparuna pachyantha, Siparuna poeppigii, Sloanea sp., *Smilax cordato-ovata, Smilax cuspidata, Smilax pseudosyphilitica, Smilax quinquenervia, Smilax schomburgkiana, Smilax syphilitica, Solanum americanum, Solanum mammosum, Tabebuia capitata, Tabebuia serratifolia, Taralea oppositifolia, Unonopsis guatterioides, Urera caracasana, Vataireopsis surinamensis, Vetiveria zizanoides, Wulffia baccata, Xylopia cayennensis, Xylopia frutescens, Xylopia nitida, Xylopia surinamensis.*

Fièvres plus spécifiquement liées au paludisme

Aristolochia leprieurii, Aristolochia stahelii, Aristolochia trilobata, Bacopa monnieri, Bidens

cynapiifolia, Cereus hexagonus, Coutarea hexandra, Coutoubea ramosa, Coutoubea spicata, Crescentia cujete, Erythrina fusca, Geissospermum argenteum, Geissospermum laeve, Heliconia acuminata ssp acuminata, Heliconia psittacorum, Justicia pectoralis, Mikania congesta, Mikania cordifolia, Mikania micrantha, Passiflora laurifolia, Passiflora nitida, Petiveria alliacea, Phyllanthus amarus, Phyllanthus caroliniensis, Phyllanthus niruri, Phyllanthus urinaria, Picrolemma sprucei, Quassia amara, Renealmia floribunda, Renealmia guianensis, Renealmia monosperma, Simaba cedron, Simaba morettii, Simarouba amara, Tinospora crispa, Zanthoxylum pentandrum, Zanthoxylum rhoifolium.

Gastroentérologie

Constipation

Ayapana triplinervis, Cassia fistula, Costus congestiflorus, Costus erythrothyrsus, Costus spiralis var. *villosus, Marsypianthes chamaedrys.*

Diarrhées - Dysenterie

Ageratum conyzoides, Alternanthera brasiliana, Ambelania acida, Anacardium occidentale, Aristolochia mossii, Aspidosperma album, Batocarpus amazonicus, Bauhinia kunthiana, Bidens cynapiifolia, Bidens pilosa, Brosimum parinarioides ssp. *parinarioides, Byrsonima crassifolia, Chrysobalanus icaco, Clidemia dentata, Clidemia hirta, Copaifera guianensis, Costus spiralis* var. *spiralis, Couma guianensis, Crescentia cujete, Croton matourensis, Dalbergia monetaria, Dalbergia riedelii, Davilla kunthii, Doliocarpus* spp.*, Eleusine indica, Eleutherine bulbosa, Eichhornia crassipes, Ficus guianensis, Ficus paraensis, Ficus trigona, Geissospermum argenteum, Geissospermum laeve, Genipa americana, Genipa spruceana, Hibiscus bifurcatus, Hibiscus verbasciformis, Hybanthus calceolaria, Hymenaea courbaril, Inga alba., Inga bourgoni, Inga pezizifera, Lacmellea aculeata, Lantana camara, Leonotis nepetifolia, Licania macrophylla, Mangifera indica, Manicaria saccifera, Maprounea guianensis, Maranta ruiziana, Mauritia flexuosa, Mayna odorata, Miconia poeppigii, Miconia racemosa, Musa paradisiaca, Parahancornia fasciculata, Parkia pendula, Perebea guianensis* ssp. *guianensis, Piper marginatum* var. *marginatum, Pothomorphe peltata, Psidium guajava, Psidium persoonii, Rhizophora racemosa, Sabicea glabrescens, Sabicea villosa, Sida acuta, Sida glomerata, Sida rhombifolia, Simarouba amara, Solanum leucocarpon, Spondias mombin, Stachytarpheta cayennensis, Stachytarpheta jamaicensis, Tabebuia serratifolia, Tibouchina multiflora, Urvillea ulmacea, Virola michelii, Virola surinamensis.*

Digestion - Inflammation de l'appareil digestif (coliques, douleurs abdominales) - Maux d'estomac

Annona squamosa, Anredera vesicaria, Begonia glabra, Crescentia cujete, Chenopodium ambrosioides, Clusia grandiflora, Clusia nemorosa, Clusia panapanari, Clusia scrobiculata, Euphorbia hirta, Ficus nymphaeifolia, Ficus paraensis, Hibiscus bifurcatus, Hibiscus verbasciformis, Hymenaea courbaril, Hyptis lanceolata, Jatropha gossypiifolia, Justicia pectoralis, Lantana camara, Maranta arundinacea, Marsypianthes chamaedrys, Mikania congesta, Mikania cordifolia, Mikania micrantha, Ocimum campechianum, Pachystachys coccinea, Renealmia floribunda, Renealmia guianensis, Renealmia monosperma, Sabicea glabrescens, Sabicea villosa, Sida acuta, Sida glomerata, Sida rhombifolia, Zingiber zerumbet, Zornia latifolia.

Amaigrissant

Carapa guianensis, Carapa procera, Senna occidentalis.

Foie - Plantes cholagogues et digestives

Aegiphila villosa, Ayapana triplinervis, Aristolochia leprieurii, Aristolochia stahelii, Aristolochia trilobata, Banara guianensis, Capraria biflora, Chrysophyllum cainito, Citharexylum macrophyllum, Costus arabicus, Costus congestiflorus, Costus erythrothyrsus, Costus spiralis var. *villosus, Crescentia cujete, Cyphomandra endopogon, Cyphomandra tegore, Euphorbia hirta, Guarea gomma, Gurania lobata, Hyptis pectinata, Irlbachia alata, Irlbachia purpurascens, Jatropha curcas, Leonotis nepetifolia, Mikania congesta, Mikania cordifolia, Mikania micrantha, Nicotiana tabacum, Pavonia cancellata, Phyllanthus amarus, Phyllanthus caroliniensis, Phyllanthus niruri, Phyllanthus urinaria, Physalis angulata, Physalis pubescens, Piper marginatum* var. *marginatum, Plectranthus amboinicus, Portulaca oleracea, Pothomorphe peltata, Solanum leucocarpon, Stachytarpheta cayennensis, Stachytarpheta jamaicensis, Stryphnodendron guianense.*

Rate

Hymenocallis tubiflora, Peperomia elongata, Peperomia glabella, Peperomia macrostachya, Peperomia obtusifolia.

« Cancers »

Humiria balsamifera, Dalbergia monetaria, Dalbergia riedelii.

Ulcères internes

Batocarpus amazonicus, Brosimum parinarioides

ssp. parinarioides, Parahancornia fasciculata, Perebea guianensis ssp. guianensis.

Vomissements - « Maux de coeur »

Anacardium occidentale, Aristolochia leprieurii, Aristolochia stahelii, Ayapana triplinervis, Cipura paludosa, Cymbopogon citratus, Gurania huberi, Gustavia augusta, Hymenaea courbaril, Kyllinga odorata, Kyllinga pumila, Ocimum campechianum, Stigmaphyllon convolvulifolium, Stigmaphyllon sinuatum, Tetrapterys discolor, Wulffia baccata.

Emétiques - Carminatifs - Purgatifs

Ayapana triplinervis, Bixa orellana, Capraria biflora, Citrus sinensis, Costus arabicus, Costus congestiflorus, Costus erythrothyrsus, Costus spiralis var. *villosus, Crescentia cujete, Eryngium foetidum, Genipa americana, Genipa spruceana, Guarea gomma, Hybanthus calceolaria, Irlbachia alata, Irlbachia purpurascens, Jatropha curcas, Jatropha gossypiifolia, Petiveria alliacea, Picrolemma sprucei, Ricinus communis, Sambucus simpsonii, Scoparia dulcis, Stachytarpheta cayennensis, Stachytarpheta jamaicensis.*

Parasites intestinaux - Vermifuges

Astrocaryum vulgare, Calophyllum brasiliense, Capraria biflora, Carica papaya, Chenopodium ambrosioides, Coutarea hexandra, Geissospermum argenteum, Geissospermum laeve, Guarea gomma, Hyptis mutabilis, Kubitzkia mezii, Mikania congesta, Mikania cordifolia, Mikania micrantha, Momordica charantia, Passiflora laurifolia, Passiflora nitida, Physalis angulata, Physalis pubescens, Picrolemma sprucei, Quassia amara, Senna alata, Senna reticulata, Simaba cedron, Simaba morettii, Solanum americanum, Solanum leucocarpon, Spigelia anthelmia, Spigelia multispica, Stachytarpheta cayennensis, Stachytarpheta jamaicensis, Tinospora crispa.

Hernie

Dalbergia monetaria, Dalbergia riedelii, Gurania huberi, Montrichardia arborescens, Montrichardia linifera, Mucuna sloanei, Mucuna urens, Piper amapense, Piper augustum, Piper brownsbergense, Piper dumosum, Piper pulleanum, Piper trichoneuron, Portulaca spp.

Urologie - Gynécologie - Obstétrique

Douleurs menstruelles (dysménorrhée)

Cecropia obtusa, Costus arabicus, Costus erythrothyrsus, Goupia glabra, Musa paradisiaca.

Ménorragie (écoulement menstruel excessif)

Clidemia dentata, Clidemia hirta, Cnestidium guianense, Connarus perrottetii, Connarus punctatus, Paullinia pinnata, Stachytarpheta cayennensis, Stachytarpheta jamaicensis.

Métrorragie (hémorragie extra-menstruelle)

Clidemia dentata, Clidemia hirta, Eleutherine bulbosa, Euphorbia prostrata, Euphorbia thymifolia, Miconia racemosa, Rhizomorpha corynephora, Scoparia dulcis, Sphagneticola trilobata, Spondias mombin.

Aménorrhée (absence de règles hors grossesse)

Justicia secunda.

Accouchement (contractions, dilatation du col, soins post-partum de la mère et de l'enfant)

Abelmoschus esculentus, Abelmoschus moschatus, Anacardium occidentale, Annona echinata, Annona tenuiflora, Aphelandra aurantiaca, Byrsonima crassifolia, Carica papaya, Cecropia obtusa, Cecropia palmata, Croton matourensis, Goupia glabra, Gynerium sagittatum, Hyptis recurvata, Mangifera indica, Moronobea coccinea, Musa paradisiaca, Ocotea guianensis, Ricinus communis, Rudgea cornifolia, Sida acuta, Sida glomerata, Sida rhombifolia, Simaba cedron, Siparuna guianensis, Siparuna poeppigii, Socratea exorrhiza, Spondias mombin, Stachytarpheta cayennensis, Stachytarpheta jamaicensis, Symphonia globulifera, Zanthoxylum rhoifolium.

Fertilisant

Bactris gasipaes, Combretum rotundifolium, Inga capitata, Manihot esculenta, Maranta ruiziana, Myrosma cannifolia.

Abortif - Stérilisant

Aloe vera, Anacardium occidentale, Ananas comosus, Centropogon cornutus, Citrus aurantifolia, Crescentia cujete, Eleutherine bulbosa, Gynerium sagittatum, Justicia secunda, Inga capitata, Laportea aestuans, Leonotis nepetifolia, Mangifera indica, Moronobea coccinea, Oryctanthus florulentus, Phthirusa sp., *Psittacanthus* spp., *Renealmia guianensis, Rhizomorpha corynephora, Siparuna guianensis, Siparuna poeppigii, Solanum stramonifolium, Sphagneticola trilobata, Tetragastris altissima.*

Contraceptif

Erythrina fusca, Gynerium sagittatum, Moronobea coccinea, Parkia pendula, Ptychopetalum olacoides, Spondias mombin, Symphonia globulifera, Tetragastris altissima.

Descente de matrice (prolapsus) - Soins du vagin

Astrocaryum vulgare, Carapa guianensis, Carapa procera, Gossypium barbadense, Hedychium coronarium, Lantana camara, Philodendron billietiae, Tibouchina multiflora.

Leucorrhée (pertes blanches) - Infections vaginales

Cecropia obtusa , Costus arabicus, Costus claviger, Costus congestiflorus, Costus erythrothyrsus, Costus scaber, Costus spiralis var. *spiralis, Crematosperma brevipes, Miconia longifolia, Miconia poeppigii, Musa paradisiaca, Solanum crinitum.*

Ménopause

Chenopodium ambrosioides, Plantago major.

Diurétiques - Dépuratifs

Ageratum conyzoides, Caesalpinia pulcherrima, Cajanus cajan, Cecropia obtusa, Cecropia palmata, Euphorbia thymifolia, Euphorbia prostrata, Hymenaea courbaril, Laportea aestuans, Manicaria saccifera, Microtea debilis, Orthosiphon aristatus, Phyllanthus amarus, Phyllanthus caroliniensis, Phyllanthus niruri, Phyllanthus urinaria, Physalis angulata, Physalis pubescens, Sida acuta, Sida glomerata, Sida rhombifolia, Smilax cordato-ovata, Smilax cuspidata, Smilax pseudosyphilitica, Smilax quinquenervia, Smilax schomburgkiana, Smilax syphilitica, Synedrella nodiflora.

Incontinence

Phenakospermum guyannense, Rhizomorpha corynephora.

Albuminurie

Cyanthillium cinereum, Drymaria cordata, Eclipta prostrata, Portulaca mucrona ta, Portulaca oleracea, Quassia amara, Tinospora crispa.

Cystites - « Urines brûlantes » - Infections urinaires

Cecropia obtusa, Costus arabicus, Costus erythrothyrsus, Drymonia coccinea, Justicia pectoralis, Mangifera indica, Musa paradisiaca, Rhizomorpha corynephora, Solanum crinitum, Zea mays.

Infections de la verge

Costus claviger, Costus congestiflorus, Costus curcumoides, Costus erythrothyrsus, Costus scaber, Costus spiralis var. *spiralis, Crematosperma brevipes, Geissospermum argenteum, Geissospermum laeve, Thurnia sphaerocephala.*

Calculs rénaux

Aristolochia leprieurii, Aristolochia stahelii, Leonotis nepetifolia, Orthosiphon aristatus, Senna hirsuta, Senna obtusifolia, Senna occidentalis, Stryphnodendron guianense.

Diabète voir aussi **Hypoglycémie**

Aloe vera, Aristolochia leprieurii, Aristolochia stahelii, Aristolochia trilobata, Calophyllum brasiliense, Catharanthus roseus, Chenopodium ambrosioides, Costus spiralis var. *villosus, Coutarea hexandra, Davilla kunthii, Doliocarpus* spp.*, Euterpe oleracea, Geissospermum argenteum, Geissospermum laeve, Gossypium barbadense, Justicia pectoralis, Lonchocarpus chrysophyllus, Micropholis longipedicellata, Momordica charantia, Montrichardia arborescens, Orthosiphon aristatus, Paullinia pinnata, Picrolemma sprucei, Plantago major, Portulaca oleracea, Potalia amara, Pterocarpus officinalis, Quassia amara, Senna occidentalis, Simaba orinocensis, Solanum americanum, Solanum leucocarpon, Solanum mammosum, Tabebuia serratifolia, Theobroma cacao, Tinospora crispa, Wulffia baccata.*

Pédiatrie

Préventifs voir aussi **Plantes magiques**

Curculigo scorzonerifolia, Maranta ruiziana, Petiveria alliacea, Ptychopetalum olacoides.

Soins au nouveau-né - « Bourbouille »

Cocos nucifera, Mangifera indica, Maprounea guianensis, Momordica charantia, Spondias mombin.

Sevrage

Aloe vera, Elephantopus mollis.

Coqueluche

Catasetum barbatum, Costus arabicus, Costus congestiflorus, Costus scaber, Davilla kunthii, Doliocarpus spp.*, Hernandia guianensis, Lagenaria siceraria, Petiveria alliacea, Psychotria poeppigiana.*

Varicelle

Licania cyathodes.

Pleurs - Agitation - Antispasmodique - Etourdissements

Amasonia campestris, Annona muricata, Cordia nodosa, Humiria balsamifera, Scoparia dulcis, Xiphidium caeruleum.

Fortifiants - Aliments pour bébé - Convalescence

Ceiba pentandra, Cissus tuberosa, Dipteryx odorata, Dipteryx punctata, Eichhornia crassipes, Mabea pulcherrima, Maranta arundinacea,

Markea coccinea, Myrosma cannifolia, Ptychopetalum olacoides, Sabicea cinerea, Sauvagesia erecta, Taralea oppositifolia, Tonina fluviatilis, Trigonia villosa.

Sexologie

Aphrodisiaques - Impuissance

Abuta grandifolia, Avicennia germinans, Carica papaya, Faramea lourteigiana, Licania macrophylla, Licaria cannella, Naucleopsis guianensis, Perebea guianensis ssp. *guianensis, Ptychopetalum olacoides, Smilax cordato-ovata, Smilax cuspidata, Smilax pseudosyphilitica, Smilax quinquenervia, Smilax schomburgkiana, Smilax syphilitica, Strychnos erichsonii, Strychnos oiapocensis, Trigonia villosa, Zingiber officinale, Zingiber zerumbet.*

Blennorragie

Aloe vera, Carica papaya, Costus arabicus, Costus congestiflorus, Costus scaber, Tephrosia sinapou, Zanthoxylum pentandrum, Zanthoxylum rhoifolium.

Chancres vénériens - Syphilis

Maprounea guianensis, Smilax cordato-ovata, Smilax cuspidata, Smilax pseudosyphilitica, Smilax quinquenervia, Smilax schomburgkiana, Smilax syphilitica, Tephrosia sinapou, Zanthoxylum pentandrum, Zanthoxylum rhoifolium.

Plantes sexuellement apaisantes

Alternanthera brasiliana, Carica papaya, Portulaca oleracea.

Dermatologie

Pytiriasis - Maladies de la pigmentation - « Dartres » - Taches de grossesse et rougeurs faciales

Caladium bicolor, Citrus aurantifolia, Desmodium axillare, Eclipta prostrata, Entada polyphylla, Geophila repens, Gossypium barbadense, Hymenaea courbaril, Securidaca paniculata, Securidaca pubescens, Senna alata, Senna reticulata, Vatairea guianensis, Virola michelii, Vismia cayennensis, Vismia guianensis, Vismia latifolia, Vismia macrophylla, Vismia sandwithii, Vismia sessilifolia.

Eczémas - Herpès

Capsicum annuum, Capsicum frutescens, Diospyros guianensis, Moronobea coccinea, Symphonia globulifera.

Acné

Carapa guianensis, Carapa procera, Entada polyphylla, Senna alata, Senna reticulata.

Mycoses - Mycoses interdigitales

Caryocar microcarpum, Cecropia obtusa, Commelina benghalensis, Commelina erecta, Elephantopus mollis, Kalanchoe pinnata, Lagenaria siceraria, Opuntia cochenillifera, Vismia cayennensis, Vismia guianensis, Vismia latifolia, Vismia macrophylla, Vismia sandwithii, Vismia sessilifolia.

Rougeole

Annona haematantha, Sambucus simpsonii, Syagrus inajai.

Boutons - Eruptions cutanées diverses - Démangeaisons

Capirona decorticans, Carapa guianensis, Carapa procera, Cereus hexagonus, Copaifera guianensis, Crematosperma brevipes, Duguetia paraensis, Hibiscus verbasciformis, Hyptis recurvata, Kalanchoe pinnata, Manihot esculenta, Maprounea guianensis, Maranta arundinacea, Mikania guaco, Opuntia cochenillifera, Piper marginatum var. *marginatum, Rhizophora racemosa, Scoparia dulcis, Simaba cedron, Sloanea* sp., *Stachytarpheta cayennensis, Stachytarpheta jamaicensis, Tanaecium nocturnum, Vatairea guianensis, Vataireopsis surinamensis, Vismia cayennensis, Vismia gracilis, Vismia latifolia, Vismia sandwithii, Vismia sessilifolia, Zanthoxylum pentandrum, Zanthoxylum rhoifolium.*

Dermatoses buccales - Aphtes - Muguet - Gerçures aux lèvres

Anacardium occidentale, Humiria balsamifera, Inga alata, Inga alba, Inga bourgoni, Inga pezizifera, Jatropha curcas, Paullinia pinnata, Tapirira guianensis, Tapirira obtusa, Philodendron billietiae, Virola michelii, Vismia cayennensis, Vismia gracilis, Vismia latifolia, Vismia sandwithii, Vismia sessilifolia.

Crevasses - Gerçures aux seins et aux pieds

Anacardium occidentale, Citrus aurantifolia, Hymenaea courbaril, Tapirira guianensis, Tapirira obtusa.

Furoncles - Abcès - Tumeurs ou ulcères externes - Infections de la peau

Abelmoschus esculentus, Alsophila imrayana var. *basilaris, Anartia meyeri, Astrocaryum vulgare, Bellucia grossularioides, Bixa orellana, Bonafousia albiflora, Bonafousia undulata, Byrsonima crassifolia, Byrsonima verbascifolia, Capirona decorticans, Capsicum frutescens, Capsicum annuum , Capsicum chinense, Carapa guianensis, Carapa procera, Carica papaya, Caryocar glabrum, Citharexylum macrophyllum, Cocos nucifera, Dracontium*

guianense, Dracontium polyphyllum, Ervatamia coronaria, Erythrina fusca, Euphorbia hirta, Genipa americana, Genipa spruceana, Hymenocallis tubiflora, Inga alba, Inga bourgoni, Inga pezizifera, Kalanchoe pinnata, Miconia longifolia, Miconia poeppigii, Musa paradisiaca, Omphalea diandra, Pacouria guianensis, Petiveria alliacea, Potalia amara, Psychotria platypoda, Urospatha sagittifolia.

Lèpre

Drymaria cordata.

Erysipèle

Bonafousia macrocalyx, Citrus aurantifolia, Copaifera guianensis, Erythrina fusca, Humiria balsamifera, Pentaclethra macroloba, Tetragastris altissima, Vataireopsis surinamensis, Virola surinamensis.

Microfilaires- Larvae migrans

Begonia glabra, Caryocar microcarpum, Capsicum frutescens, Capsicum annuum , Capsicum chinense, Citrus aurantifolia, Elephantopus mollis, Gossypium barbadense, Lagenaria siceraria, Ocimum campechianum.

Leishmaniose

Aloe vera, Anacardium occidentale, Anemopaegma paraense, Callichlamys latifolia, Cecropia obtusa, Cecropia palmata, Cissus erosa, Citrus aurantifolia, Dieffenbachia seguine, Faramea guianensis, Gustavia augusta, Inga alba, Inga bourgoni, Inga pezizifera, Jacaranda copaia, Mussatia prieurei, Pavonia schiedeana, Philodendron guianense, Plantago major, Psidium guajava, Tabebuia serratifolia, Vataireopsis surinamensis, Vismia cayennensis, Vismia gracilis, Vismia guianensis, Vismia latifolia, Vismia macrophylla, Vismia sandwithii, Vismia sessilifolia.

Gale

Carapa guianensis, Carapa procera, Cassipourea guianensis, Crematosperma brevipes, Cyphomandra endopogon, Cyphomandra tegore, Dichaea sp., *Geissospermum argenteum, Geissospermum laeve, Irlbachia alata, Irlbachia purpurascens, Merremia dissecta, Pentaclethra macroloba, Petiveria alliacea, Rhizophora racemosa, Senna alata, Senna reticulata, Solanum leucocarpon, Vatairea guianensis.*

Myases - « Vers macaques »

Cecropia obtusa, Crinum erubescens, Dracontium guianense, Dracontium polyphyllum, Hymenocallis tubiflora, Nicotiana tabacum, Tephrosia sinapou, Urospatha sagittifolia.

Verrues, grains de beauté

Anacardium occidentale.

Cosmétologie : Soins capillaires - Entretien de la peau - Plantes nettoyantes

Ageratum conyzoides, Aniba parviflora, Aniba rosaeodora, Anredera vesicaria, Bambusa vulgaris, Carapa guianensis, Carapa procera, Chomelia tenuiflora, Cocos nucifera, Copaifera guianensis, Cymbopogon citratus, Cyphomandra endopogon, Cyphomandra tegore, Dipteryx odorata, Dipteryx punctata, Eleusine indica, Entada polyphylla, Hibiscus rosa-sinensis, Moronobea coccinea, Oenocarpus bataua, Opuntia cochenillifera, Paspalum conjugatum, Randia armata, Ricinus communis, Sida acuta, Sida glomerata, Sida rhombifolia, Symphonia globulifera.

Traumatismes et complications - Envenimations - « Accidents »

Brûlures

Arrabidaea candicans, Manihot esculenta, Petrea bracteata, Petrea volubilis, Schlegelia violacea.

Blessures - Coupures - Plaies diverses - Antiseptiques - Vulnéraires (hématomes) - Plantes émollientes - Cicatrisants

Anartia meyeri, Aspidosperma album, Batocarpus amazonicus, Bidens cynapiifolia, Bidens pilosa, Bonafousia macrocalyx, Brosimum parinarioides ssp. *parinarioides, Capsicum frutescens, Capsicum annuum, Capsicum chinense, Cecropia obtusa, Citharexylum macrophyllum, Citrus aurantifolia, Clidemia dentata, Clidemia hirta, Clusia grandiflora, Clusia nemorosa, Clusia panapanari, Clusia scrobiculata, Commelina benghalensis, Commelina erecta, Cordia curassavica, Cordyline fruticosa, Coutoubea ramosa, Coutoubea spicata, Curcuma longa, Eleutherine bulbosa, Eperua falcata, Euterpe oleracea, Ficus nymphaeifolia, Ficus paraensis, Heliotropium indicum, Hymenaea courbaril, Jatropha curcas, Justicia pectoralis, Kalanchoe pinnata, Lonchocarpus chrysophyllus, Miconia racemosa, Montrichardia arborescens, Musa paradisiaca, Oenocarpus bacaba, Omphalea diandra, Parahancornia fasciculata, Peperomia pellucida, Perebea guianensis* ssp. *guianensis, Petrea bracteata, Petrea volubilis, Protium aracouchini, Protium heptaphyllum, Sapium argutum, Senna quinquangulata, Siparuna guianensis, Siparuna poeppigii, Solanum americanum, Trattinickia rhoifolia, Virola surinamensis, Zingiber zerumbet.*

Entorses - Contusions - Foulures - « Enflures » - « Dépôts »

Bonafousia albiflora, Bonafousia macrocalyx, Bonafousia undulata, Campomanesia aromatica, Carapa guianensis, Carapa procera, Cuphea carthagenensis, Curcuma longa, Dipteryx odorata, Dipteryx punctata, Dracontium guianense, Dracontium polyphyllum, Eleutherine bulbosa, Erythrina fusca, Euphorbia thymifolia, Montrichardia arborescens, Montrichardia linifera, Nymphaea rudgeana, Oryctanthus florulentus, Potalia amara, Philodendron rudgeanum, Philodendron surinamense, Phthirusa sp., *Portulaca oleracea, Portulaca* spp., *Priva lappulacea, Psittacanthus* spp., *Solanum americanum, Solanum vanheurckii, Virola surinamensis, Zingiber zerumbet.*

Fractures

Bidens cynapiifolia, Bidens pilosa, Cecropia obtusa, Inga alba, Inga bourgoni, Inga pezizifera, Marcgravia spp., *Nymphaea rudgeana, Oryctanthus florulentus, Phthirusa* sp., *Psittacanthus* spp., *Siparuna guianensis, Siparuna poeppigii.*

Plaies dues à des chicots, clous, épines, échardes et plombs de chasse - Plantes permettant l'extraction

Abelmoschus moschatus, Carapa guianensis, Carapa procera, Cecropia obtusa, Chromolaena odorata, Dracontium guianense, Dracontium polyphyllum, Eleutherine bulbosa, Geophila tenuis, Lonchocarpus chrysophyllus, Nymphaea rudgeana, Nymphoides humboldtianum, Theobroma cacao, Urospatha sagittifolia.

« Blesse » - « Imprudence » - Déchirure des muscles abdominaux

Aloe vera, Apeiba tibourbou, Bambusa vulgaris, Batocarpus amazonicus, Bidens cynapiifolia, Bidens pilosa, Brosimum parinarioides ssp. *parinarioides, Chromolaena odorata, Citharexylum macrophyllum, Clusia grandiflora, Clusia nemorosa, Clusia panapanari, Clusia scrobiculata, Commelina benghalensis, Commelina erecta, Curcuma longa, Davilla* spp., *Doliocarpus* spp., *Ficus catappifolia, Ficus guianensis, Ficus nymphaeifolia, Ficus paraensis, Hebeclinium macrophyllum, Hymenaea courbaril, Jatropha curcas, Justicia pectoralis, Mikania congesta, Mikania cordifolia, Mikania micrantha, Parahancornia fasciculata, Peperomia rotundifolia, Peperomia serpens, Perebea guianensis* ssp. *guianensis, Phenakospermum guyannense, Portulaca* spp., *Ricinus communis, Sida acuta, Sida glomerata, Sida rhombifolia, Siparuna guianensis, Theobroma cacao, Zingiber zerumbet.*

Piqûres de dard de raie et autres poissons à nageoires épineuses

Aegiphila villosa, Avicennia germinans, Cissus erosa, Dracontium guianense, Dracontium polyphyllum, Lantana camara, Mikania guaco, Montrichardia arborescens, Montrichardia linifera, Nicotiana tabacum, Philodendron linnaei, Rhabdadenia biflora, Rhipsalis baccifera, Urospatha sagittifolia.

Morsures de serpents (incluant actions protectrices)

Abelmoschus moschatus, Anaphyllopsis americanum, Aristolochia trilobata, Ayapana triplinervis, Caladium schomburgkii, Canavalia brasiliensis, Dinizia excelsa, Dioclea virgata, Dipteryx odorata, Dipteryx punctata, Dracontium guianense, Dracontium polyphyllum, Elaphoglossum laminarioides, Euphorbia hirta, Euterpe oleracea, Ischnosiphon arouma, Marcgravia spp., *Mikania guaco, Montrichardia arborescens, Montrichardia linifera, Psychotria ulviformis, Rolandra fruticosa, Solanum americanum, Tephrosia sinapou, Urospatha sagittifolia , Xanthosoma conspurcatum.*

Piqûres d'insectes (fourmis, guêpes, araignées, scorpions)

Aristolochia trilobata, Ayapana triplinervis, Bactris gasipaes, Citrus aurantifolia, Commelina benghalensis, Commelina erecta, Crotalaria retusa, Dieffenbachia seguine, Euphorbia hirta, Inga alba, Inga bourgoni, Lycopodiella cernua, Mauritia flexuosa, Nautilocalyx pictus, Omphalea diandra, Piper marginatum var. *marginatum.*

Tiques - « Poux d'agouti »

Carapa guianensis , Carapa procera, Mammea americana, Piper alatabacum, Piper bartlingianum, Piper oblongifolium, Quassia amara, Renealmia sp., *Zanthoxylum rhoifolium.*

Chiques

Borreria verticillata, Ageratum conyzoides, Mammea americana.

Poux

Carapa guianensis, Carapa procera, Geissospermum argenteum, Geissospermum laeve, Mammea americana.

Hémorragies - Hémostatiques externes et internes

Astrocaryum vulgare, Carapa guianensis, Carapa procera, Chenopodium ambrosioides, Costus spiralis var. *villosus, Costus villosissimus, Cyperus articulatus, Gossypium barbadense, Heliotropium indicum, Manihot esculenta, Moronobea coccinea, Sphagneticola trilobata, Symphonia globulifera, Wulffia baccata.*

Anticoagulants
Moronobea coccinea, Symphonia globulifera.

Autres usages

Edulcorants - Substituts du thé et du café -Plantes aromatiques
Aniba parviflora, Aniba rosaeodora, Eryngium foetidum, Hymenaea courbaril, Licaria cannella, Ocimum campechianum, Pradosia huberi, Prunus myrtifolia, Renealmia guianensis, Renealmia monosperma, Senna hirsuta, Senna obtusifolia, Senna occidentalis.

Substituts du pétrole - Encens
Ocotea cymbarum, Protium aracouchini, Protium decandrum, Protium gallicum, Protium heptaphyllum, Trattinickia rhoifolia.

Plantes colorantes et tinctoriales
Arrabidaea chica, Bellucia grossularioides, Bixa orellana, Byrsonima crassifolia, Genipa americana, Genipa spruceana, Indigofera suffruticosa, Inga alba, Inga bourgoni, Inga pezizifera, Protium aracouchini, Protium heptaphyllum, Rhizophora racemosa, Trattinickia rhoifolia.

Plantes toxiques ou dangereuses

Plantes toxiques, irritantes et dangereuses pour l'homme
Abrus precatorius, Abuta sandwithiana, Anaphyllopsis americanum, Anomospermum chloranthum ssp. *confusum, Asclepias curassavica, Bactris maraja, Bonafousia morettii, Calophyllum brasiliense, Chomelia tenuiflora, Cnestidium guianense, Cnidoscolus urens, Connarus perrottetii, Connarus punctatus, Crescentia cujete, Curcuma longa, Davilla* spp.*, Desmoncus macroacanthos, Dieffenbachia elegans, Dieffenbachia seguine, Dieffenbachia* sp. nov.*, Doliocarpus* spp.*, Erythrina fusca, Euphorbia cotinifolia, Guarea grandifolia, Guarea guidonia, Hura crepitans, Indigofera suffruticosa, Iryanthera sagotiana, Jacaranda copaia, Laportea aestuans, Monstera adansonii, Ocotea cymbarum, Odontadenia macrantha, Pacouria guianensis, Passiflora quadrangularis, Randia armata, Rhodospatha latifolia, Sciadotenia cayennensis, Simaba guianensis* ssp. *guianensis, Smilax cordato-ovata, Smilax cuspidata, Smilax pseudosyphilitica, Smilax quinquenervia, Smilax schomburgkiana, Smilax syphilitica, Sparattanthelium guianense, Spigelia anthelmia, Spigelia multispica, Socratea exorrhiza, Spathiphyllum humboldtii, Taralea nudipes, Thevetia peruviana, Uncaria guianensis, Urera caracasana, Vataireopsis surinamensis.*

Poisons de chasse ou de guerre (incluant les adjuvants)
Capsicum frutescens, Capsicum annuum, Capsicum chinense, Celtis iguanaea, Fevillea cordifolia, Guadua latifolia, Guarea pubescens ssp. *pubescens, Guarea pubescens* ssp. *pubiflora, Hura crepitans, Mahurea palustris, Seguieria americana, Seguieria aculeata, Socratea exorrhiza, Strychnos glabra, Strychnos guianensis, Strychnos oiapocensis, Strychnos tomentosa, Strychnos toxifera, Uncaria guianensis.*

Poisons de pêche
Chromolaena odorata, Clibadium surinamense, Clibadium sylvestre, Euphorbia cotinifolia, Lonchocarpus chrysophyllus, Lonchocarpus floribundus, Lonchocarpus negrensis, Lonchocarpus spruceanus, Paullinia pinnata, Phyllanthus brasiliensis, Tephrosia sinapou, Serjania grandifolia.

Insecticides - Insectifuges
Bambusa vulgaris, Carapa guianensis, Carapa procera, Cordia curassavica, Cymbopogon citratus, Euphorbia cotinifolia, Jacaranda copaia, Mammea americana, Mansoa standleyi, Petiveria alliacea, Phyllanthus brasiliensis, Protium aracouchini, Protium heptaphyllum, Prunus myrtifolia, Quassia amara, Siparuna guianensis, Siparuna poeppigii, Spondias mombin, Tanaecium nocturnum, Trattinickia rhoifolia.

Contre les chauves-souris
Combretum cacoucia, Mansoa alliacea, Mansoa standleyi, Petiveria alliacea.

Médecine vétérinaire

Vermifuge - Myases des chiens - Anti-puces
Caladium bicolor, Cecropia obtusa, Cecropia palmata, Cyphomandra endopogon, Cyphomandra tegore, Solanum leucocarpon, Tephrosia sinapou.

Soins divers - Aliments
Bonafousia disticha, Caladium bicolor, Capsicum frutescens, Chromolaena odorata, Commelina erecta, Dracontium guianense, Dracontium polyphyllum, Euterpe oleracea, Physalis angulata, Physalis pubescens, Xanthosoma conspurcatum.

Dressage des chiens pour la chasse
Bellucia grossularioides, Caryocar microcarpum, Cnidoscolus urens, Cordia nodosa, Hippeastrum puniceum, Laportea aestuans, Marcgravia coriacea, Mimosa pudica, Paspalum conjugatum, Piper alatabacum, Piper bartlingianum, Piper oblongifolium, Spigelia multispica.



Cet ouvrage abondamment illustré présente de façon détaillée les pharmacopées de trois populations de Guyane française, les Créoles, les Wayãpi et les Palikur.

L'usage des plantes médicinales rythme la vie de ces trois groupes qui élaborent leurs pharmacopées selon leurs propres conceptions du corps et de ses rapports au monde et à l'environnement. Cet ouvrage a été réalisé à partir d'enquêtes pluridisciplinaires menées par des chercheurs de l'IRD, avec le concours de spécialistes et d'institutions diverses, à l'interface des sciences de la nature et de la vie et des sciences de l'homme et de la société.

Cette édition revue et augmentée a été enrichie de nombreuses espèces médicinales recueillies jusqu'en 2001. Sur les 620 plantes décrites, plus de 20 % des taxons ont changé depuis la première édition de l'ouvrage en 1987 tandis que le texte a été complété de données issues de la littérature scientifique récente dans les domaines de la chimie, la pharmacologie et l'ethnobotanique.

À l'heure des débats sur la valorisation des produits forestiers, sur les droits de propriété intellectuelle et les modalités d'application de la Convention sur la biodiversité, les interrogations formulées par les auteurs dès 1987 trouvent une acuité tout à fait nouvelle. L'ouvrage avait alors valeur de témoignage sur la richesse des savoirs des peuples amazoniens et constituait un élément important dans la reconnaissance de leurs droits. Les auteurs fondent à présent l'espoir que cette nouvelle édition de leur ouvrage contribuera à une ré-appropriation par ces peuples de leurs médecines traditionnelles et de leurs pharmacopées.



Pierre GRENAND, directeur de recherche à l'IRD, spécialisé dans l'étude des relations homme/milieu et en ethno-histoire, étudie depuis trente-cinq ans les sociétés indigènes et paysannes d'Amazonie (Guyanes, Brésil) et tout particulièrement les Wayãpi et les Palikur. Il a été co-responsable de plusieurs programmes pluridisciplinaires, dont le programme européen « Avenir des peuples des forêts tropicales ».

Christian MORETTI, directeur de recherche à l'IRD et docteur en chimie, a dédié sa carrière, en Guyane et en Bolivie, à l'étude des remèdes populaires et des plantes médicinales ainsi qu'à la recherche de leurs principes actifs. Après avoir dirigé plusieurs années le centre IRD de Guyane, il est aujourd'hui responsable de l'unité « Biodiversité végétale tropicale : connaissance et valorisation ».

Henri JACQUEMIN, docteur ès-sciences, aujourd'hui retraité, a été directeur de recherche à l'IRD. Après vingt années de recherches en physiologie et chimie végétales en Côte d'Ivoire et à Madagascar, il a été responsable de la section des Plantes médicinales en Guyane.

Marie-Françoise PRÉVOST est chargée de recherche à l'IRD. Spécialiste en écologie végétale et systématique, elle a mené des recherches en Côte d'Ivoire, puis en Guyane où elle est devenue une spécialiste de la forêt tropicale et une photographe naturaliste passionnée.



IRD Éditions
213, rue La Fayette
75480 Paris cedex 10
editions@paris.ird.fr

Diffusion
32, avenue Henri-Varagnat
93143 Bondy cedex
diffusion@bondy.ird.fr
www.ird.fr

ISBN 2-7099-1545-6

85 €

Avec le concours du Conseil régional de Guyane

